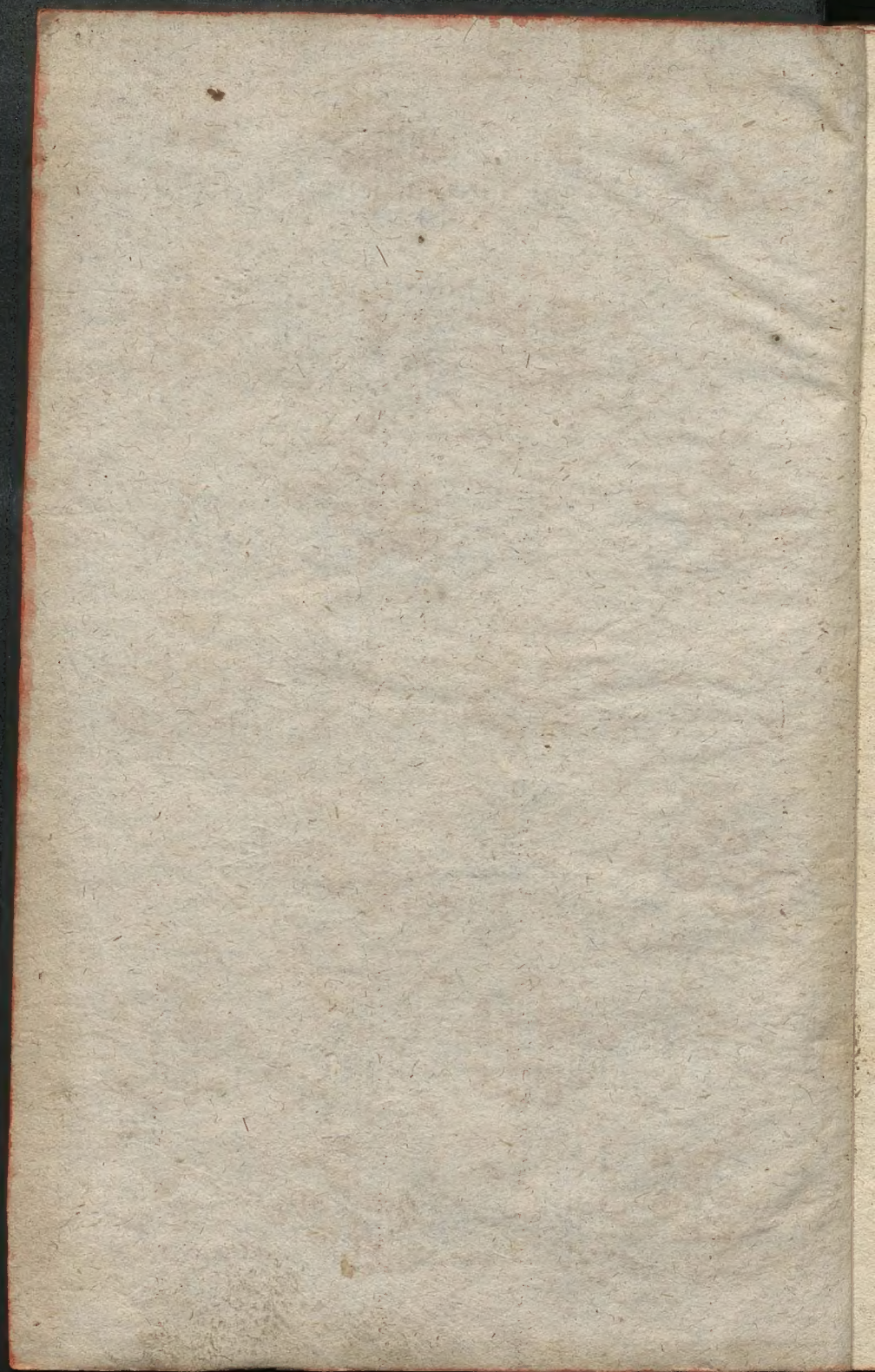




905746 II

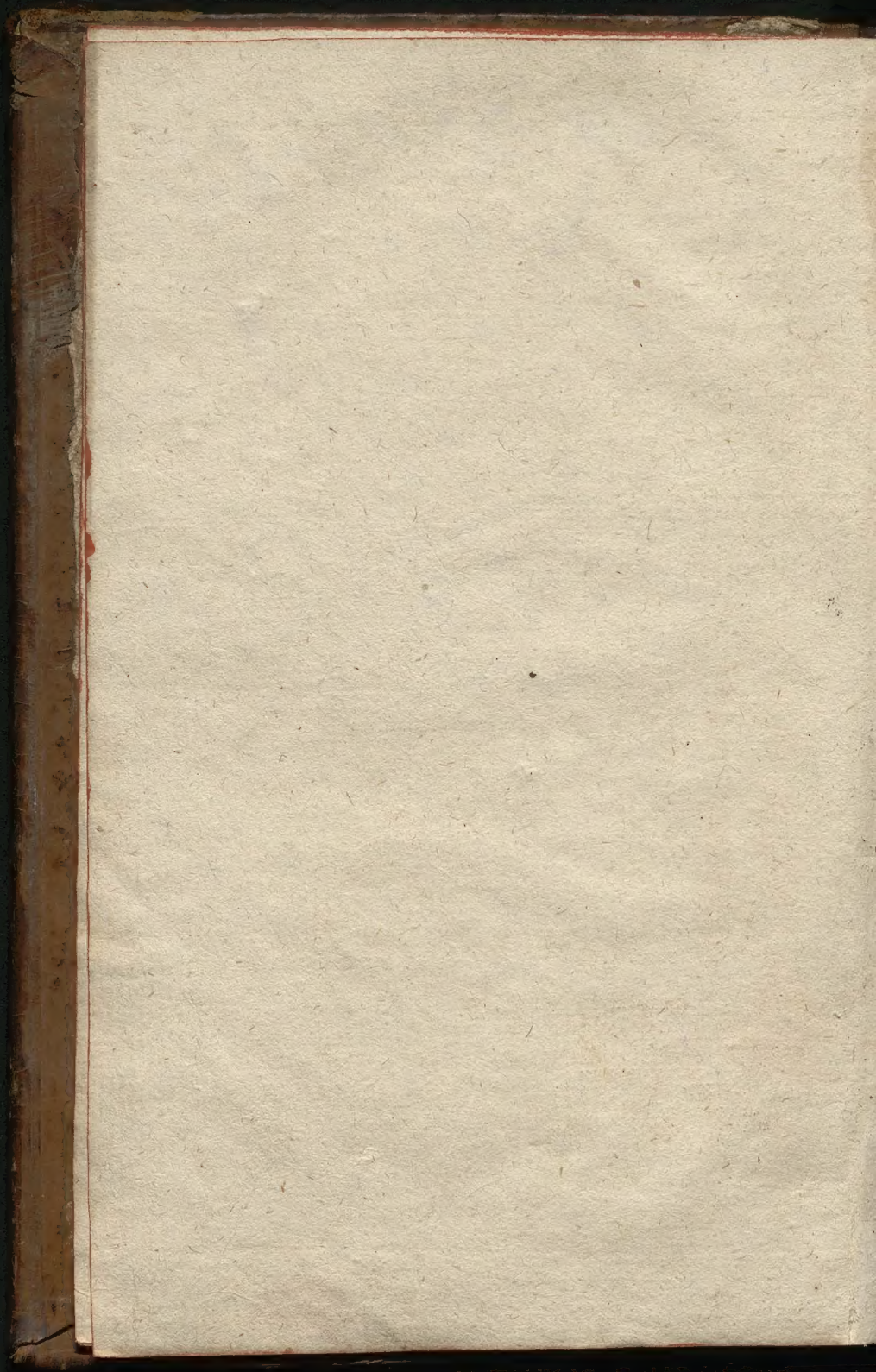
Mag. St. Dr.





14659

Abd. 105.962 II



DICTIONNAIRE UNIVERSEL, HISTORIQUE ET CRITIQUE DES MŒURS,

Loix, Usages & Coutumes Civiles, Militaires & Politiques ; & des Cérémonies & Pratiques Religieuses & Superstitieuses, tant anciennes que modernes, des Peuples des quatre Parties du Monde,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES:

CONTENANT

CE qu'il est important de connaître dans l'Histoire des Peuples ; leur Culte, leurs Dieux, leurs demi-Dieux & leurs Héros ; leurs Prêtres, leurs Sacrifices, leurs Superstitions, leurs Ordres Religieux, & généralement tout ce qui peut éclaircir les Dogmes & la croyance des Chinois, des Japonois, des Siamois, des Indiens, des Tartares, des Mexicains, des Péruviens, & des différens Peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique :

Les principales Loix des Nations, les Tribunaux de Justice, leurs Droits & leurs Prérogatives, leurs Officiers Militaires & de Police ; & enfin tout ce qui peut donner des idées justes & exactes du génie & du caractère de chaque Peuple, &c. &c. &c.

TOME QUATRIEME.



A VARSOVIE,

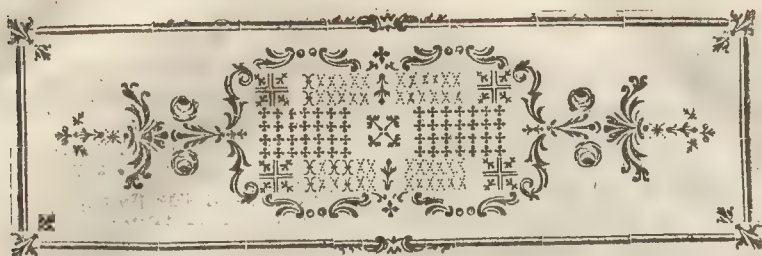
Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi ;

Et à PARIS,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES MŒURS, USAGES ET COUTUMES, TANT ANCIENNES QUE MODERNES, DES PEUPLES DES QUATRE PARTIES DU MONDE.

Q

QUADRAGÉSIMALES. (offrandes) Autrefois en Angleterre le quatrième Dimanche de Carême, on allait en procession à la Cathédrale, & l'on faisait des offrandes au maître-autel. On faisait aussi la même cérémonie dans la semaine de la Pentecôte. Ces offrandes furent dans la suite converties en deniers qu'on appella *Pentecostaux & Quadragesimaux*.

QUADRANS. Petite monnaie de cuivre chez les Romains. Sous le règne d'Auguste il y avait à

Rome des bains publics, où le peuple était reçu pour un Quadrans. Sénèque les nomme *Rem Quadrantariam*, ou comme nous dirions *les bains d'un sol*.

QUADRATUS. Les anciens donnaient ce nom à Mercure, parce qu'ordinairement ils le représentaient sous la figure d'une pierre quadrée ou d'un hermès.

QUADRIGE. Char à quatre chevaux, avec lequel on disputait le prix dans les jeux de la Grèce & de Rome. Il était fait en

coquille, monté sur deux roues, avec un timon fort court, auquel on attelait quatre chevaux vigoureux, rangés de front. Il n'y avait peut-être rien de plus périlleux que ces courses de char. Lorsqu'un cheval s'abattait, le char qui n'avait que peu de volume & fort peu de poids, recevait une secousse capable de faire trébucher l'écuyer, qui se tenait droit pour le conduire. Si les chevaux étaient poussés à toutes brides, ils prenaient quelquefois le mors aux dents. Si un essieu venait à rompre, le conducteur tombait, & risquait d'être foulé aux pieds de ses chevaux. Ces malheurs arrivaient fréquemment; mais le plus grand danger était à la rencontre d'un autre char que l'on voulait devancer, & que pour cet effet on s'efforçait d'accrocher & de renverser.

Quelquefois on faisait partir à la fois jusqu'à vingt-cinq Quadriges de la barrière.

QUADRILLE. Ces fêtes auxquelles nos ancêtres ont donné le nom Carrousel, étaient au moins composées de quatre Quadrilles, distinguées par la forme des habits, ou par la diversité des couleurs. Le dernier divertissement de ce genre en France a été celui que donna Louis XIV en 1662, vis-à-vis des Thuilleries, dans l'enceinte qui en a retenu le nom de place du Carrousel. Lorsqu'il n'y a qu'un Quadrille, c'est proprement un tournois ou une course.

QUADRISACRAMENTAUX. Hérétiques qui n'admettaient & ne reconnaissaient que quatre Sa-

cremens, qui étaient le Baptême, l'Eucharistie, l'Absolution & l'Ordre de la Prêtrise.

QUADRUPLATOR. Nom que les Romains donnaient à un délateur, lorsqu'il s'agissait de quelque crime contre la République. On l'appellait *Quadruplator*, parce qu'on lui accordait la quatrième partie du bien de ceux qui, sur sa délation, avait été confisqué.

QUAKERS. La secte des Quakers est née en Angleterre, & elle s'y soutient avec une sorte de splendeur depuis plus de deux siècles. Fox, l'Apôtre des Quakers, parut en 1542; & ni les coups de verges, ni la prison, ne l'empêchèrent pas de prêcher sa nouvelle doctrine. Il fit nombre de prosélytes, qui ainsi que leur maître, prirent l'habitude de trembler, dans le tems qu'ils prétendaient être inspirés. Sous le règne de Charles II parut Pen, fils d'un Vice-Amiral, qui à l'âge de quinze ans se fit Trembleur, & obtint du gouvernement vers l'an 1680 la propriété & la souveraineté d'une Province de l'Amérique, au sud de Maryland, pour le dédommager des avances que son pere avait faites dans plusieurs expéditions maritimes. C'est dans ce pays que Pen fut établir ses frères les Quakers, & qu'il obtint pour eux le noble privilège de ne jamais jurer, & d'être crus en Justice sur leur parole. Il est vrai, qu'en recevant l'acte qui leur assurait ce droit, le Chancelier leur dit: « Mes amis, Jupiter un jour ordonna que tous les animaux de somme vinssent se faire ferrer.

Les ânes représenterent que leur loi ne le leur permettrait pas. Hé bien, dit Jupiter, on ne vous ferrera pas; mais au premier faux pas que vous ferez, vous aurez cent coups d'étrivieres.

Il n'est pas permis aux Quakers, 1°. de donner à des hommes les titres de votre Sainteté, votre Majesté, votre Eminence, votre Excellence, votre Grandeur, &c. ni de faire, en un mot, aucun compliment qui sente la flatterie. 2°. De s'agenouiller ou de se prosterner devant aucun homme, ou de lui ôter son chapeau. 3°. D'user d'aucune superfluité dans les habillemens, & de tout ce qui ne sert que pour l'ornement ou pour la vanité. 4°. De jouer, de chasser, d'assister à des comédies, à des récréations, &c. ce qui, selon eux, ne convient pas à la gravité & à la sagesse des Chrétiens. 5°. De jurer sur l'Evangile, non-seulement en vain, & dans les discours ordinaires, mais même devant les Magistrats. 6°. De résister à ceux qui les attaquent, de faire la guerre ou de se battre pour quelque cause que ce soit.

Ce sont peut-être les seuls fanatiques qui jouissent de la paix, sans avoir jamais fait aucun pas pour troubler l'ordre de la société.

QUALIFICATEUR. C'est un Théologien préposé pour déclarer la qualité des propositions qui ont été déférées à quelque Tribunal Ecclésiastique, & singulièrement à celui de l'Inquisition.

Les Qualificateurs du saint Office prononcent sur les écrits &

les discours de ceux qui ont été déférés à l'Inquisition; & décident si ces discours & ces écrits sont hérétiques, ou approchent de l'hérésie; si les propositions qu'ils contiennent sont fausses, erronées, schismatiques, blasphématoires, impies, séditieuses, offensives des oreilles pieuses, &c. Ils jugent si les défenses de l'accusé sont valables & solides. Mais les décisions des Qualificateurs ne sont que de simples consultations que les Inquisiteurs ne sont pas obligés de suivre.

QUANIE. Le Roman de la Rose nous apprend que ce vieux mot signifiait une chemise, un habit de chambre.

*Femme est plus couste & plus mi-
gnote,
En sa Quanie qu'en sa cotte,
La Quanie qui est blanche,
Senefie que douce & franche
Etait celle qui la vestoit.*

QUANTE-CONG. Divinité fort révérée dans l'Empire de la Chine. Si l'on en croit les Légendaires Chinois, Quante-Cong a été le fondateur de l'Empire. Il a inventé une partie des arts utiles; il a donné des loix; & c'est lui qui le premier a rassemblé les habitans en corps de peuple, qui leur a appris à bâtir des villes, ou plutôt des cabanes, pour se garantir des injures de l'air; enfin qui les a excités à couvrir leur nudité. De si grands services méritaient bien mieux l'apothéose que ces conquérans destructeurs, qui l'ont si souvent reçue des

maines des nations qu'ils avaient saccagées. Quante-Cong est représenté comme un géant d'une force surnaturelle; on voit derrière lui son écuyer Lincheou, qui ne cédait pas en force à son maître. Il se pourrait que cette Divinité fût Fo-Hi, dont on rapporte à peu près les mêmes choses.

QUANWON. Idole Japonoise qui a cent bras, dont chacun porte quelque chose de relatif aux différentes inventions; dont on fait honneur à cette Divinité. A cette description, qu'il est inutile d'étendre, on peut reconnaître Amida, principal Dieu des Japonais. (*V. AMIDA.*)

QUARANTAINE. C'est le nom que l'on donne sur les ports de mer au tems que les vaisseaux venant du levant doivent passer à la vue des ports sans avoir communication libre avec les habitans du pays. On prend cette précaution dans la crainte que les passagers ou les équipages ne soient infectés de quelques maladies pestilentielles. Quoique cette épreuve doive durer quarante jours, suivant les circonstances, elle est souvent abrégée; mais qu'elle soit de quinze ou de huit jours, l'usage a décidé qu'elle serait toujours appelée Quarantaine: ainsi, quoiqu'avec peu d'exactitude, on dit qu'un vaisseau a fait une Quarantaine de quatre jours.

QUARANTAINE-LE-ROI. On trouve dans l'Histoire de France une Ordonnance de Philippe-Auguste ou Philippe le Hardi, renouvelée en 1245 par S. Louis, qui porte, » que depuis les meur- » tres commis ou les injures faites,

» jusqu'à quarante jours accom- » plis, il y avait de plein droit » une trêve de par le Roi, dans » laquelle les parens des deux » parties seraient compris: que » cependant le meurtrier ou l'ag- » gresseur serait arrêté & puni; » & que si dans les quarante jours » marqués quelqu'un des parens » se trouvait avoir été tué, celui » qui aurait commis le crime se- » rait réputé traître, & puni de » mort. «

QUARANTE coups. Moïse qui voulait que les punitions corporelles fussent toujours proportionnées à la nature des crimes, ordonna néanmoins que le nombre des coups ne passerait jamais celui de quarante; c'est pourquoi, afin de ne point passer le nombre prescrit par le législateur, les Juges, pour les fautes les plus graves, n'ordonnaient que trente-neuf coups, & non quarante.

QUARANTE heures. (prières des) Cette solennité a été instituée, ou plutôt renouvelée par les Papes Pie IV & Clément VIII. Pendant quarante heures le S. Sacrement est exposé à la vénération des fideles. Des Prêtres doivent toujours prier devant l'autel jusqu'à ce qu'ils soient relevés par d'autres; pour rendre la dévotion plus solennelle, chaque famille doit donner une heure à cet acte de piété.

QUARTARIUS. Nom d'une des plus petites mesures de liquides chez les Romains. La plus grande mesure de liquides s'appelait *culeus*, & contenait vingt amphores, ou cent vingt pintes. L'amphore contenait deux urnes,

ou quatre-vingt livres pesant. L'urne contenait quatre congés, le conge six septiers, le septier deux hémines ou demi-septiers : le demi-septier contenait deux mesures nommées *quartarii* : le *Quartarius* contenait deux cyathes & demi, & le cyathe contenait la quatrieme partie d'un demi-septier, qui s'appellait *acetabulum*.

QUARTE-FUNÉRAIRE. C'est le droit qu'il faut payer au Curé du défunt lorsque celui-ci, étant mort sur sa paroisse, se fait enterrer ailleurs. Si le Curé a conduit le corps de son paroissien dans l'église d'un monastere, l'usage est assez général qu'il partage le luminaire par moitié avec les religieux : il y a quelques églises où on ne lui en remet que la quatrieme partie. Le Concile de Vienne, en autorisant la Quarrefunéraire, décida que l'église paroissiale du défunt aurait aussi la quatrieme partie des donations faites au monastere choisi pour la sépulture. Les monasteres bâtis avant le Concile de Trente, qui quarante ans auparavant n'ont point payé de Quarrefunéraire, n'en doivent point ; ceux bâtis depuis, la doivent. Au surplus les coutumes ne sont pas uniformes, & il faut se conformer à celle qui est reçue dans le pays.

QUARTENIER. Officier royal & municipal, préposé sur un des quartiers de la ville de Paris, pour faire exécuter les ordonnances du bureau de la ville, & y exercer quelques fonctions de Police. Le titre de Quartenier vient de quartier, & de ce qu'autrefois Paris

n'était divisé qu'en quatre parties ou quartiers.

Chez les Hébreux, les Grecs & les Romains, les villes étaient divisées en plusieurs régions, & dans ces régions il y avait des Officiers préposés pour y faire exécuter les mandemens du Magistrat : tels étaient à Rome ceux qu'on appellait *Curatores regionum*, *adjutores præfecti urbis*.

Sous Philippe-Auguste, Paris n'était composé que de quatre quartiers, savoir, l'ancienne Cité, le quartier de S. Jacques de la Boucherie, celui de la Verrerie, & celui de Grève ; en sorte qu'il ne devait y avoir que quatre Quarteniers. Ce Prince ajouta quatre quartiers à cette ville ; ceux de Ste Opportune & de S. Germain-l'Auxerrois au nord, & ceux de S. André & de la Place Maubert au midi : ainsi en 1211, époque de la perfection de ce second accroissement, on comptait dans Paris huit Quarteniers.

Sous Charles VI en 1382 cette ville fut encore augmentée de huit nouveaux quartiers, savoir, ceux de S. Antoine, S. Gervais, Ste Avoie, S. Martin, S. Denis, les Halles, S. Eustache & S. Honoré, ce qui porta à seize le nombre de Quarteniers : mais le Roi, en réunissant la Prévôté des Marchands à la Prévôté du Châtelet, supprima les Quarteniers, Cinquanteniers ou Dizainiers, établis pour la défense de la ville ou autrement, déclarant par son Ordonnance qu'il y pourvoirait selon qu'il jugerait convenable.

En 1411 le Roi Charles VI rétablit les Quarteniers & les Cin-

quanteniers pour commander le Guet, préposé pour faire nuit & jour la garde aux portes de la ville.

La place de Quartenier n'était alors qu'une commission à vie, à laquelle le bureau de la ville nommait sous le bon plaisir du Roi, & suivant l'élection qui était faite du nouveau Quartenier par les Cinquanteniers & Dizainiers de son quartier, & par deux notables Bourgeois de chaque dizaine, qui étaient élus entre ceux que chaque Dizainier avait mandé pour cet effet.

D'abord ces Officiers ne pouvaient résigner leurs offices qu'entre les mains du Prévôt des Marchands & Echevins; mais Louis XIII leur permit de faire ces sortes de résignations pardevant Notaires, en payant par eux pour une fois seulement pour cette dispense, la finance qui serait taxée au Conseil, & encore à l'avenir par chacun an en l'Hôtel de ville, & es mains du Receveur d'icelle, une reconnaissance annuelle, telle qu'elle serait arbitrée, pour dédommager lesdits Prévôt des Marchands & Echevins, Procureur & Greffier de la ville, de la faculté qu'ils avaient de pourvoir à ces offices, vacation arrivant d'icéux, & ordonna que le tiers de cette redevance serait employé par les Prévôt des Marchands & Echevins, au paiement des rentes dues par la ville, & que les deux autres tiers leur appartiendraient comme émolumens de leurs charges.

En 1681 Louis XIV créa en titre d'offices formés vingt-six

Conseillers du Roi en l'Hôtel de ville, dont dix seraient possédés par des Officiers des Cours & Compagnies, & par des Secrétaires du Roi du grand Collège, & seize par des notables Bourgeois & Marchands de la ville de Paris. Il créa aussi en titre d'office les seize Quarteniers, auxquels il attribua le titre de ses Conseillers, en sorte qu'ils sont en même-temps royaux & municipaux.

En 1702 il fut créé quatre nouvelles charges de Conseillers Quarteniers; mais il fut permis aux anciens de réunir ces quatre nouveaux offices aux leurs, à la charge de rembourser ceux qui en étaient pourvus; & par conséquent, malgré la nouvelle division de la ville en vingt quartiers, ils conserverent entre eux l'ancienne division en seize. Ces quartiers sont ceux de l'Hôtel de ville, de la Place Royale, du Marais, de S. Martin, de S. Denis, des Srs Innocens, des Halles, de S. Eustache, du Palais Royal, du Louvre, de S. Germain-des-Prés, du Luxembourg, de Sorbonne, de Ste Geneviève, de l'Isle Notre-Dame, & de la Cité. Il y a pour chaque quartier un Quartenier, qui a sous lui quatre Cinquanteniers & seize Dizainiers.

Suivant leur première institution les Quarteniers étaient plutôt Officiers d'épée que de robe, puisqu'ils commandaient comme Capitaines ou comme Colonels la milice bourgeoise de leur quartier, dans le tems que les Parisiens se gardaient eux-mêmes. Les Lettres de Charles IV portent que les Quarteniers étaient établis

pour la garde, sûreté & défense de la ville, & pour faire faire le guet & garde aux portes & sur les murs de la ville. Ils avaient l'inspection sur une des portes ou entrée de la ville, & disposaient du logement qui se trouvait au-dessus. Les Cinquanteniers commandaient sous leurs ordres à cinquante hommes de milice bourgeoise, & les Dizainiers à dix hommes, de sorte que le Quartenier était le Capitaine d'une compagnie de cent hommes.

Tout ce qui se passa du tems de la Ligue au sujet des Quarteniers, & le récit des services essentiels qu'ils rendirent aux Rois Henri IV & Louis XIII, appartiennent à l'Histoire. Venons à leurs statuts. Il est dit, « que » quiconque prétendra à la charge » de Cinquanteniers & Dizainiers » de Paris, sera tenu de justifier » au Quartenier de son quartier, » par les Cinquanteniers & Dizainiers, ou autres bourgeois » du même quartier, ses bonnes » vie, mœurs, religion catholique, apostolique & romaine, » & de son affection pour le service du Roi. « Ces Officiers doivent être présentés au Prévôt des Marchands & Echevins, & faire serment d'obéir aux mandemens dedit Prévôt & Echevins, & de leur Quartenier. Il est dit que pour conserver la tranquillité, il iront aux maisons des Quarteniers prendre les clefs des portes de la ville en tems de guerre, pour les ouvrir & les fermer lorsque les Capitaines de leur dizaine iront en garde, &c. qu'ils tiendront registre des per-

sonnes résidentes dans leur dizaine pour en instruire leur Quartenier : qu'ils veilleront à ce qu'on ne fasse aucune assemblée générale ni particulière : qu'ils auront soin que les rues soient bien garnies de chaînes avec leurs rouets, afin de les tendre en cas d'émeute ou de désordre : qu'ils auront soin d'avertir les bourgeois de prêter leur secours lorsque le feu prend à quelque maison, & de faire fournir les sceaux, crocs & outils nécessaires, qui sont tant à l'Hôtel de ville que chez les Quarteniers, &c.

En 1694 Louis XIV créa dans toutes les villes des Colonels, Majors, Capitaines, Lieutenans & Enseignes des bourgeois, excepté dans la ville de Paris, dans laquelle il maintint les Capitaines & autres Officiers établis sous les ordres des Prévôt des Marchands & Echevins dans leurs fonctions, droits & privilèges ; & en 1703 le même Monarque créa en titre d'office formé, en chacun des seize quartiers de Paris, un Lieutenant-Colonel, un Major, un Capitaine, un Lieutenant, & un Enseigne, pour chacune des cent trente-trois compagnies de milice, qui étaient alors établies à Paris. » Il ordonna, que du » nombre des huit bourgeois & » notables habitans, que chaque » Quartenier choisit tous les ans » dans son quartier pour l'élection des Echevins, il en ferait » pris deux dans le nombre des » Officiers créés par cet Edit pour » donner leur voix au scrutin » pour l'élection des deux Echevins entrans, à peine de nullité

» de l'élection. . . . Et qu'aucun
 » bourgeois de Paris ne pourrait
 » posséder aucun office de Con-
 » seiller de ville , Quartenier ,
 » Dizainier , ni Cinquantenier ;
 » qu'il n'eût possédé , savoir ; le
 » Conseiller ou Quartenier , l'une
 » des charges de Lieutenans-Co-
 » lonels , Majors ou Capitaines ,
 » & les Dizainiers & Cinquan-
 » teniers l'un des susdits offices ,
 » ou ceux de Lieutenans ou En-
 » seignes. «

Un des plus beaux droits du Quartenier est d'avoir part à l'élection des Prévôt des Marchands & Echevins. Ayant reçu le mandement de la ville , il va en manteau & en rabat inviter des notables bourgeois de son quartier de tout état , tant Officiers du Roi & de milice , qu'anciens Echevins , Ecclésiastiques , Magistrats , & autres Gens de robe , Gentilshommes , Marchands non mécaniques , de se trouver tel jour chez lui ; & lorsque la compagnie est assemblée , il fait donner un fauteuil à celui qu'il a destiné pour être le Président. On fait la lecture du mandement de la ville ; & le serment pris par le Président , chacun des mandés donne sa voix. Le jour de l'élection venu , le Quartenier conduit ses mandés pour l'élection vers les Scrutateurs , auxquels ils remettent leur bulletin.

Les Quarteniers ont une chambre à l'Hôtel de ville où ils s'assemblent pour leurs affaires particulières ; ils font du corps de la ville , & en cette qualité ils sont appelés aux assemblées générales. Ils sont propriétaires en

corps de plusieurs offices qui ont été unis à leurs offices de Quarteniers. 1°. De celui de Conseiller , Lieutenant de Prévôt , lequel leur appartient , & aux Conseillers de ville. Présentement c'est le premier Echevin qui fait la fonction de Lieutenant. 2°. Ils sont propriétaires conjointement avec les Conseillers de ville des quatre offices des Conseillers de ville , Intendans & Commissaires des fontaines , regards , aqueducs & conduites publiques , dépendantes de la ville de Paris ; de l'office de Conseiller du Roi , Syndic général des communautés d'Officiers dépendans de l'Hôtel de ville , & de l'office de Conseiller du Roi , Trésorier des deniers destinés à l'entretienement des hôtels des deux compagnies des Mousquetaires du Roi.

Les Quarteniers assistent au nombre de deux aux assemblées qui se font pour le tirage des Loteries royales. Ils jouissent du droit de *committimus* , aux requêtes de l'Hôtel & du Palais à Paris. Ils ont aussi droit de franc-salé. Ils ont la nomination de trois lits à l'Hôtel-Dieu pour coucher un malade seul dans chaque lit.

QUARTIER général, ou Quartenier du Roi , se dit en campagne du lieu que le Roi ou le Général a choisi pour son logement. Il est ordinairement à la queue du camp vers le centre , ou entre les deux lignes , de manière que l'ennemi ne puisse ni l'insulter ni le canonner.

Les Généraux Grecs & Romains campaient toujours au milieu de leur armée , & c'est encore l'usage

chez les Turcs. Le camp du Roi de Prusse est au centre entre les deux lignes ; là campent aussi les Officiers de l'Etat-Major de l'armée. Les Princes d'Orange, que l'on doit regarder comme les restaurateurs de la discipline militaire en Europe, ne campaient pas autrement.

QUARTIERS de Rome: Jusqu'au tems d'Auguste cette ville ne fut divisée qu'en quatre Quartiers, & ce fut ce Prince qui la partagea en quatorze, à chacun desquels il établit deux Commissaires nommés *Curatores viarum*, qu'on faisait tous les ans, & qui tiraient leurs Quartiers au sort. Ils portaient la robe de pourpre, & avaient chacun deux Lieutenants qui marchaient devant eux dans le quartier dont ils avaient l'intendance. Plusieurs esclaves étaient sous leurs ordres, & ils étaient particulièrement obligés de porter du secours lorsqu'il arrivait des incendies. Les principales fonctions de ces Commissaires consistaient à pourvoir à la tranquillité de chaque Quartier & à la netteté ; ils devaient prendre garde que les nouveaux bâtimens n'avancassent trop, & ne s'élevassent au-delà de la hauteur prescrite. Ils avaient sous eux deux dénonciateurs, & quelques compagnies de soldats pour dissiper les assemblées nocturnes, & se saisir des libertins & des filoux.

QUARTO - DECIMANS ou **TESSARADECATILES**. Nom que dans les premiers siècles de l'Eglise on donna à quelques Chrétiens d'Asie qui soutenaient qu'on devait toujours célébrer la Pâque

le quatorzième jour de Mars, quelque jour de la semaine qu'il arrivât. Le Pape Victor écrivit à ces Chrétiens pour les engager à se conformer à la pratique de l'Eglise de Rome, qui célébrait constamment cette grande fête le Dimanche qui suivait le quatorzième de la lune ; mais ils résistèrent à ses raisons & ses menaces ; il les eût peut-être excommuniés si saint Irénée ne l'eût dissuadé de le faire. Le premier Concile de Nicée décida la contestation, & prononça que toutes les Eglises célébreraient la Pâque le Dimanche après le quatorze de la lune de Mars : Constantin fit publier ce décret, & ceux qui refusèrent d'y souscrire furent traités comme des rebelles & des schismatiques.

QUASIMODO. On nomme ainsi le Dimanche qui suit immédiatement la fête solennelle de Pâques. Ce nom lui vient du premier mot de l'Introit de la Messe qu'on dit ce jour-là, *Quasimodo geniti infantes* : « comme des enfans nouvellement nés. »

QUATRE Nations. (Collège des) ou Collège Mazarin. C'est le nom d'un fameux Collège dans l'Université de Paris, fondé en 1661 par le Cardinal de Mazarin, pour l'éducation & l'entretien de soixante jeunes Gentilshommes, réduits ensuite à trente, natifs des pays conquis par le Roi Louis XIV, savoir, quinze de Pignerol & de l'Italie, quinze d'Alsace, vingt de Flandre, & dix du Roussillon. Ces Gentilshommes doivent être nommés par le Roi,

& faire preuve de noblesse pour entrer dans ce Collège où l'on enseigne les Humanités, la Rétorique, la Philosophie & les Mathématiques, à toutes sortes d'écoliers: le Roi a accordé cette nomination à la maison de Nevers.

Vingt Officiers attachés à ce Collège sont payés de leurs appointemens sur les biens de la maison, outre leur nourriture & leur logement. Le grand maître a la supériorité sur tous; le Procureur & le Bibliothécaire sont à la nomination de la maison & société de Sorbonne: le grand maître nomme tous les autres, excepté le sous-Bibliothécaire qui est nommé par le Bibliothécaire. La maison & société de Sorbonne a la direction générale du Collège, & à cet effet elle nomme quatre Docteurs en qualité d'inspecteurs, lesquels exercent leurs fonctions pendant quatre ans. Messieurs les Avocats & Procureur Généraux ont aussi droit de visite dans ce Collège, dont la Bibliothèque est publique. Depuis 1688 qu'on ouvrit les classes de ce Collège, il s'est toujours maintenu dans une grande splendeur.

QUATRE-TEMS. Ce sont quatre jeûnes ordonnés par l'Eglise Romaine dans les quatre saisons de l'année, pendant trois jours d'une semaine, savoir, le Mercredi, le Vendredi & le Samedi. Ces jeûnes s'observaient déjà dès le tems de S. Léon.

QUATRE-TEMS. (jeûne des) On croit que les Quatre-tems ont quelque rapport avec les quatre jeûnes que les Juifs appellaient

du quatrieme, du cinquieme, du septieme & du dixieme mois. On solemnise les Quatre-tems en Mars, Juin, Septembre & Décembre. Quelques Auteurs prétendent que ces jeûnes ont été établis dès le premier siecle de l'Eglise; mais d'autres assurent qu'ils n'ont été institués qu'en 460 par le Pape S. Léon. Au reste, c'est le tems que le Pape Gélase commanda qu'on prît pour faire les ordinations des Prêtres & des Diacres, afin de demander à Dieu de dignes Ministres pour gouverner son Eglise.

QUATUORVIRS. Magistrats Romains qui étaient quelquefois chargés de conduire & d'aller établir des colonies que l'on envoyait dans les Provinces. Il y en avait aussi de ce nom pour veiller à l'entretien & à la réparation des chemins, & ils étaient proprement les Voyers de l'Empire. Les Quatuorvirs nocturnes étaient des Officiers du Collège des Vigintivirs chargés de faire la nuit la ronde dans les rues de Rome, arrêter les vagabonds & les gens sans aveu. On donnait dans les Gaules le titre de *Quatuor viri ab Aerario*, à quatre Magistrats chargés des deniers publics.

QUATZALCOATL. Divinité tutélaire des Marchands chez les Mexicains. On la représente sous la figure d'un homme avec une tête d'oiseau à bec rouge, des dents, & au-dessus une espèce de mitre pointue. Ce Dieu porte une faux dans sa main, & ses jambes sont ornées de bijoux d'or & d'argent. Il avait un Temple fameux chez les Cholulans, peuples

voisins du Mexique , & les pèlerins y accouraient de toute part. Dans la fête annuelle qu'on célébrait avec beaucoup de magnificence en son honneur , on lui immolait un caprif, que l'on avait soin de bien engraisser auparavant. Pour comble de barbarie, les Sacrificateurs ne manquaient pas neuf jours avant la cérémonie, d'annoncer à ce malheureux le sort auquel il était réservé. S'il versait des larmes, c'était un mauvais augure pour le commerce; s'il bravait son supplice, on ne devait espérer que prospérités. Il est vrai que les Prêtres savaient éluder les présages funestes; ils retardaient le sacrifice, ou ils le faisaient au milieu de la nuit: on offrait à la lune le cœur palpitant de la victime, dont le corps était rendu aux marchands, qui au milieu des danses & au son des instrumens en faisaient un abominable festin.

QUEDA. Royaume d'Asie dans la presqu'île au-delà du Gange: il est tributaire du Roi de Siam, Les habitans de ce pays font profession de la religion de Mahomet, sans connaître ni suivre beaucoup les préceptes de l'Alcorân: ils logent dans des huttes bâties de bambou & élevées sur des piliers à quelques pieds de terre. Le palais du Roi est de planches, & les maisons des Seigneurs de sa Cour sont encore moins magnifiques. Le Roi ne leve aucun tribut sur ses sujets que l'on dit être au nombre de vingt mille.

QUEDLINBOURG. Fameuse Abbaye d'Allemagne, au cercle de la haute Saxe, dont l'Abbesse

est Princesse de l'Empire, sous la protection de l'Electeur de Brandebourg. On croit qu'elle fut fondée par l'Empereur Henri l'Oiseleur en 932. L'Abbesse Anne de Stolberg y introduisit la religion Protestante qu'on y professe toujours. L'Abbesse peut recevoir autant de Dames conventuelles qu'elle le juge à propos. Elle envoie ses Députés aux diètes: son contingent est un cavalier & dix fantassins.

QUENAVADY. Un des fils du Dieu Ixora. La Légende Indienne dit qu'Ixora, pour se punir d'avoir coupé une tête au Dieu Brama, se condamna à un long exil. Pour se désennuyer, il proposa à sa femme Paramesceri de se transformer tous deux en éléphans; & sous cette métamorphose ils donnerent naissance au Dieu Quenavady, qui né dans les bois, au milieu des bêtes féroces, en conserva le caractère & la brutalité. Les Docteurs Indiens ne craignent pas de rapporter que ce Dieu, encore enfant, osa porter ses regards sur sa mère, & que ce fut par cette raison, & pour le punir de quelques actions indécentes, qu'Ixora son pere prit le parti de le rendre inhabile à la procréation. Ils disent que c'est une Divinité insatiable, & qui dévore tout ce qu'on lui présente. Quenavady fait sa demeure dans une mer de lacte, & il a autour de lui des femmes qui ne cessent de lui jeter dans la gueule les mets les plus délicats. Les Indiens ont un certain respect mêlé de crainte pour ce Dieu; ils lui offrent les prémices de leurs ouvrages. Les

Poètes mettent son nom à la tête de leurs écrits : les artisans l'invoquent avant que de former la moindre entreprise. On dit qu'il faut servir trente-six ans Quenavady si l'on veut qu'il exauce votre demande. Au bout de douze ans il remue un peu l'oreille droite, & cela signifie qu'il exige encore douze ans de prières ; au bout de vingt-quatre ans il remue l'oreille gauche, & cela veut dire qu'on doit accomplir le troisième terme. Le quatrième jour de la lune d'Août est mis au nombre des jours malheureux par les idolâtres du Malabar & de la côte de Coromandel ; parce qu'à pareil jour Quenavady avait maudit la lune qui s'était moquée de lui en le voyant tomber. Il déclara que celui qui ce jour-là oserait regarder la lune, encourerait les plus grands malheurs : aussi les Indiens ce jour-là se gardent bien de jeter leurs regards sur l'eau, dans la crainte d'y appercevoir cet astre : si malheureusement ils se trouvent en voyage, ils ont grand soin de se cacher avec un voile.

Dans ses Pagodes le Dieu Quenavady est sur un trône derrière un grand rideau que l'on tire, pour satisfaire la curiosité des dévots qui de tous les endroits de l'Inde viennent lui rendre hommage. Il a la tête, les dents & la trompe d'un éléphant, un croissant sur le sommet de la tête, de longs cheveux, de grands yeux, de larges oreilles, & des taches rouges sur le visage, si l'on ose appeler ainsi le mufle d'un éléphant. Son corps reluit comme de l'or.

On lui donne quatre bras, & un ventre d'une grosseur monstrueuse. Une piece de toile peinte lui sert de ceinture, & vient se nouer au-dessous du nombril. Ses pieds sont ornés d'anneaux d'or. D'une main il tient un disque, de l'autre un bâton, de la troisième un instrument fait en forme de cuillère, & de la quatrième une espee de cordon.

On rougit d'être obligé d'entrer dans de pareils détails, & l'on ne pourrait, sans risquer de s'écarter de la vérité, entreprendre l'explication de ces allégories ; cependant ne peut-on pas avancer que ce Quenavady, qui dévore tout ce qu'on lui présente, a beaucoup de conformité avec le Teims & avec le Saturne des anciens ?

QUERSONNÈSE de Thrace. Les peuples de cette presque île de l'Europe, ayant été affranchis par les Athéniens du joug du Roi Philippe de Macédoine, firent le décret suivant qui mérite de passer à la postérité la plus reculée.

» Entre les peuples que la
 » Quersonnèse comprend, les ha-
 » bitans de Seste, d'Eléonte, de
 » Madytes, d'Alopéconèse, dé-
 » cernent au peuple & au Sénat
 » d'Athènes une couronne d'or de
 » soixante talens, (11222 liv.
 » sterl. 5 sch.) & dressent deux
 » autels : savoir, l'un à la Déesse
 » de la reconnaissance, & l'autre
 » aux Athéniens, pour avoir
 » par le plus grand de tous les
 » bienfaits, affranchi du joug de
 » Philippe, les peuples de la Quer-
 » sonnèse, & les avoir rétablis

» dans la possession de leur patrie, de leurs loix, de leurs libertés, & de leurs temples. Bienfait dont ils garderont éternellement la mémoire, & qu'ils ne cesseront jamais de reconnaître selon l'étendue de leur pouvoir. «

QUESTEURS. Nom que les Romains donnaient aux Receveurs des deniers publics. Les avis sont partagés touchant l'origine de ces Officiers : les uns font remonter leur établissement jusqu'au règne de Romulus ; d'autres prétendent qu'ils furent créés par Tullus Hostilius. Quoiqu'il en soit le nombre des Questeurs augmenta avec les richesses de la République, & l'étendue de leurs conquêtes. Il y avait à Rome deux Questeurs, chargés de veiller sur le trésor public, & c'était entre leurs mains que se trouvait le dépôt des loix & des Sénatus-Consulte. Lorsque les Consuls partaient pour quelque expédition militaire, les Questeurs leur remettaient les enseignes qu'ils tiraient du trésor public : le butin fait sur l'ennemi, & les confiscations leur étaient remis. Ils recevaient les Ambassadeurs ; ils les conduisaient à l'audience, & étaient chargés de leur assigner des logemens. Les Généraux qui sollicitaient les honneurs du triomphe devaient jurer devant eux, que tout ce qu'ils avaient mandé au Sénat était véritable, & qu'ils n'avaient ni augmenté la perte des ennemis, ni diminué celle des citoyens.

Les Questeurs des Provinces exerçaient les fonctions d'Intendants des armées ; ils fournissaient

les vivres & l'argent aux troupes, & faisaient payer la capitation & les impôts.

Il y avait un autre Officier, nommé Questeur du parricide : ce Magistrat était à la nomination du peuple, & il avait le pouvoir de connaître du parricide & des crimes qui se commettaient dans Rome.

QUESTION. Torture que l'on emploie quelquefois dans les grandes affaires criminelles pour faire avouer à l'accusé le crime dont il est prévenu, ou pour avoir révélation de ses complices.

L'usage de la Question était établi chez les Grecs. Trente jours après la condamnation d'un criminel, on lui donnait la Question ; les citoyens d'Athènes ne pouvaient y être appliqués que pour le crime de lèze-majesté. Il en était de même chez les Romains.

Les Wisigoths commencèrent à mettre des restrictions à la Question qui chez les Romains avait été portée à un étrange degré de barbarie, puisqu'on la donnait à des tiers, quoique non accusés, sous prétexte d'acquérir des preuves du crime & des coupables. Si un citoyen était tué dans sa maison, on mettait tous ses esclaves à la torture.

La loi Salique permettait d'appliquer les seuls esclaves à la Question ; & si un esclave innocent expirait dans les tourmens, on en était quitte pour en donner un autre.

On trouve dans nos anciennes Ordonnances que les Nobles de la Province de Champagne ne

pourront être appliqués à la Question, sinon pour crimes qui méritent la mort, & que les Capitouls de Toulouse seront également exempts de cette affreuse épreuve.

Montagne dit dans son vieux langage que les géhennes sont d'une dangereuse invention. » C'est, » continue-t-il, un essai de patience plus que de vérité; car » pourquoi la douleur fera-t-elle » plutôt confesser à un malheureux ce qui est, qu'elle ne le » forcera de dire ce qui n'est pas? » Et au rebours, si celui qui n'a » pas fait ce dont on l'accuse, » est assez patient que de supporter tourmens, pourquoi ne le » sera celui qui a fait un crime, » un si beau guerdon que celui » de la vie lui étant assuré? En » un mot c'est un moyen plein » d'incertitude & de danger. Que » ne dirait-on, que ne ferait-on » pour fuir de si grièves douleurs? » D'où il advient que celui que » le juge a géhenné pour ne le » faire mourir innocent, il le » fasse mourir innocent & géhenné. »

En Angleterre on a aboli la Question, tant en matière civile que criminelle, & même dans le cas de haute trahison. En France on ne donne point la torture en matière civile; mais en matière criminelle, suivant l'Ordonnance de 1670, on peut appliquer à la Question un homme accusé d'un crime capital, s'il y a preuve considérable, & que cependant elle ne soit pas suffisante pour le convaincre.

Il y deux sortes de Questions;

l'une préparatoire que l'on ordonne avant le jugement, & l'autre définitive que l'on ordonne par la sentence de mort. Si l'accusé n'avoue rien à la première, il ne peut être condamné à mort; mais seulement à toute autre peine. La seconde se donne aux criminels condamnés pour avoir révélation de leurs complices.

QUÊTE. Nom que dans l'ancienne Chevalerie on donnait aux courses & voyages que les Chevaliers faisaient souvent en commun, soit pour retrouver un fameux Chevalier qui avait disparu, soit pour enlever une Dame restée au pouvoir de l'ennemi. Ces héros errans parcouraient les pays sans autre équipage que leurs armes; ils vivaient de leurs chasses: certaines pierres plates, placées exprès pour eux, leur servaient de tables: les chevreuils qu'ils avaient tués étaient mis sur ces tables & recouverts d'autres pierres, avec lesquelles ils les pressaient pour en faire sortir le sang; d'où cette viande chez nos Romanciers a pris le nom de chevaux de presse, nourriture de héros. Ils portaient sur eux seulement du sel & quelques épices, & couvraient leurs armoiries d'une houppe pour n'être pas reconnus: on ne les voyait jamais plus de quatre ensemble, & ils revenaient aussi-tôt que l'an & jour que devait durer leur entreprise étaient révolus. Alors soit qu'ils eussent eu des revers ou des succès, ils devaient, sous la religion du serment, faire un récit fidèle de toutes leurs aventures.

QUEUX. (grand) C'est le Surintendant des cuisines du Roi de France. Anciennement cet Officier avait une sorte de juridiction sur les cuisiniers, les chaircuitiers & les rotisseurs, & levait un droit sur chaque maître de ce métier ; mais cela lui a été défendu par différens Arrêts. La cuisine de la bouche du Roi est composée d'un Contrôleur ordinaire, de dix Ecuyers, & de quatre Maîtres Queux, indépendamment d'une grande quantité dont les fonctions sont distinctes & séparées.

QUIAY-PORA. Nom de la principale Divinité qui est adorée par les peuples qui habitent le Royaume d'Arrakan. On célèbre chaque année une fête solennelle en son honneur. L'idole est conduite en procession par toute la ville au milieu de quantité de Prêtres, & d'une multitude prodigieuse de dévots qui s'empressent autour du char pour obtenir le bonheur d'être déchiré par les pointes de fer dont il est hérissé. Le sang qui coule des plaies de ces martyrs de la superstition sert à arroser la Divinité, & ceux dont la dévotion est moins courageuse, se contentent de ramasser quelques gouttes de ce sang, qui a la vertu d'effacer tous les péchés commis.

Les Arrakanois sont fort attachés au dogme de la métempsychose, & ils sont persuadés qu'il n'y a rien de si vil dans la nature qui n'ait son génie particulier, & à quoi par conséquent ils ne doivent une sorte de culte. Pendant les rigueurs de l'hiver

ils ont grand soin de couvrir toutes leurs idoles, dans la ferme idée que cette bonne œuvre leur méritera des récompenses après cette vie.

QUIÉTISTES. Nom donné dans des tems différens à plusieurs sectes d'Hérétiques contemplatifs & mystiques.

Le point principal sur lequel porte toute la doctrine du Quiétisme est, » que l'on doit s'anéantir soi-même pour s'unir à Dieu, » & demeurer ensuite dans une » parfaite quiétude, c'est-à-dire, » dans une simple contemplation » sans faire aucune réflexion, & » sans se troubler en aucune sorte » de ce qui peut arriver dans le » corps. «

Vers le quatorzième siècle on vit paraître des Quiétistes dans l'Eglise Grecque. Ils furent appelés *Hésychastes*, mot grec qui signifie tranquille, & qui répond à celui de Quiétiste. Siméon, Moine d'un couvent du mont Athos, & Palamas, depuis Evêque de Salonique, furent les chefs de cette nouvelle secte : ils enseignaient qu'en regardant attentivement son nombril, un fidèle peut entrer en extase & jouir de la lumière céleste qui environne le trône du Très-Haut. Cette étrange rêverie fit fortune dans Constantinople, & infecta beaucoup d'esprits faibles.

Dans l'Eglise Latine les principaux Apôtres du Quiétisme sont Rusbroc, qui se disait inspiré par le Saint-Esprit, Jean Labadie, Mademoiselle Bourignon, & sur-tout le fameux Molinos, dont la condamnation fut pro-

noncée à Rome en 1687 par le Pape Innocent XI. Molinos abjura ses erreurs, & mourut deux ans après dans la prison, où la Sentence portait qu'il finirait ses jours. Dans ce tems Madame Guyon, célèbre spiritualiste, dogmatifait à Paris avec Lacombe son directeur, Barnabite du pays de Geneve. On éclaira la conduite de cette femme aimable qui voulait aimer Dieu pour lui-même; on voulut la jeter dans un couvent, & faire enfermer Lacombe. Madame Guyon trouva des amis, & brava la persécution qu'on lui suscitait. Elle était alors assurée de la protection de Madame de Maintenon, & de celle de Monsieur de Fénélon, qui fut peu-après élevé à l'Archevêché de Cambrai. On fait les démêlés qu'eurent ensemble, au sujet de cette Madame, le nouveau Prélat & le célèbre Bossuet: on se rappelle le Livre des Maximes des Saints qui fut condamné à Rome comme pernicieux, & dans lequel Monsieur de Cambrai crut rectifier tout ce qu'on reprochait à Madame Guyon, & développer les idées orthodoxes des pieux contemplatifs qui s'élevaient au-dessus des sens, & qui tendent à un état de perfection; mais ce qui ne doit jamais sortir de la mémoire, c'est la pieuse soumission de ce grand Prélat qui lui-même monta en chaire à Cambrai pour condamner son propre Livre, & qui empêcha ses amis de le défendre.

Il ne faut pas croire que le Quétisme soit une idée nouvellement imaginée. De tems immé-

morial on trouve des Quétistes dans l'Orient: les Brachmanes ont enseigné que les créatures pouvaient parvenir à un état d'immuitabilité & d'inaction qui les approchait de la Divinité. » C'est, disaient-ils, ce profond » assoupissement de l'esprit, ce » repos de toutes les puissances, » cette continuelle suspension des » sens, qui fait le bonheur de » l'homme, & le rend parfaite- » ment semblable au Dieu Fo. « Tel est le sentiment des Talapains de Siam & du Tunquin.

QUILACARA. Chaque douzième année on célèbre un jubilé à Quilacara dans la Province de Travancor aux Indes. Le Raja fait dresser un théâtre sur la place publique; il y monte; il fait sa prière à ses idoles; & après s'être lavé, il leur fait un sacrifice de sa personne, en se coupant le nez, les lèvres, les oreilles, & ensuite le cou.

QUINDECENVIR. Sylla, étant dictateur, établit, à ce qu'on prétend, les Quindecenvirs, en créant cinq Magistrats qu'il ajouta au College des Décenvirs. Ils avaient les Livres Sybillins sous leur garde, & ils étaient chargés d'une partie des choses qui concernaient la religion. Ils recevaient les ordres du Sénat pour consulter les oracles; & au rapport qu'ils étaient obligés de faire à cet auguste corps, il leur était permis d'ajouter leur avis. Eux seuls avaient le droit de faire célébrer les jeux séculaires, de présider aux sacrifices & aux cérémonies extraordinaires, & d'interpréter les Livres des Sybilles.

Les

Les Quindécemvirs, comme les autres Prêtres, jouissaient de l'exemption d'aller à la guerre. Lorsque l'an 389 de Jésus-Christ l'Empereur Théodore ordonna à Stilicon de faire brûler toutes les Sybilles, il ne fut plus question de leurs interprètes.

QUINI-SEXTE. Terme dont on se sert pour désigner le sixième Concile tenu à Constantinople en 692, & qu'on appelle aussi le Concile *in trullo*: on le regarde comme le supplément des deux Conciles qui l'avaient précédé, & qui ne firent point de Canons; celui-ci en arrêta cent deux, qui furent attribués aux cinquième & sixième Conciles généraux. On l'appelle en latin *Quini-sextus*, comme qui dirait cinq-sixième.

QUINQUAGÉNAIRE. Chez les Romains c'était un Officier de Police qui avait inspection sur cinquante familles, & depuis l'on donna ce nom dans les monastères à un Supérieur qui avait cinquante Religieux sous sa conduite.

QUINQUAGÉSIMÉ. C'est ainsi qu'on nomme le Dimanche qui précède immédiatement le Mercredi des Cendres, & que vulgairement le peuple appelle le Dimanche *gras*. Il est ainsi nommé parce qu'il arrive cinquante jours avant la fête de Pâques. On appelait aussi autrefois Quinquagésime le Dimanche de la Pentecôte, ou le cinquantième jour après Pâques; & pour le distinguer de la précédente Quinquagésime, on disait la Quinquagésime Paschale.

Tome IV.

QUINQUATRIES. Nom de deux fêtes qui se célébraient à Rome en l'honneur de Minerve. La première durait cinq jours: le premier jour rappelait le jour de la naissance de la Déesse, & par cette raison on en éloignait tous les combats où l'on pouvait répandre du sang: les quatre autres jours on donnait des combats de Gladiateurs pour honorer particulièrement la Divinité qui présidait à la guerre. La seconde fête était sur-tout solennisée par les joueurs de flûte, qui prenaient des habits de femmes & des masques, & qui couraient par toute la ville. Pendant la première de ces fêtes les Ecoliers obtenaient congé de leurs Régens; & le jour de sa clôture on purifiait avec beaucoup de cérémonies les instrumens qui servaient aux sacrifices.

QUINQUENELLE. C'était un répi de cinq ans que l'on accordait autrefois à un débiteur qui se trouvait hors d'état de payer, & qui voulait éviter de faire cession de ses biens. On lui délivrait des lettres du petit sceau que l'on adressait au Juge Royal, & ces lettres étaient entérinées du consentement du plus grand nombre des créanciers, sans avoir égard à la qualité des dettes. L'Ordonnance d'Orléans défendit d'entériner de telles lettres.

QUINQUENNAL. Magistrat des Colonies & des Villes municipales des Romains du tems de la République. Il était élu à chaque cinquième année pour présider au cens, & pour recevoir de chaque citoyen une déclara-

tion exacte de ses biens.

QUINQUENNAUX. (jeux)
Ils étaient établis à Tyr & dans un grand nombre de villes de l'Empire Romain en l'honneur des Empereurs déifiés. Il ne faut pas les confondre avec ceux que Domitien institua en l'honneur de Jupiter Capitolin, où tous les cinq ans on disputait le prix des vers & de la prose en grec & en latin. Des Juges présidaient à ces jeux ; & l'on rapporte qu'un jeune homme, âgé de treize ans, remporta le prix de la poésie, & fut couronné de l'avis de tous les Juges.

QUINTAINE. Exercice que quelques vassaux sont obligés de faire à certains jours de l'année pour le divertissement de leurs Seigneurs.

On plaçait à l'extrémité de la Banlieue un poteau appelé le pal de la Quintaine, & ce pal servait pour l'exercice dont il s'agit.

» En la Coutume Locale de Méziers en Touraine, les Meuniers demeurans en la Baronnie & Châtellenie de Méziers, sont tenus une fois l'an frapper par trois coups le pal de Quintaine en la plus proche rivière du Châtel du Seigneur, Baron ou Châtelain, ou autre lieu accoutumé ; & s'ils seignent rompre leurs perches, ou défont au jont, lieu & heure accoutumée, il y a soixante fois d'amende au Seigneur. «

Dans la Châtellenie de Mareuil, ressort d'Issoudun en Berry, tous les nouveaux mariés doivent tirer la Quintaine sur la rivière d'Amon. En Vendômois & en

Bourbonnais il y a de semblables exercices. On en trouve des traces dans l'Histoire de Bretagne. En d'autres endroits, à chaque mutation de Seigneur ou de vassal, le vassal doit courir la Quintaine de service féodal.

QUINTILLIENS. Hérétiques qui prirent ce nom d'une de leurs fameuses & prétendues Prophétesses, appelée *Quintilla*. Ils ne faisaient aucune difficulté d'admettre les femmes à la Prêtrise & à l'Episcopat. Eve était selon eux une femme extraordinaire, & douée des plus grandes connaissances, parce que la première elle avait mangé du fruit de l'arbre de la science du bien & du mal. Ils regardaient Marie, sœur de Moïse, comme une Prophétesse, & se prétendaient descendus des quatre filles du Diacre S. Philippe, qu'on croit avoir été favorisées du don de prophétie. C'est en conséquence de cette idée que lorsqu'ils s'assemblaient, ils avaient toujours au milieu d'eux plusieurs jeunes filles vêtues de blanc.

QUINZE - VINGT. Hôpital d'aveugles fondé à Paris par saint Louis en 1254 pour trois cens Gentilshommes, qu'il avait ramenés de la Terre sainte, où ils avaient été privés de la vue par les Sarrazins. Sauval nous apprend qu'autrefois les Quinze-vingt, à la vue du public, entraient en lice, armés de bâtons, pour attaquer un porc qui était le prix du vainqueur, & il ajoute que lorsque Charles IX & Henri III se trouvaient à Paris, ils ne manquaient pas de venir prendre part à ce

singulier divertissement, qui se donnait vers la mi-Carême.

QUIOCO, OKOS ou KIOUSA. Nom de la principale idole des Virginien. Cette statue est un assemblage de pieces de bois que les Prêtres parent certains jours de fêtes; & à laquelle, dans le fond obscur du Temple où elle est placée, ils font faire mille mouvemens qui en imposent au peuple ignorant & crédule. Ces Sauvages croient un Dieu bon; mais ils ne lui rendent aucun culte; d'autant que par son essence il ne peut être porté à leur faire du mal. Tous leurs hommages sont réservés pour un mauvais génie, qui habite dans l'air, où il commande aux orages & aux tempêtes, & qui s'applique à détruire tout ce que Dieu bon fait pour les rendre heureux. Ils offrent à ce méchant esprit les prémices de leur chasse, de leur pêche, & de leur récolte. Si l'on en croit quelques voyageurs, ils lui sacrifient de jeunes garçons, & ils ont l'affreuse barbarie de forcer les meres d'être présentes à cet horrible sacrifice. Ils rendent aussi une espece de culte à certaines pyramides de pierres qu'ils peignent de différentes couleurs, & qu'ils regardent comme des emblèmes de la durée & de l'immortalité de la Divinité.

QUIPOS. Nom que les Péruviens donnaient à certains nœuds qui leur servaient à faire leurs comptes. Ils prenaient, dit l'Yncac-Garcilasso, des fils de différentes couleurs: les uns ne présentaient qu'une seule couleur, les autres deux, les au-

tres trois, ainsi du reste. Chaque couleur, soit qu'elle fût simple ou mêlée, avait sa signification particulière. Ces cordons, qui étaient de trois ou quatre fils retords, gros comme de la moyenne ficelle, & de la longueur de trois quarts d'aune, étaient enfilés par ordre en long dans une autre ficelle, ce qui faisait une espece de frangé. On jugeait du contenu de chaque fil par la couleur, comme par exemple, le jaune désignait l'or, le blanc marquait l'argent, le rouge les gens de guerre.

S'ils voulaient désigner des choses dont la couleur ne fût point remarquable, ils les mettaient chacune, selon leur rang, commençant depuis les plus considérables jusqu'aux moindres; ainsi, par exemple, s'il se fût agi de bled ou de légumes, ils auraient mis premièrement le froment, puis le seigle, les pois, les fèves, le millet, &c. De même quand ils avaient à rendre compte des armes, ils mettaient les premières celles qu'ils estimaient le plus noble. S'ils voulaient faire un compte de vassaux, ils commençaient par les habitans de chaque ville, puis par ceux de chaque Province. Ils mettaient au premier fil les vieillards de soixante ans & au-dessus, au second ceux de cinquante, au troisième ceux de quarante, & ainsi des autres, en descendant de dix en dix jusqu'aux enfans à la mamelle. Ils tenaient le compte des femmes, selon leurs âges,

» dans le même ordre.

» Il y avait dans quelques-unes de ces ficelles d'autres petits fils fort déliés d'une même couleur, & qui semblaient être des exceptions de ces autres régles générales, comme par exemple, les petits fils qui étaient au cordon des femmes, ou des hommes mariés de tel ou tel âge, signifiaient ce qu'il y avait de veufs ou de veuves cette année-là, car ces comptes étaient comme des annales, qui ne rendaient raison que d'une année seulement.

» On observait toujours dans ces cordons ou dans ces filets l'ordre de l'unité, comme qui dirait dizaine, centaine, mille, dizaine de mille : ils passaient rarement le centaine de mille, parce que chaque ville ayant son compte particulier, & chaque Capitale sa Province, le nombre ne montait jamais si haut que cela. Ce n'est pas pourtant que s'il leur eût fallu compter par le nombre de centaine de mille qu'ils ne l'eussent pu faire de même, parce que leur langue était capable de toutes les régles de l'Arithmétique. Chacun de ces membres qu'ils compraient par les nœuds des filets, était divisé de l'autre, & les nœuds de chaque nombre dépendaient d'un, comme d'une cordelière, ce qui se pouvait faire d'autant plus facilement qu'ils ne passaient jamais neuf, non plus que les unités & les dizaines, &c. Ils mettaient le plus grand nombre, qui était la dizaine de

» mille, au plus haut des filets, & plus bas mille, & ainsi du reste. Les nœuds de chaque fil & de chaque nombre étaient égaux les uns aux autres, & placés de la même manière qu'un bon Arithméticien a coutume de les poser pour faire une grande supputation. »

Il y avait dans chaque ville un certain nombre d'Officiers chargés de la garde des Quipos. Les tributs que les Yncas recevaient chaque année, le rôle des gens de guerre, les naissances, les morts, le nombre des batailles, les Ambassades & les Edits du Prince, tout était marqué par les Quipos. Ces nœuds conservaient la mémoire des événemens historiques & des actions mémorables. Par un autre moyen ils transmettaient à la postérité tout ce qui avait droit d'y passer. Les *Amautas* ou Docteurs Péruviens en formaient séparément des espèces de fables : les pères les racontaient à leurs enfans, les bourgeois aux gens de la campagne, & passant ainsi d'âge en âge l'un à l'autre, on en perpétuait le souvenir. Ils avaient aussi des Poètes qui mettaient allégoriquement en vers les faits héroïques, & ils étaient chantés dans les grandes solemnités au couronnement des Yucas, & aux autres cérémonies civiles & religieuses.

QUIRINALES. Fête instituée par Numa-Pompilius en l'honneur de Romulus, à qui l'on donna le nom de Quirinus après son apo théose. (*Voyez ROMULUS.*)

QUIRIS. Surnom donné à Junon par les jeunes épouses, lorsqu'

qu'elles se mettaient sous la protection de cette Déesse. Quelques Auteurs prétendent que le mot *Quiris* vient d'une cérémonie du mariage qui consistait à peigner la nouvelle mariée avec un peigne appelé *curis* : si cette étymologie est juste, il n'y a rien qu'on ne parvienne à expliquer quand on voudra se donner quelque peine.

QUITÉVE. (installation du Roi de) Lorsque ce Roi Africain vient à mourir, ses femmes s'empoisonnent pour aller le servir dans l'autre monde. Sitôt qu'il a été placé dans le tombeau de ses peres, son successeur prend possession de la couronne & des concubines du défunt. Il se présente en public, mais de façon qu'un rideau le cache au peuple. Tous les Grands de l'Etat viennent lui rendre hommage, avec ces marques de servitude & de soumission si flatteuses pour des Princes qui usurent sur la terre les adorations qui ne sont dues qu'à l'Être suprême. Cette cérémonie achevée, on tire le rideau, & le Monarque se laisse voir à son peuple.

Il existait autrefois une loi cruelle. Quiconque était atteint d'une maladie réputée incurable, devait se donner volontairement la mort : les Rois étaient soumis à cette loi, & plusieurs successivement tranchèrent leurs jours après avoir déclaré leurs successeurs. Les disgrâces, les adversités, les maladies, la perte d'un membre ou de quelques dents de devant, étaient des causes nécessaires & légitimes pour sortir de

la vie. » Il faut, disaient-ils, » qu'un Roi n'ait aucun défaut : » si malheureusement il lui en » survient quelqu'un, ne vaut-il » pas mieux qu'il quitte le monde, » & qu'il passe dans cette » autre vie où il sera dégagé de » toute imperfection ? « Dans la suite les Rois trouverent beaucoup de difficulté à soutenir ces sentimens héroïques ; un d'eux préférant de vivre à l'espoir d'être parfait après sa mort, fit publier dans ses Etats, » que quoiqu'il » eût perdu deux dents, il avait » résolu de vivre pour le bien de » ses sujets, & d'attendre tranquillement que la mort vînt » le surprendre sans aller au-devant d'elle. «

QUITÉVE. (Royaume de) Lorsque le Roi de ce Royaume Africain veut entrer en négociation avec quelqu'un de ses voisins, il lui envoie quatre Ambassadeurs. Le premier représente sa personne, & doit être traité avec le même respect & les mêmes honneurs qu'on lui rendrait à lui-même : le second est appelé la bouche du Roi, & doit faire le rapport de sa commission : on nomme le troisieme l'œil du Roi, celui-ci doit être attentif à tout ce qui se passe ; enfin le quatrieme est l'oreille du Roi, & il doit écouter ce qui se dit de part & d'autre & le rapporter fidèlement.

QUOJAS. Peuple de l'intérieur de l'Afrique. Ces Nègres sont fort livrés à l'incontinence ainsi que leurs femmes, qui emploient certaines compositions de jus d'herbes pour redoubler les forces de leurs maris. Les Quojas sont doux,

modérés, sociables, ils n'aiment point à verser le sang humain, & ne font la guerre que lorsqu'ils y sont forcés. Ce sont de tous les Barbares ceux qui estiment le moins les liqueurs fortes, qui vivent entr'eux dans la plus parfaite union, & qui se secourent mutuellement avec le plus de plaisir & de charité. Dans ce pays la polygamie est en usage comme chez les autres Africains, & la première femme a la supériorité sur les autres. L'article de la virginité est ce qui intéresse le moins un Quoja; il cherche une dot honnête. Ce que nous avons rapporté à l'article des *Issinois* par rapport au mariage, convient aux Quoja; on peut le consulter. Deux jours après la naissance d'un enfant, le pere accompagné de ses esclaves armés, fait le tour de l'habitation en poussant des cris de joie: tous les amis se joignent à lui avec des instrumens de musique. Une personne, chargée de la cérémonie qui doit se faire, prend l'enfant d'entre les bras de la mere, le place à terre au milieu de l'assemblée, & lui met un arc à la main. Ensuite il adresse un long discours aux spectateurs sur le sujet qui les réunit; puis se tournant vers l'enfant, il fait des vœux pour lui, & lui souhaite toutes les bonnes qualités de son pere. L'assemblée se sépare; les uns vont à la chasse, les autres à la pêche; & à leur retour la mere apprête le festin, & l'on se réjouit jusqu'au lendemain matin. Si c'est une fille qu'on ait à nommer, on la porte au milieu de la place,

& là la mettant sur une natte avec un petit bâton à la main, on lui souhaite d'être chaste, douce, bonne ménagère, & bonne cuisinière, & sur-tout de suivre son mari à la chasse.

Les funérailles des Quoja sont accompagnées des mêmes cérémonies que celles des *Issinois*, excepté qu'ils étranglent plusieurs esclaves qu'ils jettent dans la fosse, & qui sont destinés à servir le mort dans l'autre monde: action cruelle qui ne s'accorde guères avec cette douceur & cette humanité que leur supposent les voyageurs.

Ce peuple reconnaît un Etre suprême qui a créé tout ce qui existe; il l'appelle Kanno; il lui attribue un pouvoir infini, une connaissance universelle, & l'immenité de nature qui le rend présent par-tout; tous les biens viennent de lui, mais il n'existera pas toujours; il aura pour successeur un autre Etre qui doit punir le vice, & récompenser la vertu. Selon les Quoja les morts deviennent des esprits, & ce sont leurs *Jannanins*, c'est-à-dire, patrons ou défenseurs. C'est à ces *Jannanins* qu'ils s'adressent dans leurs besoins, & ils les consultent sur tous les événemens de la vie. Ils pratiquent la Circoncision, sans autre loi qu'une tradition immémoriale, dont ils rapportent l'origine à Kanno même. On trouve chez eux une confrérie ou college, nommé *Belli*, pour l'éducation des jeunes Nègres; cette école est dirigée par les anciens de la secte. (*Voyez* *BAEGONAS*.)

QUONIN. Nom d'une Divinité Chinoise qui préside aux ménages & aux biens de la terre ;

on la représente avec deux enfans, dont l'un tient une coupe, & l'autre a les mains jointes.

R

RAADGAER. Officier Persan, chargé particulièrement de veiller à la sûreté des grands chemins du Royaume. Il y a plusieurs Raadgaers dans chaque Province ; ils doivent entretenir & réparer les grandes voies publiques, & en écarter les brigands, moyennant un certain droit que leur payent les particuliers pour les marchandises qu'ils conduisent avec eux. Si nonobstant leurs soins les marchands sont volés sur les routes de leurs districts, ils doivent faire retrouver les effets volés, ou en payer la valeur aux propriétaires suivant leur déclaration. Lorsqu'ils rendent les effets en nature, ils en retiennent le tiers pour leurs peines. Rien ne serait plus admirable que cet établissement si les Raadgaers & leurs suppôts n'étaient eux-mêmes les premiers & les plus dangereux voleurs de ces contrées.

RABAT. Autrefois tous les hommes portaient le Rabat, qui était de dentelles, ou uni, plissé, empesté, à point ; &c. aujourd'hui cet ornement n'est plus porté que par les Ecclésiastiques, les Gens de robe, & dans les fonctions de quelques dignités.

RABBANITES. On nomme ainsi ceux d'entre les Juifs qui ont adopté les traditions des Phari-

siens, & qui suivent la doctrine de leurs ancêtres, appelés *Rabbanim*. On les distingue des Caraïtes qui s'attachent principalement à l'Ecriture. Les Mahométans appellent aussi *Rabbanian* ou *Rabbaniou* au pluriel, ceux de leurs Docteurs qu'ils estiment les plus savans & les plus dévots. *Rabbani* ou *Rabbana* signifie en Arabe, aussi-bien qu'en Hébreu, *notre Maître, notre Docteur*.

RABBIN. C'est le nom que les Hébreux donnaient à leurs Docteurs. Il y avait divers degrés pour parvenir à cette qualité, celui de Disciple élu, & celui de Collègue. Dans les assemblées publiques les Rabbins se plaçaient sur des chaises élevées, les Collègues sur des bancs, & les Disciples aux pieds de leurs Maîtres. Les Rabbins modernes sont fort respectés par les Juifs. Ils occupent les premières places dans les Synagogues ; ce sont eux qui prononcent sur toutes les matières de religion, & que l'on prend volontiers pour arbitres dans les affaires civiles. Ils célèbrent les mariages, décident de la validité des causes de divorce, prêchent, & excommunient les déobéissans.

RABDOMANCIE. Sorte de divination par le moyen des verges ou des bâtons.

On écorçait, dit Rabbi Moïse-Samson, seulement d'un côté & dans toute sa longueur une baguette qu'on lançait en l'air : si en retombant elle présentait à la vue sa partie écorcée, & qu'en la jettant une seconde fois, elle montrât le côté qui n'était pas dépouillé de son écorce, on en tirait un heureux présage. Au contraire il passait pour funeste quand à la première chute la baguette montrait le côté écorcé ; mais quand à toutes les deux fois elle présentait la même face, soit couverte, soit dépouillée, on en augurait que le succès serait mêlé de bonheur & de malheur.

Les Mages, chez les Perses, pratiquaient la Rabdomancie avec des branches de laurier, de myrte, & des brins de bruyère ; les Scythes se servaient de baguette de saules, mais les Germains coupaient une branche de quelque arbre fruitier en plusieurs morceaux ; & après y avoir tracé quelques caractères, ils les jetaient à l'aventure sur un drap blanc, alors le Prêtre ou le pere de famille levait trois fois chaque brin, après avoir prié les Dieux & les Interprètes ; & selon les marques qui se présentaient, on décidait du succès de l'entreprise. (*Voyez BAGUETTE DEVI-NATOIRE.*)

RACA. Mot Syriaque en usage du tems de Jésus-Christ, & qui renfermait une injure pleine de mépris. « Celui qui dira à son frere *Raca*, sera punissable par le Conseil. » *Raca* signifiait tout ensemble une tête vuide, un hom-

me vain, un imbécile & un sot.

RACHAT des Autels. C'est un droit que dans les neuf, dix & onzieme siècles s'arrogerent les Moines de faire le service divin, en succédant aux Vicaires des Eglises. Dans ces tems malheureux les Moines employèrent tout leur crédit pour retirer le culte des mains des Evêques, qui à la mort des Vicaires avaient le droit incontestable de pourvoir aux autels. Ils en vinrent à bout, moyennant une certaine somme que l'on appella pour-lors le *Rachat des autels*, *Redemptio altarium*. Le Concile de Clermont, tenu en 1094, rétablit les Evêques dans leur ancien droit.

RACHAT des premiers nés. Si le premier enfant, dont une femme Juive accouche, est un garçon, il appartient au Sacrificateur, suivant le précepte qui porte : « Sanctifie-moi tout premier-né ; » (*Exod. xiiij.*) & ensuite : « Tu racheteras tout premier-né de tes enfans, &c. » En conséquence de ce précepte, lorsque l'enfant a trente jours accomplis, le pere appelle dans sa maison quelques-uns des Juifs qui se prétendent descendus d'Aaron : il prépare dans un bassin quelques pieces d'or ou d'argent, remet l'enfant entre les bras du Sacrificateur, qui dit à la mere à haute voix : « Madame ce garçon-ci est-il à vous ? » à quoi elle répond, oui. « N'avez-vous jamais en, continue-t-il, d'autre enfant, soit mâle ou femelle, ou même avorton, ou de fausse couche ? » A quoi elle répond, non. « Cela étant, ajoute le

» Sacrificateur , cet enfant , com-
 » me premier-né , m'appartient : «
 Puis se tournant du côté du pere ,
 il lui dit : » Si vous en avez en-
 » vie , il faut que vous le rache-
 » tiez. Cet or , cet argent , ré-
 » pond le pere , ne vous sont pré-
 » sentés que pour cela. Vous vou-
 » lez donc le racheter ? réplique
 » le Sacrificateur. Oui , je le veux ;
 » répond le pere. Hé bien , dit
 » le Sacrificateur en se tournant
 » vers l'assemblée , cet enfant ,
 » comme premier-né , est à moi ,
 » comme il est dit dans les nom-
 » bres , ch. xviii , v. 16 , rache-
 » tez celui qui est âgé d'un mois
 » de cinq sicles d'argent , &c.
 » mais je me contente de ceci en
 » échange. « En achevant ces
 mots il prend quelques pieces
 d'argent , & remet l'enfant au
 pere & à la mere.

Si le pere ou la mere sont de
 la race des Sacrificateurs ou des
 Lévités , ils ne rachètent point
 leur fils.

Si ce pere ou le premier-né
 meurt avant le trentième jour , qui
 est le tems fixe pour le Rachat ,
 la mere n'est pas obligée de le
 racheter ; elle lui attache au col
 une petite lame d'argent sur la-
 quelle on a gravé des paroles qui
 marquent qu'il n'est pas racheté ,
 & qu'il appartient au Sacrifica-
 teur. Il doit se racheter lui-même
 étant devenu majeur.

RACHAT. (troupe de) On ap-
 pelle ainsi un camp volant de Por-
 tugais , qui pénètre toutes les an-
 nées le long des bords de la Rio-
 Negro ou riviere Noire , & qui
 entre assez avant dans les terres
 pour y faire le commerce des es-

claves. Suivant les loix du Por-
 tugal ; il n'est permis de priver
 de la liberté que celui dont on
 rend la condition meilleure , en
 le faisant esclave. Telle est la dé-
 plorable condition de ces captifs
 Américains , que leurs vainqueurs
 destinent à la mort , ou ce qui
 est mille fois plus horrible à leur
 servir de pâture.

RACHE. Nom du principal
 Ministre & Généralissime des trou-
 pes du Roi d'Ethiopie & d'Abyssi-
 nie. Il a sous lui deux Inspec-
 teurs , dont l'un s'appelle *Bella-
 tinoche-Gouta* , c'est-à-dire , le
 Seigneur des esclaves , & il fait
 les fonctions de Grand-Maitre
 de la Maison du Roi. De plus
 il a la supériorité sur les Gou-
 verneurs des Provinces , & sur
 tous les Magistrats du Royaume.
 Le second s'appelle *Takak* , ou
Zékase-Bellatinoche-Gouta , ou
 Seigneur des moindres esclaves.

RACOVİ , village de Grèce
 dans la Livadie , dont les habi-
 tans sont tous bergers. Les fem-
 mes de ce canton ne connaissent
 pas de plus grande parure que
 de se garnir le cou & les épaules
 de petites pieces de monnoie en-
 filées les unes près des autres , &
 d'en attacher à leurs corps de-
 jupes & aux manches. Aux extré-
 mités de leurs longs cheveux qu'el-
 les laissent pendre en tresses sur
 le dos , elles attachent des bou-
 tons d'argent. Le reste de leur ha-
 billemeut est composé d'une lon-
 gue veste de drap blanc.

RADARS. Nom de certains
 Archers qui servent en Perse à
 la garde des chemins , & de tous
 les endroits où les brigands pour-

raient dévaliser les voyageurs. Ils sont si actifs qu'il est difficile à un voleur de leur échapper. Comme leurs gages sont modiques, ils tâchent d'obtenir quelques petits présens des marchands, en leur remettant sous les yeux les peines continuelles qu'ils se donnent pour veiller à la sûreté des grandes routes. Tavernier nous assure que lorsqu'en Perse un marchand a été volé, le Gouverneur de la Province lui restitue le prix du vol, pourvu qu'il fasse serment, représentant son livre, ou en faisant ouïr des témoins, qu'il ne demande que ce que réellement on lui a pris.

RAFAZIS. Nom de mépris que les Turcs donnent aux Persans, parce qu'ils suivent une interprétation de l'Alcoran différente de la leur. Quelque haine que les Musulmans portent aux Chrétiens & aux Juifs, ils ne font point difficulté de croire que la clémence de Dieu peut s'étendre sur ces nations que suivant leurs faux principes, ils regardent comme infidèles; mais ils soutiennent qu'il n'y aura jamais de miséricorde pour un Rafazis; & qu'aux yeux de Dieu il est soixante-dix fois plus criminel qu'un Chrétien ou qu'un Juif; ainsi tuer un Persan, c'est pour un Turc une action soixante-dix fois plus méritoire que s'il avait tué un Chrétien ou un Juif. Tel est, dans toutes les Religions, l'excès où portent l'intolérance & le fanatisme.

RAGUSE. Ville capitale du Ragusan en Dalmatie: elle est bâtie sur une petite presqu'île bai-

gnée par le Golphe de Venise; elle est Archiépiscopale & République, tributaire du Turc, à qui elle paye douze mille cinq cents écus de Hongrie par an. Le Doge ou chef de cette petite République change tous les mois; les autres Officiers toutes les semaines, le Gouverneur du château tous les jours.

RAJAH-POURSON. Ce nom signifie Roi des Prêtres, & c'est le titre que prend le grand Pontife des Talapoins du Royaume de Camboie. Ce chef suprême de la Religion décide souverainement, à la tête d'un conseil sacerdotal, de toutes les matieres qui concernent le culte des idoles, & son autorité s'étend sur la plus grande partie des affaires civiles, qui selon lui, ont toujours un rapport direct avec son despotisme: il réside à Sombrapour; son Vicaire se nomme *Tivinia*.

RAJAHs. Nom que l'on donne dans l'Empire du Mogol aux Princes descendus des anciens Souverains du pays avant que les Tartares en eussent fait la conquête. Le mot Rajah signifie Roi; & en effet les Rajahs avaient autrefois des Etats plus ou moins étendus qu'ils gouvernaient despotiquement. Quelques-uns se soumettaient aux vainqueurs, dont ils devenaient tributaires; les autres ne purent conserver leur indépendance, qu'en se retirant dans des lieux inaccessibles. Ces derniers font des courses continuelles sur les terres du Mogol, & ont toujours sous le drapeau un certain nombre de soldats aguer-

ris, qui se disent les fils des premiers Nobles du pays. L'Empereur prend souvent à son service quelques uns de ces Rajahs indépendans & leurs troupes, afin, par leur moyen, de pouvoir contenir les Gouverneurs de ses Provinces, les Omrahs ou Seigneurs de secours, & les autres Rajahs qui ne dépendent pas de lui.

RAJEUNISSEMENT. Effet imaginaire d'un art célébré par les Poètes, & que l'enthousiasme des Alchimistes s'est efforcé de réaliser. Voyons ce qu'Ovide (Mét. L. vij.) raconte du prétendu Rajeunissement d'Æson, après le retour des Argonautes. Jason pria Médée son épouse, fameuse enchanteresse, de rajeunir Æson son père, accablé sous le poids des années, & incapable de prendre part à l'allégresse publique : *de me meis annis*, lui dit ce fils généreux, & *demptos adde parenti*. Médée fait un sacrifice nocturne à la triple Hécate, & elle implore l'assistance des Dieux des forêts & de la nuit. Inspirée par ces Divinités, elle monte dans un chariot magique, & parcourt dans l'espace de neuf jours & neuf nuits la vallée de Tempé, le mont Ossa, le Pelion, l'Ochrys, le Pindé, l'Olympe, les bords de l'Amphyse, du Pénée, du Sperchée, du Boëlus & de l'Anthédon ; & dans tous ces endroits elle cueille des plantes favorables à son expedition. Les dragons attelés à son char qui respirent l'odeur de ces plantes merveilleuses, sont à l'instant rajeunis, *anno sa pellem posuere senectæ*. Etant

arrivée chez le vieux Æson, elle fait des sacrifices, l'un à Hécate, & l'autre à la Junesse, & elle implore le secours des Divinités terrestres ; elle fait ensuite apporter ce vieillard qui retenait à peine encore un souffle de vie prêt à s'échapper, & le fait coucher endormi & à demi-mort sur un tas des herbes qu'elle avait apportées ; alors ayant écarté tout profane, elle commence ces terribles mystères ; elle le purifie trois fois avec du feu, du soufre & de l'eau : cependant elle fait bouillir dans une chaudière d'airain la composition qui doit opérer le rajeunissement ; entre les plantes précieuses, elle y met des pierres précieuses venues de l'Orient, du sable ramassé sur les bords de l'Océan, de l'écume que la lune répand la nuit sur les herbes, la chair & les ailes d'une chouette, les entrailles d'un de ces loups-garoux qui paraissent quelquefois sous la figure humaine, la tendre écaille d'une jeune tortue du fleuve Cinyphe, le foie d'un vieux cerf, le bec & la tête d'une corneille qui avait vécu neuf siècles ; elle ajoute encore une infinité d'autres drogues inconnues, une branche d'olivier depuis long-tems desséchée ; mais à l'instant cette branche reverdit, & bientôt après se charge de fleurs & de fruits. L'écume que la violence du feu fait tomber par terre hors du bassin y renouvelle le même prodige, l'herbe y croît aussi

» tôt, & des fleurs y naissent dans
 » le moment : à cette vue Mé-
 » dée plonge le couteau dans le
 » sein du fortuné vieillard, &
 » en fait sortir un sang glacé
 » pour y en substituer un nou-
 » veau formé par les suc's qu'elle
 » vient de préparer ; dont elle
 » fait rentrer une partie par la
 » bouche, & l'autre par la bles-
 » sure. L'effet du remède est aussi
 » prompt que merveilleux ; la
 » maigreur, la pâleur & les ri-
 » des ont disparu de dessus le
 » visage d'Eson, ses cheveux
 » blancs sont tombés, une lon-
 » gue chevelure noire orne sa
 » tête, ses membres sont remplis
 » de vigueur, en un mot Eson,
 » rempli d'admiration, se voit
 » métamorphosé en un homme
 » robuste, tel qu'il était avant
 » qu'il eût atteint son huitième
 » lustre.

Dans cette fable d'Ovide les
 Alchimistes ont trouvé une allé-
 gorie soutenue des travaux du
 grand œuvre, qui explique na-
 turellement les principaux procé-
 dés de la pierre philosophale.

La fameuse Fontaine de Jou-
 vence passera toujours pour une
 gracieuse imagination poétique,
 malgré le témoignage de plusieurs
 Historiens, qui rapportent qu'on
 a trouvé une île connue sous le
 nom de *Bonica*, dans laquelle il
 y a une fontaine dont les eaux,
 plus précieuses que le vin le plus
 délicat, ont l'admirable vertu de
 changer la vieillesse en jeunesse.

Les principaux Alchimistes osent
 assurer que le Rajeunissement est
 un des plus importans effets de
 leur prétendue médecine uniyer-

selle, & ils cherchent à en prou-
 ver la possibilité par l'exemple
 de plusieurs animaux. 1°. De
 » l'aigle, dont il est dit dans
 » l'Ecriture, *renovabitur ut aquila*
 » *la juvenus tua* : lorsqu'elle est
 » venue à une extrême vieillesse,
 » elle prend entre ses serres une
 » tortue qu'elle élève fort haut,
 » d'où elle la précipite sur un
 » rocher, son écaille se brise,
 » & elle en dévore la chair &
 » les entrailles, & rajeunit ainsi :
 » de sorte qu'elle ne meurt point
 » de vieillesse, ni de maladie,
 » mais d'inanition, parce que la
 » partie supérieure de son bec de-
 » vient tellement crochue, qu'elle
 » lui empêche de l'ouvrir & de
 » prendre de la nourriture. 2°. Le
 » cerf devenu vieux ; attire par
 » la force de son haleine les ser-
 » pens du fond des cavernes, les
 » foule aux pieds, les mange,
 » *cervinus gelidum*, dit Martial,
 » *sorbet sic halitus anguem*, & re-
 » prend, par leur vertu, toute la
 » vigueur de la jeunesse ; mais
 » pour parer aux mauvais effets
 » qu'il pourrait ressentir de leur
 » venin, il se plonge en entier
 » jusqu'au museau dans une ri-
 » vière, alors ses larmes épaissies
 » dans le coin des yeux s'en dé-
 » tachent sous la forme de peti-
 » tes pierres, & passent pour d'ex-
 » cellens alexipharmques. 3°. Les
 » serpens qui tous les printems
 » & les automnes quittent leur
 » peau & leurs années, & repren-
 » nent la vivacité de leur vue
 » & l'agilité de leurs mouvemens ;
 » ce qui arrive de même aux écre-
 » visses qui changent souvent
 » d'enveloppe. 4°. Les éperviers,

suivant le rapport de Jean-Baptiste Porta dans son *Phytogironicum*, lorsqu'ils tardent trop à jeter leurs vieilles plumes, y sont excités par le remède suivant, dont l'effet s'étend encore plus loin : car outre les nouvelles plumes qu'il fait repousser, il leur redonne la santé, la force, la prestesse, & les autres attributs de la jeunesse. Ce remède consiste à faire cuire un serpent qui vient de naître, & qui a par conséquent peu de venin, avec du froment, à en nourrir une poule, & ensuite la donner à manger à l'épervier, & lui faire boire l'eau qui a servi à la décoction. "

Galien (Lib. de Simplic.) parle d'un homme qui voulant se délivrer d'une vie malheureuse, & devenue encore plus insupportable par les maladies, avala une bouteille de vin qu'il croyait empoisonnée par une vipère qui s'y était glissée, & y était morte. Tombé après dans une léthargie qu'on croit mortelle, il n'y a pas passé quelques heures qu'il se réveille, les poils de son corps se détachent, les ongles se déracinent, tous les membres se dessèchent, & presque aussitôt de nouvelles chairs se forment, les poils & les ongles renaissent, sa figure s'embellit, sa vieille peau tombe, & il devient un homme nouveau.

Sans croire au phénomène que nous allons rapporter, nous l'exposerons sous les yeux du Lecteur, tel qu'il est écrit dans les Œuvres de Valescus de Tarenta. Il

dit qu'il y avait dans une ville du Royaume de Valence en Espagne une Abbessé courbée sous le poids des années à qui tout-à-coup les règles parurent, les dents se renouvelèrent, les cheveux noircirent, la fraîcheur & l'égalité du teint revinrent, les mammelles flasques & desséchées reprirent la fermeté & la rondeur propre au sein naissant des jeunes filles, à qui en un mot il ne manqua rien des grâces de la première jeunesse.

Les Portugais citent un noble Indien qui a été alternativement plusieurs fois vieux & jeune. Le Médecin Jean Montanus a éprouvé, dit-on, la même admirable vicissitude de jeunesse & de caducité par l'usage d'un élixir.

Quoiqu'il en soit du raisonnement des Alchimistes au sujet de la possibilité du Rajeunissement, & des exemples réels ou faux qu'ils nous présentent, il ne faut pas moins conclure que tel est le mécanisme de notre machine, que chaque mouvement qui entretient la vie est une cause qui en prépare de loin le ralentissement & la cessation sans retour.

RAKKUM. C'est un dard dont se servent les Hottentots à la chasse & dans leurs guerres. Ils le lancent avec une adresse surprenante, & l'on assure que quel que soit le but qu'ils se proposent d'atteindre, ils ne le manquent jamais.

RAM, Divinité Indienne. C'est sous ce nom que le Dieu Wistnou s'incarna pour la septième fois, (*Voyez Wistnou*) dans le dessein de punir l'impiété d'un cer-

tain géant, nommé Rawana.

Quoique les Indiens soient partagés en quantité de sectes & d'opinions différentes, ils se réunissent tous, lorsqu'il est question de donner créance aux fables monstrueuses que les Prêtres mettent sur le compte de leurs Dieux. Ces imposteurs récitent ces extravagances dans les Pagodes, dans les places publiques, en pleine campagne, dans les maisons des particuliers, & la foule des auditeurs est toujours considérable autour d'eux. C'est à l'aide de ces fables qu'ils captivent l'estime du peuple & des femmes, & qu'ils se procurent d'abondantes aumônes.

A l'âge de douze ans, Ram se servait d'un arc si lourd & si grand que soixante mille hommes n'auraient pu le lever : il épousa une certaine Sidi, aussi habile que lui à tirer de l'arc, avec laquelle il courut le monde pour consoler les pénitens à qui il accorda de grands privilèges. Pendant que Ram étoit occupé à quelque exercice religieux, le géant Rawana s'avisa de lui enlever sa femme Sidi, & de la conduire dans l'île de Ceylan. Ram, au désespoir de cette perte, eut recours au fameux singe Hanuman, (*Voyez HANUMAN.*) qui, après bien des recherches, trouva Sidi, l'enleva, & la rendit à son mari. Nous n'entrerons point dans le détail des exploits d'Hanuman, il suffit de remarquer que dans la fable de sa vie on s'apperoit que les Indiens ont eu quelque connaissance de l'histoire de Samson. Sidi rendue à

Ram, ce Dieu voulut exterminer Rawana ; mais ce géant n'étoit pas facile à vaincre ; il avait vingt épaules, & de l'une à l'autre il y avait une espace de trente lieues. De plus le Dieu Brahma, dont il avait été particulièrement favorisé, lui avait donné une liqueur céleste, que dans une vase il conservait au milieu de son estomac, & qui devait le faire vivre trente millions d'années, tant qu'il en serait en possession : de plus il avait dix têtes qui renaissaient successivement aussitôt qu'une étoit coupée. Ram, qui assiégeait son rival avec une prodigieuse armée de singes, que lui avait procurée son fidele Hanuman, proposa au géant de terminer leur querelle par un combat singulier. Le défi fut accepté ; on se battit avec fureur ; Ram fut blessé : mais en même-tems il décocha une flèche dans l'estomac de Rawana, cassa le vase qui contenait la liqueur à la conservation de laquelle ses jours étoient attachés, & l'étendit mort sur la place.

Quelques Auteurs ont cherché inutilement à expliquer cette prétendue allégorie. De semblables rêveries ne méritaient pas les soins qu'ils se sont donnés.

RAMADAN. C'est le nom de la lune pendant laquelle les Turcs, selon leur loi, devraient observer le carême le plus austère. Aucune personne ne peut légitimement s'en dispenser. Il est absolument défendu pendant tout le cours de cette lune de manger, de boire & de fumer, depuis le lever du soleil jusqu'à ce

qu'il soit couché ; mais la nuit on peut, sans crainte, se livrer à toutes les débauches de la table, excepté celle de boire du vin, & ce crime autrefois ne s'expiait qu'en versant du plomb fondu dans la bouche du coupable. Pour rendre le fardeau de cette abstinence plus léger, les Turcs opulens passent le jour à se reposer, & la nuit à se réjouir : dans ce pays, comme dans tous les autres, la rigidité du jeûne n'est que pour les pauvres. Pendant toutes les nuits de ce carême les mosquées ressemblent à des chapelles ardentes, par la quantité de lampes qui y brûlent, & les minarets sont illuminés. Lorsque les Muezzins ont annoncé, à la fin du premier jeûne, le retour de la lune, les pauvres Musulmans, qui ont déjà avalé quelques jattes de riz, & quelques potées d'eau, se répandent dans la ville, en criant, Dieu remplisse la bourse de ceux qui nous donneront de quoi remplir notre ventre. Il y a des riches dévots qui, à la porte de leurs maisons, donnent à manger à tous ceux qui se présentent. (*Voyez NUIT de la Puissance & BAIRAM.*)

RAMEAUX. (Dimanchè des) La procession de ce jour se fait en mémoire de l'entrée de notre Seigneur dans Jérusalem. Dans plusieurs Eglises le Clergé va en cérémonie délivrer un ou plusieurs prisonniers, & cette pieuse coutume peut être imitée des Juifs, qui délivraient autrefois un prisonnier le jour de Pâques, en mémoire de leur délivrance de la servitude des Egyptiens.

RAMTRUT. Divinité adorée dans une partie de l'Indoustan, & à laquelle on a élevé un superbe Temple à Onor. L'idole qui représente ce faux Dieu ressemble plus à un singe qu'à un homme. Dans certains jours solennels on porte le Dieu Ramtrut en procession ; il est placé sur une espee de char, qui a la forme d'une tour pyramidale de la hauteur de quinze pieds : ses Prêtres sont autour de lui dans leurs habits de cérémonie ; & des dévots se font gloire de traîner par les rues de la ville cette embarrassante & lourde machine.

RANATYTES. On a donné ce nom à une secte particulière de Juifs qui rendaient une espee de culte aux grenouilles.

RAPT. Enlèvement d'une personne, soit dans la vue de la corrompre ou de lui faire contracter quelque autre engagement.

A Athènes on condamnait le ravisseur à épouser celle qu'il avait ravie, ou à subir la mort.

Une loi de Rome prononçait contre le ravisseur l'interdiction du feu & de l'eau. Justinien, en refondant les anciennes loix, ordonna par une nouvelle, que tous les ravisseurs des vierges ou femmes mariées seraient, ainsi que leurs complices, punis de mort, & leurs biens confisqués, lorsque les personnes ravies seraient de condition libre ; & il décerna la peine du feu si le ravisseur était de condition servile. Il permit dans la même loi aux parens de la personne ravie de tuer le ravisseur & ses complices, s'ils les surprennent dans l'acte même de

l'enlèvement ou dans leur fuite, & défend que le ravisseur puisse jamais épouser la personne ravie, quand même les parens y consentiraient.

Les loix Gombettes & Saliques ne prononçaient qu'une amende contre le ravisseur.

L'Ordonnance de Blois veut que le ravisseur soit puni de mort sans espérance de rémission ni pardon; & l'Ordonnance de 1670 met le crime de Rapt, fait par violence, au nombre de ceux qui ne sont pas susceptibles de lettres de grace.

RASER la maison. C'était une des peines que les anciens Romains prononçaient contre les citoyens qu'ils avaient convaincus d'aspirer à la tyrannie. Sp. Cassius, ayant voulu s'emparer de la République, fut condamné à mort, sa maison fut abattue, & ses Dieux domestiques détruits.

On sévit de la même manière aujourd'hui contre les criminels de lèse-majesté.

RASER. Suivant la Loi de Moïse (nomb. viij, v. 7.) les Lévités pour exercer leurs fonctions devaient s'être auparavant purifiés, & s'être rasé tout le poil de dessus le corps. Les lépreux au septième jour de leur purification devaient en faire autant. (Lév. xiv, v. 9.) Dans les grandes calamités tout le peuple ne devait paraître que rasé, (Is. xv, v. 2.) les Prêtres exceptés. (Lév. xxj, v. 5.) Les Juifs pour marque de deuil ou de tristesse se laissaient cependant croître la barbe. Raser la barbe ou les cheveux de quelqu'un, ou seulement la

moitié de l'un & de l'autre; c'était la plus grande insulte que l'on pût faire à un Hébreu.

RASP-HUYS. Nom de quelques maisons de correction de plusieurs villes de la Hollande, & entr'autres d'Amsterdam, où l'on enferme les vagabonds & les gens sans aveu, qui ont commis des crimes pour lesquels les loix n'ont point décerné la peine de mort. Ces prisonniers sont occupés au travail pénible de raper des bois des Indes très-durs pour servir dans les teintures. *Rasp-huys* signifie maison où l'on rape.

RASPOUTES. Indiens idolâtres qui servent dans les troupes des Princes tributaires du grand Mogol. Ils sont, dit-on, intrépides & courageux, & méprisent les Banians qui détestent la guerre autant que les Quakers modernes. Ils admettent la métémpsychose, mais avec de grandes modifications; ils croient que les âmes des hommes passent dans les corps des oiseaux, & qu'elles avertissent les amis des défunts de tout ce qui doit leur arriver d'heureux ou de malheureux. C'est par cette raison qu'ils règlent leur conduite suivant le chant ou le vol de ces petits animaux. Les femmes des Rasputes doivent se brûler avec le corps de leur mari, à moins qu'en se mariant elles n'aient stipulé qu'elles ne seraient point assujetties à cette affreuse cérémonie; sans cette précaution l'infamie serait la suite du refus qu'elles feraient de se brûler. Mandefso, pour faire connaître l'intrépidité des Rasputes, rapporte le trait suivant.

suivant. Cinq Rasputes, dit ce voyageur, étant entrés dans la cabane d'un payfan, le feu y prit, & les avertit de se retirer. Ils jurèrent que nul péril ne les ayant jamais fait reculer, ils affronteraient les flammes. Quatre de ces insensés périrent, & le cinquième mourut de désespoir d'avoir été assez lâche pour ne pas imiter les camarades.

RATION. Portion réglée de vivres, de boisson, ou de fourrage, que l'on distribue tous les jours à chaque soldat ou à chaque matelot pour leur subsistance. On donne pour les chevaux des Rations de foin & d'avoine.

La Ration de pain pour les soldats est pour l'ordinaire d'une livre & demie par jour. Les Officiers ont plusieurs Rations de pain suivant leur qualité. Lorsque les jours de réjouissance, on augmente la Ration; on l'appelle double Ration.

On donne à l'équipage d'un navire des Rations de biscuit, de légumes & d'eau, à proportion des vivres dont il est fourni.

En campagne la Ration du soldat est actuellement de vingt-huit onces de pain, & d'une demi-livre de viande. En route chaque fantassin doit avoir vingt-quatre onces de pain cuit & rassis, entre bis & blanc, une pinte de vin mesure de Paris, & du cru du lieu, ou un pot de cidre ou de biere, mesure de Paris, & une livre de viande de bœuf ou de mouton, au choix de l'éta-
pier.

La Ration en route de chaque Gendarme, Garde-du-Corps, Che-

vau-Léger ou Mousquetaire de la Garde, Gendarmes ou Chevaux-Légers des Compagnies d'Ordonnance de la Gendarmerie, & celle de chaque Grenadier à cheval, doit être composée de deux pains de vingt-quatre onces, entre bis & blanc, de deux pintes de vin, mesure de Paris, & du cru du lieu, ou de deux pots de cidre ou de biere, mesure de Paris, & de deux livres & demie de viande de bœuf, veau ou mouton, au choix de l'éta-
pier.

La Ration de vivre pour un Cavalier aussi en route est de trente-six onces de pain, d'une pinte & demie de vin, ou d'un pot & demi de cidre ou de biere, & de deux livres de viande. Celle du Dragon n'est que de vingt-quatre onces de pain, d'une livre & demie de viande, & d'une pinte de vin, &c.

La Ration de fourrage que le Roi fait fournir par jour à chaque Brigadier, Cavalier, Carabinier, Hussar, Trompette, Timbalier, & chaque Dragon monté, est composée de quinze livres de foin, & cinq livres de paille, ou de dix livres de foin sans paille; où il n'y en a point, & de deux tiers d'un boisseau d'avoine, mesure de Paris.

Pendant la guerre la Ration des Officiers d'infanterie est composée de douze livres de foin, & huit livres de paille, & d'un demi-boisseau d'avoine. Un Capitaine reçoit quatre Rations par jour; un Lieutenant, un sous-Lieutenant ou Enseigne, deux; un Colonel, six; un Lieutenant-Colonel, trois; un Commandant bré-

veté, deux ; un Major, cinq ; un Aide-Major, trois ; un Pré-vôt, une ; un Aumônier, une ; les Colonels réformés à la suite des régimens, six ; les Lieutenans-Colonels, quatre ; les Capitaines, deux ; & les Lieutenans, une.

Dans les camps de discipline, chaque bataillon-colonel reçoit quarante Rations par jour, chacun des autres trente.

Un Mestre-de-Camp du régiment de Cavalerie ou de Dragons en campagne, reçoit six Rations de fourrage de Cavalerie ; un Lieutenant-Colonel, quatre ; un Major, huit ; un Aide-Major, quatre ; un Capitaine, six ; un Lieutenant, quatre ; un Cornette, trois ; un Maréchal-des-Logis, deux ; chacun des Aumôniers & Chirurgiens de Cavalerie & de Dragons, une.

Chaque Mestre-de-Camp ou Colonel réformé à la suite des régimens de Cavalerie & de Dragons, reçoit six Rations ; chaque Capitaine réformé, quatre ; chaque Lieutenant réformé, deux.

Dans les camps de discipline, un Mestre-de-Camp de Cavalerie ou de Dragons reçoit trois Rations de fourrage ; un Lieutenant-Colonel, deux ; un Major, quatre ; un Aide-Major, deux ; un Capitaine, trois ; on en donne une à chaque Maréchal des Logis ; deux à un Lieutenant & Cornette ; deux à chaque Capitaine réformé ; & une à chaque Lieutenant réformé.

Les Officiers, autres que les Colonels, Mestres-de-Camp, Lieutenans-Colonels en pied ou réformés, & les Majors des régimens

qui s'absentent par semestre ou congé, n'ont que la moitié du fourrage attribué à leur grade : tous ceux qui n'obtiennent point de relief, après s'être absentés sans congé, ou l'avoir outre-passé, perdent le tout.

La fourniture de fourrage se fait aux Officiers du jour que les troupes entrent en quartier d'hiver, jusqu'à ce qu'elles se mettent en campagne.

Après les cent cinquante jours de quartier d'hiver les places du fourrage ne sont plus payées à la Cavalerie logée dans les Généralités, qu'au prix courant, & sans aucun bénéfice.

RATIONAL. Piece d'étoffe précieuse que le Grand-Prêtre des Hébreux portait sur l'estomac. On croit qu'on lui donnait le nom de Rational, ou de Rational du jugement ; parce qu'il découvrait la volonté de Dieu, ou parce que le Grand-Prêtre qui le portait était le chef de la Justice, & se revêtait de cet ornement quand il prononçait des jugemens en matière de conséquence.

Ducange prétend que le Rational était un double carré de quatre couleurs tissu d'or, sur lequel étaient posées en quatre rangs douze grosses pierres précieuses, dont chacune portait gravé le nom d'une des douze Tribus d'Israël. Le Rational était double, c'est-à-dire, d'un tissu double & épais, ou composé de deux pieces repliées l'une sur l'autre, entre lesquelles étaient renfermés l'Urim & Thummin, selon les Rabbins. Il s'attachait sur les épaules par deux

chaînes & deux crochets d'or. (Exod. xxviii, 15. 29.)

Ceux qui ont prétendu que les Evêques de la primitive Eglise portaient un Rational, se sont trompés sans doute, & on l'a confondu avec le Pallium, ou avec un reliquaire que quelques Evêques portaient alors pendu au cou.

RAUGRAVE. Ancien nom de dignité en Allemagne. On ignore dans quel tems ce titre a commencé, quelle autorité y était attachée, & quand il a fini. On a rendu le mot Allemand *Raugraffen* par les mots Latins *Comites asperi*, à cause des pays rudes & sauvages que les Raugraves habitaient entre la Meuse & la Moselle; leur principale résidence étant à *Creutznach*. On les trouve aussi nommés *Hirsuti Comites*. On soupçonne que les biens de la famille qui portait le titre de Raugrave sont passés dans la Maison Palatine, parce que dans le dix-septieme siècle Charles-Louis, Electeur Palatin, le fit revivre en faveur d'un de ses fils naturels.

RAULINS. C'est le nom que les peuples du Royaume d'Arrakan en Asie donnent à leurs Prêtres. Ces Raulins sont aussi les Médecins de la nation. Sitôt que quelqu'un est malade dans une maison, on les fait appeller; ils arrivent, soufflent sur le Moribond; & marmottent quelques paroles. Si cette premiere cérémonie n'a point de succès, ce qui arrive presque toujours, on fait un sacrifice au *Chaor-Baos*, c'est-à-dire, au Dieu des quatre vents,

sans doute auteur de la maladie. Ce sacrifice, nommé Calongo, consiste à immoler plusieurs volailles ou animaux gras, dont la chair est distribuée aux Raulins. Si ce remède manque encore son effet, on le réitere jusqu'à quatre fois; & si pendant ce tems le malade tombe dans l'agonie, on dresse un autel dans une chambre, on place dessus une idole favorite: toute la famille se rassemble, & le plus proche parent se met à danser au son d'une musique baroque, autant que les forces peuvent le lui permettre: lorsqu'elles commencent à lui manquer, il se tient à une corde, & ne cesse cet exercice que quand il est entièrement épuisé, & qu'il tombe à terre comme mort. On prétend que tant que dure cet évanouissement, il s'entretient avec l'idole, qui lui révèle la cause de la maladie. Au reste si le malade guérit, les Raulins en ont tout l'honneur, & sont bien récompensés: s'il meurt, ils assurent que les sacrifices ont été fort agréables aux Dieux, & qu'il n'a été retiré de ce monde que pour jouir dans l'autre d'une vie plus heureuse.

RÉAGGRAVE. C'est la troisieme des Monitions Canoniques que l'on emploie pour obliger quelqu'un de venir à révélation des faits dont on veut avoir la preuve.

Le Monitoire prononce la peine d'excommunication: le second qu'on appelle Aggrave prive le réfractaire de tout usage de la société civile; & le troisieme, nommé Réaggrave, défend publiquement à tous les fidèles d'avoir

aucune sorte de commerce avec l'excommunié, que l'Eglise annonce comme un objet d'horreur & d'abomination.

Autrefois les Aggraves & les Réaggraves se publiaient au son des cloches, & avec des flambeaux allumés, qu'on éloignait ensuite & qu'on jetait par terre.

REATU. C'est un terme fort usité dans la pratique criminelle : il signifie l'état de celui qui est coupable de quelque crime, ou dans les liens d'un décret de prise de corps ou d'ajournement personnel, parce que celui-là est réputé coupable jusqu'à ce qu'il se soit justifié.

Celui qui est *in reatu* ne peut faire aucune disposition de ses biens en fraude des réparations civiles, ni de la confiscation s'il y a lieu. Il demeure interdit de plein droit de toutes fonctions publiques & de tous honneurs; mais il conserve tous ses autres droits, & n'est pas censé mort civilement, quand même par l'événement il serait condamné à mort.

REBAPTISANS. Nom que l'on donnait à ceux qui soutenaient que l'on devait rebaptiser les Hérétiques qui revenaient dans le sein de l'Eglise. Le Concile de Nicée décida le contraire, à moins que ces Hérétiques n'eussent été baptisés par d'autres qui altéraient la forme du baptême.

On a donné le nom de Rebaptisans aux Anabaptistes, parce qu'ils donnent le baptême aux adultes, quoiqu'ils l'aient reçu dans leur enfance. Les Marcionites rebaptisaient leurs propres sectateurs jusqu'à trois fois.

RÉBELLION à Justice. Les Ordonnances mettent ce crime au nombre des cas royaux. Celle de Moulins prononce la peine de mort sans espérance de grace contre celui qui outrage & excède les Magistrats & autres Officiers de Judicature, & les Huissiers & Sergens exerçant quelqu'acte de Justice; & s'il arrive que le coupable soit tué en faisant Rébellion à force ouverte, le procès doit être fait à son cadavre ou à sa mémoire.

Il y a des cas où la Rébellion à Justice est punie moins sévèrement.

1°. Lorsque quelqu'un refuse d'ouvrir les portes à un Commissaire ou autre personne chargée de l'exécution d'un jugement, & qu'il se tient fort dans la maison ou château, pour résister à celui qui est porteur des pièces, la peine est seulement corporelle & pécuniaire, selon les circonstances. Elle emporte aussi la démolition de la maison ou château, & la confiscation des Fiefs & Justices. C'est la disposition de l'art. 2. de l'Edit de Charles IX, donné à Amboise en 1572.

2°. Ceux qui s'emparent par violence des fruits & revenus des biens saisis par autorité de Justice, doivent être punis d'une peine corporelle & pécuniaire, à l'arbitrage du Juge.

3°. Celui qui donne retraite à ceux que la Justice poursuit pour les arrêter, celui qui favorise l'évasion d'un prisonnier, doivent être punis suivant les

circonstances , plus ou moins aggravantes.

REBI. Fêtes solennelles que célèbrent les Japonois qui suivent la Religion du Sintos. Les Sintoisistes vont au Temple dès le matin , & passent la journée en divertissemens & en festins , parce qu'ils se persuadent que rien n'est plus agréable à la Divinité , & que c'est la meilleure maniere d'honorer les *Camî* , c'est-à-dire , les Saints , qui aiment à voir les mortels chercher à goûter une partie des félicités dont ces esprits bienheureux jouissent dans le ciel. Il arrive assez communément que ces sortes de réjouissances , qui ne devraient être marquées que par des plaisirs innocens , sont poussées aux derniers excès de la débauche & de la dissolution.

RÉBUS. On fait honneur aux Picards des Rébus , & Ménagez leur origine de ce qu'autrefois les Ecclésiastiques de Picardie faisaient toutes les années , pendant le Carnaval , des satyres qu'ils appellaient de *Rebus qua geruntur* , & qui , sous des allusions équivoques , découvraient les aventures scandaleuses des particuliers. Ces amusemens furent proscrits , comme blessant la charité , & troublant le repos des familles. On faisait jadis un grand cas des Rébus dans les sociétés.

La devise de l'écu de la Maison de Savoie Raconis , qui porte dans ses armes des choux *cabus* , & pour mot , *tout n'est* , ce qui joint avec les choux , signifie *tout n'est qu'abus* , est un véritable Rébus de Picardie.

RÉCAPITULATION des crimes dont Bodin accuse les Sorciers. (Liv. iv. de la Démonom. chap. v.) » Premièrement , dit-il , » la profession première de Sorciers est de renier Dieu & toute » la Religion. Le deuxième crime » des Sorciers est , après avoir » renoncé à Dieu , de le maudire , de blasphémer & dépiter , » & tout autre Dieu ou idole qu'ils » ont en crainte. Le troisième » crime est encore plus abominable ; c'est qu'ils font hommage » au Diable , l'adorent , sacrifient ; » & les plus détestables font une » fosse , mettent la face en terre , » le priant , & adorant de tout » leur cœur. Le quatrième crime » est encore plus grand ; c'est que plusieurs Sorciers ont été convaincus , & ont confessé d'avoir » voué des enfans à Satan , pour » laquelle méchanceté Dieu proteste en sa loi (Lévit. xxj , Deuté. xvij.) qu'il embrassera sa vengeance contre ceux qui dédiaient leurs enfans à Moloch. » Le cinquième passe encore plus outre ; c'est que les Sorciers sont ordinairement convaincus par leur propre confession d'avoir sacrifié au Diable leurs petits enfans auparavant qu'ils soient baptisés , les élevant en l'air , & puis leur mettant une grosse épingle dans la tête , qui les fait mourir , qui est un autre crime plus étrange que le précédent. Et de fait Springer dit qu'il en a fait brûler une qui en avait ainsi fait mourir quarante-un. Le sixième crime passe encore plus outre ; car les Sorciers ne se contentent pas de

» sacrifier au Diable leurs propres
 » enfans , & les faire brûler par
 » forme de sacrifice ; mais encore
 » ils les consacrent à Satan dès
 » le ventre de la mere , pour faire
 » mourir l'un & l'autre ; comme
 » le Baron de Raiz le reconnut
 » & confessa , en ayant reçu l'or-
 » dre du Diable , ce qui est un
 » double parricide , avec la plus
 » abominable idolâtrie qu'on puis-
 » se imaginer. Le septieme & le
 » plus ordinaire est , que les Sor-
 » ciers font serment & promet-
 » tent au Diable d'attirer à son
 » service tous ceux qu'ils pour-
 » ront , comme ils le font ordi-
 » nairement. Le huitieme crime
 » est d'appeller & jurer par le
 » nom du Diable en signe d'hon-
 » neur , comme font les Sorciers
 » qui l'ont toujours à la bouche ,
 » & ne jurent que par lui , sinon
 » quand ils renient Dieu. Le neu-
 » vieme est que les Sorciers font
 » incestueux , qui est le crime de
 » toute ancienneté , duquel les
 » Sorciers sont blâmés & convain-
 » cus. Car Satan leur fait enten-
 » dre qu'il n'y eut oncques par-
 » fait Sorcier & Enchanteur qui
 » ne fut engendré du pere & de
 » la fille , ou de la mere & du
 » fils. Le dixieme est , que les
 » Sorciers font métier de tuer les
 » personnes , qui pis est d'hom-
 » micider les petits enfans , puis
 » après les faire bouillir & con-
 » sommer jusqu'à rendre l'humeur
 » & chair d'iceux potable. Le
 » onzieme crime est , que les Sor-
 » ciers mangent la chair humaine ,
 » & même des petits enfans ;
 » & boivent leur sang avidem-
 » ment : & quand elles ne peu-

» vent avoir des enfans ; elles
 » vont déterrer des hommes des
 » sépulchres , ou bien elles vont
 » aux gibets pour avoir la chair
 » des pendus , comme il s'est vé-
 » rifié assez souvent. Le douzieme
 » est particulier de faire mourir
 » par poison ou sortilege. Car
 » c'est beaucoup plus grièvement
 » offenser de tuer par poison qu'à
 » force ouverte , & encore plus
 » grief de faire mourir par sor-
 » tilège que par poison. Le trei-
 » zieme crime des Sorciers est de
 » faire mourir le bétail , chose
 » qui est ordinaire , & pour cette
 » cause un Sorcier d'Augsbourg ,
 » l'an 1569 , fut tenaillé pour
 » avoir fait mourir le bétail ,
 » ayant pris la forme du cuir des
 » bêtes. Le quatorzieme est or-
 » dinaire , porté par la loi , c'est
 » à savoir de faire mourir les
 » fruits , & causer la famine &
 » la stérilité en tout un pays.
 » Le quinzieme est , que les Sor-
 » ciers ont copulation charnelle
 » avec le Diable , & bien souvent
 » près des maris , & tous confes-
 » sent cette méchanceté. «

Il faut remarquer qu'entre tous
 ces crimes il y en a plusieurs qui
 sont l'effet d'une imagination
 frappée.

RÉCEPTION d'un Ambassa-
 deur en Perse. Rien de plus somp-
 tueux , & en même-tems rien de
 plus étrange que la cérémonie
 usitée à la Cour d'Isfahan , lors-
 qu'on y donne audience à quel-
 qu'Ambassadeur d'un Prince Asia-
 tique. Le jour destiné pour cette
 Réception , la place royale , qui
 est en face du palais , se trouve
 magnifiquement ornée : un grand

nombre de superbes chevaux, couverts de housses & de harnois, enrichis d'or & des pierreries, en bordent tous les côtés; des lions, des tigres, des taureaux & des léopards, qui doivent combattre les uns contre les autres, sont distribués de distance en distance sur de riches tapis de pourpre. Différentes bandes de Gladiateurs, d'Escrimeurs & de Luteurs occupent le terrain opposé à celui que remplissent les bêtes féroces, & figurent merveilleusement avec elles. Les préparatifs étant achevés, un Officier de la Cour va chercher l'Ambassadeur avec toute sa suite, & le conduit jusqu'à la salle d'audience, où le Grand-Maître des cérémonies lui fait faire trois inclinations jusqu'à terre, en lui tenant la tête. L'Ambassadeur se relève, présente sans parler la lettre de son maître: le Capitaine des gardes la reçoit, & la remet au grand Visir, qui la donne au Roi. Ce Prince la jette sur un carreau qui est à sa droite, sans l'ouvrir, sans daigner regarder l'Ambassadeur, & sans proférer une seule parole. C'est ainsi que finit l'audience. Aussitôt que le Ministre étranger s'est retiré, on fait défiler sous les fenêtres du palais les présens qu'il a apporté pour le Monarque Persan; ils passent lentement au son d'une bruyante musique, & les jeux commencent. D'un côté ce sont toutes les danseuses de la ville, qui sont toujours des courtisannes; elles s'efforcent d'attirer les regards par leurs postures lascives, leurs sauts, & l'extravagante vivacité de leurs pas. De

l'autre ce sont des taureaux furieux qui mugissent, & combattent contre d'autres animaux encore plus cruels qu'eux. Ici l'on voit des Luteurs, des Escrimeurs, qui disputent entr'eux de barbarie, & se font, pour le divertissement de l'assemblée, de larges plaies, d'où le sang découle à gros bouillons: là d'autres troupes aussi féroces s'appliquent à se percer le corps à coups de flèches, pour montrer leur dextérité, & pour l'ordinaire ces affreux amusemens ne cessent qu'avec le jour.

RECES de l'Empire. On appelle ainsi toutes constitutions, réglemens, & loix fondamentales de l'Empire, mais plus particulièrement les loix universelles portées par l'Empereur & par les Etats de l'Empire dans la Diète. On distingue les Recès de l'Empire en généraux & en particuliers: les généraux sont les loix faites par tous les Etats assemblés en corps; les particuliers sont les résolutions prises par les députations particulières. Les premiers sont imprimés; les seconds sont tenus secrets, & on les dépose dans les archives de l'Empire, dont l'Electeur de Mayence a la garde.

RECEVEURS Généraux des Finances. Officiers titulaires qui reçoivent dans chaque Généralité les revenus du Roi, & les distribuent suivant l'ordre & l'état qui leur en est donné.

En 1662 M. Colbert rappella les anciennes Ordonnances, par lesquelles tout Comptable était obligé de fournir au Conseil des

états au vrai de la recette & de la dépense, trois mois après son exercice, & de faire recevoir son compte à la Chambre du Trésor dans l'année d'après son exercice. Il obligea les Receveurs à signer des résultats, pour fixer le paiement des tailles dans dix-huit mois, & depuis dans quinze.

RÉCHABITES. Anciens Juifs qui menaient un genre de vie différent de celui des autres Israélites. Ils étaient appelés Réchabites de Jonadab, fils de Réchab, qu'ils reconnaissent pour leur chef. Entre autres choses ce rigide instituteur avait prescrit à ses disciples : 1°. de ne jamais boire de vin, ni d'aucune liqueur capable d'enivrer : 2°. de ne point bâtir de maisons, mais de vivre à la campagne sous des tentes : 3°. de ne semer ni grains, ni bled, & de ne point planter de vignes.

RÉCHAUD. L'usage des Réchauds est d'une haute antiquité. Dès le tems de Clément d'Alexandrie un Réchaud était regardé comme un instrument de luxe, puisqu'on l'employait déjà, comme chez nous, pour conserver la chaleur des viandes sur les tables : c'est ce que nous explique un passage de Sénèque. (Epil. 85.)

» A ses soupers tout retentit du
» bruit des cuisiniers, qui trans-
» portent des Réchauds avec les
» viandes; car la friandise a déjà
» imaginé ce raffinement, afin
» qu'aucun mets ne tiédît, &
» que tout soit assez chaud pour
» ces palais endurcis; la cuisine
» suit le souper. »

Les Romains avaient raison de

ne pas aimer à manger leurs ragôts froids, & Sénèque a tort de s'en fâcher; mais il était bien fondé à reprendre la folie de ses concitoyens dans la recherche des mets les plus extraordinaires & les plus coûteux.

Ce n'est pas la vue de Réchauds nécessaires sur une table, qui doit exciter la bile de nos Sénèques modernes. La dot d'une épouse respectable convertie en porcelaine précieuse, ou en vaisselle d'un goût exquis, les biens d'une tendre famille transformés en mets délicieux, en liqueurs de toute espèce, le patrimoine de cent fournisseurs changés en gibier rare, ou en poissons des deux mers, sont des objets bien plus dignes de leur censure, puisqu'ils sont les avant-coureurs de la misère désolante, qui bientôt accablait les innocens & les coupables.

RECHERCHES perpétuelles, *questiones perpetua*. Perquisitions que le Sénat Romain ordonnait de faire suivant les conjonctures pour les crimes capitaux & d'Etat. Elles se faisaient ordinairement par des Magistrats qu'on nommait Questeurs du parricide. Les crimes de concussions, d'ambition, ceux d'Etat & de Pécular furent les premiers objets des recherches perpétuelles : Sylla y joignit le crime de faux, ce qui renfermait le crime de fabrication de fausse monnaie, le parricide, l'assassinat, l'empoisonnement, & l'on y ajouta la prévarication des Juges, & les violences publiques & particulières.

Quelquefois le peuple & le

Sénat connaissaient extraordinairement de ces crimes, & nommaient des Commissaires pour informer. Le peuple faisait le procès aux assassins dans des comices assemblés par Centuries. Lorsque le Sénat avait ordonné les Recherches; les Préteurs tiraient au sort le procès qui devait leur échoir, ou souvent ils l'instruisaient conjointement, sur-tout quand il y avait beaucoup de complices.

RECINIUM. Nom d'une fête que les Romains célébraient toutes les années en mémoire de la destruction de la Monarchie, lorsque Tarquin le Superbe fut chassé du trône. Le jour de cette solennité le Roi des sacrifices nommait son successeur, & la cérémonie achevée, il s'enfuyait avec précipitation pour figurer la fuite de Tarquin.

RÉCLAMATION contre les Vœux de Religion. C'est la protestation que fait un Religieux contre l'émission de ses Vœux & la demande qu'il forme ensuite pour les faire annuler.

Les causes de Réclamation sont pour l'ordinaire les suivantes : lorsque le Profès n'a point fait le tems nécessaire du noviciat; lorsqu'il a prononcé ses Vœux avant l'âge de seize ans accomplis; qu'il les a faits par crainte, par violence, ou dans un tems auquel il n'avait pas son bon sens, ou si la Profession n'a point été reçue par un Supérieur légitime ou qu'elle n'ait pas été faite dans un ordre approuvé par l'Église.

La Réclamation doit être faite

dans les cinq ans, en vertu d'un ancien usage fondé sur la disposition de Droit, *ne de statu defunctorum post quinquennium quaratur*. En France le laps de cinq ans sans Réclamation, ne répare rien, il n'opère qu'une fin de non-recevoir qui empêche d'admettre & d'écouter les plaintes contre l'émission des Vœux; au lieu que dans d'autres pays, où ce qu'on appelle Profession tacite est admis, le laps de cinq ans, sans Réclamation, est une nouvelle profession tacite, qui ratifie la première, & en répare les défauts.

On accorde quelquefois à Rome une dispense de laps de cinq ans depuis la Profession, sans aucune déclaration faite au Supérieur & à l'Ordinaire, mais il faut pour cela justifier que dans les cinq ans il n'a pas été possible de faire sa Réclamation.

Il suffit que le Religieux qui veut réclamer contre ses Vœux, ait protesté dans les cinq ans & qu'il ait proposé ses moyens au Supérieur & à l'Ordinaire; mais il ne doit pas ensuite laisser écouler dix années, car on pourrait présumer que ne faisant aucunes poursuites alors, il aurait abandonné tacitement sa Réclamation.

Un homme marié doit toujours retourner avec sa femme, & *vice versa*, la femme retourner avec son mari, quand il y aurait plus de vingt ans que l'un ou l'autre serait engagé dans la vie Religieuse.

Celui qui Réclame contre ses Vœux doit être revêtu des habits de son Ordre, & demeurer actuel-

lement dans son Monastère.

La demande en Réclamation de Vœux doit être portée devant le Juge d'Eglise, parce que cette matière est réputée purement spirituelle. Quand il y a appel comme d'abus au Parlement d'une Sentence de l'Official, le Parlement juge s'il y a abus ou non, & pour le fond renvoie les Parties devant l'Official.

Le Religieux qui réclame, fait assigner devant l'Official le Supérieur du Monastère & ceux qui ont intérêt de s'opposer à sa restitution au siècle, & si les preuves sont concluantes, le Juge par sa Sentence, déclare nulle la Profession & lui permet de rentrer au siècle.

Il est défendu, sous peine de mort, à ceux de l'un & de l'autre sexe qui réclament contre leurs Vœux, de se marier avant que le procès soit jugé.

RECLUS. Dans le commencement du neuvième siècle, le nombre des Reclus était encore très-considérable, & les Prêtres, les Moines, & les Laïcs, hommes & femmes, pouvaient embrasser ce genre extraordinaire de vie. Il consistait à passer ses jours dans une cellule étroite & basse, qui ne tirait de jour que d'une petite fenêtre qui donnait dans l'Eglise & par où le Reclus entendait la Messe, recevait les Sacramens & sa nourriture d'orge & d'eau seulement. S'il était Prêtre sa cellule était éloignée de l'Eglise, & il y avait auprès un oratoire & un petit jardin. Celui qui avait l'étrange dévotion de se faire Reclus s'adressait à l'Evêque, à qui

il promettait de se soumettre à toutes les épreuves qu'il lui prescrirait. L'Evêque disait la Messe, & en présence du Clergé & du Peuple, il bénissait la cellule, dans laquelle le Reclus entrait : on en murait la porte & l'Evêque y apposait son cachet.

RÉCOMPENSES militaires. Elles étaient de deux sortes chez les anciens ; les unes honorables, les autres lucratives. Chez les Grecs, les Récompenses honorables étaient des statues, des inscriptions, &c. Chez les Romains, des couronnes & les honneurs du triomphe. Les Récompenses lucratives étaient des sommes d'argent, des terres conquises, distribuées aux vieux soldats, ou des pensions données après leur mort, à leurs femmes & à leurs enfans.

Les Athéniens, sur-tout, avaient un soin particulier des veuves & des enfans des Guerriers morts pour la patrie. Ils faisaient élever ces jeunes orphelins jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge d'adolescence, alors ils les renvoyaient chez eux avec une cérémonie fort remarquable : un Héraut, au rapport d'Eschine, les présentait sur le théâtre, couverts d'une armure complète & les renvoyait en disant : » ces jeunes orphelins, à » qui une mort prématurée avait » ravi au milieu des hasards leurs » pères illustres, ont retrouvé dans » le peuple un père qui a pris soin » d'eux jusqu'à la fin de leur enfance. Maintenant il les renvoie » armés de pied en cap, vaquer » sous d'heureux auspices à leurs » affaires, & les convie de mériter chacun à l'envi les premières

places de la République. «
(Voyez TRIOMPHE & OVATION.)

RÉCONCILIATION. On trouve dans l'histoire que Pepin voulant se réconcilier avec un Abbé de Fulde, nommé Sturme, lui dit : « Si vous avez commis quelques péchés contre mon service, que Dieu vous fasse misericorde ; pour moi, je vous pardonne de tout mon cœur, & je veux que vous soyez désormais mon ami. » En même-temps il arracha un fil du drap de son manteau, & le jeta par terre, en disant : « pour marque d'une parfaite Réconciliation, je jette par terre ce fil tiré de mon manteau. » Cette singulière façon de réconcilier, était en usage chez les Romains & les Francs.

RECRUES. Levées de soldats faites dans les villes & dans les villages, pour remplacer ceux qui ont été tués ou qui ont déserté. On paye au conducteur de la Recrue, deux sols par lieue pour chaque homme qu'il conduit, & dix sols pour chaque séjour pris de cinq jours en cinq jours ; pendant la Guerre on paye trente livres pour chaque homme de Recrue.

RECTEUR. On qualifie du titre de Recteur le Chef des Universités ; il a le droit d'ordonner ce qu'il estime convenable pour le progrès des études & pour la police des Collèges & de tous ceux qui sont au nombre des supérieurs de l'Université. Son réctorat dure un an, & souvent il est continué. Le Recteur de l'Université de Paris préside au Tribunal établi en 1600. il a pour Conseil-

lers les Doyens des quatre Facultés, & les Procureurs des quatre Nations qui composent la Faculté des Arts. Le Procureur Syndic y assiste comme partie publique, avec le Greffier & le Receveur. Le Recteur de l'Université de Paris devrait changer de trois en trois mois, mais il est presque toujours continué pendant deux ans.

Dans l'Académie royale de Peinture, celui qui préside est nommé Recteur : cette dignité est réunie dans quatre Recteurs, qui l'exercent chacun par quartier, avec le conseil des trois autres.

En Bretagne, on appelle Recteurs les Ecclésiastiques auxquels nous donnons le nom de Curés, & l'on y donne aux Vicaires le titre de Curés.

Le Capitaine des armées Vénitiennes & le Podestat sont à Venise qualifiés du titre de Recteur, qui signifie celui qui gouverne les Villes de l'Etat.

RÉCUSATION. On peut refuser de reconnaître un Juge, un Expert ou un témoin.

En matière Civile & Criminelle, on peut récuser un Juge.
1°. Si ce Juge est parent ou allié, savoir en matière Civile, jusqu'aux enfans de cousins issu de germain, qui sont le quatrième degré inclusivement, & en matière criminelle jusqu'au cinquième. En outre, si le Juge porte le nom & les armes, & qu'il soit de la famille de l'accusateur ou de l'accusé.

La Récusation a aussi lieu, quoique le Juge soit parent ou allié des deux parties.

La parenté ou alliance du Juge avec la femme de l'une des parties, dans les degrés ci-dessus expliqués, donne lieu à la Récusation, supposé que la femme soit vivante, ou qu'il y ait des enfans; mais si la femme est décédée sans enfans, il est seulement défendu au beau-pere, au gendre & aux beaux-freres d'être Juges des parties.

2°. Le Juge est récusable lorsqu'il est prouvé par écrit, qu'il a un différent semblable à celui des parties.

3°. S'il a donné conseil, ou s'il a connu auparavant du différend comme Juge arbitre, ou s'il a sollicité ou recommandé l'affaire, s'il a ouvert son avis hors la visite & jugement du procès, mais dans tous ces cas, il est cru à sa déclaration, à moins qu'il y ait preuve par écrit du contraire.

4°. Si le Juge a un procès en son nom dans un Tribunal où l'une des parties est Juge.

5°. S'il a menacé une des parties verbalement ou par écrit, depuis l'instance, ou dans les six mois qui ont précédé la Récusation, ou s'il a eu inimitié capitale.

6°. Si le Juge ou ses enfans, son pere, ses freres, oncles, neveux, ou ses alliés en pareil degré ont obtenu quelque office, bénéfice ou autre emploi de l'une des parties, pourvu que la nomination ait été volontaire & non forcée.

7°. Si le Juge est protecteur, Chef ou Syndic de l'ordre, Corps, Collège, ou Commu-

nauté contre lequel on plaide. S'il est Tuteur honoraire ou onénaire, subrogé Tuteur ou Curateur, héritier présomptif ou donataire, maître ou domestique de l'une des Parties. «

Pour juger une Récusation, les Juges doivent être au nombre de cinq, ou au moins au nombre de trois. Dès qu'un Juge est récusé, il doit s'abstenir de paraître au Siege, soit à l'Audience ou au Conseil; il ne doit pas même solliciter pour ses parens ou amis. Quand la Récusation est jugée impertinente & inadmissible, la partie qui l'a proposée doit être condamnée à l'amende, & le Juge peut demander réparation des faits qui ont été proposés contre lui, mais il ne peut pas assister au jugement de réparation.

REDEMPTEUR. Nom que nous donnons par excellence à Jésus-Christ qui a versé son sang pour nous racheter de l'esclavage du péché & de la mort éternelle. Les Juifs donnaient aussi ce nom à celui qui était en droit de racheter non-seulement l'héritage, mais même la personne de son parent, & de retirer l'un & l'autre des mains d'un étranger ou d'un concitoyen qui les aurait achetés. Quoique par la Loi de Moïse, les terres ni les personnes des Hébreux ne pussent être vendues pour toujours, & que l'année Sabbatique remit toutes choses dans leur premier état, avant qu'elle fût arrivée, un parent riche pouvait, suivant un article de cette Loi, racheter les biens ou la personne de son frere. Les Hébreux nommaient aussi Ré-

« Jempeurs du sang, celui des pa-
 « rens à qui il appartenait de pour-
 « suivre la vengeance de son parent
 mis à mort.

REDEVANCE. Nous lisons dans les anciens Auteurs Français, que les Rois de la premiere Race, en montant sur le trône, recevaient l'hommage des Grands de l'Etat, & leur serment de fidélité, assis sur une chaise de bronze doré, gardée encore dans le trésor de Saint-Denis, & qu'on nomme le fauteuil du Roi Dagobert. Chaque année, les derniers Princes de cette Race se rendaient au Champ de Mars, sur leur Char, traîné par des buffles, & recevaient les présens que les Historiens appelloient *Annua dona*. Les Rois de la seconde Race reçurent aussi ces sortes de présens, que nous avons depuis nommés Redevances, & l'on continua non-seulement d'en faire aux Rois de la troisieme race; mais encore aux meres, aux enfans, & aux belles-sœurs de nos Rois, aux Empereurs, Rois & Princes étrangers, ainsi qu'aux Légats, & aux Nonces qui venaient à Paris.

Autrefois les Seigneurs de fiefs des environs de Paris exigeaient de leurs vassaux, on ne sait combien de Redevances ridicules :
 « comme de porter la veille de
 « Noël une bûche dans leur
 « feu, & de chanter une chan-
 « son à leurs femmes; de venir
 « baiser la serrure ou le verrou
 « de la porte du fief dominant;
 « de recevoir un soufflet, ou de
 « se laisser tirer le nez & les
 « oreilles. Les Dames de Magni
 « étaient obligées de venir bat-

« tre les fossés du château de Ban-
 « telu, pendant que la Dame du
 « lieu était en travail d'enfant, »
 (sans doute pour empêcher les grenouilles de faire du bruit.)

Un Comte d'Auge, Seigneur de Bétizy, tirait quatre deniers parisis de Redevance de chaque femme publique qui venait à Bétizy. Toutes les femmes de mauvaise vie qui passaient sur la chaussée de l'étang de Souloire, devaient quatre deniers au Seigneur. Un vassal du Comte d'Auge devait à son épouse un rasoir, pour être employé par la Dame à l'usage qu'elle voudrait. On sait combien de Seigneurs étaient en possession de mettre une jambe nue dans le lit de leurs nouvelles vassales, lorsqu'elles se mariaient; d'autres de passer la nuit avec elles, ce qu'on appelait droit du Seigneur. (*Voyez PRÉLIMBATION.*) Un vassal du pays du Maine devait à son Seigneur, pour tout droit, de contrefaire l'ivrogne, de chanter une chanson gaillarde à la Dame du lieu, & de rompre quelques lances devant le château.

REDEVANCE des Gouttieres. Toutes les années, le deuxième jour de Mai, on présente à l'Eglise d'Orléans une offrande de cire, appelée vulgairement des *Gouttieres*. Trois Seigneurs sont tenus à cette Redevance, savoir, le Baron de Sully, à présent Duché-Pairie, le Baron du Cheraillez-Meung, qui en offre deux, & le Baron d'Ascheres & de Rougemont.

L'origine de cette Redevance est expliquée bien différemment

par les Auteurs ; les uns prétendent que quelques Seigneurs Orléanois se trouvant prisonniers chez les infidèles, & prêts à perdre la vie, se recommanderent à Dieu par le mérite de sa sainte croix, & qu'ils furent transportés miraculeusement dans l'Eglise d'Orléans. Les autres cherchent à prouver que cette offrande est une réparation faite à l'Eglise pour le meurtre d'un de ses Evêques, commis par les Barons prédécesseurs de ceux qui sont aujourd'hui tenus de cette Redevance. Les premiers placent le miracle des Barons au tems de la premiere croisade de saint Louis, & après la bataille de Massore, donnée le 6 de Février 1250 ; & cette position paraît d'autant plus vraisemblable, qu'on trouve que Guillaume de Buffy, Evêque d'Orléans, étoit de ce voyage. Or les vassaux étoient alors obligés de suivre leurs Seigneurs à l'armée, & les possesseurs des terres obligées aujourd'hui aux offrandes des Gouttieres s'y trouvaient nécessairement ; mais cette remarque ne détruit pas l'incertitude du miracle, d'autant que les archives de l'Eglise d'Orléans & de l'Evêché n'en parlent en aucune manière, & que ce sentiment n'est fondé que sur une tradition populaire. Les mêmes Historiens cherchent à s'appuyer sur trois pieces de tapisseries, dont le témoignage ne paroît pas plus authentique. Dans la premiere piece on voit quatre Barons liés, & conduits par des soldats Turcs & Sarrazins, & au bas sont ces quatre vers :

*Les Barons Français très-chrétiens,
Furent en la payenne ville
Menés par plus de quatre mille,
Tant Infidèles que Payens.*

Dans la seconde piece les Barons paroissent devant le Tribunal d'un Juge qui les condamne à la mort, & on lit au bas :

*Comme les bons Barons de France
Sont devant le Juge des loix
Payennes, & n'ont espérance
De salut, que la vraie croix.*

La troisieme piece contient deux sujets. Dans le premier on voit les Barons dans une prison, fermée de grilles, endormis, & dormant étendus par terre. Dans le second tableau ils sont représentés dans l'Eglise de sainte Croix rendant grâce à Dieu de leur délivrance. On y lit ces vers :

*Les Barons furent abbatus
Du sommeil du soir grandement,
Que le grand Roi du firmament
Y voulut montrer ses vertus.*

*Tous quatre liés de liens
En prison un soir reposèrent,
Et le lendemain se trouverent
Dedans sainte Croix d'Orliens.*

Ces tapisseries sont de beaucoup postérieures au miracle, & seulement faites depuis l'an 1469 : ainsi un pareil monument ne peut tout au plus prouver que dans le tems que ces tentures ont été faites, on croyoit le miracle de la délivrance des Barons.

Les mêmes Historiens, pour appuyer leur sentiment, citent

un Livre manuscrit appelé *Rota fortune*, où l'on trouve le passage suivant. » Cinq freres Chevaliers, du diocèse d'Orléans, se trouvant dans les guerres d'outre-mer environnés d'ennemis, firent vœu à l'Eglise de sainte Croix d'Orléans, que s'ils pouvaient avoir la victoire sur leurs ennemis, ils offriraient tous les ans à cette Eglise cinq chevaux avec leurs Cavaliers de cire. *Quinque equos cereos ad morem equorum cum equitibus armatis.* Que le manuscrit traduit: » Cinq chevaux de cire aussi grans & aussi gros c'on est chevaux, quand uns Chevaliers tous armés est sur lui. «

On doit remarquer que dans ce passage il n'y a aucune circonstance qui puisse quadrer avec l'origine des Gouttieres. Ces Chevaliers sont freres; ils sont cinq, ils sont victorieux, & ils promettent en offrande des chevaux & des Cavaliers de cire, & non des cierges ou gouttieres. Parlons de la seconde opinion.

Ceux qui soutiennent que c'est une réparation faite à l'Eglise pour le meurtre d'un de ses Evêques, prétendent que c'est Ferri de Lorraine, mort en 1299, assassiné par un Gentilhomme dont il avait déshonoré la fille. Guillaume de Nangis le dit dans sa Chronique; mais ce n'est pas assez pour rendre le fait incontestable.

Pour faire évanouir cette prétendue autorité, il suffit de rapporter que l'Evêque Ferri est enterré dans l'Abbaye de Beaupré, au diocèse de Toul, qu'il est

mort en Lorraine, & qu'il est difficile de convenir qu'un Gentilhomme d'Orléans ait osé le suivre jusques dans un pays qui obéissait au pere de ce Prélat. D'ailleurs Nangis n'en parle que sur un oui-dire. (*Ut dicebatur.*)

Une preuve que la présentation des Gouttieres n'a rapport ni au prétendu miracle de la délivrance des Barons, ni au meurtre de l'Evêque Ferri, c'est que les Seigneurs qui les présentent, & qui sont nommés dans l'un & l'autre sentiment, n'étaient pas les seuls qui dussent une pareille offrande à l'Eglise d'Orléans. Les Seigneurs de Chailli-le-Fort & de Hautvilliers, & le Baron d'Yèvre-le-Châtel, en devaient une semblable; & ils étaient en outre tenus de porter l'Evêque d'Orléans le jour de son entrée, depuis la porte du cloître de saint Aignan, jusqu'à celle de l'Eglise de sainte Croix.

Il ne faut chercher l'origine de l'offrande des Gouttieres, & de l'obligation de porter l'Evêque à son entrée, que dans la nature des terres qui y sont sujettes. Ces terres relèvent en plein fief de l'Evêché d'Orléans: les propriétaires en cette qualité en sont les vassaux, & comme tels ils sont tenus de ces prestations différentes; parce qu'avant les défenses des Conciles les Evêques disposant des biens Ecclésiastiques, & les donnant en fiefs, ils donnerent l'excédant de leurs domaines, à la charge de certains services & prestations, parce qu'ils en investissaient.

Les obligations de ces nouveaux

Feudataires, outre des Redevances pieuses envers l'Eglise, & la prestation de foi & hommage dont ils étaient tenus envers leurs Seigneurs, consistaient à les suivre à la guerre, à les accompagner dans les grandes cérémonies, & à les porter par honneur sur leurs épaules.

On peut en citer un grand nombre d'exemples.

Le Vidame d'Amiens, qui relève de l'Evêque, est tenu d'offrir tous les ans, le jour de la Décolation de saint Firmin, à l'Eglise d'Amiens, un cierge de cire, qui se présente à l'Offertoire de la Messe.

Le Comté de Gien, qui était autrefois un fief dépendant de l'Evêché d'Auxerre, est chargé d'un cierge de cent livres pesant, qui doit se présenter à l'Eglise d'Auxerre le jour de S. Etienne.

A Mâcon, le Seigneur de Baulgec, dont la terre fut inféodée par l'Evêque Théotelmus vers l'an 967, est tenu de présenter tous les ans, le jour de la Fête de saint Vincent, un cierge appelé *Bouclier de cire*, *Clypeus cera*.

L'Evêque de Poitiers est porté à son entrée par les Seigneurs de Laignen, de Parthenai, de Châtelleraut, & du Fief-l'Evêque, tous quatre Feudataires de l'Evêché de Poitiers.

L'Evêque de Soissons est de même porté à *quatuor Casatis majoribus*: savoir, le Comte de Soissons, les Seigneurs de Pierre-Fontaine, de Montmirel, & de Bazoches.

A Nevers, les Seigneurs de Drui, Poiseaux, Cours-les-Barres, Givry, qui sont terres mouvantes

de l'Evêché, portent l'Evêque à son entrée.

A Auxerre l'Evêque devait de même être porté par le Comte de Nevers, à cause de sa Baronnie de Douzi; par le Comte d'Auxerre, à raison de son Comté; par le Comte de Bar-sur-Seine, pour la terre de Puissaye, & par le Seigneur de Saint-Verain.

A Meaux, le Roi, comme Comte de Meaux, & le Vidame de Trillebardou doivent les cierges, & sont obligés de porter l'Evêque à son entrée.

Les Seigneurs de Corbeil, de Montlhéry, de la Ferté-Alais, de Montjai, qui sont de *Feudo Episcopi*, devaient à l'Eglise de Paris un cierge, & étaient tenus de porter l'Evêque, aussi-bien que les Seigneurs de Totci, de Tournon, de Luzarche, & de Conflans-sainte-Honorine. *Homines Paris. Episcopi*.

Enfin à Chartres les cinq Barons de Perche-Gouet, Alluye, Auton, Brou, Montmiral, & la Bazoche, tenus & mouvans de l'Evêque de Chartres, à cause de sa Baronnie de Pontgoin, étaient obligés au cierge le jour de la Purification, & à porter l'Evêque le jour de son entrée. A ceux-ci ont succédé en partie le Vidame de Chartres, le Baron d'Alluye, celui du Chêne-Doré, & le Seigneur de Longni.

Après de tels exemples, pourquoi enrasser des fables pour y découvrir l'origine de la présentation des Gouttieres?

REDICULUS. Nom d'un prétendu Dieu des anciens Romains qui avait un Temple à deux milles de

de Rome sur la voie Appienne. Pendant la seconde guerre punique, après la fameuse bataille de Cannes, Annibal s'avança vers Rome dans le dessein de détruire cette ville; mais effrayé par des phantômes & des spectres qui semblaient voltiger autour de ses murailles, il se retira sans rien entreprendre contre elle. Les Romains attribuerent la retraite du Général Carthaginois à la protection des Dieux tutélaires de Rome, & en mémoire de cet événement ils éleverent un Temple au Dieu Rediculus, c'est-à-dire, à la Divinité qui fait qu'on s'en retourne.

REDOUTE, en Italien *Ridotto*. C'est un lieu public établi à Venise où l'on s'assemble pour jouer les jeux de hazard. Un noble Vénitien tient la banque, & deux Dames masquées se placent à côté de lui, pour l'avertir des fautes d'inadvertence qu'il pourrait faire à son préjudice. Cette Redoute, bien nommée sans doute, n'est ouverte que pendant le Carnaval, & l'on n'y peut entrer qu'avec un masque.

REDOUTÉ. (très) Titre qui a été donné à quelques-uns des Rois de France: c'est ce que nous apprend un Livre intitulé: *le Songe du vieil Pélerin*. Dans cet Ouvrage, la Reine Vérité conseille au jeune Roi Charles VI de ne pas souffrir que dans les Lettres qu'on lui adresse, ou dans les Requêtes qu'on lui présente, on emploie le mot *mutuendissimo*, très-redouté Seigneur: *cette offrande*, dit-elle, *flatteuse, boursoufflée de vent, fut premierement offerte à*

Tome IV.

son grand-pere Philippe le Bel. Les bons Rois ne se font jamais redouter, ils se font aimer. La crainte de leur déplaire, plus que les châtimens qu'ils réservent aux crimes, rend leurs sujets vertueux. Il n'appartient qu'aux tyrans de chercher à se faire redouter, & le titre de *très-redouté* est une injure à la mémoire d'un pere de la patrie.

RÉFÉRENDAIRES. Officiers de la Chancellerie qui y font le rapport des lettres qui sont de leur ministère. Sous la première race de nos Rois on donnait le titre de Référendaire à celui qui était le dépositaire du sceau du Roi; mais depuis, ce titre a passé aux Officiers des petites Chancelleries qui font le rapport des lettres de Justice. Autrefois c'était douze anciens Avocats qui exerçaient les fonctions de Référendaires; & François I, en 1522, les créa en titre d'office, & leur donna la qualité de Conseillers-Rapporteurs & Référendaires. Ils jouissent du droit de *committimus*.

Dans la Chancellerie de Rome il y a des Référendaires qui ont part à l'expédition des lettres pour les bénéfices.

RÉFORMATION. C'est à l'Eglise seule qu'appartient le droit de Réformation, soit dans les opinions, soit dans les mœurs: le Concile de Trente a travaillé à la Réformation de la discipline. Les Protestans donnent aussi le nom de Réformation aux nouveautés qu'ils ont introduites dans la Religion.

Il n'y aurait jamais eu de Réformation en Angleterre, si Henri

D

VIII n'avait voulu rompre son mariage avec Catherine d'Aragon, pour épouser Anne de Boulen, dont il était éperduement amoureux. Ce Prince, d'affreuse mémoire, répudia son épouse légitime, se sépara de l'Eglise Romaine, abolit la primauté du Pape, & s'attribua à lui-même le titre de chef de l'Eglise Anglicane. Il persécuta les Catholiques qui ne voulurent pas reconnaître cette usurpation ; il fit saisir les monastères, réunit leurs terres au domaine de la Couronne, ou les partagea entre ses favoris. Edouard VI acheva la Réformation commencée sous Henri VIII. On nia alors la transubstantiation, la présence réelle : on abolit la Messe, le culte des images, & l'ancienne liturgie à laquelle on en substitua une nouvelle. La Reine Marie rétablit pour un moment la Religion Catholique ; mais Elisabeth, à peine sur le trône, consumma l'ouvrage de la Réformation, qui ne fut commencé par Henri VIII que dans le dessein de se venger de la puissance Pontificale, qui condamnait & devait condamner son divorce. » La haine de ce Prince, dit le » célèbre Bossuet, fut la règle » de sa foi sur la primauté du » Pape. « Quelle mission légitime avaient Luther & Calvin & leurs semblables, pour réformer l'Eglise ?

REFUGE. (droit de) Il y avait chez les Grecs & chez les Romains des villes, des temples, des autels, & autres lieux consacrés aux Divinités qui servaient de retraite aux coupables & aux

malheureux. Tous les lieux consacrés étaient saints & inviolables, mais tous n'avaient pas le droit de Refuge. Ces privilèges étaient accordés par le Prince, par le décret d'un peuple ou celui d'une nation. Jules-César accorda le droit d'asyle au Temple de Vénus de la ville d'Aphrodisée en Carie, & il ordonna que ce droit serait égal à celui dont jouissait le Temple de Diane à Ephèse.

Le Législateur des Juifs établit six villes où les meurtriers involontaires pourraient se retirer, sans craindre la vengeance des parens du mort pendant qu'on instruirait leur procès, & qu'ils travailleraient à rassembler les preuves de leur innocence. Si le meurtrier était reconnu coupable, rien ne pouvait l'arracher à la rigueur de la loi ; s'il était jugé innocent, il demeurerait captif dans la ville de Refuge, jusqu'à la mort du souverain Pontife de qui dépendait sa liberté ; mais après sa mort il redevenait libre, & il n'était plus permis de le poursuivre ni de l'insulter.

RÉGALE. Droit du Roi de France sur les Archevêchés & Evêchés de son Royaume. On distingue deux sortes de Régales, la spirituelle & la temporelle. La Régale spirituelle, ou Régale par excellence, est le droit qui appartient au Roi, de conférer tous les bénéfices non cures dépendans de l'Archevêché ou Evêché vacans, lorsque ces bénéfices se trouvent vacans, ou qu'ils viennent à vaquer de fait ou de droit.

La Régale temporelle est le

droit que le Roi a de jouir de tous les fruits & revenus de l'Evêché ou Archevêché qui est vacant en Régale.

On fait remonter l'origine du droit de Régale jusqu'à la loi divine, & ceux qui adoptent ce sentiment, tiennent que ce beau droit dérive de cette noble prérogative qu'avaient les Rois de Juda, d'être oints & sacrés, & en conséquence de faire les fonctions du Grand-Prêtre, & lorsqu'il était absent d'établir des Officiers, & de donner les places & les dignités du Temple. (Ch. j. Paralip. ch. xxiv. R.) Ainsi le fondement de la Régale spirituelle est *sacra unctio concurrens cum fundatione & protectione*. Nos Rois ont la faculté de tenir des prébendes, & sont premiers Chanoines dans plusieurs Eglises de leur Royaume.

Les sources d'où procède la Régale sont, suivant l'opinion de M. Bignon, Avocat Général, la souveraineté du Roi, la qualité de fondateur des Eglises, la qualité de Seigneur féodal des biens qui en composent les revenus, enfin la qualité de gardien, avocat & défenseur des droits & prérogatives des Eglises de ses Etats.

Il y a ouverture à la Régale par la vacance de l'Evêché ou Archevêché, savoir :

1°. Par mort.

2°. Par la promotion de l'Evêque ou de l'Archevêque au Cardinalat.

3°. La Régale est ouverte par la démission simple entre les mains du Roi, & par la résignation en

faveur ou permutation, du jour que la résignation ou permutation est admise par le Pape.

4°. Par la translation de l'Evêque à un autre Evêché ou Archevêché, du jour du serment de fidélité prêté pour l'Eglise à laquelle l'Evêque a été transféré.

5°. Il y aurait aussi ouverture à la Régale par la rébellion publique & notoire de l'Evêque.

Le Roi dispose des bénéfices qui vacuent en Régale, selon trois sortes de vacances, savoir : 1°. la vacance de droit, qui arrive quand le pourvu a pris possession sur un titre nul & vicieux.

2°. La vacance de fait, quand celui qui est pourvu par un titre canonique, n'a pris possession que par Procureur ; car en matière de Régale la prise de possession faite par Procureur, quoique fondée de procuration spéciale, n'empêche pas que le bénéfice ne soit réputé vacant, si ce n'est pas un bénéfice à charge d'âmes. 3°. La vacance de fait & de droit, quand un Clerc possède un bénéfice sans titre canonique, & sans avoir pris possession en personne.

La Grand'Chambre de Paris est le seul Tribunal qui ait droit de connaître de la Régale dans toute l'étendue du Royaume.

Le Roi confère pendant la Régale les bénéfices qui sont en patronage, soit ecclésiastique ou laïc, sur la présentation du patron.

RÉGALIENS. (droits) On nomme ainsi tous les droits qui

appartiennent au Roi à cause de la souveraineté. On les distingue en grandes & petites Régales. Les grandes Régales, *majora Regalia*, sont celles qui appartiennent au Roi, *jure singulari & proprio*, & qui ne peuvent être séparées du sceptre, comme de se qualifier par la puissance de Dieu, de faire des loix, de les interpréter ou changer, de connaître en dernier ressort du jugement de tous les Magistrats, de créer des offices, de faire la guerre ou la paix, traiter par Ambassadeurs, faire battre monnaie, en baisser ou hausser le titre & la valeur, mettre des impositions sur les sujets, les ôter ou en exempter certaines personnes, donner des grâces & abolitions pour crimes, accorder d'autres dispenses de la rigueur des loix, naturaliser les étrangers, faire des Nobles, ériger des ordres de Chevalerie, & autres titres d'honneur, légitimer les bâtards, donner des Lettres d'Etat, amortir les héritages tombés en main-morte, fonder des Universités, ériger des foires & marchés publics, instituer des postes & couriers publics, assembler les Etats Généraux ou Provinciaux, &c.

Les petites Régales, *minora Regalia*, sont celles qui n'étant point inhérentes à la Couronne, sont cessibles, comme les grands chemins, les grandes rivières, les péages, & autres droits.

RÉGÉNÉRATION. Ce mot se prend 1^o. pour la naissance spirituelle que nous recevons au baptême. 2^o. Pour la nouvelle vie qui suivra la Régénération générale.

Par le péché d'Adam, dit saint Paul, nous naissons tous enfans de colere, & le Baptême par l'onction du Saint-Esprit, dont ce Sacrement est le signe & le gage, nous rend enfans de Dieu. Cette première Régénération nous accorde l'innocence, & donne droit à la vie éternelle, qui est l'héritage des régénérés; & la seconde Régénération, la résurrection, nous fait entrer en possession de cet héritage.

REGNICOLE. Nom que l'on donne à une personne qui demeure dans un Royaume; mais toutefois l'usage accorde particulièrement ce nom à celui qui est né sujet du Prince, pour le distinguer de l'aubain ou étranger. Pour être réellement Regnicole, ce n'est pas assez de demeurer dans le Royaume, il faut y être né; & l'on doit distinguer celui qui est sujet & citoyen d'un pays, de celui qui n'en est simplement qu'habitant.

Chez les Romains la naissance faisait bien le citoyen; mais cette qualité ne dépendait pas du lieu où l'enfant était né, car cet enfant était citoyen du lieu d'où son pere tirait lui-même son origine: ainsi pour connaître l'origine du fils, on ne remontait pas plus haut que le lieu de la naissance du pere, de sorte que le fils était citoyen Romain, si son pere était né à Rome.

En France, tous ceux qui y sont nés sont sujets du Roi & Regnicoles, quand même ils seraient nés de parens demeurant ailleurs, & sujets d'un autre Souverain.

Les droits attachés à cette qualité sont les mêmes que ceux de cité ; ils consistent dans la faculté de plaider en demandant sans donner la caution *judicatum solvi*, à pouvoir succéder & disposer de ses biens par testament, posséder des offices & des bénéfices dans le Royaume : avantages dont sont privés les aubains ou étrangers, à moins qu'ils n'aient obtenu des lettres de naturalité.

RÉGENT du Royaume. C'est celui qui gouverne l'Etat pendant la minorité des Rois. Autrefois en France il scellait tous les actes avec son propre sceau ; mais en 1407 Charles VI abolit cet usage.

RÉGÉTAIRE. Nom de certaines Courtisanes, dont le Roi de Benin, pays des noirs, tire un tribut. Lorsqu'une de ces femmes devient grosse, & qu'elle accouche d'un fils, elle est affranchie de ce tribut, si elle ne donne qu'une fille à l'Etat, elle obvient seulement la protection du Prince. Quand un homme meurt, toutes les femmes qui lui appartenaient, & qu'il a connues, appartiennent de droit au Roi, qui les place dans son serrail, & en fait souvent ses plus chères favorites. Ces Courtisanes forment une espèce de République.

RÉGICIDE. Attentat énorme contre la vie d'un Roi. La France frémît au souvenir du crime qui la priva d'Henri IV, l'un des plus grands & des meilleurs de ses Rois. Un attentat plus récent fait encore couler ses larmes. La Religion Chrétienne défend aux sujets d'attenter à la vie de qui que ce soit, & à plus forte rai-

son de leurs maîtres. La raison & l'expérience prouvent que la mort violente d'un Roi est toujours suivie des plus affreux désordres, & l'assassinat d'un tyran de l'Asie ébranle son Etat, & n'éteint pas la tyrannie : comment peut-il se trouver des hommes assez pervers, pour enseigner qu'il est permis d'ôter la vie à des Monarques, lorsqu'un faux zèle ou l'intérêt les fait traiter de tyrans ? Ces maximes odieuses ont été prosrites par tous les Tribunaux du Royaume. L'Angleterre est le seul pays qui ait présenté à l'univers l'effrayant spectacle d'un Roi jugé à mort par ses sujets rebelles. C'est le crime de l'ambition, soutenue par le fanatisme, & non celui de la nation, qui le déteste & l'expie toutes les années par ses pleurs.

RÉGIFUGE. Nom d'une fête que les anciens Romains célébraient toutes les années le six avant les calendes de Mars, pour célébrer la mémoire de l'évasion de Tarquin le Superbe, ou parce que le Roi des choses sacrées s'enfuyait après avoir sacrifié. Peut-être ce Roi ne prenait-il la fuite ce jour-là que pour rappeler celle de Tarquin ; & le retour de la liberté dans Rome.

RÉGIMENT. C'est un corps de troupes composé de plusieurs compagnies de cavaliers ou de fantassins, commandé par un Mestre-de-Camp, ou par un Colonel. Le nombre des compagnies, ni celui des hommes, ne sont pas fixes dans les Régimens.

Le Régiment des Gardes est le premier de tous les régimens de France ;

il est composé de trente compagnies de fusiliers, & de trois compagnies de grenadiers. Les Capitaines aux Gardes ont rang de Colonel.

On appelle Régimens Royaux dans la Cavalerie, ceux dont le Roi, la Reine, & les Enfans de France sont Colonels. On nomme Régimens de Princes, ceux qui ont pour Colonels des Princes du Sang, ou légitimés de France.

RÈGLEMENS concernant les jeux de hazard. Le jeu, dit Madame Lambert, est le renversement de toutes les bienfaisances: le Prince y oublie sa dignité, & la femme sa pudeur: on se donne dans le jeu le mot à certaines heures pour se ruiner & pour se haïr. Le jeu est le bouleversement de la société, & la source des plus grands malheurs.

Charlemagne en 813 défendit les jeux de hazard tant aux Ecclésiastiques qu'aux Laïcs, à peine d'être privés de la société des fideles. Saint Louis en 1254 défendit non-seulement les dez & les échecs, mais même il prohiba dans son Royaume la fabrique des dez. Charles IV, dit le Bel, en 1319, renouvela la défense de jouer aux dez, & défendit de même de jouer aux tables ou trictrac, au palet, aux quilles, aux billes, à la boule, & à d'autres jeux qui détournent des exercices militaires, à peine de quarante sols parisis d'amende.

Charles le Sage, en 1369, défendit les jeux de hazard, & en 1370 il enjoignit aux jeunes gens de s'occuper à tirer de l'arc & de l'arbalète. Le jeu de cartes de-

vint si commun sous Charles VI, pour qui on croit qu'il fut inventé, que le Prévôt de Paris le fit défendre. Une Ordonnance de Charles VII défend aux prisonniers de jouer aux dez. Charles IX interdit un Conseiller de sa Cour pour avoir joué publiquement à la paume.

L'Ordonnance de Moulins ordonne que les biens perdus aux jeux de hazard par des mineurs, pourront être répétés par eux ou par leurs tuteurs, pères, mères ou curateurs. Celle de Blois défend aux hôteliers, cabaretiers & taverniers, de permettre qu'on joue dans leurs maisons. Celle de Louis XIII, de 1611, après avoir établi que plusieurs Officiers & sujets de différentes qualités, s'étant ruinés aux jeux de cartes & dez, avaient fait banqueroute à leurs créanciers, & perdu la fortune d'un grand nombre d'honnêtes familles, proscriit les jeux de hazard; & enjoint aux Juges de toutes les villes du Royaume de se transporter dans les maisons où se tiennent les brelans, & de se saisir de ceux qu'ils y trouveront, ensemble de leur argent, bagues & joyaux, & autres choses exposées au jeu, en faire distribution aux pauvres des Hôtels-Dieu, & faire le procès tant aux joueurs qu'aux propriétaires des maisons, comme infracteurs des Ordonnances.

Louis XIV, en 1601, renouvela les Ordonnances précédentes contre les jeux de hazard, & proscrivit nommément le pharaon, la bassette, &c. à peine de mille liv. d'amende contre les joueurs pris

en flagrant-délit, & de six mille livres contre ceux qui prêteraient leurs maisons pour jouer.

L'Ordonnance de 1689 pour la police des vaisseaux, veut que
 » les matelots & soldats qui per-
 » dront leurs hardes ou armes aux
 » cartes, dez ou autres jeux, soient
 » punis par le retranchement d'un
 » mois de leur solde, applicable
 » au dénonciateur. »

RÈGLEMENT. (ancien). Par une Loi publiée en Angleterre dans la huitième année du règne de la Reine Elisabeth, c'était un cas de félonie, que de transporter hors du Royaume un mouton vivant, & cette Loi était si précise, qu'il n'était point permis d'y déroger, pas même pour approvisionner les vaisseaux, en sorte qu'on aurait pu poursuivre un Capitaine qui aurait pris un mouton à bord pour la nourriture de son équipage.

Une autre Loi de Henri VIII porte défense à tout propriétaire d'avoir plus de deux mille moutons, quand même il posséderait des paturages pour en nourrir dix mille. Il n'y a pas long-tems qu'on actionna plusieurs particuliers pour avoir contrevenu à cette Loi, ignorée de toute l'Angleterre. On voit l'abus, & malgré cela, l'usage l'emporte & la Loi subsiste.

RÉGULIERS. On comprend sous ce terme tous les Moines, Religieux & Religieuses, Chanoines & Chanoineses Réguliers, & même certains Ordres Militaires & Hospitaliers, qui sont soumis à une règle.

La Jurisdiction des supérieurs Réguliers n'était autrefois que

correctionnelle, aujourd'hui elle s'étend à tous ce qui est du Gouvernement Monastique. Le Supérieur doit être Régulier lui-même, de sorte que les Abbés Commendataires n'ont pas de Jurisdiction sur les Religieux, à moins que le Pape ne la leur ait accordée par un indult particulier. L'Évêque Diocésain est le Supérieur immédiat de tous les Séculiers qui ne sont pas soumis à une Congrégation & sujets à des Visiteurs, quand même ils prétendraient être soumis immédiatement au Saint Siège.

Un Régulier qui commet quel que délit hors du Monastère est justiciable de l'Official.

RÉHABILITATION. Charles VI, Roi de France, voulant réhabiliter un coupable nommé Jean Mauclore, habitant de Senlis, à qui le poing avait été coupé pour avoir frappé un flamand appelé Jean le Brun, lui permit de remplacer ce poing par un autre, fait de la matière qu'il voudra. Les Lettres de Réhabilitation sont du vingt Juin 1383.

La Réhabilitation s'opère par des Lettres du grand sceau, par lesquelles le Roi veut que pour raison des condamnations qui étaient survenues contre l'impétrant, il ne lui soit imputé aucune incapacité ou note d'infamie, & qu'il puisse tenir, posséder & exercer toutes sortes d'Offices.

On peut faire réhabiliter la mémoire d'un défunt en appelant de la Sentence rendue par contumace, ou si c'est un Jugement en dernier ressort, il faut se pourvoir par-devant les mêmes Juges. Si le défunt est décédé après les

cinq ans de la contumace, il faut obtenir des Lettres du grand sceau.

Quelquefois le Parlement ordonne qu'un mariage sera réhabilité, lorsqu'il ne pèche que par quelque défaut de forme, & que les Parties consentent de demeurer unies; mais le Juge d'Eglise ne peut ordonner cette Réhabilitation.

Des Lettres enregistrées au Parlement, à la Chambre des Comptes, & à la Cour des Aides, font revivre la Noblesse que quelqu'un avait perdue par quelque Acte dérogeant.

REINE. C'est le nom que les Romains donnaient par excellence à Junon, qu'on appelait aussi la Reine des Cieux. On lui avait érigé une Statue à Veies, d'où elle fut transportée avec de grandes cérémonies sur le mont Aventin. C'était la Divinité tutélaire des Dames Romaines, & celle pour laquelle elles avaient la plus grande vénération: il n'était permis qu'au Grand-Prêtre de Junon de toucher la Statue de cette Déesse.

REINE du Ciel. C'est la Lune, à laquelle les Hébreux prévaricateurs & superstitieux rendirent une espèce de culte: à ce sujet l'écriture s'exprime dans ces termes. » Les enfans amassent le » bois, dit le Prophète Jérémie, » les Peres allument le feu, & » les femmes mêlent de la graisse » avec de la farine, pour faire » des gâteaux à la Reine du » Ciel. « On croit que c'est la même Divinité qu'Isaïe appelle *Méni*, ainsi ce doit être la Lune, Astarté, Trivia, Hécate, Diane,

Vénus la céleste ou Isis. On lui dressoit des Autels sur le haut des maisons, au coin des rues, auprès des portes, & dans les grands bois. On lui offrait des gâteaux pâtris avec de l'huile & du miel, sur lesquels on imprimait la figure d'un croissant, puis on lui faisait des libations de vin ou d'autres liqueurs.

REINTÉGRANDE. C'est une action possessoire. Celui qui a été dejeté & spolié par violence de la possession d'un immeuble, se peut pourvoir dans l'an & jour de cette spoliation, afin d'être remis & réintégré en sa possession.

On peut poursuivre la Réintégration civilement ou criminellement; mais celui qui a intenté cette action au civil, ne peut plus prendre la voie extraordinaire, quoique les Juges puissent renvoyer les Parties à fins Civiles.

Quand un Locataire enlève ses meubles en fraude sans payer ses loyers, le Propriétaire ou Principal Locataire demande pour sûreté permission de faire réintégrer les meubles, c'est-à-dire, de les faire remettre dans les lieux dont on les a enlevés.

Un prisonnier repris après s'être évadé, est constitué de nouveau dans les prisons, & c'est ce qu'on appelle le réintégrer.

On réintègre aussi un Officier qui avait été interdit, en le rétablissant dans ses fonctions.

RELATION de ce qui se passe à l'entrée d'un Evêque d'Orléans. Lorsque le nouvel Evêque a prêté serment de fidélité entre les mains du Roi, & qu'il s'est fait sacrer,

il fait prendre possession de son Evêché par Procureur, & nomme ses Grands-Vicaires & les Officiers de la Justice Ecclésiastique & du Bailliage de l'Evêché.

Quelque jours avant celui de son entrée, le nouvel Evêque envoie avertir par son Procureur-Fiscal, assisté d'un Notaire, des quatre Barons ou Seigneurs. (*V. REDEVANCE des Gouttieres*) qui sont tenus de le porter dans un fauteuil élevé le jour de son entrée, depuis la porte du Cloître de Saint-Aignan, jusqu'à la principale porte de l'Eglise de Sainte-Croix. Le Promoteur de l'Evêque invite de son côté Messieurs du Chapitre de la Cathédrale, les Officiers du Bailliage & Siège Présidial, Messieurs du Bureau des Finances, le Corps de Ville, les Officiers de la Prevôté, des Eaux & Forêts, de l'Election, de l'Université, le Bureau des Pauvres, & tout le Clergé séculier & régulier, à se trouver à cette grande cérémonie.

Ensuite le Promoteur, l'Official & les Officiers de la Justice temporelle de l'Evêché se transportent aux prisons, où ils se font représenter par le Géolier le livre des écroues de tous les criminels qui demandent grace, dont il est fait un Extrait qui sert, avec les Requêtes des criminels, à juger si leurs cas sont rémissibles ou non.

La veille de l'entrée, le nouvel Evêque se rend à l'Abbaye de Notre-Dame de la Cour-Dieu, dans la forêt d'Orléans: il y est reçu en grande cérémonie par le Prieur, & il jure la conservation

des Privilèges de cette Abbaye. Le lendemain il se rend à Orléans, & va descendre à l'Abbaye de Saint-Euverte, occupée par les Chanoines réguliers de Saint-Augustin de la Congrégation de France. Il y est reçu de même qu'à la Cour-Dieu; mais il ne prête point de serment. Il y soupe & couche, pour établir son droit de procuration ou de gîte dans cette Abbaye; mais il faut remarquer que les Abbés de Saint-Euverte ne se prétendent tenus en cette occasion en vers le nouvel Evêque qu'à deux ceufs frais & un lit pour lui, & une botte de foin pour sa mule. En effet ces choses sont présentées par les Officiers de la Justice de l'Abbaye.

Sur les six heures du matin du jour de l'entrée, le nouvel Evêque accompagné des mêmes personnes que la veille, & de plus par le Curé de Saint-Maurice son Chapelain, portant la crosse haute devant lui, mais voilée d'un tafetas blanc, sort de l'Hôtel Abbatial par la même porte qu'il y est entré, & trouve dans le Cloître les Religieux en chappes, qui l'attendent avec la Croix, l'eau bénite & l'encens qui le conduisent à l'Eglise, jusqu'au pied du grand Autel, où ayant fait sa prière, il va s'asseoir dans son fauteuil du côté de l'Evangile. Là on l'habille, & ensuite il se place au milieu de l'Autel & donne solennellement sa Bénédiction à toute l'assemblée. Ceci fait, il se met en marche pour sortir de l'Eglise. Sous le Jubé, il reçoit les complimens de l'Université, & le Maire de la Ville & le Commandant de la

Bourgeoisie le haranguent sous le parvis.

La Procession se rend sans chanter à l'Eglise de Saint-Euverte, & aussi-tôt qu'elle y est arrivée, le nouvel Evêque paraît sur le seuil, debout, les mains jointes & sans gants; tous les Ordres Ecclesiastiques passent devant lui, & ce Prélat se met en marche immédiatement après son Clergé. On arrive ainsi à l'Eglise de Saint-Aignan où son Eminence est reçue par le Chapitre. On chante en musique l'Hymne *Te deum laudamus*, à la fin de laquelle le Prélat est conduit dans la Sacristie. Là se présentent les Marguilliers-Cleres de cette Eglise, pour lui ôter ses sandales, & lui laver les pieds avec des eaux odoriférantes, pour lequel service il leur est dû quarante sous parisis, qui leur sont comptés sur le champ. Cela étant fait, les mêmes Marguilliers & les Aumôniers de l'Evêque, après lui avoir ôté les ornemens blancs dont il est revêtu, lui mettent d'abord aux jambes par-dessus ses bas, des brodequins & des sandales de damas rouge. Puis par-dessus son aube, ils lui passent une tunique & une dalmatique de même couleur, & sur le tout une chappe de brocard d'or. Ils lui mettent aussi des gants de soie rouge brodés d'or aux mains, son anneau pastoral au doigt, & au lieu de la mitre de toile d'argent qu'il portait, ils lui en posent sur la tête une autre en broderie d'or. C'est alors qu'on découvre la crosse.

Ensuite l'Evêque est conduit au grand Autel où il s'assied dans

un fauteuil, & là il prête sur les Evangiles le serment qui a été fait par ses prédécesseurs au sujet des droits que prétend le Chapitre de Saint-Aignan, avec la clause que ce serment ne pourra préjudicier ni à ses droits, ni à ceux de son Eglise. Après une Bénédiction solennelle, le Prélat est conduit dans la première Chaire du Chœur qui est vers l'Autel, du côté droit, & il y est installé en qualité de Chanoine, par le premier dignitaire, qui lui dit en l'installant, » nous vous assignons » cette place comme à un Chanoine » notre confrere. « Après cette cérémonie, l'Evêque sort du Chœur, & entre dans la nef, où le Doyen du Chapitre lui demande s'il désire d'être porté ainsi que ses prédécesseurs, & sur sa Réponse affirmative, les quatre Dignitaires élèvent sur leurs épaules le fauteuil sur lequel il est assis, & le portent jusqu'à la porte du Cloître. C'est dans ce moment qu'on cite les quatre Barons qui doivent porter l'Evêque, & ils se présentent en personne ou par procureur. Ces quatre Barons sont, le Baron d'Yèvre - le - Châtel, le Baron Duc de Sully, le Baron du Cheraï, & le Baron d'Aschères & Rougemont. Après quoi la Procession se remet en marche & s'avance jusqu'à l'endroit où était autrefois la porte, appelée de Bourgogne. Là, les Juges Royaux de la Ville complimentent l'Evêque & lui présentent les criminels qu'ils ont fait sortir de prison. Il leur fait jurer, la main sur les Saints Evangiles, qu'ils n'ont détourné ni retenu aucun prisonnier criminel de leur

ressort & Jurisdiction; qu'ils n'ont avancé ni procès, ni jugement, ni exécution d'iceux, pour les empêcher d'obtenir leur grace, enfin qu'ils n'ont rien fait qui puisse nuire en aucune maniere au Privilege accordé par nos Rois aux Evêques d'Orléans, & il donne ensuite auxdits criminels le pardon, la rémission & l'abolition de leurs crimes.

Enfin on arrive à la porte de la Cathédrale qui est fermée. L'Evêque est complimenté par le Doyen, qui ensuite lui fait faire le serment suivant: " Je jure
" que je garderai & maintien-
" drai, ferai garder & mainte-
" nir mon Eglise avec les per-
" sonnes, les droits, les privilèges,
" & les coutumes anciennes &
" approuvées qui la concernent,
" comme aussi je jure que je con-
" serverai & maintiendrai, selon
" mon pouvoir, les biens & les
" droits de l'Evêché d'Orléans;
" que je n'aliénerai aucune chose
" des biens de ladite Eglise, non
" plus que des droits dudit Evê-
" ché, sans le consentement du
" Chapitre d'Orléans, & que si
" j'en trouve quelques-uns qui
" aient été injustement aliénés, je
" les retirerai selon mon pouvoir:
" ce sont les choses que je pro-
" mets & que je jure. "

Après ce serment le nouvel Evêque est installé par le Doyen; on chante le *Te Deum laudamus*, on célèbre la Messe en musique, & le Prélat donne un grand dîner à la plupart de ceux qui ont été invités à cette grande cérémonie: après le repas, on fait une exhortation aux criminels absous,

qui se prosternent & crient par trois fois *miséricorde*, & reçoivent la Bénédiction de l'Evêque.

RELÉGATION. Les Romains entendaient par ce mot ce que nous appellons communément exil. La Relégation n'ôtait pas les droits de Cité, & n'emportait pas la confiscation.

C'est ordinairement par une Lettre de cachet que le Roi relègue ceux qu'il veut éloigner de quelque lieu, & souvent par un simple Ordre intitulé *de par le Roi*, par lequel il est enjoint à *tel*, de se retirer en *tel* lieu, pour y demeurer jusqu'à nouvel ordre.

RELEVAILLES. Cérémonie qui s'observe dans l'Eglise Catholique à l'égard d'une femme qui relève de couches. Aussi-tôt qu'elle est en état de sortir, elle se rend à la porte de l'Eglise, où un Prêtre vient réciter sur elle quelques prières, qu'on peut regarder comme une espèce de Purification.

RELIGIEUX. Celui qui fait profession de vivre sous une règle monastique. On n'acquiert civilement l'état de Religieux qu'en prononçant des vœux solennels, qui doivent être précédés par une année de noviciat. On doit avoir au moins seize ans accomplis. Les enfans ne peuvent entrer en religion, sans le consentement de leur pere & mere, au moins jusqu'à l'âge de vingt-deux ans.

Les Religieux sont morts civilement du moment qu'ils ont prononcé leurs vœux, & ils restent incapables de tous effets civils. Un Religieux qui quitte l'habit encourt par le seul fait une excom-

munication majeure. Le Pape seul peut accorder à un Religieux sa translation d'un ordre dans un autre.

On exigeoit autrefois que les Religieuses apprissent la langue latine.

RELIGION. C'est la connaissance de la Divinité, & celle du culte qui lui est dû; mais quoique le nom de Religion appartienne seulement au culte légitime du vrai Dieu, on s'en sert pour désigner les especes de cultes inventés dans l'univers par la superstition & par l'ignorance.

La Religion naturelle est le culte que la raison laissée à elle-même, & à ses propres lumières, apprend qu'il faut rendre à l'Être suprême, auteur & conservateur de tous les êtres.

La Religion révélée est la connaissance du vrai Dieu comme créateur, conservateur & rédempteur du monde, du culte que nous lui devons, & des devoirs que la loi nous prescrit, tant par rapport aux autres hommes que par rapport à nous mêmes.

Le Judaïsme, le Christianisme, le Paganisme, & le Mahométisme sont les quatre Religions qui ont régné ou qui régner encore dans le monde.

Le Judaïsme étoit fondé sur l'autorité Divine, & les Hébreux avoient reçu leur Religion immédiatement du Ciel; mais pour un tems seulement, & elle devoit faire place, du moins quant à la partie qui regarde les cérémonies, à la loi que Jésus-Christ nous a apportée.

Les Romains emprunterent leur

Religion des Grecs; car Romulus en puisa les principes dans Albe, & Albe les avoit reçus des Grecs. Numa institua, ou pour parler vrai, donna de l'ordre aux fêtes, aux cérémonies, aux sacrifices & aux mystères sacrés. C'est d'après cette certitude qu'on peut appeller la Religion Romaine la fille de la Religion Grecque, car Numa ne changea rien aux institutions de la Religion Grecque fondée par Romulus: il rendit seulement les Dieux Romains plus respectables que les Dieux Grecs, il établit des Dogmes plus censés, un merveilleux moins fanatique, & un culte plus sage.

Le Grec Hésiode nous présente dans sa Théogonie, des Dieux corporels, des Dieux faibles, des Dieux vicieux, & des Dieux inutiles. Romulus en adopta une partie pour Rome, mais il rejeta les fables qui les deshonoreroient, sur-tout la corporalité. Les Romains adorerent les douze grands Dieux de la Grèce, sans s'informer comment ils avoient pris naissance. Numa disoit à son peuple: » Gardez-vous d'imaginer des » Dieux qui puissent avoir la forme » d'un homme ou d'une bête; ils » sont invisibles, incorruptibles & » ne peuvent s'apercevoir que » par l'esprit. « Pendant cent soixante ans, il n'y eut ni statues ni images dans les Temples de Rome.

La Grèce non contente d'avoir donné des corps à ses Dieux, poussa l'extravagance jusqu'à faire des Dieux de purs hommes: il ne paroît pas que Rome ait suivi cet exemple ridicule, & l'apothéose

de Domitien n'est tout au plus que la preuve de la bassesse des flatteurs ; certainement les Romains ne regarderont pas comme des Dieux les tyrans qu'ils déifieront. Ils voulaient des Dieux sages , & laissèrent aux Mythologues Grecs le plaisir de chanter les forfaits de leurs Dieux. Au lieu de Dieux criminels ou méprisables, ils se firent des Dieux utiles. Palés fut invoquée pour la conservation des troupeaux, Pomone pour celle des fruits ; les Lares garderont les maisons , & le Dieu Therme assurera les limites des possessions. Il semble en faisant cette remarque que Cicéron eût déjà dit : » il » est de la nature des Dieux de » faire du bien aux hommes. «

Rome éleva ensuite des Temples à la concorde, à la paix, au salut, à la liberté, à la piété, au courage, à la prudence, à la foi, & bientôt elle sacrifia à la peur, à la fièvre, aux tempêtes, & aux Dieux des enfers ; mais si elle invoqua ces dernières divinités, c'était pour les empêcher de nuire.

Les Grecs croyaient que les Dieux enchaînaient les événemens & qu'ils poussaient les hommes aux crimes ; la Religion Romaine proposait en tout l'intervention des Dieux, mais en tout ce qui était bon & honnête.

Les Romains eurent peu d'entousiasme pour les songes & pour les oracles, si craints, si respectés chez les Grecs, ils mirent leur folie dans les divinations étrusques & dans les livres sybillins. Ils ne crurent point aux sublimes extravagances des Grecs, à leurs

Dieux voyageurs, aux prodiges qu'ils débitaient ; mais ils entendirent des voix formées dans les airs, ils virent des colonnes de feu qui s'arêteraient sur des légions, des fleuves qui remonterent vers leur source, des simulacres qui suerent, d'autres qui parlèrent, des spectres ambulans, des pluies de lait, de pierres & de sang. Ces prodiges, sans doute aussi faux que les monstrueuses rêveries des Grecs, étaient cependant plus faciles à croire, & leurs Pontifes leur criaient sans cesse que c'était ainsi que les Dieux annonçaient leur protection ou leur colère.

Les Fêtes des Romains furent bien moins dissolues que celles des Grecs, & si dans la suite la corruption s'y glissa, le Sénat y mit ordre & proscrivit les Bacchanales. » Vos peres, dit son » Orateur au peuple, vous ont » appris à prier, à honorer des » Dieux sages, non des Dieux qui » enforcelent les esprits par des » superstitions étrangères abominables ; non des Dieux, qui avec » le fouet des furies poussent leurs » adorateurs à toutes sortes d'exces.

Enfin les Grecs offrirent à leurs Dieux extravagans & inhumains, des victimes humaines, & les Romains eurent horreur de ces affreux sacrifices.

REMIREMONT. Illustre Châpitre de Chanoinesses. L'Abbesse est Princesse de l'Empire, & fait seule les vœux solennels, à moins qu'elle n'en obtienne dispense ; mais les Chanoinesses n'ont ni vœux ni clôture : elles font seule-

ment preuve de la plus grande Noblesse.

Ce Chapitre est gouverné par une Abbessé, une Doyenne & une Secrete ou Sacristine, dont les fonctions & les Menfes sont séparées. Le revenu de l'Abbaye est partagé en cent quarante-quatre Prébendes, dont l'Abbessé en possède trente-six; vingt-neuf sont partagées entre douze Chapelains, le Grand Sénéchal, le Grand Sonrier ou Maître des Bois, & quelques autres Officiers, tous gens de qualité. » Les soixante-dix-neuf Prébendes qui restent, » se partagent entre les Chanoines, qui sont rangées sous vingt-neuf compagnies; de ces compagnies il y en a cinq de cinq Chanoines chacune, huit de quatre, six de trois, & deux de deux.

» Chaque Chanoinesse est prébendée sur l'une de ces compagnies, & regarde les autres comme ses compagnes de prébende; si elles viennent à mourir sans avoir aprebendé une Demoiselle, la survivante succède à leurs meubles & à leur prébende: ensorte cependant qu'une Dame qui se trouve seule dans une compagnie de cinq, est obligée de faire trois nièces, c'est-à-dire, d'aprebender trois Demoiselles, l'une sur les deux premières prébendes, l'autre sur les deux suivantes, & la troisième sur celle qui reste: la survivante d'une compagnie de quatre ou de trois, doit faire deux nièces, celle d'une compagnie de deux n'en doit faire qu'une; si elles y manquent,

» l'Abbessé y pourvoir après un certain délai. Par ce moyen le Chœur est toujours rempli d'environ quarante Dames & le service s'y fait avec beaucoup de régularité. Les Chanoines touchent leur distribution au Chœur comme les Chanoines.

L'Abbessé de Remiremont use de cette formule: » Je N. par la Grace de Dieu, humble Abbessé de l'Eglise de Saint Pierre de Remiremont, de l'Ordre de Saint Benoit, Diocèse de Toul, immédiatement soumise au saint Siège Apostolique, &c. L'Abbessé en qualité de Princesse du saint Empire, se fait servir avec routes les cérémonies Princières. Quand elle va à l'Offrande ou à la Procession, sa Dame d'honneur lui porte la queue de son manteau, son Sénéchal porte la croffe devant elle; le Diacre & le sous-Diacre la vont prendre à sa chaise abbatiale pour la mener à l'offrande; ils la reconduisent à sa place, & lui apportent l'Evangile, le Corporal & la Paix à baiser. Elle fait les montres & les revues des bourgeois en armes par son Sénéchal, qui n'obéit qu'à elle; il prend d'elle le mot, ou de la Dame Chanoinesse sa Lieutenant, & garde les clefs de la Ville. Quand l'Abbessé vient à mourir, sa succession échoit par moitié au Chapitre & à la future Abbessé.

RÉMISSION. Ce mot signifie remise, relâchement, cession de dettes, de droits, d'impôts, élargissement, pardon.

Vous publierez, dit le Lévitique, (xxv. 10.) la Rémission

générale à tous les habitans du pays. On fait que dans l'année de Jubilé la Loi affranchissait les Hébreux de la servitude, de leurs dettes, & que dans l'année Sabbatique on remettait les dettes aux débiteurs insolvables, & qu'on rendait la liberté aux esclaves Hébreux d'origine.

Les Israélites prenaient aussi le mot *Rémision* pour vacation d'affaires, & pour exemption d'impôts & de contribution. Il désignait aussi l'abolition de la faute ou de l'impureté cérémonielle qui s'obtenait par les purifications, les offrandes & les sacrifices.

L'année de la mort de Jésus-Christ fut une année de *Rémision* & de Jubilé, qui fut le dernier que célébra la nation Juive; car Jérusalem fut détruite avant le retour de la cinquantième année.

Dans notre sainte Religion le mot *Rémision* se prend pour celle du péché qui s'acquiert par le changement de vie.

Il y a *Rémision* des peines éternelles par le Sacrement de Pénitence, & des peines temporelles qu'il reste à subir ou dans cette vie ou dans l'autre.

Rémision est aussi l'acte par lequel le Prince remet à l'accusé la peine, sur-tout de mort, due à son crime; les Lettres expédiées à ce sujet sont différentes des Lettres d'abolition & de pardon.

RÉMISSION. On trouve ce mot employé diversement dans l'Ecriture. Dans le vieux Testament il est dit: (Lév. xxv, 10.) » Vous publierez la *Rémision* générale à tous les habitans du pays, «

Lorsque l'année du Jubilé arrivait, tous les Israélites étaient affranchis de leurs dettes, & ils rentraient dans la possession des biens qu'ils avaient précédemment engagés. Dans l'année Sabbatique on accordait la liberté aux esclaves Hébreux d'origine, & l'on tenait quittes les débiteurs insolvables. Le mot *Rémision* se prend aussi pour *vacation des affaires*, c'est-à-dire, pour le tems où les Tribunaux étaient fermés, comme les premiers de chaque mois, les jours de fêtes & de sabbat. Dans les Macchabées (ch. xij, v. 34.) il est employé pour exemption de charges, d'impôts & de contribution. On trouve dans S. Luc (iv, 19.) qu'il signifie élargissement, liberté de servitude.

» L'esprit du Seigneur m'a envoyé
» pour annoncer aux captifs leur
» élargissement, & pour publier
» l'année favorable du Seigneur. «
Rémision désigne aussi, dans l'ancienne loi, l'abolition de la faute ou de l'impureté cérémonielle, qui s'obtenait par des purifications, des offrandes & des sacrifices, & dans l'Evangile pour celle du péché qui s'acquiert par un changement de vie.

REMMON. Idole des peuples de Damas: quelques Auteurs ont avancé que c'était Saturne, Dieu fort révééré par les Orientaux; mais d'autres, avec beaucoup plus de vraisemblance, assurent que c'est le soleil, nommé *Remmon*, qui signifie *hauteur*, à cause de son élévation sur la terre.

REMONTRANS. Nom que l'on donne en Hollande aux Arméniens à cause des Remontrances

qu'ils présenterent en 1611, aux Etats Généraux contre les décisions du Synode de Dordrecht où ils furent condamnés. (*Voyez* ARMINIENS.)

RÉMURIES. Nom d'une fête que Romulus institua en l'honneur de Rémus son frere, sous prétexte d'appaier les mânes de ce Prince. On rapporte que Romulus, ayant consulté l'oracle sur les moyens de faire cesser une affreuse peste qui ravageait Rome & son territoire, en reçut pour réponse qu'il devait bâtir à Rémus un magnifique tombeau sur le mont Aventin, & établir des sacrifices annuels en son honneur. Servius qui nous a conservé cette anecdote, ajoute que cette fête s'appella *Lémuria*, du nom de Rémus; & que lorsque Romulus rendait la justice au peuple Romain, il faisait placer un siege à côté du sien, sur lequel reposaient les ornemens royaux, comme si Rémus eût encore été vivant, & qu'il eût régné avec lui. Pendant la nuit qui précédait la solennité des Lémuries, on faisait des prières & des conjurations, telles que celles qu'on employait pour appaier les mânes irrités contre leurs meurtriers; ce qui est une terrible présomption contre Romulus, qu'on aurait peine à justifier de l'assassinat de son frere. Quoi qu'il en soit, les Rémuries devinrent dans la suite une fête générale en mémoire des morts, sous le nom de Lémuries.

RENÉGAT. C'est un Chrétien qui apostasie & abandonne la Religion que Jésus-Christ nous a

enseignée lui-même, pour embrasser le Mahométisme, ou quelque autre Religion. Ces malheureux sont ceux qui maltraitent le plus cruellement les esclaves Chrétiens qui tombent entre leurs mains. Les Turcs ont plus d'humanité.

RENOMMÉE. Les Poètes ont fait une Divinité de la Renommée, & les Athéniens avaient élevé un Temple en son honneur, & lui rendaient un culte réglé. Cette prétendue Déesse, fille de Titan & de la Terre, que Virgile représente comme un monstre qui a autant d'yeux, d'oreilles, de bouches & de langues, que de plumes, avait aussi un Temple dans Rome, bâti par les soins de Furius Camillus. Ovide semble s'être surpassé dans la description qu'il fait de cette fausse Divinité.

» Au centre de l'univers est
» un lieu également éloigné du
» ciel, de la terre & de la mer,
» & qui sert de limites à ces trois
» Empires; on découvre de cet
» endroit tout ce qui se passe dans
» le monde, & l'on entend tout
» ce qui s'y dit, malgré le plus
» grand éloignement; c'est-là
» qu'habite la Renommée sur une
» tour élevée, où aboutissent mille
» avenues; le toit de cette tour
» est percé de tous côtés; on
» n'y trouve aucune porte, &
» elle demeure ouverte jour &
» nuit. Les murailles en sont faites
» d'un airain retentissant, qui
» renvoie le son des paroles, &
» répète tout ce qui se dit dans
» le monde; quoique le repos &
» le silence soient inconnus dans

» ce

« ce lieu, on n'y entend cepen-
 « dant jamais de grands cris,
 « mais seulement un bruit sourd
 « & confus, qui ressemble à celui
 « de la mer qui mugit de loin,
 « ou à ce roulement que font les
 « nues après un grand éclat de
 « tonnerre; les portiques de ce
 « palais sont toujours remplis
 « d'une grande foule de monde;
 « une populace légère & chan-
 « geante va & revient sans cesse;
 « on y fait courir mille bruits,
 « tantôt vrais, tantôt faux, &
 « on entend un bourdonnement
 « continuel de paroles mal arran-
 « gées, que les uns écoutent,
 « & que les autres répètent au
 « premier venu, en y ajoutant
 « toujours quelque chose de leur
 « invention. Là règnent une sorte
 « de crédulité, l'erreur, une
 « fausse joie, la crainte, les al-
 « larmes sans fondement, la sé-
 « dition, & les murmures mys-
 « térieux dont on ignore les au-
 « teurs. La Renommée qui est la
 « Souveraine, voit de là tout ce
 « qui se passe dans le ciel, sur
 « la mer & sur la terre, & exa-
 « mine tout avec une inquiète
 « curiosité. »

L'amour de la bonne Renom-
 mée produit d'excellens effets : il
 détourne de tout ce qui est bas
 & indigne, & porte à des actions
 nobles & généreuses; c'est un des
 plus forts motifs qui puisse exci-
 ter les hommes à se surpasser
 les uns les autres dans les arts
 & les sciences qu'ils cultivent.

RENTIER. On nomme ainsi
 le citoyen lâche & paresseux,
 qui pour se débarrasser du soin
 des affaires, met tout son bien

en rentes constituées ou viagères.
 C'est toujours aux dépens du tra-
 vail, du commerce, & de l'hon-
 nête industrie que le nombre des
 Rentiers augmente dans un Etat.
 Ces inutiles Sybarites, plongés
 dans l'ivresse des plaisirs, dans
 l'oïveté, le luxe & la mollesse,
 dévorent le miel de l'abeille vi-
 gilante, & pervertissent bientôt
 les mœurs d'une nation. Plus il
 se trouve de Rentiers & de cé-
 libataires dans un Empire, &
 plus sûrement on peut prédire sa
 prochaine décadence. Qui se flat-
 terait de rencontrer un Cincin-
 natus entre ces deux especes d'hom-
 mes qui surchargent les terres,
 & qui n'oseraient ni les labou-
 rer ni les défendre ?

RÉORDINATION. C'est l'acte
 de conférer les ordres à une per-
 sonne déjà ordonnée, quand il
 y a nullité dans l'Ordination.

Le Sacrement de l'Ordre im-
 prime un caractère ineffaçable,
 & par conséquent il ne peut être
 réitéré. Les nouvelles consécrations
 dont l'Histoire Ecclésiastique
 fait mention vers le huitième
 siècle, n'étaient, suivant l'opi-
 nion des Théologiens, qu'une sim-
 ple cérémonie de réhabilitation
 pour rendre aux Prêtres l'exercice
 de leurs fonctions. L'Eglise d'Afri-
 que ne réordonna jamais les Evê-
 ques & les Prêtres Donatistes,
 quand ils voulurent se réunir aux
 Catholiques.

L'usage de l'Eglise Romaine est
 de réordonner les Anglicans,
 parce que la forme de leur Oi-
 dination paraît insuffisante, &
 qu'on prétend que leurs Evêques
 ne sont pas validement consacrés.

Les Anglicans ordonnent les Ministres Luthériens & Calvinistes qui passent dans leur communion.

RÉPARATION d'honneur. Déclaration que l'on fait de vive voix ou par écrit pour rétablir l'honneur de quelqu'un qu'on avait attaqué. La Réparation est toujours proportionnée à la qualité de l'offense, & à la qualité de l'injure, & aussi à celle de l'accusé.

Une matiere aussi délicate exige que nous mettions sous les yeux du Lecteur le Règlement de Messieurs les Maréchaux de France: il est du 22 Août 1653, & contient ce qui suit.

» Sur ce qui nous a été ordonné
» par expès commandement du
» Roi, & notamment par la Dé-
» claration de Sa Majesté contre
» les duels, lue, publiée, & re-
» gistrée au Parlement de Paris
» le 29 Juillet dernier, de nous
» assembler incessamment pour
» dresser un Règlement le plus
» exact & le plus distinct qu'il
» se pourra sur les diverses satis-
» factions & réparations d'hon-
» neur que nous jugerons devoir
» être ordonnées suivant les di-
» vers degrés d'offenses, & de
» telle sorte que la punition contre
» l'agresseur, & la satisfaction
» à l'offensé, soient si grandes
» & si proportionnées à l'injure
» reçue, qu'il n'en puisse naître
» aucune plainte ou querelle nou-
» velle, pour être ledit Règle-
» ment inviolablement suivi &
» observé à l'avenir par tous ceux
» qui seront employés aux ac-
» commodemens des différens qui
» toucheront le point d'honneur

» & la réputation des Gentils-
» hommes. »

Nous, après avoir vu & examiné les propositions de plusieurs Gentilshommes de qualité de ce Royaume, qui ont eu ensemble diverses conférences sur ce sujet, en conséquence de l'ordre qui leur a été donné par nous dès le premier Juillet 1651, lesquels nous ont présenté dans notre assemblée lesdites propositions rédigées par écrit, & signées de leurs mains, avons, après une mure délibération, couché & arrêté les articles suivans.

1°. Que dans toutes les occasions & sujets qui peuvent causer des querelles & ressentimens, nul Gentilhomme ne doit estimer contraire à l'honneur tout ce qui peut donner entier & sincere éclaircissement de la vérité.

2°. Qu'entre les Gentilshommes, plusieurs ayant déjà protesté solennellement, & par écrit, de refuser toutes sortes d'appels, & de ne se battre jamais en duel pour quelque cause que ce soit, ceux-ci sont d'autant plus obligés à donner ces éclaircissemens, que sans cela ils contreviendraient formellement à leur écrit, & feroient par conséquent plus dignes de répréhension & châtimement dans les accommodemens de querelles qui surviendraient par faute d'éclaircissement.

3°. Que si le prétendu offensé est si peu raisonnable que de ne se pas contenter de l'éclaircissement qu'on lui aura donné de bonne foi, & qu'il veuille obliger celui de qui il croira avoir été offensé à se battre contre lui,

celui qui aura renoncé au duel pourra répondre en ce sens ou autre semblable. » Qu'il s'étonne » bien, que sachant les derniers » Edits du Roi, & particulière- » ment la Déclaration de plusieurs » Gentilshommes, dans laquelle » il s'est engagé publiquement » de ne se point battre, il ne » veuille pas se contenter des » éclaircissemens qu'il lui donne, » & qu'il ne confidere pas qu'il » ne peut, ni ne doit donner ou » recevoir aucun lieu pour se » battre, ni même lui marquer » les endroits où il se pourrait » rencontrer, mais qu'il ne chan- » gera rien à la façon ordinaire » de vivre : « & généralement tous les autres Gentilshommes pourront répondre, » que si on » les attaque, ils se défendront ; » mais qu'ils ne croient pas que » leur honneur les oblige à s'al- » ler battre de sang froid, & » contrevenir ainsi formellement » aux Edits de Sa Majesté, aux » loix de la Religion & à leur » conscience. »

4°. Lorsqu'il y aura quelque démêlé entre les Gentilshommes, dont les uns auront promis de ne se point battre, & les autres non, les derniers seront toujours réputés les agresseurs, si ce n'est que le contraire paraîsse par des preuves bien expressees.

5°. Et parce qu'on ne pourrait aisément prévenir les voies de fait, si nous, les Gouverneurs ou Lieutenans Généraux des Provinces, n'étions soigneusement avertis de toutes les causes & commencemens des querelles, nous avons avisé & arrêté, confor-

mément au pouvoir qui nous est attribué par le dernier Edit de Sa Majesté, enregistré au Parlement, le Roi y étant le 7 Septembre 1651, de nommer & commettre incessamment en chaque Bailliage & Sénéchaussée de ce Royaume, un ou plusieurs Gentilshommes de qualité, âge & suffisance requises, pour recevoir les avis des différens Gentilshommes, & nous les envoyer ou aux Gouverneurs & Lieutenans Généraux des Provinces, lorsqu'ils y seront résidens, & pour être généralement fait par lesdits Gentilshommes commis ce qui est prescrit par le second article dudit Edit.

6°. Et nous ordonnons en conformité du même Edit, à tous nos Prévôts, vice-Baillifs, vice-Sénéchaux, Lieutenant-Criminels de Robe-Courte, & autres Officiers des Maréchaussées, d'obéir promptement & fidèlement auxdits Gentilshommes commis pour l'exécution de nos ordres.

7°. Et afin de pouvoir être encore plus soigneusement avertis des différens des Gentilshommes, nous déclarons suivant l'art. iij du même Edit, que tous ceux qui se rencontreront, quoiqu'inopinément, aux lieux où se commettront des offenses, soit par rapport, discours ou paroles injurieuses, soit par manque de paroles données, soit par démentis, paroles, soufflets, coups de bâtons, ou autres outrages à l'honneur, de quelque nature qu'ils soient, seront à l'avenir obligés de nous en avertir, ou les Gouverneurs ou Lieutenans Généraux

des Provinces ; ou les Gentilshommes , sur peine d'être réputés complices desdites offenses, & d'être poursuivis comme y ayant tacitement contribué ; & que ceux qui auront connoissance des procès qui seront sur le point d'être intentés entre Gentilshommes pour quelque intérêt d'importance, seront aussi obligés, suivant le même article iij dudit Edit, de nous en donner avis, ou aux Gouverneurs, ou Lieutenans Généraux des Provinces ; ou aux Gentilshommes commis dans les Bailliages, afin de pourvoir aux moyens d'empêcher que les parties ne sortent des voies de la Justice ordinaire, pour en venir à celle de fait, & se faire raison par elles-mêmes.

8°. Et pour ce que dans les offenses qu'on peut recevoir, il est nécessaire d'établir quelques règles générales pour les satisfactions, lesquelles répareront suffisamment l'honneur, des quelles seront reçues & pratiquées, puisqu'il n'est que trop constant que c'est l'opinion qui a établi la plupart des maximes du point d'honneur ; & considérant que dans les offenses il faut regarder avant toutes choses, si elles ont été repoussées par quelques réparties ou revanches plus atroces : nous déclarons que dans celles qui auront été faites sans sujet, & qui n'auront point été repoussées, si elles consistent en paroles injurieuses, comme de *foi*, *lâche*, *traîtres*, & semblables, on pourra ordonner pour punition que l'offensant tiendra prison pendant un mois, sans que le tems en puisse être diminué

par le crédit ou priere de qui que ce soit, ni même par l'indulgence de la personne offensée ; qu'après qu'il sera sorti de prison, il déclare à l'offensé : « Que mal-à-propos & impertinemment il l'a offensé par des paroles outrageuses qu'il reconnaît être fausses, & lui en demande pardon »

9°. Pour le démenti ou menaces de coups de bâton ; on ordonnera deux mois de prison, dont le tems ne pourra être diminué, non plus que ci-dessus ; & après que l'offensant sera sorti de prison, il demandera pardon à l'offensé avec des paroles encore plus satisfaisantes que les susdites, & qui seront particulièrement spécifiées par les Juges du point d'honneur.

10°. Pour les offenses actuelles de coups de main & autres semblables, on ordonnera pour punition que l'offensant tiendra prison pendant six mois, dont le tems ne pourra être diminué non plus que ci-dessus, si ce n'est que l'offensant requière qu'on commue seulement la moitié du tems de ladite prison en une amende qui ne pourra être moindre que de quinze cens livres, applicables à l'hôpital le plus proche du lieu de la demeure de l'offensé, & laquelle sera payée avant que ledit offensant sorte de prison ; & après même qu'il en sera sorti, il se soumettra encore de recevoir de la main de l'offensé des coups pareils à ceux qu'il aura donnés, & déclarera de paroles & par écrit : « Qu'il l'a frappé brutalement, & le supplie de lui

» pardonner & oublier cette offense. «

11°. Pour les coups de bâtons & autres pareils outrages, l'offensé tiendra prison un an entier, & ce tems ne pourra être modéré, sinon de six mois, en payant trois mille livres d'amende payable & applicable en la manière ci-dessus : & après qu'il sera sorti de prison, il demandera pardon à l'offensé un genouil en terre, se soumettra en cet état de recevoir de pareils coups ; le remerciera très-humblement, s'il ne lui donne pas comme il le pourrait faire, & déclarera en outre de paroles & par effet : » Qu'il l'a offensé brutalement ; » qu'il le supplie de l'oublier ; » & que s'il était en sa place, » il se contenterait des mêmes » satisfactions. « Et dans toutes les offenses de coups de mains, de bâtons ou autres semblables, outre les susdites punitions & satisfactions, on pourra obliger l'offensé de châtier l'offensé par les mêmes coups qu'il aura reçus, quand même il aurait la générosité de ne le pas vouloir ; & cela au cas seulement que l'offense soit jugée si atroce par les circonstances, qu'elle exige qu'on réduise l'offensé à cette nécessité.

12°. Et lorsque les accommodemens se feront en tous les cas susdits, les Juges du point d'honneur pourront ordonner tel nombre d'amis de l'offensé qu'il leur plaira, pour voir faire les satisfactions qui seront ordonnées, & les rendre plus notoires.

13°. Pour les offenses & ou-

trages à l'honneur qui se feront à un Gentilhomme pour le sujet de quelque intérêt civil, ou de quelque procès qui serait déjà intenté pardevant les Juges ordinaires, on ne pourra, dans les offenses ainsi survenues, être trop rigoureux dans les satisfactions, & ceux qui régleront de semblables différens, pourront, outre les punitions spécifiées ci-dessus en chaque espece d'offense, ordonner encore le bannissement pour autant de tems qu'ils jugeront à propos des lieux où l'offensé fait sa demeure ordinaire ; & alors qu'il sera constant par notoriété de fait ou autres preuves, qu'un Gentilhomme se soit mis en possession de quelque chose par les voies de fait ou par surprise, on ne pourra faire aucun accommodement, même touchant le point d'honneur, que la chose contestée n'ait été préalablement mise dans l'état où elle était devant la violence ou la surprise.

14°. Et pour ce qu'outre les susdites causes de différens, les paroles qu'on prétend avoir été données & violées, en produisent une infinité d'autres ; nous déclarons qu'un Gentilhomme qui aura tiré parole d'un autre, sur quelque affaire que ce soit, ne pourra faire à l'avenir aucun fondement, ne se plaindre qu'elle ait été violée si on ne lui a donnée par écrit, ou en présence d'un ou plusieurs Gentilshommes : & ainsi tous les Gentilshommes seront désormais obligés de prendre cette précaution, non-seulement pour obéir à nos Réglemens ; mais encore pour l'intérêt qu'un chacun a de conserver

l'amitié de celui qui lui aura donné sa parole, & de n'être pas déclaré agresseur, ainsi qu'il sera dorénavant dans tous les démêlés qui arriveront ensuite d'une parole donnée sans écrit ni témoins, & qu'il prétendra n'avoir pas été observée.

15°. Si la parole donnée par écrit, ou pardevant d'autres Gentilshommes, se trouve violée, l'intéressé sera tenu d'en demander justice à nous, aux Gouverneurs ou Lieutenans Généraux des Provinces, ou autres Gentilshommes commis, à faute de quoi il sera réputé agresseur dans tous les démêlés qui pourront arriver en conséquence de ladite parole violée; comme aussi tous les témoins de ladite parole violée, qui n'auront point donné avis, seront responsables de tous les désordres qui en pourront arriver; & quant à ce qui regarde lesdits manquemens de parole, les réparations & satisfactions seront ordonnées suivant l'importance de la chose.

16°. Si par le rapport des préfens ou par d'autres preuves, il paraît qu'une injure ait été faite de dessein prémédité, de gaieté de cœur & avec avantage, nous déclarons que, selon les loix de l'honneur, l'offensé peut poursuivre l'agresseur & ses complices par devant les Juges ordinaires, comme s'il avait été assassiné; & ce procédé ne doit point sembler étrange, puisque celui qui offense un autre avec avantage, se vend par cette action indigne d'être traité en Gentilhomme; si toutefois la personne offensée n'aime mieux s'en rap-

porter à notre jugement, ou à celui des autres Juges du point d'honneur, pour la satisfaction & le châtimement de l'agresseur, lequel doit être beaucoup plus grand que tous les précédens, qui ne regardent que les offenses qui se font dans les querelles inopinées.

17°. Au cas qu'un Gentilhomme refuse ou diffère, sans aucune cause légitime, d'obéir à nos ordres, ou à ceux des autres Juges du point d'honneur, comme de se rendre pardevant nous ou eux, lorsqu'il aura été assigné par acte signifié à lui ou à son domicile, & aussi qu'il n'aura pas subi les peines ordonnées contre lui, il y sera incessamment contraint, après un certain tems prescrit, par garnison dans sa maison ou emprisonnement, conformément au huitième article dudit Edit: ce qui sera soigneusement exécuté par nos Prévôts, vice-Baillifs, vice-Sénéchaux, Lieutenans Criminels de Robe-Courte, & autres Lieutenans, Exempts, Archers des Maréchaussées, sur peine de suspension de leurs charges & privation de leurs gages, & ladite exécution se fera aux frais & dépens de la partie défobéissante & réfractaire.

18°. Et suivant le même article viij dudit Edit, si nos Prévôts, vice-Baillifs, vice-Sénéchaux, Lieutenans Criminels de Robe-Courte, & autres Officiers des Maréchaussées, ne peuvent exécuter lesdits emprisonnemens, ils saisiront & annoteront tous les revenus desdits défobéissans, donneront avis desdites saisies à MM. les Procureurs-Généraux ou

à leurs Substituts, suivant la dernière Déclaration contre les duels enregistrée au Parlement de Paris le 29 Juillet dernier, pour être lesdits revenus appliqués & acquis durant tout le tems de la désobéissance à l'hôpital de la ville où sera le Parlement, dans le ressort duquel seront les biens du désobéissant, conjointement avec l'hôpital du Siege Royal d'où ils dépendront aussi, afin que s'entraïdant dans la poursuite, l'un puisse fournir l'avis & la preuve; & l'autre la justice & l'autorité; & au cas qu'il y ait des dettes précédentes qui empêchent la perception du revenu confisqué au profit desdits hôpitaux, la somme à quoi pourra monter ledit revenu deviendra une dette hypothéquée sur tous les biens meubles & immeubles du désobéissant, pour être payée & acquittée en son ordre, suivant le même article viij dudit Edit.

19°. Si ceux à qui nous & les autres Juges du point d'honneur auront donné des gardes s'en sont dégagés, l'accommodement ne sera point fait, qu'ils n'aient tenu prison durant le tems qui sera ordonné.

20°. Et généralement dans toutes les autres différentes offenses qui n'ont point été spécifiées ci-dessus, & dont la variété est infinie, comme si elles ont été faites avec sujet, & si elles ont été repoussées avec quelques réparties plus atroces; ou si, par des paroles outrageuses, l'offensant s'est attiré un démenti ou quelque coup de main; & en un mot dans toutes les autres rencontres d'in-

jures insensiblement aggravées, nous remettons aux Juges du point d'honneur d'ordonner punitions & satisfactions, telles que les cas & les circonstances le requerront. Les exhortons de faire toujours une particulière considération sur celui qui aura été l'agresseur & la première cause de l'offense, & de renvoyer par-devant nous tous ceux qui voudront nous représenter leurs raisons, &c.

Etait signé, d'Estrées, de Grammont, la Motte, l'Hôpital, Plessis-Pralin, Villeroy, de Grancey, d'Albret, de Clérambaut.

Ce Règlement fut revu en 1679, & il fut ordonné au sujet du septieme article, qu'au lieu d'un mois l'offenseur tiendrait la prison pendant deux; au sujet du huitieme que la prison, au lieu de deux, serait de quatre mois, & que l'offensant demanderait pardon à l'offensé: au sujet de l'article neuf, que celui qui aura frappé tiendra la prison pendant un an; que si le soufflet n'a pas été précédé d'un démenti, il la tiendra pendant deux; & qu'après la sortie il se soumettra à recevoir pareils coups que ceux qu'il aura donné, &c. A l'égard du dixieme article il est dit, que celui qui aura frappé du bâton ou autrement, tiendra la prison pendant deux ans, & y demeurera quatre ans, s'il n'a point été frappé auparavant.

Sur le quinzieme article, il est dit que celui qui aura frappé seul, & par devant, tiendra la prison pendant quinze ans, & celui qui aura frappé par derrière, quoique

seul, ou avec avantage, doit tenir la prison pendant vingt années entières, & ce dans une ville, citadelle ou forteresse.

Les autres articles ne souffrirent aucun changement.

Nous ne rapporterons pas les Ordonnances contre les duels, il suffit d'exposer que nos Rois Louis XIII, Louis XIV & Louis XV, ont fait serment de n'accorder aucune grace aux coupables de ce crime. On peut se rappeler que Louis XIII fit condamner à mort pour crime de duel le Comte de Bouteville, pere du célèbre Maréchal de Luxembourg. (*Voyez DUEL.*) Ceci nous rappelle que deux Officiers ayant demandé permission au grand Gustave, Roi de Suède, de se battre en duel, ce Prince la leur accorda, à condition qu'ils se battraient devant lui. Il fit tout de suite venir le bourreau, & lui commanda de trancher la tête à celui des deux combattans qui demeurerait victorieux; les deux Officiers se jetterent à genoux, demanderent pardon au Roi, & se jurèrent une amitié éternelle. On n'entendit plus parler de duels dans l'armée Suédoise.

Qu'un Gentilhomme qui mal-à-propos en offense un autre, soit en paroles, soit en action, perde tous les droits attachés à la Noblesse, & soit confondu dans la classe des roturiers, il n'y aura plus de duels.

REPAS de l'Empereur du Mexique. Montézuma, que les Espagnols trouverent sur le trône, faisait servir sa table avec une grandeur vraiment royale. On lui pré-

sentait ordinairement deux cens mets différens; il en choisissait quelques-uns, & le reste était distribué à ses Officiers. Sa table n'était qu'une sorte de coussin, ou une paire de peaux rouges. Le siege dont il se servait, n'était qu'un banc creusé à l'endroit où il s'asseyait, façonné & richement peint. Les nappes & les serviettes étaient de coton, fort déliées & très-blanches. Quatre cens pages portaient les plats, & posaient sur la table ceux que l'Empereur avait désignés en les touchant du bout d'une baguette, & des maîtres d'hôtel les faisaient réchauffer sur des brasiers. Avant qu'il se mit à table, vingt belles femmes se présentaient avec des bassins pour lui donner à laver. Sitôt qu'il était assis, certains Officiers avaient soin de fermer une balustrade pour empêcher le peuple d'avancer. Pendant tout le Repas on observait un profond silence. Des bouffons, des nains, des bossus, & autres gens contrefaits cherchaient à amuser le Prince par leurs propos & leurs contorsions. Tous les Officiers servaient à genoux & les pieds nus. Quoique les plats ne fussent que de terre, ils ne laissaient pas d'être précieux par le travail, mais ils ne reparaissaient pas sur la table de l'Empereur. Les vases & les soucoupes étaient d'or; ou quelquefois de superbes coquilles richement garnies. Montézuma mangeait rarement de la chair humaine, & il fallait qu'elle eût été sacrifiée. Souvent il y avait musique pendant le Repas, & le sujet des chansons était pris dans

l'ancienne histoire du pays, dont on rappelait les traits les plus glorieux à la nation.

REPAS de noces chez les Grecs. Lucien nous fournira cet article tiré de son Dialogue, intitulé les *Lapithes*. » Dès qu'on fut assis, dit-il, & qu'il fallut se mettre à table, les femmes qui étaient en assez grand nombre, & l'épousée au milieu couverte d'un voile, prirent le côté de la main droite; & les hommes se mirent vis-à-vis: le banquier Eucrite au haut-bout, puis Aristène, ensuite Zénon, thémis & Hermon; après eux s'assit le péripatéticien Cléodème, puis le Platonicien, & ensuite le marié; moi après, le Précepteur de Zénon après moi, puis son disciple. On mangea assez paisiblement d'un bord, car il y avait quantité de viandes, & fort bien apprêtées. Après avoir été quelque temps à table, Alcidas le Cynique entra: le maître de la maison lui dit qu'il était le bien venu, & qu'il prit un siège auprès de Dionysidore. Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme je vous vois, à demi renversés sur ces lits avec des carreaux de pourpre, comme s'il était question de dormir, & non pas de manger. Je me veux tenir debout, & paître deçà & delà à la façon des Scythes, &c. Cependant les santés couraient à la ronde, & l'on s'entretenait de divers discours. Comme on tardait à apporter un nouveau service,

Aristène qui ne voulait pas qu'il se passât un moment sans quelque divertissement, fit entrer un bouffon pour réjouir la compagnie. Il commença à faire mille postures extravagantes, avec sa tête rase & son corps tout disloqué: ensuite il chanta des vers en Egyptien; après cela il se mit à railler chaque convive, ce dont on ne faisait que rire. On apporta le dernier service, où il y avait pour chacun une pièce de gibier, un morceau de venaison, un poisson & du dessert; en un mot tout ce qu'on peut honnêtement ou manger, ou emporter. »

REPAS de réception. Lorsqu'on recevait à Rome un citoyen dans le Collège des Augures & des Pontifes, il était obligé de donner un grand festin à ses Collegues, qui, à moins d'une maladie certifiée par trois témoins irréprochables, ne pouvaient se dispenser d'y paraître. On nous a conservé la formule de cette attestation. » J'atteste que ma santé ne me permet pas encore de me trouver au Répas que (tel) doit donner, & je demande qu'on le fasse d'un jour à l'autre. » Les témoins signaient cette attestation, & le festin était reculé jusqu'au temps de la guérison du malade.

REPAS des Francs. Sans exclure plusieurs autres viandes, la principale nourriture des Francs était la chair du porc, & leur boisson la bière, le cidre, le poiré, & le vin d'absynthe: ils avaient aussi imaginé une liqueur com-

posée de vin , de miel , d'absynthe dans laquelle ils mêlaient des feuilles sèches. Les Francs , ainsi que les anciens Germains buvaient abondamment ; ils n'avaient point l'usage de faire poser des chandeliers sur leurs tables ; des esclaves tenaient dans leurs mains les chandelles dont ils devaient être éclairés. Ils usaient dans leurs Repas des mêmes ustensiles dont nous nous servons , à l'exception des fourchettes.

REPAS des Hébreux. Comme il n'était pas permis aux Hébreux de se nourrir de toutes sortes de viandes , ils auraient cru se souiller en mangeant avec des personnes d'une autre Religion , ou d'une profession décriée. Ils ne mangeaient point avec les Egyptiens , & refusaient de s'asseoir à la table des Samaritains. Chacun avait sa table séparée. Avant que de prendre leur Repas , ils se croyaient dans l'obligation absolue de se laver les mains. On voyait beaucoup d'abondance dans leurs festins solennels , mais peu de délicatesse ; ils étaient toujours accompagnés de musique vocale & instrumentale , & les parfums n'y étaient pas épargnés. D'abord les Hébreux se placèrent à table , comme nous le sommes aujourd'hui ; mais dans la suite ils prirent la coutume des Perses & des Chaldéens , qui mangeaient couchés sur des lits.

REPAS du Grand Seigneur. Les cuisiniers du Serrail entrent toujours en exercice avant le lever du soleil , parce que Sa Hauteesse qui se leve quelquefois de grand

matin , peut donner des ordres pour être servie avant l'heure marquée pour les Repas. Dans toutes les saisons le Sultan dîne ordinairement à dix heures , & soupe à six. Le chef de la cuisine a seul le droit de poser les plats sur la table du Monarque , qui s'assied les jambes croisées , met sur ses genoux une serviette pour couvrir ses habits , & une autre sur son bras gauche pour s'essuyer les doigts & la bouche. Il n'y a point d'Officier en titre pour découper les viandes , le Prince se sert lui-même. Une piece de maroquin lui sert de table & de nappe. On y place trois ou quatre excellens pains frais , & sortant du four. Il ne fait aucun usage de fourchette ni de couteau ; mais il emploie deux cuillères , l'une pour les potages , l'autre pour avaler divers syrops composés de sucre & de jus des meilleurs fruits. Les viandes sont toujours assez tendres pour qu'il ne soit pas besoin de se servir de couteau pour les dépecer. Chaque plat où il cesse de toucher , est aussi-tôt enlevé. Le service est composé de rôti & de bouilli ; ces viandes sont différentes , ainsi que les assaisonnemens : les potages sur-tout sont en grand nombre ; le dessert consiste en pâtisseries & en confitures. Rarement il boit plus d'un coup après le Repas , & c'est ordinairement une tasse de sorbet , qui lui est présentée par un Aga. Pendant ces Repas on observe un profond silence , & le Sultan s'amuse à examiner les postures & les singeries de ses muets & de ses nains ; auxquels souvent

il parle par signes. S'il dit un mot à un Officier, c'est la marque de la plus haute faveur : c'en est une encore plus considérable, lorsqu'il lui jette un pain : aussitôt l'heureux favori le coupe en plusieurs morceaux, & le distribue avec respect à tous ses compagnons. Le Grand Seigneur est continuellement servi en vaisselle d'or, excepté pendant le Ramadan, qu'il mange dans de la porcelaine jaune, que les Turcs regardent comme la plus précieuse. Rarement il mange d'autre poisson que celui qu'il prend lui-même, quand il se donne le divertissement de la pêche. Toutes les viandes qui sont desservies de la table du Prince, sont distribuées sur celles de ses Officiers, déjà splendidement servies, & ce surcroît de mets leur fait faire la chère la plus excellente.

Les Sultanes sont servies à la même heure que l'Empereur : leur vaisselle n'est qu'en porcelaine ; quelques-unes ont la permission de s'en procurer d'or ou d'argent à leurs dépens. On prétend qu'il n'y a rien de plus somptueux & de plus délicat que les festins qu'elles donnent à leur Souverain, lorsqu'il veut bien accepter de leur part quelque divertissement.

REPAS du mort. Les Hébreux faisaient un festin sur le tombeau de la personne qu'ils venaient d'inhumer, ou dans la maison mortuaire, au retour du convoi. Les Hébreux, prévaricateurs & idolâtres, ne manquaient pas de placer auprès des fosses quelques mets pour les âmes errantes, & ils croyaient que la Déesse Tri-

via, qui présidait aux rues & aux chemins, venait pendant la nuit enlever cette nourriture. Les Grecs, les Romains adoptèrent cette coutume ; dans tout l'Orient, dans la Syrie & à la Chine, on suit cet usage. Les premiers Chrétiens d'Afrique portaient à manger sur les tombeaux des martyrs & dans les cimetières.

REPAS par écot. On trouve chez les Grecs trois espèces de Repas : celui des noces, le Repas par écot, & celui que chaque particulier donnait à ses dépens. Dans le Repas par écot chaque convive payait également sa part, soit en argent, soit en viande. Les Romains donnaient le nom de *symbola* aux Repas qu'ils faisoient par contribution.

RÉPIT ou RÉPY. Surseance, délai qu'on accorde par grâce. Le Prince donne du Répy aux débiteurs de bonne foi, afin qu'ils aient le tems d'arranger leurs affaires. Le Répit s'accorde par lettres de la Grande Chancellerie, ou par des Arrêts du Conseil. Quoique ces Arrêts soient des grâces du Prince, ils ne sont pourtant rien moins qu'honorables aux Négocians qui les obtiennent, car ils deviennent par-là incapables d'exercer aucune charge ou fonction publique, jusqu'à ce qu'ils aient acquitté toutes leurs dettes, & obtenu des lettres de réhabilitation.

REPOS, *quies*, Divinité des Romains : elle avait deux Temples à Rome.

REPRÉSENTANS d'une nation. Ce sont des citoyens choisis pour parler au nom de l'État, pour

stipuler ses intérêts & empêcher qu'on ne l'opprime.

Dans un Etat despotique, le Chef est tout, sa volonté est la loi, & la société n'a point de Représentans. Tel est le Gouvernement Asiatique. En Europe, les nations ont eu de tems immémorial, leurs Représentans sous le nom de Diètes, d'Etats Généraux, de Parlemens, de Sénats.

Dans un Etat purement démocratique, la nation n'est pas représentée, le peuple fait connaître ses volontés dans les assemblées générales.

Dans une Monarchie absolue, le Souverain est l'unique Représentant de la nation.

Dans une Monarchie tempérée, le Souverain n'est que le dépositaire de la Puissance exécutive, & il ne représente la nation qu'en cette partie. Tel est le Gouvernement Anglais. Le Monarque est saisi de la Puissance exécutive, & il partage la législative avec le Parlement.

En Suède, le Roi gouverne conjointement avec un Sénat qui n'est que le Représentant de la Diète générale du Royaume.

En Allemagne, la nation Germanique est représentée par la Diète de l'Empire dont l'Empereur est le Chef.

Les anciens Germains, dit Tacite, vivaient sous un Gouvernement libre & modéré; le Chef proposait, les Grands délibéraient entre eux des affaires peu importantes; mais toute la nation était consultée sur les grandes affaires.

En fouillant dans les décombres de l'antiquité pour y découvrir

l'origine de nos Gouvernemens modernes, on trouvera qu'ils ont tous été fondés par des nations belliqueuses & sauvages, qui se ruèrent sur des nations riches & policées. Ces farouches guerriers firent des loix favorables aux vainqueurs & funestes aux vaincus; voilà pourquoi dans nos Monarchies modernes, les Nobles, c'est-à-dire, les guerriers se trouvent possesseurs des terres des anciens habitans, & ont le droit exclusif de représenter les nations.

Après le démembrement de l'Empire Romain en Europe, les Barbares se soumirent au joug de l'Evangile, & leur vénération pour les Ministres de la Religion, les engagea à les appeler dans leurs assemblées.

Sous le Gouvernement féodal, la Noblesse & le Clergé jouirent long-tems du droit exclusif, d'être les Représentans de la nation, mais lorsque les Rois purent s'affranchir des violences d'une Noblesse altière & d'un Clergé riche & entreprenant; la voix du peuple fut entendue, & les loix reprirent vigueur.

RÉPROBATION. Ce mot signifie l'exclusion de la vie éternelle, & la destination aux supplices de l'Enfer pour un certain nombre d'hommes qui n'auront point accompli la loi naturelle, ou révélée, si celle-ci a pu leur être connue, l'une & l'autre, malgré les secours surnaturels que Dieu ne refuse à personne. La Réprobation est un Mystère profond & impénétrable. Il est décidé comme de foi parmi les Catholiques.

1°. Qu'il y a une Réprobation , c'est-à-dire , qu'il se trouve en Dieu un decret, non-seulement d'exclure de la gloire quelques-unes de ses Créatures, mais encore des les condamner au feu éternel pour le péché originel & leurs mauvaises actions. (S. Math. c. xxv. v. 13. 41. Epist. aux Rom. c. ix v. 22.).

2°. Que le nombre des réprouvés est beaucoup plus grand que celui des élus. Math. c. vij. v. 14. xx. v. 16).

3°. Que le nombre des réprouvés , d'après leurs mauvaises actions, est fixe & immuable, qu'il ne peut ni augmenter ni diminuer ; (S. Augustin Lib. de corrept. & gratia. c. xij.)

» Si quelq'un , dit ce pere de
» l'Eglise , veut savoir pourquoi
» l'un est prédestiné , tandis que
» l'autre est réprouvé , qu'il s'onde,
» s'il le peut , l'abîme des jugemens
» de Dieu ; mais qu'il se donne
» de garde du précipice ; car en
» fin il n'y a point d'injustice en
» Dieu... Dieu peut sauver quel-
» ques-uns , sans qu'ils le méritent ,
» parce qu'il est bon , mais
» il ne peut damner aucune créa-
» ture , qu'elle ne l'ait mérité ,
» parce qu'il est souverainement
» juste. »

4°. Que le décret de la Réprobation n'impose pas aux réprouvés la nécessité de pécher, qu'il ne les porte point au crime, & qu'ils ne deviennent prévaricateurs que par un choix très-libre de leur volonté. (II. Conc. d'Orange. Can. 25.)

5°. Qu'il est faux que la Réprobation exclue les réprouvés de

toute communication de grace, ou , ce qui est la même chose, qu'aucun des réprouvés ne reçoive dans le même-tems , ni le don de la foi, ni le secours de la grace actuelle pour pratiquer la vertu, ni jamais la grace de la justification. (Conc. de Trente, Session vj. , Can. xvij.)

6°. Que la Réprobation qui n'est autre chose que la préparation des peines éternelles, & la destination au feu de l'enfer, suppose nécessairement & indispensablement la prévision de quelque péché mortel, accompagné de l'im-pénitence finale. (S. Aug. Oper. imperf. L. iij, c. xvij. & L. iv, c. xxv.)

7°. Que la Réprobation des mauvais anges a eu pour fondement leur révolte dont ils ne devaient jamais se repentir. Que celle des enfans qui meurent sans baptême, a pour source & pour principe le péché originel qu'ils ont contracté en Adam, & qui ne devait jamais leur être remis. Que celle des Payens est fondée non-seulement sur le péché originel qui ne devait point être effacé en eux, mais encore sur les péchés actuels qu'ils auront commis sans en faire pénitence ; enfin que celle des fidèles ne prend sa source que dans la prévision des péchés actuels qu'ils ont commis ou ont pu commettre & dans lesquels ils mourront sans en faire pénitence.

Calvin a osé avancer que la Réprobation dépendait du bon plaisir de Dieu, & qu'antécédemment à toute prévision de péché, il avait destiné un certain nombre de ses créatures raisonnables aux

supplices éternels , mais la plus grande partie de ses sectateurs , abhorre maintenant cette doctrine impie & cruelle.

RÉPUBLIQUE. Gouvernement dans lequel le peuple en corps ou seulement une partie du peuple , a la souveraine puissance. Lorsque le peuple en corps est le maître, c'est une démocratie : lorsque le souverain pouvoir est entre les mains d'une partie du peuple, c'est une aristocratie. Lorsque plusieurs corps politiques se réunissent pour former un plus grand Etat, c'est une République fédérative.

Les anciens ne connaissaient point le Gouvernement fondé sur un corps de Noblesse , & encore moins un Gouvernement fondé sur un corps législatif formé par les représentans d'une nation.

La République Romaine englutit toutes les Républiques de Grece & d'Italie , qui contentent de leurs villes se gouvernoient selon leurs loix , & assembloient leurs citoyens dans leurs murailles.

RÉPUDIATION. Chez les Romains les fiançailles se rompaient par un biller de Répudiation , conçu en ces termes : » je rejette la » promesse que vous m'aviez faite , » ou je renonce à la promesse que » je vous avais faite. » L'homme devait rendre le gage qu'il avait reçu de la femme , & celle-ci était condamnée au double. Lorsque le caprice seul , & non une cause de plainte légitime , déterminait la Répudiation , il n'y avoit point d'amende. On doit distinguer le divorce de la Répudiation. Les cas de divorce étaient lorsqu'une fem-

me était convaincue d'avoir empoisonné ses enfans , & d'en avoir supposé à la place des siens ; lorsqu'elle était adultère , ou même lorsqu'elle avait bû du vin à l'insçu de son mari. Le premier exemple du divorce fut donné par S. P. Carvilius Ruga , en 520 de Rome , à cause de la stérilité de sa femme. Dans la suite le divorce devint commun : l'Acte portait ces mots. *Res tuas tibi habeto.*

REQUÊTE. Pierre le Grand rendit une Ordonnance par laquelle il était défendu à ses sujets de lui présenter une Requête , à moins qu'auparavant ils n'en eussent présenté deux à ses Officiers. On pouvait en cas de déni de justice, lui en présenter une troisième ; mais celui qui la présentait à tort devait perdre la vie. Depuis la publication de cette Ordonnance , personne n'osa présenter de Requête au Czar.

Un nommé Eudmond , marchand à Nicomédie , présenta en ces termes une Requête à l'Empereur Antonin.

» Plainte d'Eudmond de Nicomédie à l'Empereur Antonin.
» Seigneur , en voyageant dans » l'Italie , nous avons fait nau- » frage , & nos effets ont été pillés » & enlevés par les fermiers des » Isles Cyclades.

L'Empereur répondit : » je suis » à la vérité maître du monde ; » mais la loi des Rhodiens règne » sur la mer , & sert de règle pour » décider les difficultés qui con- » cernent la navigation maritime , » pourvu qu'elle s'accorde avec » nos loix. »

REQUÊTES de l'Hôtel du Roi.

Jurisdiction Royale exercée par les Maîtres des Requêtes, lesquels y connaissent de certaines affaires privilégiées qui leur sont attribuées par les Ordonnances.

Elle tire son origine de la Jurisdiction qu'on appellait les *Plaids de la Porte*, parce qu'anciennement la Justice se rendait aux portes des Villes, des Temples & des Palais des Seigneurs, & que nos Rois se conformant à cet usage, tenaient aussi leurs Plaids à la porte de leurs Hôtels, où ils rendaient la justice en personne, ou la faisaient rendre par quelques personnes de leur Conseil.

A ces Plaids succéderent les Requêtes de l'Hôtel, c'est-à-dire, les Requêtes que ceux de l'Hôtel du Roi présentaient pour demander justice. Ceux du Conseil du Roi, préposés pour recevoir ces Requêtes furent d'abord appelés Clercs des Requêtes, non qu'ils fussent Ecclésiastiques, mais parce qu'ils étaient lettrés & gens de loi : ensuite on introduisit des Laïcs, c'est-à-dire, des personnes d'épée.

Sous Philippe de Valois, la Jurisdiction des maîtres des Requêtes fut rendue sédentaire à Paris.

Il n'y a point d'autres Juges aux Requêtes de l'Hôtel, que les Maîtres des Requêtes, lesquels y servent par quartier : les autres Officiers de ce Tribunal, sont un Procureur général, lequel a droit d'assister au sceau, un Avocat général, un Substitut du Procureur Général, un Greffier en chef, un principal Commis du Greffe, un Greffier Garde-Scel ordinaire des

Requêtes de l'Hôtel, six Huissiers.

Les Maîtres des Requêtes, dans leur Tribunal des Requêtes de l'Hôtel, exercent deux sortes de Juridictions, l'une à l'extraordinaire ou au Souverain, l'autre à l'ordinaire.

Ils jugent souverainement & en dernier ressort au nombre de sept.

1°. Les Causes renvoyées par Arrêt du Conseil, & toutes sortes d'instances qui s'intendent en exécution d'Arrêts du Conseil-Privé.

2°. Les Causes touchant la falsification des sceaux des grandes & petites Chancelleries, comme aussi l'instruction du faux incident aux instances pendantes au Conseil, lorsque les moyens de faux y ont été déclarés admissibles.

3°. Les demandes des Avocats au Conseil pour leurs salaires, & les désaveux formés contre eux.

4°. L'exécution des Lettres du sceau, portant privilege ou permission d'imprimer.

5°. Les Appellations des appointemens & ordonnances que les Maîtres des Requêtes ont données pour instructions des instances du Conseil, & les Appels de la taxe, & exécution des dépens adjugés au Conseil.

On ne peut faire ajourner aux Requêtes de l'Hôtel pour juger en dernier ressort, qu'en vertu d'Arrêt du Conseil ou commission du grand sceau.

Lorsque les Maîtres des Requêtes jugent au Souverain, ils prononcent les *Maîtres des Requêtes, Juges souverains en cette*

partie, &c. & leurs Jugemens sont qualifiés d'Arrêts, contre lesquels on ne peut se pourvoir que par Requête civile ou opposition.

Les Requêtes de l'Hôtel connaissent en première instance & à l'ordinaire dans toute l'étendue du Royaume, de toutes les Causes personnelles, possessoires & mixtes, de ceux qui ont droit de *committimus* au petit & au grand sceau.

L'Appel des Sentences rendues aux Requêtes de l'Hôtel, ressortit au Parlement.

RÉSERVE des bénéfices. C'est la faculté que le Pape prétend avoir de retenir à sa collation les bénéfices qu'il veut, au préjudice des collateurs ordinaires. Clément IV introduisit le premier les Réserves; & ses successeurs qui adoptèrent son système, firent tant de Réserves générales & particulières, qu'il ne restait presque plus de bénéfices aux collateurs ordinaires.

Les Réserves peuvent procéder de quatre Causes différentes, savoir, du lieu, de la personne, de la qualité du bénéfice & du tems.

Le Concile de Basle & la Pragmatique-Sanction laissèrent subsister la Réserve des bénéfices vacans en Cour de Rome, & abolirent toutes les autres. On a suivi la même chose dans le Concordat.

Lorsque le Pape ne confère pas le bénéfice dans le mois de la vacance, le collateur ordinaire peut en disposer. Il peut conférer les cures qui vaquent en Cour de Rome pendant la vacance du saint Siège.

Les bénéfices en patronage laïc; & ceux qui doivent être conférés par le Roi en vertu du droit de régale, ne sont pas sujets à la Réserve des bénéfices vacans en Cour de Rome.

La Réserve *ratione personæ* regarde les personnes dont le Pape s'est voulu réserver les bénéfices, comme de ses familiers; c'est-à-dire, de ses domestiques, & de ceux des Cardinaux, &c.

La Réserve *ratione qualitatis beneficii* est celle par laquelle les Papes ont aboli les élections des Eglises Cathédrales, Monastères, &c. pour éviter les abus qui se commettaient dans les élections.

La Réserve *ratione temporis* est celle par laquelle les Papes ont ôté aux ordinaires la disposition des bénéfices en certains tems de l'année.

De toutes ces Réserves, celle des bénéfices vacans *curiæ*, est la seule qui soit reçue par toute la France: celle de *mensibus & alternativè* n'a lieu que dans les pays d'obédience, tels que la Bretagne & quelques autres Provinces. Les autres Réserves n'ont pas lieu parmi nous.

RÉSERVES. Droits réservés à l'Empereur d'Allemagne, & qu'il ne partage point avec les Etats de l'Empire. Ils sont partagés en Réserves Ecclésiastiques & Réserves Politiques. Les Ecclésiastiques comprennent le droit de nommer aux premiers bénéfices vacans après l'avènement au trône, (*jus primariarum precum*) celui de protéger l'Eglise Romaine, & celui de convoquer le Concile. On

compte

compte parmi les Réserves politiques, les droits de légitimer les bâtards, de réhabiliter, *fama restitutio* ; d'accorder des dispenses d'âge & des privilèges, ainsi que les prérogatives de citoyen ; *jus civitatis* ; d'accorder des foires, *jus nundinarum* ; l'inspection générale des postes & des grands chemins ; le droit d'établir des Académies, de conférer des titres & des dignités, & même de faire des Rois, d'établir des Tribunaux dans l'Empire, de faire la guerre dans une nécessité pressante, & d'envoyer & de recevoir des Ambassadeurs au nom de l'Empire. Cependant l'Empereur ne peut élever personne au rang des États de l'Empire, sans le consentement des autres États. Quelques-unes de ces Réserves sont disputées, & ne valent qu'autant que le Prince qui les prétend, se trouve en état de les faire valoir.

RÉSIDENCE. Elle était indispensable pour tous les Bénéficiers dans les premiers siècles de l'Eglise. Alors un Clerc demeurerait attaché à son titre ; il ne pouvait le quitter, & encore moins passer d'un diocèse à un autre sans la permission de son Evêque, sous peine d'excommunication.

Depuis on fit des ordinations sans titre, & les Clercs se crurent dispensés de résider dans le lieu de leur ordination ; & la pluralité des bénéfices s'étant introduite dans l'Eglise, ceux qui en posséderent plusieurs se trouvèrent dans l'impossibilité réelle de la Résidence.

Le Concile de Sardique défendit aux Evêques de s'absenter de
Tome IV.

leurs Eglises plus de trois ans sans grande nécessité. En 1179 Alexandre III condamna à la Résidence tous les Bénéficiers à charge d'âmes ; on ajouta depuis les dignités & les Canoniciats : mais l'abus, loin de cesser, augmenta encore pendant les Croisades, & ensuite lorsque le saint Siège fut transféré à Avignon. Les dispenses de Résidence devinrent fréquentes, & on les appuya sur le motif que les absents ne laissaient pas de servir utilement l'Eglise dans les postes où ils étaient employés. Ce fut sur ce principe que l'on accorda des dispenses de Résidence aux Ecclésiastiques de la Chapelle du Roi.

Le Concile de Trente ne permet aux Evêques de s'absenter de leur diocèse que pour l'une de ces quatre causes, *Christiana charitas, urgens necessitas, debita obedientia, evidens Ecclesia vel publica utilitas*. Il leur est enjoint de se trouver en leur Eglise au tems de l'Avent, du Carême, des Fêtes de Noël, Pâque, Pentecôte, & de la Fête-Dieu, à peine d'être privées des fruits de leurs bénéfices pendant le tems qu'ils auront été absents.

Le même Concile défend aux Curés de s'absenter, à moins d'une permission par écrit de leurs Evêques.

RÉSIGNATION. Abdication d'un bénéfice ou d'un office. On distingue deux sortes de Résignations pour un bénéfice ; l'une pure & simple ou absolue, l'autre en faveur ou conditionnelle. La Résignation pure & simple est un acte par lequel le titulaire déclare

au collateur qu'il se démet entre ses mains du bénéfice : il faut qu'elle soit faite devant deux Notaires Royaux ; ou devant un Notaire & deux témoins ; ou qu'elle soit signée de l'Evêque, de son Secrétaire, du résignant & de deux témoins. Tant que cette Résignation n'est pas admise par le collateur, elle peut être révoquée ; mais une fois admise, le résignant ne peut plus retenir le bénéfice, quand même il en ferait demeuré paisible possesseur pendant trois ans. Cette Résignation est valable, quoique faite dans un mois affecté aux gradués, pourvu qu'elle ait été insinuée deux jours francs avant le décès du résignant.

La Résignation en faveur est celle par laquelle un bénéficié déclare au Pape qu'il se démet en ses mains de son bénéfice, à condition qu'il le conférera à telle personne. C'est ce qu'on appelle *Résignation ad resignandum*.

Dans un Traité sur les libertés de l'Eglise Gallicane, il est dit : « Les Résignations en faveur » & les collations qui s'ensuivent » sont censées illicites, parce qu'en » matière spirituelle, telle que » les bénéfices, tout pacte est » jugé rendre les conventions » simoniaques ; on souffre cependant que le Pape admette ces » Résignations, & qu'il confère » les bénéfices à ceux en faveur » de qui elles sont faites. Mais, » dans la collation faite par le » Pape, il ne doit pas y avoir » la clause : *que foi sera ajoutée* » au contenu des bulles, sans qu'on » soit tenu d'exhiber les procura-

» tions en vertu desquelles les » Résignations ont été faites : il » faut nécessairement produire ces » titres sur lesquels le Pape fonde » de pareilles graces. »

RESTAURATION. Nom que les Anglais donnent à la révolution de 1660, par laquelle le Roi Charles II fut rappelé sur le trône de ses peres. Il se fit alors un étrange changement dans le caractère & dans les mœurs des Anglais : à l'austérité du Gouvernement de l'usurpateur Cromwell, on vit succéder le luxe agréable & destructif ; les Seigneurs devinrent petits-maitres : la galanterie, la licence, la débauche même s'emparèrent de toutes les sociétés ; les Poësies efféminées des Waller, des Rochester & des Cowley, prirent la place des mâles productions des anciens Poëtes ; le fanatisme s'éclipsa devant l'irréligion ; & les intrigues de femmes anéantirent pour un tems les sombres discussions politiques.

RÉSURRECTION. Le dogme de la Résurrection des morts est une créance commune aux Juifs & aux Chrétiens. On le trouve clairement marqué dans l'ancien & le nouveau Testament, & les Juifs, à l'exception des Sadducéens, le recevaient comme un des principaux articles de foi de leur Religion. Jesus-Christ a enseigné expressément ce point de notre foi, & il est ressuscité lui-même.

Quoique les Juifs admettent la Résurrection, ils ne sont pas tous d'accord sur cette matière importante. Les uns la croient générale, les autres se persuadent que

tous les hommes ne ressusciteront pas, mais seulement les Israélites, à l'exception cependant des infignes scélérats. Quelques-uns admettent une Résurrection à tems, plusieurs une Résurrection perpétuelle, mais seulement pour les âmes. Il y en a qui pensent que les âmes roulent d'un corps dans un autre; (*Voyez GILGUL.*) & qu'à la fin du monde, Dieu réunira en Judée tous les corps & les âmes des Juifs.

La plupart des Musulmans croient que la Résurrection sera purement spirituelle, c'est-à-dire, que l'âme ne fera que changer de demeure, &, quittant sa dépouille mortelle, qu'elle retournera dans le séjour d'où ils supposent que Dieu l'avait tirée pour la placer dans le corps humain.

Les Chrétiens croient la Résurrection du même corps identique, de la même chair & des mêmes os qu'on aura eu pendant la vie au jour du jugement: la profession de foi du saint homme Job, personnage contemporain de Moïse, paraît formelle sur ce point.

RÉSURRECTION. Une tradition des Musulmans rapporte qu'un jour le démon, considérant le cadavre d'un homme que la mer avait jetté sur le rivage, & dont les bêtes farouches, les oiseaux carnassiers & les poissons avaient mangé différentes parties, imagina que c'était une occasion bien favorable pour tromper les hommes, touchant la Résurrection des corps; car enfin, disait-il, comment pourront-ils comprendre que les membres de ce cadavre, séparés dans le ventre de ces

divers animaux, puisse se rejoindre pour faire le même corps au jour de la Résurrection générale. Dieu connaissant le dessein de cet ennemi des créatures, ordonna à Abraham d'aller se promener sur le bord de la mer. Le Patriarche obéît, & le démon ne manqua pas de lui proposer son doute. Abraham lui répondit: « Celui qui a tiré toutes les parties de ce corps du fond du néant, » saura aisément les retrouver » dans les divers endroits de la » nature où elles sont dispersées » pour les rejoindre: le portier » met en pièces un vase de terre, » & le refait avec la même terre, » quand il lui plaît. » Cependant Dieu, pour convaincre encore plus Abraham, lui dit, suivant l'Alcoran: » Prenez quatre » oiseaux, mettez-les en pièces, » & portez-en les parties divisées » sur quatre montagnes différentes, » appelez-les, ensuite, & » vous verrez que ces quatre oiseaux viendront aussi-tôt à » vous. » Abraham prit une colombe, un coq, un corbeau & un paon: il les mit en pièces, les pila dans un mortier, & n'en fit qu'une masse, de laquelle il forma quatre portions, qu'il porta sur la cime de quatre montagnes éloignées. Ensuite tenant la tête de chaque oiseau, qu'il avait réservée, il appella chacun par son nom; les parties s'approchèrent de la tête, elles se rejoignirent, & chaque oiseau s'envola.

RETENTUM. Ce terme latin exprime ce qui est retenu *in mente judicis*, dans le dispositif ou prononcé d'un Jugement. Le Reten-

tum n'est guères usité qu'en matière criminelle, comme lorsqu'un homme est condamné au supplice de la roue. La Cour met en *Retentum*, que le criminel sera étranglé au premier, second ou troisième coup.

L'Ordonnance de 1670 n'accorde qu'aux Cours, le droit de faire des délibérations secrètes pour faire arrêter celui qui est seulement décrété d'assigné pour être oui, ou d'ajournement personnel.

RETHI. Les anciens Grecs donnaient ce nom à certaines eaux qui sortirent de la terre dans le Péloponèse, qu'on croyait communément venir de l'Euriepe, qui passaient à Eleusine, & de-là se rendaient dans la mer. Ces eaux, qui avaient la salure de la mer, étaient particulièrement consacrées à Cérès & à Proserpine, & par cette raison il n'était permis qu'aux seuls Prêtres de manger les poissons qu'on y pêchait.

RETRAITE. Mouvement que fait une armée pour s'éloigner de l'ennemi, ou suivant le sentiment de M. le Chevalier Folard, *fuite avec art & un très-grand art* : telle fut celle de l'armée Française après la bataille de Malplaquet.

La Retraite des dix mille de Xénophon est célèbre dans l'antiquité, & il n'y en a encore aucune qui puisse lui être comparée. La Retraite de M. de Turenne de Marlen à Deltveiller, en 1674, a immortalisé ce grand Général, & l'on n'oubliera jamais celle de M. Péri qui sauva la garnison d'Hagenau. Tel est le récit qu'en fait M. le Marquis de Feuquie-

res dans ses Mémoires.

» En l'année 1705 les ennemis
» avaient assiégé Hagenau, fort
» mauvaise place, dans laquelle
» M. le Maréchal de Villars avait
» laissé M. Péri avec quelques
» bataillons : comme les ennemis
» faisaient ce siege derriere leur
» armée, ils ne crurent pas qu'il
» leur fût nécessaire d'investir la
» place régulièrement. M. Péri
» la défendit autant qu'il lui fut
» possible ; mais se sentant hors
» d'état d'y faire une plus longue
» résistance, il fit battre la
» chamade un peu avant la nuit,
» & proposer des articles si avantageux pour la garnison, qu'ils
» ne furent point accordés. On
» commença donc à tirer.

» Il avait besoin de tout ce
» tems pour évacuer les équipages
» de la garnison, avec escorte
» par le côté qui n'était point
» investi. Après quoi la
» garnison se retira, ne laissant
» que quelques hommes dans les
» angles du chemin couvert, pour
» en entretenir le feu, lesquels
» même ignoraient ce qui se passait
» dans la place, afin qu'un d'escorte
» ne pût avertir l'ennemi de la
» sortie de la garnison. Quand
» M. Péri se crut assez éloigné
» de la place, il envoya retirer
» les hommes qu'il avait laissés
» dans les dehors, & ils le rejoignirent
» tranquillement. Ainsi
» il retira toute la garnison d'Hagenau,
» & il rejoignit l'armée sans
» avoir perdu un seul homme
» dans la Retraite, qui ne fut
» connue de l'ennemi qu'un jour,
» lorsqu'il était déjà hors de portée
» d'être joint par la ca-

de valerie que l'ennemi avait pu
envoyer à sa suite. »

Tout le monde connaît la belle
Retraite de Prague par M. le Ma-
réchal de Belle-Isle.

RÊVE. C'est un songe qu'on
fait en dormant. On fait l'import-
ance superstitieuse que les anciens
attachaient à l'interprétation des
songes. (*Voyez SONGES.*) Nous
devons les regarder comme l'effet
des choses qui nous ont le plus
frappé durant le jour ; mais les
Médecins y reconnaissent des af-
fections qui dénotent l'état du
corps & de l'âme, sur-tout s'ils
n'ont rien de commun avec les
occupations du jour. Ceux qui
rêvent du feu, ont trop de bile
jaune ; ceux qui rêvent de fumée
ou de brouillards épais, abon-
dent en bile noire. Ceux qui rê-
vent de pluie, de neige, de grêle,
de glace, de vent, ont les par-
ties intérieures surchargées de
phlegmes ; ceux qui se sentent
en rêve en de mauvaises odeurs,
peuvent compter qu'ils logent dans
leur corps quelque humeur putride ;
si l'on voit en rêve du rouge, ou
qu'on s'imagine avoir une crête
comme un coq, c'est une marque
qu'il y a surabondance de sang ;
si l'on rêve de la lune, on aura
les cavités du corps affectées ; du
soleil, ce seront les parties moyén-
nes ; & des étoiles, ce sera le
contour, ou les parties extérieu-
res du corps. Si la lumière de ces
objets s'affaiblit, s'obscurcit ou
s'éteint, ou en conjecturera que
l'affection est légère, si c'est de
l'air ou du brouillard qui cause
de l'altération dans l'objet vu en
rêve ; plus considérable si c'est

de l'eau ; & si l'éclipse provient
de l'interposition & de l'obscur-
cissement des élémens, en sorte
qu'elle soit entière, on sera me-
nacé de maladie ; mais si les ob-
stacles qui dérobaient la lumière
viennent à se dissiper, & que le
corps lumineux reparaisse dans
tout son éclat, l'état ne sera pas
dangereux ; si les objets lumineux
passent avec une vitesse surpre-
nante, c'est signe de délire ; s'ils
vont à l'occident, qu'ils se pré-
cipitent dans la mer, ou qu'ils
se cachent sous terre, ils indi-
quent quelque indisposition ; la
mer agitée pronostique l'affec-
tion du ventre ; la terre couverte
d'eau prouve qu'il y a intempé-
rie humide ; voir la terre séchée
& brûlée par le soleil, dénote
que le corps est trop sec ; les
monstres, les personnes armées,
annoncent le délire ; si l'on se
sent précipité de quelque lieu
élevé, signifie vertiges, épilep-
sie ou apoplexie. (*Lommius Méd.
Obs.*) Ces observations sont toutes
d'Hippocrate.

RÉVÉLATION. Le mot Révé-
lation signifie les marques exté-
rieures & sensibles, par lesquelles
Dieu s'est manifesté aux hom-
mes par la bouche de ses Prophè-
tes, & des autres Ecrivains sa-
crés : par rapport à la vraie Re-
ligion, on la divise en Révéla-
tion Juive & en Révélation Chré-
tienne. La Révélation Juive a
été faite à Moïse, aux Prophè-
tes, & aux autres Ecrivains sa-
crés de l'ancien Testament. La
Révélation Chrétienne a été faite
par Jésus-Christ, & à ses Apô-
tres dans le nouveau.

La Révélation de Moïse & des Prophètes de l'ancienne Loi, regardait les Israélites, considérés comme descendans d'Abraham. La Révélation Chrétienne est fondée sur une partie de celle des Juifs. Le Messie est prédit & promis chez ces derniers ; il est manifesté & accordé chez les Chrétiens.

Les saintes Ecritures & la tradition sont les sources de la Révélation.

REVENUS de l'Empereur d'Allemagne. Il n'y a que de très-faibles Revenus attachés à la Couronne Impériale. Ils consistent en ce qu'on appelle Mois Romains, qui se payent en troupes ou en argent ; en quelques subsides extraordinaires, qui ne passent pas, dit-on, quarante mille écus par an ; en taxes de la Chancellerie, qui ne sont pas beaucoup plus fortes ; enfin en redevances ordinaires & extraordinaires, que les Juifs sont obligés de payer à l'Empereur ; savoir, les extraordinaires à son couronnement ; & les ordinaires tous les ans à Noël, ce qui se nomme argent d'oblation & de couronnement.

RÉVOLTE. Le sage Auteur du Télémaque, (Liv. xiiij.) nous apprendra qu'elles sont les causes des Révoltes.

» Ce qui produit les Révoltes, dit-il, c'est l'ambition & l'inquiétude des Grands d'un Etat, quand on leur a donné trop de licence, & quand on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes. C'est la multitude des Grands & des petits qui vivent

» dans le luxe & dans l'oisiveté. C'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de la paix. Enfin, c'est le désespoir des peuples maltraités ; c'est la dureté, la hauteur des Rois, & leur mollesse qui les a rendu incapables de veiller sur tous les Membres de l'Etat, pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les Révoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

» Le Monarque contient ses sujets dans leur devoir, en se faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de son autorité, en punissant les coupables, mais en soulageant les malheureux ; enfin, en procurant aux enfans une bonne éducation, & à tous une exacte discipline, au milieu d'une vie simple, laborieuse ; les peuples ainsi traités, seront toujours très-fidèles à leurs Princes. «

RHADAMANTHE. Un des trois Juges des Enfers, frère de Minos, & fils de Jupiter & d'Europe. Il préside au Tartare ; c'est lui qui informe des crimes & qui les punit, en forçant les coupables d'avouer eux-mêmes les horreurs de leur vie. Il exerce particulièrement son pouvoir formidable sur les Asiatiques & les Africains ; c'est ainsi que Virgile trace le portrait de ce Juge équitable & sévère. Les anciens le représentaient armé d'une houffine.

RHAPSODES & RHAPSODIE.

On donnait le nom de Rhapsodes à des gens qui composaient des Chants héroïques ou des Poèmes en l'honneur des hommes illustres, & qui allaient chanter leurs ouvrages de ville en ville pour gagner leur vie. Ceux qui ensuite s'aviserent de chanter ou de réciter simplement en public des morceaux des Poèmes d'Homère, prirent aussi le nom de Rhapsodes. Ils étaient habillés de rouge quand ils chantaient l'Iliade, & de bleu quand ils chantaient l'Odyssée sur le théâtre, où ils disputaient pour des prix.

Plusieurs Auteurs prétendent que Rhapsodie signifiait proprement un recueil de vers, & particulièrement de ceux d'Homère, qui furent mis en ordre par Pisistrate ou par son fils.

Le mot Rapsodie est devenu en quelque façon odieux, & l'on ne s'en sert plus que pour signifier une collection de passages, & de pensées de divers Auteurs, unies en un seul corps.

RHAPSODOMANTIE. C'était une manière de deviner l'avenir fort usitée parmi les anciens. On prenait les Ouvrages d'un Poète, on ouvrait le Livre, & l'endroit sur lequel le hazard faisait tomber, était pris pour une prédiction, ou pour la réponse à ce qu'on vouloit savoir. Homère & Virgile ont été presque toujours les Auteurs choisis pour cette sorte de divination. Quelquefois on écrivait sur différens morceaux de bois plusieurs vers ou sentences de ces Poètes. On les jetait dans une urne, & celui que l'on

tirait, le premier servait de réponse à la demande. Souvent on écrivait quelques vers sur une planche; on y jetait des dez, & ceux sur lesquels ils s'arrêtaient, passaient pour la décision de l'oracle.

RHÉA. C'est une des plus célèbres Divinités du Paganisme; mais sur l'origine de laquelle les Mythologues ne s'accordent pas. Femme & sœur de Saturne, sous le nom de Cybèle; elle était regardée comme la mère de la plupart des Dieux; & c'est pourquoi on lui donnait le titre de *magna mater*; on l'appellait aussi *Berecynthia*, *Dindymène* & *Idea*, du nom de diverses montagnes de Phrygie, où elle était honorée d'un culte particulier. Elle se nommait *Ops* & *Tellus*, parce qu'elle accordait son secours aux humains, & qu'elle présidait à la terre. Cette Déesse était ordinairement représentée assise, pour montrer la stabilité de la terre, portant un disque ou un tambour, symbole des vents qu'elle renferme. On lui donnait une couronne en forme de tour. Les Prêtres de Cybèle ou Rhéa étaient appelés Galli, Co-ribantes, Curetes & Dactyli: les fêtes qu'on célébrait en son honneur, se nommaient Mégalésies, dont les principales cérémonies étaient accompagnées d'affreux hurlemens & de cris extraordinaires. Rhéa avait un Temple à Rome, nommé *Opertum*, dans lequel les hommes n'étaient pas admis.

RHEINGRAVE. Dans le dernier siècle on appellait Rheingrave une culotte ou haut-de-chausse

très-ample, attachée aux bas avec des rubans, & ayant à la ceinture des aiguillettes qui se passaient dans des orilles.

RHÉNÉ. C'est une île de la mer Egée, assez proche de celle de Délos, & qui servait de cimetière à cette dernière, parce qu'il n'était pas permis d'enterrer les morts dans une île sacrée. Il y avait dans Délos un Temple fameux dédié à Apollon. Plutarque nous a raconté (*in Nicias*) avec quelle magnificence Nicias se rendit à Délos.

Avant lui, dit-il, les chœurs de musique que les villes envoient à Délos pour chanter des hymnes & des cantiques à Apollon, arrivaient ordinairement avec beaucoup de désordre, parce que les habitants de l'île, accourant sur le rivage au-devant du vaisseau, n'attendaient pas qu'ils fussent descendus à terre; mais poussés par leur impatience, ils les pressaient de chanter en débarquant. Ainsi ces pauvres musiciens étaient forcés de chanter dans le tems même qu'ils se couronnaient de leurs chapeaux de fleurs, & qu'ils prenaient leurs habits de cérémonie, ce qui ne pouvait se faire qu'avec beaucoup d'indécence & de confusion.

Quand Nicias eut l'honneur de conduire cette pompe sacrée, appelée *Théorie*, il se garda bien d'aller aborder à Délos; mais pour éviter cet inconvénient, il alla descendre dans l'île de *Rhéné*, ayant avec son chœur de musiciens les victimes

pour le sacrifice; & tous les autres préparatifs pour la fête: il avait amené un pont qu'il avait eu la précaution de faire construire à Athènes, à la mesure de la largeur du canal qui sépare l'île de *Rhéné* de Délos. Ce pont était d'une magnificence extraordinaire, orné de dorures, de beaux tableaux, & de riches tapisseries. Nicias le fit jeter la nuit sur le canal; & le lendemain au point du jour, il fit passer toute sa procession & les musiciens superbement parés, qui en marchant en bel ordre & avec décence, remplissaient l'air de leurs cantiques: dans cette belle ordonnance, il arriva au Temple d'Apollon.

RHENONES. Manteau que portaient les anciens Germains, & qui leur couvrait les épaules & la poitrine jusqu'au milieu du corps. Il était ordinairement fait de peaux d'animaux sauvages, dont on mettait le long poil en-dehors pour se garantir de la pluie.

RHÉTEUR. Nom que l'on donnait autrefois à ceux qui faisaient profession d'enseigner l'Eloquence, & qui en ont laissé des préceptes.

RHÉTORICIENS. Hérétiques qui s'élevèrent dans l'Egypte au quatrième siècle, & dont le chef fut un certain Rhétorius. On croit qu'ils avaient adopté toutes les erreurs qui les avaient précédés. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils enseignaient que toutes les hérésies étaient également soutenables, & que personne ne se

trompait en matiere de Religion.

RHÉVAN. Les Indiens prétendent que ce personnage est le premier de leurs Faquirs, & que c'est lui qui a institué les pélerinages.

RHIN. Les anciens Gaulois honoraient ce fleuve comme une Divinité. L'Empereur Julien nous apprend que lorsqu'ils soupçonnaient la fidélité de leurs femmes, ils les obligeaient d'exposer sur le Rhin les enfans dont ils ne se croyaient pas les peres : si l'enfant allait au fond de l'eau, la mere était réputée adultère ; si au contraire l'enfant surfageait, c'était une preuve authentique de la chasteté de l'épouse, à qui le mari ne manquait jamais de rendre sa confiance.

RHINGRAVE. Ce titre signifiait Comte du Rhin. On le donnait autrefois aux Gouverneurs que l'Empereur envoyait dans les villes ou dans les provinces. Ces Rhingraves, par succession de tems, sont devenus les Seigneurs & les propriétaires de ces pays.

RHINOCULUSTES. Ce surnom d'Hercule signifie coupeur de nez ; on le donna à ce héros de la fable, parce qu'on rapporte qu'il fit couper le nez aux hérauts des Orchoméniens, qui osèrent en sa présence demander un tribut aux Thébains ; ce qui engagea ces derniers à lui ériger près de Thèbes en pleine campagne une statue sous ce nom.

RHOMBUS. Espece de toupie de métal ou de bois dont les prétendus Sorciers de la Grèce se servaient dans leurs sortilèges. Ils l'entouraient de banderoles, la

faisaient tourner, & prétendaient que par la vertu de ce ridicule instrument magique, ils étaient les maîtres de donner aux hommes les passions & les mouvemens qu'ils voulaient leur inspirer.

RIADHIAT. Pratique superstitieuse fort en usage chez les Mahométans des Indes. Elle consiste à s'enfermer pendant un certain nombre de jours dans un lieu absolument obscur, à n'y vivre que de pain & d'eau, & à répéter sans cesse le mot *hou*, qui est un des attributs de Dieu. Dans cet état violent le dévot pénitent ne manque pas d'avoir des visions ; & croit forcer le diable à lui révéler les mystères de l'avenir.

RIBAUDS. (Roi des) Les Auteurs ne sont pas d'accord touchant ce Roi des Ribauds. Les uns prétendent que cet Officier était un Sergent des premiers maîtres d'hôtel du Roi de France : » Qu'il était chargé de la garde » des prisonniers ; que toutes les » femmes publiques, qui suivaient la Cour, demeuraient » chez lui ; qu'il avait la garde » tant de la chambre & de la » salle, que de la maison du » Roi ; que le Prince n'était pas » plutôt au lit, qu'il allait par » tout le palais avec un flambeau » allumé, afin de voir s'il n'y » avait personne de caché. Les » jeux de dez, de brelans, & les » mauvais lieux, ajoute-t-on, lui » devaient par semaine, chacun deux » sols.

D'autres Auteurs assurent que le Roi des Ribauds était le grand

Prévôt de l'Hôtel lui-même, à qui il appartenait de connaître de toutes les dissolutions qui se commettaient, à la suite de la Cour, & ils disent que les femmes publiques, qui étaient sous sa protection, étaient obligées, pendant le mois de Mai, de faire son lit & sa chambre.

Au reste cet Officier fut supprimé sous Charles VIII, mais l'Office demeura; & ce qu'on appelait le Roi des Ribauds, fut nommé grand Prévôt de l'Hôtel.

RICHESES. » Depuis que les
» Richesses, dit Sénèque, (Ep. 115.)
» ont commencé à être en honneur
» parmi les hommes, & à deve-
» nir en quelque sorte la mesure
» de la considération publique, le
» goût des choses vraiment belles
» & honnêtes s'est entièrement
» perdu. Nous sommes tous de-
» venus marchands, & tellement
» corrompus par l'argent, que
» nous demandons, non point ce
» qu'est une chose en elle-même;
» mais de quel rapport elle est.
» Se présente-t-il une occasion
» d'amasser des Richesses: nous
» sommes tour à tour gens de
» bien ou fripons, selon que no-
» tre intérêt ou les circonstances
» l'exigent. Nous faisons le bien
» & nous pratiquons la vertu tant
» que nous espérons trouver quel-
» que profit dans cette conduite,
» tout prêts à prendre le parti con-
» traire si nous croyons gagner da-
» vantage à commettre le crime.
» Enfin les mœurs se sont déte-
» riorées au point que l'on mau-
» dit la pauvreté, qu'on la ré-
» garde comme un déshonneur
» & une infamie, en un mot

» qu'elle est l'objet du mépris des
» riches & de la haine des pau-
» vres. « S'il est parmi nous des
» Sénèques, ils ne s'expriment pas
» autrement sans doute. Mais sui-
» vons ce Philosophe dans la pein-
» ture qu'il fait de la situation fâ-
» cheuse des riches. » De continuel-
» les inquiétudes, dit-il, rongent
» & dévorent les riches à propor-
» tion des biens qu'ils possèdent.
» La peine qu'il y a à gagner du
» bien est beaucoup moindre que
» celle qui vient de la possession
» même. Tout le monde regarde
» les riches comme des gens
» heureux: tout le monde vou-
» drait être à leur place: je
» l'avoue; mais quelle erreur!
» est-il de condition pire que
» d'être sans cesse en butte à la
» misère & à l'envie? Plût aux
» Dieux que ceux qui recherchent
» les Richesses avec tant d'em-
» pressement, interrogeassent les
» riches sur leur sort! certaine-
» ment ils cesseraient bientôt de
» désirer les Richesses ». Diogène
» disait que ce n'était pas pour avoir
» de quoi vivre simplement, avec
» des herbages & des fruits, qu'on
» cherchait à s'emparer du gouver-
» nement d'un Etat, qu'on sacca-
» geait des villes, qu'on faisait la
» guerre aux étrangers, & même à
» ses concitoyens, mais pour man-
» ger des viandes exquises, & pour
» couvrir sa table de mets déli-
» cieux.

Les Scythes, remarque Justin, méprisaient l'or & l'argent; ils vivaient d'une manière simple & frugale, & leurs mœurs étaient innocentes & pures: car, dit Platon, il est impossible d'être tout

ensemble fort riche & fort honnête homme. Or, continue-t-il, comme il n'y a point de véritable & solide bonheur sans la vertu, les riches ne peuvent être véritablement heureux.

RIDEAU. Sorre de couvertures composées d'un tissu de crin & de peaux crues, que les Romains suspendaient à deux pieds de leurs tours & des ouvrages élevés pour presser une ville assiégée, afin de les garantir des feux de l'ennemi, & des traits lancés par ses machines.

RIDICULE. Qu'est-ce que c'est que le Ridicule ? Il ne devrait étendre son empire que sur les choses indifférentes & consacrées par les usages reçus comme la mode, les habits, le langage, le maintien ; mais le barbare accable le mérite, les talens, la considération & les vertus. De-là tel rougit d'être modeste & devient effronté par la crainte du Ridicule ; On méprise la calomnie qui retombe toujours sur son auteur & on devient vicieux, parce qu'on craint de se rendre Ridicule. Dans chaque siècle il y a toujours un vice dominant chez chaque nation, & il s'y rencontre des hommes aimables & des femmes titrées qui fixent le Ridicule, & qui introduisent les vices dans la société. M. Duclos dit, que c'est en marchant sur leurs traces qu'on voit des essaims de petits donneurs de Ridicules, qui décident de ceux qui sont en vogue, comme les marchands de mode fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparés de l'emploi de distribuer en second les Ridicu-

les, ils en seraient accablés ; & ils ressemblent à ces criminels qui se font exécuteurs pour sauver leur vie.

RIDICULES préservatifs. Dans le dernier siècle plusieurs Synodes de France se sont élevés contre l'usage superstitieux de porter sur soi des ceintures d'herbes, qui n'avaient nulle vertu naturelle pour guérir les maladies dont on était attaqué. (Voyez Ordon. de Bord. t. x).

Tatien, disciple de S. Justin martyr, parle des nerfs, des os, des pellicules, des herbes & des racines, que l'on renfermait dans un cuir pour servir de préservatifs, & il déclare que toute leur vertu venait de l'opération du démon.

Autrefois on promenait des ours & certains autres animaux par les villes & par les campagnes : on leur attachait à la tête & ailleurs des morceaux d'étoffe teinte, & on donnait de ces pieces & du poil de ces animaux à tout ceux qui en demandoient, pour les préserver de différentes maladies & pour empêcher qu'on ne leur charmât la vue.

Certaines femmes superstitieuses ne manquaient pas d'attacher aux épaules de leurs enfans des morceaux de miroirs cassés, ou des pieces de cuir de renard ou de brebis, afin de les garantir de la vue empoisonnée des sorciers.

Il arrive quelquefois que des enfans viennent au monde avec une pellicule qui leur couvre la tête, qu'on appelle *coëffe*, & que l'on croit être une marque de bonheur, ce qui a donné lieu au proverbe, *il est né coëffé* ; & plusieurs auteurs

rapportent que les Avocats Romains achetaient fort cher une paraille coëffe, dans la sottise idée qu'elle contribuait à les rendre éloquentes, & à leur faire gagner les causes qu'ils plaidaient.

Parmi nous, il y a peut-être encore des gens superstitieux qui gardent toute l'année des œufs de poules pondus le vendredi Saint, sur l'assurance qu'ils ont qu'ils sont irès-souverains pour éteindre les incendies dans lesquels ils sont jetés.

Il y en a d'autres qui se persuadent que trois pains cuits le même jour, & mis dans un tas de bled, empêchent qu'il ne soit mangé des rats, des charançons ou calendes, ni des vers.

La figure d'Alexandre passait autrefois pour un grand préservatif. Ceux de la famille des Marciens qui usurperent l'Empire du tems de Valérien & de Galérien l'avaient toujours sur eux en or ou en argent, & dit l'historien Trebellius Pollion, elle assurait singulièrement le succès de toutes leurs entreprises.

Dans le Comtat d'Avignon, en Provence, en Dauphiné & autres Provinces, les Prêtres autrefois faisaient chauffer un morceau de fer ou une des clefs de l'Eglise, & ils l'appliquaient aux hommes, aux femmes, aux chiens & aux bestiaux, pour les guérir de la rage ou pour les en préserver. Ce morceau de fer ou cette clef s'appelait la clef de S. Pierre, parce qu'on s'en servait plus communément dans les Eglises qui sont sous l'invocation de ce Saint. Ce préservatif fut condamné par les Ordonnan-

ces synodales du diocèse de Grenoble.

Cette clef de S. Pierre nous rappelle les cors, appellés *la clef de S. Hubert*, dont il est parlé dans le placard que les quêteurs de la confrerie de S. Hubert distribuent dans les paroisses. Il est intitulé :
 « Sommaire des Miracles conti-
 « nuels qui se font en l'Eglise &
 « Monastere de M. S. Hubert en
 « Ardennes de l'Ordre de S. Be-
 « noît, au diocèse de Liège, & des
 « Graces & Indulgences accordées
 « à perpétuité par les Souverains
 « Pontifes de Rome, à la confrerie
 « dudit glorieux S. Hubert : il ne
 « faut passer sous silence les cors,
 « ou cornets de fer (qu'on appelle
 « la clef de S. Hubert) bénits &
 « touchés à la sainte étolle, qui
 « servent aux chiens & aux ani-
 « maux qui sont marqués d'un pré-
 « servatif singulier & remède assu-
 « ré contre le péril de rage, & tou-
 « tes mauvaises morsures tant in-
 « férées qu'à inférer du moins
 « s'il arrive qu'après avoir été
 « marqués de cette clef, ils soient
 « infectés de la rage ils meurent
 « paisiblement sans faire aucun
 « mal ; & par ce cors tant les per-
 « sonnes que les animaux trou-
 « vent audit lieu de S. Hubert un
 « remède prompt & assuré contre
 « la rage, de laquelle sans doute
 « ils seraient saisis, tourmentés &
 « affligés tôt après la blessure ou
 « morsure leur inférée par quel-
 « que bête enragée, sans ce re-
 « mède. »

On doit mettre au rang des ridicules préservatifs, les pratiques suivantes qui tiennent à la superstition.

Né point manger de chair ni d'œufs certains jours de fêtes solennelles, comme le jour de Pâques, afin d'être préservé de fièvres le reste de l'année.

Laver ses mains le premier jour de Mai dans du jus de fumier, & abattre trois fois le couvercle de la huche sur ses mains, pour empêcher qu'elles ne soient frappées d'engelûres pendant l'hiver.

Guérir la fièvre. . . en buvant dans un seau après qu'un cheval y a bu. Lorsqu'une femme est prête d'accoucher, prendre sa ceinture aller à l'Eglise, lier la cloche avec cette ceinture & la faire sonner trois coups afin que cette femme accouche heureusement.

Frotter les verrues à un genêt & le lier proche la terre, afin de faire tomber les verrues. Le même remède sert pour les cors des pieds. Frotter les verrues avec de la bourre que l'on aura trouvée fortuite-ment dans un chemin, puis la jeter; & celui qui la ramassera, aura les verrues. Prendre autant de pois qu'on a de verrues, les envelopper dans un linge & jeter ce linge dans un chemin: celui qui le relevera aura les verrues, & l'autre personne en sera délivrée.

Se frotter les dents, quand elles font mal, avec une dent de mort, & croire que la douleur passera aussi-tôt.

Prendre deux brins de seneçon, en faire une couronne la racine en haut & la pendre au cou, pour guérir les écrouelles.

Attacher des clous aux portes des maisons, pour empêcher les charmes, en clouer aux murailles pour guérir le mal de dents.

La première fois de l'année qu'on entend chanter le coucou, cerner la terre qui se trouve sous son pied droit & la répandre dans les chambres pour en chasser les puces.

Passer entre la croix & la bannière de la Paroisse, lorsqu'on fait la procession, dans l'espérance d'être préservé de la fièvre toute l'année; faire porter à un homme marié le cœur d'une caillie mâle, & à sa femme le cœur d'une caillie femelle, afin qu'ils vivent toujours en paix.

RIMAC. Divinité qui était adorée par les anciens habitans du Pérou. Rimac, signifie celui qui parle, & ils avaient nommé ainsi leur Dieu, parce qu'ils le consultaient dans toutes les occasions importantes, & que par la fourberie des Prêtres, sa statue paraissait répondre aux questions qu'on lui faisait.

RIO-BUS. Nom que prennent au Japon les sectateurs de la Religion du Sintos, qui vers l'an 67 de Jesus-Christ adoptèrent les pratiques superstitieuses des Religions étrangères & sur-tout celles des disciples de Siaka.

RIO-DE-SAINT-JEAN. Rivière qui arrose le petit Royaume de Jabi en Guinée, sur la côte d'Or: les Nègres l'appellent Bossumpra, & la regardent comme une Divinité, à laquelle ils doivent adresser des vœux & des offrandes. Le voyageur Bosman dit, que le Roi de ce pays est si pauvre, qu'à moins de risquer la somme, on n'oserait pas lui faire crédit de cent florins.

RIPUAIRES. (Loi des) Le

même Théodoric, Roi d'Austrasie, qui réforma la loi des Bava-rois (*Voyez* BAVAROIS) réforma aussi la loi des Ripuaires, & le Roi Dagobert lui donna une nouvelle forme. Toute faute, quelque légère qu'elle soit, tout vol est sujet à un dédommagement considérable par cette loi. Quiconque dépouillera un homme endormi, ou même mort, payera deux cens sols d'or, & ce sol équivalait à quarante deniers d'argent, au tems de Charlemagne. Celui qui se servait d'un cheval errant dans la campagne, payait quinze sols. Celui qui touchait la main d'une femme payait aussi quinze sols, & le double s'il lui prenait le bras, quarante-cinq sols s'il allait jusqu'au sein. Le rapt, l'incendie, le faux témoignage, l'homicide, & les blessures quelconques, tout est apprécié par la loi. Neuf cens sols d'or pour le meurtre d'un Evêque, six cens pour celui d'un Prêtre, deux cens pour celui d'un laïc *ingenu*, la moitié pour celui d'un Romain possesseur. Tout parent d'un meurtrier insolvable payait l'amende pour lui, s'il ne pouvait le faire, il devenait esclave. Les enfans du mort partageaient l'amende, & l'Etat conservait un citoyen. Le parent d'un meurtrier pouvait s'exempter de payer pour le meurtre qu'avait commis son parent, en renonçant à toute succession de sa famille; mais lorsqu'il mourait lui-même, ses biens étaient dévolus au fisc. Dans les causes douteuses la loi ordonnait les sermens, le duel, les épreuves. Un fils ne pouvait se marier sans le consentement de sa famille, &

lorsqu'il l'obtenait, il devait présenter aux parens de la fille une somme, que la loi ne détermine pas. Quand les Ambassadeurs de Clovis vinrent demander Clotilde en mariage pour leur maître ils offrirent un sol & un denier. On offrait trois fois davantage pour une veuve que pour une fille, parce que la première était réputée libre & que la seconde dépendait de ses parens. Toute fille libre qui se laissait enlever, devenait esclave. Tout homme libre qui épousait une esclave, devenait lui-même esclave. Si une fille libre suivait un esclave de sa nation, elle était condamnée à l'esclavage; mais si ses parens voulaient empêcher l'effet de la loi, on conduisait la fille & l'esclave devant le Roi ou le Comte, qui présentait à la fille un épée & une quenouille. Si la fille choisissait l'épée, elle devait la plonger dans le corps de l'esclave; si elle prenait la quenouille, elle demeurait esclave.

RIS ou RIRE. Les anciens examinaient superstitieusement si un enfant riait au moment de sa naissance, & s'ils pouvaient découvrir la plus imperceptible trace du Rire, ils en tiraient les plus heureux présages; c'est ce qui fait dire à Sénèque dans sa quatrième Eglogue: » tout enfant qui ne rit pas » à ses parens, ne mérite pas d'être admis à la table des Dieux, » ni au lit d'une Déesse. » Lycurgue consacra des statues du Rire dans toutes les salles des Spartiates, pour leur faire entendre qu'une joie honnête devait toujours régner dans leurs repas & dans leurs assemblées.

RIT. Maniere d'observer les cérémonies religieuses qui est propre à telle ou telle Eglise. Les peuples de l'Orient célèbrent le service divin, suivant le Rit Grec. Dans l'Occident on observe trois sortes de Rits principaux : le Rit Grégorien, qui est le Rit Romain proprement dit : le Rit Ambrosien, à l'usage de l'Eglise de Milan ; & le Rit Mosarabique, dont en Espagne on trouve encore quelques vestiges dans les Eglises de Séville & de Tolède.

Les Anglois, au tems de leur prétendue réformation, composèrent un nouveau Rit, qu'ils appellent Communes Prieres.

RITS. (Tribunal des) Il est composé de savans Mandarins & de Lettrés Chinois qui veillent sans cesse sur les affaires de la religion, & s'efforcent d'empêcher qu'il ne s'introduise de nouvelles superstitions dans l'Empire. Ce Tribunal, presque aussi ancien que la Monarchie, est particulièrement chargé de conserver en vigueur les cérémonies consacrées par un usage immémorial ; il est le protecteur des Sciences & des Arts ; ses membres sont les administrateurs des candidats qui veulent prendre des degrés parmi les Lettrés ; ce sont eux qui disposent des fonds destinés pour les sacrifices & pour l'entretien des Temples : ils règlent le cérémonial pour la réception des Ambassadeurs étrangers. C'est sans doute à ce Tribunal que la Chine est redevable de la durée des principes de la religion qu'elle tient de son Empereur Fo-hi.

RITUEL. On appelle Rituels

des livres d'Eglise qui expliquent l'ordre & les cérémonies qui doivent être observées dans le service divin.

Les Etrusques avaient leurs Rituels qui étaient des écrits sacrés, dans lesquels les loix & la discipline des Aruspices étaient contenues. Le Lévitique peut être regardé comme le Rituel des Juifs, car ce peuple a imaginé une foule de cérémonies, dont on ne trouve aucune trace dans la loi de Moïse.

ROBE. Chez les Romains la Robe consulaire était bordée d'une large bande de pourpre. Les Consuls, le premier jour qu'ils entraient en exercice, la prirent d'abord devant leurs Dieux Pénates, ensuite ils se revêtirent avec cérémonie dans le Temple de Jupiter Capitolin. Sous les Empereurs, cette Robe fut richement peinte, mais l'autorité de celui qui la portait ne fut plus la même, & il vit avec chagrin que cet ornement de la première dignité romaine fut accordé à des personnages, qui n'avaient été ni ne méritaient d'être Consuls.

La Robe que les Romains prenaient d'obligation dans les repas, & sur-tout dans les festins solennels, était ordinairement blanche.

La Robe triomphale était parsemée de palmes, symbole de la victoire, & dans la suite on y représenta des personnages faits à l'aiguille.

Les Jurisconsultes, les Théologiens & les Gradués d'Angleterre portent la Robe.

Il y a des Universités où les Médecins portent la Robe écarlate ; dans celle de Paris, le Recteur

porte une Robe violette & le chaperon herminé; les Doyens des facultés, Procureurs, Questeurs des nations portent la Robe rouge fourrée de verd. Les Docteurs de Sorbonne portent la Robe noire, la Robe est l'habillement distinctif des Juges.

ROBE de Mahomet. Le Grand Seigneur conserve précieusement dans une chambre de son palais une Robe que l'on prétend avoir servi à Mahomet. Cette Robe est enfermée dans un coffre couvert d'un tapis de velours verd; aussitôt que le Ramazan ou Carême des Turcs commence, le Sultan tire lui-même du coffre cette sainte relique, la baise avec respect & la fait plonger dans une grande cuvette d'or, garnie de riches piergeries. Après qu'on l'a retirée de l'eau & bien pressée, on remplit de cette eau quantité de flacons de crystal, sur lesquels on applique le cachet de l'Empereur. La Robe doit rester étendue jusqu'au vingtième jour du Ramazan, & alors le Grand Seigneur vient lui-même faire la cérémonie de la replacer dans le coffre. Ces flacons sont envoyés en présens aux Sultanes, aux grands Officiers de l'Empire, & aux principaux Pachas. Cette faveur du maître coûte cher aux sujets à qui elle est accordée, ils doivent en reconnaissance lui faire des présens magnifiques & proportionnés à l'élévation de leurs emplois, sans compter ceux dont ils gratifient les porteurs de cette marque de bienveillance. Les Turcs boivent cette eau avec beaucoup de dévotion, mais on ne dit pas s'ils lui attribuent la vertu de gué-

rir quelque maladie, peut-être ne sert-elle qu'à purger l'ame de ses souillures.

ROBE. Les Robes des François furent d'abord sans manches: elles en eurent ensuite de très-étroites, & successivement on les porta extrêmement amples. Le Roi Philippe le Bel régla le nombre des Robes que les particuliers pouvaient se donner par an, ou dont réciproquement on se pouvait faire présent. La Robe d'un Prélat ou d'un Baron ne devait coûter que vingt-cinq sols tournois, aune de Paris: celles des femmes de Barons coûtaient un cinquième de plus: la Robe du Banneret & du Chapelain, dix-huit sols. Celle de l'Ecuyer, qui *se vêt de son propre*, dix sols: celle du Clerc en dignité ou fils du Comte, seize: celle d'un simple Clerc, douze & demi: celle d'un Chanoine d'une Eglise cathédrale, quinze: celles des Bourgeois, douze sols six deniers; de leurs femmes, seize, si elles avaient la valeur de six mille liv. tournois de biens: celles des autres fixées à dix sols, & celles de leurs femmes à douze tout au plus. La même Ordonnance règle le prix qu'on pouvait mettre aux étoffes: celles pour les compagnons du Comte ou du Baron ne devaient coûter que dix-huit sols l'aune, celles pour les compagnons du Banneret ou Châtelain, quinze; & six sols, pour celles de tous les Ecuyers en général. Les Rois dans ces tems reculés, lorsqu'ils armaient leurs fils Chevaliers, donnaient des Robes neuves aux grands du Royaume, aux dames, aux Chevaliers, aux Bannerets, aux

aux Ecuyers, à tous les Officiers du Roi & aux Gens des Comtes.

ROCHET. C'est un ornement de lin que portent les Evêques & les Chanoines, qui ressemble assez à un surplis, excepté qu'il a des manches & des poignets. Les Chanoines réguliers de S. Augustin portent des Rochets par dessous leurs chappes.

ROCKET. Sorte de manteau que portent les Pairs d'Angleterre dans les jours de grande cérémonie. Les manteaux des Vicomtes ont deux bordures & demie, ceux des Comtes trois, ceux des Marquis trois & demi & ceux des Ducs quatre.

ROGA. Nom des présents que les Empereurs avoient coutume de faire distribuer le premier jour de l'année, ou dans certaines circonstances, soit en bled, soit en argent, au peuple Romain & aux soldats. Cet usage fut introduit par les Tribuns qui, au moyen de ces largesses, obtenaient la faveur de la populace. Les Empereurs, par la même politique, ne manquèrent pas dans les occasions de donner des preuves de leur libéralité.

ROGATIONS. Prières publiques que l'Eglise Catholique fait pour la conservation des biens de la terre pendant les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension. On croit que l'institution des Rogations est due à S. Mamert, Evêque de Vienne en Dauphiné. Ce saint Prélat, vers l'an 468, assembla plusieurs Evêques de sa Province, pour demander à Dieu par des jeûnes & des prières, la cessation des tremblemens de terre &

du ravage que faisaient les bêtes féroces. En 511 le Concile d'Orléans ordonna que les Rogations s'observeraient par toute la France; cet usage passa en Espagne au commencement du septième siècle, il a été reçu plus tard en Italie, il avait lieu en Angleterre avant la Réformation & n'a pas été adopté dans la Grèce ni dans l'Orient.

ROGATONS. (Porteurs de) On a autrefois donné ce nom ridicule à certains quêteurs qui faisaient un commerce infâme des indulgences pour attraper de l'argent. Le quatrième Concile de Latran les traite d'imposteurs, & fait défenses aux Evêques & aux Curés, de leur permettre de prêcher dans leurs Eglises, à moins qu'ils ne présentent de véritables lettres du Saint Siège, ou des ordinaires, & de proposer autre chose au peuple Chrétien que ce qui est expressément porté par leurs lettres, & afin que les lettres que les ordinaires leur accordent, soient conformes à celles qu'ils pourront obtenir du Saint Siège, il leur prescrit la forme dans laquelle elles doivent être conçues.

ROHANDRIANS. Ce sont, dit Flacourt, ceux qui d'entre les blancs de la Province d'Anossi, dans l'isle de Madagascar, sont élevés en dignité. Ils ont la peau rousse & les cheveux peu frisés, & c'est toujours parmi eux que l'on choisit les Chefs du pays. Ils ont le singulier privilège de pouvoir écorcher les bêtes.

ROI. (Archonte) C'était le second des neuf Archontes d'Athènes, dont la fonction consistait à présider aux mystères & aux sacri-

sices de la Religion, à tout ce qui concernait la célébration des fêtes, & , en cas de meurtre, à rapporter l'affaire à l'Aréopage; mais lorsqu'il s'agissait de juger le criminel, avant que de prendre place parmi les Magistrats, il devait déposer sa couronne. L'épouse de l'Archonte Roi, prenait le titre de Reine. Les Romains avaient aussi un Roi des sacrifices (*Voyez Roi des sacrifices*) & les Athéniens, après avoir secoué le joug des Rois, élevèrent une statue à Jupiter sous le nom de Jupiter-Roi, pour faire entendre qu'ils ne voulaient point d'autres maîtres.

ROI D'ARMES. C'était autrefois un Officier de France, qui annonçait la guerre, les trêves, la paix & les tournois. C'est le premier & le Chef des Hérauts-d'Armes. On fait remonter son institution jusqu'à Louis le Gros, qui donna à Louis de Roussy le titre de Roi-d'Armes. Cet établissement fut imité dans les autres Royaumes. Les Hérauts-d'Armes jouissaient des mêmes privilèges que le droit des gens accorde aux Ambassadeurs, & le respect qu'on leur portait, était si grand, que souvent ils ont arrêté par leur présence, en criant *hola*, deux armées dans la fureur du combat, ou au milieu d'un sanglant assaut. Le Roi-d'Armes se nommait Mont-Joie-Saint-Denis & les autres Hérauts-d'Armes étaient appelés du nom de seize principales Provinces de France. Cet important Officier devait être noble de trois races, tant du côté paternel que du côté maternel: il portait la cotte de velours violet, avec l'écu de France couronné;

lorsqu'il était reçu, les Valets-de-Chambre du Roi devaient le revêtir d'habits royaux, comme le Roi même; le Connétable & les Maréchaux de France devaient l'aller prendre pour le conduire à la messe du Roi, il était accompagné des Chevaliers & Ecuyers, & précédé par les Hérauts ordinaires: un Chevalier portait devant lui l'épée avec laquelle on faisait alors Chevalier, tandis qu'un autre portait sur une lance sa cotte d'Armes: La cérémonie de son baptême, car c'était ainsi qu'on appelait l'imposition du nom qu'on lui donnait à sa réception, le faisait par le renversement d'une coupe de vin sur la tête.

Il y a aussi trois Rois-d'Armes en Angleterre, sous les titres de la Jarretière, de Clarence & de Noïroy.

ROI de la fête. Plaisanterie pratiquée la veille de la fête des Rois. Cet usage nous vient des Romains, dont les enfans, pendant les Saturnales, tiraient au sort, à qui serait Roi.

ROI des Romains. C'est pendant la vie de l'Empereur que se fait ordinairement l'élection du Roi des Romains, qui est comme le Vicaire général de l'Empire, dont il a le Gouvernement en l'absence du Chef suprême, à qui il succède sans qu'il soit besoin d'une nouvelle élection. Les Electeurs ont seuls le droit de l'élire.

Sous Charlemagne & ses successeurs, les héritiers présomptifs prenaient la qualité de Rois d'Italie, parce que les Empereurs étaient alors Souverains de Rome. Othon I prit le titre de Roi des Romains

seulement, jusqu'à ce qu'il eût été couronné par le Pape, & les successeurs usèrent du même ménagement.

Le Roi des Romains porte une couronne ouverte qu'on appelle romaine, il a le titre d'Auguste, mais on ne lui prête aucun serment de fidélité. L'aigle éployée qu'on voit dans ses armes, n'a qu'une tête, & il n'exerce aucune juridiction dans l'Empire tant que l'Empereur y réside. On le traite de Majesté, & dans les cérémonies il marche au côté gauche de l'Empereur, un ou deux pas en arrière. Le Maréchal de la Cour porte devant lui son épée dans le fourreau, au lieu qu'on la porte nue devant l'Empereur, qui le traite de dilection & à qui il donne le titre de Majesté.

Le Roi des Romains préside aux Diètes, il les convoque & les congédie de l'aveu des Electeurs. Il accorde la Noblesse, donne les titres de Comtes & de Barons, signe les privilèges aux Universités, met les rebelles au banc de l'Empire, rappelle les proscrits & commue les peines &c.

Roi des sacrifices. Chez les Romains celui qui avait le titre de Roi des sacrifices, était proprement celui qui en avait l'intendance. Ce fut pour étouffer les murmures du peuple, qu'après l'abolition du Gouvernement monarchique, cette dignité fut instituée, & qu'on choisit un Sacrificateur pour remplir les fonctions dont les Rois avaient été chargés dans ces grandes solennités; mais il ne pouvait posséder d'autres charges dans la Ré-

publique; il était subordonné au souverain Pontife de la Religion, & il ne lui était pas permis de haranguer le peuple. Son pouvoir cessait avec les cérémonies religieuses. Il était élu dans le champ de Mars par le Pontife & les Augures. Ce fut sous l'Empire de Théodose que cette dignité fut abolie.

Roi du festin. La coutume de faire les Rois, pour dire se régaler, est de la plus haute antiquité dans l'Occident; on créait toujours alors un Roi du festin. Celui qui était élu Roi chez les Juifs, recevait une couronne de fleurs ou de feuillage, que les conviés lui posaient en cérémonie sur la tête.

Les Grecs choisissaient aussi par le sort un chef, un législateur, un Roi de la table, pour présider à leurs festins. Ce Roi avait la suprême inspection sur tout ce qui se passait; il prescrivait sous de certaines peines ce que chacun devait faire, comme de boire, de chanter, de haranguer la compagnie, ou d'employer tel autre talent qu'on possédait, pour la réjouir. Les Romains pendant plusieurs siècles observerent scrupuleusement cette coutume: vers les derniers elle fut négligée, & ne servit plus que d'une ressource au milieu des repas, lorsqu'on s'apercevait que la langue s'emparaît de la compagnie.

ROINES blanches. Les Reines de France, qui autrefois devenaient veuves, étaient appelées *Roines blanches*, soit par rapport à la couleur de leurs coëffures, soit en mémoire de Blanche de Cas-

tille, veuve de Louis VIII, & de Blanche d'Evreux, veuve de Philippe de Valois.

Roi très-Chrétien. En 755 le Pape Etienne II donna ce titre au Roi Pépin; mais ses descendants ne le portèrent pas. En 859 le Concile de Savonnières le donna à Charles le Chauve; mais il ne devint une qualification propre de nos Rois qu'en 1469, dans la personne de Louis XI. On croit qu'après son baptême, Clovis le porta.

Rois d'armes. Il faut jeter les yeux sur le berceau de la Monarchie Française pour trouver l'origine de ces Officiers, qui avaient sous leur commandement les Hérauts d'armes, les Chevaucheurs d'armes, & les Pourfui vans d'armes. Les Rois d'armes jouissaient des plus grands privilèges. Leur personne était sacrée; l'ami & l'ennemi les respectaient. Ils étaient employés durant la paix & pendant la guerre. Dans les commissions importantes, ils avaient l'honneur de représenter le Souverain & la nation. Ils faisaient serment de protéger les Dames & les Demoiselles en toute occasion, & dans tous les cas de garder un secret inviolable. Chaque troisième année les Rois d'armes des Provinces s'assemblaient, & devaient remettre au premier Roi d'armes, nommé Montjoye, un nobiliaire de leurs départemens respectifs, contenant les noms, surnoms, blasons, timbres, & noblesse des fiefs, dont on composait un nobiliaire général.

Le jour choisi pour recevoir un premier Roi d'armes, le Réci-

piendaire se transportait au palais du Souverain. Les Valets de chambre l'attendaient dans l'appartement qui était expressé préparé pour lui. On le revêtait des habits royaux, comme la personne du Roi même. Lorsque le Prince sortait, pour aller entendre la Messe, le Connétable de France, ou à son défaut, les Maréchaux conduisaient l'élu, précédé de tous les Rois d'armes & Hérauts: ils le plaçaient vis-à-vis du grand autel, sur une chaise couverte d'un tapis de velours; & lorsque le Roi entrait dans l'Eglise, il se levait, & se mettait à genoux devant lui, il prononçait le serment que le Connétable ou le premier Maréchal lui dictait. Ensuite le Connétable lui ôtait le manteau royal, prenait une épée des mains d'un Chevalier, la présentait au Roi, qui s'en servait pour conférer l'ordre de Chevalerie au Récipiendaire, s'il n'était pas encore Chevalier. Puis prenant la cotte d'armes au bout d'une lance, il la donnait au Prince qui en revêtait l'élu, en disant: » Messire tel, par cette » cotte & blason couronné de nos » armes, nous t'établissons per- » pétuellement à l'office du Roi » d'armes. « Ensuite en lui posant une couronne sur la tête, il prononçait ces paroles: » Notre Roi » d'armes, par cette couronne, » nous te nommons par nom » Montjoye, qui est notre Roi » d'armes au nom de Dieu, de » Notre-Dame sa benoite mère, » & de Monseigneur S. Denis, » notre patron. « Alors les Hérauts d'armes répétaient plusieurs

fois Montjoye S. Denis. Le Roi se retirait, & le Roi d'armes entendait le Service divin, assis sur la chaise, tandis que les Rois & Hérauts d'armes tenaient derrière lui le manteau royal étendu contre le mur. Le Roi d'armes suivait le Prince au palais, & prenait la première place au bout de la seconde table, où il était servi par deux Ecuyers. Quelquefois le Roi d'armes, s'il était d'une naissance distinguée, prenait place à la table du Roi, & se servait d'une coupe dorée. Après le repas le Roi le gratifiait d'une somme d'argent, & l'on prenait les épices & le vin de congé; ensuite le Roi d'armes présentait au Souverain celui des Hérauts qu'il choisissait pour son Maréchal, & se rendait en cérémonie à son hôtel, ou un Valet de chambre du Roi lui remettait de la part du Monarque une couronne & un habillement complet de Chevalier.

ROKOSZ. Nom d'une Confédération des Polonois, & sans doute la plus terrible de toutes. A ce nom fatal tous les Nobles doivent courir aux armes, & la dévastation du Royaume en est presque toujours la suite nécessaire & funeste.

RAKOUB-AL-KAOUSAGE. C'est le nom d'une espèce de fête que les Perses célébraient autrefois au retour du printemps. Un homme sans barbe & sans dents, monté sur un âne, tenait d'une main un corbeau battant des ailes, & de l'autre une baguette, & courant ainsi par toute la ville, il frappait indifféremment tous

ceux qui se rencontraient sur son chemin, en criant, qu'il chassait l'hiver.

ROLE. On trouve des Empereurs représentés sur les médailles, sur-tout depuis le règne d'Anastase, avec un Rôle long & étroit à leurs mains. Les Antiquaires se sont épuisés long-tems en conjectures à ce sujet. Les uns ont décidé que c'était un Rôle des Requêtes qu'on présentait à ces Monarques; d'autres que c'était un mouchoir plissé qui leur servait à donner le signal pour faire commencer les jeux auxquels ils assistaient; quelques-uns que c'était un petit sac rempli de cendre, qui leur était offert à leur couronnement, pour les faire ressouvenir que comme les autres hommes, ils retourneraient en poussière; mais l'opinion la plus raisonnable est que ce rouleau n'est autre chose que le rouleau nommé *mappa*, que le principal Magistrat élevait en l'air dans certaines occasions.

ROMAINS. (vie privée des anciens) Nous n'entendons pas parler de la vie des premiers fondateurs de Rome; guerriers & laboureurs, ils partageaient leur tems entre les travaux militaires, & ceux qu'exigeaient la culture de leurs champs. Transportons-nous dans ces siècles où l'ambition des Patriciens, qui voulaient établir leur domination, & l'amour de l'indépendance des Plébéiens, qui s'efforçaient de défendre leur liberté, agiterent la République par de si violentes secousses, & firent disparaître l'heureuse simplicité des ancêtres.

de ce peuple fameux. On peut dater la corruption des mœurs de Rome du tems où le commerce avec les Asiatiques commença à y introduire le luxe.

La premiere heure du jour était consacrée aux devoirs de la Religion ; alors les Temples étaient ouverts ; les riches y venaient faire des offrandes , ou se contentaient de prier dans leur oratoire domestique , tandis que les pauvres s'y rendaient pour remplir cette tâche obligatoire par de simples salutations. Cette premiere heure , & même la seconde étaient souvent employées par les courtisans & les ambitieux à visiter leurs protecteurs. Pendant la troisieme heure , qui répondait à nos neuf heures , on se rendait au Barreau , & l'on y demeurait jusqu'à midi ou la sixieme heure , sur-tout lorsqu'on y plaidait des affaires intéressantes , & qui regardaient le bien public. Au défaut de grandes causes , on se promenait dans les places , où l'on s'occupait à censurer librement & sans crainte la conduite des gens en place. C'était-là que les Chevaliers faisaient la banque , & qu'ils tenaient registres des traités & des contrats ; c'était-là que ceux qui aspiraient aux charges cherchaient à recueillir des voix , & à se faire des créatures. Là on s'assemblait pour aller au-devant d'un Magistrat qui revenait de la Province , & on le reconduisait jusqu'à son logis , que l'on trouvait décoré de verdure & de festons. On faisait ses adieux à un ami qui partait pour un voyage , & on l'accompagnait le plus loin

possible , en faisant des vœux pour son heureux retour. Dans la suite les grands Seigneurs virent à ces heures dans la place , afin d'y étaler le luxe insultant de leurs litières , & le nombreux cortège de leurs cliens avilis , & de leurs infortunés esclaves. Enfin à la sixieme heure du jour on rentrait chez soi , on dînait frugalement , & l'on faisait la méridienne. Au réveil , comme il n'était plus question d'affaires , on passait le tems dans les exercices de la paume ou du ballon , de la danse , & de la promenade à pied ou dans un char , tandis que les jeunes gens s'exerçaient dans le champ de Mars à tout ce qui pouvait les rendre propres au métier de la guerre. A trois heures on se rendait aux bains ou publics ou particuliers , & c'était l'instant où l'on prêtait l'oreille aux productions des Poètes. A quatre heures on allait souper , & après ce repas le maître passait en revue les affaires de la maison , & s'allait coucher. (*Voyez REPAS des Romains.*)

ROMANE , (langue) ou ROMANCE. C'était une langue composée du Latin & du Celtique : elle fut en usage durant les deux premieres races de nos Rois. Le plus ancien monument que nous ayons de la langue Romance , est celui de Louis le Germanique , auquel répondent les Seigneurs du parti de Charles le Chauve. Nous allons transcrire le serment de ces deux Princes , c'est-à-dire , celui de Louis de Germanie , & celui des Seigneurs Français sujets de Charles le Chauve , & nous

y emploierons les mots usités dans les douzième & treizième siècles, afin que le Lecteur puisse les comparer avec les paroles du serment que nous allons d'abord lui présenter.

Serment de Louis de Germanie.

Pro Deu amur & pro Christian poplo & nostro commun salvement dist di en avant in quant Deus savir & podir me dunat, si salvarai jo cist meon fadre Karlo, & in adiud'ha ei in cad-huna cosa si cum om perdreit son fadre salvar dist in o quid il me altresi fazer, & ab Ludher nul plaid numquam prindrai qui, meon vol, cist meon fadre Karle in damno sit.

En Français du douzième siècle.

Por Deu amor & por Christian pople, & nostre commun salvement de ste di en avant en quant Deu saveir & poir me donne, si salvarai je cist, mon frere Karle, & en adiude serai en cas-cune cose si cum om per dreist son frere salvar dist en o qui il me altresi faseret & a Lothaire nul plaid nonques prendrai qui, par mon voil, a cist mon frere Karle en dam seir.

C'est - à - dire :

Pour l'amour de Dieu, & pour le peuple Chrétien en notre commun salut de ce jour en avant, autant que Dieu m'en donne le savoir & le pouvoir, je déclare que je sauverai mon frere Charles ci-présent, & lui serai en aide

dans chaque chose (ainsi qu'un homme selon la justice doit sauver son frere) en tout ce qu'il ferait de la même maniere pour moi, & que je ne ferai avec Lothaire aucun accord qui par ma volonté porterait préjudice à mon frere Charles ci-présent.

Serment des Seigneurs Français du parti de Charles le Chauve.

Si Lodhuigs sagrament que son fadre Karlo jurat, conservat, & Karlus meos sendra jure de suo part non los tanit, si jo returnar non lint pois, ne jo, ne neuls cui jo returnar int pois, in nulla aindha contre Lodhuwig non li juer.

En Français du douzième siècle.

Si Louis le sagrament que son frere Karle jure, conserve & Karlus mon senhor de sue part ne lo ranist, si je retourner ne l'ent pois, ne je, ne nuls cui je retourner ent pois, en nul ainde contre Louis nun li ferai.

C'est - à - dire :

Si Louis observe le serment que son frere Charles lui jure, & que Charles, mon Seigneur de sa part ne le tint point, si je ne puis détourner Charles de ce violement, ni moi, ni aucun de ceux que je puis détourner, ne seront en aide à Charles contre Louis.

Cet exemple fait connaître que la langue Romane avait déjà quelque rapport avec le Français auquel elle a donné naissance.

ROME, Déesse. Entre les villes

que les Romains personnifierent, & auxquelles ils attribuerent des honneurs divins, il n'y en a point dont le culte ait été plus célèbre & plus étendu que celui de la Déesse-Rome. On la peignait ordinairement ressemblante à Pallas, assise sur un roc, ayant des trophées d'armes à ses pieds, la tête couverte d'un casque, & une pique à la main. On lui donnait un air jeune, pour marquer que Rome avait toujours la vigueur de la jeunesse : on la revêtait d'une robe longue pour montrer qu'elle était également prête à la paix & à la guerre : quelquefois on lui plaçait dans la main une victoire, pour prouver qu'elle avait vaincu tous les peuples de la terre. Cette Déesse eut non-seulement des Temples dans Rome, mais on lui éleva dans presque toutes les villes de l'Empire, & son culte devint bientôt aussi célèbre que celui de toutes les autres Divinités ; on n'aurait pas osé entreprendre un voyage, sans auparavant avoir brûlé de l'encens sur ses autels.

ROME. (précis de la Cour de) Le Souverain Pontife considéré simplement comme Evêque à un diocèse à gouverner, & c'est pour cette raison qu'il nomme pour Vicaire général, un Prélat-Evêque, qui depuis le Pape Pie IV, a toujours été Cardinal. Ce Vicariat est à vie ; & celui qui en est pourvu, est Juge naturel de tous les Ecclésiastiques séculiers & réguliers, de l'un & de l'autre sexe, ainsi que des Juifs & des Courtisanes qui sont dans le ressort du diocèse de Rome. Il

administre le Sacrement de Confirmation, & confère tous les Ordres sacrés. Il a le droit d'inspection & de visite sur toutes les Eglises, Monastères, Hôpitaux, & autres lieux de piété, à l'exception de ceux qui dépendent des nations étrangères. Pour l'aider dans l'exercice de ses éminentes fonctions, il se nomme un Vice-Gérant qui est toujours Evêque ; un Lieutenant qui est simplement Prélat référendaire de l'une & de l'autre signature, qui connaît des causes civiles, & un Juge Criminel Laïque qui juge des crimes des Clercs & des Réguliers. C'est au Tribunal du Vicaire général que se décident tous les différens touchant les mariages. Outre les produits considérables qui reviennent à ce Prélat-Evêque, de ses différentes juridictions, la Chambre Apostolique lui paye toutes les années une pension de douze cens écus d'or. Il a quatre Notaires, un Prévôt, & plusieurs Huissiers.

Jusqu'au tems du Pape Grégoire VIII, qui occupait la Chaire Pontificale en 1187, la charge de Chancelier avait été toujours accordée à un Cardinal ou à un Evêque ; mais ce chef de l'Eglise la remit entre les mains d'un Chanoine de S. Jean de Latran, qui prit le titre de vice-Chancelier. Dans la suite Boniface VIII la rendit aux Cardinaux ; mais sans doute avec cette restriction qu'ils garderaient le même titre, quoique réellement ils soient Chanceliers. Cette charge est vénale, coûte cent mille écus, est à vie, & rapporte environ dix mille écus

romains de revenu. C'est le Cardinal vice-Chancelier qui expédie les lettres apostoliques, les bulles, & les suppliques signées par le Pape, à l'exception des brefs, qui s'expédient sous l'anneau du pêcheur. Il y a un Régent de la Chancellerie qui a le droit de commettre toutes les causes des appellations aux Référéndaires & Auditeurs de Rote : ces Référéndaires sont au nombre de douze ; on les appelle Abréviateurs du grand Parquet : ils portent l'habit long de couleur violette. Ces charges sont vénales ; le vice-Chancelier nommé à fix, & le Pape aux six autres. L'office de Régent de la Chancellerie coûte trente mille écus, & en produit au moins trois-mille. Ceux des Abréviateurs sont payés treize mille écus, & en rapportent douze cens. Les Abréviateurs du grand Parquet dressent la minute des bulles, & ceux du petit Parquet les taxent avec les Greffiers.

La charge de Secrétaire d'Etat est toujours occupée par un Cardinal, qui a sous lui dix autres Secrétaires qui se partagent les Provinces de l'Etat Ecclésiastique : c'est lui qui signe toutes les lettres adressées aux Princes, Nonces, vice-Légats, Gouverneurs, Préfets & Juges, excepté les brefs expédiés sous l'anneau du pêcheur. Comme Surintendant de l'Etat, après avoir obtenu audience du Pape, les Ambassadeurs des Princes font visite au Cardinal Secrétaire. Ces deux charges sont à vie, & rapportent environ quinze mille écus par an. Les sous-Secrétaires portent l'habit

violet, & logent au Vatican. Ils suivent le Pape dans ses voyages. Ces places produisent douze ou quinze cens écus. Le Pape a quelquefois jusqu'à vingt-quatre Secrétaires qui travaillent aux brefs taxés, c'est-à-dire, aux lettres qui sont expédiées sous l'anneau du pêcheur, un des trois cachets de sa Sainteté. Entre ceux-ci, il y en a un qui est Prêlat domestique, Référéndaire & Commenfal du Pape. Les charges de ces Secrétaires coûtent neuf mille écus, & en rapportent environ huit cens ; mais elles sont supprimées à la mort de chaque Pontife ; & ceux qui les ont acquises, ne peuvent espérer que le remboursement de leur finance. Les brefs qui accordent des indulgences plénieres & des autels privilégiés, sont payés fort chèrement. A la mort de chaque Pape, les Secrétaires des brefs & les autres Ministres doivent déposer aux archives du château Saint-Ange toutes les minutes, registres & mémoires des affaires qui ont passé par leurs mains, pendant leur ministère ; le Secrétaire des brefs secrets ne dépend absolument que du Pape ; c'est lui qui le nomme, & il jouit d'une pension de onze mille écus.

Le Préfet des brefs taxés est à vie, & sa charge coûte vingt mille écus, & en produit tous les ans plus de deux mille cinq cens, sans y comprendre les gratifications & les présens. C'est toujours un Cardinal qui en est revêtu.

C'est aussi un Cardinal qui est Préfet de la signature de grace, & la Chambre Apostolique lui fait

une pension de douze cens écus. Il est le chef de l'assemblée qui se tient pour cette signature, c'est-à-dire, qu'il est le premier des Prélats qui y assistent, car le Pape y préside toujours. On y permet l'entrée aux Députés de plusieurs Chambres de Justice, qui s'y trouvent pour conserver & défendre les droits de leurs Tribunaux.

Le Préfet de la signature de Justice a droit de nommer des Juges aux Parties qui se prétendent lésées par les Sentences des Juges ordinaires. Douze anciens Référéndaires de la signature s'assemblent à cet effet chez lui une fois la semaine, & ont voix délibérative. Les autres Référéndaires peuvent assister à chaque séance ; mais ils n'ont point voix délibérative. Quatre des anciens avant que de se présenter, doivent s'être dûment informé des griefs des Parties ; quatre autres avoir examiné les pièces du procès, & les quatre restans être instruits des loix sur lesquelles on doit appuyer le Jugement à prononcer. Le Cardinal Préfet de la signature de Justice reçoit quinze cens écus de pension de la Chambre Apostolique. Il y a dans cette Chambre de Judicature une charge de Préfet des minutes qui coûte douze mille écus, & en rapporte douze cens : & une charge de Maître des brefs, dont la finance est de trente mille, & qui en produit environ trois mille. Il y a aussi depuis quelques années trois charges de Réviseurs des commissions de la Cour de Justice, qui coûtent six mille écus, & en rapportent cinq cens. Les

douze anciens Référéndaires portent l'habit violet ; celui des autres est composé d'une soutane traînante jusqu'à terre, & d'un petit manteau noir, ainsi que la soutane dans laquelle on passe les bras, & qui descend un peu plus bas que la ceinture. On appelle les premiers *Notanti di signature*, & les autres *Proponenti*, Rapporteurs.

La Daterie & la Chancellerie du Pape forment deux Tribunaux, qui à dire vrai, n'en font qu'un seul, puisque la Chancellerie ne fait qu'expédier ce qui a passé à la Daterie. Le Dataire reçoit toutes les requêtes qui lui sont présentées touchant les provisions des bénéfices. Il peut, sans la participation du Pape, donner tous les bénéfices qui n'excèdent pas la somme de vingt-quatre ducats de rente annuelle, à qualités égales, entre plusieurs prétendans ; il a le droit de nommer celui qu'il veut favoriser. Les appointemens sont de deux mille écus, sans les gratifications : le sous-Dataire n'a que mille écus de pension.

Pour obtenir l'expédition d'une bulle ou d'une dispense, il faut observer les formalités suivantes.

Si le bénéfice vaque par mort, on s'adresse au *Perobitum* ou Substitut du Dataire, si l'on n'a pas trouvé moyen de faire présenter sa supplique au Pape même, ou au Dataire. Après qu'on est assuré du consentement du Pape, & que le Dataire a souscrit la requête en ces termes, *annuit sanctissimus*, le saint Pere y consent, on en

dresse une seconde, avec les clauses & restrictions qu'on demande; on la porte au sous-Dataire, qui y fait une note sommaire de ce qui y est contenu, & la remet au Dataire; ce dernier la présente au Pape, qui la signe, en prononçant ces paroles, *fiat ut petitur*, soit fait selon la réquisition. La supplique en cet état, est remise au Préfet des compositions, qui la taxe, & qui la renvoie à quatre Réviseurs, chargés de la corriger l'un après l'autre, si elle se trouve défectueuse; ensuite elle passe entre les mains des Registrateurs qui l'inscrivent sur leurs registres. Ces Registrateurs payent leurs charges quatre mille écus, & on prétend qu'elles leur en rapportent annuellement près de trois mille cinq cens. Cette requête, ainsi enregistrée, retourne à la Daterie, qui y ajoute la date avec ces mots: *Datum Roma apud S. &c.* donné dans le palais Pontifical, &c. Ceci fait, la requête est donnée à un Officier, appelé de *Missis*, des Dépêches, qui la porte à la Chancellerie. On croit que les bulles qui sortent de la Daterie passent par les mains de plus de mille personnes, réparties dans quinze différens bureaux.

La charge de Maître du palais du Pape est toujours remplie par un Religieux de l'Ordre de saint Dominique. Il a bouche en Cour, & un carrosse entretenu. Il est Juge ordinaire des Imprimeurs, Graveurs & Libraires.

Le Majordome ou Grand-Maître de la Maison du Pape, est proprement un premier Maître

d'Hôtel, qui a l'inspection sur tous les domestiques du palais Apostolique. Le souverain Pontife a deux Gentilshommes, qui portent le titre de Maîtres de Chambre, un grand Echançon, appelé *Coppiere*, qui lui présente à boire à genoux, un Officier, nommé *Scalco*, qui fait placer les plats sur la table, un Ecuyer tranchant, & un premier Fourrier. Tous ces Officiers sont des Prélats. Ils portent l'habit violet. Il y aussi des Camériers secrets, tous Prélats, & portant la soutane violette, sans manteau. Huit sont nommés participans, parce qu'en effet ils se partagent entr'eux les présens qu'ils reçoivent particulièrement. Un de ces Prélats est Trésorier secret du Pape, & le distributeur de ses aumônes particulières: un autre est Maître de la garde-robe, & Trésorier de l'argenterie & des reliquaires. Le Médecin ordinaire est toujours Camérier secret. La pension de ces Officiers est de mille écus. Le Pape a plusieurs Chapelains secrets, qui jouissent des mêmes appointemens que les Camériers: un d'eux porte la croix devant lui lorsqu'il sort, & un autre lui porte la queue, s'il marche à pied. Il a des Camériers d'honneur qu'il choisit entre les Prélats les plus distingués, des Camériers de la Bouffole, qui font les fonctions d'Huissiers de la Chambre; des Camériers hors les murs, & des Camériers-Ecuyers, qui portent un habit de drap rouge, & un manteau de même couleur, fourré d'hermine. Sa Sainteté a encore d'autres Ecuyers tranchans au Vatican & à Monte-

Cavallo, & des *Scaldos* pour les repas de Cardinaux & d'Ambassadeurs, & pour ceux qu'elle donne journellement aux pauvres. Il a aussi un Maître d'écurie, appelé *Cavalarizzo*, qui est ordinairement un Gentilhomme Romain & ses valets de pied, qu'on nomme Palefreniers, & qui se tiennent dans les salles du palais, sont habillés de satin rouge à fleurs, avec un manteau de drap bleu, & l'épée à poignée d'argent doré lorsqu'ils sortent. On compte dans la Maison douze Officiers à verges rouges, & douze autres à masses d'argent, qui dans les cérémonies marchent devant lui : ce sont eux qui gardent les portes du Consistoire.

Un Religieux de saint Augustin, toujours Evêque *in partibus*, est le Sacristain du souverain Pontife : c'est lui qui est gardien du trésor de la chapelle Papale. Il prépare l'hostie, & fait l'essai du pain & du vin quand le Pape officie pontificalement, ou en particulier. Il distribue aux pèlerins les reliques & les indulgences pour eux & leurs parens : ces indulgences, dont les noms sont à remplir, portent qu'à l'article de la mort, tel nommé, pourra choisir le Confesseur qu'il lui plaira, auquel il accorde le pouvoir de remettre à la personne munie de ce bref, toute la peine que Dieu lui pourrait infliger pour ses péchés.

La charge de Bibliothécaire du Pape rend douze cens écus d'or par an. Il y a six Maîtres de cérémonies, deux participans, & quatre surnuméraires. Chaque nou-

veau Cardinal doit aux deux participans deux cens vingt-quatre écus d'or, & les héritiers d'un Cardinal défunt sont obligés de leur en payer cent ; ils ont en outre sept cens écus d'appointemens par année. Les quatre surnuméraires reçoivent entr'eux quarante-huit écus d'or des nouveaux Cardinaux, & quatre cens du Collège Apostolique.

Le Cardinal Camerlingue, qui est différent du Camerlingue du Pape, & élu par les Cardinaux résidans à Rome ; c'est le Trésorier du Collège des Cardinaux, dont il reçoit tous les revenus qui sont en commun, pour à la fin de chaque année en distribuer les parts égales aux Cardinaux qui demeurent à Rome ; car ceux qui en sont absens depuis six mois n'ont aucun droit à ce bénéfice. Cette charge n'est occupée qu'une année par le même Cardinal, ainsi que celle de son Comptiste ou Contrôleur, qui tient registre des produits des Annates, des Evêchés, & autres bénéfices dont les taxes font la plus forte partie des revenus du Collège.

Le Secrétaire du Collège des Cardinaux est toujours Italien, & le sous-Secrétaire ou Clerc national est alternativement François, Allemand & Espagnol. A la création, ainsi qu'à la mort de chaque Cardinal, il reçoit cinquante écus d'or.

Le Tribunal de la Rote est composé de douze Prélats, dont un doit être François, un Allemand, deux Espagnols, nommés par leurs Souverains respectifs,

& les huit autres Italiens, trois Romains, un Bolonais, un Ferrarois, un Milanais, un Vénitien & un Toscan. Chaque Auditeur a quatre Notaires. Ce Tribunal connaît par appellation de tous les procès de l'Etat Ecclésiastique, & de toutes les matières bénéficiales & patrimoniales. Chaque point contesté dans un procès est jugé par une Sentence particulière, dont on peut appeler directement au Pape. Chaque Auditeur reçoit mille écus par an; il ne touche point d'épices, & la récompense de son travail est ordinairement un chapeau de Cardinal. Entre les charges de ce Tribunal on distingue celle de Juges des Confidences, qui s'achète quatre mille écus, & produit huit pour cent: celle de l'Auditeur des Contredits, qui coûte autant, à laquelle sont attachés beaucoup de droits, & celle de Correcteurs des Contredits, dont la finance est de douze mille écus, & qui en donne de rente environ douze cens. La Rote paye quatre cens écus à un Avocat, & deux cens cinquante à un Procureur, pour poursuivre gratuitement les procès des pauvres.

La Chambré Apostolique est composée du Cardinal Camerlingue, comme chef, du Gouverneur de Rome, d'un Trésorier général, d'un Auditeur, d'un Président, d'un Avocat général, d'un Procureur Fiscal, d'un Commissaire, & de douze Clercs des Chambres, dont quatre sont Préfets des grains, des denrées, des prisons & des rues. C'est proprement le Conseil des Finances du

Pape. La charge de Trésorier vaut soixante-dix mille écus, & en rapporte douze mille par année. Chaque charge de Clerc de cette Chambre coûte quatre-vingt mille écus, & n'en produit que sept à huit mille.

Le Trésorier connaît des causes pour les dépouilles des Prêtres, des revenus mal perçus, & des trafics illicites.

L'Auditeur juge en première instance tous les différends qui surviennent entre la Noblesse ou Romaine ou Etrangere. Il est Juge de tous les marchands, & de toutes les causes qui par appel viennent à lui de l'Etat Ecclésiastique: il a droit de prévention pour toutes les causes criminelles; sa charge vaut quatre-vingt mille écus, & en rapporte treize de fixe, & quatre mille de casuel au moins.

Le Président de la Chambre reçoit tous les comptes de finance. Le Commissaire est le Procureur général de la Chambre; il donne ses conclusions sur toutes les affaires, & défend devant les Tribunaux les droits du souverain Pontife.

On compte à Rome seize Congrégations ou assemblées dans lesquelles entrent des Cardinaux commis par le Pape pour exercer certains Offices de juridiction. Chacune a son Président & son Secrétaire particulier.

La Congrégation du Pape ou Consistoriale a été érigée par Sixte V. pour préparer les plus difficiles matières bénéficiales, qui doivent être mises en délibération dans le Consistoire. Elle est

composée du Cardinal doyen, qui y préside en l'absence du Pape, & d'un nombre de Prélats, que le souverain Pontife augmente ou diminue à sa volonté. Ce Tribunal connaît des nouvelles érections des Archevêchés & des Eglises Cathédrales, des réunions, des suppressions, des résignations d'Evêchés, des coadjutoreries, des aliénations de biens Ecclésiastiques, & des annates de tous les bénéfices qui sont à la nomination du Pape.

Congrégation du S. Office. Elle doit son institution au Pape Paul III. Elle est composée au moins de douze Cardinaux, & d'un grand nombre de Prélats, & de Théologiens séculiers & réguliers qui prennent le titre de Consultants & de Qualificateurs du saint Office; parmi lesquels il y a toujours un Cordelier & trois Dominicains, savoir, le Maître du sacré palais, le Commissaire du S. Office & le Général de l'Ordre. Ce Tribunal connaît des Hérésies, de l'apostasie, de la magie, des forlèges, de l'abus des Sacremens & de la condamnation des mauvais livres.

Congrégation de *Propaganda fide*. Elle fut instituée sous le Pontificat de Grégoire XV, pour veiller à la conservation du collège de la Propagation de la foi, qui venait d'être fondé. Elle est composée de dix-huit Cardinaux, d'un Secrétaire d'Etat, d'un Protonotaire Apostolique, d'un Référendaire, de l'Assesseur & du Secrétaire du S. Office. On y examine tout ce qui peut être avantageux à la Religion, dans toutes les parties du monde.

Congrégation pour expliquer le Concile de Trente. Cette Congrégation fut établie par Sixte V. Elle est composée des Cardinaux, & a l'autorité d'interpréter les points de discipline.

Congrégation de l'Index. Elle doit la confirmation de son établissement au Pape Pie V, & est composée de plusieurs Cardinaux, d'un Secrétaire choisi dans l'Ordre de S. Dominique & de plusieurs Théologiens, sous le titre de Consultants. Elle a droit de censurer, faire supprimer & indiquer les livres suspects & dangereux qui attaquent les dogmes de la foi, les bonnes mœurs, la discipline ecclésiastique & la société civile.

Congrégation des Immunités. Plusieurs Cardinaux, un Auditeur de Rote, un Clerc de Chambre, & plusieurs Référendaires forment cette Congrégation, établie par Urbain VIII, pour résoudre toutes les difficultés qui surviennent dans les procès intentés contre les Ecclésiastiques, tant en matières civiles, qu'en matières criminelles, & dont les Juges séculiers revendiquent la décision. Elle connaît de la valeur des Immunités & des exemptions.

Congrégation des Evêques & des Réguliers. Elle est composée de quelques Cardinaux & d'un Secrétaire. Elle juge tous les différends qui s'élèvent entre les Evêques & leurs diocésains, & entre les réguliers & tous les Ordres Monastiques.

Congrégation pour l'examen des Evêques. Huit Cardinaux, six Prélats, dix Théologiens séculiers

& réguliers forment cette Congrégation, dont les membres sont les Examineurs des Evêques d'Italie. L'Evêque qui doit être sacré, se met à genoux devant le Pape qui est placé dans un fauteuil, & les Examineurs préposés, l'interrogent sur diverses questions de Théologie & de Droit. Ce n'est qu'après cet examen qu'on leur délivre l'extrait signé qui doit leur servir lorsqu'ils sont appelés à un autre Evêché, ou revêtus du Pallium des Archevêques.

Congrégation des mœurs des Evêques. Innocent XI institua cette Congrégation des bonnes mœurs, pour empêcher, autant qu'il serait possible, que des sujets indignes ne parvinssent à l'Episcopat. Elle est composée de trois Cardinaux, de deux Evêques, de quatre Prélats & d'un Secrétaire, qui est Auditeur du Pape, & examine scrupuleusement les attestations de vie & de mœurs des Evêques proposés.

Congrégation pour la Résidence des Evêques. Le Cardinal Vicaire Général, est ordinairement le Président de cette assemblée qui a l'autorité d'obliger ou de dispenser les Evêques & les Abbés d'Italie de résider dans leurs Eglises. Cette Congrégation est tenue par trois Cardinaux, trois Prélats & un Secrétaire, & elle peut priver de ses bénéfices pour un tems, interdire & suspendre de ses fonctions celui qui refuse d'obéir à ses Décrets.

Congrégation pour les Monastères à supprimer. Huit Cardinaux & des Députés de tous les Ordres religieux forment cette Congrè-

gation, qui s'occupe continuellement des intérêts de toutes les maisons religieuses, & qui décide si ceux que l'on représente comme pauvres ou ruinés, doivent être supprimés ou réunis à d'autres. Elle examine aussi les requêtes des communautés & des villes dont les habitans souhaitent de rétablir ou fonder des Monastères.

Congrégation pour la visite Apostolique. Les membres pour les monastères à supprimer composent aussi cette Congrégation destinée à nommer des Commissaires pour faire, à la place du Pape, la visite pastorale des Eglises & des monastères des six Evêchés suffragans du Siège de Rome.

Congrégation des Reliques. Six Cardinaux, le Cardinal-Vicaire, le Préfet de la sacristie & deux autres Prélats, qui composent cette Congrégation, sont les Inspecteurs des reliques des anciens Martyrs qu'on trouve souvent dans les catacombes & autres lieux souterrains de Rome : ce sont eux qui les examinent & qui dressent eux-mêmes les procès verbaux de leur examen (*V. MANIERE* dont on reconnaît les Reliques.)

Congrégation des Indulgences. Le nombre des membres de cette Congrégation n'est point fixé, & les requêtes présentées n'y sont entrînées qu'au nom du Pape, comme seul dépositaire & souverain dispensateur des trésors spirituels.

Congrégation des Rits ou Cérémonies de l'Eglise. C'est dans cette assemblée, établie par le Pape Sixte V, qu'on règle les cé-

rémonies & les rits des nouveaux offices des Saints, qu'on ajoute au calendrier Romain toutes les fois qu'on fait quelque canonisation, dont la connaissance appartient aussi au Pape, ainsi que l'examen des procès-verbaux & la vérification de toutes les procédures. Cette Congrégation explique les rubriques du Missel & du Bréviaire; quand il survient quelque difficulté; elle juge sans appel, tous les différens touchant la préférence entre les Eglises. Huit Cardinaux & un Secrétaire la composent, deux Maîtres des Cérémonies du Pape y sont admis. Dans les procès pour canonisation, il y entre des Consulteurs & des Théologiens.

ROMESCOT. C'est le nom d'une taxe d'un sol par an qu'Ina, Roi de Vessex, en Angleterre, imposa en 727 sur toutes les maisons de son Royaume, pour l'entretien d'un college Anglais, que dans un pèlerinage il avait fondé à Rome.

ROMULUS. Ce fondateur de Rome fut assassiné en plein Sénat par quelques mécontents, & les Sénateurs pour se purger du soupçon qu'ils avaient eu part à ce meurtre, placèrent ce Prince au nombre des Dieux: mais comme le peuple accusait hautement les Patriciens d'avoir participé au crime qui s'était commis sous leurs yeux, les Peres Conscrits susciterent un nommé Julius Proculus, qui osa s'avancer au milieu de la multitude & parla ainsi: » Romulus » fondateur de cette ville, Ro- » mains, dès le point du jour est » descendu du ciel, & s'est

» présenté à mes yeux: dans l'é- » tonnement & le respect que m'a » causé sa présence, je l'ai prié » qu'il me fût permis de le con- » templer à loisir. Allez, m'a-t-il » répondu, annoncez à l'univers » que la volonté des Dieux est que » Rome soit la première ville du » monde; que les Romains aient » soin de se distinguer dans le mé- » tier de la guerre; qu'ils sachent » de plus, & qu'ils en instruisent la » postérité, que rien ne sera ca- » pable de résister à la force de » leurs armes. A ces mots il s'est » élevé dans les airs. « Ce discours calma la fureur du peuple qui ne douta plus de la divinité de Romulus. Numa Pompilius, après l'apothéose de ce Prince assassiné, sous le nom de Quirinus, qui lui avait été donné au tems de l'union des Sabins & des Romains, lui dédia un Temple sur le mont Quirinal, institua un culte & des fêtes en son honneur, & créa un grand Pontife qu'il fit appeller Flamen Quirinalis, pour y présider. Ce Pontife devait toujours être tiré de l'ordre des Patriciens. Quels ressorts étranges ne fait pas jouer la politique?

RONDE. C'est une marche qu'un Officier, accompagné de quelques soldats fait autour des remparts d'une ville de guerre, pour examiner si tout s'y passe dans l'ordre.

Lorsque la Ronde-Major, qui est celle du Major, arrive à un corps-de-garde, la sentinelle qui est devant les armes, dès qu'elle l'aperçoit, lui demande *qui va là?* on répond *Ronde-Major*. La sentinelle lui crie, *demeure-là; Caporal hors*

hors de la garde. L'Officier qui commande la garde, se présente accompagné de deux fusiliers qu'il place derrière lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, présentant leurs armes; il a aussi avec lui le Sergent, & le Caporal de consigne portant un fallot. L'Officier demande *qui va là?* on lui répond, *Ronde-Major*, il dit, *avance qui a l'ordre.* Le Major avance, & l'Officier après avoir reconnu si c'est lui-même, lui donne le mot à l'oreille. Le Major peut compter les soldats & visiter leurs armes.

L'Officier doit recevoir de la même manière la Ronde du Gouverneur & celle du Lieutenant de Roi, en augmentant le nombre des fusiliers à proportion de la dignité de celui qui la fait.

A l'égard des simples Rondes, dès que la sentinelle, qui est devant le corps-de-garde, les voit paroître, elle leur demande *qui va là?* on lui répond *Ronde.* La sentinelle leur crie *demeure là; Caporal hors de la garde, Ronde.* Le Caporal de poste vient recevoir la *Ronde*, & demande *qui va là?* on lui répond *Ronde.* Il dit, *avance qui a l'ordre.* La *Ronde* avance & donne le mot à l'oreille du Caporal, qui le reçoit l'épée à la main, la pointe à l'estomac de la *Ronde.* Si le mot est bon, le Caporal reçoit le numéro, & le fait mettre dans la boîte.

Lorsque deux Rondes se rencontrent, celle qui la première a découvert l'autre, a droit d'exiger l'ordre à moins que ce ne soit celle d'un Officier supérieur, auquel elle doit le donner.

ROSAIRE. Institution due à S.

Tome IV.

Dominique pendant les guerres contre les Hérétiques Albigeois dans le treizieme siecle: c'est une combinaison du symbole des Apôtres, de l'oraison Dominicale, & de la salutation Angélique adressée à la Mere de Dieu, à laquelle on joint la priere *sancta Maria*, instituée par le Concile général d'Éphèse: c'est une espece de couronne composée de grains de différentes matieres plus ou moins précieuses: cette couronne prend son commencement par une croix sur laquelle on dit le symbole des Apôtres, sur le grain suivant on dit le *Pater*, sur les quatre, qui suivent, on dit la priere de la Ste. Vierge, sur le cinquieme le *Pater*; suivent ensuite quinze dixaines, pendant lesquelles on répete autant de fois, qu'il y a de grains, la priere de la Ste. Vierge, & à chaque dixieme grain, plus gros que les autres on récite le *Pater*: cette pratique est très-louable & nécessaire aux personnes, qui ne savent pas lire. Le tiers du Rosaire s'appelle un chapelet. Le Pape Grégoire XIII a fixé la solennité du Rosaire au premier dimanche d'Octobre. On fait ou on faisait autrefois à Venise une procession très-abusive le dimanche de l'institution du Rosaire: mais de quoi n'abuse-t-on pas?

ROSCÉLIN. Nom d'un Hérétique du onzieme siecle, qui osa soutenir, que les trois personnes divines étaient trois choses absolument distinguées, comme trois anges, trois ames, & que si cela n'était pas, il fallait dire que le Pere & le S. Esprit s'étaient incar-

H

niés de même que le fils. Cette doctrine qui établissait trois Dieux fut condamnée dans un Concile tenu à Compiègne en 1092. Quelques Auteurs prétendent, mais sans beaucoup de certitude, que notre fameux Abélard fut disciple de Roscelin.

ROSE. Cette fleur était particulièrement consacrée à Venus : les Poètes ont prétendu qu'elle avait pris sa couleur vermeille du sang de Venus ou d'Adonis. Les Romains avaient une passion extrême pour les Roses ; ils en cultivaient avec le plus grand soin pendant les plus rudes hivers, & n'étaient pas contents si les feuilles de cette reine des fleurs ne nageaient sur le précieux vin de Salerne qu'on leur présentait. Dans les repas & dans les autres parties de plaisir, les convives étaient couronnés de Roses. Les Poètes comparaient la beauté de leurs maîtresses à la Rose : les plus gracieuses comparaisons qui enrichissaient la Poésie légère & délicate étaient tirées de la Rose. Nous avons des Poètes qui ont dans cela imité les anciens, mais à force de tirer de fades comparaisons de cette belle fleur, ils l'ont furieusement fanée.

ROSECROIX. (Frères de la) Cette société est, dit-on, née en Allemagne vers l'an 1380. Un jeune homme de seize ans, élevé dans un couvent, fit connaissance avec quelques magiciens, apprit leur science, & fut voyager en Arabie, où il conversa avec les Docteurs du pays, & delà étant revenu par l'Espagne, il fréquenta les Cabalistes Maures & Juifs, &

retourna dans sa patrie, où il mourut en 1484, âgé de cent six années. On mit son corps en dépôt dans une grotte, & l'on prétend qu'il devait y rester cent vingt ans. En effet il ne fut découvert qu'en 1604. Un Rosecroix aperçut en un endroit de la grotte une pierre percée d'un clou, il ôta cette pierre & trouva le corps du fondateur de la société, avec cette inscription : » au bout de » cent vingt ans je serai mani- » festé. « Au-dessus du sépulchre on lisait au-dessus de ces quatre lettres, A. C. R. C. » Pendant ma » vie je me suis donné pour sé- » pulchre cet abrégé de l'uni- » vers. « Le fondateur tenait dans ses mains un livre, écrit en lettres d'or, qui contenait l'éloge de son désintéressement, puisqu'il y était dit qu'il avait abandonné plus de trésors que tous les Monarques n'en possèdent, afin d'acquiescer la science universelle. Telle est la fable de cette société sans doute imaginaire, dont on attribue l'origine à ce fondateur prétendu, appelé Christian Rosencreuz, qui n'a peut-être jamais existé. Au reste, en 1610 on parla beaucoup des frères de la Rose-Croix, à qui l'on attribuait une révélation particulière de Dieu, par le moyen de laquelle ils avaient acquis un grand nombre de sciences, avec lesquelles, en qualité de vrais Théosophes, ils étaient en état d'éclairer la raison humaine par le secours de la grace. On assure qu'ils recommandaient, outre la lecture de l'Ecriture Sainte, celle de la Théologie Germanique ; on dit qu'ils se proposaient

de faire une réforme générale dans les sciences & en particulier dans la Médecine & dans la Philosophie ; qu'ils possédaient la pierre philosophale, & que par ce moyen, ils avaient acquis la médecine universelle, l'art de transmuier les métaux, & de prolonger la vie ; enfin on annonça qu'il allait venir un siècle d'or, qui répandrait le bonheur sur la terre.

Les Théologiens crurent, d'après ce qu'on débitait au sujet des frères de la Roseroix, que l'on en voulait à la foi, & qu'une secte de fanatiques se cachait sous ce masque. Les Philosophes prétendirent, avec beaucoup d'apparence, que c'était une fable forgée par des Chymistes ; & les bons dévots, que Dieu, par une grace spéciale, s'était révélé à quelques hommes pieux, pour réformer les sciences, & découvrir au genre humain des mystères inconnus.

Le dénouement de la pièce fut qu'on ne découvrit en aucun endroit cette société, ni personne qui en fût membre : ce qui est resté, c'est le nom de frères de la Roseroix que l'on donne aux Alchymistes.

ROSE de Jéricho. Plante qui se trouve, non autour de Jéricho, mais dans l'Arabie déserte, & qui n'est point *Rose*. Les gens, amateurs du merveilleux, ont prétendu autrefois que la *Rose* de Jéricho ne s'ouvrait précisément qu'au jour de Noël : on est défabulé de cette fable : lorsqu'on plonge cette plante & qu'on la laisse quelques instans dans l'eau, elle écarte peu à peu ses rameaux, s'épanouit & laisse paraître ses fleurs.

ROSE d'Or. C'est un présent que le Pape fait quelquefois aux Souverains. Il semble que la coutume de consacrer une Rose d'or le dimanche *Latare Jérusalem*, ne se soit introduite à la Cour de Rome que dans le onzième siècle ou au commencement du douzième. Alexandre III envoya une Rose d'or à Louis le Jeune, Roi de France, en reconnaissance de son attachement pour le S. Siège. D'abord ce ne fut qu'un présent de politesse, mais bientôt les Papes le transformèrent en un acte d'autorité, par lequel ils reconnaissaient les Souverains, qui venaient de monter sur le trône. Urbain V en 1368 donna la Rose d'or à Jeanne, Reine de Sicile, préférablement au Roi de Chypre. Martin V en consacra une en 1418, qu'il fit présenter en Pompe à l'Empereur pour lors à Rome. Jules II & Léon X en envoyèrent une à Henri VIII, Roi d'Angleterre, qui fut bientôt excommunié par leur successeur Clément VII.

ROSHASCANA. Ce mot chez les Juifs signifie le commencement de l'année. C'est pour ce peuple un jour de fête. Ce n'est pas que les Rabbins soient d'accord entre eux sur le tems où le monde a commencé : les uns prétendent que c'est dans le mois de *Mian*, qui répond à notre mois de Mars, d'autres veulent que ce soit dans le mois de *Tisri*, qui est notre mois de Septembre. Quoiqu'il en soit de ces deux opinions, l'année ecclésiastique commence pour eux au mois de *Mian*, suivant l'expression de la loi, & l'année ordinaire ou civile au mois *Tisri*.

Alors tout Tribunal cesse pendant deux jours, qui doivent être employés en œuvres de pénitence.

» Les Juifs, dit Léon de Modene, tiennent par tradition, » que pendant ces deux jours, » Dieu juge de tout ce qui s'est » passé l'année précédente & règle » les évènements de celle où l'on » va entrer. »

Le premier de ces deux jours, les Juifs jeûnent & tâchent d'expier le passé par des austerités. La plupart de ceux qui sont répandus en Allemagne, portent l'habit avec lequel ils veulent être enterrés. On s'assemble dans la Synagogue où on lit à cinq personnes dans le Pentateuque, ce qui y est dit du sacrifice qu'on faisait ce jour-là dans le Temple, & l'on sonne trente fois du cor, pour intimider, dit-on, les pécheurs & leur rappeler la crainte terrible du jugement de Dieu.

ROSKOLNIKI. C'est le nom de certains sectaires, répandus dans la Russie, depuis le douzième siècle. Cette secte n'est aujourd'hui composée que d'environ deux mille mâles. Ils prétendent suivre à la lettre le Nouveau Testament, & accusent tous les autres Chrétiens de relâchement. Les Roskolniki ne veulent point qu'un Prêtre qui a bu de l'eau-de-vie, ose conférer le baptême; ils assurent, avec Jésus-Christ, qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidèles, & enseignent qu'on peut se tuer soi-même pour l'amour du Sauveur. C'est selon eux un très-grand péché de dire *Alleluia* trois fois, il ne faut le dire que deux, & ne donner la bénédiction qu'avec trois doigts.

Au reste, il n'y a point de citoyens plus réglés, ni plus sévères dans leurs mœurs: ils vivent comme les Quakers, mais ils n'admettent point comme eux les autres Chrétiens dans leurs assemblées, réserve qui les a exposés aux traits de la plus affreuse calomnie. Ils ont été persécutés & ils se sont enfermés dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maisons & se sont jetés dans les flammes. Pierre I a pris le parti modéré de les laisser vivre en paix.

ROULEAU. Ce que nous appelons *livre* aujourd'hui se nommait autrefois *Rouleau & volume*, parce qu'au lieu de coudre & de relier les feuilles ensemble, après les avoir pliées, on en faisait des Rouleaux qu'on plaçait les uns sur les autres; comme chaque *Rouleau* formait souvent un ouvrage entier, ou du moins qu'une matière n'occupait que peu de Rouleaux, ce qu'on nous rapporte de la prodigieuse quantité de volumes que rassemblait la bibliothèque d'Alexandrie, nous doit paraître bien moins étonnant.

ROUSSIN de service. C'était autrefois une redevance, mise au rang des droits Seigneuriaux, & qui était due à chaque mutation de Seigneur & de vassal. Lorsque le vassal en était requis, il devait conduire au Seigneur, dans l'espace de soixante jours, un Roussin de service, ou cheval de combat, » ferré des quatre pieds, » avec sa bride, sa selle & tous » les harnois nécessaires. « Le Seigneur avait le droit de le faire essayer par un Ecuyer robuste,

chargé de la plus forte armure de fer, & de l'envoyer à douze lieues : si le cheval fournissait gaiement cette carrière, le Seigneur ne pouvait pas le refuser, & s'il le gardait un an, sans l'essayer, il ne lui était plus permis d'en demander un autre.

ROUTE & chemin. Passage ouvert pour la communication d'un lieu à un autre. Les Romains ont été de tous les peuples ceux qui se sont donnés le plus de soin pour construire de belles Routes. Après seize cens ans il nous en reste encore de précieux vestiges. Les Républiques de la Grèce instituèrent des Magistrats pour la construction & la réparation des grands chemins, qu'elles mirent sous la protection des Dieux tutélaires, dont sur les bornes on voyait les statues. On prétend que les Carthaginois furent les premiers qui pavèrent les voies publiques, & en cela ils furent imités & bientôt surpassés par le peuple Romain. La voie Appienne, ainsi nommée d'*Appius Clodius* est le premier chemin que Rome ait fait construire : deux chariots pouvaient aisément y passer de front, & les pavés en étaient de trois, quatre & cinq pieds de surface. La voie Aurélienne est de l'an de Rome 512. La voie Flaminienne fut construite la troisième. Pendant la dernière guerre d'Afrique on ouvrit un chemin de cailloux taillés en quarré, de l'Espagne, dans la Gaule, jusqu'aux Alpes. Domitius Enobarbus pava la voie Domitia qui conduisait dans la Savoie, le Dauphiné & la Provence. Auguste fit percer un chemin

dans les Alpes, il augmenta le nombre de ceux qui étaient déjà en Espagne, il en ouvrit deux vers Lyon, l'un traversa la Tarentaise, & l'autre fut pratiqué dans l'Apennin. Quatre magnifiques chemins traversèrent la Gaule ; l'un franchissait les montagnes de l'Auvergne & pénétrait jusqu'au fond de l'Aquitaine : un autre fut poussé jusqu'au Rhin & à l'embouchure de la Meuse, & finissait à la mer d'Allemagne : un troisième conduisait à travers la Bourgogne, la Champagne & la Picardie, & s'arrêtait à Boulogne sur mer. Le quatrième s'étendait le long du Rhône, entraînait dans le bas Languedoc, & finissait à Marseille sur la Méditerranée. De ces grands chemins, il partait des Routes de communication pour toutes les Provinces & villes considérables, & jusqu'aux bouches du Danube. Dans la Sicile ces Conquistans pavèrent plus de six cens lieues de Routes : cent dans la Sardaigne ; soixante-treize dans la Corse ; onze cens dans les isles Britanniques ; quatre mille deux cens cinquante en Asie, & quatre mille six cens soixante-quatorze en Afrique.

Ces grands chemins n'étaient pas seulement commodes & durables, ils étaient encore ornés. Il y avait des colonnes d'un milieu à un autre qui marquaient la distance des lieux, des pierres pour asseoir les gens de pied & aider les cavaliers à monter sur leurs chevaux.

La décadence de l'Empire Romain précipita celle des voies publiques. Charlemagne tenta de les

rétablir, mais les successeurs abandonnerent un ouvrage si utile. En 1184 Philippe Auguste fit paver sa capitale, & nomma des Officiers à l'inspection des ponts & chaussées, auxquels les Juges des lieux furent substitués. Enfin Henri IV créa l'Office de Grand-Voyer, ou d'Inspecteur des Routes du Royaume, dont M. de Sully fut revêtu. Depuis ce tems le Gouvernement s'est réservé la direction immédiate de cet objet important.

Un Arrêt du Conseil du 3 Mai 1720, qui a fixé la largeur des grands chemins, a ordonné de les border de fossés, & aux propriétaires des héritages qui y aboutissent, de les planter des deux côtés d'ormes, hêtres, charaïgniers, arbres fruitiers, ou autres arbres, suivant la nature du terrain, à la distance de trente pieds l'un de l'autre & à une toise au moins du bord extérieur des fossés, & de les armer d'épines.

Faute par les propriétaires d'en planter, il est dit, que les Seigneurs auxquels appartient le droit de voirie, pourront en planter à leurs frais, & qu'en ce cas les arbres plantés par ces Seigneurs leurs appartiendront, de même que le fruit de ces arbres.

Lorsqu'il s'agit de construire ou de réparer quelque chemin public, les Juges préposés pour y tenir la main peuvent contraindre les paveurs & autres ouvriers nécessaires de s'y employer, sous peine d'amende & même d'emprisonnement.

Il est défendu à toutes personnes d'anticiper sur les chemins, ni d'y mettre des fumiers ou aucune

chose qui puisse embarrasser.

Lorsqu'il s'agit d'élargir ou d'aligner les chemins publics, les propriétaires des terres voisines sont tenus de fournir le terrain nécessaire.

Les entrepreneurs sont autorisés à prendre des matériaux par-tout où ils en peuvent trouver, en dédommageant le propriétaire.

Les terres nécessaires pour relever les chemins peuvent être prises sur les terrains les plus proches.

Il est défendu à toutes personnes de détourner les voitures qui travaillent aux chemins, ni de leur apporter aucun trouble.

Pour éviter l'embarras que causeraient sur les chemins les voitures qui seraient trop larges, on a fixé en 1624 la longueur des essieux de chariots & charrettes à cinq pieds dix pouces, avec défenses aux ouvriers d'en faire de plus longs.

Les rouliers ne doivent point atteler plus de quatre chevaux à une charette à deux roues, dont la charge doit être de cinq poinçons de vin ou de trois milliers pesant de marchandises. S'ils portent six poinçons, ils sont tenus au retour de porter du sable & des pavés aux ateliers des grands chemins, ainsi que ceux qui s'en retournent à vuide.

Le même Arrêt de 1720 fixe la largeur des grands chemins à soixante pieds, & celle des autres chemins publics à trente-six pieds.

Les Romains avaient des doubles Routes bien commodes, composées de deux parties différentes, l'une pour ceux qui allaient par

un chemin, l'autre pour ceux qui revenaient par un autre. Elles étaient destinées à empêcher l'embarras, le choc des voitures & la confusion. Les deux parties de ces Routes étaient séparées l'une de l'autre par une espece de parapet élevé entre deux : ce parapet était pavé de briques & servait aux gens de pied ; il avait des bords, & il était garni de degrés d'espace en espace, & de colonnes pour marquer les distances. Telle était la Route de Rome à Ostie, appelée *Via porticensis*.

RUBIGUS. Divinité des Romains qui présidait à l'agriculture. On l'invoquait pour la prier de garantir les bleds de la nielle, & on lui sacrifiait les entrailles d'un chien & celles d'une brebis, & quelquefois un petit chien nouveau né : Numa Pompilius lui avait institué une fête & des sacrifices, & il avait deux Temples à Rome.

RUDIAIRE. Gladiateur Romain renvoyé avec honneur & qui ne pouvait plus être forcé à combattre, mais qui souvent pour de l'argent s'exposait encore aux dangers de l'arène. Lorsque le Préteur lui donnait son congé, il lui remettait entre les mains une espece de fleurier de bois, ou bâton noueux, appelé *rudis*, comme une marque de sa liberté & de la permission qui lui était accordée de se retirer.

RUMIA. Déesse, qui suivant l'imagination du peuple Romain avait soin de faire teter les petits enfans. Lorsqu'on lui offrait des sacrifices, on répandait du lait sur les victimes. Elle était représentée

comme une femme, avec une mamelle découverte, ayant un enfant entre ses bras.

RUNCAIRES. Hérétiques qui avaient adopté les erreurs des Vaudois & des Paravins. Leur principale hérésie consistait à soutenir qu'on ne pouvait commettre aucun péché mortel, par la partie inférieure du corps, & en conséquence de cet affreux principe, ils s'abandonnaient aux plus détestables débauches. Ils furent appelés *Runcaires*, ou de *Runcalia*, lieu près du Pô, en Italie, où l'on prétend qu'ils s'assemblaient, ou de *Runcaria*, brossailles, parce qu'ils se retiraient dans les bois, pour se soustraire à la poursuite de leurs persécuteurs.

RUNIKES. (Caracteres) On trouve souvent ces caracteres, gravés sur des rochers, sur des pierres, & sur des bâtons, qui se rencontrent en Dannemark, en Suède, en Norwege & dans la Tartarie septentrionale, & l'on se persuade qu'ils sont ceux de l'ancienne langue Celtique. Les savans assurent que les caracteres Runiques n'ont été connus dans le Nord, que lorsque les lumieres de l'Evangile ont été portées aux peuples qui habitaient ces contrées. Cependant les Chroniques & les Poésies du Nord accordent aux caracteres Runiques une antiquité bien plus reculée : c'est, suivant elles, Odin le Conquerant & le Législateur des nations septentrionales, qui leur donna ces caracteres, qui étaient ceux de la Scythie, sa patrie, & que peut-être il leur fit regarder comme une chose surnaturelle & ma-

gique. Qu'est-ce qu'un habile fourbe, qui a les armes à la main, n'est pas certain de persuader à des peuples grossiers ? pour donner quelque poids à cette conjecture, il ne faut que se représenter que dans ces tems d'ignorance, il y avait des caractères nuisibles, que l'on nommait *Runes amères*, & qu'on employait lorsque l'on voulait faire du mal ; des caractères appelés *Runes secourables*, qui avaient la vertu de préserver de tous les accidens : les *Runes médicales*, qui guérissaient les maladies & qu'on gravait sur les feuilles des arbres : d'autres *Runes*, qui préservaient des naufrages, qui soulageaient les femmes en travail, qui empêchaient les empoisonnemens, qui obtenaient les faveurs d'une maîtresse, pourvu qu'on les écrivait correctement, & des *Runes* qui obtenaient la victoire dans les combats. Toutes ces *Runes* étaient distinguées par les cérémonies qu'il fallait observer en les traçant : tantôt on les arrangeait en lignes, & tantôt en cercle, en serpentant ou en triangle, & la matière sur laquelle on les écrivait & l'endroit où on les exposait, y ajoutaient différentes vertus.

R'USES de guerre. Les Grecs excellaient sur-tout dans cette partie de l'art militaire. Les Lacédémoniens mettaient une grande différence entre un Général qui vainquait l'ennemi par la Ruse & celui qui en triomphait à force ouverte : il était permis au dernier d'immoler une bien plus grande victime aux Dieux.

RUSMA. Sorte de vitriol dont

on se sert pour dépilatoire, en le mêlant avec de la chaux. L'usage des dépilatoires est fort ancien : les courtisannes Grecques & Romaines s'en servaient, & c'est une raison pour laquelle on n'aperçoit point aux statues antiques ce voile que la pudeur de la nature a placé aux parties deshonnêtes. L'habile sculpteur représentait son modèle tel qu'il se présentait à lui.

RUSNA - MEDGI - EFFENDI. C'est le titre qu'on donne en Turquie au Receveur général du trésor, qui préside à la recette générale, qui se fait les dimanches, les lundis, Mardis & samedis, jour du grand Divan, depuis la fin de l'audience à neuf heures, jusqu'à trois heures après midi. Plusieurs de ses commis reçoivent, présentent les espèces & en composent les bourses sur lesquelles il appose son cachet ; d'autres payent les Ordonnances de sa Hauteesse, du Grand Visir & du Desferdar.

RUSSES. (les) Le vaste Empire de Russie ne nous était pas encore connu, vers la fin du dernier siècle. Il s'étend d'Occident en Orient près de deux mille lieues communes de France & à sept cents lieues du Sud au Nord dans sa plus grande largeur, mais quoique cette étendue soit à peu-près celle de l'Europe entière, il s'en faut bien que le pays soit peuplé à proportion de sa grandeur. Il n'est pas possible d'affirmer quels ont été les vrais ancêtres des Russes : toutes les parties de cet Empire rapprochées en divers tems, étaient habitées par les Scythes, les Huns, les Massagètes, les Sla-

vous ; les Cimbres , les Gètes & les Sarmates ; mais les Russes proprement dits doivent descendre des anciens Roxelans , ou Slavons. On compte environ vingt-quatre millions d'habitans dans la Russie. Le Christianisme n'y fut reçu que fort tard , c'est-à-dire , à la fin du dixieme siecle. Le Souverain n'est point soumis aux loix ; c'est à lui qu'il appartient d'en faire ou de les casser : il est maître de la vie & des biens de ses sujets , & les terres ne peuvent passer du pere au fils sans son agrément. La couronne est héréditaire , & le Monarque est en droit de nommer dans sa famille celui ou celle qu'il juge à propos de placer sur le trône après lui. Quarante vaisseaux de ligne bien équipés , trente frégates , près de trois cens galères forment une marine respectable , & l'armée de terre est toujours composée en tems de paix de trois cens-cinquante mille hommes effectifs , tant infanterie que cavalerie. Les revenus ordinaires de l'Etat passent cent dix millions de nos livres. Toutes les Religions , excepté la Juive , sont tolérées en Russie : la Religion Grecque est la dominante : elle fut soumise au Patriarche de Constantinople , depuis l'an 988 , jusqu'en 1588 que Job fut créé premier Patriarche de Russie : il eut neuf successeurs , & après la mort d'Adrien , arrivée en 1703 , Pierre le Grand abolit le Patriarchat , devenu trop dangereux par l'abus énorme que ces Chefs de la Religion avoient fait de leur puissance. Un Conseil de Religion , toujours subsistant & soumis au Souverain ,

fut substitué à un Prélat despotique & donna à l'Eglise des loix approuvées par le maître de l'Etat , dont cette meme Eglise faisait partie. Par ce coup d'autorité le peuple cessa d'imaginer qu'il existait deux puissances dans l'Empire. (Voyez PATRIARCHE de Russie).

Pour être ordonné Prêtre , il suffit en Russie de savoir lire , écrire & un peu de Grec lithurgique : il faut encore avoir épousé une vierge ; si l'on n'a pas gardé la continence avec sa femme , il n'est pas permis de célébrer les saints mysteres : si la femme d'un Prêtre vient à mourir , il n'est plus permis à celui-ci de dire la Messe , & s'il se remarie , il devient séculier. Dans toute l'étendue de la Russie , on ne compte pas plus de sept mille quatre cens Moines , & cinq mille six cens Religieuses , qui tous suivent la règle de S. Basile. Ils font profession à vingt-cinq ou trente ans : les Métropolitains , les Archevêques , les Archimandrites sont toujours pris parmi les Moines : ils ne se marient point , & sont vœu de chasteté. Dans chaque Monastere on ne trouve guère que trois ou quatre Prêtres , en comptant l'Abbé , & l'on ne peut s'empêcher de remarquer qu'ils vivent presque tous dans la plus profonde ignorance ; une loi expresse défend aux cultivateurs , aux militaires , aux personnes employées au service de l'Etat , aux hommes mariés , même après le divorce , de se faire Moines , sans une permission du Souverain. Les Religieuses gardent une exacte clôture : à l'âge de

cinquante ans elles reçoivent la consure, comme les Diaconesses de la primitive Eglise; mais si avant cette cérémonie elles veulent se marier, non-seulement elles le peuvent, mais même on les y engage.

Les Monasteres sont richement dorés; mais la vie y est austère. On y fait toujours maigre. La nourriture ordinaire consiste en poisson sec ou salé, en œufs, en laitage: encore ce dernier mets est défendu les lundis, mercredis & vendredis de toute l'année, & le carême, à l'exception du jour de l'Annonciation & du Dimanche des Rameaux: pendant ce tems l'eau, mêlée avec un peu de levain, doit être la boisson des Moines, & ils doivent absolument s'abstenir de toutes liqueurs spiritueuses.

On rencontre dans quelques Provinces des Hermites qui vivent d'aumônes. Dans les Eglises Russiennes on célèbre l'Office divin en langue Slavonne. Dès le neuvieme siècle la sainte Bible a été traduite en cette langue. Le symbole de saint Athanase est le fondement de la croyance des Russes, « qui croient en Dieu le » Pere, comme au Créateur du » monde; en Jésus-Christ, comme » au Sauveur & au Rédempteur » du genre humain; & au Saint- » Esprit, comme au Sanctificateur » des fidèles. Ils ne disent pas » que le Saint-Esprit procède du » Pere & du Fils, mais du Pere » par le Fils. Ils regardent, ainsi » que les Catholiques, la sainte » Vierge & les Saints, comme des » intercesseurs, & non comme

» les coopérateurs de leur salut. » Ils reconnaissent sept Sacremens, » & croient que Dieu a institué » le Baptême pour nous régénérer & nous purifier du péché » originel. Le Baptême se donne » par immersion, & aussi-tôt après » on administre le Sacrement de » la Confirmation: la Confession » est d'usage dès l'âge de sept » ans, & l'on doit s'y préparer » par le jeûne. « Les Russes croient à la transubstantiation, & communient sous les deux especes.

Le Baptême s'administre avec beaucoup de cérémonies. L'enfant est porté à l'Eglise par le parrain & la marraine: le Prêtre les reçoit à la porte, & fait sur eux le signe de la croix, en disant: » Le Seigneur garde votre entrée » & votre sortie. « On lui présente neuf bougies, qu'il allume, après les avoir placées en croix, autour de la cuvette où l'enfant doit être baptisé. L'eau consacrée avec diverses cérémonies & plusieurs encensemens, le Prêtre fait processionnellement trois fois le tour des fonds avec le parrain & la marraine, qui portent des bougies à la main; ensuite le Prêtre reçoit du parrain & de la marraine un billet qui contient le nom de l'enfant; ce billet est placé sur une image, & l'image sur l'estomac de l'enfant. Après quelques prières, le Prêtre demande au parrain si l'enfant croit en Dieu le Pere, au Fils & au Saint-Esprit; puis tournant tous le dos à la cuvette, le Prêtre demande si l'enfant renonce au démon, à ses anges & à ses œuvres. A chaque demande le par-

rein & la maraine répondent *oui*, en crachant à terre, comme s'ils crachaient réellement sur le diable. On sort de l'Eglise pour procéder à la cérémonie de l'exorcisme, qui consiste à couper les cheveux en forme de croix sur la tête de l'enfant: ces cheveux sont enveloppés dans un peu de cire, & mis dans un certain endroit de l'Eglise. Ceci fait, le Prêtre donne un nom à l'enfant à la réquisition des parens: il le plonge trois fois consécutives dans la cuvette, en prononçant ces paroles; « Je te baptise au nom » du Pere, du Fils & du Saint- » Esprit. « Après que l'enfant est baptisé, le Prêtre lui met un peu de sel dans la bouche, & lui frotte de chrême, en forme de croix; le front, la poitrine, les mains & le dos, & lui passe une chemise, en disant: « Tu es » de cette maniere blanchi & » nettoyé du péché originel: « & lui attache au col une croix, qu'il doit porter toute sa vie; car si quelqu'un était trouvé mort sans cette marque de son Baptême, il ne serait point enterré en terre sainte. En sortant de l'Eglise, le Prêtre prend l'enfant nouvellement baptisé, & figure une croix sur la porte avec sa tête, & frappe avec un marteau sur cette même porte trois coups qui doivent être entendus de ceux qui ont été témoins du Baptême; sans quoi ils ne s'imagineraient pas que l'enfant eût été bien baptisé. Les Russes rebaptisent les Chrétiens qui entrent dans leur communion. Ils se confessent debout au milieu de l'Eglise, &

devant le Prêtre, qui leur donne l'absolution & leur impose une pénitence. Ils communient tous ordinairement la veille de Pâques. Ils reçoivent ce Sacrement sous les deux especes, & mêlent de l'eau avec le vin; ils y mettent aussi le pain consacré, & en prennent un morceau avec le vin dans une cuillère. Le pain est levé, & doit avoir été paîtri & cuit par la veuve d'un Prêtre: on le consacre ou le jour même de la communion, ou le jeudi avant la fête de Pâques; l'un pour les communians qui se présentent, l'autre pour les malades, & on garde ce dernier pendant toute l'année. Ce pain est de l'épaisseur d'un écu, & porte au milieu l'empreinte d'un crucifix. Après la consécration le Prêtre enlève cette empreinte avec un instrument fait en forme d'un fer de lance, & l'enferme dans un pigeon de bois que l'on suspend au-dessus de l'autel. Lorsqu'on veut donner la communion à un malade, on prend un morceau de ce pain consacré, on verse dessus trois gouttes de vin, on le place dans un calice; & on le fait prendre au malade avec une cuillère: si son état ne lui permettrait pas d'avaler le pain, on ne lui donnerait que du vin consacré. Dans la communion ordinaire, qui se fait publiquement dans les Eglises, on se sert d'un pain de même forme, rompu en autant de morceaux qu'il se trouve de communians, que l'on jette dans du vin consacré, ayant soin d'y mêler quelques gouttes d'eau tiède, parce que, disent les Russes, le sang

& l'eau qui sortirent du corps de notre Seigneur étaient sans doute tièdes. Le faux serment, le meurtre prémédité, & autres crimes énormes, éloignent de la communion jusqu'à l'article de la mort. On administre aussi l'Extrême-Onction aux malades qui se trouvent dans le plus grand danger; mais après il ne leur est plus permis de prendre de nourriture, à moins qu'ils ne reprennent visiblement leurs forces. Il y a des Russes qui, sentant leur fin approcher, se font raser, endossent l'habit de Moine, & deviennent effectivement Moines par cette cérémonie; car si après huit jours d'abstinence, ils recouvrent la santé, ils sont obligés de s'enfermer dans un cloître. Les Prêtres Russes lisent au peuple le nouveau Testament, mais sans faire suivre cette lecture d'aucune explication: ils ne prêchent point non plus; parce que, disent-ils, c'est par la prédication que les hérésies se sont introduites dans le monde.

Les Russes regardent le mariage comme une chose sainte, & la polygamie comme un crime effroyable, & le Souverain même ne peut avoir qu'une femme; mais si elle est stérile, il peut la répudier, l'enfermer dans un cloître, & en épouser une autre. (Voyez MARIAGE des anciens Monarques de Russie.) A l'égard des mariages des particuliers, & encore de ceux qui ne tiennent point à la Cour, où depuis le commencement de ce siècle tous les usages sont changés, nous en allons tracer une esquisse, pour

faire connaître qu'elles étaient, & qu'elles sont même actuellement les coutumes de l'intérieur de l'Empire.

Sitôt qu'un jeune homme a formé le dessein de se marier, il s'adresse à sa mere ou à la plus proche parente, à qui il confie son dessein: celle-ci assemble les autres parens, qui régient tous les articles, & députent un d'entr'eux pour faire la demande de la future indiquée par le jeune homme dont le mariage est conclu, sans qu'il ait la liberté de voir celle qu'il va épouser. S'il est question de quelques personnes de distinction, une femme qui prend le titre de *swacha*, à l'intendance des préparatifs des noces. Cette ordonnatrice, suivie d'un certain nombre de domestiques, va avec les meubles nécessaires au logis du prétendu, où elle prépare la chambre & le lit, dans lesquels doivent se faire la consommation du mariage. Elle commence par arranger quarante gerbes de seigle, & quelques tonnes d'orge, d'avoine, & autres grains, autour de ces gerbes sur lesquelles est placé le lit des mariés: ces arrangemens achevés, le marié escorté de ses parens & d'un Prêtre, va dans la maison de la mariée: on le conduit dans une chambre où il trouve une table couverte de trois mets différens, auxquels il ne lui est pas permis de toucher. Pendant qu'on l'engage à se placer sur une chaise, un ami lui parle, & ne le quitte que lorsqu'il a reçu de lui quelque pièce d'argent. Sitôt qu'il est assis, on va chercher la

marlée, qui entre les cheveux épars, ornée de ses plus beaux habits, & ayant la tête couverte d'un voile. Elle se place auprès de son futur époux; mais une piece d'étoffe les sépare, & les empêche de se voir. L'ordonnatrice tressée, pendant ce tems, les cheveux de la mariée, les lui noue en rond sur la tête, & lui met une couronne parsemée de perles & de pierreries, dont quelques branches lui descendent sur le sein en forme de bouquet: en même-tems on pare l'époux, & plusieurs femmes dansent autour de l'un & de l'autre. Cela fait, on apporte plusieurs pains & autant de fromages; le Prêtre les bénit, & les envoie à l'Eglise; puis on place sur la table un bassin rempli de pieces d'argent, d'étoffes de soie, de foin, d'orge & d'avoine, mêlée confusément ensemble: on rebaisse le voile de la mariée, & l'on distribue aux assistans toutes les choses qui ont été mises dans le bassin. On fait alors la cérémonie d'échanger les bagues, ce qui est regardé comme les fiançailles. La mariée est aussitôt conduite à l'Eglise dans un traîneau, auquel est attelé un cheval couvert de queues de renard: le marié & tous les parens la suivent à cheval. Les époux se placent sous un dais de taffetas rouge; on fait au Prêtre un présent de viandes bouillies & rôties, & celui-ci prend les mains des mariés, & leur suspendant une image de Saint sur la tête, il leur demande à trois reprises, s'ils sont dans le dessein de vivre ensemble dans une

parfaite union, à quoi ils répondent trois fois *oui*. On entonne le Pseaume cent vingt-huitieme, qui est chanté alternativement par le Prêtre & par les mariés, qui tous trois chantent & dansent en même-tems; puis le Prêtre leur met sur la tête une guirlande de fleurs, en disant: » Croissez & multipliez: que ce que l'homme a joint, l'homme ne le sépare pas. » Après ces paroles, les assistans prennent chacun dans la main un cierge allumé: un d'eux présente au Prêtre un verre de vin, dont il fait boire une moitié à la mariée, & l'autre au marié, & il jette le vase à terre, qui est foulé aux pieds par les époux, en disant: » Qu'ainsi tombent & soient brisés ceux qui tâcheront d'exciter quelque inimitié contre nous. » Dans le même instant les femmes de la nocé répandent sur les mariés du lin & du chanvre haché, & l'on prend le chemin de la maison. Le marié en arrivant, se met à table, & se réjouit avec ses amis, tandis qu'on déshabille son épouse & qu'on la met au lit. Averti que tout est prêt pour le recevoir, il quitte la table, & va la trouver: celle-ci instruite de son arrivée, passe une riche robe, & va à sa rencontre. Ils se mettent tous deux au lit; mais ils n'y restent que quelques momens, & vont se placer tous deux à table, où entr'autres mets, on leur sert une poule rôtie, dont le marié déchire une cuisse, qu'il jette par dessus sa tête. Enfin vient le moment de se mettre réellement au

lit. La mariée s'y place la première, pendant que l'époux fait quelques largesses aux domestiques. Ceux-ci éteignent leurs flambeaux dans les tonnes dont nous avons parlé, & se retirent en silence, à l'exception d'un seul, qui, placé à la porte, attend que le mari touffe, afin d'annoncer à la musique qui doit se faire entendre, que le mariage est consommé. Les fanfares finies, les époux se lèvent, vont prendre séparément un demi bain, & l'épouse revient passer à son époux une précieuse chemise qu'elle a travaillée elle-même, & lui faire boire un verre de liqueur spiritueuse : puis ils retournent au lit où ils demeurent jusqu'au lendemain. Telles étaient, & telles sont encore, à quelques différences près, les noces des personnes distinguées; mais celles des gens du commun sont plus simples. La veille de la fête le prétendu envoie à sa future plusieurs présens, comme un peigne, un miroir, une boîte à rouge, & quelques robes. Le lendemain le Prêtre les va bénir avec une grande croix : ils se mettent à table, ayant devant eux un grand miroir, dans lequel ils se regardent, pendant qu'on leur jette sur la tête des poignées de foin, qui est en Russie le symbole de la fécondité. Un garçon de la noce, couvert d'une longue peau, ne manque pas alors d'entrer dans la salle, & de souhaiter aux nouveaux époux autant d'enfans qu'il y a de poils sur cette peau. Ensuite on se rend à l'Eglise où les cérémonies sont les mêmes que

celles que nous venons de décrire.

Après le mariage, les femmes Russes ne connaissent plus en général les charmes de la liberté; bien entendu que nous parlons toujours des coutumes des Provinces de l'Empire, & non de celles des villes de Petersbourg & de Moscow, où l'on a adopté celles des autres royaumes de l'Europe. Ces femmes disons-nous passent tristement leur vie à coudre & à broder dans leur chambre, & leur unique plaisir est de se parer quelquefois de leurs plus riches ornemens, pour aller verser elles-mêmes l'eau-de-vie, quand leurs maris ont compagnie.

Il est vrai que le divorce est permis par les loix, mais pour en venir à cette extrémité, le mari doit prouver par témoins l'infidélité de sa femme : alors des religieuses viennent la raser de force ou de gré, & elle est enfermée dans un cloître. La stérilité peut être encore une cause légitime de divorce. Passons aux cérémonies funéraires des Russes.

Lorsqu'un Russe est mort, tous ses parens & amis s'assemblent autour de lui, font mille questions plus ridicules les unes que les autres sur la cause de sa mort : ensuite on envoie au Prêtre un présent d'eau-de-vie, afin de l'engager à prier pour l'ame du défunt. On lave le corps, on le couvre d'un linceul, on lui met des souliers, on le place dans son cercueil, les bras étendus en croix sur l'estomac, & ensuite couvert d'un drap, on le porte à l'Eglise. Tel est l'ordre du convoi ; un Prê-

tre ouvre la marche , portant l'image du saint qui était le patron du défunt : les parentes du défunt & quelques pleureuses d'office viennent ensuite & poussent des cris lamentables : après elles , on voit le corps , porté ordinairement par six personnes : les Prêtres l'entourent & l'encensent continuellement pour éloigner de lui les mauvais esprits : les parens terminent le cortège , un cierge à la main. Arrivé près de la fosse , on découvre le corps & on le parfume avec de la mirhe & de l'encens : les Prêtres récitent quelques prières : la veuve fait plusieurs questions au défunt , ainsi que les parens , & tous ensemble lui disent le dernier adieu ; dans ce moment on remet entre les mains du mort un billet de l'Archevêque , pour lui servir de passeport dans l'autre monde. Ce billet est conçu en ces termes : « Nous soussigné &c. re-
 « connaissons & certifions par ces
 « présentes que N... porteur de
 « nos lettres , a toujours vécu pa-
 « mi nous en bon Chrétien , fai-
 « sant profession de la Religion
 « Grecque , & bien qu'il ait quel-
 « quefois péché , qu'il s'en est
 « confessé , & qu'ensuite il a reçu
 « l'absolution & la communion ,
 « en rémission de ses péchés ; qu'il
 « a révééré Dieu & ses saints , qu'il
 « a fait ses prières , qu'il a jeûné
 « aux heures & aux jours ordon-
 « nés par l'Eglise ; & qu'il s'est
 « si bien gouverné avec moi qui
 « suis son Confesseur , que je n'ai
 « point de sujet de me plaindre
 « de lui , ni de lui refuser l'abso-
 « lution de ses péchés. En témoi-
 « gnage de quoi nous lui avons

« fait expédier le présent certifi-
 « cat , afin que S. Pierre en le
 « voyant lui ouvre la porte à la
 « joie éternelle. » Ce passeport re-
 mis entre les mains du défunt ,
 on ferme la biere , & on le des-
 cend dans la fosse , le visage tour-
 né du côté de l'Orient. Le deuil
 dure quarante jours. Toutes les
 années , quelques jours avant la
 solennité de Noël , on va porter
 des provisions de viande & de l'hy-
 dromel sur les tombes des morts ,
 c'est ce qu'on appelle *le Sabbat*
 des parens ; ceci n'est pas un mé-
 diocre bénéfice pour les Prêtres.

Pour terminer cet article de la Religion des Russes , nous remarquerons qu'il y a eu peu de disputes de religion parmi eux , si l'on en excepte celle qui a été élevée par les *Starowersi* (anciens fidèles , que les Russes traitent de Roskólniki. (Voyez ROSKOLNIKI.)

Passons au Gouvernement politique. La Noblesse Russe est divisée en plusieurs classes. La première est composée des plus anciennes familles de l'Empire & fut créée par le Grand Duc Vladimir I : les familles étrangères , établies en Russie , tiennent en quelque façon le second rang , & descendent presque toutes de maisons royales. Les Princes créés forment la troisième classe , & forment pour la plupart des Tartares de Casan & de Casnow , que le Czar Alexis convertit au Christianisme. La simple Noblesse comprend les descendants des Généraux ou des Sénateurs , dans les familles desquels les Czars ont choisi des épouses. On y joint la postérité de tous ceux que Pierre

le Grand a élevé aux premières charges de l'Empire, & ce sont presque tous des étrangers.

Le Conseil Souverain est divisé en six Chancelleries : dans la première on traite des affaires étrangères ; dans la seconde, de celles de la guerre ; dans la troisième, des finances ; dans la quatrième, des comptes ; dans la cinquième, on juge par appel les procès civils ; & dans la sixième, on instruit les procès criminels. C'est à ces Chancelleries que ressortissent par appel les jugemens des particuliers. On ne se sert point d'Avocats dans ces Chambres : tout s'y plaide par écrit. Le meurtre est puni de mort en Russie ; mais celles que soient les dépositions des témoins, on ne peut condamner le coupable, s'il n'avoue lui-même son forfait. Celui qui a assez de force pour résister aux tourmens de trois affreuses questions, conserve sa vie, malgré l'authenticité de son crime. Un premier larcin est puni par le fouet en place publique : on coupe une oreille au voleur, & on l'enferme pendant deux ans dans une prison : pris une seconde fois, il est puni de même & relégué en Sibérie. Les receleurs sont condamnés aux mêmes peines. On coule dans la bouche du faux monnoyeur, un peu de la matière fondue dont il s'est servi pour fabriquer les pièces. Les grands scélérats sont condamnés au feu, d'autres à avoir la tête tranchée. Les femmes qui ont attenté à la vie de leurs maris sont enterrées vives. Les débiteurs insolubles sont emprisonnés & chaque jour

le bourreau les expose sur la place publique & les frappe sur l'os de la jambe pendant une heure avec une baguette : s'ils ne payent pas, ils deviennent, avec leurs femmes & leurs enfans, les esclaves perpétuels de leurs créanciers.

Les Russes sont en général d'une taille moyenne & d'un tempérament robuste ; une discipline rigoureuse en fait d'excellens soldats ; ils se font un point d'honneur de mépriser la vie & d'affronter avec une espèce d'insensibilité les supplices les plus affreux. On peut dire, sans crainte d'être démenti par l'expérience, que le peuple de Russie est naturellement fourbe, paresseux, adonné aux excès de la boisson, rempant sous ses maîtres, & insolent avec ses égaux. On ne dit point en Russie, tel Seigneur a tant de ducats, tant d'écus de rente, mais on dit, il a soixante, cent mille paysans, pour exprimer qu'il possède soixante ou cent mille roubles de revenu. Chaque famille esclave cultive une certaine portion de terre, dont elle rend au propriétaire tant de grains en nature ou une somme d'argent, indépendamment des corvées auxquelles elle est assujettie, tant pour le public que pour le Souverain.

Autrefois la barbe passait en Russie pour le plus bel ornement de l'homme ; & la plus longue obtenait une considération particulière ; aujourd'hui il n'y a plus que les Popes (les Prêtres) & le peuple qui portent leur barbe. Les Russiennes sont presque toutes belles & bienfaites, mais la prodigieuse

gieuse quantité de fard qu'elles mettent sur leur visage fait bientôt disparaître les agrémens de la jeunesse.

RUSTIQUES. (Dieux) Divinités des campagnes, qui chez les Romains présidaient à l'agriculture. On distinguait les Dieux

Rustiques en grands & en petits. Les grands étaient Jupiter, la Terre, le Soleil, la Lune, Cérès, Bacchus, Vénus, Flore, Minerve &c. Les petits Dieux étaient Fauna, Palés, Pomone, Silvain, Verumne, Priape, & sur tous les autres le Dieu Pan.

S

SABBAT. Assemblée nocturne où l'on dit que les Sorciers se rendent par le vague de l'air, & dans laquelle ils font hommage au démon. On trouve dans Delrio, (Disquisit. Magic. liv. ij, quest. xvj, pag. 172.) une description du Sabbat, à peu près dans ces termes. » D'abord les Sorciers ou » Sorcieres se frottent d'un onguent préparé par le diable certaines parties du corps, & sur tout les aînes; ensuite ils se mettent à cheval sur un bâton, une quenouille, une fourche, ou sur une chèvre, un taureau, ou un chien, c'est-à-dire, sur un démon qui prend la forme de ces animaux. Dans cet état, ils sont transportés avec la plus grande rapidité, en un clin-d'œil, à des distances très-éloignées, & dans quelque lieu écarté, tel qu'une forêt ou un désert. Là, dans une place spacieuse, est allumé un grand feu, & paraît élevé sur un trône le démon, qui préside au Sabbat sous la forme d'un bouc ou d'un chien: on fléchit le genouil, devant lui, où l'on s'en approche à

» reculons, tenant à la main un
» flambeau de poix, & enfin on
» lui rend hommage en le baissant au derrière. On commet encore pour l'honorer diverses infamies & impuretés abominables. Après ces préliminaires on se met à table, & les Sorciers s'y repaissent des viandes & des vins que leur fournit le diable, ou qu'eux-mêmes ont soin d'apporter. Ce repas est tantôt précédé, & tantôt suivi de danses en rond, où l'on chante, ou plutôt l'on hurle d'une manière effroyable. On y fait des sacrifices: chacun y raconte les charmes qu'il a employés, les maléfices qu'il a donnés; le diable encourage ou réprimande, selon qu'on l'a bien ou mal servi: il distribue des poisons, donne de nouvelles commissions de nuire aux hommes: enfin un moment arrivé où toutes les lumières s'éteignent. Les Sorciers & même les démons se mêlent avec les Sorcieres, & les connaissent charnellement; mais il y en a toujours quelqu'un, sur-tout

» les nouvelles venues, que le
 » bonc honore de ses caresses, &
 » avec lesquelles il a commerce.
 » Cela fait, tous les Sorciers &
 » Sorcieres sont transportés dans
 » leurs maisons de la même ma-
 » nière qu'ils étaient venus, ou
 » s'en retournent à pied, si le
 » lieu du Sabbat n'est pas éloi-
 » gné de leur demeure «

Telle est la description que
 Delrio fait du Sabbat, comme
 s'il s'y était trouvé; & pour ap-
 puyer cette étrange absurdité, &
 en prouver la possibilité, il en-
 tasse citation sur citation, qui
 font beaucoup plus d'honneur à
 son érudition qu'à sa sagacité.

Il se peut que l'imagination
 frappée par les récits de quelques
 fripons, des femmes, des enfans,
 des hommes faibles, après quel-
 ques préparations mystérieuses,
 se soient crus transportés au Sab-
 bat pendant leur sommeil; mais
 il est absurde de croire qu'ils y
 aient assisté réellement. Quoi qu'il
 en soit, ces prétendus Sorciers
 & Sorcieres n'en sont pas moins
 punissables; selon la plupart des
 Jurisconsultes & des Casuistes,
 soit Catholiques, soit Protestans.
 Mais comme le Parlement de Pa-
 ris considère que l'assistance au
 Sabbat ne gît que dans l'imagi-
 nation, il renvoie tous les Sor-
 ciers, qui n'étant point convain-
 cus d'avoir donné du poison, ne
 se trouvent coupables que de
 l'imagination d'aller au Sabbat.

SABBAT. C'est le septieme jour
 de la semaine, que les Juifs so-
 lempnifient en mémoire de ce que
 Dieu, après avoir créé le monde
 en six jours, se reposa le septieme.

On voit dans l'Exode xx & xxj
 que Dieu, sous peine de mort,
 ordonna aux Hébreux de s'abste-
 nir ce jour-là de toute œuvre ser-
 vile. Le Sabbat commence chez
 les Juifs une demie-heure avant
 le coucher du soleil. Dans chaque
 maison, les femmes allument une
 lampe qui doit avoir six, ou au
 moins quatre lumignons, qui du-
 rent une partie de la nuit: elles
 dressent ensuite une table sur la-
 quelle elles étendent une nappe
 blanche, elles y placent le pain
 qu'elles couvrent d'un linge long
 & étroit, en mémoire, disent-
 elles de la manne, qui en tom-
 bant, était frappée de la rosée
 dessus & dessous. Au retour de la
 Synagogue, chaque chef de fa-
 mille bénit le pain & le vin, en
 faisant mémoire de l'institution
 du Sabbat, puis il le distribue aux
 assistans. Le matin du Sabbat on
 se rend à la Synagogue où l'on
 chante des Pseaumes, on lit une
 section du Pentateuque & une des
 Prophètes, & il y a un sermon,
 soit le matin, soit l'après-midi.
 Lorsque la nuit approche, le maî-
 tre du logis prend du vin dans une
 tasse, après qu'on a allumé un
 flambeau ou une lampe à deux
 meches, il y jette quelques épi-
 ceries odoriférantes, bénit le tout,
 le faire & jette le vin à terre en
 signe de réjouissance.

Pendant le Sabbat, il est dé-
 fendu aux Juifs de labourer, de
 semer, de moissonner, de botte-
 ler & de délier les gerbes, de bat-
 tre le grain, de vanner, de cri-
 blier, de mouder, de bluter, de
 paîtrir, de cuire, de tordre, de
 blanchir, de peigner ou de car-

der, de filer, de retordre, d'ourdir, de taquer, de teindre, de lier, de délier, de coudre, de déchirer ou de mettre en morceaux, de bâtir, de détruire, de frapper avec le marteau, de chasser ou de pêcher, d'égorger, d'écorcher, de préparer & râcler la peau, de la couper pour en travailler, d'écrire, de raturer, de régler pour écrire, d'allumer, d'éteindre, de porter quelque chose dans un lieu public ou particulier. Tels sont les trente-neuf chefs de défenses rapportés par Leon de Modene, dont on trouve de longues explications dans les Rabbins.

On prétend que les Juifs portaient si loin le scrupule sur la violation du Sabbat, qu'ils pensaient qu'il ne leur était pas permis de se défendre s'ils étaient attaqués ce jour-là, & qu'ils devaient se laisser égorger sans combattre.

SABBATAIRES. Hérétiques Protestans qui ont adopté quelques cérémonies du Judaïsme, & entr'autres l'observation rigide du Sabbat. Ils blâment les guerres, les loix politiques, les jugemens, & enseignent qu'il ne faut adresser sa priere qu'à Dieu le Pere, & qu'il faut négliger le fils & le S. Esprit. On prétend qu'ils n'administrent le baptême qu'aux adultes, qu'ils ne mangent ni porc, ni sang, ni aucune portion des animaux qui ont été étouffés & qu'ils attendent constamment le règne de mille ans.

SABBATARIENS. On nomme ainsi quelques Anabaptistes du seizieme siecle, qui firent profession d'observer rigoureusement le Sab-

bat des Juifs, prétendant qu'il n'avait point été aboli par aucune loi positive du Nouveau Testament.

SABBATIENS Disciples de Sabbathius, qui vivait dans le quatorzieme siecle. Ce Juif, ayant embrassé le Christianisme, fut élevé à la Prêtrise, par Marcien, un des Evêques des Novatiens, & voulut introduire parmi ceux-ci, plusieurs cérémonies Judaïques, en leur persuadant qu'il était d'absolue nécessité de célébrer la Pâque le quatorzieme jour de la lune de Mars. Cette nouveauté ne lui attira pas un grand nombre de partisans, mais comme les Novatiens jugerent la chose assez indifférente, ils ne le séparèrent pas de leur communion. Une singularité des Sabbatiens, dont les Auteurs Ecclésiastiques ne nous rendent aucune raison, c'est qu'ils avaient une si grande horreur pour la main droite qu'ils ne donnaient ni recevaient aucune chose de cette main. C'est pour cela que dans plusieurs livres on les trouve nommés *Sinistri*.

SABBATIQUE. (jour & année)
Le jour Sabbatique était chez les Juifs le septieme de chaque semaine : l'année Sabbatique était la septieme année, pendant laquelle on s'abstenait de labourer la terre : tout ce qui venait à la campagne durant cette année était commun. Il est dit dans le Lévitique xxv. 4. » dans l'année du » Sabbat, vous ne semerez point » votre champ, vous ne taillerez » point votre vigne, vous ne » moissonnerez point ce qui vient » de soi-même, vous ne vendan-

» gerez point , car c'est l'année
» du repos de la terre. «

Cette année commençait & finissait en Septembre.

SABELLIANISME. Sabellius , né à Prolémaïde, ville de Lybie, fut l'auteur de cette hérésie, qui infesta la plus grande partie de l'Orient pendant le troisième siècle, & qui fut condamnée en 319 par le Concile d'Alexandrie. Sabellius, confondant la Trinité des personnes enseignait » qu'il n'y » avait point de distinction entr'elles, mais qu'elles étaient une, » comme le corps, l'ame & l'esprit » ne font qu'un homme, que le Pere » de toutes choses était dans les » dieux, que c'était lui qui était » descendu dans le sein de la Vierge, qu'il en était né, & qu'ayant » accompli le mystère de notre rédemption, il s'était répandu lui-même sur les Apôtres en forme » de langue de feu, d'où on l'avait » appelé le S. Esprit. «

Dans les derniers siècles on a vu les Sociniens renouveler les erreurs de Sabellius en ne reconnaissant le S. Esprit que comme une vertu, ou une efficace de la Divinité.

SABIISME. C'est le nom de la première des idolatries auxquelles les hommes se soient abandonnés, & par conséquent la plus ancienne Religion du monde. Les savans placent l'origine du Sabiisme sous Seth, fils d'Adam : Maimonides remarque que cette Religion était fort répandue au tems de Moïse, & qu'Abraham la professait avant sa sortie de Chaldée. Les Sabéens ou Sabiens croyaient que Dieu est l'Esprit de

la sphère & l'ame du monde. Suivant leur opinion les astres & les étoiles étaient des Dieux, avec cette différence que le soleil & la lune étaient des Dieux supérieurs & les étoiles fixes des Dieux inférieurs. Abraham, imbu de ces principes, les abandonna pour annoncer un autre Dieu que le soleil, & ce fut la raison qui engagea le Roi des Euthéens à le bannir du pays, dans la crainte qu'il n'y excitât quelque trouble. Le même Maimonides nous assure que les Sabéens » avaient l'agriculture en grande recommandation, & qu'ils portaient un singulier respect aux bêtes à cornes & aux moutons : il dit, » qu'ils refusaient de les tuer, » qu'ils adoraient le démon sous la figure d'un bouc, & mangeaient le sang des animaux, » quoiqu'ils pensaient que les démons eux-mêmes s'en nourrissaient. «

Cet sentiment n'est pas celui de M. Hyde. Il avance, dans son Histoire de la Religion des Perses, que Sem & Elam sont les premiers auteurs du Sabiisme : que cette Religion s'étant altérée Abraham la réforma : que Zoroastre, qui vint ensuite, rétablit le culte du vrai Dieu qu'Abraham avait enseigné, que le feu des anciens Perses était la même chose que celui que les Prêtres des Hébreux conservaient dans le Temple de Jérusalem, & qu'enfin les Sabéens ne rendaient au soleil qu'un culte subordonné au culte du vrai Dieu. M. Prideaux plaide encore avec plus de force la cause des Sabéens ; il pré-

tend que les Perses admettant l'unité de Dieu, reconnaissaient leur néant & sentant la nécessité d'un médiateur entre eux & l'Etre suprême, choisirent les planètes, dans lesquelles ils supposèrent qu'il y avait des intelligences qui animaient & gouvernaient ces grands corps, & crurent que parmi ces médiateurs le soleil & la lune devaient tenir le premier rang.

Tels étaient les anciens Sabéens; mais il y en a de nouveaux, qui de l'aveu de tous les voyageurs ne sont ni Juifs, ni Chrétiens, ni Mahométans: on en trouve beaucoup dans la Perse, sous le nom de Chrétiens de S. Jean, & en effet ils regardent saint Jean Baptiste comme un de leurs Prophètes. Ces Sabéens se vantent d'avoir en leur possession *le sidra Laadam* ou la révélation adressée à Adam lui-même, les livres de Seth & ceux de quelques autres Patriarches. Ils se distinguent surtout par la connaissance qu'ils ont acquise du cours des astres, suivant lequel ils prétendent être en état de juger de tous les événemens. Ils sont fort attachés aux talismans, aux sorts, & admettent l'apparition des Génies & les enchantemens. Les Sabéens, avaient & ont peut-être encore les simulacres, les arbres dévoués, les bois sacrés, les Temples, les fêtes, la hiérarchie réglée, l'adoration, la prière, la croyance, une idée de la métempsychose, & en un mot toutes les marques de la Religion intérieures & extérieures, des premiers Sabéens dont nous avons fait mention dans le

commencement de cet article. Leurs Philosophes avaient des opinions qui leur appartenaient en propre & qui n'étaient pas adoptées par les autres; par exemple, il y en avait qui prétendaient que la résurrection devait se faire au bout de neuf mille ans; parce que, selon leur calcul, ils fixaient à neuf mille ans l'entière révolution des orbes célestes; d'autres ne l'attendaient que totale & parfaite, c'est-à-dire, en y comprenant les animaux, les plantes, en un mot toute la nature; qu'après trente-six mille quatre cents vingt-six ans. Plusieurs admettaient l'éternité du monde ou des mondes, pendant laquelle ces mondes étaient détruits & refaits.

Le Sabiisme a été mis par Mahomet (Alc. sura ou chap. ij) au rang des Religions révélées, ainsi que le Judaïsme & le Christianisme, parce que ceux qui en font profession prétendent avoir des livres attribués à des Patriarches & à des Prophètes, que Mahomet & les Musulmans reconnaissent. D'Herbelot dit dans sa Bibliothèque Orientale, que les Sabiens ou Sabéens sont ceux qui ont une Religion, mêlée de diverses observances tirées du Judaïsme, du Christianisme & du Mahométisme: qu'ils honorent & adorent, pour ainsi dire, les Anges; qu'ils lisent le livre des Pseaumes de David, que les Musulmans appellent *Zebour*, & qu'ils se tournent en priant, tantôt du côté du Midi, & tantôt de celui du Septentrion: il ajoute formellement qu'ils rendent un culte particulier aux astres. Au sujet du

Baptême qu'ils administrent, il le regarde comme tout-à-fait illusoire, & convient, malgré cela, qu'ils ont beaucoup de vénération pour saint Jean - Baptiste, dont ils se disent les disciples. Ensuite, d'après plusieurs Auteurs Arabes, d'Herbelot nous parle du livre attribué à Adam que les Sabéens possèdent, & qui est écrit dans la langue que parlait notre pere commun, & ses enfans.

Au reste les Sabéens qui existent prient Dieu sept fois le jour, cinq fois aux mêmes heures que les Musulmans, une autre au point du jour, & la septieme après la sixieme heure de la nuit. Ils jeûnent pendant une lune entiere, sans manger ni boire depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, & ils terminent ce grand jeûne précisément à l'équinoxe du printemps. Ils honorent particulièrement le Temple de la Mecque, & ont beaucoup de respect pour les pyramides d'Egypte, parce qu'ils croient que Sabi, fils d'Enoch, a été enterré sous la troisième. Ils vont souvent en pèlerinage près de la ville de Harram en Mésopotamie, où ils disent qu'Abraham est né; ou du moins que c'est de ce lieu qu'il partit avec toute sa famille pour passer dans la Palestine.

C'est, si nous en croyons un grand nombre d'Auteurs, le Sabiisme qui a rendu le monde entier idolâtre. Ils disent que cette Religion, ayant pris naissance dans la Chaldée; elle passa de-là en Egypte, fut portée en Europe, d'où elle s'étendit dans tous les ports de la Méditerranée; &

comme le culte du soleil & des étoiles, la vénération des ancêtres, l'érection des statues, la consécration des arbres, étaient les principaux dogmes du Sabiisme, ce poison se répandit bientôt jusqu'à l'Inde & jusqu'à la Chine, pays encore si ridiculement entêtés de l'adoration des idoles, & des folles visions de l'astrologie judiciaire. Enfin ce qu'il y a d'assuré, c'est que depuis l'établissement du Christianisme, mille hérésies se sont évacuées, & que le Sabiisme est demeuré jusqu'à nos jours entre le Judaïsme, le Christianisme & le Musulmanisme.

SABRE. L'usage de tirer le Sabre du fourreau, lorsque le Prêtre dit l'Evangile, s'établit en Pologne avec la Religion Chrétienne, pour témoigner; disent les Polonais, qu'ils sont toujours prêts de défendre les vérités qu'elle enseigne. Cet usage a été longtemps en vigueur, & l'on trouve encore d'anciens Polonais qui l'observent constamment.

SACCARIL. C'est le nom que les Romains donnaient à des portefaix privilégiés qui seuls pouvaient transporter toutes les marchandises du port dans les magasins. Il n'était permis à personne d'employer à ce travail ni les esclaves, ni les esclaves des autres. Cette police est établie sur tous nos ports.

SACCOPHORFS, anciens hérétiques que l'on croit être les mêmes que les Encratiques & les Messaliens. Ils reçurent ce nom, parce que dans toutes les occasions d'éclat ils affectaient de se

couvrit de sacs, & faisaient profession de pratiquer sur eux les plus rudes austérités.

SACÉES. Fêtes que les anciens Babyloniens célébraient avec beaucoup d'éclat en l'honneur de leur Déesse *Anaïtis*. (*Voyez ANAÏTIS*.) Cette solennité avait beaucoup de rapport avec les Saturnales des Romains; elle durait cinq jours, & pendant ce tems les esclaves commandaient à leurs maîtres: un d'entr'eux prenait dans chaque maison la robe royale, appelée *zogane*, & on lui obéissait comme au patron. Ce qui caractérisait particulièrement cette fête, était l'exécution publique d'un criminel, auquel on permettait tous les plaisirs, quelques jours avant que de le mettre à mort.

SACER. Ce mot a deux significations bien différentes. Il veut quelquefois dire *sacré*, d'autres fois, *ce qui est exécrable*. L'étymologie de Sacer, dans cette dernière acception, vient d'une ancienne coutume des habitans de Marseille. » Lorsque la peste, dit » Servius, regnait dans cette ville, » on choisissait un mendiant, un » misérable, qui après avoir été » nourri & engraisé pendant quel- » que tems aux dépens du public, » était promené par les rues, & » ensuite sacrifié. Tout le peu- » ple lui donnait avant son sa- » crifice mille malédictions, & » priait les Dieux d'épuiser sur » lui leur colère. Ainsi cet hom- » me, comme *Sacer*, c'est-à-dire, » dévoué au sacrifice, était mau- » dit & exécrable. «

SACERDOCE. Toute Religion suppose un Sacerdoce, c'est-à-

dire, des Ministres qui aient soin des choses de la Religion.

D'abord le Sacerdoce appartenait aux chefs de famille; il a passé aux chefs des peuples & aux Souverains, qui en ont partagé les devoirs à des Ministres subalternes. Les Grecs & les Romains avaient des souverains Pontifes, & une multitude considérable de Prêtres, qui formaient une véritable hiérarchie. A Delphes il y avait cinq Princes des Prêtres & des Prophètes qui annonçaient les oracles. A Syracuse le Sacerdoce était annuel; à Argos & dans d'autres villes de la Grèce les femmes exerçaient le Sacerdoce avec une grande autorité. Dans le commencement de la République Romaine, les Patrices étaient seuls admis au Sacerdoce, ensuite ils partagèrent ces dignités avec les Plébéiens; & le peuple, jusqu'au tems des Empereurs, s'attribua le droit d'y nommer. Les Prêtres jouissaient des plus grandes prérogatives. Ils montraient au Capitole sur des chars; ils avaient séance dans le Sénat: on portait devant eux une branche de laurier & un flambeau. Quoiqu'ils fussent soumis aux taxes imposées pour les guerres, ils étaient exempts d'y aller. Avant d'élire un Prêtre, on examinait les mœurs avec la plus scrupuleuse attention, & le moindre défaut corporel lui donnait l'exclusion. D'ailleurs il devait avoir cinquante ans, & pouvait se marier.

SACRA *gentilitia*. Fêtes particulières ou de famille que les Romains célébraient annuelle-

ment dans chaque maison; soit en tems de guerre, soit en tems de paix, & même pendant les calamités publiques, sous peine de la vengeance céleste. Les Gaulois assiégeaient Rome; le jeune Fabius chargé de vases & d'ornemens sacrés, descend du Capitole, où les Romains s'étaient renfermés, & va, au grand étonnement des assiégeans & des assiégés, sur le mont Quirinal offrir le sacrifice annuel, auquel sa famille est obligée. La famille Porcilia fait faire ce sacrifice par des esclaves, & les trente chefs de cette famille périssent dans la même année: à ces circonstances, que rapporte Tite-Live, livre vij, I. Décade, il joint la réflexion suivante: » De tous les » tems, dit-il, les hommes ont » attribué aux Dieux les événemens qui dépendent des causes naturelles. «

SACRAMENTAIRES. Dans le seizième siècle, on a donné ce nom à tous les hérétiques qui ont nié la présence réelle dans le Sacrement de l'Eucharistie. Tels sont les Calvinistes & les Zuingliens.

SACRAMENTUM. C'est le nom du dépôt qu'à Rome les plaideurs étaient obligés de consigner dans le trésor public. Celui qui succombait dans la contestation, perdait la somme qu'il avait déposée, & elle servait à payer les honoraires des Juges. Par ce moyen le Juge était payé de ses peines, & le plaideur entêté était puni de la témérité de sa mauvaise contestation. Pareil usage était observé à Athènes; si la

contestation était de mille drachmes, on devait en déposer trois, si elle excédait, on en consignait trente.

SACRE des Rois de France. La Cathédrale de la ville de Rheims est destinée pour cette auguste cérémonie: cependant, excepté Louis le Bègue, les Rois de la seconde race n'y ont pas été sacrés. Henri IV fut sacré à Chartres, parce que les Ligueurs étaient maîtres de Rheims. La sainte Ampoule, dont l'huile sert au sacre des Rois, est conservée dans l'Abbaye de S. Remi, les ornemens royaux sont déposés dans le Trésor de S. Denis. Le jour destiné pour cette auguste cérémonie, le Roi entre dans l'Eglise de Rheims, revêtu d'une camifolle de satin rouge, chamarrée d'or, ouverte au dos & sur les manches, avec une robe de toile d'argent, un chapeau de velours noir, garni d'un cordon de diamans, d'une plume blanche, & d'une aigrette noire: il est précédé par un Seigneur qui représente le Connétable, depuis que cette charge est supprimée, tenant l'épée nue à la main, accompagné des Princes du Sang, des Pairs du Royaume, du Chancelier, du Grand-Maître, du grand Chambellan, des Chevaliers de l'Ordre, & de toute sa Cour. Le Roi placé devant l'autel dans sa chaire, le Prieur de S. Remi, monté sur un cheval blanc, sous un dais de toile d'argent, porté par les Chevaliers de la sainte Ampoule, apporte cette huile au bruit des tambours & des trompettes. L'Archevêque de Rheims

va la recevoir à la porte de l'Eglise, & la pose sur l'aurel, où sont aussi placés les ornemens royaux, tels que la couronne de Charlemagne, l'épée, le sceptre, & la main de Justice; les éperons, la camifolle rouge, garnie d'or, une tunique, une dalmatique qui représentent les ordres de sous-Diacre & de Diacre, les bottines, & le grand manteau d'hermine, semé de fleurs de lys d'or. Pendant la cérémonie les douze Pairs ont chacun leur fonction. L'Archevêque de Rheims sacre le Roi: l'Evêque de Laon tient la sainte Ampoule; l'Evêque de Langres, le sceptre; l'Evêque de Beauvais, le manteau royal; l'Evêque de Châlons, l'anneau; l'Evêque de Noyon, le ceinturon ou baudrier; le Duc de Bourgogne porte la couronne royale, & ceint l'épée au Roi: le Duc de Guienne porte la première bannière carrée: le Duc de Normandie porte la seconde: le Comte de Toulouse, les éperons: le Comte de Champagne, la bannière royale, ou l'étendard de guerre; & le Comte de Flandre, l'épée royale. Ces Pairs ont sur la tête un cercle d'or en forme de couronne. Depuis que cinq de ces Pairies ont été réunies à la Couronne, ce sont des Seigneurs, nommés par le Roi, qui représentent ces Pairs, ainsi que la Pairie de Flandre, possédée en partie par une Puissance étrangère.

La cérémonie du sacre n'ajoute aucun droit au Monarque des Français, qui tient sa puissance de Dieu, de sa naissance, & par

droit de succession: elle doit seulement rappeler que sa personne est sacrée, qu'il n'est pas permis d'attenter à sa vie, & qu'il est *l'oint du Seigneur*, comme l'Ecriture dit de Saül.

SACREMENT. Signe d'une chose sainte & sacrée. Saint Augustin dit qu'aucune Religion, soit vraie, soit fausse, n'a pu s'attacher les hommes sans employer des figures sensibles ou des Sacremens. La loi de nature a eu l'offrande du pain & du vin; pratiquée par Melchisédech; la loi de Moïse avait la Circoncision, l'Agneau Pascal, les Purifications, la consécration des Pontifes; & l'on peut mettre au nombre des signes symboliques & significatifs, les lustrations & les mystères des Payens.

Dans la loi nouvelle; le mot Sacrement signifie un signe sensible d'une grace spirituelle, institué par notre Seigneur Jésus-Christ pour la sanctification des hommes.

Les Sociniens enseignent que les Sacremens ne sont que de pures cérémonies. Les Protestans ajoutent que ces cérémonies, instituées de Dieu, servent à sceller & à confirmer les promesses de la grace, pour soutenir notre foi, & pour nous exciter à la piété. Ils n'admettent que le Baptême & l'Eucharistie: Les Anglicans y ajoutent la Confirmation.

Les Catholiques reconnaissent sept Sacremens, le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre & le Mariage: & ils croient qu'ils produisent par eux-mêmes

mes la grace sanctifiante.

Les Sacremens se divisent en Sacremens des morts & en Sacremens des vivans: par Sacremens des morts on entend ceux qui sont destinés à rendre la vie spirituelle, ou aux personnes qui ne l'ont pas encore reçue, comme le Baptême, ou à celles qui l'ont perdue, comme la Pénitence: par Sacremens des vivans, on entend ceux qui sont destinés à fortifier les justes, & à augmenter en eux la vie spirituelle de la grace; tels que la Confirmation & l'Eucharistie, &c.

Les Sacremens sont nécessaires pour obtenir la justification, mais non pas tous au même degré. Le Baptême & la Pénitence sont nécessaires d'une nécessité de moyen, c'est-à-dire, que sans le Baptême ou son desir, les enfans ni les adultes ne peuvent être sauvés, non plus que les pécheurs ne peuvent être justifiés sans la pénitence ou une contrition parfaite qui en renferme le desir dans le cas de nécessité. Les autres sont de nécessité de précepte; les négliger, c'est se priver des secours spirituels que Jésus-Christ n'a pas voulu préparer en vain.

Les Chrétiens de saint Thomas ne reconnaissent que trois Sacremens, le Baptême, l'Ordre & l'Eucharistie. Damien en établissait douze: Isidore de Séville trois, le Baptême, le Chrême & l'Eucharistie. Varnanés, un des Docteurs des Arméniens, établit sept Sacremens, savoir, le Baptême, la célébration de la Liturgie, la bénédiction du Myron, l'imposition des mains, le

Mariage, l'Huile dont on oint les malades, & la cérémonie des Funérailles.

SACRIFICE en l'honneur de Confucius. Ce Philosophe a son Temple particulier dans chaque ville de la Chine: Sa statue y est placée dans l'endroit le plus éminent, & devant elle est un autel sur lequel se posent les offrandes. On lit en lettres d'or au pied de la statue: » C'est ici » le trône de l'ame du très-saint, » excellentissime, premier maître » Confucius. « Cette espece de culte n'a point de Prêtres, c'est l'Empereur, &c. sont les Mandarins & les Lettrés qui sont les sacrificateurs; & le sacrifice consiste non-seulement à présenter du pain, du vin, des cierges & des parfums, mais même, à offrir un mouton, & une piece d'étoffe que l'on fait brûler. A la nouvelle & à la pleine lune, les Magistrats s'assemblent dans le Temple de Confucius; mais les sacrifices solennels se font deux fois l'année aux deux équinoxes. Ces jours-là l'Empereur examine lui-même les victimes; tandis qu'on allume les bougies, & qu'on jette des parfums dans les brasiers. Les victimes étant égorgées, on en reçoit le sang dans un vase, on y met quelques poils de l'animal, & l'on va processionnellement enterrer le tout devant la porte du Temple. Alors le maître des cérémonies dit à haute voix: » Que » l'esprit du grand Confucius des- » cende. « La musique se fait entendre: le Sacrificateur répand le vin sur une figure de paille, & l'on jette la piece d'étoffe dans

les flammes , en priant l'esprit du grand Philosophe de daigner écouter favorablement les vœux des assistans , & de recevoir avec bonté les présens simples qu'ils lui offrent. Le vin & les victimes immolées sont distribués à toute l'assemblée , & la cérémonie se termine par cette courte priere :
 » Nous vous avons fait ces offrandes avec plaisir , & nous
 » nous persuadons que nous recevrons toutes sortes de biens ,
 » de grâces & d'honneurs. «

Dans la suite , les Empereurs Chinois craignant que les peuples ne rangeassent la statue de Confucius au rang de leurs idoles , y firent substituer une espece de cartouche , où le nom de ce Philosophe était écrit en gros caracteres ; mais cette précaution n'a pas dû suffire , pour les sauver du reproche d'idolatrie , au moins jusqu'à ce qu'on ait décidé la question , *si l'on ne peut être idolâtre sans avoir d'images ?*

SACRIFICES du Paganisme. Les Egyptiens vraisemblablement offrirent les premiers des prémices , c'est-à-dire , de simples herbes , premières productions de la terre. On brûla ensuite des parfums , & l'on n'en vint à sacrifier des animaux que lorsqu'ils eurent fait des dégâts d'herbes ou de fruits destinés à être offerts sur les autels. On versa aussi , en forme de libation , de l'eau , du miel , de l'huile , & du vin sur l'autel : tout ceci est le sentiment de Théophraste. Ovide prétend qu'on n'égorgea des animaux qu'après avoir remporté quelques grandes victoires sur les

ennemis. Pythagore s'élève contre le massacre des bêtes , & Horace déclare que la plus pure maniere d'apaiser leurs Dieux , est de leur offrir de la farine , du sel , & quelques herbes odoriférantes.

Les Payens avaient trois sortes de Sacrifices ; les publics , les domestiques & les étrangers. Les publics , payés par l'Etat , se faisaient pour remercier les Dieux de quelque faveur , ou pour les prier de faire cesser quelque calamité. Les Sacrifices domestiques se pratiquaient par tous ceux de la même famille , & les étrangers étaient ceux que l'on offrait , lorsqu'on transportait dans Rome le culte & les Dieux tutélaires des Provinces conquises. On faisait des Sacrifices aux Dieux célestes , aux Dieux infernaux , aux Dieux marins , aux Dieux de l'air , & aux Dieux de la terre. Aux premiers on sacrifiait des victimes blanches en nombre impair ; aux secondes des victimes noires , avec des libations de vin pur & de lait chaud , que l'on répandait dans des fosses avec le sang des animaux égorgés ; aux troisièmes on immolait des victimes blanches & noires sur le bord de la mer ; on jetait les entrailles dans les eaux , avec des libations de vin. Les victimes blanches étaient immolées aux Dieux de la terre , & l'on offrait seulement du vin , du miel & de l'encens , aux Divinités de l'air.

La victime devait être saine , entiere , sans tache ni défaut ; elle ne devait point avoir la queue pointue , ni la langue noire , ni les oreilles fendues. Le taureau

destiné pour les Sacrificés ne devait point avoir été mis sous le joug : on lui dorait le front & les cornes ; sa tête était ornée de gros flocons de laine , de rubans tortillés , & une sorte d'étole large lui tombait des deux côtés du corps. Les simples victimes étaient ornées de chapeaux de fleurs , de festons , de guirlandes & de bandelettes. La victime conduite à l'autel , le Prêtre se purifiait , & commençait les cérémonies du sacrifice par la confession de ses péchés , dont il demandait pardon aux Dieux : ensuite un Huissier avec sa baguette faisait sortir du Temple les excommuniés , & ceux qui n'étaient pas encore initiés dans les mystères de la Religion. Alors le Prêtre bénissait l'eau , jetait dedans des cendres du bois qui avait servi à brûler les victimes , ou y éteignait la torche du Sacrifice , & avec cette eau lustrale aspergeait l'autel & le peuple ; tandis qu'on chantait des hymnes. Il faisait après les encensemens aux autels , aux statues des Dieux , & aux victimes ; puis , le visage tourné vers l'Orient , & tenant les coins de l'autel , il récitait des prières , en commençant par Janus & Vesta , à qui il offrait du vin & de l'encens , & s'adressait ensuite au Dieu , en l'honneur duquel se faisait le Sacrifice. Ces cérémonies achevées , le Sacrificateur s'asseyait , & les victimaires restaient debout. Chacun , après s'être lavé les mains , présentait ses offrandes , & remerciait les Dieux d'avoir accepté les victimes. L'offrande faite , le Prêtre retournait

à l'autel , recommençait les encensemens & les aspersions , & récitait quelques prières par lesquelles il priait les Divinités d'avoir agréables les victimes qu'on allait leur immoler. Il prenait des mains d'un Ministre subalterne , de la pâte sacrée , faite de farine d'orge ou de froment & pâtrie avec le sel & l'eau , & en répandait les miettes sur la tête de la victime , avec une petite libation de vin. Ensuite on lui présentait un vase rempli de vin , il en goûtait , & en faisait boire aux assistans , puis il versait le reste entre les cornes de l'animal : aussitôt le victimaire frappait la victime d'un coup de maillet ou d'un coup de hache sur la tête , tandis qu'un autre Ministre lui plongeait un couteau dans la gorge , & qu'un troisième recevait son sang , dont le Sacrificateur arrosait l'autel. La victime ainsi égorgée , on l'écorchait , excepté dans les holocaustes , où on brûlait la peau avec l'animal ; on en détachait la tête , que l'on posait sur un des piliers du Temple ornée de guirlandes. On ouvrait les entrailles des victimes ; & après les avoir considérées , pour en tirer des présages , on les saupoudrait de farine , on les arrosait de vin , on les présentait aux Dieux dans des bassins , & enfin on les jetait dans le feu par morceaux. Après quelques cérémonies qui terminaient le Sacrifice , le Prêtre congédiait le peuple.

SACRIFICES humains. Les abominables fêtes des Mexiquains présentent des exemples de barbarie qu'on ne trouve point dans l'his-

toire du reste du monde. Epargner le sang de ses ennemis pendant la guerre pour le répandre de sang froid en l'honneur des idoles ; est ce qu'il y a de plus révoltant pour l'humanité.

Dans ces grands Sacrifices , on formait une longue file de victimes , environnées de Gardes. Un Prêtre descendait du Temple, revêtu d'une robe blanche ; bordée de flocons de fil , & tenant dans ses mains une idole faite de farine de maïs & de miel, dont les yeux étaient de pierres vertes & les dents de grains de maïs : il la présentait à chaque captif, en lui disant : *c'est ici votre Dieu* ; ensuite il se mettait à la tête de ces infortunés & l'on se rendait au lieu de l'exécution. Six Ministres du Temple se présentaient , quatre pour tenir les pieds & les mains de la victime ; le cinquième pour la gorge ; & le sixième pour ouvrir le corps : ce dernier occupait la première dignité & était nommé *Topilzin*. Sa tunique était rouge ; celles des autres étaient blanches entremêlées de noir. Le captif, étendu sur une pierre, avait le ventre ouvert par le *Topilzin*, qui lui arrachait le cœur & le présentait tout fumant au soleil , & il en frottait le visage de la principale idole, avec des invocations mystérieuses qu'il récitait tout bas. Lorsque tous les captifs étaient immolés , ceux qui les avaient livrés aux Prêtres, venaient enlever les corps pour les distribuer à leurs amis, qui les mangeaient solennellement. Quelquefois on immolait jusqu'à vingt-

mille captifs , & lorsque l'Empereur mettait trop d'intervalle entre ces affreux Sacrifices, les Prêtres se plaignaient, en disant que les Dieux avaient faim. Cette barbarie commençait à lasser les Mexicains, lorsque les Espagnols entrèrent sur leurs terres.

SADUCÉENS. Hérétiques Juifs qui formaient une des quatre principales sectes entre lesquelles ce peuple était partagé. Les Saducéens niaient la résurrection & l'existence des anges & des esprits des hommes après la mort. Ils disaient bien que Dieu avait créé le monde par sa puissance, qu'il le gouvernait par sa providence, & que pour le gouverner, il avait établi des récompenses & des peines ; mais ils ajoutaient que ces récompenses & ces peines se bornaient toutes à cette vie. Le Pentateuque était l'unique livre qu'ils reconnaissaient pour sacré, & en cela ils s'accordaient avec les Samaritains. De plus , ils rejetaient toute prédestination que l'homme avait été créé maître absolu de ses actions , & qu'il avait reçu de Dieu, l'entière liberté de faire à son gré, le bien & le mal ; sans aucune assistance pour l'un & sans aucun empêchement pour l'autre.

La secte des Saducéens n'était pas nombreuse, mais elle voyait dans son sein les plus opulents & les plus qualifiés de la nation ; elle s'éteignit après la destruction de Jérusalem par les Romains.

SAFI. Mot Arabe qui signifie *choisi*, & duquel le nom de Moustafa, *descend*, est devenu le titre, ou surnom que les Musul-

mans donnent à Adam, qui fut choisi de Dieu, pour être le chef & le premier père de tous les hommes; & le nom de Mostafa qui en descend, est aussi le titre que les mêmes accordent à Mahomet leur Prophète, qu'ils regardent comme le second Adam, & le restaurateur du genre humain.

SAGE - FEMME. On nomme ainsi celle qui pratique l'art des accouchemens. Les Sages-Femmes sont reçues maitresses par le corps des Chirurgiens; à la Police duquel elles sont soumises. A Paris on ne peut les recevoir maitresses avant l'âge de vingt ans, & elles doivent avoir travaillé en qualité d'apprentisses pendant trois années chez une maitresse Sage Femme; ou trois mois seulement à l'Hôtel-Dieu. Les brevets d'apprentissage chez les maitresses Sages-Femmes, doivent avoir été enregistrés au Greffe du premier Chirurgien du Roi, dans la quinzaine de leur passation, à peine de nullité; & les apprentisses de l'Hôtel-Dieu sont tenues de rapporter un simple certificat des Administrateurs, attesté par la maitresse & principale Sage-Femme de l'Hôtel-Dieu.

L'aspirante à la maîtrise est interrogée à S. Côme par le premier Chirurgien du Roi ou son Lieutenant; par les quatre Prévôts du Collège de Chirurgie; par les quatre Chirurgiens ordinaires du Roi en son Châtelier; & par les quatre Jurés Sages-Femmes du dit Châtelier; en présence du Doyen de la Faculté de Médecine, des deux Médecins du Châtelier, du Doyen des Chirurgiens,

& de huit autres Maîtres en Chirurgie. Si l'aspirante est jugée capable, on la reçoit sur le champ, & on lui fait prêter serment de ne fournir aucune drogue capable de procurer l'avortement, & de demander le secours des maîtres de l'art, dans les accouchemens difficiles.

Il y avait un loi parmi les Athéniens, qui défendait aux femmes d'étudier la médecine; mais cette loi fut abrogée en faveur d'Anodice, qui se déguisa en homme pour apprendre la médecine, & qui sous ce déguisement pratiquait les accouchemens. Elle fut citée devant l'Aréopage, gagna la cause, & à la sollicitation des dames d'Athènes triompha ainsi de ses ennemis.

SAGES - GRANDS. Nom que l'on donne à six Sénateurs Vénitiens, qui préparent & examinent attentivement les affaires importantes qui doivent être portées au Sénat: ils sont appelés Sages, parce qu'on leur suppose plus de sagacité & d'expérience qu'aux autres Nobles. Ils ne sont, que six mois en exercice. On appelle aussi Sage de semaine, celui qui reçoit les requêtes, pour être présentées au Sénat, après l'examen des Sages - Grands. Il y a cinq Sages de terre - ferme, qui sont chargés de faire les recrues & de payer les troupes. Le Conseil des dix Sages, est le Tribunal où l'on estime & où l'on taxe tous les biens des citoyens, lorsqu'il est question de faire quelque levée extraordinaire. Les cinq jeunes Nobles, qui ont entrée au Collège, où se traitent les grandes affaires, mais seule-

ment pour écouter & s'instruire, sont appellés les Sages des Ordres. Tous ces sages ont le titre d'excellence. (*Voyez SÉNAT de Venise*).

SAGESSE. Il n'est pas certain que les Grecs aient divinisé la Sagesse, mais du moins il est sûr qu'ils l'ont personnifiée, sous la figure de Minerve, Déesse de la Sagesse. Ils lui donnaient pour symbole la chouette, oiseau qui voit dans les ténèbres, afin de faire entendre que la vraie Sagesse n'est jamais endormie.

Les Lacédémoniens représentaient la Sagesse sous la figure d'un jeune homme qui a quatre mains & quatre oreilles, un carquois à son côté, & dans sa main droite une flûte. Il paraît que les quatre mains signifiaient que la vraie Sagesse est toujours dans l'activité; les quatre oreilles qu'elle reçoit volontiers des conseils; la flûte & le carquois, qu'elle doit se trouver par-tout, au milieu des armées comme dans les plaisirs.

SAGGONAS. Ce sont les Prêtres d'une espèce de secte établie parmi des Nègres, qui habitent quelques parties de l'intérieur de l'Afrique, & que l'on nomme Belli. L'éducation de la jeunesse est proprement l'emploi de ces Prêtres. C'est du collège dont ils ont la direction, sous l'autorité du Roi, que l'on choisit les sujets pour les élever aux postes civils & aux dignités ecclésiastiques. Toutes leçons s'y bornent aux principes de la danse, de la pêche, de la lutte & de la chasse, & sur-tout à chanter une certaine hymne en l'honneur du Dieu Belli, qui est pleine d'affreuses ob-

scénités & qui doit être accompagnée des postures les plus indécentes. L'écolier qui est remis entre les mains de ces indignes maîtres, ne peut communiquer avec personne, sur-tout avec les femmes; on le marque depuis l'oreille jusqu'à l'épaule avec un fer chaud, & lorsque son noviciat est fini, il doit, dans une assemblée publique, donner des preuves de ses progrès; s'il réussit dans la danse, il est applaudi par la nation, & peut aspirer à toutes les charges de l'Etat: s'il danse mal, au contraire, il est hué par les femmes & reste confondu dans la foule.

Ce Dieu Belli, si respecté par les Nègres, est une sorte d'idole, à laquelle le chef de ces idolâtres donne la forme qu'il lui plaît: il exige pour elle la plus profonde soumission: on doit croire que sa puissance n'a point de bornes, & c'est en joignant la superstition à la politique que le Souverain est parvenu à se rendre despotique.

SAGITTAIRE. C'est la neuvième constellation du zodiaque. Quelques Mythologues disent que c'est Chiron le Centaure: d'autres veulent que ce soit Procus, fils d'Euphème, nourrice des Muses. Ces derniers ajoutent qu'il demeurerait sur le Parnasse, qu'il faisait son unique occupation de la chasse, & qu'après la mort, à la sollicitation des Muses, il fut placé parmi les astres.

SAHABI. Nom que l'on donne aux compagnons de Mahomet, c'est-à-dire, à ceux qui ont conversé un an ou plus avec ce faux

Prophète, ou qui se sont trouvés sous ses drapeaux à quelque guerre sainte contre les infidèles. Mahomet comptait déjà dix mille compagnons, lorsqu'il s'empara de la Mecque, douze mille combattirent avec lui à la bataille de Honein, plus de quarante mille l'accompagnèrent au pèlerinage d'Adieu, & enfin à sa mort, par le dénombrement exact qui fut fait, il se trouva cent vingt-quatre mille Musulmans effectifs. Les pauvres étrangers, sans amis, sans parens, sans appui, qui venaient se réfugier dans les bras du Prophète & implorer ses secours, étaient appelés ses assesseurs, & souvent il les admettait à sa table. Ils étaient assis sur un banc qui régnait autour de la Mosquée.

SAHEB-KERAN. Ces mots Arabes signifient le maître des grandes conjonctions des planetes, ou le maître & le possesseur des cornes, ou parties principales du monde. C'est le titre que les Orientaux Arabes, Persans & Turcs donnent à Timur-Lenk, que nous nommons Tamerlan, ce foudre de guerre, qui a ravagé l'Asie, vers la fin du huitieme siecle de l'hégire, qui est le quatorzieme de Jésus-Christ. Les Astronomes Orientaux prétendent que la fondation des grands Empires a dépendu des grandes conjonctions des principales planetes; ils ont surnommé Alexandre le Grand, d'*Hhoul* ou Zoul Harnéin, le maître des deux cornes du monde, qui sont le levant & le couchant,

SAHERAT. Les Arabes Musulmans appellent ainsi une des croûtes ou surface du globe de la ter-

re, qui est au-dessus de celle qui est foulée par les hommes & par les animaux, & ils sont persuadés que c'est cette surface intérieure que Dieu a destinée pour y tenir le Jugement dernier à la fin du monde.

SAIGNÉE. Quand on saigne le Roi de France, c'est, au rapport de Dionis, le premier Médecin qui tient la bougie: il se fait un honneur de rendre ce service, aussi bien que le premier Apothicaire de tenir les palettes. S'il y avait quelqu'un dans la chambre que le Chirurgien ne crût pas de ses amis, il pourrait le faire sortir, parce qu'il ne faut point qu'il ait pour spectateurs des gens qui pourraient l'inquiéter & le chagriner par leur présence. Dionis ajoute qu'actuellement on n'use plus de ce privilège.

Pline prétend que nous sommes redevables de la Saignée à l'inct de l'Hypopotame, qui se frottait les jambes contre les joncs du Nil, pour en faire sortir le sang; mais sans nous arrêter à cette origine fabuleuse, nous dirons que les hommes ont dû s'apercevoir de bonne heure des avantages que procuraient les hémorragies excitées par les efforts critiques de la nature, & que par conséquent il a dû nécessairement tomber dans leur idée d'imiter la nature ou le hazard, dans les cas qui leur paraissaient semblables.

Du tems de la guerre de Troye, Podalire fut jetté sur les côtes de Carie, où il guérit Syrna, fille du Roi Damocerus, tombée du haut d'une maison, en la seignant des

deux

deux bras : elle l'épousa par reconnaissance.

Sans doute que depuis cette époque on fit usage de la Saignée, Hippocrate qui vivait sept siècles après, en parle souvent avec éloge, comme d'une ancienne pratique, & il la prescrit dans un grand nombre de circonstances.

Il est peu de remèdes dont on fasse un plus grand usage, que de la Saignée, il en est peu sur lequel les Médecins ayent autant varié.

SAIN. (isle de) Cette isle est située vis-à-vis la Province de Cornouailles, sur la côte méridionale de la basse Bretagne. La lune y avait un Temple & un oracle, dont les Druïdesses étaient les Prêtresses. Elles faisaient vœu de chasteté, & on venait souvent les consulter pour tout ce qui regardait la navigation. Le peuple qui s'imaginait follement que ces vestales Gauloises avaient le pouvoir de s'élever dans les airs, les respectait beaucoup; on les appelait *Senæ*, peut-être parce qu'elles étaient au nombre de six. Plusieurs Auteurs prétendent que l'isle entière était habitée par des filles, dont quelques-unes faisaient de longs voyages sur les côtes voisines, d'où elles rapportaient des petits embryons pour conserver l'espece. Toutes n'y allaient pas, & c'était le sort qui décidait ce fatal voyage; & celles qui avaient le malheur de tirer un billet noir, descendaient dans la barque, qui les exposait sur le continent. Ces filles consacrées étaient en grande vénération chez les Gaulois. Leur maison avait des

Tome IV.

privileges singuliers, entre lesquels on peut compter celui de ne pouvoir être châtiées pour un crime, sans avoir avant toutes choses perdu la qualité de fille.

SAINT des SAINTS. (le) C'était le sanctuaire, ou la partie la plus intérieure & la plus sacrée du Temple de Jérusalem; où était l'arche d'alliance, & où il n'était permis d'entrer, qu'au seul Grand-Prêtre, une fois l'année au jour de l'expiation solennelle.

Le sanctuaire était la figure du ciel, & le Grand-Prêtre celle de Jésus-Christ, le véritable Pontife qui a pénétré les cieus pour être médiateur auprès de son Pere.

SAINTETÉ. Titre de vénération que l'on donne au Pape. Autrement on accordait le titre de Sainteté à tous les Evêques. Les Empereurs de Constantinople portaient le titre de saint & de Sainteté, à cause de l'onction de leur sacre; & si nous en croyons Du Cange, il a aussi été accordé à quelques Rois d'Angleterre.

La Sainteté est un des caractères de la véritable Eglise, parce que Jésus-Christ, son Chef, à qui elle est unie est la source de toute Sainteté.

SAINTETÉ. Jukian, Philosophe Chinois s'exprime ainsi sur la Sainteté, suivant le Missionnaire Gobien. » La fin que le sage doit se » proposer, est uniquement le bien » public. Pour y travailler avec » succès, il doit s'appliquer à détruire ses passions, sans quoi il » lui est impossible d'acquiescer la » Sainteté, qui seule le met en » état de gouverner le monde &

K

» de rendre les hommes heureux.
 » Cette Sainteté consiste dans une
 » parfaite conformité de ses pen-
 » sées & de ses actions avec la
 » droite raison. . . . Les passions
 » troublent la tranquillité de l'es-
 » prit : il faut en retrancher la
 » trop grande vivacité : il faut
 » empêcher qu'elles ne soient l'es-
 » fer d'un emportement outré de
 » la cupidité. «

Les Siamois disent, » que pour
 » être saint, il suffit d'avoir passé
 » dans plusieurs corps, & d'y
 » avoir acquis beaucoup de ver-
 » tus, & qu'en pratiquant ces ac-
 » tes de vertus, on se soit pro-
 » posé d'acquérir la Sainteté. Les
 » propriétés de la Sainteté sont les
 » mêmes que celles de la Divinité.
 » Les saints les possèdent aussi-
 » bien que Dieu, mais dans un
 » degré bien moins parfait, ou-
 » tre que Dieu les a par lui-mê-
 » me, sans les recevoir de per-
 » sonne; au lieu que les saints les
 » tiennent de lui par les instruc-
 » tions qu'il leur donne. C'est lui
 » qui leur apprend tous ces se-
 » crets, dont il a une connais-
 » sance parfaite. C'est pour cela
 » que, s'ils ne renaissent pendant
 » qu'il est dans le monde, comme
 » ils ne peuvent recevoir ces en-
 » seignemens, ils ne sont point
 » sanctifiés. Aussi ont-ils la cou-
 » tume, dans leurs bonnes œu-
 » vres, de demander la grace de
 » renaître en même-tems que leur
 » Dieu. La Sainteté de ces hom-
 » mes vertueux, n'est parfaite que
 » lorsqu'ils meurent pour ne plus
 » renaître, & que leurs âmes sont
 » portées dans le paradis pour y
 » jouir d'une éternelle félicité. «

SAINTEUR. On trouve dans
 la coutume d'Haynaut, ch. xxiiij,
 qu'un Sainteure ou Saintier, était
 un serf d'Eglise, un oblat, un
 homme qui par dévotion s'était
 fait serf d'un saint ou d'une sain-
 te, Patrons de cette Eglise. Pour
 devenir Sainteure d'une Eglise, il
 fallait faire la cérémonie de se
 passer les cordes des cloches au-
 tour du cou, & mettre sur sa tête,
 ou même sur l'autel, quelques
 deniers de cheveau. Ces Saintiers
 d'Eglises n'étaient ni serfs main-
 mortables, & mor-taillables, ni
 hommes de corps.

SAINT-GRAAL. C'est un vase
 précieux fait, dit-on, d'une seule
 émeraude, que possède la Répu-
 blique de Genes. » Il est taillé en
 » forme de plat d'un exagone ré-
 » gulier. Il a sept pouces de cha-
 » que côté, quatorze pouces de
 » diamètre; trois pouces & demi
 » de creux, trois lignes d'épais-
 » seur. On voit au-dessous du vase
 » deux anses taillées dans la mê-
 » me pierre, & qui ont chacune
 » trois pouces & demi de long,
 » cinq lignes de diamètre. Le vase
 » pèse un marc & demi ou douze
 » onces. «

Les Génois prétendent que ce
 vase fut trouvé à la prise de Cé-
 sarée, & que leurs ancêtres s'en
 contenterent pour leur part du bu-
 rin. On lit dans un manuscrit de
 la Métropole de Genes que c'est
 le plat, dans lequel Jésus-Christ
 mangea l'agneau pascal à la der-
 nière cène qu'il fit avec ses dis-
 ciples; mais la tradition commu-
 ne de la République veut que ce
 soit le plat où fut présentée la tête
 de S. Jean-Baptiste. On ne mon-

tre cette pierre qu'avec beaucoup de formalités & par un Décret du Sénat. Un Prêtre en surplis & avec l'étole prend le vase, ayant passé au cou un cordon dont chaque bout est noué à chacune des anses, & le laisse examiner aux personnes de distinction qui ont obtenu la permission de le voir. Ce vase a été béni & porté, on ne fait pas trop pourquoi, le nom de *Saint-Graal*.

SAINT-GUIDON. Le jour de la célébration de la fête de ce saint, Patron de la principale Eglise d'Anderlecht, faubourg de la ville de Bruxelles; tous les paysans des villages voisins s'y rendaient en pèlerinage la seconde fête de la Pentecôte. Ils étaient tous à cheval, & après la procession qu'ils accompagnaient, à l'instant que l'horloge sonnait les coups de midi, ils commençaient une course de chevaux autour de l'Eglise, & au troisième tour, celui qui arrivait le premier au portail de l'Eglise, y était introduit à cheval & le chapeau sur la tête par le Doyen, précédé de tout son Chapitre. Arrivé au milieu du chœur, il recevait un chapeau d'argent, & avec les mêmes cérémonies qu'à son entrée, il était reconduit processionnellement jusqu'au portail, par le Chapitre. Les désordres inséparables d'une aussi extravagante cérémonie, & les accidens dont elle fut marquée pendant plusieurs années de suite, obligèrent le feu Cardinal d'Alsace de Boussu, Archevêque de Malines, à l'abolir.

SAINT-MICHEL. Autrefois le jour de la fête de S. Michel, il se

faisait à Louvain une procession des plus singulieres & en même tems des plus ridicules. On promenait l'image du saint depuis l'Eglise Paroissiale dont il est Patron, jusques sur les remparts de la ville; à chaque pause on tournait l'image de tous les côtés, & les assistans, presque tous paysans des environs de Louvain, criaient à haute voix & à plusieurs reprises, *S. Michel jettez un regard favorable sur mes navets*. Le Curé qui gouverne encore actuellement cette Paroisse, ayant voulu, il y a quelques années s'opposer à cette extravagance, fut sur le point d'être précipité du rempart dans le fossé par ces fanatiques. Les confreres de S. Michel, après la procession se rendaient en cérémonie dans un fameux cabaret, où ils s'enivraient de biere forte, & la journée se terminait ordinairement par des querelles & d'horribles batteries. Il n'y a pas longtems que pareille chose étant arrivée, parce que les confreres ne trouvant point assez d'argent en caisse pour payer l'écor, l'aubergiste voulut retenir en gage les étendards & les bâtons dont les confreres se servent pour accompagner la procession. Il en coûta du sang pour arranger ce différend. Le Curé averti de ce tapage, en porta ses plaintes à l'Archevêque de Malines, qui a enfin aboli cette cérémonie scandaleuse.

Dans la même ville de Louvain, le jour de la fête de saint Pierre, Patron de la Collégiale, il se fait encore une procession, qu'à bon droit on peut nommer

la procession des ivrognes. Ceux qui portent le S. Parron, placent sa statue sur des tréteaux, au milieu des rues, & toujours vis-à-vis des meilleurs cabarets de la ville, & se faisant apporter de la biere forte, ils se présentent devant S. Pierre; en disant : à vous Pierre. On se doute bien que de pareils porteurs mettent souvent la statue du S. en grand danger de tomber.

SAINTE Sacrement porté devant le Pape. Le plus ancien exemple de la marche du S. Sacrement devant le Pape, est celui d'Etienne III, lorsqu'il alla en France implorer le secours du Roi Pepin contre les Lombards. Quelques Auteurs disent que ce n'était pas le Saint Sacrement, mais le crucifix qu'on portait devant le S. Pere. Quoiqu'il en soit, le Pere Rocca prétend qu'il n'y a pas trois siècles que cet usage est établi avec pompe & solennité. Lorsqu'en 1458, Pie II alla à Mantoue pour former une ligue contre les Turcs, sa Sainteté fit porter la sainte hostie sur un cheval blanc, sous un dais de soie & dans un tabernacle doré, environné de cierges allumés. C'est le plus ancien exemple connu de la marche pompeuse du S. Sacrement. En 1494, Alexandre VI allant à Naples, fit porter le S. Sacrement sur une haquenée. Les Papes Jules II & Léon X pratiquerent la même cérémonie au couronnement de Charles V. Clément VII le fit porter à cheval sous un riche baldachin, renfermé dans un tabernacle de crystal & éclairé de dix flambeaux. Lorsque le Pape se

rendit par mer à Marseille pour s'aboucher avec François I, sa Sainteté fit porter le S. Sacrement par la Capitane. Paul III, & après lui Grégoire XIII, suivirent cet usage; mais rien n'approche de la splendeur avec laquelle le S. Sacrement entra dans Ferrare en 1598, lorsque Clément VIII alla prendre possession de cette ville après la mort d'Alphonse d'Est. nous ne donnerons point la description de cette procession pompeuse, où se trouvait non-seulement tout le Clergé Romain, toute la maison du Pape; mais encore le Clergé & la Noblesse de Ferrare.

Un Auteur (le Pere Bonnani) croit que cette cérémonie doit sa naissance à la coutume que les premiers Chrétiens avaient de garder le S. Sacrement chez eux & de le porter en voyage.

Au reste, il faut remarquer que lorsque le Pape doit porter le S. Sacrement en public, un Diacre annonce la veille cette solennité au peuple.

SAINTS Musulmans. Les sectateurs de Mahomet les nomment *Aulia allah*, les amis de Dieu. Voici comme le Prophète imposteur parle d'eux dans son chapitre de l'Alcoran, intitulé *Jonas* : « Les saints ou les amis de Dieu ne craignent rien : ils ne sont subjets à aucune affliction, parce qu'ils ont eu la vraie foi, & qu'ils ont vécu selon cette foi, obéissans exactement à Dieu, duquel ils reçoivent la récompense en ce monde & en l'autre. » Les saints, disent les commentateurs de ce verset, sont

ceux qui ayant été les ennemis d'eux-mêmes pendant cette vie, sont devenus les amis de Dieu dans l'autre. Ils ont commencé leur carriere avant tous les siècles, & ils n'ont travaillé que pour l'éternité. Ils avaient effacé de leur cœur & de leur esprit, tous les traits de l'orgueil & de l'hypocrisie. Leur récompense en ce monde est l'amour & l'estime des hommes pendant leur vie, & la vénération dont on les honore après leur mort; les songes, les apparitions dont ils sont favorisés, & leur récompense dans l'autre monde, est la présence de Dieu & de son essence. Un des interprètes de l'Alcoran a écrit un gros volume pour établir des règles par lesquelles chacun pourra aisément connaître les hypocrites & les imposteurs; mais ce livre n'a point encore ouvert les yeux des Musulmans sur les grossières impostures de leur faux Prophète.

SAISONS. Les Grecs représentaient les Saisons sous la forme de femmes & les Romains les figuraient sous celle de jeunes garçons qui avaient des aîles, ou par de très-petits enfans sans aîles, avec les symboles particuliers à chaque Saison. Le printemps était couronné de fleurs, tenant à la main un cabri, ou dans l'action de traire une brebis: on plaçait auprès de lui quelquefois un arbrisseau, poussant des feuilles & des rameaux. L'été était couronné d'épis de bled, tenant d'une main un faisceau d'épis, & de l'autre une faucille. L'automne avait dans ses mains un vase plein de fruits & une grappe de raisin, ou un pa-

nier de fruits sur la tête. L'hiver bien vêtu, bien chaussé, ayant la tête voilée ou couronnée de branches sans feuilles, tenait d'une main quelques fruits secs & ridés, & de l'autre des oiseaux aquatiques.

SAKA. Fête qui se célébrait à Zela, en Cappadoce, avec beaucoup de solennité. (V. ANAÏTIS.)

SAKHRAT. Pierre fabuleuse dont il est parlé dans un chapitre de l'Alcoran, intitulé Locman. Elle est, disent les Musulmans, le soutien & le pivot de la terre: faite d'une seule émeraude, c'est de sa réflexion que le ciel nous paraît de couleur azurée, & lorsque Dieu veut exciter un tremblement dans quelque partie de la terre que ce soit, il commande à cette pierre de donner le mouvement à quelqu'une de ses racines, qui lui tiennent lieu de nerfs, laquelle étant ébranlée, fait remuer, trembler & quelquefois entr'ouvrir l'endroit où elle correspond. Telle est la subtile philosophie des dévots Musulmans. Un Auteur Persan, dit que l'Etre suprême après avoir créé la terre, l'entoura, & l'appuya d'une ceinture de montagnes, appelée *Caf* par les Arabes: que le globe terrestre se trouve au milieu de cette chaîne, comme le doigt est au milieu de l'anneau, & que sans cet appui, il serait dans un perpétuel tremblement, & qu'il ne pourrait servir de demeure aux hommes. C'est au milieu de cette montagne que le même Auteur relegue les *Dives* ou géants, qu'il suppose avoir

été défaits & subjugués par la postérité d'Adam.

SALA. Oraïson que les Turcs ajoutent tous les vendredis, qui sont leurs jours de repos, aux prières qu'ils récitent ordinairement sur les neuf heures du matin. Lorsqu'elle est finie, on peut ouvrir les boutiques & travailler.

SALADE. Nom qu'on donnait à un casque fort léger, qui ressembloit assez à un pot en tête. On l'appelloit aussi *Bourquignote*. Dans l'infanterie la Salade étoit nommée *Morion*. On donnoit le nom de *Salades* aux gens de cheval qui en étoient armés : ainsi pour dire qu'on avoit envoyé deux cens cavaliers dans un poste, on disoit qu'on y avoit fait passer deux cens *Salades*.

SALAGRAMAN. Les Indiens donnent ce nom à une pierre remplie de coquilles fossiles qui se trouve dans la rivière de Gandica, qui se jette dans le Gange. Cette pierre, souvent noire, quelquefois marbrée ou de différentes couleurs, de forme ronde ou ovale, est réputée sacrée par ces idolâtres. Ils disent qu'elle est rongée par le Dieu Vistnou changé en ver, par rapport à une certaine empreinte qui se voit sur la pierre, & qui ressemble assez à une corne d'Ammon. Celles qui portent d'autres marques sont consacrées à d'autres Divinités. Les Prêtres offrent des sacrifices de raclures de bois de santal à ces pierres divines, & ils leur font des libations.

SALAMANQUE. Célèbre Université d'Espagne, au Royaume de Léon. Elle fut fondée vers le

milieu du treizième siècle par Ferdinand III, des débris de celle de Palencia. Elle est, à ce qu'on assure, composée de quatre vingt Professeurs, qui ont chacun mille écus de pension. Le Recteur de cette Université jouit de grands privilèges, & est assis sous un dais dans les assemblées publiques. Le maître des écoles crée tous les Officiers de l'Université, est toujours Ecclésiastique, & a huit mille ducats d'appointemens. On y enseigne le Droit Canon, la Théologie, & la Philosophie Scholastique. Les Livres de la Bibliothèque de cette Université, qui ne sont pas en grand nombre, sont tous enchaînés. La ville est peuplée de Religieux & d'Ecoliers, Nobles & Roturiers : son Evêque jouit de quatorze mille ducats de revenu.

SALIENS. Nom que les Romains donnoient aux douze Prêtres de Mars, institués par Numa-Pompilius. Ils portaient une robe de différentes couleurs avec la robe bordée de pourpre, & un haut bonnet fait en forme de cône. La plus importante fonction des Prêtres Saliens étoit de garder les boucliers sacrés, nommés *Ancyles*. (Voyez *ANCYLES*.) On les appelloit Saliens, du mot latin *saltare*, danser; parce qu'en effet dans toutes leurs cérémonies religieuses en l'honneur de Mars, ils formoient des espèces de danses; & qu'après les sacrifices, ils alloient par les rues en dansant, & tenant à leur main gauche de petits boucliers, & à la droite une lance ou bâton, avec lequel ils frappaient sur les boucliers les uns

des autres, en chantant des hymnes en l'honneur des Dieux. Le chef des Saliens commençait la danse, & les autres imitaient ses gestes & ses différentes postures. Quelques Auteurs font mention de vierges Saliennes, que les Saliens gageaient pour se joindre à eux dans les grandes cérémonies : ils disent que ces filles portaient une espece d'habillement militaire, (*paludamentum*) & des bonnets semblables à ceux des Prêtres.

SALIERE. Les anciens avaient une grande vénération pour le sel, & le mettaient au rang des choses dont les Dieux recevaient l'offrande avec plaisir. Les Grecs & les Romains avaient grand soin, avec les statues de leurs Dieux, de placer une Saliere sur la table. Si un valet avait oublié de servir la Saliere, ou de la retirer après le repas, ou si enfin quelqu'un avait la mal-adresse de répandre le sel qu'elle contenait, toutes ces choses étaient regardées comme un mauvais présage. Toutes ces sottises ne nous sont pas inconnues, & l'on voit parmi nous des personnes qui tirent de fâcheux augures d'une Saliere renversée par hasard.

SALMACIS. Nom que la fable donne à une Nymphe d'une fontaine de Carie, qui devint si éperduement amoureuse d'Hermaphrodite, fils de Mercure & de Vénus, que le voyant un jour se baigner, elle se jeta sur lui, l'embrassa étroitement, & supplia les Dieux de les unir pour jamais. La priere de la Nymphe fut exaucée, & son corps se joignit in-

séparablement à celui d'Hermaphrodite, chacun conservant toutefois la différence de son sexe. Le jeune Hermaphrodite, étonné de son changement, demanda pour consolation à son pere & à sa mere, que tous ceux qui se baigneraient dans la fontaine, éprouvassent la même métamorphose. Festus n'adapte point cette fable qu'Ovide a si gracieusement traitée dans ses Métamorphoses ; il prétend que comme il fallait nécessairement passer entre des murs qui resserraient le chemin, pour aller boire des eaux de cette fontaine, plusieurs débauchés y avaient souvent surpris de jeunes filles, qu'ils avaient déshonorées, sans qu'elles pussent leur échapper.

SALMONÉE, fils d'Eole, & frere de Sisyphe, Prince guerrier & impie, qui eut la témérité de se faire passer pour un Dieu. Cet insensé bâtit un pont d'airain, sur lequel il faisait rouler un char qui imitait le bruit du tonnerre, & du haut duquel il lançait des feux sur des infortunés, qui en même-temps étaient assassinés par ses satellites. Il fut foudroyé par Jupiter. » J'ai vu, » dit Enée, dans les horreurs d'un » cruel supplice, l'impie Salmo- » née, qui eut l'audace de vou- » loir imiter le foudre du maître » du monde : armé de feux, ce » Prince parcourait sur son char » la ville d'Elis, exigeant de ses » sujets les mêmes honneurs qu'on » rend aux immortels. Insensé, » qui par le vain bruit de ses » chevaux & de son pont d'ai- » rain, croyait contrefaire un » bruit inimitable. «

SALOMON, fils de David, Roi d'Israël. L'histoire de ce grand Prince est trop connue pour en rappeler ici le précis ; mais on ne fera peut-être pas fâché d'y trouver ce que racontent de lui les Ecrivains Orientaux. Ils prétendent qu'il monta sur le trône à l'âge de douze ans, & que Dieu soumit à son Empire non-seulement les hommes, mais même les esprits bons & mauvais, les oiseaux & les vents, & qu'il lui donna un anneau, qui tant qu'il le porterait, devait lui communiquer la sagesse nécessaire pour bien gouverner ses peuples. Un jour qu'il était au bain, il ôta son anneau, & aussi-tôt une furie infernale s'en empara, & le jeta dans la mer. Salomon privé de ce secours, s'abstint pendant quarante jours de monter sur son trône, & de rendre la justice ; mais au bout de ce tems il retrouva ce précieux anneau dans le corps d'un poisson qui fut servi sur sa table. Nous ne nous arrêterons point à ce que disent ces Historiens fabuleux de la magnificence du trône de ce Roi, qui était toujours ombragé par les aîles étendues des oiseaux voltigeant au-dessus de sa tête, ni des douze mille sieges d'or placés à sa droite pour les Patriarches & les Prophètes, & des douze mille sieges d'argent qu'occupaient à sa gauche les Sages & les Docteurs qui assistaient à ses jugemens. Il faut renvoyer ces récits au nombre des fables Orientales. Voyons ce que l'Alcoran dit de Salomon dans le chapitre intitulé, *Anan* ; on y trouve les paroles

suivantes : » Les Juifs ont suivi » ce que les Démon ou les Magiciens, leurs suppôts, ont lu » & enseigné au tems & sous le » règne de Salomon. « Pour entendre ce passage, il est nécessaire de supposer avec les Musulmans, que les Démon, ennemis de Salomon, publièrent des Livres pleins de superstitions, mêlées avec les cérémonies de la Religion & le Sacerdoce des Juifs, & qu'ils firent entendre aux ignorans, que Salomon puisait dans ces Livres les connaissances qui lui étaient nécessaires pour gouverner son Royaume. Le Roi instruit de la publicité de ces Livres, en fit faire une recherche exacte, les fit enlever, & les enferma sous la clef dans un coffre qu'il fit enterrer sous son trône, afin que nul mortel ne pût les lire. Après la mort de ce Prince, les Magiciens trouverent le secret de tirer ces Livres impies du lieu où ils avaient été enterrés, & ils les répandirent parmi les Juifs, comme les véritables Ouvrages composés par le sage Salomon, & pour laisser croire qu'il avait été un grand Magicien : mais l'Alcoran le justifie de cette affreuse calomnie par les paroles suivantes : » Salomon n'est point tombé dans » l'impiété ; mais ce sont les Démons & les Magiciens infidèles » & impies, qui ont enseigné aux » hommes la magie & le sortilège. «

C'est sans doute cette fable, jointe aux Ecrits des Rabbins, dans lesquels ils accordent à Salomon un empire absolu sur les Démon qui a fait attribuer à ce Prince ces Livres remplis de faus-

térés, qui traitent des sciences occultes, par le moyen desquelles on prétend entretenir un commerce réglé avec les puissances ténébreuses de l'enfer. Il est constant que cet empire universel attribué à Salomon sur les hommes & sur les démons, a pour fondement ce que l'Ecriture dit de sa sagesse admirable, de son trône, & de ses richesses.

Entre les fables que les Orientaux débitent sur le compte de ce Prince; en voici une assez singulière, rapportée par Moussa-ben-Abi-Ismaïl-ben-Hassan. » Salomon, dit-il, exerçant un jour ses chevaux à la campagne, & l'heure de la prière étant venue, il descendit aussi-tôt de cheval, & ne voulut pas permettre que l'on employât ce tems à le conduire à l'écurie, non plus que tous les autres; » en sorte qu'il les abandonna, comme n'ayant plus de maître, & étant destinés pour le service de Dieu. . . Ce fut dans ce tems que le Très-Haut, pour récompenser ce Prince de sa fidélité & de son obéissance, lui envoya un vent doux & agréable, mais fort, qui le porta à son choix par-tout où il voulait aller, sans qu'il eût besoin de cheval. »

La plus grande partie des Auteurs Orientaux parlent toujours de Salomon, comme d'un Prince qui a été le Monarque universel de toute la terre: ils lui donnent pour premier Ministre Assaf, dont il est fait mention dans l'Ecriture; & quoique plusieurs disent que son anneau se vanté, avec lequel

il gouvernait son Empire, n'était autre chose que la sagesse qu'il tenait de Dieu. Le plus grand nombre soutient avec les Rabins que ce Prince voyait dans la pierre enchâssée dans sa bague, tout ce qu'il prétendait savoir, de même que le souverain Sacrificateur voyait dans l'urim & le thummin de son pectoral, qui étaient deux pierres précieuses, tout ce qu'il désirait apprendre de la part de Dieu.

SALTATESQUIS. C'est le nom que les Nègres qui habitent le pays de Sierra-Léona en Afrique, donnent à leurs premiers Juges. Lorsqu'on reçoit quelqu'un au nombre de ces Juges supérieurs, on le fait asseoir sur une selle de bois, & le chef de l'assemblée lui frappe à plusieurs reprises le visage avec les intestins sanglans d'un bouc, qui a été tué exprès pour cette cérémonie. On lui frotte ensuite tout le corps avec le sang de cet animal, on lui met sur la tête un bonnet rouge, on le couvre d'une robe garnie de plumes, & la fête finit par le sacrifice d'un bœuf & par un festin. Ceux qui font l'office d'Avocats dans ce Tribunal ont des cliquettes dans leurs mains, & des clochettes attachées aux jambes, qu'ils remuent fortement dans les endroits de leurs plaidoyers qui exigent l'attention des Juges.

SALVE. C'est le premier mot d'une prière latine qu'on adresse à la sainte Vierge.

SALUT. Chaque peuple a son Salut pour honorer une personne & lui rendre le respect qui lui est dû. On salue Dieu par des ado-

rations &c. En Angleterre on salue le Roi par des génuflexions : en Europe on se salue réciproquement en se découvrant la tête & en inclinant le corps : en Orient c'est en se découvrant les pieds & en posant ses mains sur la poitrine. Le Pape ne salue que l'Empereur, & c'est une grace qu'il lui fait que de l'admettre à baiser sa bouche. Les Ethiopiens se prennent la main les uns aux autres, & se la portent mutuellement à la bouche : ils se saisissent aussi de l'écharpe de celui qu'ils saluent, de sorte que ceux-ci demeurent presque nus ; car ordinairement dans ce pays on ne porte qu'un simple caleçon avec cette écharpe.

SALUT Militaire. Le Salut le plus simple est le plus noble pour des troupes, dit M. le Maréchal de Puységur. L'ancien Salut de la cavalerie consistait à abaisser la pointe de l'épée devant celui qu'on saluait, & à la relever ensuite. L'Ordonnance du 22 Juin 1755 établit un nouveau Salut qui se fait en cinq tems, soit de pied ferme, ou en marchant.

» Au premier, lorsque la per-
» sonne qu'on doit saluer sera à
» cinq pas de distance, on tour-
» nera le tranchant du sabre à
» gauche, prenant la poignée à
» pleine main, & étendant le pou-
» ce jusqu'à la garde, & on élé-
» vera le sabre tout de suite, per-
» pendiculaire, la pointe en haut,
» la garde à hauteur & à un pied
» de distance de la cravatte, le
» coude un demi-pied plus bas que
» le poignet.

» Au deuxième, à trois pas de
» distance, on étendra le bras

» pour placer la main au-dessus
» du milieu de la poche de l'habit
» étant boutonné, & l'on baissera
» la pointe du sabre à la hauteur
» du poignet, observant que la
» lame soit parallèle au corps du
» cheval.

» Au troisième, à un pas de
» distance élevant un peu le poi-
» gnet, & le tournant en dehors,
» on baissera la pointe au sabre
» fort doucement, & autant qu'il
» sera possible, sans forcer le poi-
» gnet ; tenant toujours la lame
» parallèle au corps du cheval,
» & l'on restera dans la même
» position jusqu'à ce que la per-
» sonne qu'on salue soit éloignée
» de deux pas.

» Au quatrième, baissant le pou-
» ce pour contenir la poignée, on
» relevera le sabre la pointe en
» haut, le tenant perpendiculaire,
» la garde vis-à-vis & à six pou-
» ces de distance du teton droit,
» le coude à la hauteur du poi-
» gnet.

» Au cinquième, on portera le
» sabre à l'épaule, comme il est
» prescrit pour les cavaliers.

Quand les Officiers saluent de pied ferme, ils le font l'un après l'autre, en observant de garder les distances ci-dessus indiquées, de manière que la pointe du sabre soit basse au moment du passage de la personne qu'on salue.

Le Salut de l'étendard se fait en baissant la lame de l'étendard devant celui qu'on salue.

Suivant l'Ordonnance du 14 Mai 1754. Le Salut de l'Espon-
ron se fait en quatre tems, lorsque l'Officier, à la tête de sa trou-

pe, est de pied ferme posé sur cette arme.

» Au premier, il fera à droite, » portant l'esponton de biais, le » talon en avant, élevé à deux » pieds de terre seulement; le bras » tendu à la hauteur de l'épaule, » & la main gauche empoignera » l'esponton environ trois pieds » au-dessus du talon.

» Au deuxième, la main droite » quittant l'esponton, la gauche » le fera tourner doucement jus- » qu'à ce que la lame soit baissée » en avant près de terre, & que » le talon vienne joindre la main » droite, qui fera toujours à la » hauteur de l'épaule.

» Au troisième, il ramènera » l'esponton dans la même situa- » tion où il était à la fin du pre- » mier tems.

» Au quatrième, il se remettra » par un-à gauche, comme il était » avant de saluer.

» Il ôtera son chapeau de la » main gauche & ne le remet- » tra que quand celui qui reçoit » le Salut l'aura dépassé de quel- » ques pas.

» L'Officier qui salue doit avoir » attention de commencer ses » mouvemens assez à tems pour » que, lorsqu'il baissera la lame » de l'esponton, la personne à la- » quelle il rend le Salut soit en- » core éloignée de trois pas, afin » que quand elle sera vis-à-vis de » lui, il soit remis à sa place.

Pour saluer de l'esponton en marchant, lorsque l'Officier, portant l'esponton sur le bras gauche, sera environ à trente pas de la personne à qui le Salut est dû, il portera l'esponton sur l'épaule

droite en trois tems.

» Au premier, il empoignera » l'esponton de la main droite à » la hauteur de l'œil.

» Au deuxième, il le portera » devant lui sur la droite, le te- » nant perpendiculaire, le bras » tendu en avant.

» Au troisième, il le mettra » sur l'épaule droite, le tenant » plat, le coude à la hauteur de » l'épaule.

L'Officier qui fait ces mouve- mens, doit avoir attention de s'éloigner de trois pas du rang, afin qu'en renversant l'esponton sur son épaule, la lame ne puisse pas blesser les soldats qui le sui- vent.

Il doit continuer à marcher dans cette position d'un pas égal, jusqu'à ce qu'il soit à neuf ou dix pas de la personne qui devra être saluée, & alors le Salut se fera en six tems.

» Au premier, en avançant le » pied gauche & effaçant le corps » comme si l'on faisait à droite » sur le talon droit, on portera » l'esponton devant soi, tenant » plat à la hauteur des épaules, » la main gauche à trois pieds du » talon.

» Aux deuxième & troisième, » en avançant successivement le » pied droit & le pied gauche, » on fera tourner l'esponton de la » main gauche, comme il a été » dit pour le Salut de pied ferme, » observant que l'esponton se trou- » ve droit lorsque le pied droit » arrivera à sa place, & que la » lance soit près de terre lorsque » le pied gauche arrivera à la » sienne.

» Aux quatrieme & cinquieme
» tems , on fera les mouvemens
» contraires à ceux qui auront été
» faits aux deuxieme & troisieme ,
» observant de même que l'espon-
» ton se trouve droit à la fin du
» pas qui sera fait du pied droit ,
» & qu'il se trouve plat après
» qu'on y aura joint la main droi-
» te , le pied gauche arrivant à
» terre.

» Au fixieme tems , en avan-
» çant le pied droit , on remettra
» l'espon-ton sur l'épaule droite ;
» ensuite avançant le pied gauche
» on ôtera le chapeau , que l'on
» portera à la main à côté de soi ,
» jusqu'à ce que l'on ait dépassé
» tous ceux à qui l'on doit hon-
» neur : après quoi on le remettra
» sur la tête , & à quelques pas
» de-là on ôtera l'espon-ton de
» dessus l'épaule , pour le porter
» sur le bras gauche. «

Le Salut du fusil , dont les Of-
ficiers sont maintenant armés , se
fait en quatre tems.

» Au premier , le fusil étant
» porté sur le bras gauche à l'or-
» dinaire , faisant à droite , on
» observera de bien empoigner le
» fusil de la main droite derriere
» le chien , tandis qu'on le quit-
» tera de la main gauche , & on
» le portera sur la droite , le
» bras tendu à la hauteur de l'é-
» paule.

» Au deuxieme , on baissera le
» bout du fusil à terre , le soule-
» vant de la main gauche , qu'on
» aura portée en avant , & sur
» laquelle on l'appuiera à deux
» travers de doigt de la fougare-
» de.

» Au troisieme , on se remettra

» comme on était à la fin du pre-
» mier tems.

» Au quatrieme , on se reportera
» par un à gauche , & on joindra la
» main au fusil : après quoi on ôtera
» le chapeau de la main droite , &
» on le remettra comme on a dit
» au Salut de l'espon-ton. «

On appelle aussi *Salut* les dé-
charges de l'artillerie d'une place
de guerre , lorsque un Prince du
Sang , un Maréchal de France &c.
entre dans la ville , ou passe sous
ses remparts.

Les honneurs que se rendent
les vaisseaux d'une même nation ,
ou de différentes nations , sont
aussi nommés *Salut* , & se règlent
suivant le rang des Officiers qui
les montent. Ils consistent à se
mettre sous le vent , à amener le
pavillon , à l'embrasser , à faire
les premieres & les plus nombreu-
ses décharges de l'artillerie pour
la salve , à ferler quelques voiles
& sur-tout le grand hunier , à en-
voyer quelques Officiers à bord du
plus considérable vaisseau & à ve-
nir sous son pavillon.

Il est réglé qu'en général les
vaisseaux des Républiques salue-
ront les vaisseaux des têtes cou-
ronnées , s'ils sont d'égale force.
Les Républiques sont convenues
de saluer les premieres les vaisseaux
de la République de Venise ; com-
me la plus ancienne , & elles
exigent le Salut des Souverains
qui sont au-dessous des Rois.

SALUTATION. Lorsque les
Nègres de la côte de Malaguette
veulent saluer quelqu'un , ils pren-
nent dans leurs mains le pouce
& le doigt de ceux à qui ils ren-
dent cet honneur , & les mettant

dans une certaine situation , ils les font craquer assez fort , en criant *aquio* , qui est l'équivalent de , *votre serviteur*.

SAMANÉENS. Philosophes de l'Inde , autres que les Bracmanes ; tout Indien pouvait devenir Samanéen , pourvu qu'il déclarât au chef de la ville en présence duquel il faisait l'abandon de tout son bien , même de sa femme & de ses enfans , qu'il renonçait pour la vie à tous les droits que la nature & les loix lui avaient donné sur eux. Ces Philosophes faisaient vœu de chasteté ; ils occupaient dans les villes des maisons que le Prince avait fait bâtir pour eux , ne vivaient que de fruits & de légumes , & se livraient silencieusement à l'étude des choses célestes.

Les Princes venaient souvent consulter ces Samanéens sur les affaires politiques , & les prier d'implorer la Divinité en leur faveur. Ils ne craignaient point la destruction du corps & plusieurs d'entr'eux avaient le courage de se donner la mort , en se précipitant dans les flammes , afin de purifier leur ame , pour aller jouir promptement d'une vie immortelle. On leur attribuait le don de prédire l'avenir , & Saint Clément d'Alexandrie rapporte , qu'ils avaient beaucoup de respect pour une pyramide où l'on conservait les os d'un Dieu.

Le vrai Samanéen déteste le culte des idoles. Il se croit né dans l'état le plus parfait , & prétend que les différentes transmigrations par lesquelles il a déjà passé , ont expié toutes les fau-

tes. Il n'est plus obligé de se prosterner dans un Temple , ni d'adresser ses prières aux Dieux que le peuple adore , Dieux qui ne sont que les ministres du grand Dieu de l'univers. Dégagé de toutes les passions , de tout crime , le Samanéen ne meurt que pour aller rejoindre cette unique Divinité dont son ame était une partie détachée. Suivant ses principes , cet Etre suprême est de toute éternité sans forme , invisible , incompréhensible , tirant son origine de lui : il est la puissance , la science , la sainteté , la vérité même ; il est infiniment bon , juste & miséricordieux. Il a créé tous les êtres & il les conserve tous. Cet Etre suprême renferme en lui les principes de tous les êtres , & lorsqu'il a voulu créer la matière , comme il est pur esprit qui n'a aucun rapport avec les êtres corporels , par un effet de sa toute-puissance , il s'est donné à lui même une forme matérielle , & a fait une séparation des vertus masculine & féminine , qui jusqu'alors avaient été concentrées en lui ; par la réunion de ces deux principes , la création de l'univers s'opéra. Le *lingam* , si respecté dans l'Inde , est le symbole de ce premier acte de la Divinité.

SAMARA. Nom que les Indiquisireurs donnent à une espèce de scapulaire ou dalmatique qu'ils font porter aux malheureux qu'ils condamnent à être brûlés. Le fond du Samara est gris , avec la représentation d'une figure d'homme , posé sur des tisons allumés , avec des flammes qui s'élèvent , & des

démons qui l'environnent pleins de joie. La plume tombe des mains à ce récit. Le Samara est aussi appelé *san benito* & *samiretta*.

SAMARITAINS. Colonies de Babyloniens, des Cuthéens & autres peuples, envoyés pour repeupler la Province de Samarie, dont Salmanasar avait transporté les habitans au de-là de l'Euphrate du tems de la captivité des dix Tribus. Les Samaritains, plongés dans les ténèbres du Paganisme, crurent se délivrer de la fureur des lions qui ravageaient leur pays, en implorant le Dieu d'Israël; & ils joignirent son culte à leur superstitieuse idolâtrie. Après la captivité de Babylone & le rétablissement du Temple, tous les Juifs renvoyèrent toutes les femmes Payennes qu'ils avaient parmi eux; le seul Sacrificateur Manassé retint la sienne, dont le pere, nommé *Sanballac*, engagea les Samaritains à élever autel contre autel, en bâtissant un Temple sur la montagne de Garizim, pour l'opposer à celui de Jérusalem; ce qui était contre la défense expresse de Dieu. Manassé fut le premier Sacrificateur de ce nouveau Temple.

Lorsque les Samaritains eurent brisé leurs idoles, & qu'ils eurent embrassé la loi de Moïse, ils ne furent plus distingués des autres Juifs, que par trois articles sur lesquels ils différaient d'eux. 1°. Ils ne reconnaissaient que les cinq Livres de Moïse pour vraiment canoniques. 2°. Ils rejetaient toutes sortes de traditions, & s'en tenaient à la parole. 3°. Ils soutenaient qu'il fallait ser-

vir Dieu sur le mont Garizim, où les Patriarches l'avaient adoré. Ce dernier article fut la source de la haine qu'on remarqua toujours entre les deux sectes, & qui fut portée à un tel excès, qu'ils se refusaient réciproquement les services de l'humanité la plus commune.

On trouve encore des Samaritains à Gaza, à Sichem, à Damas, au Caire, & dans plusieurs autres endroits du Levant.

SAMBA - PONGO. Nom que prend le Roi de Loango en Afrique. Ses peuples le regardent comme un Dieu sur la terre. Comme ils le supposent tout-puissant, dans les tems de grande pluie ou d'extrême sécheresse, ils lui apportent des présens, & le supplient de leur rendre le ciel favorable. Ce Roi sans doute se fait prier, & lorsqu'on lui demande de la pluie, & qu'il s'appetçoit que le ciel est chargé de nuages, il se rend aux vœux ardents de ses sujets. Toute la cérémonie consiste à lancer une flèche contre le ciel. Malgré le caractère divin dont ce peuple croit son Roi revêtu, il ne laisse pas de craindre que sa vie ne soit mise en danger par quelque sortilege; c'est pour cette raison qu'il existe une loi dans le pays, qui décerne la peine de mort indifféremment contre homme ou animal qui aura eu le malheur de voir boire ou manger le Souverain de Loango. Un fils du Roi, encore enfant, étant entré imprudemment dans la salle où son pere prenait un repas, fut condamné à la mort par le Pontife de la Religion, & exécuté

sur le champ. Le Prêtre prit de son sang, & en frotta le bras du Roi pour détourner les malheurs dont cet accident le menaçait. Entre un million d'exemples affreux qu'offre la superstition, celui-ci n'est pas un des moins cruels.

SAMBRES. (les) Peuples de l'Ethiopie. Pline nous assure que chez les Sambres il n'y avait point d'animaux à quatre pieds, qui eussent des oreilles: on peut inférer de-là qu'il était d'usage de les leur couper en naissant. Peut-être croyaient-ils qu'entre les animaux l'homme seul avait le droit de porter des oreilles.

SAMBULOS. Montagne d'Asie, sur laquelle il y avait un Temple célèbre, dédié à Hercule. A certains tems de l'année les Prêtres du Dieu envoyaient par ses ordres des chevaux chargés de flèches à la chasse dans une forêt. Ces chevaux y passaient la journée, & revenaient le soir, exténués de fatigue & sans flèches. Pendant la nuit, Hercule révélait en songe à ses Prêtres les endroits de la forêt, où les chevaux avaient couru; ils s'y transportaient, & y trouvaient, dit Tacite qui rapporte ce fait, une quantité prodigieuse de gibier, percé de flèches. Il n'est pas difficile de dépouiller ce conte des apparences d'un miracle.

SAMEDI. C'est le dernier jour de notre semaine. Chez les Payens il était consacré à Saturne, & s'appellait *dies Saturni*. Les Anglais le nomment *Saturday*, jour de Saturne. C'était le jour du Sabbat chez les Juifs, & dans le

Bréviaire il porte le nom de *dies Sabbati*. Les Chrétiens Catholiques l'ont particulièrement consacré à la Vierge.

SAMNITES. (coutume des) Toutes les années les Samnites faisaient assembler tous les jeunes gens de leur petite République; ils examinaient leur conduite & les services qu'ils avaient pu rendre à l'Etat, & ensuite ils réglaient les rangs entr'eux. Celui qui avait été jugé le meilleur, obtenait le droit de choisir parmi les filles nubiles, celle qu'il aimait le mieux pour sa femme. Celui qui avait obtenu la seconde place choisissait à son tour, ainsi de suite. Ainsi l'amour, la beauté, la naissance, la vertu, & même les richesses, formaient tour à tour la dot des jeunes filles Samnites, & les jeunes garçons ne pouvaient guères recevoir une récompense plus noble & plus flatteuse de leurs travaux & de l'honnêteté de leur conduite.

SAMOÏÉDES. Nation sauvage de la Sibérie. Le voyageur de Bruyn nous rapporte que lorsqu'on veut apprendre quelque chose des Prêtres Magiciens des Samoïèdes, on leur passe une corde au cou, & on la serre jusqu'à ce qu'ils tombent comme morts. Pendant qu'ils prononcent leurs oracles, le sang leur sort à travers les pores des joues, & il ne s'arrête qu'au moment qu'ils cessent de parler. Ces imposteurs pourraient être les mêmes que ceux des Tangoufes. (Voyez SCHAMMAN.)

SAMOLUS. Herbe qui dans la Gaule naissait autour des lieux humides. Elle devait être cueillie

de la main gauche par des personnes qui fussent à jeûn. Celui qui la cueillait ne devait point la regarder : il ne lui était pas permis de la mettre autre part que dans les canaux où les animaux allaient boire, & ils la broyaient en l'y mettant. Toutes ces superstitieuses précautions se trouvant exactement remplies, les Gaulois ne doutaient point des vertus de cette herbe contre les maladies des bestiaux, & sur-tout contre celles des bœufs & des cochons.

SAMORIN ou **ZAMORIN**. C'est le nom qu'on donne à un Souverain de l'Indoustan, qui fait sa demeure à Calicut ou Kalicut, sur la côte du Malabar. Autrefois le Samorin ne pouvait occuper le trône au-delà de douze années. S'il mourait avant que ce tems fût accompli, il était dispensé d'une cérémonie, aussi singulière que cruelle. Elle consistait à faire dresser un superbe échafaud sur la grande place de la ville ; & à s'y couper la gorge, après avoir splendidement régalié la principale noblesse. Aujourd'hui il ne porte pas les choses à cette extrémité. Lorsque les douze années sont révolues, le Samorin se contente de donner en pleine campagne un somptueux repas à toute sa Cour. Si au bout des douze jours de réjouissances, quelqu'un des convives est assez hardi pour aller assassiner le Samorin, qui se tient dans sa tente environné de quelques milliers de gardes, la couronne est à lui, & il est reconnu Samorin.

Lorsque le Samorin se marie,

il ne lui est pas permis d'habiter avec sa femme, que le Grand-Prêtre des idoles n'en ait eu les prémices. Ce Pontife peut même la garder jusqu'à trois jours. Les Seigneurs de la Cour ont la même complaisance pour les Ministres des Temples ; le peuple seul est exempt de cette loi incommode.

Purchas prétend que le Samorin doit toujours être de la race des Bramines ; & que par une loi expresse ce Prince est obligé d'abdiquer le Gouvernement de son Royaume, lorsque le Grand-Prêtre vient à mourir.

SAMOS. (isle de). Cette fameuse isle de la Méditerranée était jadis peuplée, cultivée, riche, & si fertile que les Grecs ne pouvaient s'empêcher d'en marquer leur étonnement. Tous les jours y étaient marqués par de nouvelles fêtes. Les voluptueux habitans de Samos allaient ensemble au Temple de Junon, » & » s'y rendaient en habillemens » pompeux, ayant par dessus des » tuniques blanches comme la » neige, & traînantes jusqu'à terre ; leurs cheveux ajustés & » » gligemment épars sur leurs épaules, noués avec des tresses d'or, » voltigeant au gré des zéphirs, » couronnés de fleurs, & parés » de tous les ornemens les mieux » assortis, ils formaient une marche solennelle, terminée par » une milice revêtue de boucliers » resplendissans. « Nous n'avons rien dans l'Histoire qui puisse être comparé au luxe & au dérèglement des mœurs du peuple de Samos. Junon, protectrice de cette isle, y avait un Temple superbe.

SAMOSATIENS,

SAMOSATIENS. Hérétiques du troisième siècle. Paul, Evêque d'Antioche, & natif de Samosate, qui vivait sous les Empereurs Aurélien & Probus, fut le chef de cette secte. Les Samosatiens soutenaient que, quoique le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, ne fussent qu'un seul Dieu; le Fils & le Saint-Esprit n'étaient pas des substances réelles: ils avançaient avec la plus grande impiété que ces Personnes divines subsistaient dans le Pere, comme le nom d'homme subsiste dans son entendement. Un Concile, tenu à Antioche en 269, déposa Paul, & condamna ses erreurs.

SAMOTHRACE. (île de) Île de l'Archipel, à l'embouchure de l'Hèbre. Les Dieux Cabires étaient en grande vénération dans ce pays; & ce culte tirait son origine de Phénicie. Ces Dieux étaient ceux que les Romains appelaient *Dios potes*, les Dieux puissans. Tels étaient Cérès, Proserpine, Pluton, & Mercure leur Ministre. On se faisait initier aux mystères des Dieux Cabires, pour devenir plus juste & plus saint, & alors on pouvait affronter tous les dangers, & sur-tout on était préservé des naufrages.

SAMPSEËNS. Anciens Hérétiques qu'on ne peut pas mettre au rang des Juifs, des Chrétiens ou des Payens; car leurs dogmes semblent être un affreux mélange de ces Religions. Leur nom vient de l'Hébreu *semes*, soleil, parce qu'on prétend qu'ils adoraient cet astre. Ils admettaient cependant l'unité de Dieu; ils usaient d'ablutions, & pratiquaient

beaucoup de points de la Religion Judaïque: plusieurs ne mangeaient pas de chair.

SAMSKRET ou **SANSKRIT.** Langue sacrée dans laquelle est écrit le Védam, Livre qui contient tous les dogmes de la Religion des Indiens. Quelques-uns la nomment *Hanscrit* & *Sanskrotam*. (Voyez *HANSKRIT*.) Il n'est permis qu'à la Tribu des Bramines & à celle des Nobles d'apprendre cette langue.

SAMUEL. Prophète de l'ancien Testament & le dernier des Juges du peuple. Du tems d'Ali-Atman, (Heli Pontife) disent les Auteurs Musulmans, les Philistins remportèrent de grands avantages sur les Hébreux; & leur prirent l'arche d'alliance, après avoir fait périr la plupart des enfans des Prophètes. Cette arche, construite de divers métaux, renfermait les tables de la loi que Dieu avait données à Moïse, & sur-tout un bassin dans lequel les Anges purifiaient les cœurs des Prophètes, avec une tiare; & les autres ornemens pontificaux d'Aaron. Toutes les fois que les Israélites étaient menacés de quelques malheurs, ils exposaient & découvraient cette arche en public; & aussitôt, par la vertu des choses qui y étaient contenues, Dieu les en délivrait. Ces mêmes Auteurs, avec la profonde ignorance qu'ils ont puisée dans les rêveries des Rabbins, assurèrent que la *Shékina*, qui était dessus, & qui en Hébreu signifie la gloire & la majesté de Dieu, qui paraissait au haut de l'arche entre les Chérubins, était la figure

d'un animal semblable à un léopard, qui toutes les fois qu'on portait l'arche au-devant des ennemis du Seigneur, se levait sur ses pieds, & poussait un cri si épouvantable qu'il les renversait par terre. Les Juifs consternés de la perte de l'arche, prièrent le Très-Haut de leur envoyer un Prophète qui les délivrât des infortunes dont ils étaient menacés. Dieu exauça leurs vœux, & leur accorda Samuël, qui reçut le don de prophétie à l'âge de quarante ans. Les Israélites crurent en lui; ils lui demandèrent un Roi pour les gouverner, & Thalout (Saül) qui n'était qu'un simple porteur d'eau, fut le Monarque qu'il leur présenta de la part de Dieu. Les Hébreux parurent mécontents de ce choix, & ils exigèrent quelques signes par lesquels ils pussent reconnaître évidemment la volonté de Dieu sur la personne de Saül. « L'huile » sainte renfermée dans le tabernacle, lui répondit-il, bouillira » lonnera en la présence de ce » Roi, & l'arche d'alliance sera » incontinent recouverte. « En effet l'huile bouillonna, Samuël en versa sur la tête de Saül, & il fut proclamé Roi; mais ce qui sembla aussi miraculeux aux Juifs, c'est qu'on vint leur apprendre que l'arche du Seigneur qui était entre les mains des Philistins, venait d'arriver sur leurs terres. Telle est la manière dont les Musulmans racontent ce prodige. Gialout (Goliath) regnait sur les Philistins, lorsqu'ils s'emparèrent de l'arche sainte: il la fit placer dans un lieu sale & indécent,

afin de manifester le mépris qu'il avait pour elle, & pour tout ce que les Juifs regardaient comme sacré. Aussi-tôt tous les habitans de la ville furent frappés d'une maladie honteuse aux parties les plus secrètes de leur corps. Ils renvoyèrent l'arche de chez eux, & elle fut déposée dans un autre lieu, dont tous les habitans éprouverent le même sort. On la fit passer ensuite successivement dans plusieurs endroits différens, & le même mal ne manqua pas de se manifester, ce qui engagea les Philistins de la remettre sur les terres des Hébreux; là des Anges la requrent & la porterent dans le tabernacle, devant lequel Samuël venait de sacrer Saül.

SAN - SALVADOR. Ville de l'Amérique méridionale au Brésil. Comme elle est assise sur un tertein haut & bas, & que ses rues ne sont pas droites, il n'est pas possible de s'y servir d'aucune espèce de voitures; les esclaves y font la fonction de chevaux, & transportent d'un lieu à un autre, toutes les marchandises. Ils portent aussi les habitans sur un lit de coton à réseau, suspendu par les deux bouts: ce lit ou palanquin est couvert d'une impériale, d'où pendent des rideaux qui empêchent d'être vu, & qui garantissent du soleil. On est fort à son aise dans ce lit; la tête repose sur un chevet, & le corps sur un petit matelas proprement piqué.

SANCRATS. Nom des Supérieurs des Prêtres ou Talapoins Siamois. Le Sancrat du palais de Siam est le premier en dignité, & le plus révééré. Le Roi accorde

aux principaux Sacerdats le droit du parasol, qui n'a qu'un seul rond, (car ceux à trois ronds sont la marque distinctive du Prince) une chaise & des hommes pour la porter. Le Sacerdot est obligé de se raser lui-même la tête, parce que ce serait un manque de respect que de la lui toucher.

SANCTIFICATION. Ce mot désigne les exercices de piété prescrits par l'Eglise pour solemniser les Dimanches & les Fêtes. La Sanctification, prise dans ce sens, était un peu différente chez les Hébreux : elle signifie proprement dans le style de Moïse, réserver, choisir, consacrer, & encore, célébrer, distinguer, honorer, &c. Dieu dit : (Exod. xxxij, v. 12.) *Sex diebus operaberis, septimo die cessabis ut requiescat bos & asinus tuus & refrigeretur filius ancilla tua & advena.* « Vous employerez six jours à vos différents travaux, mais vous les cesserez le septième, afin que votre bœuf & votre âne se reposent, & que le fils de votre esclave, & l'étranger qui est parmi vous puissent prendre quelque relâche, & même quelque divertissement. »

Conséquemment à ce principe de Religion, les Israélites célébraient les plus grandes solemnités par des instructions, des sacrifices, des prières, & sur-tout par des festins de parens, de voisins & d'amis, où les plus riches devaient admettre non-seulement tous ceux qui composaient leur famille, mais encore les Prêtres, les pauvres, les esclaves, & les étrangers.

Il est dit (Deutéron. ib. xj, v. 13, &c.) « Vous célébrerez la fête des semaines en l'honneur du Seigneur votre Dieu, en lui présentant l'oblation volontaire du travail de vos mains, que vous lui offrirez selon la bénédiction que vous aurez reçue du Seigneur votre Dieu : & vous ferez des festins de réjouissance, vous, votre fils & votre fille, votre serviteur & votre servante, le Lévitte qui est dans l'enceinte de vos murailles, l'étranger, l'orphelin, & la veuve qui demeurent avec vous. . . . Vous célébrerez aussi la fête solennelle des tabernacles pendant sept jours, lorsque vous aurez cueilli de l'aire & du pressoir les fruits de vos champs, & vous ferez des festins de réjouissances, vous, votre fils & votre fille, votre serviteur & votre servante, le Lévitte, l'étranger, l'orphelin & la veuve, qui sont dans vos villes. »

Telle est encore la règle que suivent les descendants des Hébreux, règle qui fut religieusement observée par les premiers Chrétiens. Dans la suite la charité se relâcha ; on ne reçut plus à sa table ses frères pauvres & affligés, on eut honte de les approcher ; & pour satisfaire au précepte de l'aumône, on se contenta de leur faire distribuer les débris de ses somptueux repas. Aujourd'hui on pousse si loin l'indifférence pour les nécessiteux, qu'il n'y a point de maison un peu opulente où chaque jour il ne se perde plus de bien qu'il

n'en faudrait pour nourrir plusieurs misérables.

Il résulte des passages que nous venons de citer, qu'après les instructions & les prières qui font une partie essentielle du culte religieux, la Sanctification du Dimanche admet aujourd'hui, comme autrefois, d'honnêtes délassemens pour tous les citoyens, même pour les esclavés. Le Sauveur dit : (Marc. ij, v. 27.) *Sabbatum propter hominem factum est*, & non homo propter Sabbatum. » Le Sabbat est fait pour l'homme, & non l'homme pour le Sabbat. » Ce qui prouve que quelques amusemens innocens propres à charmer nos soucis, ne doivent pas être considérés comme une profanation de nos fêtes. (Voyez AGAPES.)

SANCTION d'une loi. Chez les Romains il était permis à un particulier de proposer l'établissement d'une nouvelle loi : si elle intéressait le Sénat, il cherchait d'abord à obtenir son approbation ; si au contraire elle devait être favorable au peuple, c'était à lui qu'il s'adressait, sans en parler au Sénat. Lorsque la loi regardait les Tribus, le Tribun convoquait l'assemblée dans la grande place ; mais si elle touchait plus particulièrement les Centuries (Voyez TRIBUS, TRIBUN, CURIES,) l'assemblée des citoyens se tenait dans le champ de Mars. Là, un crieur public répétait mot à mot la loi qu'un Scribe lui lisait : ensuite le Magistrat, ou même celui qui proposait la loi, haranguait le peuple pour l'engager à la recevoir, & si elle était

acceptée, elle portait le nom du proposant.

Dans les affaires importantes, on renfermait les noms des Tribus ou des Centuries dans une urne, on les mêlait ; ensuite on les tirait au hasard, & chaque Tribu ou Centurie donnait son suffrage suivant le rang qui lui était échu, en tirant son billet. D'abord les suffrages furent donnés de vive voix. On quitta cette méthode, & l'on remit à chaque citoyen deux tablettes ; sur l'une était marquée la lettre A, qui signifiait *ancienne loi*, & on la donnait pour marquer qu'on rejetait celle que l'on venait de proposer : sur l'autre tablette, on lisait U. R. *uti rogas*, c'est-à-dire, soit fait comme vous le demandez : c'était la marque de l'acceptation.

Quand les assemblées se faisaient par Tribus, on élevait trente-cinq théâtres dans la place ; lorsqu'elles étaient par centuries, on en dressait cent quatre-vingt-treize. On prenait les tablettes à l'entrée du théâtre, & on les remettait dans les cassettes qui se trouvaient à l'autre bout. Des gardes préposés pour cette fonction, marquaient les suffrages par des points, ils les comptaient, & annonçaient à la pluralité de combien de voix, la loi était acceptée ou rejetée. Les loix reçues de la sorte étaient gravées sur des tables de cuivre, & exposées quelque tems à la vue du peuple, ensuite on les déposait dans le trésor public.

SANCUS. Nom du Dieu que les Romains honoraient sous ce-

lui de *Dius fdius* ; Dieu de la foi. Le culte de cette divinité qu'ils mettaient au nombre des *Semones*, c'est-à-dire, des Héros, ou demi-Dieux, leur fut apporté par les Sabins, & ils lui bâtirent un Temple auprès de celui de Quirinus.

SANDALE. Cette chaussure est d'une haute antiquité. Les dames Grecques & Romaines portaient des Sandales très-riches, faites d'or & de soie, ou autres étoffes précieuses. C'était une semelle, dont l'extrémité postérieure était creusée pour recevoir la cheville du pied, la partie supérieure du pied restant découverte.

L'espece de soulier ou de pantoufle que porte le Pape ou les autres Prélats, quand ils officient s'appelle Sandale. Les Capucins portent des Sandales.

SANDI - SIMODISINO. Les Nègres du Royaume de Quoja, dans l'intérieur de l'Afrique, donnent ce nom à de jeunes filles, que l'on envoie pendant quelques mois au milieu des bois, vivre sous la direction d'une vieille matrone, qui prend soin de leur éducation. Cette supérieure veut que ses élèves restent nues pendant le tems de leur retraite: elle les oblige à se baigner plusieurs fois chaque jour, & à se frotter d'une certaine huile. Lorsque le tems de cette espece de noviciat est prêt d'expirer, la matrone leur fait la cérémonie de la circoncision, qui consiste à leur couper le bout du clitoris; opération douloureuse sans doute, mais que l'application de quelques simples guérit promptement.

Au reste, toute l'éducation que l'on donne à ces jeunes filles consiste à chanter des chançons indécentes & à figurer des danses lascives en l'honneur d'une certaine idole appelée *Sundi*. Ensuite on présente ces élèves au Souverain noir, qui satisfait des soins de la matrone, la récompense généreusement, & renvoie les jeunes filles à leurs parens, qui ne cessent d'admirer les heureux effets d'une excellente éducation.

SANGA. Les Japonois de la secte du Sintos appellent Sanga, certains pèlerinages qu'ils doivent faire tous les ans, s'il est possible, ou indispensablement une fois dans le cours de leur vie. Le pèlerinage le plus méritoire est celui d'*Isje* ou *Ixo*, où l'on va révéler Tensto-Dai-Dsin, fondateur de la seconde race des Empereurs, demi-Dieu terrestre & le pere de la nation. Les pèlerins vont visiter son Temple & les cent chapelles dont il est entouré, pour obtenir la rémission de leurs péchés, les biens & les honneurs, pendant cette vie, & un état heureux après la mort. Les *Canusis* ou Prêtres qui desservent ce Temple, ou *Mia*, vendent aux dévots des offawais, sorte d'absolution par écrit, que ces Ministres font aussi distribuer pour une somme modique, dans toutes les Provinces de l'Empire. Lorsqu'un Japonois doit entreprendre le pèlerinage d'*Ixo*, il attache à sa porte une corde entortillée d'un papier bleu, afin d'éloigner de chez lui ceux qui sont dans l'*ima*, c'est-à-dire, ceux qui ont

contracté la plus forte impureté qu'il soit possible d'imaginer. Le dévot se prive alors de tous les plaisirs, même de ceux du mariage, il se met en chemin & lorsqu'il arrive, il va loger chez un Canusi, qui dirige toutes les dévotions; après avoir visité le Mia & les chapelles, son conducteur le mène à une caverne appelée le *pays* ou la *région des cieux*, parce que c'est dans le rocher que se retira pour prier, le Dieu Tensio-Dai-Dsin, & que par son absence, ayant privé le soleil, la lune & les autres astres de leur lumière, il leur prouva qu'il était le seul Dieu suprême & la source de toute clarté. Après ce dernier acte de dévotion, le pèlerin retourne au principal Temple, & là dans toute l'abnégation de lui-même, il fait au Dieu la confession générale de toutes ses fautes, & reçoit du Canusi conducteur l'acte de son absolution. Cet acte est renfermé dans une petite boîte, avec quantité de petites buchettes. Le pèlerin l'attache à son chapeau, de façon qu'elle soit à couvert de la pluie. La vertu de cet offawai ne dure qu'une année, & lorsqu'elle est expirée, on le place dans le plus bel appartement de sa maison. (*Voyez OFFAWAI.*)

SANGARIDE. Nymphé dont les attraits firent oublier à Arys les engagements qu'il avait avec la Déesse Cybèle, qui l'en punnit dans la personne de la belle Sangaride. Des blessures faites à un arbre, auquel était attaché le fort & la vie de la Nymphé, ayant causé sa mort, Arys devint

furieux, & dans un de ses accès, il se mutila, & allait s'arracher la vie, lorsque Cybèle ayant pitié de son favori, le changea en pin, arbre qui fut depuis consacré à cette Déesse.

Pausanias fait Sangaride mere d'Arys, & non pas son amante, & rapporte un conte que l'on débitait à Pessinunte sur cette Nymphé, fille de Sangar, fleuve de Phrygie. » Ayant vu, dit cet Auteur, le premier amandier que » la terre eût produite, elle y » cueillit des amandes & les mit » dans son sein. Aussi-tôt les » amandes disparurent, & Sangar » ride se sentit grosse. Elle accoucha d'un fils que l'on exposa » dans les bois, & qui fut nourri par une chèvre. »

SANGLANTES. (avoir les mains) Si dans les forêts du Roi d'Angleterre on trouve un homme ayant les mains ou une autre partie sanglante; il est condamné comme ayant tué une bête fauve, quand même on ne l'aurait point trouvé chassant.

SANHÉDRIN (grand) des Hébreux. On n'est point d'accord touchant l'origine de ce Conseil: quelques Savans prétendent qu'on doit la chercher dans le chapitre xviii de l'Exode, où l'on trouve que Moïse s'associa soixante-douze personnes pour juger le peuple Juif: d'autres Savans, qui se croyent aussi bien fondés, rapportent cette origine aux tems célèbres des Machabées. Ce Conseil avait une autorité presque suprême, quoi qu'on lui conteste maintenant l'infaillibilité en matière de Religion & le pouvoir de

juger les Rois. Il avait le droit de vie & de mort, il interprétait les loix, & à lui seul appartenait la connaissance de toutes les causes ecclésiastiques. Le grand Sanhédrin tenait ses assemblées dans le Temple de Jérusalem, & recevait les appels des petits Sanhédrins, répandus dans les villes de Judée. Cette fameuse Cour de justice n'a pû survivre à la ruine de Jérusalem, & l'on ne trouve rien qui y ait rapport dans nos histoires modernes, si ce n'est un Concile que les Juifs tinrent en Hongrie dans le dernier siècle & dont M. de Basnage nous a conservé quelques particularités dans son Histoire des Juifs, L. ix chap. xxxv, sur le témoignage d'un Anglais, qui assurait avoir assisté à ce prétendu Concile.

» Cette assemblée, dit-il, se tint à trente lieues de Bude, dans la plaine d'Ageda, pour examiner tout ce qui regarde le Messie, & pour décider ensuite, après un mur examen, s'il était venu ou non. On y campa sous des tentes, dont la plus grande fut réservée pour la salle d'assemblée. On n'y reçut que ceux qui savaient parler Hébreu & qui montraient leur généalogie; on élut un Président issu de la Tribu de Lévi. Celui-ci forma la question, étant assis devant une table, vis-à-vis de la porte d'orient, & ayant tous les Docteurs de l'assemblée rangés en cercle autour de lui.

» Le premier jour se passa en civilités: on se baïsa fraternellement, & on donna l'exclusion aux Juifs qui ne purent prou-

» ver leur origine. On forma dès le second jour la proposition en ces termes: *Nous devons examiner si le Messie est venu, ou si nous devons l'attendre encore.* Quelques Rabbins penchaient à croire qu'il était venu: mais la négative l'emporta, & l'on conclut qu'il fallait attribuer à l'impénitence & aux péchés de la nation les véritables causes de ce funeste retardement. Les premiers étaient partagés en deux sentimens. Les uns trouvaient les caractères du Messie dans Elie, & les autres dans Jésus-Christ. Un Rabbín insista long-tems sur les miracles de Jésus-Christ, mais on le réfuta vivement. Les Docteurs délibérèrent ensuite sur la manière dont le Messie viendrait, & l'on déterminina qu'il paraîtrait en cou-
» quérant, & qu'il naîtrait d'une vierge.

» Le Concile avait déjà duré six jours, lorsque six Ecclésiastiques venus de Rome se présentèrent à l'assemblée. Ceux-ci, après avoir voulu prouver la venue du Messie, étalèrent aux Juifs la magnificence des cérémonies de l'Eglise, la dignité de son culte, les richesses & l'autorité du chef visible de l'Eglise, qui est le Vicaire du Messie; mais on rejeta unanimement des choses si contraires à l'esprit du Judaïsme, & l'on prononça une espèce d'anathème contre l'homme-Dieu, contre l'intercession des saints & l'invocation de la Vierge.

Peut-on croire qu'une pareille assemblée ait été permise, & que

les Juifs ayant eu la hardiesse de proférer des blasphèmes contre Jésus-Christ, en présence de quelques Ecclésiastiques venus exprès de Rome, pour leur porter des paroles de paix. La foi d'un seul homme n'a pas une assez grande autorité pour faire regarder cette narration comme authentique. D'ailleurs, pourquoi cette assemblée n'a-t-elle fait aucun bruit dans le monde ? pourquoi nos histoires n'en font-elles aucune mention ? Le fait était assez intéressant, pour ne pas le laisser dans l'oubli.

À la place du grand Sanhédrin, les Juifs, dans les lieux où ils ont des établissemens, ont substitué des Tribunaux particuliers qui connaissent des cas de conscience & des disputes. Ceux qu'on appelle *Parnassim*, en sont les juges. Ce sont des laïcs élus à la pluralité des voix, qui recueillent l'argent des aumônes, des offrandes, & qui en font la distribution aux pauvres. Ils sont Régens de la Synagogue, & dans les cas extraordinaires, ils lancent les foudres de l'excommunication sur les Rebelles & les Apostats.

SANJAK ou **SANGIAK**. Nom que les Turcs donnaient autrefois aux Gouverneurs de Provinces; maintenant ils sont subordonnés aux Bachas & aux Beglerbegs, & ne sont que des Intendans. Ils font porter devant eux un étendard appelé *Sanjak*, sans queue de Cheval.

SANT-É. (boire à la) Cette coutume est si ancienne, qu'Homère & d'autres Auteurs de l'an-

tiquité en font mention, & que le terme dont ils se servaient était un signe d'amitié pour s'exciter à boire. *Philotese* signifie *amitié* & *salut*. Les Auteurs qui sont venus après Homère ont pris ce terme pour exprimer la coutume que les amis avaient de se porter alternativement des santés, afin de s'exciter à boire dans leurs festins. On y procédait avec quelques cérémonies.

Après avoir versé du vin dans une coupe, le maître du festin en répandait quelques gouttes en l'honneur des Dieux dont il invoquait le nom, de même que quand il sacrifiait à l'amitié. Il approchait ensuite de ses lèvres la coupe, & après avoir goûté le vin, il buvait à la santé de son ami, assis auprès de lui, ou de son hôte qui était venu lui rendre visite, lui souhaitant toutes sortes de prospérités. L'ami prenait la coupe, & après avoir bu la donnait à son voisin, & l'on ne cessait de boire que quand le tour était fini.

Il y avait encore d'autres manières de boire à la Santé, ou inopinées, comme à l'arrivée ou au départ d'un hôte ou d'un ami. Diogène Laërce assure positivement que dans ces festins on donnait un peu de pain, & que l'on coupait ce pain en autant de morceaux qu'il y avait de conviés qui devaient boire les uns aux autres.

Homère nous apprend qu'à l'arrivée d'un ami, en le recevant dans la maison on répandait du vin en l'honneur des Dieux, & qu'on lui présentait à boire avec

une certaine formule de paroles, pour le féliciter sur son heureuse arrivée. On congédiait les hôtes avec les mêmes cérémonies, afin que les immortels les accompagnassent dans leurs voyages, & qu'ils les leur rendissent heureux.

Les premiers Chrétiens pratiquaient quelque chose d'à peu près semblable en recevant leurs hôtes, & tout nous porte à croire, qu'après avoir adressé une prière à Dieu, ils leur donnaient le S. Corps de Jésus-Christ avant que de prendre le repas. S. Jean Chrysostôme dit, qu'alors les Chrétiens conservaient dans leurs maisons la sainte Eucharistie; parce que, ajoute-t-il, ces maisons étaient aussi saintes que le furent depuis les Eglises.

Athénée nous apprend, que la coutume de boire à la Santé ne se pratiquait chez les anciens qu'à la fin du repas, & quand on était prêt de se lever de table. Alors on sacrifiait au bon Génie, à Jupiter conservateur, & aux Dieux qui présidaient particulièrement à l'amitié; & l'on commençait les chansons, toujours remplies de choses agréables pour les assistants, & sur-tout d'heureux souhaits. Ils se parfumaient & se mettaient des couronnes sur la tête, pour témoigner qu'ils étaient affranchis de tout chagrin.

En buvant les uns aux autres, les Romains prononçaient ces paroles: *je souhaite que vous & nous, toi & moi nous nous portions bien.* « La formule des frères était différente, ainsi qu'on le remarque dans le Banquet de

Lucien. Alcidas après avoir bien bu demanda quel était le nom de la mariée, & il but à sa Santé en lui parlant ainsi: *Je bois à vous, Cléanthis; au nom d'Hercule dominant.* Tous les conviés se prirent à rire: *Vous riez,* leur dit-il, *parce que j'ai bu à l'épousée au nom d'Hercule notre Dieu?* & il ajouta: *Si elle ne prend la coupe que je lui présente, &c.*

Un passage du livre de S. Ambroise sur Elie & sur le jeûne, nous donnera quelques éclaircissemens sur cette coutume.

« Que dirai-je, dit ce Pere,
« des protestations que se font
« ceux qui boivent ensemble?
« qu'est-il besoin de parler de
« leurs sermens, qu'il n'est ja-
« mais permis de violer à ce qu'ils
« pensent? Buons, disent-ils, à
« la Santé de l'Empereur; & que
« celui qui ne boira pas soit re-
« gardé comme un homme peu
« affectionné à son Prince: car
« ce n'est pas aimer l'Empereur
« que de refuser de boire pour sa
« Santé, témoignage d'une pieuse
« dévotion; buons pour la Santé
« de l'armée, pour la prospérité
« de nos compagnons, de nos en-
« fans; & ils croient que Dieu
« est touché de ces sortes de
« vœux. »

Les anciens avaient une chanson, que très-peu de gens pouvaient bien chanter. Celui qui donnait le ton aux autres, tenant la coupe dans la main, entonnait cette espece de cantique, & après avoir bu un peu de vin, il remettait le vase à un autre, non pas toujours à son voisin, mais il choisissait celui qui savait

le mieux chanter, & celui-là faisait passer la coupe à un autre, qui observait la même cérémonie.

Les premiers Chrétiens chantaient aussi dans leurs pieuses agapes. Adrien de Valois, parle de cette coutume dans le trente-troisième livre de l'Histoire de France. » Suivant cet ancien usage, » dit-il, le bienheureux Lambert » vint au festin, y ayant été invité par Pépin. Tous les illustres conviés de ce repas souhaitèrent que l'Evêque bénît leur coupe, on comme disent les autres, ils voulurent tous la recevoir de sa main par une pieuse émulation : Alpais, concubine de ce Prince, car elle était aussi de ce festin, voulut que sa coupe fût bénite par le Prélat, lequel plein d'indignation sortit du palais & troubla la joie des conviés. «

Suidas rapporte que les anciens Rois, dans les festins publics, prenaient de la main de l'Echanson des coupes d'or & d'argent remplies de vin mêlé avec de l'eau, & qu'après l'avoir goûté ils les donnaient à qui il leur plaisait en signe d'amitié. Ces jours de cérémonies s'appelaient *Philotesies*. Il semble que dans l'antiquité on était persuadé que les Dieux buvaient & mangeaient avec les hommes, au moins est-ce ce qu'infinuent ces paroles d'Ovide : *c'était la coutume autrefois de s'asseoir auprès du feu sur des bancs fort longs, & l'on croyait que les Dieux étaient présents aux festins.*

Il y avait à Trésène une table

d'argent dressée devant Apollon, où le bon Génie donnait à boire au Dieu, comme si les Dieux buvaient à la Santé les uns des autres.

Au reste, il n'était pas permis de boire à la Santé de tous ceux qui étaient à table ; il n'y avait que les étrangers & les hôtes qui pussent boire à la femme d'un autre, & cette permission s'étendait aux seuls parens de cette femme. Si quelqu'un sortait d'un repas sans qu'on eût bu à la Santé & sans avoir été provoqué à boire par son ami, Pétrone dit, qu'il regardait cet oubli comme un affront, & qu'il se croyait dégradé du nom d'ami ; d'où l'on peut inférer que c'était le signe d'une amitié singulière que de présenter la coupe après l'avoir posée sur les lèvres.

Les anciens traitaient les mystères de l'amitié pendant leurs festins après avoir bien bu, & la raison en était sans doute que le vin bannit la dissimulation, qui est la peste de l'amitié. Les Hébreux disent en proverbe : *Le vin entre, le secret sort* : on dit en latin : *Le vin n'a point de gouvernail* : & en Grec : *Ce qui est dans le cœur de l'homme sobre est sur la langue de l'ivrogne*. Platon dit, que le vin découvre les mœurs : un Auteur Grec ajoute, que l'airain est le miroir du visage & le vin le miroir de l'ame. Tacite, en parlant des Germains, dit que c'est dans leurs festins qu'ils raisonnent de la paix & de la guerre, parce qu'alors il n'y a point de supercherie à craindre, que le vin découvre le fond du

cœur, & empêche qu'on ne déguise rien.

SANTÉ. (Déesse de la) Les anciens lui donnaient Esculape pour pere. Son culte était commun dans la Grèce & les Romains lui élevèrent deux Temples dans Rome. On la représentait comme une Dame romaine couronnée d'herbes médicinales, & tenant dans sa main droite un serpent. Elle était couverte des cheveux que les Dames Romaines se coupaient en son honneur.

SANTON ou **CALENDER** & **ABDAL.** Les Santons sont des Moines Turcs, qui sous prétexte de s'être voués & consacrés entièrement à Dieu, s'abandonnent aux plus infâmes débauches. Ils marchent dans les rues, la tête & les jambes nues, le corps à moitié couvert d'une peau d'ours ou de quelqu'autre bête sauvage, sans chemise, avec une ceinture de peau autour des reins, d'où pend une sorte de gibecière. Quelquefois au lieu de ceinture, ils ont un serpent de cuivre que leur donnent leurs Docteurs, comme un témoignage de leur science. Ces hypocrites ont pour principe que les bonnes & les mauvaises actions deviennent indifférentes & égales, & que l'on peut servir Dieu par la débauche & au cabaret &c. comme on le sert par la prière & à la Mosquée. Ils se mêlent de vendre des reliques aux dévots, & il n'y a point de Moines en Turquie qui ne débitent des cheveux de leur Prophète Mahomet.

SANTONS. Sorte de Religieux Mahométans, qui se livrent aux

plus honteuses débauches & courent le monde pour extorquer des aumônes. Ils ont pour maxime parmi eux : « Aujourd'hui est à nous, demain est à celui qui en jouira ; » & ils la suivent à la lettre, car ils ne se refusent à aucun plaisir ; ces libertins passent leur vie à faire des pèlerinages à Jérusalem, à Bagdad, à Damas, au mont Carmel & autres lieux, où ils assurent que plusieurs de leurs prétendus saints sont enterrés. Les uns contrefont les fous, d'autres plus impudens insultent toutes les personnes qu'ils rencontrent : leur habillement consiste en un morceau de peau de quelque bête sauvage, & quelquefois au lieu de ceinture un serpent de cuivre, qui leur est donné par leur Supérieur, comme une marque d'honneur ; presque tous portent une massue à la main. Il y a des Santons qui font vœu de chasteté, mais ceux-ci sont en petit nombre ; d'autres embrassent la vie contemplative, & on les reconnaît aux plumes qu'ils placent sur leur tête. Les Extatiques roulent de grosses chaînes, & le plus grand nombre demande l'aumône, en vendant au peuple divers secrets ou des reliques, telles par exemple que des cheveux de leur Prophète Mahomet. Il est assez dangereux de rouver des Santons dans les chemins : le moins qu'il puisse vous arriver, c'est d'être dérobé.

SAOULE. Nom d'un jeu que les Seigneurs de Paroisse en Bretagne proposent à leurs vassaux, dans certains jours de réjouissance. On jette à l'aventure un ballon

bien huilé en dehors; chacun fait ses efforts pour s'en saisir, & celui qui a l'adresse de le faire passer sur le terrain d'un autre Paroisse que celle où se fait le jeu, gagne le prix proposé. En Normandie on appelle ce jeu la pelote ou l'éteuf.

SAPAN. Les habitans du Pégu donnent le nom de Sapan à leurs principales fêtes qu'ils célèbrent avec beaucoup de solennité. La première est la fête des Fusées. Tous les gens riches lancent en l'air des fusées, & selon le degré de hauteur où elles s'élèvent, ils jugent du degré de faveur où ils sont auprès de la Divinité. Si au contraire la fusée ne s'élève pas assez, ou rampe à terre, ils s'empressent de bâtir un Temple, pour appaiser par cet hommage le ciel irrité contre eux. Leur seconde fête se nomme Kollok. On choisit pour la célébrer des femmes du peuple, & sur-tout des hermaphrodites, dont l'espece est commune dans le pays: on les engage à former des danses en l'honneur des Dieux de la terre. Ces êtres ni hommes ni femmes s'y prêtent avec une sorte de fureur qui les fait entrer en convulsion: pendant leur accès ils prétendent converser avec leurs Dieux; & lorsqu'ils en sont revenus, ils prédisent si l'année sera bonne ou mauvaise, s'il y aura beaucoup de maladies, & si l'Etat essuyera quelque révolution. La troisième fête est appelée Sapan-Katena, & consiste à faire des illuminations, & à promener dans la ville de prodigieuses pyramides éclairées du haut en bas. La quatrième est la

fête des Eaux; on se baigne & l'on cherche à se jeter réciproquement de l'eau sur le corps. Enfin la cinquième se nomme Sapan-Donon, & se célèbre par des courses de barques sur la rivière, celui qui arrive le premier au palais du Roi obtient le prix, & celui qui n'arrive que le dernier, reçoit par dérision un habit de veuve.

SARCOPHAGE. Tombeau de pierre où les anciens mettaient les corps qui ne voulaient pas brûler. On se servait pour ces tombes de pierres, qui, dit-on, avaient la vertu de consumer les corps en moins de quarante jours, à l'exception des os. On en faisait aussi des vases pour guérir de la goutte en mettant les pieds dedans. Ce remède ridicule a eu la vogue comme tant d'autres.

Le Sarcophage était ouvert par le haut, & creusé en forme de coffre. On en a fait de marbre, de terre cuite, & de thuille battue.

SARDES, ville fameuse de l'Asie, & capitale de l'ancien Royaume de Lydie: elle était bâtie sur le penchant du mont Tmolus, & arrosée par le Pactole, cette rivière si vantée, qui jadis roulait des sables d'or dans ses eaux. Le territoire de cette ville était de la plus grande fertilité. De riches & excellents vignobles couvraient les côtes du Tmolus, & la plaine qui s'étendait depuis le pied de la montagne jusqu'au fleuve Hermus, outre les gras paturages, offrait de tous côtés une abondance étonnante de bled & de grains de toute espèce.

Sardes tomba au pouvoir de Cyrus, après la défaite de son Roi Crésus, & sous la domination des Perses perdit l'avantage d'être gouvernée par ses loix & par ses Magistrats : elle fut rétablie dans son ancien état par Alexandre le Grand, & les Romains lui conservèrent ses privilèges. Le Gouvernement de cette ville était démocratique : un Conseil public y exerçait l'autorité souveraine au nom du peuple : outre ce Conseil composé des Archontes & autres Conseillers, elle avait un Sénat où ne siégeaient que des vieillards, qui s'assemblaient dans l'ancien palais de Crésus, destiné particulièrement pour être le logement & la retraite des citoyens pendant leur vieillesse.

Les habitans de Sardes, ainsi que les autres peuples de quelques endroits de l'Asie & de toute la Grèce, reconnaissaient la pluralité des Dieux ; mais ils avaient leurs Divinités tutélaires auxquelles ils rendaient un culte particulier. Ils honoraient sur-tout Cybèle & Diane, & le Temple de cette dernière Déesse était un asyle inviolable & sacré. Proserpine tenait aussi le premier rang entre les Divinités de Sardes : on y adorait la belle Vénus de Paphos, & les mœurs dissolues de l'île de Cypre égalaient à peine la corruption qui régnait parmi les Sardiens. Bacchus était aussi un des Dieux tutélaires de ce peuple. La fable veut que ce Dieu ait été nourri à Sardes, & que cette ville ait inventé l'art de faire du vin. Le Dieu Lunus & Cérés y étaient spécialement honorés ;

mais rien n'égalait la vénération que les Sardiens avaient pour Hercule, par qui ils prétendaient avoir été gouvernés, & qui avait été l'amant déclaré de la fameuse Omphale, Reine de Lydie.

On sait que toutes les villes de l'Empire Romain élevaient des Temples, offraient des sacrifices, & décernaient les honneurs divins aux Empereurs, aux Princesses, femmes, maris, filles ou parens des Empereurs, & qu'elles ne rougissaient pas d'accorder le titre *Deus* à des monstres qui souvent déshonoraient l'humanité : Sardes ne fut pas la dernière à tomber dans cette basse flatterie, elle plaça les tyrans du monde au rang des Divinités bienfaitrices. Auguste, Tibère, Drusus, Germanicus, Hadrien, & l'infâme Antonin, eurent des autels dans Sardes, & l'on n'y distingua pas par de plus grands honneurs le divin Antonin Pie. Les fêtes des Dieux étaient célébrées par des jeux publics, & l'on en instituait en l'honneur des Empereurs.

La ville de Sardes conserva tout son éclat sous les Empereurs Chrétiens ; mais elle fut ruinée par un des Généraux de Tamerlan, & depuis elle ne présente plus qu'un vaste amas de ruines, au milieu desquelles on ne rencontre pas un seul habitant. Telle a été la destinée de l'ancienne capitale de Crésus, ce Roi, si fameux par ses richesses, par ses libéralités, & par ses infortunes.

SARON. Divinité tutélaire des matelots, qui a donné son nom à un bras de mer qui est proche

de Corinthe. Il est évident que ce Dieu n'est autre qu'un Roi de Corinthe qui bâtit un Temple à la Déesse Diane, & institua des fêtes en son honneur. Les matelots Grecs avaient une grande vénération pour le Dieu Saron, & ils n'entreprenaient aucun voyage, sans lui adresser leurs vœux.

SARONIDES. On nommait ainsi les Druides du second ordre, qui étaient aussi appelés Bardes. Leur principale fonction était de jouer des instrumens à la tête de l'armée, de chanter les belles actions des guerriers, & d'accabler de reproches les soldats qui avaient trahi leur devoir.

SARRASINS. Peuples de l'Arabie, qui sous l'impôseur Mahomet & ses successeurs fondèrent un grand Empire dans l'Asie & dans l'Afrique. Dans la suite cet Empire se démembra; & les Turcs, nation venue du Turkestan en Asie, après avoir embrassé la Religion Musulmane, ravirent aux Sarrafins de vastes pays, qui joints aux débris des Empires de Trébizonde & de Constantinople donnèrent naissance à l'Empire Ottoman. Les Sarrafins de l'Afrique, appelés en Espagne par le célèbre Comte Julien, fournirent presque tout ce Royaume. En 828 ils tombèrent sur la Sicile, & désolèrent cette île; & en 848 ils pillèrent les environs de Rome, battirent une armée Française qui venait à son secours; mais ils manquèrent la ville.

Vainqueurs dans les trois parties du monde connu, les Sarrafins ou Arabes, se déclarèrent les protecteurs des sciences, & don-

nerent retraite parmi eux aux Lettrés chassés de Rome & d'Athènes, qui leur apprirent la Philosophie; mais une Philosophie plus remplie de subtilités, que de vérités solides. Alors toute leur Théologie roulait sur des idées abstraites, & des recherches inutiles sur les noms de Dieu & des Anges. La science des nombres, & les connaissances qu'ils avaient du ciel les conduisirent à regarder l'absurde Astrologie judiciaire, comme la science par excellence.

Avant la prétendue mission de Mahomet, on doit envisager les Arabes comme des idolâtres grossiers, dont les chefs, appelés *Chatted*, pâtres comme eux, étaient Astrologues, Musiciens, Médecins, Poètes, Législateurs & Prêtres; & toutes les fois que dans les fastes des nations on trouve un seul homme chargé d'expliquer la volonté des Dieux, de les invoquer, de chanter les faits mémorables, d'ordonner des entreprises, d'infliger des châtimens, de décerner des récompenses, de prescrire des loix ecclésiastiques, politiques & civiles, de marquer des jours de repos & de travail, de lier ou d'absoudre, d'imposer les mains pour guérir ou pour exterminer; on doit conclure que c'est un tems d'ignorance chez des peuples stupides & sauvages. On remarque dans l'Histoire que dès l'aurore des connaissances toutes ces fonctions ont été séparées.

Un nommé Moramere inventa les caractères Arabes quelques années avant la naissance de Ma-

homer ; & lorsque le Prophète commença à se faire connaître , peu de personnes se trouverent en état de lire l'Alcoran. Les Savans de la nation étaient , ceux qui savaient lire ; mais quoiqu'en petit nombre , Mahomet les redoutait , & convaincu de l'incompatibilité de la Philosophie & de la Religion , il décerna la peine de mort contre ceux qui s'appliqueraient à l'étude des arts libéraux. Ses successeurs furent les zélés partisans de l'ignorance , & l'on en voulut beaucoup au Calife Almamon pour avoir attiré les sciences dans ses Etats , au détriment de la sainte ignorance des fidèles croyans. Sous le Calife Walid , on commença à traduire en Arabe quelques Livres étrangers. Al-Manfor attacha auprès de sa personne un Astrologue & deux Médecins Chrétiens , & Homère fut traduit en Syriaque. Haron Rachid aima la Poésie , & protégea les Gens de lettres ; & le règne du fameux Almamon fut celui des Sciences , des Arts & de la Philosophie. Les Souverains font de l'esprit des peuples tout ce qui leur plaît , & les Sarrafin imiterent leurs maîtres , & cherchèrent à s'instruire.

Qu'il nous soit permis de transcrire ici quelques axiomes de la Théologie naturelle des Sarrafin.

Dieu a tout fait & réparé : il est assis sur un trône de force & de gloire : rien ne résiste à sa volonté.

Dieu , quant à son essence , est un , il n'a point de collègue ; singulier , il n'a point de pareil ; uni-

forme , il n'a point de contraire ; séparé , il n'a point d'intime ; ancien , il n'a point d'antérieur ; éternel , il n'a point eu de commencement ; perdurable , il n'aura point de fin ; constant , il ne cesse point d'être ; il sera dans tous les siècles des siècles orné de ses glorieux attributs.

Dieu n'est soumis à aucun décret qui lui donne des limites , ou qui lui prescrive une fin. Il est le premier & le dernier terme ; il est au-dehors & en dedans.

Dieu , élevé au-dessus de tout , n'est point un corps ; il n'a pas de forme , & n'est pas une substance circonscrite , une mesure déterminée. Les corps peuvent se mesurer & se diviser. Dieu ne ressemble point aux corps. Dieu n'est point une substance , & il n'y a point de substance en lui ; ce n'est point un accident , & il n'y a point en lui d'accident ; il ne ressemble à rien de ce qui existe , ni rien de ce qui existe ne lui ressemble.

Il n'y a en Dieu ni quantité , ni termes , ni limites , ni position différente : les Dieux ne l'environnent point ; s'il est dit qu'il est assis sur un trône , c'est d'une manière & sous une acception qui ne marque ni contact , ni forme , ni situation , ni existence en un lieu déterminé , ni mouvement local. Son trône ne le soutient pas ; mais il est soutenu avec tout ce qui l'environne par la bonté de sa puissance. Son trône est par-tout , parce qu'il règne par-tout. Sa main est par-tout , parce qu'il commande en tous

lieux. Il n'est ni plus éloigné, ni plus voisin du ciel que de la terre.

Il est en tout ; il est plus proche de l'homme que ses veines jugulaires ; il est présent à tout ; il est témoin de tout ce qui se passe : sa proximité des choses n'a rien de commun avec la proximité des choses entr'elles ; ce sont deux essences ; deux existences ; deux présences différentes.

Il n'existe en quoi que ce soit, ni quoique ce soit en lui ; il n'est le sujet de rien.

Il est immense, & l'espace ne le comprend pas ; il est très-saint, & le tems ne le limite pas : il était avant le tems & l'espace, & il est à présent comme il a été de toute éternité.

Dieu est distingué de la créature par ses attributs ; il n'y a dans son essence que lui ; il n'y a dans les autres choses que son essence.

Sa sainteté ou perfection exclut de sa nature toute idée de changement & de translation ; il n'y a point en lui d'accident ; il n'est point sujet à la contingence ; il est lui dans tous les siècles ; exempt de dissolution, quant aux attributs de sa gloire ; exempt d'accroissement, quant aux attributs de sa perfection.

Il est de foi que Dieu existe présent à l'entendement & aux yeux pour les Saints & les Bienheureux, dont il fait ainsi le bonheur dans la demeure éternelle où il leur accorde de contempler sa face glorieuse.

Dieu est vivant, fort, puissant, supérieur à tout ; il n'est sujet ni

à excès, ni à impuissance, ni au sommeil, ni à la veille, ni à la vieillesse, ni à la mort.

C'est lui qui commande & qui règne, qui veut & qui peut ; c'est de lui qu'est la souveraineté & la victoire, l'ordre & la création.

Il tient les cieux dans sa droite ; les créatures sont dans la paume de sa main ; il a notifié son excellence & son unité par l'œuvre de la création.

Les hommes & les œuvres sont de lui ; il a marqué leurs limites.

Le possible est dans sa main ; ce qu'il peut ne se compte pas ; ce qu'il fait ne se comprend pas.

Il sait tout ce qui peut être su ; il comprend, il voit tout ce qui se voit des extrémités de la terre jusqu'au haut des cieux ; il suit la trace d'un atôme dans le vuide ; il est présent au mouvement délié de la pensée ; le mouvement le plus secret du cœur ne lui est pas caché ; il fait d'une science antique, qui fût son attribut de toute éternité, & non d'une science nouvelle qu'il ait acquise dans le tems. La charge de l'univers est moins par rapport à lui, que celle d'une fourmi par rapport à l'étendue & à la masse de l'univers.

Dieu veut ce qui est ; il a disposé à l'événement ce qui se fera : il n'y a par rapport à sa puissance ni peu, ni beaucoup, ni petitesse, ni grandeur, ni bien, ni mal, ni foi, ni incrédulité, ni science, ni ignorance, ni bonheur, ni malheur, ni jouissance, ni privation, ni accroissement, ni

ni diminution, ni obéissance, ni révolte; si ce n'est pas un jugement déterminé, un décret, une sentence, un acte de sa volonté. (Fatalisme qui est l'opinion dominante des Musulmans.)

Ce que Dieu veut, est; ce qu'il ne veut pas, n'est pas. Le clin-d'œil, l'essor de la pensée sont par sa volonté.

C'est lui par qui les choses ont commencé, qui les a ordonnées, qui les réordonnera; c'est lui qui fait ce qu'il lui plaît, dont la sentence est irrévocable, dont rien ne retarde ou n'avance le décret, à la puissance duquel rien ne se soustrait, qui ne souffre point de rebelles, qui n'en trouve point, qui les empêche par sa miséricorde, ou qui les permet par sa puissance; c'est de son amour & de sa volonté que l'homme tient la faculté de lui obéir, de le servir: que les hommes, les démons, les anges, se rassemblent, qu'ils combinent toutes leurs forces; s'ils ont mis un atome en mouvement, ou arrêté un atome mu, c'est qu'il l'aura voulu.

Entre les attributs qui constituent l'essence de Dieu, il faut sur-tout considérer la volonté: il a voulu de toute éternité, que ce qui est fût; il en a vu le moment, & les existences n'ont ni précédé ce moment, ni suivi: elles se sont conformé à sa science, à son décret, sans délai, sans précipitation, sans désordre.

Il voit, il entend; rien n'est loin de son oreille, quelque faible qu'il soit; rien n'est loin de sa vue, quelque petit qu'il soit; il n'y a point de distance pour

Tome IV.

son ouïe, ni de ténèbres pour ses yeux. Il est sans organes, cependant il a toutes les sensations; comme il connaît sans cœur, il exécute sans membres, il crée sans instrument; il n'y a rien d'analogue à lui dans la créature.

Il parle, il ordonne, il défend, il promet, il menace d'une voix éternelle, antique, partie de son essence. Mais son idiome n'a rien de commun avec les langues humaines. Sa voix ne ressemble point à la nôtre: il n'y a ni ondulation d'air, ni collision de corps, ni mouvemens de lèvres, ni lettres, ni caractères; c'est la Loi, c'est l'Alcoran, c'est l'Evangile, c'est le Pseautier, c'est son esprit qui est descendu sur ses Apôtres, qui ont été les interprètes entre lui & nous.

Tout ce qui existe hors de Dieu est son œuvre, émané de sa justice de la manière la plus parfaite & la meilleure.

Il est sage dans ses œuvres, juste dans ses décrets: comment pourrait-il être accusé d'injustice? Ce ne pourrait être que par un autre être qui aurait quelque droit de juger de l'administration des choses, & cet être n'est pas.

Quelle haute idée les Musulmans ont de la nature de Dieu!

Les Anges, disent-ils, sont les Ministres de l'Eternel: ils n'ont point péché; ils sont proches de leur Souverain; il commande, & ils lui obéissent.

Ce sont des corps subtils, saints, formés de lumières: ils ne courent point; ils ne mangent point; ils ne dorment point; ils n'ont point de sexe; ils n'ont ni pere,

M

ni mere, ni appétit charnel.

Ils ont différentes formes, selon les fonctions auxquelles ils sont destinés; il y en a qui sont debout, d'autres sont inclinés, d'autres assis, d'autres prosternés; les uns prient, les autres chantent; les uns célèbrent Dieu par des louanges, les autres implorent sa miséricorde pour les pécheurs; tous l'adorent.

Il faut croire aux Anges, quoi qu'on en ignore & les noms & les ordres. Il faut les aimer, là loi l'ordonne; celui qui les néglige est infidèle.

Celui qui n'y croit pas, qui ne les aime pas, qui ne les révère pas, qui les suppose de différens sexes, est un infidèle.

L'ame de l'homme est immortelle. La mort est la dissolution du corps, & le sommeil de l'ame; ce sommeil cessera.

Tous les Mahométans ne pensent pas de même; il y en a qui regardent l'ame comme un accident périssable.

L'ame ne ressuscite pas seule; le corps ressuscite aussi. L'Alcoran dit, qui est-ce qui pourra ressusciter les os dissous? Qui est-ce qui rassemblera leurs particules éparées? Celui qui les a formés, lorsqu'ils n'étaient rien.

Il n'y a point de damnation éternelle pour celui qui a cru en un seul Dieu.

Mahomet prêcha aux Arabes l'unité de Dieu, il assura les fondemens de leur morale, la distinction du juste & de l'injuste, l'immortalité de l'ame, les récompenses & les châtimens à venir. Il n'osa gêner la passion immo-

dérée que ce peuple avait pour les femmes; mais crut pouvoir défendre l'usage du vin, & se contenta d'encourager ses sectateurs à la vertu, par l'espérance future des voluptés charnelles. Croire qu'il n'y a qu'un Dieu, & que Mahomet est son Prophète, prier, faire l'aumône, aller en pèlerinage, & jeûner le Ramadam, voilà les cinq préceptes de l'Islamisme.

Entre les maximes générales des Musulmans, choisissons-en quelques-unes pour terminer ce long article.

L'impie est mort au milieu des vivans: l'homme pieux vit dans le séjour même de la mort.

La Religion, la piété, le culte religieux, sont autant de glaives de la concupiscence.

La crainte de Dieu est la vraie richesse du cœur.

Les prières de la nuit sont la sérénité du jour.

Si l'on gagne à servir Dieu, l'on perd à servir son ennemi.

L'humilité est le havre de la foi; la présomption est son écueil.

L'insensé aux yeux des hommes & de Dieu, est celui qui se croit sage.

Plus tu seras éclatant, plus tu seras prudent si tu te caches: les ténèbres dérobent à l'envie, & ajoutent de la splendeur à la lumière. Si tu te montres, tu seras haï ou flatté, tu souffriras ou deviendras vain: marche, ne court pas.

Moins l'homme vaut, plus il est amoureux de lui: plus il est amoureux de lui, plus il aime à contredire un autre.

On s'enrichit en appauvrissant
ses desirs.

Une femme sans pudeur est un
mets fade & sans sel.

Le monde n'est éternel pour
personne, laisse-le passer, & r'at-
tache à celui qui l'a fait.

C'est la victime grasse qu'on
immole ; c'est la maigre qu'on
épargne.

Entre la mort & la vie tu n'est
qu'une ombre qui passe, & tout
chemin qui écarte de Dieu, égare.

L'aumône dit en passant de la
main de celui qui donne, dans
la main de celui qui reçoit ; je
n'étais rien, & tu m'as fait quel-
que chose ; j'étais petite, & tu
m'as fait grande ; j'étais haïe,
& tu m'as fait aimer ; j'étais pas-
sagère, & tu m'as fait éternelle ;
tu me gardais, & tu m'as fait
gardienne.

La justice est la première vertu
de celui qui commande.

Ton ami est un rayon de miel
qu'il ne faut dévorer, & la sin-
cérité est le Sacrement de l'ami-
tié. Celui qui ne fait pas obéir,
ne fait pas commander.

Le Souverain est l'ombre de
Dieu. L'homme capable, & qui
ne fait rien, est une nue qui passe
& qui n'arrose point.

Le plus méchant des hommes,
est l'homme inutile qui fait. Le
savant sans jugement, est un en-
fant ; l'ignorant, est un orphe-
lin. La vie de l'ignorant ne pèse
pas une heure de l'homme qui
fait.

Les Rois n'ont point de freres,
les envieux point de repos, les
menteurs point de crédit.

Le bienfait périt par le silence
de l'ingrat.

La récompense attend l'homme
de bien dans l'éternité.

SARRITOR. Divinité que les
Laboureurs Romains invoquaient
après que les bleds étaient levés,
parce que, selon eux, il prési-
dait au travail de sarcler les
champs, c'est-à-dire, d'arracher
les mauvaises herbes qui naissent
avec le bled, & l'empêchent sou-
vent de profiter.

SATRAPES. Nom sous lequel
les anciens Perses désignaient les
Gouverneurs des Provinces. Le
Royaume était divisé en cent
vingt-sept Satrapies, & chaque
Satrape avait dans son départe-
ment une autorité presque absolue.
Il levait des troupes pour la dé-
fense de sa Province ; il les aug-
mentait, les recrutait, les cassait
à sa volonté : Il traitait de la paix
avec les ennemis ; il nommait
les Officiers militaires & civils,
donnait le gouvernement des pla-
ces, recevait les tributs, & les ver-
sait dans les caisses du Monar-
que. Lorsque le Prince lui ordon-
nait de venir servir sous lui, il
conduisait au rendez-vous les
troupes de son Gouvernement, &
conservait son autorité sur elles.
Tant de prérogatives & un pou-
voir si peu limité, exciterent sou-
vent les Satrapes à la révolte,
& causèrent les malheurs de
l'Etat.

SATURNALES. Fête célèbre
des Romains, qui originairement
n'était qu'un divertissement po-
pulaire, mais qui dans la suite
devint une fête solennelle & lé-
gitime. Plusieurs Historiens font
remonter l'institution des Satur-
nales jusqu'à Janus, Roi des

Aborigènes, qui reçut Saturne en Italie, & qui pour représenter la paix, l'abondance, & l'égalité dont on jouissait sous son règne, le mit au nombre des Dieux, & institua ces fêtes en son honneur. Elles se passaient en plaisirs, en festins, & en réjouissances de toutes les sortes. Les Romains, tant que duraient les Saturnales, quittaient leur toge, ne se montraient dans la ville qu'en habits de table, & s'envoyaient réciproquement des présens, comme aux étrennes. Les Tribunaux étaient fermés, les écoles cessaient, on suspendait le supplice des criminels; on aurait regardé comme un mauvais augure d'être obligé de commencer une guerre, & les jeux de hazard étaient permis. Les enfans annonçaient l'ouverture de cette fête en courant dans les rues avec les plus folles démonstrations de joie, & en criant: *Io Saturnalia*. D'abord les Saturnales ne durèrent qu'un jour: Jules-César, dans la réforme qu'il fit du Calendrier, en anexa deux à la fête; Auguste y joignit un quatrième jour, & Caligula un cinquième, qu'il fit appeler *Juvenalia*. Dans ces cinq jours, il y en avait un particulièrement consacré à Rhéa, nommé *Opalia*, & la solennité était terminée par la fête *Sigillaries*, en l'honneur de Pluton, qui durait deux jours.

Les railleries étaient permises pendant cette fête. On ôtait à la statue de Saturne les bandelettes dont elle était liée pendant toute l'année, sans doute en mémoire de la captivité où ce Dieu avait

été réduit par les Titans & par Jupiter; & pour rappeler la liberté qui régnait dans le monde pendant le siècle d'or. Tant que duraient les Saturnales, les esclaves portaient le chapeau, marque de liberté: ils se revêtaient des habits de leurs maîtres, nommaient entr'eux un Roi de la fête, & il ne restait dans la ville aucune marque d'esclavage.

Les Athéniens avaient aussi leurs Saturnales, ou pour mieux dire une fête assez semblable à cette solennité Romaine, tant pour la liberté qui y régnait, que pour la licence qui la caractérisait. A Babylone on célébrait la fête des *Salzea*, qui avait beaucoup de ressemblance avec les Saturnales, & nous ne devons pas passer sous silence celle qu'observaient les Thésaliens.

» Les Pélasges, nouveaux ha-
 » bitans de l'Hémonie, faisant
 » un sacrifice solennel à Jupi-
 » ter, un étranger, nommé Pé-
 » lorus, leur annonça qu'un trem-
 » blement de terre venait de faire
 » entr'ouvrir les montagnes voi-
 » sines; que les eaux d'un ma-
 » rais, nommé Tempé, s'étaient
 » écoulées dans le fleuve Pénée,
 » & avaient découvert une grande
 » & belle plaine. Au récit d'une
 » si agréable nouvelle, ils invi-
 » tent l'étranger à manger avec
 » eux, s'empressent à le servir,
 » & permettent à leurs esclaves
 » de prendre part à la réjouis-
 » sance. Cette plaine, dont ils
 » se mirent aussi-tôt en posses-
 » sion, étant devenue la déli-
 » cieuse vallée de Tempé, ils
 » continuèrent tous les ans le

» même sacrifice à Jupiter, sur-
 » nommé Pélorien, en renouvel-
 » lant la cérémonie de donner à
 » manger à des étrangers & à
 » leurs esclaves, auxquels ils ac-
 » cordaient toute sorte de liberté.
 » Dans la suite, les Pélasges ayant
 » été chassés de l'Hémonie, vin-
 » rent s'établir en Italie par or-
 » dre de l'oracle de Dodone, qui
 » leur commanda de faire des
 » sacrifices à Saturne & à Plu-
 » ton. Les termes ambigus de l'ora-
 » cle les engagèrent d'immoler
 » des victimes humaines à ces
 » deux sombres Divinités; ils
 » suivirent l'usage reçu parmi les
 » Carthaginois, les Tyriens, &
 » d'autres nations qui pratiquaient
 » de tels sacrifices. »

On rapporte qu'Hercule, pas-
 sant par l'Italie à son retour d'Es-
 pagne, fut indigné de cette cou-
 tume barbare, que l'on appuyait
 sur la réponse de l'oracle de Do-
 done, que l'on ne comprenait
 pas, & qu'il déclara qu'il fal-
 lait seulement offrir à Pluton des
 représentations d'hommes & des
 cierges à Saturne, usage qui eut
 lieu dans la suite. Au reste on
 sacrifiait à Saturne la tête dé-
 couverte, parce qu'on le regar-
 dait comme une Divinité infer-
 nale, au lieu que dans les sacri-
 fices que l'on offrait aux Dieux
 célestes, on avait la tête cou-
 verte.

SATURNE. Les Mythologues
 le font fils d'Uranus & de Vesta,
 c'est-à-dire, du Ciel & de la Ter-
 re, qui eurent pour fils Titan &
 Saturne, autrement le Temps. Le
 premier, comme l'aîné, devait
 succéder à son père; mais pour

plaire à sa mere, il céda son droit
 d'aînesse à son cadet, à condi-
 tion que celui-ci n'élèverait aucun
 enfant mâle; c'est pourquoi Sa-
 turne les dévorait sitôt qu'ils
 étaient nés. Cependant Cybèle,
 sa femme, ayant mis au monde
 Jupiter & Junon, lui présenta
 une pierre, dont elle dit être ac-
 couchée, & le bon Saturne la
 dévora aussi-tôt. Jupiter fut élevé
 dans l'isle de Crète par les Co-
 rrybantes; & Titan instruit de
 ce qui se passait, déclara la guerre
 à son frere Saturne, & le renfer-
 ma dans une étroite prison avec
 sa femme Cybèle; mais Jupiter,
 devenu grand, le tira de cet es-
 clavage; cependant craignant que
 son pere n'abusât de la liberté
 qu'il venait de lui procurer, &
 qu'il ne le détrônât, il le chassa
 du ciel. Saturne se réfugia en
 Italie, où Janus lui fit une ré-
 ception favorable. C'est en l'hon-
 neur de ce Dieu que les Romains
 instituèrent les Saturnales: il avait
 un Temple sur le penchant du
 Capitole, où l'on déposait le tré-
 sor public, par la raison que
 pendant son règne en Italie, qui
 fut appelé le siècle d'or, il ne
 se commettait aucun vol. On re-
 présentait Saturne comme un vieil-
 lard courbé sous le poids des
 années, tenant en main une
 faux.

SATURNIENS. Ancienne bran-
 che des Gnostiques; qui furent
 ainsi nommés de leur chef Satur-
 nin, disciple de Simon le Ma-
 gicien, de Basilide & de Ménan-
 dre. Les Saturniens niaient la ré-
 surrection de la chair, & regar-
 daient le mariage comme une

pure invention de satan : ils enseignaient que l'univers avait été formé par sept anges : pour établir l'origine du bien & du mal sur la terre : ils disaient que deux de ces esprits avaient formé deux hommes, l'un bon & l'autre mauvais, & que les enfans de ces hommes avaient succédé à la malice & à la bonté de leurs peres ; ils ajoutaient que pour délivrer les bons de la tyrannie des méchans, assistés par le malin esprit, le Sauveur était descendu du ciel sous la forme apparente d'un homme, mais qu'il n'en avait pas pris la nature. Au reste, les Saturniens, ainsi qu'on peut le reprocher à presque tous les sectaires, & aux enthousiastes, affectaient de mener une vie austere & d'avoir des mœurs exemptes de reproches. Une affreuse hypocrisie couvrait tous leurs vices. On doit remarquer qu'ils ne se permettaient l'usage d'aucune chose qui avait eu vie.

SATYRES. Divinités champêtres que la fable nous représente comme des hommes velus, avec des cornes & des oreilles de chèvres ; la queue, les cuisses, & les jambes du même animal, mais quelquefois n'ayant que les pieds de chevre. On donne pour pere & mere aux Satyres, ou Mercure & la Nymphe Yphtimé, ou Bacchus & la Nayade Nicée. S. Jérôme nous rapporte que S. Antoine rencontra dans son désert un satyre, qui lui présenta des dattes, & l'assura qu'il était un habitant des bois que les Païens avaient honorés sous les noms de Faunes & de Satyres : il ajouta

qu'il était venu, comme député de toute la nation, pour conjurer de prier pour eux le Sauveur commun, qu'ils savaient bien être venu en terre. (*Voyez vie de S. Paul, écrite par S. Jérôme.*)

On pense communément que ces Satyres n'ont jamais été autre chose que des démons qui ont paru sous cette figure sauvage, ou peut-être de gros singes ressemblant à des hommes velus. Le Cardinal Baronius s'imagine que celui dont parle S. Jérôme n'était, non plus, qu'un singe à qui Dieu permit de parler comme autrefois à l'ânesse de Balaam.

SATYRIDES. Isle de l'Océan dont parle Pausanias : » Comme je » faisais aux Athéniens, dit-il, » beaucoup de questions sur les » Satyres, pour tâcher d'appren- » dre quelque chose de plus que » ce qui s'en dit communément, » un Carien, nommé Euphémus, » me conta que s'étant embarqué » pour aller en Italie, il avait » été jetté par la tempête aux ex- » trémités de l'Océan : là il y a, » me disait-il, des isles incultes, » qui ne sont habitées que par » des sauvages : nos matelots n'y » voulaient pas aborder, parce » qu'elles leur étaient déjà con- » nues ; mais poussés par les vents, » ils furent obligés de prendre » terre à celle qui était la plus » proche. Ils appellaient ces isles » les Satyrides.

» Les habitans sont roux, & » ont par derriere une queue pres- » qu'aussi grande que celle des » chevaux. Dès que ces sauvages » nous sentirent dans leur isle, ils » accoururent au vaisseau, & y

« étant entrés sans proférer une
 « seule parole, ils se jetterent sur
 « les premières femmes qu'ils ren-
 « contrerent. Nos matelots pour
 « sauver l'honneur de ces femmes,
 « leur abandonnèrent une barbare
 « qui était dans l'équipage ; &
 « aussi tôt ces satyres assouvirent
 « leur brutalité, non-seulement en
 « la maniere dont les hommes en
 « usent avec les femmes , mais
 « par toutes sortes de lascivités. »
 Pausanias nous raconte ce qu'il
 a appris de ce Carien , mais cer-
 tainement ce Carien lui a conté
 une fable.

SATYRIQUES. (jeux) On ap-
 pellait ainsi certaines farces qu'on
 jouait à Rome avant la grande
 piece & qui étaient particulière-
 ment destinées à l'amusement du
 peuple. Les Romains avaient em-
 prunté ces farces des Grecs , avi-
 des de ces sortes de représenta-
 tions théâtrales.

SATYRIQUES. (Poésies) Dans
 l'origine la satyre n'était qu'une
 espece de chanson en dialogue,
 dont tout le mérite consistait dans
 la vivacité des reparties. Les Ro-
 mains dûrent aux Toscans la con-
 naissance de ce genre de Poésies,
 que l'on nomma satyres , parce
 que, dit-on, le mot latin *satura*,
 signifiant un bassin dans lequel on
 offrait aux Dieux toutes sortes de
 fruits à la fois , & sans les dis-
 tinguer , il parut que , dans le
 sens figuré, on pouvait attribuer
 ce nom à des ouvrages où tout
 était mêlé & rassemblé sans au-
 cun ordre.

Après avoir éprouvé divers
 changemens, soit sur le théâtre,
 soit par le mélange de la prose

avec les vers , ou par celui des
 différens vers , le Poète Lucilius
 fixa l'état de la satyre & lui don-
 na la forme dans laquelle Ho-
 race , Perse & Juvenal nous l'ont
 présentée depuis. Ce fut alors un
 amas confus d'invectives contre
 les hommes , contre leurs desirs,
 leurs craintes, leurs emportemens,
 leurs follés joies, leurs intrigues.

Héraclite pleurait sur les maux
 des humains, Démocrite s'en mo-
 quait ; le satyrique est un homme
 cruel , qui se couvre de l'intérêt
 de la vertu , pour avoir le plaisir
 de déchirer le vice & le vicieux.
 Il entre dans le caractère de ce
 Poète , de la vertu & de la mé-
 chanceté , de la haine pour le
 vice , du mépris pour les hom-
 mes , un certain desir de ven-
 geance & une sorte de dépit de
 ne pouvoir se venger que par
 des paroles. Un vicieux qui se
 corrige , porte un coup sensible au
 satyrique qui l'a frappé. En géné-
 ral une satyre est un ouvrage con-
 damnable, sur-tout quand elle est
 personnelle.

Les satyres d'Horace respirent
 le vrai & le bon ; & l'on s'aper-
 çoit que leur Auteur croyait les
 hommes plus dignes de compas-
 sion ou de risée que de haine. La
 Poésie de Perse est plus forte &
 plus vive que celle d'Horace , &
 l'on y rencontre plus d'aigreur &
 d'animosité contre les vices & les
 vicieux , mais celle de Juvenal est
 plus *brûlante* & les traits qu'elle
 présente plus *déchirans* ; sa haine
 contre le nombre des mauvais
 Poètes n'a pas seule déterminé Ju-
 venal à embrasser le genre saty-
 rique : il a pris les armes à cause

de l'excès où sont portés les vices. » Le désordre est affreux dans toutes les conditions. On joue tout son bien ; on vole , on pille ; on se ruine en habits , en bâtimens , en repas ; on se tue de débauche ; on assassine , on empoisonne ; le crime est la seule chose qui soit récompensée , il triomphe par-tout & la vertu gémit. « Quel champ à parcourir pour nos satyriques modernes !

SAUF-CONDUIT. C'est un privilège accordé à quelqu'un des ennemis sans qu'il y ait cessation d'armes , & par lequel on lui accorde la liberté d'aller & de venir en sûreté.

1°. Un Sauf-Conduit donné pour des gens de guerre regarde non-seulement des Officiers subalternes , mais encore ceux qui commandent en Chef.

2°. Si l'on permet à quelqu'un d'aller dans un certain endroit , on est aussi censé lui avoir permis de s'en retourner , autrement la permission se trouverait inutile.

3°. Si l'on a accordé à quelqu'un la liberté de venir , il ne peut pas pour l'ordinaire envoyer quelqu'autre à sa place : & au contraire celui qui a permission d'envoyer quelqu'un ne peut pas venir lui-même.

4°. Un pere à qui l'on a accordé un Sauf-Conduit ne peut pas mener avec lui son fils , & un mari sa femme. Pour les valets , quoiqu'il n'en soit pas fait mention , on présume qu'il est permis d'en mener un ; ou deux , & même davantage , selon la qualité de la personne.

5°. Dans le doute & pour l'ordinaire , le privilège d'un Sauf-Conduit ne s'éteint pas par la mort de celui qui l'a accordé ; rien n'empêche cependant que , pour de bonnes raisons , il ne puisse être révoqué ; mais alors il faut que celui à qui le Sauf-Conduit avait été donné soit averti de se retirer ; & qu'on lui accorde le tems nécessaire pour parvenir en lieu de sûreté.

6°. Un Sauf-Conduit accordé pour aussi long-tems qu'on voudra , emporte par lui-même une continuation du Sauf-Conduit , jusqu'à ce qu'il soit bien clairement révoqué ; mais il expire , si celui qui l'avait donné vient à n'être plus revêtu de l'emploi en vertu duquel il l'avait donné.

SAVOIR-VIVRE. (le) Les gens du monde font consister le Savoir-vivre à saisir les usages reçus , à avoir pour les autres toutes les manieres convenables établies par la mode , être honnête & poli dans la société , faire avec aisance & grace mille riens inutiles auxquels on ne donne aucun nom : & la droite raison & la saine morale enseignent que le Savoir-vivre consiste à remplir avec exactitude les devoirs de son état , & à écarter de sa conduite journaliere toutes les futilités. Le bel usage & le vrai Savoir-vivre ne s'accorderont de long tems.

SAUTERELLES. On lit dans l'Apocalypse (chap. ix , v. 9.) que ces animaux voraces quittent souvent des pays éloignés , traversent les mers , fondent par milliers sur des champs ensemencés , & enlèvent en peu d'heures jusqu'à la

moindre verdure. Charles XII, Roi de Suede, en traversant la Bessarabie fut fort incommodé par les Sauterelles, qui s'élevaient tous les jours avant midi du côté de la mer, & qui fondaient sur des champs où elles faisaient d'affreux dégâts. Léon l'Africain fait un affreux tableau des ravages que ces petits insectes font quelquefois en Afrique; aussi le nom Hébreu des Sauterelles signifie *dévo-
rer, consumer*.

Les Historiens, tant anciens que modernes, parlent d'une espèce de Sauterelles fort commune dans les pays Orientaux, dont la chair est blanche & d'un goût excellent. Elles servent de nourriture aux habitans, qui les font ou bouillir ou rôtir, ou seulement sécher au soleil avant que de les manger. Il y en a beaucoup de cette espèce dans le Royaume de Tunquin, & il en parut en Allemagne dans l'année 1693, & l'on rapporte que le célèbre voyageur Ludolph, ayant reconnu qu'elles étaient de l'espèce de celles dont se nourrissent les Orientaux, en fit manger au Magistrat de Francfort.

SAUVE-GARDE. Lettres données à quelqu'un, par lesquelles on le met sous sa protection, avec défenses à toutes personnes de le troubler ou empêcher, sous certaines peines. Il y a des Sauves-Gardes pour la personne, & d'autres pour les maisons & les biens.

La Sauve-Garde peut être accordée par le Roi, ou par les Juges, soit Royaumes ou des Seigneurs.

Pendant la guerre les Généraux

accordent des Sauves-Gardes à des particuliers pour conserver leurs châteaux, maisons ou terres, & les mettre à l'abri du pillage. Ce qui revient de ces Sauves-Gardes appartient au Général, & il peut les étendre autant qu'il le juge à propos. Lorsque le lieu où il y a des Sauves-Gardes est surpris par l'ennemi, les Sauves-Gardes ne sont pas prisonnières de guerre.

SAUVEUR. C'est à Jésus-Christ que ce titre appartient par excellence. Les Egyptiens le donnerent à Joseph, parce qu'il les avait garanti de la famine, en faisant de grands amas de grains. Josué, David, les Juges, Salomon, Josias Matharias, qui tirent les Juifs des mains de leurs ennemis, reçurent aussi le nom de Sauveur.

A Argos on sacrifiait tous les mois aux Dieux Sauveurs : & l'on donnait le nom de Salulaire à Cybèle, Vénus, Diane, Cérès, Proserpine, Thémis, la Fortune & à d'autres Déeses.

Cléopâtre, Bérénice & l'Impératrice Faustine eurent le titre de Salutaires.

Les Païens appellaient particulièrement leur grand Jupiter, Dieu Sauveur, & par la plus basse de toutes les flatteries, ils accordèrent ce titre à leurs Rois & à leurs Empereurs. Néron, l'infâme Néron fut appelé le Sauveur du monde, & les Grecs donnerent ce nom à l'Empereur Hadrien. Plusieurs Rois d'Egypte l'ont porté, & aucun d'eux ne s'est efforcé de le mériter. Un peuple assez bas pour encenser un tyran, mérite de vivre sous ses loix barbares.

SAYS. Prêtres ou Bonfès du Royaume de Tunquin. Ils sont paresseux, grands frippons & insignes débauchés. Le peuple grossier & ignorant se prive souvent du nécessaire pour engager ces fourbes à présenter leurs vœux & leurs prières aux idoles; les Grands Seigneurs les méprisent, & le Roi les redoute. Dans la crainte que leur nombre n'augmente, & que pour-lors les Says ne deviennent ou trop dangereux, ou trop à charge aux citoyens, il prend quelquefois le parti de les envoyer à la guerre: mais les pertes qu'ils font dans une campagne sont bientôt réparées, & l'horrible licence qui règne parmi eux, ne leur laissera jamais manquer de sujets.

SCALDES. Poètes des anciens peuples du Nord. Les Scaldes accompagnaient toujours les Rois dans leurs expéditions militaires; ils excitaient les Guerriers, & chantaient leurs exploits sur le champ de bataille. Ce que nous savons des grandes actions de ces peuples, de leurs victoires sur les autres nations, & de la mythologie de leurs Dieux, nous a été transmis par les Scaldes, dont il nous reste quelques vers. Ils jouissaient de la plus haute considération à la Cour des Princes, & ils étaient souvent de la naissance la plus illustre. On prétend qu'ils étaient véridiques, & qu'ils ne louaient que ce qui méritait d'être loué. Un Roi de Norwege, au moment de livrer une sanglante bataille, plaça quelques Scaldes à ses côtés, & leur dit: « Vous ne raconterez

pas cette fois ce que vous aurez entendu dire, mais ce que vous aurez vu. »

SCAMANDRE. Fleuve de l'Asie mineure, dans la Troade, qui a sa source dans le mont Ida, & dont les Grecs firent un Dieu, à qui ils élevèrent des Temples, desservis par des Prêtres & des Sacrificateurs. Ces fameux idolâtres prétendaient que les eaux du Scamandre avaient la propriété de rendre blonds les cheveux des femmes qui s'y baignaient. Il est certain que les filles de Phrygie, dès qu'elles étaient fiancées, allaient offrir leur virginité au Scamandre. Eschines nous fait le récit de l'aventure qui l'obligea à quitter la Phrygie avec son ami Cimon. Voici ses propres paroles. « C'est, dit-il, une coutume dans la Troade, qu'à certains jours de l'année, les jeunes filles prêtes à marier, aillent se baigner dans le Scamandre, & qu'elles y prononcent ces paroles qui sont comme consacrées à la fête: *Scamandre, je t'offre ma virginité.*

« Parmi les jeunes personnes qui s'acquitterent de ce devoir, lorsque nous vîmes cette cérémonie singulière, il y en avait une nommée Callirhoë, bien faite, & d'une illustre famille; nous étions Cimon & moi, avec les parens de cette jeune fille, & nous les regardions de loin se baigner, autant qu'il nous était permis à nous autres étrangers.

« L'adroit Cimon désespérament amoureux de Callirhoë, déjà promise à un autre, nous

» quitte furtivement , se cache
 » dans les broussailles sur les bords
 » du fleuve , & se couronne de
 » roseaux pour exécuter le stra-
 » tagème secret qu'il avait pro-
 » jecté. Dès que Callirhoë fut
 » descendue dans le fleuve , &
 » eut prononcé la formule accou-
 » tumée , le faux Scamandre sort
 » du fond des broussailles , &
 » s'écrie , Scamandre reçoit ton
 » présent , & te donne la préfé-
 » rence sur toutes tes compagnes...
 » Il emploie toute son éloquence
 » pour la séduire , emmène la
 » jeune fille ravie de ce qu'elle
 » entend , & se retire avec elle
 » dans les roseaux. « Cette su-
 » percherie fut découverte par la
 » jeune fille qui reconnut Cimon
 » dans une fête qu'on célébrait en
 » l'honneur de Vénus , & les deux
 » amis furent contraints de se sau-
 » ver , pour se soustraire à la fureur
 » du peuple qui voulait lapider le
 » faux Scamandre.

SCANDALE. (pierre de) C'était
 une pierre élevée dans le grand
 portail du Capitole de l'ancienne
 Rome , sur laquelle était gravée
 la figure d'un lion. Ceux qui fai-
 saient banqueroute , & se trou-
 vaient dans la nécessité d'aban-
 donner leurs biens à leurs créan-
 ciers , étaient obligés de s'asseoir
 à nud sur cette pierre , & de crier
 à haute voix , *cedo bona* , j'aban-
 donne mes biens , ensuite ils frap-
 paient trois fois la pierre avec
 leur derrière. On ne pouvait plus
 inquiéter alors ces débiteurs , qui
 d'ailleurs étaient diffamés , dé-
 clarés intestables , & dont le
 témoignage n'était plus reçu en
 Justice.

SCANDINAVIE. Grande Pé-
 ninsole d'Europe , que les anciens
 croyaient être une île , & qui
 comprend le Danemark , la Suède ,
 la Norwège , la Laponie & la Fin-
 lande. Jornandès dit que ce pays
 était *quasi officinam gentium , aut
 certè velut vaginam nationum* , la
 fabrique du genre humain. » Je
 » l'appellerais plutôt , dit M. de
 » Montesquieu , la fabrique des
 » instrumens qui ont brisé les fers
 » forgés au midi. C'est-là que se
 » sont formées ces nations vail-
 » lantes , qui sont sorties de leur
 » pays pour détruire les Tyrans
 » & les esclaves , & apprendre
 » aux hommes que la nature les
 » ayant fait égaux , la raison n'a
 » pu les rendre dépendans que
 » pour leur bonheur. «

SCAPHISME. Nom d'un sup-
 plice affreux en usage chez les
 anciens Perses. Il consistait à
 coucher un criminel dans une es-
 pece d'auge creuse , à travers de
 laquelle on laissait passer la tête ,
 les bras & les jambes : on le cou-
 vrait ensuite d'une autre auge
 également échancrée , & dans cet
 état on le forçait à prendre de
 la nourriture. Pour boisson on lui
 donnait du miel détrempé dans
 du lait ; on lui frottait le visage
 de cette liqueur , & on l'expo-
 sait ainsi aux rayons du soleil le
 plus ardent. Les mouches ne man-
 quaient pas de s'attacher sur lui
 avec une sorte de fureur , ce qui
 lui causait des douleurs insup-
 portables. Le supplice de ce mal-
 heureux durait quelquefois quinze
 ou vingt jours , pendant les-
 quels il avait bien lieu d'ap-
 peller la mort à son secours.

SCÉNOPEGIE. Nom que les Juifs donnaient à une fête qui vulgairement était appelée la Fête des Tabernacles ou des Tentes, & qui était instituée pour rappeler au peuple d'Israël qu'il avait habité sous des tentes dans le desert.

SCEPTRE. D'abord le Sceptre ne fut qu'un bâton ou une canne que les Rois ou les Généraux d'armée portaient à la main pour s'appuyer. C'était une espece de pique ou de hallebarde sans fer, & l'on peut croire que les hommes ont adoré le Sceptre ou la *haste*, comme des Dieux immortels. Dans la suite le Sceptre devint la marque distinctive de l'autorité royale, & du pouvoir souverain. La tradition rapportait que celui de Jupiter, ouvrage de Vulcain, avait passé à Mercure, puis à Pélops, à Atreé, à Thyeste, & enfin à Agamemnon : on adorait ce Sceptre à Chéronée, & on lui offrait des sacrifices. Tarquin l'ancien porta le premier un Sceptre à Rome, & les Consuls s'en servirent sous le nom de *Scipio*, comme d'un bâton de Commandant. Les Empereurs & les Rois portent les Sceptres dans les cérémonies. Le Sceptre du Roi de France est surmonté d'une double fleur de lys ; celui de l'Empereur d'un aigle à deux têtes ; celui du Sultan des Turcs d'un étoissant, &c. Phocas fit ajouter une croix au sien, & ses successeurs ne se servirent plus du Sceptre, & prirent en main une croix. Nos Rois de la première race portaient un grand bâton d'or, recourbé en forme de crosse.

Si quelqu'un entraît imprudemment dans le cabinet du Roi de Perse sans y avoir été appelé, il était digne de mort, à moins que le Prince ne daignât lui rendre son Sceptre.

SCHAFFHOUSE. (Canton de) Ce pays produit du bled, des fruits, du vin, & des paturages en abondance : il tient le douzième rang entre les Cantons Suisses : comme il est situé au-delà du Rhin, il sert de boulevard du côté de l'Allemagne à la République confédérée. Ses bornes à l'occident & au nord sont la Suabe, & à l'orient & au midi le Canton de Zurich, & une partie du Thourgaw. La ville de Schaffhouse est grande, & bien bâtie, fermée de murailles, & défendue par une forteresse à l'antique. Elle doit son origine à un monastère qui y fut fondé l'an 1060. Elle a été long-tems ville Impériale, & fut admise dans le corps Helvétique en 1501. En 1529 les habitans de ce Canton abjurèrent la Religion Catholique Romaine pour embrasser la Doctrine de Zuingle, d'Æcolampadé & de ses disciples. Le Gouvernement de Schaffhouse est semblable à celui de Zurich. (*Voyez* ZURICH.) La ville est partagée en douze tribus, qu'on appelle *Zusten* : une de Nobles, & onze de Bourgeois. On choisit sept sujets de chacune de ces douze tribus pour composer le Conseil souverain de la République, ce qui avec les deux chefs, qu'on nomme Bourguemaîtres, fait un corps de quatre-vingt-dix Conseillers. De ce Conseil on en tire

un petit de deux personnes de chaque tribu, avec les deux chefs, c'est-à-dire, vingt-six Conseillers, qui examinent les affaires les moins importantes, & jugent les différens qui surviennent entre les particuliers. Plusieurs autres Chambres sont préposées pour l'administration de la Justice & de la Police. Lorsqu'il se trouve une place vacante dans l'un ou l'autre Conseil, les Bourgeois de la tribu où il vaque, s'assemblent dans une maison affectée à leur tribu, & là ils donnent leur suffrage à voix basse, en nommant à l'oreille d'un Secrétaire celui qu'ils élisent. Aucun Ministre n'a entrée dans le consistoire qui règle l'administration de la discipline Ecclésiastique : il est formé d'un certain nombre de Conseillers, qui se font assister par des Docteurs en Droit.

SCHAMALGANI. C'est le surnom d'un fameux imposteur Mulsulman, appelé Mohammed, qui avait pris naissance dans le bourg de Schamalgan, entre les villes de Couffa & de Bassora. Non-seulement il prêchait aux Arabes l'extravagant dogme de la transmigration des âmes ; mais il admettait aussi une communication, & pour ainsi dire, une transfusion des mêmes âmes des uns aux autres. Ses premiers soins furent d'abolir toute sorte de culte divin, soit autorisé & légitime, soit superstitieux, & de faire publier un décret par lequel il permettait toutes les conjonctions charnelles, même les plus abominables : pour comble d'impiété, il déclara que c'était par ces

moyens exécrables, que les plus avancés en connaissances pouvaient communiquer leurs lumières aux moins parfaits, & il ajoutait que ceux qui ne voudraient pas souffrir cette communication de lumière, reviendraient après leur mort une autrefois dans le monde, pour expier leurs fautes dans une seconde révolution de siècles.

Cet abominable imposteur fut condamné par les Docteurs de la loi à être pendu & brûlé, ce qui fut exécuté l'an de l'Hégire 322.

SCHAMMAN. On appelle ainsi le chef des Prêtres des Tungouzes, peuples répandus dans la Province d'Iacuk en Sibérie. Ces Prêtres s'adonnent à la Magie, & se prétendent Sorciers. Lorsque le Schamman est appelé dans une cabane, il a grand soin de se faire payer d'avance. Il se revêt ensuite d'un habit composé de toutes sortes de vieilles fêraïlles, de figures d'oiseaux, de bêtes & de poissons de fer, attachés par des chaînes de même métal. Un casque orné de deux grandes cornes lui couvre la tête ; sa chaufsure est aussi bizarre, & ses mains sont enveloppées dans des pates d'ours. D'une main il prend un tambour, & dans l'autre il porte une baguette garnie d'une peau de souris. Dans cet équipage affreux, il se met à faire mille contorsions, & à pousser d'horribles hurlemens, ayant toujours la vue fixe sur un trou pratiqué au haut de la cabane, jusqu'à ce qu'il aperçoive un certain oiseau noir, qu'il prétend s'y venir percher & disparaître aussi-tôt.

Alors il tombe en extase ; & après y être demeuré sans donner aucune marque de vie pendant l'espace d'un quart d'heure , il se relève , & répond sur le sujet pour lequel il a été consulté.

SCHARTHONIAH. Mot corrompu du Grec , qui signifie l'imposition des mains qui se fait dans l'ordination des Evêques , des Prêtres , & autres Ministres de l'Eglise. Comme les Orientaux s'avisèrent de faire un véritable commerce de cette respectable cérémonie de la Religion , le mot *Scharthoniah* servit à désigner l'argent que l'on donnait aux Evêques ou aux Patriarches pour recevoir l'imposition des mains. C'est ce que nous appelons simonie.

SCHEIK. Nom que les Musulmans donnent aux principaux d'entre leurs Prêtres ; ils portent tous un turban vert , prétendent être les légitimes successeurs de Mahomet , & sont très-respectés du Sultan même. Les Turcs reconnaissent sept branches de Scheiks , dont le chef héréditaire réside à la Mecque. On lui donne le titre de Schérif , c'est-à-dire , Saint. Lorsque le Scheik de la Mecque écrit au Grand Seigneur , il le qualifie de *Vékilimuz* , *Vicaire du Prophète* , & le sien dans l'empire du monde. On appelle le Muphti *Scheik Ulismani* , ce qui signifie , *Prélat des élus*.

SCHEÏTH. Nom que les Arabes donnent au Patriarche Seth , fils d'Adam , duquel sont descendus ceux qui sont nommés dans la Genèse les enfans de Dieu. Les Musulmans croient fermement

que ces enfans de Dieu , qui sont appelés dans le texte sacré , *benè Elohim* , étaient des créatures d'une espèce particulière entre les hommes & les anges , & qu'ils faisaient profession de la Religion de Seth ; car selon eux , il leur laissa un livre qui contenait les révélations qu'il avait reçu de Dieu même , pour autoriser sa mission , circonstance sans laquelle ils ne le reconnaîtraient pas pour Prophète. C'est par cette raison qu'ils attribuent de pareils livres à Adam , à Enoch , & à Abraham.

On trouve dans les Histoires fabuleuses des Musulmans que les Ginn & Péri sont les descendants du Patriarche Seth , & qu'ils juraient par la loi véritable de ce Prophète. Un vieillard se présenta un jour au Roi Caïu-Marrath , & lui dit : « Nous sommes à présent dans le siècle de » Scheith , allez trouver ce Prophète , & embrassez la loi qu'il » vous enseignera. « Le Monarque demanda au vieillard en quel lieu du monde demeurerait ce grand Prophète , & il lui répondit qu'il faisait sa résidence au milieu de la terre habitable , où la maison de Dieu se trouvait , & où son temple devait être bâti.

Cette maison de Dieu est celle que les Musulmans prétendent être descendue du ciel , lorsque l'Eternel reçut Adam à pénitence , & qu'il se réconcilia avec lui. Ils ajoutent que c'est à l'instar de cet édifice qu'Abraham & Isaac en bâtirent une de pierre à la Mecque.

Le Temple qui devait être bâti

au milieu de la terre habitable, n'est autre, selon eux, que le Temple de Jérusalem; & cette tradition n'est point particulière aux Musulmans; car les anciens Chrétiens, & même actuellement les Chrétiens Orientaux ont cru & croient encore, fondés sur les paroles du Prophète, que Dieu a opéré le salut des hommes au milieu de la terre.

SCHEMKAL. Les Tartares Circassiens donnent ce nom à leur Kan, dont la dignité est élective. Lorsqu'il est question d'élire un nouveau Kan, les principaux de la nation s'assemblent en rond, & le chef de la loi jette au milieu d'eux une pomme, qui désigne pour Kan celui auprès duquel elle s'arrête. Le hazard vraisemblablement ne préside pas toujours à cette élection; aussi les Murses ou chefs que la pomme n'a pas favorisés, se vengent de cette injustice, en n'obéissant qu'autant qu'il leur plaît à leur Kan.

SCHETLAND. (îles de) Les habitans de ces îles sont d'origine Danoise ou Norvégienne: leurs maisons sont basses & petites, n'ayant pour toute ouverture que la porte, & un autre trou pour recevoir le jour, & pour faire écouler la fumée. Leur nourriture consiste en pain d'orge ou d'avoine, en beurre, fromage, poisson, & chair de bœuf & de mouton: leur boisson ordinaire est du petit lait qu'ils font fermenter dans des tonneaux, & qui y prend un degré de force surprenante. Les mœurs de ces insulaires sont assez semblables à

celles de leurs voisins qui habitent les îles Orcades, situées comme les leurs dans la mer d'Ecosse. Sobres naturellement, ils vivent long-tems sans maladie, & sans le secours des Médecins & des Apothicaires. Pour entretenir la concorde parmi eux, ils ont soin de se donner fréquemment des especes de festins. Dans ces îles vers le solstice d'été, il y a un jour de deux mois entiers; & vers le solstice d'hiver, il règne une nuit de deux mois. Depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril la mer est si orageuse, que ces bons insulaires ne peuvent avoir aucune correspondance avec les étrangers. Il ne faudrait pas aller chercher dans ces îles les agrémens du siècle d'or; si vanté par les Poètes; mais on y pourrait trouver les vertus des premiers âges du monde.

SCHIAIS. Nom que se donnent les Mahométans de Perse, ennemis irréconciliables des Mahométans Turcs. Ils prétendent qu'Abubéker, Omar & Osman, les trois premiers successeurs de Mahomet, ont usurpé la succession du Prophète, qui appartenait à Ali, son neveu & son gendre. Ils tiennent pour certain que la véritable succession de Mahomet comprend douze Prophètes, dont Ali est le premier, & Mouhemmet-el-Mohadi-Sahetzaman le dernier. » Ce dernier Iman ou » Pontife n'est pas mort, disent-ils, & reparaitra un certain » jour. » C'est par cette raison que souvent les Persans laissent par leurs testamens des maisons garnies, des écuries pleines de

chevaux, & des rentes destinées à leur entretien, pour le service du Prophète, lorsqu'il reviendra soutenir la pureté de la Religion.

SCHIO. Les fils & les filles des anciens habitans de cette isle de l'Archipel s'exerçaient ensemble à la lutte. Les filles passaient la plus grande partie des jours dans les Temples, & c'est là que leurs galands allaient leur faire l'amour. Une fille avait quelquefois jusqu'à sept amans qui la recherchaient en mariage; mais sitôt qu'elle était fiancée avec l'un d'entreux, les autres cessaient leurs poursuites. Malgré cette extrême familiarité qu'il y avait entre les garçons & les filles, tout se passait dans les bornes les plus exactes de la pudeur. On remarque qu'en plus de sept cens ans aucune femme n'a été ni convaincue, ni même soupçonnée d'adultère, & qu'il ne s'est point trouvé de fille qui ait foulé aux pieds les rigides loix de l'honnêteté.

Aujourd'hui il n'y a point d'isle dans l'Archipel où l'on vive avec plus de liberté qu'à Schio, & où les femmes soient plus belles & plus aimables; elles aiment la musique, & n'abusent que très-rarement de la liberté qui leur est accordée. Leur grand amusement est de mâcher du mastic, fameuse résine qui coule goutte à goutte de l'arbre, appelé lentisque: elles le pétrissent avec la langue, le soufflent comme des bouteilles, qu'elles font crever ensuite dans la bouche avec un grand bruit, & regardent comme une galanterie d'approcher du

visage de quelqu'un, pour le surprendre, & lui faire sentir l'odeur de cette gomme. A Schio & dans une partie de l'Orient, on pétrit le pain avec du mastic, ce qui, outre le goût, lui donne une blancheur agréable à la vue.

SCHISME, signifie en général division ou séparation, & plus particulièrement de la séparation qui, par rapport à la diversité d'opinions, arrive entre gens d'une même créance & d'une même Religion.

Les trois fameux Schismes dans la Religion Chrétienne sont 1°. le Schisme des Grecs, commencé dans le neuvième siècle par Photius, & consommé dans le onzième par Michel Cerularius, tous deux Patriarches de Constantinople. 2°. Le grand Schisme d'Occident, commencé en 1378 entre Urbain VI & Clément VII, & continué par les anti-Papes jusqu'à l'an 1429, que Martin V fut reconnu seul Pape, & vrai chef de l'Eglise: 3°. Le Schisme d'Angleterre, commencé sous Henri VIII, & consommé sous le règne d'Elisabeth.

La séparation des Protestans d'avec l'Eglise Romaine est aussi un vrai Schisme.

SCIÉRIES. Fêtes que les Arcadiens célébraient en l'honneur de Bacchus. Pendant cette solennité on portait processionnellement la statue du Dieu sous un pavillon, & les femmes pour se soumettre à un oracle d'Apollon Delphien se soumettaient à la flagellation devant l'autel de Bacchus. Les Athéniens avaient aussi une fête à peu près semblable, pendant

pendant laquelle ils portaient en procession les statues de Minerve, du Soleil & de Neptune.

SCHœNOBATE. Les Grecs appellaient de ce nom leurs danseurs de corde, & les exercices de ces sortes de gens firent longtemps les plaisirs de ce peuple policé. Les Schœnobates commencèrent à paraître à Rome l'an 390 de sa fondation : ils furent nommés Funambules, & plurent tellement aux Romains, qu'ils dédaignèrent d'écouter les chefs-d'œuvres de Térence, pour s'amuser de ce grossier spectacle. Les habitans de nos plus superbes villes auraient bien de semblables reproches à se faire. Les Funambules dansaient sur la corde lâche ; ils couraient sur une corde tendue horizontalement ; ils tournaient autour d'une corde, comme une roue autour de son aissieu ; ils descendaient sur cette même corde de haut en bas appuyés sur leur estomach. Bientôt ce spectacle frivole ennuya les Romains ; & il fallut, pour les rappeler au même théâtre, faire danser des éléphans sur des cordes tendues. Nous avons vu nos grands Poètes négligés pour les bouffonneries de la foire, un feu d'artifice préféré à Cinna ; un singe attirer plus de monde que le Misanthrope ; nous voyons un monstre ni lyrique, ni comique, enlever tous les spectateurs à Phèdre & à la Métromanie, & nous verrons encore de nouvelles folies succéder aux anciennes.

SCHOLASTIQUE. Titre de dignité connu chez les Romains du tems d'Auguste. On le don-

Tome IV.

naît alors aux Rhéteurs qui s'exerçaient dans les écoles à faire des déclamations sur toutes sortes de sujets, afin d'enseigner à leurs disciples l'art de parler. Sous le règne de Néron on l'appliqua à ceux qui étudiaient le Droit, & qui se destinaient au Barreau. Vers le tems de Charlemagne, on nomma Scholastiques les premiers maîtres des écoles où l'on enseignait les Lettres aux Clercs. Le Scholastique devait former ses disciples aux hautes sciences, telles que la Philosophie & la Théologie. On a depuis appelé ce Professeur Ecolâtre & Théologal, titre qui subsiste dans quelques Chapitres. Le Scholastique était le chef de l'école, appelé dans quelques lieux où il y a Université, le Chancelier de l'Université. On a souvent donné ce titre par honneur à des personnages extrêmement distingués par leur savoir, & quelquefois même on s'est servi du superlatif *Scholasticissimus*.

SCHOLASTICUS. Ce terme signifie un *Avocat*. Macaire, dans sa quinzième Homélie, enseigne comment on parvenait au grade d'Avocat. » Celui qui veut acquérir les connaissances des affaires du Barreau, dit-il, va d'abord apprendre les notes, (caractères d'abréviation) & quand il est parvenu à être le premier dans cette science, il passe dans l'école des Romains ; dès qu'il est devenu le premier dans cette école, il passe dans celle des Praticiens, où il a le dernier rang, celui d'*Arcarius* ou Novice. » Quand il a été reçu Scholasti-

N

» que, il est l'*Arcarius* ; & le
 » dernier des *Avocats* : mais s'il
 » parvient à être le premier , il
 » est fait *Président* , ou Gouver-
 » neur de Province ; & pour lors
 » il prend un *Affistant* , *Conseil-*
 » lér ou *Assesseur*. « Nous pre-
 » nons beaucoup moins de précau-
 » tion , & chez nous l'on devient
Avocat sans éprouver toutes ces
 difficultés.

SCHOLIE. Chançon à boire
 chez les Grecs. On croit que les
Scholies étaient de l'invention d'un
 certain *Therpandre* , & que ce
 Poète fut imité dans ce genre
 agréable par *Alcée* , *Anacréon* &
 la savante *Praxilla*. Ces petites
 pièces de vers roulaient particu-
 lièrement sur la *Morale* , la *My-*
thologie , l'*Histoire* , la *Satyre* ,
 l'*Amour* , & sur-tout sur le vin.
 On les nommait, dit-on, *Scho-*
lies, parce que ceux qui chantaient
 dans les festins , tenaient à la
 main une branche de myrte qu'ils
 faisaient passer aux autres con-
 vives , tantôt de la première per-
 sonne du premier lit , à celle du
 second , ou à la première du troi-
 sième indifféremment jusqu'à ce
 que tout le monde eût chanté sa
 chançon. Or *Scholie* en grec signi-
 fie oblique & tortueux , & peut
 avoir été donné à ces airs pour
 marquer l'irrégularité du chemin
 qu'on faisait faire à la branche
 de myrte.

SCHOOUBIAK. Musulmans
 qui sont restés neutres au milieu
 des querelles qui se sont élevées
 entre les *Sunnites* , partisans d'*A-*
boubéker , & les *Schîites* , secta-
 teurs d'*Ali*. Ils enseignent qu'il
 n'appartient qu'à Dieu seul de ser-

ter les reins & les esprits , & que
 l'homme doit en user également
 bien avec tous les hommes. Les
 deux partis que ces Philosophes
Turcs combattent , ne manquent
 pas de les taxer d'incrédulité ,
 d'indifférence & d'*Athéisme* ; ceux-
 ci disputent , on les persécute ;
 & la crainte de n'être pas les
 plus fots , les obligent de se
 cacher de leur doctrine.

SCHWENCFFELD. (*Gaspard*
 de) Hérétique du seizième sie-
 cle , qui né à *Lignitz* , ville forte
 de Bohême dans la *Silésie* , mou-
 rut à *Ulm* en 1561 , âgé de
 soixante-onze ans. *Schwencfeld*
 essuya les plus violentes persécu-
 tions pendant sa vie , & il ne
 devint chef de secte qu'après sa
 mort. Entre les erreurs que ses
 disciples tirèrent de ses ouvrages
 pour en former un corps de doc-
 trine , on trouve celles-ci : » Que
 » l'administration des Sacrements
 » est inutile au salut ; que la
 » manducation du corps & du
 » sang de *Jésus-Christ* se fait par
 » la foi ; qu'il ne faut baptiser
 » personne avant sa conversion ;
 » qu'il suffit de se confesser à notre
 » Sauveur ; que celui-là seul est
 » un vrai Chrétien qui est illu-
 » miné ; que la parole de Dieu
 » est *Jésus-Christ* en nous. «

SCHWITZ. (Canton de) Le
 bourg qui porte le nom de *Schwitz*
 a communiqué son nom à tout
 le Canton , & s'est étendu à tous
 les autres , soit que cela soit venu
 de la première bataille gagnée à
Morgarten , ou de la première
 alliance jurée à *Grutli* , plaine de
 ce Canton. Au reste , ce pays ,
 un des plus peuplés de la Suisse ,

est fort montueux, mais sans villes, ni gros bourgs; ses habitations sont éparées. Il a environ neuf lieues de longueur sur sept de large. A l'orient il est borné par les Cantons de Lucerne & de Zug, à l'occident par celui de Glaris, au midi par celui d'Uri, & au nord par Zurich. Il est le cinquième dans l'ordre des Cantons, professe la Religion Catholique, & se divise en six quartiers. Pour connaître son Gouvernement consultez l'article UNTERWALDE.

SCOLARITÉ. (droit de) C'est celui qui dispense de la résidence pour les bénéfices les écoliers d'une Université. En 1315, entr'autres privilèges, Louis Hutin accorda l'exemption du droit d'aubaine aux écoliers étrangers. Tous ces privilèges tirent leur origine de ceux que les Empereurs accordaient ou confirmaient aux écoliers, en montant sur le trône.

Au reste, en parlant du droit de Scolarité, on entend communément le droit que les écoliers jurés, étudiant actuellement depuis six mois dans une Université, ont de ne pouvoir être distraits, tant en demandant qu'en défendant de la juridiction des Juges de leurs privilèges, si ce n'est en vertu d'actes passés avec des personnes domiciliées hors la distance de soixante lieues de la ville où l'Université est établie.

Ceux qui ont régenté pendant vingt ans dans les Universités, jouissent aussi du même privilège tant qu'ils continuent de faire leur résidence actuelle dans l'Université.

Les Clercs des Procureurs ne jouissent pas du privilège de Scolarité.

SCOPÉLISME. Les Arabes étaient fort attachés à cette espèce de superstition, & regardaient le Scopélisme comme un charme inmanquable. Il consistait à prononcer quelques paroles magiques, avec quelques cérémonies sur des pierres, que l'on jetait ensuite dans les champs ensemencés; & par ce moyen ridicule on prétendait les empêcher de rapporter.

SCOTS. On croit que les Scots qui vinrent habiter les parties occidentales de l'Ecosse, sortaient de l'Irlande: mais comment étaient-ils passés dans cette grande île des côtes de la Galice & de la Biscaye, ou du nord de la Germanie? Quoiqu'il en soit, ces peuples féroces avaient à peu-près les mêmes mœurs que les anciens Bretons d'Angleterre. On voyait régner chez l'un & l'autre de ces peuples une égale barbarie, un même amour pour le métier des armes, une éducation dure qui leur faisait supporter patiemment les plus grandes fatigues, enfin une sobriété à toute épreuve, & un courage mâle, qui était aussi l'appanage des femmes. Lorsqu'il s'agissait de faire la guerre, ou pour mieux dire d'exercer leur brigandage, chacun servait à ses dépens, & n'avait pas besoin d'y être contraint. On a trouvé dans leur pays des monumens funéraires chargés d'épithètes, & de certains caractères hiéroglyphiques & sacrés. Dans leurs débauches fréquentes ils usaient pour boisson d'une liqueur forte, tirée d'herbes

bes odoriférantes. Ils avaient en horreur les gens atteints de maladies contagieuses, telles que la lèpre, le mal caduc, &c. & ils leur coupaient les parties de la génération, pour les rendre inhabiles à procréer des enfans qui apportassent ces maux en naissant : ils séquestraient les femmes qui en étaient atteintes.

Les Scots sont les ancêtres de ce peuple que par corruption nous nommons Ecoissais.

SCRIBE. Les Scribes étaient fort considérés chez les Hébreux : comme Docteurs de la loi, ils tenaient le même rang que les Prêtres & les Sacrificateurs : il y en avait de trois sortes ; les Scribes de la loi, dont les décisions étaient reçues avec un respect égal à celui que l'on portait à la loi de Dieu même : les Scribes du peuple, qui étaient une sorte de Magistrats, & les Scribes ou Notaires publics & Secrétaires du Sanhédrin.

Scribe, chez les Romains, était un Officier subalterne de Justice. Ces Scribes tenaient les registres des Arrêts, des Loix, des Ordonnances, des Sentences & des Actes, & ils en délivraient copie aux intéressés. On peut les regarder comme nos Greffiers. Ils étaient plus honorés chez les Grecs que chez les Romains, parce que chez les premiers on ne dédaignait pas de les faire entrer dans les secrets de l'Etat. Cependant les Scribes Romains parvinrent quelquefois aux places les plus éminentes de la République, surtout lorsque la jeune noblesse ignorante fut obligée d'avoir re-

cours à eux pour s'instruire des devoirs de leurs emplois accordés à leur naissance, & dont leur incapacité aurait dû les exclure.

SCRINIUM. Mot latin qui signifie portefeuille, coffre ou cassettes, armoire à mettre des papiers, & que nous pouvons rendre par celui de bureau ; car en effet il désignait un endroit établi par les Empereurs, pour régler les affaires d'Etat.

Scrinium dispositionum, était le bureau où s'expédiaient les mandemens de l'Empereur, & celui qui y présidait était appelé *Comes dispositionum*.

Scrinium epistolatum, était le bureau de ceux qui écrivaient les lettres du Prince. Dion nous apprend qu'Auguste écrivait lui-même ses lettres, & qu'il les donnait à corriger à Mécénas & à Agrippa. Les autres Empereurs dictaient les leurs à des Secrétaires, & mettaient au bas *vale* de leurs mains.

Scrinium libellorum, était le bureau des requêtes que l'on présentait au Prince pour lui demander quelque grâce.

Scrinium memoria, était le bureau où l'on conservait les extraits des affaires décidées par l'Empereur, & les Ordonnances à ce sujet, pour en expédier les Lettres Patentes. Il y avait soixante-deux Secrétaires dans ce bureau, dont douze servaient à la Chancellerie, & sept transcrivaient les vieux livres pour les conserver à la postérité. Le Président de ce bureau s'appelait *Magister Scrinii memoria*, & recevait la ceinture dorée des

main du Prince en prenant possession de son office.

Scrinium vestimentorum, était la garde-robe où l'on ferait les habits de l'Empereur.

SCRUTATOIRES. Noms de certains Officiers créés par l'Empereur Claudius. Ils étaient chargés de fouiller exactement tous ceux qui venaient saluer ce Prince, pour voir s'ils n'avaient point d'armes cachées sur eux. Quel emploi ! Claudius se croyait donc bien détesté, ou ceux qui l'approchaient étaient bien méprisables.

SCRUTIN. Jusqu'à l'an de Rome 614, les suffrages se donnaient à haute voix ; mais bientôt les hommes riches, qui cherchaient à se rendre maîtres de l'Etat, en imposèrent au peuple, & l'intimidèrent au point qu'ils le forcèrent à élever aux premières dignités les sujets les moins dignes d'y prétendre. On voulut remédier à cet abus en introduisant le Scrutin ; mais le peuple qui ne se trouva plus retenu par l'infamie de donner son suffrage à un citoyen perdu d'honneur, se laissa séduire par les présens ; ce qui produisit la vénalité des charges, & bientôt la ruine de la République.

SCURRA. Mot qui signifie un parasite, un bouffon, un flatteur outré, un courtisan qui contrefait l'ami. On appellait à Rome les parasites *scurra*, & on en distinguait de deux sortes ; les uns qui s'attachaient à un seul maître, les autres qui s'adonnaient à plusieurs, mais qui accordaient volontiers la préférence à ceux

qui avaient la meilleure cuisine. Nous avons en tous genres un grand nombre de *Scurra* parmi nous, & dont les mœurs ne sont pas plus respectables que celles des anciens parasites de Rome.

SCYLLA. Les Mythologues nous disent que Scylla était fille de Phorcis & d'Hécate, qu'elle fut fort aimée de Neptune, qu'Amphitrite par jalousie empoisonna la fontaine où elle s'allait baigner ; que Scylla devint furieuse, & se précipita dans la mer, où elle fut changée en monstre marin.

Si nous en croyons Homère & Virgile, ce rocher d'Italie, vis-à-vis du Phare de Messine, était un monstre terrible, dont l'aspect aurait fait frémir un Dieu même. Ses cris affreux ressemblaient aux rugissemens du lion ; il avait douze pieds épouvantables, six longs cols, six têtes énormes, & dans chaque tête trois rangs de dents, qui recelaient la mort : telle est la description d'Homère, que Virgile adoucit à peu-près en ces termes. Selon ce Poète, Scylla habite le creux d'un rocher ; & lorsqu'elle voit passer des vaisseaux dans le détroit de Sicile, elle avance la tête hors de son antre, & les attire à elle pour les faire périr. Depuis la tête jusqu'à la ceinture, c'est une fille d'une beauté séduisante, poisson énorme dans le reste du corps, avec une queue de dauphin, & un ventre de loup : elle est toujours environnée de chiens, dont les effrayans hurlemens font retentir les rochers d'alentour.

Le nom moderne de Scylla est

Sciglio. C'est un courant sur les côtes de la Calabre méridionale, qui entraîne les vaisseaux contre un rocher du cap *Sciglio*, où ils risquent de se fracasser. A *Scylla* la Poésie a joint *Charybde*, aujourd'hui *Galofaro*, qui est un gouffre dans le détroit de Sicile, à l'entrée du port de Messine. Cette *Charybde*, suivant la fable, était une femme cruelle qui se ruait sur les passans pour les piller. Elle déroba quelques bœufs à *Hercule* qui la tua, & elle fut changée en monstre marin.

SCYLLA. Cette fille de *Nisus*, Roi de *Mégare*, avait conçu une violente passion pour *Minos*, Roi de *Crète*, pendant qu'il faisait le siège de *Mégare* pour venger la mort de son fils *Androgée*. Elle allait continuellement sur les murailles de la ville, pour entendre l'harmonie que rendaient les pierres dont elles étaient bâties, & elle s'attachait à contempler *Minos* dans les exercices militaires. Le destin de la place dépendait d'un cheveu fatal que le Roi *Nisus* son pere avait à la tête, & sans lequel l'ennemi ne pouvait s'en rendre maître. La parricide *Scylla* le lui arracha pendant son sommeil; elle le porta à *Minos*, qui eut tant d'horreur de cette perfidie, qu'il l'abandonna. Elle fut changée en alouette, & *Nisus* en épervier, qui la poursuit sans cesse.

Le cheveu pourpre de *Nisus* doit s'entendre des résolutions secrètes de son Conseil que *Scylla* découvrit à *Minos*.

SCYTALE. C'était un rouleau de bois, autour duquel les *Lacé-*

démoniens entortillaient une longue bande de parchemin sur laquelle ils traçaient les ordres qu'ils envoyaient à leurs Généraux d'armée. Pour bien entendre ceci, il faut savoir que les *Ephores* de *Sparte*, dans la crainte que les couriers qu'ils dépêchaient à leurs Généraux étant arrêtés, leurs ordres ne fussent interceptés par l'ennemi, imaginèrent de faire deux rouleaux de bois d'une même longueur & d'une égale épaisseur. Ils en réservaient un, & donnaient l'autre au Général. Chaque fois que ces Magistrats envoyaient des ordres secrets, ils prenaient une longue bande de parchemin qu'ils roulaient autour de la *Scytale*, ou rouleau de bois. Alors ils écrivaient leurs intentions sur ce parchemin, que l'on déroulait ensuite, & qui ne présentait que des caractères sans suite, & presque indéchiffrables, à qui n'avait pas la clef. Le Général recevait la bande de parchemin, & la roulait sur le rouleau qui lui avait été confié, ce qui le mettait dans le cas de rapprocher tous ces caractères informes, & de connaître la volonté de ses supérieurs. C'est peut-être à cette première invention que nous devons l'art mystérieux d'écrire en chiffres.

SCYTHES. Peuple fameux des contrées Septentrionales. Les *Scythes* méprisaient le labourage: contens du lait de leurs juments, dont ils faisaient des fromages, tous leurs soins se bornaient à procurer à leurs troupeaux d'abondans paturages; ils avaient la barbare coutume de crever les yeux

à quelques esclaves , afin que n'étant plus capables d'aucune autre fonction , ils s'appliquassent à bien battre le lait. Toujours errans dans les vastes plaines de la Scythie , ils conduisaient leurs femmes & leurs enfans sur des chariots couverts de cuir ou de feuillages pour les défendre du froid & des pluies. Soit en été , soit en hiver , les Scythes portaient les mêmes habits faits des peaux de leurs bêtes , ou de celles qu'ils tuaient à la chasse. Ce peuple regardait avec un souverain mépris l'or , les perles , les pierreries , & la valeur seule avait droit à son estime : sensible à l'amitié , il attachait la gloire la plus pure à l'avantage de servir un ami , & de l'arracher aux périls les plus éminens , même aux dépens de sa propre vie. Lorsque deux Scythes voulaient contracter une alliance ensemble , ils se faisaient des incisions aux doigts , & recevant dans une tasse le sang qui distillait de ces blessures , ils y trempaient la pointe de leur épée , & buvaient l'un & l'autre de ce sang : rarement on recevait un troisième ami dans cette alliance intime , par la persuasion que plus l'amitié est divisée , plus elle est faible. Les femmes Scythes étaient naturellement vertueuses , & par conséquent les mariages étaient heureux ; la vertu de ses parens était la dot la plus précieuse qu'une fille pût offrir à son futur époux. L'adultère & le larcin étaient puni de mort : n'ayant point de loi écrite , le Scythe rendait la justice suivant la raison naturelle. Il ado-

rait Vesta , Jupiter & la Terre , qu'il croyait sa femme , Mars & Hercule. Il jurait par le vent & par l'épée , l'un comme auteur de la vie , l'autre comme procurant la mort. Il sacrifiait des chevaux à Mars , & même quelquefois des prisonniers de guerre. Réduit aux seuls besoins de la nature , & ne desirant rien au-delà , le Scythe était innocent & juste.

SÉBAT. Cinquieme mois de l'année civile des Juifs , & le onzieme de leur année sainte. Le deux de ce mois est un jour de fête pour les Juifs , à cause d'Alexandre Jannæus , ennemi des Pharisiens. Un jour il fit jeter dans une prison soixante-dix Sages du Sanhédrin ; & comme il était malade , il ordonna au geolier de les égorger , s'il venait à mourir. Pendant ce tems le Roi mourut ; mais la Reine cacha sa mort , s'empara de son anneau , l'envoya à la prison , & fit dire au geolier que dans un songe le Roi avait été averti de faire relâcher les prisonniers ; ils furent à l'instant délivrés , & aussitôt la Reine déclara la mort du Roi.

Ils observent le huitième jour en mémoire de la mort des justes d'Israël qui vivaient du tems de Josué ; & le vingt-deux ils célèbrent un jour de réjouissance , à l'occasion de la mort de Niskalenus , qui ayant ordonné de placer des images dans le Temple de Dieu , mourut en punition de la profanation qu'il méditait. On croit assez plausiblement que ce Niskalenus était l'Empereur Caligula , qui avait voulu faire

placer sa statue dans le Temple.

Ils jeûnent le vingt-trois par rapport au combat des Israélites contre la Tribu de Benjamin, pour venger l'outrage fait à la concubine d'un Léviste, (L. des Juges, ch. xx.) & se réjouissent le vingt-neuf, à cause de la mort d'Antiochus.

SEBGATALLAH, mot qui signifie la *teinture de Dieu*. C'est ainsi que le faux Prophète Mahomet appelle le Baptême des Chrétiens dans son Alcoran, parce que de son tems les enfans étaient baptisés par *inintion*, & non par aspersion, ce qui lui paraissait avoir dû rapport à la manière dont on se sert pour teindre les étoffes. Il était outré du reproche que lui faisaient les Chrétiens d'avoir abrogé le Baptême, tandis qu'il ne parlait qu'avec le plus grand respect de toutes les pratiques du Christianisme; & pour s'en laver il leur répondait :
 » Que la véritable teinture de
 » Dieu, c'est-à-dire, le véritable
 » Baptême n'est autre que la grace
 » qu'il fait aux Musulmans (à
 » ses fidèles) en leur donnant la
 » foi. «

SECLAB. C'est le nom du second fils de Japhet, qui s'appliqua plus que ses autres frères à bâtir des maisons & des villes, à cause de sa nombreuse postérité. Les enfans de Seclab s'étant beaucoup multipliés, demandèrent aux enfans de Rous, qui sont les Russes, la liberté de former des habitations dans leur pays; ils es-
 » suyèrent un refus, & la postérité
 » de Khozar & de Gomari prit les
 » armes pour les empêcher d'entrer

sur ses terres. Rebutés ainsi par tous leurs voisins, les fils de Seclab se virent contraints d'aller habiter un pays extrêmement froid, au-delà du septième climat, si nous en croyons le Géographe Persan.

Mirkhond dit que les Seclabes habitent encore aujourd'hui les pays Hyperboréens, où ils sont obligés de se retirer sous terre pendant la rigueur des hivers; s'il est vrai, voilà les ancêtres des Samoïèdes & des Lapons. (*Voyez ces deux titres.*)

SECONDES NOCES. La Religion & la politique ont toujours regardé très-peu favorablement les secondes, troisièmes noces, & autres mariages subséquens, soit par rapport à la Religion même, soit par rapport à l'intérêt des familles.

La Religion les regarde comme une sorte d'incontinence contraire au premier état du mariage, suivant lequel Dieu ne donna à l'homme qu'une seule femme.

Elles sont contraires à l'intérêt des familles qu'elles troublent, soit en diminuant la fortune des enfans du premier lit, soit en tournant toute l'affection du père du côté des enfans du nouveau mariage.

Cependant l'Eglise Romaine autorise les secondes noces comme un remède contre l'incontinence, *melius est nubere quam uri.*

En Russie les secondes noces sont à peine regardées comme légitimes; les troisièmes ne sont permises que pour des causes graves, & l'on ne souffre jamais les quatrièmes.

Dans l'Eglise Romaine ; celui qui a été marié deux fois ne peut être promu aux ordres sacrés.

Les loix Romaines ont établi des peines ou des conditions pour ceux qui se remarient. Par la première de ces loix la femme , qui ayant eu des enfans de son premier mariage , se remarie après l'an du deuil , doit réserver à ses enfans du premier lit tout ce qu'elle a eu de la libéralité de son premier mari , à quel titre que ce soit. Une autre loi étend cette clause aux hommes. Il en est une troisième qui défend aux femmes qui se remarient de donner de leurs biens à leurs nouveaux maris , plus que la part de l'enfant le moins prenant dans la succession.

L'Ordonnance de 1560 , rendue par le Roi François II , dit que si les veuves , ayant enfans ou petits-enfans , passent à de nouvelles noces , elles ne pourront , en quelque façon que ce soit , donner de leurs biens meubles , acquêts ou acquis par elles d'ailleurs que par leur premier mari , ni moins leurs propres à leurs nouveaux maris , pere , mere ou enfans dedit maris , ou autres personnes qu'on puisse présumer être par dol ou fraude interposées , plus qu'à un de leurs enfans ; & que s'il se trouve division inégale de leurs biens faite entre leurs enfans ou petits-enfans , les donations par elles faites à leurs nouveaux maris , seront réduites & mesurées à la raison de celui des enfans qui en aura le moins.

Elle dit aussi , qu'au regard des biens à icelles veuves acquis par dons & libéralités de leurs défunts maris , elles n'en pourront faire aucune part à leurs nouveaux maris ; mais seront tenues de le réserver aux enfans communs d'entre elles & leurs maris , de la libéralité desquels ces biens leur seront advenus. Il en est de même à l'égard des maris ; & le Roi déclare par cette Ordonnance qu'il n'entend point donner aux femmes plus de pouvoir & de liberté , de donner & disposer de leurs biens , qu'il ne leur est loisible par les coutumes des pays , auxquels par cet Edit il n'est dérogé en tant qu'elles restraignent plus ou autant la libéralité dedites femmes.

La disposition de l'article 279 de la Coutume de Paris , dit :
 » Femme convolant en secondes
 » noces ou autres , ayant enfans ,
 » ne peut avantager son second
 » mari , ou autre subséquent mari
 » de ses propres & acquêts plus
 » que l'un de ses enfans ; & quant
 » aux conquêts faits avec ses précédens maris , n'en peut disposer autrement au préjudice des portions dont les enfans dedit premiers mariages pourraient amender de leur mere , & néanmoins succèdent les enfans des subséquens mariages auxdits conquêts , avec les enfans des mariages précédens , également venans à la succession de leur mere , comme aussi les enfans des précédens lits succèdent pour leurs parts & portions aux conquêts faits pendant & durant les subséquens

» mariages.... Toutefois, si le-
 » dit mariage est dissolu, ou que
 » les enfans du précédent mariage
 » décèdent, elle en peut dispo-
 » ser comme de la chose pro-
 » pre. «

Dans l'ancien Droit, la veuve qui se remariait avant l'année du deuil était réputée infâme. La peine d'infamie n'était prononcée que contre les femmes, *propter perturbationem sanguinis & incertitudinem prolis*. De sorte que la veuve qui accouchait peu après la mort de son mari, pouvait se remarier dans l'année de son deuil.

Outre la peine d'infamie, il fut ordonné 1°. que la veuve qui se remarierait dans cette année, serait privée de tous les avantages à elle faits par son premier mari : 2°. qu'elle serait aussi privée de la succession de ses enfans & de ses parens au-delà du troisieme degré : 3°. qu'elle ne pourrait profiter d'aucune disposition à cause de mort.

Les Jurisconsultes prétendent que toutes ces peines sont abolies en France, & il est certain que le Droit Canonique a remis la peine de l'infamie.

Chez les Romains, après l'an de deuil, les Secondes noces n'encontraient aucunes peines. Une veuve pouvait se remarier librement, & même elle y était obligée, si elle était jeune, car il y avait des peines établies contre les femmes célibataires au-dessous de cinquante ans, & contre les hommes au-dessous de soixante.

Au reste, suivant toutes les loix, les peines des Secondes

noces, après l'an du deuil, cessent par le défaut d'enfans, ou par leur décès.

SECOURS. Nom que quelques Fanatiques modernes, appelés *Convulsionnaires*, donnent à divers tourmens qu'ils font endurer aux personnes qui prétendent avoir des convulsions, & dont elles osent effrontément assurer qu'elles reçoivent beaucoup de soulagement. Ces Secours prétendus consistent tantôt à recevoir des coups d'épée dans les bras, dans le ventre, & dans d'autres parties du corps, ou à se faire piquer avec des aiguilles, à se faire fouler aux pieds, &c. On en a vu, dit-on, qui se faisaient attacher en croix avec des clous, & qui protestaient ne ressentir aucunes douleurs. Que penser de ces farces indécentes & lugubres, sinon que des imposteurs intéressés ou des fanatiques aveugles, ont par l'espoir du gain déterminé de pauvres femmes à se laisser ainsi tourmenter.

Un Archevêque de Lyon disait dans le neuvieme siecle, au sujet de quelques prodiges assez semblables à ceux de nos jours :
 » A-t-on jamais oui parler de
 » miracles qui ne guérissent point
 » les malades ; mais font perdre
 » à ceux qui se portent bien la
 » santé & la raison ? Je n'en par-
 » lerais pas ainsi, si je n'en avais
 » été témoin moi-même ; car en
 » leur donnant bien des coups, ils
 » avouaient leur imposture, &c. «

SECRÉTAIRES d'Etat. Nom de plusieurs Officiers de la Couronne, qui reçoivent directement les ordres & les commandemens du Roi, qui expédient les Arrêts,

Lettres Patentes, & autres Lettres closes : les Arrêts, Mandemens, Brevets, & autres Dépêches, & qui font au Roi le rapport des affaires de leur département.

Les Romains avoient des especes de Secrétaires d'Etat, qu'ils appelloient *Magistri sacrorum scripturorum*; mais ceux-là ressemblent moins à nos Secrétaires d'Etat, que les Officiers qu'ils nommaient *Tribuni Notarii seu Tribuni Notariorum*, qui étoient chargés d'expédier les Edits du Prince, & les Dépêches de ses Finances. Dans le commencement de la troisième race, le Chancelier de France remplissoit toutes les fonctions des Secrétaires d'Etat, & il rédigeait lui-même toutes les Lettres qu'il scellait. Frere Guerin, Evêque de Senlis, Chancelier en 1223, abandonna ce travail aux Clercs ou Notaires du Roi, & ces derniers dans la suite reçurent du Roi le titre de Clercs du secret, qui équivalait à celui de Secrétaire du Cabinet; car alors le Cabinet du Prince étoit appelé *Secretum* ou *Secretarium*. En 1309, Philippe le Bel avait trois Clercs du secret ou secret, & vingt-sept Clercs ou Notaires sous eux. Philippe de Valois en 1343 en avait sept & soixante-quatorze Notaires; mais le Roi Jean en 1361, réduisit ce nombre à cinquante-neuf, tant Secrétaires que Notaires. Charles V en 1365, rendit une Ordonnance portant confirmation de la confrérie des Clercs, Secrétaires, & Notaires du Roi. Par des Lettres de Charles VI du mois de Février 1387, on voit que ce Prince fixe à douze

le nombre de ses Secrétaires à gages servans par mois, & qu'il déclare qu'eux seuls signeront les Lettres sur le fait de Finances. Ce Monarque augmenta ou diminua souvent ce nombre; & en 1418, il créa le Collège des cent cinquante-neuf Clercs-Notaires, & réduisit à cinq les Secrétaires des Finances, » lesquels signent, dit-il, dans son Edit, » Lettres en Finance, & portant » adresse aux Gens tenant le Parlement & Gens des Comptes. « Sous le règne de Louis XI, on ne trouve que trois Secrétaires du service, & c'est vers l'année 1481 qu'ils commencèrent à contresigner les Lettres signées par le Roi, comme cela s'est toujours pratiqué depuis. Henri II réduisit à quatre les Secrétaires d'Etat; & par les Lettres Patentes de 1547, il leur donna le titre de Conseillers & Secrétaires de ses Commandemens & Finances. En 1560, sous Charles IX, les Secrétaires d'Etat commencèrent à signer pour le Roi; & sous Henri III, vers l'an 1588, ils prêterent serment entre les mains du Roi, au lieu de celui que précédemment ils prêtaient entre celles du Chancelier ou du Garde des Sceaux.

Le Roi qualifie de *ses amis & féaux* les Secrétaires d'Etat; leurs places depuis 1547 ont été érigées en titre d'office, qui donne la noblesse transmissible au premier degré. Ils sont Officiers de plume & d'épée, & entrent chez le Roi & dans ses Conseils en habit ordinaire & l'épée au côté. Ils dressent les traités de paix & de guerre, d'alliance, de com-

merce, & autres négociations; ils les signent au nom du Roi, les conservent dans leur dépôt, & en délivrent les expéditions authentiques.

De tems immémorial les Secrétaires d'Etat sont en possession de recevoir les contrats de mariage des Princes & Princesses du Sang, qui sont passés en présence du Roi. (*Voyez INSTITUTION du Conseil du Roi.*)

SECRÉTAIRES du Roi. Ce sont des Officiers de la Couronne établis pour signer les Lettres qui s'expédient dans les grandes & dans les petites Chancelleries, & pour signer les Arrêts & Mandemens émanés des Cours Souveraines. On nommait leur chef dans les commencemens de la Monarchie Référendaire du Roi ou du Palais, & ses Aides, Clercs, Notaires & Secrétaires du Roi. Sous la seconde race le grand Référendaire prit le titre d'archi-Chancelier ou grand Chancelier, (*summus Cancellarius*) pour se distinguer des simples Chanceliers qui sont représentés par les Secrétaires du Roi. Alors le titre de Chancelier & celui de Notaire étaient indifféremment donnés à ces Officiers. En examinant les anciennes Ordonnances, on remarque cependant quelque différence entre les Secrétaires du Roi & ses Notaires; il paraît que tous les Secrétaires du Roi étaient Notaires, mais que tous les Notaires n'avaient pas le titre de Secrétaires du Roi, & n'en faisaient pas les fonctions.

Sous le Roi Jean (1359) les

Notaires & Secrétaires étaient au nombre de cent quatre; mais ce Prince, sans supprimer aucun de leurs offices, déclara en 1361, que pour la charge de sa rançon, il ne pouvait donner des gages à tous, que cinquante-neuf seulement auraient des gages & des bourses, pour servir continuellement; & qu'il manderait les autres quand il en aurait besoin. Charles V fixa absolument le nombre de ses Notaires, Secrétaires, Bourriers, à cinquante-neuf, & ordonna que la soixantième bourse serait pour les Religieux Célestins qu'il venait de fonder.

Les Secrétaires du Roi du grand Collège, Maison, Couronne de France & de ses Finances, ou Secrétaires du Roi du grand Collège, obtinrent en l'année 1350 du Roi Jean la permission d'établir entre eux une confrérie en l'honneur des quatre Evangélistes. Ce Collège, dont il est question, en comprend maintenant six autres, réunis en un seul corps, savoir, le Collège ancien des cent vingt, le Collège des cinquante-quatre, le Collège des cinquante-six, le Collège des cent vingt des Finances, le Collège des vingt de Navarre, & le Collège des quatre-vingt, tous de six créations & classes différentes. Ils sont actuellement au nombre de trois cens quarante. Autrefois le Roi leur fournissait des manteaux, qui depuis leur ont été payés en argent. Charles IX leur permit de porter la soie, ainsi que les autres Gentilshommes, tant d'épée que de robe longue. Un Edit de Phi-

lippe de Valois de l'année 1342, ordonne que les Notaires seront examinés par le Parlement pour savoir s'ils sont capables de faire des Lettres tant en latin qu'en français. Une Déclaration de 1586 porte qu'on ne recevra dans ces offices aucune personne faisant trafic, marchandise, banque, ferme, ou autre négociation mécanique. Par l'Edit de 1482, il est dit, « qu'ils ont été loyaument établis pour rédiger par écrit, & approuver par signature & attestation, en forme due, toutes les choses solennelles & authentiques, qui par le tems advenir seraient faites, commandées & ordonnées par les Rois, soit Livres, Registres, Conclusions, Délibérations, Loix, Constitutions, Pragmatiques, Fonctions, Edits, Ordonnances, Consultations, Chartres, Dons, Concessions, Octrois, Privileges, Mandemens, Commandemens, Provisions de justice ou de grace; & aussi pour faire signer & approuver par attestation de signature, tous les Mandemens, Chartres, ou Expéditions quelconques faites en leurs Chancelleries, tant devers les Chanceliers de France, qu'ailleurs, quelque part que lesdites Chancelleries soient tenues; comme aussi pour enregistrer les Délibérations, Conclusions, Arrêts, Jugemens, Sentences, & Prononciations des Rois ou de leur Conseil, des Cours de Parlement, & autres, usans sous les Rois d'autorité & juridiction souveraine, & généralement toutes Lettres

« closes & patentes, & autres choses quelconques touchant les faits & affaires des Rois de France & de leur Royaume, Pays & Seigneuries. »

Le même Edit porte, « qu'ils ont été spécialement institués pour être présens & perpétuellement appelés, ou aucun d'eux, pour écrire & enregistrer les plus grandes & spéciales & secrètes affaires du Roi, pour servir autour de lui & dans ses Conseils, pour accompagner les Chanceliers de France, être & assister à Chancelleries, quelque part qu'elles soient tenues, assister au Grand-Conseil à la Cour de Parlement, en l'Echiquier de Normandie; dans les Chambres des Comptes, Justice souveraine des Aides, Requêtes de l'Hôtel & du Palais, en la Chambre du Trésor, & aux Grands Jours, pour y écrire & enregistrer tous les Arrêts, Jugemens & expéditions qui s'y font, tellement que nul ne pourra être Greffier du Grand-Conseil, ni d'aucune des Cours du Parlement & autres Cours souveraines, Chambres des Comptes, Requêtes de l'Hôtel ni du Trésor, qu'ils ne soient du nombre des Clercs & Secrétaires du Roi. »

Dans un Edit de 1566, il est porté qu'on leur donnera les mémoires nécessaires & les gages pour écrire l'Histoire du Royaume, selon leur institution.

Les Secrétaires du Roi ont une bourse : ces bourses sont de trois sortes, savoir, les grandes pour les vingt premiers, y compris le

Roi ; les moyennes pour les vingt suivans , & les petites pour les vingt autres. Ils sont Commensaux de la Maison du Roi , & par cette raison leurs causes sont commises à leur choix aux Requêtes de l'Hôtel ou aux Requêtes du Palais. En matiere criminelle , ils ne peuvent être jugés que par le Chancelier de France qui est le conservateur de leurs privileges.

SECRÉTAIRES du Roi. Ils doivent leur établissement au Roi Charles V , qui leur confirma les privileges accordés aux Notaires & Secrétaires Royaux. Rien n'est plus sage que les loix & les statuts qu'ils reçurent de ce Prince ; il y est dit que si quelqu'un de la confrérie tombe dans l'indigence , chaque Secrétaire sera tenu de lui prêter , par année , vingt sols parisis , à la charge de les rendre , lorsque ses affaires seront rétablies.

SECRETARIUM. Cabinet séparé où les Juges se retiraient autrefois pour référer ensemble sur l'affaire qui venait d'être plaidée devant eux , & pour décider la Sentence qu'ils prononceraient d'un commun avis. Ce cabinet n'était séparé du Tribunal que par un voile.

SECTES. Les Docteurs Musulmans prétendent que les soixante-douze nations dans lesquelles le monde fut partagé , lors de la confusion des langues , figuraient les divisions qui devaient arriver dans les siècles suivans aux trois principales Religions du monde. D'après cette folle imagination , ils comptent soixante & dix Sec-

tes différentes parmi les Juifs , soixante & onze parmi les Chrétiens ; & , comme ils sont venus les derniers , ils en reconnaissent chez eux soixante & douze.

Dans l'ancienne Grèce on distinguait plusieurs Sectes de Philosophes , comme les Pyrrhoniens , les Epicuriens , les Platoniciens , les Stoïciens , &c. Parmi nous on distingue les Péripatéticiens , les Gassendistes , les Cartésiens , & les Newtoniens.

En Théologie on connaît les Thomistes , les Augustiniens , les Molinistes , les Congruistes.

Le nom latin *Secta* a la même signification que le nom grec *Hæresis* , quoiqu'il ne soit pas aussi odieux. Cependant on donne le nom de Sectaires aux Hérétiques , & l'on dit la Secte des Manichéens , des Montanistes , la Secte de Luther & celle de Calvin ; & en parlant des Théologiens de l'Eglise Catholique , qui sont divisés de sentiment , on doit dire l'école des Thomistes , l'école des Augustiniens , &c.

Parmi les Juifs il y avait quatre Sectes différentes : savoir , les Pharisiens , les Saducéens , les Esséniens , & les Hérodiens.

« J'ai vu , dit Pilpay , traduire
« au treizieme siècle par Pachimère , toutes les Sectes s'accuser réciproquement d'impostures : j'ai vu tous les Mages discuter avec fureur du premier principe & de la dernière fin ; je les ai tous interrogés , & je n'ai vu dans tous ces chefs de faction , qu'une opiniâtreté inflexible , un mépris superbe pour les autres , une haine

implacable. J'ai donc résolu de n'en croire aucun; ces Docteurs en cherchant la vérité, sont comme une femme qui veut faire entrer son amant par une porte dérobée, & qui ne peut trouver la clef de la porte. Les hommes par leurs vaines recherches, ressemblent à celui qui monte sur un arbre, où il y a un peu de miel, & à peine en a-t-il mangé, que les dragons qui sont autour de l'arbre le dévorent. »

SÉCULAIRES. (jeux) Cette fête solennelle des Romains devait son origine à un certain Valésius qui vivait à la campagne dans les premiers tems de la fondation de Rome. Deux fils & une fille qu'il avait furent frappés de la peste, & dit-on, il reçut ordre de ses Dieux domestiques de descendre le Tibre avec ses enfans, jusqu'à un lieu nommé *Térentium*, qui était au bout du champ de Mars, & de leur y faire boire de l'eau qu'il ferait chauffer à l'autel de Pluton & de Proserpine. Il obéit, & ses enfans furent guéris. Ce pere offrit des sacrifices en actions de grâces, & célébra des jeux dans l'endroit même où la guérison avait été obtenue. En 245 de Rome, une peste affreuse ravagea la ville, on offrit des sacrifices à Pluton & à Proserpine, & la peste cessa. En 305 ces jeux furent renouvelés. Lorsque le tems de la célébration de cette fête approchait, on envoyait dans les Provinces des Hérauts qui invitaient tout le monde à venir assister à une fête qu'ils n'avaient jamais vue,

& qu'ils ne reverraient jamais, parce que les Prêtres des Sybilles avaient décidé que ces fêtes se célébreraient dans la suite à la fin de chaque siècle. Elles duraient trois jours & trois nuits. Elles commençaient par les sacrifices des victimes que l'on immolait dans le champ de Mars à Jupiter, à Junon, à Apollon, à Latone, à Diane, aux Parques, à Cérès, à Pluton & à Proserpine. La première nuit l'Empereur, à la tête de quinze Pontifes des Sybilles, faisait dresser sur le bord du Tibre trois autels qu'on arrosait du sang de trois agneaux, & sur ces autels on brûlait les offrandes & les victimes. On chantait des hymnes, on célébrait des jeux, on jouait des pièces de théâtre dans un certain espace que l'on illuminait à cet effet. Le lendemain on montait encore au Capitole, pour y offrir des victimes, & l'on revenait célébrer des jeux particuliers dans le champ de Mars, en l'honneur d'Apollon & de Diane. Ces cérémonies duraient jusqu'au matin que les Dames Romaines se rendaient au Capitole pour y chanter des hymnes à Jupiter; enfin le troisième jour vingt-sept garçons, & autant de filles de la première qualité, chantaient dans le Temple d'Apollon Palatin des cantiques pour attirer sur Rome la protection des Dieux, & les Prêtres Sybillins terminaient la fête par des prières.

SEDoux. Nom d'une fête que les Perses célébraient avec beaucoup de solennité. Les Arabes l'appellent la nuit des feux, parce

qu'alors on allumait de grands feux pendant la nuit, autour desquels on faisait des festins, & l'on formait des danses.

SÉDRE, souverain Pontife de la secte d'Aly chez les Persans. Ce chef de la Religion est toujours nommé par le Sophi, qui ne confère ordinairement cette importante dignité qu'à quelqu'un de ses proches parens. La juridiction du Sédre s'étend à tout ce qui a rapport aux établissemens pieux, aux mosquées, aux hôpitaux, aux collèges, aux tombeaux, & aux monasteres. Il dispose de tous les emplois ecclésiastiques, & nomme tous les supérieurs des maisons religieuses. Il décide souverainement en matière de Religion. Les causes criminelles sont de son ressort, & il les juge dans sa maison, sans appel & sans contradiction. Quoiqu'il soit regardé comme la seconde personne du Royaume, son autorité est souvent balancée par celle du *Mudschid*, ou premier Théologien de la Cour. Au reste, ce Pontife se dépouille quelquefois de sa dignité pour prendre un poste purement séculier.

SÉDUCTION. Sous le règne de S. Louis un Gentilhomme qui séduisait & déshonorait une Demoiselle commise à sa garde, était dépouillé de son fief; s'il employait la violence, il était pendu. On voit par-là que dans le treizieme siecle les Nobles & les Roturiers étaient sujets aux mêmes peines. Une fille noble convaincue d'un mauvais commerce, quand bien même il n'en serait pas provenu d'enfans, était

privée de sa part à la succession paternelle & maternelle. Par les Coutumes du Maine & d'Anjou, si une fille se trouvait dans ce cas, après vingt ans, on ne pouvait la déshériter, par ce qu'on présuait que c'était la faute des parens qui auraient dû la marier. Le vassal qui séduisait la femme ou la fille de son Seigneur, était privé de son fief; & le Seigneur qui portait l'infamie dans la famille de son vassal, ne pouvait plus exiger l'hommage du mari ou du pere déshonoré. Ces loix devraient encore exister.

SÉDUCTION. Tromperie artificieuse que l'on emploie pour abuser quelqu'un, & lui faire faire un acte contraire à son honneur ou à ses intérêts.

La Séduction d'un fils de famille ou d'une fille, est regardée comme un rapt.

» La prudence, dit le Bramine
» inspiré, va te parler & t'in-
» struire; prête l'oreille, ô fille
» de la beauté, & grave ces maxi-
» mes au fond de ton cœur! Ainsi
» ton esprit embellira tes traits,
» ainsi tu conserveras, comme la
» rose à qui tu ressembles, un
» doux parfum après ta fraî-
» cheur.

» Au matin de tes jours, aux
» approches de ta jeunesse, quand
» les hommes commenceront à
» prendre plaisir à lancer sur toi
» des regards, dont la nature te
» développe soudainement le mys-
» tere, le danger t'environne;
» ferme l'oreille à l'enchantement
» de leurs cajoleries; n'écoutes
» point les douceurs de la Séduc-
» tion.

» Rappelles-toi

« Rappelles-toi les vûes du Créa-
 « teur de ton être ; il te fit pour
 « être la compagne de l'homme ,
 « & non l'esclave de sa passion. »

Nos Rois ont prononcé la peine
 de mort contre les séducteurs &
 ravisseurs. Childebart en 593 dé-
 fendit aux Grands du Royaume
 de lui parler en faveur des ra-
 visseurs , & ordonna que chacun
 les poursuivît , comme étant les
 ennemis de Dieu , & comme tels
 il les condamna à la mort.

Le Roi Charles le Chauve fit
 excommunier Baudouin , Comte
 de Flandre , & même sa propre
 fille Judith , qui s'était laissé
 enlever par le Comte. Charles IX,
 en 1560 , enjoit à tous Juges
 de procéder extraordinairement
 contre des ravisseurs , qui par
 importunité ou subrepticement
 avaient obtenu des lettres de ca-
 chet closes ou parentes , en vertu
 desquelles ils avaient fait séques-
 trer des filles , & icelles épouser
 ou fait épouser contre le gré &
 vouloir des peres , meres , pa-
 rens , tuteurs ou curateurs.

« Voulons , (dit l'article xliij
 « de l'Ordonnance d'Henri III,
 « en 1579 ,) que ceux qui se
 « trouveront avoir suborné fils
 « ou fille mineurs de vingt-cinq
 « ans , sous prétexte de mariage
 « ou autre couleur , sans le gré ,
 « sçu , vouloir & consentement
 « des peres , meres & des tuteurs ,
 « soient punis de mort , sans es-
 « pérance de grace & pardon ,
 « nonobstant tous consentemens
 « que lesdits mineurs pourraient
 « alléguer , par après avoir donné
 « audit rapt , lors d'icelui ou
 « auparavant , & pareillement se-

« roient punis extraordinairement
 « tous ceux qui auront participé
 « audit rapt , & qui auront prêté
 « conseil , confort & aide ; en
 « aucune manière que ce soit.

« Défendons (article cclxxxj.)
 « aussi à tous Gentilshommes &
 « Seigneurs de contraindre leurs
 « sujets & autres à bailler leurs
 « filles ; nièces ou pupilles en ma-
 « riage à leurs serviteurs ou au-
 « tres , contre la volonté & li-
 « berté qui doit être en tels con-
 « trats , sur peine d'être privés
 « du droit de noblesse , & punis
 « comme coupables de rapt : ce
 « que semblablement nous vou-
 « lons aux mêmes peines être
 « observé contre ceux qui abuse-
 « ront de notre faveur par im-
 « portunité , &c. »

L'Edit de Louis XIII , de 1639 ,
 déclare les mariages faits avec
 ceux qui ont ravi ou enlevé des
 veuves , fils & filles , non vala-
 blement contractés , conformé-
 ment aux saints décrets & con-
 stitutions canoniques , & les en-
 fans à naître d'un tel mariage ;
 indignes & incapables de légitime ,
 & de toutes successions directes
 & collatérales ; ordonne aux Ju-
 ges de poursuivre les ravisseurs
 & leurs complices , & de les pu-
 nir de peine de mort , & de con-
 fiscation de biens : défend aux
 Princes & Seigneurs de solliciter
 des lettres de réhabilitation en
 faveur des condamnés , & s'il en
 avait été d'extorquées , aux Juges
 d'y avoir égard.

La Déclaration de l'année 1730 ,
 après avoir rappelé les Ordon-
 nances postérieures , dit : « Nous
 « savons cependant que par un

ancien usage, contraire au vé-
 ritable objet des Ordonnances,
 & même de la loi municipale,
 on a confondu en Bretagne
 tout commerce criminel avec
 le rapt de Séduction ; & l'on
 y a donné un si grand avan-
 tage à un sexe sur l'autre, que
 la seule plainte de la fille qui
 prétend avoir été subornée, &
 la preuye d'une simple fréquen-
 tation, y sont regardées comme
 un motif suffisant pour con-
 damner l'accusé au dernier sup-
 plice. Mais cet excès de rigueur
 est bientôt suivi d'un excès
 d'indulgence ; sur la requête de
 la fille qui demande à épouser
 celui qu'elle appelle son subor-
 neur, & sur le consentement que
 la crainte de la mort arrache
 toujours au condamné, un Com-
 missaire du Parlement le con-
 duit à l'Eglise, les fers aux
 pieds, pendant que la fille est
 en liberté ; & c'est-là que sans
 publication de bans, sans le
 consentement du propre Curé,
 sans la permission de l'Evêque,
 & par la seule autorité du Juge
 séculier, se consume un en-
 gagement dont la débauche a
 été le principe, & dont les sui-
 tes, presque toujours tristes,
 ont rendu cette Jurisprudence
 odieuse à ceux même qui la
 suivent sur la foi de l'exemple
 de leurs peres. Nous apprenons
 d'ailleurs qu'il y a d'autres Par-
 lemens dont l'usage ne diffère
 de celui du Parlement de Bre-
 tagne, qu'en ce que le mariage
 ordonné par la Justice y pré-
 vient, & y empêche la con-
 damnation de l'accusé, au lieu

qu'en Bretagne il ne fait que
 la suivre. Mais plus cette Ju-
 risprudence a fait de progrès
 dans une partie considérable
 de notre Royaume, plus nous
 sommes obligés d'en retrancher
 l'excès, & de la renfermer dans
 ses véritables bornes. Nous le
 devons à la sainteté de la Re-
 ligion, pour empêcher qu'on
 n'abuse d'un grand Sacrement
 en unissant deux coupables par
 un lien forcé, sans observer
 les formalités prescrites par les
 loix de l'Eglise & de l'Etat ;
 nous ne le devons pas moins à
 la conservation de notre auto-
 rité, qui est blessée par une
 Jurisprudence, où les Juges,
 exerçant un pouvoir dont nous
 nous sommes privés nous-mê-
 mes, font grace à celui qu'ils
 ont regardé comme coupable
 d'un crime que les loix déclarent
 irrémissible. Enfin le bien
 public & l'intérêt commun des
 familles réclament notre secours
 contre un usage qui donne sou-
 vent lieu d'appliquer la peine
 de Séduction à celui qui a été
 séduit, & la récompense à la
 séductrice ; en sorte que, contre
 l'intention des loix, une sévé-
 rité apparente ne sert qu'à don-
 ner un nouvel appas au crime ;
 & qu'au lieu que le véritable
 rapt de Séduction doit mettre
 un obstacle au mariage, la dé-
 bauche à laquelle on donne le
 nom de rapt, devient un degré
 pour y parvenir. C'est par ces
 considérations que nous jugeons
 à propos de déférer aux repré-
 sentations que les Etats de Bre-
 tagne nous ont faites sur ce

» fuier ; & nous nous portons
 » d'autant plus volontiers à leur
 » donner cette nouvelle marque
 » de notre protection , que ce
 » sont eux qui auront l'honneur
 » de nous avoir excités par leurs
 » vœux à faire le même bien
 » aux autres Provinces. »

Par l'article 11 de cette Déclaration la peine de mort est prononcée contre les coupables du rapt de Séduction , sans qu'il puisse être ordonné qu'ils subiront cette peine , s'ils n'aiment mieux épouser la personne ravie , ni pareillement que les Juges puissent permettre la célébration du mariage avant ou après la condamnation , pour exempter l'accusé des peines portées par les Ordonnances.

SÉFER-TORA. C'est ainsi que les Juifs modernes appellent le Livre de la loi , dont ils prétendent avoir un exemplaire copié de la main d'Esdras , sur l'orthographe de Moïse. Ce Livre précieux se conserve dans la Synagogue du Caire ; & les autres Synagogues ont chacune une copie écrite sur du velin avec de l'encre faite exprès , en caractères carrés , qu'ils nomment *Me-robaad*. Si l'on s'en rapporte aux formalités minutieuses que les Juifs emploient pour que les copies de ce Livre soient correctes , il ne doit s'y trouver aucune faute , puisqu'une lettre ajoutée ou oubliée ferait recommencer l'ouvrage. Il a la forme des Livres anciens , & est roulé sur deux bâtons qui portent le nom de *hez-haïm* , c'est-à-dire , bois de vie. Il a deux enveloppes , dont

la seconde est ordinairement la plus riche : les extrémités de ces bâtons sont quelquefois couvertes avec un tiffu d'argent , orné de grenades & de clochettes , & au-dessus ils placent une couronne , appelée couronne de la loi. Ce Livre est renfermé dans une armoire , & l'honneur de l'en tirer n'est accordé qu'à celui qui offre la somme la plus considérable , laquelle est destinée à l'entretien de la Synagogue , ou au soulagement des pauvres.

SÉGARÉLIENS, Hérétiques du treizieme siecle. Un certain Ségarel fut leur chef : cet enthousiaste , né à Parme de parens obscurs , qui n'avaient pu subvenir aux frais de son éducation , voulut entrer dans l'Ordre des Freres Mineurs , & fut rejeté. Désespéré de cet affront , il passa du couvent dans l'église de ces Religieux , & attacha ses yeux sur un tableau qui représentait les Apôtres , couverts d'un simple manteau , retenu avec une ceinture de cuir , & des sandales aux pieds. Aussi-tôt Ségarel se met dans la tête qu'il peut faire l'Apôtre. Il prend un manteau de gros drap , il l'attache avec une corde , met des sandales à ses pieds , & va prêcher le peuple dans la place publique. On l'entoure , son zèle s'anime , il jette à terre son argent , qui est bientôt ramassé par les auditeurs : le jour suivant il a vendu une petite maison , son seul patrimoine , & il en distribue le prix aux pauvres , protestant hautement qu'il renonce à tous les biens du monde , pour posséder les biens éternels. Ce fut

de cette maniere que ce fût rassembler un assez grand nombre de disciples, presque tous fainéans, vagabonds & débauchés.

Ségarel, chef de cette troupe méprisable, choisit quelques favoris à qui il donna le nom d'Apôtres, & prétendit qu'ils formaient avec lui la véritable Eglise : il disait que l'autorité que Jésus-Christ avait donné à S. Pierre & à ses successeurs avait pris fin, & qu'elle était transférée en sa personne : que le Pape ne pouvait ni lui rien commander, ni fulminer contre lui & les siens aucune condamnation : que les femmes devaient quitter leurs maris, & les maris leurs femmes, pour le suivre, parce que la société était la seule où l'on pouvait gagner le royaume des cieux : qu'il fallait mépriser les églises, parce que le temple du Seigneur était par-tout, & que l'attachement à ses préceptes consacrait les actions les plus criminelles. Ségarel fut arrêté, mis en prison, jugé & condamné au feu : il subit son supplice, & sa secte s'éteignit.

SEIGNEUR. Celui qui a quelque puissance sur d'autres personnes. Le terme *Seigneur* vient du latin *Senior*, vieillard, parce que de toute antiquité les vieillards gouvernerent les plus jeunes. Chez les Hébreux *Senes populi ac Magnates* ou *Judices*, étaient synonymes, & signifiaient *Magistrats* & *Juges*. Chez les Romains le Sénat fut ainsi appelé à *Senio*.

Le titre de Seigneur est donné aux Princes, aux Prélats, aux grands Officiers du Royaume, &

aux Officiers des Cours Souveraines. On entend aussi par le terme de Seigneur celui qui tient en fief la Justice du lieu, ou qui possède un héritage, soit en fief ou en franc-aleu. On appelait autrefois les grands Seigneurs *Leudes & fideles regni*, les féaux, *Vavassores*, *Vassalli Domini*.

Les Grands du Royaume, & ceux qui possèdent des Seigneuries titrées prennent le titre de *haut & puissant Seigneur*.

Lorsque les Romains furent parvenu au plus haut point de la gloire & de l'opulence, ils prirent le titre de grand Seigneur, & ils abandonnerent à l'homme de mérite celui de grand homme, comme trop pénible à acquérir : ainsi l'on peut dire que la naissance, les titres & les charges font le grand Seigneur, & que le génie & les talens éminens font le grand homme. L'un fréquente la Cour, avilit souvent le nom respectable de ses aïeux, est accablé de dettes, & surchargé de pensions ; l'autre sert sa patrie, sans en espérer de récompense, & sans même imaginer qu'il doit lui revenir de la gloire en remplissant un devoir qu'il trouve gravé dans son cœur. Le premier s'efforce de cacher sa petitesse sous le masque & le vernis qui le couvrent, le second ne daigne pas s'apercevoir que la noblesse de son ame éclate dans ses actions les plus communes. Ces deux hommes sont rarement à leur place.

SEIGNEURIAGE & BRASSAGE. (droit de) C'est le profit que le Souverain prend sur les matieres

pour la fabrication des monnoies. On croit qu'en France ce droit monte à trois pour cent de la valeur. L'Angleterre ne perçoit aucun droit sur les especes fabriquées : c'est l'Etat qui défraye la fabrique. Les Romains n'ont point connu ce droit.

On ne peut pas dire quand le droit de Seigneurie a été établi en France : on croit cependant que les Rois de la première race en ont joui , & l'on est dans l'incertitude à quoi il montait.

Saint Louis avait fixé le prix du marc d'argent à cinquante-quatre sols sept deniers tournois ; & il le faisait valoir cinquante-huit sols étant converti en monnoie.

SEIGNEURIE. Chez les Hébreux , les Grecs , les Romains , & autres peuples de l'antiquité , il n'y eût d'autre Seigneurie & supériorité que celle qui était attachée à la Souveraineté , ou aux offices qui faisaient partie de la Puissance publique. Ceux que dans les Gaules on appelait *Principes regionum atque pagorum* , étaient des Gouverneurs de Provinces & de Villes , ou des Magistrats & des Juges ; mais par succession de tems , les Seigneuries , qui n'étaient que de simples offices , furent converties en propriété. Lorsque les Francs eurent achevé la conquête des Gaules , ils se firent Seigneurs des personnes & des biens des vaincus , sur lesquels ils s'attribuerent non-seulement la Seigneurie publique , mais aussi la Seigneurie privée ou propriété. Les naturels du pays devinrent serfs , gens de main-morte , gens

de pote , ou serfs de suite , lesquels ne pouvaient quitter sans le congé du Seigneur.

Entre les terres confisquées , une partie forma le domaine du Prince , & le surplus fut distribué par provinces & territoires aux principaux Chefs & Capitaines des Francs , qui en donnerent des portions à leurs Officiers subalternes. Les provinces furent données avec titre de Duché , les frontieres avec le titre de Marquisat : les villes avec leur territoire , sous le titre de Comté : les châteaux & villages , avec quelque territoire à l'entour , sous le titre de Baronnie ou Châtellenie , ou de simple Seigneurie. Tous ces fiefs furent d'abord donnés à tems , ensuite à vie , & après ils devinrent héréditaires. Les portions de terres accordées aux soldats formerent nos arrieres-fiefs , & celles qui furent rendues aux naturels du pays , à la charge d'un cens , d'où sont venues nos censives.

Autrefois les Seigneuries souveraines avaient la puissance des armes , & le pouvoir législatif. Elles rassemblaient leurs vassaux sous leur bannière , & donnaient à leurs sujets des statuts , coutumes & privileges. Aujourd'hui toutes les Seigneuries particulières n'ont plus de la puissance publique que la Justice qui y est annexée en toute propriété.

Les grandes Seigneuries sont les Duchés & Comtés-Pairies , les Duchés & Comtés , Marquisats & Principautés. Autrefois elles jouissaient de la plus grande partie des droits régaliens , comme de faire

des loix, d'établir des Officiers, de rendre la Justice en dernier ressort, de faire la paix & la guerre, de battre monnoie, de lever des impôts sur le peuple, & de porter une couronne, selon leur dignité. Les médiocres Seigneuries sont les Baronies, Vicomtés, Vidamés, Châtellenies. Les petites sont celles, qui, sans titre de dignité, ont seulement le droit de haute, moyenne ou basse Justice.

Autrefois toutes les grandes Seigneuries ne tombaient point en quenouille, parce qu'ils étaient offices masculins; mais présentement les femmes y succèdent suivant la règle des fiefs, sauf l'exception pour les Duchés-Pairies non femelles.

SEIMEI. Nom d'un fameux Astrologue du Japon. On doit lui reprocher une grande partie des superstitions dans lesquelles sont plongés ses concitoyens. Il est l'auteur d'une table des bons & des mauvais jours, & de tout ce qui concerne les influences des astres, les présages, les prognostics, suivant les règles extravagantes de l'Astrologie judiciaire. Les Japonais rapportent sérieusement que Seimei eut pour pere un Roi, & pour mere un Renard, qui, poursuivi par des chasseurs, vint se réfugier auprès de ce Prince. Ce Renard était de l'ordre des Fées, il se dépouilla de sa peau, & devint une belle fille, que le Roi épousa, & ils eurent pour fils le fameux Astrologue Seimei. Il rassembla en un seul vers certaines paroles mystérieuses, capables de garantir de tous

les accidens possibles & des jours malheureux: les Japonais ne manquent pas de réciter ce vers, qui a des vertus si efficaces.

SEISACHTHEIES. Ce mot grec signifie *décharge d'un fardeau*, & c'était le nom que les Athéniens donnaient à un sacrifice public qu'ils offraient annuellement en mémoire d'une loi de Solon. Cette loi portait, » que toutes les dettes du pauvre peuple seraient remises au bout d'un certain tems, ou du moins que l'intérêt en serait considérablement diminué, & que les créanciers ne pourraient dans la suite saisir les débiteurs, comme ils faisaient avant cette ordonnance. »

SÉLAGE. Telle était la superstitieuse fourberie des Druides, qu'en parlant d'une plante nommée Sélage, ils enseignaient aux Gaulois qu'il fallait l'arracher sans couteau, & de la main droite, qui devait être couverte d'une partie de la robe, puis la faire passer secrètement à la main gauche, comme si on l'avait volée. Ils ajoutaient qu'il fallait encore être vêtu de blanc, être nuds pieds, & avoir offert un sacrifice de pain & de vin. On croit que la Sélage est la pulsatille que nous connaissons.

SELEUCIENS. Hérétiques du quatrième siècle, qui eurent pour chefs Seleucus & Hermias, & que par cette raison on appelle aussi Herminiens. Ils enseignaient que » la matière était éternelle, que Dieu avait un corps, que les âmes avaient été tirées de la matière, ou au moins qu'étant composées de feu & d'esprit,

« elles ne devaient point être baptisées par l'eau. » En conséquence de ces erreurs, au lieu de Baptême, ils marquaient au front leurs prosélytes avec un fer chaud. Ces Hérétiques prétendaient encore que tout le mal répandu dans le monde vient de Dieu, ou de la matière, qu'il n'y a point de résurrection à attendre, ou qu'elle n'est autre chose que la génération continuelle des hommes: que le Paradis est visible, & que Jésus-Christ a fixé son trône dans le soleil.

SELLE. Les anciens Romains ne connaissaient point l'usage de la Selle & des étriers, ils se servaient simplement de grands panneaux carrés qu'on jetait sur le dos du cheval. La première fois qu'il est parlé de Selles dans l'Histoire, c'est en l'année 340; il y est dit que Constance, qui combattait contre son frère Constantin pour lui ôter l'Empire, pénétra jusqu'à l'escadron, où il était en personne, & le renversa de dessus sa Selle.

SELMAN. Nom d'un des affranchis du faux Prophète Mahomet, né dans la Perse, & que quelques Auteurs prétendent avoir été Chrétien: au moins il est certain qu'il avait long-tems voyagé, & qu'il avait fait une étude particulière de nos Livres sacrés. On croit qu'il aida beaucoup Mahomet à composer son Alcoran; aussi cet imposteur, disait-il de Selman, cet affranchi est à nous, il est de notre maison; c'est un de ceux que le Paradis désire, c'est-à-dire, du nombre des prédestinés. On aura toujours bien

de la peine à débrouiller le cahos de la naissance du Musulmanisme; mais dans l'impossibilité de puiser dans des sources pures, on conviendra, qu'ou Mahomet a lu nos divines Ecritures, ou que des Juifs & des Chrétiens lui ont fourni les idées qui se trouvent dans son Alcoran, & qui ont tant de rapport à celles qui sont répandues dans nos Livres sacrés.

SEMAINE, (grande) ou Semaine sainte. On en rapporte l'institution au tems des Apôtres. Elle est consacrée par l'Eglise à honorer & à retracer aux yeux des fideles les mystères de la mort & passion de Jésus-Christ: dans la primitive Eglise tous les plaisirs, même les plus innocens, étaient interdits, les jeûnes étaient rigoureux; les fideles ne se donnaient point le baiser de paix: tout travail cessait, les Tribunaux vacuaient, & l'on délivrait les prisonniers. Le Monarque & le Sujet se soumettaient aux mêmes mortifications.

La Semaine de la passion est celle qui commence le Dimanche qui tombe quinze jours avant Pâques, & se termine au Dimanche des Rameaux. On la nomme ainsi, parce que tout l'Office de cette Semaine est relatif à la passion de Jésus-Christ.

SEMBIENS. Hérétiques dont parle Jover: Sembianus fut leur chef. Il condamnait absolument l'usage du vin, attendu, disait-il, que c'était une production du mauvais principe. Il niait la résurrection des morts, & rejetait la plupart des Livres de l'an-

cien Testament. On ne fait pas précisément en quel tems cette secte a paru.

SÉMÉLÉ, mere de Bacchus. Les Mythologies nous racontent que Junon, jalouse de l'amour que Jupiter avait pour Sémélé, fille de Cadmus, prit la figure de Béroë, nourrice de sa rivale, pour lui inspirer de la défiance sur l'honneur que lui faisait ce Dieu. Elle lui fit entendre que s'il était réellement Jupiter, il ne se déguiserait pas pour la voir, sous la forme d'un homme mortel, & lui conseilla d'exiger de son amant qu'il vint la visiter avec la foudre en main, & dans le brillant appareil qu'il avait coutume de se montrer à Junon. Sémélé suivit malheureusement le Conseil de la fausse Béroë. Il parut devant elle dans tout l'éclat de sa majesté, mais en même-tems il embrasa le palais. La Princesse était pour-lors enceinte de Bacchus : Jupiter le retira des flammes, & le porta dans sa cuisse jusqu'au tems de sa naissance : c'est par cette raison que Bacchus fut appelé *Bimater*. Telle est la fable de Sémélé; mais Pausanias croit qu'elle a pris son origine de quelque aventure galante de cette Princesse, dont l'issue ne fut pas heureuse. Il prétend que Cadmus s'étant aperçu de la grossesse de Sémélé, la fit enfermer dans un coffre, & qu'ensuite ce coffre, abandonné à la merci des flots, fut porté chez les Brasiates en Laconie, & que ces peuples ayant trouvé Sémélé morte, lui firent de magnifiques funérailles. Il est certain qu'on a rendu un culte à Sémélé;

mais il n'est pas évident qu'il ait eu une grande vogue : cependant comme on a trouvé sur une pierre ces mots : » Les Génies » tremblent au nom de Sémélé; » il est à croire que les peuples lui attribuaient quelque autorité sur les Génies, ou Divinités inférieures.

SEMENTINES. (fêtes) Les Romains solemnisaient ces fêtes dans le Temple de la Terre pour obtenir d'heureuses semailles. Ils suppliaient la Déesse *Ops* ou *Tellus* de donner croissance aux grains, & autres fruits qu'on avait jetté dans son sein. Ces fêtes se célébraient ordinairement dans le mois de Janvier.

SEMI-ARIENS. Hérétiques d'autant plus dangereux qu'ils condamnaient en apparence les impiétés d'Arius, tandis qu'ils admettaient la plus grande partie de ses principes, qu'ils s'efforçaient de déguiser sous des termes modérés.

SÉMINAIRE. Maison destinée à élever de jeunes Clercs, pour les former aux fonctions qui conviennent à l'Etat Ecclésiastique. Avant le Concile de Trente il y avait dans les Eglises Cathédrales, & dans les principaux Monastères des especes de Séminaires ou écoles où les jeunes Ecclésiastiques étaient instruits; & comme la plupart furent ruinés pendant les troubles du dixieme siecle, les Clercs allerent faire leurs premieres études dans les Colleges, & vinrent prendre des leçons de Théologie & de Droit Canon dans les Universités.

Le Concile de Trente régla que dans chaque diocèse il serait établi

ou plusieurs Séminaires, où l'on recevait des jeunes gens nés en légitime mariage, âgés de douze ans au moins, qui se destinaient à l'état Ecclésiastique, pauvres & riches indifféremment, avec cette distinction que les riches payeraient leur pension, & que les pauvres seraient nourris gratuitement. En France on n'oblige ceux qui se présentent pour recevoir les ordres qu'à la résidence d'une année dans le Séminaire.

Les Evêques, leurs grands Vicaires & Archidiacres peuvent enjoincre aux Curés, & autres Ecclésiastiques, de se retirer pour quelque tems dans un Séminaire, pour y reprendre l'esprit de leur état : & ces ordonnances sont exécutoires ; nonobstant opposition & appellation.

SEMI-PÉLAGIENS. Ces Hérétiques reconnaissaient premièrement » la chute d'Adam, le » péché originel, & en conséquence l'affaiblissement de la » liberté, mais en même-tems ils » prétendaient que le péché ne » lui avait pas tellement donné » atteinte ; que l'homme ne pût » faire de lui-même & par ses » propres forces, quelque chose » qui engageât Dieu à lui donner sa grace plutôt qu'à un autre homme. Ils disaient que la grace » n'est pas nécessaire pour le commencement du salut ; ils admettaient en Dieu une volonté » générale & égale de sauver tous » les hommes sans discernement, » & que Jésus-Christ n'avait pas » répandu son sang sur la croix » plus spécialement pour les élus » que pour les autres hommes. Ils

erraient aussi sur la prédestination, en prétendant qu'elle » dépendait de notre persévérance, » fondée sur la prévision de nos » mérites, commencés par les » seules forces de la nature. Cassien, Diacre de Constantinople, qui fut ensuite Prêtre à Marseille l'an 404, & quelques autres du Monastère de Lérins furent soupçonnés d'avoir donné dans cette erreur.

SEMONES. Les Romains appellaient *Semones* (*Dii*) des Dieux qui tenaient comme le milieu entre les Dieux du ciel & les Dieux de la terre. Ils les avaient relégués dans les airs ; parce que n'ayant pas les grandes qualités nécessaires pour être admis dans les cieux, ils en avaient aussi de trop éminentes pour n'être que de simples Dieux de la terre. Au nombre de ces Dieux Semones, on comptait les Satyres, les Faunes, Pan, Janus, Priape, Vertumne, & beaucoup d'autres.

SÉNAT de Femmes. La République des Gaules était composée de soixante-quatre peuples différents, & qui, quoiqu'indépendans les uns des autres, formaient une même nation. Chaque peuple avait ses loix, ses chefs, ses Magistrats, & nommait toutes les années un certain nombre de Députés pour assister aux assemblées générales qui se tenaient au milieu d'une forêt du pays Chartrain, dans l'endroit où se trouvait le principal Collège des fameux Druides. Plutarque nous apprend que l'administration des affaires civiles & publiques avait été confiée pendant assez long-

tems chez ce peuple à un Sénat de femmes choisies par les différens cantons. Elles décidaient de la paix ou de la guerre, & se portaient pour arbitres des querelles qui survenaient entre les Vergobrets, (nom que l'on donnait aux souverains Magistrats,) ou des discussions qui s'élevaient de ville à ville. Le même Auteur nous a conservé l'article suivant du traité d'Annibal avec les Gaulois. » Si quelque Gaulois a sujet de se plaindre d'un Carthaginois, il se pourvoira devant le Sénat de Carthage, établi en Espagne. Si quelque Carthaginois se trouve lésé par un Gaulois, l'affaire sera jugée par le Conseil suprême des femmes Gauloises. « Les Druides ne purent long-tems souffrir d'être maîtrisés par des femmes: Ministres de la Religion, ils employèrent tout ce qu'elle peut donner d'autorité sur les esprits, pour établir leur despotisme; ils y parvinrent; & à l'aide de l'affreuse superstition, ils devinrent le premier corps de l'Etat. M. de Saintfoix remarque que les Gaulois, sous le gouvernement des femmes, avaient pris Rome, & firent trembler l'Italie, & que sous les Druides, ils furent subjugués par les Romains.

SÉNAT de Pologne. Cet illustre corps est composé de cent vingt-huit Membres, & on doit l'envisager comme le conservateur des droits, & de la liberté des citoyens, & comme le rempart contre lequel se brisent les abus de l'autorité royale. On distingue les Sénateurs Polonais en

grands & en petits. Les grands Sénateurs sont 1°. vingt-trois Palatins ou Wayvodes. 2°. Les trois Castellans de Cracovie, de Vilna, & de Troki. 3°. Le Staroste de Samogitie. Les vingt-neuf autres Sénateurs s'appellent petits Sénateurs; quoique l'on compte parmi eux des Archevêques & des Evêques, & autres personnes distinguées par leur naissance & leurs dignités.

SÉNAT de Vénise. On l'appelle Prégadi, parce qu'autrefois, lorsqu'il se présentait quelque affaire imprévue & importante, on allait prier les citoyens de vouloir bien se trouver au Sénat. Actuellement cette suprême assemblée se tient régulièrement les mercredi & samedi de chaque semaine. C'est dans le Prégadi que réside l'autorité souveraine de la République: c'est lui qui fait la paix & la guerre, les traités & les alliances, qui règle les impositions, nomme les Ambassadeurs, les Capitaines généraux, les Provéditeurs de l'armée, & les Officiers qui en commandent les différens corps. D'abord le Prégadi ne fut composé que de soixante Sénateurs; dans la suite on y en ajouta soixante autres, qui avec les Membres du College, ceux du Conseil des dix, les quarante Juges de la *quarantie* criminelle, & les Procureurs de S. Marc, forment environ une assemblée de deux cens quatre-vingt Nobles, dont une partie a voix délibérative, & l'autre ne s'y trouve que pour se former aux affaires. Tel est le Prégadi, ou Sénat de Vénise, dans lequel réside un pouvoir

absolu ; puisqu'il est en même-temps le législateur & l'exécuteur des loix , & que les Magistrats de tous les grands Tribunaux sont tirés de son corps.

SÉNAT Romain. Cet auguste corps fut institué par Romulus , & d'abord composé de cent Sénateurs , élus par le peuple , excepté le Président de l'assemblée , dont le Prince se réserva la nomination. Lors de l'alliance des Romains & des Sabins , le nombre des Sénateurs fut porté à deux cens. Tarquin l'ancien ajouta cent nouveaux Membres à ce corps , & il les tira des familles Plébéiennes. Tous les anciens Auteurs s'accordent à dire que le Sénat Romain donnait son attache ou décrétoit , & que le peuple ordonnait tel ou tel acte : cependant dans certaines affaires réputées justes , & qui demandaient de la célérité & du secret , le Sénat ne convoquait pas le peuple ; & prenait la décision sur lui. 1°. Il avait la sur-intendance suprême de la Religion , & l'on ne pouvait ériger d'autel , ni consulter les Livres Sybillins sans son ordre. 2°. Il fixait le nombre & la condition des provinces étrangères , qui tous les ans étaient assignées aux Magistrats , & déclarait celles qui devaient être Consulaires , & celles qui devaient être Prétoriennes. 3°. Il avait la suprême autorité dans toutes les affaires militaires , confirmait ou cassait les ordonnances des Généraux , réglait toutes les dépenses de l'armée & du gouvernement , & disposait du trésor public. 4°. Il nommait les Ambassadeurs , &

recevait les Ministres étrangers ; de sorte que pendant l'absence des Consuls la République parut toujours gouvernée par le Sénat.

5°. Il ordonnait les prières publiques , & les actions de grâces aux Dieux pour les victoires , & conférait l'honneur de l'ovation ou du triomphe avec le titre d'Empereur au Général victorieux. 6°. C'était à ses soins qu'était confié l'examen des délits publics , des félonies & des trahisons , ainsi que le jugement des contestations entre les alliés & les villes dépendantes. 7°. Il avait le pouvoir d'interpréter les loix , de les abroger , & dans les cas de dispenser les citoyens de les suivre. 8°. Dans les dissensions civiles le Sénat pouvait accorder aux Consuls un pouvoir illimité par cette simple formule : » Que les Consuls aient soin qu'il n'arrive aucun dommage à la République. « 9°. Il était le maître de proroger ou de renvoyer les assemblées du peuple , d'accorder le titre de Roi à quelque Prince , de déférer des éloges à ceux qui avaient bien mérité de l'Etat , de donner le pardon aux ennemis , de récompenser ceux qui avaient découvert une trahison , & de déclarer quelqu'un ennemi de la patrie.

Dans les cas pressants le Sénat était convoqué par le Dictateur qui avait été créé : dans les circonstances ordinaires , il l'était par les Consuls ; & dans leur absence , par les Préteurs & par les Tribuns. D'abord les Sénateurs furent appelés aux assemblées par un Appariteur , ou par un Courier ,

& quelquefois un Crieur public ; lorsque les affaires exigeaient une prompte décision ; mais dans la suite on convoqua le Sénat par un Edit qui indiquait le tems & le lieu de l'assemblée. Si un Sénateur refusait ou négligeait d'obéir à l'appel, il devait donner des sûretés pour le paiement d'une certaine somme, au cas que les raisons de son absence ne fussent point reçues. A soixante ans tout Sénateur était libre de venir ou de ne pas venir aux assemblées.

Romulus convoquait le Sénat dans le Temple de Vulcain, & Hostilius dans la Curie Hostilie. Après l'expulsion des Rois, cet auguste corps s'assemblait tantôt dans les Temples de Jupiter, d'Apollon, de Mars, de Bellone, de Castor, de la Concorde, de la Vertu, de la Fidélité, & tantôt dans les Curies Hostilienne & Pompéienne.

Une affaire ne devait jamais être proposée dans le Sénat avant le jour, & devait être terminée avant le coucher du soleil, sans quoi la décision était nulle, & sujette à la cassation.

Dans l'assemblée du Sénat le Dictateur & les Consuls avaient des sièges distingués, & il était d'usage de se lever lorsqu'ils entraient : au-dessous des Consuls étaient les Préteurs, les Censeurs, les Ediles, les Tribuns & les Questeurs ; chacun suivant son rang, & tous les Sénateurs sur de longs bancs. L'un des Sénateurs portait le titre de Prince du Sénat, suivant l'institution de Romulus, qui s'était réservé la no-

mination de ce Président de l'assemblée. On choisissait toujours pour remplir cette place un personnage Consulaire, qui avait été revêtu de la dignité de Censeur, & dont la probité & la sagesse étaient reconnues.

Lorsque le Sénat était assemblé, les Consuls prenaient avant tout les auspices, & après avoir rempli les devoirs ordinaires de la Religion par les sacrifices & les prières, ils déclaraient les motifs de la convocation de l'assemblée. Tout ce qui regardait le culte des Dieux était expédié sur le champ. Ensuite le Consul proposait un point, on le discutait, & lorsqu'il était question de rendre un décret, il prenait l'avis des Sénateurs, qui ne devaient parler qu'à leur tour. Toutes les fois qu'un Sénateur donnait son avis, il se levait de son siège, & demeurait debout jusqu'à ce qu'il eût achevé de parler.

Il semble qu'on ne pouvait être Sénateur qu'à l'âge de vingt-huit ans ; car les Romains n'entraient qu'à dix-sept ans dans le service militaire, & ils devaient servir dix ans, avant que de pouvoir prétendre à aucune Magistrature civile. Tout Sénateur devait avoir un bien suffisant pour soutenir sa dignité ; & si l'on en croit Suetone, ce bien était fixé à huit cens sesterces ; ce qui, suivant le calcul de la monnaie anglaise, monte de six à sept mille livres, somme suffisante dans les beaux jours de Rome, mais qui du tems de Plinie aurait paru bien médiocre.

C'était dans l'ordre des Sénateurs que l'on choisissait les Ambassadeurs, & ceux que l'on chargeait des négociations étrangères; ceux-même qui voyageaient pour leurs affaires particulières, ou pour leur propre satisfaction, étaient par-tout traités avec les honneurs dûs aux Ambassadeurs, & on leur fournissait à eux & à leur suite les vivres dont ils pouvaient avoir besoin. Dans les Provinces de la République, ils pouvaient se faire précéder par des Lieutenants. Dans la Capitale ils n'étaient pas moins distingués des autres citoyens: leurs places étaient marquées dans les fêtes & les jeux publics; lorsqu'on offrait des sacrifices à Jupiter, ils jouissaient seuls du droit de donner des fêtes publiques dans le Capitole, revêtus de leurs habits de cérémonie. La forme de leurs souliers était particulière, & différente de celle des autres Romains. La couleur en était noire, & la forme en quelque sorte semblable à nos brodequins. A l'égard de la toge & de la robe du Sénateur, elles ne différaient point de celles des autres citoyens; mais les Consuls & les Tribuns portaient toujours pendant l'année de leur Magistrature la prétexte qui était une robe bordée d'une bande de pourpre.

Il y avait aussi des Sénateurs Pédaires; & ce nom fut donné aux Chevaliers qui entraient dans le Sénat, pour les distinguer des Sénateurs d'un rang supérieur. Les Sénateurs Pédaires ne donnaient point leurs avis; mais lorsqu'il arrivait une division dans l'as-

semblée, ils passaient du côté de ceux dont ils approuvaient les avis.

SENATUS - CONSULTE Romain. C'était une délibération du Sénat, ou quelque règlement concernant l'Etat. Il était toujours souscrit par un grand nombre de Sénateurs: les signatures étaient appelées les autorités des *Senatus Consultes*, & telle était leur forme: *In Senatu fuerunt CCC. LXXXLLL*. On mettait les noms des Sénateurs, & celui de la tribu dont ils étaient.

Quelquefois au moment de passer un décret, un Tribun, par la simple opposition, & sans être obligé d'en rendre raison, renversait d'un seul mot tout ce qui venait d'être résolu. Cependant si les avis du Sénat étaient unanimes, le décret passait, en changeant seulement de nom, & on l'appellait *l'autorité du Sénat*: alors il était inscrit sur les registres de ce corps, pour rendre témoignage des sentimens des Sénateurs, & faire retomber sur le Tribun la haine de l'opposition faite à un acte avantageux. Souvent avant de tenter de faire passer un décret dans les cas importants, on annonçait que celui qui s'y opposerait serait regardé comme ayant travaillé contre les intérêts de la République; mais les Tribuns éludaient cette clause, tantôt par des scrupules en matière de Religion, tantôt à l'occasion de quelque prétendu passage des Livres Sibyllins, qu'on devait consulter, & qu'ils interprétaient à leur gré. D'autrefois ils élevaient des contestations qui

duraient jusqu'à la nuit, & l'on était obligé de se retirer sans avoir rien décidé. Lorsque les fêtes des Bacchanales furent défendues à Rome, on ordonna que personne n'osât les célébrer, à moins d'une permission du Sénat, composé au moins de cent Sénateurs, ce qui prouve qu'il fallait un certain nombre de peres conscris, pour donner quelque force à un décret du Sénat.

Lorsque le nombre des Sénateurs fut porté à cinq cens, on promulgua une loi qui ôta au Sénat le pouvoir d'absoudre qui que ce fût de l'obligation des loix, si deux cens Sénateurs ne se réunissaient pour en dispenser.

Les décrets du Sénat étaient lus & publiés aussitôt que rendus, & l'on en déposait une copie authentique au Capitole dans le trésor public : sans cette précaution, le décret n'était pas regardé comme valide.

Il ne paraît pas que les décrets du Sénat eussent force de loi ; car Cicéron en plaidant la cause d'un de ses cliens qu'il défendait, sur le mépris qu'il avait marqué pour un décret du Sénat, déclare que ce décret ne pouvait avoir aucun effet, puisqu'il n'avait point été porté au peuple pour y donner force de loi.

Dans les dangers pressans les anciens Sénateurs s'assembloient secrètement pour délibérer sur les moyens de les prévenir ; c'est ce qu'on appelait Sénatus-Consulte secret.

On nommait Sénatus-Consulte Macédonien, celui par lequel il était ordonné que toute action

fût déniée à celui qui prêterait de l'argent à un fils en puissance de son pere. Il n'est point reçu dans les pays coutumiers.

Le Sénatus-Consulte Velléen est celui par lequel les femmes ne peuvent pas s'obliger valablement pour d'autres, & pour ce fait ne peuvent être poursuivies. Il a été long-tems observé en France, & l'est encore en Normandie ; mais sous Henri IV il fut abrogé dans les autres Provinces de France.

SÉNÉCHAL de France. (grand) Sous le règne de Louis VI ; dit le Gros, la charge de grand Sénéchal était sans doute la première de l'Etat, & réunissait les fonctions du grand Maître d'Hôtel, du Connétable, & du Comte du Palais. On en peut juger par le traité conclu entre le Roi Louis le Gros & le Comte d'Anjou, grand Sénéchal de France : » Dans » les cérémonies d'éclat, (mar- » que le traité) lorsque le Roi » mangera en public, le Comte » se tiendra assis jusqu'au moment » du service : alors il recevra les » plats ; pour les placer sur la » table ; après le repas, il se re- » tirera chez lui sur un cheval » de guerre, dont il fera présent » au cuisinier du Roi, lequel lui » enverra un morceau de viande, » & le pannetier y joindra deux » pains avec trois chopines de » vin. A la guerre le grand Sé- » néchal fera préparer pour le Roi » un pavillon qui puisse contenir » cent personnes. Au départ de » l'armée, il commandera l'avant- » garde, & au retour l'arrière- » garde ; & quelque chose qui

» arrive , le Roi ne pourra lui
 » faire aucun reproche : pour ce
 » qui regarde l'administration de
 » la Justice , tout jugement porté
 » par le grand Sénéchal , ne sera
 » point réformé ; & dans les con-
 » testations sur les Sentences ren-
 » dues par les Juges Royaux , sa
 » décision fera loi. «

SÉNÉCHAUX. Officiers, dont l'autorité s'étendait autrefois en France sur les loix, les armes & les finances. Quelques-uns prétendent que les Sénéchaux de Province & les Baillis n'étaient primitivement que de simples Commissaires que le Roi envoyait dans les Provinces, pour examiner si la justice était bien rendue par les Prévôts, Vicomtes & Viguers. Quoiqu'il en soit, sous la troisième race ils étaient érigés en titre d'office, & depuis Louis XI, ils n'épargnerent rien pour se rendre héréditaires.

Ils ont toujours été Officiers d'épée, & ont, comme les Baillis d'épée, le commandement des armes ; mais on ne leur a laissé que la conduite de l'arrière-ban pour marque de leur ancien pouvoir, & en leur ôtant le manie- ment des finances, on leur a donné des Lieutenans de robe longue, pour rendre la Justice en leur nom. Ils ont conservé la simple séance à l'audience, & l'honneur que les sentences & contrats sont intitulés en leur nom.

On appelait autrefois Sénéchal ou Duc, un grand Officier créé par les Ducs de Normandie, qui rendait la Justice pendant la cessation de l'Echiquier ; il renvoyait & réformait les jugemens rendus

par les Baillis. Par les Lettres qui rendirent l'Echiquier fixe & perpétuel sous Louis XII, en 1499, il est porté qu'arrivant le décès du grand Sénéchal de Brézé, cette charge demeurerait éteinte, & que sa juridiction serait abolie.

Le grand Sénéchal d'Angleterre était autrefois le premier Officier de la Couronne ; & cette charge, sans doute trop dangereuse, fut supprimée par le Roi Henri IV. On en crée un pour le sacre des Rois, & lorsqu'il faut juger un Pair du Royaume, accusé d'un crime capital.

SENNAR. (Royaume de) C'est un petit Etat d'Afrique, qui était autrefois tributaire de l'Empire des Abbyssins, & qui est aujourd'hui dépendant du Roi de Fungi. Les habitans de ce Royaume ont le visage noir, les lèvres épaisses, & le nez écrasé. Les femmes riches sont couvertes d'une voile de coton ; elles ont les cheveux tressés, & leur tête, leurs jambes, & leurs oreilles sont chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, & de verres de différentes couleurs. Les pauvres filles portent seulement un petit morceau de toile qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Les enfans vont exactement nus. La chaussure des deux sexes est une semelle attachée avec des cordons. Ces malheureux vivent d'une espèce de pain fait avec une graine, appelée *dora* : leurs maisons sont de terre, & couvertes de feuillages : le palais de leur Roi est de briques cuites au soleil ; il est ordinairement vêtu d'une robe de soie, avec une ceinture

de toile de coton : il porté sur la tête un turban blanc , & ne paraît en public qu'avec une gaze de soie sur le visage.

SENS allégorique. C'est précisément une histoire. L'esprit humain a toujours voulu déterminer toutes les causes dont il ressentait les effets : les Payens en conséquence de cette vivacité à imaginer des causes frivoles de la plupart des effets naturels, dirent que l'amour était inspiré par une divinité particulière : ils supposèrent que Prométhée avait dérobé le feu du ciel, que Cérès inventa le bled, Bacchus le vin, &c. & dit le Pere Sanadon, (Poésies d'Hor, t. I, p. 504.) le vulgaire superstitieux fut la dupe des visionnaires qui inventèrent toutes ces fables. Dans la suite des tems, lorsque les gens instruits voulurent mettre toutes ces histoires dans le creuset de la raison, il se trouva des espèces de mystiques qui s'efforcèrent d'envelopper toutes les fabuleuses absurdités qu'elles renfermaient sous le voile des allégories & des sens figurés, auxquels les premiers Auteurs n'avaient jamais pensé.

Il y a eu un tems où la fureur de l'allégorie a été portée au point le plus singulier. Des Auteurs ont découvert l'image des révolutions de la langue latine dans la statue que Nabuchodonosor vit en songe. Cette statue était d'une grandeur extraordinaire, & la langue latine était d'un usage général. La tête de la statue était d'or ; c'est le siècle d'or de cette langue ; le tems de Térence, de César, de Cicéron,

de Virgile, en un mot le siècle d'Auguste. La poitrine & les bras de la statue étaient d'argent, c'est le siècle d'argent de cette langue ; qui commence à la mort d'Auguste, & finit à celle de Trajan : le ventre & les cuisses de la statue étaient d'airain, c'est le siècle d'airain de la langue latine, depuis la mort de Trajan, jusqu'à la prise de Rome par les Goths en 410 : les jambes de la statue étaient de fer, & les pieds partie de fer & partie de terre, c'est le tems de l'entière décadence de cette langue, qui à peine s'est conservée dans les prières de l'Eglise ; enfin une pierre abattit cette statue, & de même la langue latine cessa d'être une langue vivante.

Ainsi l'on peut tout expliquer allégoriquement : heureux celui qui fait un bon choix ; mais on aime beaucoup mieux aujourd'hui la réalité du sens littéral.

SENS de l'Ecriture. Les Théologiens distinguent ordinairement cinq Sens dans l'Ecriture. 1°. Le Sens grammatical : 2°. le sens littéral ou historique : 3°. le Sens allégorique ou figuré : 4°. le Sens anagogique : 5°. le Sens tropologique ou moral. Le Sens grammatical est celui que les termes du texte présentent d'abord à l'esprit. Le Sens littéral est celui qui s'attache au fait que le récit présente. Le Sens allégorique est celui qui recherche ce qui est caché sous l'événement dont il est parlé dans l'histoire. Par exemple le mariage d'Abraham avec Agar, qui fut ensuite répudiée à cause de son insolence & de celle de son fils,

« fils ; est la figure de la Synago-
 « gue qui n'a été qu'une esclave ,
 « & qui a été réprouvée à cause
 « de son ingratitude & de son in-
 « fidélité. Sara est la figure de l'Egli-
 « se , & Isaac la figure du peuple
 « choisi. Le Sens anagogique ou de
 « convenance est celui qui rapporte
 « quelques expressions de l'Ecriture
 « à la vie éternelle , à la béati-
 « tude , &c. Le Sens moral est celui
 « qui tire des réflexions de ce qui
 « est dit dans l'Ecriture , afin de
 « les appliquer à la conduite de la
 « vie.

Quelques Théologiens ont re-
 marqué les cinq sens dont nous
 venons de parler , dans le seul
 mot Jérusalem. Selon le Sens gram-
 matical il signifie *union de paix* ;
 selon le littéral , une ville *capitale*
de la Judée ; selon l'allégo-
 rique , *l'Eglise militante* ; selon
 l'anagogique , *l'Eglise triomphan-
 te* ; selon le moral , *l'ame fidèle* ,
 dont Jérusalem est une espèce de
 figure.

SENTIMENT sur le Phœnix.
 Hérodote est le premier Auteur
 qui ait fait mention de cet oiseau
 fabuleux. « Il y a , dit-il , un oi-
 « seau sacré qu'on nomme Phœ-
 « nix ; je ne l'ai jamais vu qu'en
 « peinture. Aussi ne le voit-on
 « pas souvent en Egypte. Les
 « Héliopolitains disent qu'il y
 « vient tous les cinq cens ans ,
 « lorsque son pere est mort. S'il
 « ressemble à la peinture que j'ai
 « vue , il est de la forme & de
 « la grandeur d'un aigle : son
 « plumage est doré & entre-mêlé
 « de rouge : ils en rapportent des
 « choses peu vraisemblables. Ils
 « disent que venant de l'Arabie

« dans le Temple du Soleil , il
 « y porte son pere enveloppé de
 « myrrhe , & qu'il l'enterre dans
 « ce Temple ; que pour le porter
 « il fait premièrement avec de la
 « myrrhe une masse en forme
 « d'œuf aussi grosse qu'il la peut
 « porter , ce qu'il essaye : qu'a-
 « près cet essai il creuse cette
 « masse , & met son pere dedans ;
 « qu'il la rend de même poids
 « qu'elle était auparavant ; qu'il
 « la referme avec de la myrrhe ,
 « & qu'il l'apporte ensuite en
 « Egypte dans le Temple du So-
 « leil. »

Solin , saint Clément Romain ,
 & saint Cyrille de Jérusalem ,
 parlent de cet oiseau comme si
 son existence avait été prouvée.
 « C'est chez les Arabes , dit Solin ,
 « que naît le Phœnix , oiseau
 « grand comme un aigle ; & dont
 « la tête est ornée de plumes qui
 « forment une espèce de cône ;
 « sa gorge est entourée d'aigret-
 « tes ; son cou est brillant comme
 « l'or ; le reste du corps est de
 « couleur pourpre ; excepté la
 « queue où l'azur est mêlé avec
 « l'éclat de la couleur de rose :
 « on a éprouvé qu'il vit cinq
 « cens quarante ans . . . Sous le
 « Consulat de Plautius Sextius &
 « de Publius Apronius , le Phœ-
 « nix vint en Egypte , fut pris
 « l'an 800 de la fondation de
 « Rome , & exposé dans une as-
 « semblée par ordre du Prince
 « Claude. Ce fait est rapporté
 « non-seulement dans les actes de
 « la censure de Claude qui sub-
 « sistent encore , mais aussi dans
 « ceux de la ville de Rome. »

Le témoignage de S. Clément

Romain n'est pas moins précis.
 « Considérons, dit-il, un prodige
 « qui arrive en un pays oriental,
 « savoir en Arabie. Il y a un
 « oiseau qu'on appelle Phœnix,
 « qui est singulier & unique en
 « son-espece, & qui vit cinq cens
 « ans. Lorsqu'il est prêt de mourir, il se fait avec de l'encens,
 « de la myrrhe, & d'autres aromates, un cercueil, dans lequel il entre à tems marqué,
 « & meurt. Lorsque sa chair est corrompue, il en naît un ver qui se nourrit de l'humeur de l'animal mort, & se revêt de plumes. Ensuite devenu plus fort, il prend le cercueil où sont les os de son prédécesseur, & le porte de l'Arabie jusqu'à Héliopolis, ville d'Egypte. Il y vole de jour en présence de tous les habitans, & va le poser sur l'autel du Soleil, & s'en retourne. Les Prêtres consultent leurs chroniques, & trouvent que cet oiseau vient tous les cinq cens ans. »

Après des témoignages aussi authentiques, & appuyés par ceux d'une foule d'Ecrivains respectables, qui oserait traiter de fable l'histoire du Phœnix ? Pour détruire cette opinion populaire, il ne faut que remarquer que toutes les relations qui attestent la réalité du Phœnix se contredisent; qu'aucun Auteur ne dit, je l'ai vu, j'en suis témoin. Et qui aurait pu avancer qu'il a observé que le Phœnix vit cinq cens ans ? Comment auroit-on pu découvrir qu'il est le seul de son espece ? Hérodote n'avait vu cet oiseau qu'en peinture. Celui dont parle

Tacite, qui parut en Egypte sous l'Empire de Tibère, fut regardé comme un faux Phœnix, entièrement différent de celui dont les anciens avaient parlé. Plinè à ce sujet en dit autant.

Ce qui a peut-être contribué à tromper les Auteurs de l'antiquité, c'est l'équivoque du mot Phœnix, qui signifie *palme* ; & ce qu'on racontait de certains palmiers après qu'ils étaient morts. Ceci n'était d'abord qu'une expression figurée, qui marquait la grande fertilité de la terre, où l'on disait que ces sortes de palmiers croissaient de nouveau, & que plusieurs prirent à la lettre dans la suite. L'arbre fut métamorphosé en Phœnix, du nom du palmier à qui il devait son origine. On attribua à cet oiseau imaginaire ce qu'on avait dit de l'arbre.

Cette fable, si singulièrement accréditée, fait voir jusqu'où peut aller la crédulité de certaines personnes instruites & éclairées, & quel progrès peut faire une erreur avancée sérieusement par un Ecrivain célèbre.

SENTIN. Divinité du Paganisme que les anciens faisaient présider à tout ce qui avait le sentiment. Il était particulièrement invoqué par les femmes, au moment des douleurs de l'enfantement, afin qu'il donnât des sens bien disposés à la créature qu'elles allaient mettre au monde.

SÉPARATION. Il y a deux sortes de Séparations qui regardent les personnes mariées, celle de biens, & celle de corps.

Souvent les conjoints sont séparés par contrat de mariage, &

Dans ce cas la femme est autorisée à toucher les revenus, & elle paye pension à son mari.

La Séparation de biens ne peut être demandée que par la femme en cas de dissipation de son mari; & lorsque sa dot est en péril, elle doit se faire autoriser par Justice, à l'effet de poursuivre sa Séparation. L'effet de la Séparation ordonnée par Justice, est que la femme peut seule, sans l'administration de son mari, faire tous actes d'administration, & même ester en jugement; mais elle ne peut, sans une autorisation spéciale de son mari, ou par Justice à son refus, faire aucun acte qui emporte aliénation. Pour rendre la Séparation valable, il doit être fait inventaire & procès-verbal des meubles de son mari. En cas de démence de la part de l'époux, la Séparation a lieu, quoiqu'il n'y ait point de dissipation de sa part.

Chez les Grecs & chez les Romains la voie du divorce était ouverte aux époux, selon les cas, & son effet opérait la dissolution du mariage, en sorte que chacun des conjoints étaient libres de se remarier.

Chez nous la Séparation d'habitation n'emporte pas la dissolution du mariage.

Les causes pour lesquelles une femme peut demander la Séparation sont :

1°. Les sévices & mauvais traitements, mais il faut qu'ils soient considérables.

2°. Si le mari est convaincu d'avoir attenté à la vie de sa femme.

3°. S'il vit dans la débauche, & qu'il y ait du danger pour la femme.

4°. S'il accuse sa femme d'adultère, ou autres faits graves contre l'honneur, & qu'il y succombe.

5°. La folie & la fureur du mari, lorsqu'elles donnent lieu d'appréhender pour la vie de la femme.

6°. S'il a conçu contre sa femme une haine capitale.

La Séparation ne doit être ordonnée que sur des preuves suffisantes, soit par écrit, s'il y en a, ou résultant d'une enquête ou information.

Si la femme obtient la Séparation, le mari ne peut la contraindre à retourner avec lui : si au contraire elle est déboutée de sa demande, on la condamne à revivre avec son mari.

La Séparation consommée, les conjoints ne peuvent plus se succéder en vertu du titre *vir unde & uxor*. Si après la Séparation les époux se remettent ensemble, toutes choses sont rétablies dans le même état où elles étaient auparavant.

SÉPARATISTES. En Angleterre on donne ce nom à toutes les sectes, telles que les Presbytériens, les Puritains, les Quakers, &c. qui ont établi des Eglises séparées par opposition à l'Eglise Anglicane, qui est la seule autorisée par la loi.

SEPHARITES. Secte Musulmane, opposée à celle des Mozabites. Les Sepharites reconnaissent en Dieu des attributs de bonté, de puissance, d'éternité, &c. mais

ils lui donnent une figure visible , & ils prétendent qu'elle est composée de parties corporelles & spirituelles : ils ajoutent que les organes de son corps ne sont sujets ni à l'altération , ni à la corruption.

SEPT. C'était le nombre favori des anciens Hébreux , & que superstitieusement ils estimaient mystérieux , à cause du Sabbat qui revenait le septième jour de la septième année , qui était l'année du repos de la terre , & des sept semaines de sept années qui formaient leur jubilé. On trouve souvent dans l'Écriture le nombre de sept : sept Églises , sept chandeliers , sept branches au chandelier d'or , sept lampes , sept étoiles , sept sceaux , sept anges , sept trompettes , sept phioles , sept têtes de dragons , sept diadèmes qu'elles portent.

Le nombre de sept était aussi un nombre mystérieux chez les Payens. Dans leurs sacrifices ils immolaient souvent sept victimes ; ce nombre était consacré aux sept planètes , & suivant les Magiciens il avait la vertu d'en tirer les génies , & de les forcer à descendre sur la terre.

SEPT Dormans. (les) Les Musulmans ont emprunté des Chrétiens l'histoire des sept Dormans , que la plupart de ces derniers révoquent en doute. Ils disent avec les Chrétiens orientaux que ces jeunes gens entrèrent dans une caverne du mont Cavous , situé à l'orient de la ville d'Ephèse , sous le règne de l'Empereur Dèce , ce cruel persécuteur des Chrétiens , dont ils étaient valets

de chambre , & qu'ils y dormirent jusqu'au règne de Théodose le jeune pendant l'espace de cent quarante ans. Lorsqu'ils sortirent de la caverne , l'Empereur , le Patriarche , & les Evêques vinrent les voir , leur parlèrent , & ils moururent. Les Musulmans disent pour exprimer la force de l'éducation , qu'un chien qui entra dans la grotte avec les sept Dormans , devint raisonnable par le long séjour qu'il y fit avec eux. C'est ce chien auquel ils donnent une place dans le ciel avec l'ânesse de Balaam & celle du Messie. Lorsqu'ils parlent d'un avare , ils disent proverbialement : » Il ne jetterait pas un os au » chien des sept Dormans. «

SEPTANTE. (version des) C'est ainsi qu'on nomme une traduction grecque des Livres de Moïse , entreprise par ordre de Ptolomée Philadelphie , Roi d'Égypte. Ce Prince ayant fort à cœur de remplir de toutes sortes de Livres la fameuse bibliothèque qu'il formait à Alexandrie , chargea l'Athénien Démétrius de Phalère de lui en rassembler autant qu'il en pourrait découvrir. Démétrius apprit que les Juifs possédaient un Livre qui contenait les loix de Moïse ; il en avertit le Roi , qui consentit d'en faire venir une copie de Jérusalem , avec des gens capables de le traduire en grec : ce fut à cette occasion qu'Aristée , Sosibius de Tarente & André , tous trois chéris de Ptolomée , & amis de la nation , demandèrent à ce Prince la liberté des Juifs esclaves dans l'Égypte , & ils l'obtinrent. Pro-

lomée écrivit à Eléazar, souverain Sacrificateur à Jérusalem, & lui demanda le Livre de Moïse, & six personnes de chaque tribu pour le traduire en grec. Aristée & André, porteurs de cette lettre, réussirent pleinement dans leur commission, & revinrent à Alexandrie avec une copie authentique de la loi des Juifs, écrite en lettres d'or, & avec soixante-douze Interprètes, auxquels le Roi fit présent de trois talens, avec ordre de se rendre aussi-tôt dans l'isle de Pharos, & de travailler à leur version. L'ouvrage fut achevé en soixante-douze jours; il fut lu & approuvé par Ptolomée, qui fit encore présent à chaque traducteur de trois habits magnifiques, de deux talens en or, d'une coupe d'or d'un talent, & il les renvoya dans leur pays. Tel est le précis de ce qu'on rapporte au sujet de cette fameuse version: mais saint Augustin & saint Jérôme traitent cette histoire de fable mal inventée. Il paraît certain qu'on ne traduisit d'abord en grec que la loi, c'est-à-dire, les cinq Livres de Moïse; que la traduction des Prophètes ne fut achevée que sous le règne d'Antiochus Epiphane, & qu'ensuite des particuliers traduisirent le reste pour leur usage domestique.

C'est dans la version qui porte le nom des Septante que les Gentils ont puisé la première connaissance du Messie, les preuves sans réplique de la vérité de la Religion Chrétienne, & l'accomplissement des prophéties dans la personne de Jésus-Christ, qui ne pouvaient

leur paraître suspectes ni concertées, puisqu'il y avait plus de deux cens ans qu'ils les lisaient dans leur propre langue.

SEPTEMBRE. Septieme mois de l'année Romaine, qui était dédié à Vulcain. On le trouve personnifié sous la figure d'un homme presque nud, ayant sur l'épaule une espee de manteau qui semble flotter au gré des vents. Il tient dans la main gauche un lézard attaché par une jambe à une ficelle. A ses pieds sont deux cuves préparées pour la vendange. Le troisieme jour de ce mois on célébrait la fête des Dionysiaques ou des Vendanges; le quatre les jeux Romains qui duraient huit jours; le quinze les grands jeux *Circenses*, voués pendant cinq jours; le vingt la naissance de Romulus, & le trente les Médétrinales. (*Voyez ces titres.*)

SEPTEMVIRI. Nom que les Romains donnaient à sept Prêtres, qui étaient particulièrement chargés de l'arrangement des lectisternes ou festins publics que l'on présentait aux Dieux dans les occasions importantes. On les appellait aussi *Epalones*.

SEPTENAIRE. (Régent) C'est celui qui a professé pendant sept années dans l'Université de Paris. Les Régens Septenaires sont préférés pour les bénéfices dans les mois, de rigueur à tous les Gradués nommés; en cas de concurrence entre plusieurs Régens Septenaires, le plus ancien Gradué l'emporte. Pour jouir de ce privilège, il faut avoir son *quinquennium*. Ceux qui ont été prin-

cupaux d'un College célèbre & de plein exercice pendant sept années entieres & sans interruption, ont le même privilege, qui a lieu contre tous les Gradués, même des autres Universités, & pour des bénéfices même situés hors du diocèse de Paris.

SEPTÉRIE. Nom d'une fête que l'on célébrait tous les neuf ans à Delphes en mémoire du combat & de la victoire d'Apollon contre le serpent Python. On dressait une cabane de feuillages dans la nef du Temple d'Apollon, que l'on supposait représenter l'autre qui servait de retraite à Python. Une foule de gens venaient en silence y donner assaut, ensuite un jeune homme qui avait pere & mere mettait le feu dans la cabane avec une torche ardente : tout alors était brisé, renversé, & l'on s'enfuyait avec précipitation par les portes du Temple. Le jeune homme sortait de la contrée ; & après avoir parcouru divers lieux où il était réduit en servitude, il arrivait enfin à la vallée de Tempé, où on le purifiait avec beaucoup de cérémonies. Tout ceci avait rapport à une certaine tradition, qui disait que le combat d'Apollon contre Python s'était passé à Delphes, que le monstre ayant été blessé par le Dieu, s'était enfui jusques dans la vallée de Tempé, où Apollon qui le poursuivait le trouva mort, & même enterré ; Aix, fils du monstre, lui ayant rendu ce dernier devoir.

SEPTIMONTIUM. Nom que les Romains donnaient à une fête qu'ils commencèrent à célébrer,

lorsqu'ils eurent enfermé la septieme montagne dans Rome. Ce jour-là on offrait sept sacrifices aux Dieux en sept endroits différens, & les Empereurs prirent le tems de cette solemnité pour faire des largesses au peuple.

SÉPULCHRAUX. Hérétiques qui donnant au mot *enfer* le nom de *sépulchre*, prétendaient que Jésus-Christ était bien descendu aux enfers quant au corps, mais non quant à l'ame.

SÉPULTURE. Nous ne parlerons point des cérémonies qui s'observent aux funérailles des morts dans la communion Catholique, elles sont assez connues : nous dirons seulement que la Sépulture en terre bénite est refusée aux Juifs, aux Apostats, aux Infidèles, aux Hérétiques & Schismatiques, aux excommuniés & interdits, à ceux qui ont frappé quelque Ecclésiastique sans avoir fait satisfaction avant leur mort, à ceux qui se sont tués eux-mêmes, qui sont morts en duel, qui ont blasphémé ou commis d'autres péchés éclatans, enfin à ceux qui n'ont pas satisfait aux ordonnances de l'Eglise touchant la confession & la communion.

SÉPULTURE. Tous les anciens se sont réunis à regarder la Sépulture des morts comme un devoir inviolable, dont on ne pouvait se dispenser sans encourir la vengeance des Dieux. Personne, & même les criminels ne pouvaient être privés de la Sépulture parmi les Juifs. Chez les Romains on mettait sur les sépulchres de ceux qui avaient été déclarés infâmes, *tacito nomine*. Au commencement

de la République Romaine, tous les citoyens avaient leur Sépulture dans la ville ; mais la loi des douze tables le défendit pour éviter l'infection , & l'on n'accorda la Sépulture dans Rome qu'aux Vestales , & à un petit nombre de particuliers qui avaient bien mérité de la patrie. Les Chinois ont leurs Sépultures hors des villes , & autant qu'il leur est possible sur les hauteurs.

SÉRAPIS , fameuse Divinité des Egyptiens. Sérapis était regardé comme une Divinité universelle qui représentait Esculape, Osiris, Jupiter, Pluton : c'était un Dieu unique, qui comprenait les attributs de toutes les autres Divinités ; ce qui fit accuser les premiers Chrétiens , & même les Juifs , qui n'adoraient qu'un seul Dieu , d'adorer Sérapis. C'était à ce Dieu qu'était consacré le superbe Temple d'Alexandrie ; & telle est la fable inventée par Ptolomée Soter, fils de Lagus, pour placer dans cet édifice la statue de Jupiter-Plutus, que révéraient les habitans de la ville de Sinope. Comme ce Prince était incertain à quel Dieu il devait dédier son nouveau Temple, il feignit une vision pendant laquelle un génie d'une grande beauté , & d'une taille au-dessus de l'humaine, lui étant apparu, lui avait conseillé de faire venir sa statue du Pont : Ptolomée Soter fit part de son prétendu songe à Timothée, savant Athénien de la race des Eumolpides, qui lui conseilla d'envoyer une ambassade à Scydrôthèmes, Roi de Sinope, pour obtenir de lui la statue de Ju-

pter. Ce Prince garda trois ans Timothée, qui s'était chargé de la commission ; mais au bout de ce tems, le Dieu lui-même déclara sa volonté, en se rendant de son Temple sur le vaisseau de l'Ambassadeur ; & pour rendre le miracle plus éclatant, les vents portèrent Timothée & la statue dans le port d'Alexandrie en trois jours. Ptolomée Soter ne manqua pas d'assurer que la statue ressemblait parfaitement au génie qui lui était apparu en songe. Le culte du Dieu Sérapis passa bientôt dans la Grèce , & dans la suite chez les Romains qui lui éleverent un Temple dans le cirque de Flaminus, & instituerent des fêtes en son honneur. Ce Dieu était sur-tout invoqué par les jeunes gens pour obtenir de lui, comme une faveur signalée, de trouver des femmes qui se prêtassent à leurs desirs criminels. Le culte de cette Divinité, après avoir causé beaucoup de désordre dans Rome, fut aboli par les Empereurs , & Théodose détruisit le Temple d'Alexandrie.

SÉRAPIS (oracle de) Canope & Babylone étaient les deux endroits célèbres où ce Dieu des Egyptiens rendait ses oracles. On voyait continuellement sur le canal d'Alexandrie à Canope des bateaux remplis d'une prodigieuse multitude de pèlerins, qui venaient consulter le Dieu Sérapis. Lorsque par ordre de l'Empereur Théodose, on détruisit le Temple de cette fausse Divinité, on le trouva tout plein de chemins couverts, & de machines disposées pour les fourbe-

ries des Prêtres. » Il y avait , dit
 » Ruffin , entr'autres choses , une
 » petite fenêtre à l'orient du Tem-
 » ple par où entrait à certains
 » jours un rayon du soleil qui
 » allait donner sur la bouche de
 » Sérapis. Dans le même-tems on
 » apportait un simulacre du soleil
 » qui était de fer , & qui étant
 » attiré par de l'aimant caché dans
 » la voûte , s'élevait vers Sérapis.
 » Alors on disait que le soleil
 » saluait ce Dieu ; mais quand
 » son simulacre de fer retombait ,
 » & que le rayon se retirait de
 » dessus la bouche de Sérapis , le
 » soleil lui avait fait assez sa
 » cour , & il allait à ses affai-
 » res. «

L'oracle de Sérapis à Babylone rendait ses réponses en songe. On fait que ce Dieu répondit à ceux des courtisans d'Alexandre qui furent passer la nuit dans son Temple , pour lui demander s'il ne convenait pas que ce Prince se fît apporter devant lui , afin qu'il le guérît , *qu'il devait demeurer où il était*. Réponse ambiguë qui ne chargeait pas l'oracle de l'événement.

SERDEN-GIECHDI. Ce nom signifie en langue Turque un homme qui méprise la vie , & on le donne à une milice que le Sultan lève ou casse à son gré. Chaque soldat reçoit dix aspres par jour ; & lorsqu'il est estropié , sa paie lui est conservée. Cette troupe est sur-tout employée dans les entreprises périlleuses ; elle combat avec une férocity & un courage au-dessus de toute expression ; mais ce qu'il y a de singulier , c'est qu'on ne peut contraindre ces sol-

dats à servir deux fois dans le même poste , au moins Cantemir nous l'assure.

SÉRÉNITÉ. Titre d'honneur que prenaient autrefois les Rois de France , & même quelques Evêques : lorsque le Pape & le sacré College écrivent à l'Empereur , aux Rois & au Doge de Venise , il leur donnent le titre de *Sérénissime Cesar* , ou *Rex* , ou *Princeps*. Le Doge de Venise prend particulièrement le titre de Sérénité. Le Roi de Pologne le donne aux Electeurs dans les lettres qu'il leur écrit , & l'Empereur les traite de Sérénité Electorale. Ce titre dont les Princes Allemands étaient jadis si jaloux , a cédé la place à celui d'Altesse , qui est maintenant en usage. Tous les Electeurs sur-tout sont qualifiés d'Altesse Electorale.

SERES. (les) Peuples qui habitaient une partie de la Tartarie orientale. Les plus anciens Auteurs assurent qu'ils sont les premiers qui aient imaginé la maniere de travailler la soie , qui de chez eux a passé en Perse , dans la Grèce , & enfin en Italie. On croit que la premiere étoffe qui a été vue en Europe , y a été apportée après la conquête de la Perse par Alexandre. Dans la splendeur de l'Empire Romain , on tirait encore de la Perse , les étoffes de soie , dont le luxe fut porté à un point si extravagant.

SERF. L'état des Serfs est mitoyen entre la liberté & l'esclavage. Les Romains avaient des esclaves , & les Français en eurent sous la premiere & la seconde race de nos Rois. Sur la fin de

la seconde race , ces servitudes personnelles furent abolies , ou du moins mitigées , & l'on connut cette classe d'habitans , appelés Serfs, qui attachés irrévocablement à certains fonds , les cultivaient à leur gré , moyennant une quantité décidée de bled & de fruits. Les bâtards & les aubains étaient Serfs du Roi. Les Princes de la troisième race affranchirent quelques communautés d'habitans. Louis Hutin & Philippe le Bel affranchirent tous les Serfs de leur domaine , & donnerent à d'autres Serfs des lettres par lesquelles ils devenaient bourgeois du Roi. Les Seigneurs suivirent ces exemples , & plusieurs Serfs devinrent bourgeois des Seigneurs. Il reste encore des traces de cette servitude dans la Bourgogne , le Bourbonnais & le Nivernais. Dans un pays les hommes sont Serfs de corps & de poursuite ; dans d'autres ils ne sont Serfs qu'à cause des héritages qu'ils tiennent du Seigneur à cette condition : on les appelle Serfs main-mortables ou mortuables.

SERGENS d'Armes. On nommait ainsi les Massiers que le Roi Philippe-Auguste institua pour la garde de sa personne. Ils étaient tous Gentilshommes. A la bataille de Bovines , où ils se distinguèrent par des prodiges de valeur , ils firent vœu de faire bâtir une Eglise en l'honneur de Ste Catherine ; & S. Louis , à leur prière , fonda celle de sainte Catherine du Val des Ecoliers , que possèdent actuellement les Chanoines Réguliers de sainte Geneviève.

Ces Sergens d'armes étaient aussi

Officiers de Justice , & se présentaient à la Chambre des Comptes avec des armes. Ils pouvaient exploiter par tout le Royaume ; le Roi les gageait , & ils jouissaient du droit d'exemption de tailles & de subside. Ils n'avaient d'autres Juges que le Roi & son Connétable. On leur donnait souvent la garde des châteaux situés sur les frontières. Ceux qui demeuraient près du Roi prenaient leurs gages & manteaux , pour le tems qu'ils avaient servi en l'hôtel.

SERGEANT. Officier établi pour faire toutes sortes d'exploits judiciaires & extrajudiciaires , & pour mettre à exécution les jugemens & mandemens de Justice. Ce terme vient du latin *serviens* , qui signifie *servant* ; & ce titre de Sergent que portaient ces sortes d'Officiers leur était anciennement commun avec tous les Nobles qui servaient à la guerre sous les Chevaliers. On appelait les Ecuyers *servientes* , parce qu'ils servaient les Chevaliers , & portaient leur écu : & comme autrefois il fallait être Chevalier pour rendre la justice , les uns & les autres furent nommés *servientes* , d'autant mieux qu'il y avait des Sergens de l'épée ou du plaide de l'épée qui étaient singulièrement établis pour exécuter par les armes les mandemens de Justice. Ceux-là étaient souvent mis en garnison dans les châteaux qui ne se trouvaient pas sur les frontières , & ils allaient en guerre sous les châtelains.

Autrefois les Sergens , tant à pied qu'à cheval , étaient armés & recevaient une solde militaire ;

mais leur service & leur rang était moindre que celui des Ecuyers. C'est pourquoi les Massiers du Roi prirent le titre de Sergens d'armes; & en 1376 le Roi Charles V leur défendit de mettre à exécution les mandemens de justice adressés à tous les Sergens en général : le service des armes & celui de la justice étant deux choses distinctes.

Autrefois les salaires des Sergens, quand ils allaient en campagne, se payaient par journée, & non pas par exploits. Les Sergens à cheval n'avaient que trois sols par jour, & les Sergens à pied dix-huit deniers. Ils ne pouvaient exploiter sans être revêtus de leurs manteaux bigarrés, & sans avoir à la main leur verge ou bâton dont ils touchaient légèrement ceux contre lesquels ils faisaient quelque exploit. Ce bâton était semé de fleurs de lys peintes. Leur casaque était chargée des armes du Roi ou du Seigneur, de l'autorité duquel ils étaient commis dans les villes.

Il y a quatre sortes de Sergens au Châtelet de Paris, savoir, les six Sergens ou Huissiers fieffés, les douze Sergens de la douzaine, les Sergens à cheval, & les Sergens à verge ou à pied.

Les Sergens fieffés, nommés ainsi, parce que leur office fut érigé en fief du tems que l'on inféoda la plupart des Officiers, sont présentement du corps des Huissiers-Commissaires-Priseurs, vendeurs des biens meubles. Ils ont toujours le droit d'exploiter sans demander *permission*, *placet*, *visa*, ni *pareatis*.

Les Sergens de la douzaine sont de l'institution de saint Louis, qui les tira du corps des Sergens à verge, & leur donna dix huit livres cinq sols parisis de gages. Ils portaient sous leurs habits douze petites bandes de soie blanche, rouge & verte. Dès ce tems les Sergens de la douzaine étaient à la nomination du Prévôt de Paris, & comme la garde ordinaire. En 1529 François I ordonna qu'ils porteraient un hocqueton argenté à une salamandre qui était alors sa devise, & une hallebarde.

Les Sergens à cheval & à pied ont été long-tems la seule garde de Paris. Toutes les fois que l'on criait à la justice du Roi, ils devaient courir sur le champ, ainsi que lorsqu'il arrivait un incendie.

SERIPHUS ou SERPHO. Isle de l'Archipel, & l'une des Cyclades, dont les montagnes sont rudes & escarpées. Les Romains avaient une certaine horreur pour cet isle, & ils prétendaient que le séjour en était si affreux qu'ils y reléguaient leurs fameux criminels. Les habitans de Serpho sont pauvres, grossiers & fainéans; & les oignons qu'ils recueillent dans les fentes de leurs rochers, leur paraissent une nourriture si délicieuse, qu'ils ne s'avisent pas de prendre les perdrix qui gâtent le peu de grains & de raisins qu'ils cultivent.

SERMENT. Les premiers hommes ne connurent point l'usage des sermens : la bonne foi regnait parmi eux. Dans la suite divisés par l'intérêt personnel, ils durent

se précautionner les uns contre les autres. Les simples promesses auraient été trop faibles, on inventa le Serment; & pour lui donner plus de force, on le marqua du sceau de la Religion, dans l'espérance que celui qui ne craindrait pas d'être infidèle, redouterait d'être impie. Alors le Serment prit autant de formes que l'imagination extravagante des hommes en prêta à la Divinité. Les Perses, les Grecs & les Romains, jurèrent par le soleil: les Scythes attestèrent l'air & leur cimetière pour vengeurs de l'infraction de leurs promesses. Bientôt tous les peuples jurèrent par les Dieux qu'ils s'étaient forgés; & dans l'ancienne Mythologie, on fait jurer les Dieux mêmes par le Styx. On crut devoir faire accompagner le Serment par un appareil imposant. On fit lever la main, & c'est l'usage le plus ancien, & sans doute le plus naturel: les Rois leverent leur sceptre en haut, les Généraux leurs lances, & les soldats leurs épées. Ensuite on imagina de faire jurer dans les Temples avec pompe, & après avoir fait des libations & des sacrifices. On trouvera dans ce Dictionnaire les différentes superstitions inventées par les peuples pour faire respecter la Religion du Serment.

SERMENT. Les peuples de l'isle de Ceylan ont un grand respect pour le Serment. Un voleur qui ne peut être convaincu de son crime par témoin, est admis à jurer qu'il n'est pas coupable. S'il a des enfans, on l'oblige à les présenter devant les Juges, ou à leur

défaut ses plus proches parens. Alors le voleur doit prendre des pierres, & les placer sur la tête de ses enfans ou de ses proches, en priant ses Dieux qu'ils ne vivent qu'autant de jours qu'il y a de pierres posées sur leur tête, au cas que le vol dont il est soupçonné soit véritable. Ce Serment fait, les parties sont renvoyées, & chacun paie la moitié des frais. Ces insulaires sont persuadés que si le Serment est faux, ces personnes mourront dans le tems précis, & ils jugent de l'innocence de l'accusé par l'effet qui en résulte.

Un meurtrier, pris soixante jours après son crime, ne peut plus être mis à mort.

SERMENT de l'Empereur d'Allemagne. Lorsque l'on procède au couronnement de l'Empereur élu, ce Monarque prête un Serment conçu à peu-près en ces termes :
 » Je promets devant Dieu & ses
 » Anges d'observer les loix, de
 » rendre la justice, de conserver
 » les droits de ma couronne, de
 » rendre l'honneur convenable au
 » Pontife Romain, aux autres
 » Prélats, & à mes vassaux, de
 » conserver à l'Eglise les biens
 » qui lui ont été donnés; ainsi
 » Dieu me soit en aide, &c.
 L'Archevêque, chargé de la cérémonie du couronnement, demande à l'Empereur avant d'y procéder :
 » S'il veut conserver & pratiquer
 » la Religion Catholique & Apostolique ; être le défenseur &
 » protecteur de l'Eglise & de ses
 » Ministres : gouverner suivant
 » les loix de la Justice le Royaume
 » me que Dieu lui a confié, &

» le défendre efficacement; tâcher
 » de récupérer les biens de l'Em-
 » pire qui ont été démembrés ou
 » envahis; enfin s'il veut être le
 » défenseur & le juge du pauvre
 » comme du riche, de la veuve
 » & de l'orphelin. « A toutes ces
 demandes l'Empereur répond *volo*,
 je le veux.

SERMENT des idolâtres du
 Décian. Lorsque les idolâtres du
 Décian sont obligés de jurer, ils
 tracent autour d'eux un cercle de
 cendres, ils en répandent sur leur
 tête, posent une main sur le haut
 de leur front, & l'autre sur la
 poitrine. Dans cette posture, ils
 jurent par leurs idoles; & ce qu'il
 y a de plus remarquable, c'est
 que leur serment est toujours con-
 forme à la vérité.

SERMENT Militaire. On trouve
 dans Aulu-Gelle qu'anciennement
 les Romains, à mesure qu'on les
 enrôlait pour le service, juraient
 » que ni dans le camp, ni dans
 » l'espace de dix mille à la ronde,
 » ils ne voleraient rien chaque
 » jour qui excédât la valeur d'une
 » pièce d'argent; & que s'il leur
 » tombait entre les mains quel-
 » qu'effet d'un plus grand prix,
 » ils le rapporteraient fidèlement
 » au Général, excepté certains
 » effets spécifiés dans la formule
 » du Serment. «

Aussi-tôt que tous les noms étaient
 inscrits, on fixait le jour de l'as-
 semblée générale, & tous les sol-
 dats faisaient un second Serment,
 par lequel ils s'engageaient de se
 trouver au rendez-vous. » Jusqu'à
 » la seconde guerre punique, dit
 » Tite-Live, on n'exigea d'autres
 » Sermens des soldats que celui

» de joindre l'armée à jour nomi-
 » mé, & de ne point se retirer
 » sans congé. « Les soldats se ju-
 raient entr'eux de ne point fuir,
 de ne point sortir de leur rang,
 sinon pour reprendre leur javel-
 lot, pour en aller chercher un
 autre, pour frapper un ennemi,
 pour sauver un citoyen.

L'an de Rome 538, on obligea
 chaque soldat à prononcer un
 nouveau Serment, c'est-à-dire,
 à acquiescer à la formule du Ser-
 ment prononcé par un soldat de
 la légion. Elle se réduisait en
 substance à ce qui suit. » Je jure
 » d'obéir à *tel* Général, d'exécu-
 » ter ses ordres de tout mon pou-
 » voir, de le suivre quelque part
 » qu'il me conduise, de ne ja-
 » mais abandonner les drapeaux,
 » de ne point prendre la fuite,
 » de ne point sortir de mon rang;
 » je promets aussi d'être fidèle au
 » Sénat & au peuple Romain, &
 » de ne rien faire au préjudice de
 » la fidélité qui leur est due. «
 C'est ce qu'on appelait *jurare in*
verba Imperatoris.

Les Romains connaissaient trois
 sortes d'engagemens pour les trou-
 pes, qui avaient chacun leur Ser-
 ment particulier. Le premier s'ap-
 pellait *sacramentum*, & chaque
 soldat prêtait Serment d'être fidèle
 à son Général, &c. Le second
 s'appellait *conjuratio*, c'est-à-
 dire, que dans les troubles ou
 invasions des ennemis chaque sol-
 dat, ne pouvant prêter son Ser-
 ment en particulier, le Consul
 montait au Capitole, & de-là le-
 vant deux étendards, l'un cou-
 leur de rose pour l'infanterie,
 l'autre bleu pour la cavalerie; il

s'écriait : « Quiconque veut le
 « salut de la République , qu'il
 « me suive. » Alors tous les sol-
 dats juraient en corps d'être fi-
 deles.

Le troisieme engagement se
 nommait *evocatio* : c'était lorsque
 les Magistrats envoyaient dans les
 Provinces lever des troupes pour
 les besoins de la République. Ceux
 qui étaient chargés de ces levées ,
 prenaient le Serment des enrôlés.

SERMENT des Scythes. Lorsque
 ces ancêtres des Tartares de nos
 jours voulaient se jurer une ami-
 tié inviolable , l'un d'eux se fai-
 fait une incision au bras , rece-
 vait le sang qui coulait dans un
 vase , & chacun trempait dedans
 la pointe de son épée , & la suc-
 cait avec joie.

SERMON. Pour donner une
 idée de l'éloquence de la chaire
 dans le milieu du seizieme siecle ,
 il ne faut que rapporter un frag-
 ment d'un Sermon sur la Mag-
 deleine , prêché par Bibauc , mort
 Général des Chartreux , & l'un
 des plus éloquens Prédicateurs de
 ce tems.

« Marthe , dit-il , était une
 « très-bonne femme , *rara avis*
 « *in terris* , soit attachée à son
 « ménage , très-pieuse , & qui se
 « plaisait beaucoup à aller enten-
 « dre le Sermon & l'Office divin ;
 « mais Magdeleine sa sœur était
 « une coquette qui n'aimait qu'à
 « jouer , à courir & à perdre le
 « tems ; cependant Marthe n'é-
 « pargnait rien pour l'attirer à
 « Dieu , pour ne la pas effarou-
 « cher , *faciebat bonam faciam* ;
 « elle faisait le bon compagnon
 « avec elle , & entraînait en appa-

« rence dans ses inclinations mon-
 « daines ; de sorte que sachant
 « combien elle aimait le bon air &
 « le beau langage , elle lui dit
 « des merveilles de la personne
 « & des Sermons de notre Sei-
 « gneur , pour l'obliger finement
 « à le venir écouter. Magdeleine
 « poussée de curiosité , y vint en-
 « fin ; mais arrivant trop tard ,
 « comme les Dames de qualité ,
 « pour se faire davantage remar-
 « quer , elle fit grand bruit ; &
 « passant par-dessus les chaises ,
 « elle se plaça in *conspetu Do-*
 « *mini* , vis-à-vis du Prédicateur ,
 « & le regarda entre deux yeux
 « avec une hardiesse épouvanta-
 « ble , &c. »

SERPENT. Le Serpent reçoit
 les honneurs divins de la part des
 Nègres de la côte de Juidah en
 Afrique. Ils l'invoquent dans tous
 leurs besoins , & lui offrent tout
 ce qu'ils ont de plus précieux ;
 offrandes dont profitent les Prê-
 tres de cette ridicule Divinité. Le
 Serpent qui est l'objet de ce culte
 impie est très-familier ; sa peau
 brille des plus vives couleurs ;
 il n'est point venimeux , & fait
 constamment la guerre aux autres
 Serpens. On le croit immortel.
 Son Temple est de la plus grande
 magnificence pour le pays : ses
 Prêtres , qui sont riches , avares
 & fourbes , sont parvenus à per-
 suader au peuple qu'il est un tems
 de l'année où les Serpens saisis-
 sent les jeunes filles qui leur plai-
 sent , & qu'ils aiment à jouir de
 leurs embrassemens ; ce qui les
 jette dans une espece de délire ,
 dont elles ne peuvent guérir qu'en
 se renfermant dans certains hô-

pitaux ; pour y recevoir des secours qu'eux seuls sont en état de leur procurer. Comme ces hôpitaux sont sous la direction de ces Prêtres, on juge bien qu'ils se font payer chèrement les cures qu'ils entreprennent , & dont le succès n'est jamais douteux. L'immense produit de cette étrange fourberie se partage entre le Souverain & les Prêtres. La guérison des filles est attachée au secret inviolable qu'elles gardent sur tout ce qui se passe dans l'hôpital, & l'on prétend qu'il s'en trouve parmi elles qui se croient honorées des embrassemens du Serpent immortel, qui a aussi des Prêtresses, chargées d'enlever par force de jeunes négresses pour compléter le nombre destiné au service du Dieu & aux plaisirs de ses Pontifes. Dans ce Royaume on a détruit toute la race des coehons, parce qu'on s'est aperçu que ces animaux se nourrissaient volontiers des Divinités favorites de la nation, car le respect des négres s'étend à tous les Serpens de l'espece du grand Serpent immortel.

SERRAIL. Palais de l'Empereur de Constantinople, bâti par Mahomet II, & qui peut avoir trois milles de circuit. Les dehors du Serrail n'ont rien de bien rare ; & à juger de l'intérieur par le peu de goût que les Turcs ont pour la bonne Architecture, on ne doit pas prendre une idée bien favorable des bâtimens qu'occupe l'Empereur, & qui servent de prison aux Sultanes. On n'y trouve certainement ni statues, ni tableaux de grands maîtres : tous les or-

nemens consistent en peintures à la Turque, en bassins de marbre, en bains, & en fontaines jaillissantes. C'est tout ce que l'on peut dire de cette retraite, dont l'entrée est interdite à tous les étrangers.

La porte du Serrail, dont l'Empire Ottoman a pris le nom, ressemble assez à un grand corps de garde : cinquante Capigis ou portiers, tenant pour l'ordinaire une simple baguette à la main, y font la garde nuit & jour. Tout le monde peut entrer dans la première cour qui est plus longue que large, & dans laquelle se trouvent d'un côté les infirmeries, & de l'autre les logemens des Azan-Coglans ; qui remplissent les plus viles & les plus pénibles fonctions du Serrail. C'est dans cette cour que se trouvent les chantiers pour le bois qui se consomme dans l'intérieur des palais. Il y en entre chaque année plus de quarante mille voies, & chaque voie est une charretée que deux buffles ont peine à traîner. Le plus grand & le plus respectueux silence règne dans cette cour, d'où l'on passe dans la seconde, plus agréable que la première. A gauche on voit le bâtiment où est renfermé le trésor du grand Seigneur, & à droite sont les cuisines. La première est destinée pour le Sultan ; la seconde pour la Favorite, & la troisième pour les autres Sultanes ; la quatrième pour le Capig-Aga ou Commandant des portes ; dans la cinquième on prépare à manger pour les Ministres qui se trouvent au Divan ; la sixième est pour les Pages ou Ichoglans ;

la septieme pour les Officiers du Serrail ; la huitieme pour les femmes & les filles qui servent dans ce palais ; la neuvieme pour tous ceux qui sont obligés de se trouver dans la cour du Divan les jours de justice.

Dans ces différentes cuisines on consomme tous les ans quarante mille bœufs frais ou salés , & chaque jour les pourvoyeurs doivent fournir deux cens moutons , cent agneaux ou chevreaux , suivant les saisons , dix veaux , deux cens poules , deux cens paires de poulets , cent paires de pigeons , & cinquante oisons. On y apprête rarement du gibier.

La salle où se tient le Divan est au fond de cette cour , & à droite est une porte par où l'on entre dans l'intérieur du Serrail , & qui n'est ouverte qu'aux personnes qui sont mandées.

SERVETISTES. Disciples ou sectateurs de l'hérétique Michel Servet , que Calvin fit inhumainement brûler vif à Genève. Entre les erreurs de Servet , qu'il avait puisées chez les Luthériens , les Sacramentaires & les Anabaptistes , & dans les hérésies de Paul de Samosate , de Sabellius , d'Arius , de Photin , & de quelques autres ; on trouve celles-ci , » que ceux-là » sont Athées , qui n'ont point » d'autre Dieu qu'un assemblage » de Divinités , qu'un Dieu par » connotation ou par accident , & » non pas un Dieu souverain , » grand & absolu , qui sont confister l'essence divine dans trois » personnes réellement distinctes » & subsistantes dans cette essence. Qu'il est bien vrai qu'on

» peut reconnaître une distinction » personnelle dans la Trinité ; » mais qu'il faut convenir que » cette distinction n'est qu'exterieure ; que le Verbe n'a été » dès le commencement qu'une » raison idéale qui représentait » l'homme futur ; & que dans ce » Verbe ou raison idéale il y avait » Jésus-Christ , son image , sa » personne , son visage , & sa » force humaine : qu'il n'y a point » de différence réelle entre le Verbe & le Saint-Esprit ; qu'il n'y » a jamais eu en Dieu de véritable & réelle génération & inspiration ; que le Christ est » le Fils de Dieu , parce qu'il a » été engendré dans le sein d'une » vierge par l'opération du Saint-Esprit , & parce que Dieu l'a » engendré de sa substance ; & » que le Verbe de Dieu descendant du ciel est maintenant la » chair de Jésus-Christ , en telle » sorte que sa chair est la chair » du ciel , que le corps de Jésus-Christ est le corps de la Divinité , que la chair est toute » divine , qu'elle est la chair de Dieu , qu'elle est céleste & engendrée de la substance de Dieu. Il se raille de la distinction des personnes , & prétend qu'il n'y a eu qu'une image » ou face personnelle , & que » cette image était la personne » de Jésus-Christ en Dieu , & » qui a été communiquée aux » Anges ; que le Saint-Esprit est » descendu dans les âmes des » Apôtres , comme le Verbe est » descendu dans la chair de Jésus-Christ. Après avoir dit beaucoup d'impietés sur la substance

» de l'ame, il conclut qu'elle est
 » de Dieu & de sa substance; que
 » Dieu a mis dans l'ame une spi-
 » ration créée avec sa divinité;
 » & que par une même spiration,
 » l'ame est substantiellement unie
 » avec Dieu dans une même lu-
 » mière par le moyen du Saint-
 » Esprit; que le Baptême des
 » enfans est inutile, & qu'il est
 » d'une invention humaine; qu'on
 » ne commet point de péché avant
 » l'âge de vingt ans; que l'ame
 » se rend mortelle par le péché. »

Michel Servet n'était pas ex-
 traordinairement savant; il par-
 lait mal latin, & savait fort peu
 d'hébreu & de grec; mais était-ce
 au sombre, fongueux & hérétique
 Calvin à le traîner dans les
 flammes?

SERVICE de table. Chez les
 Romains, après la distribution
 des coupes, on servait les vian-
 des, & ordinairement plusieurs
 plats ensemble sur une table por-
 tative, que l'on apportait toute
 garnie. Il y avait deux services
 qui se subdivisaient en plusieurs
 autres. Le premier comprenait les
 entrées qui consistaient en œufs,
 en laitues, & en vins miellés,
 après quoi paraissaient les vian-
 des solides, les ragoûts & les gril-
 lades. Le second service compre-
 nait les fruits crus, cuits &
 confits, les tartes & autres frian-
 dises: *dulciaria & bellaria*. La table
 de l'Empereur Pertinax était de
 trois Services: il y en eut jusqu'à
 vingt-deux successivement sur celle
 de l'Empereur Eliogabale, & à
 chaque Service on se lavait les
 mains.

SERVICE Militaire. Dans tous

les tems il y a eu des peuples qui
 vendaient indifféremment des trou-
 pes à ceux qui voulaient les payer.
 » Les Gaulois, dit M. le Che-
 » lier de Folard, faisaient le mé-
 » tier d'aller tuer les autres pour
 » de l'argent, & de s'entre-tuer
 » quelquefois comme bons com-
 » patriotes; parce qu'ils se ven-
 » daient indifféremment aux deux
 » partis, de sorte que les mêmes
 » drapeaux se trouvaient souvent
 » opposés les uns contre les autres.
 » Cela semblait fort barbare &
 » fort inhumain, continue le sa-
 » vant Commentateur de Polybe,
 » comme s'il n'était pas libre à
 » chacun d'aller exercer son mé-
 » tier par-tout où il trouvera de
 » l'avantage. On reprochait la
 » même chose aux Etoliens. Po-
 » lybe & Tite-Live se fâchent
 » bien fort de cette conduite. Phi-
 » lippe de Macédoine, si célèbre
 » par sa guerre contre les Ro-
 » mains, traitant de la paix avec
 » Quintus Flaminius, reprocha
 » à un Préteur des Etoliens son
 » infidélité, & l'avarice de sa
 » nation, qui n'avait nulle honte
 » de fournir des troupes à une
 » Puissance, & d'en envoyer à son
 » ennemi. Les Gefates (que M. de
 » Folard croit être les peuples du
 » Languedoc ou des Provinces
 » méridionales des Gaules) fai-
 » saient plus que cela; car ils
 » suivaient indifféremment toutes
 » les Puissances qui voulaient
 » d'eux. On pouvait comparer leur
 » Prince, dit toujours M. de Fo-
 » lard, à des marchands de bœufs
 » & de moutons, qui après les
 » avoir vendus, les envoient à
 » différentes boucheries pour y
 » être

» être égorgés : il y a bien des
» Etats aujourd'hui qui font le
» même métier. «

SERVETTE. Long-tems même après le règne d'Auguste, la coutume n'était point encore de fournir des Serviettes à ses convives : chacun apportait la sienne.

SERVILE. (homme de condition) On appelle en Allemand ces hommes *Unterthanen*. Ils sont libres, quant à leur personne ; ils peuvent contracter, disposer de leurs actions & de leurs biens ; mais eux & leurs enfans sont attachés à certaines terres de leurs Seigneurs qu'ils sont obligés de cultiver, & ils ne peuvent les quitter sans leur consentement, & leurs filles ne doivent point se marier hors de ces terres. Un Seigneur acquiert ce droit injuste de propriété. » 1°. Par la naissance : » car, selon ses prétentions, les » enfans qui naissent de ses serfs » doivent être de condition servile, comme leurs peres & meres ; & 2°. par la voie de convention, lorsqu'un homme libre & misérable se donne volontairement à un Seigneur en qualité de serf. « Ainsi un Seigneur acquiert un droit réel sur ses sujets de condition servile ; & il peut revendiquer un tel sujet, s'il est fugitif. Comment la Religion, la raison & la nature souffrent-elles qu'un pareil esclavage existe dans l'Europe ? Nous en trouvons encore des exemples en France dans ce que nous appelons de Mort-taillables.

SERVITEUR. Les Hébreux avaient deux sortes de serviteurs ou d'esclaves ; les uns étaient

Tome IV,

étrangers ou achetés ou pris à la guerre, & leurs maîtres en pouvaient disposer comme de leurs biens ; les autres étaient des Hébreux, qui, pressés par l'indigence, vendaient leur liberté, ou qui étaient livrés par leurs parens, & ceux-là voyaient finir leur esclavage à l'année du jubilé. S'ils consentaient à rester chez leurs maîtres, ils devaient déclarer devant le Juge qu'ils renonçaient pour cette fois au bénéfice de la loi, & alors on leur perçait l'oreille avec une alène, en les appliquant au montant de la porte de leur maître.

Le Pape s'appelle lui-même le serviteur des serviteurs de Dieu.

SÉTHIENS ou SÉTHINIENS. Ces extravagans Hérétiques admettoient une grande vertu au-dessus de toutes les vertus ; ils disoient que deux Anges ayant créés séparément Caïn & Abel, & que ce dernier ayant trahieusement été tué par son frere, la suprême vertu, avait voulu que Seth fut conçu comme une pure semence. A ces fables inexplicables, ils ajoutaient que les deux grands Anges s'étant mêlés ensemble, il en était venu une race perverse, que la grande vertu avait voulu anéantir par les eaux du déluge, mais qu'il s'en était glissé quelque partie dans l'arche, & delà dans le monde. Ils montraient quelques livres, qu'ils supposaient avoir été écrits par Seth & par d'autres Patriarches, & quant à Jésus-Christ, ils étaient, disaient-ils, intimement persuadés, qu'il était le Patriarche Seth,

Q

ou qu'il tenait sa place.

SEXTUMVIR - AUGUSTAL. Prêtre de la société de ceux que les Romains appelaient *Sodales-Augustales*, & qui furent institués par Tibère, en l'honneur d'Auguste mis au nombre des Dieux. Ils desservaient les temples qui furent dédiés à cet Empereur, & entr'autres celui de Lyon bâti par soixante nations qui y avaient placé chacune leur statue avec leurs symboles, pour justifier à la postérité qu'elles avaient toutes contribué à son embellissement. A Rome on porta le nombre des Sextumvirs - Augustaux à vingt-cinq, dont vingt-un furent tirés au sort entre les plus distingués de la ville, & les quatre autres furent Tibère lui-même, Germanicus, Drusus & Claude.

SEYAH. Moines Turcs, qui pour la plupart sont de vrais débauchés & d'infignes vagabonds. Lorsqu'ils sortent de leur couvent, le Supérieur les taxe à une somme d'argent ou à une certaine quantité de provisions, qu'ils sont obligés d'envoyer, sans quoi l'entrée du monastère est fermée pour eux. A leur arrivée dans une ville, ils se placent au milieu du principal marché, ou dans la rue qui conduit à la grande Mosquée, & là ils crient de toutes leurs forces : « ô Dieu, envoyez-moi cinq mille « écus, ou mille mesures de riz ». Le pieux faînéant, à l'aide de ses grimaces hypocrites, ne manque pas de recueillir d'abondantes aumônes ; & aussi-tôt que la récolte est faite, il vole dans une autre ville, pour attrapper de même les charitables dévots. Il vit ainsi

errant, jusqu'à ce qu'il ait amassé la somme exigée par le Supérieur, & il rentre dans le couvent pour y jouir dans le repos des fruits de sa basse industrie. On se doute bien qu'il y en a beaucoup qui oublient leurs monastères, & qui sûrs de recevoir le lendemain de nouvelles aumônes, emploient celles du jour à satisfaire la passion qu'ils ont pour toutes sortes de débauches. Outre ces Moines Turcs, il y en a d'autres, sujets du grand Mogol, qui viennent par bandes infester les Etats du Grand Seigneur, ce qui fit dire à un Grand Visir, auquel le Mogol faisait des offres de service pour le Sultan des Turcs : « que la plus » grande faveur que Sa Majesté » Indienne pût faire à son maître, » c'était d'empêcher que les Reli- » gieux mendiants de ses Etats, » n'entraissent sur ceux de Sa Hau- » tesse ».

SEYTA, Idole des Lapons. Cette prétendue divinité n'est autre chose qu'une pierre, & la femme & les enfans de ce Dieu, ne sont que des quartiers de rochers qui entourent la pierre. Dans certains tems les Lapons viennent dévotieusement enduire ces pierres du sang & de la graisse des rennes qu'ils ont tués. On voit ces idoles près du lac de Tornotræsch.

SHARAB. Ce mot signifie en arabe particulièrement le vin, & en même-tems toutes les liqueurs qui peuvent causer l'étourdissement & l'ivresse. Il y a des Musulmans assez superstitieux pour n'oser nommer le vin par son nom véritable, qui est Khamr &

Nebidh , & il y a eu des Princes qui ont défendu par des loix expresses , de les prononcer. Schamfeddin , sixieme Prince de la dynastie des Sarbédariens , fut le plus sévère à cet égard. Sous son regne , tout homme convaincu d'avoir prononcé le nom du vin ou de quelque autre liqueur forte , étoit condamné à la mort , & l'histoire rapporte qu'il fit jeter vives cinq cens femmes publiques dans des puits. On dit que ceux qu'il appellait à sa Cour , faisaient leur testament avant que de se présenter devant lui , & qu'il sçavait reconnaître un homme coupable entre mille autres.

SHASTER , livre qui contient tous les dogmes de la Religion des Indiens idolâtres , & qui est comme le commentaire du Védam. (Voyez VÉDAM).

Suivant les Indiens , l'Etre suprême irrité contre les hommes dont les péchés étaient à leur comble , envoya un grand déluge qui détruisit la race impie , qui composait le premier monde ; mais comme son intention serait demeurée sans exécution , s'il n'eût fait d'autres créatures à qui il pût communiquer sa grandeur & son excellence ; il fit un nouveau monde , & descendant sur la montagne appelée *Meroburbatée* , il prononça ces paroles : « Leve toi , » Brama , la premiere des créatures vivantes du second âge ». Il fit sortir aussi des entrailles de la terre Wistnou & Issuren. Brama eut le pouvoir de créer les hommes ; Wistnou fut chargé de leur conservation , & Issuren reçut la puissance de les détruire.

Lorsque le second monde fut ainsi créé , l'Etre suprême prévint bien qu'il ne pouvait pas subsister , s'il n'y établissait des loix & une religion , & pour cet effet il descendit une seconde fois sur la montagne *Meroburbatée* , & se présentant à Brama dans toute sa gloire , il lui remit le Védam , ou livre de la parole écrite , divisé en trois traités , dont le Shaster est le commentaire ; le premier traité dans lequel la loi morale des Indiens est écrite , contient huit commandemens , que nous ne pouvons nous dispenser de transcrire.

1°. Tu ne tueras aucune créature vivante , qui ait vie en elle : car tu es une de mes créatures , & elle aussi ; c'est pourquoi tu n'ôtteras point la vie à quoi que ce soit qui m'appartienne.

2°. Tu feras alliance avec tes cinq sens : premièrement avec tes yeux , afin qu'ils ne regardent rien qui soit mauvais. Secondement avec tes oreilles , afin qu'elles n'écoutent rien qui soit mauvais. En troisieme lieu avec ta langue , afin qu'elle ne profere rien qui soit mauvais. En quatrième lieu avec ton palais , afin qu'il ne goûte rien qui soit mauvais , comme du vin , ou de la chair des créatures vivantes. En cinquieme lieu , avec tes mains , afin qu'elles ne touchent rien qui soit souillé.

3°. Tu observeras exactement les jours & les rems destinés pour la dévotion , aussi bien que pour les ablutions , l'adoration , & les prières que tu dois faire à Dieu d'un cœur pur & élevé.

4°. Tu ne feras point de faux rapports , & ne diras point de menteries par le moyen desquelles tu puisses surprendre ton frere & t'enrichir par des tromperies , en faisant des traités & des marchés avec lui.

5°. Tu feras charitable aux pauvres selon ton pouvoir , & les assisteras dans leurs nécessités.

6°. Tu n'opprimeras point les pauvres & ne te serviras jamais de ton pouvoir pour accabler & pour ruiner ton frere impunément.

7°. Tu célébreras certaines fêtes & jours de réjouissance , sans pourtant flatter ton corps & le remplir avec excès : au contraire tu emploieras de certains jours à jeûner & retrancheras quelques jours de ton repos pour veiller , afin d'être mieux préparé à la sanctification.

8°. Tu ne déroberas à ton frere quoique ce soit , des choses qui n'auront été confiées selon ta profession , mais tu te contenteras de ce qu'il te donnera libéralement pour ta récompense , te souvenant que tu n'as point de droit sur les choses qui sont à un autre.

Le second traité a pour objet toutes les cérémonies religieuses ; elles consistent :

1°. A se baigner le plus souvent qu'il est possible dans les rivières ; en entrant dans l'eau , le Banian commence par se frotter avec de la boue , après quoi il s'enfonce plus avant dans l'eau & se tourne vers le soleil , tandis qu'un Bramine adresse une prière à Dieu , pour le prier de purifier son ame de toutes les souillures.

En se plongeant dans la rivière , le Bramine croit fermement obtenir le pardon de tous ses péchés.

2°. A se marquer le front avec une couleur rouge , pour prouver qu'on est membre du peuple de Dieu.

3°. A faire des offrandes & des prières sous certains arbres destinés à ces usages sacrés.

4°. A faire des prières dans les temples , présenter des offrandes aux idoles , chanter des hymnes & faire des processions.

5°. A faire des pèlerinages au Gange & à d'autres rivières sacrées.

6°. A adresser des vœux & des offrandes à certains saints particuliers.

7°. Enfin à rendre hommage à Dieu , à la vue de la première créature qui s'offre aux yeux après le lever du soleil , à rendre des respects au soleil & à la lune , qui sont les yeux de la Divinité , à respecter les animaux les plus purs , tels que la vache , le bœuf , &c. parce que les ames des hommes passent dans ces animaux.

Le troisième traité établit une distinction entre les hommes , & les divise en quatre classes ; les Prêtres ou Bramines , chargés de l'instruction du peuple ; les nobles chargés de le gouverner , les marchands & les artisans.

Il n'est permis qu'aux Bramines & aux Princes de lire le védam ; les Prêtres particuliers des Banians peuvent lire le shaster ; mais le peuple ne doit s'instruire que dans le puran ou pouran , qui est un commentaire du shaster.

Il y a une secte de Braminés qui n'admet point l'autorité du védam, & qui refuse de croire tout ce qui ne tombe point sous les sens : ils sont regardés par les autres Indiens comme des hérétiques dangereux qui méritent d'être exterminés. On appelle cette secte *Shectea*.

SHÉRIF, Magistrat du royaume d'Angleterre, qui était autrefois à la nomination du peuple, mais qui est maintenant choisi par le Roi. Dans chaque province les Juges présentent six personnes, cette liste est réduite à trois par le Conseil d'Etat, & le Roi donne son agrément à l'une des trois. Cette Charge est annuelle, excepté le Shérifat de West-Morland dont la dignité est héréditaire dans la famille de Tanet. Le pouvoir du Shérif s'étend sur toute une province, & la principale fonction est de faire exécuter les sentences des Juges & de nommer les Jurés. Il tient sa grande Cour deux fois l'année, c'est-à-dire, un mois après Pâques, & un mois après la Saint Michel, & son sous-Shérif en tient une tous les mois, où il a le droit de juger toutes les causes qui ne sont pas au-dessus de quarante schellings. Dans les grandes Cours on fait la recherche de toutes les offenses criminelles contre le Droit Coutumier, hors les cas exceptés par un acte du Parlement. Le Shérif est chargé de verser dans les caisses de la trésorerie toutes les taxes publiques, les amendes & les saisies faites dans son département ; ou d'en disposer suivant les ordres du Roi. (*Voyez* ASSISES.)

SHIITES, Secte Musulmane qui prétend que la souveraineté & le Pontificat appartenait de droit à Ali, gendre du Prophète, & qu'Abubecker, Omar & Otman qui ont succédé à Mahomet, n'étaient que des usurpateurs. Ces Shiites soutiennent qu'Ali était au-dessus de la condition humaine : ils disent que Dieu s'est manifesté par lui, & qu'il a parlé par sa bouche : quoique ce Prince ait été assassiné, ils soutiennent sa divinité, & attendent son second avènement à la fin du monde. Son tombeau qui est à Casa, attire chaque année une foule incroyable de pèlerins dans cette ville. Les Persans, les Tartares-Usbecs, & quelques Souverains de l'Inde, sont Shiites, & rejettent comme absurdes toutes les traditions contenues dans le livre de la *sonna*, qu'adoptent les Turcs, & qui sont par cette raison appelés *Sonnites*. Il y a environ onze siècles que les Mahométans sont partagés en ces deux sectes, qui se divisent & se subdivisent à l'infini, & la haine qu'ils se portent a fait couler & fera couler encore bien des ruisseaux de sang. (*Voyez* ALI).

SHOKANADEN. Nom que les habitans du royaume de Maduré, sur la côte de Coromandel, donnent à une divinité qu'ils adorent, & à laquelle ils ont élevé un temple superbe dans leur ville capitale. Les voyageurs rapportent que dans une des fêtes solennelles qui se célèbrent toutes les années en l'honneur de cette idole ; elle est portée sur un char d'une si prodigieuse grandeur, qu'il faut

rassembler au delà de quatre mille hommes pour le traîner. Quatre cents Prêtres du Dieu l'accompagnent & sont portés sur le même char, sous lequel les dévots se font écraser par un principe de dévotion.

SIARE, espece de temple ou lieu consacré au Dieu des vents, par les insulaires des Maldives. Tous ceux qui veulent entreprendre un voyage sur mer, ou qui ont échappé à quelques-uns des dangers qui sont si ordinaires sur ce terrible élément, se rendent au Siare pour y faire des offrandes à la divinité. Ces présents consistent en de petits bateaux, ornés de fleurs & couverts d'herbes odoriférantes. Lorsque la présentation est faite : on brûle les fleurs & les herbes devant l'idole, & l'on jette les bateaux à la mer après y avoir mis le feu. Au reste les Maldivois dédient tous leurs bateaux aux Divinités des vents & de la mer.

SICILE. (droits de la Couronne de) Dans le tems de la conquête de Naples & de Sicile par les Chevaliers Normands, Roger, encore Comte, rendit de grands services au trône pontifical, & pour le récompenser, le Pape Urbain II lui accorda le pouvoir des Légats à latere & des Légats-nés du saint Siège. Ces Légats levaient les décimes, conféraient les bénéfices, & jugeaient en dernier ressort toutes les causes Ecclésiastiques. Ces droits réunis à la couronne rendirent les Rois de Sicile, Papes chez eux ; & ce pouvoir que tous les Princes ont tenté de s'assurer, le Roi de Sicile en jouit seul.

SICYONE, ville du Péloponèse, & la capitale du plus ancien royaume qui ait été dans la Grece. On célébrait à Sicyone de cinq ans en cinq ans des jeux Pythiens en l'honneur d'Apollon, & l'on y donnait pour prix des coupes d'argent. Le culte que les Sicyoniens rendaient à Bacchus, sous un autre nom, était porté au plus haut point de l'indécence, & le luxe quiregnait dans leur ville, ne fut égalé par aucun peuple ; les souliers des Sicyoniens passèrent en proverbe, ils étaient sigalans, qu'il n'était pas permis à un homme grave de les porter. Ils enterraient leurs morts d'une manière assez singulière : ils jetaient le corps dans une fosse & le couvraient de terre : tout à l'entour ils construisaient un petit mur, puis ils élevaient quatre colonnes qui soutenaient un toit fait en forme d'aile déployée & panchée. Jamais ils ne mettaient d'inscription sur la sépulture : ils observaient seulement d'appeller le mort par son nom, sans y ajouter celui de son pere, & ils lui faisaient les derniers adieux.

Les Sicyoniens avaient plusieurs statues de Dieux, renfermées dans une salle particuliere, qu'à la lueur des flambeaux durant une nuit de chaque année, ils tiraient de ce lieu pour les porter dans le temple, au chant de certaines hymnes. L'image immodeste de Bacchus était à la tête de cette procession. Ils avaient élevé un temple à la Persuasion, un autre à Hercule, & un troisième à Esculape. Personne ne pouvait entrer dans le temple de Vénus ; ex-

cepté une femme, qui en qualité de Sacrificatrice, s'obligeait à n'avoir aucun commerce avec son mari, & une jeune Vierge qui en était la Prêtresse, & dont le sacerdoce ne durait qu'un an. C'était elle qui apportait les cuvettes & les vases nécessaires aux sacrifices. Le peuple pouvoit voir & adorer la Déesse du seuil de la porte, mais il ne lui était pas permis d'entrer dans le temple : on lui offrait en sacrifice les cuisses de toutes les victimes, à la réserve du porc qui ne lui était pas agréable : les autres parties de la victime se brûlaient avec du bois de genievre, & l'on faisait rôtir les cuisses avec des feuilles de péderos.

SIDERA ou SIDRA, île de l'Archipel que les anciens appelaient *Calauria*. Neptune y avait un temple fameux, avait droit de refuge, auquel les Macédoniens n'osèrent jamais toucher. On y révérait aussi particulièrement Diane; Démosthène mourut dans cette île où il s'était retiré pour fuir les persécutions d'Antipater.

SIDÉROMANTIE. Divination fort commune parmi le peuple; elle se faisait avec un fer rouge, sous lequel on plaçait un certain nombre de petites paillettes, & le Devin annonçait les événements d'après les figures, les écarts, les étincelles que rendaient les paillettes en brûlant.

SIECLE (désolation du). Les Mexiquains croyaient que le monde devait périr, & que sa destruction arriverait à la fin des quatre semaines d'années qui composaient

leur siècle. Lorsqu'on était parvenu au dernier jour des cinquante-deux années, toute la nation se préparait au bouleversement de la nature. Les Mexiquains alors se disposaient à mourir; ils brisaient toute leur vaisselle, ils éteignaient le feu, ils couraient pendant cette nuit comme des insensés, qui, plongés dans la région des ténèbres, allaient cesser de vivre. Mais si-tôt qu'ils apercevaient l'aube du jour, leur espérance renaissait, & lorsque le soleil commençait à darder ses rayons, il était salué par des fanfares, & on chantait à son honneur des hymnes de louanges & d'actions de grace. Chacun se félicitait réciproquement sur ce que la durée du monde était encore assurée pour un siècle; on rendait grâces aux Dieux dans les temples & les Sacrificateurs distribuaient à tout le peuple le nouveau feu sacré. Ce feu nouveau était allumé devant les autels, par l'agitation de deux morceaux de bois sec frottés l'un contre l'autre. Le reste du jour se passait à se pourvoir de toutes les choses nécessaires à la subsistance, & en réjouissances publiques.

SIECLE, espace de cent ans dans la chronologie, mais qui chez les Poètes signifie un des quatre âges qui leur sert à partager la durée du monde. Le premier est le siècle d'or, pendant lequel l'innocence régna sur la terre; le second, le siècle d'argent, où les hommes commencèrent à se corrompre; le troisième, le siècle d'airain, pendant lequel ils se pervertirent de plus en

plus ; & enfin le quatrième , le siècle de fer , qui est celui dans lequel nous vivons. Nous appelons siècles d'ignorance , les neuf , dix & onzième siècles , parce qu'alors les Rois , les Princes , les Nobles savaient à peine lire. Dans ces tems de barbarie , on ne connoissait ses possessions que par l'usage ; la force & non les titres , en pouvait soutenir la propriété. Les mariages , qui alors se contractaient à la porte des Eglises , en présence de quelques témoins , étaient sujets aux plus étranges abus , & comme aucun registre n'en établissait la célébration , on les contractait sans dispense , & sans avoir égard aux degrés de parenté. Nous nommons par excellence les quatre siècles , ceux où les arts ont atteint un degré de perfection , où les autres ne sont point parvenus. Le premier siècle célèbre est celui qui commença dix ans avant le regne de Philippe , père d'Alexandre le Grand ; le second est celui de Jules César & d'Auguste ; le troisième , celui des Papes Jules II & Léon X ; & enfin le quatrième , celui de Louis XIV : ce dernier a fini , & un cinquième n'est pas prêt à naître. Les Juifs appelaient siècle le tems qui s'écoulait d'un jubilé à un autre.

SIECLES ou AGES de la fable. On sait que les Poëtes ont partagé la durée du monde , depuis la formation de l'homme , en âge d'or , âge d'argent , âge d'airain , & âge de fer : Hésiode , dit à ce sujet : » Les habitans du siècle d'or » devinrent autant de bons génies » & d'anges tutélaires. Les hommes de l'âge d'argent furent

» changés en génies souterrains » bienheureux , mais mortels , » comme s'il pouvait y avoir de » vrai bonheur sans l'immortalité. » Les hommes du siècle d'airain » sont descendus aux enfers , & » morts sans ressource ; enfin ceux » de l'âge héroïque , sont allés » habiter les champs élysées , ou » les îles fortunées situées aux » extrémités du monde.

SIEGAKI. Cérémonie que les dévots du Japon ne manquent pas de faire pour obtenir un long repos à leurs parens défunts. Pour faire le Siegaki , on se munir d'une branche d'arbre remplie de feuilles , & avec cette branche on frotte & on lave une certaine quantité de petits copeaux de bois , sur lesquels on a eu soin d'écrire les noms des ames qu'on a dessein de soulager. A ce travail , il faut ajouter tout bas le récit de certaines prières très efficaces ; puisqu'elles ont la vertu de rafraîchir les ames que l'on suppose brûler dans un feu très ardent pour l'ordinaire. Cette singulière cérémonie est faite par certains Bonzes , qui se tiennent sur les bords des rivières. Ceux qui veulent soulager les ames de leurs parens , leur jettent en passant quelques pièces de monnaie , que ces orgueilleux coquins reçoivent avec l'indifférence la plus affectée , parce que , disent-ils , un métier qui adoucit les tourmens cruels que l'on souffre dans l'autre monde , ne peut être trop payé dans celui-ci.

SIEOUTSAI. Nom que les Chinois donnent au premier grade qu'obtiennent les lettrés. Chaque

année un Mandarin, envoyé par la Cour, propose aux étudiants de toute une province le sujet d'un ouvrage, & ceux qui ont mieux réussi à le traiter sont admis au grade de Sicoutfai : alors ils ont le privilege de porter la robe bleue bordée de noir, & l'oiseau d'argent sur leur bonnet. Ils ont un chef, qui peut seul les punir lorsqu'ils ont commis quelques fautes, & ne sont plus soumis aux Magistrats ordinaires.

SIFFLER une piece. L'usage de siffler les mauvaises pieces & les mauvais acteurs était établi à Athènes; ils se servaient pour cette expédition, d'un sifflet à sept tuyaux, qui rendait sept différens tons, par lesquels ils exprimaient séparément le degré plus ou moins fort de leur critique; mais, s'ils censuraient sévèrement les mauvais endroits d'une piece, ou le mauvais jeu d'un acteur, ils applaudissaient avec la même intelligence aux passables, aux bons, aux excellens morceaux. L'attention que le gouvernement apporte au maintien de la tranquillité dans les spectacles, nous empêche de nous servir de sifflets; mais sans entrer dans les détails, nous jugeons irrévocablement, & telle est la formule de nos décisions : « Cela est miraculeux, cela est dé- » testable. » Pauvres Athéniens, combien de réflexions vous vous seriez épargnées, si vous nous aviez eu pour maîtres!

SIGALÉON ou **SIGALION**. Dieu du silence chez les Egyptiens : on portait sa statue dans les cérémonies d'Isis & de Sérapis, & on le représentait dans

leurs temples sous la figure d'un jeune homme, tenant la bouche fermée avec un doigt sur les lèvres.

Les Grecs nommaient ce Dieu, *Harpocrate*.

SIGILLAIRES. C'est le nom d'une fête des anciens Romains, pendant laquelle ils s'envoyaient réciproquement des présents, tels que des cachets, des anneaux, des gravures & des sculptures. Cette fête durait quatre jours; quelques-uns prétendent qu'elle fut instituée par Hercule à son retour d'Espagne; d'autres veulent qu'elle tire son origine des Pélagiens, qui prétendirent que l'oracle ne leur demandait pas, par certains mots à double sens, des sacrifices d'hommes, & d'hommes vivans, mais des statues & des lumieres: en conséquence de leur interprétation, ils offraient à Saturne des bougies, & à Pluton des figures humaines.

SIGILLÉE. (terre) Les anciens appelaient ainsi des terres bolaires auxquelles ils attribuaient de grandes vertus. La terre sigillée de l'isle de Lemnos était regardée comme sacrée; les Prêtres seuls avaient le droit d'y toucher; on la mêlait avec du sang de chevre, après quoi on y imprimait un cachet. Les Turcs prétendent encore que cette terre est un souverain antidote contre la peste & les fluxions, & l'on en forme de petites masses qui passent à Constantinople. Autrefois ce préservatif n'était tiré des entrailles de la terre qu'avec de grandes cérémonies; aujourd'hui on ouvre solennellement une fois l'année

la carrière où il se trouve. L'Évêque Grec, accompagné de son Clergé, & des principaux de l'isle, tant Turcs, que Chrétiens, monte en procession vers la colline qui produit la terre sigillée, & lorsqu'il est arrivé dans l'endroit le plus élevé, cinquante hommes se mettent à creuser jusqu'à ce qu'ils aient découvert la veine de la terre qu'ils cherchent. Les Prêtres en remplissent plusieurs sacs, qu'ils remettent aux Officiers Turcs, & ensuite on recouvre la veine jusqu'à l'année suivante. Ce qui reste est vendu aux marchands; mais il est défendu, sous peine de la vie aux insulaires, d'en transporter hors de l'isle. Si l'on en croit les Musulmans, cette terre sigillée est un puissant remède contre les fièvres malignes & la morsure des bêtes venimeuses; mais nos Médecins n'en conviennent pas, & ils croient avec raison qu'il y a autant de terres sigillées, qu'il y a de pays où l'on veut se donner la peine d'y imprimer un cachet.

SIGMA. C'était le nom que les Romains donnaient à une table faite en fer à cheval, autour de laquelle était posé un lit plus ou moins grand, fait aussi en demi-cercle. Les places les plus honorables se trouvaient aux deux extrémités du lit. Ils s'asseyaient sur des coussins autour de cette table, à peu près dans l'attitude de nos Tailleurs, lorsqu'ils travaillent. Le grossier Empereur Eliogabale se faisait un triste plaisir de rassembler sur ces lits, tantôt huit hommes chauves, une autre fois huit gouteux, aujourd'hui

d'hui huit grifons, demain huit hommes gras, qui à peine pouvaient s'y servir de leurs mains pour manger: souvent il faisait faire ces lits de cuir, les faisait remplir de vent; comme des ballons, & lorsque les convives commençaient à se réjouir, il ordonnait qu'on ouvrit les robinets, & les lits en s'aplatissant, laissaient tomber ces pauvres gens sous la table.

SIGNATURE. Au huitième siècle, la signature des Princes était un monogramme, ou en forme de croix; telles sont celles des chartres de Charlemagne & de Louis le Débonnaire: on n'y remarque que des lettres initiales. Au onzième & au douzième siècle, on omit souvent la signature & l'on ne fit qu'apposer le sceau. Les Rois de France, au quatorzième siècle, ne signaient point encore leurs lettres & leurs ordonnances.

SIGNAUX. C'est aux Grecs que nous devons les importants signaux par le feu; ils étaient connus avant Homère. D'abord les signaux n'apprirent que le gros d'un fait, mais dans la suite les Grecs trouverent les moyens d'en détailler les principales circonstances, à la distance de trois ou quatre journées. Polybe parle d'une méthode par laquelle on pouvait faire lire peu à peu à un observateur ce qu'il était intéressant d'apprendre.

On rangeait toutes les lettres de l'alphabet en quatre ou cinq colonnes, perpendiculairement les unes sur les autres.

» 1°. Celui qui devait donner le signal; commençait par de-

» signer le rang de la colonne : où
 » se devait chercher la lettre
 » qu'on voulait indiquer ; il mar-
 » quait cette colonne par un ,
 » deux , trois flambeaux qu'il le-
 » vait toujours à gauche , suivant
 » que la colonne était la premie-
 » re , la seconde , ou la troisième ,
 » ainsi du reste.

» 2°. Après avoir fait connaî-
 » tre le rang de la colonne ; &
 » fixé l'attention de l'observateur
 » à chercher où était la lettre ,
 » celui qui était chargé du signal ,
 » indiquait la première lettre de
 » la colonne par un flambeau , la
 » seconde par deux , la troisième
 » par trois , de sorte que le nom-
 » bre des flambeaux répondait
 » exactement au quantième de la
 » lettre d'une colonne : alors on
 » écrivait la lettre qui avait été
 » indiquée ; & par ces opérations
 » répétées plusieurs fois , on par-
 » venait à former des syllabes ,
 » des mots & des phrases qui re-
 » présentaient un sens détermi-
 » né.

» Celui qui donnait le signal
 » avait encore un instrument géo-
 » métrique garni de deux tuyaux ,
 » afin qu'il pût connaître par l'un
 » la droite & par l'autre la gau-
 » che de celui qui lui répon-
 » dait.

Les Romains se sont servis avec succès des signaux par le feu. Nos signaux militaires sont de trois sortes ; les vocaux , les demi-vocaux & les muets. La voix humaine forme les premiers , le tambour , la trompette & le canon les seconds , & les mouvemens des drapeaux & des étendards expriment les derniers.

Pendant le jour les signaux su-
 mer se font par des pavillons de
 différentes couleurs , & la nuit
 par le canon , les pierriers , les
 fusées & les fanaux. Dans les tems
 de brume , les vaisseaux font usa-
 ge des trompettes , de la mous-
 queterie , des pierriers & du ca-
 non , selon qu'on en est convenu
 réciproquement.

SILENE. Demi-Dieu champé-
 tre , né de Mercure ou de Pan &
 d'une Nymphé , ou selon Nen-
 nus ; fils de la terre , c'est-à-dire ,
 dont l'origine est inconnue. Les
 anciens payens l'honoraient com-
 me le pere nourricier de Bacchus ,
 & ils prétendaient qu'il accom-
 pagna ce Dieu dans tous ses voya-
 ges. Un âne servait de monture
 à Silène , & cet âne mérita d'être
 enlevé au ciel & placé dans le zô-
 diaque , parce que dans l'expédi-
 tion de Bacchus aux Indes , dans
 le fort du combat , il se mit à
 braire si à propos , qu'il épouvanta
 les éléphans indiens , & occasion-
 na ainsi la déroute totale de l'ar-
 mée ennemie. Les Poètes nous
 représentent Silène comme un
 vieillard extrêmement ventru ,
 ayant la tête chauve , de longues
 oreilles pointues , & fort adonné
 à l'ivrognerie ; mais en même-
 tems ils nous le peignent comme
 un guerrier , qui dans la guerre
 des géans tua Encelade , & Vir-
 gile nous le travestit , dans sa si-
 xième églogue , en philosophe
 Epicurien.

» Deux Bergers , dit le Poète ,
 » le trouverent un jour endormi
 » au fond d'une grotte ; il avait ,
 » selon sa coutume , les veines
 » enflées du vin qu'il avait bû la

» veille ; la couronne de fleurs
 » tombée de sa tête, était auprès
 » de lui, & un vase pesant, dont
 » l'anse était usée, pendait à sa
 » ceinture ; le vieillard avait sou-
 » vent flatté les Bergers de l'en-
 » tendre chanter de belles cho-
 » sés ; ils se jettent sur lui & le
 » lient avec des guirlandes : Eglé,
 » la plus jolie de toutes les Nym-
 » phes survient, & se joignant
 » à eux, les encourage, & au
 » moment où il commençait à
 » ouvrir les yeux, elle lui bar-
 » bouille tout le visage de jus de
 » mûres ; le bon Silène riant de ce
 » badinage, leur dit, pourquoi
 » me liez-vous, mes enfans ? lais-
 » sez-moi libre : c'est pour vous,
 » Bergers, que je chanterai, je
 » réserve à la charmante Eglé
 » une autre sorte de récompense :
 » à ces mots, il se met à com-
 » mencer ; vous eussiez vû aussi-
 » tôt les Faunes & les bêtes fa-
 » rouches accourir autour de lui,
 » & les chênes mêmes agiter leurs
 » cimes en cadence. La lyre d'A-
 » pollon ne fit jamais tant de plai-
 » sir sur le sommet du Parnasse,
 » jamais Orphée sur les monts
 » Rhodope & Isimare, ne se fit
 » tant admirer. «

Les anciens donnaient aussi le nom de Silènes aux plus âgés d'entre les Satyres.

SILI ou SESELI. Plante dont les anciens Romains faisaient infuser quelques parcelles dans le verre de vin qu'ils buvaient régulièrement le matin. Les Indiens boivent d'un vin imprégné de gingembre, & nous faisons usage du vin d'absinthe. Plusieurs nations ont regardé comme très im-

portant pour la santé la coutume d'avalier en se levant quelques gouttes d'une liqueur médicinale.

SILICERNE. C'est le nom que donnaient les Romains à un festin funebre qu'ils faisaient aux vieillards décrépits auprès d'un tombeau, dans le dessein, sans doute, de les familiariser avec l'idée de la mort.

SILVAIN. Dieu champêtre des Romains, qui présidait aux forêts & dont l'origine est peu connue. Quelques auteurs prétendent que c'était le même que Pan ou Faune. Quoiqu'il en soit, Silvain était fort honoré en Italie, il avait plusieurs Temples à Rome, ses Prêtres formaient un des principaux Collèges du Sacerdoce Romain. On lui faisait des offrandes d'épis de bled, de raisins & de lait, afin qu'il bénît ces utiles productions : quelquefois on lui immolait un cochon, & l'on paraît ses autels de branches de cyprès ou de pin.

On croit qu'il y avait auprès de Paris, & peut-être dans le bois de Vincennes un fameux Collège des Prêtres de Silvain.

La Mythologie nous parle des Silvains, comme de Divinités de peu d'importance, qui avaient de petits bocages qui leur étaient particulièrement consacrés.

SIMADIRI. C'est le nom que les Grecs modernes donnent à une planche longue de trois à quatre pieds, large de cinq à six pouces, taillée en talus, & qui est d'usage pour appeler le peuple à la prière : elle sert de cloche aux Chrétiens

Grecs à qui il n'est pas permis d'en avoir d'autres.

SIMONIE. Honteux trafic des choses spirituelles, telles que les sacrements, les fonctions ecclésiastiques & les bénéfices. Ce crime a pris son nom de Simon le Magicien, dont il est parlé dans les actes des Apôtres, qui voulut avec de l'argent acheter la puissance de faire des miracles.

On distingue trois sortes de Simonie, la mentale, la conventionnelle & la réelle. La première est celle qui demeure dans les bornes de la simple pensée; la seconde, celle qui a été convenue, sans être suivie de paiement; la troisième est celle où le paiement a suivi la convention, & accompagné la concession du bénéfice. On devient réellement Simonien en donnant de l'argent ou en remettant une dette, en rendant des services au Collateur pour obtenir un bénéfice, & par la flatterie, la faveur & la recommandation.

Il est bien difficile de prouver la Simonie, car on n'admet point la preuve par témoins, à moins qu'il n'y ait un commencement de preuves par écrit.

Ceux qui ont été ordonnés par Simonie, sont déclarés suspens & interdits. Les provisions de bénéfices obtenues par cette voie, sont nulles de plein droit.

Les Juges d'Eglise connaissent de la Simonie commise par les Ecclésiastiques; mais les Juges Royaux peuvent seuls procéder contre les laïcs coupables de ce crime.

Il n'y a que le Pape qui puisse

dispenser de la Simonie volontaire; mais l'Evêque dispense de celle commise à l'insçu du pape, après que celui-ci a donné sa démission pure & simple.

L'Eglise a décerné les peines les plus graves contre la Simonie.

SIMONIENS. Disciples de Simon le Magicien, & par conséquent les premiers hérétiques qui aient troublé l'Eglise Chrétienne. Simon se prétendait être le Christ, & considérait Jésus-Christ comme son rival. Il ne croyait que la simple résurrection de l'âme, regardait toutes les actions comme indifférentes, rejetait la loi de Moïse, attribuait aux anges l'ancien Testament, se déclarait leur ennemi, & leur rendait cependant un culte idolâtre; mais sur-tout il voulait que pour être sauvé on offrît au Souverain Pere des sacrifices abominables par le moyen des Principautés qu'il plaçait dans le ciel, & il leur offrait des sacrifices, non pour obtenir leur secours, mais pour empêcher qu'ils ne s'opposassent à lui.

Les Disciples de Simon vivaient dans les plus affreuses débauches; outre l'impudicité, ils s'adonnaient à toutes sortes de magie, & quoiqu'ils fissent extérieurement profession du Christianisme, ils ne laissaient pas d'adorer Simon & sa concubine Hélène, représentés sous la figure de Jupiter & de Mars, & de leur offrir des victimes & des libations de vin. Le culte des idoles leur paroissait une chose fort indifférente.

Voici quel était le système de Simon. » Je suis, disait-il, la

» parole de Dieu ; je suis la beau-
 » té de Dieu ; je suis le Paraclet ;
 » je suis le Tout-Puissant ; je suis
 » tout ce qui est en Dieu ; j'ai , par
 » ma toute-puissance , produit des
 » intelligences douées de diffé-
 » rentes propriétés ; je leur ai
 » donné différens degrés de puis-
 » sance. Lorsque je formai le des-
 » sein de faire le monde , la pre-
 » miere de ces intelligences péné-
 » tra mon dessein , & voulut pré-
 » venir ma volonté. Elle descen-
 » dit & produisit les Anges & les
 » autres Puissances spirituelles ,
 » auxquelles elle ne donna aucu-
 » ne connoissance de l'être tout-
 » puissant , auquel elle devait
 » l'existence. Ces Anges & ces
 » Puissances , pour manifester leur
 » pouvoir , produisirent le mon-
 » de , & pour se faire regarder
 » comme des Dieux , supérieurs , &
 » qui n'avaient point été produits ,
 » retirèrent leur mere parmi eux ,
 » lui firent mille outrages , &
 » pour l'empêcher de retourner
 » vers son pere , l'enfermerent
 » dans le corps d'une femme ; en-
 » sorte que , de siecle en siecle ,
 » elle avait passé dans le corps de
 » plusieurs femmes , comme d'un
 » vaisseau dans l'autre. Elle avait
 » été la belle Hélène qui avait
 » causé la guerre de Troye , &
 » passant de corps en corps , elle
 » avait été réduite à cette infâ-
 » mie , que d'être exposée dans
 » un lieu de débauche. J'ai vou-
 » lu retirer Hélène de la servitude
 » & de l'humiliation ; je l'ai cher-
 » chée comme un pasteur cherche
 » une brebis égarée ; j'ai parcouru
 » les mondes ; je l'ai retrouvée ,
 » & je veux lui rendre sa premiere
 » splendeur.

» En parcourant les mondes ;
 » ajoutait Simon , j'ai vû que
 » chacun d'eux était gouverné par
 » une Puissance principale ; j'ai
 » vû ces Puissances ambitieuses
 » & rivales se disputer l'empire
 » de l'univers ; j'ai vû qu'elles
 » exerçaient tour à tour une puis-
 » sance tyrannique sur l'homme ,
 » en lui prescrivant mille prati-
 » ques fatigantes & insensées.
 » J'ai eu pitié du genre humain ;
 » j'ai résolu de rompre ses chaî-
 » nes , & de le rendre libre en
 » l'éclairant. Pour l'éclairer ,
 » j'ai pris une figure humaine ,
 » & j'ai paru un homme entre
 » les hommes , sans être ce-
 » pendant un homme. Je viens
 » leur apprendre que les diffé-
 » rentes religions sont l'ouvrage
 » des Anges , qui , pour tenir les
 » hommes sous leur empire , ont
 » inspiré des Prophètes , & per-
 » suadé qu'il y avait des actions
 » bonnes ou mauvaises , lesquel-
 » les seraient punies ou récom-
 » pensées. Les hommes intimidés
 » par leurs menaces , ou séduits
 » par leurs promesses , se sont
 » refusés aux plaisirs , ou dévoués
 » à la mortification. Je viens
 » les éclairer & leur apprendre
 » qu'il n'y a point d'action bonne
 » ou mauvaise par elle-même ;
 » que c'est par ma grace & non
 » par leurs mérites , que les hom-
 » mes sont sauvés , & que pour
 » l'être , il suffit de croire en moi
 » & à Hélène : c'est pourquoi je
 » ne veux pas que mes disciples
 » répandent leur sang pour soute-
 » nir ma doctrine. Lorsque le
 » tems que ma miséricorde a des-
 » tiné pour éclairer les hommes ,

» fera fini, je détruirai le monde;
 » & il n'y aura de salut que pour
 » mes disciples : leur ame , déga-
 » gée des chaînes du corps , joui-
 » ra de la liberté des purs es-
 » prits. Tous ceux qui auront re-
 » jetté ma doctrine , resteront
 » sous la tyrannie des Anges. «

Saint Justin dit que de son tems, c'est-à-dire, vers l'an 150 de Jésus-Christ , les Samaritains regardaient Simon le Magicien comme le plus grand des Dieux , & Saint Clément d'Alexandrie ajoute qu'ils l'adoraient. Cette secte subsistait au cinquieme siecle.

SIMPLUDIAIRE. Nom que les Romains donnaient à certains honneurs funèbres que l'on rendait aux morts. Dans ces sortes de funérailles, on ne faisait paraître ni danseurs, ni sauteurs, ni voltigeurs, ni mêmes ces gens qui sautaient pendant le chemin qu'on faisait parcourir au mort, d'un cheval sur un autre pour le divertissement des assistans.

SIMPULATRICES. Nom donné à certaines vieilles femmes de Rome, dont l'emploi était de punitif les personnes qui les consultaient pour avoir été troublées dans leur sommeil par des songes effrayans. Ordinairement elles leur prescrivaient de se baigner dans l'eau de la mer; la superstition des Romains donnait beaucoup de pratiques aux Simpulatrices, & les femmes n'étaient pas les dernières à se rendre chez elles. Si l'on faisait quelque recherche parmi nous, on trouverait beaucoup de femmes effrayées par des visions nocturnes, qui vont en demander l'explication à de vieil-

les friponnes, dont l'habitation avoisine les toits des maisons les plus délabrées de la capitale.

SIMULACRE. L'adoration des Simulacres commença certainement dans la Chaldée, de là elle se répandit dans l'Orient, passa en Egypte, ensuite chez les Grecs, & vint infecter l'Occident. On appella Mages ceux qui adorerent Dieu, sous le symbole du feu, Sabéens ceux qui adopterent le culte des Simulacres. Les hommes s'étant persuadés que le soleil, la lune & les étoiles étaient habités par des Intelligences qui animaient ces corps célestes, leur éleverent des Tabernacles, des Chapelles, des Temples, & comme ils perdaient de vue la planette, qui était l'objet de leur culte, ils s'aviserent de la représenter par des images & des simulacres : c'est-là, sans doute, l'origine de toute idolâtrie dans le monde; ainsi nous trouvons que dans la plus haute antiquité les planettes ont déjà les noms de Saturne, de Jupiter, de Mars, d'Apollon, de Mercure, de Vénus, de Diane. Pour surcroît de folie & d'orgueil, les anciens prétendirent que les ames des gens de bien en sortant de leur corps mortel, allaient habiter ces planettes, & ils crurent devoir les déifier, ce qui doit faire cesser l'étonnement où nous jette sans cesse ce nombre prodigieux de Divinités; que nous rencontrons en lisant l'histoire des siècles idolâtres.

SINGES. (Pagode des) Qui croirait qu'au Japon les Singes reçoivent les honneurs divins ? Ils

y ont une superbe Pagode qui leur est particulièrement consacrée. Un gros Singe est placé dans l'endroit le plus apparent du Temple, & une multitude de Singes de tous côtés & dans un rang plus bas, forment la cour. Chaque jour ces idoles reçoivent de nouvelles offrandes, & l'encens fume continuellement devant elles. Il semble que les Japonois attribuent à ces animaux, si semblables aux hommes, une ame humaine. Au reste tous les animaux adorés par les nations idolâtres étaient autrefois, & sont encore sans doute aujourd'hui des emblèmes.

Le Cerf est respecté au Japon, & il n'est pas permis de le tuer. Le Chien est nourri par les habitants d'une ville, & on le secoure dans ses infirmités; s'il meurt, on doit l'enterrer sur une montagne. Des Bonzes tiennent toutes sortes de bêtes renfermées dans un grand parc, & par dévotion pourvoient à leur subsistance.

SINGHILLOS. Ce sont les infâmes Prêtres des Jagas, peuple anthropophage de l'intérieur de l'Afrique. On croit avec raison que ces sauvages n'ont d'autres Dieux auxquels ils rendent un culte, que les mânes de leurs ancêtres; ce sont les Singhilllos qui sont chargés de les conjurer & d'immoler en leur honneur des victimes humaines, en présence des ossemens des Rois du pays que l'on conserve pour ces sanglantes cérémonies, dans des boîtes ou châsses portatives. Selon eux les pluies, la sécheresse, les orages, & toutes les calamités qui affligent la nature, sont une suite de

la colère des mânes, qui demandent que le sang coule sur leurs autels. Dignes Ministres de ces peuples barbares, ils ont peu de peine à fortifier leur cruauté naturelle.

SINISTRES. On a appelé de ce nom certains hérétiques qui avaient pris une telle aversion pour la main droite, qu'ils ne voulaient donner ni recevoir aucune chose de cette main. On en parle dans le Concile de Constantinople, can. 7. sous le nom de Novateurs Sabbatiens.

SINTOS. C'est le nom de la principale Religion des Japonois, elle consiste à adorer, à titre d'esprits célestes, les sept Princes qui composent la première dynastie de leurs Souverains, les cinq demi-Dieux de la seconde race, sous le nom de *Camis*, & tous les Empereurs de la troisième race; car chaque Empereur accorde l'apothéose à son prédécesseur. Tous les points de la Religion du Sintos se réduisent à cinq : 1°. la pureté du cœur : 2°. l'abstinence de tout ce qui peut rendre l'homme impur : 3°. ne pas se souiller de sang : 4°. s'abstenir de manger de la chair : 5°. ne pas s'approcher des corps morts. Les Sintosistes n'ont qu'une notion très-abstraite de l'immortalité de l'ame. » Rendez-vous heureux au-
» jourd'hui, disent-ils à leurs
» Dieux, nous vous tenons quitte
» du reste. « Ils admettent cependant un Dieu suprême & des Divinités subalternes, mais ils n'en espèrent ni n'en craignent rien, aussi ne leur adressent-ils ni prières, ni sacrifices : toutefois ils

ils jurent par eux. Au reste ils tournent leurs vœux du côté de certains Esprits qu'ils supposent présider aux élémens , & à tout ce qui a rapport aux divers événemens de la vie. Selon eux , les ames impures demeureront errantes jusqu'à l'expiation de leurs fautes , & les autres iront habiter le paradis de leurs Dieux. Les Démons sont les ames des renards, animaux qui sont de grands ravages au Japon.

Un Sintos qui va visiter un Temple , doit avoir l'esprit dégagé de toute idée matérielle , il se purifie par le bain , & passe le kami-funo , qui est son habit de cérémonie ; il arrive les yeux baissés dans la cour du Temple & s'y lave les mains ; il s'avance ensuite à la porte & se présente à une fenêtre devant laquelle il y a un miroir. Ce miroir est l'emblème de la Divinité , qui y voit les plus sectettes pensées du dévor , il fait sa prière , sonne trois fois une cloche , au son de laquelle les Dieux se plaisent , donne une piece d'argent au Desservant & se retire.

SION ou SYON , ville de Suisse dans le Vallais. L'Evêque de Sion prend la qualité de Prince de l'Empire , quoiqu'il n'en soit plus membre , qu'il n'ait aucune séance aux dietes , & qu'il ne doive aucune obéissance à l'Empereur , ni aux Etats de l'Empire. Il jouit de la franchise accordée au Corps Helvétique , & autorisée par le Traité de Westphalie. Il préside aux Etats du pays avec une autorité à peu près semblable à celle du Doge de Venise. La monnoie

Tome IV.

se bat à son coin , sous son nom & à ses armes. Il est élu par les Chanoines de la Cathédrale , & par les députés des départemens : l'autorité souveraine réside dans l'assemblée générale du pays.

SIPHNIENS. Peuples qui habitaient l'Isle de Siphnos. L'une des Cyclades. Ces insulaires ayant découvert une mine d'or , ont dit qu'Apollon leur en fit demander la dixme pour la Pythie ; en conséquence ils firent bâtir un trésor dans le Temple du Dieu à Delphes , & ils y déposèrent cette dixme ; mais bientôt ce tribut irrita leur avarice , ils cessèrent de le payer , & Apollon , pour les punir , fit engloutir la mine par les flots de la mer. Cette fameuse mine avait attiré précédemment un autre malheur à ces possesseurs. Une partie des habitans de Samos , ayant déclaré la guerre à Polycrate tyran du pays , s'adressa aux Siphniens pour obtenir d'eux un prêt de dix talens , afin de soutenir la guerre. Cette proposition fut rejetée , & les Samiens pour se venger , ravagèrent les terres des Siphniens , & exigèrent cent talens pour le rachat des prisonniers. La Pythionisse avait prédit ce malheur ; interrogée par ces avares insulaires s'ils conserveraient & augmenteraient leur trésor ; elle leur répondit qu'ils eussent à se garder d'une ambassade rouge , tandis que leur Hôtel-de-Ville & leur marché seraient tout blancs. En effet les vaisseaux qui portaient les députés de Samos étaient peints en rouge , & l'Hôtel-de-Ville & le marché de Siphnos étaient revêtus de marbre

R

blanc. Ou les Oracles étaient composés après coup, ou il était bien facile de leur faire signifier ce qu'on jugeait à propos. L'isle de Siphnos est maintenant appelée Siphanto ; les mœurs de ses habitans sont moins décriées que celles de leurs ancêtres. Les femmes s'y couvrent le visage avec des bandes de linge qu'elles roulent si adroitement, qu'on ne voit que leur bouché, leur nez & le blanc de leurs yeux : c'est dans cet état qu'elles traversent la ville pour se rendre à leurs campagnes.

SIRE. Titre d'honneur qu'on ne donne en France qu'au Roi seul, & qui est comme une marque de souveraineté. Anciennement le mot Sire ne signifiait que Sieur ou Seigneur. Plusieurs familles nobles prenaient le nom de Sire : on disait les Sires de Coucy, les Sires de Beaujeu. On donne au Roi d'Angleterre le titre de Sire ; lorsqu'il crée un simple Chevalier, il le nomme par son nom de baptême, lui ordonne de se mettre à genoux, & après lui avoir touché l'épaule gauche avec son épée nue, il lui dit en anglais, *Rise Sir*, c'est-à-dire, *levez-vous*, *Chevalier*. Les Barons & les simples Chevaliers Anglais sont appelés *Sir*.

SIRÈNES. Les Mythologues disent que les Sirènes étaient filles du Fleuve Achéloüs & de la Nymphe Gallopie. Elles habitaient les rochers voisins de la Sicile, & leur grande beauté & le charme de leur chant attiraient les passagers dans des écueils où ils ne manquaient jamais de périr ; ils en comptent trois princi-

pales, Leucosie, Parthenopé & Lybie. Les Sirènes avaient le corps de femmes jusqu'à la ceinture, & la forme d'un oiseau, de la ceinture en bas. On dit que les anciens habitans des isles Sirénuses adoraient les Sirènes, qu'ils leur offraient des sacrifices & qu'ils leur avaient élevé un Temple. On connaît tous les efforts des Poëtes pour orner la fable des Sirènes.

SISTRE. Instrument de musique fort en usage dans les grandes cérémonies religieuses des Egyptiens, & sur tout dans les fêtes qui se célébraient lorsque le nil commençait à croître.

Il était de métal, à jour & à peu près semblable à une de nos raquettes ; ses branches percées de trous à égales distances, recevaient trois ou quatre petites baguettes mobiles de même métal, qui passaient au travers, & qui étant agitées, rendaient un son fort aigu.

Le Sistre était ovale, fait d'une lame de métal sonnante, dont la partie supérieure était ornée de trois figures ; savoir, celle d'un chat à face humaine placée dans le milieu, de la tête d'Isis du côté droit & de celle de Nephrys du côté gauche.

Les Hébreux se servaient de cet instrument dans leurs réjouissances.

SITA. Nom que les Indiens donnent à la femme de Ram, un de leurs Dieux. M. Dellon, dans la préface de ses voyages, Edit. de 1709, dit ; « qu'on voit sur une » porte d'une des villes du petit » Royaume de *Sirin-Patan*, une

» statue de pierre, de Sitâ, femme
 » de Ram, l'un de leurs Dieux,
 » de la hauteur d'une femme or-
 » dinaire. Elle a à chacun de ses
 » côtés trois fameux Fakirs ou
 » Pénitens, nus à genoux, les
 » yeux levés vers elle, & tenant à
 » deux mains ce que la pudeur ne
 » permet pas de nommer : ils pré-
 » tendent par cette posture . . .
 » rendre l'hommage qu'ils croient
 » être le plus agréable à cette pré-
 » tendue Déesse. » Quelle est
 » donc cette Religion qui a consa-
 » cré de semblables horreurs ! Qui
 » pourra prendre ceci pour une allé-
 » gorie ?

SITONES, Officiers d'Athènes
 chargés de rassembler les bleds
 nécessaires pour l'approvisionnement
 de la ville. Le Trésorier gé-
 néral avait ordre de leur fournir
 tout l'argent qu'ils demandaient
 pour que les greniers publics fus-
 sent toujours remplis. On appel-
 lait Sitophylax un Magistrat dont
 la fonction était de veiller à ce
 que chaque particulier ne conser-
 vât pas chez lui plus de bled qu'il
 ne lui en fallait pour sa provision,
 & cette provision était réglée par
 la loi. Il y avait quinze Sitophy-
 lax, dix pour la ville, & cinq
 pour le Pyrée.

SIVAN. Nom du neuvième
 mois de l'année civile des Juifs,
 & le troisième de leur année sainte.
 Le six de ce mois ils célèbrent
 la fête de la Pentecôte ou des sept
 semaines : (Voyez Pentecôte).
 Le vingt-trois ils jeûnent en mé-
 moire de la séparation des dix
 Tribus par Jéroboam, & de la
 défense que fit ce Prince de porter
 les prémices à Jérusalem.

SIUTO. (Secte du) Les Japo-
 nois qui forment cette secte pour-
 raient être à quelques égards re-
 gardés comme une société de Phi-
 losophes. Ils se dirigent par le
siculo, ou la voie philosophique :
 tels sont leurs principes.

» Il faut pratiquer la vertu,
 » parce que la vertu seule peut
 » nous rendre aussi heureux que
 » notre nature le comporte ; le
 » méchant est assez à plaindre
 » dans ce monde, sans lui prépa-
 » rer un avenir fâcheux : & le
 » bon est assez heureux, sans
 » qu'il faille encore une récom-
 » pense future.

» Il faut que l'homme soit ver-
 » tueux, parce qu'il est raisonna-
 » ble, & qu'il soit raisonnable,
 » parce qu'il n'est ni une pierre,
 » ni une brute, »

Les Siutos rejettent absolument
 la métempsycolose : » Il y a, di-
 » sent-ils, une ame universelle,
 » qui anime tout, dont tout éma-
 » ne, & qui absorbe tout. » Cette
 ame particulière envoie les ames
 dans les corps auxquels elle a jugé
 à propos de les distribuer ; ce qui
 semble revenir au principe de la
 transmigration ; mais il faut croire
 que ces prétendus Philosophes ap-
 pellent ame du monde, l'Être
 suprême, le premier moteur de la
 matière, dont ils n'ont que des
 idées confuses.

Quelques-uns d'entre eux ad-
 mettent une intelligence spiri-
 tuelle, qui n'est pas l'auteur de
 la nature, mais qui la gouverne :
 ils honorent leurs ancêtres
 par des sacrifices ; ils n'ont ni
 Temples, ni Prêtres, ni cérémo-
 nies religieuses, & s'ils rendent

quelques cistes aux idoles de la nation, c'est purement par politique & pour obéir aux loix. Ils usent d'ablutions & s'abstiennent du commerce des femmes pendant la durée de leurs fêtes commémoratives; ils enterrent les corps. Le suicide parmi eux est une action héroïque; cette secte est étrangement persécutée par les Bonzes, & n'a pas au Japon la même considération, dont jouissent les lettrés à la Chine. Un Prince tributaire appelé *Sifen*, ami de ces Philosophes, & enivré de leurs principes, voulut les attirer dans ses Etats. Pour remplir son projet, il fonda une Académie, & l'espoir de jouir de la liberté & d'obtenir des récompenses que promettait *Sifen*, engagea un grand nombre de Siutos à se rendre auprès de lui. Les Bonzes sentirent le coup qu'on cherchait à porter à l'idolatrie; ils annoncèrent les plus affreux désastres à l'Empire, si on laissait subsister cette société tranquille & studieuse, & le Prince *Sifen* fut forcé d'abandonner ses amis, & ne trouva point d'autre moyen de conjurer l'orage qui grondait sur sa tête, qu'en remettant ses domaines & ses dignités à son fils.

SIWA, Idole des anciens peuple de la Germanie: on peut la regarder comme la Déesse de l'Automne: ils la représentaient nue, avec de très longs cheveux, tenant d'une main une grappe de raisin, & de l'autre une très grosse pomme.

SIX-CENTIEMES. Lorsque les anciens Saxons eurent envahi l'An-

gleterre, ils en partagèrent les habitans en trois classes, & celui qui ayant reçu une injure, en demandait réparation, l'obtenait proportionnellement à l'offense & à la classe dans laquelle il avait été insulté. Ceux de la première classe étaient évalués à deux cents shélins, & se nommaient les deux-centièmes; ceux de la seconde classe, s'appelaient les six-centièmes, parce qu'ils étaient évalués à six cents shélins; & ceux de la troisième classe avaient le nom de douze-centièmes, comme étant évalués à douze cents shélins.

SIXENA. (Monastere de) En 1188 la Reine *Sancha*, épouse d'Alphonse II, Roi d'Arragon, fonda ce Monastere de Dames de S. Jean de Jérusalem, & après la mort de son mari, elle s'y retira avec sa fille Douce. La Supérieure occupe un palais à part; lorsqu'elle meurt, on fait ses obsèques pendant sept jours, & ensuite on rompt le sceau de ses armes. Pour entrer dans cette maison, il faut être d'une race si ancienne, qu'il ne soit pas nécessaire d'en rechercher les preuves. Quand ces Dames sont au chœur, elles portent un grand manteau sur les épaules & un sceptre d'argent à la main. La Supérieure confère tous les bénéfices - Cures de ses terres, & donne l'obédience à tous les Prêtres. Elle a séance & voix délibérative aux Chapitres provinciaux de son Ordre, & porte une grande croix sur l'estomac pour marque de sa dignité; plusieurs Dames font la fonction d'Assistances auprès d'elle, quand

elle va faire la visite de ses domaines.

SKIRIA. Nom que l'on donnait à une fête de Bacchus qui se célébrait toutes les années à Aba, en Arcadie. Dans cette solennité, une ancienne coutume de ce peuple était de fustiger cruellement des femmes devant l'autel de ce Dieu. On ne nous a pas appris la raison de ce singulier usage.

SLAVES. Anciens peuples de la Samartie, qui avec les Vénètes s'établirent dans la Germanie entre l'Elbe & la Vistule. Nous emprunterons de Procope ce que nous allons dire des Slaves. » Ils n'obéissent pas à un Roi, dit cet auteur, bell. goth. l. III. c. XIV. » mais ils vivent depuis long-tems » sous un gouvernement populaire, & délibèrent publiquement de tout ce qui concerne leurs intérêts.

» Ces deux peuples observent les » mêmes mœurs, ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu qui a créé le monde & qui lance le tonnerre, & ils lui sacrifient des bœufs & d'autres victimes. Bien loin de faire dépendre la vie des hommes de la destinée, ils n'ont pas seulement qu'il y en ait; mais lorsqu'ils se voient en quelque danger, soit par la violence d'une maladie ou par la force des armes, ils promettent d'immoler une victime quand ils en seront échappés, & ils ne manquent jamais d'y satisfaire; alors ils croient tenir leur vie de la mort de la victime. Ils rendent aussi des honneurs aux rivières, aux Nymphes & à d'autres Divinités; & ils leur pré-

» sentent des sacrifices, d'où ils » tirent des présages pour l'avenir. » Ils habitent dans de misérables chaumières, éloignées les unes des autres, & dont ils changent souvent; ils font la guerre à pied, tenant en leurs mains de petits boucliers & de petits dards: » ils ne portent point de cuirasses, quelques-uns même ne portent ni tunique ni manteau, mais ils se couvrent d'un haut de-chausse, lorsqu'ils marchent contre l'ennemi. Ils parlent tous la même langue, & ont une taille & une mine toute semblable. Ils sont grands & robustes, la couleur de leur visage n'est pas fort blanche, ni celle de leur cheveu fort blonde, elle ne tire pas non plus sur le noir, mais plutôt sur le roux; ils vivent misérables comme les Massagètes, & ils ont la simplicité des Huns. »

SMAERTAS. Nom qu'on donne dans l'Indoustan à une secte de Bramines, qui prétendent que les fausses Divinités Wistnou & Issuren, ne sont que le même Dieu figuré sous des emblèmes différents. Les Smaertas sont paisibles, modérés & honnêtes gens, & ces bonnes qualités qui devraient leur attirer l'estime des autres sectes, ne servent au contraire qu'à exciter contre eux des persécutions.

SMINTHIEN. (Apollon) On donne deux origines à ce surnom du Dieu des Poètes. On prétend qu'il y avait dans la ville de Crise en Misie un Prêtre d'Apollon, nommé Crisis, qui encourut l'indignation de ce Dieu par sa négligence à remplir les devoirs de

sa charge, & que pour l'en punir Apollon envoya une quantité prodigieuse de rats qui ravagerent les terres; mais le Sacrificateur ayant apaisé par ses soumissions le Dieu offensé, il vint lui-même au secours de son Prêtre & tua tous les rats à coups de flèches. En reconnaissance de ce service, Crisus éleva un Temple à son libérateur, sous le nom d'Apollon Sminthien, & ce temple devint célèbre par un Oracle. Clément Alexandrin ne parle point de cette aventure, & donne une autre origine à ce surnom de Sminthien donné à Apollon. » Les Crétois, » dit-il, ayant dessein d'établir » une colonie, consulterent l'Oracle d'Apollon, pour savoir en » quel lieu ils se fixeraient. La » réponse fut qu'ils devaient choisir l'endroit où les enfans de la » terre s'opposeraient à leur passage. Quand ils furent arrivés dans » l'Helléspont, les rats rongerent pendant la nuit les cordes de leurs arcs, ce qu'ils prirent pour un accomplissement de l'Oracle, & bâtirent dans ce lieu une ville qu'ils appelèrent Sminthé, un Temple à Apollon Smintheus, & tinrent pour sacrés tous les rats des environs de ce Temple. « Le lecteur peut choisir entre ces deux extravagances. La plupart des cultes religieux établis dans la Grèce sont fondés sur de semblables absurdités.

SOBRIQUET. Ce que nous appelons sobriquet aujourd'hui, était, sous la seconde race de nos Rois, un surnom que l'on donnait aux personnes qui portaient le

même nom, pour les distinguer; lorsque ces noms commencerent à se multiplier, ils étaient ou honorables ou ridicules, & on les prenait du lieu de la naissance, d'un fief, d'une seigneurie, d'un talent ou d'un défaut naturel. Dans la suite des tems, les surnoms se perpétuerent & devinrent ce qu'ils sont de nos jours.

SOCIÉTÉ. Les hommes sont sortis de Dieu pour vivre en société: c'est l'intention du Créateur; il n'en faut pour preuves que sa faiblesse, ses facultés, ses inclinations naturelles & ses besoins. Hors de la société il ne saurait ni conserver sa vie, ni développer & perfectionner ses facultés & ses talents, ni se procurer un vrai & solide bonheur. Dans l'enfance, il périt si personne ne prend soin de lui; dans la vieillesse, accablé d'infirmités, il expire si une main bienfaisante ne lui porte des secours. » D'où » dépend notre sûreté, dit Sénèque, (*de Benef. l. iv. c. xviii.*) » si ce n'est des secours mutuels? » Il n'y a que ce commerce de bienfaits qui rende la vie comode, & qui nous mette en état de nous défendre contre les insultes & les invasions imprévues; quel serait le sort du genre humain, si chacun vivait à part? Autant d'hommes, autant de proies & de victimes pour les autres animaux, un sang fort aisé à répandre, en un mot la faiblesse même. En effet, les autres animaux ont des forces suffisantes pour se défendre; tous ceux qui doivent être vagabonds, & à qui leur

» férocity ne permet pas de vivre
 » en troupes, naissent pour ainsi
 » dire armés, au lieu que l'hom-
 » me est de toutes parts environné
 » de faiblesse, n'ayant pour armes
 » ni dents ni griffes ; mais les for-
 » ces qui lui manquent quand il
 » se trouve seul, il les trouve en
 » s'unissant avec ses semblables ;
 » la raison, pour le dédomma-
 » ger, lui a donné deux choses
 » qui lui rendent sa supériorité
 » sur les animaux ; je veux dire
 » la raison & la sociabilité par où
 » celui qui seul ne pouvait résister
 » à personne, devient le tout. La
 » société lui donne l'empire sur
 » les autres animaux ; la société
 » fait que non content de l'élé-
 » ment où il est né, il étend son
 » domaine jusque sur la mer ;
 » c'est la même union qui lui
 » fournit des remèdes dans les
 » maladies, des secours dans sa
 » vieillesse, du soulagement à ses
 » douleurs & à ses chagrins ; c'est
 » elle qui le met, pour ainsi dire,
 » en état de braver la fortune.
 » Otez la sociabilité, vous dé-
 » truirez le genre humain, d'où
 » dépend la conservation & tout
 » le bonheur de la vie. »

Je veux être heureux, les hom-
 mes avec lesquels je vis veulent
 être heureux comme moi ; cher-
 chons le moyen de procurer notre
 bonheur, en procurant le leur, ou
 du moins sans y nuire. Voilà le
 grand principe de la société que
 nous trouvons gravé dans notre
 cœur : tel est le fondement de la
 sagesse humaine, la source des
 vertus purement naturelles, le
 principe général de toute la mo-
 rale & de la société civile.

SOCOTH-BENOTH. Ce nom
 signifie Tabernacle de filles : c'é-
 tait une Idole qui fut apportée
 dans la Palestine par les Babylo-
 niens transférés à Samarie ; ainsi
 les plus savans critiques ne dou-
 tent point que ce ne fût le nom du
 Temple dédié à la Vénus Baby-
 lonienne, où les filles s'assemb-
 laient pour se prostituer en l'hon-
 neur de la Déesse. Hérodote nous
 assure qu'il était d'usage chez les
 Babyloniens, comme dans l'isle
 de Chypre, que toutes les femmes
 vinssent une fois dans leur vie
 au Temple de Vénus, & qu'elles
 y prodiguassent leurs faveurs au
 premier étranger qui se présen-
 tait à elles. Celles qui ne vou-
 laient pas absolument se prosti-
 tuer, se tenaient sous des voûtes
 dans leurs chars, parées superbe-
 ment & entourées de leurs domes-
 tiques, attendant impatiemment
 l'avantage de fixer les yeux de
 quelque étranger. Chacun pouvait
 à son gré choisir entre toutes les
 femmes assemblées celle qui lui
 plaisait le plus. Il lui présentait
 une ou deux pièces d'argent, en
 lui disant : « J'invoque pour toi
 » la Déesse Mylitta » : (c'était le
 nom de Vénus chez les Assyriens.)
 C'eût été un crime de refuser de
 coucher avec l'étranger, ou de
 mépriser la modique somme qu'il
 avait offert, parce qu'elle appa-
 tenait à la Déesse. Cette impudi-
 que action consommée, la femme
 retournait chez elle, & passait le
 reste de ses jours avec la plus scrup-
 puleuse chasteté.

SOCOTORA. Les habitans de
 cette isle de l'Afrique vivent dans
 des cavernes & des trous de ro-

chers. Ils adorent la lune comme la mère de toute la nature , & dans les tems de sécheresse , c'est à elle qu'ils s'adressent pour obtenir de la pluie. Un insulaire s'enferme dans un certain lieu pendant dix jours & prie dévotement la lune de faire tomber de l'eau. Si les prières ne sont pas exaucées, on prétend qu'il lui en coûte les deux mains , que ses concitoyens lui coupent , après le tems expiré. En certains jours de l'année, ils font un sacrifice de cent têtes de boucs & de chevres : c'est une espèce d'hécatombe. A ces idolâtries , ils allient quelques rites Chrétiens, comme la célébration de Noël , qu'ils fêtent soixante jours, par une espèce de jeûne , sans manger ni beurre, ni lait, ni poisson , ni viande. Celui qui serait convaincu d'avoir transgressé la loi du jeûne, perdrait pour la première fois deux doigts de la main droite, pour la seconde la main entière, & pour la troisième le bras. Ils ont des Temples bas & petits , qu'ils appellent *Moquanos*, dans lesquels on voit un autel , où se trouve une croix , & des bâtons mis en fleur de lys , ce qui semble aussi figurer une croix , & il n'est permis à personne d'y toucher , sous peine de perdre la main. Chaque Temple a un Desservant que l'on nomme *Hodamo* : les marques de sa dignité sont un bâton & une croix. On se rend au Temple au lever & au coucher de la lune, on y frappe trois fois sur un bâton avec un autre bâton plus court, ensuite on fait trois fois le tour de la chapelle, en se tournant

trois fois à chaque tour. Ceci est suivi d'un sacrifice de bois de senteur que l'on jette dans un bassin de fer , suspendu sur un grand feu. On encense trois fois l'autel & les portes du Temple , & l'on prie la lune d'être favorable à la nation ; pendant cette cérémonie, le *Hodamo* tient sur l'autel une chandelle allumée. Cette chandelle est faite de beurre , & l'on en réserve toujours dans le Temple pour cet usage , & pour graisser les croix & les bâtons destinés aux offices religieux. On nous assure qu'à un certain jour on fait une procession solennelle, & qu'il en coûte les doigts de la main à celui qui a l'honneur d'y porter le bâton sacré ; mais aussi il acquiert une odeur de sainteté qui le rend respectable à toute la nation. On aperçoit dans tout cela un monstrueux mélange d'idolâtrie, de Christianisme & de Mahométisme : quelques auteurs ont voulu faire passer ces insulaires pour des Chrétiens de S. Thomas, mais il est certain qu'ils n'ont aucune connaissance de Jésus-Christ, ni de la Religion Chrétienne.

A Socotora , on prend autant de femmes que l'on en peut nourrir, on les troque, on les change, on les renvoie à son choix. Lorsqu'un insulaire est à l'agonie, ses proches parens le portent au tombeau sans cérémonie. Ils prétendent que c'est rendre service à un homme , que de le délivrer du fardeau d'une vie qui lui devient à charge & qui l'est aux autres.

Ils ont l'usage de la circoncision , un incirconcis parmi eux perdrait les doigts de la main , &

une femme dans ce cas décélérât elle-même son mari. Leurs Temples sont des sauves-gardes : tout criminel qui s'y réfugie , & qui y trouve un protecteur , qui se rend son parrein , ne peut plus être poursuivi. La principale civilisation de ce peuple sauvage consiste à baiser l'épaule de celui à qui il veut faire honneur.

SOCRATE. Ce Philosophe Athénien fut accusé d'impiété par ses concitoyens , parce que sa Religion n'était pas celle de son pays , & qu'il méprisait hautement les Dieux , les Mystères & les superstitions de la Grèce. Son crime fut de s'être élevé par la seule force de son génie à la connaissance de l'unité de Dieu , & d'avoir eu le courage de relever cette dangereuse vérité à ses Disciples. Socrate disait : « Dieu a dérobé » la nature à notre entendement , » il a manifesté son existence , sa » sagesse , sa puissance , & sa bonté » dans ses ouvrages.

« Il est l'auteur du monde , & » le monde est la complexion de » tout ce qu'il y a de bon & de » beau.

« Si nous sentions toute l'harmonie qui règne dans l'univers , » nous ne pourrions jamais regarder le hasard comme la cause » de tant d'effets enchaînés par » tout , selon les loix de la sagesse la plus surprenante , & » pour la plus grande utilité possible. Si une intelligence supérieure » ne n'a pas concouru à la disposition , à la propagation & à la » conservation générale des êtres , » & n'y veille pas sans cesse , comment arrive-t-il qu'aucun défor-

dre ne s'introduit dans une machine aussi composée & aussi » vaste ?

« Dieu préside à tout , il voit » tout en un instant ; notre pensée qui s'élance d'un vol instantané de la terre aux cieux ; notre œil qui n'a qu'à s'ouvrir pour » apercevoir les corps placés à » la plus grande distance , ne sont » que de faibles images de la clarté de son entendement.

« D'un seul acte il est présent à » tout.

« Les loix ne sont point des » hommes , mais de Dieu : c'est lui » proprement qui en condamne » les infracteurs , par la voix des » Juges qui ne sont que ses organes.

Il remplissait l'intervalle de l'homme à Dieu d'intelligences moyennes qu'il regardait comme les génies tutélaires des nations ; il permettait qu'on les honorât ; il les regardait comme les auteurs de la divination. Il croyait l'âme préexistante au corps & douée de la connaissance des idées éternelles. Cette connaissance qui s'assoupissait en elle par l'union avec le corps , se réveillait avec le tems & l'usage de la raison & des sens. Apprendre , c'était se ressouvenir ; mourir , c'était retourner à son premier état de félicité pour les bons , de châtimement pour les méchants.

Ce Philosophe , à jamais célèbre , plaça son bonheur présent & à venir dans la pratique de la vertu , dans l'observation des loix naturelles & politiques. Les événements les plus sinistres , ne fu-

rent pas capables d'altérer sa sérénité : il entendit en soupirant l'arrêt de la mort.

SOFA. Espece d'estrade élevée du côté des fenêtres, dans les appartemens des Turcs. Sur cette estrade on jette des matelas de deux ou trois pieds de large, couverts de tapis précieux, & le long de la muraille il y a des piles de carreaux de velours, de satin ou d'autres riches étoffes, suivant la saison. C'est sur cette estrade que les Turcs reçoivent les personnes de distinction qui viennent les visiter ; c'est-là aussi qu'ils prennent leurs repas. On jette sur le plancher de l'estrade un cuir qui sert de nappe, & sur ce cuir on met une table de bois faite comme un plateau rond ; & on la couvre de plats : on sait que les Turcs s'asseient les jambes croisées.

SOFALA. Quelques peuples de ce pays portent leurs morts dans une immense caverne qui est habitée par un grand nombre de crocodiles, afin que les âmes de leurs parens entrent dans ces animaux voraces & s'y purifient ; ils ont tant de respect pour les crocodiles, qu'ils leur apportent journellement à manger, & que la caverne où ils se retirent est réputée sainte.

SOFI. Ce mot arabe signifie proprement un homme habillé de laine, & on l'a donné à certains Religieux Mahométans qui vivent dans la retraite, & qui, suivant leur institut, doivent être grossièrement vêtus. Ces Moines sont aussi appelés Dervis par les Turcs & les Persans, & Fakirs par les Arabes. Shah - Ismael est

le premier Roi de Perse qui ait pris le surnom de Sofi.

On nomme *Sofas* certains Religieux, qui, à la fin de chacune de leurs prières du jour, doivent réciter une espece d'office des morts auprès des tombeaux des Sultans, qui ont laissé des rentes pour leur entretien.

SOIE. Cette précieuse matière n'était pas vraisemblablement connue dans les premiers tems du Musulmanisme ; c'est ce qui a partagé les sentimens des Docteurs Mahométans, touchant l'usage des étoffes de soie, dans les habits. En général ils regardent tous la soie comme une chose impure, parce que, disent-ils, elle n'est autre chose que la *bave* d'un insecte, & ils ont unanimement décidé qu'un homme vêtu d'une étoffe toute de soie, ne peut vaquer à la prière journalière qui est commandée par la loi ; cependant cela n'empêche pas les moins scrupuleux d'en porter ouvertement.

SOLDURIER. Chez les anciens Gaulois, on appelait *Solduriers* des braves qui s'attachaient aux Princes & aux Seigneurs, & qui avaient part à leur bonne ou à leur mauvaise fortune. Lorsque les Patrons mordaient la poussière dans un combat, les Solduriers périssaient avec lui, ou se tuaient après la défaite.

SOLEIL. Lorsque l'idée d'un être purement spirituel s'est effacée dans l'esprit des hommes, cet astre lumineux a dû être nécessairement l'objet de leurs vœux, & ce ne serait peut-être pas une proposition trop hardie que d'a-

vaner que tous les Dieux du Paganisme se réduisaient au soleil, & toutes les Déeses à la lune. Il est certain que ces deux astres furent les premières Divinités des Egyptiens. Le Soleil était le Bel ou Baal des Chaldéens, le Moloch des Chananéens, le Beelphegor des Moabites, l'Adonis des Phéniciens & des Arabes, le Saturne des Carthaginois, l'Osiris des Egyptiens, le Mithras des Perses, le Dionysus des Indiens, & l'Apollon ou Phœbus des Grecs & des Romains. Les Grecs juraient par le Soleil, & ce serment était sacré; Les Rhodiens lui consacrerent un magnifique colosse; les Syracusains & les Trézéniens l'adorerent sous le nom de Jupiter libérateur; les Corinthiens lui élevèrent des autels; Rome l'honorait sous le nom de *Soli invicto*, & célébrait toutes les années des jeux publics en son honneur. Les habitans de la ville de Hiéropolis ne voulurent point lui dresser des statues, par la raison qu'il était assez visible; mais ceux d'Emese le représentaient sous la figure d'une montagne. Jules César nous apprend que les Germains adoraient cet astre, & qu'ils lui sacrifiaient des chevaux. On le représentait ordinairement comme un jeune homme avec la tête rayonnante, & une corne d'abondance, pour marquer la fécondité qu'il procure à la nature; souvent on le voyait sur un char tiré par quatre chevaux de front.

Tout le monde sait que ce qu'on appelle arc-en-ciel, est un météore en forme d'arc de diverses couleurs, qui paraît lorsque le

tems est pluvieux, dans une partie du ciel opposée au soleil, & qui est formé par la réfraction des rayons de cet astre, au travers des gouttes d'eau dont l'air est alors rempli. Pline & Plutarque rapportent que les Prêtres dans leurs offrandes se servaient par préférence du bois sur lequel l'arc-en-ciel avait reposé, & qui en avait été mouillé, parce qu'ils s'imaginaient, on ne sait pourquoi, que ce bois rendait une odeur bien plus agréable que les autres.

SOLEURE. (Canton de) Il tient l'onzième rang dans l'ordre des Cantons de la Suisse. Ses bornes sont au nord, le Canton de Bâle, au midi, & au levant celui de Berne, & au couchant les terres de ce même canton, & celles de l'Evêque de Bâle. Il est assez grand, mais fort étroit, fertile en grains, en pâturages & en bois; il professe la Religion Catholique. Soleure, capitale du Canton, est située sur la rivière d'Aare; elle est remarquable par son antiquité, par sa force & par sa grandeur pour le pays. Sous les Empereurs, elle fut ville Impériale, & ensuite les Ducs de Suabe la gouvernerent. Après la guerre de 1481, les peuples de ce Canton entrèrent dans l'alliance des Suisses.

SOMMATION respectueuse. On appelle ainsi un acte fait par un Notaire, en présence de deux témoins, par lequel, au nom d'un enfant, il requiert ses père & mère de consentir au mariage de cet enfant. Cette sommation doit être faite avec décence, & d'après

la permission obtenue du Juge ; elle met à couvert de l'exhérédation ; mais pour obtenir cet effet , il faut que le garçon ait atteint sa trentième année , & la fille vingt-cinq. Cependant , suivant l'Arrêt de règlement du 27 Juillet 1692 , l'enfant qui consent de courir les risques de l'exhérédation , peut se marier à l'âge de vingt-cinq ans , sans requérir le consentement de ses pere & mere.

SOMMEIL. Dieu de la fable , fils de l'Erêbe & de la Nuit , & frere de la Mort & de l'Espérance. On représentait ce Dieu comme un enfant enseveli dans un profond sommeil , ayant la tête appuyée sur des pavots. On voyait dans les Temples des Lacédémoniens la statue du Sommeil à côté de celle de la Mort , & lorsqu'on invoquait le Sommeil pour les morts , on entendait le sommeil éternel , qui était la mort. Entre les enfans que les Poëtes donnent au Sommeil , on compte principalement Morphée , Phobor & Phantase. Il y avait deux portes dans son palais , l'une de corne , par laquelle sortaient les songes vrais , & l'autre d'ivoire , pour les songes trompeurs & de nulle signification.

SOMMONA-KODON. Personnage fameux qui est l'objet de la vénération , & même du culte des Siamois. Cet homme ou ce Dieu , disent les Prêtres ou les Talapoins du royaume de Siam , naquit d'une Vierge qui le conçut par la vertu du Soleil. Honteuse de se trouver enceinte , elle fut accoucher sur le bord d'un lac , mais ne se trouvant point de lait

pour nourrir son enfant , elle le posa sur le bouton d'une fleur , qui s'épanouit aussitôt , le reçut dans son sein , elle se referma ensuite. Une autre légende , non moins ridicule , rapporte que Sommona-Kodon naquit d'une fleur , & cette fleur du nombril d'un enfant , ou plutôt d'une feuille d'arbre , en forme d'enfant qui se mord un doigt du pied , & nageant sur l'eau , qui seul subsistait avec Dieu. Kodon doit être le nom de ce Dieu , & Sommona signifie Solitaire ou Religieux des bois. On présume qu'il mourut cinq cents quarante-quatre ans avant l'Ere Chrétienne. Sommona-Kodon à l'instant de sa naissance , avait une connaissance entière du ciel , de la terre , du paradis , de l'enfer & des secrets les plus cachés de la nature. Il se ressouvait parfaitement de tout ce qu'il avait appris pendant ses différentes transmutations. Il avait un frere nommé Thevatat (Voyez THEVATAT) qui fut jaloux de sa gloire & conjura sa perte ; il lui déclara la guerre conjointement avec tous les animaux. L'ange gardienne de la terre , (car les Siamois distinguent les deux sexes dans les anges) , prétendit forcer Thevatat & ses complices d'adorer Sommona-Kodon , mais trouvant leurs cœurs trop endurcis , elle pressa ses cheveux , & en fit sortir une mer qui les submergea. On compte cinq cens cinquante formes par lesquelles passa ce Dieu , & où il se trouva toujours le personnage le plus excellent. Roi , il donna sa vie pour ses sujets ; particulier , il souffrit tous

les maux possibles avec patience & résignation. Un pauvre lui demanda l'aumône, il lui fait présent de sa femme; des animaux ont faim, il s'arrache les yeux & se coupe des lambeaux de chairs pour les nourrir. Devenu saint, il mit le comble à ses bonnes œuvres; il obtint le don de faire des miracles, la faculté de se rendre grand ou petit à sa volonté, de disparaître ou de s'anéantir & d'en substituer un autre à sa place. Cependant, au milieu de sa gloire, le saint s'oublia un jour jusqu'à tuer un homme, il fut puni de ce meurtre, sa vie ne s'étendit que jusqu'à quatre-vingt ans, il mourut, non comme l'homme meurt, mais en se perdant en l'air, ainsi qu'une étincelle qui s'est subitement élevée. Cet accident ne lui arriva qu'après avoir mangé de la chair de cochon, dans le corps duquel l'âme de l'homme qu'il avait tué, était entrée. En mourant il ne manqua pas d'ordonner à ses Disciples de lui bâtir des Temples & de lui dresser des statues. Il leur déclara qu'il allait jouir du *Nireupan*; c'est-à-dire, de l'état d'anéantissement dans lequel la théologie Siamoise fait consister la félicité suprême. Dans cette singulière situation les Siamois savent bien que Sommona-Kodon ne peut leur faire ni bien ni mal, cependant ils ne laissent pas de lui adresser des vœux. Ils attendent la venue d'un second Sommona-Kodon, prédit par le premier; il sera si charitable, qu'il donnera ses fils à manger aux Talapoins.

SOMNIALES DII. Dieux qui

prédisaient au sommeil, & qui rendaient leurs oracles par les songes: on ne peut douter qu'ils n'eussent des Ministres préposés pour leur culte. Hercule; on ne sait par quel raison, était regardé comme un Dieu qui prédisait aux songes, toutefois il est certain qu'on envoyait les malades dormir dans ses Temples, & que l'on croyait fermement que cette Divinité leur procurait des songes agréables, qui étaient comme les présages du rétablissement de leur santé.

SON. Les Payens se frottaient de son dans leurs cérémonies lustrales; ils s'en servaient aussi dans leurs opérations magiques, surtout lorsqu'ils prétendaient inspirer de l'amour: les femmes de la Chaldée en brûlaient dans cette intention.

SONGES. (fêtes des) C'est un divertissement qui tient lieu de carnaval aux sauvages de l'Amérique Septentrionale, & qui dure ordinairement quinze jours. Chaque sauvage se barbouille le visage, & se déguise de la façon la plus grotesque qu'il peut imaginer; il parcourt toutes les cabanes des environs, renverse; brise tout ce qu'il trouve, sans qu'on puisse s'y opposer; mais ce qui caractérise particulièrement la fête: c'est qu'il demande au premier qu'il rencontre l'explication de son dernier rêve, & que si celui-ci devine juste, il est obligé de donner la chose ou l'équivalent de la chose qui a été rêvée. Ils ont bien raison de nommer cette fête celle du *renversement de cervelle*. Il est bon de remarquer que ces or-

gies terminées on rend généreusement tout ce qu'on a reçu ; mais comment réparer tout ce qu'une joie licentieuse & des excès de boisson ont pu occasionner de funeste ?

SONGES. Les Juifs ajoutent beaucoup de créance aux songes, à cause de tout ce qui est dit dans l'Ecriture, à ce sujet, touchant Jacob, Joseph, Pharaon, Nabucodonosor, Daniel, &c. & surtout du vers. xv du chapit. xxxiij de Job ; *en songes ou visions de nuit*, &c. il révéle aux oreilles des hommes, &c. Si quelqu'un a fait un mauvais songe & qui lui cause de l'ennui, il doit jeûner ce jour-là, quand même ce serait le jour du sabbat, ou d'une fête solennelle. Les quatre espèces de songes les plus fâcheuses, sont, lorsqu'on voit brûler le livre de la loi, lorsqu'on voit le jour des pardons, à l'heure de *neila*, c'est-à-dire, de la prière du soir ; lorsqu'on voit tomber les pourres de sa maison, ou ses dents ; & enfin lorsqu'on voit sa femme avec un autre homme. Le soir que le jeûne finit, le rêveur, avant de se mettre à table, fait venir trois de ses amis, à qui il dit sept fois, « qu'heureux soit le songe que j'ai fait : » & ils répondent à chaque fois, « qu'il soit heureux & que Dieu le rende tel ; » & ils ajoutent, « va, mange avec joie ton pain ; » &c. avec cette assurance le jeûneur va manger tranquillement.

Les Rabbins conseillent de tourner au nord le chevet du lit, où l'on couche, & les pieds au midi, ou bien de les mettre dans une

disposition absolument contraire ; mais sur-tout de ne les jamais placer d'orient en occident ; pour garder le respect qui est dû à Jérusalem & au Temple, qui était exposé de cette manière.

SONNA. Recueil de traditions contenant les faits & les paroles remarquables du Prophète Mahomet. Les Turcs ont la plus grande vénération pour ce livre ; rempli des plus absurdes rêveries, & c'est cet attachement pour la Sonna qui leur a fait donner le nom de Sonnites, tandis qu'ils prodiguent libéralement celui de Shîtes aux Persans qui rejettent absolument ce recueil. (Voyez Shîtes) Les Sonnites assurent qu'au jour du jugement dernier les Shîtes seront montés sur les épaules des Juifs, qui les conduiront au grand trot en enfer. Ces deux sectes s'annathématiseront jusqu'à l'extinction de l'une ou de l'autre.

SONNETTES. Dans ce royaume de l'Asie qu'on nomme le Pégu, il semble que les femmes aient renoncé à toute pudeur : on les voit se montrer presque nues en public, n'ayant pour tout vêtement qu'une ceinture d'une étoffe légère & transparente qu'elles attachent avec tant de négligence, que souvent rien n'est dérobé à la vue. Elles répondent à ceux qui paraissent scandalisés de cette coutume indécente, qu'anciennement une Reine du pays, leur en fit une loi, pour irriter par là les desirs des hommes & les empêcher de tomber dans de plus grands désordres. C'est pour en arrêter le cours, que les Péguans ont introduit l'usage de peindre en bleu

leurs jeunes garçons, ce qui les rend véritablement, horribles à voir, mais ce qu'on aura peine à s'imaginer, c'est qu'une sonnette, placée dans un certain endroit, qui devrait être tout ensemble & douloureuse à recevoir & honteuse à porter, passe dans ce royaume pour un ornement, & est devenue une marque de considération; lorsque le Roi daigne ôter la sienne, & la donner à un de ses courtisans.

SONNETTES. Dans la Samogitie, lorsqu'une fille est obligée de sortir la nuit, ses parens, dit-on, lui pendent à la ceinture deux sonnettes, & lui mettent à la main une torche allumée. Ils sont assez simples pour s'imaginer, qu'en cet état, leur fille n'oserait s'écarter de la sagesse & de la modestie qui convient à son sexe,

SONQUAS. (les) Peuples vagabonds de l'Afrique, qui habitent les montagnes méridionales de cette grande partie du monde. Ils vivent de racines & de leur chasse. Adonnés au brigandage, ils enlèvent tous les bestiaux qu'ils peuvent attrapper; leurs cabanes sont faites de branches d'arbres entrelacées & couvertes de joncs. Ils les quittent souvent pour en aller construire d'autres sur un terrain plus favorable au Pâturage; & lorsque le hasard les fait revenir dans le même, ils se servent de leur ancienne habitation; ils portent pour habits des peaux de buffes ou d'ânes sauvages, & les femmes ont toujours sur la tête une espèce de parasol fait de plumes d'autruche.

SOPITHES. Strabon place le

pays de Sopithes dans une contrée de l'Inde, entre les fleuves Hydaspes & Acélines; & il en rapporte des choses assez singulières touchant la beauté du climat, & la qualité des chevaux & des chiens. Il dit, par exemple, que parmi ces peuples, on choisissait le plus bel homme pour le placer sur le trône, & que deux mois après la naissance d'un enfant, on examinait publiquement s'il était bien conformé, & s'il était digne de vivre ou non. Les mariages dépendaient du choix de l'amant & de la maîtresse, & non de la volonté des parens. Quint-Curce nous apprend aussi qu'Alexandre reçut en présent des Sopithes, cent cinquante chiens, qui ne lâchaient jamais prise.

SORBONNE. Robert de Sorbon, Confesseur & Aumônier du Roi saint Louis, a été (1253) le fondateur de ce fameux & respectable Collège de Théologie, & il le fit bâtir pour y retirer seize pauvres Etudiens en Théologie, quatre de chaque nation de l'Université, auxquels il donna pour principal ou supérieur, un chef appelé *Provisseur*. On nommait alors ces pauvres Etudiens, les pauvres de Sorbonne, & leur maison la pauvre Sorbonne, *pauvre Sorbonna*. Robert composa son Collège de Docteurs & de Bacheliers en Théologie, & il en distingua les membres en hôtes & en associés; les hôtes devaient être Bacheliers, soutenir une Thèse, appelée *Robertine*, & réunir le plus grand nombre de voix dans trois scrutins différens. Reçus ensuite dans la maison, ils

y étaient nourris & logés; mais aussi-tôt qu'ils étaient reçus Docteurs, ils devaient en sortir. Pour parvenir au grade d'associé, il fallait, comme les hôtes, soutenir la *Robertine*, & passer par les trois scrutins: en outre on étoit obligé de professer gratuitement un cours de Philosophie, après lequel on subissait deux nouveaux scrutins. Les associés qui ne possédaient pas la valeur de quarante livres parisis de rente, obtenaient une bourse de cinq sols & demi parisis par semaine, (environ six livres d'aujourd'hui) dont ils jouissaient l'espace de dix ans; mais si au bout de sept années, après un examen rigoureux, ils n'étaient pas jugés capables d'être utiles à la Religion, on les renvoyait. Les associés non boursiers, payaient autant que les associés boursiers recevaient. Les uns & les autres prenaient le titre de Docteurs ou de Bacheliers de la maison & société de Sorbonne, & les hôtes celui de Docteurs ou Bacheliers de la maison de Sorbonne. On n'a jamais admis au nombre des associés aucun Religieux de quelque Ordre que ce fût, & c'est pour cela que celui qui est reçu dans la société prête serment sur l'Evangile » qu'il n'a » point intention d'aller dans une » autre société ou congrégation » séculière où l'on vive en communauté sous la direction d'un » seul supérieur; & que si, après » avoir été reçu de la société de » Sorbonne, il lui arrive de changer de sentiment, & de passer » dans une autre communauté, » il se reconnaît dès-lors, & par

» le seul fait déchu de tous les » droits de la société, tant actifs » que passifs, & qu'il ne fera ni » n'entreprendra rien contre le » présent règlement. «

A cet établissement de la Sorbonne, confirmé par la Cour de Rome, & autorisé par les Lettres-Patentes de saint Louis; Robert de Sorbon ajouta celui d'un College pour la Philosophie & les Belles-Lettres, que l'on appella le College de *Calvi* ou la petite Sorbonne. Lorsque le Cardinal de Richelieu fit édifier la chapelle de Sorbonne, on abbatit ce College, (1635) & en 1648, pour y suppléer, on réunit le College du Plessis à la Sorbonne.

La Faculté de Théologie de Paris est composée de quatre principales Maisons; savoir, celle de Sorbonne, celle de Navarre, celle du Cardinal le Moine & celle des Cholets. Les Grands Maîtres de Navarre, & du College du Cardinal le Moine, & les Sénéchaux de Sorbonne & des Cholets, sont les Députés nés de la Faculté.

La Sorbonne nomme aux six chaires de Professeurs des Ecoles extérieures; à plusieurs autres places, telles que celle de Grand Maître du College Mazarin, &c.

SORCELLERIE, SORCIERS & SORCIERES. La Sorcellerie est une opération magique, attribuée par la superstition à l'invocation & à la puissance du Démon. Il n'y a point de contes ridicules & extravagans qui n'aient été employés pour orner les histoires des Sorciers que l'on supposait autrefois, & que l'on suppose peut-être encore tenir des assem-

blées

blées nocturnes, que l'on nomme Sabbat, (*Voyez* SABBAT.) auxquels le Diable préside en personne. Les Egyptiens, les Perses, les Gymnosophistes & les Brachmanes de l'Inde, ont été des Sorciers très renommés; & quoique les Grecs & les Romains aient eu une certaine horreur pour la sorcellerie, on fait quelle aveugle créance ils donnaient aux opérations magiques de ces femmes, qui parmi eux exerçaient cet abominable métier. L'infâme Canidie chez les Romains, se rendit sur-tout célèbre par ses crimes; la Thessalie était particulièrement peuplée de Sorciers, & si l'on daigne parcourir l'histoire moderne de tous les peuples idolâtres, on verra que tous leurs Prêtres sont Sorciers, c'est-à-dire, imposteurs & fripons. Nos siècles d'ignorance ont été marqués au coin de la superstition & de la sorcellerie; tels ont été les treizième & quatorzième siècles. Les fils de Philippe-le-Bel se promirent par écrit des secours contre ceux qui voudraient les faire mourir par sorcellerie. Un Arrêt du Parlement condamna au feu une sorcière qui avait fabriqué un acte avec le Diable en faveur de Robert d'Artois, & la maladie du Roi Charles VI fut attribuée à un sortilège. En Angleterre, une Devineresse ignorante & un Prêtre imbécille furent brûlés vifs pour avoir, disait-on, à l'instigation de la Duchesse de Gloucester, employé des maléfices, pour faire périr Henri VI: la Duchesse en fut quitte pour une amende honorable en chemise, & pour une pri-

Tome IV.

son perpétuelle. Que ne serions-nous pas en état de dire à ce sujet de la démençe de nos Français sous Catherine de Médicis. Des jours plus heureux nous éclairent, une Ordonnance de Louis XIV, (1672.) défend à tous les Tribunaux d'admettre les simples accusations de sorcellerie; & les Juges ne condamnent les accusés que comme des prophètes, ou comme s'étant servis de poisons.

SORCIERES d'Irlande. On prétend qu'il y a encore dans cette île des femmes qui font le métier de Sorcières, & que le peuple crédule s'empresse de consulter. Dans leurs extravagantes cérémonies magiques, on a remarqué qu'elles récitent toujours le *Pater noster* & l'*Ave Maria*; ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moyen de certaines herbes, elles se vantent de guérir toutes les maladies, de rendre les femmes fécondes & de les faire accoucher sans douleurs. Lorsqu'elles veulent connaître le passé & l'avenir, elles prennent une épaule de mouton; qu'elles dépouillent de toute sa chair; & à-travers l'os, elles découvrent, & ce qui s'est passé, & ce qui doit arriver, quelle est la première personne qui doit mourir d'une famille, quel lieu habite l'âme d'un mort, &c.

On rapporte une autre superstition assez singulière que pratiquent quelques Payfans Irlandais. Lorsque maladroitement, quelqu'un s'est laissé tomber, il doit se relever le plus vite qu'il est possible, & faire un petit saut sur l'endroit même où il est tombé:

ensuite il faut qu'il cœuse une espede de fosse & qu'il en enleve un morceau de terre. S'il vient à tomber malade, il doit envoyer chercher aussitôt une forcere; qui se transporte sur la fosse, & y appliquant la bouche, prononce quelques paroles avec un *Pater noster* & un *Ave Maria*, en invoquant l'Esprit qui a envoyé la maladie, & le priant de vouloir bien la faire cesser.

SORGUGE. Aigrette de plumes & ornée de pierreries que les Turcs portent à leurs turbans. Le Grand Seigneur a seul le droit d'en porter trois. Les Gouverneurs d'Egypte, de Babylone & de Damas, en portent une seule au côté gauche; les autres Officiers peuvent aussi orner leur turban d'une aigrette, mais elle doit être toute simple.

SORLINGUES. (les) Isles situées sur les côtes de la Grande-Bretagne. On en compte plus de cent, elles étaient autrefois fameuses par la richesse de leurs mines d'étain, & c'était au travail de ces mines que les Empereurs Romains condamnaient les personnes qui se trouvaient coupables de quelque crime. Les anciens habitans de ces isles portaient des habits noirs & longs qui descendaient à terre; sans demeure fixe, ils conduisaient sans cesse leurs troupeaux dans les lieux où ils trouvaient le plus abondant pâturage; méprisant l'or & l'argent comme des métaux inutiles, ils troquaient leur plomb, leur étain & leurs peaux, contre des vaisseaux de terre, du sel & quelques petits ouvrages de bronze.

SORT & SORTS. L'usage du sort était assez fréquent chez les Hébreux; la terre promise fut partagée au sort: on jetait le sort sur deux boucs pour savoir lequel serait immolé, le jour de l'expiation solennelle. Pour remplir la place de Judas dans l'apostolat, le sort tomba sur Saint Mathias; la robe de Jésus-Christ fut jetée au sort. Les sorts chez les Hébreux étaient sans doute des billets que l'on mettait dans le pan d'une robe, & après les avoir mêlés, on les tirait, & celui qui sortait décidait la chose.

Chez les Payens les sorts étaient des sortes de dez sur lesquels se trouvaient gravés certains caractères, dont on allait chercher l'explication sur des tablettes. Dans plusieurs Temples on jetait les sorts soi-même, dans d'autres on les faisait sortir d'une urne, & les habiles Prêtres des faux Dieux en donnaient l'explication. Dans l'orient les sorts étaient des flèches, & les Turcs & les Arabes s'en servent de la même manière. Les sorts de la Grece & de l'Italie se tiraient souvent en ouvrant quelque Poète & en prenant la première sentence qui se présentait pour une réponse à la question. Enfin l'usage des sorts passa dans le Christianisme; Grégoire de Tours, après avoir jeûné & prié, allait au tombeau de Saint Martin, ouvrait l'Ecriture sainte, & prenait pour une réponse le premier passage qui semblait répondre à sa demande. La vraie piété & la bonne philosophie ont enfin aboli cet usage superstitieux.

SORTILEGES ou MALÉFICES.

Les plus fameux Démonographes en distinguent sept , par lesquels les Sorciers peuvent nuire au genre humain. 1°. En donnant un amour criminel à une femme pour un homme , ou à un homme pour une femme. 2°. En inspirant des sentimens de haine ou d'envie à une personne contre une autre. 3°. En empêchant qu'un homme maléficié ou une femme maléficiée ne se puisse servir de la puissance d'engendrer son semblable. 4°. En rendant une personne malade en quelque partie de son corps. 5°. En la faisant mourir. 6°. En lui ôtant l'usage de la raison. 7°. En cherchant avec succès les occasions de lui nuire de l'une de ces manières, soit en ses biens, soit en tout ce qui peut lui appartenir. On distingue aussi tous les maléfices en somnifique, en amoureux, & en maléfice ennemi.

Le maléfice somnifique se fait par le moyen de certains breuvages, de certaines herbes, de certaines pratiques dont les méchans se servent pour endormir les hommes & les animaux, afin de pouvoir ensuite plus sûrement empoisonner, tuer, voler, commettre des impuretés, ou enlever des enfans pour faire des sortilèges.

Le maléfice amoureux ou le philtre, est tout ce qui se dit, tout ce qui se fait, & tout ce qui se donne par la suggestion du Démon, afin de se faire aimer. On parle de certaines femmes qui faisaient manger à leurs amans infideles ou refroidis, d'un certain gâteau paitri avec certaines humeurs qu'il serait indécent de

nommer. On nomme un Berger du Comté de Dunois qui avait mis des mouches cantharides sous un corporal pendant la messe, à dessein de se faire aimer des femmes & des filles, & l'on cite des extravagans qui portaient sur eux quelque morceau des souliers ou de la frange de la robe de la personne qu'ils aimaient, ou des rognures de leurs ongles, dans la même intention : d'autres pour la même fin, écrivaient certaines paroles avec du sang, sur une hostie non consacrée.

Le maléfice ennemi est tout ce qui cause, tout ce qui peut causer, & tout ce qui est employé pour causer quelque dommage à l'esprit, au corps, ou aux biens de ses ennemis, & pour laquelle chose on fait un pacte avec le Démon.

Tous les Démonographes regardent comme un maléfice d'empêcher l'effet du sacrement de mariage, par le nouement de l'aiguillette, ou par quelque autre pratique superstitieuse : d'envoyer des loups dans les troupeaux de moutons & dans les bergeries; des rats, des souris, des charançons & des vers dans les greniers; des chenilles, des sauterelles, & des insectes dans les champs pour gâter les grains; des taupes & des mulots dans les jardins, pour perdre les arbres, les légumes & les fruits : d'empêcher les gens de manger, en mettant sous leur assiette un aiguille qui a servi à ensevelir un mort : d'envoyer des maladies de langueur & de longue durée aux hommes & aux bêtes, en sorte que les uns ou les

autres s'affaiblissent visiblement sans qu'on les puisse secourir par les remèdes ordinaires.

De faire mourir les hommes, les animaux & les fruits de la terre par le moyen de certaines poudres, de certaines eaux & d'autres drogues magiques.

De faire sécher une certaine herbe à la cheminée pour faire tarir le lait des vaches : de tremper un balai, afin de faire pleuvoir : de briser des coquilles d'œufs après avoir avalé le dedans, espérant par là écraser ainsi ses ennemis.

De se servir d'un os de mort, pour faire mourir quelqu'un, en employant dans cette action certaines paroles que nous ne devons pas rapporter.

De faire mourir quelqu'un en les frappant d'une baguette, & en prononçant ces mots : *je te touche pour te faire mourir.*

De faire des figures de cire, de boue, &c. de les piquer, de les approcher du feu & de les déchirer, dans l'espérance que les originaux vivants ressentiront les mêmes blessures dans leurs corps.

D'attacher à une cheminée ou faire griller sur un gril certaines parties de cheval ou de quelque autre animal mort par maléfice, & de les piquer ensuite, afin que le Sorcier qui a jeté le sort, sèche peu à peu & meure misérablement.

D'exciter des orages, des tonnerres, pour se venger de quelqu'un.

D'empêcher les personnes de dormir, en mettant dans leur lit un nid d'hirondelle.

De procurer la stérilité aux fem-

mes, aux cavales, aux vaches, aux brebis, &c.

De faire ce qui s'appelle *cheviller*, c'est-à-dire, d'empêcher les personnes d'uriner.

D'enclouer les chevaux, ou d'empêcher les tonneaux de rendre la liqueur qu'ils contiennent, bien qu'ils soient percés en différents endroits.

Toutes ces choses & mille autres de pareille nature, sont mises par les Démonographes au nombre des maléfices, quoiqu'impossibles ou simplement ridicules.

Nous allons maintenant rassembler les remèdes dont les auteurs anciens font mention pour se garantir ou se délivrer des maléfices, afin de vérifier ce fameux proverbe qu'on a si souvent occasion d'employer, *soitise des deux parts*, en observant toutefois, que si les tentatives pour employer des maléfices sont des crimes horribles, les prétendus moyens que l'on prend pour s'en garantir, sont des pratiques superstitieuses qui ne sont pas exemptes de péchés.

Pour se garantir des charmes, cueillir de grand matin à jeun, sans avoir lavé ses mains, sans avoir prié Dieu, sans parler à personne, & sans saluer personne en chemin, une certaine plante & la mettre ensuite sur la personne maléficiée ou enforcée.

Cracher sur le soulier que l'on porte au pied droit avant que de le chauffer, afin de se préserver de maléfices.

Prendre la tête d'un vieux loup, & l'attacher à sa porte dans le

même dessein : chercher à chasser les charmes par le moyen du soufre.

Mâcher de la joubarbe , afin de rompre l'aiguillette dont on se suppose affligé : mettre du sel dans la lessive , de crainte qu'on ne l'empêche de couler , ou dans le vase où l'on bat le beurre , de peur qu'on ne l'empêche de se prendre ; faire porter aux enfans une certaine figure , qui est supposée préserver de tous maléfices ; faire passer les chevaux & autres bestiaux par des feux faits de certains bois , dans l'espérance qu'ils ne pourront plus être enforcélés ; cracher trois fois dans son sein dans la même idée ; laver ses mains le matin avec de l'urine ; porter sur soi , contre les maléfices , une racine de chicorée qu'on a fait toucher à genoux à quelque manière d'or & d'argent , le jour de la Nativité de Saint Jean-Baptiste , un peu avant le soleil levé , & qu'on a ensuite attachée de terre avec un ferrement , & avec beaucoup de cérémonie , après l'avoir exorcisée avec l'épée de Judas Machabée , ainsi que le dit Pictorius (*Epitom. de Magia* , 6. 26 & 27.)

Cracher trois fois sur les cheveux qu'on arrache en se peignant. Emprunter quelque chose d'un Sorcier , ou lui dérober quelque bagatelle pour rendre nuls les maléfices ; porter sur soi du sel , ou un noyau de datte bien poli , pour chasser les malins esprits ; faire passer les enfans nouvellement nés par le feu ; frapper trois fois sur les coques des œufs qu'on a mangé , & les remettre ensuite

dans le plat , pour ôter le maléfice d'amour , employer le maléfice de haine en consacrant avec certaines cérémonies un pigeon noir , qu'on donne ensuite à manger à la personne que l'on aime , après l'avoir coupé en deux parties. Pour guérir une personne maléficiée , prendre trois mesures d'huile violat , faire tenir le malade à l'opposite du soleil avant qu'il soit levé , lui faire prononcer son nom & celui de sa mere , nommer trois fois le jour , pendant six jours , les Anges de gloire qui sont dans le sixième degré , le faire tenir tout nud le septième jour , &c. puis écrire sur une plaque le nom de ces anges , &c. dans l'espérance qu'il sera guéri le vingtième du mois.

Pour se faire aimer de son mari , prendre de ses cheveux , les offrir trois fois à l'autel avec un cierge allumé , & les porter ensuite sur sa tête. Pour empêcher que son mari ne soit tué , & qu'il ne meure de mort subite , prendre ces paroles sacrées . . . & les écrire sur un billet que l'on enferme dans les habits du mari , &c.

Il entre dans notre plan de faire une exacte récapitulation de toutes ces rêveries , & nous les présentons au lecteur pour ce qu'elles valent ; par exemple , nous trouvons dans le traité des superstitions de Martin d'Arles en Provence , que ceux-là sont excommuniés par un grand nombre de Conciles , dont il rapporte les actes , qui s'imaginent qu'il leur arrivera quelque malheur , ou qu'ils recevront quelque fâcheuse

nouvelle, s'ils mettent leur chemise de travers le matin, s'ils entendent le soir un chat-huant crier sur le toit de la maison de leur voisin, s'ils entendent la nuit le cri d'une chauve-souris, d'un orfraie, ou de quelqu'autre oiseau qu'ils appellent de mauvais augure; si en certain tems un échien vient à clabauder, un loup à hurler, un chat à miauler, un coq à chanter, une poule à glosset, un corbeau à croasser, une pie ou un grillon à crier.

Combien de gens se livrent peut-être encore à ces sortes de rêveries, & sont par conséquent excommuniés par ces Conciles, à moins que la bonne-foi, la simplicité ou l'ignorance ne les rendent en quelque façon excusables?

SOSIPOLIS. Nom d'une Divinité des habitans d'Elis. Dans une irruption que firent les Arcadiens en Elide; les Eléens furent au-devant de l'ennemi pour empêcher, s'il était possible, la prise de leur ville. Comme ils étaient sur le point de livrer bataille, une femme tenant un enfant à sa mamelle, se présenta à eux, & leur dit qu'elle avait été avertie, en songe que cet enfant combattrait pour eux. Les Généraux Eléens crurent ou feignirent de croire cette femme; ils exposèrent nud cet enfant à la tête de l'armée: on combattit, & dans le fort de la mêlée, cet enfant, dit la tradition, se transforma en un horrible serpent qui effraya, fit fuir les Arcadiens; & donna la victoire aux Eléens. Ces derniers donnerent le nom de Sosipolis à cet enfant miraculeux, ils lui bâ-

tirent un Temple, & instituèrent une Prêtresse pour le desservir. Ce Temple était double & sa partie antérieure était consacrée à Lucine, & était ouverte à tout le peuple, mais la Prêtresse seule pouvait pénétrer dans le sanctuaire du Dieu, ce qu'elle n'osait cependant faire qu'en se couvrant le visage d'un voile blanc. Ce Dieu, créé par la politique, était représenté sous la figure d'un enfant avec une robe de plusieurs couleurs, tenant dans la main une corne d'abondance.

SOSPITA. Surnom de Junon, appelée ainsi *Salutaire*, parce qu'on prétendait qu'elle veillait à la salubrité de l'air, dont l'intempérie cause des maladies. Elle avait trois Temples dans Rome, où les Consuls allaient offrir des sacrifices avant que d'entrer dans l'exercice de leurs charges.

SOTÉRIES. Fêtes que les anciens célébraient en actions de grâces d'avoir été délivrés de quelque grand péril public. On trouve dans les auteurs que les noms de *Soter*, *Soteria*, étaient donnés à Jupiter, à Diane & à Proserpine, lorsqu'on se croyait redevable de sa conservation à l'une de ces divinités.

SOTIES. Anciennes farces dont autrefois les Français étaient fort avides; elles consistaient en basses bouffonneries, sans doute du genre de nos parades. Il ne faut pas confondre les Soties avec les Sotéries qui étaient des vers composés en l'honneur des Saints. A notre honte, nous avons encore des Soties, & ce n'est pas seule-

ment le peuple grossier qui s'en amuse.

SOUAA. Nom d'une Idole que les Musulmans disent avoir été adorée dès le tems du Patriarche Noé avant le déluge, & depuis par les Arabes de la Tribu nommée des Hodéilités : ils n'en disent pas plus.

SOUBRETTE. Nom que l'on donnait autrefois à une femme qui était attachée au service d'une autre : on les appelle actuellement femmes-de-chambre, & le nom de Soubrette est affecté aux suivantes de comédies. Un auteur remarque qu'elles y sont communément méchantes, bavardes, sans décence, sans sentiment, sans mœurs & sans vertu, & que par conséquent il n'y a rien dans la société qui ressemble à ce personnage. Cette judicieuse remarque devrait bien exciter les réflexions de quelques-uns de nos auteurs.

SOUDAN ou **SOLDAN.** Nom d'un Officier de la Cour de Rome, qu'on appelle aussi Juge de la Tour de Nove, ou Maréchal de Rome à la Cour de Savelles. Il a la garde des prisons, & connaît de quelques affaires criminelles, sur-tout de celles où les courtisanes sont particulièrement impliquées. On lui confie quelquefois la garde du Conclave pendant la vacance du Saint-Siège.

SOUFFLE du Messie. C'est ainsi que les Persans appellent la puissance que Jésus-Christ avait de faire des miracles. Ils ont dans leur langue un livre de l'enfance du Sauveur, qui a été connu des Chrétiens de la primitive Eglise,

dans lequel on lit que Jésus-Christ dans les premières années de sa vie formait des oiseaux de terre, & d'un souffle les faisait voler. Les Orientaux, pour exprimer l'habileté d'un Médecin, disent communément, il a le souffle de Jésus-Christ ; voulant faire entendre par-là qu'il serait capable de ressusciter des morts.

SOUFFLET. Les Juifs convaincus d'avoir livré la ville de Toulouse aux Sarrazins, qu'ils avaient sollicités d'entrer en France, furent condamnés à offrir tous les ans à la porte de l'Eglise Cathédrale trois livres de cire, le jour de Noël, le Vendredi Saint & le jour de l'Assomption de la Vierge, & à recevoir chaque fois, dans la personne d'un de leurs Chefs, un soufflet de la main d'un homme vigoureux. En 882, ils offrirent inutilement au Roi Carloman une somme considérable, pour se racheter d'une aussi honteuse servitude, le Concile de Toulouse, à qui la décision de cette affaire fut remise, déclara que la demande des Juifs devait être rejetée : on ne fait pas bien dans quel tems ils en furent affranchis.

SOUFY. (Secte des.) Cette Secte est fort ancienne chez les Persans. Un certain Shéic Abou-saïd, Philosophe austère, en est le fondateur, & ses Disciples ne parlent que de révélations, d'union spirituelles avec la Divinité, & d'un entier détachement des choses de la terre. Ils joignent avec un scrupule qu'ils portent jusqu'aux plus singulières minuties, & ils expliquent les

passages de leur alcoran d'une manière toute mystique.

SOUPLIER. Il y a apparence que les premiers souliers ont été faits d'écorce d'arbre, & l'on croit communément que les Bergeres Espagnoles amenèrent la mode des souliers de jonc & de genêt : on employa ensuite pour les couvrir la laine, le lin, la soie & l'or. Bientôt on fit les semelles d'or massif, & on broda le dessus en perles, ou on le garnit de pierres. Le Soulier romain s'élevait jusqu'à mi-jambe, en prenant juste toutes les parties. Il était ouvert par devant depuis le cou-de-pied, & se fermait avec un lacet, & la pointe en était recourbée. Les Souliers que portaient les simples Magistrats, s'appelaient *perones*, ils étaient plus grossièrement faits que ceux dont on vient de parler, & ressemblaient à la chaussure des paysans. Outre cela les Romains portaient des sandales, qui ne consistaient qu'en une simple pièce de bois ou de cuir, placée sous le pied, & attachée avec des bandes autour des doigts du pied & de la jambe. Les Souliers de femmes étaient blancs pour l'ordinaire, ceux des Sénateurs communément de peau noire, & ceux des Magistrats Cuirules de couleur rouge. D'abord les souliers de couleur rouge furent affectés aux seules Courtisannes, mais bientôt les femmes honnêtes ne craignirent pas d'en adopter l'usage, & l'Empereur Aurélien, qui se réserva cette couleur, & la défendit aux hommes, permit aux femmes de continuer à la porter. Ce qu'il y a de singulier, c'est

que cette méthode régna dans le bas empire, & passa des Empereurs d'Occident jusqu'aux Papes ; ainsi le soulier rouge qui fut d'abord une marque d'infamie, devint par une assez lente gradation une espèce d'ornement réservé aux Empereurs & au Chef suprême de la Religion Chrétienne.

SOUMISSION singulière. Lorsque le Roi de Siam doit se rendre dans quelque endroit, une partie de sa Cour le devance. Le voyageur La Loubere nous parle d'un divertissement auquel il assista dans cette Cour. » Une douzaine de Seigneurs, dit-il, armés avant le Roi au lieu du spectacle, s'affirent à terre les jambes croisées devant l'endroit où se devait tenir leur maître ; ils étaient tournés vers le lieu du spectacle, mais dès qu'ils entendirent le bruit de la marche de ce Prince, ils se prosternèrent sur les genoux & sur les coudes vers le lieu d'où venait le bruit, & à mesure que le bruit approchait, ils se tournaient peu à peu toujours vers le bruit, & demeuraient prosternés vers lui, & le dos tourné au spectacle. Tant que le spectacle dura, ils ne firent aucun mouvement, & ne donnerent aucun signe de curiosité. » On ne trouvera, je crois, rien de semblable dans les usages de l'Europe.

SOUPER des Romains. Le souper était le principal repas des Romains, & celui où ordinairement toute la famille se rassemblait, & où l'on traitait ses amis. Il commençait entre la neuvième

& la dixieme heure du jour, c'est-à-dire, entre trois & quatre heures après midi. Dans les premiers tems, les Romains prenaient leurs repas dans une espece de vestibule à la vue de tout le monde; alors leur sobriété les mettaient à l'abri des censures de leurs concitoyens; quelquefois c'était sous un arbre touffu qu'ils soupaient, & l'on avait soin d'attacher au-dessus de la table une piece d'étoffe qui la garantissait, ainsi que les convives de la poussiere & des autres malpropretés. Bientôt le luxe & le goût de la belle architecture, chasserent la simplicité & enfanterent les riches salons; on connaît la magnificence de ceux que Lucullus fit élever, dont les noms prononcés à ses Maitres d'hôtel, prescrivaient la dépense qu'il voulait faire à ses repas. Le salon que fit bâtir l'Empereur Néron, & qui portait le nom de *domus aurea*, fit oublier la splendeur de ceux de Lucullus. Les lambris, qu'un art magique semblait faire mouvoir, ainsi que les plafonds, représentaient à chaque service une des saisons, & faisaient pleuvoir sur les convives des fleurs & des essences précieuses. Eliogabale surpassa Néron dans ce genre de luxe. Les buffets étaient surchargés des plus magnifiques vases d'or & d'argent, dépouilles des peuples vaincus & des provinces soumises.

Les tables des Romains furent d'abord de bois & travaillées grossièrement; ensuite on les enrichit d'ivoire & de morceaux d'écaille de tortue, & bientôt on y employa le cuivre, l'argent, l'or, & même les pierres précieuses, en

forme de couronne. Les tables des pauvres étaient soutenues par trois pieds; celles des riches n'en avaient qu'un seul; comme on ne se servait point encore de nappe, à chaque service on nettoyait les tables avec une éponge mouillée, & tandis que les domestiques s'occupaient de ce soin, les convives se lavaient les mains; quelquefois on enlevait la table & l'on en substituait une autre toute servie. On mangea premièrement sur des bancs, comme les Spartiates, puis l'on prit l'usage des lits à la Carthaginoise; mais ces lits devinrent magnifiques & commodes, à mesure que le luxe & la volupté étendirent leur empire. (*Voyez* lit de table).

Avant que de se mettre à table, les hommes se faisaient laver & parfumer les pieds, mais on ne voit pas que cette coutume fût établie pour les Dames. En sortant du festin, on se rendait au bain avec une robe appelée *synthesis*, qui n'était à proprement parler qu'une espece de draperie; bien au-delà du siècle d'Auguste, les convives étaient obligés d'apporter leur serviette dans leur poche.

Lorsque le convive avait pris place, on mettait une coupe devant lui, & on lui présentait une couronne de fleurs ou de lierre, à laquelle on attribuait la vertu d'arrêter l'effet des fumées du vin: on lui parfumait les cheveux avec quelque essence odoriférante, il posait sa couronne sur la tête, & on lui donnait la liste de tous les services & des mets dont ils devaient être composés. Il y avait ordinairement trois services, mais

par extraordinaire ils étaient quelquefois portés jusqu'à sept ; les œufs , les salades de laitues & d'olives , & les fameuses huitres du lac Lucrin , formaient le premier service. Le second était composé de viandes rôties & de poisson ; le troisième consistait en pâtisseries & en fruits de toute espèce. A ce dernier service la joie redoublait , on faisait les libations , c'est-à-dire , qu'on répandait quelques gouttes de vin en l'honneur des Divinités , ou du Génie du maître de la maison. Sous les Tyrans couronnés , les Courtisans ne manquèrent pas d'en verser en leur honneur. Après cette cérémonie , paraissait la grande coupe appelée *Cupa magistra* , avec laquelle on buvait à la ronde les santés des personnes qu'on chérissait. Lorsqu'on portait la santé d'une maîtresse , il était du bel usage de boire autant de coups qu'il y avait de lettres dans son nom. La musique faisait souvent partie de ces repas somptueux , d'autrefois on y introduisait des danseuses , des mimes & des pantomimes , ou l'on jouait à diverses sortes de jeux , & avant de se séparer , on ne manquait jamais de faire des libations aux Dieux.

SOUSCRIPTION. On appelle Souscription dans le commerce de la Librairie , la promesse que fait un particulier de prendre à un certain prix un nombre d'exemplaires d'un livre , qui est , ou qui sera incessamment sous presse. Les premières Souscriptions ont été proposées en Angleterre dans le milieu du dernier siècle , pour la Bible polygorie de Walton , &

en France pour la collection des Antiquités du Pere de Montfaucon.

SOUS-DIACRE. Ecclésiastique revêtu du premier degré des Ordres sacrés. Le Concile de Trente veut que celui qui se présente pour recevoir le Sous-diaconat , ait été éprouvé dans tous les Ordres inférieurs , & qu'il ait au moins atteint sa vingt-deuxième année. Il doit avoir des attestations de son Curé & des Maîtres sous lesquels il étudie , & moyennant la grace de Dieu , espérer qu'il pourra garder la continence. On publie au prône pendant trois dimanches consécutifs sa prochaine ordination. Le jour destiné pour cette cérémonie , on appelle à haute voix tous ceux qui doivent être ordonnés Sous-diacre , chacun par son nom & par son titre : « un tel » au titre d'une telle Eglise , (pour » ceux qui ont des bénéfices) , » un tel , au titre de son patri- » moine : Frere tel , Profès d'un » tel Ordre : Frere tel à titre de » pauvreté. « D'abord l'Evêque les avertit de considérer attentivement à quelle charge ils se soumettent. » Jusqu'ici , leur dit- » il , il vous est libre de retourner » à l'état séculier ; mais si vous » recevez cet ordre , vous ne pour- » rez plus reculer , il faudra tous » jours servir Dieu , dont le ser- » vice vaut mieux qu'un royaume , garder la chasteté avec son » secours , & demeurer engagés » à jamais au ministère de l'E- » glise ; songez-y donc , tandis » qu'il est encore tems , & si vous » voulez persévérer dans cette » sainte résolution , approchez au

nom de Dieu. « L'Evêque ensuite donne à celui qui doit être ordonné Sous-diacre à toucher le calice vuide avec la patène, puis il lui met les ornemens qui conviennent à son ordre, comme la dalmatique & le manipule, & lui présente le livre des Epîtres, en disant : » recevez le livre des » Epîtres avec le pouvoir de lire » dans l'Eglise de Dieu, tant pour » les vivants que pour les morts. «

Les fonctions du Sous-Diacre se réduisent à six : 1°. avoir soin des vases sacrés qui servent au saint sacrifice : 2°. verser l'eau sur le vin dans le calice : 3°. chanter l'Epître aux grandes messes : 4°. soutenir le livre de l'Evangile au Diacre, & le porter à baiser au Prêtre : 5°. porter la croix aux processions : 6°. recevoir les offrandes du peuple, donner à laver au Prêtre, & à servir le Diacre en toutes les fonctions.

Autrefois les Sous-Diacres étaient les Secrétaires des Evêques, qui les employaient dans les voyages & dans les négociations ecclésiastiques. Ils étaient chargés de l'instruction des catéchumènes, de la distribution des aumônes & de la garde des portes du sanctuaire.

Dans l'Eglise Grecque, l'Evêque après avoir fait trois signes de croix sur la tête du Candidat, lui impose les mains en disant quelques prières, il lui met un linge sur l'épaule gauche & lui présente un bassin ; le nouveau Sous-diacre baise respectueusement la main de l'Evêque, & lui donne à laver.

Sous-INTRODUITE. (fem-

me) C'était une femme qu'anciennement un Ecclésiastique avait chez lui pour le soin de son ménage, & quoique ce fût sous prétexte de charité & d'amitié spirituelle, le scandale qui en résultait, engagea l'Eglise à censurer cet usage. On lit que du tems même de Saint Cyprien où le célibat n'était pas encore de précepte, & où l'on n'imposait point aux Ecclésiastiques la nécessité de s'abstenir du mariage, » les filles de » meuraient avec des hommes d'E » glise, couchaient avec eux dans » un même lit, & soutenaient » néanmoins qu'elles ne donnaient » par là aucune atteinte à leur » chasteté, offrant pour preuves » d'être visitées par des Ex » tes, « (lisez ce que Saint Cyprien dit de ces filles, Epit. iv. p. 7. Edit. Brem. fell.) Les Conciles travaillèrent à abolir ces coutumes scandaleuses, & les Empereurs Honorius, Théodose & Justinien, employèrent l'autorité des loix pour faire cesser ces abus. (Voyez CÉLIBAT.)

SOUS-OFFICIERS de l'Empire. Officiers héréditaires qui représentent les Electeurs de l'Empire dans les cérémonies, & qui possèdent des fiefs pour cette raison. L'Electeur de Saxe, qui est grand Maréchal de l'Empire, lors du couronnement de l'Empereur est représenté dans ses fonctions par le Comte de Pappenheim ; l'Electeur de Brandebourg, par le Prince de Hohenzollern ; l'Electeur de Bohême, par le Comte d'Althan ; l'Electeur de Bavière, par le Comte de Truches-Waldbrug ; l'Electeur Palatin, par le Comte

de Sinzendorf. (*Voyez ELEC-TEURS de l'Empire.*)

SOUTANE. Habit long que portent les Ecclésiastiques. Le Pape porte toujours la soutane blanche ; dans les grandes cérémonies, les Evêques ont le droit de porter la soutane violette, mais ils se servent de la noire, lorsqu'ils sont en deuil ou hors de leur diocèse. Les Cardinaux la portent rouge ; pendant la nuit qu'il le gentilhomme novice qui devait être Chevalier, passait dans une Eglise à prier Dieu, il portait une soutane brune, unie & sans aucun ornement.

SOVERAIN. (pouvoir) En quelques mains que soit déposé le pouvoir souverain, il ne peut avoir pour objet que de rendre heureux les peuples qui lui sont soumis. Puisque la souveraineté a pour but la conservation, la tranquillité & le bonheur de l'Etat, tant au dedans qu'au dehors ; elle doit renfermer en elle-même tout ce qui est essentiellement nécessaire pour procurer cette double fin. Le premier droit du Souverain, est la puissance de faire des loix qui instruisent les sujets de ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire pour maintenir le bon ordre. Le second est le pouvoir coactif, c'est-à-dire, le droit d'établir des peines contre ceux qui troublent la société par leurs désordres, & le pouvoir de les infliger actuellement. Ce pouvoir doit s'étendre jusqu'à faire souffrir la mort, seul frein capable d'arrêter la force de la passion. Le pouvoir judiciaire est une des parties essentielles à la souveraineté, il

embrasse le droit de juger les différens des citoyens & celui de faire grace aux coupables. Tout ce qui concerne la Religion, quant à ce qui influe sur l'avantage & la tranquillité de la société, est encore du ressort de l'autorité souveraine, ainsi que le droit d'armer les sujets, de lever des troupes, de contracter des engagemens publics, de faire la paix, des traités, des alliances avec les Etats étrangers, & d'obliger les sujets à les observer ; de battre monnaie, de lever des subsides nécessaires, soit en tems de paix, soit en tems de guerre, & de pourvoir à toutes les nécessités publiques.

SPAHIS. Soldats qui composent la Cavalerie chez les Turcs. Ils ont un étendard rouge ; leurs armes sont ordinairement l'arc, la lance & un dard de deux pieds de long, qu'ils lancent avec autant de force que d'adresse. Quelques-uns portent des cottes de mailles, des cuirasses & des casques, & tous se servent du cimeterre, qui dans leurs mains, devient une arme redoutable. Autrefois les Spahis passaient pour la meilleure Cavalerie de l'Europe ; mais depuis qu'on a permis aux domestiques des Bachas d'y entrer, elle a beaucoup perdu de sa réputation. Un Spahi a depuis douze jusqu'à trente aspres de paie par jour : leurs Agas ou Capitaines en ont cent cinquante.

SPARTE. Cette fameuse République de la Grece fut d'abord appelée Lacédémone, de Lacédémon son fondateur, & ensuite Sparte, du nom de la Reine Spar-

ta, fille d'Europe. Pendant plusieurs siècles les Lacédémoniens vécurent comme des peuples barbares, mais Lycurgue parut & ils devinrent des hommes. Ce premier des Législateurs était de la race des Héraclides ; il fut policer ses concitoyens, il les éclaira, & les rendit vertueux. Après la mort de son frère Polydecte, Roi de Lacédémone, Lycurgue refusa la couronne que lui offrit sa belle-sœur, avec promesse de se faire avorter de l'enfant dont elle était enceinte, s'il consentait à l'épouser. Lycurgue rejeta cette horrible proposition ; il conjura la Reine de conserver précieusement son fruit : Léobotés, ou selon Plutarque, Charilaüs naquit ; il se fit nommer son tuteur, & lui remit la couronne aussi-tôt qu'il eut atteint l'âge de majorité.

Ce fut pendant la durée de sa régence que Lycurgue exécuta le projet qu'il avait long-tems médité de changer toute la forme du gouvernement de Sparte. Il établit un Sénat de vingt-huit membres, qui, conjointement avec les deux Rois, composèrent un Conseil de trente personnes, entre les mains desquels résida le pouvoir de vie & de mort. Ces Sénateurs, qu'on nommait Gérontes, furent remplacés après leur mort par des citoyens qui avaient passé l'âge de soixante ans, & Lycurgue voulut que ces charges importantes fussent à la nomination du peuple.

Lorsqu'un Géronte était élu à la pluralité des suffrages, on lui posait sur la tête un chapeau de fleurs, & le peuple le conduisait en triomphe dans les Temples,

pour remercier les Dieux de son élévation & implorer leur assistance dans l'administration de sa charge ; il était ensuite ramené chez lui, où sa famille lui présentait des rafraîchissemens, en lui disant : » la ville t'honore de » ce festin : » puis il se rendait à la salle des repas publics, & recevait ce jour-là deux portions, l'une qu'il consommait & l'autre qu'il offrait à celle de ses parentes qu'il estimait le plus ; » je vous » offre, lui disait-il, le prix de » l'honneur que je viens d'obtenir. «

Dans les assemblées générales composées de tous les habitans de la Laconie, on délibérait de la paix, de la guerre, des alliances, & de l'élection des Magistrats ; mais les assemblées particulières n'étaient tenues que par les seuls Spartiates. Les Rois & les Gérontes proposaient les objets de la délibération ; les membres de l'assemblée se partageaient en deux classes, lorsqu'il y avait contestation, on comptait les suffrages par tête, & la pluralité décidait la question.

Lycurgue ayant, s'il est permis de s'exprimer ainsi, fondu le pouvoir des Rois, celui des Gérontes, & celui du peuple en un seul, en sorte que l'un servait de balance & de contrepoids à l'autre, brisa tous les liens de la parenté, & déclara tous les Lacédémoniens enfans nés de l'Etat ; il voulut que toutes les terres fussent mises en commun, & il les divisa en trente-neuf mille portions égales, qu'il partagea entre trente-neuf mille citoyens.

Il ordonna que les deux sexes offriraient ensemble leurs vœux & leurs sacrifices à chaque solennité religieuse, afin de préparer les esprits à l'union qu'il cherchait à établir entre les citoyens en général & en particulier dans les familles. On ne vit plus de superstitions dans les funérailles. L'homme illustre & l'homme obscur ne purent prétendre qu'un égal & simple cercueil, orné de feuilles d'olivier, & il ne fut plus permis de graver le nom du défunt sur son tombeau, à moins qu'il n'eût été tué les armes à la main. Dans le dessein de familiariser les Spartiates avec l'image de la mort, le Législateur régla que désormais les tristes restes des citoyens seraient déposés dans des sépultures placées autour des Temples ou dans les Temples mêmes, & que les deuil, précédemment fort longs, seraient réduits à onze jours. Les somptueuses cérémonies de la Religion prirent le ton de la simplicité, & ces sages Républicains n'offraient aux Dieux que des choses communes, pour se ménager le moyen de leur en présenter tous les jours.

En coupant toutes les racines de la superstition, Lycurgue chassa de Lacédémone les devins & les diseurs de bonne aventure; en établissant la communauté des biens, il en expulsa les ouvriers qui ne s'occupaient qu'à y entretenir le luxe, & l'usage de l'or & de l'argent étant pros crit dans la République, il n'y eut plus matière à procès. On cessa de supposer à Sparte qu'il fallait mettre quelque distinction entre un ci-

toyen riche & un citoyen pauvre; l'égalité chassa la disette, & l'abondance fut entretenue par la frugalité. Une monnaie de fer facilita le commerce entre les habitants, & les deniers publics furent mis en séquestre chez les voisins de Lacédémone, où ils furent gardés en Arcadie.

Pour prévenir la corruption des mœurs pures qu'il introduisait dans sa nouvelle République; Lycurgue défendit à ses concitoyens d'aller voyager en pays étranger, & il ne permit aux étrangers de demeurer à Sparte que pendant la solennité des fêtes, des jeux publics & autres spectacles. Alors ils y étaient traités honorablement; les premières places leur étaient réservées, tandis que le Lacédémonien se mettait indistinctement où il pouvait.

Les Phidities ou repas publics, (*Voyez PHIDITIES*) chassèrent de l'intérieur des maisons l'intempérance & les maux qu'elle cause; chaque table était de quinze personnes, où chacun apportait par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de monnaie de fer pour acheter de la viande.

Si l'on en croit tous les anciens auteurs, les femmes de Sparte étaient les plus belles de la Grèce; Hélène & Pénélope avaient pris naissance dans cette ville. Les filles Lacédémoniennes, élevées dans les mêmes exercices que les hommes, ne leur cédaient ni en santé, ni en force, ni en courage. Quelquefois elles luttaient

entre elles, n'ayant d'autre vêtement que leurs charmes, & d'autre parure que leur vertu, tandis qu'il était défendu aux jeunes garçons de combattre nus. Les femmes mariées portaient toujours un voile, afin de se conserver pour leurs époux; disait Charilaüs, interrogé sur le motif de cet usage; les filles se présentaient toujours en public le visage découvert, parce que, disait le même Charilaüs, celles-ci cherchaient un mari. Lorsqu'il était trouvé & agréé par le Magistrat, le prétendu devait enlever la future, sans doute pour fournir une sorte d'excuse à la pudeur violée par l'attentat du ravisseur. On fait que dans l'instant de la consommation du mariage, la femme était vêtue de l'habit de l'homme, (mais on n'en apporte aucune raison,) & l'on n'ignore pas qu'au milieu des douleurs de l'enfantement on la plaçait sur un bouclier, qui servait ensuite à élever l'enfant dont elle venait d'accoucher; si c'était un garçon, pendant que la famille faisait retentir la chambre de ces mots, *i tan, i epi tan;* « n'abandonnez ce bouclier qu'avec la vie. » Quand ce fils était en état de porter les armes, ce même bouclier lui était présenté par sa mère, qui remerciait les Dieux s'il périssait dans un combat en homme d'honneur.

Les loix de Licurgue prononçaient des peines contre les célibataires, contre ceux qui se mariaient dans un âge avancé, & contre les citoyens qui contractaient des alliances mal assorties;

en même-tems elles défendaient le mariage à tout lâche qui avait fui dans une bataille. Le viol était puni de mort; mais le législateur n'avait décerné aucun châtimement contre l'adultère, parce que sans doute il ne soupçonnait pas qu'il fût possible d'avoir un commerce criminel avec une femme mariée de Lacédémone: cependant, pourroit-on objecter, ces Spartiates, chez qui l'adultère était inconnu, cédaient quelquefois leur place dans le lit nuptial à un homme robuste & de bonne mine, pour avoir des enfans d'une excellente constitution. Il est vrai, mais ces illustres Républicains ne supposaient point de crime dans une action passagère, faite par un bon motif, & du consentement des parties intéressées. Le Spartiate ne demandait point à la femme des voluptés, mais des enfans vigoureux qui pussent un jour servir utilement la patrie. Au moment de leur naissance ces enfans obtenaient pour leur subsistance une portion des terres de la République, & jouissaient du droit de bourgeoisie. Ceux qui naissaient infirmes étaient inhumainement exposés. Chaque jeune Lacédémonien avait pour ami un autre Lacédémonien qui veillait sur sa conduite, devait s'attacher à lui donner un bon exemple, & était chargé de le corriger de ses fautes. Chaque père de famille avait non-seulement le droit de châtier ses enfans, mais même ceux des autres; & s'il négligeait d'exercer ce pouvoir, on lui imputait les fautes que l'enfant avait commises sous les yeux.

De-là le respect étonnant que la jeunesse de Sparte avait pour les vieillards ; elle n'en rencontrait aucun sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il fût passé.

L'oisiveté & la mollesse étaient des vices inconnus à la jeunesse Lacédémonienne : un exercice continuél à la lutte , à la course , au saut , aux combats , aux évolutions militaires , à la chasse & à la danse , la rendait vigoureuse , & propre à soutenir toutes les fatigues de la guerre. Nous ne dirons rien de cette permission de dérober que Lycurgue avait accordée aux enfans , sous prétexte d'aiguillonner leur adresse ; il a pu se tromper sur l'injustice de ces sortes de vols , toujours odieux , malgré l'avantage qu'il prétendait en retirer pour la perfection de la science militaire : nous ne parlerons point de ces esclaves ivres , qu'en certaines fêtes les peres de familles offraient aux yeux de leurs enfans , à dessein de leur inspirer de l'horreur pour la débauche du vin : la tempérance des peres était suffisante pour inspirer aux enfans l'amour de la sobriété.

Tandis que la multiplicité des exercices était à Sparte le partage de la jeunesse , le repos , & une active oisiveté était celui des hommes faits : c'est ce qui distinguait le maître de l'esclave. A l'armée , la vie des Lacédémoniens était moins pénible , & leur nourriture plus délicate : ils pouvaient embellir leurs habits & leurs armes , parfumer & tresser leurs longs cheveux ; mais ils n'avaient qu'un choix à faire , la mort ou la vic-

toire. Aussi pendant environ sept siècles , Lacédémone n'eut point d'autres murailles que les boucliers de ses soldats. Ce fut dans cette illustre ville qu'on vit des citoyens ambitieux sans espérance d'être mieux , des femmes chastes sans pudeur , & des hommes , pénétrés des sentimens vertueux que la nature inspire , qui n'étaient ni peres , ni enfans , ni époux , mais tous fils de la patrie.

SPATARA. Isle de la Laconie , où l'on prétend que la fameuse Hélène accorda les premières faveurs à Pâris , qui pour perpétuer le souvenir de son triomphe , fit bâtir sur le rivage de la terre ferme vis-à-vis , un Temple à Vénus , surnommée *Migonitis* , d'un mot qui signifiait l'amoureux mystere de ce qui s'était passé. Au bout de dix-huit ans , Ménélas , époux infortuné de la voyage Hélène , aborda dans cette isle ; il visita ce Temple , monument de sa honte , & n'osant le détruire , il fit placer à côté de la statue de Vénus , les portraits de la Déesse Thétis & de Praxidice , Déesse des vengeances , pour faire connaître qu'il était résolu de ne jamais laisser son affront impuni. Cependant Ménélas se raccommoda avec son infidelle , & vécut encore long-tems avec elle dans une intimité pareille à celle dont en semblable occasion les grands Seigneurs d'aujourd'hui donnent volontiers l'exemple. Il en eut plusieurs enfans , qui après sa mort , persécuterent cruellement leur mere. Elle se réfugia à Rhodes chez sa parente Polixo , femme de Tlepoleme , qui avait été

été tué devant Troie par Sarpedon. Polix, pour se venger d'Hélène, qui avait causé la guerre où son mari avait péri ; la fit prendre dans le bain par trois de ses femmes déguisées en Furies, qui la pendirent à un arbre. Telle fut la fin de cette trop célèbre Princesse, fille de Jupiter & de Clytemnestre, & sœur de Pollux.

SPECTACLES. Rien n'égalerait peut-être la magnificence des spectacles des Grecs & des Romains. Sans parler de la somptuosité des théâtres, dont on ne peut s'empêcher d'admirer encore les ruines ; il suffit de dire que trois tragédies de Sophocle coûterent plus à faire représenter à la ville d'Athènes, que ne lui coûta la guerre de Péloponèse. Au reste Æsopus, célèbre Comédien tragique & contemporain de Cicéron, laissa à son fils une succession de cinq millions qu'il avait amassés à jouer la comédie. Roscius, l'ami de Cicéron, avait plus de cent mille francs de gages par an, & dans la suite il tira par jour du trésor public jusqu'à neuf cens livres. Jules César donna une somme de vingt mille écus à Labérius pour l'engager à jouer lui-même dans une pièce qu'il avait composée. Marc-Aurèle ordonna que les acteurs qui joueraient dans les spectacles que certains Magistrats donneraient au peuple, ne pourraient toucher plus de cinq pièces d'or par représentations, & que celui qui en ferait les frais ; ne pourrait leur donner plus du double, (ces pièces évaluées à peu près à vingt-quatre livres). Aussi

Tome IV.

passionnés pour les spectacles que les anciens maîtres du monde, plus riches qu'eux peut-être en chefs-d'œuvres dramatiques, sans chercher à égaler leur prodigieuse somptuosité, ne pourrions-nous pas rendre nos salles plus nobles & plus commodes, nos décorations moins mesquines, & en général l'illusion plus vraie & plus frappante ?

SPECTRES. Les anciens ont cru que les spectres étaient les âmes des défunts qui revenaient & se montraient sur la terre. Dans le paganisme on avait institué des fêtes & des solemnités pour les âmes des morts, afin qu'elles ne s'effrayassent pas les hommes par leurs apparitions. Les Rabbins certifiaient la réalité des spectres, les Turcs la constatent, & presque toutes les sectes de la Religion Chrétienne l'ont crue. Il y a diverses opinions sur l'essence des spectres ; les uns prétendent que ce n'est point l'âme qui revient, mais une troisième partie dont l'homme est composé. » L'âme qui » vient de Dieu, dit Théophraste, » s'en retourne à Dieu ; le corps » qui est composé de deux éléments inférieurs, la terre & » l'eau, s'en retourne à la terre, » & la troisième partie, qui est » l'esprit, étant tirée de deux éléments supérieurs, l'air & le feu, » s'en retourne dans l'air, où avec » le tems elle est dissoute comme » le corps, & c'est cet esprit & » non pas l'âme, qui se mêle des » apparitions. » D'autres qui croient que les éléments sont remplis de certains esprits, leur attribuent les apparitions. Quelques-

T

uns regardent les spectres comme les exhalaisons des corps qui pourrissent ; enfin il y en a qui en supposant la vérité des apparitions, leur donnent pour causes des opérations diaboliques. Les vrais Philosophes ne se donnent guères la peine de discuter cette matiere, & commencent par nier l'existence des spectres, jusqu'à ce qu'on leur ait prouvé qu'il y en a réellement.

SPELARITE. Surnom que les anciens donnaient à Apollon, à Mercure & à Hercule, parce que souvent leurs statues étaient placées dans des cavernes.

SPHÉRIE. Isle du Péloponèse, de la dépendance de la ville de Troesene ; Pausanias nous raconte que Sphérus, Ecuyer de Pélops, fut enterré dans cette isle, & qu'Ethra, fille de Pithée, femme d'Egée, & mere de Thésée, fut avertie en songe par Minerve, d'aller rendre à Sphérus les devoirs que l'on rend aux morts. Ethra n'eut rien de plus pressé que d'exécuter les ordres de la Déesse. Elle se rendit à Sphérie où elle trouva Neptune, & eut commerce avec lui. Désespérée de cette aventure, elle consacra un Temple à Minerve surnommée *Apaturie*, c'est-à-dire, *la Trompeuse*, & ordonna que dans la suite on appelleraît Sphérie, *l'Isle sacrée*. Elle prescrivit aux filles du pays l'obligation de consacrer, en se mariant, leur ceinture à Minerve *Apaturie*.

SPHÉRISTIQUE. Sous ce nom les anciens comprenaient tous les exercices où ils se servaient d'une balle. Il importe peu à qui des Sicyoniens, des Lacédémoniens

ou des Lydiens, on doit faire honneur de l'invention de ce jeu, qui était déjà connu du tems d'Homère, & que les Grecs perfectionnerent dans les siècles suivans. Ils l'admirent dans leurs Gymnases, & firent construire des lieux particuliers pour le jouer : ils proposèrent des prix pour ceux qui demeureraient les vainqueurs, & les Athéniens accorderent le droit de bourgeoisie, & éleverent des statues à un certain Aristonique Carystien, joueur de paume d'Alexandre le Grand, qui excellait dans cet exercice.

On jouait à ce jeu avec des balles faites de plusieurs morceaux de peau souple & corroyée, cousues ensemble en maniere de sac que l'on remplissait de plumes ou de laine, de farine, de graine de figuier ou de sable. Les unes étaient molles, les autres plus dures. Les molles étaient poussées avec le poing ou la paume de la main ; les dures exigeaient que les poings fussent garnis de courroies, qui formaient une sorte de ganteler ou de brassard.

La Sphéristique formait quatre exercices différens, celui de la petite balle, celui de la grosse, celui du balon & celui du corycus. Dans le premier, les joueurs se tenaient près les uns des autres ; ils avaient le corps droit & ferme, & sans branler de leur place, ils se renvoyaient les balles de main en main avec beaucoup de vitesse & de dextérité ; dans le second, les joueurs un peu plus éloignés, déployaient davantage les mouvemens de leurs bras, qui se croisaient & se ren-

contraient souvent , en proportion des bords des balles. Dans le troisieme , les balles étaient beaucoup plus grosses que dans les deux premiers ; on jouait à une distance fort considérable , & les joueurs se partageaient en deux bandes , dont l'une se tenait ferme en son poste , & envoyait avec force & coup sur coup les balles de l'autre côté , où l'on se donnait tous les mouvemens nécessaires pour les recevoir & les renvoyer.

A ces trois exercices , on doit en joindre trois autres , qui y ont beaucoup de rapport. Le jeu nommé *Aporrhaxis* , qui consistait à jeter obliquement une balle contre terre , de façon qu'elle rebondît une seconde fois vers l'autre côté d'où elle était renvoyée de même. Le jeu appelé *Ourania* , dans lequel l'un des joueurs se courbant en arriere , jetait en l'air une balle qu'un autre tâchait d'attrapper en sautant avant qu'elle retombât à terre ; & avant que lui-même se trouvât sur ses pieds. Le *Harpaston* , où les joueurs , séparés en deux bandes par une ligne que l'on traçait au milieu du terrain , où l'on mettrait la balle , couraient en même-tems vers cette ligne , pour saisir cette balle , & la jeter au-delà de deux autres lignes , qui marquaient le but des deux côtés. Ce jeu était très fatigant : on s'y servait du pied , de la main , & les joueurs se renversaient souvent à terre.

L'exercice du *Corycus* était la quatrième espece de Sphéristique grecque : il consistait à porter le plus loin possible un sac rempli de graine de figuier ou de sable ,

suspendu au plancher par une corde , & le lâchant alors , à le recevoir à son retour , en s'opposant à l'impétuosité qui le ramenait , soit avec les mains , soit en présentant la poitrine les mains derriere le dos. Tous ces exercices étaient souvent ordonnés par les Médecins qui les estimaient très utiles dans différentes incommodités.

On nommait Sphéristere le lieu consacré à tous les exercices où l'on employait la balle. Les Romains emprunterent tous ces jeux des Grecs.

SPHINX. On fait tout ce que les anciens ont dit de ce monstre fabuleux , & l'on connaît l'histoire d'Œdipe. Les Egyptiens avaient aussi leur Sphinx à qui ils faisaient rendre des oracles. C'était une frauduleuse invention des Prêtres , qui , dit-on , ayant creusé sous terre un canal aboutissant au ventre & à la tête de cette prétendue Divinité , entraient aisément dans son corps , d'où ils faisaient entendre d'une voix sépulchrale des paroles superstitieuses en réponses des demandes des curieux étrangers , qui venaient consulter l'oracle. Pline nous assure que la tête du Sphinx avait quarante-trois pieds de longueur , douze de circuit , & qu'il en avait cent soixante-douze du sommet de la tête jusqu'au ventre.

SPINHUYS. Ce mot hollandais signifie proprement maison où l'on file. On le donne à des Maisons de force établies dans presque toutes les villes de la Hollande , où l'on renferme les femmes de mauvaise vie , constam-

ment occupées à filer & à d'autres ouvrages convenables à leur sexe. On leur fixe le travail de la journée, & elles sont sévèrement punies, lorsqu'elles manquent à remplir leur tâche. Deux Echevins sont les Directeurs de ces lieux de correction, & ils ont sous eux un Inspecteur & une Inspectrice.

SPINOSISME. Système de Spinoza. Cet Athée, fils d'un Juif Portugais, naquit à Amsterdam en 1632, & professa d'abord la Religion Judaique. Il se livra à l'étude par goût, & y ayant fait des progrès surprenans, il proposa aux Rabbins ses doutes sur la Religion de ses peres, & bientôt il s'attira leur haine, en les accablant d'objections auxquelles ils étaient incapables de répondre. On prétend qu'ils armerent le bras d'un assassin, qui un soir lui plongea deux fois son couteau dans le corps. Ce crime des Ministres de la Synagogue détermina Spinoza à renoncer ouvertement à la Religion Judaique; mais persuadé que toutes les Religions sont fausses & erronées, il ne songea point à en embrasser une autre, & travailla à réduire l'athéisme en système. De son obscure retraite sortit d'abord l'ouvrage intitulé, *Traité theologico-politique*, où il envisage la Religion en elle-même, & par rapport à son exercice, eu égard au gouvernement civil, & dans lequel il s'efforce d'affaiblir l'idée que nous devons avoir des prophètes, & l'authenticité des miracles; ensuite il soutint qu'il n'y avait pas d'autre Dieu que la Nature; que Dieu n'était que cette nature répandue

dans tous les êtres, & que toutes les Religions n'étaient que des inventions politiques, introduites par les Législateurs pour contenir les sujets dans le devoir. Les ouvrages de ce Philosophe impie furent condamnés par un décret public des Etats de Hollande; mais sa personne ne fut pas inquiétée; comme il avait des mœurs douces, qu'il était sobre, modéré, pacifique, désintéressé, généreux, il vécut tranquille, fit les délices d'une société nombreuse, & fut, de son tems, le détestable oracle de tous les esprits forts.

SPONDIUS. Nom que les Thébains donnaient à Apollon, auquel ils avaient dressé un autel dans le Temple d'Hercule, sous le nom de Spondius, comme qui dirait Apollon qui préside aux traités. Cet autel était construit de la cendre de toutes les victimes; tout ce qu'on pouvait apprendre par la renommée ou autrement, servait à pratiquer une espèce de divination dans ce Temple.

SPORTULA. Les Romains nommaient ainsi une corbeille faite de joncs, de roseaux ou de branches d'osier, dans laquelle, en certaines occasions, les grands Seigneurs faisaient distribuer le pain, la viande, & les autres mets qu'ils étaient dans l'usage de donner à leurs cliens, & à ceux qui leur faisaient la cour. De-là tous ces présens furent nommés *Portula*. Les repas publics étaient appelés ainsi, parce que chaque personne du peuple recevoir sa portion dans une corbeille; les grands Seigneurs

ajoutaient aux présens qu'ils faisaient à leurs convives des piéces d'argent, & les Empereurs distribuait des médailles d'or. Ceux qui entraient dans le Consulat, envoyaient à leurs amis de ces présens avec de petites tablettes de poche d'argent ou d'ivoire, dans lesquelles étaient leurs noms, & c'est ce qu'on appelait les *fascies*.

ST. Les Romains écrivaient ces deux lettres S. T. sur la porte de leur salle à manger, comme s'ils avaient voulu dire, *sed tace, silentium tene*. Porphyre remarque que les anciens se faisaient un point essentiel de Religion de ne proférer aucune parole en sortant ou en entrant par les portes.

STAROSTIE, terres que les Rois de Pologne distribuent à leur gré, pourvu que ce soit à des Polonois : jadis ces terres faisaient partie du domaine des Souverains, & par cette raison on les appelait biens Royaux. Le Roi Sigismond-Auguste, en cédant ces terres aux Gentilshommes, pour les aider à soutenir les dépenses militaires, se réserva le droit, tant pour lui que pour ses successeurs, de nommer à ces Starosties, sur lesquelles on préleve un quart du revenu qui est appliqué à l'entretien des arséniaux, de la Cavalerie & de l'artillerie. Pendant la vacance d'une Starostie, son revenu est versé dans le trésor de la République.

STATA MATER : c'était la Divinité protectrice de Rome que l'on adorait sous ce nom : elle avait dans le marché public une statue, devant laquelle on allumait de

grands feux en son honneur.

STATHOUDER. Titre qui répond à celui de *Lieutenant Général de l'Etat*, & que la République des Provinces-Unies donne à un Prince auquel elle confère le commandement des troupes, & qui a une grande part dans les affaires du gouvernement. Le Stathoudérat ne donne point les droits de la souveraineté, qui réside irrévocablement dans l'assemblée des Etats Généraux, mais il fait jouir celui qui en est revêtu des plus grandes prérogatives.

Lors de la guerre des Hollandais sous Philippe II, Roi d'Espagne ; Guillaume I de Nassau Dillembourg, fut en 1576, revêtu de la dignité de Stathouder, par les Provinces de Hollande & de Zélande, & peu après par celles de Gueldre, d'Utrecht & d'Overyssel. On attacha à cette dignité le commandement des armées, tant par terre que par mer, avec le titre de Capitaine Général & Amiral ; le droit de nommer à tous les emplois militaires, celui de choisir les Magistrats, sur la nomination des villes, qui lui étaient présentées, & celui de faire grace aux criminels.

Guillaume I fut assassiné en 1584, & son fils, le Prince Maurice, lui succéda avec la même autorité & les mêmes prérogatives. Frédéric-Henri remplaça son frère Maurice dans cette importante charge en 1625, & Guillaume II, fils de Henri, parvint au Stathoudérat en 1647, & en jouit jusqu'à sa mort arrivée en 1650. Ce ne fut qu'en 1672, que la Hollande étonnée des progrès des armes de

Louis XIV , accorda à Guillaume III , fils de Guillaume II , toutes les charges possédées par ses ancêtres , & que pour reconnaître les services que ce Prince venait de rendre à la République en 1674 , elle déclara sa charge de Stathouder héréditaire , & accorda qu'elle passerait aux héritiers mâles de Guillaume III. Ce Prince, devenu Roi d'Angleterre, conserva le Stathoudérat de cinq Provinces , & à sa mort , en 1702 , il déclara son légataire universel le jeune Prince de Nassau-Dierz , son parent , déjà Stathouder héréditaire des provinces de Frise & de Groningue ; il eut le malheur de se noyer en 1711 dans un bras de mer appelé le Moerdyck. Comme il n'avait été Stathouder que des Provinces de Frise & de Groningue , son fils posthume , Guillaume - Charles - Henri Frison , Prince de Nassau-Dierz , ne lui succéda que dans ses biens & dans ces deux Stathoudérats ; mais en 1721 la Province de Gueldre le nomma son Stathouder , & en 1747 , les autres Provinces s'accorderent pour lui conférer cette dignité , même avec plus d'autorité qu'à aucun de ses prédécesseurs , déclarant le Stathoudérat héréditaire dans sa famille , & y appelant même les femmes au défaut des mâles. Le Prince Guillaume son fils , né en 1746 , est actuellement Stathouder des Provinces-Unies.

STATIONS , terme qui chez les Juifs désignait le rang de ceux qui assistaient aux sacrifices : c'était chez les Romains le nom du lieu où se tenaient les Avocats

consultans. On appelait station dans la primitive Eglise , un jour que les Chrétiens devaient passer en prières , & pendant lequel ils devaient jeûner jusqu'à l'heure de None. Actuellement le mot Station désigne une chapelle où le Clergé va processionnellement réciter quelques parties de l'Office divin : on nomme aussi Station les Eglises où les Fideles doivent aller pour gagner les Indulgences pendant le Jubilé.

Chez les anciens Romains , dans les fêtes de réjouissances ou de deuil , les Magistrats ordonnaient des Stations du peuple dans les principaux Temples de leurs Dieux.

STATUE. Les premières Statues ont été consacrées à la Religion par tous les peuples du monde. Les Egyptiens qui regarderent le soleil & la lune comme des Divinités bienfaisantes , en leur élevant des Temples , en ornèrent les dehors de figures de sphinx , & l'intérieur de Statues de lions. Osiris fut honoré par ce peuple , sous la figure d'une génisse. Les Israélites éleverent le Serpent d'airain , & l'art de faire des Statues passa promptement chez les Grecs & chez les Romains. Après les Dieux , on éleva de bonne heure des Statues aux demi-Dieux & aux Héros , & cet honneur était la plus importante partie de leur apothéose. Les Législateurs sur-tout ont été honorés de Statues chez tous les peuples ; mais comme quelques hommes , soit-disant illustres , se désistèrent de la reconnaissance de leurs concitoyens , & qu'ils s'éleverent à eux-

mêmes des Statues à leurs frais, on défendit à Rome d'en ériger sans l'aveu des Censeurs, excepté dans les campagnes, où quelques Nobles en élevaient, à côté des leurs, pour les esclaves dont les services leur avaient été agréables; les femmes jouirent aussi de cet honneur. Sémiramis avertie que les habitants de Babylone venaient de se révolter, quitta sa toilette, parut devant eux, & par sa présence calma les mutins. Sa statue la représentait échevelée, & telle qu'elle était, lorsqu'elle se montra au peuple. Clélia, échappée des mains de Porcenna qui la retenait en otage, eut une Statue équestre, & on en décerna une pédestre à la vestale Suffétia, qui avait donné quelques terres au peuple Romain. Ces Statues étaient payées aux artistes des deniers du trésor public, & le Sénat déterminait le lieu où elles devaient être posées, & fixait cinq pieds d'étendue au tour de la base, afin que ceux de la famille de celui qu'on honorait ainsi, pussent voir commodément les spectacles qui se donnaient dans les places publiques, avant qu'il y eût des amphithéâtres & des cirques. On plaçait aussi les Statues dans les Temples, dans la place de la tribune aux harangues, sous les portiques où l'on se promenait, à l'entrée des aqueducs & sur les ponts: on brûlait de l'encens devant elles, on y déposait des offrandes & on y allumait des cierges. Les fameux acteurs, si chers au peuple Romain, étaient honorés de Statues dans les lieux destinés aux représentations des comédies & des tragédies.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que quelquefois on ordonnait des Statues pour faire passer à la postérité le souvenir d'un forfait; mais pour lors la Statue était couchée à terre & sans base, afin qu'elle fût, dit Juvénal, plus à portée de l'insulte.

Les Statues des Dieux étaient ordinairement dans l'attitude d'une personne assise, ainsi que celles des Magistrats, sans doute pour exprimer le repos dont jouissaient les uns & la tranquillité de l'âme des autres, dans le jugement des affaires.

A Rome on plaçait des Statues sur les tombeaux; mais cela était défendu à Athènes. Chez les Romains c'était un crime à un maître de maltraiter un esclave qui s'était réfugié au pied de la statue d'un Empereur, ou même de changer de robe devant elle. On prophanait les Statues en les renversant par terre, en les couvrant de boue, ou en biffant les inscriptions qui se trouvaient au bas.

STATUE de Cérès. » Je vins
» exprès à Phigale, dit Pausanias,
» pour admirer la Statue de Cérès
» faite par Onatas; je n'immolai
» aucune victime à la Déesse, je
» lui présentai seulement quel-
» ques fruits, à la manière des
» gens du pays, sur-tout du raisin
» avec des rayons de miel, &
» des laines sans apprêt, telles
» que la raison les donnent. On
» met ces offrandes sur un autel
» qui est devant la grotte; & on
» verse de l'huile dessus. Cette es-
» pece de sacrifice se fait tous les
» jours par les particuliers, &
» une fois l'an par la ville en

» corps : c'est une Prêtresse qui y
 » préside, accompagnée du Mi-
 » nistre le plus jeune de la Déesse.
 » La grotte est environnée d'un
 » bois sacré où coule une source
 » d'eau très froide. »

STATUT de sang. Nom que l'on donna en Angleterre au régle-
 ment qu'Henri VIII fit en 1539
 au sujet de la Religion. Il décer-
 na la peine du feu ou du gibet
 contre ceux, 1°. qui nieraient la
 transubstantiation : 2°. qui sou-
 tiendraient la nécessité de la com-
 munion sous les deux especes :
 3°. qu'il était permis aux Prêtres
 de se marier : 4°. qu'on pouvait
 rompre le vœu de chasteté : 5°.
 que les messes privées sont inuti-
 les : 6°. que la confession auri-
 culaire n'est pas nécessaire pour le
 salut. Gardiner, Evêque de Win-
 chester, avait insinué à Henri VIII,
 que les choses qu'il avait retran-
 chées de la Religion, étaient as-
 sez indifférentes, & que tant qu'il
 maintiendrait ces six articles, il
 ne passerait pas pour hérétique.
 Attendu le grand nombre de gens
 qui condamnaient ces articles, on
 fut obligé de cesser les recherches
 & commuer les peines portées par
 ce Statut de sang, en la confisca-
 tion des biens de ceux qui se ren-
 draient coupables de la violation
 du quatrième article. En 1547,
 Edouard VI révoqua ce régle-
 ment.

STEGANOGRAPHIE. C'est
 l'art d'écrire en chiffres, qui dans
 les siècles d'ignorance a passé pour
 une invention diabolique. Tri-
 theme, Abbé de Spanheim, ayant
 envie de faire revivre cet art, in-
 venté par Aeneas le tacticien, il

y a plus de deux mille ans, &
 ayant composé plusieurs ouvrages
 à ce dessein, fut étrangement per-
 sécuté par un certain Boville, qui
 ne comprenant rien à des mots ex-
 traordinaires que Tritheme avait
 employé pour marquer sa métho-
 de, déclara qu'elle était remplie
 de mystères diaboliques. Possevin,
 ayant fait revivre cette accusa-
 tion, l'Electeur Palatin Frédéric II,
 par délicatesse de conscience,
 fit brûler l'original de la Ste-
 ganographie de Tritheme qu'il
 avait dans sa bibliothèque.

STELLIONAT. Crime que
 commet un homme en vendant
 une héritage qui n'est pas à lui,
 ou en déclarant par un contrat
 que le bien qu'il vend est franc &
 quitte de tout hypothèque, quoi-
 qu'il ne le soit pas.

Les loix Romaines font men-
 tion de six manières de commettre
 ce crime.

La première est, lorsque quel-
 qu'un vend ou engage la même
 chose à deux personnes en même
 tems.

La seconde, est du débiteur qui
 engage ou donne en paiement à
 ses créanciers une chose qu'il sait
 ne lui pas appartenir.

La troisième, est le cas de celui
 qui soustrait ou altère des effets
 qui étaient obligés à d'autres.

La quatrième, est lorsque quel-
 qu'un collude avec un autre au
 préjudice d'un tiers.

La cinquième, est du Marchand
 qui donne une marchandise pour
 une autre, ou qui en substitue une
 de moindre qualité à celle qu'il a
 déjà vendue ou engagée.

La sixième enfin, est lorsque

quelqu'un fait sciemment une fausse déclaration dans un acte.

Chez nous un homme n'est réputé Stellionataire, que lorsqu'il fait une déclaration frauduleuse dans un contrat.

Chez les Romains, ce crime encourait une peine extraordinaire ; quand le Stellionat était joint au parjure, le coupable était condamné aux mines, si c'était un homme du peuple ; si c'était un homme constitué en dignité, il était privé de son emploi & relégué.

Chez nous le Stellionataire, à moins de circonstances graves, est contraint au remboursement du prix de la vente, ou au rachat de la vente. Il peut y être contraint par corps, quand même il serait septuagénaire, & il n'est point reçu au bénéfice de cession.

Ce crime cesse, lorsqu'avant la contestation en cause, le Stellionataire offre de dédommager celui qui se plaint, ou lorsque celui qui se plaint est lui-même complice de la fraude, ne pouvant pas dire en ce cas qu'il a été trompé.

STERCORAIRE. (Chaire) C'était une chaire placée jadis sur le portail de la Basilique de S. Pierre, sur laquelle on faisait asseoir le Pape le jour de sa consécration, pendant qu'un chœur de musique chantait ces paroles du Pseaume 112, selon la vulgate, v. 6 & f. » Il tire » de la poussière celui qui est dans » l'indigence, & il élève le pauvre » de son avilissement pour le » placer avec les Princes de son » peuple. « Le Pape Léon X abolit cette cérémonie.

STERCORANISTES. Nom qui a été donné par quelques auteurs à ceux qui prétendaient que les symboles Eucharistiques étaient sujets à la digestion & à toutes les suites, de même que les autres nourritures. Il n'est pas bien sûr qu'il y ait eu des hérétiques qui aient soutenu cette erreur ; mais il est certain que dans le neuvième siècle Amabaire a proposé cette question sans la résoudre.

STERLING. Donald V, Roi d'Ecosse, ayant été battu & fait prisonnier par les Anglais, pour se racheter, céda à ses vainqueurs tout le pays qui s'étend entre la forteresse de Sterling & la rivière de Clyde. En mémoire de cet événement les Anglais firent battre une monnaie, qu'ils appelèrent sterling, & qui depuis en a toujours retenu le nom.

STEWART - GREAT. Grand Sénéchal d'Angleterre, qui a seul le pouvoir de prononcer l'Arrêt de mort contre un pair accusé de haute trahison. L'autorité dangereuse de cette charge perpétuelle & la première du royaume, la fit abolir. On créa un Grand Sénéchal par intérim, lors du couronnement du Roi, ou du procès d'un Pair.

STICHOMANTIE. Sorte de divination par le moyen des vers. On écrivait quelques vers sur de petits billers, que l'on jetait dans une urne, & le billet qu'on tirait le premier était pris pour la réponse à la demande. On employa souvent les vers des Sybilles à cette divination.

STIGMATES. Les anciens appelaient Stigmates les caractères

dont ils marquaient les esclaves fugitifs qui avaient été repris. Souvent on leur imprimait la lettre F sur le front avec un fer chaud ; d'autrefois on se contentait de leur mettre un bracelet ou un collier , avec le nom gravé du maître à qui ils appartenaient.

Les Payens se faisaient aussi des Stigmates sur la chair en l'honneur de quelqu'une de leurs Divinités. Ces marques se faisaient par un fer chaud ou par le moyen d'une aiguille avec laquelle on se piquait , & l'on emplissait ces piquures avec de la poudre noire , violette , ou d'une autre couleur qui s'incorporait avec la chair. Les femmes Arabes portent toutes des Stigmates ; les Syriens avaient pris cet usage , que Moïse défend expressément aux Israélites. Ptolomée Philopator fit imprimer une feuille de lierre , qui est un arbre consacré à Bacchus , sur la main des Juifs qui avaient abandonné leur religion pour se jeter dans l'abomination du paganisme. Les premiers Chrétiens se faisaient sur le poignet & sur les bras des Stigmates qui représentaient la croix ou le monogramme de Jésus-Christ.

STONEHENGE. Monument singulier qui se voit en Angleterre dans les plaines de Salisbury. Cet étonnant édifice est composé de quatre rangées de pierres brutes d'une grandeur énorme , placées circulairement. Quelques unes de ces pierres ont vingt pieds de hauteur sur sept de largeur , & en soutiennent d'autres placées horizontalement , ce qui forme comme des especes de linteaux de

porte. On est fort parragé sur les usages auxquels cet édifice a pu servir. Les uns croient que c'était un Temple des Druides , d'autres un Temple des Romains dédié à *Calus* ou au Ciel , parce qu'il était découvert , & quelques-uns que c'était un monument élevé en l'honneur d'Hengist le Danois , Conquérant de l'Angleterre. Quoiqu'il en soit de ces suppositions , il est certain que les anciens peuples du nord élevaient sur des collines , soit artificielles , soit naturelles , des autels composés de pierres dressées sur la pointe , & qui servaient de base à des grandes pierres plates qui formaient les tables. M. Maller , auteur de l'histoire de Danemark , observe » que dans les lieux où » les peuples du nord faisaient » l'élection de leurs Rois , on for- » mait une enceinte de douze ro- » chers , placés sur la pointe & » perpendiculairement , au milieu » desquels il s'en élevait un plus » grand que les autres , sur lequel » on mettait un siège pour le Roi. » Le même auteur ajoute , que de » tout tems la superstition a ima- » giné qu'on ne pouvoit adorer » la Divinité , qu'en faisant pour » elle des especes de tours de for- » ce ; « ce qui fait qu'en divers lieux on trouve des autels construits sur ce modele avec des peines infinies.

STOR-JUNKARE. Divinité des Lapons , mais inférieure à leur Dieu Thor , dont elle peut passer pour le Lieutenant : c'est par le ministère de Stor-Junkare que les biens arrivent aux hommes ; c'est lui qui préside sur tou-

tes les bêtes , &c c'est à lui qu'il faut s'adresser pour obtenir une heureuse chasse. Un Lapon ne peut se dispenser d'avoir chez lui la représentation de ce Dieu , qui n'est souvent qu'une pierre brute : il adore cette étrange Divinité sur les montagnes , dans une caverne , dans le creux d'une roche , ou au milieu d'un marais , enfin par-tout où son imagination déréglée lui fait découvrir quelque pierre , qu'il suppose être offerte à sa dévotion par Stor-Junkare lui-même. (*Voyez IDOLATRIE des Lapons*).

STRÉNIE. Déesse qui chez les Romains présidait aux étrennes qu'ils se donnaient réciproquement le premier jour de l'année ; elle avait un Temple dans Rome. Tortius , dit-on , établit la coutume de donner des étrennes , & dans l'origine ces sortes de présents étaient destinés aux vaillans hommes.

STYLITES. Solitaires de la primitive Eglise qui passaient leur vie sur une colonne pour se livrer à la méditation. Le plus fameux de ces Solitaires , est Saint Simon surnommé Stylite , qui vivait dans le cinquième siècle , & passa un assez grand nombre d'années sur une colonne élevée de trente-six coudées , dans les exercices de la plus austère pénitence. Ces colonnes avaient une platte-forme d'environ trois pieds en quarré , entourée d'une balustrade ; mais on n'y voyait ni siège , ni lit , & ces Saints s'y trouvaient exposés aux influences de toutes les saisons.

STYMPHALE. Ville du Péloponèse , dans l'Arcadie , où il y

avait un fameux Temple de Diane surnommée Stymphalie. La statue de la Déesse était de bois & dorée pour la plus grande partie. La voûte du Temple était ornée de figures d'oiseaux Stymphalides , dit Pausanias. Sur le derrière du Temple on voyait des statues de marbre blanc , qui représentaient de jeunes filles avec des cuisses & des jambes d'oiseaux. » On disait , » ajoute le même auteur , que les » habitans de Stympnale avaient » éprouvé la colère du ciel d'une » manière terrible ; la fête de » Diane était négligée , on n'y » observait plus les cérémonies » prescrites par la coutume. Un » jour l'Arcade qu'on avait faite » pour l'écoulement des eaux du » Stympnale , se trouva tout-à- » coup engorgée au point que » l'eau venant à refluer , inonda tout » la campagne l'espace de qua- » tre cens stades ; un chasseur qui » courait après une biche , se lais- » sant emporter à l'envie d'avoir » sa proie , se jeta à la nage dans » ce lac , & ne cessa de pour- » suivre l'animal , jusqu'à ce que » tombés tous deux dans le même » gouffre , ils disparurent & se » noyèrent. Les eaux se retirèrent » à l'instant , & en moins d'un » jour la terre parut sèche : de- » puis cet événement la fête de » Diane se célébra avec plus de » pompe & de dévotion. «

A l'égard des oiseaux Stympthalides , la fable leur donne des ailes , la tête & le bec de fer , & des serres extrêmement crochues : elle leur fait lancer des dards de fer contre ceux qui les attaquaient. Mais lui-même les avait dressés

au-combat : Hercule les tua tons à coups de flèches. Il est vraisemblable que les Mythologues ont transformé en oiseaux quelques brigands vaincus par Hercule.

STYX. Les Poètes le font fils de l'Océan & de Thétis, c'était par ce fleuve que les Dieux avaient coutume de jurer, *Diis juranda palus* ; & s'il leur arrivait de se parjurer, ils étaient privés du nectar pendant cent ans. Quand ils juraient, ils devaient, dit Hésiode, avoir une main sur la terre & une autre sur la mer.

SUADA ou SUADELA. Déesse de la persuasion & de l'éloquence, les Grecs l'appelaient *Peitho*. Les Romains la faisaient présider aux mariages, & la mettaient au nombré des compagnes de Vénus.

SUAIRE. (Saint) C'est le nom que l'on donne au linge qui a servi à ensevelir le corps de Jésus-Christ, & sur lequel est resté l'empreinte de sa figure. Plusieurs villes se vantent de posséder cette précieuse relique, entr'autres Turin & Besançon. Le saint Suaire de Besançon a été apporté dans cette ville au commencement du douzième siècle, & l'on nous a conservé les cérémonies que l'on observait autrefois, lorsqu'on l'exposait à la vénération du peuple. Pendant les matines de la fête de Pâques, trois Chanoines sortaient de la Chapelle & s'avançaient vers le maître autel, en chantant : « quel est celui qui ôtera la pierre » du sépulchre ? « des enfans habillés en anges, venaient les aborder en leur demandant : » qui cherchez-vous ? . . . nous cherchons Jésus de Nazareth, « ré-

pondaient les Chanoines : » il n'est plus ici, répliquaient les anges, puis le Chantre se tournant vers le premier des Chanoines chantait ces paroles : » dites- » nous Marie, ce que vous avez » vu en chemin ? « le Chanoine répondait : » j'ai vu le sépulchre » du Christ, qui est vivant & la » gloire de celui qui est ressuscité. » té. « Le second Chanoine ajoutait : » j'ai vu le Suaire & les vêtements : » en même tems il faisoit voir au peuple le saint Suaire, pendant que le troisième Chanoine chantait : » Jésus- » Christ, notre espérance, est ressuscité, il vous précédera en » Galilée ; « le chœur répondait : » il vaut mieux en croire le témoignage de Marie, que les » impostures des Juifs, nous savons que Jésus-Christ est ressuscité. » Cette pieuse cérémonie se terminait par le chant du *Te Deum*.

SUANTEWITH, ancienne Divinité de l'isle de Rugen, dans la mer baltique, que l'on peut regarder comme le Dieu des combats, puisque les guerriers de ce pays lui consacraient avec beaucoup de fidélité le tiers de tout le butin qu'ils faisaient sur leurs ennemis.

SUBGRUNDÆ, partie de la couverture d'une maison, qui avance en dehors pour empêcher les eaux de couler sur les murs & de les dégrader. Une des imaginations folles des anciens, était de croire que les âmes des enfans qui mouraient avant d'avoir atteint leur quarantième jour, se changeaient en Dieux lares au

deffous de la *Subgronde*. C'est par cette raison qu'ils appellaient *Subgrundarium*, le tombeau où ils dépofoient les corps de ces enfans.

SUBSTANTIAIRES. Secte de Luthériens, qui prétendaient qu'Adam avoit perdu par fa chute tous les avantages de fa nature.

SUCCESSION au trône. La Reine d'Attinga eft Souveraine d'un petit Etat, où les Anglais ont un comptoir, vers le Cap Comorin. Par les loix du pays ce doit être toujours une femme qui gouverne : il lui eft défendu de fe marier ; mais afin qu'il ne lui manque point d'héritiers de fon fang, il lui eft permis de choifir ceux qu'elle veut & en auffi grande quantité qu'il lui plaît, pour les affocier aux honneurs de fon lit. Les plus beaux jeunes hommes de fa Cour compofent fon ferrail ; les enfans mâles ont rang parmi la noblèffe de ce fingulier royaume, & les filles feules peuvent prétendre à la fuccèffion.

SUEDE. Grand Royaume du Nord, dont l'origine fe perd dans les tems les plus reculés ; le Chriftianifme y fut prêché vers le neuvième fiede, & n'y fit que très peu de progrès ; dans le dixième il ne s'y trouva plus de Chrétiens, & pendant le fiede fuivant toutes les côtes de la mer baltique furent encore idolâtres. Du tems de Tacite les Suédois (Suénones) étoient gouvernés par un Roi abfolu ; aujourd'hui libres fous un Roi citoyen, ils admettent même les payfans dans leurs Etats Généraux. La Couronne anciennement élektive eft devenue fuccèffive & hé-

réritaire fous le regne de Guftave I. Une diete tenue en 1682, arrêta que les filles fuccéderaient au défaut des mâles de la Famille Royale.

Les Etats du Royaume font compofés de quatre Ordres, qui font la Noblèffe, le Clergé, les Bourgeois & les Payfans : on les convoque ordinairement tous les quatre ans, & lorsqu'ils s'affemblent à Stockholm, capitale du Royaume, c'eft dans la grande falle du Château. La Noblèffe a pour chef le Maréchal de la diete, qui eft nommé par le Roi, elle eft partagée en trois claffes, favoir les Comtes & les Barons, ceux qui poffèdent les charges de la Couronne & les emplois les plus confidérables de l'Etat, & enfin les fimples Nobles. L'Archevêque d'Upsâl eft Primat du Royaume, & en cette qualité, il eft à la tête du Clergé ; pour l'ordinaire le Bourguemestre de Stockholm préfide les Bourgeois, & les Payfans fe nomment un Préfident. Le Sénat eft le corps le plus confidérable après les Etats Généraux, il eft compofé de douze Sénateurs qui prennent connoiffance de toutes les affaires. Le Roi feul a le droit d'établir les impôts, de régler les étapes pour les foldats des provinces, de faire battre la monnoie & de faire creufer les mines de falpêtre, à moins qu'elles ne foient dans les terres des Eccléfiastiques. Il nomme à toutes les charges du Royaume & à toutes les Magiftratures : il peut, en cas de néceffité, lever le dixième homme pour aller à la guerre.

Les cinq grands Officiers de la

Couronne, sont les Régens-nés du Royaume pendant la minorité des Rois ; ces Officiers sont le Drosfart , ou le Grand-Justicier , le Connétable, l'Amiral , le Chancelier & le Grand-Trésorier.

Le Grand-Justicier préside au Conseil suprême de justice , auquel on appelle de tous les autres : c'est lui qui pose la couronne sur la tête du Roi dans la cérémonie du couronnement.

Le Connétable est le Chef du Conseil de guerre , & regle tout ce qui regarde les armées. Quand le Roi fait son entrée , il porte l'épée nue devant lui , & dans l'assemblée des Etats , il est assis devant le trône à main droite.

L'Amiral commande les armées navales , & nomme tous les Officiers de guerre & de finances qui servent dans la marine ; il juge définitivement & en dernier ressort toutes les affaires qui concernent l'Amirauté , les amendes & les confiscations lui appartiennent , il a le dixième de toutes les prises , le droit d'ancrage , l'inspection sur les arsenaux maritimes & la distribution des congés à tous les vaisseaux qui partent des ports & havres du royaume.

Le Chancelier est le chef de la Police & le dépositaire des Sceaux de la Couronne ; il expédie toutes les affaires de l'Etat , & expose la volonté du Roi aux Etats Généraux.

Le Grand-Trésorier a l'administration des finances & des revenus du Roi , il préside à la Chambre des Comptes.

Depuis que la Suede a changé de religion , le revenu du Prince

a beaucoup augmenté par la réunion du domaine des biens qui en avaient été aliénés , & par ceux que possédait le Clergé. Le Roi leve aussi des droits sur les mines du royaume , sur les amendes & sur les marchandises.

Quatre Tribunaux souverains connaissent en dernier ressort de toutes les affaires civiles & criminelles. Ces quatre Parlemens sont celui de Stockholm , celui de Jenkoping , celui d'Abo en Finlande , & celui de Wismar.

Les Suédois ont embrasé la Religion Luthérienne , & cette Eglise est gouvernée par une Archevêque & dix Evêques qui ont séance aux Etats Généraux , & dont les revenus sont assez médiocres. Tout le Clergé peut monter en tout dans la Suede & la Finlande à environ quatre mille personnes. Lorsqu'un Evêque meurt , le Clergé du Diocèse propose trois sujets au Roi , qui en nomme un des trois pour remplir la Prélatrice vacante. Tous les Chapitres du Royaume donnent leur voix pour l'élection d'un Archevêque , & le Roi nomme celui qui lui plaît ; outre ce droit de la Couronne , le Prince a le patronage de presque toutes les Eglises.

L'armée de Suede est toujours composée de cinquante régimens qui font soixante mille hommes : outre les fonds destinés pour payer ces troupes , on a affecté à chaque régiment vingt fermes surnuméraires , pour faire subsister les Officiers qui ne sont plus en état de servir , les soldats ont aussi un hôpital où ils se retirent , & cet hôpital jouit de très considérables

revenus, indépendamment d'une somme que doit lui payer chaque Officier qui avance en grade. Un Colonel paie cent écus, & les autres à proportion.

Les Suédois sont grands, bien-faits, d'une constitution vigoureuse, & capables de supporter toutes sortes de fatigues. Depuis la réformation, ils s'appliquent aux sciences & y réussissent.

L'air de la Suede est fort sain, mais l'hiver qui succede à deux mois d'un été brûlant, est extrêmement rigoureux.

SUFFETES. Nom des deux principaux Magistrats de la République de Carthage, dont le pouvoir ne durait qu'une année. Leurs fonctions étaient de convoquer le Sénat auquel ils présidaient, & de recueillir les suffrages, après avoir proposé les matieres sur lesquelles on devait délibérer. Lorsque le Sénat & les Suffetes étaient d'avis différens, le peuple décidait. Quelques Auteurs prétendent que les Suffetes avaient droit de vie & de mort, qu'ils pouvaient infliger toutes sortes de punition, & qu'ils commandaient les armées, pendant l'année qu'ils étaient en charge.

SUFFRAGE. Soit dans l'élection des Magistrats pour la réception des Loix, soit dans les jugemens, le peuple Romain donna long-tems son Suffrage de vive voix; & ce Suffrage était écrit par un Greffier à la porte du clos, que l'on nommait *Opile*. Cet usage dura jusqu'en l'année 615, de la fondation de Rome, que Gabinius, Tribun du peuple, fit passer en loi, que le peuple jetterait un

bulletin dans l'urne; où serait écrit le nom de celui qu'il voudrait élire à la charge vacante. Ces bulletins ou tablettes étaient de petits morceaux de bois, ou d'autre matiere, fort étroits, marqués de diverses lettres, selon les affaires dont on délibérait.

A Lacédémone, pour approuver une loi, le peuple assemblé faisait de grandes acclamations; s'il la rejetait, il gardait un morne silence. Lorsque les avis semblaient partagés, la loi ordonnait que ceux qui étaient du même sentiment se plaçassent d'un côté, & que ceux qui se trouvaient du sentiment contraire se rangeassent de l'autre; alors on comptait les Suffrages, & la majorité l'emportait.

Dans les causes criminelles, les Athéniens opinaient par Suffrage secret ou par scrutin. On apportait deux urnes dans l'assemblée, l'une pour condamner, l'autre pour absoudre; chacun y mettrait son Suffrage, qui était ignoré même de ses confreres. Par ce moyen, on croyait prévenir les haines & les animosités.

SUICIDE. Action d'un homme qui, de propos délibéré, se prive de la vie par une action violente. Les Stoïciens permettaient le Suicide à leurs Sages; mais les Platoniciens soutenaient que la vie de l'homme est une station dans laquelle Dieu a placé l'homme, que par conséquent il ne lui est pas permis de l'abandonner à sa fantaisie. L'Eglise Chrétienne condamne absolument le Suicide. Chez les Romains, ceux qui s'ôtaient la vie par dégoût, ou pour

se soustraire aux malheurs qui les accablaient , étaient regardés comme des Philosophes & des Héros ; leur action ne les exposait à aucune peine , & leurs biens passaient à leurs héritiers légitimes. On ne sévissait point non plus contre ceux qui se privaient de la vie par l'effet de quelque aliénation d'esprit : mais si le Suicide était commis à la suite d'un crime capital , & digne du dernier supplice , les biens étaient confisqués , pourvu que le criminel eût été poursuivi en jugement , ou pris en flagrant délit. Lorsque le Suicide n'avait point été consommé , par l'empêchement qu'on y avait mis , celui qui avait vainement tenté de se défaire lui-même , était puni du dernier supplice : il était jugé infâme pendant sa vie , & privé de la sépulture après sa mort.

Les Siamois se persuadent qu'ils font une œuvre héroïque & méritoire en se donnant la mort , surtout lorsqu'ils commettent cette affreuse action en l'honneur de leur Dieu Sommona-Kodon. Un Péguan donna , en 1680 , le spectacle de se brûler dans un Temple de la Ville de Siam , & ce crime lui mérita les honneurs divins.

Parmi nous les Suicides sont privés de la sépulture ; & on ordonne même l'exhumation , au cas que le cadavre ait été inhumé , pour être traîné sur la claie , pendu par les pieds , & ensuite jetté à la voirie.

SUISSE. On sçait que cette belliqueuse & respectable nation doit particulièrement sa liberté aux trois petits Cantons d'Uri , de Schwitz , & d'Unterwalde. Ces trois

Cantons sont Catholiques , & le sont avec tant de zèle , qu'ils ne souffrent point d'autre Religion chez eux. Leur gouvernement est une pure démocratie ; & pour avoir une image parfaite de leurs mœurs , il faut se transporter en esprit au milieu de cette fameuse Sparte , si vantée dans l'histoire des Grecs. Le peuple assemblé en comices est l'unique souverain de ces Républiques : toutes les années , vers le mois de Mai , tous les citoyens se réunissent en rase campagne , enseignes déployées & tambours battans ; les assistans se rangent en cercle ; les principaux Magistrats sont à cheval au milieu de ce cercle , avec le Landamme portant le glaive , qui est le symbole de la puissance souveraine. Tout mâle qui a atteint l'âge de seize ans est habile à donner sa voix dans cette assemblée , parce qu'à cet âge commence l'obligation de défendre la patrie au péril de sa vie. Après une courte prière à Dieu , on renouvelle un serment général à la République , & l'on fait la lecture des Ordonnances : ces Loix , respectables par leur ancienneté , ne sont ni volumineuses , ni compliquées , & n'en sont que mieux observées. Après cette lecture , on commence les Délibérations. Les matières qu'on traite dans les Comices sont les Loix à abroger ou à promulguer , la guerre ou la paix à résoudre , les nouvelles alliances à conclure , ou les anciennes à renouveler , une grâce à accorder à quelque criminel , ou les charges de Magistrature à changer & à remplir.

La manière de donner sa voix
pour

pour les Elections est simple : la main levée haut est un signe d'acquiescement à la proposition tenue ; la main tenue basse, ou cachée, est un signe négatif : si l'œil ne peut juger d'abord de la pluralité, on élève en l'air deux hallesbardes, dont les pointes se touchent, les opinans passent dessous, les opposans restent à leur place, & la séparation ainsi faite, on compte les voix.

Les deux Cantons de Schwitz & d'Uri ont chacun un Sénat ou Conseil composé de soixante Sénateurs : il y en a cinquante-huit dans chacun des deux demi-Cantons du haut & bas Unterwalde. Le Landamme est le premier Officier de la patrie ; le second porte le nom de Starthalther, & est l'adjoint du Landamme régnant, dont la dignité est biennale. Le Bannet & le Porte-Enseigne sont les Chefs de la Milice ; le Bourfier est le Receveur des revenus ; le Chancelier est le Secrétaire des délibérations publiques. Chaque quartier ou Curie d'un Canton a droit de nommer un certain nombre de Sénateurs perpétuels, & c'est ainsi que se forme le corps représentatif du Souverain, toutes les fois que le peuple n'est pas assemblé.

Dans ces Cantons populaires, le seul moyen d'arriver aux premiers emplois, c'est d'obtenir la confiance publique. C'est là qu'on voit un Paysan décrépît, faire à pied, un bâton à la main, & dans tous les tems de l'année, une route de deux ou trois lieues pour aller siéger dans le Conseil souverain ; & ce paysan sera peut-être demain député de sa nation libre, pour

Tome IV.

traiter avec le plus puissant Monarque de l'Europe, devant lequel il se couvrira ; & à qui il parlera avec une noble fermeté : cependant ce paysan sert sa patrie dans les fonctions les plus pénibles & les plus importantes, sans autre récompense à espérer que l'estime de ses concitoyens.

Il semble que les habitans de ces vallées ne composent qu'une seule & unique famille : tout y est abandonné à la foi publique ; le froid seul oblige de fermer les portes de ses maisons, & l'on n'y entend presque jamais parler de vol : la bonne foi est le fondement de tous les traités, qui sont rarement écrits & signés par des Notaires ; les procès sont rares, & la chicanne absolument inconnue. Chaque Canton a son coutumier auquel il se conforme, & chaque Village a ses rôles, qui contiennent les privilèges, les charges, ses statuts, & jusqu'à ses pratiques les plus indifférentes. S'il s'élève une querelle entre deux particuliers, tout citoyen est en droit d'enjoindre le silence & la paix aux deux parties, *sauf les voies de droit*. Quiconque n'aurait pas égard à cette invitation, se rendrait coupable d'une défobéissance publique aux loix, & serait puni par une double amende.

L'adultère est un crime capital qui encoure la confiscation des biens & le bannissement. Un citoyen qui affecterait de ne se jamais trouver au Service divin, s'y verrait contraint ; & les Magistrats l'enverraient prendre tous les dimanches par deux Huissiers ; à ses frais, pour le conduire à la

V.

messe, & le ramener chez lui. Un ivrogne ou un libertin est souvent exclu des banquets publics, & quelquefois on lui défend le vin pendant un certain tems, ou on lui ordonne les arrêts domestiques. Ce qu'il y a sur-tout de singulier, c'est que, tel est l'esprit de discipline & de soumission, ces pénitences sont toujours remplies à la lettre.

Ce peuple, peut-être un des plus pauvres de l'Europe, mais réellement riche par les bornes qu'il met à ses desirs, se soutient dans une heureuse & tranquille médiocrité, par un commerce utile de beurre, de fromage, de bétail & de chevaux propres à la guerre. Comme il ne soupçonne pas les excès de luxe, jamais il n'a eu besoin de loix somptuaires pour les réprimer : les armes sont sa parure ordinaire. Le jeune citoyen s'exerce à la lutte, à la course & à tirer au blanc, pour les prix dont l'état fait les frais. Tout ce qui est en état de porter les armes est enrégimenté, exercé, & prêt à combattre pour sa liberté & ses foyers.

SULTAN. Ce mot est Arabe & signifie Empereur ou Seigneur. Le Sultan des Turcs est despotique, & peut, suivant la doctrine des Musulmans, mettre à mort impunément quatorze personnes par jour sans être accusé de tyrannie, parce qu'il est censé agir par des inspirations divines. Ces singuliers Docteurs en exceptent cependant le parricide & le fraticide, qu'ils mettent au nombre des crimes : cette exception n'empêche pas quelquefois les Empereurs d'immoler leurs freres à leur su-

reté ; au moins les retiennent-ils renfermés dans une étroite prison. Tout absolu qu'est ce Sultan, qui fait voler les têtes à son gré, il a souvent bien de la peine à sauver la sienne des fureurs du peuple & de la soldatesque effrénée. Le lendemain de son avènement au trône, l'Empereur Turc se rend à un Couvent situé dans un des faux-bourgs de Constantinople : là le Scheix ou Supérieur du Monastere lui ceint un cimeterre, en lui disant : » Allez, la victoire est à » vous, mais elle ne l'est que de » la part de Dieu. Personne n'est admis à baiser la main du Sultan : le Grand Visir ne l'aborde qu'en fléchissant trois fois le genou droit, & en touchant ensuite la terre de sa main droite, & la portant à sa bouche & à son front. Il mange toujours seul, & l'on ne doit ni parler, ni tousser, ni éternuer en sa présence, pas même porter de chaussure. Ses décisions passent pour irrévocables ; ses ordres sont reçus comme s'ils venaient de Dieu même ; & les sentences par lesquelles il condamne à mort quelqu'un de ses sujets, sont conçues en ces termes : » Tu as mérité la mort, & notre volonté est » qu'après que tu auras accompli » l'abdest (l'ablution), & fait le » namaz ou la priere selon la coutume, tu résignes ta tête à ce » messager, que nous t'envoyons » à cet effet. Un Officier qui n'obéirait pas sans hésiter à cet ordre, serait deshonoré, & regardé comme un impie & un excommunié.

Cependant ce Monarque despotique, sans les circonstances de la

nécessité la plus urgente , n'oseraît toucher au trésor public de l'Etat. Une pareille démarche occasionnerait bientôt une révolte , & peut-être entraînerait sa perte ; mais il trouve d'assez grandes ressources dans son trésor particulier, grossi continuellement par la confiscation des biens des Ministres, engraisés de la substance des peuples , & dont les immenses richesses prononcent le plus souvent les arrêts de mort.

SULTANE. Quoiqu'on donne indifféremment ce nom à toutes les beautés qui sont renfermées dans le Sérail du Grand Seigneur, il faut remarquer qu'elles sont distinguées en deux ordres de favorites , les Odaliques & les Aséki : les Odaliques n'ont obtenu qu'une seule fois les faveurs du Sultan ; les Aséki sont celles qui ont eu le bonheur de partager plusieurs fois sa couche. Ces favorites entrent dans le Palais impérial sans être mandées, jouissent du plus grand crédit ; & souvent sont les dispensatrices de toutes les grâces. Lorsqu'une Sultane accouche d'un fils , l'Empereur lui met une couronne sur la tête , & fait tendre un dais dans son appartement. On appelle grande Sultane celle qui donne le premier mâle , & ses revenus sont proportionnés à cette nouvelle dignité , & à la générosité du Monarque : les simples Sultanes possèdent au moins sept à huit cens mille francs de rente. La mere du Sultan régnant s'appelle Sultane Validé, ou Sultane Mere ; mais elle perd ce titre si son fils vient à mourir. Cette dernière a beaucoup d'autorité , &

tient quelquefois conseil avec le Grand Visir & le Muphti , touchant les affaires de l'Empire : on dit même que l'Empereur ne doit pas coucher avec une femme sans le consentement de sa mere. Les Sultanes qui n'ont point donné d'enfant mâle au Prince des Croyans , obtiennent souvent la permission de quitter le Sérail pour épouser quelque Pacha.

SUMMANUS. Divinité des Enfers , adorée par les anciens Romains , & sur laquelle les Mythologues sont assez peu d'accord. On croit que Summanus avait la direction des foudres & des tonnerres qui se faisaient entendre pendant la nuit , tandis que Jupiter dirigeait ceux qui grondaient durant le jour. Saint Augustin rapporte que le peuple de Rome avait eu plus de vénération pour ce Dieu infernal que pour le maître des Dieux , jusqu'au tems qu'on bâtit à ce dernier le fameux temple du Capitole. Dans la fête, qu'on célébrait à Summanus , au mois de Juin , on lui immolait deux moutons noirs , ornés de bandelettes de même couleur , & on lui offrait des gâteaux de farine , faits en forme de roue, qu'on appelle *Summanalies*.

SUOVÉTAURILIES. Sacrifices solennels que l'on faisait à Mars d'un béliet , d'un vérat & d'un taureau : ils étaient offerts pour la lustration du peuple , après le dénombrement du censur , pour l'expiation des champs , des fonds de terre , des armées , des villes , & de plusieurs autres choses , pour les sanctifier , ou les expier , ou les purifier , & attirer la protection

des Dieux par cet acte de Religion. Ces Sacrifices étaient distingués en grands & petits ; dans les premiers , on immolait des animaux qui étaient parvenus à leur taille parfaite ; dans les seconds , on sacrifiait un jeune vérat , un agneau & un veau. S'il étoit question de purifier une ville , &c. on en faisait avec cérémonie trois fois le tour , & le vérat étoit toujours sacrifié le premier , comme plus nuisible aux moissons.

SUPERBÉNIA. Dieu Indien , & l'un des enfans adoptifs d'Ixora ; car , suivant la légende Indienne , il ne doit sa naissance qu'à une infidélité de Paramescéri , épouse d'Ixora. Voici l'étrange histoire de la naissance de ce Dieu , fruit monstrueux de l'impudicité. Paramescéri , disent les Idolâtres de l'Indoustan , se baignait dans une citerne , & vit passer auprès d'elle six jeunes Tisserans , qui jetterent , sur ses appas découverts , des regards amoureux & lascifs. La Décèsse ne fut pas insensible à cet hommage ; elle rendit œillade pour œillade : on se parla , les cœurs s'enflammèrent ; Paramescéri devint enceinte , & accoucha de Superbénia , que l'on représente avec six visages & douze bras. Ixora le prit en amitié , & le reconnut dans la suite pour son fils.

SUPERSTITION de la priere ridicule qu'on appelle la *patenotre blanche*. Autrefois il se trouvait dans les campagnes , & même dans les villes , des gens assez aveuglés & assez superstitieux pour promettre le Paradis aux personnes qui réciteraient tous les jours la priere

suivante. » Petite patenstre blanché que Dieu dit , que Dieu mit » en Paradis. Au soir m'allant coucher , je trouvis trois Anges à » mon lit couchés , un aux pieds , » deux au chevet , la bonne Vierge » Marie au milieu , qui me dit , » que je m'y couchis , que rien ne » doutis , le bon Dieu est mon » pere , la bonne Vierge est ma » mere , les trois Apôtres sont mes » freres , les trois Vierges sont » mes sœurs. La chemise où Dieu » est né , mon corps en est enveloppé , la croix de Sainte Marguerite , à ma poitrine est écrite : » Madame s'en va sur les champs » à Dieu pleurant , rencontrit » Monsieur Saint Jean. Monsieur » Saint Jean , d'où venez-vous ? » Je viens d'*ave salvus*. Vous n'avez point veu le bon Dieu ? Si » dame , siez il est dans l'arbre de » la Croix , les pieds pendans , » les mains clouans , un petit cha- » peau d'épine blanche sur la tête. » Qui la dira trois fois au soir , » trois fois au matin , gagnera le » Paradis à la fin «.

Cette étrange priere est pour le moins aussi ridicule que superstitieuse. On en peut dire autant de la suivante , qu'on nomme ordinairement la *Barbe de Dieu* , & dont voici les paroles.

» Pécheurs , pécheresses venez » à moi parler , le cœur me deût » bien trembler au ventre , comme » fait la feuille au tremble , comme me fait la loisonni quand elle » voit qu'il faut venir sur une » petite planche , qui n'est plus » grosse ni plus membre que trois » cheveux de femme grosse en- » semble. Ceux qui la Barbe à

» Dieu ſçairont , par deſſus la
 » planche paſſeront , & ceux qui
 » ne la ſçairont , au bout de la
 » planche ſ'aſiſeront , criront ,
 » brairont : mon Dieu , hélas ,
 » malheureux état ; comme petit
 » enfant eſt que la Barbe à Dieu
 » n'apprend «. Un ſeul Dieu tu
 adoreras , &c.

Qu'il a fallu de tems pour faire comprendre aux hommes qu'on eſt véritablement ſuperſtitieux , lorsqu'on ne donne pas à Dieu ce qui lui appartient ; lorsque l'on donne à la créature plus qu'il ne faut ; lorsque l'on donne au Créateur plus qu'il ne demande , & d'une autre maniere qu'il ne demande ; lorsque l'on rend à tout autre qu'à Dieu un culte de latrie.

SUPERSTITION moderne. Il n'y a pas long-tems que beaucoup d'Italiens étaient aſſez Superſtitieux pour ſe laver les pieds dans du vin la veille de la fête de Saint Jean-Baptiſte ; ils jettaient ce vin par la fenêtre , & ſe tenant tranquilles , ils cherchaient à recueillir la première parole qui échappait à celui qui paſſait le plus proche de ce vin , perſuadés que ce mot était un oracle capable de les éclairer ſur l'avenir.

SUPERSTITION , ou culte ſuperſtu. Il eſt certain qu'on ne peut trop honorer Dieu ; mais on peut l'honorer d'une maniere indue , non-ſeulement en lui rendant un culte faux , mais aſſi en lui rendant un culte ſuperſtu. Par exemple le culte extérieur que l'on rend à Dieu , à la Sainte Vierge & aux Saints eſt ſuperſtitieux , lorsqu'il eſt accompagné de certaines circonſtances qui ne ſont inſtituées

ni de Dieu , ni de l'Egliſe , parce qu'il n'eſt permis à perſonne , de ſon autorité privée , de rien ajouter au culte de Dieu , ni d'en rien diminuer contre l'ordre de l'Egliſe.

Suivant cette règle , il y a de la Superſtition à ne vouloir point entendre la Meſſe , ſi elle n'eſt dite par un Prêtre nommé *Jean* ou *Pierre*.

A la vouloir dire avec neuf ou treize cierges , ni plus ni moins , ou avec un cierge de telle longueur , de telle figure ou de tel poids.

A ajouter aux cérémonies ou aux rubriques approuvées par l'Egliſe des choſes qui ne ſont pas preſcrites dans les Livres eccléſiaſtiques , comme par exemple à faire plus de ſignes de croix & de bénédictions , en célébrant la Meſſe , qu'il n'en eſt ordonné , ou à dire le *Gloria in excelsis* ou le *Credo* , lorsqu'on ne doit pas les dire.

A rechercher les plus beaux & les plus précieux ornemens , & l'Autel le plus propre & le mieux paré d'une Egliſe ; pour dire la Meſſe , ſous prétexte de plus grande dévotion.

A entendre pluſieurs Meſſes , lorsqu'une ſuffit , & qu'après l'avoir entendue , on eſt obligé de vacquer aux devoirs de ſa profeſſion. Telle eſt la Religion de certaines femmes indiſcrètement dévotes , qui ne ſont point de ſcrupule de quitter leurs maiſons pour entendre deux ou trois Meſſes par jour , tandis que leurs maris ſ'emportent contre elles , & qu'elles devraient veiller ſur la vie & ſur

les mœurs de leurs enfans , & de leurs domestiques.

A faire des bénédictions sur chaque morceau que l'on mange , & d'affecter en public de diriger son intention à Dieu toutes les fois que l'on fait quelque action , quand même elle ne serait pas considérable , car une seule bénédiction suffit , lorsque l'on se met à table ; comme il suffit de diriger son intention à Dieu au commencement de chaque suite d'actions continues , quoiqu'elles doivent durer long-tems.

Il n'y a cependant pas de péché mortel dans ces actions , mais il est bon de s'en abstenir.

SUPERSTITIONS des Siamois. Ainsi que la plupart des Idolâtres , lorsque les Siamois apperçoivent une éclipse , ils s'imaginent qu'un effroyable dragon veut dévorer l'astre éclipsé , & ils font grand bruit pour lui faire lâcher prise. L'Almanach de Siam est le plus intéressant des livres , & la règle inviolable de la conduite de toute la nation. On va présenter des offrandes à un génie qui demeure dans une grotte , & les premières paroles qu'on entend lorsque l'on en sort , est la réponse à la question que l'on a faite au Génie. Les Siamois ont sur-tout beaucoup de confiance aux talismans que leurs Astrologues composent : ils en ont pour faire mourir , pour rendre invulnérable , pour faire taire les hommes & les chiens , pour achever une méchante action , & n'être pas découvert. S'ils prennent une médecine , ils attachent au vase un morceau de papier , sur lequel ils écrivent des paroles mystérieu-

ses , pour empêcher les Esprits , répandus dans l'air , d'arrêter les vertus du remède : ce sont ces mêmes Esprits qui jouissent les premiers de toutes les filles , & qui leur font cette prétendue blessure , qui se renouvelle tous les mois.

L'Éléphant reçoit presque des honneurs divins chez les Siamois ; ils se persuadent que leur Dieu Sommona-Kodon a subi sa dernière transformation dans le corps d'un de ces animaux. Au reste , les Astrologues du Roi de Siam sont bien moins heureux que le plus imbécile de nos Charlatans : s'ils rencontrent mal dans leurs prédictions , ils sont châtiés , non comme des imposteurs , mais à titre de négligens , ou d'ignorans.

SUPERSTITIONS populaires. Nous allons puiser quelques traits dans cette mer immense d'erreurs superstitieuses.

Combien de gens ont cru & croient peut-être encore que , quand on va à la chasse , on sera heureux , si l'on rencontre une femme débauchée , ou si l'on s'entretient de choses deshonnêtes , ou que l'on pense à des femmes débauchées ; & qu'au contraire l'on y sera malheureux si l'on rencontre un Moine.

Qu'afin de savoir en quel grain l'année sera fertile , il faut , le soir avant que de se coucher , nettoyer son foyer , & le lendemain on y trouvera quelque grain de bled , d'orge ou autre.

Que c'est un mauvais présage , quand le matin en se levant on voit un banc renversé , & quand

quelqu'un crache dans le feu ; qu'un couteau , donné pour présent à un ami , rompt l'amitié qui est entre celui qui le donne & celui qui le reçoit.

Qu'il nous arrivera quelque malheur , si le matin nous rencontrons dans notre chemin un Prêtre , un Moine , un lièvre , un serpent , un lézard , un cerf , un chevreuil ou un sanglier ; si étant à table on renverse la salière , l'on fait tomber du sel devant nous , ou que l'on répande du vin sur nos habits ; si un butor vole la nuit par dessus notre tête ; si nous saignons de la narine gauche ; si avant le dîner nous rencontrons une femme grosse ; si en sortant du logis nous faisons un faux-pas ; si nous chauffons le pied droit le premier ; si en sortant nous trouvons un certain nombre de pies ou d'autres oiseaux à notre gauche.

Qu'il nous arrivera du bonheur , si nous rencontrons le matin une femme ou une fille débauchée , ou qui marche la tête nue , un loup , une cigale , une chèvre , ou un crapaud.

Que pour savoir si un malade mourra de la maladie dont il est travaillé , il n'y a qu'à lui mettre du sel dans la main , & que si le sel fond , c'est une marque qu'il en mourra , mais que s'il ne fond pas , c'est un signe certain qu'il en échappera.

Que pour connaître entre trois ou quatre personnes celle qui nous aime le plus , il faut prendre trois ou quatre têtes de chardons , en couper les pointes , donner à chaque chardon le nom de chacune de ces trois ou quatre personnes ,

& les mettre ensuite sous le chevet de notre lit ; & que celui des chardons qui marquera la personne qui aura le plus d'amitié pour nous , poussera un nouveau jet & de nouvelles pointes : que c'est signe de malheur , quand au lieu de poudre on met de la cendre sur son écriture.

Que de deux personnes mariées ensemble , celle-là mourra la première du nom & du surnom de laquelle les lettres se trouveront en nombre pair.

Qu'afin qu'il meure plusieurs personnes dans une Paroisse , il n'y a qu'à traîner le drap mortuaire autour de l'Eglise ou dans le cimetière , comme on suppose sortement que font les Fossoyeurs.

Qu'il ne faut pas mettre des couteaux en croix , & ne pas marcher sur des brins de paille disposés de certaine manière , dans la crainte de quelque malheur.

Que quand une femme nouvellement accouchée prend pour marraine de son enfant une femme grosse , l'un ou l'autre des deux enfans , c'est-à-dire celui qui est venu au monde , ou celui qui y viendra , mourra aussi-tôt , ou vivra peu.

Que quand on ensevelit un mort sur la table de la chambre où il est décédé , il meurt quelqu'autre personne de la maison dans l'année même. C'est pourquoi il faut ensevelir sur un banc , ou à terre. On dit impertinemment que la chose arrive , quand le défunt a une jambe plus longue que l'autre après la mort.

Que c'est un mauvais augure quand dans une maison la poule

chante avant le coq , & la femme parle avant son mari , ou plus haut que son mari.

Que ce sont des présages de bonne ou de mauvaise fortune , quand un chien noir entre dans une maison étrangere ; quand un serpent tombe par la cheminée ; quand on éternue le matin , à midi ou au soir rarement ou souvent ; quand on dit quelque nouvelle ou quelque parole affligeante dans un festin ; quand on marche sur le pied de quelqu'un ; quand on entend le tonnerre à droite ou à gauche ; quand en sortant de la maison , le premier pas que l'on fait est du pied droit ou du pied gauche.

Qu'il ne faut pas qu'une femme grosse voie habiller le Prêtre à l'autel , & particulièrement lorsqu'il met la ceinture de son aube , de crainte que son enfant ne naisse le jour au cou , comme on le dit vulgairement.

Que quand les roses de Jérico , qu'on fait venir des Indes ; s'ouvrent étant mises dans l'eau ; les femmes grosses , qui les y ont mises , auront un heureux accouchement ; & qu'au contraire quand elles ne s'ouvrent pas , leur accouchement ne sera pas heureux.

Que quand l'oreille gauche nous tinte , ce sont nos amis qui parlent ou qui se souviennent de nous , & que le contraire arrive lorsque c'est l'oreille droite.

Que quand nous voyons une araignée qui file de haut en bas , ou que nous la voyons simplement , c'est signe qu'il nous viendra de l'argent de quelque part que ce soit ; qu'il nous arrivera du bon

heur ; si la première fois que nous entendons le coucou chanter , nous prenons quelque chose de ce qui se rencontre alors par hasard sous nos pieds , & le portons quelque tems sur nous.

Que quand le bois qui est dans le feu tombe & se dérange , quand la chandelle allumée pétille ou jette quelques étincelles de feu , & quand un chien en dormant tourne le nez du côté de la porte de la chambre , c'est signe qu'il doit venir compagnie.

Que quand une femme est accouchée d'un enfant mort , il ne le faut pas tirer de la chambre où elle est accouchée , par la porte , mais par la fenêtre , parce que si on le tirait par la porte , la mere n'accoucherait jamais que d'enfants morts-nés.

Que quand quelqu'un nous rencontre en chemin , & nous demande où nous allons , nous devons nous en retourner aussi-tôt , de peur qu'il ne nous arrive quelque accident.

Que quand une femme grosse laisse long-tems son cuvier à lessive vuide sur son trépié , c'est signe qu'elle sera long-tems en travail d'enfants.

Que quand il y a quelque femme ou quelque fille à marier dans une maison , il ne faut pas lever les tisons du feu , dans la crainte de chasser les amans ; & que quand on tue un chien ou un chat , cela porte malheur à celui qui le tue , ou à quelqu'un de la maison où il demeure.

Telles sont en partie les extravagantes remarques auxquelles le peuple , & particulièrement les

femmes sont sujettes à ajouter foi.

A Rome, lors de la vacance du Saint Siège, il y a nombre de Romains qui cherchent dans les noms des Cardinaux des conjectures de leur élévation. Ils ne peuvent se persuader qu'un sujet qui aurait la lettre R dans son nom de famille, si le Pape défunt ne l'a pas eue, puisse être élevé à la Chaire pontificale, par rapport à une certaine alternative de succession de noms de famille qu'ils prétendent avoir remarquée avec la lettre R, & sans ladite lettre. D'autres vont examiner les portes d'airain de l'Eglise de Saint Pierre, & dans la diversité des figures dont elles sont couvertes, ils y cherchent & croient y découvrir les armes des Cardinaux aspirans à la Papauté.

C'est aussi une très-grande Superstition, & fort commune, que d'ajouter foi aux songes, & d'en faire la règle de ses actions & de sa conduite. Quelle extravagance de faire ou de ne pas faire certaines choses, parce qu'on a eu des songes d'une certaine espèce; de croire que si en rêvant on passe sur un pont rompu, c'est un présage de danger; que si l'on perd ses cheveux, cela signifie que quelques-uns de nos amis sont morts; que si on lave ses mains, c'est signe d'ennui & de chagrin; que si on les voit sales, c'est une marque qu'il nous arrivera quelque peine; ou que nous tomberons dans un fort grand péril; que si nous gardons des troupeaux de moutons, nous aurons de la douleur, & que si nous prenons des mouches, on nous fera quelqu'injure; que s'il

nous tombe une dent, c'est un avertissement sûr qu'il nous est mort quelque parent: que c'est un signe de bonheur lorsqu'un Moine rêve qu'on lui rase la tête, & que c'est un présage d'infortune lorsqu'une personne mariée songe la même chose; que l'on sera mis en prison, si en dormant on se voit chargé de chaînes; que l'on deviendra aveugle, si l'on songe que l'on n'est éclairé que de la lumière de la lune; & que l'on sera dévoré par les bêtes féroces, si l'on pense qu'au lieu de mains on a des pattes d'ours.

SUPPLICATIONS. Cérémonies publiques des Romains, accompagnées de prières, pour rendre grâce aux Dieux de quelques bienfaits, ou pour les supplier d'appaier leur colere, & de détourner sur leurs ennemis les malheurs qui menaçaient l'Etat. Pendant ces jours solennels, tous les Tribunaux étaient fermés, & l'on immolait des victimes aux Dieux. Le Sénat bornait quelquefois à un jour la durée de cette fête; mais il y a eu des occasions où il a ordonné qu'on en employât jusqu'à cinquante. Les Supplications publiques avaient beaucoup de ressemblance avec nos Processions. Des enfans de l'un & de l'autre sexe, en assez grand nombre, nés libres, ayant encore pere & mere, couronnés de fleurs & de verdure, ou tenant à la main une branche de laurier, ouvraient la marche & chantaient des hymnes à deux cœurs. Les Pontifes suivaient, & l'on voyait marcher, chacun à son rang, les Magistrats, les Sénateurs, les Chevaliers, les Plébéiens, tous habillés de blanc,

avec les marques de leurs dignités. Les Dames n'étaient pas l'ornement le moins brillant de cette grande fête; elles paraissaient avec leurs plus superbes atours, mais séparées des hommes. Dans cet ordre majestueux, on allait se présenter devant les grands Dieux, que l'on trouvait couchés sur des lits dressés exprès, ou debout devant des estrades, & qui semblaient respirer l'encens qu'on brûlait en leur honneur, ou recevoir l'offrande des victimes qu'on leur immolait.

SUPPLICE. Quelqu'un qui rassemblerait les divers supplices que les hommes ont inventé pour punir les crimes, ferait frémir la nature, & ne ferait pas cru. Les Perses étouffaient les grands criminels dans de la cendre. On remplissait de cendres une grande tour, jusqu'à une certaine élévation, puis on y précipitait le criminel la tête la première, & avec une roue, on remuait cette cendre autour de lui, jusqu'à ce qu'il fût étouffé.

Les Hébreux avaient inventé une quantité prodigieuse de Supplices, dont voici les principaux. Quelquefois on mettait à mort les coupables, & ensuite on suspendait leur corps à un poteau ou à une croix: dans des occasions sans doute plus graves, on les pendait vivans. C'était, suivant les Rabbins, le Supplice des calomnieux & des idolâtres: la lapidation, dont l'exécution se faisait hors la ville, était celui des blasphémateurs. La loi de Moïse prononçait la peine du feu contre celui qui aurait épousé la mère & la fille, & condamnait les femmes

au même genre de mort. Le fouet était un Supplice cruel, & quelquefois les criminels expiraient sous les coups. La prison était accompagnée de tout ce qui peut la rendre affreuse; liens, menottes, chaînes, entraves, rien n'était épargné pour tourmenter les coupables. Enfin les Juifs faisaient couper la tête, faisaient scier en deux, & précipiter du haut d'un rocher, d'une tour, écraser sous les épines, arracher les yeux & les cheveux, suivant les différens crimes dont les coupables étaient convaincus. On retranche un criminel de la société, mais son Supplice ne rappelle pas une nation à la vertu.

SUPRÉMATIE. Souveraineté du Roi d'Angleterre sur son Eglise, dont il est regardé comme le chef. Cette Suprématie fut établie par le Roi Henri VIII, en 1534, après avoir rompu avec le Pape Clément VII, qui refusa de casser son mariage avec Catherine d'Aragon, comme étant incestueux & illégitime. Le Roi, éperduement amoureux de la fameuse Anne de Boulen, répudia sa femme, épousa sa maîtresse, se sépara de l'Eglise, & défendit aux Ecclésiastiques de son Royaume d'avoir aucune communication avec la Cour de Rome. Les Moines furent chassés de leurs Monastères; Henri VIII confisqua leurs biens à son profit; il augmenta ses revenus & sa puissance, & régna depuis avec une autorité dont aucun Prince Chrétien n'avait joui avant lui.

Le droit de Suprématie consiste

principalement dans les articles suivans.

1°. Que l'Archevêque de chaque Province ne peut convoquer les Evêques & le Clergé, ni dresser des Canons sans le consentement exprès du Roi.

2°. Qu'on peut appeller de l'Archevêque à la Chancellerie du Roi.

3°. Le Roi peut accorder des commissions à l'effet de visiter les lieux exempts de la juridiction des Evêques ou des Archevêques, & delà les appels ressortissent à la Chancellerie du Roi.

4°. Les personnes revêtues des Ordres sacrés ne sont pas plus exemptes de l'autorité des Loix temporelles, que les personnes séculières.

5°. Les Evêques & le Clergé ne prêtent aucun serment, & ne doivent aucune obéissance au Pape, mais ils sont obligés de prêter au Roi le serment de fidélité & de Suprémacie.

SUCJET. Petit poisson qu'on croit être la Rémora, que les Anciens supposaient en état d'arrêter un vaisseau dans sa course; c'est ce que nous attestent Aristote, Plin, Plutarque, Elie & plusieurs autres. S'il est vrai que la Rémora est notre Succet, ce petit poisson est bien éloigné d'opérer un pareil prodige. Il a sur la tête; & même un peu avant sur le cou, une membrane cartilagineuse plate & ridée, par le moyen de laquelle il s'applique & se colle étroitement au dos des requins & des chiens de mer, & sans doute à des choses inanimées, puisqu'on le voit s'attacher quelquefois au bois sur le

pont d'un vaisseau. Il y en a certainement de deux especes, qui diffèrent en grandeur & en couleur; mais qui ont à peu-près la même forme. Ils n'ont point d'écaillés, & leur peau est gluante & visqueuse, comme celle des anguilles. Ceux de la plus grande espece sont communément longs de deux ou trois pieds, & ont le dos d'un brun verdâtre, qui s'éclaircit un peu sur le ventre. La longueur des autres ne passe pas celle des harengs. Il est très-certain que ces poissons s'attachent souvent aux vaisseaux, & ils peuvent devenir un obstacle à la course de ces édifices flottans, lorsqu'ils s'y trouvent en grand nombre. Voilà l'ancien prodige de la Rémora réduit à sa juste valeur.

SURCOT. Ancien habillement riche que les Dames Françaises mettaient par dessus leurs autres habits. Les Chevaliers de l'Etoile, de l'institution du Roi Jean, portaient des Surcots sous leurs manteaux. Cet habillement était commun aux hommes & aux femmes du tems de Saint Louis.

SURETÉ de la vie. Autrefois la coutume des Orientaux était que lorsque deux personnes avaient bû ensemble, ou que quelqu'un avait bû devant un autre, ils se tenaient tous deux dans une égale sûreté de leur vie, & devenaient par-là hôtes & amis, & pour ainsi dire Commensaux.

Saladin ayant fait quelques Chrétiens prisonniers, leur fit apporter à boire, comme un gage non équivoque que leur vie était en sûreté: un d'eux, dont il avait à se plaindre, s'empessa de porter la main à la cou-

pe; il l'arrêta & lui trancha lui-même la tête en présence des autres.

SURINAM. (colonie de) Elle est située dans la Guiane, sur les côtes de l'Amérique méridionale. Cette Colonie est sujette à trois Co-Seigneurs, qui sont la Compagnie Hollandaise des Indes occidentales, la Ville d'Amsterdam, & l'héritier de feu M. de Sommelsdijck : la souveraineté en appartient aux Etats-Généraux. Cette Colonie est gouvernée à Amsterdam par un Collège de Directeurs, qui envoie ses ordres à la Régence de Surinam, & qui nomme le Gouverneur, lequel doit être approuvé par les Etats-Généraux, & leur prêter serment de fidélité, ainsi qu'aux Directeurs. Les principales productions du pays sont le tabac, le bois de teinture, le café & le sucre.

SURINTENDANT. Titre qui désigne la supériorité.

Le Cardinal de Richelieu a été Surintendant de la Navigation & du Commerce de France.

Le titre de Surintendant des Finances fut supprimé en 1661, après la disgrâce de M. Fouquet.

M. Colbert a eu le titre de Surintendant des Bâtimens du Roi; mais après la mort de Mansart on substitua au nom de Surintendant; celui de Directeur Général des Bâtimens du Roi. Le Ministre, chargé de l'inspection des Postes, porte le titre de Surintendant des Postes & Relais de France.

SUSPICION. (Calice de) Autrefois les Chrétiens d'Alexandrie se servaient du Calice de Suspicion pour se convaincre de l'infidélité de leurs épouses. Lorsqu'un

maté soupçonnait sa femme d'adultère, il lui faisait avaler de l'eau soufflée, dans laquelle il mettait de la poussière, & de l'huile de la lampe de l'Eglise : si la femme était coupable, la superstition lui faisait croire qu'elle devait ressentir des douleurs inconcevables dans les entrailles.

SYBARITES. Habitans de Sybaris, ancienne ville de la Lucanie. On se rappelle le luxe & l'étrange mollesse de ce peuple, qui fut enfin vaincu & anéanti par les Crotoniates. S'il n'est plus de nation entière que l'on puisse légitimement comparer aux citoyens effeminés de la Sybaris de Lucanie; il est parmi les nations modernes un grand nombre de Sybarites, dont le gracieux Peintre du temple de Gnide va nous retracer le tableau.

» On ne voit point, dit-il, chez eux de différence entre les voluptés & les besoins; on bannit tous les arts qui pourraient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des Magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle, & les faveurs des Dieux sur Sybaris, ne servent qu'à encourager le luxe & la mollesse.

Les hommes sont si effeminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur tein, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de tems

à se corriger à leur miroir ; qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Les femmes se livrent , au lieu de se rendre : chaque jour voit finir les desirs & les espérances de chaque jour : on ne fait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé : on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faiblement *jourir*.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre , & toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien , tous ces riens qui sont d'un si grand prix , ces engagemens qui paraissent toujours plus grands , ces petites choses qui valent tant , tout ce qui prépare un heureux moment , tant de conquêtes au lieu d'une , tant de jouissances avant la dernière : tout cela est inconnu à Sybaris.

Encore si elles avaient la moindre modestie , cette faible image de la vertu pourrait plaire ; mais non , les yeux sont accoutumés à tout voir , & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse , ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure , ils quittent un plaisir qui leur déplaît , pour un plaisir qui leur déplaît encore : tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur ame incapable de sentir les plaisirs , semble n'avoir de délicatesse que pour les peines ; un citoyen fut fatigué d'une rose qui s'était repliée dans son lit , plus doux encore que le sommeil.

La mollesse a tellement affaibli leurs corps , qu'ils ne sauraient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds , les voitures les plus douces les font évanouir ; lorsqu'ils sont dans les festins , l'estomac leur manque à tous instans.

Ils passent leur vie sur des sièges renversés , sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour , sans s'être fatigués ; ils sont brisés , quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes , timides devant leurs concitoyens , lâches devant les étrangers , ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître. (*Voyez Mœurs des Athéniens.*)

SYBILLES. Il y a eu en différens tems des femmes qui se sont données pour avoir le don de prédire l'avenir , & qui ont porté le nom de Sybilles ; mais sans en déterminer le nombre , il suffit de savoir que par le nom de Sybilles , les anciens désignaient des femmes , qui sans être Prêtresses , & sans être attachées à aucun oracle particulier , annonçaient l'avenir & se disaient inspirées. La fameuse Sybille de Cumes en Italie , rendait quelquefois ses oracles de vive voix. Après avoir demeuré quelque tems sur son trépié , où elle entraînait en fureur. D'autre fois elle écrivait ses réponses sur des feuilles d'arbres qu'elle arrangeait à l'entrée de sa caverne , & il fallait être assez prompt pour les prendre dans l'ordre où elle les avait laissées , car si le vent ou quelque autre accident

les dérangeait, il n'était pas possible de tirer d'elle une nouvelle réponse.

Il est sûr que les Romains avaient pour la personne des Sybilles, presque autant de respect que pour leurs oracles : ils les croyaient d'une nature qui tenait le milieu entre les Dieux & les mortels. La Sybille Erythrée se disait tantôt femme, tantôt sœur, & tantôt fille d'Apollon. Après avoir passé une partie de sa vie à Claros, à Délos, à Samos & à Delphes, elle vint mourir dans la Troade. Pausanias nous a conservé son épitaphe dont voici le sens. » Je suis cette Sybille qu'A- » pollon voulut avoir pour in- » terprete de ses oracles ; autre- » fois Vierge éloquente, mainte- » nant muette sous ce marbre & » condamnée à un silence éter- » nel. Cependant par la faveur du » Dieu, toute morte que je suis, » je jouis de la douce société de » Mercure, & des Nymphes mes » compagnes. «

Du Temps de Tarquin le superbe, on trouva un recueil des prophéties des Sybilles, en neuf livres, & ce fut une vieille femme qui les présenta à ce Prince & disparut aussi-tôt. Ces livres mystérieux furent enfermés dans le Temple de Jupiter au Capitole, & on créa des Pontifes pour les garder, ne doutant point que les destinées de Rome n'y fussent écrites ; mais ils furent brûlés l'an 671 de Rome sous la dictature de Sylla. On s'efforça de réparer cette perte, & l'on en recueillit d'autres dans la ville d'Erythrée, & ailleurs, que l'on rédigea par extraits. Auguste

les fit renfermer dans des coffres dorés, & les plaça sous la base du Temple d'Apollon Palatin ; qu'il venait de bâtir en 405 de Jésus-Christ. Honorius les fit enlever, & ordonna à Stilicon de les jeter au feu.

SYCOPHANTE, mot grec qui signifie un *Calomniateur*, ou pris à la lettre ; suivant sa première origine, un dénonciateur de ceux qui transportent des figues hors du pays. Il est utile de remarquer que les Athéniens, dont le territoire produisait d'excellentes figues, & qui les aimaient avec une sorte de passion, firent une loi rigoureuse qui portait défense d'en transporter hors de l'Attique. Cette loi donna occasion aux gens du peuple de s'accuser réciproquement d'avoir contrevenu à cette ordonnance ; & l'on ne vit bientôt plus que dénonciations vraies ou calomnieuses : ce qui fit adopter le mot de *Sycophante*, pour dire un calomniateur.

SYLVE. Espece de chasse qui faisait souvent partie des divertissemens publics des Romains : on formait dans le cirque une forêt artificielle avec de grands arbres, & on y lâchait quantité de bêtes que le peuple poursuivait à la course, & qu'il fallait prendre vives ; c'est pour cette raison qu'on n'y lâchait point d'animaux féroces comme dans les jeux du Pan-carpe. L'Empereur Gordien fit cependant lâcher dans une pareille forêt deux cens cerfs, trente chevaux farouches, cent chevres, dix élans, cent taureaux, trois cens autruches, trente ânes sauvages, cent cinquante sangliers,

deux cens chevres sauvages & deux cens Dains.

SYMBOLE. Ce mot qui en grec veut dire signe, signifie chez les Chrétiens une formule de profession de foi. L'Eglise reconnaît quatre symboles, savoir le symbole des Apôtres, celui du Concile de Nicée, celui de Saint Athanase & celui du Concile de Constantinople. Le Symbole des Apôtres est composé de douze articles, il fait partie de nos prières journalières, & suivant le témoignage de tous les Peres, ces saints Disciples du Sauveur le rédigerent vers l'an 36 de l'Ere vulgaire, avant de se séparer pour aller prêcher l'Evangile aux nations. Jusqu'aux tems de Saint Grégoire le Grand, suivant l'observation de M. Fleury, on ne récita pas le Symbole à la messe de l'Eglise de Rome, parce que cette Eglise n'ayant été infectée d'aucune hérésie, n'avait pas besoin de faire profession de sa foi. On le récitait ordinairement avant le baptême, & en plusieurs endroits on le prononçait publiquement sur le jubé en présence du peuple assemblé. Le Symbole de Nicée fut publié par ordre du premier Concile général, tenu en cette ville, l'an 325, sous Constantin, contre l'hérésie des Ariens. Thémistocle, Patriarche d'Alexandrie, introduisit l'usage de chanter ce Symbole à la messe, vers le sixième siècle. Le Symbole attribué à Saint Athanase, est inséré dans l'office divin à la fin de Prime, & contient la plus parfaite expression de la foi de l'Eglise Catholique, contre l'hérésie des Ariens. Le

Symbole de Constantinople est conforme à celui de Nicée, & on y ajouta seulement par forme d'explication, ce qu'on venait de définir dans ce Concile, touchant le Saint-Esprit, dont Macédonius niait la divinité.

SYMBOLIS. Ce sont certaines marques, attributs & figures, qui se voient sur les médailles, pour caractériser certains hommes ou certaines divinités, ainsi que les royaumes, les provinces & les villes.

En général l'haïste qui est un javelot sans fer, ou plutôt un ancien sceptre, convient à toutes les Divinités, parce qu'il signifie la providence & la bonté des Dieux, & cette coutume d'en donner à toutes les Dées, vient de la superstition des anciens, qui dès le commencement du monde, dit Justin, avaient adoré le sceptre comme les Dieux mêmes.

La Patère dont on se servait dans les sacrifices, se voit dans la main de tous les Dieux, pour montrer qu'on leur rendait des honneurs divins, dont le sacrifice est le principal, & elle se trouve à la main des Princes, pour marquer la puissance Sacerdotale avec l'Impériale.

La corne d'abondance se donne aux Divinités, aux Génies, aux Héros, pour marquer les richesses & la félicité qu'ils procurent; s'il y en a deux, cela témoigne une abondance extraordinaire.

Le Caducée signifie la bonne conduite, la paix, la félicité. Le bâton marque le pouvoir, les deux serpens, la prudence, & les deux ailes, la diligence, toutes qua-

lités nécessaires pour réussir dans les entreprises.

Le thyrsé, qui est un javelot entouré de lierre & de pampre, est le Symbole de Bacchus, & caractérise la fureur que le vin inspire.

On reconnaît Jupiter à la foudre qu'il tient à la main & à l'aigle qui est à ses pieds; Apollon à sa harpe & à une branche de laurier; deux mains jointes peignent la concorde, les alliances, l'amitié. Un gouvernail posé sur un globe entouré de faisceaux, désigne la puissance souveraine. Les boucliers signifient les vœux publics rendus aux Dieux pour la conservation des Princes.

Un vaisseau en course annonce la joie, le bon succès, l'assurance; le boisseau, d'où il sort des épis de bled & des pavots, le retour de l'abondance après un tems de famine. Un bâton tourné par le haut en forme de croisse, est la marque des augures. Un bonnet surmonté d'une pointe croisée sur le pied, avec deux pendants que les Romains nommaient *apex* & *filamina*, peint la dignité Sacerdotale & Pontificale; la Chaise curule représente la Magistrature; un ornement de vaisseau recourbé soit à la poupe, soit à la proue, marque les victoires navales; un char traîné par des chevaux, des lions ou des éléphants, veut dire le triomphe ou l'apothéose des Princes; le masque est le Symbole des jeux scéniques que l'on donnait au peuple.

Neptune se reconnaît par le trident & le dauphin; Junon, par le paon; Esculape, par le serpent;

le Dieu Lunus, par le croissant; dont il a les épaules chargées, & par le bonnet Arménien qui lui couvre la tête; Latone, mere de Diane, par un coq; Cybele, par sa couronne de tours, & les lions qui sont à ses pieds; Isis, par une étoile; & une fleur sur la tête; Cérès, par la couronne d'épis, par le char que traînent des serpens, & par les flambeaux allumés au mont Ethna, pour chercher Proserpine; & Proserpine par une grenade, dont elle avait mangé quelques grains dans l'empire de Pluton.

Diane s'annonce par le croissant, par l'arc, par le carquois, par l'habit de chasseuse & par le char où des cerfs sont attelés. Minerve a pour Symboles le chatuant & le serpent; Vénus se connaît par la pomme que Paris lui adjugea, par son fils Cupidon, & par un gouvernail pour désigner le pouvoir de l'amour; Vesta est ordinairement représentée assise, ou debout tenant d'une main le palladium & de l'autre une patere; Mars est figuré avec le casque & la cuirasse, tenant une pique d'une main & un trophée de l'autre; la Paix se fait connaître par une branche d'olivier, & la Providence par une baguette dont elle semble toucher un globe.

La Piété couverte d'un grand voile, tient en main un temple ou une boîte d'encens pour jeter sur un autel, avec une cigogne à ses pieds; la Liberté tient d'une main le bonnet, parce que les esclaves allaient toujours tête nue, & de l'autre une baguette nommée *vindicta*, dont le Préteur touchait les

les esclaves pour les tirer de la servitude & du pouvoir de leur maître.

La Libéralité porte une tablette carrée pour figurer celle dont on se servait pour écrire ce que le Prince faisait distribuer de bled ou d'argent ; la Clémence tient une branche d'olivier ; la Noblesse par une haste , parce qu'elle nous approche des Dieux , & une petite image , parce qu'on consacrait celle de ses ancêtres ; la Pudicité est couverte d'un voile , & a le doigt sur la bouche ; la Sécurité est assise négligemment sur une chaise , la tête appuyée sur la main ; la Fortune tient souvent un gouvernail , parce que les Payens prétendaient que tout était gouverné par le hasard ; la Roue qu'elle a près d'elle , annonce son inconstance , & la Corne d'abondance qu'elle porte à la main , signifie qu'elle répand aveuglément tous les biens ; la Valeur se voit sous la figure d'une femme casquée , tenant en main une haste ; la Félicité tient d'une main le caducée & de l'autre la corne d'abondance ; l'Espérance offre de la main droite une poignée de fleurs naissantes , ou un bouquet de fleurs , & de la gauche relève sa robe par derrière.

Trois Figures de femmes qui se tiennent par la main représentent les trois Grâces ; trois Figures qui soutiennent un grand voile étendu en arc sur leur tête , marquent l'éternité , où se confondent le passé , le présent & le futur ; trois Figures armées de flambeaux , de poignards & de serpens , désignent les Furies ; quatre petites Figures

Tome IV.

représentent les quatre Saisons ; le Printems porte un panier de fleurs ; l'Été une faucille ; l'Automne a un lièvre à ses pieds , & la Saison de l'Hiver est vêtue.

Dans les anciennes médailles , l'Afrique est coiffée d'une tête d'éléphant , & l'on voit à ses pieds un scorpion , un lion ou un serpent ; l'Asie est désignée par le serpent & par un gouvernail ; mais on ne trouve point que l'Europe ait un Symbole particulier ; l'Orient est figuré par une tête de jeune homme couronné de rayons ; la Mauritanie se marque par un cheval & une houffine , à cause de la vitesse de ses coursiers ; on reconnaît l'Egypte au fistre , à l'ibis & au crocodile ; la Gaule à son habit militaire & au javelot qu'elle porte ; la Judée à un palmier ; l'Arabie à un chameau ; & la Dace à son habit de femme , & portant un javelot avec une tête d'âne , animal dont les anciens avaient fait en Orient la monture des Princes.

On reconnaît la Sicile à une tête au milieu de trois cuisses , ce qui désigne ses trois promontoires ; l'Italie , comme Reine du monde , est assise sur un globe , la couronne tourelée sur la tête , pour marquer le grand nombre des villes qu'elle renferme , & la corne d'abondance à la main , pour annoncer sa fertilité.

SYMPATHIE. (Poudre de) Cette poudre a été longtems en grand crédit parmi les gens de guerre. Ceux qui la débitaient osaient se vanter de guérir toutes sortes de blessures avec cette poudre , en l'appliquant sur un linge

X

qui avait couvert l'endroit blessé, & auquel il était resté du sang : on devait plier ce linge, & le serrer dans un lieu tempéré ; mais si la plaie était enflammée, il fallait le placer dans un endroit extrêmement froid, & tout au contraire, dans un endroit bien chaud, si la partie blessée était menacée de la gangrène. On devait panser tous les jours la plaie avec la poudre de Sympathie, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement guérie. Les Charlatans ajoutaient qu'à quelque distance que la poudre fût de la plaie, elle faisait également son effet.

Cette poudre se composait avec du vitriol & de la gomme tragacante, ou avec de la gomme arabique, & quelques plantes vulnérinaires & astringentes. Il s'en faisait une autre plus simple avec le vitriol romain broyé, exposé ensuite au soleil lorsqu'il entre dans le signe du lion ; il fallait la laisser ainsi exposée pendant quinze jours, c'est-à-dire, trois cens soixante heures, pour se conformer au nombre de degrés du Zodiaque que le soleil parcourt pendant un an.

Quelques Médecins ont essayé de mettre en vogue la *cure magnétique* des plaies, en pansant les armes qui les avaient faites, & leur appliquant les remèdes convenables.

SYNAGOGUE. Lieu destiné chez les Juifs au service divin. On ne croit pas que les Juifs aient eu de Synagogues avant la captivité. Au retour, Esdras établit la lecture de la loi en public, & c'est à cette époque qu'on doit fixer la

fondation des Synagogues. Partout où il se trouva dix *Baltenim*, c'est-à-dire, dix Juifs, d'un âge mûr, libres, en état d'assister au service divin, on dut établir une Synagogue. Du tems de notre Seigneur, il y en avait quatre cens quatre-vingt dans la seule ville de Jérusalem. Le service divin consistait dans la prière, la lecture de l'Ecriture & la prédication ; la partie la plus essentielle des prières, est ce que les Juifs appellent *Schémonehé estre*, ou les dix-neuf prières. Toute personne parvenue à l'âge de discrétion doit les offrir à Dieu trois fois le jour, le matin, à midi & le soir : on les lit publiquement les jours d'assemblée ; les lectures sont de trois sortes : 1.^o le *Kiriath-Shéma* : 2.^o la loi ; 3.^o les Prophètes. Le *Kiriath-Shéma* est accompagné de prières & actions de grace avant & après sa lecture ; mais il n'est point d'obligation pour les femmes, ni pour les serviteurs : la troisième partie du service de la Synagogue ; est la lecture, & en même tems l'explication de l'écriture, & ensuite la prédication. Les assemblées de la Synagogue étaient fixées au lundi, au Jeudi, & sur-tout au samedi, jour du sabbat, de chaque semaine, sans y comprendre les jours de fêtes & de jeûnes. Il y avait dans chaque Synagogue un certain nombre de Ministres ; qui étaient chargés des exercices religieux qui s'y devaient faire, & on les y admettait par une imposition des mains, solennelle. Ces anciens avaient le gouvernement de toutes les affaires. Après eux

où peut-être l'un d'entre eux, était un Ministre qui prononçait les prières au nom de l'assemblée, & par cette raison on le nommait *Scheliach - Zibbor*, l'Ange ou le Messager de l'Eglise. Après lui venaient les Diacres, que l'on appelait *Chazanim*, c'est-à-dire, Sur-Intendants; ils avaient en garde les livres sacrés & les meubles de la Synagogue. Venait ensuite l'Interprete, dont l'office consistait à traduire en Chaldéen les leçons qu'on lisait au peuple en hébreu, & pour la bénédiction, s'il y avait un Prêtre dans l'assemblée, c'était lui qui la donnait, sinon cet honneur appartenait au *Scheliach-Zibbor*, qui avait lu les prières.

SYNCELLE. Officier de l'Eglise de Constantinople, qui demeurait continuellement avec le Patriarche, pour rendre témoignage de toutes ses actions. Le Pere Thomassin remarque que dans les premiers siècles de l'Eglise, les Evêques, pour prévenir les mauvais soupçons, devaient toujours avoir un Clerc couché dans leur chambre, & que c'est ce Clerc que l'on nommait Syncelle. Tant de pouvoir & de privilèges furent attachés à la dignité de Syncelle, que plusieurs fois elle fut brigüée & possédée par des fils & des frères d'Empereurs; les Evêques mêmes & les Métropolitains se firent un honneur d'être revêtus de ce titre auprès du Patriarche de Constantinople, parce qu'il leur donnait la préminence sur leurs égaux. Il n'y a plus de Syncelle en Occident, & ce n'est plus qu'un vain titre dans l'Orient.

SYNCRÉTISTES. On a donné ce nom à des hommes, qui en différens tems & chez différens peuples, se sont proposés d'allier les opinions des Philosophes avec les vérités révélées, & de rapprocher certaines sectes du Christianisme. Guillaume Postel, un des plus singuliers auteurs de ce genre, s'est efforcé, dans un ouvrage intitulé *Panthéonose*, ou Concorde, de rapprocher toutes les opinions qui se sont élevées parmi les Infidèles, les Juifs, les Hérétiques & les Catholiques, & parmi les différens membres de chaque Eglise particulière sur la vérité ou la vraisemblance éternelle; mais ce n'est qu'un tissu de paradoxes où le Christianisme & la Philosophie sont mis à la torture. C'est l'œuvre de Dieu de réunir tous les sentimens. Tant qu'il existera des hommes, ils écriront les uns contre les autres; ils auront des opinions diverses, ils s'injurieront, ils formeront des partis, ils se haïront, ils s'anathématiseront réciproquement, ils se persécuteront.

SYNDIC. Chez les Grecs on donnait ce nom à un Orateur choisi & député pour soutenir les prérogatives d'une ville, ou d'une nation entière, ou à tout Orateur commis pour défendre avec un autre la même cause. En France ce mot désigne celui qui est élu pour prendre soin des affaires d'une Communauté, ou d'un Corps dont il est membre. Le Syndic est chargé de répondre de la conduite du Corps; il fait & reçoit les mémoires qui regardent les intérêts de la Communauté, dont en quel-

que façon , il est l'agent & le censeur.

On appelle aussi Syndic celui qui dans les directions de créanciers d'un débiteur qui a fait banqueroute, ou qui est mort insolvable , se trouve chargé de l'arrangement des affaires au nom de tous.

Le premier Magistrat de la ville de Genève porte le nom de Syndic : il y a quatre Syndics pour chaque année , le plus ancien préside au conseil des vingt-cinq , les trois autres Syndics élus ne peuvent revenir en charge qu'au bout de quatre ans. Ils sont toujours choisis dans le nombre des membres qui composent le conseil des vingt-cinq.

SYNODE. Ce terme est pris quelquefois pour une assemblée de l'Eglise universelle , ou Concile Ecuménique , mais plus souvent pour un Concile National , Provincial , ou Diocésain. C'est , suivant la plupart des auteurs du Droit civil & politique , aux Souverains qu'appartient le droit d'assembler les Synodes & d'en confirmer les décisions. Constantin écrivit au Concile de Tyr : « Vous tous qui avez tenu le Concile de Tyr , rendez-vous auprès de moi , sans délai , pour y faire voir en ma présence la justice du jugement que vous avez rendu ; auprès de moi , dis-je , à qui vous ne sauriez refuser la qualité de fidele serviteur de Dieu. » (Socrate , Hist. Eccles. l. c. xxxiv.) Ainsi lorsque les Princes convoquent le Clergé au Synode , le Clergé est , 1^o. obligé de s'assembler : 2^o. il n'est

pas en droit de s'assembler de sa propre autorité , si le Prince ne le convoque. Ces deux propositions sont prouvées , 1^o. par la loi de Dieu , confirmée par la loi de tous les peuples : 2^o. par des exemples avant Jésus-Christ , & dans l'Eglise Judaique , non seulement depuis le tems de Moïse , jusqu'à celui des Machabées , mais encore après Jésus-Christ , jusqu'au de-là du dixieme siecle depuis Constantin , par les Conciles Généraux , & par les Conciles Nationaux & Provinciaux , assemblés sous les Empereurs & sous les Rois pendant tout cet espace de tems. «

Le Synode National est composé des Archevêques , des Evêques & des Abbés , ayant à leur tête le Primat. Le Concile Provincial rassemble les Evêques suffragans d'une province présidés par l'Archevêque , & le Concile Diocésain , est formé par tous les Curés du diocèse , ayant leur Evêque pour Président.

Tous les trois ans l'Archevêque Métropolitain doit assembler tous ses Evêques suffragans en Synode , pour régler tout ce qui concerne le dogme , les mœurs , & la discipline. Son siège est placé sur une estrade auprès de l'autel ; vis-à-vis de lui les Evêques sont rangés en demi-cercle , & derriere les Evêques sont placés les Abbés & les autres membres du Clergé , aussi en demi-cercle. Les ornemens de l'Archevêque sont , l'amict , l'aube , la ceinture , l'étole & la mitre Archevêque ; les Evêques sont revêtus du rochet ,

de l'amict , du pluvial & de la mitre Episcopale ; les Abbés portes le pluvial & la mitre simple ; les Chanoines ont le pluvial , la planète & la dalmatique.

SYNUSIASTES. Hérétiques qui soutenaient que dans Jésus-Christ il n'y avait qu'une seule nature & une seule substance. Ils disaient que le Verbe n'avait point pris un corps dans le sein de la Vierge , mais qu'une partie du Verbe divin , s'y était changé en sang & en chair ; d'où ils concluaient que Jésus-Christ était consubstantiel à son pere , non-seulement par rapport à sa Divinité , mais même par rapport à son humanité & à son corps humain.

SYRACUSE. Ancienne ville de Sicile , fameuse par sa puissance & par ses grandes richesses. Si l'on en croit Strabon , Archias , averti par Apollon de choisir la santé ou les richesses , préféra les richesses , & passa en Sicile , où il fonda Syracuse. En effet , la fertilité naturelle du pays & la commodité de ses ports , rendirent bientôt les Syracusains si opulens , que quand on parlait d'un homme extrêmement riche , on disait proverbialement , qu'il ne possédait pas la dixieme partie du bien d'un Syracusain. On prétendait que Syracuse produisait les meilleurs hommes du monde , quand ils se tournaient à la vertu , & les plus méchans , lorsqu'ils s'adonnaient au vice. Ils défendirent aux femmes les robes riches & de pourpre , à moins qu'elles ne voulussent passer pour courtisanes publiques , & aux hommes pareils ornemens ,

s'ils ne voulaient se déclarer les corrupteurs du sexe.

Les forces des Syracusains devaient être bien considérables , puisque Gélon , un de leur tyrans , offrit aux Grecs un secours de deux cens galères , de vingt mille hommes armés de toutes pieces , de deux mille chevaux armés de même , de deux mille soldats armés à la légère , de deux mille archers , & de deux mille frondeurs , avec le bled qui leur serait nécessaire pendant la guerre contre les Perses. Denis le jeune , fut encore plus puissant ; il entretenait quatre cens vaisseaux ou galères , cent mille hommes de pied , & dix mille chevaux.

Chaque année on élisait à Syracuse un nouveau Prêtre de Jupiter. Celui qui voulait être reçu au nombre des Ministres de Cérès & de Proserpine , devait se rendre dans leur temple , & après quelques sacrifices à ces Déeses , & s'être revêtu de la chappe pourpre de Proserpine , leur prêter serment , en tenant dans la main une torche allumée.

SYRIE. La Syrie , que les Turcs appellent le Souristan , est un pays fertile , & qui le serait encore plus , si les habitans prenaient soin de le cultiver. Alep est aujourd'hui la ville la plus considérable de la Syrie , & celle du levant où il se fait le plus grand commerce. Chaque maison d'Alep offre un rez-de-chaussée & un étage avec une galerie ; le faite en est plat & pavé , parce que dans les grandes chaleurs les Syriens font apporter leurs lits sur ces plates-formes qui communiquent par de petites

ouvertures aux galeries voisines, & facilitent ainsi le moyen de rendre visite à ses amis par dessus les toits. Les Turcs montrent dans une des mosquées de cette ville le prétendu tombeau du Prophète Zacharie, & soutiennent que le château qu'on voit encore sur pied, a été bâti du tems d'Abraham. Les Syriens ont communément la peau blanche, les yeux & les cheveux noirs : les deux sexes ne conservent de grâces que pendant leur jeunesse, si-tôt qu'ils atteignent l'âge de trente ans, la barbe défigure les hommes, & les femmes paraissent vieilles. Une railla épaisse & grasse est regardée comme un agrément chez les femmes, tandis que les hommes n'épargnent rien pour rendre la leur plus svelte. Les mariages ressemblent assez, malheureusement, dans ce pays à ceux de notre Europe. La première entrevue des futurs époux se fait précisément le jour de la cérémonie des noces ; la mère du garçon jette les yeux sur une fille, elle en fait la demande, on se débat du prix de part & d'autre, & lorsqu'on est convenu, & qu'on a sollicité & obtenu la permission du Cadi, on conduit les futurs avec leurs pareins, devant le Mufti ou Prêtre, qui joint leurs mains & prononce une prière de l'Alcoran pour terminer la cérémonie. A l'égard de ce qui se passe au retour. (*Voyez Mariage des Chrétiens de Syrie.*)

Les femmes d'Alep portent sur le derrière de la tête un grand bonnet de cuivre auquel est attaché un mouchoir, qui pend négligemment sur l'épaule gauche ;

leurs robes sont de soie, & elles ont des manches d'une grandeur démesurée, & qui tombent jusqu'à la cheville du pied ; un côté de leur jupe est retroussé près du genou ; elles portent des caleçons & des sandales ; les vieilles teignent leurs cheveux en rouge ; elles se noircissent les sourcils & se peignent aussi en rouge les mains & les pieds, & ne manquent pas d'y tracer des roses & d'autres figures avec une sorte de couleur qui tire sur le verd foncé.

SYRIE. Les anciens Syriens étaient fourbes, rusés & fort adonnés aux plaisirs de l'amour & aux débauches de la table. Une marque de noblesse parmi eux, était de porter des pendans d'oreilles ; on voyait dans la ville d'Hierapolis, qui était dédiée à la Déesse Junon, un Temple fameux, au milieu duquel on apercevait une énorme & indécente statue de Priape. Deux fois dans l'année, un Syrien montait sur cette statue & y demeurait pendant sept jours, afin, disait-on, de se trouver plus près de l'oreille du Dieu & de pouvoir s'entretenir avec lui. Les dévots venaient déposer sur un autel qui était aux pieds de la statue, de l'or, de l'argent, & de l'airain, avec leur nom sur chaque offrande, afin que celui qui entretenait conversation avec Priape, pût distinguer les présents & prier pour eux cette obscène Divinité. On remarquait dans le même Temple les statues de Jupiter & de Junon, toutes deux d'or ; Jupiter assis sur un taureau, & Junon sur un lion. Le char vuide du soleil & celui de

La lune s'y trouvaient aussi , ainsi qu'une statue d'Apollon qui , dit-on , se remuait dans certaines occasions , suait & rendait elle-même ses oracles. Une quantité prodigieuse de Prêtres desservaient ce Temple ; & leur grand Pontife , qui se changeait chaque année , était vêtu de pourpre , & portait sur la tête une espèce de tiare d'or. La principale fête se célébrait au printems & s'appellait la fête du bucher. On coupait alors les plus grands arbres , on les portait dans le Temple , où l'on conduisait des chevres , des brebis , d'autres animaux & des oiseaux , que l'on attachait à ces arbres , avec d'autres présens en étoffes d'or & d'argent , puis on y mettait le feu. Tous les peuples de la Syrie venaient à cette solennité , & y apportaient leurs idoles.

SYRINX. Nom que les Mythologues donnent à la flûte de Pan. Ils disent que ce Dieu courant après Syringa , Nimphe de la suite de Diane , dont il était éperduement épris , elle confia le salut de

son honneur à la légèreté de ses pieds , & que le fleuve Ladon , son pere , sur le rivage duquel elle arriva , la changea en roseau pour la dérober à la lubricité du Dieu , qui ainsi n'attrapa que le roseau dans lequel elle fut transformée. Pan , pour se consoler , coupa plusieurs roseaux , dont il fit une flûte qui porta le nom de sa Nymphe , & devint à la mode parmi les Bergers. Cette fable est purement historique. Pan ayant remarqué que l'air agité dans un roseau y rendait une espèce de son , s'en servit pour faire une flûte.

SZOPA. C'est un édifice que l'on élève dans une campagne appelée Wola , lorsqu'on est prêt de tenir une diète pour l'élection d'un Roi de Pologne. Cet édifice est soutenu par des piliers de distance en distance , & ressemble assez à une halle ; il est entouré d'un fossé , qui des quatre côtés laisse seulement une espace de terre , pour servir d'entrée aux gens de pied.



T

TABASQUET. Fête solennelle que les Nègres Mahométans de l'intérieur de la Guinée, célèbrent toutes les années à la fin de leur Ramadan, (*Voyez RAMADAN*) & qui a quelque rapport avec le Baïram des Turcs & des Maures. Sur le soir on voit paraître cinq Prêtres (Marabouts) couverts d'espèces de tuniques blanches, qui marchent de front, & sont armés de longues zagayes. Deux Nègres conduisent cinq bœufs, choisis d'entre les plus gras du canton, viennent ensuite les Chefs des villages voisins, armés de zagayes, de sabres & de poignards; après eux se présente tout le peuple Nègre, cinq à cinq, & armé comme ses chefs. Lorsque cette procession arrive au bord de la rivière: on attache les bœufs à des piquets, & le plus considérable des Marabouts, après avoir enfoncé sa zagaye dans la terre, étend les bras du côté de l'orient, & crie trois fois consécutives *Salamaleck* de toutes ses forces. Ce cri est répété par tous les assistants, qui alors quittent leurs armes, & l'on commence une prière générale: aussi-tôt qu'elle est finie, les Nègres reprennent leurs armes, ils renversent les bœufs, en observant d'enfoncer dans la terre une de leurs cornes & ils les immolent. Pendant que le sang des victimes coule, on ne manque pas de leur jeter du sable dans les yeux, afin qu'ils ne voient pas les Sacrificateurs, ce qui serait du

plus malheureux augure. Les bœufs sont ensuite écorchés, on les coupe par morceaux, & ils sont distribués aux Marabouts & aux habitants qui se sont cotisés pour fournir les victimes. La solennité se termine par la danse du folgar. (*Voyez FOLGAR.*)

TABERNACLE. On entend par ce mot le Temple portatif, où les Israélites pendant leur séjour dans le désert, faisaient leurs actes de religion, offraient leurs sacrifices & adoraient le Seigneur. Ce Temple, dont Moïse avait reçu le plan & les dimensions de Dieu même, était composé d'ais, de peaux & de voiles, il avait trente coudées de long, sur dix de haut & autant de large; & était séparé en deux parties. On pouvoit le monter, le démonter, le transporter par-tout où on jugeait à propos. La première partie s'appellait le lieu saint ou simplement le saint: on y conservait le chandelier, la table avec les pains de propositions & l'autel des parfums. L'autre partie, séparée de la première par un grand rideau, était nommée le Sanctuaire ou le Saint des Saints, & c'était là qu'était déposée l'arche d'alliance. Tout autour du Tabernacle il y avait un espace que l'on nommait le parvis, qui avait cent coudées de long sur cinquante de large, & qui était fermé par des planches de bois de séthim couvertes de riches tapis; dans cette enceinte, on trouvoit l'autel des holocaustes & la cuve

d'airain où les Prêtres venaient se laver avant que de commencer les fonctions de leur ministère. Tout le Tabernacle était couvert de voiles précieux, par dessus lesquels il y en avait d'autres de poils de chebres pour les garantir des injures du tems. Les Juifs regardaient le Tabernacle comme la demeure du Dieu d'Israël, parce qu'il y donnait en effe des marques sensibles de sa présence.

TABERNACLES. (Fêtes des) Cette fête que les Juifs nomment aussi la fête des Tentes, se célèbre le quinzieme du mois Tisri, qui revient à notre mois de Septembre, en mémoire de ce que toute la nation campa ainsi dans le désert à la sortie d'Egypte, fondé sur ce qu'il est dit dans le Lévitique, chap. xxiii, v. xlii. *Vous habiterez sept jours dans les cabanes . . .* &c. alors chacun construit, dans le dehors de sa maison, une cabane couverte de feuillages, tapissée tout autour & ornée autant qu'il est possible. Il y a des Juifs qui y couchent, mais tous y prennent leurs repas, & y passent la journée, pendant les huit jours que dure la solemnité.

Cette fête est chomée pendant neuf jours, dont il y en a sept de commandés, & un qui se donne à l'ancienne coutume. Il y a aussi un jour ordonné pour la convocation. Les Juifs ont grand soin de recouvrir pour cette fête une branche de palmier, trois de myrte, deux de saule, & une de citronnier bien entiere, avec son fruit; & lorsque dans la Synagogue on récite les pseumes *Hallel*, ils prennent dans leur main droite

ces branches liées ensemble, excepté celle de citronnier qu'ils tiennent de la main gauche, & en les approchant les unes des autres, ils les agitent vers les quatre parties du monde, comme il est dit au Lévitique, chap. xxiii, & vous *prendrez au premier jour du fruit d'un bel arbre, & des branches de dattiers*, & chantant des cantiques ils font chaque jour le tour du pupitre de la Synagogue, tenant en main ces rameaux & la branche de citronnier, cérémonie qui s'observait autrefois dans le Temple autour de l'autel.

TABLE. Ce meuble si nécessaire ne fut pas un des moindres objets de la magnificence & du luxe des Romains. La plupart de ces tables étaient faites d'un bois précieux; Cicéron en acheta une deux mille écus, & il y en avait de beaucoup plus chères; les unes étaient à un seul pied, & on les nommait *monopodia*; celles qui en avaient deux, s'appelaient *bipedes*, & celles sur trois pieds *tripedes*; les unes & les autres étaient employées pour manger; mais ordinairement celle qui avait servi pour la viande & le poisson, était enlevée & on lui substituait une autre table chargée de fruits, & c'était à l'arrivée de cette seconde table qu'on faisait les libations, & qu'on commençait à chanter. Les Grecs & les Orientaux observaient le même usage. Les Hébreux dans leurs festins solennels se servaient aussi de deux tables: à la première ils se nourrissaient de la chair des victimes, & à la seconde, on faisait passer de main en main la coupe de bé-

nédition, qui était aussi appelée la coupe de louange.

TABEAU votif. Les Romains qui avaient eu le malheur de faire naufrage, étaient dans l'usage de faire peindre sur une toile leur déplorable aventure, & de suspendre ce tableau dans le Temple de la Divinité à laquelle ils croyaient devoir la conservation de leur vie : d'autres s'attachaient ce tableau au cou, & ils en expliquaient le sujet par des chansons qui faisaient mention de leur misère ; afin d'engager les payfans à les aider de quelques aumônes. Ceux qui avaient été guéris de quelque maladie, consacraient aussi un tableau dans le Temple du Dieu qui les avait secourus. Les Avocats se servaient aussi de tableaux, qui représentaient les infortunes de leurs parties, & les maux qu'elles avaient essuyés par la dureté de leurs ennemis, & ce moyen déterminait souvent les Juges en faveur des victimes du pouvoir insolent soutenu par d'immenses richesses.

Les Chrétiens ont aussi leurs tableaux votifs.

T A B L E de la loi. Mahomet fait dire à Dieu, dans le chapitre de l'alcoran, qui porte le titre d'Aaraf. » Nous avons écrit pour Moïse toutes ces choses en particulier ; que les Israélites doivent observer, tant à l'égard de ce qui est commandé, que de ce qui est défendu, & recevez-les avec respect & commandez à votre peuple de les garder soigneusement. « Les Interpretes Musulmans expliquent ainsi ce passage : » Nous avons

ordonné à la plume ou au burin céleste, d'écrire ou de graver ces Tables, ou bien nous avons commandé à l'Archange Gabriel de se servir de la plume, qui est l'invocation du nom de Dieu, & de l'encre qui est puisée dans le fleuve des lumières, pour écrire la loi. «

Suivant quelques-uns de ces Commentateurs, ces Tables étaient au nombre de sept, selon d'autres il y en avait dix. Les Arabes disent qu'elles avaient chacune dix ou douze coudées de hauteur, & qu'elles étaient faites d'un bois appelé sedr ou sédrat, qui est une espèce de Lot que les Musulmans placent dans le paradis ; d'autres prétendent qu'elles étaient faites d'émeraude, & qu'étant percées à jour, on pouvait les lire des deux côtés, d'un côté à droite & de l'autre à gauche.

On fait que Moïse descendant de la montagne de Sinaï, comme il rapportait les premières Tables de la loi, les brisa d'indignation en voyant les Israélites adorer le Veau d'or. (*Voyez* **VEAU D'OR.**) Ces Tables ainsi rompues, les morceaux en furent rapportés au ciel par les Anges, à la réserve d'une seule pièce de la grandeur d'une coudée qui demeura sur la terre, & qui fut mise dans l'Arche d'Alliance. Les mêmes Interpretes ajoutent que les Israélites ayant reçu de Moïse la loi que Dieu lui avait donnée sur le mont Sinaï, quelques incrédules eurent l'audace de publier que Dieu certainement ne lui avait point parlé, & qu'il avait écrit lui-même sur les Tables ce qu'il lui avait plu ;

mais Dieu pour confondre ces séditieux, ordonna à Moïse de choisir soixante-dix personnes d'entre les anciens du peuple & de les conduire sur la montagne, pour être témoins de ce qu'il lui dirait. Moïse obéit à Dieu, il choisit soixante-dix vieillards d'entre les douze Tribus, & les mena sur la montagne; mais aussi-tôt qu'ils y furent arrivés, une nuée épaisse les sépara de Moïse, qui entra dans la nue, parla seul avec Dieu. Pendant ce tems les vieillards demeurèrent prosternés, & entendirent distinctement les paroles de Dieu qui consistaient en promesses & en menaces.

Aussi-tôt que Moïse fut sorti de la nue, il dit aux vieillards, « vous avez oui ce que Dieu m'a dit, » à quoi ils répliquèrent : « Nous avons véritablement oui des paroles, mais nous ne pouvons savoir qui les a proférées, » puis-que la nuée nous empêchait de le voir, de sorte que si vous voulez que nous ajoutions foi à vos discours, il faut que vous nous fassiez voir ce Dieu qui vous parle. « Ce fut alors que Dieu entra en colere & qu'il éclara sur ces incrédules par un tremblement de terre excité par un bruit épouvantable, & accompagné d'un feu dévorant qui les consuma tous, ainsi qu'il est marqué dans le chapitre Aarab, cité plus haut.

Les Hébreux ne comptent que deux Tables de la loi, & Moïse dit expressément, qu'elles étaient écrites de la main de Dieu, *digito Dei scriptus*, ce que les Interpretes expliquent, par le ministère d'un Ange, ou de l'esprit de

Dieu, qui est quelquefois nommé *le doigt de Dieu*, ou que Moïse, rempli de l'esprit de Dieu, les écrivit.

TABLES. (Loix des douze) Elles furent faites par les Décemvirs vers l'an 301 de la fondation de Rome, à dessein d'éteindre les divisions qui s'élevaient continuellement entre les Consuls & les Tribuns du peuple; on en tira une partie des loix d'Athènes & des autres villes de la Grece les mieux policées, & l'on y ajouta les loix Royales. Ces loix furent gravées sur dix tables de cuivre, & exposées dans le lieu le plus éminent de la place publique, mais comme ce corps de loix ne parut pas complet, deux ans après on ajouta deux nouvelles Tables aux dix premières. Ces loix se sont perdues, & il ne nous en reste plus que quelques fragmens dispersés dans divers auteurs. Elles étaient pour la plupart d'une sévérité révoltante : on y trouve le supplice du feu, des peines presque toujours capitales, & le vol puni de mort. Elles prononcent la peine capitale contre les faiseurs de libelles & les Poètes, ce qui prouve incontestablement combien les Décemvirs étaient amis de la tyrannie; cependant les loix Royales instituées pour tenir en bride un peuple composé de fugitifs, d'esclaves, de brigands, ne devaient plus convenir à des Républicains. Lorsque Cicéron loue les loix des douze Tables, il n'entend certainement pas applaudir à ces loix de sang. Après l'expulsion des Décemvirs, elles ne furent pas abrogées expressément,

mais la loi Porcia les rendit inutiles en défendant de mettre à mort un citoyen Romain , & l'on fait qu'un accusé avait le droit de se retirer avant son jugement.

TABLETTES en cire. Les Romains écrivaient avec un stile ou poinçon de métal sur ces sortes de Tablettes, qui étaient des feuillets ou planches minces enduites de cire ; nous avons encore suivi long-tems cet usage , & quelques Eglises de France ne l'ont quitté que vers la fin du dernier siècle. La ville de Genève possède d'anciennes Tablettes, composées de planches fort minces de la grandeur d'un *in-folio*, enduites de cire noire ; elles contiennent la dépense journalière de Philippe-le-Bel durant six mois , & si l'on retrouvait plusieurs de ces tablettes , elles jetteraient sans doute un grand jour sur les anciens usages de la Cour, du Prince & de la Nation : on voit dans celles de Genève que le cheval de somme & le roussin étaient payés huit livres, le palfroi dix livres, le cheval de trait (*equus*) douze, quatorze & seize livres ; le cheval de bataille trente-deux livres. Un valet du Roi avait deux sols six deniers de gage par jour, un Cuisinier avait le double. On donnait aux malades des écrouelles qui venaient des provinces du royaume & même d'Espagne & d'Italie vingt ou trente sols, *per elemosynam*.

TABOT. C'est un coffre sur lequel les Prêtres Ethiopiens célèbrent la messe , & pour lequel tout le peuple a la plus grande vénération. Ils croient fermement que

c'est l'arche d'alliance conservée long-tems dans le Temple de Jérusalem , mais qui en a été furtivement tirée par des Missionnaires Juifs , qui furent envoyés en Ethiopie par le Roi Salomon pour instruire les peuples dans la loi du vrai Dieu. Quoique les Ethiopiens soient maintenant convertis au Christianisme, ils n'en conservent pas moins le même respect pour le Tabot. L'Empereur n'a pas la permission de le voir : on le porte avec cérémonie , lorsqu'il change de camp , & à chaque pose que l'on fait, il est placé sous une tente.

TABOURET. (Droit du) C'est en France le privilège qu'ont les Princesses & les Duchesses de s'asseoir sur un tabouret en présence de la Reine.

TABOUT. Mot Arabe qui signifie proprement un coffre de bois , & plus ordinairement la bière d'un mort. Les Musulmans donnent aussi quelquefois ce nom à l'arche d'alliance des Israélites. Ils disent que cet arche fut envoyée toute faite de la part de Dieu à Adam , & qu'elle fut transférée de main en main , & de Patriarches en Patriarches jusqu'à Moïse. Ils prétendent aussi que les portraits de tous les Prophètes qui devaient paraître dans la suite des tems, y étaient conservés. Sûrement ils croient que celui de leur Prophète y tenait une place honorable.

TABRA. Les Nègres d'Afrique, sur la côte du Cap , ont donné ce nom à un rocher , près duquel leurs barques font souvent naufrage , & il ne leur en a pas fallu

d'avantage pour en faire une Divinité; ils lui offrent des sacrifices, ils lui font des libations, souvent ils lui immolent une chevre, dont ils mangent quelques parties & jettent les restes dans la mer. Des Prêtres, dignes de conduire ces grossiers sauvages, leur font accroire qu'ils sont les interpretes de ce Dieu rocher, ils l'interrogent sur les momens favorables à la navigation, & pour tromper ces malheureux, ils en obtiennent des présens proportionnés à leurs facultés.

TABULÆ nova, nouveaux Registres: c'est ainsi que les Romains appellaient un Plébiscite, par lequel toutes sortes de dettes étaient abolies, & toutes obligations annullées. Lorsque le peuple Romain avait rendu un pareil Edit, il fallait faire de nouvelles Tablettes pour écrire les actes; les créanciers ne pouvant plus se servir de leurs anciens contrats d'obligations. Il y avait à Rome un *Tabularium* de l'Etat où étaient déposés les titres, actes & monumens concernant les biens de la République: ce dépôt était dans une salle du Temple de la Liberté.

TABULCHANA. On nomme ainsi en Turquie le cortège militaire que le Sultan accorde aux grands Officiers qui sont à son service. Le *Tabulchana* du grand Visir est composé de neuf tambours, de neuf fifres, sept trompettes, quatre zils ou bassins de cuivre qu'on heurte les uns contre les autres. & qui rendent un son aigu & perçant. Il fait porter devant lui trois queues de cheval,

un étendart de couleur verte, nommé *Alem*, & deux autres étendarts qu'on appelle *Bairak*. Les Bachas ne peuvent faire porter devant eux que deux queues de cheval, & trois étendarts; les Officiers inférieurs n'ont qu'un sanjak ou étendart.

TACITA. Déesse du silence, elle est de l'invention de Numa-Pompilius, qui crut cette Divinité au moins aussi nécessaire à l'établissement de son Empire, que celle qui fait parler.

TACKAN, du tems du fameux Jenghis-kan, les Tartares Monguls nommaient ainsi ceux qui parmi eux, ayant fait quelques belles actions, ou rendu de grands services à l'Etat, étaient exemptés de toute taxe par le grand Kan. Ces braves guerriers pouvaient s'approprier tout le butin qu'ils faisaient à la guerre, sans en faire part au Souverain, devant qui ils avaient le droit de se présenter toutes les fois qu'ils le jugeaient à propos. Une de leurs grandes prérogatives était d'obtenir le pardon de leurs fautes, quelques énormes qu'elles fussent, jusqu'à neuf fois.

TACODRUGITES. Hérétiques de la secte des Montanistes, auxquels on donna ce nom, par rapport à une certaine affectation de recueillement qui leur faisait porter le second doigt dans une narine, & quelquefois sur les lèvres, comme les Harpocrates, en sorte que ce doigt semblait être le pivot de leur nez.

TAGÈS. Il a plu aux Etruriens de faire un demi-Dieu de cet homme obscur, qui leur enseigna

l'art des aruspices. Les Poètes ont eu soin de lui donner le Génie pour pere, & ils rapportent qu'il fut trouvé endormi sous une motte de terre, & réveillé par un laboureur avec le soc de sa charrue.

TAHARET. C'est ainsi que les Turcs nomment la troisième ablution prescrite par l'alcoran, & qui est d'indispensable obligation, après les évacuations naturelles. Elle consiste à laver, avec les trois doigts de la main gauche les parties du corps souillées de quelque ordure. (*Voyez ABLUTION.*)

TAILLE. Imposition que le Roi leve sur ses sujets; elle est appelée Taille, parce qu'autrefois l'écriture n'étant pas commune, on se servait de buchettes, semblables à celles qu'emploient nos Boulangers, pour marquer le paiement des Tailles. L'établissement de la Taille est fort ancien; d'abord cette imposition tint lieu du service militaire que tous les sujets du Roi devaient faire en personne, soit Nobles, Ecclésiastiques ou Roturiers; lorsque ces derniers étaient convoqués, & qu'ils ne comparaissaient pas, ils payaient une amende. Les Nobles faisaient profession de porter les armes, & les Ecclésiastiques étant obligés de servir à cause de leurs fiefs, on d'envoyer quelqu'un à leur place, ne devaient rien payer pour le service militaire; de là vient l'exemption de Taille dont jouissent les Nobles & les Ecclésiastiques. Quant aux Roturiers, qui ne devaient servir qu'extraordinairement; ce fut pour les dispenser du service militaire qu'on établit la Taille, afin que ne

contribuant pas de leur personne à ce service, ils contribuassent au moins de leurs deniers aux frais qu'il occasionnait.

Dès l'an 1060, il paraît que la Taille était établie, quoique plusieurs auteurs n'en rapportent l'établissement qu'au règne de Saint Louis; elle ne fut pas encore perpétuelle sous ce Roi, ni sous le règne de son fils Charles V; mais en 1445 le Roi Charles VII la rendit annuelle, ordinaire & perpétuelle: alors elle ne montait qu'à 1800000 liv.

TAILLE des femmes. Un auteur remarque que, grâce aux précautions que les parens de ce siècle prennent pour faire la Taille des demoiselles, jointes à l'usage des jarretières & à celui des mules étroites & des petits souliers, il est presque impossible de trouver une femme qui n'ait le pied, la jambe, la cuisse & le milieu du corps gâté.

TAILLEURS. (ancienne Confrérie des Garçons) Autrefois les Compagnons Chapeliers, Tailleurs, Selliers & Cordonniers, pratiquaient certaines cérémonies impies, sacrilèges & superstitieuses, sous prétexte de se passer compagnons.

Les garçons Chapeliers choisissaient une maison dans laquelle se trouvaient deux chambres commodées & contiguës, & dans l'une d'elles ils dressaient une table, sur laquelle ils mettaient une croix, & tout ce qui sert à représenter les instrumens qui ont servi à la passion de Notre Seigneur. Sous la cheminée de la même chambre, ils arrangeaient quelques vases,

qu'ils supposaient être des fonts baptismaux.

Lorsque tout était ainsi préparé, celui qui devait passer compagnon, après avoir pris pour parrein & mareine deux personnes de la compagnie, jurait sur le livre des Evangiles, par la part qu'il prétendait en paradis, qu'il ne révélerait pas, même dans la confession, ce qu'il ferait ou verrait faire, ni un mot duquel ils se servaient, comme un mot du guet, pour se reconnaître vrais compagnons, & ensuite il était reçu avec plusieurs cérémonies qui semblaient tourner en ridicules la passion du Sauveur & le Sacrement de Baptême.

Pour la réception des garçons Tailleurs, on préparait une table couverte d'une nappe à l'envers, sur laquelle on posait une salière, un pain, une tasse à trois pieds à demi pleine, trois gants blancs & trois aiguilles : on faisait faire à peu près le serment précédent au Récipiendaire. On lui racontait une prétendue histoire des trois premiers compagnons, toute remplie d'imputations, & dans laquelle un des plus saints mystères de notre religion, était étrangement profané.

Les compagnons Selliers, dans leur réception aussi impie, profanaient abominablement le saint sacrifice de la Messe.

Toutes ces horreurs étant venues à la connaissance des Magistrats, furent condamnées par Sentence de l'Officiel de Paris, comme cérémonies impies, pleines de sacrilèges, injurieuses à Dieu, contraires aux bonnes

mœurs, scandaleuses à la religion, & contre la justice.

TALAPOINS. Nom que portent les Prêtres du royaume de Pégu. Lorsqu'un jeune homme a passé plusieurs années dans une espèce de Séminaire, & qu'il approche de sa vingtième année, le Supérieur du Couvent l'examine sur trois points importants qui constituent le vrai Talapoin : savoir le renoncement au monde, l'abnégation des plaisirs & l'oubli des femmes. S'il paraît résigné, on le promène en pompe dans la ville, pour l'exposer à la vénération du peuple, ensuite on lui donne l'habit de l'Ordre. Le Talapoin ne doit manger qu'une fois par jour, il faut qu'il vive d'aumône, & il ne lui est pas permis de la demander. C'est de la charité plus ou moins abondante du peuple que dépend leur nourriture journalière ; leur occupation est de prêcher certains jours de la semaine ; les Péguans les réverent comme des Saints, & recherchent avec empressement quelques gouttes d'eau dans laquelle ils se sont lavés les pieds.

TALAPOINS. Prêtres Siamois, dont le nom est tiré du mot *Talapa*, espèce d'éventail qu'ils portent toujours à la main. Lorsqu'un Siamois veut entrer dans l'Ordre des Talapoints, il se présente au Sancrat ou Supérieur du Couvent, qui désigne un jour pour la cérémonie. On lui rase la tête, la barbe & les sourcils, au son des instrumens, & en présence de toute sa famille. Le Sancrat lui donne l'habit religieux ; dont il doit se revêtir lui-même. Il peut, lorsqu'il le veut, sortir de son Cou-

vent & rentrer dans le monde : au reste l'esprit de l'institut de cet Ordre, est de se nourrir des péchés du peuple, de mener une vie pénitente, & de racheter par les prières & les bonnes œuvres les fautes des laïcs qui font l'aumône au Couvent. Chaque Talapoin est chargé de l'éducation de deux ou trois novices ; il doit prêcher le lendemain de la nouvelle & de la pleine lune. Si l'on s'apperçoit que les eaux commencent à grossir, il doit prêcher deux fois par jour, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement écoulées. Pendant les calamités publiques, ils ont des jeûnes rigoureux ; dans le tems de la récolte du riz, ce sont eux qui veillent dans les campagnes pendant la nuit ; le jour ils reviennent prier dans leurs Pagodes & dormir dans leurs cellules. Une des grandes cérémonies religieuses des Talapoins, c'est de laver leur idole à la pleine lune du cinquième mois, observant par respect de ne lui point mouiller la tête ; ensuite ils lavent leur Sancrat ; le peuple vient aussi par dévotion laver les Talapoins, & les enfans lavent leurs peres dans les familles. Un Talapoin ne se leve jamais avant le jour, par la crainte d'écraser quelque insecte dans l'obscurité, il prie ensuite deux heures au Temple, en remuant son talapa, comme s'il voulait s'éventer. Il passe une heure dans la ville à recueillir des aumônes, toujours avec modestie, soit qu'on lui donne, ou qu'on lui refuse. En rentrant, il va se prosterner devant son Supérieur ; il déjeûne, passe à l'étude ou s'oc-

cupe à quelque travail, dîne & dort ensuite ; à son réveil instruit les novices, & retourne au Temple pendant deux heures : s'il mange le soir, ce ne doit être que quelques fruits.

Si un Talapoin est convaincu de quelque crime contre la chasteté, il est sans remission condamné au feu par le Monarque qui s'est réservé le droit de prononcer dans ces circonstances. Les Talapoins sans capacité sont renvoyés dans le monde par les Officiers du Roi, qui toutes les années font la visite des Couvens.

TALASIUS. Espece de Divinité qui présidait chez les Romains à la félicité du mariage. Ce Talasius était un Romain très recommandable par son courage ; & sur-tout par ses vertus. Eperduement amoureux d'une Sabine, qui surpassait toutes ses compagnes en beauté, les amis de ce jeune homme, touchés de sa passion, enleverent la belle Sabine, & la remirent entre les bras de son vertueux amant. Il l'épousa, la rendit heureuse, & fut le pere d'une nombreuse postérité. Depuis ce tems on ne cessa de souhaiter aux nouveaux époux le bonheur de Talasius, & peu à peu on s'accoutuma à le regarder comme le Dieu du mariage.

TALISMAN. Il y en a de deux sortes, les astronomiques & les magiques. Les Talismans astronomiques consistent en quelques figures gravées ou taillées sur une pierre sympathique, ou sur un métal correspondant à un certain astre pour en recevoir les influences. Le Talisman magique est la représentation

représentation de figures extraordinaires , accompagnées de mots superstitieux & de noms d'anges inconnus ; entendons M. Pluche nous expliquer , suivant son système l'origine des Talismans. Lorsque le culte des signes célestes & des planetes , dit-il , fut une fois introduit , on en multiplia les figures pour aider la dévotion des peuples & pour la mettre à profit. On faisait ces figures en fonte & en relief , assez souvent par maniere de monnoie , ou comme des plaques portatives qu'on portait pour être suspendues par un anneau au cou des enfans , des malades & des morts. Les cabinets des Antiquaires sont pleins de ces plaques ou amulettes , qui portent des empreintes du soleil ou de ses symboles , ou de la lune , ou des autres planetes , ou des différens signes du zodiaque Dans la confection des Talismans , ajoute-t-il , la plus légère conformité avec l'astre ou le Dieu en qui on avait confiance ; une petite précaution de plus , une légère ressemblance plus sensible faisait préférer une image ou matière à une autre ; ainsi les images du soleil , pour en imiter l'éclat & la couleur , devaient être d'or. On ne doutait pas même que l'or ne fût une production du soleil. Cette conformité de couleur , d'éclat & de mérite en était la preuve. Le soleil devait donc mettre sa complaisance dans un métal qu'il avait indubitablement engendré , & ne pouvait manquer

d'arrêter ses influences dans une plaque d'or où il voyait son image empreinte , & qui lui avait été religieusement consacrée au moment de son lever. Par un raisonnement semblable , la lune produisait l'argent , & favorisait de toute l'étendue de son pouvoir les images d'argent auxquelles elle tenait par les liens de la couleur , de la génération , de la consécration ; bien entendu que Mars se plaisait à voir ses images , quand elles étaient de fer : c'était là sans doute le métal favori du Dieu des combats Vénus eut le cuivre , parce qu'il se trouvait en abondance dans l'Isle de Chypre , dont elle chérissait le séjour. Le languoureux Saturne fut préposé aux mines de plomb : on ne délibéra pas long-tems sur le lot de Mercure , un certain rapport d'agilité lui fit donner en partage le vis-argent ; mais en vertu de quoi Jupiter serait-il borné à la sur-intendance de l'étain ? Il était incivil de présenter cette commission à un Dieu de la sorte : c'était l'avilir ; mais il ne restait plus qu'à l'étain , force lui fut de s'en contenter. Voilà certes de puifsans motifs pour assigner à ces Dieux l'inspection sur tel & tel métal , & une affection singulière pour les figures qui en sont composées. Or , telles sont les raisons de ces prétendus départemens : tels sont aussi les effets qu'il en faut attendre. »

Sans remonter jusqu'à l'étrange opinion de quelques Rabbins qui veulent absolument que Moïse ne

fit fit élever le serpent d'airain dans le désert, que pour détruire les serpens qui désolaient & tuaient les Israélites ; nous trouvons plusieurs auteurs qui attribuent l'origine des Talismans à Necepsos, Roi d'Egypte, qui vivait plus de deux cens ans avant Salomon.

Au reste , les Talismans eurent une grande vogue dans la Grece : on gravait sur des émeraudes des figures d'aigles & des scarabées, parce que le scarabée, consacré au soleil , était la figure animée de cet astre que les Egyptiens , selon Porphyre , regardaient comme le plus puissant des Dieux. Les Macriens avaient une si grande vénération pour Alexandre le Grand , que les hommes de cette famille portaient la figure de ce Prince gravée dans leurs bagues , & que les femmes la portaient dans tous leurs ornemens & sur leurs habits , parce que , disaient-ils , tous ceux qui portaient sur eux la tête d'Alexandre , en recevaient un secours continuel. Les bulles que l'on pendait au cou des enfans chez les Romains , & dont les Consuls & les Généraux s'ornaient la poitrine dans les cérémonies du triomphe , renfermaient des Talismans , qui sur-tout préservaient la jeunesse des attaques des Génies mal-faisans. Les Guerriers ne marchaient pas sans leurs boudriers constellés ; de tous les peuples , les Samothraciens ont été les plus renommés pour la fabrication des Talismans ; ils les composaient de métal sur lequel ils gravaient certaines figures , & ensuite ils les montraient en bague. Les Chrétien-

tiens n'ont pas été exempts de reproche à cet égard. On les recherchait fort sous nos Rois de la première race , & en 585 , on attribua l'incendie général de Paris , à l'imprudence que l'on avait eu d'enlever de dessous l'arche d'un pont un serpent & une souris d'airain , qui étaient les deux Talismans préservatifs de la ville.

TALISMANS contre les punaises. Quelques auteurs anciens , assez obscurs à la vérité , avancent que les Chartreux n'ont jamais de punaises dans leurs cellules , & ils attribuent cet avantage à certains Talismans ou caractères inconnus qui s'y trouvent ; mais le Pere Jacques du Breul , Religieux de Saint Germain-des-prés , assure que cela arrive par un privilège particulier que Dieu a accordé aux Religieux de ce saint Ordre. (Antiquit. de Paris , l. II. tit. de l'Ord. des Chart.) » Dieu » n'a point voulu ; dit-il , qu'ils » soient affligés & inquiétés de ces » puantes bestioles appelées punaises , & en a exempté toutes » leurs cellules , desquelles autrement & difficilement , ils se » pourraient garantir , pour y » avoir grande disposition , à » cause qu'ils couchent vêtus , » n'usent point de linge , changent peu souvent d'habits , ont » leurs cellules faites de bois , par » dedans leurs lits , & fermées de » bois au lieu de courtines , & le » fouarre de leurs lits , qu'ils sont » si peu curieux de changer , qu'il » y en a qui ne le changent pas » en vingt ans une fois , & Dieu » pour faire mieux paraître que » ce n'est pas une propriété ou

» disposition naturelle des lieux ;
 » n'en a point exempté les lieux
 » où demeurent leurs serviteurs
 » domestiques dans leurs Cou-
 » vens, &c

Cardan, (li x. de subtil.) prétend que cela vient de ce que les Chartreux ne mangent point de viande ; mais Scaliger le raille à ce sujet & se moque de cette idée.

Si les Chartreux n'ont point de punaises dans leurs cellules, ce n'est ni parce qu'il s'y rencontre des Talismans, car il en faudrait une prodigieuse quantité pour toutes les cellules, ni parce que Dieu les en a préservé par un privilège spécial, ni parce qu'ils ne mangent point de viande, car plusieurs autres Ordres n'en mangent pas non plus, excepté dans les cas de maladies, & cependant ils ne manquent pas de punaises dans leurs cellules, mais c'est parce que les Chartreux ont soin de tenir les leurs extrêmement propres & nettes.

TALMUD. Livre de la plus grande autorité parmi les Juifs ; il contient toutes les cérémonies de leur culte, les préceptes qu'ils doivent suivre & leurs usages particuliers : c'est un corps complet de la doctrine traditionnelle & de la Religion Judaique. Les Juifs distinguent deux Talmuds, celui de Jérusalem & celui de Babylone. Le premier fut achevé vers l'an trois cens, le second ne parut qu'au commencement du sixième siècle. Ce grand ouvrage est composé de la Misna, qui est le texte, & de la Gémare, qui en est le commentaire. Le Talmud de Jérusalem

est rempli d'obscurités, dont les plus habiles d'entre les Rabbins ont eu toujours beaucoup de peine à sortir ; c'est pourquoi ils se sont attachés particulièrement à étudier celui de Babylone, plus clair & bien moins difficile à entendre. Ce dernier a dû être composé environ cinq cens ans après Jésus-Christ, & même plus tard, si l'on en croit les critiques. Il faut avoir fait une étude complète de la Misna & de la Gémare, pour être admis à enseigner dans les Ecoles & dans les Synagogues des Juifs. Maimonides a fait un extrait du Talmud, sous le titre de *Yadacharakah*, & il en a écarté les disputes, les fables, & toutes les impertinences des premiers Commentateurs.

TAMARACA. Fruit très-gros, que l'on trouve communément dans le Brésil, & pour lequel les Prêtres du pays ont inspiré aux Brésiliens une sorte de vénération. Lorsque ces imposteurs visitent les habitations de ces Sauvages, ils ont grand soin d'attacher à un haut bâton un fruit de Tamaraca, assez semblable à une calebasse, & ils obligent ces pauvres gens à venir adorer ce fruit, à l'orner de plumes, & à lui apporter ce qu'ils ont de meilleur, soit pour boire, soit pour manger ; car l'esprit qui réside dans ce Tamaraca est gourmand ; il tourmente horriblement quiconque ne le sert pas à son goût.

TAMBOS. Sous le règne des fameux Incas du Pérou, il y avait dans toute l'étendue de leur vaste Empire, des magasins établis de distance en distance, dans

lesquels on conservait des armes , des habits , & des provisions de grains de toute espece , enforte qu'une armée nombreuse pouvait traverser toutes les Provinces , & être fournie d'équipages , de vivres , & en un mot de tous les attirails de guerre , sans être aucunement à charge au peuple. Ces Tambours servaient aussi d'hôtellerie , où les voyageurs étaient reçus gratis.

TAMBOUR. Instrument militaire. On se sert du Tambour pour avertir les troupes de différentes occasions de service. Lorsqu'on bat le tambour pour proposer quelque chose à l'ennemi , cette batterie est appelée Chamade. Batre aux Champs , ou batre le Premier , est avertir un corps d'infanterie qu'il y a ordre de marcher : si cet ordre s'étend à toute l'infanterie de l'armée , cette batterie s'appelle Générale. Batre le Second , ou batre l'Assemblée , c'est avertir les soldats d'aller au Drapeau. Batre le Dernier , c'est pour aller à la levée du Drapeau. Batre la Marche , c'est la batterie ordonnée , quand les troupes commencent à marcher. Batre la Charge , ou batre la Guerre , c'est la batterie pour aller à l'ennemi. Batre la Retraite , c'est la batterie ordonnée après le combat ; c'est aussi celle ordonnée dans une garnison pour faire le soir retirer les Soldats. Batre en Tumulte , se dit pour appeler les Soldats , lorsque quelques Officiers Généraux vont passer devant le corps-de-garde , & qu'il faut faire la Parade. Dans les Garnisons , on bat la Diane au lever

de l'aurore. Lorsqu'un bataillon est sous les armes , les Tambours sont sur les ailes , & quand il défile , les uns sont portés à la tête , les autres dans les divisions & à la queue.

TAMBOUR magique des Lapons. (Voyez IDOLATRIE des Lapons).

TAMIM. Nom d'un des Sabaha ou Compagnons de Mahomet , dont les Historiens Orientaux rapportent un grand nombre de fables. Ils disent qu'il fut un jour transporté miraculeusement dans une île de l'Océan , où il vit des choses merveilleuses. Ce prétendu Saint de la Religion Musulmane a transmis à ses dévots successeurs la sotte histoire de l'Ante-Christ , telle qu'il prétendait l'avoir entendue de la bouche du Prophète. Il est le premier qui ait allumé des lampes dans les Mosquées. On assure qu'il avait récité plusieurs fois l'Alcoran , prosterné en terre , sans se relever , & que souvent il passait une nuit entière à réciter un seul verset. Un autre Sabaha , nommé *Tumimi* , pendant les trente nuits du Ramadan , ne mangeait qu'un seul grain de raisin chaque nuit ; & lorsqu'il priait , il demeurerait tellement immobile , que les oiseaux s'arrêtaient sur lui , comme ils auraient pu faire sur une piece de bois.

TAMOLES. Chefs des Indiens qui habitent les Îles Carolines. Les Tamoles affectent de laisser croître leur barbe ; ils sont fort réservés dans leurs actions , très-silencieux , & sévères jusqu'à l'inhumanité. Lorsqu'ils donnent leurs audiences , ils sont sur une espece

de table élevée, d'où ils donnent leurs ordres au peuple incliné devant eux, qui, quand il est question de leur demander quelque grâce, doit leur baiser les mains & les pieds.

TANAIDE. (Venus) Les Arméniens qui habitaient une contrée appelée Tanaitis, près du fleuve Cyrus, rendaient un culte particulier à cette Venus. Artaxercès, Roi de Perse, fils de Darius, lui éleva des temples à Babylone, à Suse & à Ecbatane, & apprit à ses peuples comment il fallait honorer cette Déesse. Elle devint la Divinité tutélaire des Esclaves de l'un & de l'autre sexe. Une loi de l'Etat permettait aux personnes d'une condition libre de consacrer leurs filles à Venus Tanaïde; & en vertu de cette consécration, ces jeunes filles étaient autorisées à accorder leurs faveurs aux étrangers; & cette conduite, si contraire aux bonnes mœurs & à notre façon de penser, ne les empêchait jamais de trouver des époux.

TANAQUILLE. Nom de la femme de Tarquin l'ancien, Roi de Rome: elle était de la ville de Tarquinie, en Toscane, & fut mariée à un nommé Lucumon, homme riche, qui vint avec elle s'établir à Rome. Lucumon se fit appeller Tarquinius, & s'insinua tellement dans les bonnes grâces du Roi, que par ses intrigues, à la mort du Prince, il trouva le moyen de se placer sur son trône. Il fut tué l'an 38 de son règne. Tanaquille ne fut point attérée par ce coup; & elle réussit à faire tomber la couronne sur la tête

de son gendre Servius Tullius. Jamais Prince n'a été en plus grande vénération chez les Romains. On conservait précieusement dans le Temple de Sangus sa quenouille & son fuseau, chargés de laine qu'elle avait filée; on montrait dans celui de la Fortune une robe royale qu'elle avait travaillée elle-même; & l'on croit que delà vint la coutume de porter devant les nouvelles mariées une quenouille & un fuseau garni de fil. On attribuait aussi de grandes vertus à la ceinture de Tanaquille, dans laquelle, suivant la tradition populaire, elle avait renfermé quantité d'excellens remèdes contre plusieurs maladies.

TANFANA. Divinité adorée par les Marfès, & qui était peut-être la Déesse Tellus, ou l'Hertus des Suèves, c'est-à-dire la mère & protectrice de toutes choses. Tanfana avait un Bois sacré, & un Temple fameux dans la Germanie, entre l'Ems & la Lippe, & c'était là que les Marfès venaient l'adorer. Ce Temple fut détruit par Germanicus.

TANISTRIE. Ancienne Loi d'Angleterre, qui adjugeait les biens du défunt à son parent le plus âgé & le plus en état de gouverner l'héritage, sans aucun égard à la proximité du degré. Cette Loi du plus fort causa souvent de sanglantes guerres entre les familles; elle fut abolie par Jacques premier, Roi d'Angleterre, & sixième Roi d'Ecosse.

TANQUAM, &c. Les Chinois partagent le gouvernement du ciel & de la terre entre soixante & douze Dieux. Les cinq pre-

miers régissent les cieux , & le premier de ces cinq a la supériorité sur les autres ; c'est vraisemblablement un certain *Causay* , qui regne dans la partie la plus basse du ciel , & à qui ils attribuent un pouvoir de vie & de mort. Ces cinq Dieux ont pour Ministres les Génies *Tanquam* , *Tsuiquam* & *Teiquam*. Ces huit Divinités ont pour Conseillers huit Sages , qui habitaient autrefois la terre , & qui maintenant sont dans le ciel , & trente-six des autres Dieux disposent à leur gré des affaires sublunaires : pour *Tanquam* , il donne la pluie. *Tsuiquam* préside à la nativité , à l'agriculture & à la guerre , & *Teiquam* est le Neptune des Chinois , & domine sur les eaux.

TAN-SI. Nom que l'on donne aux Lettrés dans le Royaume de Tunquin. Avant que de pouvoir entrer dans cette classe supérieure , il faut en avoir franchi deux autres : celle des Sin-De , où l'on étudie la Rétorique ; afin de se mettre en état d'exercer les fonctions d'Avocat , de Procureur & de Notaire , & celle des Dow-Cum , où l'on étudie pendant cinq ans les mathématiques , la poésie & la musique , l'astrologie & l'astronomie. Après avoir étudié durant quatre années les loix , la politique & les coutumes dans la classe des Tan-Si , on subit un rigoureux examen devant le Roi , les Grands du Royaume & les Lettrés ; & si l'on s'en tire avec succès , on est conduit sur un échafaud , & revêtu publiquement de la robe de satin , qui est l'habit affecté aux lettres. Ensuite

on inscrit le nom du nouveau Tan-Si sur des tablettes suspendues à la porte du Palais Royal. C'est de la classe des Tan-Si que le Roi tire ses grands Officiers , les Gouverneurs de Provinces & les premiers Juges du Royaume. Ils ont tous une pension payée par le trésor du Monarque.

TANTALE. C'est le nom d'un Roi de Phrygie , qui était fils de Jupiter ou d'Imole , Roi de Lydie , & de la Nympe Pluto. Il n'y a point de crimes que les anciens n'aient mis sur le compte de ce Prince ; & par cette raison les Mythologues l'ont relégué dans les Enfers , où il souffre des tourmens continuels. Les uns prétendent que c'est en punition de ce qu'il avait indiqué au Fleuve Alope le lieu où Jupiter avait caché Egine sa fille ; que ce Dieu avait enlevée. D'autres soutiennent que c'était pour avoir laissé voler le chien qui était commis à la garde du Temple de Jupiter. Il y en a qui veulent qu'il ait mérité son châtiment pour avoir révélé les secrets des Dieux , qui , quoique mortel , l'avaient admis à leur table ; mais plusieurs assurent qu'ayant eu l'honneur de recevoir les Dieux chez lui , il leur avait fait servir , parmi d'autres mets , les membres de son fils Pelops ; pour éprouver leur divinité ; & se convaincre s'ils avaient réellement connoissance des choses cachées. Cérès , dans la vive douleur que lui causait l'enlèvement de sa fille Proserpine ; fut la seule qui mangea une épaule de cet affreux mets , car les Dieux qui connurent le crime de Tantale , s'abstinrent

de toucher à ce plat. Jupiter refuscita le jeune Pélops, & remplaça cette épaule par une d'ivoire. Après la mort de ce Rince, si nous en croyons Pline (liv. xxviij, chap. iij) cette épaule d'ivoire guérit beaucoup de maladies, & opéra divers merveilles; & ce fut sans doute ce qui engagea les Pélopidés, ses descendants, à prendre pour armoiries une épaule d'ivoire.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le tourment que Tantale souffre dans les Enfers. Homère & Virgile le représentent comme un criminel altéré de soif au milieu d'une eau cristalline, qui monte jusqu'à sa bouche, & dévoré de faim parmi des fruits délicieux qui descendent sur sa tête. Euripide, Pindare, & Cicéron nous peignent Tantale « dans les » Enfers avec un rocher au-dessus » de sa tête, toujours prêt à tomber pour le punir de ses crimes ».

Horace compare Tantale aux avarés.

*Tantalus à labris sitiens fugientia captat
Flumina; quid rides? mutato nomine, de te
Fabula narratur.*

*Tantale dans un fleuve a soif, &
ne peut boire;
Tu ris? change de nom, sa fable
est son histoire.*

TAOURAT. Nom que les Mulsulmans donnent aux cinq livres de la Loi, qu'ils disent que Dieu envoya à Moïse, écrit en langue

Hébraïque, & qu'ils prétendent avoir été altéré & corrompu par les Juifs, particulièrement en ce qui concerne les voyelles, qui servent à la prononciation des mots.

Hagi Khalfah, Auteur Mulsulman, dit qu'il y a trois exemplaires de l'ancien Testament; que le premier est la version des Septante, qui depuis a été traduite en Syriaque & en Arabe: que le second est l'exemplaire des Juifs, qui est commun aux Rabbanites & aux Caraïtes, c'est-à-dire à ceux qui reçoivent les vingt-deux Livres entiers, qui se trouvent aujourd'hui dans le canon des Hébreux; & que le troisième est l'exemplaire des Samaritains, qui ne contient que le Pentateuque, ou les cinq livres de la Loi. Il rapporte ensuite la fable d'Abdias, au sujet de la traduction des trente-six livres faite d'hébreu en grec, par soixante & douze Docteurs, enfermés dans des cellules particulières.

Il ajoute, un peu après, qu'on ne trouve dans ce livre autre chose sinon que l'unité de Dieu, & qu'il ne s'y rencontre pas un précepte qui oblige les Juifs ni à la prière, ni au jeûne, ni à la distribution d'une partie de leurs biens aux pauvres, ni au pèlerinage de Jérusalem, ce qui est faux, & que l'on n'y trouve aucun endroit où il soit parlé de l'autre vie, ni de sa résurrection, ni du paradis, ni de l'enfer; ce qui vient de ce que les Juifs ont corrompu leurs exemplaires, & la raison pour laquelle les Mulsulmans ne doivent rien citer de

l'ancien & du nouveau Testament, tels qu'ils sont aujourd'hui entre les mains des Juifs & des Chrétiens.

Le même Auteur rapporte que Mahomet disait : » Quand ceux » qui ont des livres vous les présenteront, n'y ajoutez point » foi, & ne les rejetez pas aussi ; » mais dites seulement ; nous » croyons en Dieu, en ses livres, » & en ses Envoyés ».

On appelle aussi Taourat une Loi que promulgua Jengis-Khan, qui contenait plusieurs préceptes généraux pour la conduite de la vie. Les successeurs de ce conquérant l'ont beaucoup étendue pour la police & le gouvernement. La Loi de Jengis-Khan établissait l'unité de Dieu, proscrivait l'idolâtrie, & toutes ses maximes étaient conformes à la loi naturelle.

TAPYRI. Peuples d'Asie, dont parle Plin, & que le Père Hardouin place dans la Province, que nous appelons aujourd'hui le Gilan. Les Tapyris étaient de grands voleurs, & si adonnés au vin, qu'il leur servait d'unique remède dans toutes leurs maladies. Les hommes portaient des robes noires & les cheveux longs, & les femmes des robes blanches & les cheveux courts. Ils permettaient facilement aux femmes, avec qui ils avaient habité pendant quelques années, de se choisir d'autres maris. Celui qui dans la guerre, ou dans quelque circonstance périlleuse, avait montré plus de courage que les autres, obtenait le droit de choisir la femme qui était le plus à son gré.

TARABITE. Machine fort singulière & très-simple, qui sert aux Péruviens pour passer les rivières, & même pour transporter les bestiaux d'un bord à l'autre. » La Tarabite est une simple corde » faite de liane, ou de courroies » très-fortes de cuir, qui est tendue d'un des bords d'une rivière » à l'autre. Cette corde est attachée au cylindre d'un tourniquet, au moyen duquel on lui donne le degré de tension qu'on veut. A cette corde, ou Tarabite, sont attachés deux crocs mobiles, qui peuvent parcourir toute sa longueur, & qui soutiennent un panier assez grand pour qu'un homme puisse s'y coucher, en cas qu'il craigne les étourdissemens auxquels on peut être sujet en passant des rivières, qui sont quelquefois entre des rochers coupés à pic d'une hauteur prodigieuse. Les Indiens donnent d'abord une secousse étonnante au panier, qui, par ce moyen, coule le long de la Tarabite, & les Indiens de l'autre bord, par le moyen de deux cordes, continuent d'attirer le panier de leur côté. Quand il s'agit de faire passer un cheval ou une mule, on tend deux cordes ou Tarabites, l'une près de l'autre : on suspend l'animal par des sangliers qui passent sous son ventre, & qui le tiennent en respect sans qu'il puisse faire aucun mouvement. Dans cet état, on le suspend à un gros croc de bois qui coule entre les deux Tarabites, par le moyen d'une corde qui s'y attache. La pre-

» mierre secousse suffit pour faire
 » arriver l'animal à l'autre rive.
 » Il y a des Tarabites qui ont
 » trente & quarante toises de
 » longueur, & qui sont placées à
 » trente toises au-dessus de la ri-
 » vière ».

TARAXIPPUS. Génie malfaisant, dont la statue était placée dans les Hippodromes des Grecs, & qui remplissait d'épouvante les chevaux attelés aux chars de ceux qui disputaient les prix de la course. Aussi les Ecuyers faisaient-ils des sacrifices à Taraxippus pour se le rendre favorable. Il est vraisemblable que cette statue était taillée de telle forme, ou placée de telle manière, qu'elle devait faire naturellement cet effet. A Nemée, au tournant de la lice, il y avait une grosse cloche rouge comme le feu, dont l'éclat éblouissait les chevaux, de sorte que souvent ils n'obéissaient plus ni à la voix ni à la main de ceux qui les conduisaient : tout ceci sans doute n'était qu'un artifice pour rendre le succès des courses plus douteux, & en même-tems le triomphe plus glorieux ; mais les Grecs, adonnés à la superstition, voulaient tout attribuer à la puissance des Dieux qu'ils s'étaient forgés.

TARENTE. Ville d'Italie, dans la Pouille Messapienne, dont on fait remonter la fondation 708 ans avant l'Ere chrétienne : on croit qu'elle doit son origine à une Colonie de Lacédémoniens. Tarente, devenue puissante, s'endormit dans les bras de la prospérité ; elle quitta la vertu pour le luxe, & son goût pour les plaisirs fut

porté si loin que les jours de l'année ne suffisaient pas aux Tarentins pour célébrer leurs fêtes publiques. Jamais ils ne remirent au lendemain la jouissance d'un plaisir qu'ils pouvaient se procurer dans le moment. Les hommes, pour se rendre la peau plus douce, ne souffraient point de poil sur aucune partie de leur corps ; les femmes ne se paraient que de robes transparentes, qui pussent laisser à découvert leurs charmes les plus secrets. Bientôt victime de sa mollesse, elle fut forcée de se soumettre aux Romains. Aujourd'hui Tarente n'est plus qu'une bicoque, érigée en Archevêché.

TARGELIES. Nom des fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur du soleil, de qui ils reconnaissaient tenir tous les biens de la terre. Pendant cette solennité, on sacrifioit barbarement un homme & une femme, qu'on avoit eu soin d'engraisser auparavant, & que l'on offrait aux Dieux, comme des victimes expiatoires pour les crimes du peuple. Ces victimes portaient des colliers de figues séchées ; elles en avaient les mains garnies ; & pendant la marche on les frappait avec des branches de figuier sauvage, ensuite on les brûlait, & leurs cendres étaient jetées dans la mer.

TARKHAN. C'est chez les Mogols le nom de celui qui se trouve affranchi de toutes sortes de tributs, & qui n'est pas même obligé de faire part du butin qu'il a fait à la guerre, ni à son Prince, ni à son Général.

TARPÉIEN. (mont) Montagne d'où les anciens Romains précipitaient les criminels, & sur laquelle ils bâtirent le Capitole. Ce rocher reçut, dit-on, son nom de la Vestale Tarpéia, qui livra le Capitole aux Sabins, aux conditions qu'ils lui donneraient tout ce qu'ils portaient à leurs bras gauches, c'est-à-dire leurs braceletts; mais les ennemis, au lieu de ces joyaux, lui jetterent leurs boucliers, qu'ils portaient en effet au bras gauche, & l'écrasèrent sous le poids de ces lourdes armes. Quelques Auteurs contredisent cette histoire, & prétendent que ce fut le traître Spurius Tarpéius qui livra le Capitole aux Sabins, & qui, en punition de ce crime, fut précipité de ce rocher par ordre de Romulus.

On nommait Jeux Tarpéiens ou Capitolins, une fête instituée par Romulus en l'honneur de Jupiter, surnommé Férétrius, à qui on donnait aussi le surnom de Tarpéien, à cause du Temple qui lui était consacré sur cette montagne.

TARTARE. C'est, disent les Poètes, le plus profond abîme des Enfers, & le lieu du supplice des tyrans & des autres grands criminels. Virgile nous dit que le Tartare est fortifié de trois enceintes de murailles, & entouré du Phlégéon, torrent impétueux, dont les ondes enflammées entraînent avec fracas les débris des rochers; une haute tour défend cette affreuse prison, dont la grande porte est soutenue par deux colonnes de diamans, que tous les ef-

» forts des mortels & toute la
» puissance des Dieux ne pour-
» raient briser; couverte d'une
» robe sanglante, Tisiphone est
» assise à la porte de cette prison
» terrible, qui retentit de voix
» gémissantes, de cruels coups de
» fouet, & d'un bruit affreux de
» chaînes «.

Quoique l'opinion commune des Anciens fût qu'il n'y avait ni retour, ni grace pour les coupables, lorsqu'ils étaient une fois précipités dans le Tartare, Platon est d'un autre sentiment: « Ceux, dit-il, qui ont commis
» ces grands crimes, mais qui
» ne sont pas sans remèdes,
» comme ceux qui sont coupables
» d'homicide, mais qui en ont
» eu ensuite du regret; ceux-là
» sont nécessairement précipités
» dans le Tartare, & après y
» avoir séjourné une année, un
» flot les en retire, & lors ils
» passent le Cocyte ou le Péry-
» phlégéon, delà ils vont au lac
» Achérusia, où ils appellent par
» leur nom ceux qu'ils ont tués,
» & les supplient instamment de
» souffrir qu'ils sortent de ce lac,
» & de leur faire la grace de les
» admettre en leur compagnie.
» S'ils peuvent obtenir d'eux cette
» faveur, ils sont d'abord délivrés
» de leurs maux, sinon ils sont
» de nouveau rejetés dans le
» Tartare: ensuite une autre an-
» née ils reviennent au fleuve,
» comme ci-devant, & réitérent
» toujours leurs prières, jusqu'à
» ce qu'ils aient fléchi ceux qu'ils
» ont offensés. C'est la peine éta-
» blie par les Juges «.

TARTARES. (coutume des an-

ciens) Lorsque les anciens Tartares s'assembloient pour se réjouir, ils jetaient d'abord quelques gouttes de liqueur sur leurs statues, en commençant par celle qui était au-dessus de la tête du maître : ensuite un domestique de la maison, sortant avec une tasse pleine, en versait trois fois du côté du Sud, à l'honneur du Feu. Chaque libation était accompagnée d'une révérence. Il faisait la même cérémonie du côté de l'Est, à l'honneur de l'Air ; du côté de l'Ouest, à l'honneur de l'Eau, & du côté du Nord, à l'honneur des Morts. Aussi-tôt qu'il était rentré dans la maison, deux autres domestiques, qui se tenaient prêts pour son retour, avec deux tasses & deux soucoupes, présentaient à boire à leur maître & à leur maîtresse, qui étaient assis sur le même lit. Avant que d'en goûter, le maître commençait toujours par en répandre un peu sur le plancher, ou sur le col de son cheval, s'il était monté dans le tems. S'il avait plus d'une femme, c'était celle qui avait passé avec lui la dernière nuit, qui avait le droit d'être à ses côtés ; les autres ne participaient à la fête que comme spectatrices.

Dans ces repas, lorsque le maître commençait à boire, un de ses domestiques criait *ha*, & la musique se faisait entendre. Si la fête était solennelle, tous les domestiques frappaient des mains & se mettaient à danser, les hommes devant le maître, les femmes devant la maîtresse ; aussi-tôt que le maître avait bu, le même domestique répétait son cri, la mu-

sique cessait, & l'on buvait à la ronde. Dans ces festins, on ne quittait pas qu'on ne fût ivre. La manière Tartare, pour presser quelqu'un de boire, était de le prendre par l'oreille, & de l'agiter un peu jusqu'à ce qu'il eût ouvert la bouche pour recevoir la liqueur qu'on lui présentait, alors on se mettait à battre des mains, & à danser devant lui.

TASSE. Les Romains avaient trois sortes de Tasses, les grandes, les moyennes & les petites. Celui qui versait à boire, puisait avec un petit gobelet, nommé *Cyathe*, qui n'était pas toujours de la même grandeur, dans le Crater, ou vaisseau qui contenait le vin. Les Grecs & les Romains se servaient de ces Tasses inégales ; & ce fait est confirmé par un passage d'Athénée, qui introduit un homme qui se fait verser dix *Cyathes* dans une seule Tasse. » Echanfon, » dit-il, apporté une grande » Tasse. Verses-y les *Cyathes* qui » se boivent à ce qu'on aime : » quatre pour les personnes qui » sont ici à table ; trois pour l'A- » mour. Ajoutes encore un *Cyathe* pour la victoire du Roi » Antigonus. Holà : encore un » pour le jeune Démétrius. Verses » présentement le dixième en » l'honneur de l'aimable Vé- » nus «.

Les Romains demandoient autant de *Cyathes* qu'il y avait de lettres dans le nom de la personne à qui ils allaient boire.

TAUREAUX. (combat de) Spectacle favori des Mores, & adopté par les Espagnols, qui en font encore leurs délices, malgré

les dangers qu'on y court , & les fréquentes excommunications des Papes contre ceux qui idolâtrèrent ces sortes d'exercices. Ces combats font partie de toutes les grandes réjouissances publiques , & sont toujours honorés de la présence de la Cour de Madrid.

Dans la place destinée pour ce spectacle , il y a un endroit où , dès le matin , on renferme une trentaine de Taureaux. Les combattans , presque toujours personnes de la première distinction , sont habillés de noir , & leurs valets superbement vêtus à la Turque , ou à la Morefque. On lâche un Taureau , qui ne peut être attaqué que par un seul Combattant , armé d'une lance , ou de javelots , qu'on appelle *rejonnes*. Le Champion entre dans la carrière à cheval , monté à la genette , c'est à-dire avec des étriers si raccourcis que les pieds touchent les flancs du cheval. Le Taureau , qu'on a irrité , ne manque pas de fondre sur son adversaire , qui le prévient en lui jettant son manteau , sur lequel l'animal passe sa première fureur. Quelquefois un Cavalier est jetté en l'air par le Taureau , foulé aux pieds , & reste mort sur l'arène. Le Combattant attaque son ennemi de côté , & tâche de lui percer le cou , qui est l'endroit favorable pour le tuer d'un seul coup , car tant que le Taureau attaque & combat , il n'est pas permis de mettre l'épée à la main pour le tuer. Si le Cavalier est desarmé , il peut alors se servir de son épée , & les trompettes annoncent ce nouveau combat ; alors les amis du combattant

entrent dans l'enclos , & tâchent de couper d'un seul coup les jarrets du Taureau. Ce périlleux exercice se continue ordinairement jusqu'à ce qu'il y ait vingt-trois Taureaux mis à mort. Ce divertissement est recherché avec une sorte de fureur dans toutes les grandes villes d'Espagne.

Nous avons dans Paris un combat de Taureaux , qui sert d'aliment grossier aux plaisirs du peuple.

TAUREIA. Fête que les Grecs célébraient en l'honneur de Neptune , & pour laquelle on faisait des dépenses extraordinaires : des Prêtresses avaient seules le droit d'offrir les sacrifices.

TAURILIENS. (Jeux) Ces jeux furent institués par Tarquin le Superbe , en l'honneur des Dieux infernaux. Dans cette solennité on immolait un taureau , dont la chair était distribuée au peuple. Ces Jeux Tauriliens étaient toujours célébrés hors de Rome , de crainte d'évoquer en la ville les Dieux des enfers. Il y avait d'autres Jeux , appelés Compitaux , qui se solennifiaient dans les carrefours en l'honneur des Dieux Lares , & des Jeux nommés Tarentins , dont la solennité ne revenait que de cent ans en cent ans , à la gloire de Pluton & de Proserpine.

TAUROBOLE. C'était une espèce de sacrifice expiatoire & purificateur du Paganisme , dont Prudence nous a conservé les cérémonies bizarres & singulières. » On creusait , dit-il , une fosse » assez profonde , où celui pour » qui se devait faire la cérémo-

» nie, descendait avec des ban-
 » dellettes sacrées à la tête, avec
 » une couronne, & enfin avec
 » tout un équipage mystérieux.
 » On mettait sur la fosse un cou-
 » vercle de bois percé de quantité
 » de trous; on amenait sur ce cou-
 » vercle un taureau couronné de
 » fleurs, & ayant les cornes & le
 » front orné de petites lames d'or;
 » on l'égorgeait avec un couteau
 » sacré; son sang coulait par un
 » trou dans la fosse, & celui qui
 » y était le recevait avec beau-
 » coup de respect; il y présentait
 » son front, ses joues, ses bras,
 » ses épaules, enfin toutes les
 » parties de son corps, & tâchait
 » à n'en point laisser tomber une
 » goutte ailleurs que sur lui. En-
 » suite il sortait de là hideux à
 » voir, tout souillé de ce sang,
 » ses cheveux, sa barbe, ses ha-
 » bits tous dégouttans; mais aussi
 » il s'était purgé de tous ses cri-
 » mes, & régénéré pour l'éterni-
 » té. « Il paraît positivement que
 ce sacrifice servait de régénéra-
 tion mystique & éternelle, à ceux
 qui l'offraient; mais il était né-
 cessaire de le renouveler tous les
 vingt ans, autrement il perdait sa
 force pour l'avenir. Les femmes
 recevaient aussi cette régénéra-
 tion.

TAVAYOLE. Dans les visites
 de cérémonies chez les Turcs, au-
 sitôt que les Etrangers ont pris
 place, le maître de la maison fait
 approcher des cassolettes, & deux
 esclaves jettent sur la tête de cha-
 que personne une tavayole ou
 grand mouchoir, afin qu'elle
 puisse respirer, sans en perdre,
 la fumée des parfums qu'on lui
 présente.

TAVIDES. Espèces de talif-
 mans composés de caractères ma-
 giques, dans lesquels les habitans
 des isles maldives mettent la plus
 grande confiance, & qui doivent,
 lorsqu'ils en sont munis, les ga-
 rantir de toutes sortes d'accidens,
 & même des maladies. Par leur
 moyen, ils prétendent inspirer un
 violent amour aux personnes à qui
 ils se proposent de plaire: ces in-
 sulaires portent ces précieux Ta-
 vides dans des boîtes d'or ou d'ar-
 gent, qu'ils pendent à leur cou,
 qu'ils attachent étroitement au-
 tour de leur bras, ou dont ils se
 font une ceinture.

TAXE sur les Dames Romaines. Lorsque les cruels Triumvirs,
 Octave, Antoine & Lépide, eu-
 rent inondé du sang Romain la
 capitale de l'Empire, après la mort
 ou la fuite des proscrits, ils mi-
 rent en vente les biens immeubles
 de ces malheureux, & imposèrent
 dessus une taxe de deux cens mille
 talens, environ quarante-deux mil-
 lions sterlings. Les Dames Ro-
 maines furent comprises dans cette
 taxe, au nombre de quatorze cens,
 & elles vinrent représenter à la
 mere & aux sœurs d'Octave les
 funestes conséquences de cette nou-
 velle injustice. Ne pouvant par
 cette voie faire révoquer cet im-
 pôt exorbitant, elles se rendirent
 au palais des Triumvirs, qui fu-
 rent contraints de leur accorder
 une audience publique. Horten-
 sia, fille du célèbre Hortensius,
 le rival de Cicéron en éloquence,
 prit la parole au nom de toutes.

» Les Dames, dit-elle, que
 » vous voyez ici, Seigneurs, pour
 » implorer votre justice & vos

» bontés, n'y paraissent qu'après
 » avoir suivi les voies qui leur
 » étaient marquées par la bien-
 » séance. Nous avons recherché
 » la protection de vos meres & de
 » vos femmes, mais nos respects
 » n'ont pas été agréables à Fulvie,
 » ce qui nous a obligé de faire
 » éclater nos plaintes en public
 » contre les regles prescrites à no-
 » tre sexe, & que nous avons jus-
 » qu'ici observées rigoureusement.
 » Vous nous avez privés de nos
 » peres & de nos enfans, de nos
 » freres & de nos maris; vous
 » prétendiez en avoir été outragés : ce sont des sujets qu'il ne
 » nous appartient pas d'approfon-
 » dir; mais quelle injure avez-
 » vous reçu des femmes, pour leur
 » ôter leurs biens? Il faut aussi les
 » proscrire, si on les croit cou-
 » pables; cependant aucune de
 » notre sexe ne vous a déclarés
 » ennemis de la patrie. Nous n'a-
 » vons ni pillé vos fortunes, ni
 » suborné vos soldats; nous n'a-
 » vons point assemblé de troupes
 » contre les vôtres, ni formé
 » d'oppositions aux honneurs &
 » aux charges que vous prétendiez
 » obtenir, & puisque les femmes
 » n'ont point eu de part à ces ac-
 » tions qui vous offensent, l'é-
 » quité ne veut pas qu'elles en
 » aient à la peine que vous leur
 » imposez. L'Empire, les dignités,
 » les honneurs, ne sont pas faits
 » pour elles. Aucune ne prétend
 » gouverner la République, &
 » notre ambition ne lui attire
 » point les maux dont elle est ac-
 » cablée. Quelle raison pourrait
 » donc nous obliger à donner nos
 » biens pour des entreprises où

» nous n'avons point d'intérêt?
 » La guerre, continua-t-elle;
 » a élevé cette ville au point de
 » gloire où nous la voyons; ce-
 » pendant il n'y a point d'exem-
 » ple que les femmes y aient ja-
 » mais contribué: c'est un privi-
 » lege accordé à notre sexe, par
 » la nature même, qui nous
 » exempte de cette profession. Il
 » est vrai que durant la guerre
 » de Carthage, nos meres assiste-
 » rent la République, qui était
 » alors dans le dernier péril; ce-
 » pendant ni leurs maisons, ni
 » leurs terres, ni leurs meubles,
 » ne furent vendus pour ce sujet;
 » quelques bagues & quelques
 » pierreries fournirent ce secours,
 » & ce ne fut pas la contrainte,
 » les peines, ni la violence,
 » qui les y obligèrent, mais un
 » pur mouvement de générosité.
 » Que craignez-vous à présent
 » pour Rome, qui est notre com-
 » mune patrie? quel danger pres-
 » sant la menace? Si les Gaulois
 » ou les Parthes l'attaquent, nous
 » n'avons pas moins de zèle pour
 » ses intérêts que nos meres; mais
 » nous ne devons pas nous mêler
 » des guerres civiles; César ni
 » Pompée ne nous y ont jamais
 » obligées; Marius & Cinna ne
 » l'ont jamais proposé, ni Sylla
 » même, qui a établi la tyran-
 » nie. «

Ce discours confondit les Trium-
 virs; pour empêcher une révolte
 publique, ils crurent devoir mo-
 dérer leur affreuse liste à quatre
 cens Dames Romaines, du nom-
 bre de celles dont ils avaient
 moins à redouter le crédit.

TCHUKOTSKOI, Peuple de l'A-

fié orientale, qui habite les confins de la Sibérie. Ces sauvages se retirent dans des cabanes sous terre, pour se dérober au grand froid qui regne dans ce climat. Ils se nourrissent de poisson & de chair de rennes; ils n'ont aucune idée distincte de l'Etre suprême, & ne lui rendent aucun culte; cependant il y a des tems où ils tuent un chien ou une renne, dont ils fichent la tête & la langue au haut d'un pieu, en disant: » c'est pour toi, puisse-tu nous en-voyer quelque chose de bon. « C'est à cette formule de prière & à cette idée de sacrifice & d'offrande que se réduit toute leur religion. Ils regardent le vol comme une preuve d'adresse, & n'attribuent de deshonneur à cette action qu'autant que le fripon se laisse découvrir. Une fille parmi eux ne trouverait point de mari, si elle n'avait donné des preuves convaincantes qu'elle peut être femme féconde. Ils ne regardent le meurtre comme un crime, que lorsqu'il a été commis sur quelqu'un de sa propre tribu, alors les parens du mort se vengent sur le meurtrier. Ils offrent sans scrupule la jouissance de leurs femmes & de leurs filles aux étrangers & à leurs amis, & c'est leur faire un affront sanglant, & dont ils se ressentent toute leur vie, que de les refuser.

TEBETH, quatrième mois de l'année civile des Juifs & le dixième de leur année sainte. Les Juifs jeûnent le sixième de ce mois, à cause de la traduction des Septante du tems de Ptolomée. Ils soutiennent que par cette version

la loi a été prophannée, & que Dieu pour en témoigner de la douleur, répandit pendant trois jours d'épaisses ténèbres sur la terre. Ils jeûnent aussi le dix, par rapport au siège de Jérusalem par les Babylo-niens. Le vingt-huit ils célèbrent la fête de la réformation du San-hédrin, dont voici l'origine. Alexandre Jannœus favorisait les Sadducéens, & en introduisit un si grand nombre dans le conseil, qu'il n'y restait plus que le président Siméon, fils de Sharach, qui fut orthodoxe. Comme il connaissait les Sadducéens pour être les plus ignorans des Juifs, il fit une loi qui ordonnait, que pour obtenir séance & voix délibérative dans le Conseil, il faudrait être en état de rendre raison de son avis, & de l'appuyer sur la loi. Siméon proposa le lendemain une question, un Sadducéen ne put y répondre, & demanda un jour pour se préparer, mais la honte l'empêcha de paraître, & suivant l'usage, qui ne permettait pas de laisser une place vuide, le Président la remplit aussi-tôt; ainsi peu-à-peu il chassa du Conseil tous les Sadducéens.

TECKIDA, c'est le nom d'une fête solennelle que célèbrent toutes les années les idolâtres du Tun-quin. Il est question pendant les cérémonies de cette fête d'exorciser & de chasser les démons & les esprits malfaisans qui peuvent être dans le royaume; mais apparemment que les Prêtres craignent en faisant leur exorcisme, de n'être pas les plus forts, car pour qu'ils remplissent les fonctions de leur ministère, ils exigent que toutes

les troupes se tiennent sous les armes , pour leur prêter main forte en cas de résistance.

TÉCUITLÈS. Nom de certains Chevaliers Méxiquains, tirés d'entre les principaux Seigneurs de l'Empire , & qui n'étaient admis dans une espece d'ordre de Chevalerie qu'après un noviciat rude & fort bizarre. Le jour destiné pour la réception du nouveau Chevalier , il était conduit par ses parens & par les anciens Chevaliers dans un Temple , où après s'être mis à genoux devant l'autel, un Prêtre lui perçait le nez avec un os pointu ou avec un ongle d'aigle. Cette cérémonie était accompagnée d'injures atroces que lui vomissait le Sacrificateur, tandis qu'il le dépouillait de ses habits , & que les anciens Chevaliers faisaient à ses dépens un somptueux festin, sans paraître prendre aucune attention à ce qui se passait. Le repas fini, les Prêtres apportaient au Récipiendaire un peu de paille pour se coucher, un manteau pour se couvrir, de la teinture pour se barbouiller le corps, & des poinçons pour se percer les oreilles, les bras & les jambes. Des soldats restaient toute la nuit auprès de lui pour l'empêcher de se livrer au sommeil, & souvent ils le perçaient avec des poinçons, lorsque par accablement il paraissait prêt à s'assoupir. Dans le milieu de la nuit il devait encenser les idoles , & leur offrir le sang qui sortait de ses plaies. Ces cérémonies superstitieuses & barbares duraient quatre jours , pendant lesquels le Novice ne prenait pour nourriture qu'un peu de pain de

maïs & un peu d'eau. Ce tems expiré, il quittait les Prêtres pour aller remplir quelques devoirs, moins rudes à la vérité, dans plusieurs autres Temples. Ce noviciat durait un an; alors on le conduisait dans le premier Temple, où on le revêtait d'habits pompeux, & après avoir reçu de la bouche du grand Prêtre les éloges dûs à son courage, on le déclarait digne de défendre la religion & la patrie. Tous les trous que le nouveau Chevalier s'était faits au nez & aux autres parties de son corps, étaient ornés d'anneaux d'or, garnis de pierres précieuses, ce qui devenait la marque de la dignité qu'il avait acquise par sa valeur.

TE DEUM. Cantique attribué à Saint Ambroise ou à Saint Augustin que l'on chante ordinairement à la fin des matines, les jours qui ne sont point simples fériés, ni dimanches de Carême & d'Avent. Le *Te Deum laudamus* occasionna anciennement un procès assez singulier pour être rapporté dans ce dictionnaire. Un Chanoine de Chartres avait ordonné expressément dans ses dernières dispositions qu'on chanterait le *Te Deum* en l'Eglise au jour & heure de son enterrement. L'Evêque, nommé Guiard, trouva non-seulement le fait nouveau, mais même scandaleux, & refusa sa permission pour le chant du Cantique, prétendant que c'était une hymne de louange & de réjouissance qui ne convenait point au service lugubre des trépassés. Ce refus donna lieu à une instance, & l'affaire est débattue

débatue en présence de Juges compétens. L'Avocat du mort soutient que la partie a pu faire légitimement cette disposition, & après avoir interprété savamment tous les versets, il s'arrête à celui-ci : » Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni, » quos pretioso sanguine redemisti. *Aternâ fac cum Sanctis tuis in gloriâ numerari :* « & prouve qu'il contenait une prière formelle pour les morts. Un Arrêt intervint, qui ordonna que nonobstant la défense de l'Evêque, on chanterait de *Te Deum* aux obseques du Chanoine, & cet Arrêt fut baptisé du nom de *Te Deum laudamus*.

Une Dame du dernier siècle, disait que le *Te Deum* que les Rois faisaient chanter pour des victoires remportées, était le *De profundis* des particuliers.

TEFFILIN, nom que les Juifs modernes donnent à ce que la loi de Moïse appelle *Totaphor* : ce sont des parchemins mystérieux, dont Léon de Modene va nous donner la description. » On écrit sur deux morceaux de parchemin, avec de l'encre faite express & en lettres quarrées, ces quatre passages avec bien de l'exactitude ; sur chaque morceau : *Ecoutez, Israël, &c. Le second, Et il arrivera que, si obéissant, tu obéis, &c. le troisième, Sanctifies-moi ton premier né, &c. le quatrième, & il arrivera quand le Seigneur te fera entrer, &c.* Ces deux parchemins sont roulés ensemble, en forme d'un petit rouleau pointu qu'on renferme dans de la peau

Tome IV,

de veau noir, puis on la met sur un morceau quarré & dur de la même peau, d'où pend une courroie de la même peau, large d'un doigt & longue d'une coudée & demie ou environ. Ils posent ces Tefilins au pliant du bras gauche, & la courroie, après avoir fait un petit nœud en forme de jod (lettre hébraïque) se tourne autour du bras en ligne spirale, & vient finir au bout du grand doigt, ce qu'ils nomment *Teffila-Scel*. Jad, c'est-à-dire, de la main ; pour ce qui est de l'autre, ils écrivent les quatre passages, dont je viens de parler, sur quatre morceaux de velin séparés, dont ils forment un quarré, en les attachant ensemble, sur lequel ils écrivent la lettre *sein* ; puis ils mettent par dessus un petit quarré de peau de veau dure comme l'autre, dont il sort deux courroies semblables en figures & en longueur aux premières : ce quarré se met sur le milieu du front, & les courroies, après avoir ceint la tête, font un nœud derrière, en forme de la lettre *daleth*, puis ils viennent se rendre devant l'estomac. Ils nomment celui-ci *Teffila-scel-tose*, c'est-à-dire, de la tête.

Au reste, il n'y a maintenant que les Juifs Rabinistes qui portent ces Tefilins pendant leurs prières ; les Caraïtes leurs adversaires, les nomment aussi par railerie des *ânes bridés*.

TÉFLIS, Ville d'Asie & capitale de la Géorgie ; il y a environ cent trente ans que les Capucins

Z

ont été établir une mission dans Téfis, où ils exercent particulièrement la médecine : car sans cela, il leur serait difficile de se soutenir, la Congrégation ne leur accordant que dix-huit écus romains par Missionnaire. Ils ont la permission de dire la messe, sans personne pour la servir, & dans toutes sortes d'habits, d'absoudre de tous péchés, de se déguiser, d'entretenir chevaux & vachers, d'avoir des esclaves, & de donner & de prendre de l'argent à intérêt.

TÉFRAMANCIE ou **SPODOMANCIE**. Espèce de divination dans laquelle on se servait de la cendre du feu, qui avait consumé les victimes ; elle était en usage dans le Temple d'Apolon Isménien. Les anciens avaient aussi la superstition d'écrire sur de la cendre le nom de la chose qu'ils prétendaient savoir, & suivant que le vent effaçait une, deux ou trois lettres du mot, ils conjecturaient si ce qu'ils voulaient entreprendre aurait une heureuse ou funeste réussite. Les Algonquins & les Abénaquis, peuples sauvages de l'Amérique septentrionale, avaient aussi une sorte de *Tephramancie*, ils réduisaient en poudre très-fine une certaine quantité de charbon de bois de cèdre, ils y mettaient le feu, & par le tour qu'il prenait en courant sur cette poudre, ils en tiraient des conjectures pour l'avenir. En devenant Chrétiens, ils ont eu beaucoup de peine à quitter cet usage superstitieux.

TELCHINES. Anciens peuples qui, venus de l'île de Crète, ha-

biterent successivement celle de Cypre & celle de Rhodes, où ils inventerent l'usage du fer & de l'airain. Comme ils avaient fait de grands progrès dans les arts, on les traita de sorciers, d'enchanteurs, d'empoisonneurs, de démons mal faisans. On les accusa d'avoir la puissance d'exciter des orages & des tempêtes, de pouvoir jeter des sorts sur les hommes, & de se servir d'un mélange de soufre avec de l'eau du styx, pour faire périr les plantes. Tel est ordinairement le prix que l'on conserve aux hommes qui se rendent illustres par d'utiles découvertes.

TÉLÉARQUE. Magistrat de la ville de Thèbes, dont les fonctions se réduisaient à faire nettoyer les rues, emporter les fumiers & prendre soin des égouts pour faire couler les eaux. Les ennemis du brave Epaminondas le firent nommer Téléarque, bien moins pour honorer son mérite & ses talens, que dans le dessein de les avilir. » Je vous ferai voir, » leur dit-il, que non-seulement » la charge montre quel est l'homme ; mais aussi que l'homme » montre quelle est la charge. » En effet il se comporta de telle façon dans l'exercice de cet office, qu'il fut extrêmement brigué dans la suite, & devint une des premières dignités de la République. Heureux les Etats où il se trouve des citoyens capables d'illustrer les moindres emplois publics.

TÉLESPHORE, fils d'Esculape, qui, ainsi que son père, & la Déesse Hygée, était invoqué par

les Grecs pour obtenir la santé. Avec le Dieu d'Epidaure, le culte de Télésphore passa à Rome, & les Romains en firent le Dieu de la convalescence. On le représentait sous la figure d'un enfant, avec un manteau & un petit capuchon.

TELMESSE. Ville de l'ancienne Lycie, dont, si nous en croyons Pline, Justin, Arrien & Cicéron, tous les habitans, hommes, femmes, enfans, recevaient en baissant l'esprit de divination. Pour appuyer ce préjugé, quelques auteurs racontent que la ville de Telmesse fut bâtie par Telmessus, fils d'Apollon, à qui son pere avait accordé le don de deviner, & qu'il l'avait transmis à ses descendans & à ceux qui venaient après sa mort vénérer ses reliques, qui étaient déposées sur l'autel du Dieu de la lumière. Ajoutons à cela que ce Telmessus avait eu pour mère la fille d'Anténor, & qu'en échange des faveurs qu'elle avait accordées à Apollon, elle en avait reçu le talent de deviner. Issu de tels parens, Telmessus pouvait-il n'être pas un habile devin, & les habitans de Telmesse n'étaient-ils pas bien reçus à le croire les interpretes des songes les plus clairs-voyans de l'univers? On dit que Gordius attiré par la réputation des Telmesséens, se rendit dans leur ville, à dessein de se faire expliquer un rêve qu'il avait fait. Une jeune fille, à qui il demanda quel était le meilleur devin du pays, l'interrogea touchant ce qu'il avait à lui dire, il ne le lui cacha pas, & la jeune fille en donna sur le champ l'interprétation à Gordius, & lui assura

qu'il parviendrait à l'Empire. On dit que la Prophétesse offrit sa main au nouvel Empereur, & l'on ajoute qu'il l'accepta. On sait que Philippe songea une nuit qu'il appliquait un cachet, où était gravée la figure d'un lion, sur le ventre de son épouse Olympias, & qu'Aristandre, grand Devin, & plus adroit Courtisan, assura que la Reine était enceinte d'un fils qui aurait le courage d'un lion : ce fils fut Alexandre le Grand, & Aristandre, qui était de Telmesse, fut dans la plus haute faveur, auprès du vainqueur de Perses.

TEMGID. C'est le nom d'une prière que l'Alcoran prescrit aux Musulmans de faire à minuit, mais la plupart s'en dispensent à cette heure, & ils la récitent le soir ou le matin. C'est pourquoi lorsqu'un Turc est mort, les Prêtres qui accompagnent son corps dans la sépulture, chantent toujours le Temgid, pour suppléer à la quantité de fois que le défunt a pu manquer à réciter cette prière.

TÉMOIN. Celui qui rend témoignage en justice. Suivant la loi de Moïse on ne pouvait condamner personne à mort sur le témoignage d'un seul témoin, mais le crime était réputé commis s'il s'en trouvait trois. Lorsqu'un coupable était condamné à mort, les témoins devaient le frapper le premier ; par exemple, lui jeter la première pierre, s'il était lapidé. En cas de faux témoignage, la loi condamnait les témoins à la même peine qu'aurait subi l'accusé.

Dans notre Jurisprudence, un seul témoin ne fait pas preuve.

Toutes personnes peuvent être témoins, soit en matiere civile, soit en matiere criminelle, à moins que la loi ou le Juge ne leur ait interdit de porter témoignage; personne ne peut être témoin dans sa propre cause.

Le Juge, ni le Commissaire, l'Adjoint & le Greffier, ne peuvent être témoins dans l'enquête qui se fait devant eux. Les Clercs & même les Evêques, peuvent déposer en une affaire de leur Eglise, pourvu qu'ils n'y soient pas intéressés. Les Religieux peuvent aussi être témoins, & l'on peut les y forcer, quand on n'a pas la liberté d'en choisir d'autres.

Les femmes peuvent porter témoignage en toute cause civile ou criminelle, mais on ne les prend pas pour témoins dans les actes. Le témoignage de deux femmes ne suffirait pas pour condamner quelqu'un.

Le domestique ne peut pas être témoin pour son maître, à moins d'une grande nécessité; celui à qui l'on interdit l'administration de son bien, n'est pas reçu en témoignage. Les parens & alliés, jusqu'aux enfans des cousins issus de germains, ne peuvent porter témoignage pour leurs parens, à moins qu'ils ne soient témoins nécessaires.

Ceux qui refusent de porter témoignage en justice, peuvent y être contrainsts; le mari peut déposer contre la femme, & la femme contre le mari; mais on ne peut pas les y contraindre, si ce n'est pour crime de leze-Majesté.

Le pere & la mere, & autres ascendans, ne peuvent pareille-

ment être contrains de déposer contre leurs enfans & petits-enfans, ni contre leurs brus & gendres, ni ceux-ci contre leur pere & mere, ayeux, beau-pere, belle-mere, ni les freres & sœurs l'un contre l'autre.

Les furieux & les imbéciles ne sont pas reçus à porter témoignage, non plus que ceux qui n'ont pas atteint l'âge de puberté.

Les Confesseurs ne peuvent révéler ce qu'ils savent par la voie de la confession. On ne peut obliger quelqu'un à révéler une chose qui lui a été confiée sous le sceau du secret, le crime de leze-Majesté excepté.

La preuve par témoins ne peut être admise pour une somme au dessous de cent livres, à moins qu'il n'y ait un commencement de preuve par écrit.

On appelle un témoin muet une chose inanimée, qui sert à la conviction d'un accusé. Par exemple, si un homme a été assassiné dans une chambre, & qu'on y trouve un couteau ensanglanté; ce couteau fait soupçonner que celui à qui il appartient peut être l'auteur du délit: mais ce n'est qu'un indice & une semi-preuve. La déclaration de témoins est le genre de preuves le plus ancien.

TEMPÊTE. Les Romains avaient dédié la Tempête ou les Tempêtes, & le vieux Scipion, après avoir pris Corse, leur éleva un Temple dans le premier quartier de Rome.

TEMPLE. Edifice consacré au culte divin, & où l'on faisait des sacrifices. Les hommes d'abord s'assemblerent sur les montagnes

& sur les collines, pour adresser leurs vœux à la Divinité; ils choisirent ensuite l'épaisseur des bois pour lui rendre hommage; bientôt ils enfermerent ces lieux de murailles, mais ils les laisserent découverts, afin de pouvoir continuellement fixer leurs regards vers le ciel, & enfin ils bâtirent des Temples. On est persuadé que les Egyptiens furent les premiers qui élevèrent des édifices sacrés.

David voulant bâtir un Temple à l'Etre suprême, fit approcher une quantité prodigieuse de matériaux, mais il n'avait pas les mains assez pures pour achever ce grand ouvrage, & Dieu en avait réservé la perfection à son fils Salomon. Ce Prince en deux années & avec des dépenses prodigieuses, éleva un superbe Temple au Seigneur sur la montagne de Sion, & il y employa tout l'or que ses flottes lui rapportaient d'Ophir. Le corps du bâtiment n'avait que cent cinquante pieds de long, & autant de large, en prenant tout l'édifice d'un bout à l'autre, mais les ornemens & les décorations intérieures étaient d'un travail exquis, & les embellissemens seuls du Saint des Saints, qui était une place de trente pieds en quarré, & de trente pieds de haut, revenaient à six cens talens d'or, ce qui revient à une somme de quatre millions trois vingt mille livres sterling.

La cour dans laquelle le Temple était placé, & la cour du dehors qu'on appelait la cour des femmes, étaient environnées de bâtimens magnifiques. La cour intérieure qui formait un quarré de

mille sept cens cinquante pieds de chaque côté, & qui embrassait le tout, était entourée d'une galerie soutenue par des colonnes, & c'était là que se trouvaient les logemens des Prêtres & les magasins de toutes les choses nécessaires au culte divin. Au milieu de la dernière enceinte étaient le sanctuaire, le saint & le vestibule; dans le sanctuaire, étaient l'arche d'alliance & les deux Chérubins, le saint contenait le chandelier d'or, la table des pains de proposition, & l'autel d'or: on peut voir dans Joseph le détail des immenses richesses que cet auguste Temple recelait.

Nous avons déjà remarqué que les Egyptiens construisirent les premiers Temples en l'honneur de leurs fausses divinités. Cet art fut porté chez les Assyriens; les Phéniciens & les Syriens, & passa ensuite chez les Grecs & de là à Rome. Les Indiens, les Perses, les Gètes & les Daces crurent offenser la Divinité, en l'enfermant dans des édifices, élevés par les mains des hommes, & ils continuèrent à lui adresser des vœux en rase campagne, ou au milieu des bois. A mesure que les nations se créèrent des Dieux, elles leur bâtirent des Temples magnifiques, elles inventerent de nouveaux cultes & des cérémonies extraordinaires pour les honorer. La politique se mêla avec la piété & la superstition, & pour exciter les respects du peuple, on imagina les miracles & les prodiges. Dans un Temple, les vents ne troublaient jamais les cendres de l'autel; dans un autre, quoique dé-

couvert, il ne pleuvait jamais. Le Temple de Vulcain à Memphis était l'ouvrage de plusieurs Rois, & dans un long regne, tout ce que pouvait faire un Prince, c'était d'en achever un portique. Les Temples de Delphes, d'Ephèse, de Minerve à Athènes, & à Saïs, & celui de Jupiter Capitolin, étoient des chefs-d'œuvre, & étoient le principal ornement des villes où ils étaient placés. Azyles des coupables & des débiteurs, ils étaient l'objet de la vénération des peuples : on n'osait y cracher, & dans les grandes calamités publiques, les femmes en venaient balayer les pavés avec leurs cheveux. L'intérieur de ces Temples était décoré de statues des Dieux & des grands hommes, de tableaux, de dorures, d'armes prises sur les ennemis, de boucliers votifs, & d'une immense quantité de richesses de tous genres. Pendant les fêtes solennelles, on y ajoutait des guirlandes de fleurs, des décorations superbes, & tout l'intérieur brillait par la lumière de plusieurs milliers de lampes & de flambeaux.

Outre les Temples élevés selon les règles de l'architecture, les Egyptiens en avaient d'autres monolithes, ou faits d'un seul morceau de marbre fouillé dans des carrières éloignées, & amené sur le lieu par des machines, dont la structure n'est pas venue à notre connaissance.

Les Grecs avaient multiplié les Temples, les Chapelles & les autels, & l'on en trouvait non-seulement dans les villes, mais même dans les villages, dans les

plus petits hameaux, dans les chemins.

Entre les remarques que Vitrave nous a fait passer au sujet des Temples des Romains, il rapporte les particularités suivantes.

» Un Temple, dit-il, ne pouvait être consacré sans la statue du Dieu qui devait être placée au milieu. Il y avait au pied de la statue un autel sur lequel les premières offrandes qu'on faisait, étaient de légumes cuites dans de l'eau, & une espèce de bouillie qu'on distribuait aux ouvriers qui avaient élevé la statue.

» Quoique communément les hommes & les femmes entraient dans les Temples, il y en avait dont l'entrée était défendue aux hommes : tel était celui de Diane, où anciennement une femme avait reçu le plus sanglant affront.

Pour élever à Rome un Temple véritable, il fallait employer l'autorité des loix, l'observation des auspices, & les cérémonies de la consécration. Lorsque les augures avaient été consultés, on faisait le choix du terrain ; on traçait le plan du Temple, & l'on posait la première pierre avec de grandes cérémonies. Les Vestales, avec de jeunes garçons & de jeunes filles, qui avaient encore père & mère, arrosoient la place de trois sortes d'eaux, & on la purifiait par le sacrifice d'un taureau blanc & d'une génisse. Le Grand-Prêtre invoquait alors le Dieu auquel l'édifice devait être dédié. On gravait sur la pierre les noms du Magistrat qui faisait

les frais de la bâtisse du Temple, & celui du grand Pontife qui présidait à la cérémonie. Diverses médailles d'or & d'argent étaient jetées dans la fondation, & tout le peuple s'empresait de mettre la main à l'ouvrage.

Le jour de la Dédicace du Temple, on immolait des victimes sur tous les autels, on chantait des hymnes au son de la flûte, & le Temple était orné de guirlandes & de bandelettes. Ce jour on faisait par toute la ville des réjouissances extraordinaires.

TEMPLE de Mexico. (grand)
L'Auteur de l'Histoire du Mexique fera seul les frais de cet article. » On entrait d'abord dans » une grande place carrée & » fermée d'une muraille de pierre, » ou plusieurs couleuvres de relie, » entrelacées de diverses » manières au-dehors de la muraille, imprimaient de l'horreur, principalement à la vue du frontispice de la première porte, qui en était chargée, non sans quelque signification mystérieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontrait une espèce de chapelle, qui n'était pas moins affreuse, elle était de pierre, élevée de trente degrés, avec une terrasse en haut, où on avait planté sur un même rang, & d'espace en espace, plusieurs gros troncs d'arbres taillés également, qui soutenaient des perches qui passaient d'un arbre à l'autre; Ils avaient enfilé par les temples à chacune de ces perches, quelques crânes des malheureux qui avaient été immo-

lés, dont le nombre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, était toujours égal; parce que les Ministres du Temple avaient soin de remplacer celles qui tombaient par l'injure du tems.

» Les quatre côtés de la place avaient chacun une porte qui se répondaient, & étaient ouvertes sur les quatre principaux vents. Chaque porte avait sur son portail quatre statues de pierre, qui semblaient par leurs gestes montrer le chemin, comme si elles eussent voulu renvoyer ceux qui n'étaient pas bien disposés: elles tenaient le rang de Dieux Liminaires ou portiers, parce qu'on leur donnait quelques révérences en entrant. Les logemens des Ministres & des Sacrificateurs étaient appliqués à la partie intérieure de la muraille de la place, avec quelques boutiques qui en occupaient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de chose de sa capacité, si vaste, que huit à dix mille personnes y dansaient commodément aux jours de leurs fêtes les plus solennelles.

» Au centre de cette place s'élevait une grande machine de pierre, qui, par un tems serrein, se découvrait au-dessus des plus hautes tours de la ville. Elle allait toujours en diminuant, jusqu'à former une demi-pyramide, dont trois des côtés étaient en glacis, & le quatrième soutenait l'escalier: édifice somptueux, & qui avait toutes les proportions de la belle Architecture. Sa hauteur

» était de six vingt degrés, & sa
 » construction si solide, qu'elle
 » se terminait en une place de
 » quarante pieds en quarré, dont
 » le plancher était couvert fort
 » proprement de divers carreaux
 » de jaspe de toutes sortes de
 » couleurs. Les piliers ou appuis
 » d'une maniere de balustrade,
 » qui regnait autour de la place,
 » étaient tournés en coquille de
 » limaçon, & revêtus par les deux
 » faces de pierres noires sembla-
 » bles au jais, appliquées avec
 » soin, & jointes par le moyen
 » d'un bitume rouge & blanc, &
 » qui donnait beaucoup d'agré-
 » ment à cet édifice.

» Aux deux côtés de la balus-
 » trade, à l'endroit où l'escalier
 » finissait, deux statues de mar-
 » bre soutenaient, d'une maniere
 » qui exprimait fort bien leur
 » travail, deux grands chande-
 » liers d'une façon extraordinaire.
 » Plus avant une pierre verte
 » s'élevait de cinq pieds de haut,
 » taillée en dos d'âne, où l'on
 » étendait sur le dos le miséra-
 » ble qui devait servir de vic-
 » time, afin de lui fendre l'esto-
 » mac & d'en tirer le cœur. Au-
 » dessus de cette pierre, en face
 » de l'escalier, on trouvait une
 » chapelle, dont la construction
 » était solide & bien entendue,
 » couverte d'un toit de bois rare
 » & précieux, sous lequel ils
 » avaient placé l'idole de Virzi-
 » liputzli, sur un autel fort élevé,
 » entouré de rideaux. (*Voyez*
 » VIRZILIPUTZLI.) Tout proche
 » était l'autel du Dieu Tlaloch.

Les trésors de ce Temple étaient
 d'un prix inestimable : les mu-

railles & autels étaient couverts
 d'or & de pierres précieuses, sur
 des plumes de toutes les cou-
 leurs.

TEMPLIERS. Cet Ordre, le
 premier de tous les Ordres Mi-
 litaires, prit naissance vers l'an
 1118 à Jérusalem. Neuf person-
 nes s'associèrent pour défendre le
 saint Sépulcre, & pour protéger
 les pèlerins qui viendraient le vi-
 siter. Baudouin II, Roi de Jérusalem,
 touché de la piété de
 ces nouveaux Religieux, leur
 donna une maison auprès du Tem-
 ple, & de-là ils furent appelés
 Chevaliers du Temple, ou de la
 Milice du Temple, ou simplement
 Templiers. Ils prononcèrent les
 vœux de pauvreté, de chasteté &
 d'obéissance, entre les mains du
 Patriarche de Jérusalem; & par
 un quatrième vœu ils s'obligèrent
 à tenir les chemins libres pour
 tous les pèlerins qui entrepren-
 draient le voyage de Jérusalem.
 Le Pape Honorius II leur donna
 en 1125 la Règle de S. Bernard,
 & ordonna qu'ils porteraient l'ha-
 bit blanc; & en 1146, Eugene III
 ajouta une croix sur leurs man-
 teaux. Ils devaient entendre tous
 les jours l'Office divin, lorsque
 leur service militaire n'y mettrait
 point d'empêchement, faire mai-
 gre quatre jours de la semaine,
 & s'abstenir de chasser à l'oiseau
 ou autrement. Après la ruine du
 Royaume de Jérusalem en 1186,
 les Templiers se répandirent dans
 tous les Etats de l'Europe, & y
 acquirent d'immenses richesses;
 & en 1309 on comprait qu'ils y
 avaient neuf mille Couvens. ou
 Seigneuries. Une telle opulence

excita l'envie, & causa leur perte. Ils étaient débauchés, arrogans, & s'attirèrent l'inimitié de Philippe le Bel, qui entreprit de les détruire. Deux Chevaliers du Temple, chassés de l'Ordre, détenus dans les prisons de Toulouse pour des crimes qui méritaient la mort, & sur le point de la subir, furent les premiers accusateurs des Templiers, qui tous furent arrêtés dans le même jour, 13 Octobre 1309, dans toute l'étendue de la France. Deux cens témoins les accusèrent de renier Jésus-Christ, de cracher sur la croix, d'adorer une tête dorée montée sur quatre pieds, & d'obliger le novice, qui postulait pour être reçu dans l'Ordre, à baiser le Profès qui le recevait, à la bouche, au nombril, & à des parties que la pudeur ne permet pas de nommer; enfin à jurer de s'abandonner à ses confreres. On prétend qu'un grand nombre avouerent ces crimes; mais ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'on fit souffrir des tortures affreuses à plus de cent Chevaliers, qu'on en brûla vifs cinquante-neuf près de l'Abbaye saint Antoine de Paris; & que le grand Bailli, Jacques de Noy, & Guy, Dauphin, fils de Robert II, Dauphin d'Auvergne, Commandeur d'Aquitaine, furent jetés dans les flammes à l'endroit où est actuellement posée la statue équestre du Roi Henri IV. Mais avant leur supplice un d'eux harangua le peuple, & déclara que l'Ordre était innocent de tous les crimes qu'on lui imputait.

Les Templiers étaient sans doute insolens, présomptueux & enivrés

de leurs immenses richesses; ils menaient une vie molle, scandaleuse, & peu convenable à des Religieux; il fallait les réformer ou les supprimer; mais il ne fallait pas les livrer à d'horribles tortures.

TEMPOREL des Rois. Les écolles ont long-tems agité cette question, savoir, si le Pape & même l'Eglise ont un pouvoir direct ou indirect sur le Temporel des Rois, ou si ni l'un ni l'autre ne leur appartiennent en aucune manière.

Les Ultramontains avancent que la Puissance ecclésiastique a le pouvoir de disposer de tous les biens terrestres, des Royaumes mêmes & des Couronnes. Le Cardinal Bellarmin prétend que l'Eglise & le Pape en sa personne ont un pouvoir indirect sur le Temporel des Rois, & qu'ils sont l'un & l'autre en droit d'en disposer, lorsqu'ils ne peuvent par des peines spirituelles ramener les pécheurs. On fixe l'origine de cette opinion au Pontificat de Grégoire VII, qui vivait dans le onzième siècle.

« Ce Pape, dit M. de Fleuri,
 » né avec un grand courage, &
 » élevé dans la discipline monas-
 » tique la plus régulière, avait
 » un zèle ardent de purger l'Eglise
 » des vices dont il la voyait in-
 » festée; mais dans un siècle si
 » peu éclairé il n'avait pas toutes
 » les lumières nécessaires pour ré-
 » gler son zèle, & prenant quel-
 » fois de fausses lueurs pour des
 » vérités solides, il en tirait sans
 » hésiter les plus dangereuses con-
 » séquences. Le plus grand mal,
 » c'est qu'il voulut soutenir les

peines spirituelles par les tem-
 porelles qui n'étaient pas de
 sa compétence.... Les Papes
 avaient commencé plus de deux
 cens ans auparavant à vouloir
 régler par autorité les droits des
 Couronnes, Grégoire VII suivit
 ces nouvelles maximes, & les
 poussa encore plus loin, pré-
 tendant que comme Pape, il
 était en droit de déposer les
 Souverains rebelles à l'Eglise.
 Il fonda cette prétention prin-
 cipalement sur l'excommunica-
 tion. On doit éviter les excom-
 muniés, n'avoir aucun commerce
 avec eux, ne pas même leur
 dire *bon jour*, suivant l'Apôtre
 saint Jean; donc un Prince ex-
 communié doit être abandonné
 de tout le monde; il n'est plus
 permis de lui obéir, de rece-
 voir ses ordres, de l'approcher;
 il est exclu de toute société
 avec les Chrétiens. Il est vrai
 que Grégoire VII n'a jamais
 fait aucune décision sur ce point:
 Dieu ne l'a pas permis; il n'a
 pas prononcé formellement dans
 aucun Concile, ni par aucune
 Décrétale, que le Pape a droit
 de déposer les Rois; mais il
 l'a supposé pour constant, com-
 me d'autres maximes aussi peu
 fondées qu'il croyait certaines;
 par exemple, que l'Eglise ayant
 droit de juger les choses spi-
 rituelles, elle avait droit à plus
 forte raison de juger les tem-
 porelles; que le moindre exor-
 ciste est au-dessus des Empe-
 reurs, puisqu'il commande aux
 démons; que la Royauté est
 l'ouvrage du démon fondé sur
 l'orgueil humain, au lieu que

le Sacerdoce est l'ouvrage de
 Dieu; enfin que le moindre
 Chrétien vertueux est plus vé-
 ritablement Roi, qu'un Roi
 criminel, parce que ce Prince
 n'est plus un Roi, mais un Ty-
 ran. Maxime que Nicolas I.
 avait avancée avant Grégoi-
 re VII, & qui semble avoir été
 tirée du livre apocryphe des
Constitutions Apostoliques où
 elle se trouve expressément...
 c'est sur ces fondemens que Gré-
 goire VII prétendait en géné-
 ral que, suivant le bon ordre,
 c'était l'Eglise qui devait dis-
 tribuer les couronnes, & juger
 les Souverains, & en particu-
 lier, il prétendait que tous les
 Princes Chrétiens lui devaient
 prêter serment de fidélité, & lui
 payer tribut. (Dis. sur l'Hist.
 Eccles. n°. xvii & xviii.) «

L'Eglise Gallicane, qui dans
 tous les tems s'est distinguée par
 sa vénération envers le Saint Sié-
 ge, & par sa fidélité envers les
 Souverains, s'est toujours forte-
 ment opposée à la doctrine des
 Ultramontains. Ses Théologiens
 soutiennent ce principe vrai, que
 la puissance que Jésus-Christ a
 donnée à ses Apôtres & à leurs suc-
 cesseurs, est une puissance pu-
 rement spirituelle, & qui ne se
 rapporte qu'au salut éternel. Ils
 posent pour second principe, que
 l'Eglise ne peut changer ni dé-
 truire ce qui est de droit divin.
 Or, telle est d'une part la puis-
 sance des Souverains sur leurs peu-
 ples, & d'une autre l'obéissance
 que les peuples doivent à leurs
 Souverains.

Tous les Docteurs de l'Eglise en-

seignent : 1°. que la puissance séculière vient immédiatement de Dieu, & ne dépend que de lui seul : 2°. qu'on doit obéir aux Princes, même quand ils abusent visiblement de leur puissance ; & qu'il n'est jamais permis à leurs sujets de prendre les armes contre eux : 3°. que les Princes ont reçu de Dieu le glaive matériel pour exercer la justice vindicative, & contenir les méchans, & que l'Eglise n'a reçu qu'un glaive spirituel pour exercer sa puissance sur les ames.

Les souverains Pontifes ont reconnu cette vérité. » Il y a deux » puissances, dit le Pape Gélase I, écrivant à l'Empereur Anastase, qui gouvernent le monde, l'autorité des Pontifes & la puissance Royale. . . . Sa- » chez que, quoiqu'il vous présidez au genre humain dans les choses temporelles, vous devez cependant être soumis aux Ministres de Dieu dans tout ce qui concerne la religion : car si les Evêques se soumettent aux loix que vous faites touchant le temporel, parce qu'ils reconnaissent que vous avez reçu de Dieu le gouvernement de l'Empire, avec quelle affection ne devez-vous pas obéir à ceux qui sont préposés pour l'administration de nos saints mystères ? »

Innocent III, (Cap. *Per venerabilem*) dit expressément, que le Roi de France ne reconnaît point de supérieur pour le temporel. On doit lire sur ce sujet important la Déclaration du Clergé de France en 1682, & consulter l'ouvrage de M. Dupin & celui de M. Bosuet.

TEMS. Les anciens ont divinisé le tems, & Saturne en était ordinairement le symbole. Il était représenté avec des ailes & une faux ; toutes les parties du tems étaient personnifiées : on distinguait le siècle, la génération ou l'espace de trente ans, le lustre, l'année, les saisons, les mois, les jours & les heures, & dans leurs images qui étaient portées dans les cérémonies religieuses, on les reconnaissait à leurs attributs.

TEMS des apprentissages à Londres, & engagements des domestiques. Ceux qu'on appelle *Menial servants*, font avec leurs maîtres un engagement d'une ou de plusieurs années, & la loi exige qu'il ne puisse être rompu, qu'après l'année révolue, si le nombre des années est déterminé. Tant que cet engagement subsiste, le maître est dans l'obligation de nourrir & de vêtir son domestique, soit qu'il le fasse ou ne le fasse pas travailler. Le domestique ne peut pas se retirer avant le tems de l'expiration de son engagement, mais aussi le maître ne peut pas le renvoyer, & si ce dernier le fait, il doit donner au premier son congé par écrit & lui payer trois mois d'avance de ses gages.

Le tems de l'apprentissage dure sept ans en Angleterre, & les loix ont ordonné qu'aucun orphelin ou pauvre ne puisse être mis en apprentissage, s'il n'a pas vingt-quatre ans au moins, qu'avec le consentement de deux Juges, qui doivent auparavant de le donner, s'informer des mœurs, du caractère & de la capacité du maître.

Sans de fortes raisons, l'enfant de la Paroisse, c'est-à-dire, celui de l'entretien duquel elle est chargée, ne peut être refusé pour apprentif par aucun maître ; mais si l'apprentif quelconque a à se plaindre de son maître, & qu'il en porte la plainte au Juge, le Juge, s'il la trouve fondée, peut casser l'engagement & ordonner la restitution d'une partie de la somme donnée au maître pour le tems de l'apprentissage. » Si un apprentif, dit M. Blackstone dans son commentaire sur les loix Anglaïses, pour lequel il a été payé une somme au dessous de dix livres sterling, s'enfuit de chez son maître & qu'on le reprenne, il est obligé de servir autant de tems qu'a duré son absence, & le maître est toujours dans le droit de le forcer à compléter les sept années de son apprentissage. «

Une autre espece de domestiques, sont les journaliers ou semainniers qui s'engagent pour les travaux de la campagne ; ils sont partie, disent les loix Anglaïses, de la famille du Laboureur ; les mêmes loix permettent :

1°. De prendre même contre leur gré, pour les travaux de la campagne, tous ceux qui sont sans état, & n'ont pas de biens en possession.

2°. Elles fixent le tems que doit durer leur travail.

3°. Elles autorisent les Juges ou le Shérif du lieu à fixer le prix de leur salaire.

4°. Elles ordonnent que ceux d'entre eux qui désertent seront punis.

5°. Dans le cas où ces salariés voudraient exiger au dessus de ce qui leur est dû, les loix les condamnent à payer une amende.

Les Intendans de maisons, les Facteurs des Marchands, les Bailiffs des Seigneurs, sont en Angleterre réputés domestiques, mais qui méritent plus d'égards que les autres domestiques.

TENANT. Terme de blason, qui signifie support ou soutient des écus & des armoiries, avec cette différence que les Tenans sont seuls & les supports sont doubles.

Les premiers Tenans ont été des troncs ou des branches d'arbres, auxquels les écussons étaient attachés ; ensuite on a représenté les Chevaliers tenans eux-mêmes leur écu attaché à leur cou, ou sur lequel ils s'appuyaient.

L'origine des Tenans vient de ce qu'autrefois dans les Tournois, les Chevaliers faisaient porter leur écu par des valets déguisés en ours, en lions, en monstres, en mores, en sauvages, ou en Dieux de la fable.

TÉNARE, promontoire de la Laconie, où dans un bois sacré, on avait élevé un Temple à Neptune. Assez proche de cet édifice, se trouvait un abîme ou prodigieuse caverne, dont l'entrée était très obscure, & c'est par là qu'il a plu aux Mythologues de faire descendre Orphée & Hercule dans les sombres demeures de Pluton. Un serpent à qui cette caverne servait de repaire, fut appelé le chien des Enfers, parce que quelconque en était mordu, perdait la vie. Sur ce promontoire de La-

conie, on célébrait toutes les années des fêtes en l'honneur de Neptune, surnommé Ténarien.

TÉNÉDOS, île de l'Archipel dans l'Anatolie. Ce fut derrière cette île que les Grecs cachèrent leur flotte, lorsqu'ils feignirent d'abandonner le siège qu'ils avaient mis devant Troie. On prétend que la capitale de cette île fut fondée par Ténès, fils de Cygnus, Roi de Colones dans la Troade; & les anciens auteurs rapportent à ce sujet les circonstances suivantes. La femme de Cygnus, dirent-ils, s'étant plaint à son mari d'avoir été violée par son beau-fils, & ayant présenté pour témoin de cette infâme action un certain joueur de flûte; Cygnus fit mettre dans un coffre Ténès & sa chère sœur Hémithée, & les abandonna aux flots, à la fureur desquels sans doute ils échapperent. Ténès mena une colonie dans l'île; & lui donna son nom; dans la suite ce fondateur reçut les honneurs divins, & on lui éleva des Temples, qui furent expressément fermés à tous les joueurs de flûte. Il fit des loix & prononça la peine de mort contre les adulteres; lorsqu'on le consulta pour savoir ce qu'on ferait de son fils qui était tombé dans ce crime, il répondit; *que la loi soit exécutée*. Derrière la chaire des Juges de Ténédos, il y avait toujours un homme tenant une hache, prêt de couper la tête sur le champ à quiconque serait convaincu d'adultere, de fausse accusation capitale, ou de quelque autre grand crime.

Les femmes de Ténédos passaient toutes les Grecques en beau-

té, ainsi que celles de Lesbos. Il y avait dans ces deux îles des Juges établis pour décider de la beauté des femmes. Dans une ville du Péloponèse, toutes les années il se faisait une dispute de beauté, & la femme qui l'emportait sur ses rivales, recevait un prix de la main des Magistrats. Si nous en pouvons croire Théophraste, à Elée les hommes disputaient aussi le prix de la beauté.

TENSONS, Questions galantes sur l'amour que proposaient nos anciens Poètes, & qui donnaient naissance à la célèbre *Cour d'Amour*. On ne pouvait appeller des jugemens de ce Tribunal. A l'imitation de la Cour d'Amour de Provence, les Picards tinrent longtemps leurs *plaid's & jeux sous l'ormel*.

TENTATIVE. Nom. que l'on donne à une thèse, que dans les Universités de France, un Candidat est obligé de soutenir pour donner une preuve de sa capacité dans les matières théologiques. S'il répond convenablement aux difficultés qu'on lui propose, on lui confère le degré de Bachelier.

TENTE. On ne sait point quel est le premier peuple qui a fait usage des tentes pour se mettre à l'abri des injures de l'air. Les Tartares & les Arabes; qui sont des peuples errans, logent toujours sous des tentes. Les Hébreux qui vécurent pendant quarante années dans le désert; s'y servirent de tentes; les Romains ne quitterent jamais cet usage, qui fut constamment adopté par toutes les nations de l'Europe; cependant la

coutume de se servir de ces sortes de pavillons portatifs s'était presque perdue, & ce n'est guères que depuis Louis XIV, que les Cavaliers & les soldats Français ont des tentes. Avant le regne glorieux de ce Monarque, les armées se cantonnaient dans les villages, ou se barraquaient en pleine campagne.

TÉRAMO. Nous ne faisons mention de cette ville d'Italie, dans le Royaume de Naples, que parce qu'elle a donné naissance à Jacques Palladino, auteur Ecclésiastique du quatorzième siècle, connu sous le nom d'Ancharano, & même sous celui de Tera-mo. Un Roman de piété que cet Archevêque de Florence & Légat du Saint Siège en Pologne, composa sous le titre, *Jacobi de Ancharano, processus Luciferi contra Ihesum, coram judice Salomone*, lui acquit la plus grande réputation dans ce tems d'ignorance.

Palladino, après avoir exposé que la chute de l'homme avait obligé Jésus-Christ à mourir pour la rédemption du genre humain, suppose que son ame descendit aux enfers immédiatement après sa mort; y entra triomphante; en délivra les âmes des bienheureux, enchaîna Lucifer, & mit en fuite les Démon.

Dans cette extrémité, les Diables se rassemblent, ils choisissent Bélial pour leur procureur, & ce Ministre infernal se présente devant le trône de Dieu, & lui demande justice contre Jésus, qu'il traite de perturbateur & d'usurpateur. Dieu nomme Salomon pour juger cette affaire, & Jésus cité

devant Salomon, prend Moïse pour son procureur. Bélial consent que Moïse plaide contre lui, après lui avoir reproché amèrement le meurtre de l'Egyptien.

D'abord Moïse expose les moyens de défenses, & propose de faire entendre les témoins: ils arrivent, & Salomon leur fait prêter serment sur les Evangiles, qu'ils ne disent rien que de véritable: absurdité qui pourrait être plaisante, si elle ne portait pas sur ce que nous avons de plus sacré.

Bélial récuse tous les témoins: Abraham à cause de son concubinage public; Isaac, à cause de son parjure; Jacob, à cause de ses fraudes; David, à cause de son meurtre & de son adultère; Virgile, à cause qu'il s'était laissé suspendre d'une tour & exposer à la risée du peuple par une femme; Hippocrate, à cause du meurtre de son neveu; & Aristote, à cause du vol des papiers de Platon. Jean-Baptiste est le seul contre lequel Bélial n'oppose aucun motif de récusation.

La cause se plaide; le procureur de l'enfer est condamné par Salomon, & aussi-tôt il en appelle à Dieu, qui lui donne pour souverain Juge, Joseph le Patriarche, devant qui l'affaire est long-tems discutée; après quoi sur la proposition de David, on prend pour arbitres l'Empereur Auguste & le Prophète Jérémie pour Bélial, & Aristote & le Prophète Isaïe, pour Moïse. L'Arrêt est prononcé & les deux parties s'attribuent l'avantage; après la décision de ce procès, Jésus donne ses instructions

à ses Disciples & monte au ciel.

Ce livre, peut-être composé avec les meilleures intentions, n'est rempli que de turlupinades dégoûtantes; & s'il avait été imaginé dans un siècle plus instruit, on aurait raison de croire qu'il n'aurait été écrit que pour tourner la Religion en ridicule. Moïse y paraît toujours en colère & prêt à vomir des injures contre son adversaire, tandis que Bélial se contente d'exposer ses raisons avec sang froid, & qu'il ne cesse de railler Moïse. Le bon Archevêque a fait de la Vierge une babillarde, à laquelle Jésus est obligé de dire avec une sorte de sévérité: *O Mater! dimitte ipsum dicere, quia incivile est, nisi eum totâ lege perspecta aliquid judicare, vel respondere permiseris.*

Tels étaient nos graves ancêtres.

*Qui follement zélés en leur simplicité,
Jouaient les Saints, la Vierge,
& Dieu par piété.*

La traduction de ce livre a paru en France sous le titre de procès fait & démené entre Bélial, Procureur d'Enfer, & Jésus, fils de la Vierge Marie, traduit de latin en commun langage, par vénérable & discrète personne Frère Pierre Farger, de l'Ordre des Augustins.

TÉRATOSCOPIE, sorte de divination par l'apparition & la vue des monstres, des prodiges, des spectres & des phantômes. Ce fut par cet art qu'on dit que Brutus, le meurtrier de César, en

voyant un spectre se présenter à lui dans sa tente, augura qu'il perdrait la bataille de Philippe. Ce fut aussi par la tératoscopie que Julien se trouvant à Paris, souffrit que son armée le proclamât Auguste. Il débita que le Génie de l'Empire lui était apparu, & qu'il l'avait sollicité, & comme forcé de ne pas s'opposer à la volonté des soldats. Cet art prétendu offrait un beau champ à la politique & à l'ambition.

TÉRENTE. C'était le nom d'un lieu, situé dans le champ de Mars, assez près du Capitole, où se trouvait un temple de Pluton & de Confus, & un autel souterrain consacré à Pluton & à Proserpine; cet autel n'était découvert que pour la célébration des jeux séculaires. Nous trouvons dans Valère Maxime, l. II. ch. IV. la manière dont cet autel fut découvert. » Les deux fils & la fille d'un certain Valésius étaient, dit-il, » attaqués d'une maladie désespérée; leur père pria ses Dieux » lares de détourner sur lui-même » la mort qui menaçait ses enfans; » il lui fut répondu qu'il obtiendrait le rétablissement de leur » santé, si en suivant le cours du » Tibre, il les conduisait jusqu'à » Térante. Il prit un verre, puisa » de l'eau dans le fleuve, & la » porta où il aperçut de la fumée, » mais n'y trouvant point de feu, » il en alluma avec des matières » combustibles, chauffa l'eau qu'il » avait, la fit boire à ses enfans, » & elle les guérit. » Après cette guérison miraculeuse, les enfans de Valésius dirent à leur père qu'il leur était apparu en songe un Dieu

qui leur avait ordonné de célébrer des jeux nocturnes en l'honneur de Pluton & de Proserpine, & de leur immoler des victimes rousses. Valésius n'eut rien de plus pressé que d'obéir, il creusa la terre & trouva un autel tout bâti avec une inscription qui marquait qu'il était consacré aux Dieux infernaux.

Les jeux Térrentins se célébraient à Rome de cent ans en cent ans, & l'on y immolait des bœufs noirs à Pluton & à Proserpine.

TERME. C'est le plus ancien des Dieux qu'adorèrent les Romains, & il doit être de l'invention de Numa, qui après avoir fait au peuple la distribution des terres, lui bâtit un petit Temple sur la Roche Tarpéienne. On fait que dans la suite Tarquin le superbe ayant voulu bâtir un Temple à Jupiter sur le Capitole; tous les Dieux qui y étaient logés, cédèrent la place d'assez bonne grace au maître de la foudre, & que le Dieu Terme fut assez tenace pour résister, de sorte qu'on prit le parti de le laisser dans l'enceinte du nouveau Temple. Cette fable était bien capable de persuader aux Romains, qu'il n'y avait rien de plus sacré que les limites des champs, aussi dévouait-on aux Furies ceux qui étaient assez hardis pour les changer, & il était permis de les tuer. On honorait ce Dieu, qui ne fut d'abord qu'une grosse pierre quarree ou une souche, & à qui on donna dans la suite une tête humaine: on l'honorait, dis-je, par des sacrifices d'agneaux & de truies, & par des libations de vin & de lait: on lui

présentait pour offrandes des fruits & des gâteaux de farine nouvelle.

TERMINISTES. Hérétiques qui ont pris naissance dans le sein même de l'hérésie de Calvin, & qui forment une secte séparée, dont les Luthériens & les Calvinistes ont de l'horreur; leurs opinions monstrueuses peuvent se réduire aux cinq suivantes: savoir,
 » 1°. Qu'il y a beaucoup de per-
 » sonnes dans l'Eglise & hors l'E-
 » glise, à qui Dieu a fixé un cer-
 » tain terme avant leur mort, au
 » bout duquel terme Dieu ne veut
 » plus qu'elles se sauvent, quel-
 » que long que soit le tems qu'el-
 » les ont encore à vivre après ce
 » terme. 2°. Que c'est par un dé-
 » cret impénétrable que Dieu a
 » fixé ce terme de grace. 3°. Que
 » ce terme une fois expiré, Dieu
 » ne leur offre plus les moyens de
 » se repentir ou de se sauver, mais
 » qu'il retiré de sa parole tout le
 » pouvoir de les convertir. 4°. Que
 » Pharaon, Saul, Judas, la plu-
 » part des Juifs & beaucoup de
 » Gentils ont été de ce nombre.
 » 5°. Que Dieu souffre encore
 » beaucoup de gens de cette sorte,
 » & même qu'il leur confère des
 » grâces après l'expiration du ter-
 » me, mais qu'il ne le fait pas
 » dans l'intention de les conver-
 » tir. « On frémit en parcourant
 des impiétés si contraires à la bon-
 té de Dieu, si opposées à l'écri-
 ture & dont la moindre est capa-
 ble de détruire toutes les vertus
 chrétiennes.

TERNAIRE. (nombre) Il était en grande recommandation chez les payens, & ils le regardaient
 comme

comme un nombre parfait : on en apporte pour preuve qu'ils attribuaient à leurs Dieux un triple pouvoir, témoin les *tria Virginis ora Diana*, le trident de Neptune, le Cerbere à trois têtes, les trois Parques, les trois Furies, les trois Graces, &c. Il est certain que le nombre de trois était particulièrement employé dans les lustrations & les cérémonies les plus religieuses des Grecs & des Romains.

TERNATE. (isle de) Autrefois dans l'isle de Ternate, il était expressément défendu de parler de religion; les Prêtres même n'osaient proférer le nom de Dieu. Par une loi expresse, il ne devait y avoir qu'un seul Temple dans toute l'étendue de l'isle, & dans ce Temple, on ne remarquait ni autel, ni statue, ni aucune image; cent Prêtres, auxquels la nation avait assigné des revenus considérables, desservaient ce Temple, sans chanter ni parler. Lorsqu'ils étaient assemblés, un d'entre eux montrait du doigt au peuple une Pyramide sur laquelle étaient gravées ces paroles :

„ Mortels ; adorez Dieu : aimez vos freres , & rendez-vous utiles à la patrie. “

TERRE. (la) Presque toutes les nations payennes ont personifié la Terre, & lui ont rendu un culte religieux. Elle avait un fameux Temple à Sparte, & on lui sacrifiait à Athènes, comme à une Divinité qui présidait aux nœces. Les peuples de l'Achaïe lui avaient aussi élevé un Temple sur les bords

Tome IV.

du fleuve Crathis; ils l'appelaient la Déesse au large sein; sa statue était de bois, on lui nommait pour Prêtresse une femme, qui dès cet instant, était obligée de garder la chasteté; elle ne devait avoir été mariée qu'une seule fois, & pour s'assurer de cette vérité, on lui faisait subir l'épreuve de boire du sang de taureau. Si elle se rendait coupable de parjure, ce sang devenait pour elle un poison mortel. Le premier Temple bâti par les Romains en l'honneur de la Déesse Tellus ou la Terre, est de l'an de Rome 268.

TERRE de feu. (isles de la) Les habitans de ces isles sont d'un très bon naturel; ils sont blancs comme les Européens, mais ils se défigurent le corps & le visage en se les couvrant de diverses sortes de couleur. Leur habillement consiste en quelques peaux d'animaux & des colliers d'écailles de moules blanches & reluisantes. Leur nourriture ordinaire est une certaine herbe qui croît dans le pays, & dont la fleur ressemble assez à celle de nos tulipes. Ces insulaires ont pour armes des arcs & des flèches, & un couteau de pierre aiguë. Leurs cabanes sont construites de branches d'arbres entrelacées, & leurs canots composés d'écorces de gros arbres : ils contiennent sept à huit hommes au plus.

TESCA. Nom de certains lieux fourrés de ronces, sauvages & inaccessibles, destinés à prendre les augures, en considérant le vol des oiseaux. On trouve dans Varon que les *Tesca* étaient des endroits inhabités à la campagne &

A a

toujours consacrés à quelques Divinités.

TESCATILPUTZA. C'était le nom que portait chez les Mexiquains le Dieu de la Pénitence. Il tenait le second rang entre les Divinités, & ces idolâtres l'invoquaient pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette idole était placée sur une espee d'autel, & faite d'une pierre noire, aussi luisante que le marbre poli. A la levre inférieure elle portait des anneaux d'or & d'argent, avec un petit tuyau de cristal, d'où sortait une plume verte ou bleue. La tresse de ses cheveux était d'or bruni d'où pendait une oreille d'or, symbole des prières des pécheurs & des affligés. Entre cette oreille & l'autre, on voyait sortir des aigrettes, & la statue avait au cou un gros lingot d'or qui lui descendait sur le sein. Ses bras étaient couverts de chaînes d'or; une grande pierre verte lui tenait lieu de nombril; elle portait dans la main un chassemouche de plumes vertes, bleues & jaunes, qui sortaient d'une plaque d'or si bien brunie, qu'elle faisait l'effet d'un miroir, ce qui signifiait que d'un seul coup d'œil le Dieu voyait tout ce qui se passait dans l'univers. Les quatre dards posés dans sa main droite marquaient les châtimens qui attendent les pécheurs.

Tescatilputza était le Dieu le plus redouté des Mexiquains, il savait tous leurs crimes & ils tremblaient qu'il ne les révélât; de quatre ans en quatre ans, on célébrait un jubilé en son honneur, & il y avait un pardon général.

TESSARACOSTON. C'est ain-

si que l'on nommait une cérémonie religieuse que ne manquaient jamais d'observer les femmes Grecques le quatorzième jour après leurs couches. Elles se rendaient au Temple de la Divinité qu'elles avaient implorée pendant leurs souffrances, & lui faisaient quelques présens, comme un témoignage sensible de leur reconnaissance, pour le secours qu'elles en avaient reçu.

TEST. (serment du) C'est une déclaration ou protestation publique sur certains chefs de religion & de gouvernement, que les Rois d'Angleterre & les Parlemens exigent de ceux qui prétendent aux charges de l'Eglise & du Royaume. On y joint des loix pénales contre ceux qui refusent de prêter le serment: tel est celui des Ecclésiastiques.

» Je N. déclare ici sans dissimulation que j'approuve & consens, soit en général, soit en particulier, à tout ce qui est compris dans le livre intitulé: » *le livre des communes prières, de l'administration des sacrements, & aux exercices & cérémonies de l'Eglise, suivant l'usage de l'Eglise Anglicane.*

» *Loi pénale.* Celui qui sera en demeure de faire cette déclaration, sera entièrement déchu de toute promotion Ecclésiastique. » Tous les Doyens, Chanoines, Prébendaires, Maîtres, Chefs, Professeurs, &c. ne seront point admis à leur emploi, qu'ils n'aient fait cette protestation.

» *Test du serment de Primatie.* » Je N. confesse & déclare pleinement convaincu en ma con-

» science, que le Roi est le seul
 » Souverain de ce Royaume, &
 » de toutes les puissances & Sei-
 » gneuries, aussi bien dans les
 » choses spirituelles & Ecclésiastiques
 » que temporelles, & qu'au-
 » cun Prince étranger, Prélat,
 » Etat ou Puissance, n'a & ne
 » peut avoir nulle juridiction ni
 » prééminence dans les choses Ec-
 » clésiastiques de ce Royaume.

» *Loi pénale.* Personne ne pour-
 » ra être reçu à aucune charge ou
 » emploi, soit pour le spirituel,
 » soit pour le temporel : il ne sera
 » non plus admis à aucun ordre
 » ou degré de Doctorat, qu'il n'ait
 » prêté ce serment, à peine de
 » privation dudit office ou em-
 » ploi.

Ces sermens de Tests imposés
 par Henri VIII, varierent pour
 la forme jusqu'au règne de Char-
 les II, qui les révoqua & accorda
 la liberté de conscience, & ils ne
 furent rétablis qu'après la révolu-
 tion qui détrôna le Roi Jacques II
 en 1688, on ajouta au serment du
 Test la formule suivante.

» Moi, N. j'atteste, justifie &
 » déclare solennellement & sin-
 » cèrement en la présence de Dieu,
 » que je crois que dans le sacre-
 » ment de la Cène du Seigneur,
 » il n'y a aucune transubstantia-
 » tion du pain & du vin dans le
 » corps & le sang de Jésus-Christ,
 » dans & après la consécration
 » faite par quelque personne que
 » ce soit, & que l'invocation ou
 » adoration de la Vierge Marie,
 » ou de toute autre Saint, & le
 » sacrifice de la Messe, de la ma-
 » nière qu'ils sont en usage à pré-
 » sent dans l'Eglise de Rome, est

» superstition & idolatrie.

On exige que ce serment soit
 fait sans aucune réticence, ou
 restriction mentale.

TESTAMENT. Déclaration
 que fait une personne des choses
 qu'elle prétend être exécutées après
 sa mort. Quelques auteurs rap-
 portent que Noé, par ordre de
 Dieu, fit son Testament, dans le-
 quel il partagea la terre à ses trois
 fils, & les livres sacrés nous cer-
 tifient que l'usage des Testamens
 avait lieu long-tems avant la loi
 de Moïse. Abraham, avant qu'il
 eût un fils, voulut faire son hé-
 ritier le fils d'Eléazar, son Inten-
 dant, & ensuite après avoir don-
 né tous ses biens à Isaac, ce même
 Patriarche fit des legs particu-
 liers aux enfans de ses concubines.
 Les Hébreux faisaient des Testa-
 mens, mais ils ne pouvaient tes-
 ter pendant la nuit; il leur était
 permis de distribuer leurs biens à
 volonté entre leurs enfans, & mê-
 me de faire des legs à des étran-
 gers; toutefois les immeubles lé-
 gués devaient revenir aux héri-
 tiers légitimes, après l'année du
 jubilé. Vraisemblablement les
 Egyptiens reçurent des Hébreux,
 leurs captifs, l'usage des Testa-
 mens. Les Grecs empruntèrent cette
 coutume des Egyptiens, & les Ro-
 mains la prirent à leur tour des
 Grecs, d'où elle se répandit chez
 les autres nations. Dans les pre-
 miers tems de Rome, lorsque l'E-
 tat jouissait de la paix, on convo-
 quait l'assemblée du peuple deux
 fois chaque année, & là chacun
 testait publiquement : c'est ce
 qu'on appelait Testament *calatis*
comitiis; les fils de famille & les

femmes qui n'avaient point encore le droit de tester, n'entraient point dans les comices. Le Testament qu'on nommait *in procinctu*, était celui que faisaient les soldats avant que de partir pour la guerre. Un peu plus tard, ces deux manières de tester cessèrent d'être en usage, & l'on introduisit la forme de Testament *per as & libram*, comme qui dirait *par poids & argent*; le Testateur faisait venir un acheteur, nommé par cette raison *emptor familiae*; celui-ci donnait de l'argent à un peseur, appelé *Libripens*, qui pesait cet argent en présence de cinq témoins mâles, puberes & citoyens Romains, & après cette formalité, la famille était censée vendue à l'héritier futur; mais comme il arrivait souvent que l'héritier appartenait à la vie du vendeur, on prit dans la suite la précaution de faire acheter la succession par un tiers, & par un écrit séparé, l'on déclarait le nom de l'héritier. Une autre formalité, appelée *nuncupatio*; était la déclaration publique de la volonté, écrite en ces termes sur des tables de cire, encadrées dans d'autres tablettes de bois : » *hæc uti his tabulis ceris-*
» *ve scripta sunt, ita lego, ita*
» *testor: itaque vos quiritæ tes-*
» *timonium præbitote.* « En prononçant ces mots, le Testateur touchait les témoins par le bout de l'oreille, que l'on prétendait être consacrée à la mémoire. Cette vente imaginaire fut en usage jusqu'au règne de Constantin; quelquefois les Romains testaient en présence de leurs Officiers municipaux, & cette forme de tester a

encore lieu dans quelques-uns de nos pays coutumiers.

TESTAMENT. (ancien & nouveau) Saint Paul (Ép. aux Hébr. chap. ix. v. xv. & suiv.) en parlant du terme grec qui signifie proprement *le Testament* d'une personne qui fait connaître ses dernières volontés, dit ces paroles.
» Jésus-Christ est le médiateur du
» Testament nouveau, afin que
» par la mort qu'il a soufferte
» pour expier les iniquités qui se
» commettaient sous le premier
» Testament, ceux qui sont ap-
» pellés de Dieu, reçoivent l'hé-
» ritage éternel qu'il leur a pro-
» mis: car où il y a un Testa-
» ment, il est nécessaire que la
» mort du Testateur intervienne,
» parce que le Testament n'a lieu
» que par la mort, n'ayant point
» de force, tant que le Testateur
» est en vie; c'est pourquoi le
» premier même ne fut confirmé
» qu'avec le sang. «

Dieu a fait plusieurs alliances avec les hommes, comme avec Adam, Noé, Abraham, mais on ne leur donne pas le nom de Testament, ce titre est particulièrement appliqué aux deux alliances que Dieu a faites avec les hommes par le ministère de Moïse, & par la médiation de Jésus-Christ.

Les livres de l'ancien Testament sont au nombre de quarante-cinq, savoir, la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, Josué, les Juges, Ruth, les quatre livres des Rois, le premier & le second livre des Paralipomènes, le premier & le second livre d'Eldras ou Néhémie, Tobie, Judith, Esther, Job, les

Pseaumes, les Proverbes, l'Ecclesiaste, le Cantique des Cantiques, la Sagesse, l'Ecclesiastique, Isaïe, Jérémie & Baruch, Ezéchiel, Daniel, Osée, Joël, Amos, Abdias, Nahum, Jonas, Michée, Habacuc, Sophronie, Aggée, Zacharie, Malachie, le premier & le second livre des Machabées.

Les livres du nouveau Testament déclarés canoniques par le Concile de Trente, aussi-bien que les précédens, sont au nombre de vingt-sept, savoir : les quatre Evangélistes, Saint Mathieu, Saint Marc, Saint Luc, Saint Jean ; les Actes des Apôtres, les Epîtres de Saint Paul, savoir, aux Romains, première & deuxième aux Corinthiens, aux Galates, aux Ephésiens, aux Philippiens, aux Colossiens ; première & deuxième aux Thessaloniens ; première & deuxième à Timothée, à Tite, à Philémon, aux Hébreux ; les Epîtres Canoniques au nombre de sept : première de Saint Jacques, première & seconde de Saint Pierre, première, seconde & troisième de Saint Jean, première de Saint Jude, Apôtre, l'Apocalypse de Saint Jean.

TÊTE couverte. L'usage était en France autrefois d'avoir la tête couverte devant le Roi ; lorsque le Monarque faisait l'honneur d'adresser la parole à quelque Courtisan, celui-ci devait seulement baisser son chaperon. Cette coutume existait encore, lorsque Charles VIII passa en Italie ; mais elle cessa peu à peu par le refus que firent les Seigneurs Napolitains de se couvrir devant le Roi. Vers la fin du regne de Louis XII,

nos Seigneurs Français commencerent à s'accoutumer à avoir la tête découverte, mais ils prirent l'usage de porter certaines coëffes ou béguins, qui devaient être assez ridicules ; enfin sous François I, tous les Courtisans cesserent de se couvrir la tête, ni chez le Roi, ni dans les compagnies.

TÊTE-plate. Nom que l'on donne aux peuples qui habitent le long de la rivière des Amazones. Ce sobriquet leur vient de la bizarre coutume qu'ils ont de presser entre deux planches le front des enfans qui viennent de naître, pour les faire d'autant mieux, disent-ils, ressembler à la pleine lune.

TÊTE-rondé. Sobriquet que les Anglais donnerent sous Charles I, en 1641, aux partisans du peuple, qui prétendaient exclure les Evêques de la Chambre haute. Comme la populace se répandait dans les rues de Londres & de Westminster en criant, *point d'Evêques*, & que la plupart des apprentifs qui la composaient, portaient leurs cheveux coupés en rond ; la Reine en remarqua un nommé Barnadiston, & s'écria, ô la belle tête-ronde ! Il n'en fallut pas davantage pour faire donner le nom de Tête-ronde aux Parlementaires de la Chambre basse, & celui de Cavalier, fut attribué aux partisans du Roi ; ces deux sobriquets durerent jusqu'au rétablissement de Charles II, & ils cédèrent la place aux noms de Tories & de Whigs, qui sont les mots de ralliement pour ou contre la Cour.

TÊTES. (courir les) Exercice
A a iij

à cheval, qui se fait en quatre courses à toute bride. Dans la première, on s'efforce d'enlever avec une lance une Tête de carton posée sur un poteau. Dans la seconde, on lance un dard contre une tête semblable. Dans la troisième, on lance un dard contre une Tête de Méduse peinte sur un rond de bois. Enfin, la quatrième course consiste dans l'action de relever de terre une Tête avec la pointe de l'épée.

TÉTRALOGIE. On nommait ainsi quatre pièces dramatiques du même auteur, dont les trois premières étaient des tragédies, & devaient avoir chacune pour sujet les aventures du même héros, & la quatrième devait être satyrique ou bouffonne. Ces grands ouvrages se composaient pour disputer la couronne de la poésie aux Dionysiaques, aux Lénées, aux Panathénées, & aux Chytiaques, fêtes, qui toutes, à l'exception des Panathénées, dont Minerve était l'objet, étaient consacrées à Bacchus. Quand Sophocle, tout jeune, donna sa première pièce, il s'éleva une telle rumeur entre ses partisans & ceux d'Eschyle, son concurrent, que Cunon fut obligé d'entrer dans le théâtre avec ses Collègues, de faire des libations à l'honneur des Dieux, de prendre pour juges dix spectateurs choisis dans chaque tribu, & de leur faire prêter serment avant qu'ils adjugeassent la couronne. Elle fut donnée à Sophocle, & Eschyle de rage, passa en Sicile, où il mourut bientôt après.

Les Romains n'ont jamais con-

nu les Tétralogies des Grecs.

TEUTONIQUE. (Ordre) Cet Ordre a la même origine que l'Ordre des Chevaliers de Malthe. Un Allemand touché de la misère de ses compatriotes dans la Palestine, bâtit pour eux un hôpital; l'entreprise prospéra, & cet établissement fut confirmé en 1192, par une bulle du Pape Célestin III. En recevant un Chevalier Teuton, la coutume était de lui dire, lorsqu'on lui présentait le manteau blanc, avec la croix noire, qui est l'uniforme de l'Ordre : » Nous vous promettons de vous » donner, tant que vous vivrez, » de l'eau, du pain & un ha- » bit. «

THAHAMURATH. Nom que les historiens orientaux donnent au troisième Monarque de Perse de la dynastie fabuleuse des Pischadiens. Ils lui attribuent l'invention de toutes les armes, & lui accordent le surnom de *Divbend*, c'est-à-dire, le vainqueur des dives ou géans, espèce de créature entre l'homme & le démon, suivant leur mythologie. Ils avancent qu'il fut le fondateur des villes de Babylone, de Ninive & d'Ispahan, qu'il établit la liberté de conscience dans ses vastes Etats, & que sous son règne, qui se rapporte au tems des Patriarches Seth & Enoch, avant le déluge, l'idolâtrie se répandit dans presque toutes les parties de l'orient. Cette époque de l'idolâtrie est assez conforme à celle que plusieurs Chrétiens lui donnent, fondés sur ce passage de la Genèse : *tunc incœptum est invocari in nomine Domini.*

On raconte de Thahamurath, qu'une grande famine étant survenue en Perse, il ordonna que les personnes riches ne feraient qu'un seul repas par jour, & qu'elles distribueraient aux pauvres le prix de celui qu'elles retrancheraient, par ce moyen il conserva la vie aux uns & aux autres. Telle est, disent plusieurs auteurs, l'origine du jeûne, qui depuis a été institué dans toutes les religions.

THAIM. C'est ainsi qu'on appelle en Turquie la somme d'argent & les provisions que le Grand Seigneur accorde par jour aux Princes qui obtiennent un asile dans ses États. Le Thaim de Charles XII, Roi de Suede, lorsqu'il se réfugia à Bender, après la malheureuse bataille de Pultawa, consistait en cent écus par jour en argent, & dans une profusion de toutes les choses nécessaires à l'entretien d'une Cour nombreuse.

THALAME. Ville de Laconie, où il y avait un Temple & un Oracle de Pasiphaë. Les dévots allaient coucher dans ce Temple, & la nuit la Déesse leur faisait voir en songe tout ce qu'ils voulaient savoir : on ne sait trop si cette Pasiphaë est la fille d'Atlas, si ce n'est point Cassandre, la fille de Priam, Roi de Troie, ou plutôt Daphné, qu'Apollon changea en laurier, & qui reçut ensuite de ce Dieu le pouvoir de prédire l'avenir.

THALOUT. Surnom que Mahomet dans son alcoran donne à Saïl, premier Roi des Israélites. On trouve dans le chapitre intitulé *Bacrat* où il est parlé fort au long de ce Prince ; & leur Pro-

phète leur dit ; *Dieu vous a envoyé Thalout, pour regner parmi vous.* Et ensuite, Samuel ayant demandé à Dieu de la part des Israélites un Roi pour les gouverner, Dieu lui envoya un vase plein d'huile, cornu olei, ainsi qu'il est marqué dans le premier livre des Rois, & une verge ou bâton, & lui révéla : » que de » tous ceux qui viendraient chez » lui, celui en la présence duquel » l'huile bouillonnerait dans son » vase, & dont la taille serait » égale à son bâton, avait été » destiné par lui pour être leur » Roi. «

Samuel annonça aussi-tôt au peuple cette grande nouvelle, & les principaux de la nation se rendirent en foule chez le Prophète, mais à leur approche l'huile ne fermenta point, & la longueur du bâton, ne s'accordait en aucune façon avec la taille de ces aspirants à la royauté. Saïl qui n'était qu'un simple porteur d'eau ou Corroyeur de son métier, entra par hasard dans la maison de l'ami de Dieu, & aussi-tôt l'huile commença à bouillonner, & le bâton se trouva parfaitement juste à sa hauteur : ce qu'ayant vu, les Israélites qui aspiraient au trône, ils dirent : » comment cet homme » sera-t-il notre Roi, lui qui n'a » point de bien ! Nous sommes » plus propres que lui à être élevés à cette dignité. Nous sommes de la Tribu de Juda à laquelle la royauté & le don de prophétie ont été promis, & Saïl est de la Tribu de Benjamin, qui n'a aucune prétention à l'un ou à l'autre de ces privi-

» lèges. De plus il gagne sa vie dans
 » l'exercice d'un métier fort vil ;
 » il est sans bien , & ne pourra
 » fournir aux frais de la guerre
 » que nous allons entreprendre
 » contre les Philistins. « Samuel
 leur répondit de la part de Dieu :
c'est le Seigneur qui l'a choisi pour
votre Roi , & qui par conséquent
l'a pourvu de toutes les qualités de
l'esprit & du corps , nécessaires pour
bien gouverner ; enfin c'est Dieu
qui dispose des royaumes en faveur
de qui il lui plaît.

Cependant les Israélites demandèrent à Samuel un signe auquel ils pussent reconnaître la volonté de Dieu dans cette élection , & Samuel leur dit : *Voici le signe de la royauté ; l'arche du Seigneur sur laquelle Sa Majesté repose , & dans laquelle sont renfermées les choses que Moïse & Aaron y ont laissées , viendra à vous porté par les Anges.*

L'alcoran est plein de ces traits , puisés dans nos livres saints & plus ou moins défigurés.

THAMIMASADES. Divinité que les Scythes révéraient , & qu'ils représentaient sous une figure moitié femme & moitié poisson. On ne peut pas douter que ce ne fût un symbole de la lune & de la mer.

THAMMUZ , dixième mois de l'année civile des Juifs , & le quatrième de leur année sainte. Les tables de la loi brisées par Moïse , le sacrifice perpétuel cessé & la prise de Jérusalem , sont les motifs du jeûne solennel des Juifs le dix-sept de ce mois.

THAM-NO. Fausse Divinité du Tunquin , à laquelle les super-

stitieux habitans de ce Royaume attribuent l'invention de l'agriculture : elle est particulièrement révéree par les Laboureurs qui se ruinent à lui faire des offrandes , dans la ferme persuasion où ils sont qu'elle veille sans cesse à la conservation de leur récolte.

THARAFAH. C'est le nom d'un fameux poète Arabe qui brillait en Asie du tems de l'idolatrie. On appella ses poésies , *moallakat* , c'est-à-dire , *suspendues* , parce qu'en effet alors on suspendait par honneur , & en considération de l'estime qu'on en faisait , les plus belles pieces de vers des Poètes , dans la Caâba , ou Temple de la Mecque. Dans les siècles les plus reculés , la poésie a été en grande recommandation.

THASE , île de la mer Egée. Théagène était de Thase , & ayant été souvent couronné dans les jeux publics de la Grece , il mérita des statues dans sa patrie. Un de ses ennemis s'avisa une nuit d'aller fustiger une de ces statues , qui était de bronze , comme si Théagène pouvait se ressentir de l'affront qu'il croyait lui faire , la statue ébranlée tomba sur cet insensé & l'écrasa. Ses fils se fondant sur une loi de Dragon , qui veut qu'on extermine les choses , même inanimées , qui causent la mort d'un homme , citèrent la statue en justice , & obtinrent qu'elle serait jetée à la mer. Quelque tems après les habitans de l'île de Thase furent affligés d'une cruelle famine , & consulterent au sujet de ce fléau l'oracle de Delphes ; ils reçurent pour réponse , qu'ils devaient rap-

peller tous leurs exilés; ils obéirent, mais le mal ne cessa pas pour cela; ils retournerent à Delphes & se plaignirent, qu'ayant rempli l'ordre des Dieux; ils avaient la douleur de les voir encore irrités contre eux. On prétend que la Pythie leur répondit.

Et votre Théagene est-il compté pour rien ?

Dans ce même tems, des pêcheurs en jettant leurs filets retrouverent la statue perdue : on la remit en place, on rendit des honneurs divins à Théagene, & la famine cessa.

THAUMANTIADÉ. Surnom donné par les payens à leur Déesse Isis, sans doute parce qu'elle étoit fille de Thaumás & d'Electre, ou tiré d'un mot grec qui signifie *j'admire*, parce que les couleurs de sa robe étoient propres à exciter l'admiration de tous ceux qui la regardaient.

THAUMATRON. Les anciens nommaient ainsi une récompense qui s'accordait à ceux qui avaient fait voir au peuple quelque chose de merveilleux, & cette récompense étoit prise sur l'argent que les spectateurs avaient payé pour la voir.

THAUMATURGE. On a donné ce nom à plusieurs Saints qui se sont rendus célèbres par le nombre & par l'éclat de leurs miracles. Ce mot est formé de deux mots grecs qui signifient *merveille & ouvrage*.

Saint Grégoire de Néo-Césarée a été surnommé Thaumaturge : on l'a aussi donné à Saint Léon de

Catanée, qui vivait dans le huitième siècle, & dont le corps repose dans l'Eglise de Saint Martin de Tours à Rome. Saint François de Paule & Saint François Xavier sont aussi appelés Thaumaturges.

THAY-BOU. Nom que l'on donne au Tunquin à une classe de Magiciens que l'on consulte particulièrement sur les mariages; & sur la réussite des affaires. Rien ne se commence dans ce pays, rien ne se finit, sans auparavant avoir consulté le Devin, dont les décisions correspondent toujours aux réponses que l'on a fait à ses interrogations. Avant de prononcer son oracle, l'imposteur ouvre un grand livre, où sont tracés de prétendus caractères magiques; il s'informe de l'âge du curieux ignorant, & jette ensuite les sorts : ces sorts sont trois pièces de cuivre, qui ne portent des lettres que d'un seul côté. Si ces pièces jetées en l'air, présentent le côté uni, c'est un très mauvais signe; si au contraire elles offrent des lettres, c'est le présage le plus heureux. Ces Magiciens sont presque tous aveugles de naissance, ou du moins ils le sont devenus par accident, ce qui fait que tous ceux qui perdent la vue, embrassent la lucrative profession de Thay-bou. (*Voyez MARIAGE des peuples du Tunquin.*)

THAY-BOU-TONI. Imposteurs du Royaume de Tunquin, qui se font passer pour Magiciens, & qui seuls pratiquent la Médecine. Ils ont certains livres qu'ils consultent dans tous les cas, & dans lesquels ils prétendent trouver les

causes ordinaires & surnaturelles de toutes les maladies, que cependant ils attribuent presque toutes au malin esprit. Lorsqu'ils sont appelés auprès d'un malade, après s'être fait servir à boire & à manger, le principal Thay-bou-toni, qui fait l'office de conjurateur, & qui est habillé de la façon la plus bizarre, s'approche du moribond, l'examine, & se met à danser autour de lui avec ses camarades, qui tiennent à la main chacun une sonnette. Après diverses contorsions, répétées pendant plusieurs jours, il arrive nécessairement que le malade meurt ou recouvre la santé, & alors il leur est facile de bâtir leur oracle. Si par hasard en arrivant ils ont annoncé que le malade est possédé d'un mauvais esprit, ils ordonnent des sacrifices, qui toujours tournent à leur profit, pour le chasser, & si ce moyen ne réussit pas, pour lors ils emploient la force. Les parens, les amis s'arment de longs bâtons & courant comme des insensés, tant en dedans qu'au dehors de la maison, ils croient par leurs cris & par leurs gestes menaçans, forcer le diable à s'éloigner. Quelquefois ils annoncent qu'ils ont trouvé le secret de renfermer l'esprit persécuteur dans une bouteille remplie d'eau, & ils l'y retiennent jusqu'à la guérison du malade; mais s'ils sont trompés dans leur attente, ils ne manquent pas d'excuses pour se disculper.

Si un habitant du Tunquin revient malade d'un voyage, on fait pour lui des sacrifices dans les carrefours : les parens y portent

la robe de l'infirme, & la suspendent à une haute perche, ensuite ils offrent au Génie qui préside à cette place sept boules de riz que le malade doit manger. Le nombre des sept boules est fondé sur un pareil nombre d'esprits viraux qu'ils attribuent à l'homme.

THAY-DE-LIS. Magiciens du Royaume de Tunquin, dont l'emploi le plus important est de choisir les lieux les plus favorables pour la sépulture des morts. Ce ne sont point les fourbes du pays les moins employés : car suivant le caractère superstitieux des Tunquiniens, il n'y a rien au monde de plus intéressant que ce choix. (*Voyez FUNÉRAILLES des peuples du Tunquin.*)

THÉÂTRE Persan. On représente sur les Théâtres de la Perse certains drames qui ressemblent assez à nos opéra; la musique en fait le principal agrément, & la danse est réunie au chant. Ce sont ordinairement des peintures lascives de l'amour & de ses plaisirs les plus immodérés; l'action pantomime de la danse roule sur le même sujet, & n'a ni moins d'expression, ni moins d'indécence. Les danseuses étonnent toujours les spectateurs par la légèreté de leurs pas, & sur-tout par la vérité & la rapidité de leurs mouvemens. Autant d'art employé à rendre des sentimens & des actions plus intéressantes & plus nobles, laisserait bien loin dans la carrière théâtrale nos actrices & nos danseuses Françaises & Italiennes, elles ne ressembleraient aux Persannes que par la conduite & le

dérèglement des mœurs. La danse n'est pratiquée en Perse que par des femmes publiques & affichées pour telles, on y regarde cet exercice comme infâme, & ce préjugé ridicule, adopté dans quantité de pays, est ce qui contribue le plus sans doute à perpétuer la licence parmi les femmes de théâtre. Quelle contradiction d'aimer, de chérir, de porter aux nues des talens agréables, & de mépriser, de flétrir, & de retrancher des sociétés honnêtes les personnes qui les possèdent. Rendez-leur les droits dont tout citoyen doit jouir, & ne couvrez de honte que celles dont la conduite irrégulière excitera légitimement votre indignation.

THÉÂTRES des Anciens. Il faut se représenter les Théâtres des Grecs & des Romains comme un lieu vaste & magnifique; accompagné de portiques, de galeries couvertes, & d'allées plantées d'arbres, où le peuple se promenait en attendant les jeux. Ces Théâtres se divisaient en trois parties principales; la scène, le Théâtre & l'orchestre; la scène était occupée par les acteurs, le Théâtre par les spectateurs, & l'orchestre chez les Grecs servait aux mimes & aux danseurs, & chez les Romains, il était rempli par les Sénateurs & les Vestales. La scène se divisait aussi en trois parties, dont la plus considérable était proprement la scène, & qui était fermée par une toile, qui au lieu de s'élever en l'air pour laisser voir les acteurs, s'abaissait & se pliait. La seconde partie était l'avant scène où les acteurs

venaient jouer la pièce, & la troisième était destinée à serrer les décorations & les machines.

Les décorations des tragédies représentaient de grands bâtimens avec des colonnes & des statues, celles des pièces comiques offraient à la vue des maisons de particuliers, avec des toits & des simples croisées, & les satyriques, des maisons rustiques, des arbres & des rochers, un vieux temple ruiné & des paysages; mais il fallait toujours qu'elles représentassent un lieu découvert, & non comme sur nos Théâtres, l'intérieur d'un palais ou d'une maison. Il y avait trois entrées de face & deux sur les ailes, celle du milieu était toujours réservée pour le premier acteur, les deux autres de la face servaient aux acteurs qui remplissaient les seconds rôles, ceux qui étaient censés venir de la campagne, arrivaient par l'entrée d'une des ailes, & ceux qui venaient de la place publique ou du port, passaient par l'autre. Les machines pour introduire les Divinités des bois & des campagnes occupaient un des côtés de la scène, & celles de la mer étaient à l'opposite; les Dieux célestes qui venaient souvent aider les poètes dans le dénouement des pièces, étaient conduits sur la scène, au moyen d'une grue, & les furies & autres Divinités infernales, sortaient par des trappes, comme dans nos opéra.

Ces immenses théâtres étaient défendus des ardeurs du soleil par des voiles soutenus par des mât & par des cordages, & pour tempérer la chaleur que pouvaient

causer la transpiration & l'haléine d'une nombreuse assemblée, on pratiquait quantité de tuyaux, qui, serpentant dans les statues dont le Théâtre était couronné, répandaient, en forme de rosée, des eaux de senteur. Si quelque orage interrompait les représentations des pièces, le peuple pouvait se mettre à l'abri sous des portiques.

Marcus Æmilius Scaurus, étant Edile, fit bâtir, au rapport de Pline, l. xxvi. c. xv. un Théâtre auquel on ne peut comparer aucun des ouvrages qui aient jamais été faits, non-seulement pour une durée de quelques jours, mais pour les siècles à venir. Cette scène composée de trois ordres, était soutenue par trois cens soixante colonnes, & cela dans une ville où l'on avait fait un crime à un citoyen des plus recommandables, d'avoir placé dans sa maison six colonnes du mont Hymette.

Le premier ordre était de marbre, celui du milieu était de verre, espèce de luxe que l'on n'a pas renouvelé depuis, & l'ordre le plus élevé était de bois doré. Les colonnes du premier ordre avaient trente-huit pieds de haut, & les statues de bronze distribuées dans les intervalles des colonnes, étaient au nombre de trois mille; le Théâtre pouvait contenir quatre-vingt mille personnes, tandis que celui de Pompée, qui n'en contient que quarante mille, suffit à un peuple beaucoup plus nombreux, par les diverses augmentations que la ville a reçues depuis Scaurus.

Si l'on veut avoir une juste idée des tapisseries superbes, des tableaux précieux, en un mot des décorations en tout genre, dont le premier de ces Théâtres fut orné, il suffira de remarquer que Scaurus après la célébration des jeux, ayant fait porter à sa maison de Tusculum ce qu'il avait de trop, pour l'employer à divers usages, ses esclaves y mirent le feu par méchanceté, & l'on estima le dommage de cet incendie cent millions de sesterces: « environ douze millions de notre monnaie. »

Curion fit construire deux grands Théâtres de bois assez près l'un de l'autre; ils étaient si également suspendus chacun sur son pivot, qu'on pouvait les faire tourner. On représentait le matin des pièces sur la scène de chacun de ces Théâtres: alors ils étaient adossés pour empêcher que le bruit de l'un ne fût entendu de l'autre; & l'après midi, quelques planches étant retirées, on faisait tourner subitement les Théâtres, & leur quatre extrémités réunies formaient un amphithéâtre où se donnait des combats de Gladiateurs: Curion, ajoute Pline, faisait ainsi mourir tout à la fois & la scène & les Magistrats, & le peuple Romain. Que doit-on ici le plus admirer? l'inventeur, ou la chose inventée, celui qui fut assez hardi pour former le projet, ou celui qui fut assez téméraire pour l'exécuter.

Varron nous apprend, que dans

la crainte d'être retenus trop longtemps aux Théâtres par le charme de la représentation ; les peres de famille de Rome portaient dans leur sein des colombes domestiques, qui servaient à envoyer de leurs nouvelles chez eux, au moyen des billets qu'ils leur attachaient aux pattes.

Après avoir offert au lecteur une esquisse des fameux Théâtres des Grecs & des Romains, tâchons de lui présenter une légère idée de la naissance de la tragédie & de la comédie, & des chefs-d'œuvres dramatiques de ces peuples à jamais illustres.

On célébrait des fêtes en l'honneur de Bacchus, on lui immolait un bouc, & pendant ce sacrifice, le peuple & les Prêtres chantaient en chœur à la gloire de ce Dieu des hymnes que la qualité de la victime fit nommer *tragédie* ou *chant de bouc*. Un homme déguisé en Silène, monté sur un âne, suivi d'autres hommes barbouillés de lie, tous perchés sur des charettes, se promenaient dans les bourgades, en chantant les louanges du Dieu du vin : c'est de cette solennité moitié religieuse, moitié bouffonne & licentieuse, qu'est sortie la tragédie.

Pour rendre la fête plus intéressante & sauver l'ennui qu'occasionnait sans doute la monotonie du chant, on imagina d'introduire un acteur qui coupa ce chant par quelque récit, & l'on dut cette nouveauté à Thespis, qui d'abord fit raconter les principales actions qu'on attribuait à Bacchus. Enhardi par le succès, il mêla aux louanges du Dieu des

sujets qui lui étaient étrangers, & il divisa son récit en plusieurs parties, afin d'augmenter le plaisir par la variété.

Bientôt on donna un compagnon au premier acteur, & de là naquit le dialogue ; ce pas fait, le drame héroïque fut créé, & Eschyle sut y mettre l'exposition, le nœud & le dénouement ; mais ce genre de tragédie est sous la plume, dur, fougueux & gigantesque : c'est la tragédie naissante bien conformée dans toutes ses parties, déstituée de cette politesse que l'art & le tems donnent aux inventions nouvelles. Il était réservé à Sophocle de porter la tragédie au plus haut point de perfection, & de la réduire aux règles de la décence & du vrai. Euripide est peut-être plus tendre & plus touchant que Sophocle, mais il est moins élevé & moins nerveux que lui.

La tragédie des Grecs est simple, naturelle, aisée à suivre, peu compliquée. L'art s'y cache & l'on peut dire que c'est le chef-d'œuvre du génie, perfections que nous ne rencontrons pas dans le même degré dans les poèmes tragiques des Romains, qui ont passé jusqu'à nous.

Dès le tems des Rois de la première race, les Français eurent des Histrions, mais si indécents dans leurs jeux, qu'en 789, Charlemagne fut obligé de les supprimer par une Ordonnance, & cette suppression donna lieu à un abus infiniment plus condamnable, à la représentation de certaines farces, connues sous le nom de fêtes des fous, (*Voyez ce titre*) qui se

jouaient dans les Eglises , lorsqu'on y célébrait la fête du Saint. Cette profanation subsista jusqu'en 1198, qu'Eudes de Sully, Evêque de Paris, chercha à la réprimer, mais elle ne fut entièrement abolie qu'en 1444, que les Histrions furent entièrement chassés.

Les Français ont eu aussi leurs *Trouveres* ou *Troubadours* qui fleurirent depuis 1130 jusqu'en 1382, & leurs confreres de la Passion qui représenterent des mysteres tirés du nouveau Testament, auxquels se joignirent les Enfans sans-souci.

C'est de ces farces informes, ridiculement pieuses, ou satyriques & licentieuses, qu'est enfin sortie la tragédie française. Jodelle ouvrit la carrière, Robert Garnier, avec plus d'élévation dans les pensées & d'énergie dans le style, marcha sur les traces de ce premier Poète. Alexandre Hardy, étonnant par son excessive fécondité, mais dur, sans goût, sans connaissance des regles de la scène, hérissé d'absurdités grossières, prépara la grande époque du Théâtre Français, qui prit naissance sous Pierre Corneille. Ce génie sublime, cet homme rare réunit dans ses poèmes le tendre, le touchant, le terrible, le grand, la majesté, la force & la magnificence. Tout chez lui est caracteres, intrigue, action, situation & intérêt.

Racine parut lorsque Corneille commençait à vieillir; celui-ci toujours élégant, toujours exact, joignit le plus grand art au génie & se servit quelquefois de l'un pour remplacer l'autre. Il élève

moins l'ame peut-être que le pere du tragique; mais il a le secret de la remuer davantage. Corneille est un aigle qu'on a peine à suivre dans son vol audacieux; Racine est une Colombe qui gémit dans des bosquets de roses. On aime le dernier, on admire le premier.

A ces deux grands hommes succéda Crebillon, qui fut s'ouvrir une nouvelle carrière & offrir aux yeux des tableaux jusqu'alors inconnus: il osa hasarder ces spectacles de terreur qui firent autrefois la gloire du Théâtre des Grecs.

Ainsi que la tragédie, la comédie a pris naissance sur le chariot de Thespis. Ce fut d'abord à Athènes une satyre en action, qui représentait des personnages connus & nommés, dont on imitait les ridicules & les vices. Les loix réprimerent cette licence & défendirent de nommer, mais à l'aide de la ressemblance des masques, des vêtemens & de l'action, les personnages furent si bien désignés, que le spectateur les reconnaissait facilement. C'est dans ces deux genres qu'Aristophane triompha tant de fois à la honte des Athéniens.

Ménandre vint réformer ce punissable abus. « La Muse d'Aristophane, dit Plutarque, ressemble à une femme perdue, celle de Ménandre porte le visage d'une honnête femme. » Plaute suivit les traces d'Aristophane, & Térence qui suivit Plaute, imita Ménandre sans l'égaler.

L'immortel Molière est le pere de la comédie moderne.

THÉBES, Cette fameuse capi-

rale de la Béotie, était la patrie du sublime Pindare. Il fit ériger à Thèbes, proche le temple de Diane, deux statues, l'une à Apollon, l'autre à Mercure, il fit aussi construire pour la mere des Dieux & pour le Dieu Pan, une chapelle auprès de sa maison. Ces marques de piété ne furent point infructueuses, il en fut récompensé par les Dieux, ou pour parler avec plus de vérité, par leurs Ministres, qui répandirent que Pan aimait si fort les cantiques que Pindare composait, qu'il les chantait sur les montagnes voisines; mais ce qui mit sur-tout le comble à la gloire du Poète, fut la déclaration de la Pythie, qui enjoignait aux habitans de Delphes de donner à Pindare la moitié de tous les prémices qu'ils offriraient à Apollon; en sorte que lorsqu'il assistait aux sacrifices, le Prêtre lui criait à haute voix de venir prendre part au banquet du Dieu.

THÉERS. Sorte de sectaires que l'on trouve dans l'Indoustan, & qui ne sont ni Payens, ni Mahométans. On peut avancer que les Théers n'ont aucune religion; ils forment une société, qui ne sert par-tout qu'à nettoyer les puits, les cloaques, les égouts, & qu'à écorcher les bêtes mortes, dont ils mangent la chair. Ils conduisent les criminels aux supplices, & souvent ce sont eux qui les exécutent. Cette race passe pour abominable, & il ne lui est pas permis de demeurer dans les villes. Un Indien serait obligé de se purifier depuis la tête jusqu'aux pieds, si malheureusement il avait touché un Théer.

THÉMIS. Les Mythologues la font fille du ciel & de la terre: c'est cette Déesse, selon Diodore, qui a établi la divination, les sacrifices, les loix de la Religion, & tout ce qui sert à maintenir l'ordre & la paix parmi les hommes. Elle est regardée comme la Déesse de la justice, & par cette raison on lui a élevé des temples, où elle rendait ses oracles: elle en avait un célèbre sur le mont Parnasse, & un autre dans la citadelle d'Athènes.

THÉOCATAGNOSTES. Gens impies & pervers, moins hérétiques que blasphémateurs, qui reprenaient audacieusement certaines paroles & actions de Dieu, & blâmaient quantité de passages qui se trouvent dans l'écriture. On ne voit pas dans les auteurs Ecclésiastiques qu'ils aient formé une secte particulière.

THÉOCRATIE. Gouvernement dans lequel un peuple est soumis immédiatement à Dieu; telle a été la Théocratie des Hébreux, que l'Eternel se souvenant de ses promesses, retira de l'esclavage des Egyptiens, par le ministère de Moïse, & auxquels il daigna dicter des loix. Après la mort de Moïse, Dieu permit aux Israélites de se choisir des Juges, qui seulement arbitres des différens, Généraux des armées, se feraient assister par un Sénat de soixantedix vieillards, mais ne pourraient faire de nouvelles loix, ni changer celles que l'Eternel avait prescrites. Ainsi la Théocratie subsista toujours, puisque dans les cas embarrassans, il fallait consulter le Grand Prêtre & les Prophètes,

pour s'assurer des volontés du ciel. Cette forme de gouvernement dura jusqu'au tems de Samuel ; alors, à l'exemple des nations idolâtres, les ingrats Hébreux voulurent être commandés par un Roi, & Dieu dit dans sa colere, à Samuel, qui portait au pied de son trône les vœux du peuple Juif ; « j'ai entendu le peuple, ce n'est pas toi qu'il rejette, c'est moi-même. » Cependant l'Éternel consent que les Hébreux choisissent un Roi, mais il ordonne à Samuel de leur représenter les inconveniens de la Royauté, & le Prophète obéit.

« Voici, leur dit-il, quel sera le droit du Roi qui régnera sur vous ; il prendra vos fils & se fera porter sur leurs épaules ; il traversera les villes en triomphe, parmi vos enfans, les uns marcheront à pied devant lui, & les autres le suivront comme de vils esclaves ; il les fera entrer par force dans ses armées ; il les fera servir à labourer ses terres, & à couper ses moissons ; il choisira parmi eux les artisans de son luxe & de sa pompe ; il destina vos filles à des services vils & bas ; il donnera vos meilleurs héritages à ses favoris & à ses serviteurs, pour enrichir ses courtisans, il prendra la dîme de vos revenus ; enfin vous serez ses esclaves ; & il vous sera inutile d'implorer sa clémence, parce que Dieu ne vous écoutera pas, d'autant que vous êtes les ouvriers de votre malheur. » (Samuel, chap. viii. vers. ix.)

Les Hébreux n'écoutèrent pas

Samuel, ils voulurent un Roi : Dieu dit au Prophète : « donne leur un Roi », & ainsi finit la Théocratie.

THÉOGONIE. Branche de la Théologie payenne, qui enseignait la génération de leurs Dieux. Hésiode nous a donné un poëme sur ce sujet.

« Le cahos, dit-il, était avant tout, la terre fut après le cahos, & après la terre, le tartare dans les entrailles de la terre ; alors l'amour naquit ; l'amour le plus ancien & le plus beau des immortels. Le cahos engendra l'érebe & la nuit, la nuit engendra l'air & le jour, la terre engendra le ciel, la mer & les montagnes ; le ciel & la terre s'unirent, & ils engendrèrent l'océan, des fils, des filles ; & après ces enfans, Saturne ; les Cyclopes, Bronte, Stérope & Argé, fabricateurs des foudres ; & après les Cyclopes, Cotté, Btiare & Gygès. Dès le commencement les enfans de la terre se brouillèrent avec le ciel, & se tinrent cachés dans les entrailles de la terre. La terre irrita ses enfans contre son époux, & Saturne coupa les testicules au ciel ; le sang de la blessure tomba sur la terre & produisit les Géants, les Nymphes & les Furies. Des testicules jetées dans la mer, naquit une Déesse, autour de laquelle les amours se rassemblèrent : c'était Vénus. Le ciel prédit à ses enfans qu'il serait vengé. La nuit engendra le destin ; Némésis, les Hespérides, la fraude, la dispute, la haine, l'amitié ; Momus, le sommeil,

» sommeil, la troupe légère des
 » songes, la douleur & la mort.
 » La dispute engendra les travaux;
 » la mémoire, l'oubli; les guer-
 » res, les meurtres; le mensonge
 » & le parjure. La mer engendra
 » Nérée; le juste & véridique
 » Nérée, & après lui, des fils &
 » des filles qui engendrèrent tou-
 » tes les races divines. L'Océan &
 » Thétis eurent trois mille en-
 » fans; Réa fut mere de la lune,
 » de l'aurore & du soleil; le stix
 » fils de l'océan, engendra Zélus,
 » Nicé, la force & la violence,
 » qui furent toujours à côté de Ju-
 » piter. Phébé & Cœus engendre-
 » rent Latone, Astérie & Hécate,
 » que Jupiter honora par-dessus
 » toutes les immortelles. Rhéa
 » eur de Saturne, Vesta, Cérès,
 » Pluton, Neptune; & Jupiter,
 » pere des Dieux & des hommes.
 » Saturne qui savait qu'un de ses
 » enfans le détrônerait un jour,
 » les mange à mesure qu'ils nais-
 » sent; Rhéa conseillée par la
 » terre & par le ciel, cache Ju-
 » piter, le plus jeune, dans un
 » antre de l'isle de Crete. «

THÉOLOGAL. Nom que l'on
 donne dans les Cathédrales & dans
 quelques Collégiales, à un Théo-
 logien prébendé, pour prêcher à
 certains jours, & pour faire des
 leçons de Théologie aux jeunes
 Clercs.

Les Ordonnances d'Orléans &
 de Blois, prescrivirent l'établisse-
 ment d'un Théologal dans les Ca-
 thédrales, & veulent qu'il prê-
 che tous les Dimanches & Fêtes so-
 lemnelles, & qu'il fasse des leçons
 publiques sur l'Ecriture sainte trois
 fois la semaine. Il est ordonné aux

Chanoines de se trouver à ces le-
 çons, sous peine d'être privés de
 leurs rétributions.

THÉOLOGIE. C'est la science
 de Dieu & des choses divines. Les
 anciens avaient trois sortes de
 Théologie: 1°. la Mythologique
 qui roulait principalement sur la
 Théogonie ou génération des
 Dieux: 2°. la Polinique, comme
 la science la plus utile pour la
 sûreté, la tranquillité & la prof-
 périté d'un Etat: 3°. la Physique
 ou naturelle ou cultivée par les
 Philosophes; qui n'admettait qu'un
 Dieu suprême, & des Démones ou
 Génies, comme Médiateurs entre
 Dieu & les hommes.

Parmi les Chrétiens, le mot de
 Théologie se prend en divers sens.
 Les anciens Peres Grecs appellent
 Théologie, la doctrine chrétienne
 qui traite de sa divinité, & ils
 appellent l'Evangéliste Saint Jean,
 le Théologien par excellence, à
 cause qu'il a traité de la divinité
 du Verbe, d'une manière plus
 profonde & plus étendue que les
 autres Apôtres. Mais dans un sens
 plus étendu, l'on définit la Théo-
 logie, une science qui nous ap-
 prend ce que nous devons croire
 de Dieu, & la manière dont il
 veut que nous le servions. D'après
 cette définition, on divise la
 Théologie en naturelle & en sur-
 naturelle; la Théologie naturelle
 est la connaissance que nous avons
 de Dieu & de ses attributs, par
 les seules lumières de la raison &
 de la nature. La Théologie sur-
 naturelle, ou Théologie propre-
 ment dite, est fondée sur des
 principes révélés, & tire ses con-
 clusions en partie d'après les lu-

mieres de la révélation ; & en partie d'après celles de la raison ; cette dernière se divise encore en Théologie positive , en Théologie morale , & en Théologie scholastique. La positive expose & prouve les vérités de la religion par les textes de l'écriture , & les explications qu'en donnent les Peres & les Conciles , sans le secours des argumentations. La morale s'attache à connaître les loix divines , qui doivent servir à régler les mœurs ; & la scholastique emploie la dialectique & les argumens pour établir les dogmes de la foi , & éclaircir les points douteux & contestés de la religion.

La Théologie qu'on appelle mystique , consiste » dans une » connaissance de Dieu & des » choses divines ; non pas celles » que l'on acquiert par la voie ordinaire , mais celle que Dieu » infuse immédiatement par lui-même , & qui est assez puissante » pour élever l'âme à un état calme , » pour la dégager de tout intérêt » propre , pour l'enflammer d'une » dévotion affectueuse , pour l'unir intimement à Dieu , pour » illuminer son entendement , ou » pour échauffer sa volonté d'une » façon extraordinaire. «

THÉOLOGIE de Pythagore. Nous ne pouvons nous refuser à donner dans ce dictionnaire une idée de la Théologie du fameux Pythagore , & de sa doctrine sur la transmigration des âmes.

Il n'y a , dit ce Philosophe , qu'Ovide fait parler (liv. xv. métam.) il n'y a qu'un certain nombre d'âmes , elles ont été tirées de l'esprit divin ; elles sont

renfermées dans des corps qu'elles vivifient en certains tems ; le corps périt & l'âme libre s'élève aux régions supérieures : c'est la région des mânes , elle y séjourne , elle s'y purge , de là , selon qu'elle est bonne , mauvaise ou détestable ; elle se rejoint à son origine , où elle vient animer le corps d'un homme ou d'un animal , c'est ainsi qu'elle satisfait à la justice divine.

Suivons sa Théologie.

» Il est difficile d'entretenir un peuple de la Divinité , il y a du danger : c'est un composé de préjugés & de superstitions ; ne profanons point les mystères par un discours vulgaire.

Dieu est un esprit diffus dans toutes les parties de la matière qu'il pénètre , auxquelles il est présent : c'est la vie de tous les animaux.

La nature des choses ou Dieu , c'est la même chose , c'est la cause première du mouvement dans tout ce qui se meut par soi : c'est l'automatisme de tout.

Dieu , quant à son être corporel , ne se peut comparer qu'à la lumière ; quant à son être immatériel , qu'à la vérité.

Il est le principe de tout , il est impassible , invisible , incorruptible , il n'y a que l'entendement qui le saisisse.

Au-dessous de Dieu , il y a des Puissances subalternes divines , des Génies & des Héros.

Ces substances intelligibles subordonnées sont bonnes & méchantes ; elles émanent du premier être , de la monade universelle , c'est d'elle qu'elles tiennent leur

immuabilité, leur simplicité.

L'air est habité de Génies & de Héros.

Ce sont eux qui versent sur nous les songes, les signes, la santé, les maladies, les biens & les maux: on peut les apaiser.

La première cause réside principalement dans les orbes des cieux; à mesure que les êtres s'en éloignent, ils perdent de leurs perfections, l'harmonie subsiste jusqu'à la lune; au-dessous de la région sublunaire, elle s'éteint & tout est abandonné au désordre.

Le mal est assis sur la terre, elle en est le réceptacle.

Ce qui est au-dessus de la terre est enchaîné par les loix immuables de l'ordre, & s'exécute selon la volonté, la prévoyance & la sagesse de Dieu.

Ce qui est au-dessous de la lune est un conflit de quatre causes, Dieu, le destin, l'homme & la fortune.

L'homme est un abrégé de l'univers; il a la raison par laquelle il tient à Dieu, une puissance végétative, nutritive, reproductrice, par laquelle il tient aux animaux; une substance inerte qui lui est commune avec la terre.

Il y a une divination, ou un art de connaître la volonté des Dieux; celui qui admet la divination, admet aussi l'existence des Dieux; celui qui la nie, nie aussi l'existence des Dieux. La divination & l'existence des Dieux sont à ses yeux deux folies.

Ce qui paraît, résulte de ce qui n'est pas apparent.

Ce qui est composé, n'est pas principe.

Le principe est le simple qui constitue le composé.

Il faut qu'il soit éternel. Saturne n'est donc pas le premier principe; car il ne suffit pas de dire qu'il est éternel, il faut apporter la raison de son éternité.

Le nombre est avant tout, l'unité est avant tout nombre; l'unité est donc le premier principe.

L'unité a tout produit par son extension.

C'est l'ordre qui regne dans l'universalité des choses, qui les a fait comprendre sous un même point de vue, & qui a fait inventer le nom de l'univers.

Dieu a produit le monde, non dans le tems, mais par la pensée.

Le monde est périssable, mais la Providence divine le conservera.

Il a commencé par le feu, & par un cinquième élément.

La terre est cubique, le feu pyramidal, l'air octaèdre, la sphère universelle, dodecaèdre.

Le monde est animé, intelligent, sphérique: au-delà du monde est le vuide dans lequel le monde respire.

Le monde a sa droite & sa gauche, sa droite ou son orient d'où le monde a commencé & se continue vers sa gauche ou son occident.

Le destin est la cause de l'ordre universel, & de l'ordre de toutes ses parties.

L'harmonie du monde & celle de la musique ne diffèrent pas.

La cause première occupe la sphère suprême & la perfection, l'ordre & la constance des choses

sont en raison inverse de leur distance à cette sphere.

L'air ambiant de la terre est immobile & mal-sain, tout ce qu'il environne est périssable. L'air supérieur est pur & sain, tout ce qu'il environne est immortel, est divin.

Le soleil, la lune & les autres astres sont des Dieux.

Qu'est-ce qu'un astre ? un monde placé dans l'æther infini qui embrasse le tout, le soleil est sphérique, c'est l'interposition de la lune qui l'éclipse pour nous. La lune est une terre habitée par des animaux plus beaux & plus parfaits, dix fois plus grands, exempts des excréctions naturelles.

La Comète est un astre qui disparaît en s'éloignant de nous, mais qui a sa révolution fixée.

L'arc-en-ciel est une image du soleil.

Au dessous des spheres célestes & de l'orbe de la lune est celui du feu ; au-dessous du feu est la région de l'air, au-dessous de celui-ci celle de l'eau ; la plus basse est la terre.

La masse de tous les élémens est ronde : il n'y a que le feu qui soit conique.

Il y a génération & corruption, ou résolution d'un être en ses élémens.

La lumière & les ténèbres, le froid & le chaud, le sec & l'humide, sont en quantité égales dans le monde ; où le chaud prédomine, il y a Été : Hiver, si c'est le froid : Printems, si c'est balance égale du froid & du chaud ; Automne, si le froid prédomine. Le jour même a ses saisons, le soir

en est l'automne, il est moins salubre.

Le rayon s'élance du soleil, traverse l'æther froid & aride, pénètre les profondeurs & vivifie par toutes choses, en tant qu'elles participent de sa chaleur, mais non en tant qu'animés. L'ame est un extrait de l'æther chaud & froid, elle diffère de la vie, elle est immortelle, parce qu'elle émane d'un principe immortel.

Il ne s'engendre rien de la terre, les animaux ont leurs semences, le moyen de leur propagation.

L'espèce humaine a toujours été & ne cessera jamais.

L'ame est un membre, elle se ment d'elle-même.

L'ame se divise en raisonnable & irraisonnable ; l'irraisonnable est irascible & concupiscible ; la partie raisonnable est émanée de l'ame du monde, les deux autres sont composées des élémens.

Tous les animaux ont une ame raisonnable, si elle ne se manifeste pas dans les actions des brutes, c'est par le défaut de conformation & de langue.

Le progrès de l'ame se fait du cœur au cerveau : elle est la cause des sensations ; sa partie raisonnable est immortelle, les autres parties périssent, elle se nourrit de sang, les esprits produisent les facultés.

L'ame & ses puissances sont invisibles, & l'æther ne s'aperçoit pas ; les nerfs, les veines & les artères sont ses liens.

L'intelligence descend dans l'ame, c'est une partie divine qui lui vient du dehors, c'est la base de son immortalité.

L'ame rassemble en elle le nombre quarenaire.

Il y a huit organes de la connaissance, le sens, l'imagination, l'art, l'opinion, la prudence, la science, la sagesse, l'intelligence; les quatre derniers sont communs aux hommes & aux Dieux, les deux précédens, à l'homme & aux bêtes, l'opinion lui est propre.

L'ame jettée sur la terre est vagabonde dans l'air: elle est sous la figure d'un corps.

Aucune ame ne périt: mais après un certain nombre de révolutions, elle anime de nouveaux corps, & de transmigrations en transmigrations, elle redevient ce qu'elle a été.

Pythagore naquit à Samos entre la quarante-troisième & la cinquante-troisième olympiade: il voyagea beaucoup, & mourut entre la soixante-huitième & la soixante-dix-septième olympiade. On rapporte qu'à l'âge de cent quatre ans, il fut assassiné par les Crotoniates, offensés de sa doctrine & de la singularité de ses mœurs, & que par un retour, qui n'est que trop ordinaire aux hommes ignorans & stupides, ils le placèrent ensuite au nombre des Dieux, & firent un Temple de la maison qu'il avait habitée.

Les premiers ennemis du Christianisme supposèrent des miracles à Pythagore, & ne négligèrent rien pour l'opposer avec avantage au Divin Fondateur de notre religion. Ils dirent en eux-mêmes, ou l'on admettra indistinctement les prodiges de Jésus-Christ, d'Appollonius & de Pythagore,

ou l'on rejettera indistinctement les uns & les autres. Quelque parti que l'on prenne, il nous convient. En conséquence Ammonias, Jamblique, Plotin, Julien & autres répondirent que Pythagore était fils d'Apollon, qu'un oracle avait annoncé sa naissance; que l'ame de Dieu était descendue du ciel, & n'avait pas dédaigné d'animer son corps; que l'Eternel l'avait destiné à être le médiateur entre l'homme & lui, qu'il avait eu la connaissance de ce qui se passe dans l'univers, qu'il avait commandé aux élémens, aux tempêtes, aux eaux, à la mort & à la vie. Il a fallu du tems pour que la vérité triomphât de l'erreur.

THÉOPASCHITES. Hérétiques qui parurent dans le cinquième siècle de l'Eglise: on les appelait aussi *Fulioniani*, du nom de Pierre le Foulon leur chef. Ils enseignaient que toute la Trinité avait souffert dans la passion de Notre Seigneur. Les Moines Eutychiens de Scythie embrassèrent cette hérésie, qui fut condamnée dans les Conciles tenus à Rome & à Constantinople, en 483.

THÉOPHANIE. Nom que l'on donnait autrefois à la fête de l'Epiphanie ou des trois Rois; anciennement lorsque cette solennité tombait le Dimanche, on était dans l'obligation de jeûner. Aujourd'hui, quelque jour que tombe cette fête, les loix Ecclesiastiques dispensent de l'abstinence, & il semble que ce jour soit consacré à la bonne chère: il en est de même du jour de la Nativité; & si la fête tombe le Vendredi ou

le Samedi; il y a permission de faire gras.

THEQPSIE Mot qui signifie l'apparition des Dieux. Les Payens étaient dans la ferme persuasion que les Dieux venaient quelquefois habiter parmi les hommes, & qu'ils apparaissaient souvent à quelques personnes, dont les vertus méritaient ce sublime honneur. Les anciens auteurs font mention de quantité d'apparitions de Dieux & de Déeses, & ces prodiges arrivaient, disent-ils tous, presque toujours pendant que le peuple était occupé à célébrer les fêtes de ces Divinités. On peut à ce sujet consulter Cicéron, Plutarque, Arnobe & Dion Chrysostôme. Il n'y a point de peuple idolâtre qui ne se soit attribué l'avantage de converser avec ses Dieux.

THEORETRE Mot grec qui signifie, *je vois*. On donnait ce nom au présent que l'on faisait à une nouvelle mariée, lorsqu'elle ôtait son voile en public pour la première fois, ou à celui qu'elle recevait, quand on la conduisait à la couche nuptiale, parce qu'alors l'époux voyait son épouse.

THEOXENIES Fêtes que célébraient les Athéniens, & dont l'institution était attribuée à Castor & à Pollux. Pendant cette grande solennité, le peuple d'Athènes offrait des sacrifices à tous les Dieux ensemble, & l'on préparait un festin superbe dans l'espérance qu'ils viendraient l'honorer de leur présence, comme ils avaient fait autrefois au repas des Dioscures. Ces fêtes annuelles avaient pour but d'engager les citoyens à pra-

tiquer l'hospitalité. On connaît la loi des Lucaniens qui condamnait à une forte amende quiconque manquait à exercer l'hospitalité: cette amende était au profit de Jupiter hospitalier; mais on ne peut trop, à ce sujet, remettre sous les yeux l'usage respectable des anciens. Lorsqu'un étranger demandait l'hospitalité, le maître de la maison se présentait, & tous deux, chacun un pied sur le seuil de la porte, ils se juraient de ne se causer aucun tort. Ce serment était sacré, & celui qui le violait entourait l'exécration générale. (*Voyez HOSPITALITÉ.*)

THERA Isle de la mer de Crète, & l'une de celles que les anciens appelaient sporades. On prétend qu'autrefois cette Isle s'éleva du fond de la mer, par la violence d'un volcan, qui depuis a produit cinq ou six autres isles dans son golphe. On peut à ce sujet consulter une relation de la production d'une nouvelle isle, qui parut subitement & avec un fracas épouvantable en 1707.

L'isle de Théra fut d'abord appelée Calliste, c'est-à-dire, très-belle, mais les divers tremblemens de terre, qui l'ont tant de fois bouleversée, ne lui permettraient pas de conserver ce nom, si elle n'en avait pas changé. Les Phéniciens furent les premiers habitans de cette isle. Cadmus s'y arrêta, bâtit deux autels à Neptune & à Minerve; & y laissa une colonie. Theras y vint ensuite avec des Lacédémoniens & des Minyens; il soumit les Phéniciens, & ces trois nations ne formèrent plus qu'un même peuple.

Phéras mit l'île sous la protection d'Apollon, & il institua des fêtes en son honneur ; il éleva une ville, dont on voit encore les ruines sur une montagne, & sans doute il donna à ses nouveaux sujets les loix de Lacédémone. Euthathe, dans son commentaire sur Denys le Géographe, nous dit que les Théréens ne pleuraient ni les enfans qui mouraient avant sept ans, ni les hommes qui mouraient au-delà de cinquante ans, parce que sans doute, ceux-ci étaient censés avoir assez vécu, & que l'on ne croyait pas que les autres eussent commencé à vivre.

Suivant l'usage de ces tems reculés, les Théréens rendirent des honneurs divins à leur fondateur après sa mort.

THERAPHIM. Si l'on en croit quelques Rabbins, les Théraphims étaient des espèces d'idoles que les Hébreux consultaient sur les événemens futurs, comme des oracles ; d'autres prétendent que les Théraphims étaient des instrumens de cuivre qui marquaient les heures & les minutes des événemens futurs, & qui étaient gouvernés par les astres. Enfin le Rabin Eliezer renchérit sur cette matière, & nous rapporte de quelle façon on s'y prenait pour faire un Théraphim. » On trait, » dit-il, un enfant nouveau né, on » fendait sa tête & on l'assaisonna » nait de sel & d'huile : on gra » nait sur une plaque d'or le nom » de quelque esprit impur, & on » mettait la plaque sous la langue » de l'enfant mort, qu'on arra » chait la tête contre le mur : on

» allumait des lampes, & l'on » faisait certaines prières devant » cette tête, qui parlait ensuite à » ses adorateurs. » Sans ajouter foi à cet affreux récit, on fait par plusieurs passages de l'écriture, que les Théraphims étaient consultés comme des oracles, & que les Hébreux ont brûlé souvent leurs enfans à l'honneur de Moloch.

THERISTRE. Ancien habillement des Dames, dont nous ne connaissons pas exactement la forme ; ce que nous en savons de plus certain, c'est que c'était un vêtement d'été fort léger, que les honnêtes femmes portaient par dessus leurs autres habits, & que celles que nous nommons aujourd'hui les femmes du monde, portaient immédiatement sur la peau, seul, & sans d'autre habit dessus.

THERMES. Grands édifices chez les Romains, destinés pour les bains chauds ou froids. L'usage fréquent des bains entra pour beaucoup dans le luxe des Romains. Dans les Thermes on se lavait en hiver avec de l'eau tiède & des eaux de senteur, on s'ignait le corps avec des huiles & des parfums de prix. Pendant l'été après être sorti du bain tiède, on passait dans les bassins d'eau froide. Cet usage venait des peuples de l'Asie, qui le transmièrent aux Grecs, & ceux-ci aux Romains. Il y avait des bains particuliers pour les hommes & pour les femmes, & quoique publics, il y en avait où l'on payait, & d'autres où l'on entrait gratis. La santé du corps, la chaleur du climat, le manque de linge & la nécessité

de la propreté introduisirent l'usage des bains chez tous les peuples des pays chauds, mais les seuls Romains en firent l'objet de la plus étonnante magnificence.

THÉSÉENNES. Fêtes que les Athéniens célébraient toutes les années en l'honneur de Thésée.

Les auteurs ne sont pas d'accord touchant l'origine de ces fêtes. Les uns disent qu'elles furent instituées en mémoire de la victoire que Thésée remporta sur le Minotaure, victoire qui délivra les Athéniens du tribut infâme qu'ils payaient tous les ans à Minos d'un certain nombre de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe pour être dévorés par ce monstre, ou selon d'autres, pour être seulement réduits en servitude. Ils ajoutent que peu reconnaissans de ce service, les Athéniens bannirent dans la suite Thésée, & que ce héros s'étant réfugié à Scyros chez Lycomedes, il fut tué par ce tyran. Pour venger sa mort, les Dieux permirent qu'une horrible famine désolât l'Attique : on consulta l'Oracle, qui répondit que le fléau ne cesserait que lorsqu'on aurait vengé la mort du héros. Les Athéniens armerent, ils surprirent Lycomedes, le tuèrent, rapportèrent dans leur ville les os de Thésée, lui élevèrent un temple, & instituèrent les fêtes Théséennes en son honneur. Cette origine est fautive, si nous en croyons Plutarque; il rapporte qu'à la fameuse bataille de Marathon, ils virent Thésée qui combattait à leur tête, & qu'ayant consulté l'Oracle sur ce prodige, ils en reçurent pour réponse qu'ils devaient rassem-

bler les os de Thésée, & qu'y étant parvenus, quoiqu'avec beaucoup de peine, ils déposèrent ces précieuses reliques dans un magnifique tombeau qu'ils élevèrent au milieu de leur ville. Ce tombeau était un asile sacré pour les esclaves.

Ce Thésée que les Athéniens regardaient comme un Dieu, & à qui ils offraient des sacrifices, était placé dans le tartare au nombre des scélérats, si nous en croyons Virgile. (En. l. vi.)

THESMOPHORIES. Fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur de Cérès législatrice, parce qu'ils croyaient que cette Déesse avait donné de sages loix aux mortels. Les hommes étaient exclus de ces fêtes, & il n'y avait que les femmes de condition libre à qui il fût permis d'y assister. Elles se rendaient en procession à Eleusis, & faisaient porter devant elles par de jeunes filles choisies les livres sacrés. Pendant les cinq jours que durait cette solennité, elles devaient se priver de la compagnie de leurs maris, & ne porter que des robes blanches, pour témoignage de leur pureté.

THESMOTHETES. Les Athéniens donnaient ce nom aux six Magistrats qu'on tirait du nombre des neuf Archontes, pour être les Conservateurs des loix; leurs fonctions étaient fort étendues; ils devaient veiller à l'intégrité des loix, juger l'adultère, les insultes, les calomnies, les fausses inscriptions & citations, la corruption des Magistrats & Juges inférieurs, les fraudes des Marchands & des contrats de commer-

ce, punir de la peine du talion les faux accusateurs, & ils avaient le droit important de convoquer extraordinairement les assemblées dans les cas urgens. On appelait de leur jugement à d'autres Tribunaux suprêmes, & c'était à eux d'y introduire les parties.

THESPROTIE. Petite contrée de l'Épire où se trouvait l'oracle de Dodone, & ces fameux chênes consacrés à Jupiter : on y voyait aussi le marais Achérusia, le fleuve Achéron & le Cocyte. Plutarque nous rapporte que le Roi des Thesprotiens était Pluton, qu'il avait une femme appelée Proserpine, une fille nommée Coré, & un chien qui s'appellait Cerbere.

THESSALIENS. Peuple qui habitait une grande contrée de la Grèce, & dont la perfidie avait passé en proverbe. Une trahison s'appellait un tour de Thessalien, & la fausse monnaie, monnaie de Thessalie ; mais si les Thessaliens possédaient le détestable art de trahir, les Thessaliennes passaient pour être les plus habiles en magie. Les hommes étaient les mieux faits de la Grèce, & les femmes étaient si belles, qu'on disait d'elles qu'elles charmaient par des sortilèges.

THETIS. La fable nous en fait connaître deux qu'il faut bien se garder de confondre ensemble. La première, fille du ciel & de la terre fut mariée à l'Océan, & de leur mariage naquirent Nérée & Doris, qui s'unirent ensemble & mirent au monde les Dryades, les Hamadryades, les Nayades, les Oréades, & les Néréides ; la plus illustre de ces dernières porta le

nom de Thétis ; elle inspira de l'amour à Jupiter, à Neptune & à Apollon ; mais ayant appris que, selon un ancien oracle de Thémis, il naîtrait de Thétis un fils qui serait plus grand que son père, les Dieux se désistèrent de leurs poursuites, & cédèrent la Nymphé à Pélée, qui devint père d'Achille. Nous ne parlerons point des superbes nœuds de Thétis & de Pélée, où tous les Dieux & toutes les Déeses de l'Olympe furent invités, à l'exception de la Discorde, qui, pour se venger de cet affront, jeta dans la salle du festin une pomme d'or avec cette inscription : « qu'elle soit donnée » à la plus belle. « Junon », Pallas & Vénus disputèrent ce prix de la beauté, & Paris termina ce différent, en adjugeant la pomme à Vénus.

THEURGIE. Sorte de magie que pratiquaient les anciens, & dans laquelle on avait recours aux Dieux ou Génies bienfaisans pour produire dans la nature des effets supérieurs aux forces de l'homme. L'appareil de cette magie avait quelque chose d'imposant ; le Prêtre Theurgique devait être irréprochable dans ses mœurs ; il était nécessaire que ceux qui le consultaient fussent purs, & n'eussent point eu de commerce avec les femmes, n'eussent rien mangé qui eût vie, & ne se fussent approchés d'aucun corps mort. Jeûner ; veiller, prier, vivre dans la continence, & se purifier par beaucoup d'expiations, étaient les épreuves par lesquelles il fallait passer avant que d'être initié. Alors venaient les grands myste-

res, & ce que la nature avait de plus obscur & de plus caché, se dévoilait aux yeux des initiés. Les Théologiens prouvent que la Theurgie était superstitieuse & illicite, parce que les démons intervenaient dans ses mystères, quoiqu'en disent ses défenseurs.

THEUTA ou **THEUTATES**. Les Celtes donnaient ce nom à la Divinité que les Grecs & les Romains adoraient sous celui de Mercure. Ce mot en langue celtique signifiait pere du peuple; c'était, selon eux, le fondateur de leur nation, le Dieu des arts & des sciences, des voyageurs & des grands chemins, des femmes enceintes & des voleurs. On lui avait dédié des temples dans toute la Gaule; les Egyptiens avaient aussi leur Dieu Theuth ou Thor, dont les anciens Germains ont fait Woth, Voden & ensuite God & Got, qui signifie encore Dieu. Le Theuth des Egyptiens n'était point l'Esprit suprême, mais le Dieu des arts.

THEUTH. Dieu des Egyptiens, qui n'était pas le Dieu suprême, mais une Divinité dont tous les arts tiraient leur origine.

THÉVATAT. Ce Thévatat était frere de Sommona-Kodon, le Dieu des Siamois, dont il se déclara l'ennemi. Il le persécuta avec fureur; & s'étant fait Talapoin, ou Prêtre, il parvint à faire des miracles, mais il ne put jamais atteindre à la perfection. Désespéré de ne pouvoir triompher de la vertu de son frere, il chercha à se raccommoder avec lui; & dans l'espérance de le tromper, il lui fit ces

cinq propositions capricieuses, capables de réunir tous les fanatiques de son côté. 1°. La retraite dans les déserts. 2°. La permission de ne vivre que d'aumônes. 3°. L'ordre de quitter les maisons pour vivre constamment sous les arbres. 4°. De ne s'habiller que de haillons. 5°. La défense absolue de manger ni poisson, ni viande. Sommona-Kodon répondit à Thévatat que ces actions étaient bonnes sans doute, mais qu'elles devaient être libres pour être méritoires. Cette réponse sage gagna un grand nombre de sectateurs à Thévatat, qui cependant mourut bientôt après, & » fut enseveli dans la terre & » jusqu'aux enfers, où il est sans » pouvoir se remuer, faute d'avoir » aimé Sommona-Kodon. « Son supplice consiste en une grande marmite rougie au feu de l'enfer, qu'il porte continuellement sur la tête; ses pieds posent sur des charbons ardents, & deux broches de fer le traversent dans toute sa longueur. Son supplice dure encore; mais suivant la légende Siamoise, il finira, & après bien des transmigrations Thévatat deviendra Dieu. Cependant ses sectateurs suivent ses principes, & c'est de-là, selon les Siamois, qu'est né le schisme qui a divisé le monde en deux parties. Il nous font la grace de nous reléguer dans celui de Thévatat. Ces fables qui découlent de sublimes vérités, sont des obstacles presque invincibles qui empêchent la conversion de ces idolâtres. (*Voyez* SOMMONA-KODON.)

THIASE. Mot Phénicien qui signifie bouc ou béliet. Les anciens donnaient de nom à ceux qui dans les extravagantes fêtes de Bacchus se revêtaient de peaux de boucs & de béliers, & couvraient les champs avec les Bacchantes. On appelait aussi Thias les danses que les uns & les autres formaient dans ces sortes de solennités.

THIC-KA. C'est sous ce nom que les habitans du Tunquin adorent le fameux Fo des Chinois. Cette idolatrie est particulièrement la Religion du peuple, des femmes & des eunuques. Le pere Tiffanier, Missionnaire Jésuite, se persuade que Thic-Ka ou Xaca, comme il l'appelle, était Juif, ou que du moins il avait puisé une partie de sa doctrine dans les Livres des Juifs, ce qui serait assez difficile à prouver. Il dit que ce Xaca en imposa au monde par sa modestie & son recueillement, qu'il passa dans un désert pour inventer ses dogmes & écrire ses maximes, & qu'il n'admit dans sa nouvelle Religion, ni providence de Dieu, ni immortalité de l'ame, ni peine ni récompense après cette vie. Il dit en confidence à ses disciples favoris que deux démons lui avaient inspiré ce qu'il devait enseigner aux hommes; mais au peuple il prêcha le dogme absurde de la transmigration des ames. Ceux qui suivent les principes de Xaca ou Thic-Ka, prétendent que les ames des fideles seront récompensées à proportion de leur vertu, & jouiront d'une félicité éternelle, que les moins vertueux éprouveront

trois mille ans de transmutations, les autres quatre mille ans, & les plus purs cinq mille, mais que les plus coupables passeront éternellement de la vie à l'enfer & de l'enfer à la vie.

THISIPHONE. Une des trois Furies, & celle qui venge les meurtres, ainsi que son nom le désigne. Les Mythologues disent, que, couverte d'une robe ensanglantée, elle est constamment assise nuit & jour à la porte du Tartare; & que sitôt que l'arrêt est prononcé aux criminels, elle se leve armée d'un fouet vengeur, & les frappe impitoyablement.

THNETO-PSYCHITES. Anciens Hérétiques dont parle saint Jean Damascène, qui prétendaient que l'ame humaine était semblable à celle des bêtes, & qu'elle mourait avec le corps. Eusebe fait aussi mention de quelques Hérétiques qui croyaient que l'ame mourait avec le corps, mais ils ajoutaient qu'elle ressusciterait avec lui à la fin du monde.

THOMAS. (Chrétiens de saint) Nom que l'on donne aux Chrétiens Indiens, qui sont établis dans la presqu'île des Indes, au Royaume de Cochin, & sur les côtes de Malabar & de Coromandel. Ces Chrétiens sont intimement persuadés que l'Apôtre saint Thomas est le fondateur de leur Eglise, & que dans la répartition que les Apôtres firent entr'eux de toutes les parties du monde, les Indes échurent à saint Thomas. Cette ressemblance de nom a pu donner lieu à cette tradition. Un Arménien, nommé Mat Thomas, habile Commer-

çant, vint s'établir dans le Royaume de Cranganor, & se concilia les bonnes grâces du Roi de ce pays. Il avait deux maisons, l'une située du côté du sud de la ville de Cranganor, & l'autre placée au nord de cette Capitale. Dans l'une logeait sa femme légitime, & dans l'autre demeurait une concubine qu'il entretenait. En mourant il laissa plusieurs enfans de ces deux femmes, qui firent profession d'une espèce de Christianisme : ceux de la femme légitime, fiers de leur origine, ne s'allient jamais avec les autres, & ne les admettent point à la communion dans leurs Eglises.

Dans la suite ces Chrétiens devinrent si puissans, qu'ils secouèrent le joug des Princes infidèles, & élurent un Roi de leur nation ; mais un des successeurs de ce premier Monarque ayant adopté, suivant l'usage du pays, un fils du Roi de Diamper, mourut sans enfans, & laissa son trône à ce Roi payen, qui par une pareille adoption, passa sous le joug du Souverain de Cochîn ; les Chrétiens de S. Thomas étaient au nombre de ses sujets, lorsqu'en 1502 Vasco de Gama, Amiral du Roi de Portugal, arriva dans le pays. Des Missionnaires, soit Cordeliers, Jésuites ou Carmes, ont tenté successivement de réunir cette Eglise à l'Eglise Romaine ; mais les violences que l'on a employées pour les obliger à reconnaître l'autorité légitime du Pape, n'ont pu leur arracher qu'un consentement de bouche, & ils restent opiniâtement attachés à leurs anciennes

opinions, qui les soumettent aux erreurs de Nestorius. Ils sont soumis au Patriarche de Babylone. Donnons un précis de leur doctrine, de leurs usages & des reproches qu'on leur a faits.

Ils nient que la bienheureuse Vierge soit véritablement la mère de Dieu ; ils abhorrent les images, excepté le crucifix, pour lequel ils ont la plus grande vénération ; ils croient que les âmes des bienheureux ne jouiront de la vue de Dieu, qu'après le jour du jugement universel ; ils n'admettent que trois sacremens, le Baptême, l'Ordre & l'Eucharistie ; ils diffèrent quelquefois le Baptême jusqu'à l'âge de sept ans ; ils communient tous sans exception & sans aucune préparation que le jeûne le jour du Jeudi saint ; ils consacrent avec des gâteaux, où ils font entrer un peu d'huile & de sel ; ils se servent communément de vin de palmier ou de la liqueur tirée des raisins secs, & infusée dans l'eau, pour le sacrifice. Le particulier qui sert la messe, récite autant de prières que le Prêtre, & il porte une étole. On consacre les Prêtres dès l'âge de dix-sept ans, & ils peuvent se marier, même en secondes noces à des veuves ; les femmes de ces Prêtres, que l'on nomme Caçanates, portent au cou une croix d'or ou de métal ; l'habit de ces Ecclésiastiques consiste en de larges caleçons blancs avec une longue chemise par dessus, & dans les cérémonies, ils y ajoutent une espèce de soutane blanche ou noire ; leurs tonsures ressemblent à celles des Moines, Ils récitent deux

fois par jour l'office divin, mais à l'Eglise seulement, le matin à trois heures, & le soir à cinq; ils tirent un médiocre revenu de l'administration des sacremens; ils mangent gras les samedi, & leurs jours d'abstinence sont le mercredi & le vendredi, outre le carême qui, chez eux, est beaucoup plus long que le nôtre, & pendant lequel ils s'abstiennent de poissons, d'œufs, de laitage, de vin, & d'approcher de leurs femmes, ils jeûnent tout l'avent, quinze jours avant la fête de l'Assomption, cinquante jours après la Pentecôte, pour les Apôtres & pour la Nativité de Notre Seigneur, depuis le premier Décembre jusqu'à Noël. Ils n'emploient que peu de cérémonies dans le sacrement du mariage; il suffit d'appeler un Caçanaré & d'en recevoir la bénédiction, encore souvent on ne se fait aucun scrupule de s'en passer. En entrant dans l'Eglise, ils prennent entre leurs mains celles des Prêtres, & après les avoir élevées en haut, ils les baissent, & appellent cela le signe de paix, ou donner ou recevoir le *casturi*. Les nouvelles accouchées ne peuvent se présenter à l'Eglise, qu'après quarante jours, si elles ont mis un enfant mâle au monde, & qu'après quatre-vingt, si elles ne se sont délivrées que d'une fille; alors elles se rendent dans l'assemblée, & elles offrent le nouveau né à Dieu & à l'Eglise. L'homicide volontaire, & plusieurs autres crimes entraînent de droit une excommunication si terrible, qu'on ne peut s'en faire relever, pas même à l'article de la mort.

La prise de Cochon en 1663, par les Hollandais, rendit aux Chrétiens de Saint Thomas la liberté de suivre les erreurs que nous venons de détailler, mais en même tems elle les priva peut-être pour toujours de se réunir à l'Eglise.

THOR. Fâmeuse Divinité des peuples du nord, & l'aîné des fils d'Odin; ils lui donnaient le département des airs; c'était lui qui lançait la foudre, qui excitait & apaisait les tempêtes. Il était le protecteur des hommes & les défendait contre les Géans & les Génies malfaisans; mais son principal emploi était de venger les insultes faites aux Dieux. Thor était représenté à la gauche d'Odin, son pere, avec une couronne sur la tête, un sceptre dans une main & une massue dans l'autre. On croit que Thor était le Mithras des Perses; quoi qu'il en soit de cette opinion, il est sûr que les peuples du nord avaient pour lui une grande vénération, & qu'ils célébraient des fêtes en son honneur, afin d'obtenir de lui une année abondante.

THRAUSI. Peuple de la Thrace, dont parle Tite-Live & Hérodote. Ce dernier auteur rapporte un singulier usage des Thrausi à la naissance & à la mort de leurs proches. » Quand un enfant » vient au monde, dit-il, les pa- » rens s'assemblent, se rangent au- » tour de lui, se mettent à pleu- » rer, & font un long détail de » toutes les misères auxquelles il » va être exposé. Au contraire, » lorsque quelqu'un d'entr'eux » meurt, ils se rejouissent, & en

« le mettant en terre , ils racon-
 « tent le bonheur qu'il a d'être
 « délivré des maux de ce mon-
 « de. »

THRIPS. Nom que les Grecs & les Romains donnaient à un ver qui perce le bois. Les Grecs appellaient aussi de ce nom les petits morceaux de bois rongés , dont avant l'invention de la gravure , ils se servaient au lieu de sceau & de cachet. En effet , il n'était guères possible de contre-faire les empreintes que formaient sur la cire ces morceaux de bois ainsi rongés.

THURIUM. Ancienne ville d'Italie , dans la grande Grece , sur le golfe de Tarante , dont on voit encore quelques ruines près de la mer , dans le royaume de Naples.

Les Sybarites qui avaient survécu à la destruction de leur ville par les Crotoniates , voulurent en fonder une nouvelle à quelque distance de la première. Ils implorèrent à cet effet les secours de Lacédémone & d'Athènes , & offrirent des terres à ceux qui voudraient les suivre & les aider dans cette noble entreprise. Les Lacédémoniens n'eurent aucun égard aux prières de ces restes infortunés d'un peuple qu'ils avaient eu pour ami ; mais les Athéniens , les Achéens & les Trézéniens , attirés par les promesses de l'oracle , vinrent en foule se réunir aux Sybarites , qui devaient s'arrêter dans le pays , où ils trouveraient assez d'eau pour leur usage , & où la terre leur promettait autant de bled qu'ils en auraient besoin pour leur subsistance.

Une flotte nombreuse transporta tous ces émigrans en Italie : on aborda assez proche de l'ancienne Sybaris , on reconnut le lieu que l'oracle avait indiqué : on y trouva une fontaine nommée Thuria , & la ville que l'on s'empressa de bâtir , en reçut le nom de Thurium. Cette ville devint bientôt très considérable , mais le peuple composé de plusieurs nations ne put s'accorder pour la prospérité commune ; les Sybarites furent ou massacrés ou chassés par les Grecs qu'ils avaient appelés à leur secours. Ceux qui restèrent maîtres de la ville , y firent venir de nouveaux habitans , on établit une forme de gouvernement démocratique , on fit des alliances , & l'on partagea les citoyens en dix tribus. Charondas le Sybarite , le plus illustre d'entre ses compatriotes , fut chargé de rassembler un corps de loix qui pût affermir les fondemens de la nouvelle République. A celles qu'il adopta , & qui étaient en vigueur chez les nations policées , il en ajouta quelques-unes dont nous allons rendre compte.

Il déclara inhabiles à exercer les principales charges de l'Etat ceux qui ayant eu des enfans d'une première femme , passeraient après sa mort à de secondes noces , prétendant qu'on ne pouvait donner de bons conseils à sa patrie , lorsqu'on manquait aussi essentiellement à ce qu'on devait à ses enfans , qui par cette action , ne pouvaient être que pauvres & malheureux.

Il condamna les calomnieux convaincus de leurs crimes à pa-

raître en public avec une couronne de bruyere. Cette loi en fit périr plusieurs de honte ; & les autres s'éloignerent d'une ville où cette détestable manœuvre ne pouvait plus conduire à la fortune.

Il permit d'attaquer ceux qui étaient intéressés à prévenir la corruption de leurs enfans ou de leurs parents , & prononça de fortes amendes contre les coupables , qui le pouvant , ne se seraient pas opposés à la dépravation de leurs mœurs.

Il établit des écoles publiques , où les maîtres payés des deniers de l'Etat , concoururent à former la jeunesse à la vertu.

Il donna l'administration des biens des orphelins aux parens paternels , & la garde de la personne du pupille aux parens du côté de la mere.

Par une autre loi , il condamna ceux qui refusaient de servir à la guerre , ou qui désertaient , à être exposés dans la place publique pendant trois jours avec des habits de femme.

Pour affermir ses nouvelles loix , Charondas voulut que celui qui prétendrait en faire abroger quelqu'une , fût obligé d'en faire la proposition en présence du peuple , la corde au cou , & ayant derrière lui l'exécuteur de la justice , prêt à le punir , si sa demande était déclarée injuste.

Les loix de Charondas ne souffrirent point d'atteinte pendant sa vie , & ce sage législateur les scella de son sang. Un jour qu'il revenait de la campagne , muni de son épée , pour se défendre contre les

brigands , qui souvent attaquaient les voyageurs ; il apprit en rentrant dans la ville , que le peuple venait tumultuairement de s'assembler ; il courut dans la place publique , sans faire réflexion qu'une loi défendait à tout citoyen de s'y trouver en armes ; on aperçut son épée , on lui reprocha d'être le premier à violer la loi que lui-même avait faite : « vous allez voir , dit-il , com- » bien je la juge nécessaire , & » combien je la respecte : « à l'instant il tira son épée & se perça le sein.

Lés Thuriens furent riches , heureux & libres , sans qu'ils respectèrent les loix de Charondas.

THUSIA. Ce mot signifie *sacrifice* chez les Grecs. Lorsque les Grecs posent les fondemens d'un bâtiment , nous dit Ricaud , le Prêtre bénit l'ouvrage & les ouvriers en prononçant quelques prieres particulieres. Ceci est pure dévotion , mais lorsque le Prêtre s'est retiré , les ouvriers tuent un coq ou un mouton , & en enterrent le sang sous la premiere pierre qu'ils posent , se persuadant qu'il y a dans cette superstition une espece de magie heureuse , ou de charme qui attire du bonheur sur la maison , & cette cérémonie se nomme Thusia. Une autre superstition plus singuliere des Grecs mérite d'être rapportée ; lorsqu'ils en veulent à quelqu'un , ils prennent exactement la mesure de la longueur & de la largeur de son corps , & portent cette mesure à l'ouvrier qui doit poser les fondemens de l'édifice : celui-ci moyennant quelques pieces d'ar-

gent, place cette mesure sous la première pierre, & par ce moyen les Grecs prétendent que leur ennemi perdit ses forces, en même tems que l'instrument de leur vengeance se pourrit.

THYIA. Fête de Bacchus célébrée jadis par les Eléens. Écoutons la narration qu'en donne Pausanias dans ses éliaques. » Les » Eléens prétendent, dit-il, que » le jour de la Fête de Bacchus, ce » Dieu daigne les honorer de sa » présence, & se trouver en per- » sonne dans le lieu où ils la cé- » lebrent. Les Prêtres du Dieu » apportent trois bouteilles vuides » dans sa chapelle, & les y lais- » sent en présence de tous ceux » qui y sont, Eléens, ou autres ; » ensuite ils ferment la porte de la » chapelle, & mettent leur cachet » sur la serrure, permis à chacun » d'y mettre le sien. Le lendemain » on revient, on reconnaît son » cachet, on entre ; & l'on trouve » les trois bouteilles pleines de » vin. « (Il fallait, dit un auteur, mettre le cachet sur les bouteilles, encore cette précaution aurait été vaine.)

THYIADES. Surnom que les anciens donnaient aux Bacchantes, par rapport à la fureur dont elles paraissaient agitées dans les fêtes de Bacchus. Plutarque nous rapporte qu'après que les Tyrans des Phocéens se furent emparés de Delphes, les Thyiades saisies d'un enthousiasme furieux, errèrent pendant la nuit, & se trouverent sans le savoir à Amphise ; là, tombant de fatigues, elles s'arrêrèrent, se couchèrent & s'endormirent dans la place publique.

Les femmes de cette ville craignant avec raison que les soldats des Tyrans n'insultassent les Thyiades, se rangèrent en silence autour d'elles, & lorsqu'elles furent éveillées, elles leur fournirent des vivres en abondance, & obtinrent de leurs maris la permission de les conduire en lieu de sûreté. On ne peut offrir une preuve plus forte du respect que le peuple avait pour les Bacchantes, (*Voyez BACCHANTES*) & l'on doit inférer de là que les extravagances qu'on leur voyait faire, ne diminuaient pas cette vénération.

THYRSE. Espèce de demi-pique ornée de feuilles de lierre & de pampre de vigne, entrelacées en forme de bandelettes, qui était en même tems l'arme & le symbole de Bacchus & des Bacchantes. Les Poètes ont voulu relever le mérite de cette armée, en lui donnant la vertu de faire sortir de la terre ou une source d'eau vive, ou une fontaine de vin, à la volonté des suivantes du conquérant des Indes.

On appellait aussi Thyrses, des bâtons ornés de feuillages que les Juifs portaient en réjouissance pendant la fête des tabernacles, pour rendre grâce à Dieu de la prise de Jérusalem par Machabée.

TIARE Papale. Dans les commencemens la Tiare du Pape n'était qu'un simple morceau d'étoffe brodée que l'on attachait autour du front comme un diadème, pour montrer la royauté du sacerdoce ; ensuite cette bande d'étoffe fut surmontée de fleurons d'or,

d'or , & elle fut appelée couronne. Successivement on en plaça trois l'une sur l'autre , pour marquer la juridiction que prétend le Pape sur les trois parties du monde , qui étaient alors connues ; mais la découverte de l'Amérique , & l'espérance fondée d'en découvrir d'autres , engagea sans doute les Papes à faire surmonter leur Tiare par un globe , pour comprendre ainsi l'univers connu & à connaître.

TIBALANG. Nom que les idolâtres des isles Philippines donnaient autrefois aux prétendus esprits qu'ils croyaient voir sur la cime des vieux arbres. Ils assuraient que ces fantômes étaient d'une taille gigantesque , qu'ils avaient de longs cheveux , des pieds fort menus , de grandes ailes , & le corps peint ; ils ajoutaient que leur odorat les instruisait de l'arrivée de ces folles divinités , qui n'existaient que dans leur imagination. Cependant ces insulaires reconnaissaient un Dieu suprême , que dans leur langue , ils nommaient *Barhala-may-capal* , Dieu fabricant ; mais ils ne laissaient pas d'adorer les animaux , les oiseaux , le soleil , la lune , les rochers , les rivières , & sur-tout les vieux arbres.

TIBARÉNIENS. (les) Peuples d'Asie des environs de la Cappadoce , sur le Pont-Euxin. Boire , manger , chanter , danser & rire , étaient les principales occupations des Tibarénien , qui mettaient la souveraine félicité dans la joie. Quelques auteurs rapportent très sérieusement , que lorsque les Tibarénienies étaient accouchées ,

Tome IV.

leurs maris se jetaient promptement dans le lit & recevaient les compliments d'usage sur cette heureuse délivrance. On trouve cette singulière coutume établie chez les anciens Corfès , en Espagne & chez les Béarnais.

TIBRE. (isle du) ou isle sacrée : on lui donnait aussi le nom d'Esculape & celui d'isle des deux Ponts. Nous emprunterons de Plutarque l'histoire de l'origine de cette isle , qui était située dans la ville de Rome. Parmi les biens des Tarquins , lors de leur expulsion , dit cet auteur , il se trouvait une pièce de terre dans le plus bel endroit du champ de Mars : on crut devoir religieusement la consacrer à ce Dieu ; mais comme les bleds venaient d'être coupés , & qu'on aurait imaginé commettre un crime en se les appropriant , on en jeta les gerbes dans le Tibre. Ces gerbes & les arbres qu'on avait aussi coupés & jetés dans le fleuve , s'arrêtèrent dans un endroit découvert , & se lièrent si bien ensemble , qu'ils ne formèrent bientôt qu'un même corps , qui prit racine. En peu de tems ce terrain s'affermir , & il fut possible d'y bâtir plusieurs temples en l'honneur des Dieux.

TI-CAN. (Temple de) Cette Divinité Chinoise tient chez ce peuple le rang que Pluton tenait chez les Grecs. C'est le Dieu des richesses , & il préside aussi aux naissances ; il est représenté dans son Temple le sceptre à la main , la couronne sur la tête , & entièrement doré. Huit Ministres , dorés , comme lui , lui servent d'assistans : on voit près de lui sur

C c

deux tables , cinq Juges des enfers. Mais comme ces statues n'auraient point eu assez d'expression pour le peuple , on a eu soin de peindre ces mêmes Juges sur la muraille , assis sur leurs tribunaux , jugeant les hommes & prononçant leurs sentences. Devant eux paraissent une quantité de diables les plus hideux qu'il a été possible d'imaginer. Ils s'occupent à tourmenter les méchans ; les uns sont jettés dans des chaudières d'huile bouillante , d'autres rôtis sur des grils , ceux-ci coupés en morceaux , ceux-là sciés en deux ; enfin plusieurs déchirés par des chiens. Le premier des Juges voit les crimes des hommes dans un grand miroir ; un autre dispose des ames qui doivent passer dans d'autres corps. Une balance pèse un pécheur chargé de crimes , qui ont pour contrepoids des livres de dévotion & les marques de certaines pratiques religieuses. Au milieu de l'enfer , on aperçoit un fleuve sur lequel il y a deux ponts , l'un d'or , l'autre d'argent , pour passer en paradis , avec un certificat signé par les bonzes ; d'une autre côté , sont deux portes d'airain ; qui ferment le séjour des flammes. Ce temple est un des plus riche & des plus fréquenté de la Chine.

TIEDEBAIK. Idole Chinoise , particulièrement adorée dans la ville d'Osacca. On la représente avec une tête de sanglier qui porte une superbe couronne : elle a quatre bras ; dans une main elle tient un sceptre & dans les trois autres , un anneau , une tête de dragon , & une fleur. On voit sous ses

pieds une figure monstrueuse qui pourrait bien passer pour l'ange des ténèbres ; rien de plus facile que de s'égarer en voulant expliquer ces attributs.

TIENSU. Nom que les peuples du Tunquin donnent à une de leurs Divinités , qui doit être la Patronne des Arts ; car dans les prières qu'ils lui adressent , ils lui demandent l'esprit , le jugement & la mémoire , pour leurs enfans. Ils offrent souvent des sacrifices à cette Idole.

TIERS-ÉTAT. Troisième membre qui , avec l'Eglise & la Noblesse , forme les Etats Généraux du Royaume de France : il était composé des Bourgeois notables , députés des Villes pour représenter le peuple dans l'assemblée. Les derniers Etats Généraux se tinrent à Paris en 1614. (*Voyez ETATS GÉNÉRAUX.*)

TIERS-ORDRES. Ils ne sont point originairement des Ordres religieux , mais simplement des associations de personnes séculières & même mariées , qui se soumettent à l'esprit & à la règle d'un Ordre religieux , autant que le peut permettre l'état dans lequel ils vivent. Les tiercéaires ont des réglemens qu'ils doivent suivre ; ils doivent faire un an de noviciat , au bout duquel tems , ils sont admis à faire des vœux simples. Il serait difficile de décider en quels tems ont commencé les Tiers-Ordres. Les Carmes , les Augustins , les Franciscains , les Prémontrés se disputent tous l'honneur de leur avoir donné naissance. Le Frere de Coria , Carme Espagnol , dans un Traité im-

primé à Séville en 1592, avance que les Carmes & les tiercéaires Carmes descendent immédiatement du Prophète Elie; parmi les grands personnages du Tiers-Ordre, il cite Abdias, qui vivait 800 ans au moins avant Jésus-Christ, & la bisayeule de notre Sauveur, sous le nom emprunté de Sainte Emérentienne. Le même Religieux prétend que les Chevaliers de Malthe, dans leur origine, étaient du Tiers-Ordre des Carmes, ainsi que Saint Louis. Il ne faut pas croire que les Carmes de France adoptent ces rêveries.

Le Tiers-Ordre de Saint Augustin doit être bien ancien, si, comme le prétend le Pere Bruno Sanoé, il est vrai qu'il ait été institué par Saint Augustin lui-même. Celui des Prémontrés ne remonterait pas moins haut, si l'on accorde qu'il doit sa naissance à Saint Norbert, qui a fini sa vie en 1134.

A l'égard du Tiers-Ordre de Saint François, tous les Auteurs de cet Ordre avouent que leur Fondateur ne l'institua qu'en 1221 pour les personnes de l'un & de l'autre sexe. Ceux qui en sont doivent porter sous leurs habits une tunique de serge grise, ou un scapulaire de même étoffe, avec un cordon, & observer une règle approuvée par les Papes.

TIMAR. Espèce de fief à vie, que le Grand Seigneur accorde à une personne, à condition de le servir à la guerre en qualité de Chevalier. Les possesseurs de ces fiefs sont obligés de se rendre à l'armée avec un nombre d'hom-

mes & de chevaux proportionné au revenu du Timar. Le Timariot, qui est estimé à deux mille cinq cens aspres par an, (environ six livres sterling) doit fournir un cavalier monté & armé; celui dont le Timar est évalué au double, en doit fournir deux, &c; & aussi-tôt que ces cavaliers reçoivent l'ordre de marcher, il faut qu'ils partent sous peine de la vie; la maladie même ne peut les en dispenser. Le Timariot paye le dixième de son revenu à l'Etat. Si en mourant il laisse des enfans en état de servir, ou si, au défaut d'enfans, il se trouve des parens, le Timar leur est conféré aux mêmes conditions du prédécesseur. Ceux dont les revenus ne vont pas à huit mille aspres, ne sont jamais forcés d'aller à la guerre, à moins que le Grand Seigneur ne s'y trouve en personne.

On rapporte l'origine des Timars aux premiers Monarques Ottomans, qui, maîtres des terres de l'Empire, les érigerent en espèce de Commanderies, & en gratifièrent leurs soldats, afin de trouver dans tous les rems des troupes sur pied, sans être obligés de déboursier d'argent. Soliman II régla le nombre de Cavaliers que ces possesseurs de fiefs devaient fournir, à proportion de leurs revenus. Ce corps a toujours été fort puissant, mais il commence à s'avilir, par la politique des Viceroyes & des Gouverneurs de Province, qui s'efforcent de faire tomber les Timars à leurs créatures & à leurs domestiques.

TIMOTHIENS. Hérétiques du cinquième siècle, qui reconnois-

faient pour chef un certain Timotheus Elurus. Ils soutenaient que les deux matieres s'étaient tellement mêlées dans le sein de la Vierge, qu'il en était résulté une troisième qui n'était ni la divine ni l'humaine.

TINEL. Anciennement c'était ainsi qu'on appelait la salle basse où mangeaient les Officiers ou grands Seigneurs de la Cour des Princes. Nous trouvons dans l'histoire du Dauphiné, que le Portier de l'Hôtel avait cinq florins de gages, pour faire nettoyer les cours & la salle du grand commun, appelée le *Tinel*. Il devait y faire placer les bancs, les chaises & les autres meubles nécessaires : il dressait aussi les tables, & l'Officier de la pannerie mettait le couvert. On ne devait laisser entrer aux heures des repas dans le *Tinel* que ceux qui avaient droit d'y manger, à moins d'une permission expresse du Grand-Maitre.

On appelait aussi *Tinel* la Cour du Roi; & pour désigner les gens de Cour de ce tems, on disoit le *Tinel*. On nommait *Tinel* le son de la cloche du Palais, qui indiquait l'heure des repas.

TINGIS. Ancienne ville d'Afrique, capitale de la Mauritanie Tingitane. Plutarque nous rapporte qu'après la mort d'Antée, sa veuve, appelée *Tinga*, eut un fils d'Hercule, nommé Sophax, qui regna dans ce pays, fonda cette ville, & lui donna le nom de sa mere : il ajoute à ce récit que Sertorius ayant pris *Tingis* d'assaut, ne voulut pas croire ce que les habitans du pays débitaient au sujet de la monstrueuse grandeur

d'Antée, qui y était enterré : il fit ouvrir son tombeau, & l'on y trouva un corps de soixante coudees de haut. Sertorius fit re fermer ce tombeau, immola des victimes à Antée, & ne contribua pas peu à augmenter la vénération que les Mauritaniens avaient déjà pour le géant.

Strabon traite ce récit de fable, & prétend que ce n'est pas la seule que Gabinius ait insérée dans son Histoire Romaine.

TIRAS. Nom que les Japonois donnent aux Temples, qui dans toute l'étendue de l'Empire sont consacrés aux Idoles étrangères. Ces édifices n'ont point de fenêtres, & ne tirent de jour que par les portiques, qui conduisent à une grande salle où les Idoles reposent dans des niches. Au milieu de ces Temples sont ordinairement des autels isolés & fort riches, sur lesquels sont placées les Idoles favorites; un très grand nombre de bougies odoriférantes brûlent devant elles. Le Temple est toujours surmonté d'un dôme, il y en a qui sont d'une prodigieuse grandeur, mais l'on doit sur-tout admirer la somptuosité des bâtimens qui accompagnent les Tiras, & servent de demeure aux Bonzes.

TIRINANXES ou TERUMWANCES. Nom que les insulaires de l'isle de Ceylan donnent aux plus distingués d'entre leurs Prêtres. Le Chef des Tirinanxes est souverain Pontife de la Religion, & connaît de toutes les affaires qui la concerne. Pour marque de sa suprême dignité, il porte un ruban tissu d'or & une espèce de

ceptre ou d'éventail, qui a quelque rapport avec le talapat des Siamois. On ne reçoit dans l'ordre des Tirinanxes, que les personnes de la plus haute naissance, & du mérite le plus distingué, & c'est d'entre ces Prêtres que l'on choisit les Supérieurs des autres Prêtres. Leur habit consiste dans une robe d'étoffe jaune, arrêtée au milieu du corps par une ceinture de fil; ils se font raser la tête & ne portent point de bonnets. Le respect du peuple pour ces Prêtres est égal à celui qu'il a pour ses Dieux: » par-tout où ils vont, » dit le voyageur Knox, on étend » un siège sur une natte & un linge » blanc pour s'asseoir, ce qui est » un honneur qu'on ne fait qu'au » Roi. « Il n'est pas permis aux Tirinanxes de s'appliquer à des ouvrages manuels, ils ne peuvent se marier, & ils commettraient un très grand crime s'ils osaient toucher le bras d'une femme. Ces Prêtres ne font qu'un repas par jour, & le soir on leur sert une légère collation, l'usage du vin leur est interdit; mais, pourvu qu'ils n'aient point coopéré à la mort des animaux, il leur est libre de se nourrir de leur chair. Au reste, ils abandonnent leur Ordre, lorsqu'ils le jugent à propos, en observant de jeter leur robe dans la rivière, & de se laver la tête & le corps avec une scrupuleuse exactitude: alors ils entrent dans l'état séculier & peuvent se marier.

TIRLEMONT. Dans cette ville du Brabant, située à trois lieues de Louvain. Il se fait tous les ans, le Dimanche des Rameaux, une procession qui, par son extravagance,

ce, mérite que nous en fassions mention dans ce Dictionnaire. Elle commence par les douze Apôtres, vêtus ridiculement de longues robes noires, la tête chargée d'énormes perruques de même couleur, & le visage couvert de masques à barbes touffues. Pour distinguer le traître Judas, on lui donne une chevelure extrêmement rousse; ensuite paraît une figure de bois qui représente Jésus-Christ, monté sur un âne, tenant à la main une très considérable branche de palmier, d'où pendent quantité de figues, de raisins & de petites hosties, que les enfans s'efforcent d'arracher pendant la marche. Le Clergé séculier & régulier précède le Saint Sacrement, & l'on se rend à un jardin fort orné, qui est supposé le jardin des olives; là, on chante des hymnes, après quoi on retourne à l'Eglise dans le même ordre que l'on en était parti. Il est bon de remarquer qu'il y a un cimetière particulier, où personne ne peut être enterré, que ceux qui ont été au moins une fois au nombre des douze Apôtres.

La procession qui se fait aussi tous les ans le Dimanche des Rameaux dans la ville de Bruges, en Flandre, n'est pas moins ridicule; elle commence par six hommes, en robe de grosse toile grise, avec un bonnet pareil en forme de pain de sucre, & une espèce de masque à deux trous, aussi de même étoffe; suit une représentation d'une des stations de la Passion, portée par huit masques habillés comme les précédens. Les figures de la station sont de grandeur naturelle,

& grossièrement moulées en papier mâché. Elles sont précédées par un soi-disant ange, extravagamment habillé à la Romaine, un mouchoir blanc à la main, & qui chante des vers analogues à la station. On voit venir ensuite six hommes armés de pied en cap, pieds nus, le sabre à la main, traînant de grosses chaînes de fer, auxquelles sont attachées d'énormes boulets. Vingt représentations semblables, avec à peu près le même cortège, & autant d'anges, charment les yeux de la populace, qui vraisemblablement ne plie pas son esprit à des réflexions plus salutaires. On compte dans cette longue procession plus de cent croix de bois, qui appartiennent sans doute chacune à un détachement particulier de dévots; paraissent ensuite une cinquantaine de Cavaliers en jupe & masqués comme les Fantassins, dont l'aspect est horriblement risible, s'il était permis de rire de ces profanations; suivent les Capucins, les Carmes, &c. & enfin le Clergé qui accompagne le saint Sacrement, entouré de masques, portant des torches allumées.

Comment dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, n'a-t-on pas encore aboli ces ridicules dévotions, qui deshonnorent notre sainte religion, & ne servent qu'à la décrier chez les hérétiques? On répond qu'à Bruges les Capucins sont en possession de louer les habits de cette mascarade, & que cette journée vaut au Couvent près de six cens florins. Si les Capucins de cette ville ne peuvent se soutenir sans cette médiocre rétribu-

tion, il faut trouver les moyens d'y suppléer, mais il ne faut pas nourrir la grossière superstition des peuples par ces monstrueuses solennités.

TISRI. C'est le nom du premier mois de l'année civile des Juifs, & le septième de leur année sainte. Le premier jour de ce mois ils célèbrent la fête des Trompettes, (Lev. ch. xxiii. v. xxiv. Nomb. ch. xxix. v. xvii.) Plusieurs motifs engagent les Hébreux à sonner de la trompette : 1°. parce que Isaac prêt à recevoir le coup mortel, un béliér arrêté dans le buisson par les cornes, fut immolé à sa place : 2°. parce que Moïse retourné sur la montagne pour demander à Dieu de nouvelles tables de la loi, fit sonner de la trompette dans tout le camp, afin d'empêcher les Israélites de retomber dans l'idolâtrie. C'est en mémoire de cette action de Moïse que les Juifs croient qu'il faut sonner de la trompette depuis le premier Août jusqu'au vingt-huit, le soir & le matin, après avoir fait ses prières : 3°. parce que le premier jour de chaque année, Dieu juge tous les Israélites, & que le son de la trompette avertit le peuple de se préparer à ce jugement terrible.

Les Juifs ont conservé mille scrupules plus extravagants les uns que les autres sur le choix des trompettes & sur la manière de s'en servir. La trompette doit être faite d'une corne de béliér; si l'on employait à la faire une corne de bœuf ou de veau, elle serait illégitime; elle doit être courbe. On pourrait légitimement s'en servir

quand bien même ce serait un meuble volé , parce que l'ordre de sonner de la trompette & celui qui défend le vol , sont deux préceptes différens. Si la corne a servi à quelque acte d'idolatrie , il faut la jeter ; si elle est fendue en travers , elle est bonne ; si la fente est en long , cet accident la rend inutile ; plus on fait de bruit avec la trompette , & mieux l'on remplit le précepte ; les femmes peuvent en sonner.

Le premier jour de ce mois , qui est aussi le premier de l'année ju daïque civile , on se rend à la Synagogue ; un Prêtre , un Lévite , & trois Juifs lisent la loi , ensuite celui qui doit sonner de la trompette , se leve & prononce les paroles suivantes : » Bénit soyez vous , notre Dieu & Seigneur Roi du monde , qui nous avez sanctifié par vos loix , en nous ordonnant d'entendre le son de la trompette ; bénit soyez vous , mon Dieu , qui nous avez fait vivre , qui nous avez affermis , & qui nous faites parvenir jusqu'à ce jour. « Après cette prière , il fait retentir la salle du son de la trompette , & prononce aussitôt après à haute voix : » Sou venez-vous de l'alliance d'Abraham & du sacrifice d'Isaac. «

Le troisieme jour de ce mois , les Juifs jeûnent à cause du meurtre de Godolias , Gouverneur de la Judée. (II. l. des Rois , ch. xxv. v. 25.) Le même jour les Hébreux célébraient la mémoire d'un miracle que Dieu opéra en leur faveur , pendant la persécution. On plaidait par écrit , & les débiteurs

étaient forcés de mettre le nom de Dieu dans leur cédule. » Tel jour , telle année de Jean , souverain Pontife & Ministre du Dieu vivant. « Il fut ordonné par les vieillards qu'on payerait ses dettes le lendemain , & qu'on déchirerait les cédules ; la Sentence fut exécutée , mais on fut bien étonné , lorsqu'on s'aperçut que le nom de Dieu était effacé des cédules.

Ils jeûnent le sept de ce mois , à cause de l'idolatrie du veau d'or & de l'ordre que Dieu avait donné de faire périr son peuple par le fer & par la famine. Le dix est le jour des Propitiations , le vingt la fête des Tabernacles , (Voyez ce titre) & le vingt-trois la réjouissance de la Loi ; c'est à dire , la commémoration de la bénédiction que Moïse donna au peuple avant que de mourir.

TITAN & TITANS. Il serait peut-être impossible de concilier les sentimens de différens Mythologues , touchant l'histoire , & la généalogie des Titans ; ce que nous remarquerons , c'est que l'opinion la plus commune , est que Titan est le fils aîné du Ciel & de Vesta , & frere de Saturne , à qui il céda son droit d'aînesse , à condition que Saturne n'éleverait aucun enfant mâle ; & que l'Empire du Ciel reviendrait à la branche aînée ; c'est pourquoi Saturne dévorait tous ses enfans au moment de leur naissance ; mais Cybèle sa femme , ayant mis au monde Jupiter & Junon , présenta à son mari une pierre , dont elle supposa être accouchée , & le bon vieillard la dévora. Cette pierre , nommée

Abadir ou Abdir , fut en grande vénération chez les Hébreux , & quelques-uns même l'adorèrent , si nous en croyons *Priscien*. Titan indigné de cette supercherie , déclara la guerre à son frere Saturne , & le renferma dans une étroite prison avec sa femme Cybèle ; mais Jupiter devenu grand , brisa leurs chaînes. Alors Titan suscita les Géans contre son neveu. Ces enfans de la terre entassèrent rochers sur rochers , & escaladerent le ciel ; mais Jupiter lança ses foudres contre eux & les précipita dans les abîmes du tartare. Tel est le précis de cette fable qui sert de fondement à toute la Mythologie des anciens.

Le Pere Pezron , dans son antiquité des Celtes , ne veut point du tout que les Titans soient des hommes fabuleux ; il prétend que les Titans sont les descendans de Gomer , fils de Japhet ; l'un appelé Aimon , regna dans l'Asie mineure ; le second nommé Uranus , qui en grec signifie *ciel* , étendit ses conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Europe & de l'Occident ; le troisieme qui est Saturne ou Chronos , prit le premier le titre de Roi , & Jupiter , le dernier de ses fils , fut le plus renommé de tous ; il fonda l'Empire des Titans , & l'éleva au plus haut point de gloire , par son habileté & le bonheur de ses armes. Son fils Teuta ou Mercure & , son oncle Dis , que nous nommons Pluton , établirent les Titans dans les Gaules , & ils y formerent un Empire , qui subsista l'espace de trois cens ans. Au surplus le Pere Pezron se croit fondé à croire que les Titans

étaient plus grands & plus forts que les autres hommes ; & que c'est sur cette vérité qu'a été bâtie la fable des Géans.

TITANA , ancienne ville du Péloponese , non loin de Sicyone : on voyait dans cette ville un superbe temple dédié à Esculape ; la statue du Dieu était couverte d'une robe de laine & d'un manteau , qui n'en laissait remarquer que le visage , les mains & la pointe des pieds ; celle d'Hygia sa fille , Déesse de la santé , était remarquable par la quantité de chevelures de femmes , dont elle était surchargée , & qui étaient les témoignages parlans de la reconnaissance de celles qu'elle avait arrachées au venin des maladies. Les habitans de Titana nourrissaient des serpens en l'honneur d'Esculape , & par respect pour ces reptiles sacrés , ils n'en approchaient jamais , & se contentaient de déposer leur nourriture journaliere à l'entrée des lieux où ils les tenaient renfermés. Ils avaient aussi une grande vénération pour Coronis , dont ils avaient placé la statue dans le temple de Minerve : c'est-là qu'ils l'adoraient , qu'ils lui offraient des sacrifices , observant de brûler entièrement toutes les victimes , excepté les oiseaux , qu'ils mettaient sur son autel. Une des nuits de l'année , les Prêtres de Titana se rassemblaient pour offrir , hors la ville , un sacrifice aux vents , & dans un autre tems , ils en faisaient un solennel dans lequel ils immolaient des brebis pleines aux Euménides & aux Parques.

TITHÉNIDIES. Fête que les

Nourrices de Lacédémone célébraient avec beaucoup de dévotion. Pendant cette solennité, elles portaient les enfans mâles au temple de Diane Corythallienne, & tandis que les Prêtres immolaient à la Déesse de jeunes cochons pour la santé de ces enfans, elles formaient des danses autour de l'autel de cette Divinité.

TITHON. Aurore, fille du Soleil, aima éperduement le beau Tithon, fils de Laomédon; elle l'enleva dans son char, obtint de Jupiter son immortalité, & oublia de demander qu'il fût à l'abri des outrages du tems. Tithon ennuyé des infirmités de la vieillesse, souhaita d'être changé en cigale, & les Dieux lui accorderent sa demande. Telle est la fable que les Mythologues ont fait passer jusqu'à nous: voici la vérité. Tithon, fils de Laomédon, & frere de Priam, alla à la Cour du Roi d'Assyrie, qui lui confia le gouvernement de la Susiane, où il se maria dans un âge fort avancé, & comme sa femme était d'un pays situé à l'orient de la Grece & de la Troade, les Grecs feignirent qu'il avait épousé l'Aurore.

TITIAS. Nom que portait un des héros de l'isle de Crete, qui se prétendait fils de Jupiter. Il fut constamment heureux pendant le cours de sa vie, & ce bonheur ne contribua pas peu à le faire regarder comme un Dieu & à lui obtenir les honneurs divins. On l'invoquoit pour jouir d'une vie fortunée; mais il n'exauça personne, & son culte tomba bientôt dans l'oubli.

TITRE de Roi de France. En

1339, Edouard III étant entré en guerre avec la France, embrassa le parti des Flamands révoltés, parce que Philippe de Valois, son ennemi, soutenait les intérêts du Comte de Flandres. Un nommé Arrevelle, Brasseur de bierre à Gand, homme d'un génie supérieur, engagea Edouard à prendre le vain titre de Roi de France, pour rompre le serment que ses concitoyens avaient fait, de ne point porter les armes contre le Roi de France, sous peine de remettre deux millions de florins au Pape s'ils violaient leur promesse. Cet expédient, tout puérile qu'il était, fut goûté par le Conseil d'Angleterre, & approuvé par Edouard. Depuis cette époque les Monarques Anglais n'ont pas cessé d'ajouter à leurs titres, celui de Roi de France. Il est bien étonnant que le tems n'ait pas fait connaître le ridicule de cette fausse vanité.

TITRES. Le Roi d'Espagne emploie dans ses titres les noms des Royaumes & des Seigneuries dont il est Souverain. Le Roi d'Angleterre prend le titre de Roi de la Grande Bretagne, de France & d'Irlande; le Roi de France, celui de France & de Navarre; le Roi de Suède, celui de Roi de Suède & des Goths; le Roi de Danemarck, celui de Danemarck & de Norwege; celui de Sardaigne, entr'autres titres, celui de Roi de Jérusalem & de Sicile. Les Cardinaux prennent le titre de quelques Eglises de Rome; ainsi on dit N. Cardinal du titre de Sainte Cécile, &c. Les Romains donnaient aux Scipions les titres d'A-

fiatique , d'Africain , &c. Le Pape porte le titre de Sainteté ; l'Empereur est Majesté Impériale & Apostolique ; le Roi de France , Majesté très-Chrétienne ; le Roi d'Espagne , Majesté Catholique ; le Roi d'Angleterre , défenseur de la foi ; le Turc , Grand Seigneur & Hauteffe ; le Grand Duc de Toscane , Altesse Sérénissime ; le Doge de Venise , Sérénissime Prince ; & la République , Seigneurie ; l'Empereur de la Chine est , entr'autres titres , *Tien-su* , fils du Ciel.

TITRES. Vers la fin de la seconde race de nos Rois , les Charges des Nobles devinrent héréditaires , & donnerent lieu aux titres de Ducs , de Marquis , de Comtes , de Vicomtes & de Barons. Le Duc était le Commandant de toute une province ; le Marquis veillait à la défense d'une frontière ; le Comte était le principal Juge d'une ville & de son territoire , & avait sous lui des Juges subalternes ; d'où sont venus nos Echevins , quelquefois il commandait les troupes. Les Vicomtes furent d'abord les Vicaires des Comtes , & bientôt ils devinrent aussi puissans qu'eux. Les Barons furent sans doute ces Magistrats chargés de juger les procès , & que l'on appelait *Sagibarones*. Les titres de Banneret , de Chevalier , d'Ecuyer , & de Bachelier , ne furent connus que sous la troisième race.

TITYUS. Un des fils de la Terre , dont le corps , suivant la fable , couvrait neuf arpens. Homere dit qu'il était Roi ou Tyran de la ville de Panope en Phocide , & qu'ayant eu l'insolence d'attenter

à l'honneur de Latone , lorsqu'elle traversait les délicieuses campagnes de ce pays , pour aller à Pytho , il fut tué par Apollon à coups de flèches , & précipité dans les enfers , où un insatiable vautour lui dévore le foie & les entrailles , qui renaissent éternellement pour son supplice.

Ce même Tityus que Strabon nous peint comme un Tyran de Panope , qui pour ses violences s'attira l'indignation de son peuple ; ce scélérat , nous dit le même auteur , avait des autels dans l'isle d'Eubée , & un temple où il recevait des honneurs religieux.

TLASCALANS. (République des) Ces Républicains étaient voisins des peuples du Mexique , & leurs mortels ennemis. Ils punissaient de mort le mensonge , dans un sujet de la République , & le pardonnaient dans un étranger. La bonne foi assurait l'exécution de leurs traités publics , la probité dirigeait leur commerce. C'était un sujet d'opprobre que d'emprunter de l'argent , parce qu'on pouvait se trouver dans l'impuissance de le rendre ; l'adultère & le larcin étaient punis de mort : on étranglait les jeunes Nobles qui manquaient de respect à leurs peres , comme des monstres naissans. Les criminels qui n'avaient pas mérité la mort , étaient relégués sur les frontières avec les traîtres , on sacrifiait leurs parens jusqu'au septième degré. Les désordres sensuels , qui blessent la nature , ne trouvaient point de grâce ; l'ivrognerie était défendue , excepté aux vieillards. Le fil qu'ils tiraient d'une seule plante ,

assez semblable au chardon , four-nissait à leur habillement. Les Nobles qui étaient en petit nombre , ne pouvaient exercer aucun art mécanique ; les loix permettaient la pluralité des femmes , sans distinction de degrés , excepté mere , sœur , tante & belle-mere ; l'héritage ne passait point aux enfans , mais aux freres du pere , & plusieurs freres pouvaient successivement épouser leur belle-sœur.

Dans leurs guerres , les Tlascalans , comme les Mexiquains , faisaient des prisonniers qu'ils sacrifiaient à leurs Idoles. On ne peut concevoir la prodigieuse variété de Dieux que ce peuple adorait ; ils avaient une Déesse de l'amour , qui était aussi la Divinité des vents : ils lui attribuaient une cour de femmes , de nains & bouffons ; ces derniers étaient les messagers qu'elle envoyait aux Dieux , lorsqu'elle voulait les recevoir dans son lit. Ils avaient divinisé les vices & les vertus ; le courage & la lâcheté , l'avarice & la libéralité avaient des temples & un culte ; le Dieu du tonnerre portait le nom de *Holoc* : c'était l'Idole favorite à laquelle on s'adressait pour obtenir de la pluie dans ces pays chauds.

Ils reconnaissaient cependant un Etre suprême , auquel ils n'avaient accordé aucun nom. Ils admettaient une autre vie , & par conséquent des peines & des récompenses ; ils croyaient que l'air était rempli d'esprits , & qu'il y avait neuf dieux qui leur serviraient de demeure après la mort. Au reste , selon eux , la terre est

platte ; le soleil & la lune allaient se coucher , lorsqu'ils avaient fini leur course : c'était le Roi & la Reine des étoiles. Le feu était le Dieu de la vieillesse , parce qu'il consume tous les corps ; le monde avait changé deux fois de forme , par un déluge & par des tempêtes , & il devait finir par un embrasement général.

TLÉPOLÉMIES. Jeux célébrés dans l'isle de Rhodes en l'honneur de Tlépolème , lorsqu'on rapporta les cendres de ce héros tué à la guerre de Troie ; la couronne du vainqueur était de papier blanc.

TOCKENBOURG. Comté de la Suisse , dépendant de l'Abbaye de S. Gall. Les deux tiers des habitans de ce petit pays sont Protestans , l'autre tiers est Catholique. Les deux Religions sont réunies par le serment solennel de maintenir entre elles la plus grande concorde : ce serment précède toujours celui par lequel les Tockenbourgeois jurent le traité d'alliance & de Combourgeoisie avec les Cantons de Schwitz & de Glaris.

TOGE. Habillement des Romains : c'était une longue robe sans manches , qui descendait jusqu'aux talons , & qui se mettait par-dessus les autres vêtemens. Elles étaient différentes pour la longueur , pour la couleur & pour les ornemens , suivant la diversité des rangs , de la richesse & du sexe. La Toge des femmes était longue & communément bordée de pourpre. Horace nous apprend que celles qui avaient été répudiées pour cause d'adultère , étaient obligées de porter la Toge

des hommes. La Toge prétexe distinguait les personnes de qualité : c'était une robe blanche, bordée de pourpre, que prenaient à treize ans les fils des Patriciens, & ils ne la quittaient qu'à dix-sept, pour y substituer la Toge virile : cette dernière était toute blanche & se prenait avec cérémonie dans le temple de Jupiter Capitolin ; ceux d'entre les Romains qui briguaient des charges, portaient la Toge blanche, ainsi que les nouveaux mariés. La Toge noire était la marque du deuil, de la tristesse ou de la pauvreté ; il était indécent de se trouver dans un festin avec la Toge noire ; la Toge parsemée de grandes palmes de pourpre, enrichie d'or, était l'habillement des triomphateurs, mais seulement le jour de leur triomphe ; il fut permis à Paul Émile & au grand Pompée de la porter en d'autres rencontres. La Toge militaire se portait retroussée, & la Toge domestique ne pouvait se porter que dans la maison.

Les Toges se quittaient pendant les saturnales, tems de liberté & de plaisirs.

TOILE de théâtre. C'était chez les anciens ce que chez nous nous appelons rideau d'avant-scène. Le rideau qui fermait le devant du théâtre des anciens était attaché par le bas : on le laissait tomber sous le théâtre, pour commencer la pièce ; & quand elle était finie, ou lorsqu'on était obligé de changer les décorations, on le relevait.

TOILETTE des Dames Romaines. Nos plus insignes coquettes

ne l'emportent pas sur les Dames Romaines dans ce qui concerne la Toilette, lorsque le luxe & la volupté eurent établi leur empire dans la capitale du monde. On trouvait sur la Toilette des femmes Romaines tout ce qui pouvait aider à réparer les outrages du tems & les défauts de la nature. On y voyait de faux sourcils, des dents postiches, des pinceaux, des fards, des pom-mades & autres ingrédients renfermés dans des vases précieux. En se levant, les Dames Romaines passaient dans leur bain ; quelquefois elles se contentaient de se laver les pieds, mais il était rare qu'elles manquaient deux jours de suite à faire usage des bains ; afin de se rendre la peau plus douce, elles se faisaient frotter avec une pierre ponce & les plus rares parfums d'Assyrie. Cette première Toilette achevée, elles entraient dans leur cabinet, où elles se revêtaient de la robe du matin, robe qui pour l'élégance, le goût & peut-être l'indécence, ne le céderait point aux deshabillés de nos Dames. C'était sous ce vêtement vainqueur qu'elles se laissaient voir à leurs intimes amis & aux personnes qui leur étaient les plus chères. Il se trouvait autour de la Toilette un grand nombre de coëffes ou *ornatrices*, qui avaient chacune un département. Il y en avait aussi d'autres qui n'étaient appelées que pour composer une espece de conseil qui prononçait souverainement son avis sur la coëffure du jour. Ces Dames, dont nous dévoilons les plus secrets mystères,

ignoraient ni l'art de se blanchir les dents , ni celui de se noircir les sourcils , ni celui de se rougir les joues & les lèvres , ni enfin les moyens de se teindre les cheveux en noir & en blond doré. Tantôt elles laissaient flotter leurs cheveux en grosses boucles qui leur tombaient négligemment sur le dos & sur la gorge , d'autrefois elles les portoient en tresses , & souvent elles en formaient un casque , ou un bouclier. Elles y attachaient de petites chaînes d'or , des rubans blancs & couleur de pourpre , avec des pierreries & des poinçons de perles ; enfin elles se poudraient avec une poudre extrêmement éclatante. Tel est le précis que l'on peut donner de la Toilette des Dames Romaines ; mais qui croirait que les Romains , aussi efféminés que nos petits maîtres , & certainement c'est avancer beaucoup , avaient aussi la leur , dont l'attirail était peut-être encore plus considérable que celui des Toilettes des Dames.

TOMBA. Nom que donnent les Idolâtres des Royaumes d'Angola & de Métamba en Afrique , aux cérémonies cruelles & superstitieuses qu'ils pratiquent aux funérailles des Rois & des Grands du pays. Si c'est un Roi , on enterre avec lui plusieurs de ses grands Officiers , & les esclaves qui l'ont servi pendant sa vie ; ensuite on immole sur son tombeau un certain nombre de victimes humaines , dont le peuple dévore la chair. Le massacre est moins considérable , s'il n'est question que de rendre les honneurs funèbres à un grand Sei-

gneur , mais la barbarie est égale.

TOMBEAU. Les Romains avaient trois sortes de tombeaux. Le sépulchre , qui était le tombeau ordinaire , où l'on déposait le corps entier du défunt ; le monument , qui était un édifice plus magnifique , & le cénotaphe ou tombeau vuide : ce qui venait de l'opinion qu'avaient les Romains , que les âmes de ceux dont les corps n'avaient point été enterrés , erraient pendant un siècle sur les bords des fleuves de l'enfer , sans pouvoir passer dans les Champs Elysées. On élevait un tombeau de gazon , & l'on pratiquait les mêmes cérémonies que si le corps eût été présent. Les Romains avaient des tombeaux particuliers , & qui ne devaient servir qu'à eux seuls , & ils en avaient d'autres où les héritiers de la famille devaient être enterrés. Ces tombeaux ne faisaient point partie de la vente du fond sur lequel ils étaient assis , & l'on gravait sur la tombe des imprécations contre ceux qui oseraient violer la volonté du testateur. Non-seulement le tombeau était regardé comme religieux , mais on regardait comme religieux le chemin qui y conduisait & un certain espace dont il était entouré. S'il arrivait que quelqu'un eût osé emporter quelques-uns des matériaux d'un tombeau , comme des colonnes ou des tables de marbre , pour l'employer à des édifices profanes , la loi les condamnait à dix livres pesant d'or , applicables au trésor public , & de plus , son édifice était confisqué de droit au profit du

fisc. La loi n'exceptait que les tombeaux des ennemis qui n'étaient pas réputés saints & religieux.

Dans les tems de corruption, les plus vils citoyens de Rome, mais favorisés des biens de la fortune, se bâtirent des tombeaux somptueux. Licinius, Barbier d'Auguste, en eut un d'une magnificence extraordinaire; mais rien n'égalait la somptuosité du tombeau de Pallas, ce détestable affranchi de l'Empereur Claude: on y lisait, à la honte des Romains, cette inscription que Pline le jeune nous a conservée.

» Pour récompenser son attachement & sa fidélité envers ses patrons, le Sénat lui a décerné les marques de distinction dont jouissent les Préteurs; avec quinze millions de Sesterces, (quinze cens mille livres de notre monnaie) & il s'est contenté du seul honneur.

Pallas regna dans Rome; sous Claude; il avait été d'abord esclave d'Antonia, belle sœur de Tibère, & il potta la lettre qui donnait avis à l'Empereur de la conspiration de Séjan. Il engagea Claude à épouser Agrippine, à adopter Néron, & à le nommer son successeur, & de concert avec l'Impératrice il empoisonna Claude, pour faire regner Néron, qui sept ans après le fit périr secrètement pour hériter de ses biens.

Quand on jette les yeux sur les tombeaux des hommes détestés, dont Virgile dit (Enéid. l. vi.)

» Celui-ci a vendu sa patrie &
» l'a fournie au despotisme; ce-
» lui-là, corrompu par l'argent,

» a porté des loix vénales, & en
» a abrogé de saintes; ils ont
» commis ces énormes forfaits,
» & en ont joui indignement.

Quand on voit ces coupables fameux couchés dans la poussière, on éprouve une secrète joie de fouler leurs cendres sous les pieds.

TOMIAS. Nom que les Grecs donnaient à un sacrifice qu'ils offraient pour la ratification des traités & des ligues: on avait coutume de prononcer le serment sur les testicules de la victime, que les victimaires avaient soin de couper exprès.

TONNAGE & PONDAGE.

Impôt mis en Angleterre sur chaque tonneau de toutes les marchandises du Royaume qui entrent ou sortent. Il est d'un schelling; le produit de cette imposition que le Parlement accorde ordinairement au Roi, est destiné à le mettre en état de bien garder la mer & de protéger le commerce. Dans les plus anciens tems, ce droit de Tonnage & de Pondage n'avait été qu'une concession passagère du Parlement; mais sous Henri VI & tous ses successeurs, il avait été accordé à vie pour l'entretien d'une force navale qu'on jugeait nécessaire à la sûreté du Royaume. Charles I voulut, après la mort du Roi Jacques, lever ce droit sans l'autorité d'un acte du Parlement; & cette prétention nouvelle fut la source des grandes disputes qui éclatèrent entre le Parlement & ce Monarque, & dont on ne se rappelle qu'avec frémissement la funeste catastrophe.

TONO-SAMA. Nom des Gouverneurs des villes Impériales du Japon : il y en a ordinairement deux pour chaque ville, qui commandent alternativement pendant une année. Tandis que l'un exerce son emploi, l'autre réside à la Cour auprès de l'Empereur. Durant son année d'exercice, il est défendu sous peine de mort au Tano-Sama, de recevoir aucune femme dans son palais. Il arrive quelquefois que le Monarque fait grâce au coupable, mais en fauvant la tête, il perd tous ses biens, est banni à perpétuité, & cause la ruine totale de toute sa famille. Les Gouverneurs du Japon sont presque absolus dans les villes où ils sont envoyés ; ils ont une Cour nombreuse & brillante, composée d'Officiers de distinction & de Nobles, appelés *Jorikis*, qui nommés tous par l'Empereur, résident moins auprès d'eux pour former leur cortège, que pour éclairer leur conduite. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans chaque ville quantité d'espions qui tiennent registre de tout ce qui s'y passe, & qui en informent exactement la Cour. Les Tono-Samas ont un grand nombre de Magistrats municipaux, qui les soulagent dans l'administration : on les nomme *Te si-jon*. L'épouse & les enfants du Gouverneur demeurent à la Cour & répondent de sa fidélité. Quels hommes, s'il est nécessaire de prendre d'aussi étranges précautions pour s'assurer de leur foi. Un Monarque est bien malheureux lorsqu'il n'ose donner une confiance entière à un sujet utile.

TONSURE. La Tonsure, ou si l'on veut, la privation des cheveux, a toujours été regardée comme une marque d'infamie. En France, autrefois, lorsqu'on voulait déclarer un Prince inhabile à porter la couronne, on le faisait tondre & raser. Chez les Romains, une femme convaincue d'adultère était rasée & enfermée dans un Monastère.

Maintenant la Tonsure est un signe de la prise d'habit ecclésiastique ; ce n'est point un Ordre, mais une préparation pour les Ordres. Tous les Ecclésiastiques séculiers & réguliers doivent porter la Tonsure. Celle des Clercs est la plus petite de toutes, & à mesure que l'Ecclésiastique avance dans les Ordres, on fait la Tonsure plus grande.

L'Evêque prend des cizeaux & coupe un peu de cheveux à celui qui se présente pour être reçu dans l'état Ecclésiastique, & le nouveau Clerc prononce pendant la cérémonie ces paroles de David : « Seigneur, vous êtes ma portion, » c'est vous qui me rendrez mon » héritage. Ensuite l'Evêque met au Clerc le surplis en priant Dieu de revêtir du nouvel homme celui qui vient de recevoir la Tonsure.

Quelques auteurs prétendent que l'on coupe les cheveux aux Clercs en signe d'adoption, d'autres disent que c'est un signe de sujétion & de soumission à l'Eglise, & plusieurs croient que la Tonsure a été instituée pour honorer l'affront que ceux d'Antioche voulurent faire à Saint Pierre en lui coupant les cheveux, ou

bien que cette coutume fut empruntée des Nazaréens qui se faisaient raser la tête, ou encore que cela fut établi par les Apôtres, & notamment par Saint Pierre, qui donna le premier l'exemple de se raser la tête, en mémoire de la couronne d'épine de Notre Seigneur.

Quoiqu'il en soit, on fait remonter l'usage de tonsurer les Clercs à l'an quatre-vingt. Mais M. de Fleuri n'est pas de ce sentiment, & prouve que dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avait aucune distinction entre les Clercs & les Laïcs, quant aux cheveux, ni à l'habit & à tout l'extérieur, parce que c'eût été s'exposer sans besoin à la persécution, qui était toujours plus cruelle contre les Clercs, que contre les simples Fideles.

L'Evêque est le seul qui puisse donner la Tonsure à ses Diocésains séculiers & réguliers.

Pour recevoir la Tonsure, il faut avoir été confirmé, savoir lire & écrire, & être instruit des vérités les plus nécessaires au salut.

On appelle bénéfices à simple Tonsure, ceux que l'on peut posséder sans avoir d'autre qualité que celle de Clerc tonsuré.

Les Clercs tonsurés jouissent des privilèges canoniques, & relevent du for de l'Evêque en premier ressort.

TOPILZIN. Nôm du grand Pontife des Prêtres Mexiquains. Sa dignité était héréditaire; il portait sur la tête une couronne de plumes de plusieurs couleurs; aux oreilles des pendants d'émeraudes,

& à la levre un petit tuyau bleu; semblable à celui que l'on voyait à celle de son Dieu Vitziliputzli: il était revêtu d'une espee de mante d'écarlate.

Les Prêtres encensaient quatre fois par jour le Dieu dont ils étaient les Ministres. A minuit ils se relevaient pour célébrer un office nocturne, qui consistait à chanter les louanges de l'Idole, au son des trompettes, des cors & de divers autres instrumens. Ces Prêtres pratiquaient des jeûnes & des austérités rigoureuses, & pendant lesquels, quoique mariés, ils s'éloignaient de leurs femmes, & se refusaient l'usage des liqueurs fortes. La consécration de ces Prêtres était tout aussi extraordinaire que leur ministère. On les oignait depuis la tête jusqu'aux pieds; leurs cheveux qu'ils portaient longs, étaient sans cesse humectés d'un parfum noir & dégoûtant. Ils en employaient un autre plus mystérieux, lorsqu'ils allaient sacrifier sur les montagnes & dans les cavernes où résidaient presque toutes leurs Idoles, & qui, selon eux, servaient à banir la crainte & à inspirer le courage. Il était composé de sucs des reptiles les plus venimeux, & on lui attribuait la vertu de garantir de la fureur des bêtes féroces. Peut-être cette composition leur troublait-elle assez l'imagination pour les rendre capables de sacrifier sans émotion des hommes à leurs Idoles. Ils avaient des novices qu'ils élevaient avec sévérité dans toutes les pratiques du ministère, & de jeunes filles, que l'on peut nommer des Vestales, qui

qui se dévouaient pour un certain tems au culte des Idoles , & se retiraient ensuite pour se marier.

Les jeunes novices avaient la tête rasée vers le sommet , les autres cheveux couvraient à peine les oreilles , mais derrière la tête ils les portaient jusqu'aux épaules. Leur habit était de toile , ils vivaient dans la pauvreté & dans la continence jusqu'à vingt ans , & leurs principales fonctions étaient d'orner les temples de festons & de guirlandes. Il y avait aussi d'autres jeunes garçons pour des usages de moindre importance , ceux-ci présentaient aux Prêtres les vases pour se laver ; ils tenaient les lancettes & le couteau pour les sacrifices. Ils suivaient les Prêtres qui allaient recueillir les aumônes , & lorsqu'elles n'étaient pas assez abondantes , il leur était permis d'entrer dans un champ , & d'y ramasser ce qui leur était nécessaire , sans qu'on pût les en empêcher.

La Prêtrise de Vitziliputzli était héréditaire , comme la dignité du grand Pontife , celle des autres Dieux était élective.

TORANGA. Idole fort révérée des Chasseurs Japonais. Ce Toranga passait sa vie dans l'exercice violent de la chasse : il délivra son pays d'un cruel tyran qui le désolait. Ce tyran avait huit Rois tributaires qui lui fournissaient des secours. Toranga les combattit avec une simple hache , & dans le fort du combat , il foula à ses pieds un énorme serpent ; il monta sur le trône pour prix de ses services , & reçut après sa mort les

Tome IV.

honneurs de l'apothéose.

On le représente , foulant aux pieds un serpent & combattant le tyran , qui a huit bras , avec sa hache.

TORTUE. Ancienne machine de guerre , ou galerie couverte , dont on se servait pour approcher à couvert d'une muraille de la ville assiégée , ou pour le comblement d'un fossé.

La Tortue était composée d'une charpente très-solide & très-forte : c'était un assemblage de grosses poutres ; les salières , les poteaux & tout ce qui la composait , devait être à l'épreuve des machines & de toutes sortes d'efforts ; mais la plus grande force devait être portée au comble , pour soutenir les corps qui étaient jetés d'en haut. Outre cette Tortue , les Romains en avaient de particulières pour l'escalade & pour le combat.

La Tortue pour l'escalade consistait à faire avancer les soldats par pelotons au pied des murs , en s'élevant & en se couvrant la tête de leurs boucliers , en sorte que les premiers rangs se tenant droits & les derniers à genoux , leurs boucliers arrangés ensemble les uns sur les autres comme des tuiles , formaient un toit , sur lequel glissait tout ce qu'on jetait du haut des murs , & sous lequel les soldats étaient en sûreté. Quelquefois sur ce toit mobile , on faisait avancer d'autres soldats , qui avec leurs javelines tâchaient d'écarter ceux qui paraissaient sur la muraille.

La Tortue pour le combat se formait en rase campagne avec les

D d

boucliers pour se garantir des traits & des flèches. Les légionnaires enfermaient au milieu d'eux les troupes légèrement armées; ceux du premier rang avaient un genou en terre, tenant leur bouclier droit devant eux, & ceux du second rang mettaient le leur dessus la tête de ceux du premier rang, ceux du troisième couvraient ceux du second, ainsi des autres.

TORTURE ou Question. Ce sont les tourmens que l'on fait souffrir à un criminel pour le forcer de déclarer la vérité ou de révéler ses complices. En Angleterre on a aboli toutes les Tortures; & l'on a bien fait.

M. de la Bruyère dit que la Question est une invention sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible, & pour sauver un coupable qui est né robuste; & il a raison.

TOSSITOKU. Dieu Japonois qui préside au bonheur des hommes, & d'après cette persuasion, l'on peut juger s'il a beaucoup d'adorateurs. Les Japonois ne manquent jamais de l'invoquer avant de commencer une entreprise, & surtout vers la nouvelle année, dans l'espérance que Tossitoku la leur accordera favorable. On le voit debout sur la cime d'un rocher; sa taille est haute & bisarre. Il tient un éventail & porte une large robe, dont les manches sont, à proportion, beaucoup plus larges que le reste de la robe. Sa barbe est longue & mal peignée, ses oreilles sont très plattes & fort larges: toute sa figure est difforme & hideuse.

TOSTER. En Angleterre le mot *Toster* signifie boire à la santé des personnes absentes. Ordinairement dans les repas Anglais; les Dames se retirent lorsqu'on apporte le dessert. Elles vont prendre le thé, & les hommes se mettent à *Toster*. L'amant *Toste* ou porte la santé de sa maîtresse; le négociant celle de son correspondant; l'Ecclésiastique, celle de son Evêque; l'Evêque, celle du Primat; & le Primat, la prospérité de la cause protestante. Le maître de la maison commence les *Tostes*, & il y a des règles pour que les convives boivent autant les uns que les autres. Les Courtisans boivent à la santé du Roi & de la famille regnante; les Jacobites, à celle du Prétendant; un petit-maître boit à la santé de la beauté à la mode. Les savans sont grands observateurs des *Tostes*, & boivent avec plaisir à la santé des savans étrangers. Dans les Collèges on *Toste* en latin & en grec; à la campagne on *Toste* sans parler. Les Dames Anglaises *Tostent* dans leurs appartemens. On *Toste* au cabaret à la santé de ses amis, à la ruine du parti contraire, & galamment à la damnation de ses ennemis. Le 30 Janvier, qui est un jour de jeûne, on *Toste* dans toutes les tavernes de Londres.

Le mot *Toster* & son usage viennent, à ce qu'on croit, d'une maîtresse de je ne sais quel Roi, qui se baignait; un des Courtisans avala par galanterie une tasse d'eau du bain de la Déesse: chacun en but, & le dernier dit, *je tiens la rôtie*, pour faire allusion à l'usage

du tems , de boire avec une rôtie au fond du verre. *Toster* en Anglais veut dire *rôtir*.

TOULOUSE. Ville de France, Capitale de la province de Languedoc , ancienne patrie des Tectosages : on lui donna l'épithete de *Palladia* , soit à cause du culte que ses habitans rendaient à la Déesse Pallas , soit à cause de l'olivier , arbre consacré à cette Divinité , & qui croît abondamment dans cette contrée , soit à cause du goût que le peuple de ce pays a toujours montré pour les sciences. Il y avait un Capitole à Toulouse , & un Temple dans le voisinage , fameux par ses immenses richesses , auxquelles on ne devait pas toucher , & qui était dédié à Apollon.

TOUPAN. Esprit qui préside au tonnerre , & que les peuples du Brésil honorent par la crainte que leur inspire le bruit affreux des orages. » Quand on leur dit , rap-
» porte le voyageur Coréal , qu'il
» faut adorer Dieu , qui est l'au-
» teur du tonnerre : c'est une chose
» étrange , répondent-ils , que
» Dieu , qui est si bon , épouvante
» les hommes par le tonnerre. «

TOUQUOA. C'est sous ce nom que les Hottentots adorent une Divinité malfaisante , qu'ils regardent comme le principe & la source de tous les maux. Comme ce Dieu bisarre se plaît , selon eux , à tourmenter particulièrement leur nation , & qu'ils ignorent quelles sont les actions qui irritent ou défarment sa colere , ils sont toujours dans la crainte , & ne cessent de lui présenter des offrandes. Les victimes qu'ils lui immolent , sont

des bœufs & des moutons , dont ils mangent la chair & conservent la graisse pour se frotter mystérieusement le corps.

TOUR de Londres. Forteresse qui sert de prison d'Etat , qui défend & commande la ville , & qui était autrefois une Maison Royale où les Rois d'Angleterre tenaient leur Cour. On conserve dans cette Tour des armes & des munitions de guerre pour soixante mille hommes ; les principaux joyaux & ornemens de la Couronne y sont déposés , ainsi que les grandes archives du Royaume , les anciens registres de la Cour de Westminster , & les rôles ou terriers de tout ce que les Rois d'Angleterre possédaient autrefois en Normandie , en Guienne , & les fiefs de leur mouvance , &c.

Le principal Officier de la Tour , est le Connétable , qui a sous lui un Lieutenant. Plusieurs Rois ont attribué à ce Gouverneur le droit de prendre un flacon tenant deux gallons & une pinte de vin sur chaque tonneau , & une certaine quantité d'écrevisses , d'huîtres & d'autres poissons à coquilles , sur chaque bâtiment Anglais chargé de ces marchandises , & le double sur tout vaisseau étranger qui passe devant la Tour. Il jouit d'un honoraire de deux cens livres pour chaque Duc que l'on y constitue prisonnier , cent livres pour chaque Pair qui n'est pas Duc , & cinquante livres pour tout particulier de quelque condition qu'il soit.

Il y a un Gentilhomme de la Porte avec plusieurs Gardes , il ouvre & ferme les portes & remet

tous les soirs les clefs chez le Connétable. A l'entrée de chaque prisonnier, il a pour son honoraire l'habit de dessus, ou un équivalent, évalué pour un Pair du Royaume à trente livres, & à cinq pour un particulier.

Autrefois le Roi accordait à un Duc ou Marquis prisonnier à la Tour douze livres sterling par semaine, mais cette somme est aujourd'hui réduite à quatre livres; les autres Pairs qui avaient jadis dix livres, ne reçoivent maintenant que deux livres quatre schellings cinq deniers. Les quatre livres qui étaient données aux Chevaliers & Gentilhommes, sont réduites à treize schellings quatre deniers, & les prisonniers du commun n'ont que dix schellings par semaine.

En Angleterre, on appelle aussi *Tour* la Cour d'un Shérif, laquelle se tient deux fois par an dans chaque canton de la Province. Les Archevêques, Evêques, Comtes, Barons, Religieux, Religieuses, & tous ceux qui possèdent des cantons en propre & les font valoir par eux-mêmes, sont exempts de cette juridiction.

Tour des Cornes. On fait remarquer à Ispahan, capitale de la Perse, une fameuse Tour, appelée la Tour des Cornes, qui a été ainsi nommée, parce que dans sa construction il n'est entré ni bois, ni pierres, ni briques, mais seulement des ossements & têtes de gazelles, & autres animaux sauvages pris dans une seule chasse, où il se trouva plus de cent mille chasseurs. Cette Tour singulière est d'une hauteur assez considé-

rable; les têtes de gazelles, qui ressemblent fort à celles de nos chevres, sont arrangées depuis le bas de la Tour, jusqu'à l'extrémité d'en haut, en sorte qu'elles présentent les cornes en dehors. Les Historiens rapportent que ce monstrueux & inutile édifice, fut bâti pendant un festin, c'est-à-dire, dans l'espace de sept ou huit heures, & que l'Architecte étant venu dire au Roi qui la lui avoit commandée, que ses ordres se trouvaient exécutés, mais qu'il manquait la tête d'un gros animal pour former le couronnement; le Prince échauffé par la débauche, lui répondit: » où veux-tu que » nous allions chercher à l'heure » qu'il est une tête comme tu nous » la demande? on ne pourrait » trouver de plus grosse bête que » toi, il faut y mettre la tienne. En effet on lui coupa la tête, & elle fut placée au haut de l'édifice.

TOURNOIS. En Allemagne l'usage des Tournois a commencé vers le dixième siècle. Les Rois & les Princes étaient seuls en droit de les ordonner, & c'était dans ces jeux guerriers que l'on étalait alors sa magnificence. Long-tems avant la tenue du Tournois, on envoyait un Roi-d'armes, ou un Héraut, dont la robe était chargée des armes du Prince qui le donnait, pour inviter les grands Seigneurs à y prendre part, & pour déclarer le tems, le lieu & les conditions du combat, en présentant une épée. Ces combats se donnaient dans la place d'une grande ville, autour de laquelle on élevait des échaffauts pour les

Dames & pour les Juges du camp. Chaque Prince invité , avait sa maison assignée , sur les murailles de laquelle il faisait peindre ses armes & celles de ses Chevaliers. De ses fenêtres sortaient des banderolles chargées de chiffres & de devises. Les combattans se rendaient dans la place au son des instrumens guerriers , & l'on donnait le signal du combat. On combattait d'abord seul à seul avec l'épée plate & large , ou avec la masse d'armes ronde & pesante ; ensuite troupe contre troupe : lorsque le combat était fini , les Juges adjugeaient le prix au plus vaillant Chevalier.

Les Papes & les Conciles firent long-tems de vains efforts pour empêcher ces jeux , qui presque toujours étaient ensanglantés ; les Princes braverent long-tems leurs excommunications.

TOUSSAINTS. Cette fête de tous les Saints se célèbre annuellement tous les premiers du mois de Novembre. Elle est de l'institution du Pape Grégoire III, mort en 813. L'intérêt du peuple , qui doit travailler pour vivre , exigerait peut-être , qu'on retranchât une grande partie des autres fêtes , pour ne célébrer que celle-ci , qui rappellerait aux fideles, sous un même point de vue , la contemplation des Apôtres , des Saints & des Martyrs.

TOXCOALT. Ancien Jubilé que les Mexiquains célébraient pendant neuf jours toutes les années au printemps. Le Grand-Prêtre sortait du principal Temple , en jouant de la flûte : il se tournait vers les quatre parties du monde ,

s'inclinant devant l'idole , & prenant de la terre , il la mangeait. Le peuple suivait son exemple , & demandait au Dieu la rémission de ses péchés , & sur-tout de l'eau : les guerriers demandaient la victoire sur leurs ennemis. Le neuvième jour , on promenait processionnellement la statue de l'idole dans toute la ville , & le peuple la suivait en poussant des gémissemens & en se déchirant le corps à coups de fouet. Le sacrifice sanglant d'un malheureux captif terminait cette cérémonie.

TOZI. Selon les Mexiquains , Tozi , qui signifie Grand-Mère , était née mortelle. Le Dieu Vitziliputzli , lui procura les honneurs de la Divinité , en ordonnant à ce peuple de la demander pour Reine à son pere , le Roi de Cathucacam. Ensuite il commanda qu'elle fût tuée , écorchée , & que de sa peau on couvrit un beau jeune homme. C'est ainsi que dépouillée de l'humanité & de la qualité de femme , elle fut mise au rang des Dieux. Les Mexiquains dattent de cette affreuse apothéose leur barbare coutume d'immoler des victimes humaines à leurs idoles.

TRABÉE. Robe que portaient les Rois de Rome , & ensuite les Consuls & les Augures. Il y en avait de trois sortes : la première était toute de pourpre , & on ne s'en revêtait que dans les sacrifices que l'on offrait aux Dieux : la seconde était mêlée de pourpre & de blanc , & devint dans la suite l'habit militaire des Consuls & successivement celui des cavaliers dans les jours de fête & de céré-

monies: enfin la troisieme, mêlée de pourpre & d'écarlate, était le vêtement des Augures.

TRADITEURS. Nom que l'on donna dans les premiers siècles de l'Eglise aux lâches chrétiens qui, pendant les persécutions, pour éviter le martyre, livraient aux payens les écritures saintes. Dans le Concile d'Arles tenu en 314, il fut arrêté « que tous ceux qui se trouveraient coupables d'avoir livré aux persécuteurs quelque livre ou vase sacré, seraient déposés & dégradés de leurs ordres & caractère, pourvu qu'ils en fussent convaincus par des actes publics, & non par de simples paroles. »

TRADITION. Action de livrer une chose. Suivant le droit civil, & parmi nous, la Tradition est regardée comme l'accomplissement de la convention.

La Tradition par l'anneau, *per annulum*, était celle qui se faisait en mettant un anneau au doigt de celui auquel on remettait la possession d'une Eglise, d'une dignité ou d'un héritage.

La Tradition par le bâton, *per baculum* se pratiquait en remettant entre les mains de l'acheteur ou nouveau possesseur, un bâton en signe de la possession qu'on lui remettait.

Tradition par le couteau, *per cutellum* était une mise en possession qui se faisait en donnant un couteau.

Tradition par un fêtu, *per festucam* (brin de paille) était une Tradition fictive qui se pratiquait communément autrefois en donnant un fêtu.

Tradition par un gazon de terre, c'était une façon de livrer un héritage, en présentant une petite motte de terre.

Tradition de longue main, *longa manus*, est une Tradition fictive qui se fait en montrant la chose & donnant la faculté d'en prendre possession. Elle a lieu pour les immeubles réels & pour les choses mobilières d'un poids considérable.

Tradition symbolique se fait, par exemple, en donnant les clefs d'un grenier où est le bled qu'on a vendu.

TRADITION. Ce terme signifie en général un témoignage qui répond de la vérité & de la réalité de tels ou tels points.

Les Juifs avaient leurs Traditions, dont ils faisaient remonter l'origine jusqu'à Moïse, qui les confia, disaient-ils, de bouche en bouche aux anciens du peuple pour les faire passer à leurs successeurs. La *Misna* est le plus ancien recueil des Traditions qu'ayent les Juifs; on y ajouta la *Gémarre* de Jérusalem & celle de Babylone, qui, jointes à la *Misna* forment le *Talmud* de Jérusalem & de Babylone, lesquels sont comme l'explication ou le supplément de la *Misna* ou du code principal de leurs Traditions, qui sont fort respectées par les Rabbins, & rejetées par les Caraïtes. (*Voyez* ces différens titres.)

La Tradition des Chrétiens est la parole de Dieu, émanée ou de la bouche même de Jésus-Christ, ou recueillie par les Apôtres inspirés du saint-Esprit.

ou transmise de vive voix , par
 les premiers fideles à leurs suc-
 cesseurs. Elle est comme confi-
 gnée dans les Conciles , dans
 les écrits des Peres & dans l'u-
 niformité de croyance de toutes
 les Eglises. C'est cette croyance
 des mêmes vérités, qui , comme
 une chaîne non-interrompue ,
 remonte depuis nous jusqu'aux
 Apôtres , forme ce qu'on ap-
 pelle Tradition. «

TRADITION populaire. Une
 Tradition passée d'âge en âge jus-
 qu'à nous , laisse croire au peuple
 que les Moines de Vendôme pos-
 sèdent dans leur Eglise une des
 larmes que le fils de Dieu versa
 sur la mort du Lazare. Pour jus-
 tifier cette prétention , ils disent ,
 qu'un ange recueillit cette larme
 dans un petit vase qu'il enferma
 dans un plus grand , où elle est
 encore aujourd'hui , & la donna
 à la Magdelaine : que cette Sainte
 l'apporta en France , lorsqu'elle
 y vint avec son frere Lazare ,
 sa sœur Marthe , Saint Maximin
 & Saint Célidoine : que la Mag-
 delaine étant prête de mourir la
 donna à Saint Maximin Evêque
 d'Aix , qui la garda tant qu'il
 vécut : qu'après la mort de Saint
 Maximin elle demeura à Aix
 jusqu'à la persécution de l'Eglise ,
 qui finit par la mort de Dioclé-
 tien & de Maximien : qu'elle fut
 ensuite portée à Constantinople
 où elle demeura environ jusqu'à
 l'an 1040 , qui est le tems de
 la fondation du Monastere de la
 Trinité de Vendôme : qu'en 1040
 les Sarrazins ayant fait une nou-
 velle irruption en Sicile , l'Empe-
 reur de Constantinople Michel , à

qui ce Royaume appartenait , de-
 manda du secours à Henri pre-
 mier , Roi de France , & que ce
 Prince lui en envoya sous la con-
 duite de Geoffroi Martel , Comte
 d'Anjou & de Vendôme , qui s'é-
 tant joint aux troupes de l'Em-
 pereur , défit les Sarrazins & les
 chassa entièrement de la Sicile :
 qu'après cette victoire Geoffroi
 Martel fut invité par l'Empereur
 à faire le voyage de Constanti-
 nople , & qu'il le fit effectivement ,
 & qu'enfin Geoffroi Martel étant
 à Constantinople en 1042 , l'Em-
 pereur lui donna la sainte larme ,
 qu'il fit apporter en France par
 un gentilhomme , & qu'il la donna
 au Monastere de Vendôme.

Ces faits très-apochryphes sont
 déposés dans un petit livret qui
 a pour titre *Histoire véritable de
 la sainte Larme que notre Seigneur
 pleura sur le Lazare , &c.* avec
 approbation des supérieurs.

Un Couvent du diocèse d'A-
 miens se glorifie aussi d'avoir en
 sa possession une semblable lar-
 me de notre Seigneur , & il
 l'expose à la vénération des fi-
 deles : mais tout ce qu'on avance
 pour la justification de cette larme
 n'est pas moins suspect , & ne sent
 pas moins la fable que l'Histoire
 prétendue véritable de la Larme
 de Vendôme.

On prétend aussi qu'il y a une
 larme du fils de Dieu à Thiers
 en Auvergne , une à saint Maxi-
 min , qui tomba des yeux de ce
 divin Sauveur , comme il lavait
 les pieds de ses Apôtres , & une
 à saint Pierre le Puellier d'Or-
 léans.

On peut sur ce sujet consulter
 D d iv

l'Histoire des Superstitions, dédiée au Cardinal de Fleuri.

TRAHISON. (Crime de haute) En Angleterre, on appelle crime de haute Trahison, non-seulement tout attentat contre la personne du Roi, mais encore toute conspiration contre le Monarque ou l'Etat, tout commerce criminel avec la Reine ou les filles du Roi, l'homicide commis en la personne du Chancelier ou du grand Trésorier, l'altération de la monnoye, & la falsification du sceau Royal. Tuer sa femme, son pere, ses enfans ou son maître; tout cela en Angleterre est réputé crime de petite trahison.

TRAITÉ d'alliance. Lorsque les anciens faisaient un traité, ils immolaient une victime, dont par respect on ne mangeait point la chair sacrée. Chaque contractant, après la cérémonie du sacrifice répandait une coupe de vin, puis on se touchait de part & d'autre dans la main droite, pour assurer cet engagement réciproque, & prenant à témoin Jupiter, le Dieu du serment, & les autres Divinités vengeresses. Il serait curieux de recueillir tous les Traités publics des anciens, & de marquer exactement ceux qui ont été violés ou rompus, & le petit nombre de ceux auxquels la politique ou l'ambition n'ont donné aucune atteinte.

TRAITÉ de Bretigni. Ce Traité de l'année 1360, commence par ces mots. « Comme par les guerres » sont souvent advenues batailles » mortelles, occisions de gens, » périls d'ames, déflorations de » pucelles & de vierges, deshonnements

» nestations de femmes mariées » & de veuves, &c. « On peut déterminer, par ce préambule, quel était alors la maniere de faire la guerre.

TRAITÉ des Diamans. Nous devons au voyageur Tavernier tous les renseignemens que nous avons sur les fameuses mines de diamans du Royaume de Golkonde, les plus riches de l'univers: il les visita en 1552, & prétend que la plus célèbre de toutes, est celle qui porte le nom de *Raolkonda*: » aux environs du lieu, dit-il, » où l'on tire les diamans, la terre » est sablonneuse & pleine de rochers & de taillis: ces rochers » ont plusieurs veines larges; » tantôt d'un demi-doigt, tantôt » d'un doigt entier, & les mineurs sont armés de petits fers » crochus, qu'ils fourent dans ces » veines pour en tirer le sable ou » la terre; c'est dans cette terre » qu'ils trouvent les diamans; » mais comme les veines ne vont » pas toujours droit, & que tantôt elles baissent ou elles haussent, ils sont contraints de casser » ces roches, pour ne pas perdre » leur trace. Après les avoir ouvertes, ils ramassent la terre ou » le sable, qu'ils lavent deux ou » trois fois, pour en séparer les » diamans. C'est dans cette mine » que se trouvent les pierres les » plus nettes, & de la plus belle » eau. Mais il arrive souvent que » pour tirer le sable des roches, » ils donnent de si grands coups » d'un gros levier de fer, qu'ils » étonnent le diamant, & qu'ils y » mettent des glaces. Lorsque la » glace est un peu grande, ils

« clivent la pierre ; c'est-à-dire ,
 « qu'ils la fendent & plus habi-
 « lement que nous. Ce sont les
 « pierres qu'on nomme faibles en
 « Europe, & qui ne laissent pas
 « d'être de grande montre. Si la
 « pierre est nette, ils ne font que
 « la passer sur la roue, sans s'a-
 « muser à lui donner une forme,
 « dans la crainte de lui ôter quel-
 « que chose de son poids : s'il y
 « a quelque petite glace, ou quel-
 « ques points, ou quelques petits
 « sables noirs ou rouges, ils
 « couvrent toute la pierre de fa-
 « cettes, pour cacher ses défauts. »
 On montra à ce voyageur une
 pierre qui demeura à cent trois
 karats, après avoir été taillée.

La bonne foi la plus intégrè
 régné dans tout le commerce qui
 se fait à la mine. Le marchand
 paye au Souverain un droit de
 deux pour cent sur ce qu'il achète,
 & pour l'exploitation d'une cer-
 taine partie de terrein, l'entrepre-
 neur paye deux pagodes par jour,
 par chaque cinquantaine d'ou-
 vriers qu'il emploie. Le mineur
 ne reçoit pour salaire qu'environ
 trois pagodes par année ; ce qui
 l'engage quelquefois à détourner
 des diamans, & à les avaler, afin
 de les mieux cacher. Celui qui
 apporte un diamant du poids de
 quinze ou seize karats reçoit une
 petite récompense. Ceux qui vien-
 nent acheter des diamans à la
 mine, doivent constamment de-
 meurer dans leur hute, & tous
 les matins les maîtres mineurs
 leur apportent des montres de cette
 précieuse marchandise, dont ils
 doivent traiter sur le champ,
 sans quoi il n'y a pas de marché
 conclu.

Ce qu'on doit admirer le plus
 à la mine de *Raolkonda*, c'est une
 compagnie de jeunes enfans, dont
 les plus âgés n'ont pas seize ans,
 & les plus jeunes environ dix. Ils
 s'assemblent tous les jours sous
 un gros arbre ; chacun a son poids
 de diamans pendu à sa ceinture,
 & une bourse de pagodes d'or. Ils
 attendent qu'on leur offre des
 pierres à vendre, & lorsqu'on
 leur en présente une, le plus âgé
 de la bande la prend, l'examine
 & la fait passer à son voisin qui
 l'examine à son tour, ainsi des
 autres jusqu'au dernier. L'examen
 fait, ils se débattent du prix & l'a-
 chettent : le gain se partage éga-
 lement dans cette société, excepté
 le chef qui a un quart de plus
 que les autres par cent. Ces en-
 fans ne se trompent jamais ni à
 la beauté ni à la juste valeur d'un
 diamant.

Rien de plus singulier que la
 manière dont les pierres se ven-
 dent & s'achètent à la mine. Le
 vendeur & l'acheteur sont assis
 l'un vis-à-vis de l'autre, & ils
 observent le plus grand silence.
 L'un des deux étend sa ceinture
 sur les mains de l'autre, & c'est
 sous ce morceau d'étoffe que se
 conclut le marché : si le vendeur
 prend toute la main de l'acheteur,
 ce signe exprime mille, & autant
 de fois que ce signe est répété,
 autant de mille à ajouter à la
 somme proposée : cinq doigts si-
 gnifient cinq cens, un doigt cent,
 la moitié du doigt jusqu'à la pre-
 mière jointure du milieu cinquan-
 te : & le petit bout du doigt jus-
 qu'à la première jointure, signifie
 dix : en sorte que tous les marchés

se font sans parler & sans que les assistans en aient aucune connaissance. Un officier du Prince pèse les diamans, sans aucune rétribution, & son témoignage fait loi ; ce qui empêche à cet égard toute espece de fraude.

On parle d'un diamant de la mine de Gouhour ou Gani, qui pèsait neuf cens karats avant que d'être taillé. Le fameux diamant du Grand Mogol pèse deux cens soixante-dix-neuf karats $\frac{2}{3}$; & suivant l'évaluation de Tavernier, il doit valoir onze millions sept cens vingt-trois mille deux cens soixante-dix huit livres quatorze sous neuf deniers. Celui qu'on appelle le Toscan, pèse cent trente-neuf karats $\frac{1}{2}$, & son prix peut être fixé à deux millions six cens huit mille trois cens trente-cinq livres.

TRAITÉ public. Peut-être le plus beau Traité de Paix dont l'Histoire ait parlé, est celui que Gélon fit avec les Carthaginois. Il les obligea d'abolir l'odieuse coutume qu'ils avaient d'immoler leurs enfans. Gélon, après avoir défait trois cens mille Carthaginois, n'exigeait rien pour lui : tout l'avantage du Traité était pour le peuple vaincu.

On entend par Traité public une convention qui ne peut être faite, qu'en vertu de l'autorité publique, ou que les Souverains, considérés comme tels, font les uns avec les autres, sur des choses qui intéressent directement le bien de l'Etat.

L'on distingue entre les Traités publics ceux qui roulent simplement sur des choses auxquelles on

était déjà obligé par le droit naturel, & ceux par lesquels on s'engage à quelque chose de plus. Parmi les peuples civilisés les premiers sont superflus, parce que le seul devoir suffit sous un engagement formel ; mais chez les anciens ils étaient regardés comme d'une absolue nécessité, par l'opinion où ils étaient que l'on n'était tenu d'observer les loix de l'humanité qu'envers ses concitoyens, & qu'on devait regarder tous les étrangers sur le pied d'ennemis, à moins qu'on n'eût pris des engagements contraires.

La seconde classe des Traités se distingue en Traités égaux & en Traités inégaux qui les uns & les autres se font pendant la guerre ou en pleine paix. Les Traités égaux sont ceux que l'on contracte avec égalité de part & d'autre ; ils se font en vue de commerce, de la guerre ou par d'autres considérations. En vue de commerce, on convient que les sujets de part & d'autre seront francs de tous impôts & de tous droits d'entrée & de sortie, ou qu'on n'exigera rien d'eux de plus que des gens mêmes du pays, &c. En vue de guerre, on stipule que chacun fournira à l'autre une égale quantité de troupes, de vaisseaux, &c. & cela ou en route guerre, soit offensive, soit défensive, ou dans les défensives seulement. Les Traités d'alliance établissent quelquefois qu'une Puissance, n'aura point de place forte sur la frontière de la Puissance voisine ; que réciproquement elles n'accorderont ni protection ni retraite aux sujets de deux Etats respectifs en cas de

crime ou de désobéissance; qu'elles ne donneront point passage aux ennemis l'une de l'autre.

Les Traités publics sont aussi distingués en réels & en personnels: les personnels sont ceux que l'on fait avec un Roi considéré personnellement, en sorte que le Traité expire avec lui. Les réels sont ceux où l'on ne traite pas tant avec le Roi qu'avec tout le corps de l'Etat & qui obligent les successeurs de ceux qui les ont contractés. Pour savoir à laquelle de ces deux classes appartient un Traité,

1°. Il faut faire attention à la teneur même du Traité, à ses clauses, & aux vues que se sont proposées les parties contractantes. Ainsi s'il y a une clause que le Traité est fait à perpétuité, ou pour un certain nombre d'années, pour le Roi régnant & ses successeurs, on voit par-là que le Traité est réel.

2°. Tout Traité fait avec une République est réel de sa nature, parce que le sujet avec lequel on contracte, est une chose permanente.

3°. Quand même le Gouvernement viendrait à être changé de Republicain en Monarchique, le Traité ne laisse pas de subsister, parce que le corps est toujours le même: il y a seulement un autre Chef.

4°. Il faut cependant faire une exception, c'est lorsqu'il paraît que la constitution du Gouvernement Republicain a été la véritable cause & le fondement du Traité; comme si

deux Républiques avaient contracté une alliance pour la conservation de leur Gouvernement & de leur liberté.

5°. Dans un doute, tout Traité public fait avec un Roi doit être tenu pour réel, parce que dans le doute un Roi est censé agir comme un chef de l'Etat, & pour le bien de l'Etat.

6°. Il s'ensuit de là, que comme après le changement du Gouvernement Démocratique en Monarchique, un Traité ne laisse pas de subsister avec le nouveau Roi, de même si le Gouvernement devient Republicain, de Monarchique, qu'il était, le Traité fait avec le Roi n'expire pas pour cela, à moins qu'il ne fût manifestement personnel.

7°. Tout Traité de Paix est réel de sa nature & doit être gardé par les successeurs: car aussi-tôt que l'on a exécuté ponctuellement les conditions du Traité, la paix efface toutes les injures qui avaient allumé la guerre, & rétablit les nations dans l'Etat où elles doivent être naturellement.

8°. Si l'une des parties ayant déjà exécuté quelque chose à quoi elle était tenue par le Traité, l'autre partie vient à mourir avant que d'avoir exécuté de son côté ses engagements, le successeur du Roi défunt est obligé ou de dédommager l'autre partie de ce qu'elle a fait ou donné, ou d'exécuter lui-même ce à quoi son prédécesseur s'était engagé.

9°. Quand il n'y a encore

» rien d'exécuté de part & d'autre,
 » ou quand ce qui a été fait de
 » part & d'autre est égal, alors
 » si le Traité tend directement à
 » l'avantage personnel du Roi ou
 » de sa famille, il est clair qu'au-
 » si-tôt qu'il vient à mourir, ou
 » que la famille est éteinte, le
 » Traité finit de lui-même.

» 10°. Enfin il est d'usage que
 » les successeurs renouvellent les
 » Traités manifestement reconnus
 » pour réels, afin de montrer qu'ils
 » ne se croient pas dispensés de
 » les observer, sous prétexte qu'ils
 » ont d'autres idées sur les intérêts
 » de l'Etat, que celles qu'avaient
 » leurs prédécesseurs. «

Quelquefois on a mis en doute,
 s'il était permis de faire des Trai-
 tés & des alliances avec des Puif-
 sances qui ne professent pas la
 véritable Religion, & pour toute
 réponse on peut dire que la vé-
 ritable Religion approuve la pru-
 dence & recommande l'humanité.

Il faut remarquer qu'un Traité
 conclu expire au bout du terme
 dont on est convenu : que le
 Traité expiré n'est point censé
 tacitement renouvelé : qu'encore
 qu'après le Traité expiré on exerce
 quelques actes conformes aux en-
 gagemens de l'ancien Traité, ils
 ne doivent passer que pour de
 simples marques de bienfaisance :
 que si une partie viole les con-
 ventions du Traité, l'autre partie
 est dispensée de les tenir.

Le Souverain seul peut faire des
 Traités publics ou par lui ou par
 ses Ministres. Les Traités faits par
 les Ministres ne sont obligatoires
 pour le Souverain & pour l'Etat,
 que lorsque les Ministres ont été

autorisés à les signer & qu'ils
 n'ont pas passé leurs pouvoirs.

TRANQUILLITÉ. Les Grecs
 en avaient fait une Déesse & les
 Romains la distinguaient de la
 paix & de la concorde. La Tran-
 quillité a dû avoir beaucoup d'au-
 tels : dans la campagne de Rome,
 sur le bord de la mer, on en a
 trouvé un, avec cette inscription,
Ara tranquillitatis. Sur cet autel
 on voyait une barque avec une
 voile tendue, & un homme assis
 au gouvernail. Ceci désigne le
 calme des flots, plutôt que la
 Tranquillité de l'ame, état dont
 on ne recherche pas assez les dou-
 ceurs.

TRANSFIGURATION (Fête
 de la). Cette Fête fut instituée
 par le Pape Calixte III en 1456,
 en mémoire d'une grande victoire
 que les Chrétiens remportèrent sur
 les Turcs.

TRANSILVANIE. Jadis, lors-
 que les Transilvains étaient men-
 acés de quelq' invasion de la part
 de l'Ennemi, ils ne manquaient
 pas d'en instruire tous leurs
 districts. Pour cet effet un gen-
 tilhomme de chaque canton mon-
 tait à cheval, & tenant une lance
 d'une main & une épée teinte de
 sang, de l'autre ; il parcourait
 le pays, suivi d'un homme à pied,
 qui avertissait que l'ennemi était
 proche, & que les soldats que
 chaque village devait fournir,
 eussent à se trouver à un certain
 rendez-vous.

TRANSLATION, se dit d'un
 Evêque qui passe d'un Siège Epif-
 copal dans un autre : cette Tran-
 slation faite sans utilité reconnue
 pour l'Eglise, est réprouvée par les

anciens Canons & par les Peres, qui prononcent qu'il se contracte un mariage spirituel entre l'Evêque & son Eglise, en sorte que celui qui l'abandonne pour en reprendre un autre, commet un adultère spirituel. Tel fut l'usage en France jusqu'au dixieme siecle, & les Translations furent regardées comme causes majeures réservées à la décision du S. Siège. Actuellement il est nécessaire que ces Translations, décidées utiles à l'Eglise, soient faites du consentement du Roi & sur sa nomination, & afin qu'il n'y ait abus, il en doit être fait mention dans les Bulles de Provision.

TRANSLATION d'un Religieux. C'est lorsqu'il passe d'un Ordre dans un autre. Primitivement cette Translation étoit permise; mais S. Benoît au vœu d'obéissance perpétuelle, ajouta celui de résidence perpétuelle, pour prévenir l'inconstance de ses Religieux, & pour lors il ne leur fut permis que de passer dans un Monastere plus austere que le leur, & cela du consentement de l'Abbé.

Les Religieux Mendians ne peuvent passer dans un autre Ordre, excepté celui des Chartreux, sans y être autorisés par un Bref exprès du Pape.

Le Pape est le seul qui puisse transférer un Religieux d'un Ordre austere dans un plus mitigé, pour cause de maladie, ou de faiblesse de santé. Les Brefs de Translation, pour être exécutés en France, doivent être expédiés en la Daterie de Rome, & ils portent que le Religieux transfé-

ré fera un Noviciat & une nouvelle Profession.

TRANSLATION des Reliques. Avant de faire cette Translation, l'Evêque doit reconnoître & examiner l'état & la nature des reliques, en présence de Médecins & d'Anatomistes, préposés pour cette vérification, & lorsque l'inventaire est fait, un Notaire en dresse l'acte. Alors on porte processionnellement les reliques sous un dais, jusqu'à l'Eglise où elles doivent être déposées. Les Ecclésiastiques peuvent seuls les porter; elles sont continuellement encensées pendant la marche, & au moment qu'elles entrent dans l'Eglise, on entonne le *Te Deum*. On les place sur l'autel, & après qu'elles ont été quelque tems exposées à la vénération des fideles, l'Evêque les bénit & les enferme dans l'endroit qui leur a été préparé.

TRANSMIGRATION des ames. Cette doctrine dont l'origine se perd dans les siècles les plus reculés, régna en Orient, & en Occident chez les Druides & les Pythagoriens. Les Cabalistes prétendent encore » que les ames hu-
» maines passent d'un corps dans
» un autre, au moins trois fois,
» afin qu'elles n'aient point à al-
» léguer devant le souverain Juge
» de notre vie, qu'elles n'ont point
» eu de corps propre à la vertu.
» C'est sur ce principe qu'ils di-
» sent que la même ame qui a
» animé successivement Adam &
» David, animera le Messie. « Les
Manichéens croyaient à la Transmigration des ames. Les Juifs réduisaient ces Transmigrations à

trois, & se persuadaient que l'entrée du ciel n'était accordée qu'aux âmes qui s'étaient signalées dans la pratique de la vertu pendant les trois incorporations. (*Voyez MÉTEMPSYCOSE*).

TRAVAILLEURS. On appelle ainsi, à Amsterdam, des hommes destinés au service des Marchands pour charger & décharger les vaisseaux, & pour les conduire au poids public. Ils sont nommés par les Bourguemestres, & distribués en dix ou douze compagnies. Chaque Marchand a ses Travailleurs affectés qui livrent ou reçoivent toutes les marchandises qu'il vend ou qu'il achète au poids public : ils en reglent la taxe & les font peser, après quoi les Travailleurs du vendeur en restent chargés. Ils sont d'une fidélité reconnue & fort connoisseurs en fait de marchandises. Tous les mois ils portent à leurs Commettans un compte des avancées qu'ils ont faites & du montant de leur salaire. On les distingue par les noms de chapeaux rouges, chapeaux noirs, chapeaux bleus, de scorze-veens, de zeeuwfches, & de veens.

TRECHEDIPNA. Ce mot, composé de deux mots Grecs, qui signifient *je cours un souper*, servait à désigner l'habit particulier que portaient les Parasites lorsqu'ils allaient s'asseoir à la table de leurs protecteurs sans y avoir été invités. C'était en quelque façon la livrée du maître de la maison. Les Parasites de notre siècle n'ont point d'habits qui les distinguent, mais ils ne sont pour cela ni moins connus, ni moins méprisés des honnêtes gens.

TRÉFLE à quatre feuilles. Il y a des gens qui sont assez fous pour s'imaginer qu'ils seront heureux au jeu & qu'ils gagneront toujours, pourvu qu'ils aient sur eux du Tréfle à quatre feuilles, ou un morceau de corde de pendu, ou un cœur d'hirondelle. Cette extravagance ne mérite pas d'être réfutée, & tous les Tréfles de prés ne produiraient jamais un tel effet, à moins que, comme le dit un Auteur célèbre (le Pere le Brun. Hist. des superst.) le diable ne s'en mêlât ; ce qui n'arrive que trop souvent dans les jeux de hazard qui sont très-expressément défendus par les Conciles, par les Peres de l'Eglise & par les loix civiles, quoiqu'ils fassent aujourd'hui la principale occupation des gens du monde.

On trouve dans un livre intitulé *le secret des secrets de la Nature*, un prétendu secret pour gagner à toutes sortes de jeux : il faut, y dit-on, cueillir de la fougere la veille de la S. Jean, justement à midi, & la porter en bracelet dans la forme de ce caractère H V T Y. Sans parler de la superstition, on sent assez l'absurdité de ce conseil.

TRÉFOIR ou la Bûche de Noël. Ancienne superstition des Provençaux. Autrefois dans plusieurs Provinces, & sur-tout dans la Provence, on préparait la veille de Noël le Tréfoir, & ensuite toute la famille s'assemblait dans une grande salle. On allait chercher la bûche, & on la portait en cérémonie dans la cuisine ou dans la chambre du maître de la maison, pendant cette espèce

de procession, on chantait à deux chœur ces vers provençaux,

*Souche baudisse,
Deman sara panisse,
Tout bon ça y entre,
Fremes enfantan,
Cabres cabrian,
Fedes aneillan,
Prou bla & prou farine,
De vin une plene tine.*

c'est - à - dire :

*Que la buche se réjouisse,
Demain c'est le jour du pain,
Que tout bien entre ici,
Que les femmes enfantent,
Que les chevres chevrentent,
Que les brebis agnellent,
Qu'il y ait beaucoup de bled &
de farine,
Et de vin une pleine cuve.*

On faisait ensuite bénir le Tré-foir par le plus petit & le plus jeune de la maison, avec un verre de vin qu'il répandait dessus, en disant, *in nomine Patris &c.* après quoi on le mettait au feu. On le respectait si fort que personne n'aurait été assez hardi pour s'asseoir dessus, dans la crainte de s'attirer quelque malédiction. On conservait toute l'année du charbon de ce bois que l'on faisoit entrer dans la composition de plusieurs remèdes, & on croyait que ce charbon allumé étant mis sur la nappe de Noël ne brûleroit pas. Cette nappe restait mise sur la table pendant les trois fêtes, & on la couvrait des meilleurs mets possibles.

On faisait aussi la veille de

Noël un fort gros pain qu'on appelait le *pain de Calendre*, on en coupait un petit morceau sur lequel on faisoit trois ou quatre croix avec un couteau; & on le gardait, sous prétexte qu'il avait la vertu de guérir de plusieurs maux; le reste était partagé entre la famille le jour des Rois.

TRENTE-SIX-MOIS ou Engagés. Nom que l'on donne à certains particuliers qui s'engagent ordinairement pour trois ans au service des Habitans des isles Antilles, ou avec les Boucaniers. Les premiers ne sont gueres mieux traités que les Nègres, avec lesquels ils partagent les travaux les plus pénibles, & pour prix de leurs peines pendant trois ans, ils reçoivent de leurs avarés Patrons quelques milliers de livres de sucre ou de tabac. Ceux qui ont pris service chez les Boucaniers, suivent leur maîtres à la chasse, & mènent comme eux une vie errante & laborieuse: leur temps fini, ils obtiennent pour récompense un fusil, deux livres de poudre, deux chemises, deux caleçons & un bonnet. Souvent leurs maîtres les associent à la chasse des bœufs & au commerce des cuirs.

TRÉPAS. On trouve dans le premier tome des Leçons diverses de Louis Guyon, que, dans plusieurs Provinces de France, lorsqu'une personne rendait le dernier soupir, tous ceux qui se trouvaient dans la chambre avaient un soin particulier d'en ouvrir les portes & les fenêtres, & d'en ôter exactement les ordures & les araignées, afin que l'ame sortît plutôt par-là, que par la cheminée,

par où elle risquait de se noircir en s'envolant dans le ciel.

TRÉSOR. C'est un argent trouvé, & dont on ignore le maître. Selon le Droit naturel tout seul, un Trésor, ainsi que toutes les autres choses qui n'ont point de maître, appartiennent au Corps de l'Etat, ou à ceux qui le représentent, en un mot, au Souverain; tant qu'il ne s'en réserve cependant pas la propriété bien clairement, il est censé laisser ces sortes de choses au premier occupant. Ainsi dans ce cas celui qui trouve un Trésor, & qui s'en fait, en devient par-là maître, quand même il l'aurait découvert dans un fond appartenant à autrui, si les loix civiles n'en disposent autrement.

Les Loix romaines adjugent la moitié du Trésor au maître du fonds, & l'autre moitié à celui qui y trouve le Trésor, & elles étendent ce droit à un ouvrier qui est payé par le maître du champ ou de la maison, pour y travailler.

TRÉSOR Public. Chez les Athéniens le Trésor Public étoit consacré à Jupiter Sauveur & à Plutus, Dieu de richesses. On y mettoit toujours en réserve mille talents (187500 liv. sterl.) pour être employés dans les plus extrêmes besoins de l'Etat, & auxquels sans cela il étoit défendu de toucher, sous des peines capitales. De ce Trésor Public on tiroit les sommes nécessaires pour toutes les dépenses civiles, pour l'entretien des armées, & pour tout ce qui concernait la Religion, dans laquelle classe on comprenait les

spectacles, & les fêtes publiques.

Les Romains avaient trois Trésors Publics déposés dans le Temple de Saturne. Le premier étoit rempli des revenus annuels de la République, & l'on en tirait de quoi subvenir aux dépenses journalières. Le second provenait du vingtième qu'on prenoit sur le bien des affranchis, sur les legs & successions qui étaient recueillis par d'autres héritiers que les enfans des morts. Dans le troisième, on conservait tout l'or qui avait été amassé depuis l'invasion des Gaulois, & celui tiré des pays conquis, sommes incroyables dont César s'empara. Auguste eut son Trésor particulier sous le nom de *Fiscus*, & un Trésor militaire, *ararium militare*. Les Pontifes avaient aussi leur Trésor *Arca*.

Les Rois de Juda avaient un Trésor, appelé le Trésor de l'épargne, où ils versaient toutes leurs finances. Le Trésor du Temple renfermait tout ce qui était consacré au Seigneur.

TRÉSOR des Chartes. Dépôt des titres de la Couronne. Jusqu'au tems de Philippe-Auguste, nos Rois faisaient porter leurs Chartes à leur suite par-tout où ils allaient. On rapporte qu'en 1194, ce Prince ayant été surpris pendant son dîner, entre Blois & Fretteval, par Richard IV, dit cœur de Lion, Roi d'Angleterre & Duc de Normandie, il y perdit tout son équipage & notamment son seel & ses Chartes, titres & papiers. Cette perte fait qu'au Trésor des Chartes, il ne se trouve de titres que depuis Louis le Jeune, qui

qui ne commença à régner qu'en 1137.

Philippe-Auguste pour réparer cet enlèvement fit recueillir ce qu'il put de copies de ces Chartres, & rétablir le surplus par des mémoires.

C'est dans un petit bâtiment attenant la sainte Chapelle que se trouve actuellement le dépôt des Chartres : il contient les contrats de mariages des Rois & Reines, Princes & Princesses de leur Sang, les quittances de dot, assignations de douaire, Lettres d'Apanages, donations, testamens, contrats d'acquisition, échanges, & autres actes semblables, les déclarations de guerre, les traités de paix, d'alliance &c. On y trouve quelques Ordonnances de nos Rois.

On travaille actuellement aux inventaires & dépouillemens des pieces qui sont à ce Trésor, & il ferait à souhaiter que le public pût bientôt profiter des veilles de ceux qui en sont chargés : on y puiserait bien des connoissances utiles ou du moins fort curieuses.

TRÉSORIERS de France. Magistrats établis pour connaître du domaine du Roi. Jadis ces Trésoriers étaient les gardes du Trésor de nos Rois, dont dans les commencemens de la Monarchie toute la richesse ne consistait que dans leur domaine.

Sous Clovis, le Trésorier ordonnait du payement des gages ou pensions assignées sur le domaine du Roi, & même des fiefs & aumônes. Sous Philippe-Auguste le Trésor était au Temple, & pendant son voyage de la Terre-

Sainte, un Chevalier du Temple était le gardien de ce Trésor, & en expédiait les quittances aux Prévôts & Comptables. Du tems de Saint-Louis la Chambre des Comptes, ayant été fixée à Paris, les Trésoriers de France & Officiers des monnoies, y furent unis & incorporés, pour y continuer chacun l'exercice de leurs charges : c'est delà que les Trésoriers de France sont encore reçus & installés en la Chambre des Comptes, & qu'en les six chambres ou divisions dans lesquelles les Auditeurs des Comptes sont distribués pour le rapport des comptes, la premiere s'appelle encore la Chambre du Trésor.

Le dépôt du Trésor du Roi a d'abord été au Temple, puis au Louvre, à la Bastille, & enfin remis au Palais : présentement il reste chez les gardes du Trésor royal.

Le nombre des Trésoriers de France fut peu considérable sous les deux premieres races de nos Rois, & même fort avant sous la troisieme. En 1300, il n'y avait qu'un seul Trésorier, depuis il y en eut tantôt deux, tantôt quatre, mais leur nombre a souvent varié. Entre ces Trésoriers les uns étaient pour la direction du domaine & finances, & les autres étaient préposés pour rendre la justice sur le fait du domaine & Trésor. Ces derniers furent supprimés en 1400, & il fut dit que les Trésoriers, s'il se présentait quelque différent au Trésor, appelleraient pour le décider des Conseillers au Parlement ou de la Chambre des Comptes.

En 1551, Henri II voulant unir les charges de Trésoriers de France avec celle de Généraux des finances, ordonna que dans chaque bureau des dix-sept recettes générales du Royaume, il y aurait un Trésorier de France Général des finances; depuis il sépara ces charges en deux. En 1557, Henri III créa les Trésoriers de France en Corps de Compagnie.

Les bureaux des finances sont présentement composés de Présidens en titre d'office, de Présidens dont les offices ont été réunis au Corps, & sont remplis & exercés par les plus anciens Trésoriers de France.

Les Présidens & Trésoriers de France de Paris servent alternativement en la Chambre du Domaine, & au Bureau des Finances; il y a un Avocat & un Procureur du Roi pour la Chambre du Domaine, & un Procureur & un Avocat du Roi pour le Bureau de Finances.

Les Trésoriers de France réunissent quatre fonctions; savoir: 1°. Celle qui leur appartenait anciennement pour la direction des finances, du tems que la direction des finances appartenait à la Chambre du Trésor 2°. La juridiction qui appartenait à la Chambre du Trésor sur le fait du domaine, & qui pendant un tems avait été attribuée aux Baillifs & sénéchaux 3°. Ils ont aussi la voirie, suivant l'Edit de 1627, qui leur a attribué la juridiction contentieuse en cette matière.

Leur direction en fait de finan-

ces, comprend les finances ordinaires, qui sont le domaine, & les finances extraordinaires, qui sont les aides, tailles & autres impositions. Ils sont chargés de veiller à la conservation du domaine & des revenus du Roi. Ils reçoivent les foi & hommage, aveux & dénombrements des terres non tirées relevantes du Roi. Ils font des procès-verbaux des réparations à faire aux Maisons & Hôtels du Roi, aux prisons & autres édifices dépendans du domaine, & aussi aux grands chemins. On leur envoie les commissions des tailles & impositions, & ils les font passer aux Elus des Elections pour en faire l'assiette. Ils vérifient les comptes des Comptables de leur Généralité, & jusqu'à ce que les comptes soient rendus à la Chambre, ils ont toute juridiction sur les Comptables, dont ils reçoivent les cautions; & lorsque ceux-ci meurent avant la reddition de leurs comptes, ils apposent chez eux le scellé, enfin ils prêtent serment à la Chambre des Comptes, & reçoivent celui des Comptables.

Les Trésoriers de France jouissent de plusieurs privilèges; ils sont Commençaux de la Maison du Roi, & jouissent des droits de Committimus & de Franc-Salé, & du droit de Deuil à la mort des Rois. Ils sont exempts de guer, de garde, de réparations des villes & de subvention: ils sont du corps des compagnies souveraines, & ont les mêmes privilèges, & notamment la Noblesse transmissible: ceux de Paris au premier degré; ceux des

autres Bureaux ne transmettent que *Patre & Avo.*

En certains cas ils jugent souverainement. Il y a des Edits & Déclarations qui leur sont adressées. Ils ont l'honneur de parler debout devant le Roi ; ils doivent jouir du droit d'indult , & avoir rang & séance aux entrées & pompes funèbres des Rois, Reines & autres Princes. Ils ont aussi entrée & séance au Parlement entre les Conseillers , lorsqu'ils viennent ou sont mandés pour quelque affaire ; & s'ils viennent seulement pour assister aux grandes audiences, ils ont droit de sieger les premiers sur le banc des Baillis & Sénéchaux. Ils sont exempts des droits d'aides ; emprunts, subsistances, logement de gens de guerre , du ban, de l'arrière-ban, du prêt au renouvellement du droit annuel, de toute tutelle & curatelle ; & *Fournival* ajoute, que leur procès ne peut leur être fait que par le Chancelier de France ; au moins jouissent-ils du privilege des autres Cours, de ne pouvoir être jugés que par leurs confreres.

TRÉSORIERS de l'Extraordinaire des Guerres. Ils sont créés par le Roi pour faire le payement de toutes les troupes, des garnisons, des vivres, étapes, fourrages, appointemens des Gouverneurs, Lieutenans, Majors, & États-Majors de toutes les Provinces. A l'armée le Trésorier de l'Extraordinaire doit avoir un logement au quartier général, & une garde de trente hommes d'infanterie. Si le régiment des Gardes Françaises est à l'armée, cette

garde lui est affectée de droit.

TRÉSORIERS de Province. En Angleterre il y a deux Trésoriers dans chaque Comté, qui sont élus à la pluralité des suffrages des Juges de paix, & qui doivent au moins avoir dix livres sterlings de revenu en terre. Les fonds dont ces Officiers sont gardiens, se levent par une taxe de contribution sur chaque Paroisse, & ces fonds doivent être employés à soulager des matelots & des soldats estropiés, des prisonniers pour dettes, à entretenir de pauvres maisons de charité, & à payer le salaire des Gouverneurs de maisons de correction.

TRÈVE. Convention par laquelle deux Puissances en guerre s'engagent à cesser pour un tems prescrit tous actes d'hostilité.

Toutes contributions doivent cesser pendant la Trêve, puisqu'elles ne sont accordées que pour se racheter des actes d'hostilité. Après le tems de la Trêve expiré, il n'est pas besoin d'une nouvelle déclaration de guerre, parce que ce n'est pas une nouvelle guerre que l'on recommence, mais que c'est la même que l'on continue.

Quelquefois pendant la Trêve les armées demeurent sur pied avec tout l'appareil de la guerre. Il y a des Trêves générales qui s'étendent à toutes les possessions des parties belligérantes ; & il y en a d'autres qui sont restreintes à certains lieux, comme par exemple, sur mer, & non pas sur terre, &c. On fait une Trêve pour enterrer les morts : une ville assiégée en obtient souvent une

pour être à l'abri de certaines attaques, & l'on en fait aussi pour empêcher le ravage de la campagne.

Pendant une Trêve générale & absolue, tout acte d'hostilité cesse, tant à l'égard des personnes qu'à l'égard des choses : cependant les deux parties peuvent lever des troupes, faire des magasins, réparer des fortifications, à moins d'une convention contraire. On ne peut alors s'emparer d'une place occupée par l'ennemi, ni des lieux qu'il a abandonnés, mais qui lui appartiennent. Il faut de plus lui rendre les choses qui durant la Trêve seraient tombées par hazard entre nos mains. Chacun doit pouvoir aller & revenir en sûreté, mais sans train & sans appareil.

Toute Trêve oblige les parties contractantes du moment que l'accord est fait & conclu.

TRÊVE de Dieu. C'était une suspension d'armes, qui pendant un certain tems avait lieu autrefois par rapport aux guerres particulières. On fait que les peuples du Nord vengeaient les homicides & les injures par la voie des armes, si les deux familles de l'offenseur & de l'offensé ne pouvaient parvenir à un accommodement. Cette coutume barbare fut apportée dans les Gaules par les Francs, & dura pendant le cours de la première, de la seconde, & d'une partie de la troisième race de nos Rois. Pour diminuer le mal que cet abus terrible pouvait faire, on ordonna que l'homicide ou sa famille payerait au Roi une somme pour ache-

ter la paix, & une autre somme aux parens du mort, ou que les parens jureraient qu'ils n'étaient point complices du meurtrier, ou bien qu'ils renonceraient à la parenté. Charlemagne ordonna que le coupable payerait promptement une amende, & que les parens du défunt ne pourraient refuser la paix, si elle leur était demandée ; mais cette loi ne fit pas cesser le mal. Les Seigneurs, tant Ecclésiastiques que Temporels, continuèrent à se faire la guerre. C'est ce qui engagea les Evêques, & ensuite les Conciles à défendre, sous des peines canoniques, qu'on usât de violence pendant certains tems consacrés au culte divin. D'abord on régla que personne n'attaquerait son ennemi depuis l'heure de None du Samedi, jusqu'au lundi à l'heure de Prime, pour rendre au Dimanche l'honneur convenable ; que les Eglises seraient respectées ; qu'un Moine, un Clerc, un homme allant ou revenant de l'Eglise, ou marchant avec des femmes, ne serait point attaqué, le tout sous peine d'excommunication.

Une autre Trêve défendit la guerre privée depuis le mercredi au soir d'une semaine jusqu'au lundi matin, & cette même Trêve approuvée en Angleterre par Edouard le Confesseur, fut étendue pendant l'Avent, l'Octave de l'Epiphanie, depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, depuis l'Ascension jusqu'à l'Octave de la Pentecôte, pendant les Quatre-Tems, tous les samedis depuis neuf heures jusqu'au lundi suivant, la veille des Fêtes de

la Vierge , de saint Michel , de saint Jean-Baptiste , de la Toussaint , des Dédicaces & des Patrons de Paroisses , &c. Philippe-Auguste rendit à ce sujet une Ordonnance , qui prescrivait que du jour du meurtre commis , jusqu'à quarante jours accomplis , il y aurait une Trêve dans laquelle les parens seraient compris , que le meurtrier ou l'agresseur serait arrêté & puni ; & que si pendant ce tems quelqu'un des parens était tué , l'auteur de ce crime serait réputé traître & puni de mort.

TRÉVIRS capitaux , (Treviri capitales.) Trois Magistrats Romains établis sous le Consulat de Curius Dentatus , vainqueur des Gaulois. Ils étaient chargés de veiller à la garde des prisonniers , & de présider aux supplices capitaux. Ils jugeaient des délits & crimes des esclaves fugitifs & des gens sans aveu , & avaient sous leurs ordres huit Licteurs qui faisaient les exécutions prescrites , ainsi que le prouve le discours de Sotie dans l'Amphithrion. » Que deviendrai-je à présent ? Les Trévirs pourraient » bien m'envoyer en prison , d'où » je ne serai tiré demain que » pour être fustigé , sans avoir » même ni la liberté de plaider » ma cause , ni de réclamer la » protection de mon maître. Il » n'y aurait personne qui doutât » que j'ai bien mérité cette punition , & que je serais assez » malheureux pour essuyer les » coups de leurs estaffiers , qui » battraient sur mon pauvre corps » comme sur une enclume. «

Il y avait aussi à Rome des Trévirs Monétaires qui étaient les Surintendans de la monnoie de la République. Jules-César en créa un quatrième , & Cicéron exerça une de ces charges.

TRÉZAIN. On ignore quelle était la valeur de cette ancienne monnoie de France , qui avait cours sous les regnes de Louis XI & de Charles VIII. On sait seulement qu'il y avait alors des sols qui valaient treize deniers , & qui par cette raison étaient appelés *Trézains* ou *Treizains*. On donnait un Trézain à la Messe des Epousailles ; & Frédégaire rapporte que les Ambassadeurs de Clovis , allant fiancer Clotilde , lui présentèrent un sol & un denier , suivant l'ancienne coutume des Francs , des Saxons , des Allemands & des Bourguignons , qui achetaient ainsi leurs femmes.

TRÉZIEME Canton des Suisses , ou Appenfel. C'est le bourg & territoire d'Appenfel , qui est entré le dernier dans la Confédération générale. (Voyez HELVETIE , BERNE , UNDERWALDE , &c.)

TRIAIRES. Vieilles troupes Romaines auxquelles on confiait la garde du camp , & qui ne combattaient que lorsqu'on avait perdu toute espérance de remporter la victoire. Tite-Live , en parlant des Latins , après avoir dit que ce peuple avait , comme les Romains , tout hormis le cœur & l'inclination , même langue , mêmes armes , même discipline , même ordre de bataille , ajoute : » leur » première ligne était composée

de jeunes gens en qui l'on voyait
briller également le feu de l'âge ,
& l'ardeur de la gloire ; la se-
conde, d'hommes faits , qu'on
appellait *Principes* ; la troi-
sième, de soldats vétérans appelés
Triarii «.

TRIBU. Lorsque Josué, par ordre de Dieu , tira les Hébreux de la captivité des Egyptiens , & qu'il les conduisit dans la terre de Chanaan , il partagea cette terre entre les onze Tribus de l'immense famille de Joseph , & la Tribu de Lévi, consacrée au service religieux , obtint des demeures dans quelques villes , & les prémices, les dixmes & les oblations du peuple durent fournir à la subsistance. Sous Roboam , dix Tribus se séparèrent de la maison de David , & reconnurent pour Roi Jéroboam , qui fonda le royaume d'Israël. Juda & Benjamin , intimement attachés à Roboam , conservèrent le culte de Dieu. Salmanazar ruina le royaume d'Israël , & la captivité de Juda , sous Nabuchodonosor , fut précédée de la ruine du Temple. Enfin après un esclavage de soixante-dix ans , les Juifs furent renvoyés dans leur pays par Cyrus.

Le peuple d'Athènes était divisé en dix Tribus , qui portaient les noms de dix Héros du pays , & qui occupaient chacune un quartier d'Athènes , & en dehors quelques villes , bourgs & villages , au nombre de cent soixante-quatorze ; la flatterie des Athéniens y en ajouta trois qui portèrent les noms de Ptolomée fils de Lagus , d'Attalus , Roi de Pergame , & d'Adrien , Empereur de Rome.

L'Empire Romain fut aussi partagé en Tribus , dont le nombre , la considération & le pouvoir variaient , selon les différens tems. On peut les considérer comme dans leur naissance sous les Rois , dans leur perfection , sous les Consuls , & dans leur décadence sous les Empereurs , qui réunirent en leur personne toute l'autorité de la République.

TRIBUNS du peuple. Chefs & protecteurs du peuple Romain , créés pour le défendre contre l'oppression des Grands , la barbarie des usuriers , & les injustes entreprises des Consuls & du Sénat. La création des Tribuns remonte à l'an 259 de Rome , lorsque le peuple Romain , accablé de dettes & traîné impitoyablement en esclavage par les créanciers , se retira sur le mont-sacré , sous la conduite de Sicinius. Le Sénat , pour ramener le calme dans la République , abolit toutes les dettes , délivra tous ceux que leurs créanciers avaient fait esclaves , faute de paiement , & permit au peuple d'élire des Magistrats , qui veilleraient à ses intérêts. Ils furent nommés Tribuns , parce que les premiers furent choisis d'entre les Tribuns militaires. Il n'y en eut d'abord que deux ; mais en 283 , on en créa cinq , & en 297 , leur nombre fut porté à dix. Les Tribuns n'avaient point entrée au Sénat ; ils étaient assis sur un banc vis-à-vis de la porte du lieu où cet auguste corps était assemblé , & de là ils pouvaient entendre les résolutions qui s'y prenaient. Une de leurs grandes prérogatives , était le droit de convoquer le Sé-

nat, lorsqu'ils le jugeaient nécessaire. Ils pouvaient délivrer un prisonnier & le soustraire au jugement qui allait être rendu contre lui. Leurs maisons ouvertes jour & nuit, faisaient connaître que rien ne pouvait les dispenser de secourir ceux qui recouraient à eux, & il leur était défendu de s'absenter de la ville. Par les seuls mots *veto*, *intercedo*, je m'oppose, j'interviens, ils rendaient nuls les Arrêts du Sénat & les actes des autres Magistrats; quiconque n'obéissait pas à cette opposition, était arrêté & mis en prison, & la personne des Tribuns était tellement sacrée, que celui qui les insultait, passait pour sacrilège, & encourait la confiscation de ses biens. Un seul Tribun, par sa seule opposition, annulait tout ce que faisaient ses collègues. Cette autorité déjà grande dès les commencemens du Tribunat, devint encore bien plus considérable dans la suite. Les Tribuns, non-seulement assemblèrent le Sénat & le peuple, lorsqu'ils voulurent, mais ils s'arrogerent le droit d'en rompre les assemblées, suivant leurs caprices ou leurs intérêts. Ils s'opposèrent aux assemblées par Tribuns & aux levées de soldats; enfin ils portèrent si loin leur pouvoir, qu'ils nommerent à toutes les charges, à tous les emplois, & déposèrent ceux des Officiers qui avaient le malheur de leur déplaire. Le fameux Sylla diminua beaucoup la puissance Tribunitienne, lorsqu'il se fut rendu maître de la République à main armée: il décida, en 672, que celui qui aurait été Tribun, ne

pourrait parvenir à aucune charge, que ces Magistrats cesseraient d'avoir le droit de haranguer le peuple, de faire des loix, & qu'il n'y aurait plus d'appellations à leur tribunal. Le grand Pompée leur rendit tous leurs privilèges; mais l'an 731, le Sénat les transporta à Auguste, & l'on ne fit plus d'élection de Tribuns que pour la forme.

Outre les Tribuns du peuple, les Romains avaient des Tribuns militaires, qui commandaient en chef à un grand corps de troupes. Le Tribun des Celeres commandait la troupe des Chevaux-légers, & c'était proprement le Commandant de la Cavalerie, qui sous le Roi, avait la principale autorité de l'armée. Dans la suite le Général de la Cavalerie eut la même puissance sous les Dictateurs après l'expulsion des Rois. Il y avait aussi des Tribuns de soldats; leurs fonctions étaient de connaître de toutes les querelles, de veiller au bon ordre dans les camps, d'avoir l'inspection des armes, des habits, des vivres, des hôpitaux, & de prendre les ordres des Consuls, pour les rendre aux Officiers subalternes.

On appelait Tribun du trésor, celui qui avait en sa garde les fonds d'argent destinés à la guerre, & ils les distribuaient aux Questeurs des armées. Pour remplir cette place de confiance, on choisissait ordinairement les plus riches d'entre le peuple.

TRIBUNAL de Dieu. En Géorgie, lorsque les Juges ne peuvent éclaircir, ni même ajuster une querelle entre deux Gentilhommes

mes, la loi les autorise à leur permettre le combat en champ clos ; les deux champions se confessent , communiquent , entrent en lice , se battent , & le vaincu perd son procès : on appelle cet abus affreux , *le Tribunal de Dieu*. Le duel a succédé parmi nous à ces grossières horreurs , & ni la Religion , ni les sages efforts du gouvernement , n'ont encore pu abolir cet usage inhumain.

TRIBUNAL de Sicile. Jurisdiction Ecclésiastique & temporelle , indépendante de la Cour de Rome , dont jouissent les Rois de Sicile.

Lorsque le Comte Roger eut enlevé cette île aux Mahométans & aux Grecs , Urbain II envoya un Légat , pour y régler la hiérarchie de l'Eglise Latine ; mais le Conquérant refusa de reconnaître ce Ministre de la Cour de Rome , & le Pape , dont l'intérêt n'était pas de se brouiller avec Roger , révoqua par une Bulle , (an. 1098) son Légat , & créa le Comte & ses successeurs , Légats nés du Saint Siège en Sicile , leur attribuant tous les droits & toute l'autorité de cette dignité , qui était à la fois spirituelle & temporelle. Tel est ce fameux droit que les Papes dans la suite ont voulu anéantir , & que les Rois de Sicile ont maintenu.

TRIBUNAL des Juges conciliateurs. La meilleure loi qui soit peut-être au monde , est une de celles qui existent en Hollande. Lorsque deux hommes veulent plaider l'un contre l'autre , ils sont obligés d'aller se présenter au Tribunal des Juges concilia-

teurs & faiseurs de paix. S'ils s'y rendent avec des Avocats & des Procureurs , les Juges font retirer ces derniers , comme on ôte le bois d'un feu qu'on veut éteindre. Ensuite les faiseurs de paix s'adressent aux parties : » vous êtes » de grands fous , leur disent-ils , » de vouloir employer votre argent à vous rendre mutuellement malheureux , si vous voulez vous en rapporter à notre décision , nous allons vous mettre d'accord , sans qu'il vous en coûte » une obole « . Si ces plaideurs paraissent trop acharnés l'un contre l'autre , on les remet à un autre jour , afin que le tems adoucisse l'aigreur de leur bile. Enfin les Juges les envoient chercher une seconde & une troisième fois , & si leur folie est incurable , ils leur permettent de se ruiner & d'engraïsser les supports de la justice.

TRIBUNAL secret de Westphalie. On prétend que ce Tribunal de sang fut établi par Charlemagne & par le Pape Léon III , pour forcer les Saxons à se convertir au Christianisme. Cet affreux Tribunal connaissait de tous les crimes , & même des péchés ; son autorité s'étendait sur tous les Ordres de l'Etat , depuis le Prince jusqu'au plus simple particulier , & les Evêques n'en pouvaient être exemptés que par le Pape ou l'Empereur. Dans la suite les Ecclésiastiques & les femmes furent soustraits à cette inique Jurisdiction. Pour se faire une idée de ce Tribunal , il ne faut qu'écouter *Ænéas Sylvius* , lorsqu'il parle des Juges qui le composaient de son tems , » Ils ont , dit-il , des usages

secrets & des formalités cachées pour juger les malfaiteurs , & il ne s'est encore trouvé personne à qui la crainte de l'argent ait fait révéler ce secret. La plupart des Echevins de ce Tribunal sont inconnus ; en parcourant les provinces , ils prennent note des criminels , ils les déferent & les accusent devant le Tribunal , & prouvent leur accusation à leur manière ; ceux qui sont condamnés sont inscrits sur un livre , & les plus jeunes d'entre les Echevins , sont chargés de l'exécution. On voit par ce récit , qu'au mépris de toutes les formes judiciaires , on condamnait un accusé sans le citer , sans l'entendre , & sans le convaincre : il était pris , pendu ou assassiné , sans qu'on sût le motif de sa mort , ni ceux qui en étaient les auteurs. Cette détestable inquisition fut enfin abolie en 1512 , par l'Empereur Maximilien I.

TRIBUNAUX. Anglais. Les habitans de la Grande Bretagne croient fermement que leur jurisprudence est de toutes celles qui existent la meilleure & la plus conforme au bien général & au bien des particuliers ; la preuve qu'ils en donnent , c'est qu'au milieu de leurs démêlés , toujours renaissans , ils ne cessent de vanter leur *heureuse constitution* , & que dans les autres Etats on en desirerait une nouvelle. Il est vrai que leurs loix criminelles sont équitables & éloignées de la barbarie ; ils ont aboli la torture , contre laquelle la voix de la nature s'élève vainement par tout l'univers , moyen affreux dont on ne se sert que trop

souvent pour faire périr un innocent faible & pour sauver un coupable robuste. Chaque accusé est jugé par ses Pairs , il n'est réputé coupable que lorsqu'ils sont d'accord sur le fait : c'est la loi qui le condamne seule sur un fait avéré , & non sur la sentence arbitraire des Juges. La peine capitale est la simple mort , & non des tourmens recherchés qui offensent l'humanité. Si pour les crimes de haute trahison on arrache encore le cœur du coupable après sa mort , c'est un ancien usage de Cannibale , un appareil de terreur qui effraie le spectateur sans être douloureux pour l'accusé. On ne refuse jamais un conseil à l'accusé : on ne punit point un témoin s'il se rétracte , parce qu'il croira avoir porté trop légèrement son témoignage. La procédure est publique , car les Anglais disent hautement que les procès secrets ont été inventés par la tyrannie , & ils ne punissent pas des indécences du même supplice dont on punit les parricides.

Dans le civil , la seule loi juge ; on ne peut l'interpréter ; les Anglais ne le souffriraient pas , & croient que ce serait abandonner la fortune des citoyens au caprice , à la faveur & à la haine. Si la loi ne parle pas clairement , ou qu'elle n'ait pas pourvu au cas , on s'adresse à la Cour d'équité par devant le Chancelier & ses Assessors , & s'il est question d'une chose importante , le Parlement fait une nouvelle loi pour l'avénir. Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs Juges ; quiconque souffre qu'on lui demande sa faveur dans le jugement d'une affaire ,

est deshonoré. On ne vend en Angleterre aucun office de Magistrat ; il est vrai que les membres du Parlement se vendent quelquefois à la Cour : on le croit , mais on n'a que des soupçons , & jamais de preuves.

Le Roi distribue les graces , les bienfaits émanent de lui , la loi fait tout le reste. Si l'autorité attente illégalement à la liberté du citoyen , la loi le venge ; le Ministre imprudent est condamné à l'amende , & il la paye.

Il y a toujours deux partis dans la nation , & ces factieux veillent les uns sur les autres & se disputent , en se déchirant , l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique.

TRIBUNAUX du Roi de Sardaigne. (Nouvelles Loix reçues dans les) Plusieurs Princes de l'Europe , dans ce siècle , se sont fait gloire d'être les Législateurs de leurs peuples. Pour en être convaincu , il ne faut que se rappeler le Code du Roi de Prusse , celui de l'Impératrice de Russie , les loix sages qu'a fait le Roi d'Espagne & celles de l'Empereur & de son auguste Mere pour leurs Etats héréditaires.

Le Pere du Roi de Sardaigne actuellement regnant , s'était toute sa vie occupé du soin de perfectionner les loix de son pays , & son auguste fils a mis la dernière main à cet intéressant ouvrage.

Toutes les loix du nouveau Code du Roi de Sardaigne , sont claires & précises , qualités essentielles pour qu'elles puissent être exactement observées ; car une loi n'est jamais plus respectée , que lorsqu'elle

qu'elle est également entendue par l'ignorant & par l'homme instruit. Le peuple se soumet volontiers à la loi , s'il fait que c'est la loi & non le Juge qui le punit ; autrement il se défie du Ministre de la loi , & crie à l'injustice , dès qu'il peut présumer que le Juge n'est pas seulement l'organe , mais même l'interprete de la loi.

» Aucun Magistrat ou Tribunal , dit le Roi de Sardaigne au » second article du préambule de » son Code , quoique suprême , » n'en pourra , en quelque cas que » ce soit , donner à la loi aucune » interprétation , ne voulant pas » qu'elle soit sujette à aucune limitation , déclaration , extension ou modération qui n'émanera de nous ou de nos successeurs ».

Dans ce nouveau Code , le Prince ordonne l'observance stricte des jours de fêtes & de dimanche ; il interdit ces jours-là toute espèce de vente & de trafic , & n'excepte de la rigueur de la loi que les Comestibles de première nécessité & les cas de besoin urgent. Il veut que ceux qui contreviendront dans ce point à la loi , payent une amende de deux écus. Un Cabaretier , un Aubergiste , &c. qui dans les Etats du Roi de Sardaigne donnera à boire ou à manger pendant l'office divin , payera cette amende la première fois , & sera mis en prison s'il récidive. Ceux qui iront dans les cabarets , subiront la même peine. que ceux qui les y recevront. Les jeux publics & les spectacles sont , par le Code de Sardaigne , interdits pendant le service divin. Dix écus est l'a-

amendé qu'il prononce contre ceux qui donnent à jouer ou à danser, comme contre ceux qui jouent & qui dansent.

Turin jouit de l'avantage de posséder le saint Suaire de notre divin Rédempteur, on l'expose dans certains tems à la vénération publique; le Législateur veut que durant ce tems, il ne soit permis à aucun créancier d'inquiéter son débiteur étranger, en sa personne, en son équipage, &c. Les déserteurs mêmes ne peuvent pas être arrêtés, non plus que ceux qui sont redevables au fisc. Cette franchise dure quinze jours, à compter de l'arrivée de l'étranger.

Une loi du nouveau Code condamne à deux écus d'amende quiconque se comportera dans les Eglises avec immodestie, y causera ou fera des actions qui puissent donner du scandale, ou détourner la piété des autres. Par la même loi, il est défendu aux pauvres de mendier dans les Eglises, sous peine d'être emprisonnés, de même que les peres & meres qui le permettraient à leurs enfans.

Le tems de Carême est un tems de pénitence, & l'abstinence prescrite aux Fideles pendant ce tems approuvée par le Souverain; devient une loi de l'Etat, dont la transgression doit être réprimée & punie par les Ministres de la loi. L'Aubergiste ou le Traiteur, qui dans les Etats du Roi de Sardaigne, donne à manger le Carême de la viande ou tout autre mets défendu, est condamné pour la premiere fois à une amende de

cinq écus & quinze jours de prison; la seconde à dix écus & un mois de prison.

Par le titre V. de son Code, le Roi de Sardaigne ordonne à tous ses sujets de remplir le devoir pascal, & comme l'exemple fait plus sur le peuple que la loi même, ce Prince charge spécialement les Juges supérieurs de veiller à ce que les Juges inférieurs ne s'absentent d'approcher des sacrements au saint tems de Pâques. Pour cela il enjoint à ceux-ci d'envoyer à ceux-là des certificats qui constatent qu'ils ont obéi à la loi de l'Eglise & de l'Etat, & c'est à lui seul qu'il réserve le soin de punir ceux qui y contreviendront.

TRIBUT. Le Royaume de Tunquin est tributaire de l'Empire de la Chine. Le Tribut qu'il paie n'est pas considérable par sa valeur, & ne mérite une place dans ce Dictionnaire que par rapport à sa singularité; ce sont plusieurs petites statues d'or, qui représentent des criminels, qui demandent grace, espece de punition à laquelle les Tunquiniens se sont soumis depuis le meurtre d'un Viceroy Chinois. Ce Tribut se renouvelle de trois ans en trois ans.

TRIBUT. Les citoyens d'Athènes étaient divisés en quatre classes; ceux qui retiraient de leurs biens cinq cens mesures de fruits liquides ou secs, payaient au public un talent; ceux qui en retiraient trois cens mesures, payaient dix mines, ou la sixieme partie d'un talent; ceux de la quatrieme classe ne donnaient rien. Cette

taxe qui ne paraît point proportionnelle , était cependant juste , parce que l'Etat jugeait que chacun avait un nécessaire physique égal , qui ne devait point être taxé. L'imposition portait d'abord sur l'utile , & plus fortement sur le superflu.

En Russie , le Gentilhomme leve la taxe sur le paysan , & la paye à l'Etat. Si le nombre des paysans diminue , il paye la même somme. Si le nombre augmente , il ne paye pas davantage : par conséquent il est de l'intérêt du Gentilhomme de ne point vexer ses paysans.

TRIBUT du Royaume de Naples. Le vingt-huit Juin de chaque année, l'Ambassadeur du Roi de Naples présente au Pape , au nom de son maître , une haquenée superbement enharnachée avec une selle & une housse en broderie aux armes du Souverain Pontife. Celui qui conduit la haquenée porte dans une bourse de soie richement brodée une cédulè de sept mille écus d'or pour le Tribut du Royaume de Naples , qui est devenu sief du saint Siège depuis quelques siècles , ainsi que les Papes le prétendent. Cette cérémonie fut interrompue sous le pontificat de Clément XII , & elle fut reprise sous celui de son successeur Innocent XIII.

TRICENNALES. Espace de trente années ; les Romains faisaient des vœux , rendaient des actions de grace , & célébraient des fêtes au bout de ce tems , pour remercier les Dieux de l'heureuse administration de l'Empereur , & pour leur en demander la conti-

nuation. Il est aisé d'imaginer du peu de sincérité de ces vœux à l'égard des Tyrans de Rome ; mais jusqu'où l'homme n'est-il pas capable de porter la basse adulation ?

TRICEPS , à trois têtes. Surnom donné à Mercure par rapport à ses trois fonctions , au ciel , sur la terre & dans les enfers , & à ses trois différentes formes , suivant les trois différens endroits où il était envoyé.

TRICLARIA. Surnom que les Grecs donnaient à Diane , parce qu'elle était particulièrement honorée par trois villes de l'Achaïe : savoir , Aroë , Anthie & Messatis , qui possédaient en commun un certain canton avec un temple consacré à cette Déesse. Toutes les années ces trois villes célébraient une fête solennelle en son honneur , & la nuit qui précédait cette solennité , se passait en dévotion. La Prêtresse de Diane devait toujours être une Vierge obligée de garder la chasteté pendant le tems de son sacerdoce ; lorsqu'il était expiré , elle pouvait se marier , & une autre Vierge prenait sa place.

TRIDENT. Espece de fourche à trois pointes ou dents , que les Poëtes ont donnée pour attribut à Neptune. Il se peut que dans les tems héroïques les Rois portaient un pareil sceptre , ou peut-être était-ce un harpon dont on faisait usage en mer pour piquer les gros poissons. Si nous en croyons les Mythologues , les Cyclopes ont forgé le Trident , & ils en firent présent au Dieu des mers , qui s'en servit avec beaucoup d'avant-

rage dans la guerre contre les Titans. Ils ajoutent qu'un jour Mercure vola le Trident de Neptune, ce qui vraisemblablement doit s'entendre des progrès que fit ce Dieu dans l'art de la navigation. Neptune ouvrait la terre chaque fois qu'il la frappait de son Trident.

TRIÉRARQUE. Ce mot en grec signifie proprement Commandant de galère, mais il prit dans Athènes une autre signification. On appella Triérarque le citoyen aisé, qui était obligé d'entretenir à ses dépens un certain nombre de vaisseaux. L'Athénien qui possédait dix-huit mille livres de biens, était Triérarque & armait un vaisseau; celui qui avait le double de ce bien, en armait deux; mais quelles que fussent ses richesses, on ne pouvait le contraindre à en armer plus de trois. Lorsqu'il ne se trouvait pas assez de citoyens aisés pour fournir les vaisseaux nécessaires, on joignait ensemble autant de citoyens qu'il en fallait pour faire ce qu'un seul aurait fait. Au reste, chacun pouvait se dispenser de cette charge, en nommant un particulier plus riche que lui, & qui avait été oublié dans la liste. Dans la suite, vû les changemens arrivés dans l'Etat & dans les fortunes des particuliers, on régla à douze cens chefs le nombre des Triérarques.

TRIGLA. Divinité que l'on représentait avec trois têtes, & qui était l'objet des adorations des anciens habitans de la Lusace. On nourrissait dans son temple un cheval noir, qui était particulièrement consacré à la Déesse. Lors-

qu'il y avait demeuré quelques années, le Prêtre qui avait été chargé du soin de le servir, le conduisait à la guerre pour en tirer des présages, soit par hennissement, soit par d'autres signes que l'on ne nous explique pas.

TRINITÉ. (Maison de la) C'est ainsi qu'on nomme en Angleterre une Confrairie ou Corporation de gens de mer, à qui le Gouvernement a confié certaines parties de la police, concernant la navigation des côtes & des rivières. Son institution est due au Roi Henri VIII, & sa première Maison fut établie dans le Comté de Kent, elle en a maintenant plusieurs autres dans diverses provinces. Un acte du Parlement passé sous le regne de la Reine Elisabeth, attribue à la Maison de la Trinité, le droit de placer sur les côtes d'Angleterre les tonnes, les bouées, les balises & les fanaux qu'elle juge à propos pour la sûreté de la navigation, & l'autorise à donner aux gens de mer, le droit d'exercer sur la Tamise le métier de Batelier, sans que personne puisse s'y opposer. Trente-un anciens gouvernent cette Corporation, mais le nombre des jeunes confreres n'est pas limité. On choisit annuellement entre eux un Maître, quatre Gardiens & huit Assesseurs, & c'est à cette espece de Tribunal que l'on renvoie quelquefois certaines causes maritimes, & leur décision tient lieu de jugement. Entre les franchises accordées à cette Corporation, on compte le privilege exclusif de fournir des Pilotes pour conduire les navires hors de la Tamise &

du Medway , jusqu'aux Dunes , & des Dunes dans le Medway & dans la Tamise. Elle a le droit de faire tel reglement qu'elle juge important pour la prospérité de la navigation & le bien être des Mariniers. Tout maître , Pilote , ou homme de mer employé dans les vaisseaux sur la Tamise , peut être cité devant elle & condamné à l'amende , s'il refuse de comparaître. Elle a deux hôpitaux pour le soulagement des Matelots infirmes ; elle fait des pensions à ceux qui ne sont plus en état de servir , & aux veuves de ceux qui sont morts sur les vaisseaux ; ces pensions vont au-delà de six mille livres sterling. Le produit des amendes , les droits pour les fanaux , les bouées , les balises , & le lestage ; enfin les donations particulières des personnes charitables , mettent la Corporation de la Trinité , en état d'aider les Mariniers dans leur vieillesse , & de fournir d'abondans secours à ceux qui se trouvent sans occupation. Les Anglais ne prononcent point le nom de cette Confratrie , sans l'accompagner de l'épithete d'*éminente*.

TRIOCLUS. On voyait à Corinthe dans le Temple de Minerve un Jupiter de bois , qui outre les deux yeux placés comme ceux des hommes , en avait un troisième au milieu du front. Pausanias prétend que Jupiter a été ainsi représenté , pour signifier qu'il regne souverainement dans le ciel , ainsi que dans les enfers ; puisqu'Homere appelle Jupiter le Roi de ces lieux souterrains , & qu'il étend aussi son empire sur

les mers. » Je crois , dit Eschyle , » que quiconque a fait cette statue , lui a donné trois yeux , » pour nous apprendre qu'un seul » & même Dieu gouverne les trois » parties du monde , que les Poètes disent être tombées en partage à trois Dieux différens. »

TRIOMPHE. Le sénat de Rome , & quelquefois le peuple romain accordaient les honneurs du Triomphe à un Général , qui par ses actions & par ses victoires avait bien mérité de la Patrie. Dans les premiers tems de la République , & tant qu'elle conserva précieusement la sévérité de ses mœurs , l'honneur du Triomphe ne fut accordé qu'au Général qui avait éloigné les limites de l'Empire par ses conquêtes , & qui avait au moins tué cinq mille ennemis dans une bataille. Tout Général qui demandait le Triomphe , ne pouvait entrer dans la ville avant de l'avoir obtenu ; il devait justifier , que la liste des morts sur laquelle il fondait sa demande , était fidelle , & il fallait qu'il possédât une charge à laquelle fût attaché le droit d'auspice. Lorsque la victoire remportée ne paraissait pas mériter le grand Triomphe , on accordait le petit Triomphe , nommé *Ovation*.

Le jour destiné pour le grand Triomphe , le Général revêtu d'une robe triomphale , ayant une couronne de laurier sur la tête , monté sur un char magnifique , attelé de quatre chevaux blancs , était conduit en pompe au Capitole , à travers la ville. On portait devant lui les dépouilles

les des ennemis, les tableaux des Provinces & des villes conquises, & son char était précédé par les Rois & les Généraux prisonniers. Le triomphateur se rendait au Capitole par la voie sacrée, & l'on immolait des victimes. Les prisonniers étaient renfermés & quelquefois on en faisait mourir, l'armée suivait en chantant *Io Triumphe*, qui était le cri de joie. Il est vrai que pour empêcher le triomphateur de s'enorgueillir de son triomphe, il était permis aux soldats de joindre aux louanges des vers satyriques; de plus on faisoit monter sur son char un esclave qui lui répétait sans cesse ces mots, *respice post te; hominem memento te*. C'est cet esclave qu'ingénieusement Pline appelle *Carnifex gloria*, le boureau de la gloire. Derrière le char pendaient un fouet & une sonnette.

Lorsque le triomphateur avait sacrifié deux taureaux blancs à Jupiter, il lui plaçait sur la tête une couronne de laurier, & la fête se terminait par un festin où les Consuls étaient invités; & on les priait de ne pas venir, afin que le triomphateur n'eût personne à table au-dessus de lui. (*Voyez Ovation.*)

TRIPLE nécessité. Nom d'une ancienne taxe d'Angleterre, dont aucune terre ne pouvait être exempte, & qui avait pour objet la nécessité de fournir des soldats, celle de réparer les ports, & celle d'entretenir les châteaux & les forteresses du Royaume.

TRIPODISQUE. (le) Village du Peloponèse dans l'Attique, au sujet de l'origine duquel Pausa-

nias raconte cette histoire.

« Psamathé, fille de Crotopus, Roi d'Argos, s'étant laissé séduire par Apollon, accoucha d'un fils, & pour cacher sa faute, elle exposa cet enfant, que les chiens des troupeaux du Roi dévorèrent. Apollon, irrité contre les Argiens, suscita contre eux le monstre *Pœné*, qui arrachait les enfans du sein de leurs mères & les dévorait. Un certain Cœrebus tua ce monstre, & Apollon pour venger & son fils & *Pœné*, envoya une peste qui ravagea cruellement la ville d'Argos. Cœrebus fut à Delphes pour expier le crime qu'il avait commis en tuant le monstre, & la Pythie lui dit de prendre dans le Temple un trépié, de partir, & de ne s'arrêter que dans l'endroit où ce trépié lui échapperait des mains; que là il devait bâtir un Temple à Apollon, & y fixer sa demeure. En effet, Cœrebus marcha jusqu'au mont Gérancien, où son trépié tomba comme de lui-même. Il y éleva un autel au Dieu du jour & la peste cessa aussitôt dans Argos. Auprès de ce lieu sacré il se forma un village, qui à cause de l'aventure du trépié, prit le nom *Tripodisque*. »

TRIPTOLÉME. C'était un Roi d'Eleusis, fils de Céléus & de Néera; qui trouva l'art d'ensemencer les terres, & qui introduisit dans la Grèce le culte & les mystères de Cérès, auxquels il se fit initier le premier. Les Athéniens l'honorèrent comme un Dieu, ils lui élevèrent par reconnaissance un Temple & un autel, & lui consacrèrent une aire à

battre le bled. Écoutez les Mythologues, ils nous diront que Célés accorda l'hospitalité à Cérés, & qu'en récompense de l'accueil qu'il lui fit, elle rendit la vie à son fils par un baiser; qu'elle le nourrit de son lait divin; qu'elle se chargea de son éducation; qu'elle lui montra l'agriculture; qu'elle lui fit présent de son char tiré par des dragons, & qu'enfin, elle se proposa de le rendre immortel, en purifiant son corps de tout ce qu'il avait de terrestre. La fable fait tout annoblir.

TRIPUDIUM. Mot latin dont les Romains se servaient en général pour exprimer l'auspice forcé que l'on prenait en laissant sortir les poulets des cages où on les retenait, auspice absolument différent de celui qu'on tirait d'un oiseau libéré, qui laissait par hazard tomber quelque chose de son bec. Lorsque les poulets laissaient échapper de leur bec quelques morceaux de la pâte qui leur était présentée, cet événement était du plus favorable augure, & on le nommait *Tripudium solistimum*.

On appelait *Tripudium sonivium*, le présage que l'on tirait du son que faisait quelque chose que ce fût, qui tombait à terre par hazard; & de la qualité faible, pleine, aigre ou sonore du son, on tirait des conjectures heureuses ou malheureuses pour le succès d'une affaire, pour le terme d'une maladie, ou pour l'éclaircissement des choses dont on était en doute.

TRITÉISTES, Jean le Grammaire, surnommé *Philoponus*

ou amateur du travail, qui vivait sous le règne de Phocas, est reconnu par beaucoup de critiques pour être l'auteur de la secte des Triéistites: il enseignait qu'il y a non-seulement trois personnes en Dieu, mais aussi trois essences, trois substances & trois Dieux. On l'accusait de nier la Résurrection des âmes avec les mêmes corps.

TRITON, selon la fable demi-Dieu de la mer, & trompette de Neptune. Les poètes en font le porteur des ordres du Souverain des ondes. Quelques-uns lui donnent pour père Neptune & pour mère la Nymphé Cœlénô ou Salacis. Ils le représentent sous la figure d'un homme, nageant jusqu'aux reins, dont le corps est terminé par une queue de poisson, qui a assez de ressemblance à celle d'un dauphin, & portant dans la main la fameuse conque marine, dont il épouvanta les géans dans la guerre que ceux-ci osèrent soutenir contre les Dieux: elle rendait, disent-ils, un son extraordinaire. Hésiode ne parle que d'un Triton, mais l'histoire fabuleuse nomme Tritons tous les personnages feints dont elle forme la Cour de Neptune, & afin qu'ils n'y soient pas inutiles, elle leur donne la fonction de calmer les flots & de faire cesser les tempêtes. Lorsque Neptune veut faire retirer les eaux du déluge, c'est, dit Ovide, aux Tritons qu'il donne ses ordres, & ces demi-Dieux font rentrer les eaux dans le vaste sein des mers. Cette fable a sans doute pour origine les tentatives des premiers navigateurs.

Les

Les anciens regardaient les Tritons comme les protecteurs des matelots.

TRIUMVIR. Ce n'était pas un Magistrat, mais l'usurpateur d'une Magistrature Souveraine. César, Pompée & Crassus furent les premiers Triumvirs : Octave, Antoine & Lépide furent les seconds, & après ces cruels usurpateurs, la République Romaine finit par dégénérer en Monarchie.

Il y avait à Rome des Triumvirs des colonies, c'est-à-dire, des Magistrats préposés pour établir les colonies, qui étaient créés par l'assemblée du peuple par tribus. Ceux qui étaient chargés de la conduite, de l'établissement de la colonie, & de la répartition des terres qui s'accordaient en propre à chaque colon, traçaient avec une charue les limites du terrain, dont ils avaient fait le partage.

Il y avait aussi des Triumvirs de nuit chargés de maintenir dans Rome le repos pendant la nuit, & de veiller aux incendies. (*Voy. TRÉVIRS*) & des Triumvirs capiteux, espèce de Juges criminels, ainsi que des Triumvirs Monétaires, préposés à la fabrique des monnoies.

TROCUS. Le Trochus était un cerceau autour duquel roulaient plusieurs anneaux, & dont la hauteur allait jusqu'à l'estomac. Les Grecs & les Romains regardaient l'exercice du cerceau comme un jeu très-capable de contribuer, en amusant, à la santé du corps.

On agitait le Trochus par le moyen d'une baguette de fer à manche de bois. On ne le faisait

Tome IV.

pas rouler sur la terre, car les anneaux ne l'auraient pas permis, mais on l'élevait en l'air, & on le faisait tourner au-dessus de sa tête, en l'élevant avec sa baguette. Le mouvement communiqué au cerceau était quelquefois très-rapide; d'autres fois on l'agitait avec moins de violence.

On trouve dans Xénophon qu'une danseuse prenait à la main douze de ces cerceaux, les jettait en l'air, & les recevait en dansant au son de la flûte.

TROEZENE. Ville du Péloponèse. Suivant la description que Pausanias nous a laissée de cette ville, il y en a eu peu dans l'antiquité qui aient été plus remplies de monumens sacrés. On y voyait le superbe Temple & la statue de Diane conservatrice que les Troëzeniens prétendaient avoir été consacrés par Thésée. Dans le même Temple on montrait des autels élevés aux Dieux infernaux, qui cachaient deux ouvertures, l'une par où Bacchus retira Sémélé des enfers, & l'autre par où Hercule emmena avec lui le chien Cerbere. Derrière ce Temple était le tombeau de Pithée, sur lequel il y avait trois sièges de marbre blanc où la tradition rapportait qu'il rendait la justice avec deux Conseillers. Près de là était une chapelle consacrée aux Muses, & au sommeil, comme le Dieu le plus ami des Muses. Le Temple de Diane Lycée avait été bâti par Hyppolite, & devant la porte de cet édifice était la pierre sacrée sur laquelle Oreste avait été purifié du meurtre de sa mère par neuf illustres personnages de

F f

Troëzene. Devant le Temple d'Apollon on remarquait le logis d'Oreste, vieil édifice où il avait demeuré, séparé du reste des hommes, jusqu'à son entière purification : on y voyait un laurier qui avait poussé dans ce tems, & qui s'y était toujours conservé depuis : & la massue d'Hercule, faite de bois d'olivier, qui avait pris racine & poussé des branches miraculeuses. Hyppolite regardé comme un Dieu avait un Temple & un bois sacré dans cette ville : le Prêtre chargé de son culte était perpétuel, & la fête du prétendu Dieu se célébrait tous les ans. Avant de se marier, toutes les jeunes filles coupaient leur chevelure & la lui consacraient. Près du Temple de Vénus, surnommée la Regardante, parce que de cet endroit Phédre examinait Hyppolite dans la plaine, on montrait le Myrte dont pour charmer son ennui elle perçait les feuilles avec son aiguille de cheveux. On ne finirait point si l'on voulait faire une exacte énumération de tous les édifices sacrés qui se trouvaient tant dans la ville de Troëzene que dans son territoire.

TROÏENS. (Jeux) Exercice militaire que la jeune noblesse de Rome célébrait tous les ans en l'honneur d'Ascarne, dont on trouve la description dans Virgile. (En. L. V.)

» Lors qu'Ascarne eut élevé les
» murs d'Albe-la-Longue, il éta-
» blit le premier en Italie cette
» marche & ce combat d'enfans ;
» il enseigna cet exercice aux an-
» ciens Latins, & les Albains
» le transmirent à leur postérité.

» Rome au plus haut point de
» sa grandeur, pleine de véné-
» ration pour les coutumes de
» ses ancêtres, vient d'adopter
» cet ancien usage ; c'est de là que
» les enfans, qui sont aujourd'hui
» ce même exercice, portent le
» nom de troupe Troïenne. »

Ces jeux renouvelés par Auguste, tomberent sous Tibère & finirent sous l'Empire de Claude. Cependant cet exercice donnait aux jeunes Romains l'occasion de faire briller leur adresse, leur bonne grace, & leur goût pour la guerre ; mais tous ces avantages sont méconnus, lorsque le luxe, la mollesse & la débauche ont établi leur Empire dans une République.

TROMPETTE. Instrument dont l'origine se perd dans l'antiquité, & dont on croit les Egyptiens les inventeurs. C'est vraisemblablement de ce peuple que la connaissance de la Trompette passa aux Israélites. Moïse fit faire deux Trompettes d'argent pour le service des troupes & du peuple. Les Grecs ne connurent que fort tard cet instrument, mais les Romains en eurent de trois sortes. Le premier appelé *tuba*, parce qu'il ressemblait assez à un tuyau, était droit & étroit par son embouchure, & se terminant par une ouverture circulaire. La seconde Trompette était plus petite, courbée vers l'extrémité, à-peu-près comme le bâton augural, se nommait *lituus* ou *tuba carva*. La troisième espèce était appelée *buccina* ou *buccinum*, & était presque entièrement courbée en cercle.

A la guerre les Trompettes

donnaient le signal du combat & par un autre son particulier l'ordre de se retirer. Elles annonçaient aussi dans les camps les différens devoirs des soldats. Elles étaient d'usage dans les triomphes, dans la célébration des jeux sacrés, dans celle des jeux Floraux & dans quelques sacrifices, même dans les pompes funèbres. La Trompette droite était particulièrement destinée à l'Infanterie, & la courbe appartenait à la Cavalerie.

Les modernes ont extrêmement perfectionné la mécanique de la Trompette.

Il y a un Cavalier qui sonne de la Trompette dans toutes les compagnies de Cavalerie & dans toutes celles de la Maison du Roi & de la Gendarmerie.

TROPHÉE. Cette marque de victoire ne fut dans son origine qu'un simple tronc de chêne, autour duquel on attachait les casques, les javelots, les cuirasses & les boucliers des ennemis vaincus. Cet usage pratiqué par les Grecs, passa aux Romains, & plusieurs auteurs prétendent qu'il fut introduit chez eux dès le règne de Romulus. Le Trophée, composé des armes des vaincus, s'élevait à la gloire des vainqueurs, sur le champ de bataille & dans le lieu même où les ennemis avaient été défaits. Les Romains ne se contentèrent pas d'avoir en quelque sorte immortalisé leurs victoires par des Trophées élevées en rase campagne; ils en firent dresser dans les places publiques; ils en firent porter dans leurs triomphes & en ornèrent les ves-

tibules de leurs Palais. Les Trophées dressés sur les champs de bataille étaient sacrés: on commettait un sacrilège en les arrachant; mais il n'était permis de les élever d'aucune matière durable, & l'on s'était fait une loi de les laisser périr sans les réparer. C'est pourquoi Plutarque demande par quelle raison de toutes les choses consacrées aux Dieux, il n'y a que les Trophées qu'il soit d'usage de laisser périr: « est-ce, » dit-il, afin que les hommes » voyant leur gloire passée s'a- » néantir avec ces monumens, » s'évertuent sans cesse à en ac- » quérir une nouvelle, ou plutôt » parce que le tems effaçant ces » signes de discorde & de haine; » ce serait une opiniâtreté odieuse » de vouloir malgré lui en per- » pétuer le souvenir. Aussi, ajoute- » t-il, n'a-t-on pas approuvé la » vanité de ceux qui les premiers » entre les Grecs, se sont avisés » de dresser des Trophées de » pierre & de bronze. « Plutarque parle sans doute des Eléens, qui, après la victoire qu'ils remportèrent sur les Lacédémoniens, firent élever dans Olympie un Trophée d'airain.

TROPHONIUS. (Oracle de) Trophonius & son frere Agamedès étaient deux coquins, tous deux fils d'Erginus, Roi des Orchoménien: comme ils étaient habiles Architectes, tous les Princes les recherchaient. En bâtissant un Palais pour Hyricus, ils ajustèrent une pierre de manière qu'ils pouvaient aisément l'enlever la nuit, & par cette ouverture ils volèrent une partie des trésors de

ce Prince. Hyricus voyant diminuer ses richesses, tandis que ses serrures & ses cachets demeuraient entiers, dressa des pièges autour de ses coffres. Agamedès y fut pris; mais Trophonius lui coupa la tête pour ensevelir leur crime commun. Trophonius disparut aussi-tôt, & on publia que la terre l'avait englouti. Qui croirait après cela que sur une réponse de l'Oracle de Delphes, qui fut consulté alors; on éleva à ce fratricide un Temple, & qu'il fut mis au nombre des demi-Dieux. La superstition ne tarda pas à se persuader qu'une pareille Divinité, devait rendre des oracles, dans un antre qui lui fut consacré.

Avant d'être admis à descendre dans l'antre de Trophonius, il fallait passer un certain nombre de jours dans une petite Chapelle, appelée de la bonne Fortune & du bon Génie. Ce tems était employé aux expiations de toutes les sortes: on devait s'abstenir des eaux chaudes, & se laver dans le fleuve Hircinas: on faisait des sacrifices à Trophonius & à sa famille, à Apollon, à Jupiter, surnommé Roi, à Saturne, à Junon, à la Nourrisse de Trophonius, & on ne se nourrissait que des chairs sacrifiées. C'était par l'inspection des entrailles des victimes, & sur-tout par celles d'un bélier noir qui était le dernier sacrifié, que l'on décidait si vous étiez assez pur pour descendre dans l'antre sacré. Cela fait, deux jeunes enfans vous conduisaient au fleuve déjà nommé, & vous frottaient exactement toutes les parties du corps avec de l'huile, après

quoi on vous menait à la source de l'Hircinas, où l'on vous faisait boire de l'eau du Lethé, pour effacer de votre esprit toutes idées prophanes, & de l'eau de Mnémosine, afin de pouvoir vous rappeler les grandes choses que vous alliez voir: enfin vous paraissiez devant la statue de Trophonius, avec une tunique de lin, & certaines bandelettes, puis vous alliez à l'Oracle. Cet Oracle était placé sur une montagne, dans une enceinte de pierres blanches, sur laquelle s'élevaient des obélisques d'airain, & au milieu était une caverne de la figure d'un four. On descendait par un trou, à l'aide de petites échelles; on entrait dans une autre caverne plus étroite, on se couchait à terre, tenant dans ses mains certaines compositions de miel: on passait les pieds dans l'ouverture de la caverne, & l'on se sentait emporté dedans avec rapidité. C'était dans ce sanctuaire que l'avenir se déclarait: les uns voyaient, les autres entendaient, & l'on sortait de la caverne de la même façon qu'on y était entré: les Prêtres vous portaient dans la chaise de Mnémosine, où vous racontiez tout ce que vous aviez vu ou entendu. Ce n'était que lorsque l'on vous avait reconduit dans la Chapelle du bon Génie que vous recommenciez à pouvoir rire; avant ce tems, la grandeur des mystères & la Divinité dont vous étiez rempli, vous en ôtaient la faculté. J'aimerais mieux dire que la frayeur ne vous le permettrait pas. On peut y joindre les eaux pré-

parées que l'on vous faisait boire ; & toutes les fourberies que les Prêtres employaient pour vous étonner.

TROPITES. Hérétiques, qui, fondés sur ce passage de Saint Jean, *le verbe s'est fait chair*, qu'ils expliquaient mal, enseignaient que le Verbe avait été converti en chair ou en homme, & que par conséquent il avait cessé d'être Dieu en s'incarnant.

TROUBADOURS. Ces Poètes Provençaux commencèrent à se distinguer vers le milieu du douzième siècle, & la réputation de leur poésie fut au plus haut degré pendant le quatorzième. Ils furent chéris & recherchés dans toutes les Cours, & les Princes les comblèrent de bienfaits. Les premiers Poètes, dit l'Abbé de Mafieu, dans son Histoire de la Poésie Française, menaient une vie errante, & ressembloient du moins par-là aux Poètes Grecs. Lorsqu'ils avaient fait mille, ils menaient avec eux leurs femmes & leurs enfans, qui se mêlaient aussi quelquefois de faire des vers ; car assez souvent toute la maison rimait bien ou mal à l'exemple du maître. Ils avaient soin encore de prendre à leur suite des gens qui eussent de la voix, & d'autres qui fussent jouer des instrumens pour accompagner. Escortés de la sorte ils étaient bien venus dans les Châteaux & dans les Palais. Ils égayaient les repas ; ils faisaient honneur aux assemblées, mais sur-tout ils savaient donner des louanges, appât auquel les Grands

se sont presque toujours laissés prendre. « A ce passage, joignons-en un autre du célèbre Fontenelle : » quelquefois, dit-il, » durant le repas d'un Prince, on voyait arriver un Trouverse, » inconnu avec les Ménestrels ou » Jongleurs, & il leur faisait » chanter sur leurs harpes ou » vieilles les vers qu'il avait composés. Ceux qui faisaient les » sons, aussi-bien que les mots, » étaient les plus estimés : on les payait en armes, draps & chevaux, & pour ne rien déguiser, » on leur donnait aussi de l'argent ; mais pour rendre les récompenses des gens de qualité » plus honnêtes & plus dignes » d'eux, les Princesses & les plus » grandes Dames y joignaient » souvent leurs faveurs. Elles » étaient fort faibles contre les » beaux esprits. »

La fin du quatorzième siècle vit s'éclipser la gloire des Troubadours ; les Jongleurs & les Joculateurs leur succéderent. (*Voyez JONGLEURS.*)

TRUIE. Animal que les anciens immolaient le plus communément à Cérès & à la Déesse Tellus. On sacrifiait à Cybelle une Truie pleine ; & lorsqu'on jurait quelque alliance, elle était confirmée par le sang de la Truie. Romulus & Tatius font une alliance éternelle, & ils confirment leur serment par le sacrifice d'une Truie, qu'ils immolent sur l'autel de Jupiter.

TRUS. Vieux mot, qui, suivant le Glossaire Français, signifiait impôt. Le tribut que Charles le Chauve mettait sur chaque

maison, aussi-tôt qu'on apprenait la nouvelle de quelque descente des Normands, était appelé *Trus*; & Pasquier nous assure que de ce mot vient celui de *truander*, pour dire, *gourmander* & *fouler*; parce que les gens qui étaient chargés de percevoir cet impôt traitaient durement les pauvres. C'était peut-être dans notre rue de la Truanderie que demeuraient les Receveurs de ces droits.

TRUTINA-HERMETIS. Nom de la méthode qu'employent les Astrologues pour rectifier l'horoscope pris du moment de la naissance d'un enfant, en remontant jusqu'à celui de sa conception, & déterminant quel était alors la situation des cieux. En partant de ces deux points opposés, on voit combien ces fourbes se sont ménagés de ressources, pour n'être pas pris en défaut. Si ce qu'ils ont annoncé sous un aspect n'est pas vrai, il le sera indubitablement sous l'autre.

TSCHUTSCHIS. Lorsqu'un étranger arrive, dit l'Historien Muller, chez les Schutschis, peuple de la Sibérie, ils lui offrent, au premier abord, les faveurs de leurs femmes & de leurs filles: si ce premier ne les trouve pas de son goût, ils vont lui en chercher d'autres, & les lui présentent: il en choisit une, qui, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle plaît à l'étranger, remplit, en sa présence, une tasse de son urine, la lui offre, & il faut qu'il s'en rince la bouche. S'il le fait, les Schutschis le regardent comme un ami qui veut faire alliance avec eux; mais s'il le refuse, ils

le regardent comme un ennemi.

TSIN-SE. Nom que les Chinois donnent à leurs Lettrés du troisième ordre, c'est-à-dire, à leurs Docteurs. Tous les trois ans, l'Empereur dans son palais fait faire une assemblée de tous les Candidats qui aspirent au Doctorat: on les examine en sa présence, & ceux qui sont reçus reçoivent de ce Monarque une coupe d'argent; un parasol de soie bleue, & une superbe chaise pour se faire porter: leur nom est inscrit sur un grand tableau, que l'on expose dans la place publique; des couriers partent pour aller annoncer aux familles des nouveaux Docteurs, un honneur qui rejaillit sur elles. Ces couriers sont généreusement récompensés, & des parens & des citoyens des villes qui ont donné naissance à ces savans personnages. Elles célèbrent ce glorieux événement par des réjouissances publiques. C'est du corps de ces Docteurs que l'on tire ceux qui doivent remplir les premiers postes de l'Empire; & les plus importantes charges de la Magistrature.

TUBILUSTRE. Nom que les Romains donnaient à une de leurs fêtes, pendant laquelle on faisait la cérémonie de purifier les instrumens de musique & les trompettes qui servaient aux sacrifices. On l'appella aussi *Quinquatria*.

TUCHÉ. Homère, & depuis, tous les Grecs donnerent ce nom à la Fortune; mais ils ne lui attribuèrent aucune autorité, aucune fonction, tandis qu'ils faisaient

présider Pallas & Enyo aux combats, Vénus aux noces, & Diane aux accouchemens. Dans la suite le célèbre Architecte Bupalus fit une statue de Tutché, & lui plaça sur la tête une étoile polaire, & dans la main une corne d'abondance, comme symboles de son pouvoir; à Egile Tutché avait auprès d'elle l'Amour avec ses ailes. A Athènes elle tenait le Dieu des richesses dans ses bras, comme sa mere & sa nourrice, & l'on fait combien de titres magnifiques lui prodiguèrent les Romains. (*Voyez FORTUNE.*)

TUISTON. Divinité des anciens Germains, qu'ils faisaient fils de la terre, sans doute parce qu'ils ignoraient son origine. Ils regardaient Tuiston comme le fondateur de leur nation, leur législateur, & celui qui le premier avait établi parmi eux le culte des Dieux, & les cérémonies religieuses qui le doivent accompagner. Ce Tuiston, pendant sa vie, mérita l'estime & la reconnaissance des Germains, & ses concitoyens le mirent après sa mort au nombre de ces Dieux qu'il leur avait appris à honorer. Dans les fêtes qu'on célébrait en son honneur, le peuple ne cessait de chanter ses louanges mises en vers. César veut que ce soit Pluton que les Germains révéraient sous le nom de Tuiston.

TUNGOUSES. Ces sauvages se purgent d'une accusation par la mort d'un chien, auquel ils enfoncent un couteau au-dessous de la cuisse gauche, & portant la plaie ouverte de l'animal à

leur bouche, ils lui sucent le sang jusqu'à la dernière goutte.

TUNICATUS Popellus. Les Romains appellaient ainsi le peuple & les esclaves, parce qu'ils ne portaient qu'une tunique sans robe, tandis qu'il eût été honnête aux personnes distinguées & aux hommes libres de se présenter de la sorte en public. La punition d'un Officier qui avait manqué à son service, était de le faire tenir pendant tout une journée en tunique & sans ceinture devant la tente de son Général.

TUNIQUE. Sorte d'habillement commun aux deux sexes chez les anciens Romains. D'abord les femmes portèrent leurs Tuniques absolument fermées au cou, bientôt elles les échangèrent, & laissèrent entièrement à découvert les épaules & la gorge. Elles renchérèrent encore sur cette coquetterie, & portèrent des Tuniques d'une étoffe si fine, que Sénèque en les voyant, s'écriait : « Voyez-vous nos Dames Romaines ? » Que découvrez-vous dans leurs habillemens qui puisse défendre ou le corps, ou la pudeur ? Celle qui peut les revêtir, ose-t-elle jurer qu'elle ne soit pas nue ? Les Sénèques de notre siècle auraient beaucoup à dire sur une pareille matière. (*Voyez HABITS Romains.*)

TURBAN. Coëffure des Orientaux, & sur-tout des Sectateurs de Mahomet. Le bonnet est rouge ou verd, sans bord, tout uni & plat par-dessus, mais arrondi par les côtés, & piqué de coton. Il ne couvre point les oreilles, &

une longue piece de linge ou de coton forme quantité de plis sur le bourelet blanc. Le Turban du Grand Seigneur est de la grosseur d'un boisseau : il est orné de trois aigrettes enrichies de pierreries ; mais celui du Grand Visir n'en a que deux : d'autres Officiers n'en peuvent porter qu'une seule , & les subalternes n'en portent point du tout.

Le bourelet du Turban des Persans est de laine rouge & de taffetas blanc rayé de rouge, ce qui sert d'étendard au fanatisme des deux nations, dont la différence de couleur aiguise la haine réciproque.

TURCKMANNs. (les) Peuple d'Asie, descendu des anciens habitans du Turquestan, qui abandonna son pays natal vers le onzieme siecle ; & se partagea en deux branches. La premiere vint se fixer dans la partie occidentale de l'Arménie, l'autre s'établit vers les bords de la riviere d'Amu & ceux de la mer Caspienne. Les Turckmanns n'ont point de demeure fixe : ils se nourrissent de leur bétail ; & vivent sous des tentes d'un gros feutre. Ils ont la taille haute & le teint fort basané. En hiver ils portent de longues robes faites de peaux de brebis , & en été des vestes de toile de coton. Les femmes sont assez belles. Ils professent le Mahométisme ; mais peut-être personne parmi eux n'a lu l'Alcoran. Du reste ils sont braves , & obéissent à des chefs , autant que l'intérêt ne réveille point en eux cet esprit d'inquiétude & d'indépendance qui leur est naturel. Ils sont

souvent aux prises avec les Curdes à l'orient , & les Arabes au sud , qui les harcellent continuellement , à dessein d'enlever leurs troupeaux , leurs femmes ou leurs filles.

TURDÉTAI NS. Ancien peuple de l'Espagne, qui passait pour être le plus savant & le plus civilisé de ce vaste pays. Lorsque les Phéniciens aborderent pour la premiere fois en Espagne , ils trouverent l'argent si commun parmi les Turdétains , que tous les ustensiles de cette nation étaient de ce métal. On prétend que cette abondance d'argent venait d'un embrasement des Pyrénées, qui avait fondu les mines cachées dans la terre. On se persuade que les Rois d'Israël & de Juda ont connu l'Espagne , & qu'ils y envoyèrent fréquemment des flottes , depuis qu'Hiram , Roi de Tyr , ami de David & de Salomon , leur eut découvert les richesses de ce continent. L'écriture nomme ce pays *Thar-cis*, du nom d'une de ses villes.

TURK. Nom commun , non-seulement aux Turcs nos voisins , mais encore aux Tartares , aux Iguréens , aux Khathaiens , & aux Mogols. Telle est l'origine que Khondemir leur donne dans l'abrégé qu'il a fait de l'histoire de son pere Mirkhond.

Cet auteur dit , qu'après que l'arche de Noé se fut arrêtée sur la croupe de la montagne de Gioudi , ou les monts Gordiens , & que les eaux du déluge furent écoulées, ce Patriarche divisa la terre habitable entre ses trois enfans , & que tous les pays qui s'étend-

daient depuis cette montagne jusqu'aux confins de l'orient avec les parties septentrionales de la terre, échurent à Japhet son fils aîné.

Japhet est mis au nombre des Prophètes par cet auteur, parce que Dieu l'avait chargé de l'instruction des peuples qui devaient lui être soumis, & qu'il était destiné à leur enseigner le culte du vrai Dieu.

Avant que de se séparer de son pere, Japhet reçut de lui sa bénédiction, & une pierre sur laquelle le nom de Dieu était gravé, & Noé lui annonça que ce nom mystérieux contenait tout ce qu'il y avait d'essentiel dans la Religion & dans le culte divin. Les Arabes donnent à cette pierre le nom de pierre de la pluie, parce qu'elle avait la vertu de la faire tomber & de la faire cesser, selon la volonté & les besoins de Japhet. Par succession de tems cette pierre s'est consumée ou perdue; cependant les Turcs Orientaux prétendent qu'on en trouve encore qui ont la même vertu, & les plus superstitieux d'entre eux, disent, qu'elles ont été reproduites & multipliées par une espece de génération de la premiere pierre.

Japhet eut huit enfans mâles, dont l'aîné porta le nom de *Turk*, & comme il avait de très belles qualités, il fut généralement reconnu pour le souverain Seigneur de tout le pays. Il s'établit dans le Turkestan, & ses freres cherchent au loin des habitations, & fonderent des colonies, qui devinrent les meres des plus grandes nations du monde. Ce fut dans un lieu appelé par les Mogols, *Si-*

lenkaï, & par les Arabes, *Silak*, qu'il bâtit des cabanes pour sa famille, & qu'il prit les marques de la Royauté. Turk gouverna sa famille & ses sujets avec beaucoup de prudence & de justice. Sa nombreuse postérité fut divisée en quatre grandes tribus, qui dans la suite des tems se partagerent en vingt-quatre autres, distinguées en aile droite & en aile gauche. Mogul & Tatar descendans de Turk donnerent leurs noms aux deux nations des Mogols & des Tartares.

Vers l'an 434 de l'hégire, les Turcs commencerent à se faire connaître dans la Perse, & cinq mille hordes de cette nation embrasserent le Musulmanisme.

TURLUPINS. Ces hérétiques du quatorzieme siecle infesterent l'Angleterre, la Savoie & plusieurs provinces de la France. Vrais cyniques, ils ne rougissaient de rien, livrés à leurs passions brutales, on les voyait nus dans les rues s'abandonner aux actions les plus honteuses, & lorsqu'on leur faisait quelque reproche à ce sujet, ils répondaient avec impudence, qu'on ne devait avoir honte de rien de ce qui est naturel, & par conséquent l'ouvrage de Dieu. Ils osèrent se présenter dans Paris sous le regne de Charles V; ils y séduisirent le peuple par une certaine apparence d'austérité, & firent entrer dans leur parti un grand nombre de femmes, mais leur prospérité fut courte; on éclaira leurs démarches, dont pour se mieux accréditer, ils s'étaient efforcés de cacher une partie de l'indécence,

ils furent arrêtés, mis en prison, jugés & jettés dans les flammes avec leurs livres & leurs habits : on les nommait aussi la Société des pauvres.

TUTULUS. Il y eut un tems où les Dames Romaines inventèrent une certaine façon d'arranger leurs cheveux, que l'on appella *Tutulus*. Il s'agissait d'élever artistement les cheveux au-dessus de la tête, & de les lier avec un ruban couleur de pourpre. Mais comme cette mode parut sans doute trop simple aux hommes & aux femmes qui adoptèrent cette coiffure, on la perfectionna en tressant tous les cheveux en forme de tours. Il serait bien intéressant pour nos Dames de jeter quelquefois à leur toilette un coup d'œil sur l'histoire Romaine, elles y trouveraient mille manières ingénieuses de se coiffer, auxquelles jusqu'à présent elles n'ont pas pensé, & réserveraient pour une nécessité l'étude des portraits de leurs ayeulles.

TYEN. (le Grand) C'est le nom que les Lettrés Chinois donnent à l'Etre suprême, qu'ils regardent comme le principe universel de toutes choses. Il est l'esprit qui préside au ciel, parce que le ciel est le plus excellent ouvrage de la première cause ; le grand Tyen est le créateur de tout ce qui existe : il est indépendant & tout puissant, il connaît jusqu'aux plus secrètes pensées, rien n'arrive que par son ordre ; il est saint & régit souverainement le monde ; sa justice n'a point de bornes ; il récompense l'homme vertueux,

& punit le coupable ; il dépose les Rois dans sa colere ; les maux qu'il répand sur la terre, sont des avertissemens paternels pour engager les peuples à se corriger ; & les prodiges & les apparitions extraordinaires, sont les moyens qu'il emploie pour annoncer sa colere, & les malheurs qu'il prépare aux empires, & forcer les coupables à revenir à lui.

Les Historiens Chinois nous disent que leur Empereur Fo-hi, qui, s'il a existé, pouvait vivre, suivant leur calcul, vers le tems de Noé, sacrifiait deux fois l'année des victimes à l'Etre suprême. Ils prétendent que ses successeurs depuis ont toujours imité son exemple. (Voyez RECONNAISSANCE.) (Fête de la)

TYMBALE. Espèce de tambour autrefois en usage chez les Sarrasins, & dont l'usage a été adopté par les Français & les Anglais. D'abord il ne fut permis à aucun Régiment Français d'en avoir qu'à ceux qui en avaient pris sur l'ennemi ; depuis on en a mis dans les Compagnies de la Maison du Roi.

Les Tymbales sont deux grands bassins de cuivre rouge ou d'airain, ronds par le fond & couverts d'une peau de bouc tenue par le moyen d'un cercle. Le Tymbalier bat avec des baguettes de buis, longues de huit ou neuf ponces, qui ont chacune au bout une petite rosette de la grandeur d'un écu ; il doit être un homme de cœur & défendre ses Tymbales au péril de sa vie, comme le Cornette & le Guidon doivent faire pour leurs drapeaux. Il marche à

la tête de l'escadron , dans les marches & dans les revues , mais dans les combats il est sur les ailes.

TYR. Les Celtes qui habitaient les provinces du Nord , rendaient leurs hommages à une certaine Divinité qu'ils appellaient Tyr ; c'était un Dieu , qui suivant leur opinion , dispensait les victoires , inspirait le courage , & protégeait particulièrement les Guerriers & les Athlètes. Le troisieme jour de la semaine , qui répond au mardi , lui était consacré , & on le nomme encore aujourd'hui *Tyrs-dag* , le jour de Tyr. Les Romains avaient consacré le même jour au Dieu Mars.

TYRE. Instrument dont les Lapons se servent dans la plupart de leurs opérations magiques.
 » Cette Tyre , dit Schæffer , n'est
 » autre chose qu'une boule ronde ,
 » de la grosseur d'une noix , ou
 » d'une petite pomme , faite du
 » plus tendre duvet . . . de quel-
 » que animal , polie par-tout & si
 » légère , qu'elle semble creuse ;
 » elle est d'une couleur mêlée de
 » jaune. On assure que les Lapons
 » vendent cette Tyre , qu'elle est
 » comme animée , & qu'elle a du
 » mouvement , en sorte que celui
 » qui l'a achetée , la peut envoyer
 » sur qui il lui plaît . . . Cette
 » Tyre va comme un tourbillon ;
 » s'il se rencontre en son chemin
 » quelque chose d'animé , cette
 » chose reçoit le mal qui était
 » préparé pour un autre «.

TYRIENS. On peut en quelque façon regarder les Tyriens comme les inventeurs du commerce & de la navigation. La Ville de

Tyr , bâtie sur les côtes de la Phénicie , dans une île éloignée de quatre stades des bords de la mer , fut appelée la Reine des mers , & ses vaisseaux fréquentaient les côtes de l'Afrique & de l'Europe , celles de la mer rouge & du golphe Persique. Tandis que les autres peuples faisaient un commerce de luxe , les Tyriens , dont l'opulence particulière égalait celles des Princes les plus riches , s'attachaient à un commerce d'économie , dont ils tiraient des avantages immenses. Seuls possesseurs du secret de teindre les étoffes en pourpre & en écarlate , ils mettaient à contribution , par cette seule branche de commerce , toutes les nations , déjà plongées dans le luxe , auxquelles leur habileté & leur industrie , les rendaient nécessaires. Tyr , fondée sous le regne de David , suivant les plus raisonnables conjectures , s'éleva en peu de tems au plus haut point de grandeur : elle fut humiliée par Salmanasar ; Nabuchodonosor la détruisit presque : rétablie sous Cyrus , elle jouit du plus haut degré de considération sous ses successeurs. Alexandre l'assiégea , & n'y laissa qu'un monceau de ruines ; devenue sujette des Romains , elle devint la première & la plus opulente ville de la Syrie. Elle fut successivement heureuse & malheureuse sous les Chrétiens & les Sarrafins , & maintenant engloutie dans le vaste Empire des Turcs , il est presque permis de douter de son existence.

TZANIENS. Procope place ce peuple vers les confins de l'Arménie ; il prétend qu'il n'avait rien

plus à cœur que son indépendance, & qu'il en jouissait dans toute l'étendue du terme, qu'il aimait mieux vivre de rapines, que de s'appliquer à l'agriculture, & demeurer dans le creux des rochers, que de bâtir des cabanes dans les plaines. Nés dans un terrain ingrat, & les trois quarts de l'année couvert de neige, les Tzaniens ne pouvaient mener une vie moins farouche.

TZUMTZUME. (Tombeau de) Ce sépulcre se voit près des murs de la ville de Derbent, sur les bords de la mer Caspienne. Les Persans racontent qu'Eïssi, (c'est ainsi qu'ils appellent Jésus-Christ) passant un jour dans ces quartiers-là, trouva en son chemin une tête de mort, & désirant savoir à qui elle avait été, il pria Dieu, auprès duquel il avait beaucoup de crédit, de rendre la vie à ce défunt; ce que Dieu fit, & alors Eïssi demanda au nouveau

ressuscité qui il était : celui-ci lui répondit qu'il s'appellait Tzumt-zume, qu'il avait été un Roi très riche, qu'il avait eu une très belle & très nombreuse Cour, où il se consumait tous les jours autant de sel que quarante-six chameaux en pouvaient porter, qu'il avait eu quarante mille Cuisiniers, autant de Musiciens, autant de Pages, portant des perles aux oreilles, & autant de valets. » Mais toi, dit » Tzumt-zume à Eïssi, qui es-tu, » & quelle est ta Religion ? « à quoi Christ répondit : » Je suis » Eïssi, & ma Religion est celle » qui sauve le monde. « Alors Tzumt-zume lui dit : » à la bonne » heure, je suis donc de ta Religion; mais, je te prie, fais que » je meure bientôt, parce qu'ayant » été ci-devant si puissant, il me » fâcherait fort de me voir pour » le présent sans royaume & sans » sujets. « Eïssi exauça sa prière & le fit mourir.



U

UBIQUISTES ou **UBIQUITAIRES**. Secte particulière qui se forma dans le sein même des sectateurs de Luther, au milieu du seizième siècle. Ces Hérétiques, pour ne pas soutenir le dogme de la transsubstantiation, & pour défendre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, imaginèrent que le corps du Sauveur est par-tout *ubique*, ainsi que sa divinité. Mélancthon s'éleva avec force contre cette hérésie de Brentius, un des premiers réformateurs. Malgré les efforts d'un grand nombre de Protestans, cette doctrine s'établit dans plusieurs Provinces d'Allemagne.

UFARAN, **IFRAN** ou **OFIN**. C'est un canton d'Afrique sur la côte de l'Océan, au sud-ouest du Royaume de Maroc, dans le pays des Lucayes. On trouve dans ce canton quatre villes murées, bâties par les Numides, à une lieue l'une de l'autre. Tous les habitans professent la Religion de Mahomet, mais ils n'admettent aucuns supplices par leurs loix. Les plus grands crimes sont punis par le simple bannissement, & cette punition, disent les Historiens, suffit pour contenir chacun dans le devoir.

UKCOUMA. Nom que donnent à l'Etre suprême les Esquimaux, peuple qui habite les pays voisins de la Baye de Hudson. Ils le croient bon, & reconnaissent qu'ils tiennent de lui tous

les biens dont ils jouissent. Ils chantent des hymnes à sa louange : mais ils reconnaissent aussi une autre Divinité, qu'ils appellent *Ouitikka*, & ils la regardent comme l'auteur du mal. Les Voyageurs ne disent pas s'ils lui rendent un culte.

ULÉMA. C'est le nom que les Turcs donnent au corps des Ministres de leur religion, à la tête duquel préside le Muphti, dont la juridiction s'étend par-tout l'Empire pour ce qui regarde la Religion & la jurisprudence. Il a sous lui les deux Cadileskers d'Asie & d'Europe. Après eux viennent les Mollahs qu'on peut comparer à nos Métropolitains : suivent les Cadis qui sont comme nos Evêques ; les Emaïms, dont les fonctions ressemblent à celles de nos Curés ; & les Imans qui sont de simples Prêtres. Cette hiérarchie a souvent fait trembler les Sultans, qui souvent se sont vus forcés à faire étrangler quelques-uns des chefs, pour contenir l'insolence des subalternes. Dans ce pays la force fait la loi, & le Clergé, idole du peuple, opprime, s'il n'est opprimé.

ULYSSE. On fait l'histoire de ce Roi de la petite île d'Ithaque, qu'Homère a immortalisé. Il reçut après sa mort les honneurs héroïques, & il eut même un Oracle dans le pays des Euri-thaniens, peuples d'Etolie.

UMBARES. Nom que les Ethio-

piens donnent à quelques Juges qui rendent la justice par-tout où ils se trouvent, & même sur les grands chemins. Si quelques particuliers viennent leur porter des plaintes, ils s'asseyent à terre, écoutent les raisons de part & d'autre, prennent les avis de ceux qui assistent à cette singulière plaidoirie, & prononcent leur jugement. On peut appeler de la sentence des Umbares à des Juges supérieurs.

UNITAIRES. Secte d'hérétiques qui reconnaît Fauste Socin pour Chef, & qui a été long-tems répandue dans la Pologne & dans la Transilvanie. On nomme aussi ces hérésiarques nouveaux Anti-Trinitaires, » parce qu'ils font » profession de conserver la gloire » de la Divinité au grand, seul, » unique & souverain Dieu, pere » de notre Seigneur Jésus-Christ. Toutes les hérésies de Socin découlent des principes suivans; savoir : 1^o. » que la Divinité des » écritures, ne peut être prouvée » que par la raison : 2^o. que cha- » cun a droit de suivre son esprit » particulier dans l'interprétation » des mêmes écritures, sans s'ar- » rêter ni à l'autorité de l'Eglise, » ni à celle de la tradition : 3^o. » que tous les jugemens, de l'anti- » quité, le consentement des Pe- » res, les décisions des anciens » Conciles, ne sont aucune preu- » ve de la vérité d'une opinion ; » d'où il suit, selon Socin, qu'on » ne doit pas se mettre en peine, » si celles qu'on propose en ma- » tière de Religion, ont eu ou » non des sectateurs dans l'anti- » quité. C'est en tirant des con-

séquences de ces faux principes ; c'est en expliquant en leur faveur les divers passages de l'écriture, que les Catholiques & les Protestans leur opposaient dans la dispute, que les Sociniens sont parvenus à se faire insensiblement une Religion à leur modé, qui n'est au fond qu'un pur Déisme artificieusement déguisé.

UNIVERSITÉ. Duboulay, auteur de l'Histoire de l'Université de Paris, fait remonter son origine jusqu'au tems de Charlemagne. Il est certain que ce grand Monarque rétablit des écoles monastiques & épiscopales, que même il en fonda une dans son Palais : les deux nations de France & d'Allemagne, qui subsistent encore dans l'Université de Paris, semblent en effet annoncer une institution d'un Roi Français Empereur : mais ce fut vers la fin de l'onzième siècle, qu'elle prit sa consistance, tems où Geoffroi de Boulogne, Chancelier de France & Evêque de Paris, fonda dans cette ville des écoles séculières. Guillaume de Champeaux & le fameux Abailard, y enseignèrent successivement la Rhétorique, la Dialectique & la Théologie : ces écoles devenues florissantes pendant le douzième siècle obtinrent les regards favorables des Rois & du S. Siege vers le commencement du treizième. Ce fut Robert de Corceon, Légat du Pape qui, en 1215, dressa les statuts de l'Université : elle n'était alors composée que d'Artistes qui enseignaient les arts & professaient la Philosophie, & de Théologiens qui expliquaient l'E-

écriture, & commentaient le livre des Sentences de Pierre Lombard : quelque tems après où y aggrégea les maîtres en Droit civil & en Médecine. Cette division de la faculté des arts en quatre nations, France, Picardie, Normandie & Allemagne, commença après les conquêtes de Charles VII, & le Recteur, qui dans l'origine était à la tête de la faculté des arts, devint le chef de toute l'Université. Il ne peut être choisi que dans la faculté des arts, il est électif & peut être changé chaque trimestre; les deux Chanceliers, le Syndic & le Greffier de l'Université sont perpétuels. On compte dans l'Université onze Collèges de plein exercice, sans compter les écoles de Théologie, de Droit & de Médecine. Les supports de l'Université jouissent de plusieurs privilèges accordés par nos Rois : elle est l'inventrice des postes & messageries : Le Roi Louis XV regnant traita en 1719, avec l'Université, de la réunion des postes & messageries royales avec celles de l'Université, moyennant le vingt-huitième effectif des baux, qui se feraient de cette ferme générale, lequel vingt-huitième appartiendrait en propre à ladite Université. Le Roi par ce concordat établit l'instruction gratuite, & les appointemens des Professeurs, qui augmentent à raison de l'augmentation des baux.

UNTERHHANEN. Mot allemand qui peut se rendre en latin par *homines propria gleba adscripti*, & en français par mortuaires. Ces *eigenbehorige* ou

Unterthanen sont en Allemagne des hommes de condition servile, quoique leur personne soit libre, & qu'ils puissent contracter & disposer de leurs actions & de leurs biens. Ils sont eux & leurs enfans attachés à certaines terres de leurs Seigneurs, & ne peuvent en abandonner la culture sans leur consentement. Les filles de ces malheureux n'ont pas même la liberté de se choisir un Epoux hors des terres qui les ont vu naître. Un Seigneur acquiert ce droit injuste de propriété » 1°. par la naissance » ce ; car, selon les préteptions, » les enfans qui naissent de ses » serfs, doivent être de condition » servile, comme ses peres & meres, & 2°. par voie de convention, lorsqu'un homme libre & misérable se donne volontairement à un Seigneur en qualité » de serf. « C'est ainsi qu'un Seigneur Allemand s'attribue un droit réel sur ses sujets de condition servile, & qu'il en peut intenter la revendication contre tout possesseur. Est-il possible, qu'en dépit de la Religion, de la nature & de la raison, un pareil esclavage subsiste encore en Europe ?

UNTERWALDE. Un des Cantons de la Suisse, qui se divise en haut & bas, & dont chaque district forme un Etat séparé, quoiqu'à la diète générale, ce fixième Canton n'ait qu'un seul suffrage. Les habitans de ce Canton sont Catholiques ainsi que ceux des Cantons d'Uri & de Schwitz, & ne souffrent chez eux aucune autre Religion. Leur Gouvernement est une pure Démocra-

rie : leurs mœurs sont une image parfaite des mœurs des Lacédémoniens. Le peuple assemblé est le Souverain de ces Républiques. Ces Assemblées se tiennent en pleine campagne au commencement de Mai. Les assistans se rangent en cercle, les Magistrats à cheval occupent le milieu, & le Landamme ou Officier de la Patrie y tient le glaive, qui est le symbole de la puissance suprême. Tout mâle qui a atteint l'âge de quinze ans est habile à donner sa voix, parce que son obligation de défendre sa Patrie commence à cet âge. D'abord on fait une lecture des loix, on résout la paix & la guerre, on contracte ou l'on renouvelle les alliances : on nomme les nouveaux Magistrats & sur-tout les Baillifs, qui doivent gouverner au nom de la République des peuples qui habitent des seigneuries conquises anciennement : enfin on y choisit les Députés que l'Etat envoie vers un Canton voisin ou vers un Prince étranger. Pour éviter la confusion qui naîtrait de ces assemblées nombreuses, si chacun avait la liberté de parler, on y donne son suffrage en haussant ou en baissant la main, ou si les avis se trouvent partagés à la vue, on élève deux hallebardes que l'on croisent, une partie des assistans passent dessous, & ceux du sentiment contraire restent en deçà. La séparation faite les avis se comptent.

Le Conseil Souverain est composé de cinquante-huit Sénateurs. Le Landamme régnant est le premier Magistrat ; sa dignité est

biennale ; le second est le Stat-halter, adjoint du Landamme : le Banneter & le porte Enseigne sont les chefs de la milice ; le Bourser est Receveur des revenus du fîsc, le Chancelier est Secrétaire des délibérations publiques. Ni la naissance, ni la fortune ne conduisent aux charges de la République, c'est au mérite & à la confiance publique qu'elles sont accordées. Un paysan décrépît, un bâton à la main, va aujourd'hui sieger dans le Conseil, & peut être demain il sera Député pour traiter avec un puissant Monarque, devant lequel il se couvrira, & à qui il parlera sans crainte, & ce paysan n'a d'autre récompense à espérer, après avoir passé par les emplois les plus pénibles & les plus importants, que la considération & l'estime de ses concitoyens.

Dans ces vallées on n'entend jamais parler de vol. Les portes des maisons n'y servent que pour garantir les habitans des injures de l'air. Rarement ces peuples contractent par devant Notaire. Ils n'ont jamais de procès & ne connaissent ni Jurisconsultes ni Avocats. L'adultère est un crime qui ne se pardonne jamais : il est puni par la confiscation des biens & le bannissement. Tout vice éclatant ; tout scandale public est châtié, & le châtiment est presque toujours pris dans le genre du délit même. Placé dans le pays le plus pauvre de l'Europe, ces peuples sont riches, vu le cercle étroit de leurs besoins : sans ambition, sans avarice, se contentant du nécessaire, ils sont heureux.

URANUS.

URANUS. Nom d'un Prince qui regna sur les Atlantides, peuple de l'Afrique, qui habitait au pied du mont Atlas. Uranus rassembla ses sujets errans & vagabonds; il leur inspira le desir de jouir des douceurs de la société; il leur apprit à cultiver la terre, & à force de travail, à tirer de son sein les alimens nécessaires à la vie. Appliqué à l'astronomie, ce Roi sut régler l'année suivant le cours du soleil, & les mois selon le cours de la lune; les Atlantides ne purent voir sans étonnement & sans admiration un homme qui leur annonçait l'avenir, & dont les prédictions, fondées sur la connaissance qu'il avait du retour des astres, étaient toujours véritables. Ils supposèrent en lui quelque chose de divin pendant sa vie, ils le mirent au rang des Dieux après sa mort, & l'appellerent *Roi éternel de toutes choses*. Devenu de la sorte Monarque du ciel, il n'est pas surprenant que le même peuple ait aussi divinisé sa femme Titée, morte après lui, sous le nom de Reine de la terre. Il serait assez difficile de décider qui des Atlantides ou des Grecs a fourni cette théogonie à l'autre peuple: ce que l'on doit remarquer seulement, c'est que voilà le culte du soleil & de la lune établi de toute antiquité chez les Atlantides, comme chez tous les autres peuples de la terre.

URI. Un des Cantons des Suisses, qui tient le quatrième rang entre les treize, dont la République est composée. Il n'a pour habitations que des bourgades &

des villages. Les habitans du Canton d'Uri descendent des fameux Taurisques, (Taurisci) & ils n'ont point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres. Le pouvoir souverain est dans les mains du peuple; à seize ans, tout citoyen a entrée & voix dans l'assemblée générale, qui se tient toujours en rase campagne, & c'est là qu'on renouvelle les charges, & qu'on procède aux élections, en présence du Président, qui est placé au milieu du cercle, & entouré de ses Officiers, de bout & appuyé sur son sabre. Ce chef se nomme *Amman* ou *Land-Amman*: on le change tous les deux ans. Une Régence aide cet Officier dans ses fonctions. Le Canton est Catholique, & soumis à l'Evêque de Constance, en ce qui regarde le spirituel, cependant quelquefois l'assemblée du peuple connoît des causes matrimoniales.

URIEL. Entre les innombrables manières superstitieuses de deviner, nous en rencontrons une dont l'ange Uriel est le personnage important.

Prenez, dit-on, un verre bien clair & bien net, plein d'eau claire & nette, sortant de la fontaine, & en cas de nécessité du puits ou de la rivière; posez ce verre sur un tabouret, ou sur quelque autre chose couverte d'une serviette blanche à l'opposé d'une chandelle allumée, ou du soleil, & faites regarder dans ce verre un jeune garçon ou une jeune fille, qui soient vierges, pendant un tems clair & serein, selon que vous le jugerez à propos: ensuite

vous appellerez un génie, suivant la qualité de la chose que vous souhaitez : du côté de l'orient vous appellerez l'ange Uriel, qui est le premier de l'orient, & qu'on invoque pour cette science, pour trouver or, argent, & trésors cachés en terre.

Si c'est pour avoir connoissance de personnes qui ayent commis quelques fautes, il faut tourner le visage de l'enfant du côté du midi, vers lequel on appellera l'ange Iniel, qui est le second de cette science.

Quand c'est pour larcin fait pendant la nuit, dont on veut connaître les auteurs, & où ils ont mis la chose dérobée, il faut tourner le visage de l'enfant du côté de l'occident, & appeler Affriel, qui est le troisieme génie de cette science.

Mais quand il s'agit de la mort d'un ami & que l'on desire connaître l'homicide, il faut tourner le visage de l'enfant vers le septentrion, & appeler l'ange Gédiel, qui est le quatrieme pour cette science.

Ces quatre génies étant appelés de la maniere qu'on dira dans la suite, répondront à toutes les interrogations qu'on leur fera.

Plus, pour voir dans l'ongle, il faut racler l'ongle du pouce droit ou gauche de l'enfant, en commençant par son extrémité & finissant à la chair avec un couteau ou autre instrument neuf. Cet ongle ainsi raclé, vous le froterez d'huile d'olive ou de noix dans laquelle vous insinuerez du noir à noircir, ou de la suie de la cheminée en forme

d'un miroir ou de quelque autre chose resplendissante : ensuite de quoi vous direz cette oraison : Uriel, premier Séraphin je te commande & conjure par le grand Dieu vivant, par la virginité de la Vierge, par la virginité de S. Jean-Baptiste, par la virginité de cet enfant qui est présent devant toi, de lui faire apparaître sans retarder, & tout présentement, ce que je te demanderai. Je te commande encore par le pouvoir que Dieu m'a donné, par le saint sacrement de baptême que j'ai reçu à l'Eglise, & par tout ce qui y est contenu.

Il faut répéter au moins trois fois ces paroles, & les réitérer jusqu'à ce que l'on voie ce que l'on demande. Quand on le verra, on dira ce qui suit : *aglati, aglata, calui, cala, fois le bien venu*. Je te commande par le grand Dieu vivant, par la justice divine & humaine, par tous les noms ci-dessus, & par *Scemhemsamphoras*, que tu aye à demeurer dans ce lieu tant que je voudrai & que je souhaiterai, & me répondre intelligiblement & sans ambiguité, ni équivoque, ou à cet enfant, sur tout ce que je te demanderai. Mais auparavant leve la main, & prête serment de fidélité, à savoir que tu diras la vérité sans équivoque, ni mots à double entente. Car de rechef je te le commande par le nom de *Scemhemsamphoras* & par les noms Cabalistiques qui sont terminés en *Jel* & *Jol*, & par les soixante douze noms, en vertu desquels le divin moteur m'a donné le pouvoir d'agir.

Si c'est un autre génie qu'*U*

riel que vous appelez, vous changerez le nom, & vous y substituerez le nom de celui auquel vous vous adressez.

Afin que le génie dise la vérité, il faut que la lune soit en plein aspect avec Saturne, ou bien disposée.

On peut aussi dire en moins de mots, pour ne point attédir ni étonner le regardant. *Angele belle, angele pure, angele caste, conjuro te per sanctitatem vestram, per virginatam hujus pueri: ut descendas in istam ollam, & dicas super omnia verum & veritatem.*

Quelle que soit l'absurde impertinence de ces conjurations, & de toutes les extravagantes cérémonies qui les précèdent, cela n'empêche pas qu'il ne se trouve une infinité de sots superstitieux qui en espèrent sans fondement des effets avantageux pour leurs desseins.

Voici encore une autre manière non moins ridicule pour retrouver les choses perdues. Il faut, dit-on, prendre un morceau de pain, y mettre un poignée de sel dedans avec un sou marqué, le poser ensuite sur le manteau de la cheminée, & après qu'il y aura été quelque tems, le donner au premier pauvre qui viendra vous demander l'aumône. » J'ai vu, dit Pierre Massé, (traité de l'impôt. & tromp. du diable) de jeunes sots aux collèges de Paris, qui profanant notre eau bénite, en abusaient à divination, comme si quelque chose avait été perdu, pour savoir celui qui l'avait prise ou

» dérobée; ils faisaient ce qui s'en suit.

» Premièrement ils avaient de l'eau bénite qu'ils mettaient dans un bassin ou plat profond qu'ils emplissaient: puis ils faisaient de petits écriteaux, en chacun desquels ils écrivaient un nom de ceux de la chambre, ou d'autres qu'ils avaient pour suspects dudit larcin, & mettaient tout doucement lesdits écriteaux dedans ledit vase plein d'eau, & si quelqu'un d'iceux enfonçait, celui dont il portait le nom était tenu coupable du larcin. »

Combien de fois la vie & l'honneur des hommes ont-ils dépendu de ces abominables épreuves.

URIM & THUMIM, les Juifs entendaient par ces mots, qui signifient lumière & perfection, la manière dont le Souverain Pontife consultait Dieu dans les circonstances extraordinaires qui intéressaient le salut & le bien de la Nation, & l'Oracle que l'Être suprême rendait. Le Pontife revêtu de ses habits sacerdotaux & du Pectoral par-dessus, (*Voyez PECTORAL.*) se présentait à Dieu, dans le Saint des Saints, mais hors du voile qui le couvrait, & là debout, le visage tourné vers l'Arche & le Propitiatoire, (*Voyez PROPITIATOIRE.*) où reposait la Sékina, il proposait à l'Eternel le sujet pour lequel il osait le consulter. Celui qui désirait d'avoir l'Oracle divin se tenait avec humilité à quelque distance du lieu Saint. L'usage de consulter Dieu par

Urim & Thummim a continué jusqu'à la destruction du Temple par les Chaldéens.

URNE d'Amorgos. Cette Urne d'Amorgos est regardée par les Grecs, comme un Oracle de l'Archipel, & l'idée qu'ils en ont prise donne beau jeu à la superstition & aux fourberies des Papas. Elle est placée près d'une Chapelle dédiée à Saint Georges, se remplit d'eau & se vuide d'elle-même plusieurs fois le jour, & souvent même dans l'espace d'une demi-heure, ce qui est regardé comme un miracle. Ceux qui viennent consulter l'Urne avant que d'entreprendre quelque affaire importante, ne manquent pas de se regarder comme très-malheureux, s'ils la trouvent vuide, ou plus basse qu'à l'ordinaire. A Pâque on la consulte aussi, & selon qu'elle est pleine ou vuide, l'année doit être abondante ou stérile. Ceci nous rappelle l'image de Saint Georges que l'on révere à Scyros. Lorsqu'on la porte en procession, elle se jette, dit-on, sur les épaules de ceux qui lui ont fait des vœux & ne les ont pas accomplis, & elle les bat cruellement sur le dos, sans qu'ils puissent s'en garantir. Cette image est portée par un moine aveugle, qui marche au hazard & sans savoir où il va.

URNES. Les anciens se servaient de ces vaisseaux pour renfermer les cendres des corps après les avoir brûlés: ils les employaient pour jeter les bulletins de suffrage dans les assemblées: pour tirer les noms de ceux d'entre les Athlètes qui devaient combattre les

premiers dans les jeux publics; pour la divination, & enfin pour conserver les vins.

URNES Cinéraires. Vases qui servaient chez les anciens à recueillir les cendres des morts qu'on était dans l'usage de brûler. Il y en avait d'or, d'argent, de bronze & d'autre métal, de verre & de terre cuite. On renferma les cendres de Trajan dans une Urne d'or, que l'on posa sous la superbe colonne qui subsiste encore aujourd'hui: celles de Marcellus, le vainqueur de Syracuse, furent déposées dans une Urne d'argent. Les Urnes de terre, plus grandes que les autres, étaient en usage parmi le peuple, & parce qu'elles coûtaient moins cher, & parce qu'elles pouvaient aisément contenir les cendres d'une famille entière, ou tout au moins celles du mari & de la femme. Les Romains gardaient ces Urnes dans leurs maisons, & ils les plaçaient quelquefois sur de petites colonnes carrées qui portaient leurs épitaphes; ils les déposaient aussi dans des sépulchres de pierres ou de marbre, ou sous des voûtes sépulchrales.

UROUCOLACAS, nom que les Grecs modernes donnent à un prétendu revenant, qu'ils disent être le corps d'un mort ranimé par le diable, pour épouvanter les familles & causer toutes sortes de désordres. Cette fable est tellement accréditée dans les îles de l'Archipel, qu'il serait dangereux à un voyageur de chercher à en désabuser ces superstitieux insulaires; on risquerait d'être lapidé.

L'ignorance n'admet point les raisonnemens.

URYGRAVES. ou FREYGRAVES. Asseſſeurs. ou Juges de cette abominable Jurisdiction, connue sous le nom de Tribunal secret de Westphalie, auquel, soit crainte, soit amour du sang & de la tyrannie, les plus grands Seigneurs de l'Allemagne se faisaient un honneur d'être aggrégés. Cette Cour meutrière fut abolie en 1512 par l'Empereur Maximilien I. (*Voyez* TRIBUNAL secret de Westphalie.)

USAGE Barbare. Les anciens Arabes n'estimaient les femmes qu'autant qu'elles sont nécessaires à la propagation du genre humain, & qu'elles peuvent contribuer aux plaisirs de l'homme. Ils regardaient la naissance d'une fille comme un malheur & sa mort comme un avantage. Quelquefois ils conduisaient leurs femmes sur le bord d'une fosse lorsqu'elles étaient dans les douleurs de l'enfantement, & toutes les filles dont elles se délivraient étaient inhumainement enterrées vives. D'autrefois la Barbarie était encore plus odieuse : on élevait une fille jusqu'à l'âge de cinq à six ans, on la parait alors, on la parfumait, & le pere lui-même la conduisait sur le bord d'une fosse, & prenant l'instant qu'elle y portait attentivement ses regards, il la précipitait dedans, & comblait le trou avec de la terre. Ce peuple féroce tâchait de justifier cette coutume horrible par le spécieux prétexte de prévenir les affronts auxquels les filles peuvent exposer leurs parens

par leur mauvaise conduite, & sur-tout par la crainte de la servitude & de la misere qui pouvaient être leur partage. Mahomet parut, & si d'un côté il entraîna les Arabes dans l'erreur, de l'autre au moins il leur inspira des principes plus humains.

On sait que les Grecs & les Romains exposaient leurs filles : les Egyptiens en enterraient toutes les années plusieurs en l'honneur du Nil, pour en obtenir un accroissement favorable à leurs terres. En certaines occasions les Perses enterraient des filles & des garçons tout vivans. Les Chinois ne se font pas encore de difficulté d'exposer leurs filles.

USAGE condamné touchant la célébration des Messes. Vers le douzieme siecle il s'introduisit un horrible abus touchant les Messes, *detestabilis ab usus*, dit le Cardinal Bona. On en assemblait plusieurs les unes avec les autres, ou pour user du mot propre & ordinaire, on en entait plusieurs les unes sur les autres en cette manière. On commençait une Messe du jour, ou telle autre que l'on voulait, & on la continuait jusqu'à l'offertoire; puis on en recommençait de même une seconde, une troisième, une quatrième, en sorte qu'on en mêlait aussi des trépassés. On récitait ensuite autant de secrettes qu'on avait commencé de Messes, & on achevait sous un seul Canon, c'est-à-dire, en récitant une seule fois le Canon, & en disant autant de Collectes qu'on en avait dit au commencement. Ces Messes s'appelaient des Messes à deux.

à trois, à quatre, à plusieurs faces ou à plusieurs têtes, & elles avaient pris leur source dans l'avarice des Prêtres; car comme il ne leur était permis ordinairement de dire qu'une Messe par jour, ils s'aviserent d'en assembler plusieurs en une, afin qu'en satisfaisant par ce moyen à la dévotion & aux intentions de plusieurs personnes qui demandaient qu'on offrît pour elles le redoutable sacrifice de nos Autels, ils en pussent tirer de nombreuses rétributions.

L'Eglise condamne ces Messes comme contraires à son esprit & à ses usages, & l'on ne doit pas douter qu'il faille les placer dans le rang du culte faux, du culte superflu, & de la vaine observance des choses sacrées. Ces Messes à plusieurs têtes confondent l'ordre des Mystères, qui sont marqués par ce Distique.

*Exprimit Officium suspiria, gloria
laudes,
Kyrie eleison ter triplicata preces.*

USAGE du Baïser. (ancien) Lorsque Rome n'avait point encore de loix contre l'adultère, le Baïser public était inconnu, & mis au rang des caresses secrètes d'un amour légitime. On cite l'exemple d'un jeune citoyen condamné à mort pour avoir ravi en public un Baïser à une matrone. Le premier relâchement de l'ancienne discipline consista en ce que les maris ne crurent plus blesser la pudeur, en donnant à leurs femmes des Baïser en présence de leurs amis. Pline attribue l'origine de cet Usage à l'amour que

les femmes Romaines avaient pour le vin, & il suppose que les maris, en rentrant chez eux cherchaient par-là à reconnaître si leurs femmes en avaient bû.

Le Baïser était regardé par les Romains, comme une action sérieuse & solennelle. Le Baïser sur la bouche n'était permis qu'entre maris & femmes, entre les fiancés ou les parens les plus proches. Les Empereurs prirent la coutume de baïser ainsi les Sénateurs lorsqu'ils sortaient de Rome ou qu'ils y entraient. Ces Maîtres du monde se laissaient baïser quelquefois la main, ce qui était une marque extraordinaire de déférence & de respect; cependant tous les Empereurs ne furent pas aussi honorés. Plutarque remarque que lorsque Caron partait des Provinces qu'il gouvernait, toutes les femmes s'empresaient de lui baïser la main.

Il était aussi d'Usage sous les Empereurs de baïser les genoux & les pieds. Les nouveaux Souverains de Rome ont conservé dans leur étiquette les honneurs rendus aux anciens.

Non-seulement les Romains regardaient le Baïser comme un témoignage de respect & de tendresse conjugale, mais ils lui attribuaient dans le droit des effets qui prouvent sensiblement l'idée sérieuse & sacrée qu'ils se faisaient.

On trouve dans le Code une Loi qui lui attribue une prérogative que les Jurisconsultes appellerent dans la suite le *Droit du Baïser*. La Loi parle des présens que les deux parties se faisaient aux fiançailles, & de la restitu-

tion qui s'en faisait en cas que l'un des deux vint à mourir avant la célébration du mariage. Cette Loi ordonne que lorsque les présens ont été accompagnés d'un Baïser, la moitié en appartienne à l'épousée ou à ses héritiers. Si l'on en croit quelques Jurisconsultes, cette disposition avait pour objet de compenser l'atteinte que la pudicité virginale avait soufferte du Baïser; mais on doit plutôt en chercher la raison dans l'opinion où étaient les Romains que le Baïser était l'apanage & l'exercice de la foi Conjugale, & en conclure que la fiancée, en accordant un Baïser à l'époux, remplissait autant que l'honnêteté & les Loix le permettraient, les conditions de la donation qui étaient relatives aux devoirs de la foi Conjugale. La Loi de Constantin, à ce sujet attribuant à la fiancée ou à ses héritiers, la moitié de ces mêmes présens, lorsque sa mort ou celle de l'époux prévenait l'accomplissement total de ces mêmes conditions.

Cette Loi de Constantin fut particulièrement faite pour les Espagnols, qui l'ont conservée au milieu de toutes leurs révolutions. Alphonse le sage l'a fait insérer dans son Code.

On trouve aussi en France quelques traces de ce Droit. Ruste, dans son Histoire de Marseille, rapporte qu'outre l'anneau que le fiancé donnait à la fiancée: » il » lui faisait encore quelque pré- » sent considérable en reconnois- » sance du Baïser qu'elle lui » donnait. Foulques, Vicomte de » Marseilles, fit donation à Odise

» sa fiancée, pour le premier Baï- » ser, de tout le domaine qu'il » avait aux terres de Six-Fours, » de Céreste, de Soliers, du Cuges » & Dolieres. »

Bignon, dans ses Loix abrogées, dit qu'en France le Baïser est devenu une action indifférente, & que les baïsets ne s'y vendent plus si cher. *In galliâ oscula non tam carè venduntur.*

En Angleterre le Baïser est un acte indispensable de civilité, & ce serait offenser le beau sexe que d'y manquer.

On prétend qu'en Suede une femme ne peut recevoir la visite d'un homme qu'après lui avoir permis de lui donner un Baïser.

U S A S B cruel des Insulaires de l'île de Baly. Cette île est voisine de celle de Java, mais elle est bien moins fréquentée par les Européens. Nous tirerons ce que nous allons rapporter des Funérailles de la Reine mere de ce pays, du récit qu'en firent à leur retour quelques officiers Hollandois qui s'y trouverent en 1633.

» Les Baliens tirèrent d'abord le Cadavre de la maison, par un grand trou fait exprès à la muraille, du côté droit de la porte, dans la ridicule opinion de tromper le diable, que ces Insulaires croyent aux aguets sur le passage ordinaire. Les femmes esclaves destinées à tenir compagnie au mort précédant, selon leur rang; les moins distinguées, les premières, chacune soutenue d'une vigille femme par derrière, & portée dans un *badi* fort artistement composé de bambou, & orné de fleurs. On met devant

elles un cochon de lait rôti, du riz, du betel, & d'autres fruits pour faire une offrande à la Divinité; & ces malheureuses victimes de la plus horrible idolatrie sont ainsi menées en triomphe au son de divers instrumens, à l'endroit où elles doivent être poignardées & brûlées ensuite.

Chacune y trouve son échaffaud particulier, à-peu-près de la forme d'une auge, élevé sur quatre poteaux courts & bordé de planches des deux côtés. Après leur en avoir fait faire trois fois le tour à mesure qu'elles arrivent, toujours assises dans leur *badi*, on les en tire immédiatement l'une après l'autre pour les mettre dans ces auges. Aussi-tôt cinq hommes & deux femmes s'en approchent, leur ôtent toutes les fleurs dont elles sont parées, tandis que portant à diverses reprises leurs mains jointes au-dessus de leur tête, elles élèvent les pièces de l'offrande, dont les autres femmes, postées s'emparent de même & qu'elles jettent par terre, ainsi que les fleurs. Quelques-unes lâchent un pigeon, ou un poulet, pour marquer par là que leur ame est sur le point de s'envoler vers le séjour des bienheureux. A ce dernier signal, on les dépouille de leurs habits jusqu'à la ceinture, & les quatre hommes saisissant la victime, deux par les bras, qu'elles tiennent étendus, deux par les pieds sur lesquels elles restent debout, le cinquième se prépare à l'exécution, & le tout se fait sans qu'on leur bande les yeux. Les plus courageuses demandent quelquefois le poignard, qu'elles reçoivent de

la main droite le passant dans la gauche, & l'ayant baissé respectueusement, s'en piquent le bras droit, sucent le sang qui découle de la plaie, s'en rougissent les lèvres, & en imprimant une goutte sur le front du bout du doigt qu'elles ont mouillé dans la bouche, après quoi, rendant le poignard à leur meurtrier, elles reçoivent au côté droit un premier coup entre les fausses côtes, & un second du même côté, sous l'omoplate; le poignard est enfoncé jusqu'au manche, de biais, la pointe vers le cœur; & dès que les frayeurs de la mort commencent à se peindre sur leur visage sans qu'il leur échappe jamais la moindre plainte, on les laisse tomber doucement sur le ventre, on leur tire les pieds par derrière, & on les dépouille en même-temps de leur dernier vêtement, de sorte qu'elles restent absolument nues.

Ceux qui poignardent les femmes ont deux cens cinquante petites pièces de monnaie de cuivre de la valeur de cinq sols pour leur salaire. Les plus proches parens, s'ils sont présens, ou d'autres personnes louées à cet effet, viennent ensuite laver ces corps sanglans, & les ayant bien netoyés, ils les couvrent de bois, de façon qu'on n'en voit que la tête, & y mettent le feu; ils sont ainsi réduits en cendres.

Toutes ces femmes sont déjà poignardées, & plusieurs mêmes en flammes, avant que le mort arrive, porté dans le plus superbe *badi* en forme pyramidale, ayant onze escaliers ou marches en hauteur & d'avantage, lié de cordes

par le haut aux quatre coins, & soutenu en équilibre par un grand nombre de personnes proportionné à la qualité du mort; & qui va quelquefois à plusieurs centaines. De chaque côté du corps sont assises deux femmes, l'une tenant son parasol & l'autre un chassemouches de crin de cheval, pour écarter ces insectes : deux de leurs Prêtres précèdent de loin, dans une voiture particulière, tenant chacun en main une longue corde attachée au *badi*, comme pour donner à connaître qu'ils menent le mort au ciel & sonnant de l'autre main, une clochette, avec un tel bruit de gongues, de tambourins, de flûtes & d'autres instrumens, que toute cette cérémonie a moins l'air d'une pompe funèbre que de la plus joyeuse fête du village. Quand le mort a passé tous les bûchers, qui sont rangés en file sur la route, on le pose sur le sien, qui est tout de suite allumé, & l'on brûle en même-temps la chaise, le banc, &c. dont il se servait pendant sa vie. Tous les habitans se mettent alors à faire bonne chère, tandis que les musiciens ne cessent de frapper l'oreille d'une mélodie bruyante, assez agréable : cela continue jusqu'au soir que les corps étant consumés, les parens & les grands s'en retournent chez eux, laissant seulement une bonne garde pendant la nuit auprès des os; mais cette fois on ne conserva que ceux de la Reine mere : ceux des autres femmes ayant été ramassés & jetés le même soir contre la coutume.

Le lendemain, les os de la

Reine mere, furent rapportés avec une pompe égale à celle de la veille, dans son ancien logement, où l'on observe encore les formalités suivantes. Chaque jour une troupe de musiciens & de *Préquiers* y accompagnent plusieurs vases d'argent, de cuivre & de terre, remplis d'eau; ceux qui les apportent sont précédés de deux jeunes garçons, tenant des Rameaux verts & marchant devant d'autres chargés du miroir, du *badjou*, ou vêtement, de la boîte au betel du mort, & de ses autres meubles ordinaires. On lave dévotement les os pendant un mois & sept jours, après quoi, les remettant dans un petit *badi* fort propre, on les porte avec le même cortège que le corps en un lieu nommé *Labec*, où ils sont entièrement brûlés : les cendres sont recueillies soigneusement dans des Urnes, & jetées en mer, à une certaine distance du rivage, ce qui termine la cérémonie.

Quand un Prince ou une Princesse de la maison Royale vient à décéder ses femmes ou ses élèves courent autour du corps, faisant des cris & des hurlemens affreux. Toutes demandent avec instance de mourir pour leur maître ou maîtresse; mais le Roi désigne le lendemain, nom par nom, celles dont il fait choix.

De ce moment jusqu'au dernier de leur vie, elles sont conduites chaque jour de grand matin, sur autant de chariots, & au son des instrumens, hors de la ville, pour y faire leurs dévotions, ayant les pieds enveloppés de linge blanc; parce qu'il ne leur est plus permis

de toucher la terre à nû, & qu'elles sont regardées comme consacrées. Les jeunes filles peu au fait de ces exercices Religieux, en sont toutes instruites par les vieilles femmes, qui les affermissent en même-tems dans leur résolution.

Une femme qui a perdu son mari vient lui offrir journellement de nouveaux mets; mais voyant qu'il n'y touche point, elle recommence chaque fois les lamentations ordinaires, poussant l'affection à son égard, jusqu'à baiser & arroser de ses larmes les trois ou quatre premiers jours après sa mort, *ce qu'elles chérissaient le plus pendant sa vie.*

Ce deuil ne dure pourtant pas jusqu'à la veille des funérailles, pour celles qui sont dévouées à la mort, parce qu'on leur fait passer cette journée & la nuit suivante, sans fermer l'œil, dans des danses & des réjouissances continuelles. On s'empresse de leur offrir tout ce qui peut flatter leur goût, & dans la quantité de liqueurs qu'elles avalent, il leur reste peu d'objets capables d'effrayer leur imagination; d'ailleurs elles sont échauffées par les promesses de leurs Prêtres, & par le déplorable aveuglement où sont ces Payens sur les délices de l'autre vie.

USAGES de l'Europe. Vers les treizieme & quatorzieme siècles les mœurs commencèrent à s'adoucir en Europe, & sur-tout en Italie, malgré les guerres & les dissensions qui désolaient cette belle partie du monde. On s'aperçoit que les peuples faisaient quelques efforts pour sortir de

cette grossiereté, dont la rouille les avait couverts depuis la chute de l'Empire Romain. Un petit nombre d'hommes obscurs, s'étaient dérobé à la fureur ambitieuse des grands Seigneurs, & avait précieusement conservé le dépôt des arts nécessaires. Dans ces tems d'anarchie un certain Alexandre Spina découvrit le secret de secourir la vue affaiblie des vieillards par le moyen de ces lunettes que nous appelons besicles. L'usage des meules qui agissent par le secours du vent, & que les Arabes & les Grecs avaient connu long-tems auparavant, est du treizieme siècle, ainsi que l'invention de la faïence, qui alors tenait lieu de porcelaine.

Dans ces tems barbares & orageux, l'Usage des vitres passait encore pour un très-grand luxe, & les Anglois en durent la connoissance aux François qui apportèrent cet art dans leur île vers l'an 1180. Les Vénitiens étaient les seuls possesseurs du secret des miroirs de cristal: on se rendait à Bologne pour y admirer une horloge à roues, & il y en avait peu d'autres dans les grandes villes d'Italie. Un heureux hazard fit trouver la boussole, mais elle fut encore long-tems inutile. Il n'en fut pas de même de l'invention du papier, fait avec des chiffons de linge pilés & bouillis, son usage se répandit en peu de tems.

L'Italie seule alors possédait quelques belles villes, & la plupart des maisons des Français, des Allemans & des Anglois, étaient converties de chaume. On ignorait la possibilité de se ga-

rantir du froid à l'aide de ces cheminées, qui ornent aujourd'hui nos appartemens : un large foyer rond, placé au milieu d'une salle, & dont le tuyau allait percer le plafond, procurait quelque chaleur, & des tourbillons de fumée, à une famille entière qui se rangeait tout autour.

Dans les maisons les plus opulentes on ne mangeait de la viande que trois fois par semaine : le vin était rare, la bougie était inconnue, la chandelle un luxe, & pour s'éclairer, on se servait de morceaux de bois sec allumés. Les chemises étaient de serge : la dot des riches Bourgeoises ne passait pas cent livres. Les Apothicaires vendaient le vin comme un cordial. Les Anglais ne couvraient leurs tables d'aucun linge; & dans Paris, couvert de fange & sans pavé, c'était un grand luxe de se faire traîner en charette, & de se servir de fourchettes & de tasses d'argent. Une famille de dix personnes avec deux chevaux dépensait environ trois mille livres par an de notre monnaie courante.

USAGES superstitieux des Juifs.
On fait avec quelle attention les Juifs évitent de manger tout ce que la loi a déclaré impur : mais les dévots parmi eux poussent plus loin le scrupule. Ils se persuadent qu'afin de ne pas souiller ce qu'on mange, il faut faire ses nécessités régulièrement au moins une fois par jour & sur-tout se laver les mains. Un Rabin a déclaré qu'il n'y avait aucune différence entre manger son pain, sans s'être lavé les mains, &

avoir commerce avec une femme prostituée.

Le Juif Allemand pose sur sa table du pain & du sel : il faut, s'il est possible, que le pain soit entier : il lui fait une coupure sans détacher le morceau, le soulève des deux mains, puis le remet sur la table & le bénit. L'assemblée répond *Amen*. Il frotte son pain avec le sel & le distribue à ceux qui sont à table. S'il s'y sert de vin, il le consacre, en le prenant de la main droite, l'élevant, & lui donne la bénédiction. Cette cérémonie s'observe pour les autres boissons, excepté l'eau simple. Le sel représente celui des anciens sacrifices, & le pere de famille prend le pain avec les deux mains en mémoire des dix Préceptes du grain, dont chacun doigt de la main rappelle un précepte. La modestie, la sobriété & la tempérance sont fort recommandées à table, parce que, suivant les Rabins, le Prophète Elie & les Anges gardiens assistent à tous les repas, & qu'ils se retireraient, s'ils entendaient proférer quelques paroles déshonnêtes, & laisseraient la place aux mauvais anges. On ne doit point jeter des os ou des arêtes de poisson sous la table, dans la crainte de blesser ces êtres invisibles. Un même couteau ne doit pas servir à couper de la viande, & ce qui est fait avec du lait. Il faut ôter les couteaux avant de rendre grâces à Dieu, parce qu'il est écrit, « qu'on ne mettra point » de fer sur l'autel. « Or la table est dans ce cas la représentation de l'autel. Comme on a com-

mené le repas par consacrer un verre de vin, on fait la même cérémonie pour le terminer.

Lorsqu'on se déshabille pour se coucher, on doit avoir soin d'ôter le soulier du pied gauche avant celui du pied droit.

Si un Juif est forcé de se servir des ustensiles qui ont servi à la cuisine des Chrétiens ou autres infidèles, il doit y faire bouillir de l'eau, & jeter dedans un fer chaud. Un Juif scrupuleux doit passer son breuvage dans un linge, par la crainte qu'il n'y soit mort quelqu'insecte; car un pareil accident aurait souillé sa boisson.

Pour tuer les bêtes avec les précautions requises, il faut lier ensemble les quatre pieds de l'animal, & lui couper ensuite la gorge: on ne doit pas manquer sur le champ d'examiner si le coureau n'est point émoussé ou faussé, car ces deux accidens pourraient avoir empêché l'effet du coup; & l'animal étant effrayé, la circulation du sang pourrait être interceptée, le sang figé dans le cœur, & la bête par conséquent devenue immonde. Il faut après cela éventrer l'animal, l'ouvrir vis-à-vis du cœur, & examiner si les parties nobles sont saines, & s'il n'a ni calus, ni autres vices quelconques. On jette de la terre sur le sang, & l'on a l'attention d'enlever à la bête égorgée les nerfs, les veines & les artères.

La science du Boucher Juif est difficile; & ce n'est qu'après une longue étude que celui qui se destine à remplir cette fonction, obtient les pouvoirs du Rabbin,

USTRINUM. On croit que c'étoit le nom d'une pierre un peu creusée, & avec des rebords, qui servait à recueillir les cendres des corps que les Romains étaient dans l'usage de brûler. Le bois qui composait le bucher, était éloigné de deux pieds de cette pierre, & les gardes, que l'on appelait *Ustores* & *Ustuarii*, empêchaient avec des fourches que les branches ne fussent jettées sur le corps par le vent, de crainte du mélange des cendres. Lorsque les matières combustibles étaient entièrement consumées, les Prêtres se transportaient sur le lieu pour y distinguer les restes du corps, cérémonie si essentielle à la Religion, qu'on ne pouvait y apporter une attention trop scrupuleuse.

USURE. Lorsque Horace fait le portrait des Usuriers de son siècle, nous pouvons nous imaginer qu'il a voulu peindre cette affreuse vermine qui de nos jours dévore les héritages des familles & achève d'empoisonner nos mœurs.

» *Effidius*, dit le Poëte, (*Sat.*
» 2. l. 1.) si riche en fonds de
» terre & en bons contrats, craint
» d'avoir la réputation d'un dis-
» sipateur & d'un débauché; il
» donne son argent à cinq pour
» cent par mois, & se paye par
» avance. Il exige même un in-
» térêt plus fort des personnes qui
» se trouvent dans un plus grand
» besoin; il aime sur-tout à prêter
» aux enfans de famille qui com-
» mencent à entrer dans le monde,
» & qui ont des pères trop méné-
» gers «.

UZZA ou **ALUZZA.** Idole à laquelle les Arabes rendaient des

adorations , avant la venue du faux Prophète Mahomet. Lorsque cet imposteur se fut rendu maître de la ville de la Mecque , il dé-

truist l'Idole Uzza , qui n'était qu'un tronc d'arbre taillé grossièrement ; & il fit égorger ses Prêtres.

V

VA à Dieu. Terme dont se servent les Juges Anglois , lorsqu'ils prononcent ce que nous appellons *hors de Cour*.

VACATIONS. Les Romains connaissaient deux sortes de Vacations , les ordinaires & les extraordinaires. Les Vacations ordinaires étaient réglées & tout le monde les observait , sans qu'on fût obligé de les publier. Les extraordinaires n'arrivaient que dans les tems de tumulte & de guerres civiles , alors le Sénat ordonnait que toutes les affaires cessassent , jusqu'au retour de la tranquillité. Cette suspension se nommait *rerum prolation* ou *judiciorum inditio*.

VACERRES. Nom que les Gaulois donnaient à une classe de leurs Druides. (Voyez DRUIDES.) Les Vacerres étaient les Prêtres , les Eubages , les Augures , les Bardes , les Poètes , les Chantres , les Saronides , les Juges , les Théologiens & Professeurs de la Religion.

VACHE. De tous les animaux qui ont été & qui sont encore le fol objet de la vénération des peuples idolâtres , il n'y en a point qui se soient attiré plus de respect que la Vache. Elle obtint dans les Indes des honneurs auxquels les Bramines n'oseraient pré-

tendre. Lorsque le Monarque élève un de ses sujets à la dignité de Naire ou de Noble , il lui dit : » aimez les Vaches & les Bramines. « La superstition a fait croire aux Indiens , que tout ce qui passait par le corps de la Vache , prenait non-seulement une vertu sanctifiante , mais même médicinale ; & c'est ce qui engage les dévots Bramines à rechercher dans les excréments de cet animal les grains entiers qui s'y peuvent rencontrer , pour les faire avaler aux malades , soit à dessein de les guérir , soit dans l'opinion que cette nourriture purifiera leur ame. Les cendres de la bouze de Vaches sont un merveilleux remède contre les souillures que laisse le péché ; en se frottant le front , la poitrine & les épaules avec ces cendres , on expie tous les crimes que l'on peut avoir commis ; il ne faut pour leur communiquer cette admirable vertu , que les déposer pendant quelques heures devant les Idoles , & c'est au moyen de la distribution de cette poussière sacrée que les Prêtres Indiens mettent à contribution la bourse du peuple. Il y a dans les Cours des différens Souverains de l'Indoustan , des Officiers préposés pour présenter de cette cendre détrempée dans de

l'eau , aux Courtisâns qui viennent à l'audience du Prince ; s'ils refusaient de s'en servir , ils ne seraient point admis aux pieds du Monarque.

VACHE rousse. Lorsque les Hébreux avaient contracté quelques impuretés par la présence ou par l'atouchement d'un mort , ils immolaient une Vache ou Genisse rousse. Il fallait que cette Genisse fût sans défaut , & qu'elle n'eût point porté le joug. Le Grand-Prêtre lui-même , en présence de tout le peuple , la sacrifiait hors du camp ; après le coup mortel , il trempait son doigt dans le sang de l'animal , & en faisait sept fois l'aspersion contre le devant du tabernacle. La victime était brûlée toute entière , & l'on jettrait dans le feu du bois de cédre , de l'hyssope & de l'écarlatte teinte deux fois. On recueillait aussi-tôt les cendres de la Genisse , & on les portait dans un lieu pur hors du camp , & ces cendres servaient aux Hébreux à faire de l'eau d'expiation pour les impuretés légales. Le seul Grand-Prêtre était en droit d'offrir le sacrifice de la Vache rousse.

VACUF. Loi de la Turquie par laquelle un propriétaire , de quelque manière qu'il ait acquis , en donnant la réversion de ses possessions à quelque fondation religieuse , les transmet sans trouble & sans contestation à son héritier mâle direct.

Sur tout ce qui regarde les loix des Turcs , il ne faut pas croire aveuglément les voyageurs qui en ont parlé. Il est certain qu'ils ont des loix qui assurent la pro-

priété des biens à chaque citoyen malgré le droit que les Souverains prétendent avoir d'hériter de quelques-uns de leurs sujets. Les Officiers qui sont employés directement au service du Sultan , & ceux qui possèdent des offices dans les différentes provinces de l'Empire , savent bien qu'ils tiennent ces charges à titre de fiefs , & qu'en les acceptant , ils sont censés consentir que leur succession tombe après leur mort dans les mains du Monarque. Telle était jadis dans notre Europe la Jurisprudence féodale ; les terres possédées à titre de fiefs , à la mort du possesseur , retournaient absolument & irrévocablement au Prince ou au Seigneur suzerain , & la famille restait en proie à la misère. Mahomet , soit par hasard , soit avec une intention méditée , mit le peuple Musulman à couvert des inconvéniens oppressifs de cette Jurisprudence oppressive. Les biens en fonds de terre ou maisons annexées aux Mosquées , soit en réversion , soit en possession actuelle , sont regardés par le Prince & par la nation , comme sacrés & inviolables : de-là il arrive qu'un propriétaire , de quelque manière qu'il ait acquis ses biens , peut les remettre à ses héritiers mâles & directs , en donnant la réversion à quelque Maison Religieuse. C'est cette substitution que les Turcs appellent *Vacuf*. On paye annuellement un cens de peu de valeur , jusqu'à ce que par l'extinction des hoirs mâles , l'objet substitué soit dévolu à la fondation à laquelle il est réversible. Cette loi revê-

tue du sceau de la Religion, est inviolablement observée par le Prince, qui jusqu'ici n'a pas osé l'enfreindre, & s'il osait la violer, il sapperait les fondemens de son trône; car aussi-tôt qu'il viole les loix de l'alcoran, il devient infidèle, & cesse d'être Souverain légitime. Les Juifs & les Chrétiens, comme les Turcs, peuvent participer au bénéfice de cette loi, & ordinairement ils choisissent la Mecque, Médine ou quelques Mosquées de Constantinople, pour assurer leurs biens fonds aux héritiers qu'ils laissent après eux. Ce *Vacu* augmente sensiblement les revenus de l'Eglise, & par succession de tems, il faut que ce gouffre engloutisse toutes les possessions de ce vaste Empire.

VACUNE. Divinité des Romains que les uns prennent pour Diane, Vénus ou Cérès, d'autres pour Bellone ou la Victoire: quoiqu'il en soit, elle était particulièrement révérée par les habitans de la campagne, qui pendant les travaux de l'été, lui faisaient des vœux, dont ils s'acquittaient lorsque la saison rigoureuse de l'hiver leur permettait de se reposer. Assis devant le foyer de la déesse, ils lui offraient des sacrifices dans les temples qui lui étaient consacrés, & autour desquels elle avait des bois magnifiques.

VADIARE duellum. Carrel ou défi qu'on donnait autrefois, & par lequel on provoquait quelqu'un, à jour nommé, pour décider une dispute par un duel. Pour cet effet on jetait à terre son gan-

telet en signe de défi, & si l'autre le ramassait, cet action était appelée *Vadiare duellum*, donner & prendre un gage mutuel de combat.

VAGABONDS. Gens sans aveu, qui n'ont ni profession, ni métier, ni domicile certain, ni bien pour subsister, & qui suivant les Ordonnances doivent être arrêtés & punis, comme les mendiants valides. Les Sujets du Roi qui vont en pèlerinage à Saint Jacques, à Notre-Dame de Lorette, & aux lieux hors du Royaume, sans une permission expresse de Sa Majesté, signée par un Secrétaire d'Etat, & sur l'approbation de l'Evêque diocésain, sont aussi réputés Vagabonds. Ils doivent être arrêtés sur les frontieres & condamnés, savoir, les hommes aux galeres à perpétuité, & les femmes à telle peine afflictive qui sera estimée convenable par les Juges.

Nous avons un grand nombre de loix contre les Mendians, Vagabonds, gens sans aveu, faux pauvres, & autres de pareille sorte. Saint Louis prononça contre eux la peine de bannissement par une Ordonnance de 1270. François I. en 1539, défendit aux Cabaretiers de les recevoir, à peine de prison & d'amendes. Charles IX, aux Etats d'Orléans, renouvella cette défense, & ordonna de les révéler à justice sous la même peine. Henri II voulut qu'on les obligeât à travailler aux fortifications des villes. Henri III, aux Etats de Blois, défendit aux Cabaretiers de les héberger plus d'une nuit, sur peine de galeres, & leur enjoignit, sur pareille

peine , de les révéler à justice. Louis XIV, n'oublia rien pour en purger ses Etats , & Louis XV, n'a pas été moins vigilant pour exterminer cette peste de son Royaume.

VAHALLA. Paradis ou lieu de délices, destiné, suivant la mythologie des anciens Celtes , pour ceux qui périssaient dans les combats. Ce Vahalla était proprement le palais chimérique d'Odin, les Guerriers devaient chaque jour s'y armer , passer en revue , se ranger en ordre de bataille , & se railler agréablement en pièces les uns & les autres ; mais l'heure du festin arrivée , il ne devait plus être question des blessures qui se trouvaient subitement guéries ; ils devaient se rendre dans la salle d'Odin , & y boire outre mesure de la biere & de l'hydromel dans les cranes de leurs ennemis , & tendre ces coupes glorieuses aux *Valkiries* , Nymphes préposées pour les servir. Chez les Celtes on mourait toujours ignominieusement , si l'on ne mourait au milieu des combats.

VAINE Observance. » La vaine Observance, dit le Cardinal de Tolet, (Instr. facer. l. iv. c. xvi. n. i.) est la quatrième espèce de superstition, par laquelle on invoque tacitement le Démon , & on se sert de certains moyens qui n'ont aucune vertu pour produire les effets qu'on en espère. On l'appelle vaine par deux raisons , ou parce qu'elle n'obtient pas les effets qu'elle promet, ou parce que si elle les obtient quelquefois, elle intéresse la conscience. Elle est un péché hor-

rible lorsqu'elle suppose un pacte avec le Démon , mais elle n'est qu'un péché véniel , si on ignore qu'elle suppose ce pacte.

Ce ne serait point une Vaine Observance à un Religieux que de se donner la discipline pour mortifier sa chair & ses passions , parce que l'Eglise ne désapprouve pas l'usage de la discipline pour cette fin ; mais c'en serait une assurément , s'il s'imaginait que pour mortifier sa chair & ses passions, il fût obligé de ne se donner qu'une certaine quantité de coups de discipline , de ne se la donner qu'en certain tems & à certaines heures , qu'en présence de certaines personnes , que de la main gauche , qu'avec un fouet de soie ou de lin , fait d'une certaine manière.

Ceux-là tombent dans le même genre de superstition qui font semer du persil par un enfant , par un imbécile , par un insensé ou par quelqu'autre personne qui n'ait point de chagrin , dans la créance qu'il vient mieux que s'il était semé d'une autre main.

Qui mettent la plus grosse pièce d'argent qu'ils peuvent avoir dans la main droite d'un mort , lorsqu'on l'ensevelit , afin qu'il soit mieux reçu dans l'autre monde.

Qui ne veulent pas que l'on brûle les morceaux d'un joug rompu , parce que le bœuf était présent à la naissance de notre Seigneur.

Qui croient que ceux qui transplantent du persil , meurent l'année même qu'ils le transplantent.

Qui croient qu'ils auront des richesses en abondance , si après avoir

avoir coupé la tête d'une chauve-souris avec une piece d'argent, ils la mettent dans un trou bien bouché, l'y tiennent pendant trois mois, & au bout de ce tems lui demandent ce qu'ils veulent.

Qui pour savoir le secret d'une personne, écrivent sur leur main gauche un jeudi, un vendredi, un samedi, ou un dimanche, une certaine figure qu'ils montrent ensuite à cette personne, en lui demandant son secret qu'elle ne fait nulle difficulté de lui dire.

Qui ne veulent ni coudre, ni filer, ni faire aucun autre travail dans la chambre où il y a un mort, s'imaginant qu'il est fête double & de commandement dans cette chambre.

Qui pour filer beaucoup en un jour, filent le matin avant que de prier Dieu.

Qui lavent leurs mains, un brin de fil sans le mouiller, & le jettent ensuite par dessus leurs épaules.

Qui ne veulent pas que l'on brûle des coquilles d'œufs, de crainte, disent-ils, de brûler une seconde fois saint Laurent, qui a été grillé avec de pareilles coquilles.

Qui pour empêcher qu'un malade ne soit long-tems à l'agonie, dressent son lit de façon que les solives de la chambre ne lui paraissent pas de travers, sans quoi le malade aurait une longue agonie.

Qui s'imaginent que si une femme grosse demeure debout ou assise au pied du lit d'une personne agonisante, l'enfant dont elle est grosse, sera marqué d'une tache

Tome IV.

bleue au-dessus du nez; appelée la biere, qui signifie que l'enfant ne vivra pas long tems.

Qui, lorsque quelqu'un est mort chez eux, mettent des croix dans les carrefours, afin que le mort retrouve le chemin de son logis, quand il y voudra revenir, ou quand il ira au jugement dernier.

Qui enterrent un cheval, un bœuf, une vache ou une brebis, &c. morts, les pieds en haut sous le seuil d'une écurie ou d'une bergerie, pour empêcher les autres animaux de même espèce de mourir.

Qui font une asperision de bouillon d'andouille, le jeudi ou le mardi gras, autour d'une maison de campagne, pour empêcher que les renards ne viennent manger les poules.

Qui ne veulent pas que les Bergers & les Bergeres touchent à la lampe du logis, ni qu'ils l'allument, parce que s'ils le faisaient, les agneaux nés dans l'année seraient noirs.

Qui, lorsque le maître du logis est mort, jettent toute l'eau qui peut être dans les seaux, de crainte que son ame s'y étant baignée, on ne boive ses péchés, & qui couvrent les ruches des mouches à miel d'un drap noir, de peur qu'elles ne meurent, faute de porter le deuil de leur maître.

Qui s'imaginent faire plaisir aux morts en leur mettant entre les mains, ou en jettant dans leurs fosses, ou dans leurs tombeaux de petites cordes nouées de plusieurs nœuds.

Qui font une croix à leur che-
H h

minée, pour empêcher les poules de s'éloigner du logis.

Qui croient qu'un malade ne pourra mourir, parce qu'il est couché sur un lit garni de plumes d'ailes de perdrix.

Qui offrent à quelque Saint, ou à quelque Sainte, de la cire & du poil d'un certain animal, dans la pensée que cette offrande accélérera la guérison des malades en faveur desquels on la fait.

Qui tournent trois fois autour d'une charrue, tenant dans leurs mains du pain, de l'avoine & de la lumière, avant que de commencer à labourer une piece de terre, afin que leur travail soit plus heureux.

Qui exposent quelques ferrements ou quelque autre meuble hors de leur logis, quand ils ont égaré quelques-uns de leurs bestiaux, afin qu'ils reviennent plus facilement, & que les loups ne leur fassent point de mal.

Qui tournent les poules autour de la crémaillère, afin qu'elles ne se perdent point.

Qui s'imaginent qu'une femme en travail d'enfant, sera plutôt délivrée de son fruit, si elle chauffe les bas & les souliers de son mari.

Qui, pour forcer de s'en aller les gens qui les incommode, levent en haut les tisons qui sont dans le feu, & ne les levent jamais au contraire, lorsqu'ils veulent que la compagnie reste chez eux.

Qui ne veulent point manger de volailles, à moins qu'elle n'ait été tuée avec un fer.

Qui prétendent faire sonner

l'heure avec une bague suspendue dans un verre, par le moyen d'un fil, parce qu'il y a, disent-ils, du rapport entre le mouvement du soleil & le battement de l'artere qui fait mouvoir le fil.

Qui enterrent un phantôme qu'ils appellent *Carême prenant*, pour avoir moins de peine à jeûner.

Qui ne veulent pas qu'on dise la lessive bout, mais qu'elle joue.

Qui font sortir les veaux de l'étable à *reculons*, lorsqu'on les a vendus, afin que leurs meres n'y aient point de regret.

Qui ne veulent pas acheter des mouches à miel, mais seulement les échanger, de crainte qu'elles ne profitassent pas, s'ils les achetaient.

Qui croient que les remèdes que les malades prennent après s'être confessés, ne font pas le même effet, & ne sont pas si salutaires, que s'ils les avaient pris auparavant.

On ne tarirait pas sur cette matière extravagante.

VAISSEAUX. Nous avons des Vaisseaux de guerre & des Vaisseaux Marchands. En France on divise les Vaisseaux par rang; ceux du premier rang ont depuis cent trente jusqu'à cent soixante-trois pieds de long, quarante-quatre pieds de large, & vingt pieds quatre pouces de creux; ils ont trois ponts entiers, dont le troisième est coupé, avec deux chambres l'une sur l'autre; savoir, celle des Volontaires ou du Conseil, & celle du Capitaine, outre la sainte-Barbe & la dunette. Leur port est de quinze cens ton-

neaux, & ils sont montés depuis soixante-dix jusqu'à cent vingt pieces de canons.

Les Vaisseaux du second rang, ont depuis cent dix, jusqu'à cent vingt pieds de quille & trois ponts. Leur port est ordinairement de douze cens tonneaux, & ils sont montés depuis cinquante jusqu'à soixante-dix pieces de canon.

Les vaisseaux du troisieme rang, ont cent dix pieds de quille, deux ponts, & n'ont dans leur château de poupe que la sainte-Barbe, la chambre du Capitaine & la dunette : mais ils ont un château sur l'avant du second pont, sous lequel sont les cuisines. Leur port est de huit à neuf cens tonneaux, & ils sont montés de quarante à cinquante pieces de canon.

La longueur des Vaisseaux du quatrieme rang, est de cent pieds, ils ont deux ponts courant devant arriere, avec leurs châteaux de proue & de poupe, comme les vaisseaux du troisieme rang. Leur port est de six cens tonneaux, & ils portent trente à quarante pieces de canon.

Les Vaisseaux du cinquieme rang, ont quatre-vingt pieds de quille, & souvent moins, & deux ponts courant devant arriere, sans aucun château sur l'avant, les cuisines sont entre les deux ponts. Le port est de trois cens tonneaux, & ils sont montés de dix-huit à vingt pieces de canon.

Les Vaisseaux de guerre des anciens allaient à la voile & à la rame ; mais dans les combats, on abattait le mât, on pliait les voiles, & l'on ne se servait plus alors

que des rames ; les Vaisseaux de charge n'allaient qu'à la voile, sans armes, pour épargner la dépense. Hieron, Roi de Sicile, fit construire des Vaisseaux de transport, dont le plus grand pouvait porter deux mille tonneaux, chaque tonneau pesant quatre mille livres.

Un Roi de Phénicie, au rapport de Maxime de Tyr, cité par Lilia Gerardi, fit construire un palais flottant, divisé en plusieurs superbes appartemens ; il renfermait des vergers spacieux, remplis d'orangers, de poiriers, de pommiers, de vignes & d'autres arbres fruitiers ; l'or & l'argent y brillaient de tous côtés ; & ce Prince s'en servit pour faire un voyage à Troye. Les vaisseaux de l'Empereur Caligula étaient plus riches encore, les pouppes en étaient enrichies d'or & de pierres ; les cordages étaient de soie de différentes couleurs. Ce Prince fit bâtir un Vaisseau d'une énorme grandeur pour porter à Rome l'obélisque d'Egypte qui fut placé dans le cirque du Vatican. Plinè dit que quatre hommes pouvaient à peine embrasser le sapin qui lui servait de mât. Nous avons eu aussi nos grands vaisseaux, entre lesquels on compte le grand Yave, qui parut au siège de Din, & dont le château de poupe était plus haut que la hune des meilleurs Vaisseaux de Portugal. Le Grand Jacques & le Souverain d'Angleterre du port de seize cens trente-sept tonneaux, & dont la quille ne pouvait être tirée que par vingt-huit bœufs & quatre chevaux. Laraqon de François I. la

Fortune de Darius, jark, & 55 m-
paille de Saede, portant deux
cens pieces de canon & 55 la
Cordeliere & la Couronne. L'along-
ueur de ce dernier était de deux
cens pieds, sa largeur de quatorze
six, sa hauteur de quinze
ze, & sa base de six. Le grand
mât, en forme de bâton
de pavillon, était de deux cens
seize pieces.

Les Vaisseaux Chinois ne sont
que du port de trois ceps tonneaux
au plus; ce sont des barques pla-
tes à deux mâts, qui ont entre
quatre-vingt à quatre-vingt-dix
pieds de longueur. Les vaisseaux
Japonois vont à la voile & à la
voile; mais ils se tiennent rarement
des côtes.

VAIVODES. Nom que les Rus-
ses donnent aux Gouverneurs des
principales villes de leur Empire.
On appelle aussi les Voïvodes les
Palatins ou Gouverneurs des Pro-
vinces de Pologne, de Valachie
de Valaquie & de Moldavie.
Ils sont regardés que comme des
Vaivodes par les Polonois, qui
prétendent que ces Provinces ont
été soustraites à la domination
de la République par les anciens
Gouverneurs: les autres Puissances
les nomment *Hospodar*.

VALENTINIENS. Valentin,
qui vivait au milieu du douzième
siècle, était le chef de cette fa-
meuse secte de monastiques. Ce
Hérétique prétendait expliquer
l'Evangile par les principes du
Platonisme; & en conséquence
de cette idée absurde, il avait
imaginé une génération de trente
Eons ou *Eones*, mâles & femel-
les, pour composer le *Plérome*

de la Divinité. (*Voyez EON ou*
Eones.)

Valentin & ses disciples tour-
naient en ridicule toutes les ac-
tions des Catholiques. Pourquoi,
disaient-ils, courir au martyre?
C'est une folie que de chercher
à mourir pour Dieu. Pourquoi
avoir la simplicité & l'ignorance
de prétendre qu'on peut offenser
la Divinité par les paroles & par
les pensées? Vous, Catholiques,
vous n'arriverez jamais à la science
parfaite, & vous ne pouvez vous
sauver que par la foi simple &
les œuvres: nous vous laissons la
gloire de vivre dans la continence
& d'affronter le martyre; mais
nous, êtres spirituels, nous re-
jettons les bonnes œuvres, parce
que bons par nature, la grace
dont nous sommes propriétaires,
ne peut nous être ôtée. L'or pur
dont nous avons été composés,
ne sera jamais souillé par des
choses indifférentes, telles que les
plaisirs charnels, auxquels nous
nous livrons sans scrupule, l'usage
des viandes immolées aux idoles,
& la participation aux fêtes pro-
fanes & aux spectacles sanglans
des Payens: aussi, disons-nous,
*rendez à la chair ce qui appar-
tient à la chair, & à l'esprit ce
qui appartient à l'esprit.*

Les Valentiniens, à l'imitation
des *Eons*, avaient une espèce de
chambre nuptiale, dans laquelle
ils initiaient les prosélytes à leurs
affreux mystères. Quelques-uns
baptisaient leurs disciples avec
de l'eau, au nom de l'inconnu,
Pere de tout, en la vérité Mere
de tout, & de celui qui est des-
cendu, en Jesus, en l'union, la

rédemption & la communauté des puissances. D'autres regardaient le baptême comme un acte superflu, & croyaient qu'il suffisait de jeter sur la tête de l'huile & de l'eau, & d'oindre de baume, étant persuadés que le mystère de la vertu invisible ne pouvait s'accomplir par des créatures corripitibles, puisque la rédemption devait être toute spirituelle.

VALÉSIENS. Hérétiques qui prétendaient qu'on ne pouvait se sauver à moins que d'être eunuques. Voici ce qu'on raconte de l'origine de cette secte. Origène, dit-on, tenait une école, où parmi un assez grand nombre de disciples, il y avait plusieurs jeunes filles: il sentit combien il lui était difficile de surmonter les tentations de la chair, & poussé par un saint zèle, pour s'empêcher d'y succomber, il se fit eunuque. On blâma l'action inconsciente d'Origène; mais Valésius, un de ses disciples, l'approuva, & suivit son exemple. Après ce trait d'extravagance, il se présenta à la Prêtrise, & prétendit que la qualité d'eunuque, bien loin d'être une cause d'exclusion pour le sacerdoce, devait au contraire le lui faire obtenir, puisqu'elle devenait un gage de la continence future. Il fut refusé & chassé honteusement de l'Eglise. Désespéré de l'affront qu'il venait de recevoir, Valésius se cacha dans une retraite, & trouva le secret d'attirer auprès de lui quelques forcenés, imbus des mêmes principes. Ceux qui voulaient augmenter cette affreuse société durent auparavant se soumettre à une

abstinence totale de viande, & étoient obligés d'accomplir sur eux-mêmes le barbare sacrifice que le chef de la secte, Saint Epiphane, en parlant de cette hérésie, avoue que ce Valésius lui était inconnu: il dit seulement que ces Valésiens n'admettaient que des eunuques dans leur société, qu'ils adoptaient plusieurs principes des Gnostiques touchant les Anges, & qu'ils rejettent la Loi & les Prophètes. Il place ces Hérésiarques entre les Noctiens & les Novatiens, c'est-à-dire, vers le troisième siècle.

VALET. Ce terme de *Valer* qui emporte avec soi, à présent, quelque chose d'ignoble, était autrefois un titre honorable. Les fils des Empereurs étoient appelés *Varlets*. Les Ecuyers tranchans se nommaient *Varlets*. Tous les Nobles s'intitulaient *Valers*, pour faire connaître, qu'étant issus de Chevaliers, ils prétendaient à l'ordre de Chevalerie qu'avaient obtenu leurs peres. Actuellement les Princes ont des *Valets* de pied. Telle est la bisarrerie de la mode.

VALETTE. (Cité de la) C'est une des trois parties qui composent ce qu'on appelle communément la ville de Malthe; elle doit son nom au grand Prieur de la Vallette; & les Français la nomment la Villeneuve. Dans cette nouvelle ville on compte sept Eglises & sept Palais qui portent le nom d'auberges, où tous les Religieux, soit Chevaliers ou Freres servans, tant les profès que les novices, peuvent se présenter aux tables, qui doivent y être ser-

vies journellement. On y voit rarement les Commandeurs, mais le chef ou pilier de l'auberge y a son appartement, & le trésor de l'Ordre lui fournit une somme, soit en argent, soit en grains ou en huile, pour les alimens des Religieux de son auberge.

VALIDÉ. (Sultane) C'est le nom que les Turcs donnent à la mere de leur Empereur. Lorsque la Validé est assez intelligente pour prendre quelq'ascendant sur l'esprit de son fils, qui a d'ailleurs toujours pour elle un respect très-profond, il est certain qu'elle regle à son gré les affaires les plus importantes de l'Etat. Elle jouit d'une grande liberté dans le Sérail. Suivant la loi le Sultan ne peut coucher avec une femme sans le consentement de sa mere, & la Validé choisit entre les Odalisques, celle qu'elle suppose devoir se laisser conduire avec plus de facilité. Cette Princesse se croirait déshonorée si le Sultan ne s'en rapportait pas à son choix; & pour se soustraire à cet affront, elle a soin de prévenir les vœux de son fils, lorsqu'elle ne peut pas les faire tomber sur ses créatures. Son Médecin ne la visite, pendant ses maladies, qu'en présence de témoins, il ne peut la voir qu'à travers un voile qui environne son lit, & ne lui tâte le pouls que par-dessus une mousseline qui lui couvre le bras. Le revenu particulier de la Sultane Validé est de mille bourses, qui reviennent à environ quinze cens mille livres de notre argent; mais les présens qu'elle reçoit de son fils, des

Sultanes, & des principaux Ministres, vont à des sommes immenses. Dans cette Cour, comme dans beaucoup d'autres, l'or détermine toutes les affaires.

VALKYRIES. Nom que les anciens Scandivanes donnaient à certaines Nymphes qu'ils supposaient habiter leur Vahalla, ou Paradis des héros. Odin, le Dieu suprême, faisait, selon eux, sa demeure dans ce Paradis; & ces Nymphes, qui formaient sa Cour, avaient la charge de choisir les hommes qui devaient être tués dans les combats, & de verser à boire aux héros admis dans le palais d'Odin.

VALLAIRE. (couronne) On la discernait, chez les Romains, à tout Officier ou Soldat, qui le premier, dans l'attaque d'un camp, avait franchi les palissades, & pénétré dans le retranchement de l'ennemi. Elle était d'or, mais moins estimée que la couronne Obsidionale, qui n'était que d'herbe ou de gazon. Les Romains mettaient autrefois une grande différence entre vaincre des ennemis ou conserver des citoyens. (*Voyez* OBSIDONIALE. (couronne))

VAL-TELLINE. Seigneurie des Grisons à l'entrée de l'Italie, au pied des Alpes. Elle est située dans une vallée longue & fort inégale pour la grandeur. Les cinq Gouvernemens qui divisent cette Seigneurie ont chacun leur Conseil & leurs chefs, qui sont élus par toute la communauté. Ils ont aussi leurs Officiers militaires, leurs Syndics qui veillent à l'observation des loix, & leurs

Consuls , qui sont les peres & les protecteurs des orphelins.

VAMPIRE. Nom qu'un excès de superstition a donné à de prétendus démons qui tirent pendant la nuit le sang des corps vivans , & le portent dans certains cadavres dont l'on voit sortir le sang par le nez , par la bouche & par les oreilles. Cette superstition regne sur-tout dans la Bohême & pays adjacens.

VAN. Instrument d'osier à deux ances , courbé en rond par derrière , & dont le creux diminue insensiblement jusque sur le devant , ayant à peu-près la forme d'une coquille. Voilà la Conque célèbre des Egyptiens , des Grecs & des Romains , dont il n'est pas difficile de pénétrer l'origine. A la Conque on voit toujours joints Horus , ce fils chéri d'Osiris & d'Isis , & le Serpent , & c'est par cette raison que le peuple d'Athènes , qui était une colonie de Saïs , ville d'Egypte , plaçait les enfans nouveaux nés dans un Van , & les couchait sur un serpent d'or , pour imiter ce que la tradition prétendait que la nourrice de Jupiter avait fait pour ce Dieu , & Minerve pour Érichthonius. Le Van était particulièrement consacré à Bacchus. Isis , disait-on , avait ramassé dans un Van les membres éparés d'Osiris , tué par Tiphon , & d'ailleurs les Vignerons étaient dans l'habitude d'offrir dans un Van les prémices de la vendange au Dieu du vin.

VARECH. (droit de) L'ancienne Coutume de Normandie dit que tout ce que la mer aura jeté

à terre sera *Varech* : la nouvelle Coutume comprend sous ce terme tout ce que l'eau jette à terre par la tourmente & fortune de mer , ou qui arrive si près de terre , qu'un homme à cheval y peut toucher avec sa pique. C'est ce droit sur les effets jetés à terre que prétendent les Seigneurs , qui est appelé droit de *Varech*.

La garde de ces effets appartient au Seigneur ; & s'il se trouve des choses périssables , elles doivent être vendues par autorité de Justice : si le propriétaire les réclame dans l'an & jour , ils doivent lui être rendus ; mais après l'an & jour , ils appartiennent au Seigneur féodal & au Roi.

L'article 602 de la Coutume adjuge au Roi l'or & l'argent , lorsqu'il vaut plus de vingt livres , les chevaux de service , francs-chiens , oiseaux , ivoire , corail , pierres , écarlate , le vair , le gris , les peaux zibelines non encore appropriées à usage d'homme , les pieces de draps & de soie , le poisson royal. Tous les autres effets appartiennent au Seigneur.

L'Ordonnance de la Marine confirme ce droit en faveur des Seigneurs ; mais elle leur défend de faire transporter les choses échouées dans leurs maisons avant qu'elles aient été visitées par les Officiers de l'Amirauté.

Elle leur défend aussi d'empêcher les maîtres de se servir de leur équipage pour alléger leurs bâtimens échoués , & les remettre à flot , ni de les forcer de se servir de leurs valets & vassaux , sous peine de quinze cens livres.

H h iv

d'amende, & de la perte de leur droit.

Elle ordonne de punir de mort les Seigneurs de fiefs voisins de la mer, & tous autres qui auraient forcé les Pilotes de faire échouer les navires sur la côte, sous prétexte du droit de *Varech*.

VARELLAS. Nom que les Péguans donnent à leurs Temples, qui ont la forme d'une pyramide ou d'une cloche, dont la base serait extrêmement large. On nous assure qu'il y a de ces Temples qui renferment jusqu'à cent vingt mille idoles : l'exagération nous semble un peu forte, mais on est souvent obligé de pardonner des erreurs de calcul aux voyageurs Européens. Quoiqu'il en soit, il est certain que les Varellas possèdent d'immenses richesses, & qu'il s'en trouve qui sont non seulement dorés entièrement en dedans, mais même en dehors. Lorsqu'un Péguan entre ou sort du Temple de ses Dieux, il a soin de se laver les pieds dans un bassin rempli d'eau, qui est à la porte, & de porter ses mains sur sa tête, en faisant une profonde inclination.

Assez communément toutes les années il se présente un homme riche que la dévotion engage à bâtir un nouveau Temple aux fausses Divinités du pays ; mais la difficulté est de savoir si cette offrande leur sera agréable, & si elles daigneront abandonner leur vieux domicile & venir habiter celui qu'on se dispose à leur construire. Pour s'en instruire, on indique un jour de fête, où tout le peuple doit s'assembler en rase

campagne, & l'on se prépare à tirer la fusée. Voici quelle est cette cérémonie. On creuse un gros tronc d'arbre, auquel on ne conserve que deux pouces ou environ d'épaisseur ; on remplit ce trou de poudre & de charbon pilé & l'on recouvre l'ouverture avec la peau d'un buffle nouvellement écorché : ce tronc est fortement attaché à la branche d'un gros arbre, avec des courroies de la même peau, & quand l'instant est arrivé, le dévot qui donne la fête, coupe les courroies d'une main & l'autre met le feu à la fusée : si elle s'élève en l'air, l'augure est on ne peut pas plus favorable ; on ne tarde pas à bâtir le Temple, & les Prêtres s'empressent de transporter leurs Dieux dans le nouveau Varellas. Si au contraire la fusée rampe & fait son effet à terre, le dévot confus se retire & renonce à son entreprise ; car il ne doit pas douter, à ce signe sinistre, que les idoles rejettent son offrande.

VARTIAS. Classe particulière de Bramines ou Prêtres Indiens. Les Vartias vivent en communauté sous des supérieurs qu'ils se choisissent ; ils sont, comme nos religieux, vœu de chasteté, de pauvreté & d'obéissance, & observent ce vœu avec la plus scrupuleuse exactitude. Ils ne vivent que des aumônes que vont recueillir les plus jeunes d'entr'eux, & ne mangent qu'une seule fois le jour. Maîtres de leurs passions, ils souffrent patiemment les injures, & ne daignent pas même se mettre en défense, lorsqu'on porte l'outrage

jusqu'aux coups. Envisager une femme est un crime énorme parmi les Vartias : leur noviciat est long & rigoureux , & pour l'ordinaire ils changent de couvent tous les trois mois. Leur habillement est un simple morceau d'étoffe qui leur couvre les parties naturelles & vient ensuite passer sur la tête. Le surplus de leurs provisions de la journée doit le soir être distribué aux pauvres. Ils couchent à terre dans un même lieu , & sous quelque prétexte que ce soit , il ne leur est pas permis d'allumer du feu dans leur enclos , dans la crainte de détruire quelqu'insecte. Lorsqu'un Vartias a prononcé ses vœux ; il ne lui est pas permis de quitter son ordre , mais les supérieurs peuvent le renvoyer , s'il est convaincu d'avoir commis quelque action contre la chasteté. Thevenot nous assure qu'il y a plus de dix mille couvents de ces Cénobites , répandus dans l'Indoustan : & que dans plusieurs on y pratique des austérités qui font frémir la nature ; il prétend aussi que ces religieux détestent pour la plupart le culte des idoles , & croient qu'il suffit d'adorer l'Être suprême en esprit.

VASES. Rien n'égale la magnificence des anciens en fait de Vases. Ils avaient des Vases de sacrifices , des Vases funéraires , des Vases d'ornemens , d'architecture , des Vases de buffets & coupes , ou Vases à boire. On employa d'abord pour les faire , la corne , le bois , la terre cuite , la pierre , le marbre , l'ivoire , & successivement les pierres précieuses , l'agate , le cristal , la porcelaine , & on les incrusta d'or & d'argent ; Athénée nous apprend que Parménion écrivit à Alexandre , qu'il avait trouvé dans les dépouilles de Darius pour soixante-treize talens Babyloniens , & douze mines de Vases enrichis de pier-
reries , sommes immenses dans ces tems.

Les Gaulois & les Germains , du tems de Jules César , buvaient dans des cornes de bœuf : les Juifs avaient des coupes de corne , puisque Samuel prit une coupe de corne remplie d'huile pour sacrer David. Ces cornes d'animaux , qui servaient de coupes aux anciens , étaient percées par le bas , & sans doute que la main ou le doigt retenant la liqueur , obligeait le convive à ne rien laisser dedans. Cette invention fut attribuée à Ptolomée Philadelphie. On connaît la description qu'Homère fait dans son Illiade de la superbe coupe de Vulcain , & sur-tout de celle de Nestor , qui était piquée de clous d'or , avec quatre anses , accompagnées chacune de deux colombes. Cette dernière coupe était à deux fonds & fort pesante , lorsqu'elle était remplie , cependant le vieillard la levait encore & la vidait sans peine. Les Romains passèrent les Grecs dans cette sorte de luxe ; Plinè fait mention des deux admirables coupes de cristal , que Néron brisa , lorsqu'il apprit la révolte de ses armées. Ce qui nous reste de ces superbes Vases antiques , nous prouve que les auteurs ne nous en imposent point , quand ils nous parlent de leur élégance ,

du fini de leur travail, & des sommes exorbitantes qu'on sacrifiait pour en obtenir la possession.

VASSAL. Celui qui tient d'un Seigneur un fief en propriété à la charge de la foi & hommage. Bien avant l'institution des fiefs & dès le commencement de la Monarchie, il est parlé des Vassaux du Roi & des autres Princes, & il y a lieu de croire qu'ils étaient du nombre des familiers ou domestiques du Roi ou de l'Empereur, & ceux mêmes qu'on appelait *vassi regales seu dominici*. Ces Vassaux étaient des gens considérables, & on les trouve nommés immédiatement après les Comtes. On comprenait sous ce nom tous ceux qui étaient liés envers le Roi par la religion du serment. Lorsqu'on les accusait de quelque crime & qu'ils étaient obligés de se purger par serment, ils avaient le privilège de faire jurer pour eux celui de leurs hommes qui était le plus considérable & qui méritait le plus de créance. Quelquefois on les envoyait dans les provinces, pour assister les Comtes dans l'administration de la Justice, & aux affaires publiques. Lorsque les Vassaux royaux allaient au lieu de leur commission, ils recevaient des contributions de même que les Commissaires du Roi. (*Missi dominici*.) Le Prince leur donnait des terres dans les provinces pour en jouir à titre de bénéfice civil, *jure beneficii* : ces sortes de concessions n'étaient qu'à vie & même amovibles. Les bénéfices obligeaient les Vassaux non-seu-

lement à rendre la justice, mais même à percevoir au nom du Seigneur les droits qui en dépendaient, moyennant une redevance annuelle. Ils devaient un service militaire, & c'est pour cela que dans le dixième siècle tout possesseur de fief quitta le titre de *Vassas* pour prendre celui de *Miles*.

Alors, comme à présent, on distinguait deux sortes de Vassaux, les grands, *majores*, & les petits, *minores*.

Les Princes s'étant créés des Vassaux immédiats, par la concession des bénéfices civils, se firent aussi de Vassaux médiats, en permettant aux nobles de se créer de même des Vassaux, ce qui est l'origine des sous-inféodations, & des arrière-fiefs & arrière-Vassaux.

Depuis l'institution des fiefs, on a entendu par le terme de Vassal, celui qui tient un fief mouvant d'un autre Seigneur à la charge de l'hommage.

Le Seigneur est celui qui possède le fief dominant, le Vassal, celui qui tient le fief servant. Ils ont des devoirs réciproques à remplir l'un envers l'autre ; le Seigneur doit protection à son Vassal, & celui-ci doit honneur & fidélité à son Seigneur.

On appelait les Vassaux *pairs* & *compagnons*, parce qu'ils étaient égaux en fonctions. Ils ne pouvaient être jugés que par leurs pairs, ainsi que cela s'observe pour les Pairs de France, comme grand Vassaux de la Couronne.

Le Vassal perdait son fief pour différentes causes ; savoir, lorsqu'il

mettre main le premier par son Seigneur, lorsqu'il ne le faisait pas à la guerre, ou lorsqu'il marchait contre lui, accompagné d'autres de ses parens; lorsqu'il persistait dans quelque usurpation sur son Seigneur, ou lorsqu'il le défavoit.

Il n'y a plus maintenant que le Roi qui puisse faire marcher ses Vassaux à la guerre.

Les devoirs du Vassal se réduisent maintenant à quatre choses. 1°. Faire foi & hommage à son Seigneur dominant, à toutes les mutations du Seigneur & du Vassal. 2°. Payer les droits qui sont dûs au Seigneur pour les mutations de Vassal, tels que le quint, pour les mutations par vente, ou autre contrat équipolent, & le relief pour les autres mutations, autres néanmoins que celles qui arrivent par succession & ligne directe. 3°. Fournir au Seigneur un aveu & dénombrement de son fief. 4°. Comparaitre aux plaids du Seigneur, & par devant ses Officiers, quand il est assigné à cette fin.

Le Vassal doit faire foi & hommage en personne, & dans ce moment mettre un genou en terre, étant tête nue, sans épée ni éperons.

VASSAUX de l'Empire. A chaque avènement au Trône Impérial, il était d'usage que les Grands Vassaux d'Italie fissent une espece d'aveu de leurs fiefs. Cette cérémonie se faisait autrefois dans la plaine de Roncalie. Au milieu d'un camp, on suspendait un bouclier à une longue pique. Alors un héraut appelait tous les Vas-

saux par leurs noms, & les sommait de venir monter la garde la nuit suivante. Celui qui manquait à cet ordre, était, de droit, dépareillé de son fief, on n'en exceptait pas même les Vassaux Ecclésiastiques.

VASTELLUM. Grande coupe dans laquelle les anciens Saxons avaient coutume de boire à la santé dans leurs festins. On trouve dans la vie de l'Abbé de Saint-Alban, par Mathieu Paris: *Abbas solus prenebat supremum in refectorio, Vastellum*; il avait auprès de lui la coupe de charité pour boire à la santé de ses frères. « C'est cette coupe qu'on appelle en Allemagne le *Vidricum* ou *Willekom*, qui signifie le Bien-venu, vase quelquefois d'une grandeur énorme, dont on se sert, & qu'il faut vider dans certains festins de cérémonie.

VATES. On nommait ainsi, chez les Gaulois, ceux d'entre les Druides qui étaient chargés de la fonction d'offrir les sacrifices. Ils s'appliquaient aussi à connaître & à expliquer les choses naturelles, & vraisemblablement ils n'avaient pas fait beaucoup de progrès dans cette science.

VATICAN. Nom d'une Divinité des anciens Romains; qui, si l'on en croit Aulugelle; rendait des Oracles sur la colline au pied de laquelle, bien des siècles après, on a bâti la fameuse Eglise de Saint Pierre. Ce Dieu prétendu était renommé pour délier les organes des enfans nouveaux nés, & c'est ce qui a laissé croire à quelques auteurs que c'était Jupiter, que les Romains adoraient

le nom de *Vaticanus*, parce qu'on lui attribuoit aussi cette faculté.

On nomme Varican, le Palais qu'occupent les Papes à Rome, & c'est pourquoi, dans le sens figuré, on dit *les foudres du Vatican*, pour signifier les anathèmes & les excommunications lancées par le Pape de Rome.

LES VAUDOIS. Les Vaudois, ou Vaudois de Provence, ou plus simplement Vaudois, se nommaient autrefois Albigeois, à cause de la ville d'Albi, Bosphores par rapport à la simplicité de leurs mœurs, & enfin Manichéens, nom odieux que l'on donnait alors à toutes sortes d'hérétiques. Pierre Valdo, Marchand de Lyon, fut regardé comme leur Chef. Cet homme touché de la mort subite d'un de ses confrères distribua tous ses biens aux pauvres, & fit vœu de mener une vie obscure & pénitente. Il eut quelques disciples, qui singèrent de prêcher, & en peu de tems la nouvelle secte s'augmenta, & elle se fit connaître sous le titre de pauvres de Lyon. Nous ne rappellerons pas tous les maux qui suivirent la Croisade formée par le Pape Innocent-III contre les Vaudois, mais nous ne pouvons nous dispenser de transcrire des vers Provençaux qui nous instruisent quels étaient les sentimens de ces hérétiques.

*Que non volia maudir, ne jurar,
ne mentir,
N'occir, ne avourar, ne prendre
de altrui,*

Nous n'engar de la fustiger, mi,
Le nous qu'es Vaudois, les
nous morir.

Après la fureur avec laquelle les Chefs de la Croisade avaient pour suivi les Vaudois, en joignant intimement l'intérêt de la Religion à leur intérêt personnel & politique, le calme revint; & ce ne fut que dans le courant du seizième siècle qu'on recommença à parler de ces hérétiques, renfermés dans les Vallées qui sont entre la Provence & le Dauphiné. Alors ils furent connus des Chefs de la réformation d'Allemagne & de Suisse, qui leur envoyèrent des Ministres, & le Gouvernement attentif à ne pas laisser pénétrer dans le sein de l'Etat le poison des nouvelles erreurs, employa la force & la persuasion pour en détruire jusqu'au germe. La confession de foi que les Vaudois présentèrent dans ce tems au Roi de Sardaigne nous apprendra quelles étaient ces erreurs: elle portait, « qu'ils se croyaient obligés de rejeter le Baptême des petits enfans, parce qu'ils n'ont pas la foi: » de penser qu'il ne faut pas adorer la Croix, puisqu'elle avait été l'instrument de la Passion de Jesus-Christ: que dans l'Eucharistie le pain demeure après la consécration, & que l'on fait tort à Dieu quand l'on dit que le pain est changé au corps de Jesus-Christ: qu'ils ne reconnaissent que deux Sacramens, savoir, le Baptême & la Cène; qu'ils ne priaient point pour les morts;

que le Pape ni les Prêtres n'ont point la puissance de lier & de délier; qu'il n'y a point d'autre Chef de la foi que notre Sauveur; qu'il est impie à tout homme sur la terre de s'attribuer ce privilege, enfin qu'aucune Eglise n'a le droit de maïtriser les autres. «

VEAU D'OR. Ce fut à l'imitation d'Égypte qu'Aaron fit le Veau d'or dans le désert, idole qui fut élevée au pied du Mont Sinai, outre de voir qu'il y avait tout autour de cette représentation brisée les tables de la loi, le Veau d'or, le fit fondre, le réduisit en poudre, il jeta dans le torrent afin d'empêcher à jamais ce monument de l'idolatrie des Hébreux.

Il est parvenu dans un des Champs de l'Arabie, nommé A'araf, où se trouvent les termes: Les Israélites, après que Moïse les eut quittés (pour monter sur le Mont Sinai) firent de leurs bracelets & autres ornemens de métal un Veau qui était orné d'un collier sans tête, & qui mugissait néanmoins comme un bœuf. «Voici comment les interprètes Musulmans expliquent le passage. Les Israélites, étant détachés de leur Dieu, se firent pour ôter le souvenir de leur Dieu, le bélier de leur camp, & firent de leurs vêtements, des bracelets & autres ornemens de femmes, qui se convertirent de différens métaux, & avoir passé la mer Rouge,

ils trafiquerent entr'eux ces bijoux. Sameri, un des chefs du peuple Juif, s'étant aperçu de ce commerce, en avertit Aaron qui commandait en l'absence de son frere Moïse. Aaron ordonna à Sameri de rassembler tous ces bijoux & de les garder en dépôt jusqu'au retour de son frere. L'ordre fut exécuté, mais Sameri, habile dans la fonte des métaux, jeta tous ces effets dans un fourneau; ils fondirent, & la masse qui s'en forma, avait la ressemblance d'un Veau. Les Israélites, accoutumés à l'idolatrie des Egyptiens, eurent d'abord quelque vénération pour cette représentation informe, mais Sameri, ayant pris un peu de poussière, & l'ayant placée dans la gueule du Veau; il commença à mugir, & les Israélites, étonnés de ce prodige, se prosternèrent devant lui & l'adorèrent comme leur Dieu. Cette poussière avait été ramassée par Sameri de dessous les pieds du cheval de l'Ange Gabriel, lorsqu'il marchait à la tête du camp des Israélites dans le désert, & suivant ces extravagans interprètes, elle avait la vertu de donner la vie & le mouvement à une statue de métal.

VÉDAM. Livre qui contient toute la théologie des Bramines, & pour lequel les peuples idolâtres de l'Indoustan, ont la plus grande vénération, dans la persuasion où ils sont qu'il a été mis à leur législateur Brama par les mains de Dieu même. Ce livre est divisé en quatre parties, la première appelée Rogô ou Rokou-Védam, traite de la première

cause de la matiere premiere ; des Anges , de l'ame , des récompenses & des peines , de la génération des créatures & de leur destruction , des péchés & des moyens d'en obtenir le pardon. La seconde partie , nommée *Jadara* ou *Issure-Védam* , traite du gouvernement & du pouvoir des Souverains. Le *Sama-Védam* , qui est la troisieme partie , est un cours de morale propre à inspirer la pratique de la vertu , l'horreur du vice , & la haine pour les méchants ; enfin la quatrieme partie , qui porte le nom d'*Addera-Védam* , *Brahma-Védam* , ou *Latharyana-Védam* , a pour objet le culte extérieur , les sacrifices , les cérémonies religieuses , & les fêtes qui doivent s'observer. On prétend que cette dernière partie est perdue depuis long-tems , & que cette perte est cause de l'avidissement où se trouvent maintenant les Bramines , & que si elle existait , ils seraient encore égaux , & peut-être supérieurs aux Rois , qui sans doute par cette raison , en ont grand soin d'en faire brûler tous les exemplaires.

Le Védam accorde cinq privileges importans aux Bramines : 1°. de célébrer le Jagam , espece de fête accompagnée d'un sacrifice , dont le cœur de la victime leur est particulièrement réservé : c'est dans cette seule occasion qu'il leur est permis de manger de la chair. Celui qui celebre le Jagam , qui est une cérémonie très coûteuse , est obligé de recevoir & de nourrir jusqu'à trente jours chez lui tous les Braminés qui se présentent , quand ils seraient

mille. Ce sacrifice se fait à l'intention d'arriver au Dévendre Loccon , séjour des bienheureux , où préside Dévendre. Ceux d'entre les Bramines qui aspirent au ciel même , se gardent bien de célébrer le Jagam.

2°. Ils ont le droit d'enseigner aux Settréas , qui composent une des Castes Indiennes , la fête du Jagam.

3°. Eux seuls peuvent lire le Védam.

4°. Ils peuvent enseigner à lire ce livre , qui est écrit dans une langue particuliere , qu'on nomme sanscritte ; les Settréas peuvent le lire , mais il ne leur est pas permis de le montrer à lire aux autres.

5°. Ils peuvent demander l'aumône. Les autres Castes doivent la donner , & leur est expressément enjoint de la recevoir ; aussi les Bramines abondent en richesses , tandis que les plus dévots des autres Castes se ruinent pour leur procurer toutes les aïssances de la vie. (Voyez BRAMINES.)

VEICUNDAM. C'est , suivant la théologie des Indiens idolâtres , le nom du lieu où la suprême Divinité fait sa résidence. Le *Lila-Vaicundam* est le paradis où préside Wistnou , & où les âmes des fideles sectateurs de son culte , s'envolent , après avoir vécu un certain nombre d'années , pour y jouir d'une vie parfaite ; *Lila-Vaicundam* signifie le ciel des plaisirs. Les Docteurs Indiens disputent entr'eux , savoir si les âmes admises dans ce ciel doivent encore revenir sur terre ; mais ils sont d'accord

celles qui sont une fois reçues dans le *Veicundam*, y jouissent d'une félicité éternelle; après tout, disent-ils; il y a peu d'ames assez pures pour y parvenir.

VEIES. Ancienne ville d'Italie dans l'Etrurie, à environ cent stades de Rome. Les Véiens, si nous en croyons Florus, (l. i. c. XIII.) furent les ennemis irréconciliables des Romains, & cette haine ne put être assouvie que par l'entière destruction de la ville de Veies: ce qui arriva l'an 357 de la fondation de Rome. Les Romains en formerent le siège dès l'année 348, & neuf ans après, Camille y entra par une mine, qui conduisit les soldats dans l'enceinte du temple de Junon, protectrice des Véiens. Après avoir donné sa conquête au pillage, après y avoir fait mettre le feu, & vendu à l'enchere tous les prisonniers libres, Camille ordonna le dépouillement des temples, & prit la résolution de transporter à Rome la statue de Junon. Il choisit dans son armée les jeunes gens les mieux faits, qui après les purifications requises, entrèrent en habits blancs dans le temple de la Déesse, à qui ils demandèrent si elle ne consentait pas à venir à Rome. Les uns dirent que Junon marqua son approbation par un signe de tête; d'autres assurent que la statue prononça distinctement qu'elle suivrait volontiers les Romains: on peut choisir entre ces deux fables; ce qu'il y a de vrai, c'est que Camille osa porter la main sur la statue, ce qui n'était permis qu'à un Prêtre d'une certaine famille.

On plaça Junon dans un temple sur le mont Aventin.

VEILLE. On entend par Veille le jour qui précède la fête de quelque Saint, mais autrefois ce mot signifiait proprement la nuit pendant laquelle les Chrétiens veillaient sur les tombeaux des Martyrs, en chantant des hymnes à l'honneur de ceux dont ils devaient célébrer la fête le lendemain. Cet usage doit être de la plus haute antiquité; mais on n'en saurait fixer exactement l'époque: on croit communément qu'il fut introduit dans le second siècle de l'Eglise, pour célébrer le martyre de S. Polycarpe. Pendant les tems de persécution, on publiait secrètement la fête que l'on devait célébrer, & les fideles s'assemblaient pendant la nuit dans des lieux éclairés de cierges, ou d'autres matieres qui produisaient une lumière suffisante pour suppléer au défaut du jour. Dans la suite il se glissa tant d'abus dans ces assemblées nocturnes, que dès le septieme siècle, on fut obligé de les supprimer.

VEILLE des Dames. (la) Fête singuliere que les habitans de la ville de Bruxelles célèbrent encore tous les ans le dix-neuf du mois de Janvier, on en trouve l'origine dans un ouvrage d'Enrycius Puteanus, intitulé *Bruxella septenaria*, en voici les termes.

» Anno 1100, quantum scire
» licet, Godfridum nostrum, (qui
» barbatu postea & magni cognomen
» habuit) in Syriam ad sacrum
» bellum proficiscentem,
» non exigua civium Bruxellensium
» manus, relictis domi uxore,

» ribus, comitari sunt, non tam
 » felices, quam animosi, ac pii,
 » in ipsa enim expeditione cum
 » Duce suo capri, longiusque de-
 » senti, petisse dicebantur, si-
 » dem fama invenit, & nuptæ
 » tanquam viduæ vivebant; ali-
 » quæ etiam, quia longior mora
 » erat, novis connubii facibus
 » accensis, noctes viduas in ma-
 » ritas commutabant. In fine
 » anni septimi, ipso recedente
 » Godfrido, XIV sive bis septimo
 » Kalendas Februarii, Quantum
 » gaudium! quanta lætitia! alii
 » invenerunt uxores suas, alii re-
 » cuperarunt: & novas dixisses
 » urbe tota nuptias celebrari.
 » Suum una quæque tam amanter
 » suaviterque excepit, ut cupidius
 » delinitum, & multo vinoque
 » irrigatum, è convivio ad cubile
 » planè satullum transportarit.
 » Putares, inversâ scenâ Roma-
 » nos à Sabinis rapi. Durat igitur
 » solemnî adhuc ritu rei memo-
 » ria, morisque est, viros quo-
 » rannis, & statò hoc die (quem
 » & fasti receperunt) à mulieri-
 » bus ad thalamum basulari. No-
 » men sic jam obscurum non erit,
 » illud frandricè *Vroukens Avond*,
 » id est, Muliercularum vespera:
 » an dicam vespèrna.

Ce singulier usage a souffert
 quelques changemens; ce ne sont
 plus aujourd'hui les femmes qui
 transportent leurs maris dans la
 chambre à coucher, & qui les pla-
 cent dans le lit; cet emploi est
 réservé aux servantes de la mai-
 son, qui ont soin, pendant ce
 transport, d'exiger de leurs maî-
 tres la promesse que le lendemain
 il les réglera de pains chauds,

de vin, & autres choses pour leur
 déjeûner; ce jour-là toutes les
 cloches de la ville ne cessent d'être
 sonnées depuis sept heures du soir,
 jusqu'à dix, & le lendemain les
 Sonneurs vont frapper à toutes les
 portes, & se recommandent à la
 générosité des Brabançons.

Le Dimanche de l'octave de l'As-
 cension, il y avait autrefois à Bru-
 xelles une procession, au milieu
 de laquelle paraissaient quantité
 de chars sur lesquels un grand
 nombre d'enfans représentaient
 divers traits de l'histoire sacrée &
 profane, mais cet usage n'a plus
 lieu. La procession accompagnée
 seulement des corps de métiers,
 va chercher les Magistrats qui dé-
 jeûnent chez les Carmes, & en
 attendant que ces Messieurs ju-
 gent à propos de sortir, le Maître
 d'armes de la ville est obligé de
 s'escrimer d'estoc & de taille con-
 tre la porte du Couvent. Il est
 assez singulier que cette ridicule
 cérémonie n'ait point encore été
 abolie.

Lorsqu'il est question de rece-
 voir un nouveau Maître d'armes
 à Bruxelles, les aspirans doivent
 se battre au fleuret contre tous les
 confreres du serment de l'escrime,
 & les Maîtres d'armes du pays;
 ensuite on place sur une table un
 crucifix avec deux cierges allu-
 més, & c'est devant ce signe de
 notre salut, que celui qui est ad-
 mis, doit prêter un serment à peu
 près semblable à celui des Avoca-
 ts: » de ne jamais défendre de
 » causes injustes, d'être le pro-
 » tecteur & le défenseur des veu-
 » ves & des orphelins, &c. » &
 avant le serment, le Candidat se

met à genoux devant le crucifix, & le Maître d'armes d'Anvers le crée Chevalier avec un grand cimeterre, comme à la création des Chevaliers d'Ordres militaires.

VEJOVIS ou VEJUPITER. Les Romains donnaient ce nom à Jupiter vengeur, auquel ils avaient élevé un temple près du Capitole; il y était représenté avec des fleches à la main, pour faire connaître que ce maître des mortels était prêt à punir les coupables & à venger les crimes secrets. On tâchait de l'appaiser par le sacrifice d'une chevre.

VÉLITES. Une des quatre sortes de soldats qui composaient les légions Romaines; ils étaient choisis entre les plus pauvres & les plus jeunes; leur paie était moins forte que celle des autres soldats, & ils étaient armés à la légère; leurs armes offensives consistaient en un bouclier d'un pied & demi de diametre & un casque de cuir, recouvert de peau de bête sauvage. Leurs armes offensives étaient l'épée, le javelot, long de trois pieds, avec une pointe de huit pouces. Entre ces Vélites, il y en avait qui étaient armés de frondes; ces soldats furent établis pendant la seconde guerre punique, & on en plaça six cents dans chaque légion. Sous Trajan, Adrien & Antonin le pieux, les Vélites portaient un corselet de fer, ou une cuirasse à écaille de poisson; les frondeurs de cette troupe n'étaient vêtus que d'un habit à pans retroussés, & ceux qu'on appelait archers ou tireurs d'arc, avaient le por en tête, une cotte d'armes à écailles,

Tome IV.

un carquois garni de fleches, & du côté gauche une épée.

VENDEUR ou JURÉ - VENDEUR. Ce sont en France des Officiers établis par le Roi pour tout ce qui concerne la vente de certaines marchandises. Il y a à Paris des Jurés-Vendeurs de vin, des Jurés-Vendeurs de cuirs, des Jurés-Vendeurs de marée, des Jurés-Vendeurs de volailles, & quelques autres. Ils sont établis pour payer aux Marchands forains, lorsqu'ils sont convenus avec les acheteurs, les sommes auxquelles se montent la vente de leurs marchandises, sauf à eux à en faire le recouvrement sur les acheteurs.

Ces Jurés fournissent à la caisse générale une somme d'argent, qui en cas de mort est remise à leurs héritiers, & remplacée par celui qui obtient l'office vacant.

Pour les peines de ces Officiers & pour l'intérêt de leur argent, ils perçoivent certains droits qui leur sont payés par les Marchands forains, & déduits sur le prix des marchandises qui ont été vendues.

VENDICATIONS. (Cour des). Nom d'un Tribunal particulier, qui ne se tient qu'une seule fois sous chaque regne en Angleterre, & toujours avant le couronnement du nouveau Roi. Ce n'est au fond qu'une simple formalité pour régler les prétentions de quelques personnes qui doivent remplir certaines fonctions pendant les cérémonies du couronnement: par exemple, au couronnement de Jacques II, & de la Reine Marie.

I. Le Lord grand Chambellan, *vendica*, c'est-à-dire, réclama au fufdit couronnement, le droit d'aller porter ce jour-là la chemise & les habits du Roi, & d'habiller Sa Majesté; d'avoir quarante verges de velours cramoisi pour une robe, comme aussi le lit du Roi & ce qui en dépend; la garniture de la chambre où il avait couché la nuit précédente, avec les habits qu'il portait la veille, & sa robe de chambre; de présenter de l'eau à Sa Majesté avant & après dîner, & d'avoir les bafins, les effuie-mains & la coupe d'essai. *Accordé*, à la réserve de la coupe d'essai. Il reçut quarante verges de velours, & le reste des profits fut estimé à deux cens livres sterling.

II. Le Comte de Derby contre-vendica l'office du grand Chambellan, avec les avantages, &c. *Refusé*.

III. Le Champion du Roi vendica son office; en qualité de Seigneur de Scrivilsbi; fief du Comté de Lincoln, de s'acquitter des devoirs de sa charge, & d'avoir une coupe & le couvert d'or, avec le cheval que monte Sa Majesté, la selle, les armes, les harnois & vingt verges de satin cramoisi. *Accordé*, à la réserve du satin.

IV. Le même Officier fut contre-vendiqué par une autre branche de la famille. *Refusé*.

V. Le Lord Feudataire de Lyfton, en Essex, vendica le droit de faire des gauffres pour le Roi & pour la Reine, & de les leur servir à table, d'avoir tous les instrumens d'argent, & d'autres

métaux qui servaient à cet usage, avec le linge, & des livrées pour lui & pour deux valets. *Accordé*; mais le service se fit, avec son agrément, par les Officiers du Roi, & les profits furent évalués à trente livres sterling.

VI. Le Lord Maire avec les citoyens de Londres, vendica le droit de servir du vin au Roi après le dîner, dans une coupe d'or & de garder la coupe & le couvercle pour sa peine; avec douze autres citoyens qu'ils avaient choisis d'entr'eux, d'assister le grand Sommelier d'Angleterre dans son office, & d'avoir une table à main gauche de la table. *Refusé*, sous le regne du Roi Jacques, parce que ce Prince s'était emparé des droits de la cité. Malgré cela ils firent l'office par grace, ils dînèrent dans la salle, & ils eurent la coupe pour leur peine.

VII. Le même Lord Maire & les citoyens de Londres vendiquèrent le droit de servir la Reine de la même manière. *Refusé* dans ce tems pour la même raison.

VIII. Le Maire & les Bourgeois d'Oxford vendiquèrent, en vertu d'une parente, le droit de servir le Roi dans l'office de sommellerie, conjointement avec les citoyens de Londres; avec tous les profits qui en dépendent; entre autres trois coupes d'étable pour leur salaire, comme aussi par la grâce du Roi, une grande jatte dorée avec son couvercle. *Accordé*.

IX. Le Seigneur Feudataire de Bardol d'Addington en Surrey, vendica le privilège de trouver un homme qui fit un mets de grana

dans la cuisine du Roi , & pour cela demanda que le Chef de cuisine de Sa Majesté en fit l'office. *Accordé*, & ledit Seigneur Feudataire l'apporta sur la table du Roi, &c.

VENDREDI - SAINT. (Procession du) Quelquefois la piété va au-delà des bornes qui semblent lui être légitimement prescrites : telle est la procession de Jésus-Christ au calvaire , que nous allons décrire. La ville de Courtrai paie à un pauvre homme vingt-cinq livres pour représenter au peuple Jésus-Christ souffrant. La procession s'assemble dans l'Eglise paroissiale : on fait entrer le représentant dans la sacristie, on lui met une robe violette , on le ceint d'une grosse corde , on le couronne d'épines, & on le fait marcher nus pieds avec une espee de bât fermé sur le coi : on attache à chaque côté du bât six cordes de la grosseur de celles qui servent de trait aux chevaux , après quoi on charge ce volontaire souffrant , d'une croix de bois longue & pesante , avec laquelle on le promene par toute la ville. Six Capucins marchant à la droite du représentant , tirent les six cordes qui sont au côté droit du bât ; six Recollers tirent les six autres , & dans cet état le patient est tirailé si rudement , qu'il tombe continuellement , & se meurtrit tout le corps. Il trouve heureusement en son chemin , un faux Simon le Cyrénien , qui l'aide à porter sa croix , mais avant qu'il soit entré dans l'Eglise , il reçoit mille outrages de la part de ceux qui représen-

tent le peuple Juif. Pour l'ordinaire ce misérable est si convaincu du mérite de ses souffrances , qu'on ne l'entend pousser aucune plainte.

VENDU-MEESTRE. Espee de Commissaire, qu'on nomme aussi *Asfager* . préposé par les Bourguemestres d'Amsterdam pour présider aux ventes qui se font au bassin , tant forcées que volontaires.

Le jour de la vente le Vendu-Meestre se place sur une espee de bureau , ayant à ses côtés les courtiers du vendeur , & devant lui une table avec un bassin de cuivre pour frapper dessus , lorsqu'il veut adjuger un lot au dernier enchérisseur. Chaque courtier alors doit lui donner un dernier adieu , appelé *plok-pennin*. Le Vendu-Meestre jette dans la cour par un tuyau de bois ce *plok-pennin* , qui est ramassé par un domestique destiné à cet usage , qui le porte à l'acheteur auquel la marchandise est adjugée , & qui reçoit deux sols pour sa peine. Le lendemain les lots sont déliivrés , & l'on tient un registre de la vente que les Négocians peuvent consulter pour s'assurer si leurs courtiers ne les ont point trompés.

VÉNÉDES. Ces peuples courraient les terres de la partie orientale de la mer Baltique : ils vivaient de vols & de rapines , combattaient à pied , se servaient de boucliers à la guerre , & se retiraient dans des especes de cabanes. Les Vénédes manquaient des choses les plus nécessaires à la vie ; ils n'avaient ni armes , ni

chevaux, & ne se nourrissaient que d'herbes & de quelques bêtes fauves qui tombaient à la chasse sous leurs flèches, dont la pointe était d'os, au lieu de fer. Tacite dit d'eux : « Ces hommes barbares, libres de crainte & d'espérance, aiment mieux vivre de la sorte, que de labourer des champs, que de prendre soin d'un ménage, que de s'occuper de leur fortune, & de celle de leurs parens & de leurs voisins. Ils ne craignent point les autres hommes ; ils ne craignent pas même les Dieux, & ce qui est bien difficile à des créatures comme nous, ils n'ont pas besoin de faire des vœux, parce qu'ils n'ont coutume de désirer que ce qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes. »

VENERIS Lacus. Lac que Lucien & Pline placent à Hiérapolis de Syrie, auprès d'un Temple de Junon, à laquelle tous les poisons du lac étaient consacrés. On avait élevé un autel au milieu de l'eau, qui était posé sur quatre colonnes, & sur lequel les personnes dévotes venaient en nageant brûler les parfums les plus précieux en l'honneur de la Déesse. On célébrait de grandes fêtes sur les bords de ce lac, d'où elles s'appelaient *les descentes du lac*.

VENEUR. (grand) Cette charge fut créée par le Roi Charles VI. Avant la création de cet office l'inspection des chasses appartenait à un maître de la Venerie.

VENGEUR du sang. Il était permis par la loi de Moïse au Vengeur du sang, qui devait être

le plus proche parent d'une personne tuée par cas fortuit, de venger son sang ; c'est-à-dire, que si ce parent rencontrait le meurtrier involontaire hors de son asyle, il pouvait le tuer, quand même le malheureux homicide aurait été déclaré innocent par les Juges.

VÉNIEL. (péché) Les Théologiens Catholiques définissent le péché Vénial, un péché qui affaiblit en nous la grace sanctifiante, mais qui ne nous l'ôte pas. La confession de ces péchés est fort utile, mais elle n'est pas d'une absolue nécessité.

Les prétendus Réformés n'admettent point la distinction des péchés mortels & des péchés véniels : ils disent que tous les péchés sont Véniaux, c'est-à-dire, pardonnables. En cela ils sont d'accord avec les Catholiques ; mais ils ajoutent que tous les péchés sont mortels, puisqu'ils offensent tous la Majesté divine, & cette doctrine est contraire à la Religion qui admet une différence dans les péchés, & qui nous apprend que les justes ne sont pas exempts de fautes.

VENISE. (République de) Cette fameuse République doit sa naissance aux ravages que les Goths & les Visigoths firent en Italie pendant le cinquième siècle. Quelques pécheurs, chassés de la terre ferme, se réfugièrent à Rialto, port appartenant à la ville de Padoue, où ils bâtirent des cabanes. Cette colonie naissante fut d'abord gouvernée par des Tribuns que les Padouans nommaient. Atrila, ayant dévasté

Padoue, Pavie, Milan, & la superbe Aquilée, les malheureux habitans de ces villes vinrent peupler toutes les îles des Lagunes & celles du bord de la mer, & chaque nouvelle colonie se choisit un Tribun particulier. En 709 les Tribuns des douze principales îles des Lagunes projetterent de se former en République, & de choisir entr'eux un chef. Ils obtinrent à cet effet de l'Empereur Léon, Souverain du pays, & du Pape Jean V, d'élire un Prince, à qui ils donnerent le nom de Duc ou de Doge. Venise n'existait pas encore : l'ancienne Héraclée, dont on ne voit plus que quelques ruines, fut le premier siege de la République naissante, & il fut successivement transporté à Malamoque & à Rialto. Pépin, Roi d'Italie, donna à ces Républicains cinq mille quarrés d'étendue en terre ferme, il leur accorda la liberté de trafiquer par terre & par mer, & voulut que l'isle de Rialto, jointe aux autres îles, portât le nom de Venise. Tels ont été les faibles commencemens de cet Etat, que le commerce rendit bientôt florissant, & qui pour marque de sa vassalité, ne dut aux Empereurs que la légère redevance d'un manteau de drap d'or. Les guerres des Croisades enrichirent Venise, & étendirent sa domination sur les côtes de la Dalmatie. Elle eut des guerres à soutenir contre les Génois, dont enfin elle triompha; elle fut sur le point d'être détruite par la Ligue formée entre le Pape Jules II, l'Empereur Maximilien & Louis XII, Roi

de France. Echappée à ce péril, elle se joignit au Pape & au Roi d'Espagne Philippe II, contre les Turcs; la fameuse victoire de Lépante fut le fruit de cette Ligue, qui affligea la Porte pour un moment, & ne procura aucun avantage réel à ses ennemis. Une conspiration, dont il ne se trouve point d'exemple dans l'histoire, pensa en 1618 mettre cette République sous le joug: elle prévint les conjurés, en punit un grand nombre, & respecta dans le Marquis de Bédemar, Ambassadeur de Philippe III, un caractère que ses noires intrigues n'auraient pu lui permettre de réclamer. Venise conserva sa splendeur jusqu'à la prise de Candie, que les Turcs lui enleverent après trente ans de guerre, & un siege de vingt années: mais la découverte du passage du Cap de Bonne-Espérance, porta un coup mortel à son commerce, & lui ôta tous les moyens de se relever des pertes que la Porte venait de lui faire essuyer.

Nous venons de remarquer qu'en 709 les Vénitiens se donnerent un chef, sous le nom de Duc ou Doge. Dans la suite ces Princes accrurent tellement leur puissance, que les principaux citoyens, craignant pour leur liberté, résolurent d'en fixer les bornes: ils s'assemblerent en 1172, & établirent un Conseil indépendant, & douze Tribuns à qui ils conférèrent le droit de s'opposer à toutes les ordonnances du Prince, & celui d'élire par quartier quarante personnes pour composer le Conseil que l'on venait de créer.

Ce nouvel établissement dura jusqu'en 1289, que la face de l'Etat fut absolument changée, & qu'on forma une véritable Aristocratie, en fixant à perpétuité le Grand-Conseil à un certain nombre de citoyens & à leurs descendants. On décida dans la Chambre Souveraine de la garantie criminelle, composée de quarante Juges, que ceux qui auraient eu place dans le Grand-Conseil les quatre années précédentes, seraient balotés dans cette Chambre, & que ceux qui obtiendraient douze balles favorables, formeraient eux & leurs descendants le Grand-Conseil à perpétuité.

Telles sont actuellement les différentes classes de la Noblesse Vénitienne: la première comprend les douze familles des Tribuns qui élurent le premier Doge, auxquelles on en a joint douze autres, dont l'origine est à peu-près aussi ancienne. La seconde classe est composée de Nobles, dont les noms étaient inscrits dans le livre d'or, lors de l'érection du Grand-Conseil, & de ceux des trente familles agrégées au corps de la Noblesse, en reconnaissance des secours qu'ils fournirent à la République en 1380, pendant la guerre contre les Génois. La troisième classe comprend quatre-vingt familles qui acheterent leur noblesse cent mille ducats, dans les temps malheureux de la guerre de Candie.

Le second ordre de l'Etat est composé des familles bourgeoises, qui tiennent le milieu entre la Noblesse & le peuple. On les divise en deux sortes: la première

comprend les Citadins de naissance, dont les ancêtres avaient part au Gouvernement avant l'érection du Grand-Conseil; la seconde est formée des Citadins, qui par mérite ou par argent, ont obtenu ce rang dans la République. La dignité de grand Chancelier est le plus haut degré d'élevation où un Citadin puisse prétendre: cette dignité, celle de Procureur de S. Marc, & celle de Doge, sont les seules qui soient à vie.

On peut dire que le Gouvernement de Venise présente en même-tems une image de la Monarchie, de l'Aristocratie, & de la Démocratie. Le Doge représente la Monarchie: le Sénat l'Aristocratie, & le Grand-Conseil est à beaucoup d'égards une vraie Démocratie; cependant le tout ensemble ne forme qu'une pure Aristocratie.

Le Sénat a la plus grande attention pour que ses délibérations soient inconnues aux Puissances étrangères, & sur-tout à la Cour de Rome, & c'est afin de prévenir l'influence que cette dernière pourrait se ménager dans ses assemblées, qu'il n'y reçoit jamais d'Ecclésiastiques; & que jamais il n'a permis qu'aucune Jurisdiction ecclésiastique se soit établie dans les Etats de la République avec une sorte d'autorité. Par cette raison le Gouvernement ne sollicite point ouvertement de chapeau de Cardinal pour ses citoyens. L'Ambassadeur Vénitien se contente seulement de nommer au Pape, & comme de son chef, les citoyens qui lui

semblent les plus dignes de la pourpre. Le Patriarche de Venise est élu par le Sénat; il le reconnaît dans les titres qu'il prend, & ne met jamais que *N... divina miseratione Venetiarum Patriarcha*, sans ajouter comme les autres Prélats d'Italie, *sancta Sedis Apostolica gratia*. L'élection des Curés est à la disposition des Paroissiens, qui doivent y procéder au plus tard trois jours après la mort du Curé, sans quoi le Sénat en nomme un d'Office. L'Inquisition est, il est vrai, établie à Venise; mais toutes ses procédures deviennent nulles, & ses Sentences ne peuvent être mises en exécution, sans l'attache de deux Sénateurs.

Le Sénat règle souverainement les affaires d'Etat. (Voyez SÉNAT de Venise.) Le Grand-Conseil dispose absolument de toutes les Magistratures, il fait de nouvelles loix, il élit les Sénateurs, il confirme les élections du Sénat, il nomme à toutes les charges, il crée les Procureurs de S. Marc, les Podestats & les Gouverneurs des Provinces. Des Magistrats sont établis pour régler la table, le train & les habits de la Noblesse Vénitienne, & pour réprimer les désordres du luxe par des ordonnances sévères. Un Tribunal, nommé des Inquisiteurs d'Etat, & composé de deux Sénateurs du Conseil des dix, & d'un Conseiller du Doge, fait trembler les citoyens par la sévérité & le secret de ses jugemens, qui sont aussi-tôt exécutés que prononcés. Il résulte de ce précis que les Plébiens sont

sous le joug de la Noblesse, & que difficilement ils pourraient le secouer.

VENTRE ennoblit. (le) Ancienne coutume de la Province de Champagne, par laquelle la mere ennoblissait ses enfans, quoique le pere fût roturier. On fixe cet usage, qui ne subsiste plus, au regne de Charles le Chauve, lorsqu'en 841, conjointement avec Louis, Roi de Baviere, il remporta une célèbre victoire à Fontenai sur l'Empereur Lothaire, Roi d'Italie, & Pepin, Roi d'Aquitaine. Le massacre fut si considérable, disent les Historiens, qu'il resta près de cent mille hommes sur le champ de bataille, & que presque toute la Noblesse de Champagne y périt. Cette prérogative fut accordée aux femmes de Noblesse, pour rétablir le corps de la Noblesse, presque anéanti dans la malheureuse journée de Fontenai.

VENTRI-LOQUE. C'est le nom qu'on donnait à certaines Devinereuses, qu'on appelait aussi *Engastri-menthes & Engastri-mantes*, & qu'on supposait rendre les oracles par le ventre. La Pythonisse qui évoqua l'ombre de Samuël, à la priere de Saül, était une Ventriloque. Quelques Auteurs anciens, entr'autres Cicéron, assurent que ces Devinereuses recevaient le démon dans leur ventre, & en tiraient des réponses, qu'elles rendaient par la bouche. » La Pythonisse de Delphes, » disent-ils, montait sur son trépied, écartait les jambes, attirait par en bas l'esprit fatigué, & pénétrée de son esprit,

« elle entrait en fureur, & rendait ses oracles. » D'autres Écrivains avancent seulement que les Ventri-Loques prophétisaient la bouche fermée, & qu'on entendait dans leur ventre certain bruit que le spectateur crédule & intéressé interprétait comme il jugeait à propos.

VENTS. (les) Les Mythologues en forment deux classes. Les Vents nuisibles étaient, selon eux, fils des géans Thyphéus, Aïréus & Persée; & les Vents favorables, tels que Notus, Borée & Zéphire, étaient enfans des Dieux. Éole était leur Roi, & il les tenait enchaînés dans les îles Éoliennes. Les Perses sacrifiaient aux Vents, pour se les rendre favorables. Près de l'Asopé il y avait une montagne consacrée aux Vents, & un Prêtre y allait chaque année faire des sacrifices pour apaiser leur violence. Anchise, avant de partir avec ses Troyens, sacrifia une brebis noire aux Vents orageux, & une blanche aux Zéphirs. Auguste dédia dans les Gaules un Temple au Vent d'ouest, que les Gaulois honoraient.

VÉNUS, Déesse de l'amour. Elle naquit, selon quelques-uns, de l'écume de la mer; & selon d'autres, elle était fille de Jupiter & de Dioné. Nous ne rapporterons point toutes les aventures que les Poètes mettent sur le compte de Vénus, & nous ne chercherons point à éclaircir combien les anciens distinguaient de Vénus; il nous suffira de rappeler que les Thébains connaissaient une Vénus céleste, qui inspirait

un amour pur, une Vénus populaire qui présidait aux plaisirs illicites, & une Vénus préservatrice, qui détournait les cœurs de la sensualité. Les principaux lieux consacrés à Vénus étaient Gnide, Idalie, Amathonte & Paphos, où elle avait des Temples ouverts à la licence de l'amour, & dans lesquels la pudeur était peu respectée. Les fêtes en l'honneur de Vénus commençaient le premier jour du mois d'Avril. Pendant trois nuits consécutives les jeunes filles veillaient dans les Temples de la Déesse, & s'occupaient à danser, & à chanter des hymnes en son honneur.

VÉRITÉ. Les Payens n'ont pas manqué de déifier la Vérité: ils la faisaient fille du Temps, & mère de la Justice & de la Vertu. Elle était représentée sous la figure d'une jeune Vierge d'un port majestueux, couverte d'une robe d'une extrême blancheur. Le suprême Juge du Grand Conseil des Égyptiens portait à son cou une pierre précieuse, suspendue à une chaîne d'or, que l'on appelait la Vérité. Dans les jugemens qu'il prononçait il devait regarder fixement cette pierre, pour se rappeler sans cesse que la Vérité devait dicter tous ses arrêts. On avait représenté à Thèbes sur un des murs du tombeau du Roi Osymandias, ce Juge, avec ses trente Conseillers, qui tous étaient sans mains, afin de leur faire entendre que l'intérêt était une passion indigne d'un Magistrat.

VÉRONIQUE. On donne ce nom aux Saintes faces, imitées d'un célèbre original, que l'on con-

serve avec beaucoup de vénération dans l'Eglise de Saint Pierre à Rome, & que l'on croit avoir été le mouchoir qui servit à couvrir le visage de Jesus-Christ dans le Sépulchre. Suivant la tradition ce mouchoir est le même voile qu'une femme nommée Véronique présenta au Sauveur du monde, pour s'essuyer le visage tout couvert de sang & de sueur, quand on le menait au Calvaire. Le terme *Véronique* est formé de *Véra-ikon*, vraie image. C'est du linge où est représenté le visage de notre Seigneur, que les lingères ont pris pour patronne la *Véronique*, qu'elles nomment aussi plus communément Sainte *Vénice*, d'où est venu à Paris la Halle Sainte *Vénice*, qui est près de Saint Eustache.

VERTABIETS. Docteurs de la Religion chez les Arméniens, & auxquels on n'attribue beaucoup de connaissances que parce que le reste de la nation en a fort peu. Il suffit pour être reçu Verrabiet de savoir la langue Arménienne littéraire, & d'apprendre par cœur quelque sermon, rempli de blasphèmes contre l'Eglise Romaine. Les Verrabiets sont Prêtres, mais ils disent rarement la Messe, & se contentent de prêcher. Leurs discours roulent ordinairement sur des Paraboles mal-adroitement imaginées, sur des passages de l'Ecriture mal expliqués & sur quelques histoires vraies ou fausses, qu'ils savent par tradition. Ils s'attribuent l'autorité d'excommunier, prêchent assis & avec le bâton pastoral dans la main, honneur que n'ont pas les

Evêques à moins qu'ils ne soient reçus Verrabiets. Au reste ils vivent de la quête qui se fait après leurs sermons, gardent le célibat, jeûnent les trois quarts de l'année, & ne se font aucun scrupule de vendre les ordres sacrés.

VERTICORDIA. (Vénus) On dit que les Romains indignés des déportemens de leurs époules, bâtirent un Temple à Vénus Verticordia, c'est-à-dire, à la Déesse qui seule avait le pouvoir de changer les cœurs à son gré. Implorer le secours de Vénus pour rendre les femmes chastes, était une conséquence digne du Paganisme.

VERTU. La Vertu eut des Temples & des Autels dans Rome; Scipion le destructeur de Numance lui consacra un Temple, & Marcellusⁿ en fit bâtir deux, l'un proche de l'autre, le premier dédié à la Vertu & le second à l'honneur. Il fallait passer par le premier pour arriver au second. Respectable allégorie, mais qui ne peut être prise que pour une belle chimère dans les siècles de corruption. On pourrait dire qu'on ne cherche aujourd'hui à entrer dans le Temple de l'honneur que par la porte secrète; la route de ce Temple par celui de la Vertu est certainement la moins fréquentée.

VERTUMNE. Dieu des jardins & des vergers, de la création des Etrusques, & de chez lesquels son culte passa à Rome. Il avait un Temple dans cette ville, assez près du marché. On le représentait sous la figure d'un jeune homme, avec une couronne de différentes herbes sur la tête, te-

nant d'une main des fruits & de l'autre une corne d'abondance. On célébrait dans le mois d'Octobre une fête en son honneur, pour lui rendre grace de la récolte de l'année.

Ovide nous décrit en ces termes les amours de Vertumne & de Pomone, & les différentes formes que ce Dieu prit pour se faire aimer de sa Nymphe : « combien de fois, dit-il, caché sous un habit qui l'aurait fait prendre pour un moissonneur, parut-il devant Pomone chargé de gerbes & de bled ? Quelquefois, la tête couronnée de foin, on aurait imaginé qu'il venait de faucher quelque pré ; ou l'aiguillon à la main il ressemblait à un bœuvier qui venait de quitter la charrue. Lorsqu'il portait une serpe, on aurait cru que c'était un véritable vigneron. S'il avait une échelle sur les épaules, vous eussiez dit qu'il allait cueillir des Pommes. Avec une épée, il paraissait un soldat, & la ligne à la main, un pêcheur. Ce fut à la faveur de tant de déguisemens, qu'il eut souvent le plaisir de paraître devant Pomone, & de contempler tous ses charmes. Enfin il résolut de se métamorphoser en vieille. D'abord ses cheveux devinrent blancs, & son visage se couvrit de rides : il prit une coëffure qui convenait à ce déguisement, & entra déguisé de cette manière dans le jardin de Pomone. « Ce fut le seul moyen qui lui réussit.

Vertumne était un ancien Roi d'Etrurie, qui aima la culture des jardins, & fut mis par les

sujets au nombre des Dieux.

VERVEINE. Plante qui entrait dans toutes les cérémonies Religieuses des Romains. Ce n'était qu'avec la Verveine que l'on pouvait balayer les Autels de Jupiter : on se présentait dans les Temples couronné de Verveine, on portait ses feuilles dans la main lorsqu'on cherchait à apaiser les Dieux Controués. C'était avec de la Verveine que l'on faisait les aspersions d'eau lustrale pour chasser les esprits malins des maisons. Les Hérauts d'armes étaient couronnés de Verveine, quand ils allaient annoncer la paix ou la guerre, & on en couvrait la plupart des Autels. Les Druides avaient un grand respect pour cette plante, ils ne la cueillaient qu'avec beaucoup de cérémonies, au point du jour, lorsque la canicule se levait, & après avoir offert un sacrifice solennel à la Terre : ils lui attribuaient la Vertu de guérir presque toutes les maladies, & sur-tout de rétablir la concorde entre les ennemis.

VESTA. Les Mythologues reconnaissent deux Déeses du nom de Vesta, l'une mere & l'autre fille de Saturne. La première était la Terre & s'appellait tantôt Cybèle, & tantôt Palès, & la seconde était le Feu : c'est à cette dernière que Numa Pompilius bâtit un Temple dans Rome, & au culte de laquelle il consacra plusieurs Vierges Romaines, chargées d'entretenir sur ses Autels un feu perpétuel. La statue de cette Déesse était renfermée dans l'intérieur de son Temple, avec les Simulacres qu'on nommait en gé-

néral les choses sacrées, & qui étaient à la garde des Vestales. On ignore ce que les auteurs entendaient par les choses sacrées : les uns prétendent que c'étaient les statues des grands Dieux, les autres deux tonneaux, l'un vuide & ouvert, l'autre plein & fermé ; enfin quelques-uns, des Dieux particuliers que les Vestales adoraient en secret.

Les Grecs adoraient aussi la Déesse Vesta, & les Athéniens entretenaient en son honneur un feu perpétuel dans le Prytanée.

VESTA. (Oracle de) Pausanias nous apprend qu'à Pharès, ville d'Achaïe, il y avait dans la grande place une statue de Vesta, environnée de lampes de bronze, attachées les unes aux autres & soudées avec du plomb. Celui qui voulait consulter l'Oracle, faisait auparavant sa prière à Vesta, il l'encensait, versait de l'huile dans toutes les lampes, les allumait, puis s'avancant vers l'autel, il mettait dans la main droite de la statue une petite pièce de monnaie, s'approchait de la statue de Mercure, placée devant celle de la Déesse, & lui faisait sa demande à l'oreille. Après ces cérémonies, il s'éloignait en se bouchant les oreilles avec ses mains, & lorsqu'il était à quelques pas, il laissait tomber précipitamment ses bras, & la première parole qu'il entendait lui tenait lieu de la réponse de l'Oracle. Les Egyptiens pratiquaient une pareille chose dans le Temple d'Apis. (Voyez APIS.)

VESTALES. Entre les établissemens Religieux que fit à Rome

Numa Pompilius, le plus digne de nos regards est sans doute l'ordre des Vestales, qui florissait depuis long-tems à Albe. Ce Prince politique, pour rendre cette nouvelle institution respectable au peuple, logea les Vestales dans son Palais, les dota des deniers publics, exigea d'elles le vœu de virginité & leur confia la garde du Palladium, & l'entretien du feu sacré, qui était le symbole de la conservation de l'Empire. Il ordonna qu'on ne recevrait point de Vestale au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Dans les commencemens on ne vit pas beaucoup de familles s'empres- ser à faire entrer leurs filles au nombre des Vestales : une faute pouvait les priver de la vie & deshonorait tous les parens. La première Vestale fut, dit-on, enlevée par Numa, & le grand Pontife, au défaut de Vestales volontaires, avait le droit de choisir vingt jeunes filles Romaines, de les faire tirer au sort & de saisir celle sur qui le sort tombait. Dès ce moment elle était affranchie de l'autorité de son père. Si-tôt qu'on avait reçu une Vestale, on lui coupait les cheveux, & on attachait sa chevelure à cette plante, nommée *Lotos*, ce qui était mystérieusement regardé comme une marque de liberté & d'affranchissement. D'abord il n'y eut que quatre Vestales, & Servius Tullius en ajouta deux. Elles devaient garder la continence pendant trente années, dont les dix premières étaient une es- pece de noviciat, les dix suivantes un état de plein exercice des

fonctions sacrées, & les dix dernières se passaient à instruire les novices : ensuite elles pouvaient se marier, ou rester dans l'ordre, si elles le jugeaient à propos, mais sans pouvoir participer au ministère. Pour rendre en quelque façon plus léger le vœu de continence qu'on exigeait des Vestales, on les combla d'honneurs, on leur accorda les privilèges les plus étendus, & elles purent jouir de tous les plaisirs honnêtes. Une Vestale fut violée, en rentrant le soir dans sa maison, aussi-tôt on leur donna des listeurs avec des faix pour les distinguer par cette dignité, & pour prévenir de pareils accidens. Leurs habits n'avaient rien que de galant, & permettaient tous les enjolivemens qui rehaussent l'éclat de la beauté. Sous une mante de pourpre on voyait un rochet d'une blancheur éclatante, qui ne cachait ni la gorge ni les bras. Il leur était permis de recevoir compagnie chez elle, & de fréquenter toutes les sociétés, ce qui, joint au respect qu'on leur portait, les plaçait dans la plus haute considération. Ce qui paraît étonnant, c'est que lorsqu'une Vestale avait malheureusement laissé éteindre le feu sacré, elle recevait, nue & dans un lieu secret, un certain nombre de coups de fouet par les mains du grand Pontife : ensuite on rallumait le feu avec les plus grandes cérémonies. Lorsqu'une Vestale était convaincue d'avoir violé sa pudicité, on la condamnait à être enterrée vive : le jour de l'exécution étant venu, Rome était dans la douleur, le

grand Prêtre, suivi des autres Pontifes, se rendait au Temple de Vesta, il dépouillait la Vestale de ses ornemens sacrés, mais sans aucune cérémonie religieuse. On l'étendait dans une bière, & on la portait jusqu'à la porte colline, on était le lieu destiné à ces sortes d'exécutions, appelé *Ager & sceleratus campus*, le champ exécutable. Lorsqu'on était arrivé, l'exécuteur ouvrait la bière & déliait la Vestale, le Pontife levait les mains vers le ciel, adressait une prière secrète aux Dieux, la tirait lui-même, cachée sous des voiles, & la menait à l'échelle qui descendait dans la fosse, où elle devait être enterrée vive : il la livrait à l'exécuteur, lui tournait le dos & se retirait précipitamment avec les autres Pontifes. Dans cette fosse, qui était assez grande, on mettait du pain, de l'eau, du lait, & de l'huile, on y allumait une lampe & il y avait un petit lit dressé dans le fond. Si-tôt que la Vestale était descendue, on comblait la fosse au niveau de l'ouverture. Tel était le supplice des Vestales infidèles à leur vœu, & leur mort se trouvait liée par la superstition à tous les grands événemens de l'Empire. Dans environ les mille années que subsista l'ordre des Vestales, on en compte dix-sept qui se rendirent coupables, & furent condamnées par le Pontife.

VESTALES Péruviennes. Les Péruviens entretenaient de jeunes Vierges, qu'ils vouaient au soleil. On n'en recevait point au-dessus de l'âge de huit ans. Les Vierges du couvent de Cusco étaient des-

intendues à devenir femmes du soleil, & il n'y entraient que les filles des Yncas du sang royal, nées sans aucun mélange de sang étranger. Les plus vieilles d'entr'elles prenaient le titre de Mamacuna, qui signifie *femme qui fait l'office de mere*. Elles étaient chargées de l'éducation des jeunes Vestales, de les instruire de tout ce qui concernait le service divin, de leur apprendre divers ouvrages & sur-tout de veiller à ce que leurs actions fussent exemptes de toute impureté. Il ne leur était pas permis de communiquer avec personne du dehors. Si une Vestale eût forfait à son honneur, la loi la condamnait à être enterrée vive, & son amant à périr par la corde : bien plus, la même loi enveloppait dans la punition, la femme du coupable, ses enfans, ses paterens & tous les habitans de la ville qui l'avait vu naître : on en aurait détruit tous les bâtimens, & la place déserte aurait été regardée comme maudite & excommuniée. Mais ce malheur n'arriva jamais pendant la durée de l'Empire des Yncas.

Il y avait aussi des couvens de Vestales établis dans les différentes provinces. On y admettait indistinctement les filles des nobles & des roturiers, pourvu qu'elles fussent belles. Celles-ci étaient destinées à être filles du soleil, c'est-à-dire, maîtresses de l'Yncas régnant. On les gardait avec le même soin que les autres, & la loi portait les mêmes peines, contre ceux qui auraient été capables de les séduire. Ces couvens étaient de véritables fersails, d'où le Monarque

tirait celles qu'il voulait honorer de sa familiarité. Les Vestales, qui avaient été maîtresses du Prince, restaient auprès de la souveraine légitime, en qualité de Dames d'honneur, ou l'Yncas les mariait à ses principaux officiers.

VÊTEMENT. Les Prophètes des Hébreux étaient couverts de peaux de chevre & de brebis, & les particuliers de ce peuple portaient une tunique de lin, qui couvrait immédiatement la chair & par-dessus une grande piece d'étoffe en forme de manteau. Dans la suite, les Juifs firent usage des habillemens dont se couvraient les nations chez lesquelles ils se fixerent. Ils préféraient cependant la couleur blanche à toute autre, & les premiers Chrétiens l'adoptèrent, comme un signe de la pureté de leur cœur. Les Vêtemens des Babyloniens étaient magnifiques & de diverses couleurs ; on brodait les uns, & les autres étaient peints. Le Roi de Ninive se dépouilla de son vêtement de Babylone, & se couvrit d'un sac, à la prédication de Jonas.

Du tems de Jésus Christ, le luxe des habits était monté fort haut ; ce divin législateur (S. Luc, c. vij. v. xxv.) disait noblement à ses Disciples : « ceux qu'on voit » vêtus de riches habits, sont dans » les palais terrestres, où regnent » les fausses idées du beau & de » la gloire, la flatterie & l'encens. « Saint Paul, (1. Tim. j. 9.) nous apprend que les femmes firent succéder les habillemens pompeux aux simples vêtemens blancs qu'elles trouvaient trop modestes. Plusieurs Peres de l'E-

glisse fulminerent contre les excès de la parure. Quelques-uns cependant se contenterent de dire qu'il vaudrait mieux laisser les habits chargés de fleurs semblables à un parterre, à ceux qui étaient initiés aux mystères de Bacchus, & les broderies aux acteurs de théâtres. Mais Saint Clément d'Alexandrie permet à une femme de porter un plus bel habit que celui des hommes, pourvu qu'il ne blesse pas la pudeur, & qu'il ne sente pas la moleste.

VÉTÉRAN. Soldat qui chez les Romains avait achevé son tems de service : ce tems, suivant les loix Romaines, était depuis dix-sept ans jusqu'à quarante-six, & chez les Athéniens, seulement jusqu'à quarante. Servius Tullius distribua le peuple Romain en classes & en centuries, celle des vieillards, & celles des jeunes gens ; les vieillards furent préposés à la garde de la ville, & le partage des jeunes gens fut d'aller porter la guerre chez l'ennemi. Lorsque les Romains eurent reculé leurs frontieres, les vieux soldats furent employés à la garde du camp, tandis que la jeunesse combattait en rase campagne ; & si l'affaire devenait générale, ils étaient placés à la troisième ligne. Dans la suite, les citoyens purent aisément obtenir des Magistrats une dispense d'aller à la guerre, ou un congé pour en revenir, parce que la République, toujours victorieuse, trouvait autant de soldats qu'elle en avait besoin pour compléter ses légions. Les soldats qui avaient déjà servi quelques années, furent appelés

anciens (*veteres*) pour les distinguer de ceux qui entraient dans le service, qu'on appelait nouveaux (*novitii tirones*) ; enfin on fixa le nombre d'années que le soldat devait servir, avant de parvenir au titre de vétéran, & alors on ne pouvait le contraindre à reprendre les armes, à moins que la République ne fût en danger ; ce n'est pas qu'attirés par l'amour du butin, par l'espoir des récompenses, ou par la réputation du général, les Vétérans ne sortissent souvent de leur retraite, pour faire encore quelques campagnes de bonne volonté, dans ces cas on les appelait *evocari*, & ils étaient commandés par un Officier particulier.

Dans les premiers tems de la République, les récompenses des Vétérans étaient peu de chose ; elles consistaient pour l'ordinaire en quelques arpens de terre dans les contrées que l'on venait de conquérir, & cette faveur qui les arrachait à leur patrie, ne pouvait guères être regardée que comme un honnête exil, qu'ils partageaient souvent avec des hommes qui n'avaient jamais porté les armes. Dans la suite les récompenses des Vétérans devinrent immenses, & les Chefs qui prétendirent se les attacher, crurent ne pouvoir trop payer les services qu'ils étaient en état de leur rendre.

VETO. Mot terrible & respectable dans les diètes Polonaises. Le seul mot *Veto*, prononcé par un Député, ôte à la Chambre son activité, & rompt ses décisions. Ce droit est beau, sans doute, mais l'abus en est cruel, parce que

le salut de la République dépend ainsi presque toujours de l'ignorance, de l'intérêt personnel, de la haine, de la mauvaise foi, ou de l'entêtement d'un particulier.

Dans l'ancienne Rome le mot *Veto*, prononcé par un Tribun du peuple, était un obstacle invincible à toute proposition, & il suffisait pour arrêter les résolutions du Sénat & celles des autres Tribuns. Quiconque n'obéissait pas à cette formule conçue en un seul mot, fût-il même Consul, pouvait être traduit en prison, ou cité devant le peuple comme rebelle à la puissance sacrée.

VETTONS. (les) Anciens peuples de la Lusitanie. On rapporte que les Vettons étaient si simples, qu'ayant vu un jour des Officiers Romains faire quelques tours de promenade hors de leur camp, ils s'imaginèrent qu'ils n'étaient pas dans leur bon sens, ne pouvant se persuader qu'il y eût du délassement dans un pareil exercice, & ils allèrent civilement leur offrir leurs bras pour les conduire à leurs tentes.

VÊTURE. Acte par lequel on donne à un postulant l'habit du Monastère dans lequel il va être admis à commencer son noviciat. Dans toutes les Maisons religieuses il doit y avoir deux registres pour insérer les actes de Vêture, noviciat ou profession ; ils doivent être signés par celui ou celle qui prend l'habit, par le Supérieur ou la Supérieure, par l'Evêque, ou telle autre personne Ecclésiastique qui fait la cérémonie, & par deux des plus proches parens ou amis qui y ont assisté.

L'un des registres, au bout de cinq ans, doit être déposé au greffe du Siège Royal du ressort, l'autre reste entre les mains du Supérieur ou de la Supérieure.

VEUVAGE. A la Cochinchine il est très permis à une veuve d'épouser un second mari ; mais si elle passe à de nouvelles nœces, elle est l'objet du mépris des parens de l'époux qu'elle vient de perdre, & de ceux de celui à qui elle donne la main. Mais si cette femme au contraire reste veuve pendant cinquante ans, sans donner aucune atteinte à sa réputation, elle est regardée comme une sainte, on la canonise, & le Roi même, assisté par les premiers Magistrats du pays, fait la cérémonie de la canonisation. Avant que d'en venir à cet acte solennel, on fait les plus exactes recherches sur les mœurs de cette femme, & lorsqu'il est prouvé qu'elle a tenu une conduite pure & vertueuse pendant les cinquante années de sa viduité, le Roi la crée sainte, on lui bâtit un temple, & on lui rend une espèce de culte.

VEUVE. Lorsque chez les Hébreux la fille d'un Sacrificateur devenait veuve & n'avait point d'enfans, elle retournait dans la maison paternelle, où elle était entretenue des prémices ; si elle avait des enfans, ils devaient avoir soin d'elle. Il y avait deux sortes de veuves chez les Hébreux, celles qui devenaient veuves par la mort de leurs maris, & celles qui l'étaient par divorce. Un Sacrificateur ne pouvait épouser qu'une de celles qui étaient devo-

nues veuves par la mort de leurs maris.

La veuve d'un laïque qui n'avait point eu d'enfans de son mari, devait épouser le frere de son époux ; s'il refusait, elle allait à la porte de la ville se plaindre aux anciens de cette insulte ; on faisait venir le beau-frere, & s'il persistait dans son refus, la veuve s'approchait de lui, lui déliait son soulier, & lui crachait au visage, en disant : » c'est ainsi que sera » traité celui qui ne veut pas ré- » tablir la maison de son frere ». La loi pourvoyait à la subsistance d'une veuve qui ne pouvait trouver de mari, ou qui se trouvait par l'âge hors d'état d'avoir des enfans.

VEUVE. Lorsqu'une femme de l'isle de Formose a perdu son mari, aussi-tôt qu'il est enterré, elle prend un balai, & le jette vers le midi, en disant : » à qui appar- » tient cette maison ? elle ne m'appartient plus, ainsi je n'ai plus besoin de m'en embarrasser davantage ».

VIALES DII. Dieux que les Romains supposaient présider à la sûreté des chemins dans les voyages. Ils mettaient sur terre au nombre de ces Dieux, Mercure & Hercule, & sur mer Castor & Pollux. Deux jours de l'année on offrait des sacrifices à ces Divinités ; leurs effigies étaient élevées dans les carrefours de la ville, & c'était là qu'on venait leur présenter ses offrandes.

VIANDE. Suivant la loi de Moïse, les Hébreux ne pouvaient manger la Viande avec le sang & la graisse des victimes qu'on brû-

lait toujours par cette raison sur l'autel. Ce peuple ne devait point manger la chair des animaux réputés impurs, ni celle d'un animal mort de lui-même, ni celle d'un animal étouffé, sans en avoir fait couler le sang, ni même celle de l'animal mordu par une autre bête. Celui qui tombait dans l'un de ces cas, était souillé jusqu'au soir & obligé de se purifier. Il fallait scrupuleusement ôter le nerf de la cuisse des animaux dont on se proposait de se nourrir. Dans certains sacrifices, les Hébreux n'offraient qu'une partie de la victime sur l'autel, ce qui restait était distribué aux malades & aux pauvres, ou se vendait. Les payens faisaient sous les portiques de leurs temples des festins où l'on servait une partie des Viandes immolées ; quelques-uns, moins généreux, après avoir donné la portion due aux Sacrificateurs, envoyaient vendre le reste au marché, ou en nourrissaient leur famille.

VIATIQUE, ou Communion des mourans. On administre le saint Sacrement par forme de Viatique aux malades qui sont en danger de mort. Si l'on remarque l'usage que les anciens fideles faisaient de l'Eucharistie aux approches de la mort, on ne pourra contester l'antiquité du Viatique.

Les Pasteurs sont obligés au risque de leur vie d'administrer les pestiférés : ils doivent les exhorter succinctement, prendre le dessus du vent, s'il est possible, se munir d'antitodes contre le mal, ils peuvent même réciter les prières à une certaine distance.

VICAIRE. Ce nom désigne une personne

personne qui fait les fonctions d'un autre. Les Romains donnaient ce titre au Lieutenant du Préfet du Prétoire, & depuis les Gaulois l'attribuerent aux Lieutenans des Comtes.

Les Abbés titulaires ou Commandataires nomment des *Vicaires* pour les aider & suppléer dans leurs fonctions. Par l'Ordonnance d'Orléans, les Abbés & Curés qui tiennent plusieurs bénéfices par dispense, doivent commettre des *Vicaires*, à chacun desquels ils sont obligés d'assigner une portion du revenu de leur bénéfice, suffisante pour leur entretienement.

Les *Vicaires Apostoliques* sont les fonctions du Pape dans les Eglises & Provinces éloignées, qui sont commises à leur direction. Avant ces *Vicaires* les Papes y envoyaient des Légats avec une autorité assez bornée. L'Evêque de Thessalonique, en qualité de *Vicaire* du saint Siège, gouvernait onze provinces; il confirmait les Métropolitains, assemblait les Conciles & décidait toutes les grandes affaires.

Le Pape Symmaque accorda à Saint Césaire, Archevêque d'Arles, la qualité de *Vicaire* & l'autorité de la légation sur toutes les Gaules. Les Archevêques de Reims prétendent que Saint Remi a été établi *Vicaire Apostolique* sur tous les Etats de Clovis, mais ils ne se sont point mis en possession d'exercer cette fonction. En France les Légats ne sont regardés que comme les *Vicaires* des Papes, & ils ne peuvent prononcer sur aucune affaire importante, sans un pouvoir spécial

Tome IV.

exprimé dans la Bulle de légation. Les Evêques que les Souverains Pontifes envoient dans les Missions orientales, prennent le titre de *Vicaires Apostoliques*.

On appelait autrefois *Vicaires* ou Champions ceux qui se battaient en duel pour un autre, ou qui subsistaient à sa place lorsqu'autre épreuve du nombre de celles qu'on appelait purgation vulgaire, telles que celles de l'eau froide ou de l'eau bouillante, du feu, du fer ardent, de la croix, de l'Eucharistie, &c. (Voyez EPREUVES.)

Les Chanoines *Vicaires* sont des semi-Prébendés institués dans quelques Eglises Cathédrales pour chanter les grandes Messes & autres offices.

Sous la première & la seconde race de nos Rois, on donnait en général le titre de *Vicaire* à tous ceux qui rendaient la justice au lieu & place du Comte & du Vicomte; ils étaient chargés de lever les tributs dans leur district particulier.

Les *Vicaires* des Curés sont d'une institution presque aussi ancienne que celle des Curés. On en peut établir dans les Paroisses, en cas d'absence du Curé, ou lorsqu'il est infirme, ou incapable de desservir la Cure, ou que la Paroisse est d'une trop grande étendue pour être gouvernée par un seul Prêtre. Le Curé a le droit de choisir son *Vicaire* entre les Prêtres approuvés par l'Evêque.

Les Grands *Vicaires* ou *Vicaires Généraux* des Evêques, sont des Prêtres qu'ils établissent pour exercer en leur nom leur juridiction

K k

volontaire; ils peuvent en nommer un ou plusieurs. L'Archevêque de Lyon en a jusqu'à douze. On ne peut appeler du Grand *Vicaire* à l'Evêque, parce que c'est la même juridiction.

On appelle *Vicaire-né* celui qui jouit de ce titre comme étant attaché à quelque dignité dont il est revêtu : tels sont les *Vicaires* de l'Empire ; (*Voyez* ELECTEURS.) Tels sont les Prieurs de Saint Denis & de Saint Germain-des-prés, lesquels sont Grands *Vicaires-nés* de l'Archevêque de Paris, en vertu de transactions homologuées au Parlement, l'un pour la ville de Saint Denis, l'autre pour le faubourg de Saint-Germain de la ville de Paris.

VICENNALES. Fêtes funéraires qu'on célébrait chez les Romains le vingtième jour après le décès d'une personne.

On appelait jeux Vicennaux les jeux que l'on donnait la vingtième année du règne d'un Prince, & vœux Vicennaux, (*Vicenalia vota*) ceux que le peuple faisait dans cette occasion pour la santé de l'Empereur & pour la prospérité de l'Empire.

VICOMTE. L'institution des Vicomtes ne remonte que jusqu'au temps de la première race de nos Rois, quoiqu'en puissent dire quelques auteurs qui les comparent mal-à-propos à ces députés que les Romains appelaient *Legati proconsulum*. On donna le titre de Vicomtes aux Lieutenans ou Vicaires des Comtes, qui chargés en même-temps du commandement des armes & de l'adminis-

tration de la justice, abandonnerent cette dernière partie aux soins des Vicomtes, beaucoup plus instruits qu'eux des loix & de la Jurisprudence. Quelques Vicomtes étaient nommés par le Roi dans les villes, comme gardiens des Comtes, & d'autres y étaient placés par les Ducs ou Comtes de la province. En général le Comte connaissait des causes majeures, & les Vicomtes décidaient en personne les affaires légères; mais en l'absence du Comte, son Vicaire tenait les plaids ordinaires, & même les plaids généraux. Pendant l'espace de temps qui s'est écoulé sous la seconde & la troisième race de nos Rois, les Ducs & les Comtes s'étant rendus propriétaires de leurs gouvernemens, les Vicomtes suivirent un exemple qui leur était si favorable. Les uns durent l'inféodation de leurs offices directement au Roi, les autres le durent aux Ducs & aux Comtes.

VICTIMAIRE. C'était le nom que les Romains donnaient à un Ministre subalterne des temples, qui était chargé de préparer toutes les choses nécessaires pour les sacrifices. Le Victimaire se plaçait auprès de l'autel, nud jusqu'à la ceinture, & n'ayant sur la tête qu'une couronne de laurier. Il tenait une hache sur l'épaule & un couteau à la main. Au signal du Prêtre il assommait la victime avec le dos de sa hache, ou il lui plongeait le couteau dans la gorge, ensuite il la dépouillait, & après l'avoir lavée & ornée de fleurs, il la mettait sur l'autel. La portion mise en réserve pour les

Dieux ; appartenait au Victimaire.

VICTIME. Les Payens étaient fort scrupuleux sur le choix des Victimes qu'ils sacrifiaient à leurs Dieux. Lorsqu'elle était jugée digne d'être immolée, on l'amenaient sans être liée, parce qu'il fallait que l'on crût qu'elle allait librement à la mort : le sacrificateur lui versait de l'eau lustrale sur la tête, & lui frottait le front avec du vin, ensuite on l'égorgeait, on examinait ses entrailles, & on la jetait dans le feu qui avait été allumé sur l'autel. Aux Dieux on sacrifiait les animaux mâles ; les femelles étaient immolées à l'honneur des Déeses, & chaque Divinité avait sa Victime favorite ; les uns un taureau, les autres une chèvre, &c. Si la Victime refusait de se laisser conduire, on croyait que le Dieu rejetait cette offrande forcée ; si elle s'échappait, on en tirait le plus funeste présage : si elle poussait des cris, avant de recevoir le coup mortel, c'était l'augure le plus sinistre.

VICTIME artificielle. Quelquefois les anciens Payens offrirent à leurs Dieux des Victimes factices, qui imitaient la figure d'un animal. Pythagore, au rapport de Porphyre, offrit un bœuf de pâte en sacrifice, & Empédocle son disciple, ayant été couronné aux Olympiques, distribua à l'assemblée un bœuf fait de myrthe, d'encens & d'aromates. Cet usage subsistait depuis long-tems en Egypte.

VICTIME expiatoire. Lorsque par la colère des Dieux une ville

était désolée par quelque malheur, soit peste, soit famine, soit quelque autre fléau, on offrait une Victime expiatoire, c'est-à-dire, qu'on se saisissait de l'homme le plus laid qu'il y eût dans la cité, afin de servir de remède aux maux qu'on souffrait. Dès que cette Victime, qui devait être bientôt immolée, avait été conduite dans un lieu destiné à sa mort, on lui mettait à la main un fromage, un morceau de pâte & des figues ; on le battait sept fois avec un faisceau de verges, fait d'une espèce d'oignons, de figuiers sauvages, & d'autres branches d'arbrisseaux de même nature ; on la brûlait enfin dans un feu de bois d'arbres sauvages, & on jetait ses cendres dans la mer & au vent. Le formulaire de cet affreux sacrifice était » que cette Victime » soit propitiation pour nous. «

VICTIME humaine. Quel peuple sur la terre n'a pas souillé les autels de ses Dieux par le sang innocent des hommes ! Tous les Auteurs attestent cette humiliante vérité, & déposent contre l'aveuglement, la superstition, & le barbare fanatisme de nos ancêtres. Citons les noms de ces nations inhumaines : les Phéniciens, les Egyptiens, les Arabes, les Chananéens ; ceux de Tyr & de Carthage, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Ioniens, tous les Grecs du continent & des îles, les Romains, les Scythes, les Albanois, les Germains, les anciens Bretons, les Espagnols, les Gaulois, ajoutons les peuples du nouveau monde, les Mexiquains ; nous trouverons par-tout cette

pratique inhumaine, dictée par une Religion sanguinaire. Les premiers idolâtres n'offrirent à leurs Dieux que du laurier ou de l'herbe verte; leurs libations consistèrent dans l'eau tirée d'une claire fontaine. Ils firent ensuite des offrandes de gâteaux paitris avec du sel & cuits sous la cendre; bientôt ils y joignirent quelques fruits de la terre, le miel, l'huile & le vin, enfin ils sacrifièrent des animaux, & successivement des hommes. Saturne ou Lycaon inventèrent cette horrible barbarie d'offrir aux Dieux le sang humain; les Amorrhéens en furent souillés, & les Moabites égorgèrent leurs enfans sur les autels de Moloch. Les Romains, ce peuple si fameux, après leur défaite à Cannes, enterrent un Gaulois & une Gauloise, un Grec & une Grecque dans une place publique, destinée depuis longtemps à ce genre de sacrifice, parce que l'oracle avait prononcé que les Gaulois & les Grecs s'empareraient de Rome: ils crurent détourner les effets de cette prédiction, en leur faisant prendre ainsi possession de la ville. Ces actes barbares eurent lieu jusqu'à l'an 95 de Jésus-Christ, & même beaucoup plus tard. Les Arcadiens, dans les fêtes appelées *Lycæa*, immolaient des enfans. A Carthage ceux qui étaient sans enfans, achetaient d'une mere pauvre la Victime du sacrifice, & cette mere, à peine de perdre le prix dont on était convenu, devait voir égorgé son fils sans frémir. Dans les sacrifices publics des Gaulois, au défaut de mal-

fauteurs, les Druides immolaient des innocens, ou quelquefois des fanatiques qui se dévouaient à ce genre de mort. Dieu défendit à son peuple, dans le Lévitique, ces barbares sacrifices.

VICTOIRE. Les Grecs firent une Divinité de la Victoire. En la personnifiant, Varron la fait fille du ciel & de la terre; mais Hésiode, plus ingénieusement, lui donne pour pere le Stix, & pour mere Pallante. On la représentait ordinairement comme une jeune Déesse avec des ailes; tenant d'une main une couronne de laurier, & de l'autre une palme. Elle avait un Temple dans Athènes; mais sa statue était sans ailes, afin qu'elle ne pût s'envoler. Les Romains multiplièrent dans leur ville les temples & les autels de cette Déesse. On ne lui offrait que des fruits de la terre.

VICTOR. (course du cheval de saint) C'était une cérémonie qui se faisait toutes les années à Marseille, qui révere S. Victor, qui est le patron de la ville. La veille de la fête du Saint, on nommait un Gentilhomme, originaire de Marseille, pour représenter saint Victor, & porter à cheval la bannière du Saint, que de tems immémorial on conservait dans l'Abbaye qui porte son nom. Ce Gentilhomme commandait ordinairement le guet de S. Lazare, institué pour la garde de la ville, pendant ces jours de réjouissances, qui y attiraient une multitude prodigieuse d'étrangers. Il partait, monté sur un superbe cheval, environné de douze pages avec des flambeaux, & accom-

pagné de la principale Noblesse du pays , divisée en plusieurs quadrilles, distinguées par leurs couleurs. Chaque Gentilhomme était éclairé par deux flambeaux de cire blanche, portés par deux pages. Les Capitaines des quartiers de la ville, précédaient la cavalcade, à la tête de leurs compagnies. Le Capitaine de saint Victor, les Chefs de brigades, & les quatre Capitaines de la ville, s'arrêtaient souvent pendant la marche devant les fenêtres des Dames, pour montrer leur adresse & faire caracoler leurs chevaux. Toutes les maisons étaient illuminées, ornées de tapis & de guirlandes de fleurs, & les rues étaient jonchées de verdure. Le lendemain, jour de la fête du Patron, le Capitaine se rendait à l'Abbaye, où il communiait; & après avoir reçu la bénédiction de l'Abbé, il montait à cheval, portant son étendard, & parcourait toute la ville : ensuite, passant par un large pont de bateaux, dressé exprès, il revenait à l'Abbaye, où les Religieux de S. Victor, revêtus de chapes, commençaient une procession, pendant laquelle la châsse du Saint était portée par douze Diacres en aubes & en dalmatiques. Le Capitaine devançait la châsse, les Religieux suivaient, & la marche était fermée par les Consuls, Gouverneurs de Marseille, en robes rouges, accompagnés des Capitaines, & de tout le Corps de la Ville. Tant que durait la procession, toutes les cloches sonnaient, les instrumens ne cessaient de se faire enten-

dre, & l'on faisait plusieurs décharges d'artillerie. En certains endroits on s'arrêtait pour chanter en musique des hymnes & des antiennes en l'honneur de saint George. La joie était générale dans toute la ville, & les Dames jetaient continuellement des fleurs par les fenêtres. Enfin la procession rentrait dans l'Abbaye, où l'on servait un repas splendide au Capitaine de l'étendard, & aux principales personnes de la cavalcade. Après le dîner on chantait les Vêpres, & l'on entendait le Panégyrique du saint Martyr, ce qui terminait la cérémonie. Il y a plus de cent cinquante ans que cette fête, moitié religieuse, moitié profane, est abolie : il n'en reste que la ridicule course d'un valet de ville, travesti en cavalier, qui, toutes les années, la veille de la fête de S. Victor, traverse la ville, & amuse le peuple par ses fangeries.

VIDAME. Nom d'un Officier dont la fonction était autrefois d'exercer la Justice temporelle des Evêques. Le Vidame était à l'égard de l'Evêque, ce qu'était anciennement le Vicomte à l'égard du Comte. (*Voyez VICOMTE.*) Lorsque les Vicomtes devinrent Seigneurs, les Vidames changèrent leur office en sief relevant de l'Evêque. Tous les Vidames de France relèvent de quelque Evêque.

VIDOMNE. Titre d'un ancien Officier de la ville de Genève, dont les fonctions répondaient à celles des Vidames de France, & qui devait défendre les biens temporels de l'Eglise & de l'Evêque. Les Comtes de Savoie n'ayant pu

assujettir les Genevois , prirent le parti d'acheter le *Vidomnat* de la République , & d'en traiter avec l'Evêque , qui nomma un Lieutenant pour exercer cette Jurisdiction. Mais lorsqu'en 1529 ces Républicains eurent fait alliance avec les Cantons de Berne & de Fribourg , le Conseil des deux cens qu'ils venaient d'établir , cassa le *Vidomnat* , & y substitua un Tribunal composé d'un Lieutenant & de quatre Assesseurs.

VIEIL de la Montagne. C'est le nom que l'on donne à un Prince ou Sultan des Ismaéliens de l'Iraqe Persienne , dont les sujets se dévouaient , dit-on , pour assassiner ceux que le Monarque regardait comme ses ennemis. (*Voy. ASSASSINS.*)

VIEILLARD. Autrefois parmi les Scythes , lorsqu'un homme commençait à devenir caduc , qu'il ne pouvait plus soutenir les exercices du cheval , & que ses forces exténuées cessaient de le rendre propre à procréer des enfans , il se dépoillait des habits qui caractérisaient son sexe , & prenait les vêtemens des femmes. On croirait que ce travestissement aurait dû le rendre méprisable aux yeux d'un peuple féroce & guerrier : au contraire il devenait par-là l'objet du respect & de la vénération de ses compatriotes : on le regardait comme une personne inspirée qu'il fallait consulter dans toutes les occasions , & il ne manquait pas de s'enrichir à faire des prédictions.

Ces mêmes Scythes regardaient comme un crime de cracher dans

un fleuve , d'y satisfaire leurs besoins naturels , de s'y baigner , & d'y jeter les corps morts.

VIEILLE d'or. Déesse qui , au rapport d'Hérodote , était adorée par les peuples qui habitaient autrefois les bords du fleuve Obi. Il nous assure que sous le nom de Vieille d'or , ils désignaient la terre , & il ajoute qu'on lui rendait un culte superstitieux , qu'elle rendait des oracles , & que dans toutes les calamités publiques , ces idolâtres mettaient toute leur confiance dans sa protection.

VIEILLESSE. Les anciens en ont fait une Déesse , fille de l'Erebe & de la Nuit. Athénée est le seul qui prétende que les Athéniens lui avaient élevé un Temple dans leur ville.

VIERG. Premier Magistrat de la ville d'Autun. César parle honorablement du *Vierg* , sous le nom de *Vergobretus*. Du tems des Romains ce Magistrat avait une puissance absolue de vie & de mort sur tous les citoyens : sa charge était annuelle. Aujourd'hui on l'élit pour deux ans , & il a encore de fort grands privilèges : il est toujours le premier des Maires aux Etats de Bourgogne , & si celui de Dijon le préside , ce n'est que par la prééminence de la ville & du lieu. Le titre de Viguier dans beaucoup de villes des provinces méridionales de la France paraît tirer son nom du mot *Vierg*.

VIERGE. Vers le second siècle du Christianisme il y avait déjà des filles qui faisaient vœu de chasteté. Elles n'étaient pas enfermées dans des maisons ; & pour

se distinguer des femmes mariées, elles paraissaient sans voile dans les Temples, & dans tous les lieux publics. C'était par une espece de consécration qu'elles étaient installées dans la profession des Vierges. Elles se rendaient à l'Eglise où elles déclaraient leur dessein, & là en présence de l'assemblée, l'Evêque annonçait qu'une telle fille se dévouait à demeurer Vierge toute sa vie.

Le sévère Tertulien ne fait pas trop l'éloge de ces Vierges de son tems. Il rapporte qu'elles étaient bien moins modestes que les femmes mariées; il dit que non-seulement elles s'exposaient en public sans voile, mais extrêmement ajustées & parées, se donnant tout le soin possible d'étaler leur beauté; mieux coiffées, mieux chauffées qu'aucune femme, consultant soigneusement leur miroir, usant du bain pour être encore plus propres. » *Vertunt capillum, & in acu lascivior comam sibi inserunt, crinibus à fronte divisas... jam & concilium formæ à speculo petunt, & faciæ molliorem lavacro macerant, forsitant & aliquo eam medicamine interpolant, pallium intrinsicus jactant, calceum stipant multiformem, plus instrumenti ad balnea deferunt.* « (*Cap. xij. de Velandis Virginibus.*)

VILLAIN. Ce mot qui est à présent regardé comme une injure, signifiait autrefois roturier, vassal, serf. On appelait Villains les habitans des villages, qui étaient laboureurs, fermiers, sujets à la taille, aux impôts &

aux corvées des Seigneurs. On disait que les terres, dont ils avaient la propriété, étaient possédées en Villenage.

VILLE. (fondation d'une) Les Etruriens possédaient des livres qui contenaient les cérémonies qui devaient se pratiquer à la fondation des Villes, des Autels, des Temples, des murailles & des portes. Dans les premiers tems, lorsque les Romains voulaient fonder une nouvelle Ville, ils faisaient un sacrifice, après lequel on allumait un grand feu devant les tentes, & ce feu servait à purifier les hommes qui auraient quelques fonctions à remplir dans les cérémonies de la fondation. Lorsqu'ils avaient sauté par-dessus les flammes, ils ne pouvaient s'imaginer qu'il leur restât aucune souillure. Le Sacrifice achevé, on creusait en rond une large fosse dans laquelle chacun de ceux qui avaient dessein de s'établir dans la nouvelle Ville, allaient jeter une poignée de terre du pays d'où ils étaient venus. Ceci instruisait ceux qui devaient y commander, que tous Citoyens, quoique de contrées différentes, ne feraient plus qu'un même peuple, & qu'il fallait les traiter tous avec égalité. A ces préliminaires succédaient les prières aux Dieux que l'on consultait pour savoir si l'entreprise leur était agréable; ensuite on traçait l'enceinte de la nouvelle Ville par une traînée de terre blanche, que l'on honorait du nom de terre pure, & l'on ouvrait un sillon aussi profond qu'il était possible avec une charrue, dont le soc était

d'airain, & à laquelle étaient attelés un taureau blanc & une genisse de même couleur. » La genisse » était sous la main du laboureur, » qui était lui-même à côté de » la Ville, afin de renverser de » ce même côté les mottes de » terre que le soc de la charrue » tournerait du côté de la campagne. Tout l'espace que la » charrue avait ouvert était inviolable. *Sanctum* : on élevait » de terre la charrue aux endroits » qui étaient destinés à mettre » les portes de la Ville, pour » n'en point ouvrir le terrain. »

Toutes ces cérémonies étaient mystérieuses. On ouvrait un profond sillon pour marquer qu'on devait assurer la stabilité & la durée des murailles, par tous les moyens possibles. Le soc d'airain marquait l'abondance que l'on souhaitait à la Ville. La genisse, placée du côté de la Ville signifiait les soins que les femmes devaient apporter pour la prospérité de leur ménage. Le taureau appartenait aux hommes que la culture des terres leur appartenait, ainsi que le soin de garder la Ville. La blancheur des animaux invitait les Citoyens à vivre dans l'innocence & la simplicité, dont le blanc est le symbole. Telles étaient les cérémonies observées à la fondation des anciennes Villes; les détails en seraient plus abondans, si les Poètes s'étaient contentés de les traiter historiquement & n'avaient pas cherché à relever par des prodiges l'origine des moindres Villes.

VILLE de Bâle. C'est la capitale d'un des treize Cantons des Suisses Confédérés : depuis qu'elle

a embrassé la Religion prétendue réformée, son Evêque fait sa résidence à Porentru, capitale de sa Principauté.

VILLE & Canton de Berne. La Ville de Berne reconnaît pour son Fondateur Berghthold V, de la Maison de Zehringen qui, ainsi que celles de Kibourg & d'Alsace, tirait son origine de l'illustre famille de Habsbourg en Suisse; d'où sort aussi celle de Lorraine par les Comtes d'Alsace. Berghthold V, bâtit Berne en 1191. Cette Ville, suivant les auteurs les plus sûrs, paraît dès sa naissance, avoir été libre & domaniale de l'Empire, à cause du sol sur lequel elle est assise : ses premiers commencemens ont été faibles, bornée presque à l'enceinte de ses murs, elle a trouvé dans sa médiocrité même, des moyens réels d'aggrandissemens. Sa politique constante sur l'esprit de conquêtes : environnée d'une noblesse guerrière, elle se rendit l'arbitre de tous les démêlés, & les défordres de ses voisins ajoutèrent toujours à sa Puissance. Ainsi que l'ancienne Rome, elle accordait le droit de bourgeoisie, tantôt pour prix de son alliance, tantôt comme une espèce de châtiment honorable. Avec une telle conduite les Bernois ne pouvaient être entourés que d'ennemis ou d'envieux. Les Ducs d'Autriche, dont la principale étude était d'abaissier les Villes libres, vers l'an 1338 conjurèrent la perte de la Cité de Berne. Ils armerent toute la noblesse du pays qui leur était attachée, & avec le secours de ceux de Fribourg, ils vinrent mettre le Siege devant Laupen, au

nombre de seize mille fantassins & quatre mille chevaux. Les Bernois, aidés de leurs alliés, accoururent; la bataille s'engagea, les Autrichiens furent battus, & cette mémorable victoire est l'époque qui fixa la fortune de Berne & le fondement sur lequel elle éleva l'édifice de sa grandeur.

En 1353 les payfans des Vallées du Mont Brunick, pour se soustraire à la tyrannie de leurs Seigneurs territoriaux, le Prévôt d'Interlaquen & le Baron de Ringgenberg, tous deux alliés de Berne, se mirent sous la protection du Canton d'Unterwalde. On arma de part & d'autre. Les Bernois résolurent de soutenir la cause de leurs alliés & de châtier les rebelles; & les Suisses d'Unterwalde, renforcés par les troupes de la ligne, jurèrent d'assister les opprimés. L'affaire allait devenir sérieuse, & peut-être aurait porté le coup le plus funeste à la liberté; mais les Bernois le prévirent, en faisant faire des propositions de paix aux sept Cantons qui étaient déjà liés par des Traités. L'article le plus essentiel était d'entrer dans la Confédération générale eux, leurs Vassaux & les différens particuliers auxquels ils avaient accordé le droit de bourgeoisie, aux conditions que les payfans des Vallées de Brunick rentre-raient dans le devoir. Les six Cantons qui s'étaient portés médiateurs entre Berne & Unterwalde, ne virent dans ces propositions qu'un accroissement de puissance avantageux pour tous les Confédérés, & le Traité fut signé le 6 Mars 1353.

Le Territoire de Berne compose seul presque le tiers de la Suisse. Les Cantons de Lucerne, d'Uri, d'Unterwalde & les Seigneuries communes de Bade & de Bremgarthen le confinent au levant; la Franche-Comté & la Principauté de Neuf-Châtel au couchant; les Etats de l'Autriche antérieure, le Canton de Soleure & les terres de l'Evêché de Bâle au nord; & la République du Valais, le Duché de Savoie & la Ville de Genève au midi: ce qui forme un pays de soixante lieues de longueur sur une largeur inégale, mais qui a jusqu'à trente lieues en plusieurs endroits. Ce Canton est divisé en deux différens districts, l'un appelé le pays Allemand, l'autre le pays Romand, à cause de la diversité du langage qu'on y parle; ces deux parties sont de la plus heureuse fécondité; bien cultivées, couvertes de Villes opulentes & agréables, & surchargées, s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'une population nombreuse.

On ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse du Gouvernement de cette République: nulle part on ne voit plus de secret dans les délibérations, plus de vigueur dans les résolutions, plus de promptitude dans l'exécution. C'est à Berne que le Souverain Idéal de l'Etat est obéi & respecté des sujets mêmes qui partagent son autorité: c'est-là que la loi est inviolable & sacrée. On y connaît des factions qui combattent entr'elles pour le bien général & presque jamais de cabales. La fierté Romaine réside dans le Sé-

nat; l'urbanité est le partage des conversations: là l'opulence est sans faste, la noblesse sans orgueil, les débats sans aigreur, les prétentions sans haine. L'art de gouverner, les connaissances nécessaires aux intérêts de la patrie, sont la première étude de la jeunesse, & son occupation dans un âge mur. Dans cette République les mœurs y sont plus pures qu'austères, plus graves que libres, & la politique plus fine qu'en aucun pays de la Suisse. Tout Citoyen est modeste, économe: la frugalité regne sur sa table, la simplicité brille dans sa parure.

Berne, sans être vaste, est une assez belle Ville; ses rues sont larges, propres & bien percées: comme les dehors des maisons sont censés appartenir à l'Etat, on retrouve dans toutes les rues la même magnificence, les mêmes décorations & les mêmes alignemens. Une Académie; une nombreuse Bibliothèque, des Hôpitaux somptueux, des Greniers d'abondance, & un Arsenal vaste & bien fourni, sont les édifices publics les plus remarquables. La rivière d'Arr entoure la Ville dans sa plus grande circonférence: son lit lui sert de fossés, & les bords qui sont escarpés forment des remparts naturels.

La Religion Protestante est seule professée dans le Canton de Berne. Son Gouvernement est aristocratique. La plénitude de la Puissance réside dans un Conseil du Sénat, composé de deux cens membres au moins, & jamais plus de deux cens quatre-vingt-dix-neuf. C'est dans les assemblées

de ce Corps, qui se tiennent deux fois chaque semaine; que se décide tout ce qui a rapport à la guerre, à la paix; aux alliances & à la sûreté de l'intérieur & de l'extérieur de l'Etat: c'est ce Corps qui donne audience aux Ambassadeurs, qui fait ou abroge les loix.

Quelqu'illimité que soit le pouvoir des deux Cens, la Souveraineté cesse les trois derniers jours de la semaine Sainte, & fait place à seize Censeurs, Tribuns ou Commissaires tirés des douze compagnies d'Artisans, que les Bernois nomment Abbayes, dans lesquelles les familles patriciennes doivent être immatriculées. Ces seize Commissaires examinent la conduite de tous les membres de l'Etat, & jugent s'ils doivent être confirmés dans leur poste ou rejetés. Leur décision reste secrète jusqu'au Lundi de Pâques. Ce jour-là l'on s'assemble dans le vestibule de l'Hôtel de Ville, & le Chancelier nomme les Magistrats confirmés, qui un à un entrent dans la grande salle. Cet acte public, qui jadis a dû faire trembler les Sénateurs, n'est plus qu'une vaine cérémonie que l'usage a conservé.

Du Conseil des deux Cens, on extrait vingt-sept Sénateurs qui composent une Chambre, laquelle, excepté les Dimanches, siège tous les jours de la semaine. C'est précisément le Conseil du Prince: c'est lui qui résume les affaires & les rapporte au grand Conseil. Il a la plus grande partie de la nomination des charges & des emplois, tant civils que militaires. Il punit & récompense,

il inflige les peines, & connaît en dernier ressort de tous les crimes.

La première charge de Magistrature de la République est l'Avoyer régnañt. Il n'y avait originaiement qu'un seul Avoyer; mais l'autorité d'un seul Chef ayant paru exorbitante & dangereuse, on a imaginé pour la tempérer de lui joindre un Collégué, & de faire exercer cette suprême dignité alternativement entr'eux d'une année à l'autre. Chacun dans son année est Président-né d'un des principaux Conseils.

Après l'Avoyer viennent les quatre Bannerets, le Chancelier, le Grand Santhier, le Greffier en Chef, le Concierge de l'Hôtel de Ville, &c. Les Trésoriers &c.

C'est dans le Sénat que réside le pouvoir souverain, mais il confie des portions de son autorité à des Comités chargés de différens départemens. Le premier Comité est le Conseil étroit ou intime dépositaire de tous les secrets de l'Etat, c'est le Ministre du Prince: le second est la Chambre des Questeurs, c'est le Conseil des Finances, la Cour des Fiefs, le bureau du Contrôle des Comptes & de la direction des bâtimens: viennent ensuite le Conseil de guerre, la Chambre des Recrues pour les enrôlemens étrangers: la Chambre de la Réformation, uniquement occupée à réformer le luxe & à veiller au maintien des bonnes mœurs: la Chambre Consistoriale, qui connaît des crimes contre la religion: enfin plusieurs Comités pour la distri-

bution des aumônes, l'économie, le commerce, les manufactures, &c. On pourrait encore citer un grand nombre de bureaux qui divisent & subdivisent les différentes parties de l'administration publique, & il serait naturel de croire que tant de juges, tant de régisseurs attachent chaque année des sommes immenses au trésor de l'Etat: on se tromperait. Un assesseur des deux Cens, qui est le premier degré par où l'on monte à la Magistrature, n'a presque point de gages; un Sénateur ne retire de sa place que douze cens livres, le Trésorier, les Bannerets environ dix-huit cens chacun; & l'Avoyer même n'a pas plus de quatre mille livres de pension.

L'Etat militaire du Canton forme un corps de cinquante mille hommes d'infanterie, de deux régimens de dragons, & d'un parc d'artillerie nombreux & bien exercé. Chaque paysan Bernois est né soldat: il s'habille à ses dépens. Un mois de l'année il fait l'exercice & passe en revue. De distance en distance, il y a des signaux établis, où l'on fait la garde & où l'on allume des feux en tems de guerre, & ces feux allumés sur les plus hautes montagnes, se répondent les uns aux autres, & alors tout le Canton prend les armes. Le commerce est florissant dans cette partie de la Suisse, & l'agriculture, cette précieuse branche de l'industrie humaine, y est sur-tout en recommandation. Le Canton de Berne a le second rang dans l'association des Suisses.

VILLE sacrée. Les anciens consacraient autrefois à une Divinité un pays, une ville, ou quelque autre lieu; cette consécration faite par un décret solennel, rendait l'endroit sacré, & l'on ne pouvait sans crime violer cet asyle, lorsque les nations étrangères étaient convenues de le regarder comme inviolable: tout le territoire, ou une partie du territoire d'une ville était affecté à l'entretien du Temple de la Divinité & des Ministres qui le desservaient. Le Roi Séleucus Callinicus engagea les Rois, les nations, les villes, à reconnaître comme sacrée & inviolable la ville de Smyrne. Les habitans de Téos, à cause du culte particulier qu'ils rendaient à Bacchus, déclarèrent par un décret leur ville & son territoire sacrée & inviolable, & les Romains, les Éroliens, & les villes de l'isle de Crète, confirmèrent ce décret. On sait que Démétrius Soter, Roi de Syrie, déclara la ville de Jérusalem sacrée & inviolable, & son territoire exempt de tribut, ainsi qu'elle.

VILLES. (préservatifs superstitieux des) Les Payens étaient fort attachés à leurs *Palladium*. C'étaient de petites statues qu'ils révéraient extraordinairement, & qu'ils supposaient devoir les préserver des incendies. Le *Palladium* de Troye était fort célèbre: Apollonius de Thyane fit un grand nombre de préservatifs à Rome, à Thyane, à Byssance, à Antioche, & dans plusieurs autres villes, tantôt contre les cygognes, contre les scorpions, & les autres animaux incommodes ou veni-

meux, tantôt contre les débordemens des rivières, contre les vents fâcheux & les incendies. Plusieurs Savans ont prétendu qu'il n'y avait rien en cela que de très-naturel; mais quelle que soit la solidité de leurs raisons, il est certain qu'il entre de la superstition dans ces pratiques, lorsqu'on y pense un peu sérieusement, & l'on doit être persuadé que ceux qui composaient ces Talismans ne pensaient pas qu'ils dussent produire leurs effets par une cause physique & naturelle.

Que penser de ce nombre de gens qu'Apollonius fit monter à cheval, & qu'il fit promener par la Ville d'Antioche, lorsqu'il posa un Talisman, pour préserver cette cité des mouches, & de ces cris redoublés des cavaliers à chaque carrefour, qui prononçaient à haute voix, *que la Ville soit exempte de mouches*?

Grégoire de Tours fait mention des préservatifs qu'on trouva à Paris contre les rats, les loirs & les incendies, & il donne assez à entendre que la Ville avait été consacrée pour ce sujet, & que les rats & les loirs d'airain qu'on trouva en nettoyant la rivière, n'étaient que des signes de cette consécration superstitieuse.

Autrefois on faisait l'horoscope des Villes comme celle des hommes: plusieurs prétendus enchanteurs, comme Héphestion, Vertius, Valens, & quelques autres, firent celle de Constantinople, presqu'aussi-tôt qu'elle eut été bâtie & dédiée par Constantin. Si nous en croyons Zozime, lorsqu'il

qu'en 408, Alaric assiégeait Rome, Pompéianus, Préfet de Rome, les Sénateurs, & le Pape même (Innocent I.) à ce qu'on avance sans preuves, permirent à certains Mathématiciens Toscans d'employer les secrets des Aruspices pour mettre les Goths en fuite. Ils commencèrent leurs cérémonies, mais ils ne les acheverent pas, parce qu'ils voulurent renouveler les anciens sacrifices qu'on faisait au Capitole & à la porte de la Ville, & que le peuple n'y voulut pas assister, aimant mieux se délivrer d'Alaric, en lui donnant de grosses sommes.

Les cérémonies des Lupercales étaient regardées comme un préservatif certain contre les loups & la stérilité des femmes, qu'on crut dans la suite devoir procurer l'abondance dans les campagnes, bannir la peste, & les autres malheurs publics. On sait, & nous l'avons déjà remarqué, que des hommes à demi-nuds, couvrant seulement avec quelques morceaux de peaux de chevre, ce que la pudeur oblige de cacher, couraient dans les rues de Rome comme des fous, & avec des courroies frappaient sur le ventre des femmes grosses qu'ils rencontraient : on prétendait par-là préserver les brebis & les chèvres de la dent du loup, & procurer la fécondité aux femmes.

Les anciens croyaient aussi que les maux dont les habitans d'une Ville étaient menacés ou affligés, pouvaient se transporter ou sur une personne, ou sur un animal. C'est à quoi se rapporte l'action

de Curtius. C'est dans cette idée que lorsqu'à Marseille on s'apercevait de quelque commencement de peste, on nourrissait un pauvre des meilleurs alimens durant une année, & qu'après l'avoir promené par la Ville, en le chargeant à haute voix de toutes sortes de malédictions, on le chassait, afin que la peste & tous les maux sortissent avec lui.

Toutes les cérémonies du Paganisme ne sont que des imitations de celle du bouc émissaire, que le grand Prêtre des Hébreux envoyait dans le désert, après l'avoir chargé des péchés de tous les Israélites.

VIN. Les Romains recherchèrent tous les excellens vins connus de leur tems. Entre ceux de l'Italie, ils distinguaient particulièrement ceux de la Campanie, de Sétines, de Gurano, de Faustanum, d'Albe & de Sorrento. Les meilleurs vins grecs étaient ceux de Maronée, de Thase, de Cos, de Chio, de Lesbos, d'Icare, de Smyrne, &c. ils firent venir des vins d'Asie, de la Palestine, du Mont-Liban, & autres pays éloignés.

Mais entre tous ces vins, celui de la Campanie, aujourd'hui la terre de Labour, province du Royaume de Naples, passait pour le plus précieux. Le Falerne & le Massique venaient de vignobles plantés sur des collines tout autour de Mondragon, au pied duquel coule le Garigliano, autrefois nommé l'Iris.

Les Romains distinguaient leurs vins, en vins aqueux, & en vins spiritueux. Ils plaçaient leurs ton-

neaux pleins de vin aqueux dans des endroits exposés au nord, & mettaient au contraire les tonneaux pleins de vin spiritueux dans des endroits découverts exposés à la pluie, au soleil, & aux autres injures du tems. La premiere espece de ces vins se conservait deux ou trois ans dans ces endroits frais, & pour la conserver plus longtemps, il fallait transporter les tonneaux dans des lieux chauds. Les vins d'Asie étaient mis dans de grandes bouteilles, qu'on pendait au coin des cheminées, & ils acquéraient par l'évaporation & la fumée, la dureté du sel. Les vins d'Arcadie, au rapport d'Aristote, se séchaient tellement dans les outres, qu'on les en tirait par morceaux qu'il fallait faire fondre dans l'eau pour la boisson.

Pour faire le vin, les Romains mettaient dans une cuve de bois le moût qui coulait des grappes de raisin après qu'elles avaient été foulées. Dès que ce vin avait fermenté quelque tems, on en remplissait les tonneaux dans lesquels il continuait sa fermentation. Pour aider sa dépuracion, on y jettait du plâtre, de la craie, de la poussiere de marbre, du sel, de la résine, de la lie de nouveau vin, de l'eau salée, de la myrrhe, des herbes aromatiques, &c. selon l'usage des différens pays.

Ce vin ainsi préparé, restait dans les tonneaux jusqu'à l'année suivante, & quelquefois deux ou trois ans; ensuite on le soutirait dans de grandes jattes de terre vernissées en dedans de poix fondue.

Les Romains avaient deux sor-

tes de vaisseaux pour leurs vins, l'un se nommait amphore, l'autre cade. L'amphore était de forme quarrée ou cubique à deux anses, & contenait environ quatre-vingt pintes de liqueur; ce vaisseau se terminait en cou étroit qu'on bouchait avec de la poix & du plâtre. Le cade avait à peu près la figure d'une pomme de pin, & contenait le double de l'amphore. On plaçait ces vaisseaux dans une chambre haute de la maison exposée au midi. Petrone nous apprend qu'il y avait des vins de cent feuilles, & Pline nous dit qu'on en buvait presque de deux cens ans, qui par la vieillesse avaient acquis la consistance du miel.

Comme nous, les Romains frappaient leurs vins de glace, & ils aimaient sur-tout à y jeter de la neige, & à passer la liqueur par une espece de couloir d'argent, que le Jurisconsulte Paul appelle *colum vinarium*.

Horace dit, (l. i. épist. xv.)
 » Je veux du vin qui ait du corps
 » sans avoir rien de rude, qui cou-
 » lant dans mes veines, bannisse
 » les soucis de mon esprit, porte
 » dans mon cœur les plus riches
 » espérances, & mette sur ma
 » langue les graces de la paro-
 » le «.

VIN de la condamnation. On appellait ainsi, chez les Hébreux, une sorte de vin qu'on donnait aux criminels condamnés à mort.

VINALES. Les anciens Latins avaient deux sortes de fêtes de ce nom, pour obtenir une bonne vendange. La premiere avait été instituée à l'occasion de la guerre des Latins contre Mézence: pour

obtenir la victoire, le peuple voua à Jupiter une libation de tout le vin qu'on recueillerait cette année-là. Ces fêtes étaient célébrées avec éclat dans tout le Latium. Dans quelques endroits les Prêtres faisaient d'abord publiquement les vendanges ; le *Flamen dialis* la commençait avec plusieurs cérémonies , & il sacrifiait ensuite à Jupiter un agneau femelle , tandis que les vendangeurs continuaient le travail. Pendant le tems qui se passait depuis que la victime était découpée , jusqu'à celui où ce Prêtre posait les entrailles sur l'autel, le *Flamen* commençait à recueillir le vin , & il n'était pas permis de le goûter , que l'on n'eût auparavant fait des libations à Jupiter.

VINDÉMIALES. Fêtes que les anciens célébraient en l'honneur de Bacchus pendant la saison des vendanges. Durant cette solennité il y avait des jeux dans tous les carrefours & villages de la Grece , & un bouc était le prix qu'on disputait ; le principal exercice était de sauter sur des outres frottées d'huile. Chez les Romains, le plus grand amusement de ces fêtes , était de porter en procession la statue du Dieu du vin , & plein de sa liqueur , couronné de lierre & barbouillé de lie , de réciter des vers burlesques , de chanter des chansons licentieuses , & d'attacher à des pins des escarpolettes pour s'y balancer hommes & femmes.

VINDICTE , une des manières d'affranchir les esclaves chez les anciens Romains. Lorsque cette cérémonie se faisait devant un

Magistrat ; alors le Préteur , le Consul ou le Pro-Consul , prenait des mains d'un Licteur une petite baguette , nommée *vindicta* , & il en donnait deux ou trois coups sur la tête de l'esclave. On peut croire que le nom de *vindicta* que portait cette baguette , venait du nom de Vindicius ou Vindex que portait l'esclave qui découvrit aux Romains la conspiration des fils de Brutus , pour le rétablissement de Tarquin. (Voyez MANU-MISSION.)

VIOLENCE. Les Mythologues ont divinisé la Violence , ils la font fille du Stix & compagne inséparable de Jupiter. Pausanias nous apprend que conjointement avec la Nécessité, cette Déesse avait un temple dans la citadelle de Corinthe , mais il ajoute qu'il n'était permis à personne d'y entrer.

VIRAP. Virap & Itchmiazin , sont deux endroits de l'Arménie , où les dévots Chrétiens de ce Royaume vont faire des pèlerinages , parce que trois Saints distingués d'Arménie sont enterrés à Itchmiazin , & que Saint Saveriah a beaucoup souffert à Virap. Les Arméniens se préparent à ces pieux voyages pendant sept ans , & ils jeûnent quarante jours chaque année , sans préjudice des autres jeûnes ordonnés par l'Eglise Arménienne. A ces pèlerinages sont attachés des avantages essentiels , comme d'avoir l'esprit orné de talens extraordinaires , beaucoup d'agilité , d'excellentes dispositions à bien chanter , des amis sincères , & sur-tout une belle femme. Toutes ces faveurs sont

le prix d'un pèlerinage fait dans les regles , & ce qu'il y a de singulier , c'est que ces dévots Arméniens qui demandent au ciel ces biens si peu dignes d'un fidele , n'osent implorer leurs Saints pour en obtenir des richesses.

VIRBIUS. Nom que les Prêtres de Diane donnerent à Hipolyte après sa prétendue résurrection , fondée sur la fable qu'ils débitaient , que ce Prince avait été deux fois homme , *bis vir* , c'est-à-dire , deux fois vivant. Ceci n'est pas une des moindres fourberies des Prêtres des Payens. Diane , elle-même , disaient-ils , fut retirer Hipolyte des enfers ; pour ne point exciter la jalousie des autres ombres elle le couvrit d'un épais nuage , & afin de le soustraire au courroux de Jupiter , qui ne permet pas qu'un mortel descende dans les enfers , revoie jamais la lumiere , & pour le garantir des persécutions de sa marâtre ; elle changea tous les traits de son visage , & le transporta dans une forêt d'Italie , où il vécut ignoré sous la protection de la Nymphe Egérie. Ce fut sous le regne de Numa , que le culte d'Hipolyte , comme Divinité champêtre , commença à s'établir dans la forêt d'Aricie , où on lui éleva un temple , & cette fable que débiterent ses Prêtres , donna beaucoup de célébrité à cet endroit.

VIREMENT. Terme de banque en usage dans toutes les grandes villes de commerce. On appelle Virement de partie , le transport que l'on fait en paiement à un autre de ce qu'on a droit d'a-

voir par une lettre ou billet de change. On prétend que ce fut à Amsterdam que l'établissement des Viremens des parties se fit , en 1608 ou 1609 , & voici à quelle occasion. Une guerre de plus de cinquante ans , soutenue contre l'Espagne , donna lieu de craindre aux créanciers de la ville , qu'elle ne fût jamais en état d'acquitter les dettes qu'elle avait contractées pendant ces tems malheureux ; ils proposerent » qu'on leur fit un » capital de ce qui leur était dû , » & qu'on donnât à chacun d'eux » crédit du montant de sa créance » dans un livre de compte courant , qui serait tenu pour cet » effet à l'Hôtel-de-ville , avec » faculté de pouvoir assigner à » leurs créanciers particuliers ce » qu'ils pouvaient leur devoir ». Une proposition si avantageuse fut acceptée avec joie ; la ville devint caution envers les particuliers , non-seulement des anciennes dettes , mais encore des nouvelles qui pourraient s'y établir ; & actuellement il n'y a guères de Négocians dans la Hollande , & même de Commerçans étrangers qui trafiquent dans le Nord , qui ne soient , soit directement , soit indirectement intéressés dans ces viremens de parties.

VIRGINENSE. Divinité que les Romains invoquaient lorsqu'on déliait la ceinture d'une nouvelle épouse vierge. On portait la statue de Virginense ou Virginale , comme quelques-uns l'appellent , dans la chambre des nouveaux mariés , quand les Paranymphe en sortaient.

VIRGINIE. (*Voyez KIWSA.*)
VIRIPLACA.

VIRIPLACA, Déesse sortie du cerveau fécond des Mythologues Romains. Ils lui donnerent la difficile fonction d'entretenir la paix entre les personnes mariées, ou tout au moins de travailler à leur réconciliation, lorsqu'elles se seraient brouillées. Il était naturel qu'on ne donnât pas cette commission à Junon, Déesse qui cependant présidait aux mariages, mais qui avait toujours fait mauvais ménage avec le maître du tonnerre.

VISIR. (Grand) Premier Ministre de l'Empire des Turcs, & sur lequel tombe toute l'administration, car il est chargé des finances, des affaires étrangères, du soin de rendre la justice pour les affaires civiles & criminelles, du département de la guerre & du commandement des armées. Le Sultan installe le Grand Visir dans sa place, en lui remettant le sceau de l'Empire, sur lequel est gravé son nom. Avec ce sceau le suprême Ministre expédie tous les ordres, sans être obligé de prendre l'avis de personne, & sans qu'on puisse lui demander compte de sa conduite. Son palais est continuellement ouvert à tous ceux qui ont quelques plaintes à faire; mais il ne peut punir les soldats sans la participation de leurs Chefs. Un faste étonnant l'accompagne lorsqu'il paraît en public; son turban est orné de deux aigrettes de pierres, le harnois de son cheval est semé de rubis & de turquoises, & la housse est brodée d'or & de perles; il se fait précéder par trois queues de cheval, terminées chacune par une pomme

Tome IV.

dorée. Avant de se rendre à l'armée, le Grand Seigneur détache une aigrette de son turban, & la lui présente à la tête des troupes, pour placer sur le sien: ce n'est qu'à cette marque qu'il est reconnu pour général. Il nomme à toutes les charges de l'Empire, excepté à celles de judicature; ses appointemens n'excèdent pas quarante mille écus, mais les présents qu'il reçoit lui forment un revenu immense; ses vrais ennemis sont dans le sérail, & c'est de là que partent ordinairement les coups qui lui arrachent la faveur de son maître, ses richesses, & presque toujours la vie. Il n'y a peut-être point dans le monde de poste plus honorable, plus despotique, & en même-tems plus dangereux que celui de Grand Visir; il faut s'y tenir en garde contre son Maître, contre les Sultanes, contre les esclaves favoris, contre les troupes & contre le peuple.

Le mot *Vazir*, que nous prononçons ordinairement *Visir*, signifie en Arabe un porte-faix, & par métaphore, celui qui porte le poids & la charge du gouvernement, un Ministre. Il en est de même du mot *Bajulus*, qui en latin signifie un porte-faix, & dont nous avons fait le nom de Bailly, qui est un Juge.

VISIRS du banc, ou *Visirs* du Conseil. Ce sont des personnages éclairés, sages & qui connaissent les loix, toujours appelés au Divan, mais qui ne donnent leurs voix que lorsqu'ils en sont requis par le Grand Visir. Ils sont quelquefois admis dans le Conseil se-

L I

cret du Cabinet , quand il est question d'affaires importantes. Leurs appointemens ne sont que de deux mille écus par année, & c'est à eux que le Grand Visir renvoie la décision des procès de peu de conséquence. Ordinairement ils écrivent le nom du Grand Seigneur au haut de ses Ordonnances, & alors le Monarque fait apposer son sceau au-dessous, pour les autoriser.

VISITATION. Fête instituée en mémoire de la visite que la Sainte Vierge rendit à Sainte Elisabeth, & qui a été établie par Saint Bonaventure, Général de l'Ordre de Saint François en 1263, pour toutes les Eglises de son Ordre. Le Pape Urbain IV en 1379, étendit cette fête à toute l'Eglise, mais sa Bulle ne fut publiée que l'année suivante par son successeur Boniface IX, elle se célèbre le 2 de Juillet.

VISITE de Diocèse. On trouve dans un Capitulaire qui porte le nom de Toulouse, & qui est du regne de Charles le Chauve :
 » Quand l'Evêque sera arrivé dans
 » une Paroisse, les quatre Curés
 » les plus voisins s'y rendront avec
 » leurs Paroissiens, & chacun des
 » Curés donnera à l'Evêque dix
 » pains, un demi-muid de vin,
 » (*modius vini*, le muid contenant seize septiers) un jeu-
 » ne cochon de quatre deniers,
 » deux poulets, dix œufs, & un
 » boisseau de grains pour les che-
 » vaux. Le Curé chez qui loge
 » l'Evêque donnera la même cho-
 » se, & l'on n'exigera de lui rien
 » de plus, si ce n'est le bois & les

» ustensiles nécessaires pour pré-
 » parer le manger.

» Tous les ans les Evêques re-
 » cevront de chaque Prêtre un
 » boisseau de froment, un boi-
 » sceau d'orge, un muid de vin,
 » un jeune cochon, & pourront,
 » s'ils le veulent, recevoir pour
 » toutes ces redevances, deux
 » sols en deniers.

Les Evêques de leur côté étaient tenus de loger le Roi, avec toute sa suite, lorsqu'il voyageait; quelques-uns lui payaient une somme d'argent: d'autres, comme Seigneurs temporels, fournissaient des soldats armés, & souvent ils étaient obligés de les conduire eux mêmes.

VISITES Chinoises. L'usage à la Chine est de se rendre visite le jour de la naissance, au commencement de la nouvelle année, aux fêtes, à la naissance d'un fils, à l'occasion d'un mariage, d'une dignité, d'un voyage, d'une mort, &c. Ces Visites sont indispensables pour toute la nation, & dans ces occasions, l'inférieur offre toujours quelques présens à son supérieur. Elles doivent se faire avant le dîner, ou du moins celui qui la fait doit s'être abstenu de vin; il est cependant respectueux de rendre l'après midi la visite que l'on a reçue le matin, ou tout au moins l'un des trois jours suivans. Il y a un rituel qui marque le nombre des pas, celui des révérences, les génuflexions, les places, les gestes muets, & autres cérémonies qui doivent tenir ce peuple poli dans une gêne continuelle.

VISTNOU. C'est le nom que

les Bramines donnent à un des trois grands Dieux de la première classe, qui sont l'objet du culte des peuples de l'Indoustan. (*Voy. WISTNOU.*)

VITRES. L'usage des Vitres est de beaucoup postérieur à la découverte du verre. Les Romains fermaient avec des pierres transparentes les ouvertures par lesquelles ils recevaient le jour. Ce fut vers le tems de Théodose le Grand qu'on commença à se servir de Vitres; les premières que l'on employa, étaient petites, rondes & liées avec des morceaux de plomb : ensuite on trouva le secret de les colorier.

VITULA. Nom que les Romains donnaient à la Divinité qu'ils prétendaient présider à la réjouissance. Un peuple qui avait élevé des autels à la fièvre & à la pâleur, pouvait bien personnifier & désirer la réjouissance.

VITZILIPUTZLI. Idole des Mexiquains que ces peuples adoraient, & que vraisemblablement ils regardaient comme l'Etre suprême & le Dieu de la guerre. Dans les premiers tems le Mexique était habité par des sauvages. Un autre peuple, sous la conduite de son Capitaine Mexi, vint s'établir dans ces terres. Vitziliputzli, Dieu de la nation, lui en avait promis la conquête. Il conduisait ces aventuriers; quatre Prêtres recevaient les oracles, & le portaient dans un coffre fait de roseaux. Lui-même avait prescrit le culte par lequel il voulait être honoré; on ne campait & l'on ne se mettait en marche qu'après avoir consulté l'idole.

A chaque pause, on laissait les vieillards & les infirmes pour former des colonies. Un jour que quelques-uns de ces derniers se baignaient, Vitziliputzli ordonna aux autres de leur voler leurs hardes & de partir. Les délaissés furent si sensibles à cet outrage, qu'ils changèrent leurs mœurs & leur langage, & devinrent les plus cruels ennemis de leurs compatriotes. Lorsqu'on fut arrivé à la terre promise par le Dieu, il apparut en songe à un des Prêtres, & ordonna de s'établir dans un endroit du lac où l'on trouverait un aigle perché sur un figuier qui aurait sa racine dans un rocher. Le Prêtre fit son rapport au peuple; on chercha le signe indiqué, & l'on trouva le figuier qui croissait dans un rocher, sur lequel se reposait un aigle qui tenait un oiseau dans ses griffes. Ce fut dans cet endroit que l'on bâtit la ville de Mexique. Combien dans ce récit ne trouve-t-on pas de rapports frappans avec l'entrée des Israélites dans le pays de Chanaan?

L'idole de Vitziliputzli était de bois, taillée en forme humaine assise sur une boule d'azur, posée sur un brancard, de chaque coin duquel sortait un serpent de bois; elle avait le front azuré, & par-dessus le nez une bande de la même couleur, qui s'étendait d'une oreille à l'autre. Sa tête était couronnée de plumes, dont les pointes étaient dorées. Elle tenait dans la main droite une rondache blanche, avec cinq figures de pommes de pin disposées en croix, & au sommet une

forte de cimier d'or , accompagné de quatre flèches , que les Mexiquains supposaient tombées du ciel. Dans la main droite elle portait un serpent azuré , & avait au bas un bouclier couvert de plumes blanches. Tous ces ornemens étaient mystérieux. Ce Dieu était tout couvert de perles & de pierres précieuses.

VITZILIPUTZLI. (fête en l'honneur de) Les Mexiquains célébraient cette fête toutes les années au mois de Mai. Quelques jours auparavant deux jeunes filles , consacrées au service du Temple , pétrissaient de la farine de maïs avec du miel , & en composaient une grande idole , en présence des Seigneurs de la Cour & de la principale Noblesse. On parait ensuite cette idole , & on la plaçait dans un fauteuil bleu , posé sur un brancard. Le jour de la fête , aussi-tôt qu'on apercevait les premiers rayons du soleil , toutes les jeunes filles , couronnées de Maïs , avec des robes blanches , des brasserelets de maïs , les bras couverts de plumes rouges , & les joues chargées de vermillon , se rendaient au Temple ; & comme sœurs du Dieu ce jour-là , elles en portaient l'idole jusque dans la cour. De jeunes hommes la recevaient de leurs mains , & la plaçaient au pied des grands degrés , où le peuple se prosternait devant elle , en se mettant un peu de terre sur la tête. On parait en procession , on s'arrêtait à trois endroits différens , & la course entière ne devait durer que quatre heures : de retour , l'idole était élevée par certaines

pouliches au sommet du Temple , & les adorations du peuple recommençaient ; ensuite on l'enfermait dans une cassette , avec des fleurs & des parfums. Pendant ce tems-là les jeunes filles apportaient des morceaux de la même pâte , dont elles avaient composé l'idole , figurés en os , qu'elles appelaient la chair de Vitziliputzli. Ces morceaux , bénis par les Prêtres , étaient distribués à tout le monde sans distinction , & l'on en envoyait aux malades. Chacun recevait ces morceaux avec l'apparence de la plus grande dévotion , & croyait avoir mangé la chair de son Dieu. C'est sur le récit du Pere d'Acosta que nous avons osé détailler cette fête , dont les cérémonies sont une imitation éloignée du plus saint de nos Sacremens. Pendant cette solennité , on immolait beaucoup de victimes ; il y avait des danses , des chants , & d'autres cérémonies : il fallait se préparer par un grand jeûne.

VIVE DIEU. Cri de guerre , ou mot du guer dans la fameuse bataille d'Ivry , gagnée par notre immortel Henri IV. Voici ce que raconte Etienne Pasquier : » Le » Roi voyant lors ses affaires en » mauvais termes , commença en » peu de paroles à exhorter les » siens , & quelques-uns faisant » contenance de fuir : Tournez » le visage , leur dit-il , afin que » si vous ne voulez pas combattre , pour le moins ne voyez » mourir. Sur cette parole lui & » les siens , ayant un Vive-Dieu » dans la bouche pour mot du » guer , il broche son cheval des

« espérons, & entre dans la même avec telle générosité, que
 « les ennemis ne fissent plus que
 « conseiller. »

VIVIERS. Il n'est pas possible de lire sans étonnement jusqu'à quel point de magnificence les Romains portèrent la construction de leurs Viviers, lorsqu'ils eurent fait du poisson le principal luxe de leurs tables. Un passage de Cicéron nous en instruit :
 « Croyez-vous, dit l'Orateur Romain, qu'aujourd'hui nos grands
 « mettent tout leur bonheur &
 « toute leur gloire à avoir de
 « vieux barbeaux qui viennent
 « manger dans la main ; croyez-
 « vous que les affaires de l'Etat
 « soient celles dont ils se sou-
 «cient ? »

VŒU. C'est en général toute promesse que l'on fait à Dieu. Pour faire un Vœu, il faut être en âge de raison parfaite, & pouvoir disposer de la chose que l'on voue. Une femme ne peut vouer sans le consentement de son mari, ni un enfant sans le consentement de ses père & mère. Le Vœu solennel de Religion dispense de tous les Vœux qu'on aurait pu précédemment faire. Le Pape s'est réservé le droit de dispenser de certains Vœux.

Les Payens faisaient beaucoup de Vœux conditionnels, c'est-à-dire, qu'ils s'engageaient avec telle Divinité de faire une chose qu'ils supposaient lui être agréable, sous la condition d'en obtenir une telle faveur. Romulus promet à Jupiter de lui bâtir un Temple, s'il lui donne la victoire sur les Sabins. Idoménée

s'engage envers Neptune de lui sacrifier le premier de ses sujets qui s'offrira à ses yeux, s'il se sauve du naufrage dont il est menacé. Peut-être trouverions-nous beaucoup de Chrétiens qui osent ainsi composer avec leur Créateur ?

Les Romains faisaient souvent des Vœux, & offraient des sacrifices pour la prospérité de l'Etat. Sous leurs Empereurs ils redoublèrent les Vœux, pour la conservation du Prince qu'ils auraient voulu élever. Il y avait des circonstances dans la vie qui ne pouvaient être le motif d'un Vœu chez les Juifs & chez les Grecs.

Vœu du Printemps sacré. C'était celui par lequel on consacrait aux Dieux tout ce qui naîtrait depuis le premier de Mars jusqu'au premier de Mai. Il était nécessaire de spécifier exactement ce qu'on promettoit : cette sorte de Vœu était nommée en Latin *Ver sacrum*, & l'on ne trouve point si, chez les Romains, ce Vœu renfermait le fruit des Femmes, c'est-à-dire les enfans. Strabon nous apprend que quelques Peuples d'Italie pratiquaient ce Vœu lorsqu'ils se trouvaient dans quelque danger éminent, & qu'alors les enfans y étaient compris. Ils les élevaient jusqu'à l'âge d'adolescence ; puis vers ce temps, les couvrant d'un voile, ils les conduisaient au-delà des bornes de l'Etat, afin qu'ils fussent habiter une terre étrangère. Quel Vœu ! quelle horrible superstition !

VOIE lactée. Les Mythologues ont bien voulu donner une origine céleste à cet amas d'Etoiles qui

éclairaient cette partie du Ciel qu'ils nomment la Voie lactée. Ils disent que Junon, qui persécuta si longtemps Hercule, voulut cependant bien, à la prière de Pallas, s'adoucir en sa faveur & lui donner le sein. Comme cet enfant étoit déjà robuste, il lui pressa si rudement le bout de la mammelle, qu'elle n'en put supporter la douleur, & retira sa mammelle avec force, & laissa tomber quelques gouttes de son lait, qui blanchirent ce cercle que les Latins appelaient, *Orbis lacteus*.

VOILE. Les anciens Romains priaient leurs Dieux la tête couverte : les Sacrificateurs immolaient les Victimes la tête voilée, excepté ceux qui sacrifioient à l'Honneur & à Saturne, ou ceux qui priaient devant le grand autel d'Hercule. On attribue à Enée l'usage de faire le Service Divin avec un Voile sur la tête. Les Mages couvraient leur tête d'un Voile, dans la crainte que leur haleine ne souillât le feu sacré. Les Prêtres des Juifs se couvraient aussi la tête d'une Tiare. Le Patriarche des Nestoriens officie la tête couverte, ainsi que celui d'Alexandrie, les Moines de Saint-Antoine, les Cophtes, les Abyssins & les Syriens Maronites. Dans la primitive Eglise, saint Paul déclara que les hommes prieraient la tête découverte, & que les femmes seraient voilées : il fut permis aux filles de paraître à l'Eglise sans Voile.

VOL. A Lacédémone le Vol étoit permis, & l'on ne punissoit que la mal-adresse du voleur, lorsqu'il se laissait prendre : mais que

pouvoit-on prendre dans une République où la sévérité des loix, & la frugalité avaient rendu inutile les matieres d'or & d'argent. Les Scythes, au contraire, regardaient le Vol comme le plus grand des crimes : leurs richesses étoient leurs troupeaux, & leurs troupeaux erraient çà & là dans les plaines ; il étoit facile de les prendre : leur horreur pour le Vol étoit bien pardonnable. Chez les Hébreux un voleur étoit puni par la restitution plus ou moins considérable de la chose volée : pour un bœuf, il en donnait cinq ; pour une chèvre ou une brebis, il en rendait quatre. Si l'on trouvoit encore le Vol chez le fripon, la loi ne prononçait que la restitution du double ; mais s'il n'avoit pas de quoi restituer, on pouvoit le vendre ou le réduire en esclavage. La peine de mort étoit portée contre celui qui enlevait un homme libre, pour en faire un esclave. On pouvoit tuer un voleur de nuit, s'il étoit surpris. Dans le jour, il falloit le poursuivre devant les Juges.

VOL du Chapon ou Coq. Suivant la loi des Successions par saint Louis, les Roturiers partagent également l'héritage de leurs pères, » on n'en excepte que ceux » qui sont nés trente-neuf semaines après la mort du Mari. Si la » Mere a mis dans la famille un » fief franc ou noble, l'aîné obligé de garantir ses freres en partage, est avantagé du Château » ou principal Manoir, avec une » certaine étendue de terre à l'entour. « Voilà ce qu'on appelloit autrefois le Coq, & ce qu'on nom-

me actuellement le Vol du Chapon.

VOLUPIE. Déesse de la Volupté, & celle qui particulièrement en procurait aux hommes, qu'Apulée fait fille de l'Amour & de Psyché, & que les Romains ne firent pas difficulté de diviniser. Elle avait un petit Temple dans Rome, & sur son autel on voyait sa Statue à côté de celle de la Déesse du Silence. On la représentait sous la figure d'une jeune fille mignardement ajustée, le teint blême, assise sur un trône & foulant à ses pieds la Vertu.

VOLUPTE. Dans le quatrième siècle de l'Eglise un hérésiarque, nommé Jovinian, osa soutenir que la Religion & la Volupté n'étaient point incompatibles, & il colora cet étrange paradoxe de spécieux prétextes, en cherchant à dégager la Volupté de ce qu'elle a de plus grossier, & en réduisant toutes les pratiques de religion à de simples actes de charité. Ce dangereux système séduisit quelques Prêtres & des Vierges consacrées à Dieu; ce qui engagea saint Jérôme à s'élever contre Jovinian, & il remporta sur lui une victoire complète. « Vous croyez, lui dit-il, avoir persuadé ceux qui marchent sur vos traces, dé-
 » trompez-vous, ils étaient déjà
 » persuadés par les penchans de
 » leur cœur. »

VOMITIF. Tous les Historiens nous attestent jusqu'à quel point de somptuosité les Romains portaient le luxe de la table; mais ce qui doit le plus révolter, c'est l'usage qu'ils firent des Vomitifs dans les derniers tems de la Républi-

que. Sénèque nous apprend que ces voluptueux conquérans prenaient des Vomitifs avant & après leurs repas, non-seulement pour conserver leur santé, mais par luxure. Le premier, dit-il, ils l'avaient pour manger avec plus d'appétit; & ils mangeaient ensuite pour mieux prendre leur Vomitif. Le second destiné à prévenir tout accident qui pouvait provenir de la réplétion. Le glouton Vitellius faisait un usage constant des Vomitifs, & par cet affreux moyen il conserva sa santé, & fit périr ses camarades de débauches qui n'avaient pas pris les mêmes précautions. César étant venu voir Cicéron, pendant la Fête des Saturnales, se fit frotter, parfumer & prit un Vomitif avant de se mettre à table.

VOTATION. C'est l'action de donner sa voix dans une élection quelconque. Ce mot est sur-tout en usage à Malthe, lors de l'élection d'un Grand-Maître, à cause de l'exactitude qu'on y apporte. Pour être un des trois Electeurs, il est nécessaire que tous ceux qui ont droit de suffrages donnent leur Bulletin; & si le nombre des Bulletins n'égalait pas celui des Votans, on les brûlerait tous, & il faudrait recommencer le Scrutin. Pour qu'un Chevalier soit légitimement Electeur, il faut qu'il réunisse au moins le quart des voix en sa faveur.

VOTIFS. (jeux) On appelait de ce nom ceux auxquels on s'engageait par quelque vœu. Il y en avait de deux sortes: les premiers étaient ceux que le cri public pro-

mettait dans les grandes calamités ou au fort d'un combat ; les autres étaient la suite du vœu d'un particulier, qui les faisait représenter à ses dépens.

VOÛTE. (Cérémonie du Chana de la) Les Officiers du Seigneur de Saint-Ilpize en Auvergne, étaient autrefois dans l'usage, tous les ans, d'aller le 2 de Janvier, jour de la Foire, appelée de Saint-Ouzials (Saint Odile) de la ville de Saint-Ilpize au Bourg de la Voûte, avec des armes, précédés de Jongleurs, de Ménestriers, des Sergens du Seigneur, qui avaient leurs épées ceintes en bâton, & d'un Valet portant un pot vuide, appelé *Châne* ou *Chana* en vulgaire, contenant seize à dix-sept pintes de vin ; mesure de Paris. Dans cet équipage ils arrivaient au Bourg du Pont de la Voûte, où ils trouvaient les habitans du Mas des Traverses, qui venaient tous les ans payer leur devoir en cet endroit, & qui remplissaient de vin la *Châne* ou Pot. Ensuite la bande passait le Pont & entraient dans le Bourg, où elle se promenait jusqu'à ce qu'on lui offrit une maison convenable, à son choix, pour aller boire ce vin ; après ces gens s'en retournaient comme ils étaient venus. L'an 1377, le Seigneur de Saint-Ilpize envoya à l'ordinaire ses Officiers pour faire la cérémonie de la *Châne*. Le Prieur de la Voûte, Ordre de Cluny, ordonna à son Bailli de troubler les gens du Seigneur de Saint-Ilpize, & la troupe fut dispersée & exposée à mille avanies. On présenta plusieurs requêtes à ce sujet, on poursuivit le Prieur de

la Voûte, ses Officiers & les Religieux, & ils furent condamnés à l'amende. En 1291, Beraud Dauphin, Seigneur de Saint-Ilpize, défendit à ses Officiers de continuer ce droit, sous le prétexte des juremens, blasphèmes, inconvéniens qui en résulteraient pour la Foire & pour les Moines, qui, de leur côté, le dédommageraient amplement, en changeant ce droit pour une Messe solennelle & conventuelle le 2 de Janvier, une autre du Saint-Esprit le 3 du même mois, & douze Messes des Morts le 2 de chaque mois tous les ans à perpétuité ; où les parens, les amis & les successeurs de ce Seigneur ont droit, comme bien-faiteurs anciens & nouveaux de ce Monastère : ce qui leur est infiniment plus avantageux que de percevoir deux sols de rente que l'on portait dans les Comptes, qui faisait alors la valeur de seize à dix-sept pintes de vin du pays, & qu'on n'y trouve plus depuis cette année-là.

VOYAGEURS. Lorsque les Anciens se mettaient en voyage, ils adressaient leurs prières aux Dieux tutélaires de l'endroit d'où ils partaient ; ils en avaient d'autres pour les Divinités qu'ils trouvaient dans leur route, & d'autres enfin pour les Dieux du lieu où se terminait leur voyage. Mercure était le Dieu protecteur des Voyageurs, Castor & Pollux protégeaient la navigation. Les Crétois dans leurs repas publics avaient une table pour les Voyageurs. Un Officier du Roi de Perse n'avait d'autre fonction que celle de faire bien traiter les Hôtes qui se présentaient. Un

Voyageur portait toujours sur lui quelque image ou statue d'une Divinité favorite. Et à son retour, il ne manquait pas d'offrir un sacrifice d'action de grace, de s'acquitter des vœux qu'il pouvait avoir faits pendant le voyage, & de présenter à quelque Dieu les habits qu'il avait portés.

VUE. (Seconde) Propriété extraordinaire que l'on attribue à plusieurs habitans des îles occidentales de l'Ecosse. Ce fait paraît attesté par un si grand nombre d'auteurs dignes de foi ; que malgré le merveilleux qui s'y trouve, il est bien difficile de révoquer la chose en doute, cependant il faut prendre ce parti. M. Martin, auteur de l'Histoire Naturelle de ces îles, est le plus moderne des auteurs qui font mention de cette singularité.

» La seconde Vue est une faculté de voir les choses qui arrivent, ou qui se font en des lieux fort éloignés de celui où elles sont aperçues. Elles se présentent à l'imagination comme si elles étaient devant les yeux & actuellement visibles.

» Ainsi un homme mourant, ou sur le point de mourir, quoiqu'il n'ait jamais été vu par la personne qui est douée de la seconde Vue, son image ne laissera pas de lui apparaître distinctement sous sa forme naturelle, avec son drap mortuaire & tout l'équipage de ses funérailles : après quoi la personne qui a apparu, meurt inmanquablement.

» Le don de la seconde Vue n'est point une qualité héréditaire ; la personne qui en est

» douée, ne peut l'exercer à volonté ; elle ne saurait l'empêcher, ni la communiquer à une autre, mais elle lui vient involontairement & s'exerce sur elle arbitrairement ; souvent elle y cause un grand trouble & une grande frayeur, particulièrement dans les jeunes gens qui ont cette propriété.

» Il y a un grand nombre de circonstances qui accompagnent ces visions, par l'observation desquelles on connaît les circonstances particulières, telles que celles du tems, du lieu, &c. de la mort de la personne qui a apparu.

» La méthode d'en juger & de les interpréter, est devenue une espèce d'art, qui est très différente suivant les différentes personnes.

» La seconde Vue est regardée ici comme une tache, ou comme une chose honteuse, de sorte que personne n'ose publiquement faire semblant d'en être doué : un grand nombre le cachent & le dissimulent.

Cette seconde Vue peut être mise au rang des pressentimens qui se rencontrent quelquefois avec les événemens, & qui n'en sont jamais des effets physiques.

VULCAIN, fils de Jupiter & de Junon. Nous n'entrerons pas dans le détail des aventures que la fable prête à ce Dieu forgeron, que son père avec un coup de pied précipita du ciel dans l'île de Lemnos. On fait que les Mythologues lui font épouser Vénus, de la sagesse de laquelle il n'eut

pas lieu de se louer. L'histoire fait mention de quatre Vulcains, le premier fils du Ciel, le second du Nil, le troisieme de Jupiter & de Junon, & le quatrieme de Ménalius; c'est ce dernier qui habitait les îles Vulcanies. Le Vulcain du Nil fut Roi d'Egypte, & l'invention du feu lui procura la royauté. Le fils de Jupiter & de Junon est le premier auteur, dit Diodore de Sicile, des ouvrages de fer, d'airain, d'or & d'argent, & de toute matiere fusible, & il enseigna tous les usages que les ouvriers & les autres hommes peuvent faire du feu. C'est sur le compte de ce Vulcain que les Grecs mirent tous les ouvrages qui passaient pour des chefs-d'œuvres dans l'art de forger.

Vulcain avait à Memphis un temple célèbre que les Rois d'Egypte se firent un devoir d'entretenir, il en eut aussi plusieurs à Rome. Lorsqu'on lui offrait des sacrifices, on avait coutume de faire consumer par le feu toute la victime, en sorte que c'était un véritable holocauste. (Voyez HOLOCAUSTE.) Les chiens étaient destinés à la garde de ses temples, & le lion lui était consacré. Dans les fêtes que l'on célébrait en son honneur, on courait avec des torches allumées, qu'il fallait porter sans les éteindre, jusqu'au but marqué: il paraît que Vulcain est le même que Tubalcain, que la fable a défigurée.

VULGATE. Texte latin de la Bible, que le Concile de Trente a déclaré authentique, & préférable aux autres versions latines: voici ses termes, »Le Saint Concile

» considérant que l'Eglise de Dieu
» ne tirerait pas un petit avan-
» tage, si de plusieurs versions
» latines que l'on voit aujourd'hui,
» on savait quelle est celle qui
» doit passer pour authentique,
» ordonne & déclare qu'on doit
» tenir pour authentique l'ancien-
» ne & commune édition qui a
» été approuvée dans l'Eglise par
» un long usage de tant de siècles,
» qu'elle doit être reconnue pour
» authentique dans les leçons pu-
» bliques, dans les disputes, dans
» les prédications, dans les expli-
» cations théologiques, & veut
» que nul ne soit si osé, que de
» la rejeter sous quelque prétexte
» que ce soit «.

C'est l'ancienne version latine, appelée italique, & faite sur le texte grec, réformée & corrigée par Saint Jérôme.

VULTURIUS. Surnom que Connon. (narrar. xxxv.) donne à Apollon, & voici à quel sujet.

Deux Bergers qui conduisaient paître leurs troupeaux sur le mont Lycius, près d'Ephèse, aperçurent un essain d'abeilles qui sortait d'une caverne très profonde. Aussi-tôt l'un d'eux imagine de se placer dans un grand mannequin, & à l'aide d'une corde, de se faire descendre dans la caverne par son camarade. En effet il y trouva le miel qu'il cherchait, mais en même-tems il y rencontra un trésor qu'il ne présumait pas devoir s'y rencontrer. Il en remplit jusqu'à trois fois son mannequin que l'autre tirait & vidait à mesure. Le trésor épuisé, il cria à son camarade qu'il allait se remettre dans le mannequin, & qu'il eût à bien

tenir la corde ; mais dans ce moment il lui vint à l'esprit que le Berger pourrait , afin de jouir seul du trésor , lui jouer quelque mauvais tour ; pour s'en éclaircir , il chargea le panier de grosses pierres : sa réflexion lui sauva la vie ; l'autre Berger tira le panier jusqu'à la hauteur à peu près de l'ouverture , & ne pouvant douter que son camarade ne fût dedans , il lâcha la corde , & laissa ainsi retomber le panier au fond du précipice. Satisfait de s'être débarassé d'un homme avec lequel il devait nécessairement partager le trésor , il fut l'enfouir dans un endroit de la montagne , & publia que son camarade avait quitté le pays. Pendant ce tems l'autre Berger se désespérait , & il était sur le point de périr de faim , lorsque s'étant endormi , il crut voir en songe Apollon qui lui disait de prendre une pierre aigüe , de s'en déchiqueter le corps & de demeurer tout étendu , ce

qu'il fit à son réveil. Des vautours attirés par l'odeur du sang , fondirent sur lui comme sur leur proie , & l'enleverent dehors avec leur bec & leurs ongles. Il est à supposer que porté dans le vallon prochain , il fut effrayer ses conducteurs carnassiers , puisque l'historien dit qu'il se rendit aussi-tôt devant le Juge , & accusa non-seulement son camarade de l'avoir volé , mais même d'avoir eu le barbare dessein de lui ôter la vie. On cherche le malfaiteur , on le trouve , & il est condamné à subir la peine que mérite son action inique. On découvre le trésor & il est consacré , moitié à Apollon & à Diane , & l'autre moitié à l'honnête Berger , qui par ce moyen devenu riche , érige un autel à Apollon. Ce fut en mémoire de cet événement extraordinaire que le surnom de *Vulturius* fut donné au Dieu du jour. Il est aisé de tirer la morale de ce conte fabuleux.



W

WADAS, reste des anciens sauvages, qui habitaient l'isle de Ceylan, avant que ce pays fût conquis par les peuples du Continent. Ces hommes malheureux se sont réfugiés dans les endroits les plus inaccessibles de l'isle, où ils vivent sans loix & sans maîtres, se nourrissent du produit de leur chasse & de leur pêche, & ne cessent de faire des courses dans les contrées, d'où ils ont été chassés par les usurpateurs. Ils sont noirs, quelques-uns d'entr'eux commencent à se civiliser, & pour prouver l'envie qu'ils ont de vivre en bonne intelligence avec leurs voisins, ils sont convenus de leur payer un léger tribut.

WADD. C'est le nom d'une Divinité adorée par quelques Tribus d'Arabes idolâtres, elle était représentée sous la figure d'un homme, & vraisemblablement c'était le symbole du Ciel.

WAGRIENS. Anciens habitants du Holstein. La polygamie était en usage chez ce peuple, & chacun prenait autant de femmes qu'il en pouvait nourrir. Les Wagriens reconnaissaient un Dieu qui gouvernait le ciel, mais qui avait confié le gouvernement de la terre à une Divinité subalterne; Swantowid avait un temple fameux dans l'isle de Rugen. Il était représenté en habit court, avec quatre visages, un arc dans la main gauche, un cornet rempli de vin dans la droite, & un énorme sa-

bre au côté; il avait auprès de lui une selle & une bride d'une grosseur démesurée. Cette idole rendait des oracles par la bouche de ses Prêtres. Prowe ou Prono était un autre Dieu des Wagriens, & il avait autour de lui près de mille idoles. Radegart, autre Divinité, portait sur la poitrine un bouclier sur lequel était figurée la tête d'un taureau. La Déesse Siwa ou Siba était représentée nue, elle tenait dans sa main droite une pomme, & dans la gauche une grappe de raisin. Outre ces Divinités, ils adoraient un Dieu bienfaisant & un Dieu malfaisant, révéraient les serpens & les rivières, & entretenaient perpétuellement un feu qu'ils regardaient comme sacré. Le principal sacrifice de l'année était offert à Swantowid: on lui immolait un taureau, & le Prêtre ayant consulté le cornet rempli de vin, annonçait au peuple l'abondance ou la stérilité de l'année suivante. Le vin était répandu aux pieds de l'idole & on remplissait de nouveau le cornet, après avoir présenté au Dieu un gâteau fait de fleur de farine & de miel. Swantowid recevait la troisième partie du butin qu'on faisait sur l'ennemi, & on lui sacrifiait quelquefois des prisonniers Chrétiens. Alors on les mettait à cheval tout habillés, on attachait les pieds de l'animal à quatre poteaux, autour desquels on plaçait des matières combustibles, on y

mettait le feu & l'on brûlait ainsi l'homme & le cheval tout vivans. Lorsqu'ils étaient prêts d'entreprendre une guerre, ils sacrifiaient un cheval blanc à ce Dieu. On plantait six javelots devant la porte du temple: le Prêtre amenait le cheval, il lui faisait franchir les dards; s'il avançait le pied droit le premier, c'était une preuve de la victoire que la nation devait remporter, mais on abandonnait l'entreprise, s'il partait du pied gauche.

WALON, ancien langage gaulois que parlaient les anciens habitans des Pays-bas Français & Autrichiens, tels que ceux des provinces d'Artois, de Hainaut, de Namur, de Luxembourg & d'une partie de la Flandres & du Brabant. On soupçonne que le *Walon*, a été le langage des Celtes. Après la conquête des Gaules par les Romains, la justice fut absolument administrée en langue latine, & du latin & du gaulois il se forma un nouveau langage que l'on appella *Roman*, par opposition au vieux gaulois qu'on parlait dans sa pureté primitive & qu'on appelait *Walon*.

WATIPA. Les sauvages qui habitent les rives de l'Orénoque, fameux fleuve de l'Amérique, donnent ce nom au malin esprit, qu'ils redoutent, & à qui ils ne cessent de présenter des offrandes, dans l'espoir que ne pouvant leur faire de bien, au moins il ne leur fera point de mal.

WERELADA. Nom d'un serment par lequel les Anglo Saxons se justifiaient d'une accusation d'homicide pour se dispenser de

payer l'amende infligée, comme peine de ce crime.

Lorsqu'un homme en avait tué un autre, il était obligé de payer au Roi & à ses parens une certaine somme, suivant l'estimation que l'on faisait du mort, & la somme était plus ou moins forte, & proportionnée à la qualité de celui-ci. Chez les anciens Germains & les Francs, on payait quatorze livres pour un homicide, savoir, trois livres pour le droit du Roi, & onze livres pour la réparation du meurtre. Si le cas était douteux, & que l'accusé s'obstinât à nier le fait, il devait se purger par le serment de plusieurs personnes, selon son rang & sa qualité. Lorsque l'amende était taxée à quatre livres, il était tenu de faire jurer avec lui dix-huit personnes du côté de son pere, & quatre du côté de sa mere: mais quand l'amende était portée à quatorze livres, il était forcé de présenter soixante jureurs.

WESTMINSTER. Ville d'Angleterre dans le Comté de Middlesex, au bord de la Tamise, & à l'occident de la ville de Londres, avec laquelle elle ne fait plus qu'une même ville, quoiqu'elle en soit absolument distincte par ses droits, ses privilèges & sa juridiction.

Le Gouvernement de Westminster s'étend non-seulement sur la cité de ce nom, mais encore sur les faubourgs qui avancent du côté de Londres jusqu'à Temple-Bar. Le Chapitre de Westminster est revêtu de toute la Jurisdiction civile & ecclésiastique,

c'est-à-dire, que les Magistrats sont choisis ou confirmés par le Chapitre. Le chef de la Magistrature est un Noble du premier rang qui porte le nom d'*High-stewar* : cette charge est à vie, & il la fait exercer par un homme bien versé dans les loix, dont la nomination doit être confirmée par le Chapitre. Le Bailli ou le Schériff occupe la seconde place, & c'est lui qui convoque les Jurés. Il règle les formalités au sujet de l'élection des Membres du Parlement pour la cité de Westminster, qui a droit de nommer deux Députés. Toutes les amendes & confiscations appartiennent à ce Magistrat, qui a tous les Sergens sous ses ordres. Il y a un grand Connétable & plusieurs Officiers subalternes. On nomme le Tribunal de cette ville la Cour de *Leet* ; il est composé de quatorze des principaux Bourgeois qu'on appelle *Burgesses*, dont sept sont pour la cité, & sept pour ses dépendances ; de ces quatorze il y en a deux qui sont élus sous le nom de *Head-Burgesses*, ou chefs des Bourgeois.

L'Eglise de Westminster fut fondée par Séber, Roi des Saxons orientaux, qui, s'étant converti au Christianisme, changea le Temple du faux Dieu Thor en une Eglise Chrétienne. Elle fut détruite par les Danois, & rebâtie à neuf dans le onzième siècle par Edouard le Confesseur, qui y employa la dixième partie de ses revenus. Au treizième siècle cette Eglise fut réédifiée avec plus de magnificence par Henri III,

& Henri VII la choisit pour être sa sépulture, & celle des Rois ses successeurs.

C'est dans ce superbe Temple que se fait ordinairement la cérémonie du couronnement des Rois d'Angleterre, & l'on a suivi cet usage depuis Guillaume le Conquérant. La Reine Elisabeth, ayant ôté cette Eglise aux Bénédictins qui la possédaient, elle y plaça douze Chanoines avec un Doyen. Maintenant il y en a trente qui y sont très-bien entretenus, avec un Organiste, douze pauvres, quarante Ecoliers avec leurs Maîtres, & divers Officiers de College.

La fameuse salle de Westminster, bâtie par le Roi Guillaume II, dit le Roux, vers l'an 1098, est le lieu de l'assemblée du Parlement ; & quoiqu'elle soit longue de deux cens soixante-dix pieds, & large de soixante-dix, elle est de moitié trop petite pour contenir un corps aussi nombreux que l'est celui du Parlement d'Angleterre.

WEST-Saxons Brithrick, Roi de Wessex, ayant été empoisonné en 799, par Erbugé son épouse, les West-Saxons firent une loi, qui défendait à l'avenir aux épouses des Rois de prendre le titre de Reine, & de s'asseoir sur le Trône avec leurs époux, & qui ordonnait que tout Roi de Wessex qui violerait cette loi, serait, pour cela seul, déchu de la Couronne.

WHIDAH. Nom d'un petit Royaume d'Afrique, extrêmement fertile : les nègres qui l'habitent surpassent tous les autres de ces

contrées en bonnes & en mauvaises qualités. Ils adorent un énorme serpent, auquel ils font continuellement de nombreuses offrandes par les mains de Prêtres & de Prêtresses, qui dirigent son culte impie & extravagant. Les Prêtresses sur-tout, les plus méchantes femmes que l'on puisse imaginer, sont particulièrement respectées; elles commandent en Reines à leurs maris, & exercent un empire presque absolu sur cette nation idolâtre. Chaque année elles choisissent un certain nombre de jeunes filles pour être consacrées au grand serpent.

WICLEFITES Hérétiques du quatorzième siècle, qui s'honorent de porter le nom de disciples de Jean Wiclef, Professeur en Théologie dans l'Université d'Oxford en Angleterre, & Curé de Lutterworth dans le diocèse de Lincoln. C'est cet Hérésiarque que les Protestans regardent comme le précurseur de leur prétendue réforme; Wiclef deux fois cité dans des Conciles tenus à Londres, pour arrêter le cours de ses pernicieuses opinions, ne fut condamné que dans le second, en 1382. Il avançait avec impiété qu'après la consécration, les espèces du pain & du vin demeurent dans le Sacrement de l'Eucharistie, qu'on ne peut pas prouver, par aucun passage de l'Evangile, que Jésus-Christ ait institué la Messe: qu'un Prêtre en péché mortel, ne peut valablement remplir les fonctions de son ministère: que le Clergé ne doit point posséder de biens en propre: que l'on est en droit de refuser la dixme à

un Pasteur reconnu pécheur, parce que la dixme n'est qu'une aumône: que c'est un abus de fonder des Monastères, & une sottise de se faire moine: que le Pape n'est point le Vicaire de Jésus-Christ: en un mot que les cérémonies du culte reçu dans l'Eglise, les ordres religieux, les vœux monastiques, le culte des Saints, la liberté de l'homme, les décisions des Conciles, & l'autorité des Papes sont autant d'erreurs dont il est tems de se débarrasser. Wiclef mourut en 1387, mais ses impiétés furent condamnées de nouveau par un Concile tenu à Londres vers l'an 1396, & par le Concile de Constance en 1414 son corps fut exhumé & brûlé.

WIGHS & TORYS. Fameux partis qui ont long-tems divisé l'Angleterre. On n'est point encore d'accord touchant l'origine des noms de Wigh & de Tory. Wigh est, dit on, un mot Ecossois, aussi usité en Irlande, pour désigner *du petit lait*. Tory est un mot Irlandais, qui signifie *brigand & voleur* de grand chemin. Pendant que le Duc d'York, frere du Roi Charles II, s'était réfugié en Ecosse, ce Royaume fut agité par deux partis, dont l'un tenait pour le Duc, & l'autre pour le Roi. Les premiers s'étant rendus les plus forts, forcèrent leurs ennemis de fuir dans les montagnes, & par cette raison, ils les appelèrent Wighs ou mangeurs de lait. De leur côté les fugitifs nomment leurs adversaires Torys ou Brigands.

D'autres auteurs prétendent que durant les troubles qui condui-

firent sur l'échaffaut l'infortuné Charles I., les partisans de ce Monarque étaient appelés *Cavaliers*, & ceux du Parlement *Round-heads*, têtes rondes, parce qu'ils portaient les cheveux courts. Or, comme les ennemis du Roi osèrent l'accuser de favoriser la rébellion d'Irlande, qui éclata dans ce tems, les Parlementaires appelèrent Torys les Royalistes, & les Royalistes donnerent aux Parlementaires, ligüés avec les Eco-fais, le nom de Wighs.

Quelle que soit l'origine de ces noms, il nous paraît plus important de savoir quels sont leurs principes. Les Wighs soutiennent que les sujets doivent toute sorte de respect & d'obéissance à leurs supérieurs, tant que ceux-ci observent les conditions tacites ou expressees sur lesquelles on leur a remis la souveraine autorité; que si un Prince prétendait gouverner despotiquement la conscience, la vie & les biens de ses sujets, & qu'il violât pour cet effet les loix fondamentales, il serait du devoir des sujets, tant pour leur propre conservation, que pour celle de leurs descendans, de refuser l'obéissance que l'on exige d'eux, & de prendre les mesures les plus convenables pour faire qu'à l'avenir ils ne pussent être gouvernés que selon leurs loix.

Tels ont été les sentimens de ces Wighs qui se sont rendus coupables du régicide de Charles I.

Les Torys se distinguent en modérés & en violens. Les Torys violens voudraient que le Souverain fût aussi absolu en Angleterre que les Rois le sont dans

les pays les plus despotiques, & que sa volonté y fût regardée comme une loi irrésistible. Les Torys modérés ne voudraient pas souffrir que le Roi perdît aucune de ses prérogatives, mais en même-tems ils ne voudraient pas sacrifier les intérêts du peuple.

WILDFANGIAT. C'est le nom qu'en Allemagne on donne à un droit singulier qui appartient à l'Electeur Palatin. » Il consiste à » s'approprier ou à rendre serfs » les bârards & les étrangers qui » viennent de leur propre mouvement s'établir & fixer leur » domicile dans le Palatinat & » dans quelques pays adjacens. Au » bout de l'an & jour, ils sont » obligés de prêter serment & » de payer une redevance à l'Electeur Palatin. « Il faut remarquer que les enfans suivent la condition de leur mere. Ils sont libres, si elle est libre, & serfs, si elle n'est pas libre.

WINFRIED'S-Well. Fontaine de Winfride. On donne ce nom à une fontaine d'Angleterre, située au pays de Galles, dans un bourg nommé *Holy-well*, c'est-à-dire, fontaine sacrée. La tradition populaire rapporte qu'anciennement un tyran du pays ayant violé & ensuite égorgé une sainte fille, appelée *Winfride*, la terre poussa miraculeusement dans le même endroit la fontaine qui fait le sujet de cet article : & comme il se trouve au fond de cette fontaine de petites pierres semées de taches rouges, les habitans superstitieux prennent ces taches pour autant de gouttes de sang de Sainte Winfride qui ne s'effaceront

s'effaceront jamais. Les dévots de ces tems éloignés ont élevé une Eglise sur cette fontaine, & ont fait peindre sur les vitres la vie & le prétendu martyre de la Sainte; mais en 1713, Guillaume Sleetwood, alors Evêque d'Ely, & depuis Evêque de Saint Asaph, a publié la légende de cette Sainte, & en a démontré la fausseté dans une savante dissertation.

WIREGILS. C'est le nom que l'on donne en Allemagne à une satisfaction que le criminel doit à la partie offensée ou à ses parens. Cet usage vient de ce que les Allemands considéraient autrefois les criminels sous deux faces: les uns comme offensant le public en général, les autres comme préjudiciables seulement à quelques citoyens. » L'autorité impériale, » disaient-ils, a le droit d'ab- » soudre les premiers, mais elle » ne peut rien contre les seconds, » & la partie lésée est toujours en » droit de demander une satis- » faction civile pour les dom- » mages qu'elle a reçus. « Cette coutume subsiste encore dans plusieurs endroits de l'Allemagne. Une veuve ou les enfans d'un homme tué peuvent se rendre appellans du pardon de l'Empereur ou du Prince.

WISTNOU. C'est le nom qu'une secte de Bramines donne à un des trois Grands Dieux, suivant le Védam, qui est le livre de leur loi. Il y en a qui lui accordent le pas sur le Dieu Brahma, d'autres croient qu'il a été créé par lui, lorsqu'il reçut de l'Être suprême la puissance de tirer le monde du néant. Quoiqu'il en soit,

Tome IV.

les sectateurs de Wistnou prétendent que cette Divinité a divisé les hommes en trois classes, les riches, les pauvres & ceux qui sont dans la médiocrité. C'est Wistnou qui a trouvé le Védam dans une coquille: Wistnou a un grand nombre de femmes & plus de mille concubines; il s'est incarné nombre de fois: 1°. en chien-de-mer: 2°. en cochon: 3°. en monstre, moitié homme & moitié lion: 4°. en mendiant: 5°. en beau garçon: 6°. sous le nom de *Ram*, pour tuer un géant: 7°. en tortue: 8°. sous le nom du vaillant *Krisna*: il détrôna les mauvais Rois & les brigands, il secourut les bons Souverains, & remonta au Ciel avec seize mille femmes: 9°. sous la figure de *Bodha*, que l'on croit le Dieu *Fo* de la Chine & de la plus grande partie de l'Asie: 10°. Cette dernière transformation n'est pas encore arrivée & n'aura lieu qu'à la fin du monde, quand Wistnou se montrera sous la forme d'un cheval ailé. Tels sont les mystères de la Théologie Indienne, que les Bramines ne développent à aucun étranger. Ce sont sans doute des allégories. Mais qui pourrait judicieusement les expliquer? Wistnou dans les Indes est connu sous vingt noms différens, & rien n'est moins uniforme que le culte qu'on lui rend.

WITTÉNA-GÉMOT. Nom que portait chez les anciens Saxons l'assemblée générale du Sénat & du peuple, ou comme l'appelle le Chevalier *Henri Spelman*, le Conseil général du Clergé & du

M m

peuple. C'était dans cette assemblée des premiers de la nation, que résidait toute la plénitude de la Puissance souveraine; c'était à ce Parlement qu'appartenait le droit d'abroger, d'interpréter les loix, & de veiller à tout ce qui pouvait assurer la tranquillité du Royaume. Dans un de ces Witen-Gémots, il fut réglé que les Rois seraient élus par les Prêtres & les anciens du peuple: on trouve dans le testament d'Alfred que ce Monarque reconnaît tenir d'eux la Couronne.

WODEN. Dieu des anciens Saxons, & sans doute celui qui présidait à la guerre; ils lui consacrerent le quatrième jour de la semaine. Sa femme Friga fut aussi révéree comme une Déesse par le même peuple, & le Vendredi lui fut dédié.

WOLSTROPE. Nous ne faisons mention de ce Bourg d'Angleterre, dans le Comté de Lincoln, que parce qu'il a vu naître le célèbre Isaac Newton, le plus grand & le plus rare génie qui ait jamais existé pour l'ornement & l'instruction de l'espèce humaine. Au défaut de son éloge, qui ne doit point entrer dans notre Dictionnaire, nous rappellerons au lecteur, en peu de mots, les honneurs que les Anglais rendirent à ce savant après sa mort.

Son corps fut exposé sur un lit de parade, dans la chambre de Jérusalem, endroit d'où l'on porte au lieu de leur sépulture les personnes du plus haut rang, & quelquefois les têtes couronnées. Lorsqu'il fut porté à l'Abbaye de Westminster, le Poëte

était soutenu par le Lord Grand Chancelier, par les Ducs de Montrose, & Roxburgh, & par les Comtes de Pembroke, de Suffex & de Maclesfield. Une suite prodigieuse de noblesse suivait le convoi; l'Evêque de Rochester fit le service avec tout le Clergé de l'Eglise. Le corps fut enterré près de l'entrée du chœur.

Il faudrait remonter au tems des Grecs & des Romains, si l'on voulait trouver des exemples d'une aussi grande vénération pour le favori.

WURTSCHAFFT. Nom Allemand de la fête de l'Hôte & de l'Hôtesse qui se donne quelquefois. L'Empereur Léopold en offrit le divertissement à Pierre le Grand, lors de son séjour à Vienne; & le célèbre Auteur de la Henriade n'a pas dédaigné de nous en faire le détail, en ces termes.

» L'Empereur est l'hôtelier;
 » l'Impératrice l'hôtelière, le Roi
 » des Romains, les Archiducs,
 » les Archiduchesses, sont ordi-
 » nairement les aides, & reçoivent
 » dans l'hôtellerie toutes les
 » nations vêtues à la plus ancienne
 » mode de leur pays: ceux qui
 » sont appelés à la fête, tirent
 » au sort des billets. Sur chacun
 » de ces billets est écrit le nom
 » de la nation & de la condition
 » qu'on doit représenter. L'un a
 » un billet de Mandarin Chinois,
 » l'autre de Mirza Tartare, de
 » Satrape Persan, ou de Sénateur
 » Romain: une Princesse tire un
 » billet de Jardinier ou de Lai-
 » tier; un Prince est Paysan ou
 » Soldat. On forme des danses

» convenables à tous les carac-
 » teres. L'Hôte & l'Hôtesse & sa
 » famille servent à table.

» Telle est l'ancienne institu-
 » tion ; mais dans cette occasion ,
 » le Roi des Romains Joseph &
 » la Comtesse de Traun repré-
 » sentèrent les anciens Egyptiens :
 » l'Archiduc Charles & la Com-
 » tesse de Walfstein figuraient les
 » Flamands du tems de Charles-
 » Quint : l'Archiduchesse Marie-
 » Elisabeth & le Comte de Traun
 » étaient en Tartares ; l'Archi-
 » duchesse Josephine avec le
 » Comte de Vorkla étaient à la
 » Persanne ; l'Archiduchesse Ma-
 » rie-Anne & le Prince Maximi-
 » lien de Hanovre en Payfans
 » de la Nord-Hollande : Pierre
 » s'habilla en Payfan de Frise ,
 » & on ne lui adressa la parole
 » qu'en cette qualité , en lui pat-

» lant du grand Czar de Russie.
 » Ce sont de très-petites particu-
 » larités ; mais , dit M. de Vol-
 » taire , ce qui rappelle les an-
 » ciennes mœurs , peut , à quelques
 » égards , mériter qu'on en parle
 » dans l'histoire. »

WURTZBOURG. Pour être élu
 Chanoine de cette ancienne Eglise
 d'Allemagne , il faut se soumet-
 tre à une cérémonie assez sin-
 gulière. Le récipiendaire , après
 avoir fait ses preuves , comme
 dans les autres grands Chapitres
 de l'Allemagne , doit avant d'être
 reçu , passer au milieu de tous
 les Chanoines , rangés en haie ,
 & être fouetté sur le dos. Cette
 coutume ancienne & remarqua-
 ble , a été introduite sans doute
 pour ôter aux Princes l'envie d'en
 rechercher les Canonicats.



X

XACA. Plusieurs Voyageurs ont mal-à-propos regardé Xaca comme un Dieu des Japonois. C'était un homme de bien qui a mérité l'apothéose. Depuis plus de vingt mille ans, il prie, disent les dévots de cet Empire, il loue & bénit l'Etre suprême. (*Voyez XACABOUT.*)

XACABOUT. Religion répandue à la Chine, au Japon, à Siam, & dans le Tunquin; & qui, dit-on, y fut apportée par un fameux solitaire, appelé Xaca. On prétend que ce Xaca pourrait bien être un de ces misérables que le Roi Salomon chassa de ses Etats, & qu'il relégua dans le Royaume de Pégu pour y travailler aux mines. Quoiqu'il en soit, Xaca publia une espece de Décalogue, dont les principaux articles sont en quelque sorte dignes de la pureté du Christianisme. Il condamne le meurtre, le vol, le mensonge, l'impureté, la colere, la médisance, la perfidie, & sur-tout cette vaine curiosité qui nous fait desirer d'apprendre les choses qu'il ne nous est pas donné de connaître. Il établit la doctrine de la transmigration des ames; il annonce des châtimens différens & proportionnés à l'énormité des crimes, & offre des récompenses éternelles aux justes qui professeront sa loi. Les coupables, enseignaient ses sectateurs, subissaient un certain nombre de trans-

migrations, après lesquelles ils ne revenaient plus au monde, ayant, par ces diverses résurrections, acquitté la peine due à leurs crimes. Xaca lui-même avait été obligé de renaître dix fois, avant d'acquérir la gloire où il était monté, & sa dernière métamorphose avait été en éléphant blanc, pour lequel les peuples du Tunquin & de Siam ont la plus grande vénération, & dont la possession a causé de cruelles guerres dans les Indes. Au reste, les Indiens disent que Xaca était le fils d'un Roi de Ceylan, qui pour parvenir à la perfection, se déroba aux honneurs & aux plaisirs de la Cour, & se confina dans une solitude avec sa femme & son fils. Lorsqu'il méditait, il était assis à terre, les jambes croisées, & plaçait ses mains sur son sein, de façon que les extrémités des deux pouces se touchaient. Il parut au Japon vers l'an soixante-trois de Jésus-Christ.

XAMABUGIS. Bonzes du Japon, de la secte de ceux qui suivent la Religion de Siaka, & servent de guides aux dévots Pélerins qui vont visiter les Temples & les Idoles de leurs fausses Divinités. Ces sortes de Pélerinages se font nuds pieds, & l'on y observe la plus rigoureuse abstinence. On ne doit pas s'attendre que ces Fanatiques offrent quelque secours à ceux des Pélerins qui se trouvent

hors d'état de continuer ce pénible voyage : souvent ils les abandonnent au milieu des Déserts , où ceux-ci expirent de fatigue & de faim. Ceux d'entre les Pèlerins qui ont assez de force pour poursuivre leur route , sont remis dans les mains d'autres conducteurs encore plus barbares. (*Voyez PÉLERINAGE du Japon.*)

XAMDELLILHA. Ce mot Arabe signifie , *Dieu soit loué.* C'est la prière d'action de grace que font les pauvres Arabes , que les grands Seigneurs de la nation invinent quelquefois à manger avec eux. Lorsqu'ils ont pris leur réfection , ils se lèvent , & s'adressent à l'Être suprême , & non au maître de la maison ; ils prononcent distinctement *Xamdellilha* , *Dieu soit loué* , & ils se retirent.

XANTAI. Ce Dieu moderne des Japonais doit à lui-même sa Divinité , & son audace est la preuve la plus complète des excès où l'homme peut porter son extravagance. L'Empereur Nobunanga , qui avoit un souverain mépris pour toutes les Divinités de son pays , prétendit de son vivant partager avec elles l'encens que ses sujets leur prodiguaient. Soit crainte , soit respect , il fallut lui rendre les honneurs divins. Il se fit bâtir un superbe Temple sur une montagne , & plaça sa Statue au milieu , qu'il ordonna d'adorer , & pour laquelle il établit un Culte & des Cérémonies. Au reste , il ne manqua pas de promettre aux pauvres des richesses , aux malades de la santé , & aux mourans une éternité de bonheur. La nouveauté de ce Culte y attira

beaucoup de curieux ; mais quelques tems après il arriva une sédition , & les Japonais ayant assiégé le nouveau Dieu dans son Palais , ils l'y brûlerent comme un vil mortel.

XANTHIQUES. Fête que les Macédoniens célébroient dans le mois appelé *Xanthus* : pendant cette solennité on purifiait la Famille Royale & l'Armée , par la lustration. Lorsque cette cérémonie était achevée , l'armée se partageait en deux corps , & donnait une bataille simulée.

XÉDORIUS. Les Japonais nous assurent que cet imposteur , qui fonda parmi eux une espèce de Religion , étoit un fils de Roi : ses dogmes sont plus raisonnables que ceux des autres Sectes ; il reconnaît l'immortalité de l'âme , & admet après la mort des récompenses pour les bons & des supplices pour les méchants. Ses principes de Morale sont sages ; il prêcha sur-tout l'union dans le Mariage ; il en donna l'exemple , vécut dans la plus grande intimité avec sa femme , & regretta beaucoup sa perte. Mais il voulut passer pour Dieu , & il ordonna à ses Disciples de lui rendre les honneurs divins , lorsqu'il aurait passé de cette vie dans le ciel où il était attendu.

XEKIA. (*Voyez Fo.*)

XÉNÉLASIE. Droit de Bourgeoisie que la ville de Sparte accordait quelquefois , mais difficilement , aux étrangers. Tant que les Lacédémoniens n'admirent au nombre de leur citoyens qu'un petit nombre de citoyens des autres villes de la Grèce , ils confer-

verent l'austérité & la pureté de leurs mœurs : aussi-tôt qu'ils se relâcherent de leur rigidité à cet égard, leurs mœurs se corrompirent, & ils perdirent leur vertu.

XENIES. Nom des présens que faisaient les Grecs à leurs Hôtes, pour renouveler l'amitié & le droit d'hospitalité. A proportion de ses richesses, chacun avait dans sa maison des appartemens de réserve, où se trouvaient toutes les commodités possibles, pour recevoir les étrangers qui venaient loger chez eux. Après avoir traité ses amis le premier jour, l'usage étoit de leur envoyer ensuite chaque jour des présens de volailles, d'œufs, d'herbages & de fruits ; & les étrangers ne manquaient jamais de reconnoître ces politesses par des dons d'un autre genre.

XÉNISMES. Sacrifices que les habitans d'Athènes offraient dans leurs fêtes Anacées en l'honneur des Dioscures : ils étaient accompagnés de beaucoup de réjouissances.

XENIUS. Ce mot signifie l'hospitalier, & c'étoit une des épithètes que les Grecs donnaient à Jupiter.

XÉNOCLÉE. Prêtresse de Delphes, qui ayant vu arriver dans le Temple Hercule pour consulter l'oracle d'Apollon, refusa de lui donner aucune réponse, parce qu'il étoit encore souillé du sang d'Iphitus, qu'il venait de tuer. Hercule indigné de ce refus emporta le trépié de la Prêtresse, & ne consentit de le rendre qu'après qu'il eut reçu satisfaction : ce qui a fait dire aux Poètes, qu'Hercule

avait combattu contre Apollon pour un trépié.

XENXUS. Si l'on en croit le Pere Charlevôix, ce sont des Bonzes du Japon, qui professent la Religion de Buddo, & qui pour se rendre agréables aux Grands de l'Empire, ont écarté de leur Doctrine tout ce que la Morale peut avoir d'austere, & le Culte religieux, de gênant. Ils nient l'immortalité de l'ame, & l'existence du Paradis & de l'Enfer, & enseignent que l'homme dans cette vie doit rechercher tout ce qui peut être à son avantage, & lui faire passer plus agréablement les jours que la destinée lui a marqués. Ces principes corrompus ont réuni sous l'étendard de ces caustiques relâchés, tout ce qu'il y a de considérables Seigneurs à la Cour du Cubo-Sama.

XÉROPHAGIE, mot dérivé du Grec, qui signifie à-peu près jeûne, où l'on ne mange que des choses sèches. Dans la primitive Eglise, pendant les six jours de la Semaine-Sainte, il étoit d'usage de ne manger que du pain avec quelques grains de sel, & de ne boire que de l'eau. Ce jeûne austere étoit de dévotion, & non d'obligation : les Chrétiens s'y soumettaient sur-tout pendant les tems de persécution.

Chez les anciens Payens, les Athlètes pratiquaient aussi la Xérophagie, mais seulement dans l'idée d'augmenter leurs forces.

XIQUANI, Dieu du Japon, qui est particulièrement chargé de la conduite des ames des jeunes gens & des enfans : c'est leur Divinité Tutélaire. On le voit re-

présenté dans les Pagodes sous figure d'un beau jeune homme , couvert d'une robe toute éclatante d'étoiles. Il a ordinairement quatre bras , l'un tient un enfant , le second porte un sabre , le troisieme présente un serpent , & le dernier un anneau chargé de nœuds. Aucun Voyageur n'a encore daigné déchirer ce voile allégorique , ni nous expliquer pourquoi on remarque toujours un Perroquet auprès de Xiquani.

XITRAGUPTEN , Secrétaire du suprême Juge des Enfers , suivant les Indiens. Xitragnosten tient pendant la vie des hommes un registre exact de toutes leurs bonnes ou mauvaises actions , & il présente la liste à Yhamadar Maraja , toutes les fois que l'ame d'un mort comparait devant son tribunal. (*Voyez ENFER des Indiens.*)

XOARCAM , lieu de délices habité par les ames vertueuses , selon l'opinion des Indiens. (*Voy. PARADIS des Indiens.*)

XYLOPHORIE. Fête des Hébreux dans laquelle on portait en cérémonie du bois au Temple ,

pour l'entretien du feu sacré , qui brûlait toujours sur l'autel des holocaustes. C'est ce que nous apprend Joseph (Livre II , de la Guerre des Juifs , cap. XVII.)

XYNOCEES. Fêtes célèbres chez les Athéniens , par lesquelles ils rappellent la mémoire de la réunion que Thésée fit de toutes les Bourgades & petites Communautés de l'Attique , en un seul corps de République. On offrait des Sacrifices aux Dieux ; on donnait des Spectacles & des Repas publics dans le Prytanée , pour marquer la société qu'avaient alors formée tous ces citoyens , auparavant indépendans & dispersés.

XYSTARQUE. Officier Grec qui présidait vraisemblablement aux Jeux & aux Exercices , puisque dans un endroit Ammian Marcellin fait mention de sa pourpre & de sa couronne. Son autorité s'étendait non sur tout le Gymnase , mais seulement sur l'endroit de cet édifice où s'exerçaient les Athlètes , c'est-à-dire sur les Xystes , le Stade & la Palestre. Il était peu inférieur au Gymnasiarque.



Y

YAGUTH. Ancienne Divinité adorée par les Arabes, dont on ne sçait rien autre chose, sinon qu'elle était représentée sous la figure d'un Lion.

YAMEOS. (les) Peuples sauvages de l'Amérique méridionale. Ils sont extrêmement adroits à la chasse des bêtes féroces, qu'ils tuent à la distance de trente pas avec de longues sarbacanes, d'où ils poussent en soufflant de petites flèches de bois de Palmier. Comme ils trempent le bout de la flèche dans un poison très-actif, l'animal est tué en moins d'une minute sitôt qu'il est percé jusqu'au sang.

YASSA. Nom que les Tartares donnent à un corps de loix, dont le fameux conquérant Gengis-Kan passe pour être l'auteur, & qui par cette raison mérite d'être connu. Nous devons à M. de la Croix, l'extrait de ces loix en vingt-un articles.

1°. Il est ordonné de ne croire qu'un seul Dieu, créateur du ciel & de la terre, qui donne la vie & la mort, les richesses & la pauvreté, qui accorde & refuse ce qu'il veut, & qui a un pouvoir absolu sur toutes choses.

2°. Les Prêtres de chaque Secte, & tous les hommes attachés aux Cultes, les Médecins, ceux qui lavent les corps des morts, seront exempts de tout service public.

3°. Nul Prince ne pourra prendre le titre de Grand-Kan, sans avoir été élu légitimement par les

autres Kans généraux & Seigneurs Monguls assemblés en diète.

4°. Il est défendu aux Chefs des Tribus de prendre des titres pompeux, à l'exemple des Souverains Mahométans.

5°. Il est ordonné de ne jamais faire la paix avec aucun Souverain ou Peuple, avant qu'ils soient entièrement subjugués.

6°. De partager toujours les Troupes en dizaines, centaines, milliers, dix milliers, &c. parce que ces nombres sont plus commodes.

7°. Les Soldats, en se mettant en campagne, recevront des armes des Officiers qui les commandent, & ils les leur remettront à la fin de l'expédition : les Soldats tiendront ces armes bien nettes ; & les montreront à leur chef, lorsqu'ils se prépareront à donner bataille.

8°. Il est défendu, sous peine de mort, de piller l'ennemi, avant que le Général en ait donné la permission. Chaque Soldat demeurera maître du butin qu'il aura fait, en donnant au Receveur du Grand-Kan les droits prescrits par les loix.

9°. Depuis le mois qui répond au mois de Mars, jusqu'à celui d'Octobre, personne ne prendra de cerfs, de daims, de lievres, d'ânes sauvages, ni d'oiseaux d'une certaine espèce ; afin que la Cour & les Armées trouvent assez de gibier pour les grandes chasses d'hiver.

10°. Il est défendu, en tuant

les bêtes, de leur couper la gorge; mais il est ordonné de leur ouvrir le ventre.

11°. Il est permis de manger le sang & les intestins des animaux.

12°. On règle les privilèges & les immunités des Tarkani, c'est-à-dire de ceux qui sont exemptés de toute taxe pour les services qu'ils ont rendus.

13°. Il est enjoint à tout homme de servir la Société d'une manière ou d'autre; ceux qui ne vont point à la guerre, sont obligés de travailler un certain nombre de jours aux travaux publics, & de travailler un jour de la semaine pour le Grand-Kan.

14°. Le vol d'un bœuf, ou de quelque chose du même prix, se punissait en ouvrant le ventre du coupable. Les autres vols moins considérables étaient punis par sept, dix-sept, vingt-sept, trente-sept, & ainsi de suite, jusqu'à sept cents coups de bâtons, en raison de la valeur de ce qu'on avait volé.

15°. Il était défendu aux Tartares de prendre à leur service des gens de leur Nation. Ils ne pouvaient se faire servir que par ceux qu'ils faisaient prisonniers de guerre.

16°. Il était défendu de donner retraite à l'esclave d'un autre, sous peine de mort.

17°. En se mariant, un homme était obligé d'acheter sa femme. La polygamie était permise. Les mariages étaient défendus entre parens du premier & du second degré; mais on pouvait épouser les deux sœurs. On pouvait user des femmes esclaves.

18°. L'adultère était puni de mort, & il était permis au mari de tuer sa femme prise sur le fait. Les habitans de Kaidu furent, à leur sollicitation, exemptés de cette loi; parce qu'ils étaient dans l'usage d'offrir leurs femmes & leurs filles aux étrangers: mais Gengis-Kan en leur accordant cette exemption, déclara qu'il les regardait comme infâmes.

19°. Il était permis pour l'union des familles, de faire contracter des mariages entre des enfans, quoique morts, & l'on en faisait la cérémonie en leur nom. Par-là les familles étaient réputées alliées.

20°. Il était défendu, sous des peines rigoureuses de se baigner, ou de laver ses habits dans les eaux courantes dans les tems où il tonnait: les Tartares craignant extrêmement le tonnerre.

21°. Les espions, les faux-témoins, les sodomistes, les sorciers, étaient punis de mort.

22°. Les Gouverneurs & les Magistrats qui commandaient dans les Provinces éloignées, étaient punis de mort, lorsqu'ils étaient convaincus de malversation ou d'oppression. Si la faute était légère, ils étaient obligés de venir se justifier auprès du Grand-Kan.

Telles furent les principales loix en vigueur sous le regne de Gengis-Kan & de ses successeurs. On s'aperçoit que ce Conquérant était Théiste; mais cette façon de penser n'empêcha, ni lui ni ses descendans, de tolérer & de favoriser les Sectaires de toutes les Religions dans leurs vastes Etats.

YASSI. Grande ville de Mol-

davie, sans défense ; mais entourée de douze vastes Châteaux flanqués de Tours terrassées, garnies de Canons, & dans chacune desquelles il se trouve des magasins d'armes. Ces Châteaux sont autant de Monastères où des Moines Grecs, qui suivent la règle de saint Basile, chantent les louanges de Dieu sous la protection des Turcs : on ne voit peut-être nulle part autant de Moines rassemblés. Ces Forteresses servent de retraite au peuple d'Yaffi, lorsque les Tartares font quelque invasion dans le pays.

YEMANS. C'est le nom qu'on donne à ceux qui en Angleterre sont après les Gentilshommes dans les Communes, & qui possèdent des frans-fiefs, qui ont des terres en propre. Suivant quelques Auteurs Anglais, un Yeman est un homme libre, qui peut tirer de son revenu annuel la somme de quarante shélings sterlings. Les Yemans peuvent posséder des terres en propre jusqu'à une certaine valeur, & peuvent remplir les fonctions de Commissaires, de Marguilliers & de Jurés : ils ont voix dans les Elections du Parlement, & peuvent être employés dans les Troupes.

Autrefois les Yemans se sont distingués par leur valeur dans la guerre. Les loix leur sont plus favorables qu'aux gens de métier ; par un règlement d'Henri IV, il est ordonné qu'aucun Yeman ne portera la livrée, sous peine de prison & d'amende à la volonté du Roi. Les Yemans, à la Cour, sont des Valets de Garderobe.

Les Yemans de la Garde du

Corps étaient anciennement au nombre de deux cens cinquante ; présentement il n'y en a que cent de service, & environ soixantedix surnuméraires. Les fonctions sont de garder la Personne du Roi, tant au-dedans du Palais qu'au-dehors. Le Roi nomme le Commandant de cette Troupe, & le Commandant choisit les autres Officiers.

YÉMEN. Le Royaume d'Yémen est situé dans cette partie de l'Arabie que l'on nomme *heureuse*. Le Souverain de ce pays réunit en sa personne la puissance temporelle & la spirituelle ; il est *Iman* ou Pontife de la loi de Mahomet. La Cour de ce Prince est par cette raison exempte de ce faste imposant qu'affectent les autres Potentats de l'Orient. Comme les Ministres de la Religion Mahométane se piquent d'une grande modestie dans leurs habits & dans leur logement, le Roi d'Yémen, en cette qualité, est vêtu avec simplicité ; & son Palais n'est pas mieux meublé que celui d'un particulier. Il y a cependant des jours où il paraît en public avec une pompe vraiment Royale. Lorsqu'il se rend, le Vendredi de chaque semaine, à la grande Mosquée, mille hommes d'infanterie le devancent, & en sortant du Palais font une décharge générale : ils sont suivis de deux cents cavaliers de la Garde du Prince, richement vêtus & très-bien montés. Ces cavaliers portent le sabre, la carabine & une demi-pique, dont le fer est orné de houpes & de franges d'or. Le Monarque vient après, monté sur un cheval blanc, tout

éclatant de pierres. Un Officier à cheval lui tient sur la tête un immense parasol, qui le garantit de lardeur du soleil. Devant le Prince un cavalier portant l'Alcoran dans un sac rouge, & immédiatement après, un autre Officier porte le sabre de Sa Majesté, & à côté de lui, le Grand-Porte-Enseigne fait voltiger l'étendard Royal, qui est de couleur verte. Cette superbe cavalcade est fermée par cinquante chevaux de main, richement caparaçonnés, & par un gros détachement d'infanterie. Au retour de la Mosquée, les Troupes, au bruit des tambours & des fanfares, donnent à tout le peuple le spectacle de diverses évolutions militaires & de joutes.

Pendant toute l'année le Roi d'Yémen se lève avec le jour; il dîne à neuf heures, se recouche à onze & se relève à deux; à trois heures il se promène ou entre au Conseil; il soupe à cinq, & est couché à onze heures. Lorsqu'il se relève à deux heures, les tambours battent, & c'est le moment que les Troupes prennent pour faire la parade, & que les Grands de l'Etat choisissent pour faire leur cour, & baiser la main de leur maître. La table du Roi est constamment servie en chair de cabri, en bœuf, veau & mouton, & hachées par morceaux & bouillies ensemble, avec du riz, des raisins & des épices. La volaille est écorchée dès qu'elle est tuée, & l'on en fait une friture que l'on sert aussi-tôt.

Le Roi d'Yémen est indépendant: il n'est pas même l'Allié du Monarque des Turcs, quoique

ces Princes s'envoient réciproquement des Ambassadeurs pour traiter des intérêts respectifs de commerce. Les Turcs craignent les Arabes & sur-tout ceux de l'Yémen, qui, s'ils avoient plus d'ambition, pourraient leur donner beaucoup d'occupation. L'Arabe de l'Yémen est magnanime, plein de courage, d'honneur & de probité; il regarde la tromperie comme une lâcheté, la duplicité comme une bassesse d'ame, le larcin comme une infamie, & le mensonge comme un opprobre.

L'Yémen abonde en riz, en bled, en fruits de toute espèce & en légumes: on n'y connaît plus ces mines d'or, ni ces pierres précieuses & ces aromates, dont l'Ecriture dit que la Reine de Saba, qui régna dans ce pays, fit de si riches présents à Salomon; mais je ne sçais si les Arabes en sont plus malheureux: contents des richesses que leur procure le débit de leur Caffé, le meilleur de l'Univers, ils semblent peu regretter ces trésors qui produisent tant de crimes dans les autres contrées. Les femmes Arabes sont aimables; mais vû la jalousie de leurs maris, elles jouissent de peu de liberté: cependant ils souffrent qu'elles se visitent entr'elles aussitôt que le jour est tombé. Quelques-unes portent, comme un ornement, un anneau d'or au bout du nez. D'autres se noircissent le dessous des yeux, & se peignent en rouge les ongles des pieds & des mains.

YÉSIDES. On ne sait pas bien si les Yésides qui habitent le Kurdistan descendent des Arabes ou des Chaldéens. Quoiqu'il en soit

de l'une ou de l'autre origine, il est sûr que c'est un des plus singuliers peuples de l'univers. Les Yé-fides ne sont ni Chrétiens, ni Musulmans, ni Juifs, ni idolâtres : ils errent avec leurs troupeaux sur les montagnes & vivent en partie de vol & de brigandages ; leurs tentes sont couvertes d'un feutre noir, & leurs femmes laides, mais robustes & hardies, sont aussi courageuses que leurs maris. Ce peuple est partagé en deux classes, les uns portent des robes noires, les autres sont vêtus de blanc ; ceux qui portent les robes blanches ont un grand respect pour les noirs, & ne les abordent jamais sans baiser le bord de leur habit. Toute la nation mange sans scrupule de la chair de porc, boit du vin, & s'abstient, autant qu'il lui est possible, de la circoncision. L'Yéside ne veut point qu'on maudisse le Diable, c'est, dit-il, une créature de Dieu, qui peut-être rentrera un jour en grâce ; il ne connaît ni jeûne, ni fêtes, ni temples ; il honore Jésus-Christ, & adore Dieu à la pointe du jour, en joignant les mains. Les Noirs ne coupent jamais leur barbe, ils évitent d'écraser le moindre insecte, par la raison que s'ils étaient à la place de ces animaux, ils ne voudraient pas être écrasés. On doit se réjouir de la mort du Noir, & célébrer par des festins son entrée dans le ciel ; mais en général ils n'observent aucune cérémonie dans les enterremens. Une femme surprise en adultère est tuée par son pere, son frere, ou son mari ; le complice est aussi

massacré, à moins qu'il ne se rachete par une somme d'argent ; s'il ne peut le faire, son corps est exposé dans la tente du mari, & chaque personne qui entre, doit porter un coup d'épée au cadavre, pour marquer l'horreur qu'il a d'un pareil crime.

Y E U X à neige. C'est ainsi que les Esquimaux nomment dans leur langue certaines lunettes dont ils se servent pour garantir leurs yeux de l'impression de la neige, dont leur pays est constamment couvert pendant presque toute l'année. Ce sont des morceaux de bois ou d'os qui ont une fente étroite de la longueur de l'œil, & qui s'attachent derrière la tête par le moyen d'un cordon. Les sauvages voyent très bien à travers cette fente, & ils distinguent les objets dans l'éloignement avec autant de facilité que nous pourrions le faire avec une lunette d'approche.

YHAMADAR-MARAJA. C'est le nom du suprême Juge des enfers, auquel les Idolâtres de l'Inde accordent la plus grande équité. Ce Juge ne laisse aucune bonne action des hommes sans récompense, ni aucun crime sans punition. (Voy. ENFER des Indiens.)

YHAMEN. C'est, suivant les légendes Indiennes, le Roi, ou plutôt le Dieu de la mort, qui gouverne les vastes régions de l'enfer. (Voyez ENFER des Indiens.)

YOKOLA. On appelle ainsi la nourriture ordinaire des habitans du Kamtschatka, & de tous ces peuples sauvages qui sont à l'orient de la Sibérie. Ce Yokola se

prépare avec toutes sortes de poissons, & ces habitans s'en servent, comme nous faisons du pain. On partage tous les poissons en six parts, les côtés & la queue sont séchés à l'air; le dos & la partie la plus mince du ventre sont firmés & séchés au feu; les têtes sont mises dans des troncs d'arbres où elles fermentent, & elles sont mangées malgré l'odeur infecte qui en sort; la chair qui reste aux côtés se pulvérise avec elles, & les plus gros os, devenus secs, servent à nourrir les chiens.

YORIMAN. C'est le nom d'une province de l'Amérique dans la Guyane, qui s'étend environ soixante lieues le long de la rivière des Amazones; les peuples qui habitent cette contrée, hommes & femmes, vont exactement nus.

YUN-MEN. Ancienne danse Chinoise. Les fils des Empereurs devaient apprendre cette danse & s'y exercer particulièrement. Les Chinois comptent sept anciennes danses; 1°. *Yun-men*, la poste des nues; 2°. *Ta-kuen*, la grande tournante; 3°. *Ta-hien*, la tout-ensemble; 4°. *Ta-tao*, la cadence; 5°. *Ta-hia*, la vertueuse, ou autrement la grande *Hia*, par allusion à la dynastie *Hia*, sous laquelle on la dansait particulièrement, & dont elle exprimait la vertu; 6°. *Ta-hon*, la bienfaisante; 7°. *Ta-ou*, la grande guerrière, parce que dans ses évolutions elle exprimait les actions guerrières en général, ou quelque victoire en particulier.

Dans la musique qui se faisait pour honorer les esprits du ciel,

on dansait la *Yun-men*, dans celle qu'on employait pour les sacrifices qu'on offrait à l'Esprit de la Terre, on dansait la *Ou-hien-tche*. Lorsqu'on offrait des sacrifices aux quatre sortes d'Astres, on dansait la *Ta-tao*; dans les sacrifices qu'on faisait en l'honneur des Esprits, des Montagnes & des Rivières, on dansait la *Ta-tua*. Dans la cérémonie observée en l'honneur des ancêtres femmes, on dansait la *Ta-hon*, & la *Ta-ou* à la fêtes des ancêtres mâles. Si l'Empereur offrait des sacrifices sur un autel rond, on dansait la *Yun-men*, & si c'était sur un autel carré, on exécutait la *Hien-tche*, (la tout-ensemble.)

Ces danses, qui s'exécutaient sous les six premières dynasties, étaient réputées sacrées, & ne s'employaient que dans les actes religieux. Il y en avait six autres qui étaient sans doute des espèces d'exercices, & qui portaient les noms de danse du drapeau, danse des plumes, danse du phœnix, danse de la queue de bœuf, danse du dard & danse de l'homme. On s'exerçait à ces six danses depuis l'âge de douze ans, jusqu'à vingt, qu'on commençait à apprendre les grandes danses. Sans entrer dans un plus grand détail, qui ne serait pas convenable à cet ouvrage, qu'il nous soit permis de rapporter un passage de Platon qui semble constater les rapports que quelques savans trouvent entre les Egyptiens & les Chinois. » Chez les Egyptiens, dit ce philosophe, toutes les sortes de chants & de danses sont consacrés aux Divinités; ils ont inf-

» titué dans certains tems de l'an-
 » née des fêtes & des solemnités
 » en l'honneur des Dieux, des en-
 » fans des Dieux & des Génies ;
 » ils ont réglé & prescrit différens
 » sacrifices qui conviennent aux
 » différentes Divinités ; ils ont
 » caractérisé les chants & les dan-
 » ses qui devaient être employés
 » dans chaque sacrifice, & ils dé-
 » fendent de confondre jamais
 » ces danses ou ces chants, sous
 » peine d'être éloigné pour tou-
 » jours des mystères sacrés «.

L'ancienne musique des Chinois était grave & sérieuse, elle inspirait l'amour de la justice & de la vertu ; la nouvelle musique, dit-on, est agréable, douce & voluptueuse.

YU-PIS. (Tartares) On trouve ce peuple dans ces vastes plaines qui confinent la Corée, le long des bords de la rivière que les Missionnaires appellent *Usuri*. L'*Usuri* fournit une quantité prodigieuse de poisson qui sert aux Tartares pour leur nourriture & leur habillement. Ils ont l'art d'en préparer la peau & de la teindre de plusieurs sortes de couleurs ; ils savent la tailler & la coudre avec tant de délicatesse, qu'à la première vue, on les croirait vêtus de soie. Leurs robes sont longues, & bordées de verd ou de rouge, sur un fond blanc ou gris ; les femmes portent, suspendues au bas de leurs mantes, de petites picces de cuivre, ou de petites sonnettes, qui avertissent de leur approche ; leur chevelure tombe sur leurs épaules divisée en plusieurs tresses, & chargées de petits morceaux de verre, d'anneaux

& d'autres bagatelles, qu'elles regardent comme des ornemens précieux. Les Yu-pis employent tout l'été à la pêche ; une partie du poisson qu'ils prennent, sert à faire de l'huile pour leurs lampes, une autre partie fait le fond de leur nourriture, & le reste qu'ils font sécher au soleil, sans le saler, parce qu'ils manquent de sel, est conservé pour la provision d'hiver. Les hommes & les bêtes s'en nourrissent également lorsque la rivière est glacée ; au reste ils n'en ont pas moins de vigueur & de santé. Dans ces contrées les chiens sont fort estimés, on les attelle aux traîneaux ; les Yu-pis sont d'un naturel paisible, mais rude & grossier, sans aucune teinture de savoir, & sans aucun culte public de religion. Les idoles de la Chine n'ont pas encore trouvé accès parmi eux ; les Bonzés ont jusqu'à présent dédaigné de pénétrer dans un pays pauvre, & qui produit à peine les premiers besoins de la vie.

YVRESSE. Les Athéniens punissaient doublement une faute faite dans le vin, & chez les anciens Romains, une femme qui avait bu du vin, pouvait être condamnée à mort par son mari. Ces Républicains se relâchèrent ensuite, & ne punirent plus dans leur compagne que l'excès de la boisson : c'est pour cela que l'épouse de Cneius Domitius, qui s'était enivrée, fut condamnée à perdre sa dot.

YZCATLANS. Ces peuples qui habitaient une province du Mexique, se donnaient par élection un Souverain Pontife de leur re-

ligion, dont les deux principaux devoirs étaient de ne jamais sortir du principal temple & de n'approcher d'aucune femme. S'il violait l'une de ces loix, il était mis en pieces, & ses membres sanglants devaient être présentés tous les jours à son successeur pour lui servir d'exemple.

Un Yzcarlan qui voulait se marier, était obligé de s'adresser aux Prêtres, qui le faisaient monter au sommet du temple, & là, après lui avoir coupé un toupet de che-

veux, ils criaient : » cet homme-ci veut se marier « ; ensuite ils le faisaient descendre, & la première femme qu'il rencontrait dans son chemin, était son épouse. Vraisemblablement, comme la loi était connue, ainsi que l'heure de l'exécution, les femmes qui ne se trouvaient point de goût pour ce mari, ne se trouvaient point sur son passage; ainsi cette façon de se marier ne devenait singulière que dans la forme.

Z

ZACA ou **ZACAT**. Le Calife Omar ebn Abdalazis, disait, que » la prière fait faire la moitié du chemin vers Dieu, que le jeûne conduit à la porte du paradis, & que c'est l'aumône qui en procure l'entrée «. Les Turcs, suivant l'alcoran, sont imposés à deux espèces d'aumônes, l'une est légale, l'autre est volontaire; la première s'appelle *Zacat*, & la seconde *Sadakat*. Lorsque le jeûne du Ramadan finit, tout fidele Musulman doit donner sur ses troupeaux, son argent, son bled, ses fruits, & ses marchandises, tant pour lui, que pour les personnes de sa famille, une certaine somme en aumône pour la nourriture & l'entretien des pauvres, comme l'alcoran ne désigne point ce qui doit être donné, les uns le fixent au centieme des biens, & les plus rigides moralistes au dixieme; mais les Mahométans, même les

plus charitables, se gardent bien de rendre leurs aumônes publiques : on connaîtrait par-là leurs richesses réelles, & ils seraient taxés en conséquence.

ZACOU. Nom d'un arbre dont il est parlé dans un chapitre de l'alcoran, il croît dans les enfers, & rapporte pour fruits des têtes de démons. Ce qui a donné lieu à cette fable extravagante, c'est sans doute un arbre épineux qui croît en Asie, & qui porte des fruits très amers. C'est à l'occasion de cet arbre & du passage de l'alcoran, qu'un fameux Docteur du Musulmanisme, a dit que ces têtes de démons & ces fruits amers, signifiaient les têtes des Arabes & l'âpreté de leur caractère.

ZAGAIE. Javelot des insulaires de l'île de Madagascar, dont le bois est long d'environ quatre pieds & fort souple. Le fer de la Zagaie est ordinairement empoi-

sonné, & la blessure qu'il fait est presque toujours mortelle : les nègres manient fort adroitement cette arme.

ZAHORIE. On croit encore dans quelques endroits de l'Espagne & du Portugal, qu'il se trouve des gens dont la vue est si perçante qu'ils voyent à travers les pierres & dans les entrailles de la terre. Ces gens, que l'on nomme *Zahories*, ont les yeux rouges & doivent être nés le Vendredi-Saint. Il n'est pas besoin d'avertir que ceci n'est qu'une idée populaire, cependant Deltio qui a si volumineusement écrit sur l'art de la divination, dit en avoir vu un en 1575.

ZAIM. Officiers, ou Chevaliers Turcs auxquels le Sultan accorde à vie des espèces de Commanderies, à la charge d'entretenir un certain nombre de Cavaliers pour son service. Les revenus de ces Commanderies montent depuis la somme de vingt mille, jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-dix-neuf aspres; un aspre de plus serait le revenu d'un Pacha, & un aspre de moins que vingt mille, ne serait que celui d'un Timariot. (*Voyez TIMARIOT.*) Les Zaims doivent entretenir au moins quatre Cavaliers, à raison de cinq mille aspres de rente, par chaque Cavalier, jusqu'à quatre-vingt-quinze mille, à quoi peuvent monter les plus forts bénéfices.

ZAIRAGIAH. Sorte de divination pratiquée par les Arabes, moyennant plusieurs cercles ou roues parallèles, marquées de diverses lettres, auxquelles, suivant

certaines règles, on donne du mouvement pour les faire rencontrer ensemble. On croit que ces cercles doivent correspondre aux planètes.

ZALENCUS. Nom du premier Magistrat des Locriens & leur Législateur, qui vivait avant Pythagore. L'exorde des loix que publia ce grand homme, dicté par la raison & par la vertu, ne doit pas être oublié dans ce Dictionnaire. Le voici.

» Tout Citoyen doit être persuadé de l'existence de la Divinité. Il suffit d'observer l'ordre & l'harmonie de l'Univers, pour être convaincu que le hazard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriser son ame, la purifier, en écarter tout le mal, persuadé que Dieu ne peut être bien servi par les pervers, & qu'il ne ressemble point aux misérables mortels qui se laissent toucher par de magnifiques cérémonies & par de somptueuses offrandes. La vertu seule, & la disposition constante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juste dans ses principes & dans la pratique; c'est ainsi qu'on se rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur Citoyen celui qui abandonne la fortune pour la justice; mais ceux que leurs passions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, Citoyens, simples habitans, doivent être avertis de se souvenir des Dieux; & de penser souvent aux jugemens sévères qu'ils exercent contre les coupables.

pables. Qu'ils aient devant les yeux l'heure, de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le souvenir des fautes amène les remords, & le vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses actions à l'équité.

Chacun doit se conduire à tout moment, comme si ce moment était le dernier de sa vie; mais si un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des Autels, qu'il prie le Ciel d'écarter loin de lui ce génie malfaisant, qu'il se jette sur-tout entre les bras des gens de bien, dont les conseils le ramèneront à la vertu; en lui représentant la bonté de Dieu & sa vengeance. «

Découvrons, s'il est possible, dans l'antiquité payenne, quelque chose qui soit préférable à ce morceau simple & sublime.

ZALEUCUS & non ZALENCUS, comme par erreur on a nommé ce législateur dans l'article précédent.

ZAMBALES. Peuples des Philippines dans la province de Pampanga. Ces sauvages sont peu connus. On fait seulement qu'il y a dans ces Isles deux races différentes de Noirs, que les uns sont de véritables nègres, & que les autres ont des cheveux longs, comme les Canarins que l'on trouve dans le voisinage de Goa. Nous devons au Missionnaire Navarette quelques éclaircissemens dont nous allons nous servir. « Les Zambales, dit-il, sont les ennemis mortels des Noirs qui les redoutent beaucoup, & ils ont leurs bourgs sur les bords des montagnes. Ils n'ont point les

Tome IV.

« cheveux crépés comme les Noirs, « ils sont exempts de corvée, & « payent leur taxe en argent non-travaillé. Ils sont tantôt en paix, « tantôt en guerre avec les Indiens: quand ils sont en paix, « ils viennent en troupes dans les bourgs ou les villes: on leur « donne du tabac, des guenilles « & du vin, dont ils font fort « contens, & quelques-uns aident « aux principaux Indiens à cultiver leurs terres. Nous admirions « qu'ils fussent si gras, si grands & « si robustes, ne se nourrissant que « des racines des montagnes, de « quelques fruits & de chair crue, « n'ayant d'autre habit que leur « peau, & d'autre lit que la terre. «

« Chacun d'eux a son arc & ses flèches: l'arc est aussi long « que celui qui s'en sert: ils les « font du bois d'un sorte de palmier qui est aussi dur que le fer: « la corde est d'écorce d'arbre, & « d'une force dont rien n'approche. Ils ont encore une petite « arme de fer plus large que la main, d'un quart d'aune de long, dont la poignée est fort « belle, qu'ils disent être de coquilles d'huîtres brûlées & de limaçons; elle ressemblait à de beau marbre. Ils se servent de cette arme quand on se mêle.

« Tous les peuples de ces montagnes, jusqu'à la nouvelle Ségovie, estiment beaucoup un crâne pour y boire, de sorte « que celui qui a le plus de crânes, « passe pour le plus vaillant; & « c'est pour jouir de cet honneur, « que sans autre vue ils vont en course pour couper des têtes. En « d'autres endroits ils font des

N n

» dents qu'ils en tirent des especes
 » de guirlandes qu'ils mettent sur
 » leurs têtes; celui qui en a le
 » plus est le plus estimé.

ZAMOLXIS. Hérodote fait une bien honorable mention de ce fameux politique, qui devint après sa mort le grand Dieu des Thraces & des Gètes, à l'exclusion de tous les autres. Cet historien prétend qu'il vivait entre l'an 376 & 532. Zamolxis fut esclave en Ionie; il y amassa de grandes richesses, obtint sa liberté & retourna dans sa patrie, dont il chercha à polir les mœurs des habitans. Pour y parvenir, il fit bâtir un vaste Palais, où tour à tour il traitait splendidement les Thraces, & dans la conversation il leur faisait entendre, que ceux qui voudraient vivre comme lui deviendraient immortels, & qu'en quittant la vie, ils passeraient dans un lieu de délices, où ils jouiraient de tous les plaisirs. Lorsqu'il crut avoir persuadé ses Concitoyens, il disparut tout-à-coup, par le moyen d'une chambre secrète, qu'il avait fait pratiquer sous terre, & dans laquelle il resta caché pendant trois ans. On le pleura comme mort, mais ce tems expiré, il se montra aux Pârrhes qui crurent fermement tout ce qu'il leur avait dit, & qui après sa mort réelle le mirent au rang des Dieux & lui éleverent des Temples.

ZAPATA. Usage qui subsiste encore dans quelques endroits de l'Italie. Il consiste, la veille de la Fête de Saint Nicolas, à cacher des présens dans les souliers ou pantoufles de ceux qu'on veut honorer, afin de les surprendre le ma-

tin lorsqu'ils viennent à s'habiller.

On prétend en cela imiter Saint Nicolas, qui, dit-on, avait coutume de jeter pendant la nuit des bourses pleines d'argent dans de certaines maisons par les fenêtres, afin que de pauvres filles pussent être mariées.

ZAPORAVIENS. Peuple qui habite quelques Isles du Boristhène & qui fait partie des Cosaques. Les Zaporaviens ressemblent assez à nos Flibustiers; ce sont des brigands téméraires & courageux. Ils ne souffrent jamais de femmes dans leurs peuplades. Celles qui servent à perpétuer cette singulière nation, demeurent dans des Isles séparées, & les enfans mâles qui naissent de ce commerce sont enrôlés dans la milice de leurs peres, tandis que les filles deviennent le partage de leurs meres, sans autres loix que celles qu'inspirent la nécessité & le besoin. Point de mariages parmi eux, point de famille: souvent le pere a des enfans de sa fille, & le frere de sa sœur: ils ont maintenant quelques Prêtres du Rit Grec, qui font d'assez inutiles efforts pour les civiliser. Ce peuple vit durement de ses courses, & sert dans les armées Russiennes, en qualité de troupes irrégulieres.

ZÉBOUR. C'est le nom que les Musulmans donnent au livre des decrets divins, qu'ils appellent aussi, la table gardée ou secrète. C'est aussi le nom du livre des Pseaumes qu'ils croient avoir été divinement inspirés à David. Ils assurent même que ce Saint Roi les chantait lui-même, & les fai-

fait chanter devant l'arche d'alliance par les Lévités, & ailleurs par ses Musiciens. Cependant le livre que les sectateurs de Mahomet appellent *Zébour* ne contient point les mêmes Pseaumes que nous avons dans le Pseautier, mais seulement un Extrait mêlé de plusieurs choses qui n'ont aucun rapport à David, ni à ses Pseaumes. Ils disent que l'*Ingil* ou Evangile fut envoyé de Dieu à Jesus-Christ douze cens ans après que David eut reçu du Ciel ses Cantiques.

ZÉLANDE. Province des Pays-bas, & l'une des sept qui composent la République des Provinces-unies. On ignore absolument quels étaient les peuples qui habitaient anciennement cette Région, & l'on est fondé à croire que les modernes Zélandois tirent leur origine des Danois, & qu'ils furent convertis au Christianisme vers le neuvième siècle. Le Gouvernement de la Zélande est le même que celui de la Hollande; l'assemblée des Etats est composée des Députés de la noblesse & des six villes principales; mais comme toutes les anciennes familles nobles sont éteintes, Guillaume, Prince d'Orange, mort Roi d'Angleterre, composait seul l'ordre de la noblesse, sous le nom de premier noble de Zélande, & son Député avait la première place dans cette assemblée, au Conseil d'Etat & à la Chambre des Comptes.

ZÉLATEURS ou **ZÉLÉS.** Nom qui fut donné à quelques Juifs, à cause du zèle mal entendu, qu'ils prétendaient avoir pour la liberté

de leur patrie. Ils commencèrent à se faire connaître quelques années avant la prise de Jérusalem par les Romains, & l'on croit que ce sont les mêmes qui sont nommés Hérodiens dans Saint Matthieu, & qui furent appelés Sicaires ou assassins, parce que pendant le siège de Jérusalem, où ils s'étaient retirés, ils commirent les plus étranges barbaries, avec des dagues qui portaient en latin le nom de *sica*.

ZEMBLE. (nouvelle) Les habitans de cette triste contrée sont d'une très-petite taille; ils ont les cheveux noirs, le teint bazané & portent pour vêtement des peaux de veaux marins, ou de pingoins, qui sont de grands oiseaux, assez communs dans ce pays. Ils passent toute la saison de l'hiver, enfermés sous terre dans de petites huttes. On dit qu'ils adorent le soleil & la lune.

ZEMZEM. Fontaine située près du Temple de la Mecque & que les superstitieux Mahométans prétendent être la même qu'un Ange indiqua à Agar, lorsque son fils Ismaël fut prêt à périr de soif dans le désert. C'est un présent considérable que d'offrir une bouteille remplie d'eau de cette fontaine, dont une simple goutte guérit non-seulement les maladies du corps, mais purifie encore de tous les péchés.

ZENDA-VESTA. C'est un des plus anciens livres connus sur la terre, dont on trouve l'extrait dans le Sadder. Il est divisé en cent articles, appelés *Portes*, & contient les principaux points de la Doctrine des Mages. Voici les

principales choses que ces portes prescrivent.

1^{re} Porte. Le décret du très-juste Dieu est que tous les hommes soient jugés par le bien & le mal qu'ils auront fait ; leurs actions seront pesées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière. La foi les délivrera de Satan.

2^e. Porte. Si les vertus l'emportent sur les péchés, le Ciel est son partage : si les péchés l'emportent, l'enfer est son châtiment.

5^e. Porte. Qui donne l'aumône est véritablement homme ; c'est le plus grand mérite dans notre sainte Religion, &c.

6^e. Porte. Célèbre quatre fois par jour le soleil, célèbre la lune au commencement du mois.

NB. Il n'est point dit, *adore comme des Dieux le soleil & la lune*, mais célèbre le soleil & la lune, comme les ouvrages du Créateur. Les anciens Perses étaient Deïcoles.

7^e. Porte. Dis, *ahúnavar & ashim yuhú*, quand quelqu'un éternue.

Preuve de la prodigieuse antiquité de l'usage de saluer ceux qui éternuent.

9^e. Porte. Fuis le péché contre nature ; il n'y a en point de plus grand.

Preuve que cette infamie n'était pas autorisée par les loix de Perse, comme *Sextus Empiricus* l'avance.

11^e. Porte. Ayez soin d'entretenir le feu sacré, c'est l'ame du monde, &c.

12^e. Porte. N'ensevelis point les morts dans des draps neufs, &c.

13^e. Porte. Aime ton pere &

ta mere, si tu veux vivre à jamais.

15^e. Porte. Quelque chose qu'on te présente, bénis Dieu.

19^e. Porte. Marie-toi dans ta jeunesse ; ce monde n'est qu'un passage ; il faut que ton fils te suive, & que la chaîne des êtres ne soit point interrompue.

30^e. Porte. Il est certain que Dieu a dit à Zoroastre : quand on sera dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, qu'on ne la fasse pas.

33^e. Porte. Que les plus grandes libéralités ne soient répandues que sur les plus dignes ; ce qui est confié aux indignes est perdu.

35^e. Porte. Il s'agit du nécessaire quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens.

40^e. Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être sans péché : qu'il ait du zèle & que ce zèle ne soit pas trompeur ; qu'il ne mente jamais, que son caractère soit bon, son ame soit sensible à l'amitié, son cœur & sa langue toujours d'intelligence, qu'il soit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché, qu'il soit un exemple de bonté, de justice devant le peuple de Dieu.

41^e. Porte. Quand les *Fervardagans* viendront, fais les repas d'expiation & de bienveillance, cela est agréable au Créateur.

67^e. Porte. Ne mens jamais, cela est infâme, quand même le mensonge serait utile.

69^e. Point de familiarité avec les courtisannes. Ne cherche à séduire la femme de personne.

70^e. Porte. Qu'on s'abstienne

de tout vol , de toute rapine.

71^e. Porte. Que la main ; que ta langue & ta pensée soient pures de tout péché. Dans les afflictions , offre à Dieu la patience ; dans le bonheur , rends-lui des actions de grace.

91^e. Porte. Jour & nuit penfes à faire du bien , la vie est courte. Si devant servir aujourd'hui ton prochain tu attends à demain , fais pénitence. Célébre les six *Gahambars* ; car Dieu a créé le monde en six fois dans l'espace d'une année , &c. Dans le tems des six *Gahambars* ne refuse personne. Un jour le Grand Roi *Giemschid* ordonna au chef de ses cuisines de donner à manger à tous ceux qui se présenteraient ; le mauvais génie ou Satan se présente sous la forme d'un voyageur : quand il eut dîné , il demanda encore à manger. *Giemschid* ordonna qu'on lui servît un bœuf , Satan ayant mangé le bœuf , *Giemschid* lui fit servir des chevaux ; Satan en demanda encore d'autres : alors le juste Dieu envoya l'Ange *Behman* , qui chassa le diable ; mais l'action de *Giemschid* fut agréable à Dieu.

ZENDER. Tous les huit ans les peuples de ce pays élisent un nouveau chef , ou si l'on veut un Roi. Ils vont chercher ce Roi dans les forêts , au milieu des bêtes féroces , qu'il traîne , dit un Auteur crédule , à la suite par la force de ses enchantemens. Pour le trouver , les Grands de l'Etat se mettent sous la conduite d'une sorte d'aigle , qui décide par ses cris celui qui doit être Roi. Que ceci ne nous étonne pas :

le cheval du premier Darius , Roi de Perse , le proclama Roi en hennissant le premier. Lorsque ce Roi est découvert , sa modestie le porte encore à résister , & souvent il blesse ceux qui veulent le forcer à regner , c'est-à-dire , ceux que les Electeurs envoient à sa découverte. Ce Roi ne paraît pas devoir figurer entre les grands Princes , & son trône doit être placé dans une chaumière : cependant la politique gouverne certainement cette Cour.

ZÉPHIRE. Il y avait dans l'Attique un Temple dédié au Zéphire , qu'Hésiode met au nombre des enfans des Dieux. Anchise sacrifia au Zéphire une brebis blanche avant que de s'embarquer.

ZETÆ. Les anciens appelaient de ce nom certains appartemens situés au-dessus des étuves , dans lesquels on répandait de l'eau chaude ou de l'eau froide , suivant la saison , par le moyen de plusieurs tuyaux pratiqués dans les murs , ce qui procurait une chaleur douce , ou de la fraîcheur dans le Zetæ. Ce nom était aussi donné à des chambres près des bains , où l'on trouvait des lits destinés au repos , dit un Auteur Latin , & bien plus souvent à la galanterie.

ZETETES. Anciens Magistrats de la République d'Athènes , proposés pour faire rentrer dans le trésor public les sommes dues depuis long-tems par les particuliers , & dont les receveurs ordinaires avaient négligé de poursuivre le paiement.

ZÉT HÉS. Zéthés & Calais

N n iij

étaient fils de Borée, Roi de Thrace, & d'Orythie, fille d'Erechthée, Roi d'Athènes. Ils suivirent les Argonautes dans leur fameuse expédition. La fable dit qu'ils avaient des ailes, & que par reconnaissance pour la bonne réception que leur fit leur beau-frère Phrinée, ils poursuivirent les Harpies qui causaient la famine dans ses Etats, & les firent fuir jusqu'aux îles Plauræ, depuis nommées Strophades dans la mer d'Ionie. Ce fut là qu'ils reçurent ordre des Dieux de laisser les Harpies tranquilles.

Pausanias ramène cette fable à la vérité historique: il fait mention du mariage de Borée & d'Orythie, & assure que ce Prince fit équiper une flotte pour défendre son beau-frère contre ses ennemis, qui infestaient les côtes de l'Attique.

Zéthés & Calaïs furent tués, à leur retour de la Colchide, par Hercule, indigné de ce que dans le voyage ils avaient pris le parti de Typhis, qui avait voulu abandonner ce héros dans la Troade, lorsqu'il était à la recherche d'Hylas.

ZEUGITES Nom qu'on donnait à la troisième classe du peuple d'Athènes, c'est-à-dire, à ceux qui possédaient en terres un revenu annuel de deux cents médimnes, ou environ six boisseaux romains.

ZINDIKITES. Hérétiques Musulmans qui prétendent que tout ce qui été créé est Dieu, & qui n'admettent ni Providence, ni résurrection des morts. Pietro della Vale dit qu'ils croient que les quatre éléments sont Dieu, sont

l'homme, sont toutes choses. Au commencement du treizième siècle il a paru parmi les Chrétiens un certain David de Dinant, qui n'admettait aucune distinction entre Dieu & la matière première.

ZOARA. Nom que les anciens Scythes donnaient à des troncs d'arbres, ou à des morceaux brutes de rochers qu'ils élevaient en l'honneur de leurs fausses Divinités. On appelait ces masses informes Zoara, parce qu'on les pelait si elles étaient de bois, & qu'on les lissait un peu, si elles étaient de pierre.

ZOGONOI. Dieux qui, selon les Grecs, présidaient à la vie des hommes, & qu'en conséquence de ce préjugé ils invoquaient pour obtenir une longue vie. Les rivières pures, & généralement toutes les eaux courantes étaient consacrées à ces prétendues Divinités, parce qu'ils regardaient les bonnes eaux comme une des choses les plus salutaires & les plus essentielles à la conservation de la vie.

ZONE. Nom de la ceinture que portaient les anciens Romains pour arrêter leur chemise ou tunique, qui était ordinairement très-ample. Ces sortes de ceintures n'étaient pas les mêmes pour la forme, & différaient entr'elles, selon le sexe, le tems & les âges; mais, sans manquer à la décence, on ne pouvait se dispenser de porter la Zone: ceux mêmes qui affectaient de la laisser lâche, passaient pour débauchés & gens dissolus. Les hommes en général portaient leur ceinture haute, & les femmes la

plaçaient immédiatement sous le sein, ce qui servait à le soutenir; car elles ne connaissaient ni corps, ni corslets, & leur taille pour cela n'en était pas moins svelte & élégante. Dans les jours de Rome opulente, les Dames attachaient à leur ceinture un ornement qui marquait la séparation de la gorge.

ZONNAR. Ceinture de cuir noir, assez large, que les Chrétiens & les Juifs portent dans le Levant & en Asie, pour les distinguer des Musulmans. Ce fut Motavakkel, dixième Kalife de la Maison des Abassides, qui, par un Edit de l'an 235 de l'Hégire, les obligea à porter cette marque distinctive.

ZOOLATRIE. On entend par ce mot le culte que les Payens rendaient aux animaux. Cette adoration folle & impie était fondée sur la créance de la métempsychose. Les Egyptiens disaient que l'âme d'Osiris avait passé dans le corps d'un taureau. Les Indiens refusaient de se nourrir de la chair de plusieurs animaux, parce qu'ils craignent de détruire la demeure de l'âme de quelques-uns de leurs ancêtres.

ZOROASTRE. Nom du réformateur de la Religion des anciens Perses. On dit qu'avant ce célèbre impositeur, il y avait eu un Roi de Médie, nommé Keyomaras ou Chaïomer, qui s'était ingéré de réformer l'antique Religion que les Perses prétendaient avoir reçue d'Abraham, & que Zoroastre fut le réformateur de cette première réforme. Zoroastre vivait sous le règne de Darius

Hystaspes, & l'on ignore absolument quelle était sa patrie. Les uns le font originaire de la Chine, & lui donnent pour père un certain Espintaman, & pour mère Dodo, gens du commun du peuple; mais on leur oppose que certainement ces noms ne sont pas Chinois, & la remarque est sans réplique. Il y en a qui veulent qu'il soit né dans la Médie, & d'autres qui croient qu'il était Juif de naissance & de religion. Le savant Hyde, dont la conjecture paraît la plus raisonnable, le fait Persan, & disciple d'un des Prophètes des Juifs: s'il est vrai, il aura servi Daniel; & comme dit Prideaux, » étant » parvenu aux connaissances des » choses sacrées & profanes que » ce Prophète possédait, il résolu de s'ériger en Prophète, » dans l'espérance que s'il jouait » bien son rôle, il parviendrait » aux mêmes honneurs que son » maître. «

Zoroastre ayant formé le plan de s'élever au-dessus des hommes ordinaires par la route de l'imposture, sentit que le sûr moyen de réussir était d'en imposer au peuple par une vie austère, & sur-tout par des miracles. Il se retira dans le fond d'une caverne, & à l'aide de quelques herbes, dont il connaissait la vertu, il parvint à manier le feu sans en être incommodé. Ce fut dans cet antre qu'il composa le fameux Zendavesta, qui renferme en douze parties toute la doctrine du Législateur, & l'ancien Magianisme réformé par lui. Le tems venu de commencer sa mission,

Zoroastre se présenta devant Darius; il s'annonça comme envoyé de Dieu pour le convertir à la nouvelle Religion, contenue dans le Zend, qu'il apportait du ciel, il lui offrit la *Judra* ou robe sacerdotale, & la ceinture sacrée; & pour appuyer son discours par un miracle, il se fit verser du plomb fondu sur la poitrine, & ce plomb reprit sa première solidité, sans que le prétendu Prophète en reçût aucun mal. Ce tour de passe-passe n'en imposa pas à Darius; il demanda un nouveau miracle, & les Légendaires disent que Zoroastre fit aussi-tôt croître un jeune cypres, à une grosseur considérable. Ce prodige désespéra les Mages de Darius, & ils mirent tout en usage pour perdre le réformateur. Ayant gagné un de ses domestiques, ils firent cacher dans sa chambre des os de chien, des rognures d'ongles, & des cheveux de morts, choses pour lesquelles les Perses avaient la plus grande horreur: cela fait, ils le dénoncerent à Darius comme un dangereux sorcier, & ils en donnerent pour preuve, qu'on trouverait chez lui tout ce qui était supposé dans ce temps servir aux maléfices. On vîstra le logis de Zoroastre, on y trouva ce que les Mages y avaient fait mettre; & le Roi, convaincu par ses yeux, fit jeter le réformateur en prison: mais par hasard alors un cheval que Darius affectionnait particulièrement était près de perdre les pieds, & la maladie avait résisté à toute la science des Mages: Zoroastre promit de le guérir; il en vint à son honneur; il

mit à découvert tout ce qu'on avait tramé contre lui, & obtint que le Monarque embrasserait la réforme, & qu'il permettrait qu'elle fût établie dans toute l'étendue de ses Etats. Il faut observer qu'avant de descendre à ces deux articles, Darius exigea encore quelques miracles assez frappans pour prouver la mission du prétendu Prophète. Entr'autres il demanda 1°. le pouvoir de monter au ciel, & d'en descendre lorsqu'il le jugerait à propos: 2°. la faculté de connaître ce que Dieu faisait dans ce moment, & ce qu'il ferait dans la suite: un préservatif contre la mort: 4°. enfin un secret pour se rendre invulnérable. Zoroastre fut sans doute étourdi d'une pareille proposition; il représenta au Roi qu'un homme qui obtiendrait ces quatre dons serait aussi puissant que Dieu même: » mais, » pour confirmer la vérité de ma » mission, dit-il, j'obtiendrai ces » quatre grâces en faveur de quatre personnes différentes. Vous » pourrez monter au ciel, & en » descendre selon vos desirs. Votre » premier Mage connaîtra le présent & l'avenir, afin de gouverner sagement votre royaume, & vos deux fils seront, » l'un immortel, l'autre invulnérable. » C'est fondés sur cette tradition folle que les Gaures d'aujourd'hui disent que Beschutes, fils du Roi, qui reçut l'immortalité, vit encore dans un certain endroit, sous la garde de trente hommes, qui empêchent tous les mortels de l'approcher, dans la crainte qu'il ne leur

communiquer son immortalité.

Zoroastre ayant converti le Roi de Perse & son peuple , établit le siège de sa nouvelle réforme dans la ville de Balch , & prit le titre imposant d'Archimage , ou Chef suprême de tous les Mages. Il aurait pu jouir tranquillement du fruit de son imposture ; mais le désir de faire des conquêtes spirituelles , ouvrit un précipice sous ses pas. Il engagea Darius à prescrire la conversion d'Argyaspe , Prince Scythe , zélé partisan de l'ancienne doctrine , ou à lui déclarer la guerre. Argyaspe , indigné de ce qu'on prétendait le forcer à abandonner la croyance de ses ancêtres , prévint ses ennemis , en faisant irruption dans la Bactriane ; il joignit l'armée de Darius , & après un sanglant combat , il en tua une partie , mit le reste en fuite & égorga Zoroastre avec quatre-vingt Mages , qui composaient son Clergé : tel fut la fin de ce célèbre Réformateur.

A ce précis de la vie de Zoroastre , qu'il nous soit permis d'ajouter les nouvelles fables que les Grecs & les Gaures ou Guébres ont débitées sur son compte. D'abord les Grecs rapportent qu'il vint au monde en riant , & que les artères de sa tête battaient avec une telle violence , qu'elles repoussaient la main qui les touchait , signe auquel tous les Devins reconnurent qu'il deviendrait un grand homme. Les Guébres vont plus loin , ils disent que les parens de Zoroastre désespérés de n'avoir point de fils , en demandèrent un ardemment à Dieu , qui

touché de leur ferveur ; daigna les exaucer. Pendant que la mere du Prophète était enceinte , elle crut voir (dans un songe) une flamme brillante qui couvrait les cieux ; en même tems quatre griffons se présentèrent à elle & voulurent arracher l'enfant qu'elle portait dans son sein ; mais aussitôt qu'ils en avaient fait sortir cet innocent , un homme fort & d'une mine agréable l'y replaçait & refermait adroitement la blessure. Un rêve aussi étrange méritait bien qu'on fût consulter les Devins : on y fut en effet , & les Astrologues répondirent que l'enfant qui allait naître éclairerait les hommes par sa doctrine , qu'il aurait des millions d'ennemis , mais que Dieu combattrait pour lui. Le jeune Zoroastre ne parut point un ennemi indifférent au Roi de la Chine : ce Prince trembla sur son trône & résolut de faire empoisonner cet enfant miraculeux , dont la réputation naissante obscurcissait déjà la sienne ; il fallut fuir la persécution & quitter son pays natal. Zoroastre avec ses parens se retira en Perse , mais , comme on n'en doit pas douter , cette fuite fut signalée par des miracles , & les rivières se gèlerent pour laisser passer sûrement cette famille prédestinée. Tranquille dans la Perse , le jeune Prophète se livra à la prière & à la contemplation , & Dieu pour récompenser son zèle , lui envoya un Ange qui l'exhorta à lui dire sans détour quel souhait il voulait faire , Zoroastre répondit humblement qu'il désirait d'être présenté à Dieu , pour obtenir de

lui des loix capables de ramener les hommes à la vertu. L'Ange aussitôt lui communiqua un secret afin de purifier son corps des légères souillures qu'il pouvait avoir contractées par la fréquentation des mortels, & après lui avoir ordonné de fermer les yeux, il le transporta au Ciel. Il vit le souverain Créateur qui lui parla du milieu d'une nuée de feu & qui prit la peine de lui dévoiler les diverses révolutions de la Perse, pendant les âges à venir. D'abord Zoroastre avait demandé à Dieu de pouvoir vivre jusqu'à la dernière Période des siècles, mais étant assuré que les hommes devenaient de plus en plus méchants, il ne souhaita de vivre qu'autant d'années qu'il lui en faudrait pour achever sa mission. Ce fut au retour de ce voyage que le Réformateur de l'ancienne religion d'Abraham apporta sur la terre le véritable feu céleste & le Zendavesta. Les légendaires ajoutent que cette nouvelle parvenue aux oreilles du Diable, mit ce malin esprit dans une horrible furie. Il tourmenta son ennemi & n'épargna rien pour lui prouver combien ce feu était inutile, & combien le sacré Zend renfermait de faussetés. » Croyez en moi, lui dit-il, je vous prescrirai une doctrine plus agréable ; je vous accorderai une longue vie, & je vous comblerai d'honneurs & de richesses. » Zoroastre armé de la grace de Dieu ; résista aux séductions de l'Ange rebelle, & le renvoya dans les enfers.

Telles sont les fables dont les Guébres ornent les premiers inf-

tans de la vie de leur faux Prophète, & nous remarquerons en passant, que la naissance des imposteurs qui ont osé publier des dogmes, a toujours été relevée par des prodiges.

Après la mort de Zoroastre, plusieurs de ses disciples tentèrent de donner atteinte à la religion qu'il avait établie. Il s'éleva des doutes, on disputa, & l'on finit par se persécuter. La plus considérable de toutes ces querelles s'éleva environ deux cens ans après la venue de Jésus-Christ, sous le regne d'Artaxerxès surnommé Babecan; la foi du Monarque en fut ébranlée, il nomma sept Mages pour résoudre ses doutes : un d'entre eux que l'histoire appelle Erda-viraph, feignit de tomber dans un profond sommeil, pendant lequel il assura, (& on le crut) que son ame s'était détachée de son corps & avait été converser avec Dieu. L'ame revenue au bout de sept jours de son voyage, annonça ce qu'il fallait croire & ce qu'il fallait rejeter ; pendant son absence le corps du Mage avait été gardé à vue. (Voyez les articles PARSIS, GAURES & GUÉBRES.)

ZUG. (Canton de) Il est situé partie dans une plaine, partie à l'entrée des premières montagnes des Alpes ; son sol est fertile & produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la subsistance des habitans. Il est borné au nord & à l'orient par le Canton de Zurich, à l'occident par celui du Lucerne, & ses Bailliages libres, & par celui de Schwitz au midi : la Religion Catholique y est seule professée. Le Gouvernement de ce

Canton est unè pure démocratie.

Les Paroisses de Zug, Bar, Egéri, Meurzingen ont seules part au gouvernement; cinq autres Communautés également nombreuses sont, avec la réserve de quelques privilèges, regardées comme sujettes. Ces Communautés ont conservé le droit singulier de choisir entre les Bourgeois de Zug, le Baillif qui leur est le plus agréable.

Chaque premier Dimanche de Mai, le peuple des quatre Paroisses s'assemble dans une grande place pour délibérer sur les affaires publiques, & chaque citoyen en état de porter les armes a droit d'y assister. C'est dans cet espece de Parlement que réside la plénitude du pouvoir souverain. La justice s'administre par quarante Sénateurs; dont treize sont présentés par Zug, & les vingt-sept autres par les trois Paroisses restantes: ce qui donne à Zug une voix & demie contre trois, mais dans toutes les délibérations, pour l'emporter sur Zug, il faut que les trois autres voix réunies n'en forment qu'une seule.

Le Landamme qui est le Chef de la République, s'élit par le suffrage général, mais l'éligibilité passe alternativement d'une Commune à l'autre. Le Landammat d'un citoyen de Zug est de trois ans, celui d'un habitant de la campagne ne dure que deux ans, & alors le Landamme est obligé de venir résider à Zug; lorsque la régence du Landamme est finie, il rentre dans la classe des citoyens, sans aucune prérogative.

Ce Canton a le septieme rang dans les diètes générales.

ZYGOSTATE. Magistrat chez les Grecs chargé particulièrement de veiller à ce que les Marchands ne se servissent, ni de faux poids, ni de fausses balances.

ZUINGLIENS. Disciples de Ulric Zuingle, Suisse de nation, né en 1487, à Wildehausen dans le Comté de Toggenbourg. Cet Hérésiarque, habile Prédicateur, homme instruit, vif & ardent, ayant été nommé à la Cure de la principale Eglise de la ville de Zurich, commença à répandre ses erreurs contre le saint Sacrifice de la Messe, le Purgatoire, l'invocation des Saints, les Indulgences, le célibat des Prêtres & le jeûne. La fausse doctrine de Zuingle ayant été goûtée, il eut une conférence avec les Catholiques, en présence du Sénat de Zurich, & cet acte public fut suivi d'un Edit, par lequel la Messe, les cérémonies de l'Eglise & le culte des images furent abolis. Quoique Zuingle convînt en plusieurs points avec l'Hérésiarque Luther, ces deux Chefs de secte différaient en beaucoup d'autres; selon Luther, la grace seule peut nous conduire au salut, & Zuingle adoptant l'hérésie des Pélagiens, prétend qu'avec les seules forces de la nature, le libre arbitre est en état de nous sauver: d'où il infere que les Héros & les Philosophes de l'antiquité ont pu gagner le ciel par leurs seules vertus morales. Ils différaient érrangement quant à l'Eucharistie; Luther admet la présence réelle, quoiqu'il ne convienne pas de la transsubstantiation, & Zuingle veut que le vin & l'eau ne soient

que de simples représentations nues du corps & du sang de Jésus-Christ, auquel on s'unit spirituellement par la foi.

ZURICH. (Canton de) Une révolution arrivée dans la ville de Zurich, & un complot formé pour l'affervir, donna lieu à ses habitans d'entrer dans la grande alliance des Suisses.

Vers l'année 1335, les trente-six Magistrats qui gouvernaient la ville de Zurich, furent accusés par le peuple de concussions & de déprédations publiques. Soit en effet que le corps du Sénat fût coupable, ou que ce ne fût que quelques particuliers, Rodolphe Braun, un des Sénateurs, Magistrat facieux & populaire, irrita tellement la bourgeoisie contre ses Collegues, qu'excepté six de ses amis, tout le reste fut obligé de prendre la fuite pour se soustraire aux fureurs de la populace. Braun alors les fit citer & condamner les uns au bannissement & à de grosses amendes, les autres, faute de s'être présentés, à la mort, leurs biens confisqués & leur postérité déclarée incapable de parvenir aux honneurs Consulaires. Cet affreux citoyen, croyant n'avoir plus d'ennemis, se fit nommer Bourguemâitre perpétuel, & changea la forme du gouvernement. Les Seigneurs des environs de Zurich prirent en main la cause des exilés; ils armerent, on se battit, & les Zurichoïses, prêts de succomber, implorèrent la protection de l'Empereur Louis, qui jugea que le bannissement indéfini, prononcé contre les Sénateurs, serait converti en un exil

de cinq ans, & qu'au lieu de la confiscation de leurs biens, ils ne payeraient qu'une amende de six cents marcs d'argent.

Les choses restèrent dans cet état jusqu'à l'an 1350, que le Bourguemâitre Braun prétendit que les exilés n'ayant pas satisfait à l'amende de six cents marcs d'argent, la Sentence devenait nulle de fait & de droit. Les exilés cabalèrent. Un Comte de Hasbourg vint à Zurich, sous prétexte d'implorer la grace des bannis, qui étaient à sa suite. Dans le même tems la ville se remplissait de soldats déguisés en marchands & en pèlerins. Le but de cette entreprise, était d'égorger Braun & les nouveaux Sénateurs à l'entrée de la nuit, & de livrer la ville à un corps de troupes qui s'avancait dans le silence, & auquel les conjurés au milieu du carnage, devaient ouvrir une porte. Braun, par un de ces coups qu'on devrait plutôt attribuer à la Providence qu'au hasard, est instruit de la conspiration au moment même qu'elle doit éclater. Il assemble ses gardes & ses amis, il attaque les conjurés, qui, étonnés & déconcertés, se laissaient massacrer en cherchant leur salut dans la fuite. Le jeune Comte de Hasbourg & son beau-frère furent épargnés; Braun les retint dans une étroite prison, tandis qu'à main armée, il s'emparait de leurs terres & faisait démolir leurs forteresses. Après un pareil éclat, il ne restait aux Zurichoïses d'autre parti que de se jeter dans les bras des nouveaux Cantons libres: ils leur en firent la propo-

sition qui fut acceptée avec joie : le traité fut conclu au mois de Mai 1351.

Zurich est une ville des plus marchandes , des plus riches & des plus considérables de la Suisse. Elle fut , dit-on , ruinée par Attila , Roi des Huns , & rebâtie par Thuricus , Roi des Goths , qui lui a donné son nom ; mais c'est une fable , elle prend son nom des Tigurins connus dans César. Elle est située dans une contrée agréable , sur le penchant de deux collines près d'un lac , d'où sort la rivière de Limmat qui la partage en deux : elle est renommée par ses manufactures , par une Académie , par cinq arsenaux , & par ses fortifications à la moderne , & ses larges fossés revêtus de pierre de taille.

Ce Canton a environ vingt lieues de longueur sur presque autant de largeur ; il professe la Religion Protestante , prêchée par Ulric Zuingle , (*Voyez* ZUINGLIENS.) & qui fut reçue en 1524. Nul Canton de la Suisse n'est aussi peuplé que celui-ci ; l'oisiveté y est un vice deshonorant , l'habitant de la campagne s'y partage entre la culture des terres & le travail des manufactures , il suit peu l'état militaire dans le service étranger , mais tout citoyen est soldat , lorsqu'il s'agit de défendre sa patrie & de conserver sa liberté.

Le gouvernement du Canton de Zurich , n'est ni tout-à-fait aristocratique , ni tout-à-fait démocratique : c'est un composé de ces deux constitutions. On divise ce pays en cinquante-huit Bailliages.

C'est dans le corps universel du peuple que réside la souveraineté , & cependant cette multitude n'en exerce aucun acte par elle-même. En effet la Commune souveraine ne s'assemble jamais pour délibérer des affaires publiques , comme il arrive dans les Cantons populaires. (*Voyez* UNTERWALDE.) Elle est divisée en treize classes d'habitans , qu'on appelle tribus : chaque classe nomme ses députés , & ces députés forment le Parlement. La première classe , qui est celle des Connétabliers ou Nobles , députe vingt-quatre membres aux assises de la Régence , les douze autres tribus en fournissent chacune quinze , ce qui fait le nombre de deux cens quatre Sénateurs. La constitution de l'Etat fixant le Corps du Sénat à deux cens douze , la loi a voulu que les huit Sénateurs restants fussent choisis par le Sénat lui-même. Deux de ces huit Sénateurs sont les premiers Magistrats de la République , & les six autres sont Conseillers-nés du petit Sénat.

Ce Conseil de deux cens douze députés est le Prince qui ordonne , le Législateur qui régit , le Magistrat qui juge en dernier ressort , celui qui décide de la guerre , de la paix , des loix & des subsides , il nomme à toutes les places & à tous les emplois.

Le petit Sénat est composé de cinquante membres tirés du Conseil général , & se trouve encore partagé en deux divisions , qui ont à leur tête deux Bourguemâtres , qui sont les premiers Magistrats de la République , & qui gouvernent alternativement cha-

cun pendant six mois. Indépendamment de ces deux Cours supérieures, il y a encore plusieurs comités qui prennent connoissance des affaires qui leur sont attribuées, & qui en rendent compte au petit Sénat ; telles sont la Chambre des finances ; celle de guerre ; celle de la réformation, qui exerce une police exacte & sévère sur les mœurs des citoyens ; la Chambre consistoriale, qui connaît de tout ce qui a rapport à la Religion, & enfin la Chambre du commerce.

Après les Bourguemaîtres, viennent les quatre Tribuns, dont trois sont en exercice & président dans les différens Colleges en l'absence des Bourguemaîtres. Les deux Bourriers occupent le troisieme rang, ils sont à la tête des finances, leur administration dure douze ans. L'Intendant général des biens de l'Eglise sécularisés vient ensuite, il n'est que six années en exercice ; les autres charges sont le Prevôt & ses Assesseurs, Juges ordinaires de la ville, l'Intendant des bâtimens, le Garde-magasin des greniers publics, le Directeur des arsenaux, l'inspecteur des forêts, le Conserva-

teur des biens communs, le Curateur des orphelins, les deux Directeurs des hôpitaux, le Commissaire des grands chemins, l'Intendant des lacs & Juge de l'Amirauté, le Grand Veneur, l'Ecuier de la ville, le Chancelier qui est tout ensemble membre du Sénat & Secrétaire de la République, le Grand Santier, qui est porteur de ses ordres & de sa livrée, &c.

Le Canton de Zurich, en se liguant avec les quatre premiers Cantons libres, obtint la préférence, & a conservé cette prérogative. C'est lui qui convoque les diètes générales, (Voyez DIÈTES générales des Suisses) tant ordinaires qu'extraordinaires ; il en indique le jour & le lieu, il reçoit les premiers complimens des Ambassadeurs & Ministres étrangers, qui sont nouvellement accrédités auprès de la République. Tous les mémoires, lettres & propositions, qui s'adressent au louable Corps Helvétique, passent par sa Chancellerie, qui les communique circulairement ; enfin son premier député est Président-né des diètes.

Fin du quatrieme & dernier Tome.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce quatrieme Volume du Dictionnaire des Mœurs, Usages & Coutumes des Peuples des quatre Parties du Monde.

Nota. Pour donner plus de facilité aux recherches des Lecteurs, nous avons cru devoir ranger tous les mots de ce Dictionnaire sous neuf titres différens : sçavoir ; les Juifs ; les Chrétiens Catholiques Romains ; les Grecs Schismatiques ; les Hérétiques, les Musulmans ; les Idolâtres ; les Superstitions ; les Loix différentes, & les Mœurs, Coutumes & Usages particuliers. En jettant les yeux sur ces articles, on trouvera aisément le mot qu'on voudra consulter.

L E S J U I F S.

Q

QUARANTE coups. Ordonnance de Moïse qui défendait d'étendre plus loin qu'à quarante coups les punitions corporelles.

R

RABANITES. Juifs qui adoptent les traditions des Pharisiens ; & qui sont distingués des Caraites.

Rabben. Nom que les Hébreux donnaient à leurs Docteurs. Il y avait plusieurs degrés pour parvenir au Doctorat.

Racca. Mot Syriaque en usage du tems de Jésus-Christ, qui renfermait une injure sanglante.

Rachat des premiers nés. Comment on y procédait, & comment on y procède encore chez les Juifs.

Ranatytes. Nom donné à une secte particulière de Juifs qui rendaient une espece de culte aux grenouilles.

Raser. Les Lévites se rasaient : dans les grandes calamités le peuple devait se raser. C'était une grande insulte faite à un

- homme , que de lui raser la barbe.
- Rational. Piece d'étoffe précieuse que le souverain Pontife des Hébreux portait sur l'estomac.
- Réchabites. Anciens Juifs qui prétendaient vivre avec plus de régularité que les autres Israélites.
- Rédempteur. Les Juifs donnaient ce nom à celui qui était en droit de retirer des mains d'un étranger, ou même d'un concitoyen les biens ou la personne de son parent, qui avait vendu ou engagé l'un ou l'autre.
- Refuge. (droit de) Six villes chez les Juifs jouissaient de ce droit.
- Reine du ciel. Les Hébreux, prévaricateurs & superstitieux, donnerent ce nom à la lune.
- Rémision. Différentes significations de ce mot.
- Repas des Hébreux.
- Repas du mort chez les Hébreux.
- Résurrection. Le dogme de la résurrection des morts est une créance commune aux Juifs & aux Chrétiens.
- Révélation.
- Roshafcana. Ce mot signifie chez les Juifs le commencement de l'année.
- S
- S**ABBAT. C'est le septieme jour de la semaine chez les Juifs. Ce qui leur est prescrit pour l'observer.
- Sabbatique. (jour & année) Cette année des Juifs commençait & finissait en Septembre.
- Saducéens, Hérétiques Juifs. Ils niaient la résurrection, l'exis-
- tence des anges, & des esprits des hommes après la mort.
- Saint des Saints. Partie intérieure du Temple de Jérusalem, où reposait l'Arche d'alliance.
- Samaritains. Ils bâtirent un Temple sur la montagne de Garisim. Ce qui les distinguait des autres Juifs. On en trouve encore en divers pays.
- Samedi. Jour du Sabbat des Juifs.
- Samuël, Prophète de l'ancien Testament.
- Sanctification. Ce que signifie ce mot dans le style de Moïse.
- Sanhédrin (grand) des Hébreux. Origine de ce Conseil : son autorité : sa destruction : assemblée que l'on suppose avoir été tenue à trente lieues de Bude pour décider si le Messie était déjà venu, ou si les Juifs devaient encore l'attendre. Tribunal moderne qui tient lieu du grand Sanhédrin.
- Schénopégie. C'est le vrai nom de la fête des Tabernacles ou des Tentes.
- Scribe. Docteurs de la Loi chez les Hébreux.
- Sébat. Cinquieme mois de l'année civile des Juifs. Fêtes & jeûnes qu'ils observent pendant ce mois.
- Sectes. Il y en avait quatre principales chez les Juifs.
- Séfer-Tora. Les Juifs donnent ce nom au Livre de la Loi.
- Sept. Nombre favori des anciens Hébreux.
- Serviteur. Les Hébreux en avaient de deux sortes.
- Sistre. Instrument à l'usage des Hébreux dans leurs réjouissances.

Sivan. Nom du neuvieme mois de l'année civile des Juifs, & le troisieme de leur année sainte.

Songes. Les Juifs donnent beaucoup de créance aux songes. Ce qu'ils observent lorsqu'ils en ont de fâcheux.

Sort & Sorts. Fort en usage chez les Hébreux.

Soufflet. Un Juif devait autrefois recevoir un soufflet à la porte de l'Eglise Cathédrale de Toulouse en réparation de ce que sa nation avait livré la ville aux Sarrazins.

Spectrés. Ce qu'en pensent les Rabbins.

Spinofisme. Système du Juif Spinosa.

Stations. Ce que c'était chez les Juifs.

Synagogue. Lieu destiné chez les Juifs au Service divin. Combien il y en avait du tems de Jésus-Christ dans la ville de Jérusalem, & comment s'y faisait le Service.

T

TABERNACLE. Temple portatif où les Israélites faisaient dans le désert leurs actes de Religion, & offraient des sacrifices au Seigneur.

Tabernacles (fêtes des) ou des Tentes. Quand & comment célébrés.

Tables de la Loi.

Talmud. Livre de la plus grande autorité parmi les Juifs. Il y en a deux.

Tebeth. Quatrieme mois de l'année civile des Juifs, & le

Tome IV.

dixieme de leur année sainte.

Teffilin. Parchemins mystérieux dont se servent les Juifs pour prier. Description que nous en donne Léon de Modène.

Témoin. Selon la Loi de Moïse il fallait trois témoins pour condamner un homme à mort.

Temple. Description de celui que Salomon bâtit au Seigneur.

Thammuz. Dixieme mois de l'année civile des Juifs, & le quatrieme de leur année sainte.

Théocratie. Gouvernement d'un peuple soumis immédiatement à Dieu. Telle a été la Théocratie des Hébreux.

Théraphim. Divers sentimens des Rabbins à ce sujet.

Tisri. C'est le premier mois de l'année civile des Juifs, & le septieme de leur année sainte. Fêtes qu'ils célèbrent pendant ce mois.

Tradition. La Misna est le plus ancien recueil des traditions des Juifs.

Transmigration des ames. Ce qu'en pensaient les Juifs.

Tribu. Les Juifs furent partagés en douze Tribus.

U

URIM & Thumim. C'est la maniere dont le souverain Pontife consultait Dieu dans les cas extraordinaires.

Usages superstitieux des Juifs.

V

VACHE rousse. Dans quels cas les Hébreux devaient sacrifier une vache de cette couleur.

O o

Veau d'or.

Vengeur du sang. C'était le plus proche héritier de la personne tuée.

Vêtement. Quel était celui des Prophètes.

Veuve. Il y en avait de deux sortes chez les Hébreux.

Viande. Loix de Moïse au sujet de la viande.

X

XYLOPHORIE. Fête pendant laquelle les Hébreux portaient du bois au Temple pour l'entretien du feu sacré.

Z

ZÉLATEURS ou Zélés. Nom qui fut donné à quelques Juifs.

LES CHRÉTIENS CATHOLIQUES ROMAINS.

Q

QUADRAGÉSIMALES. (offrandes) Elles étaient autrefois offertes en Angleterre, le quatrième Dimanche de Carême. Qualificateur. Théologien proposé pour déclarer la qualité des propositions déférées à un Tribunal Ecclésiastique.

Quarte-Funéraire, Droit dû aux Curés, lorsqu'un particulier, mort sur sa Paroisse, a ordonné qu'il serait enterré dans une autre Eglise.

Quarto-Décimans, ou Tessara-Décaries. Nom que dans les premiers siècles de l'Eglise on donna à quelques Chrétiens d'Asie qui soutenaient qu'on devait célébrer toujours la Pâque le quatorzième jour de Mars, quelque jour de la semaine qu'elle arrivât.

Quasimodo. On nomme ainsi le Dimanche qui suit immédiatement la fête solennelle de Pâque.

Quatre-Tems. Jeûnes ordonnés par l'Eglise dans les quatre sai-

sons de l'année.

Quatre-Tems. (jeûnes des) Ils tirent peut-être leur origine des jeûnes des Juifs. Tems de leur institution.

Quedlimbourg. Fameuse Abbaye d'Allemagne, dont l'Abbesse est Princesse de l'Empire.

Quini-Sexte. Terme dont on se sert pour désigner le sixième Concile tenu à Constantinople en 692.

Quinquagésime. Nom du Dimanche qui précède le Mercredi des Cendres, appelé vulgairement le Dimanche gras.

Quinze-vingts. Hôpital fondé à Paris par saint Louis en 1254, pour trois cens Gentilshommes privés de la vue par les Sarrasins.

R

RACHAT des autels. Droit que les Moines s'arrogerent dans les neuf, dix & onzième siècles.

Rameaux. (Dimanche des) On fait ce jour-là une procession en mémoire de l'entrée de

- notre Seigneur dans Jérusalem.
- Réaggrave. Nom de la troisieme des Monitions Canoniques que l'on emploie pour obliger quelqu'un de venir à révélation des faits dont on veut la preuve.
- Réclamation contre les vœux de Religion. Quelles en sont les causes légitimes, & comment on doit s'y prendre pour réclamer contre les vœux.
- Reclus. Il y en avait encore beaucoup dans le neuvieme siecle.
- Rédempteur. Nom que nous donnons par excellence à Jésus-Christ.
- Réformation. C'est à l'Eglise seule qu'appartient la réformation, soit dans les opinions, soit dans les mœurs.
- Régénération. Naissance spirituelle que nous recevons par le Baptême.
- Réguliers. On comprend sous ce nom tous les Moines, Religieux & Religieuses, Chanoines & Chanoinesses réguliers, & certains Ordres Militaires & Hospitaliers.
- Relevailles. Cérémonie qui s'observe dans l'Eglise Catholique à l'égard d'une femme qui relève de couches.
- Religieux.
- Religion.
- Remiremont. Illustre Chapitre de Chanoinesses, dont l'Abbesse est Princesse de l'Empire. Gouvernement de ce Chapitre. Droits de l'Abbesse.
- Rémission. Le Sacrement de Pénitence donne la rémission des peines éternelles, & des peines temporelles qu'il reste à subir ou dans cette vie ou dans l'autre.
- Réordination. C'est l'acte de conférer les Ordres à une personne déjà ordonnée, quand il y a nullité dans l'Ordination.
- Réprobation. Exclusion de la vie éternelle. Sentiment des Catholiques à ce sujet.
- Réserve des bénéfices. C'est la faculté que le Pape prétend avoir de retenir à sa collation les bénéfices qu'il veut, au préjudice des Collateurs ordinaires. Ce qui a lieu à ce sujet en France.
- Résidence. Autrefois elle était indispensable pour tous les Bénéficiers. Règlement des Conciles.
- Résignation. Abdication d'un bénéfice. Il y en a de plusieurs sortes.
- Résurrection.
- Révélacion.
- Rit. Maniere d'observer les cérémonies religieuses, qui est propre à telle ou telle Eglise.
- Rituels. Livres d'Eglise qui expliquent l'ordre & les cérémonies qui doivent être observées dans le Service divin.
- Rochet. Ornement de lin que portent les Evêques & les Chanoines.
- Rogations. Prieres publiques que l'Eglise fait pour la conservation des biens de la terre, pendant trois jours.
- Rogations. (porteurs de) On a autrefois donné ce nom ridicule à certains quêteurs qui distribuaient des indulgences.
- Roi très-chrétien. Quel est le premier de nos Rois qui a porté ce titre.
- Rome. (précis de la Cour de)

Son diocèse comme Evêque de Rome : pouvoir de son Vicaire : son Chancelier : son Secrétaire d'Etat, & les autres Secrétaires : Préfet des Brefs : Préfet de la signature de grace : Préfet de la signature de Justice : Daterie : Chancellerie : leurs formalités : Maître du Palais : Grand-Maître de la Maison : Gentilshommes de la Chambre : Echançon : Ecuyer tranchant : Fourrier : Camériers secrets : Trésorier secret : Maître de la garde-robe : Médecin : Chapelains, Camériers d'honneur, &c. Sacristain : Bibliothécaire : Camerlingue : Tribunal de la Rote : Chambre Apostolique : Congrégations du Pape, du saint Office, de *Propagandâ Fide*, pour expliquer le Concile de Trente, des mœurs des Evêques, pour la résidence des Evêques, pour les Monastères à supprimer, pour la visite Apostolique, des Reliques, des Indulgences, des Rits ou Cérémonies de l'Eglise.

Rosmescot. Nom d'une ancienne taxe Anglaise, pour l'entretien d'un College Anglais à Rome.

Rosaire. Son institution est due à saint Dominique.

Rose d'or. Présent que le Pape fait quelquefois à des Souverains.

S

SACRE des Rois de France. Quelles en sont les cérémonies.

Sacrement.

Saincteté. Titre que l'on donne au Pape.

Sainteur. Ancien serf ou oblat d'une Eglise.

Saint-Graal. Vase précieux, d'une seule émeraude. Les Vénitiens disent que c'est le plat dans lequel Jésus-Christ mangea l'Agneau Pascal.

Saint Sacrement porté devant le Pape. Origine de cet usage.

Salve. Prière à la sainte Vierge.

Samara. Scapulaire ou Dalmatique que les Inquisiteurs font porter aux malheureux qu'ils condamnent à être brûlés.

Samedi. C'est le dernier jour de notre semaine. Il est consacré à la sainte Vierge.

Sanctification. Ce mot désigne les exercices de piété prescrits par l'Eglise pour solemniser les Dimanches & les Fêtes.

Sandale. Le Pape & les Prélats en portent quand ils officient. C'est la chaussure des Capucins.

Santé. (boire à la) Ce que pratiquaient les premiers Chrétiens en recevant leurs hôtes.

Sauterelles. Ce qu'on lit de ces animaux voraces dans l'Apocalypse.

Sauveur. Titre qui appartient par excellence à Jésus-Christ.

Secondes Noces. La Religion & la politique en pensent peu favorablement, mais elles les tolèrent : comment regardées en Russie : les Loix Romaines ont établi des conditions pour ceux qui se remarient : Ordonnance de 1560 à ce sujet : disposition de l'article 279 de la Coutume de Paris : Droit ancien : ce qu'en pensent les Jurisconsultes.

- Secours.** Nom donné par quelques fanatiques, appellés *Convulsionnaires*, à divers tourmens qu'ils font endurer à des personnes qui prétendent avoir des convulsions.
- Semaine,** (grande) ou *Semaine sainte.* On en rapporte l'institution aux Apôtres.
- Séminaire.** Maison destinée à élever des Clercs qui se destinent à l'état Ecclésiastique.
- Sens de l'Ecriture.** Les Théologiens en distinguent ordinairement cinq.
- Sept Dormans.** Leur histoire.
- Septante.** (version des)
- Sermon.** Exemple de l'éloquence de la chaire dans le seizième siècle.
- Simonie.** Troc de choses spirituelles. Il y en a de trois sortes. Peines décernées contre la Simonie.
- Sion ou Syon.** Quelle qualité prend l'Evêque de cette ville du Vallais en Suisse. Comment il est élu. Ses prérogatives.
- Sixena.** (Monastère de) Fondé par une Reine d'Arragon. Obsèques de la Supérieure. Privileges des Dames de ce Chapitre noble.
- Sorbonne.** A qui est dû l'établissement de ce respectable College de Théologie. Ses anciens réglemens.
- Sort & Sorts.** Les premiers Chrétiens en ont eu l'usage.
- Soudan ou Soldan.** Nom d'un Officier de la Cour de Rome.
- Sous-Diacre.** Ecclésiastique revêtu du premier degré des Ordres sacrés. Comment admis. Leurs anciennes fonctions, & à quoi elles se réduisent actuellement.
- Sous-introduite.** Femmes qui prenaient soin du ménage des Ecclésiastiques de la primitive Eglise.
- Soutane.** Habit long des Ecclésiastiques.
- Spéctres.** Presque toutes les Sectes de la Religion Chrétienne ont cru la réalité des spéctres.
- Stations.** Ce que c'était dans la primitive Eglise, & ce qu'on entend actuellement par Station.
- Stercoraire.** (chaire) Autrefois on y faisait asseoir le Pape le jour de sa consécration.
- Stigmates.** Les premiers Chrétiens traçaient la croix de Jésus-Christ sur leurs bras.
- Stylites.** Solitaires de la primitive Eglise qui passaient leur vie sur une colonne.
- Suaire** (saint) Cérémonie qu'on observait autrefois à Besançon, lorsqu'on exposait le saint Suaire à la vénération des fidèles.
- Symbole.** Formule de profession de foi. L'Eglise reconnaît quatre Symboles.
- Syncèle.** Ancien Officier de l'Eglise de Constantinople : ses fonctions.
- Syncrétistes.** Auteurs qui se sont vainement efforcés d'allier les opinions des Philosophes avec les vérités révélées.
- Synode.** Concile national, provincial ou diocésain. C'est aux Souverains qu'appartient le droit d'assembler des Synodes, & d'en confirmer les décisions.

T

TE DEUM. Cantique attribué à saint Ambroise ou à saint Augustin. Singulier procès au sujet de ce Cantique.

Teflis. Ville d'Asie, Capitale de la Géorgie. Les Capucins y exercent la médecine, & ont la permission de prêter de l'argent à intérêt.

Templiers. Ordre Militaire ; sa fondation, ses richesses & sa chute.

Temporel des Rois. Sentiment des ultramontains à ce sujet, dont on fixe l'origine au Pontificat de Grégoire VII. Ce qu'en rapporte M. de Fleuri. Doctrine de l'Eglise Gallicane, & ce qu'enseignent les Docteurs de l'Eglise, &c.

Téramo. Jacques Palladino était de cette ville d'Italie, dans le Royaume de Naples. Idée d'un Roman de piété qu'il composa dans le quatorzième siècle.

Testament. (ancien & nouveau) Titres des Livres qui composent ces deux Testamens.

Thaumaturge. Faiseur de miracles. Ce nom a été donné à plusieurs Saints.

Théologal. Nom d'un Théologien prébendé, qui, dans les Cathédrales, & quelques Collégiales, doit faire des leçons de Théologie aux jeunes Clercs.

Théologie. C'est la science de Dieu & des choses divines.

Théophanie. Nom que l'on donnait autrefois à la Fête de l'Epiphanie ou des trois Rois.

Tiare Papale. Ses différens changemens.

Tiers-Ordres. Ils ne sont point originairement des Ordres Religieux, mais des associations. Tiers-Ordre des Carmes. Tiers-Ordre de saint Augustin. Tiers-Ordre de saint François.

Tonsure. Ce n'est point un Ordre, mais une préparation pour les Ordres. Cérémonies qu'on observe en donnant la Tonsure. Son origine.

Toussaints. Par qui cette Fête fut instituée.

Traditeurs. Lâches Chrétiens, qui, pendant les persécutions, livraient aux Payens les Ecritures saintes.

Tradition. Celle des Chrétiens est la parole de Dieu, émanée de la bouche de Jésus-Christ, ou recueillie par ses Apôtres.

Transfiguration. (Fête de la) Par qui instituée.

Translation. C'est lorsqu'un Evêque passe d'un Siege Episcopal dans un autre.

Translation d'un Religieux. Le Pape a seul droit de permettre ce changement.

Translation des Reliques. Cérémonie qu'on doit observer.

V

VEILLE. Le jour qui précède la Fête de quelque Saint.

Vendredi-Saint. (procession du) Quelle elle est à Courtrai.

Vénial. (péché) Comment le définissent les Théologiens Catholiques.

Véronique. Voile qu'une femme, nommée Véronique, présenta au Sauveur du monde.

Véture. Acte par lequel on donne à un postulant l'habit du Monastere pour commencer son noviciat.

Viatique. C'est la Communion des mourans.

Vicaire. Personne qui fait les fonctions d'un autre. Les Abbés titulaires ou Commendataires nomment des Vicaires. Les Vicaires Apostoliques font les fonctions du Pape dans les Eglises éloignées. Les Curés ont des Vicaires : les Evêques nomment des grands Vicaires.

Victor (course du cheval de) Ancienne cérémonie qui se faisait toutes les années à Marseille.

Vierge. Filles qui dans les premiers siècles du Christianisme faisaient vœu de chasteté. Ce qu'en dit Tertullien.

Visitacion. Fête instituée par saint Bonaventure.

Visite du Diocèse. Ce qui se pratiquait à cette occasion du tems du Roi Charles le Chauve.

Vœu. Promesse que l'on fait à Dieu.

Vulgate. Texte latin de la Bible que le Concile de Trente a déclaré authentique.

W

WURTZBOURG. Singuliere cérémonie à la réception des Chanoines de cette ville.

X

XÉROPHAGIE. Mot grec qui signifie jeûne, où l'on ne mange que des choses seches.

LES GRECS SCHISMATIQUES.

R

ROSKOLNIK. Nom de certains Sectaires répandus dans la Russie depuis le douzieme siècle.

Russes. (les) Leur Religion.

S

SCHISME. Celui des Grecs commença au neuvieme siècle, & fut consommé au onzieme.

Simadiri. Planché qui sert de cloche aux Grecs modernes.

Sous-Diacres. Comment reçus dans l'Eglise Grecque.

T

TABOT. Coffre sur lequel les Prêtres Ethiopiens célèbrent la Messe, & qu'ils prétendent être l'Arche d'Alliance des Hébreux.

Thomas. (Chrétiens de saint) Chrétiens Indiens établis dans la presqu'isle des Indes, au Royaume de Cochin, & sur les côtes de Malabar & de Coromandel. Leur origine. Précis de leur Doctrine, de leurs usages, & des reproches qu'on leur a faits.

Thusia. Mot qui signifie sacrifice chez les Grecs.

U

URNE d'Amorgos. Usage superstitieux des Grecs de l'Archipel. Autre superstition par l'image de saint George.

Uroucolacas. Prétendu revenant que les Grecs supposent être le corps d'un mort ranimé par le diable pour épouvanter les familles.

V

VERTABIETS. Docteurs de la

Religion chez les Arméniens. Leur ignorance.

Virap. Nom d'un endroit de l'Arménie où les dévots Grecs vont faire des pèlerinages. Demandes qu'ils font au ciel.

Voile. En usage chez les Grecs.

Y

YASSI. Ville de Moldavie où il y a beaucoup de Monastères remplis de Moines Grecs de la règle de saint Basile.

LES HÉRÉTIQUES.

Q

QUADRISACRAMENTAUX. Hérétiques qui n'admettaient & ne reconnaissaient que quatre Sacramens.

Quakers. Sectaires Anglois; leur histoire & leur Doctrine.

Quiétistes. Nom donné dans des rems différens à plusieurs sectes d'Hérétiques contemplatifs & mystiques. Leurs principes.

Quintilliens. Hérétiques qui admettaient les femmes à la Prêtrise & à l'Episcopat.

R

REBAPTISANS. On a donné ce nom aux Anabaptistes; on le donnait aussi à ceux qui soutenaient qu'on devait rebaptiser les Hérétiques qui rentraient dans le sein de l'Eglise.

Réformation. Henri VIII, Roi d'Angleterre, auteur de la Réformation dans ce Royaume.

Remonstrans. Nom que l'on donne en Hollande aux Arminiens.

Rhétoriciens. Hérétiques qui s'éleverent dans l'Egypte au quatrième siècle.

Runcaires. Hérétiques qui soutenaient qu'on ne pouvait commettre aucun péché mortel par la partie inférieure du corps.

S

SABBATAIRES. Hérétiques Protestans qui ont adopté quelques cérémonies du Judaïsme.

Sabbatariens. Nom donné à quelques Anabaptistes du seizième siècle.

Sabellianisme. Hérésie de Sabellius qui infesta la plus grande partie de l'Orient dans le troisième siècle.

Saccophores. Hérétiques qu'on croit être les mêmes que les Encratiques & les Messaliens.

Sacramentaires. Hérétiques du seizième siècle qui niaient

- la présence réelle.
- Sacrement. Les Chrétiens de saint Thomas ne reconnaissent que trois Sacremens.
- Samofatiens. Hérétiques du troisieme siecle. Ils furent condamnés en 269.
- Sampléens. Anciens Hérétiques, qu'on ne peut pas mettre au nombre des Juifs, des Chrétiens ou des Païens.
- Saturnés. Ancienne branche des Gnostiques. Ils niaient la résurrection de la chair, & regardaient le mariage comme une invention de Sathan.
- Schwencfeld. (Gaspard de) Hérétique du seizieme siecle, qui essuya les plus terribles persécutions.
- Ségariéens. Hérétiques du treizieme siecle. Succès de leur chef, son emprisonnement, son supplice.
- Selenciens. Hérétiques du quatrieme siecle, qui enseignaient que la matiere était éternelle, & que Jésus-Christ a fixé son trône dans le soleil.
- Sembiens. Hérétiques qui s'abstenaient de vin, & qui niaient la résurrection des morts.
- Semi-Ariens. Hérétiques, qui feignaient de condamner les impiétés d'Arius.
- Semi-Pélagiens.
- Séparatistes. On donne ce nom en Angleterre à toutes les sectes qui ont établi des Eglises, séparées par opposition à l'Eglise Anglicane.
- Sépulchraux. Hérétiques.
- Servetistes. Sectateurs de Michel Servet, que Calvin fit inhumainement brûler à Genève.
- Séthiens ou Séthiniens. Hérétiques qui débiraient les plus grandes extravagances.
- Simoniens. Disciples de Simon le Magicien. Ce qu'ils débiraient: quelle était leur vie: quel était le système de Simon.
- Stercoranistes. On ne sait pas bien si ces Hérétiques ont existé.
- Substantiaires. Secte de Luthériens.
- Suprématie. Souveraineté du Roi d'Angleterre sur son Eglise.
- Synusialtes. Hérétiques qui soutenaient que dans Jésus-Christ il n'y avait qu'une seule nature & une seule substance.

T

TACODRUGITES. Hérétiques, qui par recueillement affectaient de porter un doigt sur la bouche.

Terministes. Hérétiques qui ont pris naissance dans le sein même de l'hérésie de Calvin, & qui forment une secte séparée.

Test. (serment du) Déclaration ou protestation publique sur certains chefs de Religion & de Gouvernement, exigée par les Rois & le Parlement d'Angleterre, de ceux qui prétendent aux charges de l'Eglise & du Royaume.

Théocaragnotes. Gens impies & pervers, moins hérétiques que blasphémateurs.

Théopaschites. Hérétiques qui enseignaient que toute la Trinité avait souffert dans la passion de notre Seigneur.

Thneto-Psychites. Hérétiques, qui prétendaient que l'ame humaine

- était semblable à celle des bêtes.
- Timorhiens. Hérétiques du cinquième siècle.
- Tricéistes. Hérétiques qui enseignaient qu'il y a non-seulement trois personnes en Dieu, mais trois essences, trois substances & trois Dieux.
- Tropistes. Hérétiques qui prétendaient que le verbe avait été converti en chair.
- Turlupins. Hérétiques du quatorzième siècle, qui ne rougissaient de rien.
- milieu du douzième siècle, qui prétendaient expliquer l'Evangile par les principes du Platonisme.
- Valésiens. Hérétiques qui disaient qu'on ne pouvait se sauver à moins d'être Eunuque.
- Vaudois. Hérétiques du douzième siècle. Leur origine. Leur confession de foi.
- Voluptré. L'Hérésarque. Jovinien soutenait dans le quatrième siècle de l'Eglise, que la Religion & la volupté n'étaient point incompatibles.

U

- U**BQUISTES ou Ubiquitaires. Hérétiques qui au milieu du seizième siècle, sortirent du sein du Luthéranisme.
- Unitaires. Ils reconnaissent Socin pour chef. Leurs dogmes.

V

- V**ALÉNTINIENS. Hérétiques du

W

- W**ICÉFITES. Hérétiques du quatrième siècle, qui reconnaisaient Jean Wicléf pour leur chef.

Z

- Z**UINGLIENS. Hérétiques du quinzième siècle.

LES MUSULMANS.

Q

- Q**UEDA. Royaume d'Asie, dans la presqu'île au delà du Gange, il est tributaire du Roi de Siam & les habitans font profession du Musulmanisme.

R

- R**AFAZIS. Nom de mépris que les Turcs donnent aux Musulmans, parce qu'ils suivent une

interprétation différente de la leur.

Ramadam. Nom de la lune, pendant laquelle les Musulmans doivent observer un carême rigoureux. Comment ils passent ce tems de dévotion.

Renégat. Chrétien qui apostasie, qui abandonne sa religion pour embrasser le Mahométisme.

Repas du Grand Seigneur & des Sultanes.

Résurrection. Singulière tradi-

tion des Musulmans au sujet de la résurrection.

Robe de Mahomet. Respect des Musulmans pour cette robe.

Ruxna-Medgi-Effendi. Titre que l'on donne au Receveur du trésor.

S

SABITISME. Mahomet a mis cette religion au rang de celles qu'il reconnaissait pour être révélées, telles que le Judaïsme & le Christianisme.

Safi. Mot Arabe, qui signifie *choisi*. C'est le surnom que les Mahométans donnent à Adam.

Sahiabi. Nom que l'on donne aux compagnons de Mahomet.

Saherat. Les Arabes Musulmans appellent ainsi une surface du globe de la terre, sur laquelle Dieu doit un jour juger tous les hommes.

Saints Musulmans. Ils les nomment *Aulia Allah*, les amis de Dieu.

Sakhrat. Pierre fabuleuse, dont il est parlé dans l'Alcoran. Ce qu'en disent les Musulmans.

Salomon, fils de David, Roi d'Israël. Ce que les Orientaux pensent de ce Prince, & particulièrement ce qu'il en est dit dans l'Alcoran.

Samuel. Ce que les Musulmans rapportent de ce Prophète.

Sanjak ou Sangiak. Nom que les Turcs donnaient autrefois aux Gouverneurs des Provinces.

Santon ou Calender & Abdal. Moines Turcs qui s'abandonnent aux plus infâmes débauches.

Santons. Leurs mœurs dissolues.

Sarrasins. Peuples de l'Arabie, qui sous l'impositeur Mahomet fondèrent un grand Empire dans l'Asie & dans l'Afrique. Ce qu'ils étaient auparavant. Invention des caractères Arabes avant la naissance du faux Prophète. Leur Théologie naturelle : leurs idées touchant la nature de Dieu & des anges. Maximes générales des Musulmans.

Schamalgani. Surnom d'un fameux impositeur Musulman, qui prêchait le dogme de la transmigration des âmes.

Scheik. Nom que les Musulmans donnent aux principaux d'entre leurs Prêtres.

Scheïth. Nom que les Arabes donnent au Patriarche Seth, fils d'Adam. Leurs rêveries au sujet des Guin & Peri, qu'ils disent être les descendants de Seth.

Schiaïs. Nom que se donnent les Mahométans de Perse, ennemis irréconciliables des Mahométans Turcs. Raison qu'ils donnent de cette haine.

Schooubiaks. Musulmans qui ne prennent aucune part aux disputes de Religion, & qu'on taxe d'incrédulité.

Sebgatallah. Mot qui signifie *la teinture de Dieu*. Mahomet appelle ainsi, dans son Alcoran, le baptême des Chrétiens.

Sectes. Les Docteurs Musulmans en comptent soixante & dix parmi les Juifs, soixante & onze parmi les Chrétiens, & ils en reconnaissent chez eux soixante douze.

Selman. Un des affranchis de Mahomet qu'on prétend avoir été Chrétien.

- Sépharites. Secte Musulmane opposée à celle des Moatazalites.
- Sept dormans. Les Musulmans ont emprunté cette histoire des Chrétiens Orientaux.
- Serden- Aiechdi. Homme qui méprise la vie.
- Serrail. Palais de l'Empereur de Constantinople, bâti par Mahomet II : sa description.
- Seyah. Moines Turcs, vagabonds & débauchés.
- Sharab. Mot Arabe qui signifie le vin & même toutes les liqueurs fortes. Beaucoup de Musulmans s'abstiennent de le prononcer par superstition.
- Schûtes. Secte Musulmane.
- Sigillée. (terre) Les Musulmans attribuent de grandes vertus à la terre sigillée de l'île de Lemnos. Elle est vendue très-cher.
- Sopha. Espece d'estrade, sur laquelle les Turcs reçoivent les personnes de distinction qui leur font visite.
- Sofi. Religieux Mahométan, qui vit dans la retraite. Le Roi de Perse porte le surnom de Sofi.
- Soie. Les Docteurs Musulmans regardent la soie comme une chose impure.
- Sonna. Tradition des faits & paroles remarquables du faux Prophète Mahomet.
- Sorguge. Aigrette de plume que les Turcs portent à leurs turbans. Le Grand Seigneur seul en porte trois.
- Sort & Sorts. Les Turcs & les Arabes y employent des flèches.
- Souaa. Idole que les Musulmans soutiennent avoir été adorée avant le déluge.
- Souffle du Messie. C'est ainsi que les Persans appellent la puissance que Jésus-Christ avoit de faire des miracles.
- Soufy. (Secte des) Mystiques répandus parmi les Persans.
- Sphahis. Soldats qui composent la cavalerie des Turcs.
- Spéctres. Ce qu'en pensent les Musulmans.
- Sultan. Son despotisme.
- Sultane. Il y a dans le serrail deux ordres de favorites, les Odaliques & les Aféki. Leurs prérogatives.
- Sûreté de la vie. Coutume des Orientaux.
- Syrie. Alep est la ville la plus considérable de ce pays. Religion & mœurs de ses habitants.

T

- T**ABASQUET. Fête solennelle que les Nègres Mahométans de la côte de Guinée, célèbrent toutes les années à la fin de leur Ramadam.
- Table de la loi. Réveries des Musulmans au sujet des tables que Dieu donna à Moïse.
- Tabout. Mot Arabe qui proprement signifie coffre de bois, & plus ordinairement la bière d'un mort.
- Tabulchana. Cortège militaire que le Grand Seigneur accorde aux grands Officiers qui sont à son service.
- Tackan. Nom, que du tems de Jenghis-Kan, les Tartares donnaient à ceux qui rendaient d'éclatans services à la patrie.
- Taharel. Nom de la troisième ablution prescrite par l'Alcoran.

Tamin. Nom d'un des compagnons de Mahomet. Ce que les Musulmans en rapportent.

Taourat. Nom que les Musulmans donnent aux cinq livres de la loi, qu'ils disent que Dieu envoya à Moïse, en langue Hébraïque.

Tavayole. Espece de grand mouchoir, qu'on jette sur la tête pour faire respirer la fumée des parfums.

Temgid. Priere que l'Alcoran prescrit aux Musulmans de faire à minuit.

Thaim. Argent & provisions que le Grand Seigneur accorde par jour aux Princes à qui il donne un asyle dans ses Etats.

Thalout. Surnom que Mahomet dans son Alcoran donne à Saül, premier Roi des Israélites. Traits de l'Ecriture Sainte, mais défigurés.

Timar. Fief à vie que le Grand Seigneur accorde à une personne, à condition de le servir à la guerre en qualité de chevalier. Origine des Timars.

Turban. Coëffure des Orientaux. Turckmanns (les) peuples de l'Asie. Ils professent le Mahométisme. Leurs usages.

Turk. Nom commun aux Turcs, aux Tartares, aux Iguéens, aux Khathaiens & aux Mogols. Division de la terre par Noé.

Tzumzume. (tombeau de) Ce que les Persans racontent d'Eïssi ou Jésus-Christ.

U

UFARAN, Ifran ou Ofin. Canton de l'Afrique, dont les peu-

ples sont Musulmans.

Uléma. Le corps des Ministres de la religion Mahométane s'appelle ainsi.

V

VALIDÉ (Sultane) mere du Sultan. Ses privilèges, ses revenus.

Veau d'or. Ce que l'on trouve à son sujet dans l'Alcoran.

Visir. (grand) Ses fonctions, ses prérogatives : par quelle cérémonie, le Grand Seigneur le déclare Commandant des armées.

Visirs du banc. Hommes éclairés qui siègent au Divan, mais qui ne donnent leurs avis que lorsqu'ils en sont requis.

Y

YÉMEN. Royaume de l'Arabie heureuse. Quel est le Souverain du pays. Sa façon de vivre. Bonté de cette contrée.

Z

ZACA ou Zacat. Aumône ordonnée par l'Alcoran.

Zacoum. Arbre qui croît dans les Enfers, suivant l'Alcoran.

Zébour. Nom que les Musulmans donnent au Livre des décrets divins.

Zemzem. Fontaine près de la Mecque, en vénération parmi les Musulmans.

Zindikites. Hérétiques Musulmans, qui n'admettaient ni Providence, ni résurrection des morts.

LES IDOLÂTRES.

Q

QUADRATUS. Nom que les anciens donnaient à Mercure.

Quante-Cong. Dieu fort révé-
ré à la Chine, & qui, selon les
légendaires de ce pays a été le
fondateur de l'Empire. Il se
pourroit que ce fût le même
que Fo-hi.

Quanwon. Idole Japonoise, qui
a cent bras. C'est sans doute
le même Dieu qu'Amida.

Quatzalcoatl. Divinité tutélaire
des Marchands Mexicains : af-
freux sacrifice qu'on lui fai-
sait.

Quenavady. Un des fils du Dieu
Ixora, suivant la légende In-
dienne. Extravagances que les
Docteurs Indiens rapportent à
son sujet.

Quiay-Pora. Divinité adorée par
les peuples du Royaume d'Ar-
rakan. Fête qui se célèbre en
son honneur.

Quilacara. Jubilé qui se célèbre
chaque douzième année dans
cette ville de la Province de
Travancor aux Indes.

Quinquatries. Nom de deux fêtes
qui se célébraient à Rome, en
l'honneur de Minerve.

Quisco, Okos ou Kioufa. Famen-
se idole des Virginien : quel
est l'hommage que lui rendent
ces idolâtres.

Quojas. Religion de ces Nègres
qui habitent l'intérieur de l'A-
frique.

Quonim. Nom d'une Divinité

Chinoise, qui préside aux mé-
nages & aux biens de la terre.

R

RAIAH-POURSON. Nom du
grand Pontife des Talapoins;
du Royaume de Camboie. Son
autorité excessive.

Ram. Divinité Indienne. Sa vie,
suivant les légendaires.

Ramrut. Divinité adorée dans
une partie de l'Indoustan.

Raspoutes. Indiens idolâtres qui
servent dans les troupes du Mo-
gol. Leur créance, leurs mœurs
& leur courage.

Raulins. Prêtres du Royaume
d'Arrakan en Asie. Quelques-
unes de leurs fourberies.

Rebi. Fêtes solennelles que célé-
brent les Japonois qui suivent
la religion du Sintos.

Rediculus. Prétendu Dieu des
Romains, qui avait deux Tem-
ples auprès de Rome.

Regifuge. Fête que les Romains
célébraient en mémoire de l'é-
vasion de Tarquin le superbe.

Reine. Les Romains donnaient ce
nom à la Déesse Junon.

Remmon. Idole des peuples de
Damas.

Remuries. Fête instituée par Ro-
mulus, en l'honneur de son
frère Rémus.

Renommée. Divinité des Grecs &
des Romains : Ce qu'en dit
Ovide.

Repos. Divinité des Romains,
Rhadamante. Un des trois Juges

- de l'enfer des Grecs. Ses fonctions.
- Rhéa. Une des plus célèbres divinités du Paganisme.
- Rhené. Isle de la mer Egée, assez proche de celle de Délos. Nicias partit de cette isle, pour aller porter ses présens à Apollon qui avait un Temple magnifique dans l'isle de Délos.
- Rhévan. Personnage fameux parmi les Indiens, qui, disent-ils, a inventé les pèlerinages.
- Rhin. Les Gaulois adoraient ce fleuve comme une Divinité.
- Rhinoculustés. Surnom d'Hercule qui signifie coupeur de nez.
- Reimac. Divinité adorée par les anciens habitans du Pérou.
- Rio-Bus. Japonois, qui adoptèrent anciennement les superstitions de Siaka.
- Rio-de-Saint-Jean. Les habitans de cette partie de la Guinée, adressent des vœux & des offrandes à cette riviere, qu'ils révèrent comme une Divinité.
- Roi des sacrifices. On donnait ce nom à celui qui proprement en avait l'intendance.
- Rakoub-al Kaoufage. Nom d'une fête que les anciens peuples de la Perse célébraient au printemps.
- Rome. Les Romains en firent une Déesse, & lui attribuerent les honneurs divins.
- Romulus, Fondateur de Rome. Comment déclaré Dieu. On lui dédia un Temple, & on lui décerna les honneurs divins.
- Rose. Fleur consacrée à Vénus.
- Rubigus. Divinité des Romains qui présidait à l'agriculture.
- Rumia. Déesse qui, chez les Romains, passait pour avoir le soin de faire têter les petits enfans.
- Rustiques. (Dieux) Divinités des campagnes qui, chez les Romains présidaient à l'agriculture.

S

- SABATISME.** C'est le nom de la première des idolatries auxquelles les hommes se soient abandonnés.
- Saccées. Fêtes que les anciens Babyloniens célébraient en l'honneur de leur Déesse Anaitis.
- Sacre. Mot qui signifie tantôt *sacré*, tantôt *ce qui est exécrationnable*. Sacrifice que faisaient les anciens habitans de Marseille, pour se délivrer de la peste.
- Sacerdoce. Quel chez les Grecs & les Romains.
- Sacra Gentilitia. Fêtes que chaque famille romaine célébrait annuellement.
- Sacrifice en l'honneur de Confucius.
- Sacrifices du Paganisme.
- Sagesse. On ne fait pas sûrement si les Grecs ont divinisé la sagesse.
- Saggonas. Nom des Prêtres de certains Nègres qu'on trouve dans l'intérieur de l'Afrique.
- Sagittaire. Neuvième constellation du zodiaque. Les Mythologues disent que c'est Chiron le Centaure.
- Sain. (isle de) La lune avait un Temple dans cette isle, & un oracle, dont les Druidesses étaient les Prêtresses.
- Sainteté. Pourrait qu'en fait le Philosophe Chinois, Jukiau,

- & ce qu'en disent les Siamois.
 Saka. Fête qui se célébrait à Ze-
 la , en Cappadoce. (*Voyez*
 ANAÏTIS.)
 Salagranman. Pierre réputée sacrée
 par les Indiens qui habitent les
 bords du Gange.
 Saliens. Nbm que les Romains
 donnaient aux douze Prêtres
 de Mars, institués par Pompi-
 lius.
 Salmacis. Nom que la fable donne
 à une Nymphé d'une fontaine
 de Carie : son histoire.
 Salmonée. Fils d'Eole , qui , à
 cause de son impiété fut fou-
 droyé par Jupiter.
 Samba-Pongo. Nom que prend le
 Roi de Loango en Afrique. Ses
 peuples l'adorent comme un
 Dieu.
 Sambulus. Montagne d'Asie, sur
 laquelle il y avait un Temple
 célèbre, dédié à Hercule.
 Samedi. Les Païens avaient con-
 sacré ce jour à Saturne.
 Samoïedes. Peuples idolâtres de
 la Sibérie.
 Samos. (isle de) Honneurs qu'ils
 rendaient à la Déesse Junon ,
 leur protectrice.
 Samothrace. (isle de) Les Dieux
 Cabires étaient en grande vé-
 nération dans cette isle.
 Samskret ou Sanscrit. Langue
 sacrée dans laquelle est écrit
 le Vedam, livre qui contient
 la religion des Indiens.
 Sancrats. Nom des supérieurs des
 Prêtres ou Talapoins Siamois.
 Sancus. Nom du Dieu que les
 Romains honoraient sous celui
 de *Dius fidius*. Dieu de la foi.
 Sanga. Les Japonois de la secte
 du Sintos, donnent ce nom à
 certains pèlerinages qu'ils doi-
 vent faire toutes les années.
 Sangaride. Nymphé de la fable.
 Santé. (Déesse de la) Son culte
 chez les Grecs & les Romains.
 Sapan. Nom de certaines fêtes
 solennelles que les habitans
 du Royaume de Pégu célèbrent
 en l'honneur de leurs fausses
 Divinités.
 Sardes. Ville fameuse de Lydie ,
 capitale du Royaume : Gouver-
 nement, mœurs, & Dieux des
 habitans.
 Saron. Divinité tutélaire , des
 matelots, dans l'ancien Royau-
 me de Corinthe.
 Saronides. Nom des Druides du
 second ordre.
 Sarritor. Divinité que les labou-
 reurs Romains invoquaient
 après que les bleds étaient le-
 vés.
 Saturnales. Fête populaire que les
 Romains célébraient avec une
 joie extravagante. Les Athé-
 niens avaient aussi leurs Satur-
 nales.
 Satyrès. Divinités champêtres. Ce
 qu'en dit saint Jérôme.
 Satyrides. Isle de l'Océan. Pau-
 sanias dit qu'un certain Car-
 rien y trouva des satyres.
 Sauveur. A Argos on sacrifiait aux
 Dieux sauveurs. Les Païens ap-
 pelaient Jupiter ; Dieu sau-
 veur.
 Says. Prêtres ou Bonzes du Royau-
 me de Tunquin, grands fri-
 pons & fort débauchés.
 Scamandre. Fleuve de l'Asie Mi-
 neure, dans la Troade. Les filles
 lui consacraient leur virginité.
 Histoire de Callirhoé.
 Schauman. Nom du chef des Prê-
 tres

- tres du Royaume de Tunquin. Ses ornemens, & ses extravagances lorsqu'il est appelé pour guérir quelque malade.
- Scieries. Fête que les Arcadiens célébraient en l'honneur du Dieu Bacchus.
- Scylla. Ce qu'en dit la fable & le tableau que font Homere & Virgile de ce prétendu monstre.
- Scylla. Histoire de cette fille de Nisus, roi de Mégare.
- Séculaires (jeux) Fête solennelle des Romains. Histoire de son origine : ses cérémonies ; à quels Dieux consacrée.
- Sedoux. Fête célébrée par les Persans. Les Arabes l'appellent la nuit des feux.
- Sédré. Souverain Pontife de la secte d'Aly chez les Persans. Son pouvoir.
- Seimei. Nom d'un fameux Astrologue du Japon, auquel on doit reprocher les superstitions dans lesquelles les Japonais sont plongés.
- Seisachtheis. Nom d'un sacrifice qu'offraient chaque année les Athéniens.
- Sémélé. Mere de Bacchus, suivant la fable. Son histoire.
- Sementines. (fêtes) Elles étaient célébrées par les Romains dans le Temple de la Terre.
- Semones. Dieux qui, chez les Romains, tenaient le milieu entre les Dieux du ciel, & les Divinités de la terre.
- Sentin. Divinité que les Païens faisaient présider au sentiment.
- Septembre. Septieme mois de l'année romaine, dédié à Vulcain.
- Septemviri. Prêtres Romains qui présidaient aux festins publics que l'on offrait aux Dieux, dans les occasions importantes.
- Septeries. Fête que l'on célébrait à Delphes, en mémoire de la victoire qu'Appollon remporta sur le serpent Python.
- Seprimontium. Fête en mémoire de la septieme montagne renfermée dans Rome.
- Sépulture. Les anciens regardaient la sépulture des morts comme un devoir inviolable.
- Sérapis. Fameuse Divinité des Egyptiens. Comment son culte s'établit.
- Sérapis (oracle de)
- Serment des idolâtres du Décane.
- Serpent. Culte que rendent au serpent les Nègres de la côte de Juidah.
- Sexturnvir-Augustal. Prêtre institué par Tibere, en l'honneur d'Auguste, mis au nombre des Dieux.
- Seyta. Idole des Lapons.
- Shafter. Livre qui contient tous les dogmes de la religion des Indiens. Huit commandemens de la loi Indienne : cérémonies. Il n'est permis qu'aux Bramines de lire le Védam, & aux Prêtres des Banians de lire le Shafter.
- Shokanaden. Idole du Royaume de Maduré sur la côte de Coromandel. Horrible fête en son honneur.
- Siare. Temple consacré aux vents par les insulaires des Maldives.
- Sicyone. On célébrait dans cette ville du Peloponèse les fameux jeux Pythiens, en l'honneur d'Appollon. Cérémonies ind-

- centes que les Sicyonéens observaient dans le culte de leurs Dieux.
- Sidera ou Sidra. Isle de l'Archipel. Neptune y avait un Temple fameux.
- Siecle (désolation du) chez les Mexicains.
- Siecles, ou âges de la fable.
- Siegaki. Cérémonie superstitieuse des Japonois, pour obtenir un long repos à leurs parens défunts.
- Sigaleon ou Sigalion. Les Egyptiens donnaient ce nom au Dieu du silence.
- Silène. Demi-Dieu champêtre. Ce qu'en dit Virgile.
- Silicene. Fête funèbre chez les Romains.
- Silvain. Dieu champêtre des Romains.
- Simpludiaire. Honneur funèbre que les Romains rendaient aux morts.
- Simulacre. Quel peuple adora d'abord des Simulacres.
- Singes. (Pagode des) On la trouve au Japon, & les singes y reçoivent un culte.
- Singhillos. Prêtres des Jagas, peuple idolâtre & antropophage.
- Sintos. Nom de la principale religion des Japonois. Ses dogmes. Ce que ces idolâtres pensent de certains esprits; comment ils visitent les Temples de leurs Dieux.
- Siphniens. Peuples qui habitent l'Isle de Siphnos, l'une des Cyclades. Quel malheur leur attirera leur avarice. Nouveau nom de Siphnos. Mœurs de ses habitans.
- Sirènes. Ce qu'en dit la fable. On leur offrait des sacrifices, & elles avaient des Temples.
- Sistre. Instrument de musique que les Egyptiens employaient dans leurs grandes cérémonies religieuses. Sa forme.
- Sita. Nom de la femme de Ram; un des Dieux Indiens. Ce qu'en rapporte un voyageur.
- Sjuto. (secte du) Principes des prétendus Philosophes qui sont de cette secte, fameuse au Japon. Histoire du Prince Sisen.
- Siwa. Idole des anciens peuples de la Germanie. Comment elle était représentée.
- Skiria. Nom d'une fête de Bacchus, où l'on fustigeait cruellement les femmes devant l'autel de ce Dieu.
- Smaertas. Secte de Bramines dans l'Indoustan. Les Smaertas sont plus honnêtes gens que les autres.
- Sminthien. (Appollon) Différentes origines de ce nom.
- Socoth-Benoth. Idole des Babylo niens: usage impudique observé dans le Temple de cette idole, qui n'était autre que Vénus.
- Socotora. Les habitans de cette isle adorent la lune, & leur religion est un monstrueux mélange d'idolâtrie, de Christianisme & de Mahométisme. Leurs usages particuliers.
- Sophala. Les peuples de ce pays font manger leurs morts par des crocodiles.
- Soleil. Tous les Dieux du Paganisme se réduisaient peut-être au soleil & à la lune.
- Sommeil. Dieu de la fable. Sa

- généalogie.** Il avait une statue dans les Temples des Lacédémoniens.
- Sommona-Kodon.** Dieu des Siamois. Sa naissance. Ses connoissances ; les transmigrations & autres rêveries que les Talapoins débitent à son sujet.
- Son.** Les Païens se frottaient de son dans leurs cérémonies lustrales.
- Songes.** (fêtes des) Divertissement des sauvages de l'Amérique septentrionale.
- Sort & Sors.** Fort en usage parmi les Grecs & les Romains.
- Sosipolis.** Nom d'une divinité des habitans d'Elis. Ce que les anciens racontent de son origine.
- Sospita.** Surnom de Junon. Elle avait trois Temples dans Rome.
- Soteries.** Fêtes célébrées par les Romains en l'honneur de Jupiter, de Diane, & de Proserpine.
- Spataia.** Isle de la Laconie, où, dit-on, Hélène accorda ses premières faveurs à Paris.
- Spectres.** Idée des anciens touchant les spectres.
- Spelartie.** Surnom que les anciens donnaient à Apollon, & à Hercule.
- Sphérie.** Isle du Peloponèse, pour quoi appelée sacrée.
- Sphinx.** Monstre fabuleux.
- Spondius.** Nom donné par les Thébains à Appollon.
- Stations.** Dans certaines occasions les Magistrats Romains ordonnaient des stations du peuple dans les Temples des Dieux.
- Statue.** Les premières statues ont été consacrées à la religion.
- Statue de Cérés.** Pausanias met des offrandes sur l'autel de cette Déesse.
- Stigmates.** Marques que les Païens se faisaient sur la chair en l'honneur de leurs fausses Divinités.
- Stor-Junkare.** Idole des Lapons.
- Strénie.** Déesse qui chez les Romains présidait aux étrennes.
- Stymphale.** Ville de l'Arcadie fameuse par un Temple de Diane. Ce qu'en rapporte Pausanias, & ce que dit la fable des oiseaux Stymphalides.
- Strix.** Fleuve de l'enfer des Païens.
- Suade ou Suadela.** Déesse de la persuasion & de l'éloquence.
- Suantewith.** Dieu des habitans de l'Isle de Rugen, dans la mer Baltique, qui présidait aux combats.
- Summanus.** Divinité des enfers, adorée par les anciens Romains.
- Suovétaurilies.** Sacrifice solennel que les Romains faisaient à Mars, composé d'un bœuf, d'un verrat & d'un taureau.
- Superbenia.** Dieu des Indiens, & l'un des enfans adoptifs d'Ixora.
- Supplications.** Cérémonies publiques des Romains, accompagnées de prières, pour rendre grace aux Dieux de quelques bienfaits.
- Sybilles.** On n'en fait pas au juste le nombre. Comment celle de Cumès rendait ses oracles. Quel fut le sort des livres des Sybilles.
- Symboles.** Marques, attributs ou figures, qui se trouvent sur les anciennes médailles.
- Syracuse.** Mœurs des habitans de cette ville, & leur dévotion à

Jupiter, Cérès & Proserpine.
 Syrie. Idolatrie des anciens habitans de ce pays.
 Syrtinx. Nymphé de la suite de Diane, qui, pour suivie par Pan, fut changée en roseau.

T

T ABLEAU Votif. En usage chez les Romains.

Tabra. Nom d'un rocher qu'il a plu à certains Nègres d'Afrique sur la côte du Cap, de diviniser.

Tacita. Déesse du silence.

Tagés. De ce qu'il enseigna aux Etruriens l'art des Aruspices, il a plu à ce peuple d'en faire un demi-Dieu.

Talapoins. Prêtres du Royaume de Pégu.

Talapoins. Prêtres Siamois.

Talafius. Espèce de Divinité, qui chez les Romains présidait aux mariages. Son histoire.

Tamaraca. Gros fruit que l'on trouve dans le Brésil, & pour lequel les Prêtres du pays ont beaucoup de vénération.

Tanaïde. (Vénus) Les Arméniens qui habitaient une contrée appelée Tanaïtis rendaient un culte particulier à cette Divinité.

Tanfana. Divinité adorée par les Marfès.

Tanquam. Nom d'un des Ministres des cinq grands Dieux des Chinois.

Tantale, Roi de Phrygie. Ses crimes & sa punition, suivant la fable.

Taraxippus. Génie malfaisant, dont la statue était placée dans

les Hippodromes des Grecs.

Targelies. Nom des fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur du Soleil, & pendant lesquelles ils sacrifiaient un homme ou une femme.

Tartare. Selon la fable c'était le plus profond abysme des Enfers. Description qu'en fait Virgile. Sentiment de Platon touchant les criminels, qui y étaient précipités.

Taurcia. Fête que les Grecs célébraient en l'honneur de Neptune.

Tauriliens. (jeux) Ils furent institués par Tarquin le Superbe, en l'honneur des Dieux infernaux.

Taurobole. Sacrifice expiatoire & purificateur du Paganisme. Ce qu'en rapporte Prudence.

Teckida. Nom d'une fête annuelle des idolâtres de Tunquin, pendant laquelle ils exorcisent & chassent des maisons les esprits malfaisans.

Técuitles. Nom de certains Chevaliers Mexiquains. Bizarre cérémonie de leur réception.

Téléphore, fils d'Esculape.

Tempête. Les Romains l'avaient déifiée.

Temple. Edifice consacré au culte divin. Différens Temples des Payens. Cérémonies pour élever un nouveau Temple à Rome. Dédicace.

Temple de Mexico. (grand) Sa description.

Tems. Les anciens ont divinisé le tems, & Saturne en était le symbole.

Ténare. Promontoire de Laconie; où dans un bois sacré on avait

- élevé un Temple à Neptune.
- Ténédos. Isle de l'Archipel dans l'Anatolie. Ténés y avait un Temple. Histoire de ce prétendu Dieu.
- Térente. Lieu situé dans le champ de Mars, près du Capitole, où se trouvait un Temple de Pluton & de Confus, & un autel souterrain. Ce qu'en rapporte Valere-Maxime.
- Terme. Le plus ancien des Dieux qu'adorèrent les Romains.
- Ternaïre. (nombre.) Il était en grande recommandation chez les Payens.
- Ternate. (isle de) Il était expressément défendu de parler de Religion dans cette isle.
- Terre. (la) Presque toutes les nations Payennes ont personifié la terre, & lui ont rendu un culte religieux.
- Tesca. Lieux fourrés de ronces & presque inaccessibles, où l'on prenait les augures, en observant le vol des oiseaux.
- Tescatilputza. Nom du Dieu de la pénitence chez les Mexiquains.
- Tessaracoston. Cérémonie religieuse qu'observaient les femmes Grecques le quatorzième jour après leurs couches.
- Thahamurath. Nom du troisième Monarque de Perse de la Dynastie fabuleuse des Pischadiens.
- Thalamé. Ville de la Laconie, où il y avait un Temple & un Oracle de Pasiphaë.
- Thamimafadés. Ancienne Divinité des Scythes.
- Tham-no. Divinité du Tunquin, qui passe pour avoir inventé l'Agriculture.
- Thaumantiade. Surnom donné à la Déesse Isis, par les Payens.
- Thay-Bou. Nom que portent certains magiciens du Royaume de Tunquin, qu'on consulte sur les mariages & sur la réussite des affaires.
- Thay-Bou-Toni. Autres imposteurs du même Royaume, qui pratiquaient la Médecine.
- Thay-de-Lis. Autres magiciens du Tunquin, qui choisissent les endroits les plus favorables pour la sépulture des morts.
- Théers. Sorte de Sectaires que l'on trouve dans l'Indoustan, & qui, à proprement parler, ne sont ni Payens, ni Mahométans.
- Thémis. Elle est regardée comme la Déesse de la Justice.
- Théogonie. Branche de la Théologie Payenne, qui enseignait la génération des Dieux. Poëme d'Hésiode sur ce sujet.
- Théologie de Pythagore. Idée de sa doctrine sur la transmigration des ames.
- Théoxénies. Fêtes célébrées par les Athéniens, & instituées par Castor & Pollux.
- Théséennes. Fêtes que les Athéniens célébraient toutes les années en honneur de Thésée.
- Thesmophories. Fêtes célébrées par le peuple d'Athènes, en l'honneur de Cérés législatrice.
- Thésprotie. Contrée de l'Epire où se trouvait l'Oracle de Dodone, & ces fameux chênes consacrés à Jupiter.
- Thétis. La fable en fait connaître deux.
- Theuta ou Theutates. Dieu des Celtes, & le même que Mer-

- cure chez les Grecs & les Romains.
- Theuth. Dieu des Egyptiens.
- Théverar. Frere de Sommona-Kodon, le Dieu des Siamois. Ses aventures.
- Thiafe. Nom donné à ceux qui se revêtaient de peaux de bouc & de bœuf dans les fêtes de Bacchus.
- Thic-Ka. Les habitans du Tunquin donnent ce nom au fameux Dieu Fo des Chinois.
- Thisiphone. Une des trois Furies des enfers, qui est chargée de venger les meurtres.
- Thor. Fameuse Divinité des peuples du nord, qu'on dit être l'aîné des fils d'Odin.
- Thyia. Fête de Bacchus célébrée par les Eléens. Ce qu'en dit Pausanias.
- Thyiades. Surnom que les anciens donnaient aux Bacchantes.
- Thyrse. Espece de demi-pique qui était l'arme & le symbole de Bacchus & des Bacchantes.
- Tibalang. Nom que les idolâtres des isles Philippines donnaient autrefois aux prétendus esprits qu'ils croyaient voir sur de vieux arbres.
- Tibre. (isle du) Origine de cette isle d'après Plutarque. Elle était consacrée à Mars.
- Ti-Can. (Temple de) Ti-Can tient chez les Chinois le rang que tenait Pluton chez les Grecs. Représentation de l'Enfer.
- Tiedebaik. Idole Chinoise.
- Tienfu. Une des Divinités du Tunquin, qui est la patronne des arts.
- Tiras. Nom que les Japonais donnent à leurs Temples.
- Tirinanxes ou Terumwances. Nom des Prêtres les plus distingués de l'isle de Ceylan. Leurs prérogatives.
- Titan & Titans. Ce qu'en disent les Mythologues. Opinion du Pere Pezron à leur sujet.
- Titana. Ancienne ville du Péloponèse, où l'on voyait un superbe Temple dédié à Esculape.
- Tithénides. Fête que les nourrices de Lacédémone célébraient avec beaucoup de dévotion.
- Titias. Nom que portait un Crétois qui se prétendait fils de Jupiter.
- Tityus. Un des fils de la Terre.
- Tlépolémies. Jeux que célébraient les Rhodiens en l'honneur de Tlépolème.
- Tombeau. Les Romains en avaient de trois sortes.
- Tomias. Sacrifice des Grecs pour la ratification des traités & des ligue.
- Topilzin. Nom du grand Pontife des Prêtres Mexicains. Consécration de ces Prêtres, & culte qu'ils rendaient aux idoles.
- Toranga. Idole fort révérée des Japonais: c'est le Dieu de la chasse.
- Tossitoku. Dieu des Japonais qui préside au bonheur des hommes, & qui a bien des adorateurs.
- Toulouse. Ville capitale du Languedoc. Ses anciens habitans adoraient Pallas & Apollon.
- Toupan. Esprit qui préside au

- tonnerre suivant l'opinion des Brésiliens.
- Touqua. Divinité malfaisante que craignent & adorent les Hottentots.
- Toxcoatl. Ancien Jubilé des Mexiquains.
- Tozi. Déesse des Mexiquains. Singulière maniere dont elle fut déifiée.
- Tranquillité. Les Romains en avaient fait une Déesse.
- Transmigration des ames. Doctrine des Druides & des Pythagoriciens.
- Tricennales. Fêtes Romaines qui revenaient chaque trentième année.
- Triceps. Surnom donné à Mercure, à cause de ses trois fonctions au ciel, sur la terre, & dans les enfers.
- Triclaria. Surnom donné à Diane, & pourquoi.
- Trident. Espèce de fourche à trois pointes, qui sert d'attribut à Neptune.
- Trigla. Divinité à trois têtes qui était adorée par les anciens habitans de la Lusace.
- Trioculus. On donnait ce nom à une statue de Jupiter, qui était dans un Temple de Corinthe, parce qu'elle avait un troisième œil au milieu du front.
- Tripodisque. Village du Péloponèse, dont Pausanias nous apprend l'origine.
- Triptolème. Il trouva l'art d'ensemencer les terres, & les Athéniens l'honorèrent comme un Dieu.
- Trissudium. Nom de l'auspice forcé que les Romains prenaient en laissant sortir les poulets des cages où on les retenait.
- Triton. Demi-Dieu de la mer, & trompette de Neptune.
- Troezen. Ville du Péloponèse, où on avait élevé beaucoup de Temples aux Divinités du Paganisme.
- Trophonius. (oracle de) Quel était Trophonius. Son histoire. Cérémonies qu'il fallait observer pour le consulter.
- Truie. Les anciens immolaient cet animal à Cérès & à Tellus.
- Tubilustre. Cérémonie des Romains pour purifier les instrumens de musique.
- Tuché. Nom que les Grecs donnaient à la fortune.
- Tuiston. Divinité des anciens Germains, fondateur de la nation.
- Tyen. (le grand) Nom que les Lettrés Chinois donnent à l'Etre suprême.
- Tyr. Divinité des Celtes.
- Tzumtzumé. (tombeau de)

U

UCROUMA. Nom que les Esquimaux donnent à l'Etre suprême.

Ulisse. Il reçut les honneurs divins après sa mort.

Uranus. Roi d'un peuple d'Afrique, que ses sujets défirent.

Usage cruel des insulaires de l'Isle de Baly, après la mort de leurs Rois, de leurs Reines, & des Grands Seigneurs de la Cour.

Uzza ou Aluzza. Idole des Arabes détruite par Mahomet.

V

- V**ACERRES. Une des classes des Druides.
- Vache. Objet de la vénération des Indiens.
- Vacune. Divinité Romaine. On ne sçait si c'est Diane, Vénus, Cérès, Bellone, ou la Victoire.
- Vahalla. Paradis des anciens Celtes.
- Vakyries. Nymphes qui habitaient le Paradis des anciens Celtes.
- Van. Instrument d'osier consacré particulièrement à Bacchus.
- Varellas. Nom que les Péguans donnent à leurs Temples. Leur forme, leurs richesses Cérimonie qu'ils observent, lorsqu'ils veulent bâtir un Temple.
- Vartias. Bramines ou Prêtres Indiens. Leur douceur, leur noviciat, & leurs habillemens.
- Vates. Druides chargés d'offrir les sacrifices.
- Vatican. Ancienne Divinité des Romains, qui déliait les organes des enfans nouveaux nés.
- Védam. Livre qui contient toute la Théologie des Bramines.
- Veicundam. Lieu où, suivant les Indiens idolâtres, se tient la Divinité suprême.
- Veies. Ancienne ville d'Italie, dans l'Etrurie. Camille s'en empara, & fit prendre la statue de Junon pour la porter à Rome.
- Véjovis ou Vêjupiter. Les Romains donnaient ce nom à Jupiter vengeur, qui avait un Temple au Capitole.
- Veneris Lacus. Il y avait tout près un Temple de Junon
- Vents. (les) On les séparait en deux classes.
- Vénus. Déesse de l'Amour.
- Vérité. Les Payens en firent une Déesse.
- Verticordia (Vénus) Vœux qu'on lui adressait à Rome, où elle avait un Temple.
- Vertu. Elle eut des Temples à Rome.
- Verrumne. Dieu des jardins. Ce qu'Ovide rapporte de ses amours avec Pomone. Vérité de cette fable.
- Vesta. Il y avait deux Déeses de ce nom, qu'il ne faut pas confondre.
- Vesta. (oracle de)
- Verveine. Plante que les Romains faisaient entrer dans toutes les cérémonies religieuses.
- Vestaies. Par qui établies à Rome. Leur nombre, leurs fonctions, leurs châtimens, lorsqu'elles transgressaient leurs vœux.
- Vestaies Péruviennes.
- Veuvage. Ses prérogatives à la Cochinchine.
- Viales Dii. Dieux qui présidaient à la sûreté des chemins chez les Romains.
- Vicennales. Fêtes funéraires qu'on célébrait chez les Romains le vingtième jour après le décès d'une personne.
- Victimaire. Nom du Ministre subakterne des Temples qui préparait tout ce qui était nécessaire pour les sacrifices.
- Victime. Scrupule des Payens sur le choix des victimes.
- Victime artificielle. Les Payens offraient quelquefois à leurs Dieux la figure d'un animal.

- Vi**ctime expiatrice. On immolait l'homme le plus laid qu'il y eût dans la cité, pour servir de remède aux maux qu'on souffrait.
- Vi**ctime humaine. Tous les peuples ont sacrifié à leurs Dieux le sang des hommes.
- Vi**ctoire. Les Grecs & les Romains lui éleverent des Temples dans leurs villes.
- Vi**eille d'or. Déesse adorée par les habitans des bords du fleuve d'Obi.
- Vi**eilleffe. Elle fut divinifiée par les anciens.
- Vi**lle. (fondation d'une) Cérémonies qui se pratiquaient à cette occasion.
- Vi**lle sacrée.
- Vi**nales. Fêtes qui se célébraient pour obtenir une bonne vendange.
- Vi**ndémiales. Fêtes en l'honneur de Bacchus.
- Vi**olence. Elle fut divinifiée par les anciens.
- Vi**rbius. Nom que les Prêtres de Diane donnerent à Hypolite après sa résurrection.
- Vi**rginense. Divinité invoquée par les Romains lorsqu'on déliait la ceinture d'une épouse vierge.
- Vi**rginie. (*Voyez* Kiwasa.)
- Vi**riplaca. Déesse Romaine chargée d'entretenir la paix entre les personnes mariées.
- Vi**stnou. Dieu des Indiens. (*Voyez* Wistnou.)
- Vi**ula. Divinité des Romains qui présidait à la réjouissance.
- Vi**tziliputzli. Idole des Mexiquains qu'ils regardaient comme le souverain Dieu. Ce qu'ils en racontaient. Forme de cette idole.
- Vi**tziliputzli. (fête en l'honneur de.) Singularité de cette fête rapportée par le Pere d'Acosta.
- Vœu**. Quels étaient ceux des Payens.
- Voie** lactée. Fable à ce sujet.
- Voile**. Les anciens s'en servaient pour prier leurs Dieux.
- Volupie**. Déesse de la volupté.
- Votif**. (jeux) A quelle occasion représentés.
- Voyageurs**. Ils adressaient leurs vœux à certaines Divinités tutélaires.
- Vulcain**. L'histoire fait mention de quatre personnages qui portaient ce nom. Vulcain avait un Temple célèbre à Memphis.
- Vulturius**. Surnom d'Apollon. A quelle occasion il lui fut donné suivant la fable.

W

- W**ADAS. Reste des anciens sauvages de l'isle de Ceylan. Leurs mœurs.
- Wadd**. Nom d'une ancienne Divinité des Arabes.
- Wagriens**. Anciens habitans du Holstein. Leur Religion, leurs Prêtres, leurs sacrifices.
- Watipa**. Les sauvages de l'Orénoque donnent ce nom au malin esprit.
- Whidah**. Royaume d'Afrique dont les habitans adorent un serpent.
- Wistnou**. Un des trois grands Dieux des Indiens. Il s'est incarné neuf fois. Sa dixième métamorphose n'est pas encore arrivée. Il est connu sous vingt noms.

Woden. Ancien Dieu des Saxons qui présidait à la guerre.

Xynocées. Fêtes célèbres des Athéniens.

X

XACA. Homme de bien du Japon, qui a mérité l'apothéose.

Xacabout. Nom d'une Religion répandue à la Chine, au Japon, à Siam & dans l'Inde. Vie de Xaca.

Xamabugis. Bonzes du Japon. Ils servent de guides aux pèlerins qui vont visiter les Temples des idoles.

Xamdellilha. Mot Arabe qui signifie Dieu soit loué. A quelle occasion employé par les pauvres Arabes.

Xantai. Dieu moderne des Japonais. Quel il était.

Xanthiques. Fête pendant laquelle le Roi & l'armée de Macédoine étaient purifiés.

Xédorius. Imposteur Japonais, qui fonda une Religion.

Xékia. (*Voyez* Fo.)

Xénismes. Sacrifice des Athéniens en l'honneur des Dioscures.

Xénius. Surnom que les Grecs donnaient à Junon.

Xéonoclée. Nom d'une Prêtresse de Delphes. Ce qui lui arriva.

Xenxus. Bonzes du Japon, qui enseignent une morale relâchée.

Xiquani. Dieu de la jeunesse chez les Japonais.

Xitragupten. Secrétaire du Juge des enfers chez les Indiens. Ses fonctions.

Xoarcam. (*Voyez* Paradis des Indiens.)

Y

YAGUTH. Ancienne Divinité des Arabes.

Yhamadar-Maraja. Suprême Juge des enfers, auquel les Indiens accordent la plus grande justice.

Yhamen. Dieu de la mort, suivant les Indiens.

Yzcatlans. Habitans d'une Province du Mexique. Devoirs de leur souverain Pontife. Leurs mariages.

Z

ZAMOLXIS. Comment il trouva le moyen d'adoucir les mœurs sauvages des Thraces, & fut reconnu après sa mort le Dieu suprême de la nation.

Zenda-Vesta. Le plus ancien Livre connu sur la terre. Il contient toute la doctrine des Mages. Extrait de ce qu'il renferme.

Zephire. Il avait un Temple dans l'Attique.

Zéthés. Fable qu'on en raconte.

Zoara. Troncs d'arbres ou morceaux de rochers que les Scythes adoraient.

Zogonoi. Dieux qui, selon les Grecs, présidaient à la vie des hommes.

Zoolatrie. Culte que les Payens rendaient aux animaux.

Zoroastre. Réformateur de la Religion des anciens Perses. Son histoire.

LES SUPERSTITIONS.

R

RABDOMANCIE. Sorte de divination par le moyen des verges & des bâtons. Les Mages en Perse pratiquaient la Rabdomancie.

Rajeunissement. Effet imaginaire. Ce qu'Ovide rapporte du prétendu rajeunissement d'Æson; ce qu'en pensent les Alchymistes.

Récapitulation des crimes dont Bovin accuse les sorciers.

Rethi. Les anciens Grecs donnaient ce nom à certaines eaux qui étaient consacrées à Cérès & à Proserpine.

Rêves. Les anciens attachaient beaucoup d'importance à l'explication des songes.

Rhapsodomantie. Manière de deviner l'avenir en ouvrant un livre de quelque grand Poète, & en prenant pour prédiction l'endroit qui tombait le premier sous les yeux.

Rhombus. Espèce de toupie de métal ou de bois, dont les sorciers de la Grèce se servaient dans leurs absurdes cérémonies.

Riadhari. Pratique superstitieuse fort en usage chez les Mahométans des Indes.

Ridicules préservatifs. Usages superstitieux.

Ris ou Rire. Superstition des anciens au sujet du rire.

Rits. (Tribunal des) Il est chargé d'empêcher; autant qu'il est possible; qu'on n'introduise de

nouvelles superstitions dans l'Empire de la Chine.

Runiques. (caractères) Les habitants du Nord croyaient qu'il y en avait de nuisibles & de favorables.

S

SABBAT. Description du Sabbat d'après Delrio. Sentiment des Catholiques & des Protestans.

Saint-Guidon. Cérémonie extravagante jadis observée à Anderlecht, près de Bruxelles, & maintenant proscrite.

Saint-Michel. Procession ridicule qui se faisait, il n'y a pas encore long-tems, dans la ville de Louvain le jour de la fête de cet Archange.

Saliera. Superstition des Grecs & des Romains à l'occasion d'une saliera répandue sur la table.

Samolus. Herbe à laquelle les Gaulois attribuaient beaucoup de vertus.

Scopélisme. Nom d'une espèce de superstition fort en usage parmi les Arabes.

Sélage. Nom d'une plante que les Druides arrachaient de la terre avec beaucoup de superstitions.

Sept. Nombre mystérieux chez les Payens.

Sideromantie. Divination par un fer rouge.

Simpulatrices. Vieilles femmes Romaines, dont le métier était de purifier les personnes qui

- avaient été troublées dans leur sommeil par des songes effrayans.
- Sorcellerie, Sorciers, Sorcieres. Quels ont été les plus fameux forciers de l'antiquité. Les sorciers étaient communs dans le treizieme & le quatorzieme siecle.
- Sorciers d'Irlande. Il y en a, dit-on, encore beaucoup dans ce pays, sur-tout des sorcieres. Ce qu'elles se vantent de pouvoir faire. Superstition singuliere des payfans Irlandais.
- Sortileges ou maléfices. Les Démonographes en distinguent de sept. sortes. Différentes pratiques superstitieuses.
- Stichomantie. Sorte de divination par le moyen des vers.
- Subgrundæ. Partie de la couverture d'une maison, où les anciens prétendaient que se retiraient les ames des enfans qui mouraient avant d'avoir atteint leur quarantieme jour.
- Superstition de la priere ridicule qu'on appelle la Patenotre blanche.
- Superstition moderne chez les Italiens.
- Superstition ou culte superflu. En quoi elle consiste.
- Superstition des Siamois.
- Superstitions populaires.
- Suspicion. (calice de) Ancienne superstition des Chrétiens d'Alexandrie.
- Talisman. Il y en a de deux sortes. Leur Composition.
- Talisman contre les punaises. Quelques Auteurs superstitieux prétendent que c'est à un Talisman que les Chartreux ont l'obligation de n'avoir point de punaises dans leurs cellules.
- Tambour magique des Lapons. (*Voyez* Idolatrie des Lapons.)
- Tavides. Especes de Talismans composés de caracteres magiques, employés par les habitans des Maldives.
- Téframancie ou Spodomancie. Divination dans laquelle on se servait de la cendre du feu qui avait consumé les victimes.
- Telmesse. Ville de l'ancienne Lybie, dont les habitans recevaient, disait-on, en naissant, l'esprit de divination.
- Tératoscopie. Sorte de divination par l'apparition & la vue des monstres, des prodiges, des spectres & des fantômes.
- Théopie. Apparition des Dieux. Les Payens croyaient que les Dieux venaient souvent converser avec les mortels.
- Théurgie. Sorte de magie que pratiquaient les anciens, & dans laquelle ils avaient recours aux Dieux & aux Génies bienfaisans.
- Thusia. Espece de charme dont se servent les Grecs pour attirer le bonheur sur une maison.
- Tirlemont. Ville du Brabant, à trois lieues de Louvain. Ridicule procession qui se fait dans cette ville le Dimanche des Rameaux de chaque année. Celle de la ville de Bruges, en

T

TAILLEURS. (ancienne confrérie des garçons). Ils y pratiquaient diverses cérémonies superstitieuses.

Flandre, n'est pas moins extraordinaire.
 Trêse à quatre feuilles. Objet de superstition.
 Tréfoir ou la buche de Noël. Superstition des Provençaux. Ce que c'était.
 Trépas. Pratiques superstitieuses usitées dans quelques Provinces de la France.
 Trutina-Hermetis. Méthode pour rectifier l'horoscope pris du moment de la naissance d'un enfant.
 Tyre. Instrument dont les Lapons se servent dans leurs opérations magiques.

U

URIEL. Manière superstitieuse de deviner, dont Uriel est le personnage important. Autre manière pour retrouver les choses perdues.
 Usage condamné touchant la célébration des Messes.

V

VAINES observances. Toutes au-

tant de superstitions.

Vampire. Prétendu démon qui tire le sang des corps vivans, & le porte dans des cadavres.

Ventri-Loque. Devineresse.

Villes. (préservatifs superstitieux des). Quels ils étaient. On en a trouvé beaucoup à Paris. On faisait l'horoscope des villes comme celle des hommes.

W

WINFRIED'S - WELL. Fontaine qui est devenue un objet de superstition pour les habitans du pays de Galles.

Z

ZAIRAGIAH. Sorte de divination en usage chez les Arabes, par le moyen de certains cercles.

Zapata. Usage superstitieux qui se pratique dans quelques endroits de l'Italie.

LOIX DIFFÉRENTES.

R

QUARANTAINE - LE - ROI. Ancienne Ordonnance de nos Rois au sujet des meurtres commis ou des injures faites.
 Quinquenelle. Répi de cinq ans que l'on accordait autrefois à un débiteur, qui voulait éviter de faire cession de ses biens,

L'Ordonnance de Blois défendit d'entériner les lettres qui seraient données à cette fin.
 Quitéve. (installation du Roi de)
 Loi cruelle qui obligeait les Souverains de ce pays à se donner la mort, lorsqu'ils étaient atteints d'une maladie réputée incurable. Révocation de cette loi.

R

RAPT. Loix d'Athènes, de Rome & de France contre le Rapt.

Raser la maison. Loi portée à Rome contre les citoyens convaincus d'aspirer à la tyrannie.

Rebellion à justice. Loix portées contre ce crime.

Récès de l'Empire. On donne ce nom aux constitutions, réglemens, & loix fondamentales de l'Empire.

Règlemens concernant les jeux de hazard. Ceux de Charlemagne, de Charles le Bel, de Charles le Sage, de Charles IX, de Louis XIII & de Louis XIV.

Règlement. (ancien) Loi publiée en Angleterre, qui défendait de transporter hors du pays un mouton vivant.

Ripuaires. (loi des) Théodoric, Roi d'Austrasie, réforma cette loi, & le Roi Dagobert lui donna une nouvelle forme.

Roscelin. Nom d'un hérétique du onzième siècle, qui soutenait que les trois personnes divines étaient absolument trois choses distinctes.

S

SANCTION d'une loi. Comment on y procédait chez les Romains.

Sanglantes. (avoir les mains) Loi d'Angleterre, à ce sujet.

Sauf-conduit. Ses privilèges.

Sauve-Garde. Il y en a pour la personne, & d'autres pour les biens. Le roi en accorde, ainsi

que les Généraux, pendant la guerre.

Séduction; Loix de saint Louis contre la séduction.

Séduction. Regardée comme un rapt. Peines prononcées contre les séducteurs en 590, en 1560, en 1579, en 1639 & en 1730.

Séparation. Il y en a de deux sortes: Causes pour lesquelles la femme peut demander la séparation.

Sorcelleries, Sorciers, Sorcieres. L'Ordonnance de Louis XIV de 1672, défend à tous les Tribunaux d'admettre les simples accusations de sorcellerie.

Sparte. Loix de Lycurgues.

Statut de sang. Règlement fait par Henri VIII, Roi d'Angleterre, au sujet de la religion.

Stellionat. Loix romaines contre ce crime.

T

TABLES. (loix des douze) Quand elles furent faites: il ne nous en reste plus que des fragmens.

Tanistrie. Ancienne loi d'Angleterre. Elle a été abolie sous le règne de Jacques I.

Témoin. Nos loix au sujet des témoins.

Testament. Origine de cet acte chez les différens peuples, & différentes manières d'y procéder chez les Romains.

Thurium. Charondas fut le Législateur de cette ville. Loix qu'il promulgua.

Tombeau. Loix des Romains au sujet de la profanation des tombeaux.

Trésor. Loix romaines au sujet des trésors trouvés.

Tribunaux Anglois. Quelles en sont les loix.

Tribunaux du Roi de Sardaigne. (nouvelles loix reçues dans les)

V

VACUÛ. Loi de Turquie au sujet des possessions. C'est une maniere de transmettre les biens à son héritier mâle direct sans contestation.

Vagabonds. Différentes loix contre ces sortes de gens.

Varech. (droit de) Ce que c'est. Ordonnance de marine à ce sujet.

Y

YASSA. Nom d'un corps de Loix, dont on croit Gengis-Kan l'Auteur. Extrait de ces Loix en vingt-un articles.

Z

ZALEUCUS. Législateur des Locriens. Exorde qui se trouve à la tête de ses Loix.

DIGNITÉS, MŒURS, COUTUMES, ET USAGES PARTICULIERS.

Q

QUADRANS. Petite monnoie de cuivre chez les Romains, que le Peuple donnait pour entrer aux bains.

Quadrige. Char à quatre chevaux, avec lequel on disputait le Prix dans les jeux de la Grece & de Rome.

Quadrille. Troupe de combattans qui paraissaient dans les Fêtes qu'on nommait Caroufel.

Quadruplator. Nom que les Romains donnaient à un Délateur, parce qu'on lui accordait la quatrième partie des biens de ceux qu'il dénonçait.

Quanie. Ancien nom qu'on donnait à une chemise, à un habit de chambre.

Quarantaine. Nom que l'on donne sur les Ports de mer au tems que les vaisseaux qui

viennent du Levant doivent passer à la vue des Ports, sans avoir communication avec les habitans du Pays.

Quartarnis. Nom d'une des plus petites mesures des liquides chez les Romains.

Quartenier. Officier royal & municipal, préposé sur un des quartiers de la Ville de Paris, pour faire exécuter les ordonnances du Bureau de la Ville. Ce qu'était cet Officier chez les Hébreux, les Grecs & les Romains; & les divers changemens que cet Office a éprouvé depuis son érection jusqu'à présent.

Quartier Général ou quartier du Roi. Quel chez les Grecs, les Romains, les Turcs, &c.

Quartiers de Rome. Combien sous le regne d'Auguste, & quels Officiers y exerçaient la police.

Quatre-Nations. (Collège des)
ou Collège Mazarin. Sa fon-
dation & ses réglemens.

Quatervirs. Magistrats Romains
préposés pour l'établissement
des Colonies dans les Provin-
ces.

Quersonnèse de Thrace. Dectet des
Peuples qui habitaient ce Pays,
& qui mérite de passer à la
postérité la plus reculée.

Question. Torture qu'on emploie
pour avoir révélation des Com-
plices d'un Criminel. Quelle
elle était chez les Grecs, les
Wisigoths, &c. Son abolition
en Angleterre : ce qu'elle est
actuellement.

Quête. Nom que dans l'ancienne
Chevalerie on donnait aux
courses & voyages que les Che-
valiers faisaient en commun.

Queux. (grand) Sur-Intendant
des cuisines du Roi de France.
Ancienne juridiction de cet
Officier.

Quindécenvirs. Etablissement de
ces Magistrats Romains, par
Sylla. Leurs fonctions.

Quinquagénaire. Officier de po-
lice des Romains qui avait
l'inspection sur cinquante fa-
milles.

Quinquennal. Magistrat des Co-
lonies & Villes municipales des
Romains, préposé pour préfi-
der au Cens, & recevoir les
déclarations de biens des Ci-
toyens.

Quinquennaux. (jeux) Ils furent
établis en l'honneur des Em-
pereurs, on y disputait le Prix
de la Poésie.

Quintaine. Exercice que quelques
Vassaux sont obligés de faire

à certains jours de l'année pour
le divertissement de leurs Sei-
gneurs.

Quipos. Nom que les Péruviens
donnaient à certains nœuds
qui leur servaient à faire leurs
comptes. Manière dont ils s'en
servaient.

Quiréve. (installation du Roi de)
Cérémonies observées à ce su-
jet.

Quiréve. (Royaume de) fonc-
tions de quatre Ambassadeurs
envoyés toujours ensemble.

Quojas. Peuples de l'intérieur de
l'Afrique. Caractères, mœurs
& usages de ces Nègres.

R

RAADGAER. Officier Persan
qui veille à la sûreté des grands
chemins du Royaume.

Rabat. Tous les Français por-
taient autrefois le rabat.

Rachat. (troupe de) Camp vo-
lant des Portugais qui va faire
le commerce des Esclaves sur
les bords de la Rio-Négro, ou
rivière Noire.

Rache. Nom du principal Minis-
tre ou Généralissime des trou-
pes du Roi d'Ethiopie & d'A-
byssinie.

Racovi. Village de Grèce dans
la Livadie. Usages de ses ha-
bitans.

Radats. Nom de certains Archers
qui servent en Perse à la garde
des grands chemins. Peu de vo-
leurs leurs échappent.

Raguse. République gouvernée
par un Chef qu'on change tous
les mois.

Rajah.

- Rajahs.** Princes de l'Empire du Mogol
- Rakkum.** Dard dont se servent les Hotentots, & avec lequel ils touchent au but qu'ils se proposent d'atteindre.
- Rasp-Huys.** Nom de certaines Maisons de correction en Hollande.
- Ration.** Portion de vivre, de bœuf, ou de fourage qu'on distribue chaque jour aux Maitres ou aux Soldats. Règlement à ce sujet.
- Raugrave.** Ancien nom de dignité en Allemagne.
- Reatu** Etat d'un homme qui est coupable de quelque crime, ou dans les liens d'un décret de prise de corps ou d'ajournement personnel.
- Rébus.** Les Picards les ont inventés.
- Réception** d'un Ambassadeur en Perse.
- Receveurs généraux** des Finances en France.
- Réchaud** Instrument de cuisine d'une haute antiquité.
- Recherches perpétuelles** Le Sénat Romain les ordonnait pour les crimes capitaux & d'Etat.
- Recinium.** Nom d'une Fête que les Romains célébraient en mémoire de la destruction de la monarchie, lorsque Tarquin le Superbe fut chassé du trône.
- Récompenses militaires.** Quelles elles étoient chez les Grecs & les Romains.
- Réconciliation.** Singulière façon de se réconcilier chez les Romains & les Francs.
- Recrues.** Levées de Soldats dans les Villes & dans les Villages.
- pour remplacer les Soldats tués & les Déserteurs.
- Recteur.** Chef des Universités. On donne ce nom à celui qui préside dans l'Académie Royale de Peinture. Les Curés de Bretagne sont appelés Recteur, & le Capitaine des armées Vénitiennes est aussi nommé Recteur.
- Récusation.** En quelle occasion on peut récuser un Juge.
- Relevance.** Il y en avait de bien singulieres.
- Redevances des Gouttieres.** Offrande de cire, faite toutes les années à l'Eglise d'Orléans. Différentes opinions touchant l'origine de cette redevance. Autres redevances de cire.
- Redoute.** Lieu public à Venise où l'on s'assemble pour jouer.
- Redouté.** (très) Titre donné à quelques Rois de France.
- Référendaires.** Officiers de la Chancellerie de France. On donne aussi ce nom à des Officiers de la Chancellerie de Rome.
- Refuge.** (droit de) Chez les Grecs & chez les Romains.
- Régale.** Droit du Roi de France sur les Archevêchés & Evêchés de son Royaume.
- Régaliens.** (droits) Ce sont tous ceux qui appartiennent au Roi à cause de la souveraineté. On les distingue en grande & petite Régale.
- Regnicole.** Nom que l'on donne à une personne qui demeure dans un Royaume. Droits qui y étoient attachés chez les Romains. Droits dont les Regnicoles jouissent en France.

- Régent du Royaume.
 Régénaire. Nom que l'on donne à certaines Courtisannes dans le Royaume de Benin. Leurs prérogatives.
 Régicide. Attentat énorme contre la vie d'un Souverain.
 Régiment. Celui des Gardes est le premier de tous les Régimens de France.
 Réhabilitation. Elle s'opère en France par des lettres du grand sceau.
 Réintégrande. Terme pour exprimer l'action de remettre quelqu'un en possession de ce qu'on lui avait ôté par force.
 Relation de ce qui se passe à l'entrée d'un Evêque d'Orléans.
 Relégation. Ce mot signifiait exil chez les Romains.
 Remission. Acte par lequel le Prince remet à l'accusé la peine due à son crime.
 Rentier. Citoyen lâche, qui n'oserait ni labourer la terre, ni la défendre.
 Réparation d'honneur. Règlement de Messieurs les Maréchaux de France, au sujet de la réparation d'honneur.
 Repas de l'Empereur du Mexique.
 Repas des noces chez les Grecs.
 Repas de réceptions chez les Romains.
 Repas des Francs.
 Repas par écot chez les Grecs & les Romains.
 Répit ou Répy. Délai que le Prince accorde aux débiteurs de bonne foi, afin qu'ils aient le tems d'arranger leurs affaires.
 Représentans d'une nation. Citoyens choisis pour parler au nom de l'Etat.
 République.
 Répudiation chez les Romains.
 Requêtes. Ordonnance de Pierre le Grand au sujet des Requêtes.
 Requêtes de l'Hôtel du Roi de France. Origine de cette Jurisdiction.
 Réserves. Droits réservés à l'Empereur d'Allemagne, & qu'il ne partage point avec les Etats de l'Empire.
 Résignation. Abdication d'un Office.
 Restauration. Nom que les Anglais donnent à la révolution de 1660, par laquelle Charles II fut rappelé au trône de ses peres.
 Retentum. Ce que signifie ce mot latin.
 Retraite. Mouvement que fait une armée pour se retirer. Exemples.
 Rêves. Observations d'Hippocrate.
 Revenus de l'Empereur d'Allemagne.
 Révolte. Causes des révoltes par le sage Auteur du Télémaque.
 Rhapsodes & Rhapsodie. Poètes qui composaient des chants héroïques en l'honneur des hommes illustres.
 Rheingrave. Culotte ou haut-de-chausse que portaient nos ayeux.
 Rhénones. Manteau que portaient les anciens Germains.
 Rhéteur. Nom que l'on donnait autrefois à ceux qui enseignaient l'éloquence.
 Rhingrave. Les Empereurs donnaient autrefois ce titre aux

- Gouverneurs qu'ils envoyaient dans les villes & dans les provinces.
- Ribauds. (Roi des) Ce que les Auteurs disent de cet Officier des anciens Rois de France.
- Richesses. Ce qu'en dit Sénèque. Les Scythes méprisoient l'or & l'argent.
- Rideau. Couverture dont les Romains se servoient dans les sieges, pour se garantir des feux de l'ennemi.
- Ridicule. Ce qu'on doit penser de ce qu'on appelle un ridicule.
- Robe. Différentes robes chez les Romains. Les Jurisconsultes, les Théologiens, & les Gradués d'Angleterre, portent la robe.
- Robe. Quelles elles furent d'abord chez les Français. Ordonnances qui en réglaient les prix.
- Rocket. Manteau que portent les Pairs d'Angleterre dans les grandes cérémonies.
- Roga. On appelait ainsi les présents que les Empereurs Romains faisaient distribuer le premier jour de l'année.
- Rohandrians. On donne ce nom à ceux d'entre les blancs de la province d'Anossi dans l'isle de Madagascar, qui sont élevés en dignité.
- Roi. (Archonte) C'était le second des neuf Archontes d'Athènes, qui présidait aux mystères & aux sacrifices.
- Roi d'armes. Ancien Officier de France, qui annonçait la guerre, les trêves, la paix, & les tournois.
- Roi d'armes. Il faut chercher son origine dans les commencemens de notre Monarchie. Sa réception, ses droits, ses fonctions
- Roi de la fête. Plaisanterie pratiquée le jour de la fête des Rois.
- Roi des Romains. Ses droits, ses prérogatives.
- Roi du festin. Usage établi chez les Juifs, les Grecs & les Romains.
- Raines blanches. En France on nommait ainsi autrefois les Reines qui devenaient veuves.
- Rokozy. Nom d'une Confédération chez les Polonais.
- Rôle. Rouleau que dans les médailles tiennent à leurs mains quelques Empereurs : opinion à ce sujet.
- Romains. (vie privée des anciens)
- Romane (langue) ou Romance. Exemples.
- Ronde. Visite que fait un Officier & quelques Soldats, autour des remparts d'une ville de guerre.
- Rosetroix. (freres de la) Précis de leur histoire.
- Rose de Jéricho. Erreur à son sujet.
- Rouleau. C'était autrefois ce qu'actuellement nous appelons un livre, parce qu'on roulait alors chaque feuille d'un ouvrage.
- Roussin de service. Redevance que les vassaux devaient anciennement à leurs Seigneurs.
- Route & chemin. Quels ont été ceux des Romains & des Français autrefois, & quels sont aujourd'hui ceux de ces der-

niers : réglemens pour leur entretien.
 Rudiaire. Gladiateur Romain renvoyé avec honneur, & qui ne pouvait plus être forcé à combattre.
 Runiques. (caractères) On se persuade qu'ils sont de l'ancienne langue Celtique.
 Rufes de guerre.
 Rufma. Sorte de vitriol dont on se sert pour dépilatoire, en le mêlant avec de la chaux.
 Russes. Leur origine, leurs forces, leurs mœurs & leur Gouvernement.

S

S A B R E. Les Polonois tirent leurs sabres, lorsque le Prêtre récite l'Evangile.
 Saccarii. Nom que les Romains donnaient à certains portefaix privilégiés.
 Sacramentum. Nom du Dépôt que les Plaideurs Romains étaient obligés de consigner dans le trésor public.
 Sage-Femme. Réglemens qu'elles sont obligées d'observer en France.
 Sages grands. Nom de six Sénateurs Vénitiens qui examinent les affaires importantes avant qu'elles soient proposées au Sénat.
 Saheb-Keran. Mots arabes qui signifient les grandes conjonctions des planètes. Les sujets de Tamerlan lui donnaient ce surnom.
 Saignée. Origine de la saignée.
 Saisons. Les Grecs les représentaient sous la forme de fem-

mes, & les Romains sous celle de jeunes garçons, avec des ailes.
 Salade. Nom qu'on donnait autrefois à un casque fort léger.
 Salamanque. Célèbre Université d'Espagne, au Royaume de Leon.
 Saltatefquis. Nom que les Nègres qui habitent le Pays de Sierra Léona en Afrique, donnent à leurs premiers Juges.
 Salut. Chaque Peuple a son usage particulier de saluer les personnes.
 Salut militaire. Ordonnance à ce sujet.
 Salutation. Maniere de saluer des Nègres de la côte de Malaguette.
 Samanéens. Philosophes de l'Inde, autres que les Bracmanes.
 Sambres. (les) Chez ce Peuple, il n'y avait point d'animaux à quatre pieds, qui eussent des oreilles.
 Samnites. (coutume des) Maniere dont se faisaient les mariages.
 Samorin ou Zamorin. C'est le nom du Souverain de Calecut dans l'Indoustan. Quels étaient autrefois ses obligations.
 San-Salvador. Usage des habitans de cette Ville de l'Amérique méridionale au Brésil.
 Sandale. Ancienne chaussure des Grecs & des Romains.
 Sandi-Simodifino. Nom que les Nègres du Royaume de Quoja, dans l'intérieur de l'Afrique, donnent à de jeunes filles auxquelles ils font faire un étrange noviciat.
 Santé. (boire à la) Origine de cette coutume & cérémonies

- observées dans cette occasion par les Grecs & les Romains.
- Saoule, Nom d'un jeu que les Seigneurs de paroisse de Bretagne proposent à leurs vassaux dans certains jours de réjouissance.
- Sarcophage. Tombeau de pierre où les anciens déposaient les corps qu'ils ne voulaient pas brûler.
- Satrapes. Nom sous lequel les anciens Perses désignaient leurs Gouverneurs de Provinces.
- Satyriques. (jeux) Farces que les Romains emprunterent des Grecs.
- Satyriques. (poésies) Origine de la satire. Caractère du satyrique. Satyres d'Horace.
- Savoir-vivre. En quoi le monde fait consister le savoir-vivre, & ce qu'il est en effet suivant la droite raison & la saine morale.
- Sauterelles. Ce qu'en rapportent les Historiens.
- Scaldes. Poètes des anciens Peuples du Nord, qui suivaient les Princes à la guerre.
- Scandale. (pierre de) Elle était placée au Capitole, & servait à asseoir ceux qui se trouvaient dans la nécessité d'abandonner leurs biens à leurs créanciers.
- Scandinavie. Grande péninsule d'Europe; d'où sont sortis tant de Peuples.
- Scaphisme. Nom d'un supplice affreux en usage chez les anciens Perses.
- Sceptre. Quand il a commencé à être en usage.
- Schaffhouse. (canton de) Sa Religion. Son Gouvernement. Sa Police.
- Schemkal. Titre du Kan des Tartares circassés. Singularité de son élection.
- Scherland. (isles de) Mœurs des habitans de ces Isles.
- Schio. Mœurs des habitans anciens & modernes de cette Ile.
- Schœnobate. Nom de certains Danseurs de corde chez les Romains. Ils faisaient des choses extraordinaires.
- Scholastique. Titre honorable que du tems d'Auguste chez les Romains, on accordait aux Rhéteurs qui enseignaient l'art de parler.
- Scholasticus. Terme qui signifie Avocat. On parvenait difficilement au grade d'Avocat chez les Romains.
- Scholie. Chançon à boire chez les Grecs. Leur origine.
- Schwitz. (canton de) Pour connaître son gouvernement. (Voy. Unterwalde).
- Scolarité. (droit de) Il dispense de la résidence pour les bacheliers les écoliers d'une Université.
- Scots. Anciens habitans des parties occidentales de l'Ecosse. Leurs mœurs & usages.
- Scribe. Officier subalterne de justice chez les Romains.
- Serinium. Mot latin qui signifie bureau chez les Romains.
- Scrutatores. Officiers créés par l'Empereur Claudius pour fouiller ceux qui venaient le saluer.
- Scrutin. Usage des scrutins chez les Romains.
- Scuttra. Ce mot signifiait un flatteur outré chez les Romains.
- Scytale. Rouleau sur lequel les Lacédémoniens écrivaient les

- ordres qu'ils envoyaient à leurs Généraux : on leur doit peut-être l'art mystérieux d'écrire en chiffres.
- Scythes. Peuple fameux des contrées septentrionales : ses mœurs, ses usages, ses Dieux.
- Séclab, Nom du second fils de Japhet, qui bâtit des maisons & des villes.
- Secrétaires d'Etat. Quels ils étaient chez les Romains. Leur origine en France. Leur nombre augmenté ou diminué, leurs titres, leurs prérogatives.
- Secrétaires du Roi. Officiers de la Couronne de France. Leur origine. Leur nombre sous le Roi Jean. Confrérie établie par eux. Différentes créations. Déclaration en leur faveur. Ils devaient écrire l'histoire du Royaume. Diverses bourses. Leurs prérogatives.
- Secrétaires du Roi. Ils doivent leur établissement au Roi Charles V. Leurs loix & statuts.
- Secretarium. Cabinet où les Juges se retiraient autrefois avant de prononcer une Sentence.
- Seigneur. Ce terme vient du latin *Senior*. A qui il est accordé, quand les Romains prirent le titre de grands Seigneurs.
- Seigneurillage & Brassage. (droit de) Profit que le Souverain fait sur les monnoies. A quel taux Saint Louis avait fixé le marc d'argent.
- Seigneurie. Les peuples de l'antiquité n'en connoissaient point. Son origine.
- Selle. Les Romains n'en connoissaient point l'usage.
- Sénat de femmes. Il a long-temps subsisté chez les Gaulois.
- Sénat de Pologne. De combien de membres il est composé.
- Sénat de Venise. C'est en lui que réside toute l'autorité souveraine.
- Sénat Romain. Son institution ; ses différentes augmentations. Son autorité. Lieu où il s'assembloit. Age où l'on pouvait être Sénateur. Prérogatives & habillemens des membres du Sénat.
- Senatus-consulte Romain. Délibération concernant l'Etat. Comment on y procédait.
- Sénéchal de France. (Grand) Elle a été la première dignité du royaume.
- Sénéchaux. Officiers dont l'autorité s'étendait autrefois sur les loix, les armes & les finances.
- Sénéchal de Normandie. Grand Sénéchal d'Angleterre.
- Sennar. (Royaume de) Mœurs des habitans de ce pays.
- Sens allégorique. La fureur de trouver par tout de l'allégorie, a été l'origine de quantité de fables.
- Sentiment sur le Phoenix. Ce qu'en rapportent Hérodote, Solin, Saint Clément Romain, & Saint Cyrille de Jérusalem.
- Septenaire. (Régent) Celui qui a professé pendant sept années dans l'Université de Paris. Ses privilèges.
- Sérénité. Titre d'honneur qu'on donnait autrefois aux Rois de France. Le Doge de Venise prend ce titre.
- Seres. (les) Ils ont les premiers imaginé la manière de travailler la soie.

- Serf. Les Romains avaient des esclaves, & les Français en ont eu sous la première & la seconde race.
- Sergent d'armes. Philippe-Auguste les institua pour la garde de sa personne.
- Sergent. Officier établi pour faire toutes sortes d'exploits militaires. Différens Sergens : leur ancien salaire.
- Sériphus ou Serpho. Isle de l'Archipel, une des Cyclades. Les Romains y reléguaient leurs criminels.
- Serment. Les premiers hommes n'en connurent point l'usage. Différentes façons de jurer.
- Serment. Les peuples de l'isle de Ceylan ont un grand respect pour le serment. Leur manière de jurer.
- Serment de l'Empereur d'Allemagne.
- Serment militaire. Quel il était chez les Romains.
- Serment des Scythes.
- Service de table chez les Romains.
- Service militaire.
- Serviette. On n'en connaissait point encore l'usage sous le règne d'Auguste.
- Servile. (homme de condition) Comment appelé par les Allemands. Ce que c'est.
- Shérifs. Magistrats du Royaume d'Angleterre. Leurs fonctions.
- Sicile. (Droits de la Couronne de)
- Siecle. Espace de cent ans. Quels sont les siècles d'ignorance, & les quatre siècles particulièrement renommés.
- Sicoutfai. Nom que les Chinois donnent au premier grade qu'ob-
- tiennent leurs lettrés.
- Siffler une piece. Les Athéniens avaient cet usage.
- Sigillaires. Nom d'une fête pendant laquelle les Romains s'envoyaient des présens.
- Signature. Dans quel siècle en usage.
- Signaux. Singuliers signaux des Grecs. Quels étaient ceux des Romains, & quels sont les nôtres.
- Sili ou Sifeli. Plante dont les Romains mettaient quelques parcelles dans leur vin.
- Sire. Titre d'honneur. Ce que ce mot signifiait autrefois. On nomme Sir les simples Chevaliers Anglais.
- Sirones. Officiers d'Athènes chargés de rassembler les bleds nécessaires pour l'approvisionnement de la ville.
- Six-centièmes. Nom d'une des classes du peuple Anglais, du temps des Saxons.
- Slaves. Peuples de la Sarmatie. Leurs mœurs ; ainsi que celles des Venètes, suivant l'Historien Procope.
- Sobriquet. Jadis c'était un surnom que l'on donnait aux personnes qui portaient le même nom.
- Société. Nécessité de la société. Ce qu'en dit Sénèque. Principe de la société que nous trouvons gravé dans notre cœur.
- Socrate. Philosophe Athénien. Ses principes. Sa mort.
- Soldurier. Brave Gaulois qui s'attachait aux Princes & aux Seigneurs jusqu'à la mort.
- Soleure. (Canton de). Ses bornes : il professe la Religion Catholique.

- Sommatation respectueuse. Elle met les enfans à couvert de l'exhérédation.
- Sonnerres. A quel usage singulier elles servent chez les peuples du Pégu.
- Sonnerres. Dans la Samogitie, une fille ne peut pas sortir la nuit sans plusieurs sonnerres.
- Sonquas. (les) Mœurs de ces peuples errans de l'Afrique.
- Sopithes. Ce que Strabon rapporte de ce peuple qui habitait une contrée de l'Inde.
- Sorlingues (les) Iles situées sur les côtes de l'Angleterre. Mœurs des anciens habitans.
- Soties. Anciennes farces pour lesquelles les Français avaient beaucoup de goût.
- Soubrette. Nom affecté aux suivantes de comédie. Réflexion judicieuse à leur sujet.
- Soulier. Usage des souliers chez différentes nations. Soumission singulière des Courtisans du Roi de Siam.
- Souper des Romains. Ce qui était observé dans ce repas.
- Souscription. Ce que signifie ce terme dans le commerce de la Librairie.
- Sous Officiers de l'Empire. Quels ils sont.
- Souverain (pouvoir) Il a pour objet de rendre les peuples heureux.
- Sparte. Fameuse République de la Grèce. Mœurs des Spartiates.
- Spectacles. Magnificence des spectacles Grecs & Romains. Richesses des Comédiens.
- Sphéristique. Exercices des Anciens où ils se servaient de la balle. Il y en avait de quatre sortes.
- Spinhuys. Maison de force en Hollande où l'on renferme les femmes de mauvaise vie.
- Sportula. Corbeille dans laquelle les grands Seigneurs Romains faisaient distribuer des vivres à leurs clients, & à ceux qui leur faisaient la Cour.
- Sr. Ces deux lettres se trouvaient sur les portes des salles à manger des Romains.
- Starostie. Terres que les Rois de Pologne ont droit de distribuer, mais seulement à des Polonois.
- Starhouder. Premier Officier de la République des Provinces-Unies. Ses prérogatives. Différens Starhouders.
- Starions. Nom du lieu où se tenaient les Avocats chez les Romains.
- Statues. Les hommes illustres ont été honorés de statues chez tous les peuples.
- Sténographie. Art d'écrire en chiffres.
- Sterling. Origine de cette monnaie Anglaise.
- Stewart-great. Grand Sénéchal d'Angleterre.
- Stigmates. Marques que les Romains faisaient à leurs esclaves fugitifs qui avaient été repris.
- Stonehenge. Monument singulier qui se trouve en Angleterre. Opinions différentes des savans à ce sujet.
- Succession au trône. Comment établie dans le petit royaume d'Attinga, vers le Cap Comorin.
- Suede. Origine de ce royaume. Son ancien gouvernement. Ses loix actuelles. Officiers de la Couronne. Sa religion. Ses forces.

T

Suffetes. Magistrats de l'ancienne République de Carthage.

Suffrage. Comment les Romains & les Grecs donnaient leurs suffrages.

Suicide. Différentes opinions des peuples au sujet du suicide.

Suisse. Ses commencemens ; son gouvernement ; ses mœurs & usages.

Supplice. Quels ils ont été particulièrement chez les Juifs.

Succet. Petit poisson qu'on croit être la remore des anciens, Erreur à son sujet.

Surcor. Ancien habillement riche des Dames Françaises.

Surinam. (Colonie de) par qui gouvernée.

Sur-Intendant. Titre de supériorité.

Sybarites. Comment le gracieux Peintre du Temple de Gnide nous trace le tableau des Sybarites modernes

Sycophante. Ce mot grec signifie un calomniateur, & pourquoi.

Sylve. Espece de chasse qui faisait souvent partie des divertissemens des Romains.

Sympathie. (poudre) Les Charlatans ont eu jadis le secret de la mettre en crédit.

Syndic. chez les Grecs c'était un Orateur chargé de défendre les droits d'une nation ou d'une ville. Ce qu'un Syndic est parmi nous. Ce qu'il est à Genève.

Szopa. Edifice que l'on élève en pleine campagne pour l'élection d'un Roi de Pologne.

TABLE. Richesse de ce meuble chez les Romains.

Tablettes en cire. Les Romains en faisaient usage , ainsi que nos premiers Rois.

Tabouret. (droit du) Ce que c'est en France.

Tabula nova. Nouveaux registres. A quelle occasion ils étaient nécessaires.

Taille. Imposition que le Roi leve sur ses sujets.

Taille des femmes. Dans ce siècle elles l'ont toutes gâtée.

Tambos. Nom de certains magasins établis dans le Pérou par les Yncas.

Tambour. Instrument militaire.

Tamoles. Chefs des Indiens qui habitent les îles Carolines. Leur manière de donner audience.

Tanaquille. Nom de la femme de Tarquin l'ancien Roi de Rome. Les Romains avaient une grande vénération pour sa mémoire.

Tan-si. Nom que l'on donne aux lettrés dans le royaume de Tunquin.

Tapyri. Peuple d'Asie qui habitait la province que nous nommons Gilan. Ses mœurs.

Tarabite. Machine singulière qui sert aux Péruviens à passer les rivières , & à transporter les bestiaux à l'autre bord.

Tarente. Ville d'Italie. Mœurs efféminées de ses anciens habitans ; elle n'est plus qu'une bi-coque.

Tarkhan. Nom que les Mogols donnent à ceux de leur nation

- qui sont affranchis de tout tribut.
- Tarpéien. (Mont) Montagne d'où les anciens Romains précipitaient les criminels.
- Tartares. (Coutumes des anciens)
- Tasse. Les Romains en avaient de trois sortes.
- Taureaux (Combat de) Spectacle favori des Mores , adopté par les Espagnols. Description de ce divertissement dangereux.
- Taxe sur les Dames Romaines. Elle fut imposée par les Triumvirs, Octave, Antoine & Lépide. Harangue d'Hortensia, fille du célèbre Hortensius.
- Tchukorskoi. Peuple de l'Asie Orientale, qui habite les confins de la Sibérie. Leurs mœurs.
- Telchines. Anciens peuples qui inventèrent l'usage du fer & de l'airain.
- Téléarque. Magistrat d'Athènes, chargé de faire nettoyer les rues, & emporter les ordures.
- Tems des apprentissages. à Londres, & engagements des domestiques.
- Tenant. Terme de blason, qui signifie support ou soutien des écus & des armoiries.
- Tençons. Questions galantes sur l'amour que les Poètes proposaient à l'ancienne Cour d'amour.
- Tentative. Nom d'une Thèse que soutient un Candidat dans les Universités de France sur la Théologie.
- Tente. On ignore quels sont les peuples qui les premiers se sont servis de tentes.
- Terre de feu. (île de la) Mœurs de ses habitans.
- Tête couverte. L'usage était en France autrefois d'avoir la tête couverte devant le Roi.
- Tête-plate. Sobriquet donné aux peuples qui habitent le long de la rivière des Amazones.
- Tête-ronde. Sobriquet donné en Angleterre aux partisans du peuple sous Charles I.
- Têtes. (courir les) Exercice à cheval, qui se fait en quatre courses à toute bride.
- Tétralogie. Quatre pieces Dramatiques composées par le même Auteur, pour disputer la couronne de la Poésie aux fêtes Grecques, telles que les Dionysiaques, les Lénées, &c.
- Teutonique. (Ordre) Son origine.
- Tarafah. Fameux Poète Arabe qui brillait en Asie du tems de l'idolatrie.
- Thase. Isle de la mer Egée. Histoire de Théagène, citoyen de cette île.
- Thaumatron. Nom que les anciens donnaient à une récompense accordée à celui qui avait fait voir au peuple quelque chose d'extraordinaire.
- Théâtre Persan. En quoi consiste les Drames qu'on y représente.
- Théâtres des anciens. Quels étaient les Théâtres des Grecs & des Romains. Leur somptuosité.
- Théâtre de Marcus Æmilius Scaurus. Théâtres de Curion. Origine de la Tragédie chez les Grecs. Origine des représentations théâtrales chez les Français.
- Thèbes. Capitale de la Béotie. Temples & chapelles que le Poète Pindare y fit bâtir.

- Théorette.** Nom du présent que l'on faisait à une nouvelle mariée, lorsqu'elle ôtait son voile en public pour la première fois.
- Thera.** Isle de la mer de Crète, qu'on dit s'être élevée du fond de la mer.
- Théristre.** Ancien habillement des Dames.
- Thermes.** Grands édifices chez les Romains destinés pour les bains chauds & froids.
- Thesmothètes.** Nom des six Magistrats tirés du nombre des neuf Archontes, pour être les conservateurs des loix.
- Thessaliens.** Les peuples qui habitaient cette contrée de la Grece, passaient pour être perfides.
- Thrausi.** Peuple de la Thrace. Leurs usages à la naissance & à la mort de leurs proches.
- Thrips.** Nom que les Grecs & les Romains donnaient à un ver qui perce le bois.
- Thurium.** Ancienne ville d'Italie, dans la grande Grece, fondée par les Sybarites, après la destruction de leur ville par les Coroniates.
- Tibaréniens.** Peuples d'Asie des environs de la Cappadoce. Leurs usages.
- Tiers-Etat.** Troisième Membre, qui, avec l'Eglise & la Noblesse, forme les Etats-Généraux du Royaume de France.
- Tinel.** Nom d'une salle où mangeaient autrefois les Officiers de la Cour de nos Rois.
- Tingis.** Ancienne ville capitale de la Mauritanie : on dit qu'Antée y fut enterré.
- Titre de Roi de France.** A quelle occasion les Rois d'Angleterre l'ont pris.
- Titres.** Quels sont ceux des différens Monarques, Princes, &c.
- Titres.** Quand commencerent ceux de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Vicomtes & de Barons.
- Thascalans.** (République des) Leur Religion, leurs loix, leurs mœurs & leurs usages.
- Tockenbourg.** Comment vivent entr'eux les Catholiques & les Protestans de ce Comté de la Suisse.
- Toge.** Habillement des Romains.
- Toile de théâtre.** Rideau d'avant-scène.
- Toilette des Dames Romaines.** Description de tout ce qui y était nécessaire.
- Tomba.** Cérémonies cruelles que les habitans d'Angola & de Métamba observent à la mort des Rois & des Grands du pays.
- Tonnage & Pondage.** Impôt mis en Angleterre sur chaque tonneau de toutes les marchandises du Royaume qui entrent ou sortent.
- Tono-Sama.** Nom des Gouverneurs des villes Impériales du Japon.
- Tonsure.** Regardée par les anciens comme une marque d'infamie.
- Tortue.** Ancienne machine de guerre. Il y en avait de différentes sortes. Comment elles étaient composées.
- Torture.** Ce qu'en pense la Bruyere.
- Toster.** Mot Anglais qui signifie boire à la santé des personnes.

- absentes. Origine de cet usage.
- Tour de Londres. Forteresse qui sert de prison d'Etat en Angleterre. Droits du Gouverneur. Somme qu'on accordait autrefois aux prisonniers pour vivre. Ce qu'on leur donne à présent.
- Tour des Cornes. Elle est fameuse en Perse. Comment elle fut bâtie.
- Tournois. Leur origine. Loix des tournois. Défendus vainement par les Papes & les Conciles.
- Trabée. Robe que portèrent les Rois de Rome, & ensuite les Consuls & les Augures.
- Tradition. Action de livrer une chose. Il y avait plusieurs manieres.
- Tradition populaire. Telle est celle qu'on rapporte au sujet de la sainte Lame de Vendôme. On en montre plusieurs en France.
- Trahison, (crime de haute) Quel il est en Angleterre.
- Traité d'alliance. Cérémonies qu'observaient les anciens en faisant un traité.
- Traité de Bretigni. Les premiers mots en sont remarquables.
- Traité des diamans. Ce que rapporte le voyageur Tavernier, au sujet des fameuses mines du Royaume de Golkonde.
- Traité public. Celui de Gelon avec les Carthaginois est le plus respectable. Il y a différentes classes de traités.
- Transilvanie. Usage des Transilvains lorsqu'ils étaient menacés d'une guerre.
- Travailleurs. Porteurs qui chargent & déchargent les vaisseaux sur le Port d'Amsterdam.
- Trechedipna. Habit particulier que portaient les Parasites à Rome.
- Trente-six mois ou engagés. Nom de gens qui s'engagent au service des Antilles, ou avec des Boucaniers.
- Trésor public. Quel était celui d'Athènes. Les Romains en avaient trois différens.
- Trésor des chartes. Les titres de la Couronne y sont déposés.
- Trésoriers de France. Leur origine. Leur nombre en différens tems. Leurs fonctions. Leurs privileges.
- Trésoriers de l'extraordinaire des Guerres. En quel tems créés. Leurs fonctions.
- Trésoriers de Province. Leur nombre & leurs fonctions en Angleterre.
- Treuve. Convention entre deux puissances en guerre.
- Treuve de Dieu. Suspension d'armes qui avait lieu autrefois dans les guerres des particuliers. Réglemens à ce sujet.
- Trevirs capitaux. Magistrats Romains chargés de veiller à la garde des prisonniers, & de présider aux supplices capitaux.
- Trézain. Ancienne monnoie de France.
- Trézieme Canton de Suisse, ou Appensel.
- Triaires. Vieilles troupes romaines auxquelles on confiait la garde du camp, & qui ne combattaient que lorsqu'on avait perdu l'espérance de la victoire.
- Tribu. Partage des Peuples d'Athènes & de Rome en tribus.
- Tribuns du Peuple. Chefs & Pro-

- tecteurs du Peuple Romain. Leur création. Leur nombre. Leurs grandes prérogatives. Il y avoit aussi des tribuns militaires.
- Tribunal de Dieu. Il ordonne le duel en Georgie, dans les cas où manquent les éclaircissements.
- Tribunal de Sicile. Jurisdiction ecclésiastique & temporelle, indépendante du Pape.
- Tribunal des juges consiliateurs. Ce respectable tribunal existe en Hollande.
- Tribunal secret de Westphalie. Quand établi & quand aboli.
- Tribunaux Anglais. Quelles en sont les loix & les réglemens.
- Tribut. Quel est celui que le Royaume de Tunquin paye à l'Empereur de la Chine.
- Tribut. Ce que le Citoyen d'Athènes payait à l'Etat en proportion de ses revenus.
- Tribut du Royaume de Naples.
- Triérarque. Nom du Citoyen aisé, qui était obligé à Athènes d'entretenir à ses dépens un certain nombre de Galeres.
- Trinité. (maison de la) Corporation de gens de mer, à qui le gouvernement Anglois a confié certaines parties de la police.
- Triomphe. Il était accordé chez les Romains au général qui avait vaincu les ennemis de la patrie. Quelles en étaient les cérémonies.
- Triple nécessité. Ancienne taxe d'Angleterre.
- Trumvir. Usurpateur d'une magistrature souveraine. Il y avait chez les Romains des Triumvirs des Colonies.
- Trocus. Cerceau qui servait à certains exercices chez les Grecs & les Romains.
- Troyens. (jeux) Exercice militaire de la jeunesse Romaine. Description qu'en donne Virgile.
- Trompette. Cet instrument est de l'usage le plus ancien.
- Trophée. Marque de victoire. Quels ils ont été chez les anciens.
- Troubadours. Poète Provençaux. Portrait qu'en fait l'Abbé de Massieu.
- Trus. Nom d'un tribut imposé sur les maisons par Charles le Chauve.
- Tschutschis. Usage de ce Peuple de la Sibérie.
- Tsin-se. Nom que les Chinois donnent aux lettrés du troisieme Ordre. Les honneurs qu'on leur rend.
- Tungoufes. Maniere dont ces sauvages se purgent d'une accusation.
- Tunique. Ancien habillement des Romains.
- Turdétains. Ancien Peuple d'Espagne. Ce qu'on en raconte.
- Tutulus. Façon d'arranger les cheveux des dames Romaines.
- Tymbale. Espece de tambour des Sarrazins, dont l'usage a été adopté par les Français.
- Tyriens. Ils sont les Inventeurs du commerce. Leur Ville a été souvent détruite; par qui.
- Tzaniens. Peuple de l'Arménie qui préférerait la liberté à tout.

U

UMBARES. Nom que les Ethiopiens donnent à certains Juges.

Université. Quelle est son origine; ses droits; ses prérogatives.

Unterthanen. Hommes de condition servile en Allemagne.

Unterwalde. Un des cantons de la Suisse qui tient le sixième rang. Son gouvernement.

Uri. Un des cantons des Suisses qui tient le quatrième rang. Son gouvernement.

Urnes. Vaisseaux dont se servaient les anciens.

Urnes cinéraires. Vases dont se servaient les anciens pour recueillir les cendres des morts.

Urygraves ou Freygraves. Juges de l'ancien tribunal secret de Westphalie.

Usage barbare des anciens Arabes.

Usage du Baïser (ancien) chez les Romains. Ce que c'est que le droit du Baïser, suivant les Jurisconsultes.

Usages de l'Europe. Les lunettes; les vitres; les horloges; la boussole; le papier; couverture des maisons; cheminées; bougies; chandelle; chemises; dépense des familles.

Ustrinum. Pierre creusée qui servait à recueillir les cendres des corps que les Romains étaient dans l'usage de brûler.

Usure. Portrait qu'Horace fait des Usuriers de son tems.

V

VA à DIEU. Chez les Anglais signifie hors de cour.

Vacations. Il y en avait de deux sortes chez les Romains.

Vadiare quellum. Cartel qu'on envoyait autrefois pour décider une dispute par un duel.

Vaisseaux. Différences qui se trouvent entr'eux.

Vaivodes. Gouverneurs des Villes, soit en Russie, soit en Pologne.

Valet. Ancien titre honorable.

Valette. (cité de la) Une des parties de ce qu'on appelle la Ville de Malthe. Les Chevaliers y ont des auberges.

Vallaire. (couronne) Récompense accordée par les Romains à celui qui le premier pénétrait dans le retranchement des ennemis.

Val-telline. Seigneurie des Grisons, à l'entrée de l'Italie. Son gouvernement.

Vases. Quelle était la magnificence des vases chez les anciens.

Vassal. C'est celui qui tient un fief en propriété à la charge de sa foi & hommage; il y a différens Vassaux; leurs devoirs.

Vassaux de l'Empire. Ce qu'on exigeait d'eux en Italie.

Vastellum. Coupe dans laquelle les Saxons buvaient à la santé dans leurs festins.

Veille des Dames. (la) Fête singulière que célèbrent encore les habitans de Bruxelles. Ce que c'est & son origine.

- Velites.** Une des quatre sortes de Soldats qui composaient les légions Romaines.
- Vendeur ou juré Vendeur.** Officier établi en France pour la vente de certaines marchandises.
- Vendications (cour des) Tribunal** qui se tient à chaque changement de regne en Angleterre. Son objet.
- Vendu-Mestre.** Commissaire proposé à Amsterdam pour présumer aux ventes qui se font au Bassin, tant forcées que volontaires.
- Venèdes.** Mœurs de ces anciens Peuples de la partie orientale de la mer Baltique.
- Veneur.** (grand) Créé par Charles VI.
- Venise.** (république de) Son origine. Son gouvernement.
- Ventre ennoblit.** (le) Ancienne coutume de Champagne.
- Verveine.** Les hérauts d'armes des Romains étaient couronnés de verveine.
- Vêtement somptueux dès les premiers tems.**
- Vétéran.** Soldat Romain qui avait achevé son tems de service.
- Vêto.** Mot qui en Pologne ôte l'activité à une Diète.
- Vettons.** (les) Anciens Peuples de la Lusitanie. Leur simplicité.
- Veuve.** Ce que doit observer une femme de l'isle de Formose lorsqu'elle a perdu son mari.
- Vicomte;** Origine de ce titre.
- Vidame.** Officier dont la fonction était d'exercer la justice temporelle des Evêques.
- Vidomne.** Ancien Officier de la Ville de Genève.
- Vieil de la Montagne.** (Voyez Assassins.)
- Vieillard.** Ils prenaient des habits de femme chez les Scythes.
- Vierg.** Premier Magistrat de la Ville d'Autun.
- Villain.** Ce mot signifiait autrefois Roturier, Vassal.
- Ville de Bâle,** Capitale d'un des treize cantons Suisses.
- Ville & canton de Berne.** Quel fut le fondateur de la Ville de Berne; son histoire; son gouvernement.
- Vin.** Les Romains recherchaient les excellens vins; comment ils faisaient le vin; & comment ils le conservaient.
- Vindicté.** Une des manières d'affranchir les Esclaves chez les Romains.
- Virement.** Transport que l'on fait à un autre d'un billet ou d'une lettre de change. On doit cet usage à la Ville d'Amsterdam.
- Visites Chinoises.** Différens usages de ce Peuple.
- Vive Dieu.** Cri ou mot de guerre des Français à la fameuse bataille d'Ivry, gagnée par Henri IV.
- Viviers.** Magnificence des viviers chez les Romains.
- Vol.** Permis à Lacédémone.
- Vol du chapon.** Ce que c'est.
- Vomitif.** Usage affreux qu'en faisaient les Romains.
- Votation.** Action de donner sa voix dans une élection quelconque.
- Voûte.** (cérémonie du chana de la) En quoi elle consistait.
- Vue.** (seconde) Ce qu'en dit un Auteur.

W

WALON. Langage des anciens habitans des Pays-bas.

Werelado Nom d'un serment par lequel les Anglo-Saxons se justifiaient d'une accusation d'homicide, pour se dispenser de payer l'amende.

Westminster. Ville d'Angleterre. Quel est la forme de son gouvernement.

West Saxons. Il n'était pas permis aux épouses de leurs Rois de prendre le titre de Reines.

Wighs & Torys. Fameux partis qui ont long-tems divisé l'Angleterre.

Wylsfangiat. Droit singulier qui appartient à l'Electeur Palatin.

Wiregils. Nom que l'on donne en Allemagne à une satisfaction que le Criminel doit à la partie offensée ou à ses parens.

Witréna-gemot. Assemblée générale du Sénat chez les anciens Saxons.

Wolstrobe. Patrie d'Isaac Newton. Honneurs qui lui furent rendus après sa mort.

Wurtchafft. Nom d'une Fête que l'Empereur d'Allemagne donne quelquefois aux Princes étrangers. Sa Description.

X

XÉNELASIE. Droit de Bourgeoisie que les Lacédémoniens accordaient quelquefois aux Etrangers.

Xénies. Présens que les Grecs fai-

saient à leurs Hôtes pour renouveler l'amitié & le droit d'hospitalité.

Xystarque. Officier Grec qui présidait aux jeux & aux exercices.

Y

YAMEOS. (les) Peuples sauvages de l'Amérique méridionale. Leur manière de chasser.

Yemans Quels ils sont en Angleterre. Leurs fonctions.

Yérides. Peuples de l'Arabie. Leurs mœurs.

Yeux à neige. Lunettes dont se servent les Esquimaux.

Yokola. Sorte de nourriture des habitans du Kamtschaïka.

Yoriman. Les habitans de ce canton de la Guyane vont exactement nuds.

Yun-men. Ancienne danse Chinoise; comment cette danse s'exécutait; il y en avoit beaucoup d'autres.

Yupis. (tarrates) Mœurs de ces peuples dont le pays confine la Corée.

Yvresse. Les Athéniens punissaient sévèrement ce vice.

Z

ZAGATIE. Javelot des Insulaires de l'Isle de Madagascar.

Zahoric. Gens dont la vue perçait à travers les pierres & dans les entrailles de la terre, si l'on en croit les Espagnols & les Portugais.

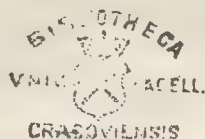
Zaim. Commanderie donnée par le Sultan, à la charge d'entre-

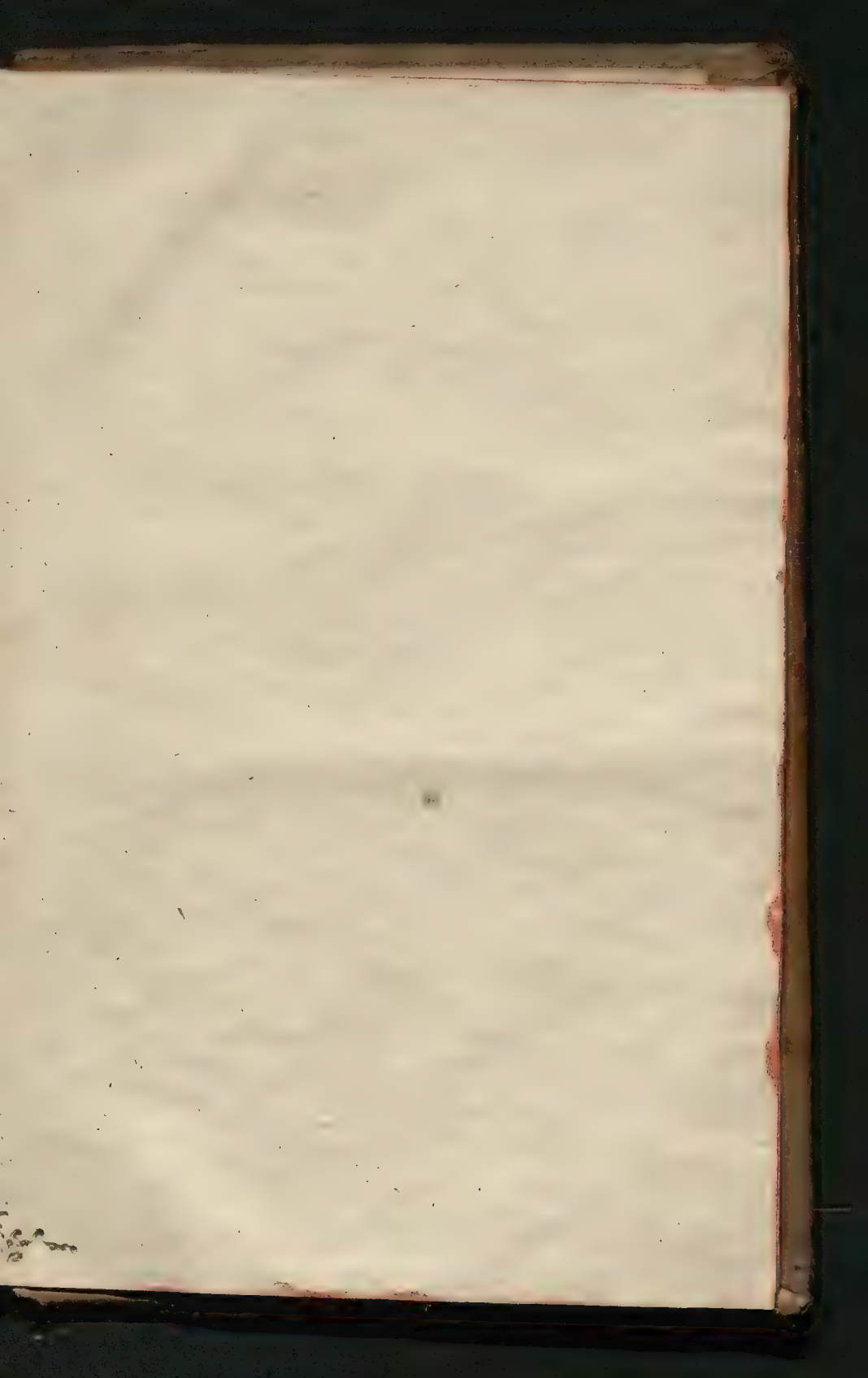
tenir

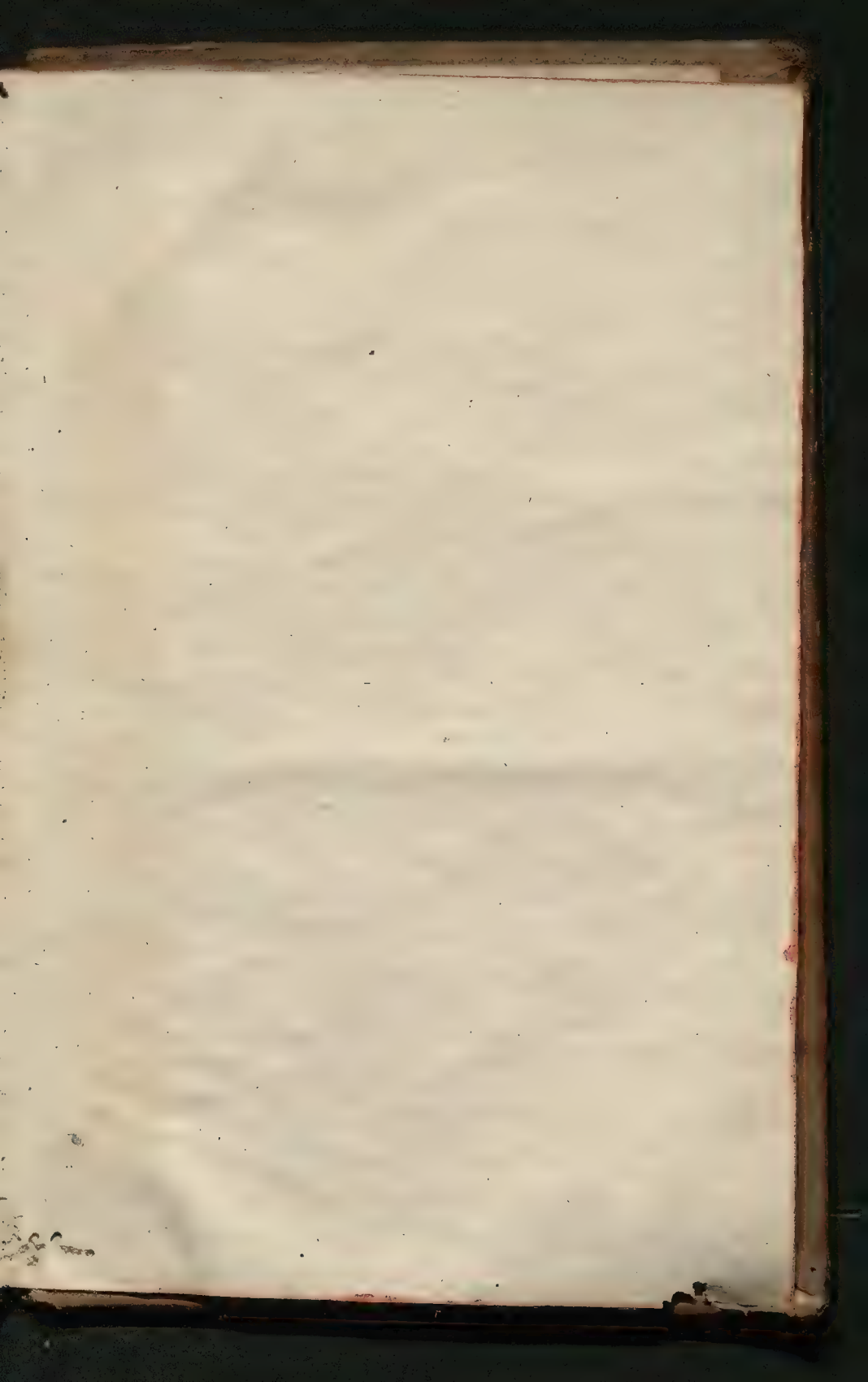
TABLE DES MATIERES. 625

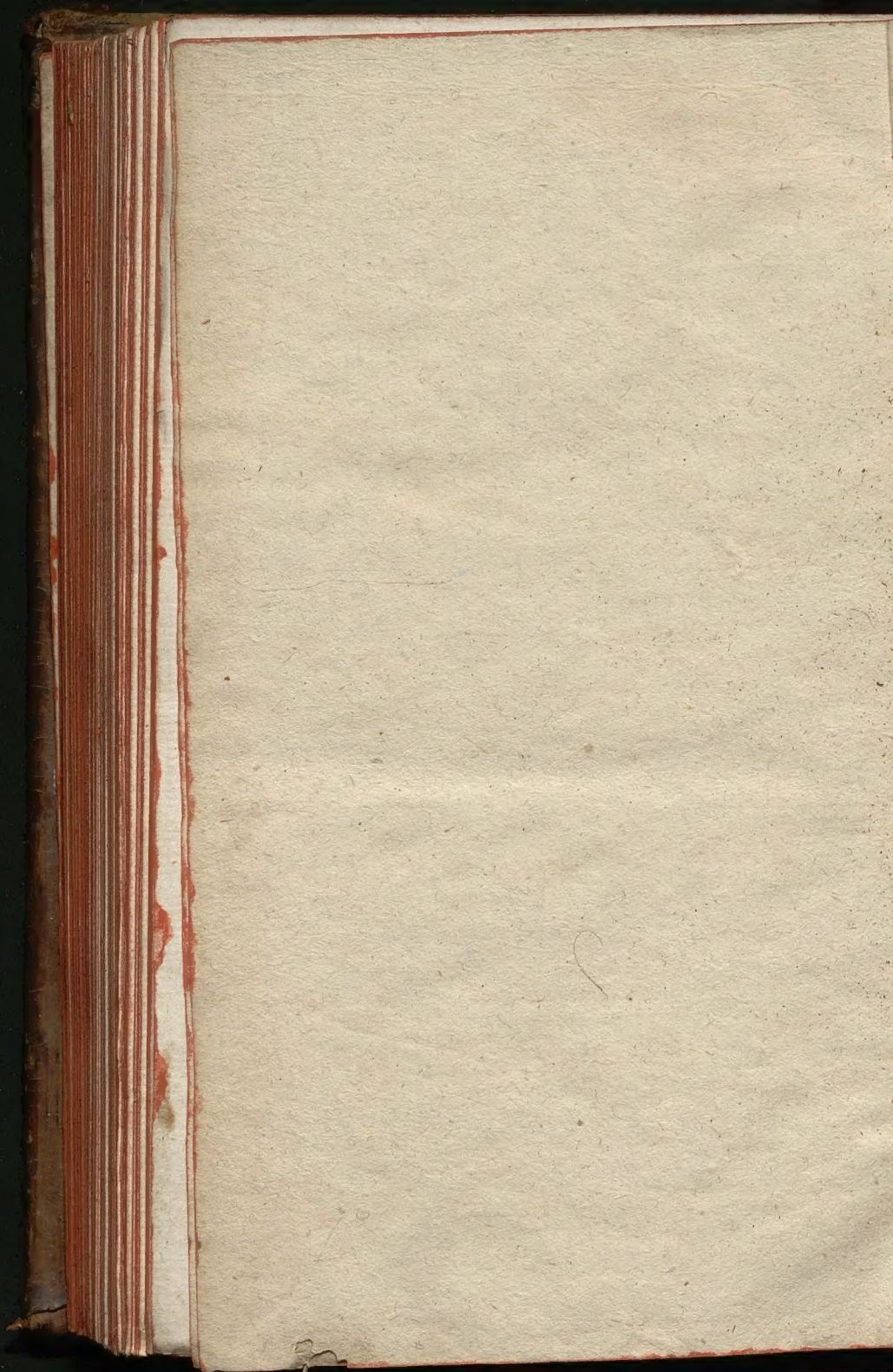
tenir un certain nombre de Cavaliers.	Zetæ. Magistrats d'Athènes.
Zambales. Peuples des isles Philippines. Leurs mœurs.	Zeugites. Nom de la troisième classe du Peuple d'Athènes.
Zaporaviens. Affreuses mœurs de ce Peuple qui habite quelques isles du Boristhene.	Zone. Nom de la ceinture que portaient les Romains pour arrêter leurs chemises.
Zélande. Province de la république de Hollande. Son gouvernement.	Zonnar. Ceinture que les Chrétiens & les Juifs portent dans le Levant.
Zemble, (nouvelle) Comment vivent les habitans de cette contrée.	Zug. (canton de) Son gouvernement.
Zender. Election d'un Roi dans ce pays.	Zygostate. Nom d'un Magistrat chez les Grecs.
	Zurich. (canton de) Son gouvernement.

Fin de la Table du quatrième & dernier Volume.











Biblioteka Jagiellońska
stdr0023304



